N° 1. ANNÉE 6e — Prix du Numéro : 1 franc JUILLET 1900.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAÎTRE, MOURIR, RENAÎTRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

L'Orthodoxie Scientifique
ET LE SPIRITISME

Nous avons appris par les journaux la mort accidentelle du Dr Gibier qui fut, chez nous, un des rares défenseurs du spiritisme parmi le monde officiel. Nous empruntons à notre confrère le *Messager* quelques détails sur cet événement regrettable. Cest le 10 juin, en se rendant à Suffern, près de New-York, où il avait établi un sanatorium pour les phtisiques, que le Dr Gibier a trouvé la mort, son cheval s'étant emporté à la suite d'un feu d'artifice tiré par des gamins. L'oraison funèbre a été prononcé par le révérend Eccles, ministre protestant à Bayside (Long Island). Dans son discours, le révérend a donné connaissance d'un legs de 20.000 dollars fait par le docteur en faveur de l'institut bactériologique, auquel il avait pris un si grand intérêt.

D'un caractère calme, grave et réfléchi, le Dr Gibier était appelé à conquérir en France une haute situation dans le monde savant. Il fut quatre fois chargé de missions scientifiques pour l'étude du choléra et de la fièvre typhoïde, et l'on peut affirmer que ses travaux microbiologiques sur cette dernière maladie feront, longtemps encore, autorité. Pourquoi donc fut-il obligé de s'exiler à l'étranger, quand son talent semblait devoir lui ouvrir ici toutes les portes ? C'est qu'il eut l'imprudence d'étudier aussi les phénomènes défendus, ceux qui avaient encouru l'excommunication majeure du monde officiel : les phénomènes spirites. Non content de se livrer à ces pratiques suspectes,il crut de son devoir de publier un livre : *Le Spiritisme ou Fakirisme occidental* dans lequel ses expériences étaient loyalement relatées. De ce jour-là, il fut mis au ban de l'opinion académique et contraint de s'expatrier pour gagner le pain quotidien ! Nous avons assisté à cette persécution qui montre que les sectaires savants sont aussi impitoyables que les sectaires religieux, lorsqu'on ose porter une main sacrilège sur l'arche sainte des préjugés et des idées préconçues.

En dépit de ces merveilleuses découvertes qui élargissent chaque jour le champ de nos connaissances, il est, dans les sanctuaires officiels, des gens qui, grassement pourvus des prébendes gouvernementales, ont pris une morgue insupportable, et se croient les détenteurs absolus de toute science et de toute vérité. Régentant sans conteste les jeunes gens qui se pressent autour de leur chaire doctorale, gonflés de leur importance, ils s'imaginent niaisement que le monde va s'arrêter, juste au point où ils sont parvenus, et que la nature ne saurait plus avoir rien de caché pour eux. Pauvres gens ! Le Dr Gibier les connaissait bien, comme en témoignent ces lignes si vraies dans leur simplicité prophétique. (1)

« Ce sera « grande honte » pour bon nombre de savants actuels de s'être entêtés à méconnaître un fait aussi capital, (le spiritisme) lequel, surtout depuis un quart de siècle, se présente sans cesse à leur examen. Le châtiment de ces hommes sera, à la fin de la carrière, de voir qu'ils ont *manqué* leur vie, et que, *soi-disant* savants, ils sont morts ignorant la chose la plus importante qu'il leur fût donné de connaître. Mais patience, encore une fois ; la génération qui grandit aura sans doute besoin d'être contenue, tellement la réaction sera forte. Et nous que vous dédaignez, Messieurs, à cette heure, nous vous défendrons contre le dédain de vos successeurs. « Pardonnez-leur, dirons-nous comme le supplicié du Golgotha, ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient. Ils ne pouvaient le savoir, et parmi les motifs *avouables* qui les excusent, il y a celui-ci : c'est que les *petites* affaires de la vie ordinaire, de leur existence vulgaire étaient trop près de leurs yeux ; de sorte que, occupant tout le champ visuel, elles empêchaient ces pauvres myopes de voir les réelles et grandes choses qui sont au-delà. Simple question d'optique. »

Le véritable savant est modeste ; il sait que la nature n'a soulevé qu'un coin de son voile et que le domaine des possibilités naturelles est infini. « Celui qui, dit Arago, en dehors des mathématiques pures prononce le mot impossible, manque de prudence. » Il ne faut pas avoir d'idées arrêtées, de puériles vanités, d'entêtements sots, ou de craintes chimériques. Le devoir de la science est d'arriver à la dé-

(1) Dr Gibier. *Analyse des choses*, p. 96.

couverte de la vérité, quelle qu'elle puisse être. Ecoutons encore la voix d'un autre spirite qui signale bien l'attitude de ceux qui se figent dans leurs opinions surannées : (1)

« Il y a deux manières de procéder dans la recherche de la vérité :

« L'une : — S'asseoir tranquillement sur un stock d'idées préconçues ; bien déterminer, avant de se livrer à aucune recherche, ce qui peut être, ce qui doit être, ou ce qu'il faut que les choses soient ; se faire à l'avance ce qu'on appelle une idée claire des phénomènes naturellement possibles ou impossibles ; et alors aller de l'avant, armé contre toutes les nouveautés *non conformes*, avec la résolution de ne pas perdre de temps à les examiner. — L'autre procédé, plus modeste et plus *baconien*, consiste à allonger le pas dans le monde, l'œil ouvert, l'oreille tendue, spectateur indépendant, sachant que notre fagot d'opinions est encore incomplet et épars. Nul *ce ne doit pas être* ne se dresse contre celui-là, pour l'empêcher de regarder et d'écouter tout ce qui se présente ; nulle impossibilité convenue ne le détermine à rejeter un témoignage digne de confiance ; nul préjugé dans son esprit ne barre le chemin à l'évidence, sous prétexte d'improbabilité.

« Nous rions de la mère de Jack le marin, qui, lorsque son fils s'efforça de lui persuader qu'il y a des poissons volants, regarda cette tentative comme une insulte à son entendement, mais accepta sans conteste l'histoire que fit le jeune drôle d'une roue du char de Pharaon, rapportée du fond de la mer Rouge par l'ancre de son navire. Pourtant la vieille lady fait partie d'une classe nombreuse, comptant parmi ses membres des illustrations savantes et lettrées, et c'est un phénomène très fréquent dans les académies scientifiques et les Royales institutions. »

Hélas ! il n'est que trop vrai que « les vieilles ladies » sont encore nombreuses dans les chaires, dans les tribunes, dans les journaux, et la boutade satirique de Dale-Owen est malheureusement d'une application journalière.

« Veut-on avoir, dit le Dr Gibier dans l'ouvrage cité (2), un

(1) Robert Dale-Owen-*Foot Falls on the boun dary of another world*- (*Pa- incertains sur la limite d'un autre monde*).

(2) Dr Gibier. — *Analyse des choses*, p. 213.

aperçu de la façon dont les hommes « arrivés » reçoivent les choses nouvelles qui ne cadrent pas avec leurs idées ? L'anecdote suivante édifiera suffisamment : Lorsque j'eus publié mon premier ouvrage sur la question dont je m'occupe en ce moment, il y aura bientôt trois ans, j'allai l'offrir au professeur Vulpian, ex-doyen de la faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut, etc., qui m'avait, dans plusieurs circonstances, témoigné une grande bienveillance. Aux premiers mots que je lui adressai touchant le sujet, il s'emporta presque, et me dit assez rudement, quoiqu'avec un réel accent de bonté : « Vous savez que j'ai toujours pris un grand intérêt à vos travaux, mais je dois vous dire, maintenant, que je regrette de vous voir aborder un sujet aussi scabreux. » Il m'assura (quoique n'ayant jamais fait de recherches sur cette matière) qu'il n'y avait là que « fraudes et supercheries », et que si je continuais à m'occuper de ces sortes de choses, j'étais « un homme à la mer ». Ce furent ses propres expressions.

« Vous souvenez-vous, mon cher maître, lui repartis-je, que lorsque M. Bouley présenta à l'Académie des sciences, de la part d'un correspondant, une note sur le microbe de la tuberculose, vous lui assurâtes que ce germe ne saurait exister car, disiez-vous, on l'aurait trouvé, attendu qu'on le cherche depuis longtemps. Ce n'est pas la même chose, me répondit-il un peu embarrassé : le microbe du tubercule se voit, il n'y avait qu'à découvrir le procédé propre à le mettre en évidence.

« Tout comme les faits dont je m'occupe, ajoutais-je, ils sont palpables, mais il fallait un procédé particulier pour les rendre visibles et tangibles. Depuis, Vulpian est mort : il sait, de nous deux, lequel avait raison. »

La prédiction du Dr Vulpian ne fut que trop exacte : c'était un homme à la mer ; mais ici seulement, puisqu'il put se créer une brillante situation en Amérique. Les spirites se sont toujours élevés avec force contre ces raisonnements *à priori*, des vieilles ladies, par lesquels on prétend condamner leurs expériences sans vouloir les contrôler. On ne saurait trop faire connaître ces réfutations énergiques, empreintes du plus ferme bon sens, qui montrent la solidité de jugement de ces soi-disant hallucinés et songe-creux que seraient les partisans de la nouvelle doctrine. Voici comment

M. Barkas répondait à un éditeur de journal le *North of Ingland Advertiser*, qui arguait des fameuses connaissances acquises pour fermer la porte à toutes les connaissances nouvelles :

« Nous ne devons croire, dites-vous, aucune chose qui ne soit pas d'accord avec nos connaissances acquises. Alors le roi de Siam a raison, quand il dit qu'il ne peut exister une chose pareille à la glace, car son expérience acquise n'a jamais apporté la glace dans la sphère de ses observations. Les philosophes du XVIIIe siècle, qui niaient la chute des aérolithes, étaient entièrement dans le vrai, car les aérolithes n'étaient jamais venus tomber devant eux et n'étaient pas en accord avec leurs connaissances acquises. Benjamin Franklin fut justement regardé comme un halluciné par le monde savant, quand il prétendit avoir soutiré l'électricité des nuages ; un fou aussi, le Dr Harvey, avec sa théorie de la circulation du sang, tous les médecins sachant que c'était en désaccord avec le savoir acquis. Traverser l'Atlantique contre vents et marées, insensé ! Communiquer de Londres à Paris en quelques secondes, allons donc ! obliger le soleil de faire le portrait de quelque gamin malpropre qui s'assoira devant une chambre noire, impossible ! cela blesserait la dignité de l'astre du jour et n'est pas en harmonie avec nos connaissances acquises. Photographier et rendre parfaitement apparent et distinct, sur un espace pas plus large que la seizième partie d'un pouce, un paysage couvrant l'espace de plusieurs milles, ridicule ! Montrer mille animaux parfaits nageant, plongeant, mangeant, jouant dans la dixième partie d'une goutte d'eau, monstrueux ! Ce n'est pas en accord avec nos connaissances acquises. Voir et entendre une table répondre correctement aux questions, ou flotter dans l'air sans machine, entendre jouer des accordéons ou des guitares sans musicien visible, apercevoir des mains prenant des crayons et écrivant des communications que l'on peut ensuite conserver et lire à son aise,... folie ! ce n'est pas en accord, etc. Un éditeur du *North of Ingland Advertiser* en l'an 1600, aurait ainsi répondu à chacun des faits précités, et cependant de tous ces faits, les seuls auxquels l'éditeur de l'*Advertiser* de 1861 puisse faire cette réponse, sont les derniers que je viens de dire, et la seule justification qu'il donne pour les traiter ainsi, c'est qu'ils ne sont pas en accord, etc. »

De combien d'exemples ne pourrions-nous pas enrichir cette

liste, simplement depuis 1861 ! Qui aurait pu prévoir à cette date l'invention du téléphone qui permet de faire entendre la voix humaine à des distances prodigieuses ! Comment aurait-on pu se douter que la science arriverait à photographier l'intérieur du corps humain par ces merveilleux rayons X qui déroutent totalement les fameuses connaissances acquises, comme les ont mises en déroute les ondulations hertziennes de la télégraphie sans fil. On est presque honteux d'être obligé de répéter sans cesse des vérités aussi évidentes, mais il faut se persuader absolument que cela est indispensable, puisque nous retrouvons chaque jour les mêmes stupides objections.

Ici, c'est M. Emile Gautier, une vieille lady, qui, dans le *Figaro*, écrit à propos du Dr Gibier les lignes suivantes : « Il y avait deux hommes en lui : le savant méticuleux et précis, ne sacrifiant rien à l'empirisme ni à la fantaisie, dont les travaux microbiologiques et en particulier les fameuses recherches sur la fièvre jaune feront longtemps autorité. Puis l'occultiste, le nébuleux auteur du *Fakirisme occidental* et de l'*Analyse des choses*. Celui-ci croyait — ou feignait de croire — aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, à la lévitation, au corps astral... il s'ingéniait même à chercher à ces phénomènes incompréhensibles une explication et une base scientifique, et à les plier, de force ou de gré, aux exigences de la méthode expérimentale.... »

Signalons, en passant, la petite perfidie de la phrase — ou feignait de croire. — Nous nous demandons quel acte de la vie de ce savant austère et probe que fut le Dr Gibier, autorise M. Gautier à croire qu'il fut capable de mentir ? Comment admettre que l'homme qui savait d'avance qu'il perdait ses plus fermes soutiens, sa position officielle, sa situation morale en proclamant le résultat de ses recherches, l'aurait-il fait s'il n'avait pas été profondément convaincu et s'il n'avait pas eu la grandeur d'âme de sacrifier à la vérité ses plus chers intérêts matériels ? C'est une insinuation calomnieuse que l'on ne s'étonne pas de trouver sous la plume de celui qui, un peu plus loin, traite ce grand honnête homme de « cerveau fêlé ». Il est clair que dans notre siècle positif, il faut avoir l'esprit dérangé pour mettre ses croyances au dessus des questions financières, et que l'on doit être fou pour braver la persécution annoncée, plutôt que de renoncer à ses convictions !

Ah ! certes, ils n'ont pas l'esprit embarrassé de chimères, nos savants officiels, et plutôt que de heurter les préjugés de leurs collègues ou d'encourir leur réprobation, ils s'empressent de tourner court lorsqu'ils rencontrent sur leur route des phénomènes qui ne cadrent plus avec les théories admises. En veut-on des preuves indéniables ? Voici ce que disait Charcot à propos de l'hypnotisme : « L'hypnotisme est un monde où, à côté des faits palpables, matériels, grossiers, côtoyant toujours la physiologie, on trouve des faits absolument extraordinaires, inexplicables jusqu'à présent, qui ne répondent à aucune loi physiologique et sont complètement étranges et surprenants. J'ai étudié les premiers *et laissé de côté les seconds.* » On n'avoue pas avec plus de crudité son misonéisme et sa pusillanimité.

« Il est certain, dit encore le Dr Gibier, que dans les expériences de catalepsies, de suggestions que pratiquent les médecins, et aussi hélas ! les empiriques, un élément étranger semble parfois s'introduire sur la scène ; mais jusqu'ici, quand cette inconnue se présentait, on interrompait l'expérience, parce que dans ce cas, selon le mot du professeur Lassegue, « on ne sait pas où l'on va ». Nous le savons bien, nous, où l'on va : c'est à la démonstration catégorique et formelle de l'existence de l'âme, indépendante du corps. C'est au renversement de l'hypothèse matérialiste des pontifes académiques, et c'est justement ce résultat qu'ils redoutent, car il les convaincrait d'entêtement, de sottise et d'incommensurable orgueil. Mais si la majorité des savants est encore réfractaire au Spiritualisme, nous avons maintenant la certitude que leur attitude intransigeante ne sera plus de longue durée. Dans le monde entier, de libres intelligences travaillent à l'affranchissement de la pensée, à la recherche indépendante dans tous les domaines de l'expérience. Le *non possumus* scientifique va être obligé de capituler sous la poussée formidable de l'opinion publique, car de toute part s'accumulent des documents et des travaux qu'il ne sera au pouvoir de personne de discréditer.

Les spirites peuvent être fiers de leur œuvre ; l'indomptable persévérance qu'ils ont employée pour la défense et la propagande de leur doctrine a forcé l'attention des hommes qui se sentaient, suivant le mot de lord Kelvin, « appelés par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face tout phénomène qui pouvait franchement se présenter à eux. »

De ce jour, le triomphe du moderne Spiritualisme était assuré, car il ne pourrait redouter qu'une chose : l'injuste ostracisme qui l'avait frappé dans le passé. Dans tous les pays, nous constatons des conversions. Sous d'autres noms, ce sont nos démonstrations et nos théories qui tiennent en haleine les chercheurs et leur ouvrent des horizons insoupçonnés. Suggestion mentale, télépathie, clairvoyance, prémonition sont les premières conquêtes de l'animisme sur le scepticisme universel. Tous les efforts seront tentés pour dénaturer ces phénomènes, pour leur enlever la puissance de certitude qu'ils portent en eux. On voudra les expliquer par de nouvelles propriétés de la matière. Mais la logique, l'évidence obligeront les chercheurs de bonne foi à continuer leur enquête. Ils arriveront alors à l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, au dédoublement de l'être humain. Ils verront cette âme en dehors du corps ; ils la photographieront, ils en obtiendront des empreintes et en même temps ils seront obligés de lui reconnaître les mêmes caractères intellectuels que ceux qui la caractérisent quand elle est dans son enveloppe charnelle. De ce jour, il sera démontré que la psyché prisonnière dans ses langes de chair, est malgré tout, dans certaines circonstances, affranchie temporairement des lois de l'espace et du temps, et bon gré mal gré s'affirmera sa spiritualité.

Poursuivant leurs études, ils seront contraints de constater que la mort n'atteint pas le principe intelligent, que celui-ci subsiste après la destruction du corps avec toutes ses puissances intellectuelles et morales ; de ce jour, une révolution grandiose sera faite, car l'orientation de l'humanité aura changé. Nous ne sommes encore qu'aux premières phases de ce mouvement évolutif, mais déjà les résultats atteints nous permettent de bien augurer pour l'avenir. Nous voyons acceptés maintenant, par les classes instruites, des faits qu'elles auraient dédaigneusement repoussés il y a dix ans à peine, le passé nous répond du futur. Poursuivons donc notre tâche sans faiblesse, sans défaillance. Tenons haut et ferme le drapeau de la rénovation intellectuelle ; courons sus à tous les parti-pris, à tous les antagonismes, à toutes les haines déchaînées contre la vérité nouvelle et, ce faisant, nous aurons accompli notre devoir et concouru dans la limite de nos forces au renversement des bastilles académiques, dans lesquelles était emprisonnée la libre-pensée.

Gabriel DELANNE.

L'identité des Esprits

Par M. A. (Oxon) STAINTON MOSES

(*Suite*)

APPENDICE III

Cas d'Identité des Esprits

1°. — Homme écrasé par un rouleau a vapeur. (1)

Le samedi soir, 21 février, quelques amis s'étaient réunis chez Mme Makdougall Gregory, 21 Green Street, Grosvenor square, W. La réunion ne comprenait en tout que dix membres, y compris le baron du Potet et le gentleman à la médiumnité duquel nous devions les *Enseignements spiritualistes*, insérés de temps à autre dans nos colonnes.

On ne songeait pas à tenir une séance et la conversation roulait sur des sujets quelconques, lorsque tout à coup, au milieu du dîner, ce gentleman nous surprit en nous disant qu'il sentait la présence d'un esprit près de lui, entre lui et le baron, qui était assis à sa droite. Etait il bon ou mauvais, il ne pouvait le dire, cependant, ce qui était certain, c'est que son influence était désagréable. L'esprit fut aussi senti par le baron, auquel il produisait l'impression d'être dans une grande détresse et que c'était celui d'une personne encore actuellement vivante. On n'en parla pas davantage sur le moment, mais le médium continua à sentir près de lui cette influence déplaisante et m'en reparla lorsque le dîner fut terminé.

Dès que nous fûmes au salon, il se sentit poussé à s'asseoir et à écrire. Aussitôt qu'on lui eut procuré un crayon et du papier, sa main se mit à se mouvoir d'avant en arrière avec une grande rapidité et produisit un dessin très sommaire ressemblant à un cheval attelé à une sorte de chariot ou de truc. Il fut fait plusieurs essais pour le dessiner plus clairement et on reçut bientôt les phrases suivantes : « je me suis tué — je me suis tué aujourd'hui — Baker Street. Le médium passait. » Ici l'écriture devint inintelligible, en même temps que le médium devenait de plus en plus agité, jusqu'à ce qu'enfin il se leva de sa chaise, dans une sorte d'état de

(1) Récit transmis au *Spiritualist* par un témoin oculaire de la séance, et inséré dans le n° du 27 Mars 1874.

transe et s'écria en phrases entrecoupées : « Oui ! Oui ! Je me suis tué aujourd'hui ! sous un rouleau à vapeur ! Oui ! Oui ! Je me suis tué ! — Du sang, du sang, du sang ! » Alors la transe prit fin, mais le médium continua à ressentir pendant plusieurs heures encore la même influence désagréable et ne put s'en débarrasser complètement qu'au bout de plusieurs jours.

A propos de cette communication, je dois constater que quoique le médium fût passé dans l'après-midi par Baker Sreet, ni lui ni aucune des personnes présentes ne se doutait qu'un homme s'y fût suicidé, le matin, en se jetant sous un rouleau à vapeur. La *Pall Mall Gazette* en avait bien dit quelques mots le soir, mais, dans la réunion, personne n'avait lu ce numéro. Il est bon de faire remarquer que sur le devant du rouleau à vapeur employé à Baker Street, un cheval est représenté en bronze et que c'est là peut-être ce qui explique le dessin tracé par le médium, tandis qu'aucun de nous n'aurait pu certainement y penser.

Qu'il me soit permis, en terminant, de faire ressortir quelques-unes des conséquences qui peuvent être légitimement tirées des faits que j'ai cités, par les personnes qui voudront bien les considérer comme vrais. Ils sembleraient tout d'abord prouver qu'aucune des blessures infligées au corps au moment de la mort ne rend l'esprit incapable d'agir aussitôt. Dans le cas ci-dessus, le malheureux fut littéralement broyé et mis en pièces et cependant, peu d'heures après, son esprit pouvait se communiquer par l'écriture, par la main du médium, dont il empruntait également les organes pour parler.

En second lieu, il semblerait bien qu'un esprit qui vient de quitter son corps entraîne encore avec lui quelque chose de matériel. Sans cela, il serait difficile de s'expliquer comment le baron avait l'impression que l'esprit appartenait encore à un vivant. Nous devons encore en conclure que les esprits, aussitôt après la mort, sont capables de reconnaître par quel médium ils pourront se communiquer.

Dans le cas dont nous nous occupons, il semble évident que l'esprit suivit le médium depuis Baker Street et attendait l'occasion de faire connaître sa présence. Enfin j'ajouterai cette remarque que celui qui accepte les faits que je constate et cherche à résoudre les difficultés qui l'entourent, appellera vainement à son secours la force psychique ou la cérébration inconsciente.

2° — CAS D'ABRAHAM FLORENTINE. (1)

Monsieur, vous avez inséré, dans le n° du 11 décembre 1874 du *Spiritualist*, une lettre de moi dont je vous prie de reproduire la partie principale, afin de provoquer l'envoi de renseignements :

Dans le courant du mois d'août dernier, je me trouvais avec le Dr Speer à Shanklin, île de Wight. Nous avons tenu un certain nombre de séances, à l'une desquelles un esprit vint se communiquer, donnant son nom, Abraham Florentine. Il dit qu'il avait servi pendant la guerre de 1812 et qu'il était récemment passé dans le monde des esprits, à Brooklyn U. S. A. le 5 août, à l'âge de 83 ans, un mois et dix-sept jours. On hésita d'abord sur la question du mois et des dix-sept jours, ne sachant s'il fallait les ajouter aux années d'existence ou s'ils correspondaient à la durée de la maladie ; mais il revint le lendemain soir et résolut cette question.

La façon dont la communication était faite était des plus étranges. Nous étions assis, au nombre de trois, autour d'une lourde table à jeu, que deux personnes avaient de la peine à mouvoir. Outre les coups auxquels nous étions habitués, la table commença à frapper avec les pieds. L'esprit était si impatient, que la table commençait à se soulever plusieurs secondes avant que l'on fût arrivé à la lettre qu'il voulait donner. Ainsi, pour donner un T, elle se levait excitée et frémissante, d'une façon absolument indescriptible, dès le K, et, arrivée au T, elle retombait avec un choc violent sur le parquet. Ceci se répéta jusqu'à ce que le message fût complet ; mais l'esprit était si violent et si impétueux dans ses réponses, qu'il bouleversait complètement le Dr et Mme Speer, (quant à moi, j'étais en transe) et que sa communication occupa la séance tout entière. S'il m'était permis de formuler une supposition, je dirais qu'Abraham Florentine fut un excellent soldat, un homme belliqueux, d'un abord peu agréable et qui avait conservé assez de son ancienne impétuosité pour se réjouir de sa libération des entraves d'un corps, qui avait dû, je le suppose, devenir pour lui un vrai fardeau pendant le cours d'une pénible maladie.

Je prie les journaux d'Amérique de reproduire la présente, afin de me permettre de contrôler mes faits et mon hypothèse.

M. A. OXON.

(1) *Spiritualist*, 19 Mars 1875.

M. Epes Sargent auquel j'avais communiqué en particulier les circonstances de ce cas, fut assez bon pour insérer dans le n° de *Banner of Light* du 12 décembre 1874 un paragraphe spécial, en même temps qu'il y joignait la demande d'enquête. Le résultat fut de mettre en lumière ce que le *Banner* appelle : « Une des preuves les plus singulières et les mieux constatées du retour des esprits, que nous ayons eu la bonne fortune de signaler pendant notre longue carrière. » La question a été encore mieux exposée par les paroles dont l'écrivain se servit dans le n° du 19 février 1875 du *Banner of Light*.

Il est à remarquer que dès le début il se produisit une confusion sur le sens des mots : « Un mois et dix-sept jours », mais que le cas fut résolu, quoique d'après le rapport de la veuve, l'âge réel ait dû être de 83 ans, un mois et 27 jours ; mais ceci n'était pas de nature à infirmer la valeur de ce cas d'identité.

Je tiens à citer directement, d'après le journal, l'enquête personnelle poursuivie par le *Banner*.

« Récemment, dans une séance tenue en Angleterre, une communication d'un esprit fut reçue au moyen des coups frappés par les soulèvements d'une lourde table. Toute cette table semblait vivante, comme si un être dégagé de la matière était dans les fibres mêmes du bois. Le fait essentiel contenu dans cette communication était que c'était l'esprit d'un certain Abraham Florentine, décédé à Brooklyn. N. Y. le 5 Août 1874, qui se manifestait. Il disait qu'il avait pris part à la guerre de 1812, puis, après un certain intervalle, il ajoutait : « Un mois et dix-sept jours. » Quelqu'un de nos amis de Brooklyn voudrait-il nous faire connaître s'il a jamais entendu parler d'Abraham Florentine ? »

Notre journal n'eut pas plus tôt été répandu dans le public, que nous reçûmes, par la voie normale de la poste, la réponse suivante, qui se passe de commentaires :

Au rédacteur du *Banne. of Light*.

« Dans le N° du *Banner* que je reçois aujourd'hui, je lis un paragraphe au sujet d'un esprit qui se serait manifesté au moyen d'une table à manger dans une localité de l'Angleterre et aurait donné le nom d'Abraham Florentine, combattant de la guerre de 1812. Vous demandez si quelqu'un a entendu parler d'Abraham Florentine. Je

ne puis répondre d'une façon précise, mais comme je suis chargé depuis quatorze ans de recevoir les réclamations des soldats de 1812 dans l'état de New-York, j'ai en mains tous les mémoires de ceux qui ont adressé des réclamations pour avoir servi dans cette guerre.

Parmi ces documents se trouve le nom d'Abraham Florentine, de Brooklyn, N. Y., et un état complet de ses services pourra être fourni par les bureaux de l'Adjudant-Général de l'Etat de New-York, sous le n° 11,518, guerre de 1812. Je pense cependant qu'ici il réclama pour un temps de service plus long que celui qu'il cita en Angleterre, car le chiffre de son allocation était de 58 dollars.

Wilson Millar, préposé aux réclamations.

Washington, D. C. 13 Décembre, 1874.

Nous conformant à l'avis de notre correspondant autorisé, nous adressâmes une lettre à l'Adjudant-Général, S. N. Y. l'interrogeant sur les faits, sans cependant lui expliquer le mobile de notre requête et nous reçûmes la courtoise lettre suivante :

Quartier général, état de New-York,
Bureaux de l'adjudant général, Albany, 25 janvier 1875.

Messieurs, en réponse à votre communication en date du 22 janvier, je puis vous transmettre l'information suivante, extraite des documents de ce bureau : Abraham Florentine, simple soldat dans la Compagnie du Capitaine Nicole, 1er Régiment de Milice de New-York, colonel Dodge, engagé à New-York, le 2 septembre 1814 ou vers cette date, a servi trois mois et a été libéré dans des conditions honorables. Il a reçu un bon de terrain Ne 63, 365, d'une contenance de quarante acres. Ceci est extrait de la liste affirmée sous serment des soldats et non des rapports officiels,

Franklin Townsend, adj. général.

Colby and Rich.

N° 9 Montgomery Place, Boston.

Les chercheurs que leurs études pratiques ont familiarisés avec les opérations des réunions spiritualistes, comprendront facilement que la citation correcte des dates est toujours une source de difficultés pour les intelligences qui reviennent se manifester ; aussi le léger écart existant entre la durée du service citée par l'esprit Florentine et celle qui se trouve inscrite dans le rapport officiel est facilement

explicable. (Epes Sargent fait ici une confusion : le mois et 17 jours n'a pas de rapport avec la durée de service, mais avec l'âge) ; mais les principaux faits restent parfaitement établis. On se trouve donc en présence d'un esprit qui se manifeste au milieu de circonstances absolument particulières, de la façon la plus violente devant un groupe d'un pays étranger, dont les membres ignorent absolument qu'aucun être tel que celui-là ait jamais vécu en ce monde. Un membre de ce groupe demande par la voie d'un journal anglais qu'on lui donne une preuve, s'il s'en trouve aucune en Amérique, que les assertions de cet esprit sont conformes à la vérité, et la même demande nous parvient aussi par lettre particulière. Nous sollicitons alors du public des renseignements sur un individu dont nous n'avons jamais entendu parler jusque là et nous recevons en réponse, de la part d'un fonctionnaire de Washington, avec lequel nous n'avons jamais eu l'honneur d'entretenir aucune relation, un renseignement qui nous conduit à nous adresser à l'adjudant-général de l'Etat de New-York (qui, lui aussi, nous est totalement étranger) et nous acquérons la certitude, par les documents existant dans ce service, qu'un soldat de ce nom a fait la guerre de 1812, comme il le déclare. Dans un cas semblable, on ne peut recourir à la théorie d'une entente frauduleuse, car les diverses parties qui ont apporté leur témoignage sont étrangères les unes aux autres. L'enchaînement des attestations est complet. Que ceux qui pensent pouvoir expliquer cette concordance par une hypothèse autre que celle que présente la philosophie spiritualiste, essayent de le faire. »

Dès que ce document fut publié, mon ami, le Dr Crowell, eut la bonté de faire des démarches pour obtenir de la veuve de Florentine des renseignements complémentaires. Voici sa lettre publiée dans le *Banner* du 20 février 1875 :

Au rédacteur du *Banner of Light*.

Monsieur. — Après avoir lu dans le *Banner* du 13 courant, l'article intitulé « Abraham Florentine « contrôle de son message », j'ai consulté le livre d'adresses de Brooklyn et j'y ai trouvé le nom d'Abraham Florentine avec l'adresse suivante : 119 Kosciusko Street. Etant libre en ce moment et désireux de poursuivre cette affaire, je me rendis à la rue et au numéro indiqués et je fus reçu à la porte par une dame âgée, à qui je demandai si M. Abraham Florentine de-

meurait là. Il me fut répondu : « Il y a vécu, maintenant il est mort.

D. — Puis-je vous demander si vous êtes Mme Florentine, sa veuve ?

R. — Parfaitement.

Comme je lui fis comprendre que je désirais obtenir quelques renseignements sur son mari décédé, elle m'invita à m'asseoir dans son salon et la conversation reprit de la façon suivante :

D. — Puis-je vous demander la date de sa mort ?

R. — En Août dernier.

D. — A quelle date du mois ?

R. — Le cinq.

D, — Quel était son âge à l'époque de son décès ?

R. — Quatre-vingt-trois ans.

D. — Avait-il dépassé cet âge ?

R. — Oui, son quatre-vingt-troisième anniversaire avait eu lieu le 8 juin précédent.

D. — Avait-il pris part à une guerre ?

R. — Oui, à celle de 1812.

D. — Etait-il d'un naturel vif et entreprenant, ou était-ce le contraire ?

R. — Il avait beaucoup de volonté et était assez violent.

D. — Sa dernière maladie fut-elle courte ou longue et a-t-il souffert beaucoup ?

R. — Il garda le lit au moins un an et souffrit beaucoup.

Je donne ici les questions et les réponses dans l'ordre où elles furent faites et en conservant les expressions mêmes, d'après les notes prises immédiatement. Pendant un court intervalle qui suivit sa dernière réponse, Mme Florentine, qui paraissait bien être une très honorable personne d'environ soixante-cinq ans, d'origine américaine, me demanda quel était le but de mes questions. Je lui fis la lecture de l'article du *Banner,* qui l'intéressa vivement quoiqu'il dût être certainement peu clair pour elle et je lui en fis un commentaire complet, qui la frappa de surprise. Elle confirma nettement chaque ligne de ce rapport et je la quittai en la remerciant et lui promettant sur sa demande de lui envoyer un exemplaire du dernier numéro de votre journal.

On peut remarquer que tandis que l'esprit de Florentine affirmait que son âge avait été de 83 ans, un mois et dix-sept jours, cet âge, d'après sa veuve, aurait été de 83 ans, un mois et vingt-huit jours. Mais cette divergence mérite à peine d'être signalée, car on ne sait si c'est lui ou elle qui a commis l'erreur.

Ce cas, tel qu'il se présentait avant que l'on eût obtenu la confirmation supplémentaire de son contenu, était certainement un remarquable exemple de communication d'un esprit ; mais maintenant, sous son nouvel aspect, il apporte une preuve qui me semble tout à fait concluante.

Je désire ajouter que je connais M. A. (Oxon), le gentleman de Londres qui fit une insertion dans le *Spiritualist* pour demander des renseignements sur Abraham Florentine et je puis affirmer à vos lecteurs qu'il tient une place honorable dans la littérature et que son caractère nous garantit contre tout danger de fraude et d'erreur. Je suis heureux de pouvoir contribuer à établir l'identité d'un esprit qui s'est communiqué. »

EUGÈNE CROWEL D. M.

Brooklyn, N. Y. 15 Février 1875.

Pour moi, il m'a semblé du plus haut intérêt de voir mes recherches appuyées par des faits. Je n'ai jamais douté que le cas ne finît, comme tous les autres, par être pleinement confirmé ; mais ce qui m'a surtout intéressé dans cette observation, c'est la légitimité des déductions que j'ai cru pouvoir tirer de la façon singulière dont la communication fut faite. La violence des soulèvements de la table et des coups frappés ; cette façon toute nouvelle pour nous de se communiquer ; l'ardeur manifeste de l'esprit et la passion avec laquelle il s'efforçait de placer son mot étaient vraiment frappantes. Il est probable que ce qui frappera surtout vos lecteurs sera l'étrange et probante nature de ce témoignage sur la réalité du retour des décédés. Ce qui est absolument hors de doute, c'est qu'aucun de nous n'avait jamais entendu parler d'Abraham Florentine et n'avait en Amérique aucun ami qui eût pu leur apprendre ce qui nous a été révélé ici. Si nous en avions eu, ils n'auraient certes pas songé à nous parler d'un fait si complétement dénué d'intérêt pour nous.

Je répète que ce qui est absolument vrai, c'est que le nom et les

faits étaient tout à fait inconnus de chacun de nous. Ceci est un exemple parmi tant d'autres venus à ma propre connaissance que je tiens à rassembler et à citer à leur place.

10 Mars, 1875. M. A. (Oxon).

(A Suivre) Pour la traduction : Dr DUSART

L'immortalité de l'âme

ET LA

PHILOSOPHIE ALLEMANDE

(Suite et fin.)

FICHTE

Fichte, comme Kant, se sent obligé d'avoir foi aux existences que suppose la loi morale ; chez lui aussi la raison pratique supplée à la raison théorique. La vérité d'une autre vie lui apparaît évidente. Cette conviction d'une autre vie et même d'une série indéfinie d'existences est un acte de foi subsistant après les efforts les plus audacieux de la spéculation négative, un assentiment qu'on se sent pressé de donner à ses convictions naturelles, au témoignage de sa conscience, à la voix intérieure qui s'impose à l'homme avec une autorité absolue, au-dessus du savoir raisonné, car nul savoir ne peut se prouver lui-même et repose sur quelque chose de plus élevé que son principe.

Le monde actuel n'a de prix, pour Fichte, que comme passage à un ordre de choses meilleur. « Quoi, dit-il, je ne mangerais et je ne boirais que pour avoir faim et soif encore, et pour boire et manger de nouveau jusqu'à ce que le monde m'engloutisse, et que je devienne moi-même la pâture d'autres créatures, laissant après moi des êtres semblables à moi et qu'attend la même destinée ! Non, telle ne saurait être la destination de mon être. Au milieu de ces vicissitudes, il doit y avoir quelque chose qui *demeure*, qui ne saurait point périr. »

C'est dans son beau livre, *De la destination de l'homme* (1), publié

(1) Traduction française par M. Barchon de Penthoën ; Paris, 1832. *Œuvres*, t. II.

en 1780, que le savant philosophe idéaliste expose ses idées où chaque spirite reconnaîtra les siennes propres sur la vie future et la pluralité des existences, dont il n'est pas parlé dans l'ouvrage d'André Pezzani. J'ai tenu à combler cette lacune par les extraits suivants, admirables de forme et de profondeur :

« Dans cette vie nouvelle, l'activité que je serai appelé à déployer, aura sans doute un but, comme cela aura été dans celle-ci. Et là aussi nous devrons marcher sans relâche au but assigné. Ces bonnes intentions que nous avons eues, les déterminations vertueuses que nous avons prises dans notre vie terrestre, nous aideront dans cette tâche, comme nous aident ici-bas les efforts des générations qui nous ont précédés sur la terre, la culture qu'elles nous ont léguée.

« Dans cette vie de l'avenir, il est possible que le but qui nous sera assigné nous paraisse encore hors de notre portée, en disproportion avec nos forces, semblable, sous ce rapport, à notre but terrestre. Peut-être que là aussi nos bonnes intentions nous sembleront parfois perdues pour nous ; mais si cela est, la raison ne manquera pas de nous révéler tout aussitôt une troisième vie, où ces bonnes intentions devront porter leur fruit ; et cette troisième période de notre destinée, en laquelle nous aurons une foi d'autant plus inébranlable, qui sera pour nous, pendant notre seconde vie, une croyance d'autant plus consolante que l'expérience nous aura déjà appris que nous n'avons pas de mécompte à en redouter, que nous aurons déjà éprouvé par nous-mêmes que les enseignements de la raison ne sauraient être trompeurs. Déjà, en effet, nous aurons recueilli une foi dans les avantages d'une vie passée, dans de nobles pensées, sous l'inspiration d'un cœur vertueux.....

« C'est au moyen de la mort, c'est dans l'acte même de mourir, que la vie se montre dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus sublime. Toute mort est un enfantement. A proprement parler, nul être ne saurait mourir dans la nature, puisque la nature entière est vivante. La mort ne tue donc pas. La mort n'est autre chose que le développement instantané d'une vie nouvelle, jusque-là cachée dans la vie qui a précédé. La mort ainsi que la naissance sont des progrès de la vie, de nouveaux degrés qu'elle franchit, à chacun desquels elle s'épure de plus en plus, tendant de la sorte à

une manifestation d'elle-même qui doit devenir de plus en plus complète. Et comment ma mort serait-elle autre chose ? Je ne suis pas seulement une forme passagère d'une vie éphémère ; en moi se trouve la vie primitive, réelle, essentielle.

« Or, la pensée ne saurait admettre que la nature puisse anéantir une vie qui ne vient pas d'elle, que la nature puisse m'anéantir, moi qui ne suis point fait pour elle, tandis que c'est elle, au contraire, qui est faite pour moi.

« La nature ne saurait même anéantir une vie terrestre elle-même, cette simple manifestation par où la vie universelle se montre aux regards de l'être infini ; elle ne le peut pas, car ce serait s'anéantir elle-même, faite qu'elle est pour moi seul, n'existant, comme elle le fait, qu'à cause de moi. Comment pourrait-elle me faire mourir, elle qui ne saurait me faire vivre ? Encore une fois, la mort n'est donc que la manifestation d'une autre vie, jusque-là invisible à nos yeux. Puis, enfin, si depuis la création du monde il n'était mort, sur la surface de la terre, aucun des êtres doués de raison, dont les yeux se sont ouverts à la lumière du soleil, sur quels fondements reposeraient nos espérances du ciel, notre croyance en la vie éternelle ? Le seul but pour lequel on puisse supposer que la nature existe, c'est-à-dire le développement de notre raison et de notre intelligence, serait atteint ici-bas. Le cercle qu'elle doit parcourir serait fermé sur la terre ; mais l'acte par lequel la nature anéantit un être libre et intelligent est comme un cachet qu'elle appose sur la période de vie que cet être a déjà parcourue, pour en porter témoignage, pour en accepter la responsabilité, avant de l'introduire dans une vie nouvelle, où elle doit se montrer à lui sous d'autres formes, éclairée d'une tout autre lumière.

« Tandis qu'ici-bas nous pleurons un homme, comme nous n'aurions qu'un sujet trop réel de le pleurer s'il était privé pour toujours de la lumière du soleil, s'il allait s'égarant pour l'éternité dans ces immenses solitudes, où n'existe pas la conscience de soi-même ; s'il s'était enfoncé, pour n'en plus sortir, dans les sombres royaumes du néant, au-dessus de nous d'autres créatures se réjouissent sans doute de la naissance de cet homme à leur monde, nouveau pour lui, comme dans celui-ci nous nous réjouissons à la naissance de l'un de nos enfants. Que le jour où je devrai rejoindre cet homme

arrive donc bientôt, je laisserai le deuil et la tristesse à la terre, et ce jour, entre tous mes jours, sera le bienvenu de moi. »

Tout commentaire, affaiblirait la beauté de ce langage et de ces pensées d'un des plus grands philosophes de l'Allemagne, pour qui l'homme, par sa destinée, déborde de partout le temps, l'espace, la matière. Voici maintenant comment parle de Dieu, dans le même livre, celui qui fut accusé d'athéisme :

« Devant toi je me voile la face de mes deux mains. Loin de moi la téméraire pensée qu'il m'ait été donné de te connaître tel que tu es pour toi-même, tel que toi-même tu te conçois ! Il faudrait pour cela que je devinsse moi-même semblable à toi, ce qui sans doute ne serait pas, quand après ma vie terrestre, je devrais vivre encore pendant des millions d'années, et quand cette vie nouvelle devrait être celle des intelligences pures. Il est de la nature, il est de l'essence même de mon intelligence qu'elle ne puisse concevoir que ce qui est jeté dans le monde du fini. Or, il n'est aucun progrès, aucun développement au terme duquel je puisse imaginer que le fini se transforme en infini ; car ce n'est pas en quantité, c'est en essence que l'infini diffère du fini. Il est par conséquent de toute impossibilité que nous puissions parvenir à nous faire une idée de ce que tu es toi-même par l'agrandissement successif de l'idée que nous avons de notre propre nature, de la nature humaine. »

Ajoutons que Fichte fils soutient dans son *Anthropologie* la doctrine d'une âme corporelle, paraissant admettre avec Leibnitz qu'elle n'est jamais sans un corps.

SCHELLING

De Schelling fut le fondateur de l'idéalisme *objectif*. Sa philosophie qui a son point de départ dans celle de Kant et de Fichte, tend à s'élever jusqu'à l'idée d'un moi subjectif, absolu, d'une substance idéale, unique, d'un subjet-objet, à la fois vie et substance, pensée et matière, proclamant l'identité du monde idéal et du monde réel ou phénoménal, double aspect de l'être absolu.

Ce philosophe fait une distinction entre l'âme phénoménale et l'âme idéale. La première est soumise aux mêmes lois que le corps. Tout ce qui en elle tient à la vie réelle, au sentiment, à la pensée des choses d'ici-bas périt, ou ce qui en est la véritable essence quitte ce séjour. Cette essence, cette vraie puissance (*das wahre An-*

Sich) est l'idée, le principe de la connaissance éternelle, de l'intuition intellectuelle. Que ce principe soit impérissable, c'est une proposition identique, et par conséquent supérieure à toute démonstration.

« L'âme idéale, dit Schelling, n'ayant aucun rapport au temps, on ne peut l'appeler immortelle dans le sens d'une durée individuelle. Car, comme la durée individuelle ne peut se concevoir que relativement au monde fini, l'immortalité, prise ainsi, ne serait réellement qu'une mortalité continuelle, et non une délivrance véritable. Le vœu d'être immortel en ce sens est un désir de l'homme comme être fini, et ne peut trouver place dans l'esprit de celui qui, dès à présent, travaille par la pensée à affranchir son âme des liens du corps.

« C'est donc méconnaître l'esprit de la vraie philosophie que de mettre cette immortalité personnelle au-dessus de l'éternité essentielle de l'âme idéale, et il y a contradiction à vouloir que l'âme dépouille ses liens par la mort, et qu'elle continue néanmoins d'exister individuellement. Si l'union de l'âme avec le corps, union qui constitue proprement l'individualité, est la conséquence d'une privation, d'une chute et une punition, il est évident que l'âme ne sera éternellement et vraiment immortelle, qu'autant qu'elle sera relevée de cette chute. »

A cela il peut être répondu que l'individualité ne réside pas tout entière dans l'union de l'âme et du corps, et qu'elle peut tout aussi bien exister, après la mort, dans l'hypothèse leibnitzienne, démontrée vraie, de l'âme jamais séparée de la matière. D'autre part, cette idée de la chute, qui fut aussi celle de Jacobi, obscurcit inutilement le problème de l'immortalité, en y introduisant des données qui se rapportent à la question du mal moral et physique. Nous ne réfuterons pas, après tant d'autres, cette doctrine d'après laquelle la prétendue chute de l'homme a entraîné une décadence universelle, ce qui impliquerait que le salut universel sera la conséquence nécessaire de la réhabilitation morale de l'humanité. Cette doctrine est jugée. Ce qu'il y a de remarquable, c'est de voir apparaître chez Schelling, avec moins de force que chez Fichte, l'idée palingénésique, cette pierre angulaire de la philosophie spirite.

« La destinée de l'âme après la mort, dit Schelling, dépend du

plus ou moins de succès avec lequel, dès cette vie, elle aura déposé tout égoïsme, et que, par la philosophie, elle se sera élevée jusqu'à l'identité avec l'infini. Selon son degré de perfectionnement à cet égard, elle commencera *sur d'autres globes* une vie moins dépendante de la matière. Si, au contraire, elle s'est trop abandonnée sur la terre à des penchants sensuels, elle descendra plus bas encore dans l'échelle des existences finies, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir dépouillé tout ce qui tient à la matière, elle soit en état de retourner dans la sphère des *idées*, pour vivre éternellement d'une vie toute spirituelle, dans le monde des intelligences.

« Ceux qui ne remplissent leurs âmes que de choses temporelles et passagères sont le plus véritablement mortels : de là leur crainte de l'anéantissement ; tandis que ceux qui, dès ici-bas, se seront nourris de la pensée des choses éternelles, sentent naître en eux la certitude de la vraie immortalité et le mépris de la mort. Si l'on considère le monde fini comme le monde vraiment réel, et l'existence dans ce monde comme la véritable existence, oh ! alors ceux qui se seront le plus efforcés de s'en délivrer comme d'un mal, seront nécessairement les moins immortels en ce sens ; ceux, au contraire, qui auront mené une vie toute sensuelle, qui auront borné leur action à sentir, à regarder, à toucher, resteront en pleine possession de cette prétendue réalité, et, assouvis de matière, seront assurés de la plus longue durée en ce sens (1). »

Ainsi, d'après Schelling, l'âme, dans ses métamorphoses, doit s'élever insensiblemenr d'un degré inférieur à un degré supérieur d'existence, jusqu'à ce qu'elle fasse retour à l'absolu.

HEGEL

On rapporte que Hegel dit un jour qu'il n'avait été compris que par un seul de ses disciples, et qu'encore il avait été mal compris. On lui accorde la réputation d'être à la fois le philosophe le plus subtil et le plus profond de l'Allemagne. Son système a la prétention d'une parfaite continuité. Si des philosophes de son pays ont avoué ne l'avoir saisi qu'avec une difficulté extrême, il est à supposer qu'en France, où l'on aime la clarté en toute chose, il n'a pas été compris davantage.

L'âme, dans le système hegelien, est la pensée en soi, et de là

(1) *Philosophie und Religion*, p, 69-70.

même resulte son immortalité, ce qui se meut soi-même ne pouvant cesser de se mouvoir et d'être. Il estime que les anciens n'ont jamais su comprendre l'union de l'esprit et de la matière ; ils l'exprimèrent sous la forme d'une sorte de chute, de déchéance, ignorant que « l'esprit se revêt d'un corps par là même qu'il se réalise. »

En assimilant la pensée humaine á la pensée divine, l'idéalisme de Hegel refuse toute réalité véritable à l'homme individu et méconnaît ainsi la personnalité. Les âmes, pour lui, ne sont que les modes d'existence de Dieu. Dans un pareil système, il n'y a pas de psychologie possible. Tout ce que l'on peut dire, c'est que Hegel fait du développement et du progrès la loi éternelle des choses, alors même qu'il déduit l'univers de certaines idées *a priori*. Si, enfin, l'âme survit à la mort, elle survit en Dieu. Hegel reste toujours le métaphysicien de l'absolu.

GŒTHE

Gœthe fut un grand poète, un littérateur, un homme de science ; il ne fut pas un philosophe au sens propre du mot. La spéculation métaphysique, l'abstraction, n'allaient pas à son génie essentiellement observateur et positif. Cependant une philosophie respire dans ses ouvrages et permet de reconnaître l'influence exercée sur lui par les systèmes qui s'élevèrent à ses côtés, dont il dut s'assimiler tout ce qui convenait à son génie propre.

Le monologue de Faust, qui ouvre le drame de ce nom, est la critique de la science scolastique et des doctrines philosophiques qui aboutissent au doute universel. Pour connaître la pensée de Gœthe sur l'immortalité, il faut la chercher dans les confidences échappées dans sa correspondance et dans sa biographie. A l'occasion de la mort de Wieland, survenue en 1812, Gœthe écrivait à un de ses amis :

« Vous le savez, des idees qui ne reposent pas sur des fondements sensibles me laissent sans conviction, parce que je veux savoir et non pas seulement croire et présumer. Or, l'existence personnelle de l'âme après la mort n'est point en contradiction avec mes longues observations sur notre nature et celle des autres êtres : elle en résulte, au contraire, avec une nouvelle force. Mais pour ce qui est de savoir quelle est la portion de notre personnalité qui mérite d'être conservée, c'est un point qu'il faut abandonner à Dieu.

« J'admets différentes classes d'éléments primitifs, que j'appelle *âmes* parce que c'est d'eux que dépend la vie de l'ensemble, ou *monades*, cette dénomination leibnitzienne exprimant parfaitement la simplicité de ce qu'il y a de plus simple. De ces monades, les unes ne sont propres qu'à servir de base à une existence inférieure, tandis que d'autres sont fortes et puissantes. Celles-ci ont la puissance d'attirer et de s'assimiler tout ce qui est à leur portée, d'en former une plante, un animal, un astre. C'est à elles que je réserve le nom d'âmes proprement dites. Il y a des monades ou des âmes de mondes, comme il y a des âmes de fourmis. Un soleil, une planète se développe avec la même régularité qu'un rosier. Appelez cela une idée ou une monade, peu importe, il suffit que cette puissance existe invisible et antérieurement à son développement dans la nature visible. Les formes intermédiaires que l'idée revêt dans ses métamorphoses ne doit pas nous faire illusion. C'est toujours cette même faculté de transformation qui fait sortir une fleur de la feuille, une chenille d'un œuf, un papillon de la chenille.

« Les monades d'un ordre inférieur obéissent à une monade d'un ordre plus élevé. Les parties organiques de la main, par exemple, sont à chaque instant à la disposition de la monade principale. A la mort, justement nommée une dissolution, la monade dominante, seule douée de conscience, relève ses fidèles sujets de leur service. La mort, aussi bien que la naissance et l'accroissement, est, à mon avis, un acte indépendant de cette monade principale, dont, du reste, l'essence nous est entièrement inconnue. Toutes les monades, toutes les âmes sont indestructibles de leur nature, et ne peuvent ni suspendre ni perdre leur activité. Elles ne font, au moment de la mort, que rompre d'anciennes relations, pour en contracter de nouvelles. Dans ce changement, tout dépend de la puissance d'intention propre à chaque monade. Il faut admettre une hiérarchie entre les âmes, si l'on veut expliquer les phénomènes de la nature.

« Qu'il nous soit possible de connaître sommairement l'histoire de nos propres transmutations, et qu'il y ait, parmi les monades, des natures supérieures à nous, je ne le nierai point. L'âme d'un monde, par exemple, pourra tirer du fond de ses souvenirs bien des choses qui auront l'air de prophéties, et qui cependant ne seront que des réminiscences, de la même manière que le génie de l'homme a

découvert les lois de la naissance de l'univers, non par l'effet de la spéculation, mais par un éclair de souvenir, parce qu'il a assisté à la proclamation de ces lois.

« En général, je ne vois dans la continuation de la personnalité d'une monade d'un ordre supérieur rien qui soit contraire à la raison et aux lois de la nature. Pour ce qui nous regarde personnellement, il me semble presque que les différents états par lesquels nous avons passé sur cette planète, ont été trop peu intéressants pour que la nature les juge dignes de nous en conserver le souvenir. Il est probable que notre âme, un jour, ne se souviendra que des faits essentiels de cette vie. »

L'activité de l'âme, le développement progressif de ses facultés, son indestructibilité, la multiplicité de ses transformations ou de ses existences, sont pour Gœthe des certitudes de foi. Voici comment il s'exprimait sur la fin de ses jours :

« Vivre longtemps, c'est survivre ; mais continuons d'agir jusqu'à ce que, rappelés par l'esprit universel, nous retournions aux régions éthérées. Puisse alors celui qui vit éternellement ne pas nous refuser des facultés nouvelles, une activité analogue à celle qui nous est familière ! Si de plus il y ajoutait paternellement le souvenir du bien que nous avons fait et voulu ici-bas, nous n'en serons que plus habiles à concourir au mouvement universel. Il faut que la monade *entéléchique* se conserve intacte et continuellement active. Que l'on me pardonne ces expressions ; c'est le langage symbolique de la raison là où sa lumière ne suffit pas et où cependant ne doit pas régner la déraison. »

Les travaux de Goethe, comme observateur de la nature, sont nombreux et appartiennent à l'histoire des sciences naturelles. La nature, selon lui, n'est inexplicable que parce qu'il est impossible à un seul homme de la comprendre. Il faut observer les phénomènes d'après une idée qui serve de principe régulatif, comme s'exprime Kant, et qui soit pour l'observation ce que l'impératif catégorique est pour la morale.

Firmin NÈGRE.

NOTRE MAITRE

(Suite et fin.)

Tout croyant, tout théologien tente de prouver que sa foi est la vérité. Mais chercher à prouver sa foi, c'est reconnaître implicitement qu'elle n'est pas critérium de certitude. Car le critérium étant, par nature, absolu et infaillible, ne peut être discuté. Donc c'est bien l'esprit qui, ici comme toujours, se fait critérium ; c'est le *moi faillible* qui se croit possesseur de la vérité absolue ou s'en fait le créateur.

En conséquence puisqu'aucun des critériums personnels n'est infaillible, le critérium absolu et infaillible est donc *impersonnel* ou n'est pas. Or, en face de l'esprit, il n'y a que l'être. Car l'être est partout, emplit tout, est le tout, le non-être, le néant absolu n'étant point(1). Donc le critérium impersonnel, absolu et infaillible, est l'être. En effet, il n'y a que l'objet de la connaissance, en d'autres termes, l'être lui-même qui puisse confirmer ou infirmer les théories de l'esprit, en montrant, par sa seule présence, qu'elles sont ou ne sont pas d'accord avec ce qui est, c'est-à-dire avec lui ; en détruisant ou en solidifiant, tôt ou tard, les prévisions et les hypothèses que l'esprit fonde et édifie sur lui. Par là, il l'oblige à recommencer ses opérations, jusqu'à ce qu'il le trouve et ne trouve que lui. C'est donc l'être qui verse en lui la certitude, en lui confirmant qu'il le voit juste et bien.

---

(1) Ce que l'Européen appelle, en général, *non-être*, c'est ce qui est en dehors de l'existence, du *devenir* L'Hindou, au contraire, considère l'existence comme le non-être. De ces deux concepts fondamentaux découlent les différences si caractéristiques que l'on observe entre les religions, les philosophies et les mœurs de l'Orient et celles de l'Occident.

Je crois, quant à moi, que l'Etre est le Tout, en lequel je distingue :

1° l'*existant* ;

2° l'*inistant* (ce qui est opposé à l'existant) ;

3° ce qui n'est plus *inistant* et n'est pas encore *existant* et vice versa ;

4° la cause de l'inistant et de l'existant ou essence de l'Etre

L'existant, c'est l'être vu en dehors ou l'*existence* ; l'inistant, l'être vu en dedans ou l'*inistence*.

(Le mot « inistence » a été employé, je crois, pour la première fois par M. Guymiot).

Ainsi, l'être est sa preuve à lui-même : il est et par cela seul qu'il est, il prouve à l'esprit qu'il est, autrement dit, il se certifie lui-même. Mais il ne se prouve, il ne se certifie qu'en se manifestant. Car l'esprit ne saurait pas si l'être est et existe et, par conséquent, ne pourrait pas le connaitre, si l'être ne se manifestait. Donc sa manifestation est critérium.

L'être bien entendu est et reste critérium, mais critérium principe seulement. Il délègue, en quelque sorte, à sa manifestation, le droit d'être critérium pratique.

L'être se manifeste matériellement, numériquement et métaphysiquement ou antinomiquement. Tous les phénomènes physiques et hyperphysiques, sensibles, suprasensibles et mentaux, tous les rapports matériels, numériques, idéaux ou antinomiques, qui embrassent l'immanence universelle, sont la manifestation de l'être. Mais la manifestation de l'être est ce qu'on nomme le *fait*, donc le *fait* est critérium.

Le *fait* est bien le critérium *impersonnel* cherché, puisqu'il est hors de l'homme. Les faits dits *personnels*, n'étant personnels que pour l'être qui les produit ou dans lequel ils se produisent, ne le sont donc pas pour les autres ; partant on peut dire qu'il n'y a que des faits impersonnels.

Le propre du critérium étant d'être l'infaillibilité absolue, le critérium fait doit donc être *infaillible*, sinon il n'est pas le vrai critérium. Mais il *l'est*, parce qu'il est certain et indestructible. Sa certitude et son indestructibilité consistent en ceci : qu'il est ou a été, et qu'il ne peut ne pas être ou ne pas avoir été, si fugace soit-il.

Le critérium fait est encore *absolu*, parce qu'il est sans appel ; *multiple*, parce qu'il embrasse toutes les modalités de l'être et *un* parce qu'il ne cesse d'être fait, bien qu'il soit tour à tour matière, nombre et idée.

Aucun des autres critériums n'est ni absolu, ni à la fois un et multiple. Le critérium fait les domine et les remplace tous.

Le fait est même le critérium secret auquel ils se soumettent souvent. C'est le fait numérique qui est le critérium du calcul. Le mathématicien, en effet, s'arrête de calculer lorsqu'il retrouve le même fait (résultat) au bout de toutes ses opérations. C'est ce fait

là qui juge de leur excellence et qui lui communique sa certitude.

C'est encore le fait qui est le véritable critérium de l'expérience et du syllogisme. L'expérimentateur et le logicien s'arrêtent d'expérimenter et de syllogiser quand ils retrouvent le même fait, idéal ou matériel, au bout de toutes leurs expériences et de tous leurs syllogismes. C'est ce fait-là qui juge et solidifie leurs opérations et fixe leur esprit dans la certitude.

L'expérience, le calcul et le syllogisme ne sont que les *instruments de travail* de l'esprit, les *moyens généraux* d'arriver au fait et rien de plus.

Donc le vrai critérium de l'esprit et de ses trois modes de raisonnement, est bien le *fait impersonnel et indestructible.*

Le fait est le critérium *universel*. Le sauvage comme le civilisé, l'ignorant comme le savant, l'animal comme l'homme ont le fait pour critérium. C'est justement parce qu'ils ne croient qu'aux faits, que le sauvage et l'animal ont ce jugement droit et sûr que nous nommons, à tort, instinct.

Le fait est la base même de la science, c'est lui qui fait sa force et son indestructibilité.

Le fait juge souverainement les pensées et les actes des révélateurs, tous les systèmes et toutes les religions. Systèmes et religions s'effondrent, en effet, dès que les faits viennent les contredire. L'histoire est pleine de leurs ruines. Aujourd'hui, ceux qui subsistent battent en retraite devant la science. Ils sont déjà morts ou bien près de mourir en tant que méthodes de penser. Demain ils mourront en tant qu'enseignement, s'ils ne peuvent changer leurs hypothèses en certitudes.

Les fondateurs de religion ont fait plus de mal à la pensée humaine et à la science que les créateurs de systèmes.

En se posant comme critériums et comme médiateurs entre Dieu et l'homme, ils s'interposent entre celui-ci et le fait, qui est le seul critérium infaillible et le seul médiateur vrai. Ils empêchent ainsi l'homme d'aller au fait, ce donneur de vérité et de lumière, et le condamnent à vivre de rêves creux, de visions decevantes, de dogmes incompréhensibles ou absurdes.

Ils font même plus.

S'il est vrai qu'il y a un Dieu, créateur du monde, il s'ensuit que le Fait est la réalisation de son Idée, donc le vrai médiateur entre nous et lui.

Les médiateurs, en se substituant indûment au fait, en nous le cachant et en nous en éloignant, nous cachent par cela même Dieu et nous en éloignent. Ils obstruent le seul chemin qui nous conduit à lui. C'est ce qui explique pourquoi les cultes s'adressent moins à Dieu qu'aux médiateurs. La croyance en eux remplace la croyance en Dieu. Le moyen âge n'a jamais élevé d'autel à Dieu le Père. A la Vierge et au Christ, il réservait ses prières et ses sacrifices.

En fondant les religions, les médiateurs sont donc allés à l'encontre du but même qu'ils se proposaient : rapprocher l'homme de Dieu et l'unir à lui.

Ils ont rendu, il est vrai, de très grands services à la cause de la civilisation, mais que de mal ne lui ont-ils pas fait ? Ils ont déchiré et ensanglanté le monde, en déchaînant sur lui les guerres religieuses, les plus terribles de toutes.

Chaque médiateur exclut et condamne les autres, par cela même qu'il se proclame comme le seul médiateur, le seul messie. Or messie contre messie, c'est fidèles contre fidèles. Et les uns et les autres, au nom de leurs *fois*, se sont battus, torturés et entretués. Les meurtriers ont été sacrés *justiciers* ou exécuteurs de la justice divine, et les tués, *martyrs*.

Toute religion, on le voit, aboutit finalement : à l'absurde intellectuellement et au crime matériellement.

*
* *

Il en est de même des rationalismes. Les systèmes s'opposent aux sytèmes, les écoles et les partis se divisent, se subdivisent et s'émiettent. A la fin, il ne reste plus debout que l'individu, que le *moi hypertrophié*. On ne voit plus, on n'entend plus que lui. Ses vues sont les seules justes, ses raisons les seules vraies, son système le seul infaillible. La science même ne trouve pas grâce devant lui.

N'est-il pas le créateur de la vérité absolue ?

Il est Dieu enfin.

Alors, s'il est pauvre et trouve la société mal faite, il se fait justicier ; il lance des bombes, joue du couteau ou du revolver ; ou bien, s'il est ambitieux et se sent de taille à dominer les autres *mois*,

il profite de la division extrême des partis, du désordre produit par le déchaînement des *mois* les uns contre les autres pour s'emparer du pouvoir. Dans le premier cas, il s'appelle Vaillant, Henri ou Caserio ; dans le second, Robespierre ou Napoléon.

Certes, tous ne poussent pas la logique de leur critérium jusqu'au bout. Ils voient ou ils sentent où elle conduit, et, effrayés, s'arrêtent à temps. Mais il se trouve toujours des hommes pour tirer les conséquences extrêmes du critérium adopté : il n'y a pas une phase de son développement logique qui ne soit représentée par des hommes, des pensées, des actes.

Si les critériums rationalistes font tomber les sociétés dans l'anarchie, c'est parce qu'ils détruisent toute autorité morale et sociale. Chaque homme devient son propre juge, son propre roi, son propre prêtre.

S'ils les mènent à la dictature, c'est parce qu'il arrive toujours un moment où les *mois satisfaits*, redoutant les exigences et les revendications des *mois* qui ne *le* sont pas, souhaitent et préparent la venue, favorisent et assurent le triomphe d'un dictateur, qui leur garantira la propriété et la jouissance de leurs biens. C'est ce qu'ils appellent euphémiquement rétablir l'ordre. Les deux Napoléons n'ont réussi que grâce à eux.

Tout dictateur est critérium et, en quelque sorte, grand-prêtre civil pour les foules aveugles. Il recommence, pour son compte personnel, les entreprises criminelles des fois contre la science et la liberté. La civilisation est atteinte dans ses sources vives. C'est le regrès succédant au progrès.

En résumé, les sociétés fidéistes succombent sous les attaques de la raison, et les sociétés rationalistes, après s'être épuisées dans leurs luttes intestines, deviennent la proie de quelque hardi aventurier.

Un cycle semblable se déroule de nouveau. Les acteurs sont différents, mais la pièce est la même. C'est là l'*eterno recorso* constaté, mais non expliqué, par Vico.

L'absurde et l'horrible sont toujours la fin des sociétés fidéistes et rationalistes. Ici, c'est le *moi déifié*; là, c'est un prophète, un révélateur, un prêtre, un pape, un roi, un empereur. Ici, ce sont les massacres de Septembre et les grandes fournées de la Terreur rouge; là, les massa-

cres de la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, les autodafés, la Terreur blanche.

Pourquoi les unes et les autres ont-elles le même point d'arrivée ?

C'est parce que les fidéismes sont des évidences personnelles comme les rationalismes, et les rationalismes des fois comme les fidéismes. Entre l'anarchiste qui tue au nom de son évidence personnelle qui est une foi, et l'inquisiteur qui torture et brûle au nom de sa foi qui est une évidence personnelle, il n'y a pas de différence. Tous deux se proclament *justiciers*, parce que leur critérium, leur juge, qui n'est autre que leur *moi*, leur en donne le droit, les y pousse. L'inquisiteur obéit à ce qu'il appelle la parole de Dieu, l'anarchiste à sa conscience — miroir fidèle, pense-t-il, de la raison ou de l'ordre universels. En réalité, ils ne sont, l'un et l'autre, que les esclaves de leur *moi infatué*.

Disciples extrêmes de Descartes et de Voltaire, vous pouvez donner la main aux disciples extrêmes de Jésus et de saint Dominique : ils sont vos frères. *Vous, c'est la folie de la raison* ; *eux, la folie de la croix*. L'une et l'autre se valent.

*
* *

Aux époques où les sociétés fidéistes ou rationalistes tombent en décadence et marchent à la mort, nombre de rationalistes se font fidéistes et *vice-versa*. Les Charbonnel qui, du fidéisme vont au rationalisme, sont de tous les temps. De même les Huysmans qui de rationalistes se font fidéistes.

Se convertir, c'est simplement changer de critérium, de maître.

Il y a des gens qui ont deux critériums à la fois. Les prêtres qui enseignent ce qu'ils ne croient pas, les libres penseurs qui envoient leurs enfants dans les écoles congréganistes pour qu'ils « arrivent » plus vite, les commerçants athées qui vont à l'église pour attirer chez eux la riche clientèle dévote, sont de ceux-là. Ils allient la *foi* au *moi* ; ils servent celui-ci sous le couvert de celle-là. Pour satisfaire leurs intérêts, leurs passions, leurs vices, ils courbent volontiers leur front sous le joug. Pour tromper et asservir les autres, ils se font esclaves. Ces très humbles sont très orgueilleux, mais avant tout et surtout, ils sont lâches et vils. Ils déshonorent et perdent les partis et les sociétés. Inutile de donner des noms : ils foisonnent.

*
* *

Comment sortir de l'*eterno ricorso*, du cercle vicieux où tourne et se débat l'Humanité depuis des siècles et des siècles ?

Par la foi ? Non. Par la raison ? Non. Par leur accord ? Non plus.

J'ai déjà dit pourquoi, mais il n'est pas inutile d'appuyer sur les mêmes idées.

La foi et la raison laissent l'homme dans l'hypothèse, l'incertitude, le doute. Elles ne peuvent donner la certitude, parce qu'elles placent toutes deux le critérium dans l'homme, ce frêle esquif ballotté par des sensations, des désirs, des passions et des intérêts contraires. Elles qui devraient l'équilibrer, le déséquilibrent et le scindent, en s'appuyant soit sur le cœur, soit sur l'esprit. Au lieu d'unir, elles désunissent.

La raison ne peut s'accommoder de la foi et la foi de la raison. Elles sont inconciliables, parce que critériums toutes deux. Car tout critérium, étant, par essence, absolu et infaillible, exclut par là même tous les autres. On ne peut servir deux maîtres à la fois. Ceux qui en ont deux n'en servent qu'un en réalité. Ils font le critérium *foi* qu'ils affichent, l'esclave du critérium *moi* qu'ils cachent.

Au reste, les fois sont sans cesse en lutte les unes contre les autres, de même les rationalismes : comment donc feraient-ils pour s'unir ?

Il faut donc chercher ailleurs le moyen de faire *cesser* l'état anarchique des sociétés, d'établir la paix parmi les hommes.

Ce moyen existe-t-il ? Oui.

Quel est-il ? Le fait.

Le fait est le terrain *neutre* sur lequel peuvent s'unir le déiste et l'athée, le fidéiste et le rationaliste, l'autoritaire et l'anarchiste.

Le fait est la manifestation de l'Etre, — donc de Dieu (1) pour le déiste, — de la force ou de la substance universelle pour l'athée.

Le fait est la vérité (2), car la vérité, c'est le fait vu par l'esprit,

(1) Dieu est l'être considéré en tant qu'absolu.

(2) « La vérité, écrit M. Rémy de Gourmont dans le *Mercure de France* de juillet 1899 (p. 171) — est un mot commode,...par lequel on exprime l'accord entre l'objet et la représentation, c'est-à-dire rien qui ait un sens pénétrable à une intelligence humaine, puisque nous ne connaissons jamais un objet, quelle que soit sa nature, que selon la représentation

autrement dit, sa face mentale. Toute foi, toute doctrine, toute opinion qui est d'accord avec le fait, est vraie par conséquent. Que le fidéiste et le rationaliste montrent donc que leur foi, leur

---

mentale que nous nous faisons de cet objet. L'objet n'existe pas plus réellement dans la représentation qu'un arbre dans une photographie ; et, cependant, nous devons nous contenter de la représentation, car nous ne verrons jamais l'arbre, nous ne verrons jamais l'objet, nous ne saurons jamais s'il y a un accord, et de quelle sorte, entre ce qui est et *ce que nous connaissons*. On ne peut donc rien prouver. Comme le dit un récent philosophe, ce que nous prenons pour des preuves ne sont que des affirmations plus précises, des pensées plus exactes et plus logiques : « En « fait, on voit telles preuves, parce qu'on a telles convictions. » Il dit encore : « Quand on pense une doctrine, on ne peut penser comme vraie « que cette doctrine. »

Et M. Rémy de Gourmont de conclure : « La vérité, c'est le doute. » Ce qui ne l'empêche pas — telle est sa logique — d'être, dans le reste de son article, on ne peut plus affirmatif. Il va même jusqu'à traiter de « crétins — les Français qui ne pensent pas comme lui. Que serait-ce alors s'il ne doutait pas ? En réalité, M. de Gourmont ne doute pas de tout. Il doute des autres, non de lui, de sa théorie. Même il rend hommage à la vérité, tout en la dénigrant, et il prend le fait comme critérium, tout en prétendant qu'il ne peut être perçu. Toute son argumentation repose, en effet, sur cette prétendue vérité qu'il n'y a pas de vérité : ce qui serait encore une vérité si cette opinion était fondée, — sur ce prétendu fait qu'il n'y a pas d'accord entre l'objet et sa représentation : ce qu'il oublie de démontrer. Il sait bien cependant que *la représentation que nous nous faisons des objets est assez précise* pour que nous ne les confondions pas les uns avec les autres.

S'il y avait accord *absolu* entre l'objet et sa représentation, l'esprit ignorerait l'effort, le doute et la lassitude ; il aurait spontanément une notion *vraie* des choses ; il n'aurait pas été, par suite, contraint de construire péniblement les sciences.

L'accord est *suffisant*, dans la plupart des cas, pour que nous le tenions pour *exact*. Il est même quelquefois *parfait*. L'astronome qui prévoit, longtemps à l'avance, le passage d'une comète, l'apparition et la durée d'une éclipse, se fait une représentation mathématiquement exacte du mouvement des corps célestes. De même le chimiste qui met en présence deux corps sait, à l'avance, ce qui sortira de leur combinaison. Toutes les applications des sciences — et elles sont indéfinies — prouvent que l'homme a une notion précise d'un très grand nombre de faits.

M. R. de Gourmont s'avance donc beaucoup lorsqu'il affirme qu' « on ne peut rien prouver ». S'il en était ainsi, aucune science n'aurait pu être

doctrine, leur opinion est vraie, et ils la rendront certaine et indestructible comme le fait. Qu'ils la montrent, et ils vaincront et triompheront avec elle ?

Mais s'ils découvrent que leur foi, leur doctrine ou leur opinion n'est pas vraie, ils doivent la rejeter impitoyablement. Ils ne doivent pas laisser pousser l'ivraie dans leur esprit. Là est leur devoir.

Il y en a bien — ils sont légion malheureusement — il y en a bien qui s'obstinent à rester dans l'erreur quand même. Les uns, c'est par intérêt ; les autres, par entêtement. Les premiers sont des êtres méprisables ; les seconds font preuve de peu d'intelligence. Car, quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent empêcher le *triomphe du fait*. Ils peuvent, il est vrai, le retarder quelque temps, mais aussi plus ils résistent au fait, plus ils rendent sa victoire éclatante et complète.

Il faut donc accepter le fait et le prendre pour critérium. Ainsi

---

constituée et l'homme lui-même ne pourrait vivre. Car s'il mange, c'est parce qu'il a la preuve, vérifiée tous les jours, que le manger fait vivre.

Les citations que fait M. Rémy de Gourmont sont loin d'avoir valeur d'axiome. Voit-on « telles preuves, parce qu'on a telles convictions », et ne peut-on « penser comme vraie » que la doctrine que l'on pense ? Oui, quelquefois ; souvent, non. C'est vrai des hommes ignorants, bornés, fanatiques, non des hommes à intelligence ouverte, instruits. Souvent l'homme voit les preuves qui sont contraires à ses convictions, mais il les écarte de parti-pris. Quelquefois, ce sont justement ces preuves-là qui le font changer d'opinion.

Souvent encore, il s'aperçoit que les doctrines des autres renferment quelque part de vérité. Il échange même parfois la sienne pour une de celles-là. S'il le fait, c'est qu'apparemment il juge celle-ci plus vraie. D'ailleurs, il n'est pas un homme qui, dans le cours de sa vie, ne modifie plus ou moins la doctrine qu'il professe.

Avant de terminer, je tiens à faire une remarque sur une expression de M. de Gourmont — que j'ai soulignée à dessein. Cette expression tendrait à faire croire que *nous pouvons connaître quelque chose en dehors de ce qui est*, c'est-à-dire en dehors de l'être et du fait qui est sa manifestation. M. Rémy de Gourmont ferait bien de nous indiquer *ce qu'il connaît en dehors de ce qui est.*

Il n'y a de *véritable* connaissance que celle de l'être et du fait. Tout ce qui n'est pas elle, est *fausse* connaissance, illusion et rêve. C'est pourquoi l'homme doit se débarrasser des opinions et des théories toutes faites, reviser ses notions, ne garder que celles qui sont adéquates au fait, bref ne s'attacher qu'au fait Ce n'est qu'en lui seul qu'il trouvera la certitude et le repos.

seulement pourra cesser cette opposition *irréductible* qui sépare en deux camps les fidéistes et les rationalistes. En effet, toute foi, toute doctrine, toute opinion devant être tenue pour *provisoire*, tant qu'elle n'a pas subi l'épreuve du fait, les divergences ne seront que temporaires. Car dès qu'il sera démontré que cette foi, cette doctrine ou cette opinion est vraie ou fausse, il y aura *certitude*, et l'accord entre les uns et les autres se fera fatalement.

On ne se querelle, on ne se bat que pour des hypothèses, jamais pour des certitudes. Les fois qui sont des hypothèses, apportent la guerre ; les systèmes, qui sont également des hypothèses, divisent ; la science, synthèse de certitudes, enfante la paix et conduit le monde vers l'unité.

*
* *

Le fait est le critérium infaillible. C'est donc dans le fait que réside l'*autorité*, non dans l'homme.

Les révélateurs, les papes, les prêtres, les rois, les dictateurs n'ont pas le droit de dire : Vous devez croire cela parce que je le dis, ou : Vous devez faire cela parce que je le veux.

Ils mentent, sciemment ou non, quand ils se disent envoyés de Dieu ou ses représentants sur la terre.

Dieu n'a pas besoin d'eux pour parler au monde. Le FAIT, qui est la réalisation de son Idée, est son VERBE. Ce Verbe parle non seulement à tout homme qui vient au monde, mais aussi à tout être qui pense dans l'univers. Aucune éloquence n'égale la sienne : elle est irrésistible.

En se faisant critériums et en s'imposant comme tels, ils violent les lois universelles, ils attentent à la souveraineté divine.

L'anarchiste qui tue, est comme eux criminel. L'*autorité* qui le sacre justicier, est la même que celle des rois et des prêtres : c'est le *moi*.

O roi ! tu ne peux être roi, c'est le fait qui est le roi. C'est à lui que tu dois obéir et à qui tu obéis souvent sans le savoir : c'est ce que tu appelles *la force des choses*. Si tu lui résistais, elle te briserait.

O juge ! tu ne peux être juge. C'est le fait qui est le juge. Verbe de vérité, il dit à l'homme le vrai, le juste et le bien.

O prêtre ! tu ne peux être prêtre. C'est le fait qui est le prêtre. Réalisation de l'Idée de Dieu, il enseigne Dieu, conduit à Dieu.

O homme ! tu ne peux être ni roi, ni prêtre, ni juge. C'est le fait qui est le roi, le prêtre, le juge, et, par lui, Dieu.

*
* *

Anarchistes et partisans des fois et des rois, inclinez-vous sans honte devant l'*autorité infaillible* du fait. Le fait étant *impersonnel*, on ne s'avilit pas en s'humiliant devant lui.

Le fait n'abaisse pas l'homme, il l'élève. Par les lois de la science — ces faits généraux — l'homme grandit et décuple sa puissance.

Le fait est la *liberté*. Il libère l'homme de l'esclavage de la nature, des prêtres et des rois. Plus il connaît de faits, plus il sait, plus il est libre.

Le fait est l'*ordre*. En étudiant le fait, en cherchant à le connaître, l'homme verra se révéler à lui l'ordre même du monde. Les sciences reflèteront cet ordre et unifiées et équilibrées par un seul critérium, le critérium naturel, elles seront rendues stables. Les sociétés ordonnées selon la science et la nature, le seront pareillement.

Le fait est l'ordre et la liberté. Il fait libres ceux que les fidéismes asservissent et unit ceux que les rationalismes dispersent.

*
* *

Vous, ô fidéistes ! qui voulez l'ordre quand même et sacrifiez la liberté, allez donc au fait qui vous donnera le véritable ordre et la liberté par surcroît !

Vous, anarchistes et individualistes de tout nom, ô rationalistes ! qui voulez la liberté quand même et détruisez l'ordre, allez donc au fait qui vous donne la véritable liberté et l'ordre par surcroît !

Vous tous donc, travaillez à transformer vos sociétés fidéistes et rationalistes, en sociétés de science, pour qu'enfin règnent l'ordre et la liberté véritables !

*
* *

Je viens de montrer quel est notre vrai maître : le Fait. Nous devons l'étudier, le connaître, l'aimer, l'écouter et n'obéir qu'à lui. Car lui seul est la voie, la vérité et la vie. Hors de lui tout est rêve, tout est vain....

C'est à Strada que nous devons la découverte du vrai critérium. Strada est un des plus grands génies dont l'Humanité puisse s'enorgueillir.

Il fait voir dans ses ouvrages — notamment dans *l'Ultimum Organum* et la *Loi de l'histoire*, — ce qu'avaient de faux, d'incomplet et de hasardé les méthodes de penser fidéistes et rationalistes, qui ont jusqu'ici dirigé les hommes. Il a constitué la Méthode, l'Histoire et la Religion en sciences faites. A ces divers titres, il prend place à côté des Aristote, des Bacon, des Descartes, des Zoroastre, des Jésus, des Mahomet, des Guizot et des Michelet. Il ne peut plus être permis désormais d'ignorer les travaux de Strada, ce Prométhée, cet Annonciateur et Fondateur d'un monde nouveau.

JACQUES BRIEU.

Controverse

LA « GENÈSE MOSAÏQUE »

(*Suite*)

Apparition des astres

La création des astres serait, paraît-il, postérieure à celle de la Terre. Telle est du moins l'assertion émise par l'auteur de la Genèse aux versets 14, 15, 16, 17 et 18 du chapitre 1er.

Partant de ce sentiment, unanimement exprimé par les premiers Pères, que le Pentateuque, manifestation fidèle de la Révélation, ne peut contenir aucune erreur, l'Eglise, qui modestement se dit la seule détentrice des vérités divines, crut pouvoir imposer comme article de foi cette orgueilleuse affirmation au monde chrétien : La Terre est le corps central et principal de l'Univers ; Dieu, en créant le soleil, la lune et les étoiles, n'a eu d'autre but que celui de les faire servir à l'homme, sa créature privilégiée.

Cette croyance dogmatique, presque générale jusqu'au XVIe siècle, ne pouvait être discutée ouvertement. Les penseurs, assez téméraires pour oser la combattre, s'exposaient non seulement aux foudres célestes mais encore aux châtiments ecclésiastiques bien autrement rigoureux. Toutefois, les progrès de l'astronomie, en permettant de mieux préciser certaines lois générales encore mal définies ou peu connues, rendirent plus apparentes les nombreuses contradictions répandues dans le livre de Moïse. Dès ce moment, le conflit entre les saintes

Ecritures et la Science s'accentue. Déjà l'on peut entrevoir l'acuité qu'il acquerra par la suite et dont les doléances du clergé sur l'affaiblissement de la foi peuvent donner une idée.

Maladroitement rattaché au Nouveau Testament dans le but de rallier au christianisme naissant les juifs opiniâtrés dans leurs antiques croyances, l'Ancien Testament, discrédité de nos jours par la critique rationaliste, est devenu pour l'orthodoxie une gêne constante. Comme certaines assertions, ou du moins le sens forcé de certaines assertions, ne peut être désavoué sans que les autres parties de l'hymne exhamérique soient englobées dans cette réprobation, l'Eglise s'efforce d'en atténuer les discordances. L'erreur apparaît-elle manifeste, évidente, indéniable, l'allégorie vient au secours du malencontreux passage; l'interprétation du texte est-elle opposée aux faits scientifiques, le sens primordial sera présenté comme n'exprimant pas la véritable pensée de son auteur.

Tâche ingrate et sans cesse renouvelée! Combien rendue plus décevante encore par l'opposition, puissante autant que dissimulée, faite aux croyances primitives par de modernes écrivains. Quel mobile fait agir ces derniers? Sont-ce des pervers parlant contre leur conviction intime, ou des ignorants, des simples, incapables de comprendre et d'apprécier le récit sacré? Nullement, ces dissidents comprennent de savants observateurs, d'érudits théologiens, d'éminents prélats dont le savoir actuel est formé de toutes les connaissances du passé.

Ils ne partagent guère les croyances chères à saint Clément d'Alexandrie, à Origène et à d'autres commentateurs non moins célèbres qui croyaient les astres capables de mériter et de démériter; (1) animés qu'ils étaient « par des âmes d'un plus grand mérite et d'une plus grande pureté que celles qui animent nos corps. » (2)

Si l'on en croit Job, David et Daniel, les astres louent le Très-Haut. (3) Isaïe ne partage pas le même avis : Les astres paraissent

(1) Clém. Alex. *in Selectis e Prophetis;* Orig. *passim. Sed præcipue* l. 1 et l. V. a *Contra Cels. Huet* l. 6. *Origen.* quæst. 5, art. 3 et 4.

(2) Voir Calmet. *Commentaires* t. I. p. 23, note.

(3) Job. XXXVIII. 7. « Où étiez-vous lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble, etc.

rebelles car Dieu leur adresse des commandements ; il chargera de confusion le soleil et la lune lorsque son règne sera établi sur les montagnes de Sion et dans Jérusalem. (1)

C'est bien la seule punition qu'il convient d'infliger à des créatures d'une nature aussi inférieure : « Le soleil, dit saint Jérome, EST UN ANIMAL QUI RESPIRE ET QUI VIT. » !! (2)

Il ne faudrait pas renouveler souvent de pareils exemples d'inspiration pour affaiblir la croyance en l'influence divine.

Cette fâcheuse impression produite par l'appréciation d'un saint sur le soleil est toutefois atténuée par les doctrines de Bodin, Ricius, Tycho et Képler. Elles accordent aux astres une situation plus élevée dans l'échelle des êtres : ils ont, comme l'homme, l'intelligence et une âme raisonnable. (3)

Quoique professés par d'illustres devanciers, aucun de ces systèmes n'est admis de nos jours par les théologiens. Ces derniers se sont, dans la mesure du possible, conformés aux théories admises par la science. Mais, ce n'est pas sans de nombreuses hésitations et d'adroites réticences que ces modifications ont été opérées.

On peut s'en assurer en lisant la lettre suivante fort édifiante. Cette lettre fut adressée par le Père Gazrée, Recteur du collège de Dijon, à Gassendi (4) pour détourner l'illustre philosophe de sa croyance au mouvement de la terre et à la pluralité des mondes :

« Songe moins à ce que tu penses peut-être toi-même, qu'à ce que

---

Psaumes, CXLVIII, 3. « Soleil et lune, louez-le : étoiles et lumière, louez-le toutes ensemble ».

Daniel. VIII, 11. « Elle s'éleva même jusque contre le chef de cette armée (les étoiles) ; elle lui ravit son sacrifice perpétuel (son adoration), et déshonora le lieu de son sanctuaire ».

(1) Isaïe. XLV, 12 ; XXIV, 21, 22, 23.

(2) *Hieron. in Eccles.* I. *Solem spiritum nominavit, quod animet, et spiret, et vigeat.* Quelques anciens manuscrits portent l'expression « animal » remplacée dans les éditions postérieures par un « esprit » qui anime, qui vit et qui respire. (Voir Calmet, *Comment.* t. 1. p. 25.)

(3) Bodin, *In theatro naturæ;* Ricius, *de anima cœli*, cité par Calmet.

(4) Lettre extraite des *Gassendi opera*, tome VI, page 451. Citée par Wahu, *le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes*. 1re partie, page 223, et par Flammarion, *La pluralité des mondes habités*. Paris 1865, page 335.

penseront la plupart des autres, qui, entraînés par ton autorité ou par tes raisons, se persuaderont que le globe terrestre se meut parmi les planètes. Ils concluront d'abord que, si la terre est sans aucun doute une des planètes, comme elle a ses habitants, il est bien à croire qu'il en existe aussi dans les autres, et qu'il n'en manque pas non plus dans les étoiles fixes ; qu'ils y sont même d'une nature supérieure et dans la même mesure que les autres astres dépassent la terre en grandeur et en perfection. De là s'élèveront des doutes sur la Genèse, *qui dit que la terre a été faite avant les astres* et que ces derniers n'ont été créés que le quatrième jour, pour illuminer la terre et mesurer les saisons et les années. Par suite, *toute l'économie du verbe incarné, et la vérité évangélique seront rendues suspectes.* »

« Que dis-je ? Il en sera ainsi de toute la foi chrétienne elle-même *qui suppose et enseigne* : que tous les astres ont été produits par le Dieu créateur, non pour l'habitation d'autres hommes ou d'autres créatures, mais seulement *pour éclairer et féconder la terre de leur lumière*. Tu vois donc combien il est dangereux que ces choses soient répandues dans le public, surtout par des hommes vivants qui, par leur autorité, paraissent en faire foi. *Ce n'est donc pas sans raison* que dès le temps de Copernic, *l'Eglise s'est toujours opposée à cette erreur*, et que tout dernièrement encore, non pas quelques cardinaux, comme tu le dis, *mais le chef suprême de l'Eglise, par un décret pontifical, l'a condamnée dans Galilée*, et a très saintement défendu de l'enseigner à l'avenir de vive voix ou par écrit. ».

On ne saurait donc fournir de meilleurs arguments contre la Genèse puisque « *Toute l'économie du verbe incarné et la vérité évangélique* » reposent sur l'ignorance des lois astronomiques.

Gassendi eut des imitateurs, et, qui l'eût cru, des imitateurs appartenant au clergé ! Malgré les conciles, en dépit des encycliques et des anathèmes, de hauts dignitaires de l'Eglise ont, contraints par les circonstances, profondément modifié le sens primitif du récit sacré pour l'accommoder aux exigences de la critique rationaliste : « Après la formation des plantes, dit un savant prélat, (1) le voile diaphane qui recouvrait le globe, cessant d'être alimenté par

(1) Mgr de Kernaéret, camérier secret de Sa Sainteté. *Les Origines*. Paris 1870, p. 35.

les vapeurs terrestres assez abondamment pour rester continu, se déchire en milliers de fragments..... et ces déchirures *laissent apercevoir* le globe lumineux du soleil. »

Ce n'est plus là une création distincte, une œuvre spéciale, quotidienne, qui doit différencier, particulariser chacune des six manifestations. On ne peut assimiler à un travail divin de simples mouvements de nuages dont les « déchirures » laissent apercevoir (par qui ?) un astre lumineux. De plus, cette rédaction permet de supposer l'antériorité de l'éclat de ce disque aux causes qui ont amené son apparition.

Cette orientation nouvelle de l'éxégèse est précisée davantage dans l'explication suivante : « Ces deux grands corps (le soleil et la lune) *existaient peut-être depuis longtemps.....* » Ils furent ADAPTÉS alors à certaines fonctions d'une grande importance pour l'espèce humaine. » (1)

Ainsi s'exprime un docteur en Sorbonne. Comme on le voit, le thème tend à se développer, il s'étend à notre satellite. Cependant, la hardiesse de cette hypothèse, tout avancée qu'elle puisse paraître, ne semble pas satisfaire complètement certains annotateurs plus désireux encore d'élargir le débat : « *Les sphères célestes sont nées les unes des autres*, affirme un fougueux partisan de la vérité biblique, et il y a vraiment eu *génération* dans le sens rigoureux du mot, comme Moïse nous l'a dit de la manière la plus explicite en écrivant : Telles furent les *générations* du Ciel et de la Terre ». (*Genes.* II, 4). Et l'auteur ajoute béatement : « Il y a, en vérité, certains passages des Saintes Ecritures qui éclairent d'une si vive lumière les questions les plus ardues qu'ils nous ôtent en quelque sorte le MÉRITE de la foi ». (2)

Traduire le mot THO-LEDOTH dans le sens spécial de « générations » alors qu'en cette circonstance il désigne la succession, l'enchaînement, l'ensemble, l'origine des actes accomplis pendant la semaine génésiaque, est faire preuve de mauvaise foi ou d'igno-

---

(1) L'abbé F. d'Envieu, professeur à la faculté de théologie de Paris, *Les origines de la terre* etc. page 286.

(2) J. B. Orin, La foi vengée. Paris 1872, pages 72 et 73.

rance. (1) Mais, voir résumés en un seul terme les principes du savant Laplace sur la communauté d'origine et la formation des mondes, prétendre surtout que ces théories ont été démontrées, il y a environ 3500 ans, « de la manière la plus explicite par Moïse » est reconnaître chez les pieux fidèles, à l'intention desquels cette fausseté fut écrite, de prodigieuses dispositions à la foi aveugle, peu flatteuses cependant à certain point de vue.

Seule, la crédulité religieuse, poussée à son extrême limite, peut excuser de pareilles aberrations.

En leur ardent désir de présenter le dogme comme supérieur à la science, les partisans de l'Inspiration divine n'ont pas remarqué qu'ils admettaient comme vraies des doctrines réprouvées par l'Eglise. A les croire, la Bible ne s'oppose en aucune façon à l'incandescence primitive du globe terrestre ; nous pouvons, paraît-il, supposer avec Leibnitz et Buffon que la terre a été longtemps dans un état de conflagration et que les couches solides out été produites par des matières incandescentes, comme la lave des volcans ; nous pouvons aussi croire, avec Herschel et Laplace, que NOTRE GLOBE PROVIENT D'UNE MASSE SOLAIRE PRIMITIVE. (2) En somme, toutes les hypothèses des savants (3) sur la formation

(1) THO-LELOTH, *Le signe .. des générations*. La racine Thô renferme toute idée de signe, de symbole, de caractère hiéroglyphique ; elle se prend, dans un sens restreint, pour la chose même symbolisée, et pour celle qui sert à symboliser : c'est alors un récit, une fable, un discours, une table, un livre, etc. Les traducteurs samaritains, hellénistes, arabes, ont exprimé en quelque sorte ce mot important que les latins ont absolument négligé. » (F. d'Olivet, *La langue hébraïque*, t. II, p. 66, note II ; *Racines hébraïques* t. I, p. 133 ; *Dictionn. Hébr. franc. de Marchand Emery ; Dictionn. de la langue sainte par* Ch. Ed. Leigh. Les versions de de Sacy, d'Ostervald, la Bible de Pérodil, etc., portent : « Telles furent les *Origines* ». Don Calmet traduit : « Voilà quelle fut l'*origine* du ciel, voilà le *récit* de la création de tout l'Univers ».

(2) F. d'Envieu *Les Origines* etc., p. 378.

(3) On peut arguer que l'hypothèse de Laplace a subi de profondes modifications. Mais, si les travaux de MM. Roche et Hinrichs et les additions apportées par MM. Croll, Kirkwood, Newcomb, Hirn, G. Darwin, etc., l'ont perfectionnée, ses points principaux n'ont pas été altérés complètement.

L'une des principales objections qu'on lui oppose est sa contradiction avec les principes de la Thermodynamique et les évaluations des géologues

du noyau de notre planète peuvent être librement établies sans, pour cela, être incompatibles avec les données du Saint Livre.

Quel chemin parcouru depuis la rétractation forcée de Galilée et sa condamnation à la prison ordinaire du Saint-Office !

---

en ce qui concerne l'âge respectif de la Terre et du Soleil ; elle n'explique pas non plus le phénomène paléothermal.

Afin de répondre à ces critiques, M. Faye présente une hypothèse dont voici les grandes lignes : « M. Faye part d'une nébuleuse primitive à peu près homogène, animée de mouvements tourbillonnaires qui se résolvent peu à peu en un mouvement unique de rotation.

Il admet la formation d'anneaux séparés ; mais les anneaux de Neptune et d'Uranus doivent, suivant lui, être très longs à se transformer en planètes ; au contraire les autres planètes ont été formées assez rapidement, soit à cause d'une plus grande concentration et d'une plus grande complexité.

Le soleil se forme après ces planètes et c'est lors de cette formation que les comètes parcourent leurs orbites et qu'a lieu sur la terre le phénomène paléothermal.

Dans ces nouvelles conditions, les anneaux de Neptune et d'Uranus se transforment chacun en une planète animée d'un mouvement rétrograde » (M. Auric *Note sur la formation du système solaire.* Montélimar, 1894, p. 12.)

Comme on le voit, M. Faye fait naître le soleil après la terre. Cependant, si cette hypothèse répond à certaines critiques, à certaines difficultés non résolues par le système de Laplace, elle n'explique pas clairement, d'après M. Auric, la formation d'anneaux séparés et comment chaque anneau se rassemble en une masse unique ; « elle n'explique pas la formation des astéroïdes et enfin, ainsi que le dit M. Wolf (*Les hypothèses cosmogoniques*, 1886, p. 73), elle ne respecte pas la classification naturelle des planètes. »

Cette dernière objection est la plus importante, et c'est pour essayer d'y répondre que M. Auric présente l'hypothèse qui suit :

« Nous supposons à l'origine une nébuleuse très subtile, fragment du chaos primitif, à peu près homogène et sphérique, s'étendant bien au delà de l'orbite actuelle de Neptune, dont toutes les parties sont animées de mouvements tourbillonnaires de directions diverses et dont l'ensemble présente un mouvement lent de rotation.

« En raison de l'attraction centrale, il doit se former une concentration lente et par suite une augmention de la vitesse moyenne de rotation ; en même temps le sphéroïde se transforme et devient un ellipsoïde de plus en plus aplati.

« La concentration a surtout lieu aux dépens des couches périphé-

Malheureusement pour leurs auteurs, les déclarations qui précédent sont en contradiction absolue avec le texte.

L'expression : WA-IAOMER ELOHIM IHEI (et il dit, Elohim :

---

riques ; mais, par suite même de cette concentration, l'attraction centrale sur les couches périphériques conservées diminue, et ces couches tendent à prendre des orbites de plus grand rayon ; il en résulte de nouveaux mouvements tourbillonnaires, qui se choquent, fusionnent entre eux et donnent naissance à un ou plusieurs centres secondaires d'attraction qui ne tardent pas à se réunir en un seul, noyau de la nébuleuse de la planète future.

« Il n'y aurait donc pas formation d'anneaux nébuleux séparés, mais séparation progressive de matière, soit par suite du mouvement même des couches périphériques, soit par suite de l'attraction d'un centre secondaire formé par la fusion de mouvements tourbillonnaires.

« A l'origine, la masse séparée présente un grand volume disséminé bien en dehors du plan général du mouvement ; on ne peut guère prévoir le sens de rotation de la nébuleuse planétaire qui doit en résulter ; mais à mesure que le sphéroïde s'aplatit, l'axe du mouvement de rotation de cette nébuleuse tend à être normal au plan général de mouvement de la nébuleuse solaire et c'est précisément ce qu'on observe, sauf des exceptions produites par les marées solaires ou planétaires.

« Pendant la formation des planètes supérieures Neptune, Uranus, Saturne et Jupiter, la nébuleuse est devenue plus dense, grâce à la concentration, plus complexe grâce à la fusion des mouvements tourbillonnaires; sa température s'est élevée, grâce aux chocs incessants ; un moment arrive où la nébuleuse est apte à la production d'une combinaison (chimique ou électrique) énergique, et c'est alors que se forme rapidement et presque brusquement, la condensation centrale qui doit devenir le soleil actuel.

« Les couches périphériques non combinées et non réunies à la condensation centrale subissent une diminution brusque et considérable dans leur attraction centripète ; elles sont pour ainsi dire brusquement rejetées à l'extérieur, il se produit une séparation de matière sur toute la périphérie, des mouvements tourbillonnaires se forment comme plus haut, mais en raison même de leur formation rapide et simultanée, ils ne peuvent donner naissance qu'à un amas de centres secondaires d'attraction distribués plus ou moins régulièrement sur toute la périphérie.

« Il peut se faire que, soit à cause de la prédominance de la masse centrale, soit à cause de la faiblesse de la force centrifuge due à la rotation, les astéroïdes viennent se réunir à la condensation centrale ; c'est précisément ce qui s'est présenté pour toutes les planètes, sauf Saturne ; et en effet si l'on calcule pour les planètes le rapport de l'attraction centrale

il sera fait) indique l'action imminente. Déjà employée pour la formation du firmament, elle est reproduite au verset 16. L'acte qui suivra est bien défini : WA-IAHASH ELOHIM ÆTH SHENI(1) HA-MAOROTH (et fit, Elohîm, l'ipseité d'une duité de corps lumineux). Rien n'accuse un arrangement, une adaptation, une organisation nouvelle de la lumière ; c'est bien une création proprement dite que tous les Pères ont vue dans ce passage.

à l'accélération centrifuge, on trouve ce rapport beaucoup plus faible pour Saturne que pour les autres planètes (Spencer *Essais scientifiques*. L'hypothèse de la nébuleuse, 1859, p. 84.)

« Il y a lieu de remarquer que les résultats ainsi obtenus ne sont que très approximatifs, car les éléments ont dû subir des variations très appréciables depuis lors jusqu'à aujourd'hui ; ils sont néanmoins dignes de remarque.

« Egalement pendant la formation du Soleil, les parties de la nébuleuse situées dans les environs des pôles ont été subitement attirées vers la masse centrale et celle qui, ayant subi de légères déviations en raison soit de leur vitesse propre, soit des attractions des centres secondaires, soit des fusions de mouvement, ne se sont pas réunies à l'astre central, ont donné naissance aux comètes.

« Ensuite, les planètes inférieures (Mars, la Terre, Vénus et Mercure) sont nées de l'atmosphère même du soleil ; l'augmentation de vitesse de rotation due à la contraction incessante de celui-ci, a donné naissance à des frottements entre les couches pressant les unes sur les autres ; il en est résulté, comme précédemment, des mouvements tourbillonnaires qui en fusionnant ont donné naissance aux nébuleuses planétaires. Ces nébuleuses se sont rapidement contractées et, par suite de l'énergique marée solaire, le sens de leur mouvement de rotation a été direct. »

Telle est dans ses lignes principales l'hypothèse qui paraît répondre à la plupart des objections formulées par l'auteur de cette magnifique théorie sur le système de Laplace.

Aussi modeste qu'érudite, cette Note se termine ainsi : « Loin de nous la prétention de la considérer comme acceptable dans toutes ses parties ; il nous suffirait d'avoir apporté le germe d'une idée nouvelle permettant d'améliorer et de compléter les hypothèses admises aujourd'hui. » (M. Auric, ingénieur des Ponts et Chaussées *Note sur la formation du système solaire*, Montélimar 1894, p. 12, 13 et 14).

(1) Le mot SCHENIM n'a pas été employé par Moïse, ainsi que l'ont rendu les traducteurs grecs et latins. Ce terme qui signifie *les deux* aurait séparé les astres dont il parle ; la pensée de l'auteur sacré est moins vulgaire, elle réunit les deux corps lumineux sous une même idée. (Voir F. d'Olivet *La langue hébraïque*, verset 16).

La deuxième partie du verset 14 qui suppose le soleil et la lune exclusivement disposés pour marquer les temps, les saisons, les fêtes, les jours et les années, devient absurde si on lui conserve son sens littéraire et vulgaire. Tout s'oppose à l'interprétation forcée du dogme.

1° Au moment où l'Eternel crée des signes célestes qui se rapportent à l'organisation future de la société humaine, aucun être vivant n'existe encore. Deux époques, deux manifestations cosmogoniques d'une durée indéterminée se succèderont avant l'apparition de l'homme.

2° La faute, la chute future de cet homme est bien dans les choses possibles, mais, en raison du libre arbitre qu'il possède, elle est conditionnelle et peut tout aussi bien ne pas se produire.

3° Dans le cas où cet homme ne désobéira pas, il sera immortel et le temps ne peut exister pour lui ; restant seul avec l'Eve future, il sera sans progéniture. Dès lors, l'existence du genre humain, de la société humaine ne saurait être admise.

4° Si, au contraire, l'homme peut procréer sans pécher, il engendrera des êtres immortels comme lui ; le futur paradis terrestre devenu trop étroit, obligera les hommes à se répandre sur la terre. Mais, l'humanité ne sera pas ce que le verset la suppose devenue par l'effet de la faute originelle. Dieu n'étant point offensé n'a plus à punir ; il ne peut exiger, à des dates déterminées, les prières, les sacrifices, les holocaustes, qui sont autant de moyens de conciliation et d'expiation entre la Terre et le Ciel. Les convocations religieuses et les lois ayant pour objet le culte réclamé par un Dieu irrité, n'ont plus aucune raison de s'imposer et deviennent même impossibles.

Dieu, dira-t-on, possède la PRESCIENCE !

Et l'on veut qu'il s'en serve pour créer un homme qu'il sait devoir succomber ? Qu'il permette à l'esprit du mal de prendre toutes les apparences pour mieux tromper la créature qu'il vient de faire à son image ? Qu'il rende immortelles des âmes vouées à la damnation éternelle ? C'est une monstruosité !

Et les astres radieux, témoins incessants de la Sagesse infinie, ne resplendiraient dans les cieux que pour rappeler à l'homme la loi fatale de la chute première ? C'est la négation de la bonté et de la justice divines.

(*A suivre*) LUSSŒR.

LES FAITS

Bordeaux, le 20 mai 1900.

Monsieur G. DELANNE,

Dans les nombreux procès-verbaux que j'ai pu consulter chez Madame Agullana, relatifs aux guérisons obtenues par son intermédiaire, je trouve l'attestation d'un fait qui m'a particulièrement intéressé et qui mérite d'être signalé. J'ai cru devoir vous en faire part en vous adressant une copie de ce procès-verbal.

Je désire surtout citer le cas de l'enfant.

Madame Agullana m'a d'ailleurs déclaré qu'elle fut elle-même si étonnée en présence d'un tel résultat si facilement obtenu, qu'elle décida de consulter immédiatement le docteur spirituel qui l'assiste pour lui demander comment la chose avait pu se produire. Voici ce qui lui fut répondu : « Il ne faut pas croire à un miracle. En naissant, cet enfant avait eu des convulsions et c'est dans une crise que cet œil se renversa. Certainement, sans ton intervention et la mienne, il serait resté dans cet état, absolument comme son grand-père. Il a fallu le coup que je t'ai fait donner sur le front pour rompre les filaments qui retenaient cet œil. Il en eût été de même pour le grand-père si on lui avait administré le même coup ».

Aujourd'hui, l'enfant à 11 ans, se porte bien et y voit très bien. Il a tenu à voir Madame Agullana à l'occasion de sa première communion et a voulu signer le procès-verbal de sa guérison.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

CAZALAU, à Bordeaux.

Guérison de la fille de Mme Pigeon, Mme Mazière et de son enfant

AU TOURNE ; PRÈS LANGOIRAN

Au mois de décembre dernier (1888), j'avais ma fille malade depuis 3 mois (suites de couches), elle avait plusieurs fièvres à la fois (43°) ce qui l'empêchait d'absorber aucun aliment, elle était très enflée et d'une faiblesse extrême.

Après avoir fait appeler plusieurs médecins successivement et avoir suivi leurs indications sans résultat, il y eut une consultation où ils déclarèrent ma fille perdue ; j'étais bien affligée, n'ayant que cet enfant.

Je m'adressai alors à une personne de la localité Mme Ferchaud, que je connaissais particulièrement et que je savais avoir été guérie par Mme Agullana de Bordeaux. Je la priai d'écrire à cette dame pour qu'elle vînt voir ma fille. Mme Agullana, toujours dévouée, arriva immédiate-

ment. Elle trouva ma fille bien malade et me dit qu'il était un peu tard, mais qu'elle ferait tout son possible, aidée par les bons esprits, pour obtenir sa guérison. Elle ordonna un traitement de 3 jours que je m'empressai de suivre exactement. Elle vint une 2e fois et me dit que ma fille était hors de danger et qu'elle pouvait se lever. Depuis, ma fille est complètement guérie. Elle n'a voulu accepter aucune rétribution, me disant qu'elle était largement payée lorsque, par l'aide de Dieu et de ses bons messagers, elle pouvait obtenir une guérison.

Pendant cet entretien, elle examinait l'enfant de ma fille ; tout à coup, elle me dit : Pourquoi laissez-vous prendre à cet enfant l'habitude de tourner les yeux ? Je lui répondis : Que voulez-vous que j'y fasse ! il est comme cela de naissance tout comme son grand-père, il est né et mourra comme lui, avec cet œil blanc.

Elle prit l'enfant et lui appliqua la main sur les yeux. Depuis, jamais l'enfant n'a rien eu dans le regard, il a des yeux superbes.

J'attire l'attention sur ce fait, car, pour moi, j'ai crié au miracle, n'étant pas initiée au spiritisme.

Mes remerciements et ma reconnaissance pour son dévouement et son désintéressement seront éternels.

Le Tourne, près Langoiran, 25 avril 1889.

Signé : MARIE PIGEON, femme MAZIÈRE.

Pour ma grand'mère Pigeon,
Signé : MAZIÈRE.

Pour copie conforme :
A. CAZALAU.

J'autorise Madame Agullana à faire de ce procès-verbal, l'usage qu'elle jugera convenable.

Signé : MARIE PIGEON.

Ouvrages Nouveaux

VOYAGE AU PAYS DES IDÉES

PAR Mme SOPHIE ROSEN DUFAURE

Voici un petit livre plein d'intérêt. On nous dit qu'il est pour les enfants, ce qui n'empêchera certainement pas les grandes personnes de suivre avec plaisir la conversation si claire et si élevée de ce bon M.Berri, qui sait placer un enseignement et découvrir une idée instructive dans l'événement le plus insignifiant. Il sait admirablement s'y prendre pour pétrir l'intelligence de ses deux élèves, pour attirer leur esprit vers les grands problèmes, pour élever leur âme jusqu'aux graves questions de la vie et de la mort.

Marthe et Lucien sont avides de s'instruire, et les quelques semaines de vacances au bord de la mer sont rendues plus favorables à leur soif de savoir que bien des lectures. Car M. Berri met à la portée de ces jeunes intelligences les enseignements qui sont la synthèse de la connaissance humaine. Il sait écarter toute théorie aride en leur parlant des systèmes planétaires et de ces grandes lois qui régissent l'Univers ; il leur fait entrevoir la presque certitude de l'habitabilité des astres par des humanités, sœurs de la nôtre ; il leur expose enfin l'enchaînement des degrés multiples par lesquels la vie passe du minéral à l'homme ; et, s'il leur apprend à aimer et à admirer cette vie qui les entoure, il leur apprend aussi qu'elle ne s'arrête pas où nous le croyons.

« Depuis six mois que nous avons perdu ta mère, dit-il à la gentille petite Marthe, nous aimons à parler d'elle ; nous lui gardons fidèlement sa place au foyer. Invisible à nos yeux de chair, elle existe, nous le savons, elle nous aime et nous n'en sommes sûrement séparés que par l'insuffisance de nos sens à l'apercevoir dans la sphère éthérée dont elle a revêtu les éléments. Mais nos âmes aspirent à elle et nos cœurs la sentent près de nous ».

L'idée de l'immortalité ainsi que la théorie du progrès constant de tous les êtres sont exposées dans ce petit livre d'une manière si simple et sous une forme si complètement attachante, que la lecture en est rendue tout à fait intéressante, même pour de jeunes intelligences que la gravité de ces questions éloigne en général. Les enfants qui auront ce volume entre les mains trouveront en Marthe et en Lucien deux petits camarades qui obtiendront de M. Berri la réponse aux questions qu'ils se posent eux-mêmes ; à cause de cela ils auront grand plaisir à cette lecture, et c'est justement ce dont nous devons être très reconnaissants à l'auteur, car M[me] Rosen Dufaure a trouvé le moyen de rendre clairs et abordables pour de jeunes cerveaux, tout un ensemble de sujets particulièrement attachants.

Mettre de bonne heure à la portée des petits les idées qui leur seront un guide et une consolation dans la vie, c'est là un but véritablement digne d'intérêt.

Il faut féliciter M[me] Rosen Dufaure de l'avoir si parfaitement atteint et d'avoir joint aux graves enseignements de la spiritualiste toute la grâce et la sollicitude de la femme.

L'HOMME EST GRAND PAR SON ESPRIT

par

EMILE NOUFFERT.

Lucien Chamuel et Libraire Spiritualiste et Morale, éditeurs — Prix 4 fr.

Tel est le titre d'un gros volume de 636 pages, qui est composé tout entier de communications reçues par M. Nouffert, médium écrivain. Il s'agit dans ce livre d'étudier l'évangile et d'en faire connaître le véritable

esprit. L'auteur spirituel se rend bien compte que l'on n'admettra pas sa manière de voir, et il craint de n'être pas compris ; mais il espère que la semence jetée germera un jour et portera des fruits. C'est dans l'étude des communications que nous recevons du monde spirituel, que doit s'employer tout notre discernement. Nous ne devons pas accepter les avis des Esprits avec plus de facilité que les opinions d'un auteur quelconque, et s'il se trouve dans les affirmations qui nous viennent de l'au-delà des points douteux, il faut les discuter avec la même liberté que nous le faisons pour toutes les productions terrestres. Ce qu'il ne faut jamais oublier, c'est qu'un esprit n'est qu'un homme dont le corps a disparu et dont l'intelligence, en passant dans l'espace, n'a pas acquis subitement toutes les sciences et toutes les vertus. Les Esprits ne sont donc que l'humanité invisible, et la majorité de ceux qui entourent notre globe est encore très peu avancée. Mais il y a aussi de hautes intelligences parmi les hommes et il est certain que puisqu'elles continuent à vivre, elles peuvent aussi se révéler à nous après leur mort. Lorsque ces Esprits avancés répondent à notre appel, il est nécessaire que nous reconnaissions leur supériorité par l'élévation de leur pensée et la rectitude de leur jugement. Nous allons signaler quelques passages de l'ouvrage que nous étudions, qui ne nous paraissent pas exacts.

Dans l'*Introduction*, on nous dit que le Spiritisme, enseigné depuis 50 ans, ne paraît pas avoir fait de grands progrès dans les masses. Ceci est une erreur, car les Spirites se comptent par millions dans le monde entier, et jamais doctrine ne s'est répandue plus rapidement sur la terre. Le christianisme a mis 300 ans pour arriver simplement au point où nous en sommes. Les 150 journaux qui traitent de cette question sont une preuve éloquente de la diffusion énorme du nouveau Spiritualisme. La même introduction nous dit que le Christ a paru sur la terre pour donner aux hommes « encore dans l'enfance pour la plupart » une doctrine élevée qui est la doctrine spirite. Remarquons que la doctrine de Jésus n'est qu'un écho suave et vibrant des grandes vérités morales que les docteurs juifs et les grands philosophes de l'antiquité avaient préconisées avant lui. Ce qui le met au premier rang, ce n'est pas la nouveauté de son enseignement, c'est la pureté de sa vie et son immense amour de ses semblables. En veut-on des preuves ? Ecoutez ce que dit Cicéron, un demi-siècle avant la naissance de Jésus : « La véritable loi, c'est la droite raison et la voix de la nature commune à tous les hommes : loi immuable et éternelle qui nous prescrit nos devoirs et nous défend les injustices. Le peuple ni les magistrats ne peuvent rien soustraire à son empire. Elle n'a pas besoin d'autre organe et d'autre interprète que nous mêmes ; elle n'est point autre à Rome que dans Athènes, ni différente dans un autre temps de ce qu'elle est aujourd'hui. Par elle, Dieu enseigne et gouverne souverainement tous les hommes ; lui seul est l'auteur, l'arbitre, le vengeur. Quiconque ne la suit pas est contraire à

soi-même et rebelle à la nature ; il trouve dans son propre cœur le châtiment de son crime, quand il échapperait à toutes les peines que peuvent infliger les hommes ». Lactance (1), qui nous a conservé ce fragment, le trouvait presque divin.

L'auteur spirituel commente l'Evangile de Matthieu, sans tenir compte des connaissances nouvelles que l'exégèse a mises en lumière. Il parle bravement de la généalogie de Jésus, de l'étoile des Mages, de la naissance à Bethléem, comme si Jésus n'était pas né à Nazareth. Comment faire concorder tous ces récits avec l'Evangile de Luc, qui en donne des versions différentes ? Pour le baptême, même incertitude. Matthieu, à un endroit, raconte que Jésus alla en Galilée pour être baptisé par Jean et que celui-ci lui dit : « C'est moi qui dois être baptisé par vous et vous venez à moi ». C'est donc que Jean reconnaissait en lui le Messie. Alors, pourquoi ce même Jean, dans sa prison, envoie-t-il plus tard vers le Christ deux de ses disciples lui demander : « Es-tu celui qui devait venir ou devons-nous en attendre un autre ? »

Nous ne nous étendrons pas sur l'explication des miracles, car nos expériences modernes nous permettent de les comprendre scientifiquement, ce que l'auteur de ces dictées n'a pas même essayé d'entreprendre.

Mais si la critique des vues doctrinales de l'esprit est facile, étant donnée son ignorance profonde des travaux contemporains, il faut rendre justice aux sentiments moraux de l'auteur, qui sont d'une haute élévation. Les commentaires du sermon sur la montagne et l'exposition des points les plus importants de la doctrine spirite sont fort bien faits et nous devons l'en féliciter sincèrement. En somme, ce ou ces Esprits ont encore une forte teinte catholique, et il est probable que lorsqu'ils auront évolué, ils pourront nous donner des enseignements plus en harmonie avec la vraie vie de Jésus, qu'il serait si intéressant de connaître dans sa réalité.

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS DE MARTINÈS DE PAQUALLY

PAR

FRANTZ FON BAADER. Chacornac, éditeur. Paris.

L'ouvrage se compose surtout d'une notice historique sur le Martinésisme et le Martinisme. L'auteur, très documenté, rectifie les erreurs des écrivains qui ont écrit avant lui sur Saint-Martin, dit le philosophe inconnu. On suit dans ce travail les fluctuations auxquelles furent soumis les différents rites maçonniques au XVIIIe siècle, et l'on explique clairement quelle fut l'origine de cette fumisterie sur laquelle fut constitué l'ordre des Templiers. On y apprend aussi que le Martinisme ne fut jamais fondé par Claude de St-Martin, qui s'éloigna des loges où il avait reçu l'initiation,

(1) *Div. Instit. Lib.* VIII, chap. VIII.

aussitôt qu'il reconnut le vide et l'inanité de ces assemblées où tout est formalisme creux. Martinès de Pasqually était un théurge, un évocateur des esprits, tandis que Saint-Martin est un mystique contemplatif à qui répugne tout genre actif. On apprend aussi que Cagliostro était véhémentement soupçonné de charlatanisme par le baron de Liebersdorf et Saint-Martin. Aussi lorsque le convent des *Philalèthes* fut ouvert, Cagliostro, invité à venir faire ses preuves, s'en abstint et se fit remplacer par une épitre emphatique qui ne plut à personne.

Voici une citation qui établit que l'ordre martiniste n'a jamais existé, dit l'auteur, que dans l'imagination féconde de certain écrivain : « La question se pose d'une manière fort nette : ou le mot martinisme dérive de Martinès, ou bien il dérive de Saint-Martin. Dans le premier cas, on peut objecter d'abord le silence des initiés. Ceux-ci d'ailleurs n'ignoraient pas que le nom du grand souverain des Maçons-Elus-Coëns, tout en s'écrivant Martines, se prononçait Martinès. On peut objecter ensuite que les personnes mal informées orthographiant ce mot Martinez, le mot martinisme en dériverait si dfficilement que M. Matter a cru devoir forger le nouveau mot Martinésisme. Il semble donc que le mot martinisme dérive bien de Saint-Martin, et alors on peut se demander comment s'est faite cette dérivation et quel est cet ordre fantôme, que certain auteur nous présente si joyeusement comme répandu dans toute l'Europe, et qui serait resté si supérieurement inconnu qu'on n'en trouverait aucune trace dans les archives et dans les correspondances privées de l'époque. ».

En somme, livre intéressant et bien écrit, qui éclaire un point d'histoire très controversé.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Uebersinnliche Welt

Le numéro de juin contient un curieux récit, extrait d'un ouvrage de l'écrivain américain bien connu, Bayard Taylor ; l'ouvrage est intitulé : *Récits de la vie américaine.* — Il s'agit de manifestations étranges dont l'auteur fut le témoin pendant l'un de ses voyages dans les Etats de l'Ouest.

S'étant égaré un jour au milieu d'une forêt, et surpris par la nuit, il résolut de s'arrêter dans une sorte de maison forestière, dont les habitants, au nombre de trois, le reçurent avec bonne grâce tout en conservant des allures quelque peu mystérieuses. Il apprend bientôt, au cours de la conversation que, toutes les nuits, des bruits divers et prolongés se font

entendre dans la cabane, si bien qu'il est impossible de reposer complètement.

Intrigué par les réticenses que ces gens mettaient dans leur récit. Taylor résolut de veiller, afin de savoir ce qu'il en était Après que la famille composée du père, de la mère et d'un tout jeune garçon — se fut endormie, il ranima le feu, prit un livre dans sa poche et attendit. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi et le narrateur étendu sur un banc commençait à se sentir envahi par le sommeil, lorsque des bruits étranges troublèrent subitement le silence. (Le bruit semblait venir de l'extérieur de la hutte) « Mais à ma grande stupéfaction, il devint bientôt semblable à celui que produirait un rapide roulement de tambour. Je regardai ma montre, il était dix heures et demie. Qui donc pouvait, à cette heure-là, battre du tambour dans la plaine déserte ? » — Après avoir fait ainsi plusieurs suppositions aussitôt rejetées, l'écrivain américain songea que c'était peut-être bien là une des manifestations extraordinaires dont ses hôtes lui avaient si vaguement parlé ; le bruit augmentait et allait en se rapprochant ; bientôt il sembla résonner tout contre les parois de la cabane, puis pénétra dans la pièce unique où le narrateur, éveillé, cherchait en vain à en comprendre la cause.

« Le feu brillait dans la cheminée, on pouvait distinguer presque tous les objets qui se trouvaient dans la chambre : tout restait en place, et cependant la maison entière semblait osciller sous la puissance furieuse de ces roulemeuts de tambour. Les dormeurs s'agitèrent sur leur couche ... Bien que je me sentisse complètement étourdi, je n'avais aucune peur ; tantôt je doutais de mes sens, tantôt, au contraire, j'étais de nouveau convaincu de la réalité du bruit.... Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi dans l'étonnement. .. le bruit de tambour quittant la pièce repassa à l'extérieur et se prolongea lentement en une sorte de marche autour de la maison... »

Le bruit mystérieux revint encore et disparut, en vain le narrateur battit l'air dans toutes les directions, il ne rencontra que le vide.

« Naturellement, dit-il, je m'attends à ce que la moitié au moins de mes lecteurs n'accordent aucunement foi à ce récit, ce dont je ne puis les blâmer. A mes propres yeux même, toute cette affaire est de nature si extraordinaire que je douterais de sa réalité si, par la même raison, je ne devais aussi douter de chacun des événements de mon existence.» —A ce bruit très violent succéda un son prolongé, comme celui que produirait un grand coup de vent ; puis le tapage reprit au milieu de la chambre ; il semblait que des planches étaient lancées avec force sur le sol ; la table et les chaises s'entre-choquèrent, —mais il était toujours impossible cependant de rien voir et de rien sentir. Le sentiment de la présence d'un être invisible s'empara pourtant de l'écrivain ; cette sensation, très vive lorsqu'il restait dans la cabane, disparaissait s'il allait au dehors ; mais

il ne voyait absolument personne, bien qu'il eût regardé longtemps dans l'intérieur à travers une petite fenêtre percée dans le mur ; et le bruit continuait toujours. Les dormeurs paraissaient être en proie à de vifs cauchemars. — Bientôt un profond soupir succéda au vacarme ; puis un gémissement désespéré praissant tout proche, puis une voix de femme « venant je ne sais d'où, car elle semblait parler tout près de moi et résonnait cependant comme dans un lointain insaisissable. »

Cette voix se plaignit longtemps ; elle disait des mots de tristesse et de désespérance.. puis elle se tut et ainsi se termina l'enchaînement de ces manifestations étranges...

Voici en quelques mots comment le narrateur explique la cause et l'origine de ce phénomène :

Ayant, avec beaucoup de peine, fait parler le fermier sur les incidents de la nuit, il obtint du paysan les éclaircissements suivants :

Il avait été fiancé autrefois à une jeune fille qu'il aimait depuis longtemps ; cédant à l'influence de ses parents, il avait épousé une autre femme, et depuis ce temps les manifestations extraordinaires avaient poursuivi le fermier dans toutes les habitations qu'il avait successivement occupées. La jeune fille n'était pas morte : mais, après une très grave maladie causée par le désespoir, elle s'était retirée dans une ville éloignée où le narrateur la vit et l'interrogea. Il paraît résulter du récit de Taylor que pendant le sommeil l'esprit agissait à distance et produisait les phénomènes que l'écrivain américain a rapportés.

THÉCLA.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Parmi toutes les villes de langue espagnole, Buenos-Aires se distingue par le nombre et la qualité de ses publications. Une vaillante phalange d'hommes instruits et convaincus s'attache à répandre la bonne nouvelle par les journaux, les conférences et les brochures originales ou traduites du français et quelquefois de l'Anglais. Le groupe de *la Fraternidad* a créé une bibliothèque d'œuvres bien choisies, se présentant sous un très petit format, très favorable à la propagande. Nous venons de recevoir sous le titre : *Les Fantômes des Morts démontrés par la science et l'histoire*, une petite brochure de 60 pages *in-32*, débutant comme préface par un article de Flammarion sur la possibilité des rapports entre les vivants et les morts. Viennent ensuite l'apparition bien connue de Charles XI, de Suède ; des récits d'Alexandre Dumas, de Victor Hugo, d'E. Castelar, etc, le tout formant une suite du plus haut intérêt et d'une grande valeur

démonstrative. Les Nos de la *Fraternidad* contiennent toujours quelques biographies, avec portraits, de médiums ou d'écrivains spirites distingués et divers articles de doctrine ou des faits extraits des journaux de France.

Constancia

de la même ville, a inauguré, en avril, une nouvelle série de conférences. Ovidi Rebaudi publie un important article sur le magnétisme. Elle s'occupe, en réponse à une lettre de W. Wauss, du sort des enfants qui meurent dans le premier âge, et traduit plusieurs passages de C. Flammarion.

Luz y Union

organe officiel de l'*Union espiritista Kardeciana du Catalogne* nous adresse son premier numéro, contenant de nombreux articles de doctrine, dont les excellentes tendances ne sont plus à apprécier, puisque nous savons de quel groupe ils émanent. Espérons que le nouvel organe contribuera puissamment à répandre les saines notions dans ce pays où leur pénétration rencontre encore tant d'obstacles.

Revista de Estudios Psicologicos

de Barcelone, donne le portrait de Alberdo Martinez ; un article sur la pénétration de la matière par la matière, de Navarro Murillo ; la vision à distance, de Ruiz Benites de Lugo, influence de la suggestion sur le caractère et son rôle dans l'éducation des enfants, par le Dr Jose Cembrano.

Lumen

par la plume de Victor Melcior, étudie la religion de l'avenir. M. Fabian Palasi développe les vues les plus larges sur la Vie. A propos du livre de M. Flournoy, où nous voyons un médium honnête et intelligent se laisser si complètement dominer par un esprit mystificateur, M. Garcia Gonzalo traite la question de la réincarnation dans d'autres planètes. A lire encore dans le même numéro si intéressant l'article de M. Quintin Lopez sur l'Inconscient.

Revelacion

d'Alicante publie : Mon décalogue ; les vrais et les faux médiums, les problèmes sociologiques, etc.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANCAISE

La Revue scientifique

du 30 juin nous apprend que la transmutation des métalloïdes est en train de devenir une vérité scientifique. On sait que les Spirites, sur la foi des Esprits, enseignent depuis 40 ans que tous les corps de la nature ne sont

que des composés d'une matière unique appelée le fluide universel. Allan Kardec, dans sa *Genèse,* expose ces théories si rationnelles. Notre directeur, M. Gabriel Delanne, dans son dernier ouvrage *L'âme est immortelle*, fournit de nombreux arguments qui militent en faveur de cette opinion. Voici que la science, à son tour, apporte sa confirmation. Un chimiste, M. Fittica, vient de montrer qu'il est possible de transformer le phosphore en arsenic. Espérons que les affirmations de ce savant se vérifieront, car ce fait serait pour nous d'une importance capitale, puisqu'il confirmerait d'une manière éclatante les vues philosophiques que les Spirites Kardécistes ont toujours soutenues.

Les Annales des sciences psychiques

publient une étude de M. Binet sur la suggestibilité au point de vue de la psychologie individuelle, au cours de laquelle il parle de l'écriture automatique, d'après les dernières recherches faites en Amérique. Un auteur, M. Patrick, a fait six essais, à deux années d'intervalle, avec un jeune homme qui ne s'endormait pas et qui jouissait d'une bonne santé. Suivant son hypothèse favorite, M. Binet attribue ces faits à un personnage subconscient que ces exercices développent. Nous avons vu (1) dans une série d'études sur la médiumnité, qu'il n'est pas nécessaire d'adopter cette théorie, puisque l'on peut comprendre ce phénomène par une maladie de la mémoire causée par la distraction du sujet. Cette distraction a pour résultat de faire immédiatement oublier au sujet ce que la main écrit sur le papier. Il n'y a pas deux personnages co-existants, mais un seul, qui, dans cet état spécial, ne conserve pas la mémoire intégrale de tous ses actes. MM. Salomon et Stein qui ont aussi étudié cette question, arrivent aux mêmes conclusions : « La condition essentielle de toute cette activité automatique, disent-ils, est une distraction de l'attention obtenue volontairement ; *il ne faut pas cependant que l'attention distraite soit sollicitée avec trop de force* ; si, par exemple, on relit un passage d'une histoire qu'on n'avait pas compris d'abord, et qui est nécessaire pour l'intelligence du reste, alors, sous l'influence de ce surcroit d'attention, toute l'activité automatique est suspendue. » Si le phénomène était produit par un personnage subconscient, indépendant de la personnalité normale, celui-ci aurait d'autant plus de liberté que le moi ordinaire serait plus distrait ; or, c'est le contraire qui se produit, donc c'est bien la conscience ordinaire qui est en jeu dans l'écriture automatique.

Le Phare de Normandie

montre dans son premier article que les apôtres étaientde grands médiums, puisqu'ils avaient des séances où l'on voyait des flammes, comme il s'en produit dans les séances obscures que nous avons aujourd'hui, et qu'ils parlaient des langues étrangères qu'ils n'avaient jamais apprises. Nos médiums reproduisent ces prodiges, que nous n'appelons plus des miracles, parce que nous en connaissons les lois. L'homme a besoin de voir de ses

(1) Voir *Revue scientifique et morale*, Janvier 1899 et suiv.

propres yeux pour être convaincu. Remarquons que d'abord les apôtres sont à ce point peureux, quand on vient arrêter leur maître, qu'ils s'enfuient et s'empressent de le renier. Pourquoi ont-ils ensuite le courage de subir le martyre? C'est que Jésus s'est matérialisé devant eux; qu'ils l'ont vu, touché, entendu : dès lors rien ne pourra ébranler leur certitude et ils mourront pour leurs idées. Nous, Spirites, nous avons aujourd'hui la même conviction et rien ne saura la détruire.

La Paix universelle

nous donne le compte-rendu de la réunion fédérale qui se tint à Pont-St.-Esprit, le 15 avril dernier. Nous avons parlé déjà des expériences faites par notre ami M Bouvier, le puissant magnétiseur de Lyon, et signalé le brillant discours de M. Gaillard qui a soulevé l'enthousiasme du public. N'oublions pas M. Bertrand Loze, le président de la fédération spirite, qui a tracé dans un langage élevé le programme que le Spiritisme doit suivre pour se répandre rapidement dans toutes les classes de la société. Il est utile que de temps à autre, des Spirites se groupent pour resserrer les liens de leur fraternité et pour donner l'exemple de la concorde et de l'amour dans notre société si profondément divisée. Notre confrère reproduit un beau passage du livre : *Après la mort*, de M. Léon Denis, sur la réincarnation. Comme toujours, les idées y sont exprimées avec cette chaleur communicative qui fait de notre ami l'apôtre du Spiritisme, auquel il a conquis tant de cœurs désespérés. *Pour et contre* est un travail qui renferme un grand nombre d'expériences dans lesquelles la transmission de la pensée et la clairvoyance jouent très souvent le rôle le plus important.

Le Moniteur spirite et magnétique

En parlant de la vie progressive de l'âme, M. Martin fait bien comprendre comment une seule vie est insuffisante pour arriver à la perfection. « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait, a dit Jésus. » C'était proclamer hautement la vie progressive de l'âme, car qui donc aurait la folie de s'imaginer qu'on peut ici-bas acquérir la perfection ? Si nous ne pouvons pas, sur la terre, atteindre à cette sommité, il faut nécessairement que notre évolution se continue, et elle ne pourra se faire que dans des milieux où puissent se développer les vertus nécessaires. Si nous sommes nés sur la terre, c'est que seul ce séjour pouvait nous donner ce qui nous manque ; il est donc logique de supposer que nous y reviendrons jusqu'à ce que nous n'ayons plus rien à y prendre, soit moralement, soit intellectuellement. A lire un bon article sur l'Identité des Esprits traduit de notre confrère le *Versillo Spiritista*.

La Revue de l'Hypnotisme

renferme un très curieux article sur les procès faits à des animaux, au moyen âge. En 1120, l'évêque de Laon, pour combattre des *chenilles*, lança contre elles une excommunication majeure. En 1386, une *truie* qui avait tué un enfant, fut condamnée à être pendue ; elle fut exécutée en

habits d'homme, sur la place de l'église de Falaise. Au xv[e] siècle, Félix Malleolus, théologien, rapporte le procès intenté à des mouches cantharides de Mayence. Le juge leur lança, avec le plus grand sérieux, un ordre de comparaître, ce qu'elles ne firent point. On attribua cela à « leur petitesse et à leur éloignement de l'âge de majorité », et l'on nomma un curateur chargé de les défendre, ce qu'il fit avec une grande conviction. Le tribunal conclut paternellement que les cantharides devaient être chassées du pays, mais à la condition qu'on leur réservât un espace spécial où elles pussent se retirer et finir leurs jours. Les *sangsues* qui infestaient les eaux de Berne furent moins heureuses. Citées en 1454, par l'évêque de Lausanne, à comparaître *personnellement*, les sangsues firent défaut. Un curateur leur fut nommé et elles furent jugées par contumace. En 1474, à Bâle, un *coq* fut accusé et convaincu de sorcellerie. Il fut condamné à être brûlé par la main du bourreau, et l'exécution eut lieu devant un grand concours de population. Signalons, dans le même numéro, trois cas de suggestion par lettre, décrits par MM. Voisin, Bernheim et Bérillon.

Le Journal de Magnétisme

publie le portrait du grand voyant suédois, Swedenborg. Notre confrère reproduit un article sur les sourciers, paru dans la *Revue de la France moderne* sous la signature d'Ismalia. Il s'agit de M. Leicester Gataker dont le pouvoir est si bien établi, que le kédive a réclamé ses services pour rechercher des sources de différents côtés. C'est la notoriété dont il jouissait en Angleterre qui lui valut cet honneur. M Jollivet Castelot expose les principes sur lesquels se base la médecine spagyrique. Le D. Boucher présente une nouvelle théorie pour la démonstration rationnelle de l'existence du principe, vital, dans lequel il mit une sorte de nœud d'interférence entre les forces terrestres et celle qui nous vient du soleil. Nous lisons dans ce numéro l'annonce d'un cas vraiment stupéfiant de fécondité. Une italienne, âgée de 59 ans, nommée Flavia Graneta, aurait dernièrement donné le jour à son *soixante-deuxième* enfant, dont 41 filles et 22 garçons en *36 ans* ! Mariée à vingt-huit ans, elle a eu successivement une fille, puis six garçons d'un coup, puis : cinq garçons, 3 garçons, 4 filles, enfin une longue série de jumeaux terminée dernièrement par une journée finale de 4 garçons !

Le Spiritualisme moderne

par la plume de son directeur, M. Beaudelot, signale les atrocités des guerres actuelles et les malheurs qui résultent de nos vices et de nos passions déréglées. Il fait voir qu'une volonté énergique est seule capable d'enrayer ces maux et cette volonté, cette force, ne peut résider que dans les enseignements de la science spiritualiste qui, seule, nous fait comprendre par ses démonstrations tangibles notre raison d'être ici-bas. M. de Komar fait des citations nombreuses pour montrer que la tradition spiritualiste compte parmi ses défenseurs les noms les plus illustres dont

s'honore la pensée humaine. A lire deux intéressantes communications dont l'une serait due au Dr Gibier.

La Lumière

continue l'étude de la contagion nerveuse ou psychique, Le Dr Lux fait justement remarquer que l'hystérie n'expliquera jamais les révélations faites par les convulsionnaires de St-Médard, ni les inspirations merveilleuses des camisards cévénols, ni le don de parler des langues étrangères des nonnains d'Allemagne au xve siècle etc. L'auteur rappelle ensuite le procès d'Urbain Grandier et les phénomènes que présentaient les Ursulines de Loudun qui, celles-là, étaient véritablement des malades qui s'auto-suggestionnaient. La même année éclata une autre épidémie à Louviers, et là encore, un autre innocent, Boullé, fut brûlé vif sur la place de Rouen qui avait vu mourir Jeanne d'Arc, deux siècles auparavant. Suivant l'auteur, la contagion peut se faire 1° par la vue des mouvements éxécutés par un malade, vue qui crée des perceptions-images lesquelles établissent une action synergique entre l'œil et les nerfs ; 2° Par des émanations magnétiques viciées, 3° par la prédisposition des centres sensoriels et psychiques, 4° enfin par l'action spirituelle d'esprits plus ou moins mauvais qui se servent de l'affaiblissement de la volonté du sujet pour lui faire accomplir des actes déraisonnables. Le Dr Marc croit que la régénération du monde s'accomplira par la femme. Sans entrer dans l'examen de sa thèse, nous pensons que cette manière de voir est trop absolue, puisque nous savons que l'esprit n'a pas de sexe et qu'il peut revenir indifféremment sous la forme masculine ou féminime, dès lors la femme n'a pas une action plus prépondérante que celle de l'homme, et la régénération s'accomplira lorsque le progrès de tous les esprits sera suffisament développé.

Le Progrès Spirite

Sous le titre : *De l'ombre à la lumière*, M. de Faget raconte les impressions qu'il ressentit en assistant à un sermon, fait à des enfants, par un prêtre. Il signale l'inconvenance et le danger de ces prédications stupides dans lesquelles, sous prétexte de mettre les enfants en garde contre les tentations, on appelle leur attention sur les lieux de débauche qu'ils ne connaissaient pas. C'est une honte que dans une chaire on étale ainsi devant des âmes encore vierges, toutes les sanies de notre état social. C'est l'enseignement ridicule que ce prêtre a reçu qui lui cache la vilenie de son acte et qui l'empêche de comprendre la candeur de l'enfance. Nous lisons aussi des vers charmants de Mlle France Tégrad, âgée de treize ans, et un important extrait du livre : *Les côtés obscurs de la nature*, par Mrs Crowe.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-Bas

prêche l'union entre toutes les écoles spiritualistes. Il montre que nous avons le devoir de prendre dans chacune des écoles ce qu'elle a de bon, c'est-à-dire de synthétiser les conceptions diverses qui sont des expressions différentes de la vérité. Nous applaudissons de grand cœur à ce souhait,

mais ce travail est l'œuvre du temps, car si chacun reste attaché à ses hypothèses, c'est que, jusqu'à ce moment, elles lui paraissent les meilleures. Efforçons-nous donc de nous convaincre mutuellement, et de l'échange loyal de toutes ces idées, de leur comparaison impartiale sortira plus de lumière et plus de vérité. Ce numéoo contient aussi : Une étude sur les sciences divinatoires, sur les jeux symboliques ; une homélie pastorale de S, G. Synésius, une communication spirite, etc.

La vie d'Outre-Tombe

prendà partie un vaniteux chroniqueur du journal *Le Soir*, de Bruxelles, qui écrit sous le pseudonyme de Piccolo, Ce brave homme ne veut pas être convaincu des phénomènes de télépathie rapportés par Flammarion et il doute, ce profond psychologue, des qualités d'observation des Crookes, des Wallace, des Zollner et *tutti quanti*. Quand le parti-pris arrive à ce degré, il equivaut à celui du Monsieur qui, fermant les yeux en plein jour, déclare que, pour lui, il fait nuit, En vain vous lui direz qu'il n'a qu'à ouvrir les paupières pour s'assurer que le soleil brille. Tètu dans son mauvais vouloir, il s'obstine à nier la réalité. Si ce n'est pas pauvreté intellectuelle, il y a là un cas pathologique qu'il faut soigner.

ERRATA

Quelques erreurs d'impression se sont glissées dans notre numéro de juin, sous la rubrique : *L'idée nouvelle comparée à l'idée ancienne* :

Page	735,	ligne	3,	au lieu de	*haines*,	il faut	*chaînes* ;
»	737,	»	12,	»	*s'écrie :*	»	*se récrie ;*
»	739,	»	18,	»	*révocation de Nantes*,	il faut	*révocation de l'édit de Nantes ;*
»	»	»	23,	»	*jusqu'en 1870*	il faut	*en 1870 ;*
»	741,	»	10,	»	*tortues*	»	*tordues ;*
»	742,	»	12,	»	*satisfactions*	»	*rectifications ;*
»	»	»	17,	»	*enfantins*	»	*enfants ;*

Liste de souscription pour le Congrès Spirite et spiritualiste

Listes précédentes	791.40
M. Girarbon.	3
M. Guy	13
Mme Van Holthe.	12
M. de Jonkheer.	12
M. Bereesluis.	12
M. Hoogstraten (2me versement). . .	12
Anonyme	2
Mme veuve Comte.	12
Total. . . .	869.40

Le gérant : J. DIDELOT.

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1899-1900

N° 1. — Juillet 1899

N° 2. — Août 1899

N° 3. — Septembre 1899

N° 4. — Octobre 1899

N° 5. — Novembre 1899

N° 6. — Décembre 1899

N° 7. — Janvier 1900

N° 8. — Février 1900

N° 9. — Mars 1900

N° 10. — Avril 1900

N° 11. — Mai 1900

N° 12. — Juin 1900



Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Toekomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Nº 2. ANNÉE 6ᵉ — Prix du Numéro : 1 franc AOUT 1900

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

La science future

La science, en prenant ce mot dans son sens le plus général, doit avoir pour objet de nous faire connaître exactement la nature et ses lois. L'observation, l'expérience sont les guides de la raison,et c'est en suivant les règles de la méthode expérimentale que l'homme est parvenu à ce haut degré de puissance qui lui permet de se servir des forces naturelles pour son utilité ou son agrément. La merveilleuse transformation de nos conditions d'existence réalisée par la vapeur, l'électricité, etc., nous montre la justesse de cette marche, dans la conquête de la connaissance réelle de l'Univers. L'immensité de la tâche à remplir a empêché les savants de s'occuper de la nature de la pensée, en suivant les mêmes errements qui avaient si bien réussi pour l'étude du monde physique, de sorte que l'on peut dire, sans trop d'exagération,que nous en étions encore, il y a cinquante ans, en fait de psychologie, à peu près au même point qu'Aristote.

Le spiritisme a produit une révolution dans les méthodes employées pour l'étude de l'âme.

Au lieu d'avoir recours seulement au sens intime, il s'est appuyé d'abord sur les découvertes du magnétisme pour faire connaître des caractères objectifs du principe pensant, qui étaient inconnus ou dédaignés jusqu'alors. Allan Kardec écrivait, en 1858, dans son « Livre des Esprits » (1) :

« Par les phénomènes du somnambulisme, soit naturel, soit magnétique, la providence nous donne la preuve irrécusable de l'existence et de l'indépendance de l'âme, et nous fait assister au spectacle sublime de son émancipation ; par là elle nous ouvre le livre de notre destinée. Lorsque le somnambule décrit ce qui se passe à distance, il est évident qu'il le voit, et cela non pas par les yeux du corps ; il s'y voit lui-même et s'y sent transporté ; il y a donc là-bas quelque chose de lui, et ce quelque chose n'étant pas son corps, ne peut être que son âme ou son esprit. Tandis que l'homme s'égare dans les subtilités d'une métaphysique abstraite et inintelligible, pour courir à la recherche des causes de notre exis-

(1) Allan Kardec. *Livre des Esprits,* p. 139.

tence morale, Dieu met journellement sous ses yeux et sous sa main, les moyens les plus simples et les plus patents pour *l'étude de la psychologie expérimentale* ».

Depuis la mort du Maître, la science spirite a pu donner des démonstrations irréfutables de la substantialité de l'âme en dehors du corps, en obtenant des photographies de ces extériorisations, et même des moulages, qui ne laissent aucun doute sur la réalité de l'existence du périsprit. Nous ne reviendrons pas ici sur les cas nombreux que nous possédons, il nous suffira de montrer que la science s'engage dans cette voie et suit nos traces, quoiqu'elle se garde soigneusement de signaler les travaux antérieurs sur le même sujet.

La société anglaise de Recherches psychiques, depuis 1882, étudie la transmission de la pensée sous toutes ses formes, et elle a eu le courage de proclamer l'existence de cette faculté de voir à distance sans le secours des yeux, dont parle Allan Kardec, que l'on nomme la clairvoyance. Elle a rendu incontestables les apparitions des vivants et des morts par des exemples soigneusement contrôlés et discutés, de sorte que la psychologie officielle est obligée, aujourd'hui, de s'occuper de ces manifestations extra-corporelles qui renversent ses théories incomplètes. Il est clair que les matérialistes n'accepteront pas d'emblée toutes ces nouveautés. Lorsqu'ils ne pourront plus contester la réalité des phénomènes, et ce jour est proche, ils équivoqueront pour leur enlever toute signification spiritualiste. Ils aimeront mieux pousser jusqu'à l'absurde les propriétés de la matière, que de se démentir en reconnaissant loyalement que les spirites avaient raison. Cependant les faits sont là, indéniables, et à ces retardataires, à ces entêtés succèderont d'autres savants qui, n'étant pas retenus dans un parti par des déclarations formelles, n'hésiteront pas à s'engager dans la voie nouvelle, faisant litière des préjugés et des erreurs de leurs devanciers.

D'ailleurs, les chemins s'aplanissent tous les jours. Les vieilles idées, les dogmes sur la constitution de la matière et sur les états qu'elle peut affecter, s'écroulent sous la poussée des découvertes modernes, et c'est à grands pas que nous marchons vers l'étude de l'impondérable, qui n'est que le vestibule de la science de l'âme. Nous comprenons parfaitement que les savants reculaient effarés,

lorsque les spirites parlaient d'un corps fluidique qui, bien que matériel, n'était ni solide, ni liquide, ni gazeux. Ils ne pouvaient s'imaginer des formes impondérables de la matière, puisque, par définition, la matière était quelque chose qui pouvait agir sur la balance. Les mémorables travaux de Crookes, en faisant connaître l'état radiant, ont montré que les conceptions des spirites n'étaient pas absurdes, et voici que des recherches récentes de Becquerel, du Dr Le Bon et de M. et Mme Curie, nous mettent en présence *de matière immatérielle,* pour ainsi dire, puisqu'elle est sans poids appréciable. Signalons en quelques mots ces découvertes récentes (1).

Il existe certaines substances, que l'on a nommées radio-actives, qui présentent un rayonnement semblable à celui des corps phosphorescents, bien que ce ne soit pas de la lumière qu'ils émettent pour produire cette impression sur notre œil.

Les recherches sur les substances radio-actives ont pour point de départ la découverte des rayons uraniques, faite par M. Becquerel en 1896. L'Uranium et ses composés émettent spontanément des radiations qui impressionnent la plaque photographique et se propagent rectilignement, mais ce ne sont pas des rayons lumineux. Les rayons uraniques agissent sur les plaques photographiques au travers du papier noir, opaque à la lumière, ou d'une feuille mince de métal ; *ils traversent, en général, toutes les substances,* mais seulement lorsque celles-ci sont sous faible épaisseur. Ces rayons ne se réfléchissent pas, ne se réfractent pas et ne se polarisent pas, et ils possèdent la curieuse propriété de rendre l'air qu'ils traversent conducteur de l'électricité.

Quand on se trouve en présence d'un phénomène nouveau, il est naturel de chercher à le classer en essayant de faire des rapprochements avec les ordres de faits déjà connus et étudiés. Si l'on agit ainsi avec les rayons uraniques, on s'aperçoit qu'ils ont des propriétés communes avec la matière radiante et les rayons X qui sont produits par le tube de Crookes. Mais les rayons uraniques offrent cette particularité extraordinaire qu'ils sont spontanés et constants. L'émission des rayons uraniques est spontanée, c'est-à-

(1) Voir *Revue Scientifique.* Mme Curie. *Les nouvelles substances radio-actives.* 21 Juillet 1900. Dr G. Le Bon : *La transparence de la matière et la lumière noire.* 4 Avril 1900.

dire qu'elle n'est produite par aucune cause excitatrice connue. Pendant longtemps, M. Becquerel a pensé que la lumière était la cause du phénomène ; que l'uranium emmagasinait en quelque sorte de la lumière, et qu'il restituait ensuite l'énergie ainsi emprisonnée sous forme de rayons uraniques. Dans cette manière de voir, les rayons uraniques ne seraient qu'une phosphorescence très particulière et de très longue durée. Mais l'expérience a montré que l'on ne peut accepter cette interprétation du phénomène, car M. Becquerel a pu conserver de l'uranium pendant des années, dans l'obscurité complète, sans lui faire perdre son activité. De plus, s'il n'est pas possible de priver l'uranium de ses propriétés par un séjour à l'abri de la lumière, il n'est pas davantage possible d'augmenter son émission par un éclairement intense, ni par aucun autre procédé. L'émission des rayons uraniques est très constante, elle ne varie sensiblement ni avec le temps, ni avec l'éclairement, ni avec la température.

C'est là le côté le plus troublant du phénomène, voici pourquoi. Quand nous observons la production de rayons cathodiques (nom donné par certains savants à la matière radiante) ou des rayons de Roëntgen, (1) nous fournissons nous-mêmes au tube producteur l'énergie électrique ; cette énergie provient de piles qu'il faut renouveler quand elles sont usées, ou de machines électriques que l'on fait marcher en dépensant du travail. Mais lors de l'émission uranique, on ne constate aucune transformation chimique visible, cette énergie rayonnante semble inépuisable, de sorte que la source de cette énergie est introuvable.

Les travaux de Monsieur et Madame Curie ont permis de constater que le thorium et ses composés jouissent des mêmes propriétés que l'uranium. Ils ont découvert ensuite une substance radio-active, voisine du Bismuth, qui possède un pouvoir d'émission 100.000 fois plus grand que l'uranium, ils l'ont appelée *polonium*. En traitant les

(1) On sait qu'au moyen des tubes à vide de Crookes, on constate deux sortes de rayons : 1° ceux qui sont contenus dans l'ampoule, que l'on nomme rayons cathodiques ou matière radiante ; 2° ceux qui prennent naissance à l'endroit où les rayons cathodiques frappent le verre et se propagent dans l'air. Ce sont ces derniers qu'on a nommés Rayons X ou rayons de Roentgen.

minerais des terres rares par la méthode chimique des fractionnements, ils ont pu constater qu'une autre matière radio-active accompagne le baryum, ils l'ont nommée : *le radium*. Enfin M. Debienne en a étudié une troisième qu'il a appelée *actinium*. Bien que ces nouveaux produits n'aient pu encore être isolés, il y a lieu de penser que ce sont des corps simples, parce qu'ils possèdent un spectre spécial, différent de celui du corps qu'ils accompagnent.

Les actions photographiques du polonium, du radium et de l'actinium sont très énergiques. Au voisinage de ces substances, une plaque photographique, enveloppée de papier noir, est impressionnée presque instantanément. A une certaine distance le polonium n'agit plus ; mais avec le radium on peut, à un mètre de distance, obtenir des impressions photographiques et des radiographies. Tous ces corps excitent la fluorescence des sels qui présentent cette propriété, tel que le platino-cyanure de baryum.

M. et Mme Curie ont montré que les émanations de ces corps radio-actifs ionisent l'air, c'est-à-dire le rendent conducteur de l'électricité (1). Mais ce qu'il y a de très remarquable, c'est que les particules infiniment petites qui se dégagent incessamment de ces corps, ne sont pas toutes de la même nature. Les unes se comportent comme les rayons X et ne sont pas déviées par l'aimant, tandis que les autres sont déviées et forment un véritable spectre magnétique. Quelle est donc la nature de cette matière lumineuse qui ne possède aucune des propriétés de la lumière ?

On pourrait croire tout d'abord que ces substances émettent

(1) On a, comme on le sait, expliqué la conductivité des gaz par les rayons X et les corps radio-actifs, en supposant que ces gaz se dissocient en particules plus petites que les molécules appelées ions. En transportant leur charge électrique, ces ions agiraient sur les lignes de force qui partent des corps électrisés. Cette théorie qui explique la décharge des corps électrisés, mais nullement le passage à travers les métaux d'ions conservant leur charge, dérive de la conception moderne de l'atome. Depuis Davy jusqu'à Helmholtz, l'atome a été généralement envisagé comme portant une charge d'électricité. L'affinité ne serait même due, d'après certains chimistes, qu'aux états électriques opposés que possèdent les atomes en présence. L'ionisation les dissociant, ils s'échapperaient dans l'espace avec une grande vitesse en emportant leur charge. (Voir l'article du Dr Le Bon : *Transformation de la matière et lumière noire, in Revue Scientifique*, 14 Avril 1900).

des corpuscules à la manière des corps odorants qui envoient sans cesse dans l'espace des atomes; mais les propriétés que présentent ces émanations de passer à travers les corps solides et de conserver leur charge d'électricité négative, montrent que l'on est en présence d'une nouvelle forme de la matière. Ce ne seraient donc même plus des atomes libres qui s'échapperaient dans l'espace, mais des sous-atomes, bien plus petits encore et animés de vitesses prodigieuses. De même que dans un tube à vide ces particules s'échappent de la cathode, de même le radium en enverrait dans l'espace d'une façon continue. La matière radio-active serait donc de la matière où règne un état de mouvement intérieur violent, de la matière en train de se dissocier. S'il en est ainsi, le radium doit diminuer de poids. Mais c'est ici que, précisément, nous voyons un phénomène tout à fait nouveau ; en effet, malgré que ce corps émette sans cesse de la matière, *il ne perd pas de son poids*. La petitesse des particules est telle, que bien que leur charge électrique soit facile à constater, leur masse est absolument insignifiante. M. Curie a trouvé par le calcul qu'il faudrait *des millions d'années* pour que le radium perde un équivalent *en milligrammes* de son poids !

Nous voici donc en présence d'une modalité impondérable de la matière, en présence d'un fluide spécial au radium, qui vient s'ajouter à ces états similaires que présentent déjà la matière radiante et les rayons X. Mais ce n'est pas à ces seules manifestations que se borne notre connaissance de ce monde nouveau. Le Dr Le Bon a été conduit à rechercher si la propriété des corps radio-actifs de rendre l'air conducteur de l'électricité, ne pourrait pas se retrouver dans d'autres substances plus répandues, et il est arrivé à constater que presque tous les corps, à des degrés divers, donnent naissance à des émanations, lorsqu'ils sont frappés par la lumière. On constate qu'il se produit aussi des émanations pendant les combustions, dans certaines réactions chimiques et lorsqu'on fait traverser l'air par des décharges électriques oscillantes.

Voici comment le Dr Le Bon résume ses expériences que le défaut d'espace nous empêche de reproduire ici :

Comme conclusion générale, nous pouvons dire que sous l'influence de causes très variées : lumière, réactions chimiques, électrisation, etc., les corps peuvent subir des états de dissociations, variables suivant les corps, et variables aussi suivant les causes qui les ont fait naître. La matière ainsi

dissociée se manifeste sous forme de particules infiniment petites, animées d'une immense vitesse, capables de rendre l'air conducteur de l'électricité et de traverser les corps opaques aussi facilement que la main traverse un liquide ou un tas de sable. *Ces particules représentent une forme de la matière tout à fait différente de celle que la chimie nous a fait connaître*, un état nouveau où l'atome lui-même est probablement dissocié. Et certes il ne saurait s'agir de propriétés appartenant uniquement à quelques corps spéciaux tels que l'uranium, le thorium, le baryum, etc. Ces corps ne présentent, comme je l'ai écrit il y a déjà longtemps, que des cas particuliers de lois très générales.

Nous voici donc amenés, par les procédés scientifiques modernes, à reconnaître l'existence incontestable des effluves de Reichenbach, et cette fois le moyen employé pour les révéler n'est plus l'œil d'un sensitif, c'est l'électroscope, qui se décharge parce que ces effluves rendent l'air conducteur de l'électricité. Nous engageons tous les chercheurs à faire la même expérience avec des sujets qui présentent le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité, et nous croyons qu'on obtiendra ainsi, à part le procédé photographique, un second moyen de mettre en évidence l'objectivité des émanations humaines, que les expériences de M. Rochas ont rendues certaines.

Pendant un temps, on a cru que les procédés hypnotiques supprimaient la théorie du magnétisme animal et qu'il fallait bannir absolument l'hypothèse d'un fluide se transmettant du magnétiseur à son sujet. Parce qu'il était possible de produire le sommeil nerveux par la fixation d'un objet brillant, on en avait conclu à l'inutilité d'une action magnétique quelconque. C'est une erreur que la suggestion mentale à grande distance est venue détruire. Si l'on peut endormir, à son insu, un sujet qui se trouve séparé de l'opérateur par des obstacles matériels, il est nécessaire que quelque chose sorte du magnétiseur, traverse la matière, se propage dans l'espace et touche le sujet pour produire sur lui le sommeil. Les expériences anciennes de Du Potet, de Foissac, de Lafontaine, etc., ont été reprises de nos jours par MM. Ch. Richet, Héricourt, Dusart, Moutin, Gibert, Pierre Janet, Boirac, etc. On ne peut donc nier qu'il n'y ait positivement quelque chose qui s'extériorise, qui transmette la volonté de l'opérateur. C'est un transport d'énergie à distance.

Nous savons maintenant que certaines formes de l'énergie : lumière, chaleur, électricité, peuvent se transporter dans l'espace par ondulations, nous verrons donc dans l'action magnétique un mou-

vement dynamique, dont la nature sera évidemment en rapport avec le foyer d'où elle émane. L'électricité d'une pile ne peut se manifester au dehors que si elle a un conducteur métallique, mais l'étincelle d'un résonnateur de Hertz donne naissance à des ondes, et sous cette forme, l'électricité voyage dans l'espace et se propage en traversant des corps interposés, qui arrêteraient le courant de la pile. Il y a donc une sorte de mouvement plus favorable qu'une autre pour les transmissions à grande distance. La force magnétique ne se laisse arrêter par aucun corps ; elle agit indépendamment de la distance (1) et des obstacles. Elle se rapproche donc des ondes Hertziennes, non seulement par la manière dont elle se transporte, mais peut-être aussi par son mode d'action sur le cerveau. On sait que le récepteur des ondes Hertziennes est le tube de Branly, formé par des limailles métalliques. Lorsque l'onde le touche, ce tube devient conducteur. Pour qu'il soit sensible à une deuxième onde, il faut que l'état physique des particules de limaille soit changé, ce qu'on produit par un léger choc. Or, le cerveau humain est formé par des millions de cellules qui, d'après Ramon y Cajal, forment des neurones, c'est-à-dire des unités nerveuses, distinctes les unes des autres et qui ne sont pas anastomosées, comme on le croyait jadis, mais simplement contiguës. On peut les comparer tout à fait aux grains métalliques du tube de Branly.

Lorsque la pensée se produit dans un cerveau, il y a destruction de la matière cérébrale et mise en liberté d'une forme de l'énergie que l'on appelle nerveuse. Celle-ci a son rôle dans l'organisme pour y susciter les courants nécessaires à la production des mouvements, ou à l'association des idées. Mais en même temps le périsprit vibre, et suivant qu'il est plus ou moins radiant, c'est-à-dire plus ou moins extériorisé, ses vibrations se répandent dans l'espace, comme les vibrations d'une cloche se propagent dans l'air. Alors, si deux organismes présentent entre eux des analogies sympathiques, c'est-à-dire s'il existe dans ces deux organismes des mouvements vibratoires de même nature, comme ceux de deux diapasons identi-

(1) Voir les observations de la *Société de Recherches psychiques*, qui montrent que la transmission de pensée, quand elle se manifeste sous forme de phénomènes télépathiques, agit d'un hémisphère à l'autre, entre deux êtres vivants, presqu'instantanément.

ques, ou de deux plaques de téléphones, le mouvement de l'un ébranlera l'autre, il y produira des effets semblables à ceux qui lui ont donné naissance.

Puisque nous savons aussi que des localisations cérébrales existent dans le cerveau, nous pouvons en conclure que chaque partie de l'encéphale a un mouvement dynamique qui lui est propre, de sorte qu'à chaque idée correspondrait un mode particulier de mouvement, et dès lors, nous pouvons supposer que lorsqu'un genre particulier de mouvement s'extériorise chez le magnétiseur, il détermine chez un individu *en rapport* avec lui, des mouvements périspritaux qui éveilleront dans son cerveau des idées semblables. L'action de la pensée transmise n'est pas toujours immédiate.

Parfois l'intensité de ces transmissions est insuffisante pour dominer le tonus vibratoire des idées normales du sujet, (de la même manière qu'une voix faible n'est pas entendue lorsque beaucoup de personnes parlent très fort), mais s'il arrive un instant de calme, l'idée qui était latente peut se faire jour, alors la transmission a lieu; c'est ce que l'on nomme la suggestion mentale retardée. Le rapport de l'inconscient au conscient n'est donc que le passage d'un état latent à un état actif, autrement dit le moment où un mouvement moléculaire périsprital franchit le seuil de la conscience.

Il ne faut jamais perdre de vue que l'âme, pendant tout le temps qu'elle est unie au corps, a besoin du cerveau matériel pour penser, et que le périsprit en est la trame fluidique. Tout phénomène psychique, *pendant la vie*, a donc nécessairement des conditions matérielles qui sont attachées au fonctionnement organique. Lorsque l'on veut agir à distance, il faut se recueillir, concentrer sa pensée pour amener un dégagement partiel de l'âme et permettre à la vibration périspritale, qui est le corrélatif de la pensée, son support matériel, de s'extérioriser.

Que l'on ne croie pas qu'il ne s'agit ici que de spéculations hypothétiques sans fondement. Il existe des faits matériels qui appuient solidement cette manière de voir. Les expériences du Dr Luys sur le transport des états morbides au moyen d'une couronne aimantée, montrent que le métal a subi des modifications moléculaires en rapport avec le genre de vibrations psychiques qui le frappait. Il conserve ces modifications assez longtemps, et lorsqu'on place cette couronne sur la tête d'un autre sujet, elle lui suggère matérielle-

ment, par ses mouvements moléculaires, les mêmes troubles mentaux qu'éprouvait le premier sujet, autour de la tête duquel elle avait été mise. Voici le texte de la communication faite à la Société de Biologie par le Dr Luys :

Une couronne aimantée a été placée, il y a plus d'un an, sur la tête d'une femme atteinte de mélancolie, avec des idées de persécution, agitation et tendance au suicide. L'application de cette couronne sur la tête de cette malade amena, au bout de cinq ou six séances, un amendement progressif dans son état, et au bout de dix jours, j'ai cru pouvoir la renvoyer de l'hôpital sans danger. Au bout d'une quinzaine de jours, cette couronne ayant été isolée à part, j'eus l'idée purement empirique de la placer sur la tête du sujet présent.

C'est un sujet mâle hypnotisable, hystérique, atteint de crises fréquentes de léthargie. Quelle ne fut pas ma surprise de voir ce sujet, mis en état de somnambulisme, *proférer des plaintes tout à fait les mêmes que celles proférées, quinze jours auparavant*, par la malade guérie !

Il avait pris le sexe de la malade ; *il* parlait au féminin ; *il* accusait de violents maux de tête ; *il* disait qu'il allait devenir *folle* ; que des voisins s'introduisaient dans sa chambre pour lui faire du mal, etc. En un mot, le sujet hypnotique avait pris, grâce à la couronne aimantée, *l'état cérébral* de la malade mélancolique. La couronne aimantée avait donc suffisamment agi pour soutenir l'influx cérébral morbide de la malade (qui avait guéri) et pour se perpétuer comme un souvenir persistant, dans la texture intime de la lame métallique.

C'est là un phénomène que nous avons reproduit *maintes et maintes fois* depuis plusieurs années, non seulement sur le sujet ici présent, mais chez d'autres sujets.

Comme bien on pense, ces expériences furent accueillies avec scepticisme. On raconta que le Dr Luys se laissait grossièrement berner par des sujets qui jouaient la comédie, comme le font tous les hystériques. Il ne fallait donc pas attacher d'importance à cette communication qui, si même elle reposait sur des faits réels, pourrait tout au plus montrer l'influence de la suggestion mentale involontaire, mais nullement celles de vibrations plus ou moins psychiques. Les choses en étaient là depuis une dizaine d'années, lorsque tout récemment, une nouvelle découverte vient d'établir que l'enregistrement d'états magnétiques par une plaque d'acier est un phénomène réel, et qu'il permet de reproduire la voix humaine, longtemps après qu'elle a été enregistrée, comme pourrait le faire un phonographe qui conserve, lui, des tracés visibles. Voici, en

effet, la note que nous trouvons dans la *Revue Scientifique* du 14 juillet dernier :

Le Télégraphone. — Le Télégraphone, imaginé par M. *Poulsen*, de Copenhague, est une sorte de phonographe actionné à distance par le courant électrique. C'est un phonographe électro magnétique employé avec des microphones et téléphones, de telle sorte que les sons téléphonés d'un transmetteur, ou téléphone, se trouvent fixés d'une façon invisible sur ce merveilleux appareil et peuvent être reproduits à volonté par un récepteur téléphonique.

D'après *Electrical Review* de Londres, la principale différence avec le phonographe ordinaire réside dans ce fait que, dans le télégraphone, « l'écriture phonétique » des ondes sonores n'est pas produite mécaniquement, mais seulement magnétiquement, par l'intermédiaire d'un électro-aimant, la surface d'enregistrement étant en acier ou en nickel au lieu d'être en cire.

Supposons cet électro-aimant traversé par un courant téléphonique ; si on fait défiler une bande d'acier juste devant ses pôles, la surface de l'acier subira une aimantation permanente plus ou moins forte suivant les variations d'aimantation de l'électro-aimant, et par suite suivant les variations du courant téléphonique. La bande d'acier ainsi influencée étant ensuite déplacée dans le sens convenable devant les pôles d'un autre électro-aimant relié à un téléphone, on conçoit que les courants variables dus aux différences d'aimantation de la bande d'acier, puissent faire vibrer le téléphone de manière à reproduire les sons enregistrés.

Un très petit électro-aimant, de quelques millimètres de long, suffit ; on remplace parfois la bande d'acier par une corde de piano, mais alors on ne peut enregistrer la parole que pendant un temps très court. Pour l'enregistrement des conversations un peu longues, on se sert, avec succès, d'une bande d'acier de quelques millimètres de large et de 1/20 de millimètre d'épaisseur, qui s'enroule d'un rouleau sur un autre et enregistre les sons au passage entre les deux rouleaux.

Là on ne peut plus arguer de supercherie ou de suggestions. Nous sommes en présence d'un fait brutal. Un métal enregistre des vibrations qui représentent la pensée exprimée par la voix humaine et la reproduisent indéfiniment. Nous voici dans des conditions analogues à celles du docteur Luys. Dans son expérience, c'était un cerveau qui produisait des modifications dynamiques dans une couronne aimantée et celle-ci, mise sur la tête d'un autre sujet, lui transmettait des mouvements, lesquels reproduisaient la pensée enregistrée. Dans le telégraphone, c'est une lame métallique qui enregistre les mouvements représentant la voix humaine et les fait reproduire à un second téléphone.

On voit donc que l'action à distance d'un homme sur un autre peut se concevoir très bien aujourd'hui par des analogies scientifiques précises. Si nous admettons que les vibrations psychiques, c'est-à-dire périspritales, peuvent emmener avec elles les émanations impondérables produites par notre organisme, dans lequel se passent d'innombrables réactions chimiques, nous voici bien près de la démonstration du fluide magnétique, non plus comme substance sortant du corps, mais comme mouvement vibratoire emmenant avec lui les particules matérielles infiniment petites qui représentent l'od de Reichenbach. Nous ne sommes qu'à l'aurore de la science nouvelle : de celle qui aura pour objet l'invisible et l'impondérable. Quittant le terrain terre à terre, la recherche future s'engagera de plus en plus dans la physique et la chimie des fluides, alors nous lui promettons des découvertes grandioses, et entre autres celles de l'âme, qui se dérobe aujourd'hui aux yeux qui restent obstinément fixés sur la matière, mais qui se révèle à ceux qui veulent pénétrer dans le monde supra physique, dont les splendeurs nous entourent de toutes parts.

GABRIEL DELANNE.

L'identité des esprits

Par M. A. (OXON) STAINTON MOSÈS

(*Suite*)

APPENDICE IV

(1) Preuve fournie par la photographie des Esprits

La photographie dont il est question fut prise par Hudson, pendant qu'il demeurait à Palmer Terrace, Holloway. Le petit enfant qui se trouve au centre de la composition est une jeune sœur du Dr Speer, l'assistant, assis à gauche au premier plan ; la forme vaporeuse en avant et à droite est la mère de l'enfant. J'ai déjà dit plus haut combien cet esprit d'enfant s'était manifesté avec persistance dans nos réunions, presque depuis le premier jour, venant le pre-

(1) Extrait des *Recherches sur le Spiritualisme* par M. A. (Oxon) *Human Nature*.

mier de tous avec un message en français pour démontrer son identité. Il y avait plus de cinquante ans qu'elle avait quitté notre sphère d'existence, tandis qu'elle habitait Tours et n'était âgée que de sept mois.

Son joyeux petit message : « *Je suis heureuse, très heureuse !* » fut le premier indice que l'on eut de sa présence, et le petit enfant que les clairvoyants décrivaient si constamment comme se tenant près de moi, était ce même esprit qui, par toutes sortes de moyens indirects, s'efforçait de se faire reconnaître par son frère. Depuis lors elle ne nous a jamais quittés et une séance se passe rarement sans que nous entendions son joyeux frappement. Elle habite la maison aussi assidûment qu'aucun des enfants de la famille et elle est pour moi aussi connue et aussi réelle qu'aucun d'eux. Je l'ai vue et j'ai entendu sa voix par mon sens intérieur ; j'ai senti son contact et deux fois j'ai obtenu son portrait sur la plaque photographique.

Ce groupe spécial fut pris dans les plus strictes conditions d'expérimentation. Le Dr Speer et moi n'avons pas un seul instant perdu la plaque de vue et nous n'avons négligé aucune des précau tions que j'avais annoncées au préalable. Nous pouvons affirmer sans aucune hésitation qu'aucun élément suspect ne s'est présenté.

Le lendemain du jour où la photographie fut prise était un dimanche et je pris part à un dîner de famille. Au moment où le dîner touchait à sa fin, je tombai graduellement en transe et de grands coups se firent entendre dans la table à manger. On eut recours à l'alphabet et il fut prescrit au Dr Speer de se rendre dans la pièce où nous tenions ordinairement nos séances et où il trouverait un message qui lui était destiné. Il y alla, mais ne trouva rien. On lui conseilla par les mêmes moyens de chercher de nouveau et il découvrit à la fin, sous une étagère et placée de façon que les rayons directs de la lumière ne tombaient pas sur elle, une feuille de papier sur laquelle étaient tracés de curieux signes hiéroglyphiques. Pendant longtemps il nous fut impossible d'en rien tirer, jusqu'à ce que l'idée nous vînt de les présenter devant un miroir. On trouva alors que c'était un message écrit de droite à gauche et de bas en haut. La même croix grossière qui terminait alors chaque message et que nous observons encore fréquemment aujourd'hui,

se trouvait sur la feuille en question et dès le premier coup d'œil le message devint intelligible. En le déchiffrant comme je viens de le dire, on put lire ceci : « Je suis l'Esprit d'amour. Je ne puis me communiquer, mais je suis près de vous. La photographie était celle de la petite Pauline ». Pauline était l'un des noms de l'enfant. Son nom complet, *que nous ignorions tous,* fut correctement épelé sur notre demande : Catherine, Pauline Stanhope Speer, avec la date de sa naissance et celle de sa mort. Voilà un autre beau cas de cérébration inconsciente pour le Dr Carpenter !

Cet écrit ainsi obtenu dans une pièce où personne ne se trouvait, dans laquelle personne ne serait allé, et dans des circonstances où il eût été impossible de commettre une fraude (dans le cas où il eût pu venir dans l'esprit d'aucun de nous de faire une telle action), nous donna la certitude de l'identité de cet esprit.

Je dis que la supercherie était impossible ; il n'y avait en effet dans la maison aucune personne capable d'exécuter une écriture hiéroglyphique aussi compliquée ; personne n'aurait pu songer à agir ainsi ; personne en dehors de nous-mêmes ne connaissait le nom de l'enfant, Pauline. Le même agent qui avait donné le portrait s'évertuait ainsi à établir son authenticité.

Il nous suffit d'observer les portraits un seul instant, pour remarquer deux points particuliers. Le petit portrait est si parfait, qu'une puissante loupe révèle avec plus de netteté les détails des traits et, entre autres, les longs sourcils qui caractérisent toute la famille. Un étranger n'aurait pas saisi de la sorte ce qui frappait tous ceux qui les connaissaient. En outre, l'habitude constante de ceux qui reviennent de l'au-delà, et de faire ressortir leur identité par la reproduction de quelque particularité du vêtement ou de la tenue. Dans un autre portrait c'est un chapeau noir. Ici c'est un grand et large gant, qui se voit sur les mains de la mère, la figure agenouillée qui se tient le plus près de l'enfant. C'était son habitude de parcourir la maison, rangeant et époussetant en bonne ménagère, *avec des gants trop larges aux mains.* Elle tenait énormément à la blancheur de la peau de ses mains et elle prenait ces précautions pour la conserver.

Avant de terminer ce chapitre, je citerai encore d'autres exemples de cette habitude d'établir l'identité, en reproduisant quelque par-

ticularité connue. Pour le présent, je donnerai quelques détails complémentaires sur ce jeune enfant.

Il y a environ un mois, nous vînmes essayer de prendre une photographie avec M. Parkes, dont il sera encore question plus loin, et elle apparut de nouveau. Je pris place près d'une petite table et tombai aussitôt en transe. Pendant ma période de clairvoyance, je vis l'enfant se tenir debout ou flotter près de mon épaule gauche. Elle semblait se tenir près de la table, et je m'efforçais en vain d'appeler sur elle l'attention du Dr Speer. Dès que la pose fut terminée et que je m'éveillai, je déclarai ce que j'avais vu, et lorsque la plaque fut développée, on vit une petite forme paraissant se tenir sur la table. La position était exactement telle que je l'avais vue et sentie. Le portrait, qui présentait aussi des caractères communs à toute la famille, fut aussitôt proclamé par le petit esprit comme étant son portrait. Il éclatait de joie devant le succès de l'expérience. Ma vision était si nette, j'étais si certain de ce que l'on allait trouver sur la plaque, que j'aurais parié tout mon bien sur le résultat, avant de l'avoir vu.

APPENDICE V

Sur quelques difficultés présentées par les recherches sur le spiritualisme (1)

A propos des difficultés rencontrées par les expérimentateurs, je dois invoquer d'autres sources de renseignements que les miennes propres. Pour mon compte, quoique j'aie eu affaire aussi à bien des obstacles, je n'ai pas tout d'abord eu beaucoup de peine à me familiariser avec les phénomènes spiritualistes. C'est lorsqu'il fallut donner la théorie des faits, que la difficulté commença. Quant aux phénomènes en eux-mêmes, quoique beaucoup de personnes semblent trouver qu'il est fort difficile d'obtenir le témoignage de leurs propres sens et surtout, lorsqu'ils l'ont obtenu, d'y avoir confiance, je n'ai couru de mon côté qu'un seul risque, celui de me trouver débordé par la surabondance des phénomènes qui sollicitaient mon attention.

(1) Mémoire présenté à l'assemblée de l'Association des spiritualistes, 83, Great Russel Street, London.

Mon début dans le spiritualisme

Voici comment il fut amené. Dans les premiers mois de l'année 1872, quelques amis avec lesquels je me trouvais, me montrèrent un volume dans lequel Lord Adare faisait le récit de séances avec D. D. Home. Je me mis en devoir de le lire, mais tout cela me fit l'effet de la plus lugubre farce que j'eusse jamais rencontrée. Ce ne fut qu'avec le plus parfait sentiment de mépris et de dégoût que j'allai jusqu'à la moitié du livre, puis je le jetai de côté. Six semaines plus tard environ, mon ami me remit un des ouvrages de Dale Owen, en me recommandant de le lire et d'étudier les questions qui y étaient traitées. Ce ne fut qu'à mon corps défendant que je consentis de nouveau à m'occuper de ce sujet. Cela ne m'intéressait nullement, et j'avais l'esprit occupé ailleurs. Cependant, en dépit de ce manque *tout passif* d'intérêt, car il n'y avait chez moi aucune opposition *active* et de parti pris, je fus vivement impressionné par les affirmations et les arguments de M. Dale Owen. Je ne pourrais dire si ce fut par suite d'une disposition de mon esprit ou d'une conviction pénétrant dans mon intelligence ; quoi qu'il en soit, je me sentis porté par une force irrésistible à recourir à tous les moyens pour contrôler ces phénomènes qui me paraissaient si troublants.

Je me procurai tous les ouvrages sur lesquels il me fut possible de mettre la main, et je les dévorai avec une véritable avidité. Je cherchai à savoir où je pourrais voir par moi-même ces nouveaux phénomènes, et l'on m'apprit que Miss Lottie Fowler devait tenir une séance le soir même, (2 avril 1872), au N° 15 de Southampton Row. Je m'y rendis et fus profondément étonné de tout ce que je vis et entendis. Je ne perdrai pas mon temps à rapporter en détail les incidents de la première partie de la séance ; trop de spiritualistes sont au courant des pratiques ordinaires suivies par Miss Fowler dans ses séances. On dit beaucoup de contes dépourvus de sens, on donna beaucoup de vagues renseignements, dont aucun ne me semblait susceptible de servir en quoi que ce fût de preuve d'identité des esprits. Je ne tardai pas à éprouver un profond dégoût. Je demandai avec instance quelque chose de plus clair, une chose sur laquelle je pusse m'appuyer comme sur un solide

élément de preuve. Ainsi je demandai si je ne pourrais obtenir moi-même une preuve de ce genre. L'autorisation m'en fut accordée par le directeur de la séance, et je m'adressai à l'esprit qui inspirait le médium.

« Vous fatiguez votre médium et vous vous moquez de nous. Partez et envoyez-nous quelque esprit plus sérieux ».

Le médium se mit à trembler, se détourna, et la voix devint tout à fait troublée.

« Je n'ai pas affaire à vous. Je ne veux pas partir. Je ne partirai pas ».

« Si, vous partirez. Allez, et envoyez-nous quelqu'un d'autre ».

Après maint pourparler, le médium frissonna de nouveau, paraissant souffrir, et restant cloué sur place, comme sous le coup d'une vraie terreur.

Au bout d'un certain temps la voix se fit entendre de nouveau, mais totalement transformée. Cette fois la voix qui était celle d'un homme, était très calme et impassible, quoiqu'elle fût d'une voix toute jeune et parlant un jargon de baby.

« Vous me demandez ?»

« Oui : quel est votre nom ? »

« Je ne vous le dirai pas. Vous pouvez me poser d'autres questions ».

« Non. Dites-moi ce que vous voyez ou décrivez-moi quelqu'un de ceux que vous voyez près de moi. Je vous répondrai par oui ou par non, mais rien de plus ».

« Je vois un homme très vieux, grand, avec une longue barbe blanche et de longs cheveux ».

« Oui ».

« La barbe est vraiment très blanche ».

« Non. Allez toujours ».

« Il a un front très élevé et ses yeux sont baissés. Ah ! il est aveugle ! »

« Oui ».

« Sa figure est livide. Et (ici le médium se mit à trembler violemment) oh ! Qu'y a-t-il donc dans sa bouche ? C'est comme de la chaux... et de la boue... et... Oh ! C'est du sang ! »

« Oui ».

« Et... Il fait noir... Je n'y vois plus ».

« Allez encore ! Comment est-il habillé ?

« Il a une longue robe bleue. Non ; ce n'est pas tout à fait une robe, mais quelque chose de long. Je ne puis voir ses pieds ».

« Où se tient-il ? »

« Juste en face de moi, près de vous ».

« Pouvez-vous voir son nom ? »

« Non, il semble plongé dans des préoccupations. Question d'argent, je pense. Il paraît si horrible. Laissez-moi partir ! Pourquoi me retenez-vous ici ? »

« Eh ! bien allez. Me connaissez-vous ? »

« Non ! » (Ceci dit avec une véritable emphase).

Je n'essayerai pas de décrire la scène qui se passa pendant tout le temps que dura cette conversation. Je reproduis ici le compte-rendu complet et très consciencieux que je fis sur le moment même et toute la scène est restée gravée dans ma mémoire d'une manière ineffaçable. Chacun paraissait frappé d'étonnement et comme pétrifié. Ils l'auraient été encore bien plus, s'ils avaient su avec quelle fidélité photographique se trouvait reproduite devant mes yeux une scène à laquelle j'avais assisté. Tout ceci, j'en suis certain, était aussi absolument inconnu de tous les assistants, que je l'étais moi-même. C'était une scène qui s'était passée sur un point très éloigné de la Grande-Bretagne et elle était reproduite avec une telle puissance de réalisme, que tout doute, toute hésitation se trouvaient entraînés comme par un torrent furieux. Je sentais que cet homme était là, devant moi, reproduisant lui-même la scène de sa mort pour décider ma conviction.

Comment je devins spiritualiste

Cette expérience fit de moi un *spiritualiste*. Elle me donna une *foi*, je dirai plutôt une *conviction* qu'aucune autre des expériences subséquentes ne put ébranler. Depuis cette époque jusqu'au jour présent, je n'ai jamais été ébranlé, quoique j'aie vu bien des choses qui me rendaient perplexe ; bien des faits qui offensaient vivement le bon goût. Quoique j'aie entendu parler d'illusion ; quoique je sache qu'il existe des fraudes ; quoique je reconnaisse qu'il y a lieu de mettre en question toutes les conclusions trop absolues de certains spiritualistes et d'étendre la liste des causes beaucoup plus

qu'ils ne le voudraient ; quoique chaque jour je me trouve en présence de problèmes dont je ne puis trouver la solution, et de difficultés que toutes mes connaissances et toute mon expérience peuvent à peine surmonter ; en dépit de tout cela, les conclusions de cette soirée, appuyées et confirmées par tant d'autres expériences qui ont suivi, restent pour moi définitives et inébranlables.

Recherches postérieures

Je suis obligé de vous retenir encore assez longtemps, au risque de vous paraître fastidieux, en insistant sur les degrés que j'ai franchis pour arriver à fixer une conviction dans mon esprit.

J'assistai à une séance publique tenue par Herne et Williams et je n'eus aucune peine à obtenir des faits à observer. Ils se présentèrent en abondance, mais je manquai du temps nécessaire pour les étudier à fond. Les conditions d'une réunion publique me gênaient et je me décidai à tenter quelques séances particulières avec Herne et Williams, dans lesquelles les seuls observateurs seraient un de mes amis et moi-même. La première eut lieu le 29 mai 1872, et fut un échec complet. On s'ajourna au 5 juin, où Herne n'obtint pas la moindre chose. Un troisième rendez-vous pour le 8 fut pris comme dernière tentative, car mon esprit se trouvait de plus en plus indisposé par ces contre-temps et je me laissais aller au découragement. Nous restâmes assis pendant plus d'une demi-heure sans aucun résultat et je proposai de m'écarter. J'avais lu (car dans l'intervalle je m'étais procuré tous les ouvages sur le spiritualisme que j'avais pu trouver), que quelques personnes empêchent, par leur présence, les manifestations et je me demandais si je n'étais pas un de ces opposants. Je m'écartai et les phénomènes se développèrent. Je repris ma place et ils cessèrent. Trois fois de suite le même fait se reproduisit. Les communications avaient lieu tout entières par l'alphabet. Bientôt elles s'arrêtèrent et Herne et Williams se mirent à s'agiter, à trembler, à se contorsionner et se remuer en tous sens, comme dans une véritable crise médianimique. Je constatai bientôt avec horreur que cette agitation me gagnait. Mon bras droit était saisi au milieu de l'avant-bras et s'agitait violemment de haut en bas, frappant avec un bruit qui imitait le travail de plusieurs paveurs. C'était le plus effrayant exemple d'action musculaire inconsciente que j'eusse jamais vu. Je faisais de vains efforts pour l'arrêter.

Je sentais nettement le serrement d'une main à la fois douce et ferme, entourant mon bras. Quoique je fusse parfaitement en possession de mes sens et de ma volonté, j'étais incapable de m'opposer à cet acte et ma main resta hors de service pendant plusieurs jours, à cause des contusions qui lui furent alors infligées. La seule manifestation à retenir est celle du déploiement d'une grande force, car Herne fut enlevé et posé sur la table, sa chaise fut transportée aussi de la cheminée devant laquelle il était assis, jusque sur cette table. D'autres phénomènes se produisirent et nous fûmes spécialement frappés par celui qui survint au moment où nous nous disposions à nous séparer. Williams descendait devant moi les escaliers ; le Dr Speer venait après moi et Herne était le dernier. Je me retournai en descendant pour lui parler et je vis en pleine lumière une chaise se soulever à trois pieds du parquet et venir vers nous. Elle vint retomber près de nos pieds. Il est inutile de dire que ce transport à travers l'air, d'un objet pesant (cette chaise était très massive) nous amena à examiner le fait avec le plus grand soin et à retourner dans la chambre vide que nous venions de quitter. Il n'y avait là ni fil de fer, ni mécanisme suspect, et il me fut impossible d'imaginer par quel procédé s'était produit ce que je venais de voir. Il n'était pas possible de concevoir une preuve plus complète de l'existence d'une force indépendante.

(A Suivre) Pour la traduction : Docteur DUSART.

Controverse

LA « GENÈSE MOSAÏQUE »

Suite

Le règne animal

La cinquième manifestation a pour objet, ainsi qu'une partie de la sixième, la formation des animaux. Le verset dix-neuvième mentionne en ces termes l'ordre divin reçu par l'élément liquide : « Dieu dit aussi : Que les eaux produisent des *reptiles* (producant aquæ reptile) et des oiseaux.... ». Un commandement semblable

sera adressé, le jour suivant, à la masse terrestre qui doit également concourir à l'accomplissement de l'œuvre. Toutefois son action s'étendra aux seuls animaux domestiques ou sauvages et aux reptiles (vers. 24) L'annaliste sacré fait ainsi une classification, non selon la différence des espèces, mais surtout d'après l'élément dont il les croit dérivés : les animaux produits par l'eau (5[e] jour) ; ceux qui proviennent de la terre (6[e] jour).

Pour tout fidèle véritable, la *Genèse* évoque l'idée d'une révélation. Seule, elle doit être pour lui le critérium de certitude, même dans les conflits qui se produisent entre la sience et la foi. (1) Par leur fréquence, ces conflits ont donné lieu à de nombreuses interprétations du texte, et divisent encore aujourd'hui les théologiens.

En examinant la version de saint Jérome, l'on constate, non sans surprise, que la création des poissons n'est point relatée. Lacune singulière qui existe dans diverses traductions orthodoxes. C'est ainsi que M[gr] Meignan (2) rend le verset 19 : « Dieu dit : qu'ils se multiplient dans les eaux *les reptiles à l'âme vivante....* ».

Donc, pour l'Ecriture et pour certains exégètes, les poissons sont des reptiles ; (3) à moins de croire, comme l'avaient déjà compris les traducteurs français, que l'auteur de la Vulgate n'a pas saisi toute la valeur du mot hébreu. (4)

En effet, le composé SCHÉRETZ renferme dans le sens hiéroglypohique, figuré, toute idée d'émission propagative, d'origine motrice, de dégagement générateur. Dans le sens propre, il exprime un mouvement reptiforme, et dans le sens tout à fait restreint et matérialisé, un reptile.

L'on ne saurait reprocher à des annotateurs religieux de se con-

(1) Voici comment V. de Bonald comprenait la polémique religieuse dans ses rapports avec la géologie : « Placer les géologues en face de Moïse, discuter leurs systèmes, et leur opposer le récit de l'écrivain sacré *comme règle invariable de la vérité.* » (Moïse et les géologues modernes, avis de l'édit. p. 2. Cité par l'abbé d'Envieu).

(2) *Le monde et l'homme primitif selon la Bible.*

(3) Psalm. CIII, 25 : « Que cette mer est grande.... elle est remplie d'un nombre incalculable de *reptiles*... » (Traduction de saint Jérome.)

(4) De Sacy traduit : « Dans cette mer si grande... se trouve un nombre infini de poissons.... »

former à la version de saint Jérome ; cependant l'erreur manifeste de ce dernier réduit l'inspiration directe de l'Esprit Saint à des proportions singulièrement modestes. Quelle confiance peut inspirer la Bible lorsqu'un théologien, après avoir examiné le passage controversé, porte ce jugement sévère sur son traducteur le plus autorisé : « Nous pouvons donc, croyons-nous, conclure de tout ce qui précède que l'auteur de la Vulgate (1) est inexcusable lorqu'il traduit SCHÉRETZ par reptiles... » Plus loin, faisant remarquer le résultat bizarre auquel on arrive, le critique ajoute : « Dieu, au cinquième jour, aurait commandé aux seuls reptiles de paraître, et ce seraient les poissons qui auraient répondu à l'ordre divin » (2).

Très bizarre en effet ! Aussi, combien semblent indispensables la prédestination et la grâce pour conserver la foi en présence de pareilles incohérences !

Ces dernières ressortent plus vivement encore lorsqu'il s'agit de préciser la provenance des oiseaux. Les partisans de l'origine aquatique se fondent sur le verset 20 : « Que les eaux produisent des reptiles vivants et des oiseaux qui volent.... » Le verset 21 leur est également favorable : « Dieu créa les grands poissons et les animaux que les eaux produisirent et tous les oiseaux ». L'Ecriture, dit D. Calmet (3) oppose ici les oiseaux et les poissons à l'action purement terrestre des versets 24 et suivants. Ambroise, Cyrille, Chrysostome, Basile, Théodore, partagent ce sentiment. Si l'on joint à l'autorité de ces Pères les traditions, longtemps suivies, des premiers chrétiens et des anciens moines qui considéraient la chair des volailles comme leur étant permise au même titre que celle du poisson,(4) l'on possède, semble-t-il, un nombre de preuves propre à fixer ce point de discussion. Cependant, d'autres écrivains d'une orthodoxie non moins éclairée repoussent cette interprétation. Malgré le système préconisé par de savants Docteurs au nombre des-

(1) On sait que ce nom signifie « la Révélée ».

(2) L'abbé F. d'Envieu, *Les origines* etc, page 303.

(3) *Comment.* t. 1. p.26.

(4) Saint Benoit partage cette opinion d'une origine aquatique puisque dans sa *Règle* (cap. 39) il interdit à ses moines la chair des seuls quadrupèdes.

quels il convient de citer saint Augustin, (1) système qui, par les eaux, sous-entend « les nues et l'air » comme éléments constitutifs des volatiles, les adversaires de la provenance aquatique répliquent par le verset dix-neuvième du chapître II dont l'affirmation est catégorique : « Dieu ayant formé de la terre *tous les animaux* et *tous les oiseaux*.... les amena devant Adam ».

Ainsi, voilà une question résolue dans deux sens opposés,et cela, à quelques versets d'intervalle ! L'Eglise même reproduit cette inconséquence. Dans une hymme qu'elle conserve et dont saint Ambroise est l'auteur, elle attribue à deux règnes différents une commune origine : « Seigneur, vous avez fait éclater votre puissance en plongeant les uns dans les eaux et en enlevant les autres avec agilité dans les airs ». (2) D'un autre côté, une opinion très répandue parmi les fidèles veut que les oiseaux « terrestres » aient été créés à la sixième époque, quoique Moïse ne le dise pas; (3) aussi leur chair est-elle interdite pendant les jours maigres.

De pareils exemples de contradiction sont bien faits pour troubler le croyant qui veut réfléchir sur les points obscurs du dogme. Fort heureusement, une solution qui ne manque pas d'originalité a été proposée par un savant bénédictin : (4) « Pour concilier ces sentiments, écrit-il, l'on pourrait peut-être dire que les oiseaux ont été tirés d'une terre fortement détrempée et fort mouillée,et qu'ainsi ils sont sortis de la terre et des eaux ».

Il est fort regrettable que cette manière d'interpréter la Genèse n'ait pas été suivie par les Pères , combien de discussions n'eut-elle pas évitées.

Celles-ci démontrent, hélas ! que la source des traditions bibliques est purement humaine. Le soin avec lequel certains termes ont été choisis le confirme. L'expression HOPH (volatile), qu'on a traduit par oiseaux,se rapporte aussi au substantif HAMAÎM (les eaux) ; elle prouve, comme l'avaient fort bien senti les auteurs de la ver-

(1) Saint August. I. 3 *de la Genèse à la lettre* c. 3 et Rupert l. 1, c. 50 *de la Trinité.*

(2) *Le jeudi à Vêpres*, cité par l'abbé d'Asfeld *L'œuvre des six jours*. p. 141.

(3) J. B. Orin *La foi vengée*, pag. 122 note.

(4) D. Calmet. *Comment.* t. 1. p. 26.

sion samaritaine et du targum chaldaïque, que l'initiateur des Hébreux regardait les eaux comme spécialement chargées de fournir les premiers éléments du mouvement vital aux animaux reptiformes et volants. (1) Par contre, quelques passages ont été dénaturés, soit que leur provenance divine parût douteuse, soit plutôt qu'ils fussent opposés aux croyances de saint Jérome. Le verset vingtième dit que les oiseaux volent « Sur la face du firmament » (HOL PHENEÎ RAKIAH). Or, comme le traducteur, quoique inspiré par l'esprit saint, prenait le firmament pour un plafond ou pour une voûte solide, (2) ne put-il jamais se résoudre à transcrire ce qu'il considérait comme une impossibilité. Sa version offre un contre-sens et porte « sous le firmament » en dépit du texte formel à ce sujet.

Une erreur beaucoup plus grave du livre saint est celle qui attribue aux flores et aux faunes une création séparée mais unique, instantanée. Ainsi le veulent les versets 21 et 25 : « Dieu créa (les cinquième et sixième jours) tous les animaux... tous les oiseaux.... tous les reptiles ». Comment, puisque les règnes végétal et animal ont été formés dans l'espace de quelques heures, expliquer les nombreuses séries de fossiles que la paléontologie nous montre jusqu'à vingt-sept fois renouvelées (3) et séparées par des milliers de siècles ?

Faut-il admettre (et le sens rendu par la Vulgate tend à le démontrer) que Dieu, la vérité suprême, ait voulu nous induire en erreur ? Qu'ayant créé la Terre en six jours, il lui ait donné, sous des apparences de formation lente et successive, un aspect tellement trompeur que l'observation géologique conduise fatalement à des conclusions mensongères ? Croire à cela est supposer des artifices indignes de la majesté divine. A qui cherche la vérité dans ses œuvres Dieu ne saurait répondre par une illusion décevante. Quel est le père assez méchant, a dit Jésus, pour donner à son fils une pierre lorsqu'il lui demandera du pain.... un serpent pour un poisson... un scorpion pour un œuf... « A combien plus forte raison

(1) F. d'Olivet. *La langue hébraïque restituée* t. 2, page 50.
(2) L'abbé F. d'Envieu *Les origines etc.* p. 306.
(3) Agassiz, *Cours de paléontologie,* tom. II, page 251.

le Père qui est dans le ciel enverra-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent ». (Luc, XI, 11, 12 et 13.)

Cette affirmation osée d'une création subite, unique, complète, n'est plus admise de nos jours. Rejetée par la raison, démentie par les faits, elle n'a aucune valeur scientifique. Imposer à l'homme comme venant d'en haut de pareilles impostures, c'est avilir le principe divin; c'est abuser aussi de la crédulité du fidèle que lui démontrer l'existence du démon, le péché originel, ses conséquences, l'enfer, etc., par des preuves aussi absurdes tirées du même Livre saint.

Et cependant, rien n'est inutile ici-bas. Ces superstitions d'un autre âge sont nécessaires pour jalonner la route, marquer les étapes parcourues par l'esprit dans la voie du progrès. Elles permettent d'apprécier à leur juste valeur les affirmations dogmatiques que l'Eglise présente avec assurance comme infaillibles.

Les saintes annales en fournissent elles-mêmes la réfutation.

Souvent cette question s'est posée : n'y eut-il à l'origine qu'un seul couple, ou chaque espèce fut-elle créée multiple ? Naturellement les Pères sont divisés à ce sujet. Les uns croient que le Seigneur produisit un grand nombre d'animaux ; saint Grégoire de Nysse et saint Augustin partagèrent ce sentiment. Les seconds, au contraire, pensent que la faune eut peu de réprésentants dans le commencement; (1) Théodoret et Procope veulent même que chaque espèce ait commencé par deux individus seulement : le mâle et la femelle. Comme le chapitre I ne fournit aucune explication à cet égard, il semble que l'on peut choisir entre ces diverses opinions, mais l'observation directe nous offre une démonstration formelle de la profusion dans le mode de production. Personne n'ignore que de nombreuses classes d'animaux aquatiques, aériens, et terrestres servent de nourriture à différentes espèces. Or, sans faire intervenir les causes naturelles de destruction, si chacune de ces catégories n'avait eu qu'un couple unique, la perpétuité des races eût été impossible. La multiplicité des centres de créations s'impose donc. Pourtant, l'auteur de la *Genèse*, quoique inspiré,

---

(1) Basil. *homil* 7 ; Théodoret, 9. 17 *in Genes* ; Lactanc. L. II, c. 2 ; Procop, *in Genes.* cité par Calmet.

ignore cette loi ; il la nie au chapitre II : « Jéhovah ayant donc formé de la terre tous les animaux... et tous les oiseaux... les amena devant Adam... » (Vers. 19) (1). Cette présentation eut lieu pendant le seul sixième jour, puisque immédiatement après, le Seigneur fit la première femme (2) (*Genes.* II, 20, 21.) Ce passage exclut formellement l'affluence des zones de productions, car il est absurde de supposer que les animaux puissent, en quelques heures, venir de « tous les endroits du monde » (3) se rassembler au paradis terrestre. (4). La contradiction est tellement apparente que le cardinal Cajetan veut que tout ceci se soit passé dans l'imagination d'Adam ; (5) chose digne de foi venant d'un légat du pape Léon X ; bien édifiante surtout lorsqu'elle est affirmée par un prince de l'Eglise qui se refuse à prendre au sérieux le texte sacré.

Certes, l'on ne saurait contester à notre premier père une certaine imagination : la dénomination de milliers d'espèces animales en un temps relativement restreint dénote une fertilité inventive peu commune. Il serait, néanmoins, très important de connaître la limite de ces rêveries : la touchante histoire de la côte qui sert à former Eve, celle d'un serpent qui parle, la cueillette d'un fruit qui enlève tous les vêtements de ceux qui en mangent (6), doivent-elles être prises à la lettre ou doit-on les ranger parmi des conceptions sans fondement ?

L'assemblée générale de la faune, quelques heures seulement

(1) En sa douce manie de voir partout des Anges, saint Augustin attribue à ces derniers ce rôle d'introducteurs. (Voir D. Calmet *Comment.* t. I, p. 80.)

(2) C'est une objection de plus contre le système de ceux qui veulent traduire le mot jour par une période indéfinie : combien eût il fallu de siècles à Adam pour dénommer les animaux et pour attendre la création d'une compagne, si la seule journée consacrée à ces travaux représente une durée indéterminée ?

(3) D. Calmet. *Comment.* t. 1. p. 29.

(4) Usant de son privilège de narrateur, l'écrivain biblique laisse à l'intelligence du fidèle le soin de trouver lui-même le moyen qu'employèrent les habitants des mers pour venir au rendez-vous.

(5) Cité par D. Calmet. *ibid.* p. 81.

(6) « En même temps leurs yeux furent ouverts à tous deux ; ils reconnurent qu'ils étaient nus... » (*Genèse* III, 7.)

après sa création, implique l'idée d'un développement complet et se rapproche fort d'une génération spontanée. N'en déplaise aux timorés, cette doctrine a eu des partisans parmi les Pères. (1) Saint Augustin lui-même reconnaît sans difficulté que des animaux peuvent être produits par des plantes, des herbes, par la corruption de la matière. Traitant cette question du renouvellement des espèces dans les îles après le déluge, il dit : « Si les anges ou les chasseurs des continents n'ont point transporté d'animaux dans les îles éloignées, il faut bien admettre que la terre les a « engendrés » ; mais alors on se demande à quoi bon renfermer dans l'arche des animaux de toute espèce ». (2)

Les travaux entrepris par des savants modernes ont établi que « de nos jours, tout individu vivant provient d'un autre semblable à lui. Mais rien ne prouve qu'il en a été ainsi à l'origine, les conditions vitales ayant tellement varié depuis ces époques lointaines, que la monère est devenue, par évolutions successives et ascendantes, l'homme actuel ». (3)

La lente transformation des espèces, admise à notre époque par les sommités de la science, n'a pas reçu l'approbation de l'Église comme étant contraire à l'Écriture : « Elohîm les créa (les végétaux et les animaux) *chacun selon son espèce.* » (4) Cette seule affirmation justifie-t-elle toutes les objections ? A en croire le dogme, l'attestation de Moïse répond à toutes les critiques et cependant elle est refutée par les faits : « Un germe, dit un théologien, (5) ne peut se transformer. Il ne peut y avoir en lui de tendance sans un acte préalable qui contienne la perfection qu'il doit réaliser ». Et plus loin (p. 44) « cet élément n'aurait pas eu la force nécessaire pour passer par les formes intermédiaires qui séparent aujourd'hui, dans les séries végétales et animales, les êtres inférieurs des êtres supérieurs ». L'argument a peu de valeur : si l'on prend, par exemple, un modeste gland qu'un rien peut anéantir, on constate qu'il peut

(1) Rupert. l. 1 *de Trinit.* c. 57 ; Augustin. lib. III *de Genisi ad litt.* c. 14. Calmet. *Comment.* t 1. p. 29.

(2) Lacour. *Elohim ou les dieux de Moïse,* page 55.

(3) G. Delanne, *L'Évolution animique,* p. 43, Note.

(4) *Genèse* I, 12, 21, 24, 25 et 29.

(5) Abbé F. d'Envieu *Les origines* etc. p. 43.

devenir, dans des conditions favorables, un chêne robuste d'une longévité qui n'a aucune analogie avec la délicatesse de son composé primitif. Il possède donc la tendance indispensable à sa transformation perfectionnée. L'homme lui-même provient d'une substance qui s'est modifiée dans une direction contraire à sa tendance naturelle : les animalcules contenus dans le germe humain au lieu de se reproduire « selon leur espèce » subissent une évolution qui confond la pensée. Un Newton, un Pasteur, un Crookes qui en sont le produit, le démontrent éloquemment. Ce germe humain possède donc et la tendanee et la force capables de le modifier. C'est ce que semble avoir compris M. l'abbé d'Envieu, lorsqu'il dit : « Cependant, il ne nous répugne pas de le reconnaître, Dieu aurait pu accorder à certains éléments inorganiques la propriété de se transformer *en espèces végétales ou animales*. Dieu aurait pu créer un germe auquel il aurait donné un élan extraordinaire et *la faculté de se diversifier en une multitude innombrable d'êtres organisés* » (1).

Comment en serait-il autrement ? Le protoplasma, qui est la matière fondamentale des êtres vivants, a des propriétés identiques chez les animaux et chez les végétaux. (2)

Dira-t-on qu'on ne peut se méprendre sur la distinction du végétal le moins parfait et de l'animal le plus inférieur ? Mais une limite absolue est imposssible à préciser entre certaines de ces deux séries. Des êtres simples en organisation, « certains champignons, certaines algues d'une part et des protozoaires d'autre part, n'ont pas encore permis de déterminer leur nature ambiguë ». La ressemblance entre la symétrie de l'animal rayonné et la symétrie de la fleur est parfois si complète que plusieurs de ces animaux ont été qualifiés de zoophytes (animaux plantes).(3)

Le dogme veut-il plutôt que les transformations soient de simples hypothèses ? Cependant, « la plupart des insectes passent par divers états, si différents entre eux, qu'il serait impossible d'y reconnaître le même animal si l'observation directe n'en fournissait la preuve ». Le hanneton, par exemple, à l'état d'œuf se tranforme en larve, en

(1) *Ibid.* p. 45.

(2) E. Caustier *Anatomie et physiologie animales et végétales*, p. 2.

(3) J. H. Fabre *Hist. natur.* p. 455.

nymphe et enfin en insecte parfait. L'on sait que l'abeille et le papillon, simples vers à l'origine, deviennent des animaux ailés et changent ainsi de classe ; à l'issue de l'œuf, la méduse est animalcule ; trouve-t-elle un emplacement propice, elle s'y établit, prend la fixité de la plante ; d'abord elle se développe puis elle bourgeonne. Le têtard subit des modifications non moins importantes avant que d'arriver à l'état d'animal adulte. Le premier respire comme les poissons, il est herbivore et vit exclusivement dans l'eau : pour le second, la respiration se fait au moyen de branchies intérieures et même de poumons, (1) il est carnivore et vit dans l'air.

Ces preuves ne suffisent pas aux théologiens. Ces métamorphoses, disent-ils, ont eu lieu de temps immémorial et toujours de la même manière. Rien n'est moins fondé que cette affirmation.

Comme on le sait, « la température qui préside aux réactions chimiques de la vie procède de deux facteurs : 1° température du milieu ambiant, 2° pouvoir calorique propre à l'animal. La température du milieu ambiant est, dans cette matière, d'une importance telle, que les lignes isocrymes ou de plus grand froid se confondent avec des lignes de répartition des espèces sur le globe. Or, la flore fossile montre que la température sur le globe a toujours été en décroissant ; aux époques anciennes, elle était fort élevée ». Les phénomènes chimiques de la vie se sont d'abord manifestés aux plus hautes températures. Aux preuves fournies par l'étude de la flore, l'auteur de ce travail ajoute la suivante : « Les invertébrés, les premiers vertébrés n'ont qu'un pouvoir calorique nul ou très faible ». Il considère que ces animaux confirment par l'absence de ce pouvoir les circonstances de haute température « dans lesquelles se jouait la perfection ancienne de leur organisme ». Aucun besoin n'exigeait la fonction (2).

Cette dernière subit à son tour de profondes modifications : « En face du refroidissement du globe, la vie acquiert le pouvoir d'élever la température du sang. C'est là l'origine des animaux à sang chaud. Or, les animaux essentiellement primitifs étaient ovipares. Mais quand la température du sang s'éleva, l'animal fut fatalement amené

(1) Notamment l'*Axolott* des lacs du Mexique.

(2) Extrait du journal *La Nature* 2e semest. 1896, p. 154.

à couver pour mener à bien l'éclosion de l'œuf. La vie réalisa cette incubation de deux manières : intérieurement par la poche marsupiale et par la viviparité ; extérieurement par la couvaison. *Mais le mode de reproduction qui varie causant toujours dans l'échelle animale, une réaction anatomique*, UN PLAN NOUVEAU D'ORGANISATION RÉPONDIT A CHACUN DE CES CHANGEMENTS. Telle est l'explication des deux plus grandes classes animales, les oiseaux et les mammifères ».En terminant, M. R. Quinton fait remarquer que cette cause d'apparition, hier inconnue, était l'objection la plus grande formulée contre la théorie transformiste (1).

L'on ne peut reprocher à l'auteur de la *Genèse* d'avoir ignoré des lois que la science actuelle n'a découvertes que grâce à des recherches et des observations incessantes ; (2) mais l'obstination de l'Eglise à les repousser malgré l'évidence des faits, dénote, de sa part, un parti-pris bien caractérisé.

L'une des causes principales de cet antagonisme est que, de par l'autorité sacerdotale, l'homme seul doit posséder une âme ; seul, il détient l'intelligence ; seul enfin, Dieu l'a fait à son image. Etablir un rapport quelconque entre la bête et l'homme, c'est ôter à celui-ci toute idée de ressemblance divine et, par cela même, affaiblir les devoirs que ce rapprochement lui impose (3).

Raisonnement orgueilleux, affirmation mensongère, car l'Eglise a sciemment altéré la signification d'un passage du texte hébreu.

Pour la création des animaux,et peu après pour celle de l'homme, Moïse se sert du même terme « NEPHESH HAÏAH » âme des vies, souffle animé, esprit ou principe vivifiant commun à tous les êtres. Choisie avec soin, (4) cette expression est plusieurs fois reproduite

---

(1) Académie des sciences, séance du 28 décembre 1896. Cité par le journal *La Nature*, 1er semest. 1897, page 79.

(2) Lire le livre très documenté qu'a écrit M. G. Delanne. *L'Évolution animique*.

(3) *Pensées d'un croyant catholique* Debreyne, prêtre et religieux de la Grande Trappe, p. 160.

(4) NEPHESH indique non la vie de l'être,mais la vie dans l'être, l'âme selon le mot employé par les traducteurs. Trois racines distinctes composent ce mot important. Elles sont dignes d'une haute attention : 1° NPh est la partie naturante de l'âme ; 2° PhE, la partie naturée ; 3° ÆSh, la

dans un sens identique : « Jéhovah forma donc l'homme....il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme reçut le souffle des vies, NEPHESH HAÏAH » (chap. II, vers. 7). Aucune différence n'est établie entre l'âme humaine et l'âme des animaux. Pourquoi, s'il s'agit de ceux-ci, le terme hébreu est-il traduit par « reptiles animés » (v.20) ou par « animaux qui ont la vie ? (vers.21.) Pourquoi, appliqué à la bête, désignerait-il une âme mortelle, et pour l'homme l'âme immortelle alors que rien ne les différencie ? La bénédiction divine est semblable pour les deux ; communs aussi sont leurs besoins puisqu'il est pourvu à leur nourriture (ce qui exclut toute idée d'immortalité). Tous doivent également « croître et multiplier ». Aucune distinction même n'est faite entre eux lorsque, s'adressant à Noé, Dieu lui dit : « Moi, je fais une transaction avec vous et avec vos descendants après vous ; avec toute créature vivante qui se trouve avec vous, les oiseaux, les bêtes, les animaux de la terre qui sont sortis de l'arche ». (*Genes*. IX, 10, 12).

Et au verset 15 : Je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec vous et avec toute âme qui vit (nephesh haïah) et anime la chair... »

C'est clair, précis, catégorique ! Mais qu'importe l'Ecriture ; l'Eglise veut que, par sa nature, sa destinée, sa possession future de Dieu, l'homme soit à une distance infinie de l'animal. A-t-elle donc oublié que saint Augustin a dit positivement que les bêtes ont une âme ? ([1]).

Elle ne reconnaît à celles-ci ni entendement, ni raisonnement, ni intelligence. Son opinion est basée sur ce que l'animal ne peut produire le feu. Faut-il donc lui apprendre ce que dit le missionnaire A.-L. Krapf « qui a vu de près les Dokos du midi de Kata et de Qurage (Abyssinie) et raconte ([2]) que ces sauvages ont tous les traits physiques d'une grande infériorité. Ils ne savent point allumer le feu ou

---

partie naturelle. De cette triade élémentaire résultait une unité ; telle est la composition et la signification hiéroglyphiques de l'âme. (F. d'Olivet *La langue hébraïque* etc., t. II, p. 51 note et p. 73 ; Lacour *Elohim* etc., p. 59. 60 du tome II.)

(1) August., enar. II in Ps. 29, n° 2.

(2) A.-L. Krapf *Reisen in Ostafrica* (Extrait de L'*Evolution animique* par G. Delanne, p. 77 et 78).

obtenir des produits du sol..... Ils errent nus dans les forêts ; incapables de construire une hutte, ils cherchent généralement un abri sur les arbres ».

« Les Dokos ignorent à peu près la pudeur et ne supportent que des liens de famille bien éphémères ; après l'allaitement, la mère ne tarde pas à abandonner ses petits ».

Combien ces exemples, ainsi qu'une grande quantité d'autres semblables, dénotent la supériorité de cette race sur des animaux tels que l'éléphant, le singe ou le chien ! Comme l'on comprend mieux le créateur et quelle haute idée l'Eglise donne de lui en affirmant que de semblables créatures sont faites « à son image » !!!

(A suivre) LUSSŒR.

LES FAITS

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE

Extrait du Temps, *de Paris, 19 juillet 1900*



Cinq citoyens américains, tous défunts — et dont l'un est un ancien médium nommé Stainton Moses, tandis que les quatre autres déguisent modestement leurs noms véritables sous les pseudonymes de Rector, Imperator, Doctor et Prudens — ont fondé, là-haut, une société dont le principal objet est de démontrer à leurs compatriotes vivants la réalité de la vie future. Et, depuis plusieurs années déjà, ils procèdent à cette démonstration, dont le succès est d'autant plus vif qu'ils y procèdent, en quelque sorte, « à l'américaine ». Je veux dire qu'au lieu de s'attarder aux preuves théoriques de l'immortalité de l'âme, telles que les ont péniblement inventées de vieux professeurs de philosophie, ils se sont avisés d'une preuve éminemment pratique, qui consiste à mettre les vivants en rapport direct avec des parents ou des amis morts. La société qu'ont fondée ces propagandistes d'outre-tombe se trouve être, ainsi, quelque chose comme une agence de communications entre la terre et le ciel. Si, par exemple, un lecteur du *Temps* désirait être définitivement soulagé de ses doutes au sujet de la survivance de l'âme après

la mort, il n'aurait qu'à se rendre à New-York, à y demander l'adresse (universellement connue) de Mrs Piper, et à prier cette dame de le mettre en relation, par l'intermédiaire de Rector ou de Prudens, avec un oncle, ou un grand-père, ou un camarade de collège, à la seule condition que le personnage appelé de cette façon fût mort, et mort déjà depuis plusieurs années : car l'expérience a établi que les morts se rendent d'autant plus volontiers aux invitations de Mrs Piper et de ses célestes associés qu'ils ont quitté la terre depuis plus longtemps. Notre lecteur pourrait ensuite poser à son mort autant de questions qu'il voudrait : par la main de Mrs Piper, Rector et Prudens lui transmettraient ses réponses ; et comme ces réponses seraient certainement exactes, du moins en grande partie, force serait à notre lecteur de conclure, après les avoir contrôlées, que la vie future existe réellement, puisque des morts qu'il connaît continuent, non seulement à vivre, mais à se souvenir de leur vie terrestre.

Qu'on ne croie pas surtout qu'il s'agisse là d'une plaisanterie ! Ces communications célo-terrestres de Mrs Piper que j'ai déjà eu l'occasion de signaler, sont au contraire si sérieuses et si positives qu'elles ont fourni la matière de tout un gros volume que s'apprête à publier la Société américaine des Recherches psychiques. Et, en attendant que paraisse ce volume, un savant médecin américain, le docteur James Hervey Hyslop, nous rend compte, dans le *Harper's Magazine*, d'expériences récemment faites par lui avec un luxe extraordinaire de contrôles, de contre-épreuves, et de vingt autres précautions scientifiques.

Ayant appris les réponses obtenues d'outre-tombe par M. Hodgson, le docteur Hyslop a d'abord pensé qu'elles pouvaient s'expliquer d'une façon naturelle ou tout au moins à peu près naturelle — par ce qu'on appelle la télépathie. Il a pensé que Mrs Piper, au lieu d'interroger de véritables morts, se bornait à lire dans le cerveau de M. Hodgson, et à lui donner comme venant du ciel des renseignements qu'elle tenait simplement de lui-même. La télépathie, qui, il y a vingt ans encore, passait pour une folle chimère, paraît être aujourd'hui chose admise des savants, même les moins romanesques. On est désormais d'accord pour reconnaître que certaines personnes ont le don de deviner, de près ou de loin, les idées et les sentiments d'autres personnes ; et l'on va même jusqu'à reconnaître, si

je ne me trompe, que les mourants ont le don d'annoncer, à distance, leur mort aux personnes qui leur sont le plus chères. Le docteur Hyslop, en tout cas, ne voyait pas d'inconvénients à reconnaître tout cela; et, en apprenant le résultat des expériences de M. Hodgson, il s'est promis de rechercher en quelle mesure ces expériences pouvaient s'expliquer par la télépathie. Il a donc imaginé de ne point poser directement ses questions à Mrs Piper, mais de les lui poser par l'intermédiaire de M. Hodgson : car ainsi Mrs Piper ne pouvait certes pas lire dans le cerveau de son questionneur des réponses que celui-ci ignorait tout à fait. Et pour s'entourer de plus de garanties, le docteur Hyslop a encore résolu de ne poser que des questions dont il ignorait lui-même la réponse. Il a, par exemple, fait appeler son père et l'a interrogé sur des détails se rapportant aux années qui ont précédé sa naissance : il a demandé à son père de quelle maladie était mort tel de ses frères qui était mort à l'âge de quinze ans; ou bien il lui a demandé quels objets il avait eus dans sa chambre d'étudiant, quel costume il avait porté durant ses fiançailles. Il a ainsi posé à son père près de 200 questions; il a ensuite scrupuleusement vérifié l'exactitude des réponses, parcourant de long en large les Etats-Unis pour arriver à connaître un menu détail de l'histoire de sa famille; et il a enfin calculé que sur ces 200 questions adressées à son père, il avait obtenu 152 réponses absolument exactes, 16 absolument inexactes et 32 douteuses, faute de pouvoir être contrôlées. La télépathie, décidément, ne suffisait pas à expliquer les expériences de Mrs Piper; et c'est ainsi que le docteur Hyslop s'est vu contraint, lui aussi, à adopter l'hypothèse de la vie future.

Veut-on, maintenant, quelques exemples plus précis de sa méthode et des résultats qu'il en a tirés? En voici deux ou trois, que je prends au hasard. Un jour, M. Hyslop demande à son père quels remèdes il lui a apportés de la pharmacie pendant sa dernière maladie. — De l'arsenic et de la strychine! répond le vénérable défunt. Or M. Hyslop n'avait apporté à son père que de l'arsenic; mais, vérification faite, il apprend que son père a eu également à absorber de la strychine. Un autre jour, le père de M. Hyslop décrit à son fils un bonnet que sa femme a brodé pour lui, et un canif dont il s'est servi pour nettoyer ses ongles. M. Hyslop croit à une erreur, n'ayant jamais connu ces deux

objets; mais, vérification faite, il retrouve le bonnet et le canif chez sa belle-mère, la seconde femme de son père. Un autre jour encore, feu M. Hyslop père dit à son fils que, au cours d'un voyage dans l'Ohio, il a rencontré un professeur et s'est entretenu avec lui d'un de ses enfants. M. Hyslop se rend dans l'Ohio, découvre le professeur et obtient de celui-ci la confirmation du récit de son père.

M. Hyslop a aussi interrogé des oncles, des cousins. A eux aussi il a demandé des choses qu'il ignorait; et eux aussi lui ont fait des réponses qui, pour la plupart, se sont trouvées exactes. Il remplit de ces réponses diverses quinze colonnes du *Harper's Magazine*. Et à moins de mettre en doute sa véracité et celle des nombreux collègues qui ont assisté à ses expériences, on est bien forcé d'admettre que la télépathie la plus étendue ne suffit pas à rendre compte de révélations aussi singulières. M. Hyslop prend d'ailleurs la peine de nous exposer tout au long les motifs qui l'ont fait renoncer à cette hypothèse de la télépathie. Les erreurs mêmes, à son avis, achèvent d'exclure la possibilité de cette hypothèse : car plusieurs fois son père s'est trompé sur des points que lui, M. Hyslop, connaissait parfaitement, et sur lesquels, par suite, le médium avait toute chance de se renseigner. Son père lui a un jour parlé d'une flûte dont aurait essayé de jouer l'un de ses jeunes frères : or M. Hyslop se rappelait que ce frère avait quelque temps étudié la musique, mais il se rappelait aussi que c'était du violon qu'il avait joué, et non pas de la flûte. Enfin la télépathie est inconciliable avec la façon dont les personnes interrogées s'interrompent sans cesse, dans leurs réponses, pour traiter d'autres sujets, ou pour rectifier des réponses précédentes, ou pour céder la parole à d'autres personnes.

Non certes, la télépathie ne suffit pas à rendre compte des faits que nous signale le médecin américain. Mais alors, à supposer que ces faits soient exacts, quelle autre hypothèse suffira à en rendre compte ? M. Hyslop — timidement, en vérité — propose l'hypothèse de la vie future. Je regrette seulement qu'il n'ait pas interrogé plus en détail ses complaisants interlocuteurs sur le caractère de cette vie future, après avoir obtenu la preuve de sa réalité. Et faute de savoir de lui ce que deviennent les âmes après la mort, je ne puis m'empêcher de craindre que d'après le résultat de ses recherches, le sort de ces âmes ne soit pas beaucoup plus agréable, là-

haut, qu'il l'est ici-bas. Car le fait est qu'elles ont assez triste mine, à subir ainsi des interrogatoires qui ne laissent pas d'être quelque peu humiliants pour elles. On les pousse, on les retourne, on s'évertue à les prendre en faute, on les traite comme les juges d'instruction traitent les criminels, et les pauvres âmes se laissent faire, avec la patience et la complaisance de personnes qui s'ennuient et sont trop heureuses de trouver n'importe quel moyen de se distraire un peu. Ce n'est pas ainsi qu'on nous a accoutumés à nous représenter les morts ; et nous serions tentés de penser que, si la mort doit nous rendre pareils aux interlocuteurs de M. Hyslop, mieux vaudrait encore ne jamais mourir. Je sais que si j'avais, pour ma part, l'occasion d'interroger un mort, il y a mille sujets d'ordre général sur lesquels je m'empresserais de l'interroger avant de lui demander comment était fait son canif à nettoyer ses ongles. Mais peut-être, sur ces sujets, les morts de Mrs Piper se refusent-ils à répondre ? Peut-être ont-ils pour consigne de ne point aborder ces sujets, dans leurs entretiens avec les vivants, de façon à laisser à ceux-ci la douceur et le mérite de la libre croyance.

C'est là, en somme, une hypothèse très plausible, et qui se trouve même presque justifiée par l'une des réponses que M. Hyslop a reçues de son père. « Laisse en paix toutes tes théories, James ! » a dit un jour l'âme de ce digne vieillard. Moi aussi, j'ai passé toute ma vie à faire des théories, et qu'y ai-je gagné ? Mes pensées en sont, simplement, devenues plus embrouillées et moins satisfaisantes. Il y a un Dieu, un Dieu tout sachant et tout puissant : et pour le connaître, nous n'avons qu'à suivre ce qu'il y a de meilleur au fond de notre cœur. Et qu'importe après cela, que Swedenborg ait eu tort ou raison, puisque le fait est que nous sommes ici, en personne, et plus vivants que jamais ! » Puisse cette réponse de M. Hyslop père empêcher son fils et tous les savants, de nous « faire la théorie » de la vie future, le jour où l'existence de celle-ci sera définitivement démontrée avec toute la vigueur des méthodes scientifiques !

Puissions-nous continuer à apprendre de notre cœur, et non point de la science, ce que deviennent après la mort les âmes que nous avons aimées ! Et puissions-nous avoir la patience d'attendre que nous les ayons rejointes, pour nous entretenir avec elles, au lieu de soumettre leurs paroles à un humiliant système de contre-

épreuves et de vérifications. « James, laisse en paix tes théories. » Ce sage conseil est encore, peut-être, ce que nous offre de plus précieux le très intéressant travail de M. Hyslop.

T. DE WYZEWA.

*
* *

Voici donc, une fois de plus, affirmée l'existence de l'âme et son immortalité et affirmée par des savants qui étaient incrédules. M. de Wyzewa est d'une parfaite bonne foi dans son compte rendu des expériences du professeur Hyslop, mais son incrédulité lui fait faire des objections qui ne sont guère raisonnables. Il s'étonne que les esprits donnent des détails minutieux et précis sur leur vie passée et qu'ils veuillent bien répondre à nos demandes, tandis qu'ils ne disent rien de leur existence actuelle. C'est là une remarque peu fondée, car c'est justement ces menus faits, en très grand nombre, rapportés par le père du Dr Hyslop qui établissent son identité et qui empêchent ces révélations d'être mises sur le compte de la claivoyance ou de la télépathie. Lorsque les savants auront acquis la certitude expérimentale de la survie, ils n'auront qu'à interroger tous les esprits qui se manifestent sur leur genre de vie fluidique, et à faire un catalogue de leurs réponses. Alors ils connaîtront les conditions physiques et morales de l'existence dans l'au-delà, et ils seront surpris de constater qu'Allan Kardec les a indiquées, il y a quarante ans, dans ses ouvrages, qui seront les pierres angulaires de la science du monde invisible.

Il faut louer la sagesse des Esprits directeurs de Mrs. Piper. Sachant qu'ils ont affaire à des matérialistes qui n'attachent d'importance qu'aux faits vérifiables, ils ne leur donnent que la pâture qui leur convient. Ils savent bien que des notions précises sur la vie future ne seraient pas comprises par ces positivistes, dont la mentalité a besoin d'évoluer encore, avant d'être capable de concevoir les conditions d'une vie dans l'erraticité.

A tous ceux qui réclament des preuves d'identité, nous signalons le récit du professeur Hyslop et nous attendons une *réfutation scientifique* de ces faits, démontrant qu'ils ne sont pas dus à des âmes ayant vécu sur la terre.

NOTE DE LA RÉDACTION.



Discours prononcé le 31 mars
SUR LA TOMBE D'ALLAN KARDEC

MESDAMES ET MESSIEURS,

CHERS FRÈRES ET SŒURS EN CROYANCE,

Après les beaux et brillants discours que vous venez d'entendre, bien faible vous paraîtra ma parole, mais en ajoutant mon humble hommage aux accents de plus large envergure de mes prédécesseurs, je voudrais pouvoir vous faire part de l'impression immense que je ressens, de la solidarité qui nous unit tous dans une émotion commune, celle du respect et de la reconnaissance envers le maître vénéré que nous venons saluer aujourd'hui.

Je voudrais pouvoir dire aux jeunes, au nom des jeunes, quel attendrissement s'empare de nos âmes, quel élan d'amour fait vibrer nos cœurs, à l'étude et à la compréhension des problèmes psychologiques qui nous font croire en Dieu, croire en un monde spirituel et croire surtout aux vies successives, à la récompense de notre travail et à l'expiation de nos mauvaises actions dans les vies précédentes. Nous voulons, en ce jour, honorer le fondateur de cette croyance, de cette philosophie dont nous sommes fiers ; nous voulons célébrer Allan Kardec; nous accomplissons ainsi, non pas seulement un simple devoir de gratitude envers celui dont la vie nous donna le plus bel exemple du labeur, de l'abnégation et du dévouement, mais encore un acte d'union et de confraternité spirite. Nous désirons montrer à tous que nous sommes à l'unisson, que s'il nous arrive d'être parfois divisés quant à l'attribution de la cause, l'effet n'en reste pas moins réel, probant, irréprochable, et la conséquence morale qui en découle, haute, sublime, harmonieuse et divine.

Nous nous devons aussi de proclamer devant le monde entier qu'il existe une panacée du mal social des humains et que ce remède consiste en un pansement de toutes les plaies intellectuelles par la conviction que donne le spiritisme, par la théorie et la pratique rigoureuses et intelligentes de sa doctrine, et par leur application aux événements et à la vie de chaque jour.

A la différence des églises dogmatiques, des écoles matérialistes,

et de toutes les professions de foi ayant un but uniquement temporel, lesquelles vieilliront en général et disparaîtront plus ou moins tôt avec les hommes qui les ont créées, la véracité du fait spirite semble défier les injures du temps en conservant une perpétuelle jeunesse. Il participe à la force et à la stabilité morale des peuples, auxquels il fait comprendre qu'il est un essor plus beau de l'âme humaine et plus noble, parce que plus difficile à réaliser, ayant à combattre la routine, les fausses conjectures et le fanatisme religieux.

Le spiritisme, comme un arbre géant dont les racines sont dans nos cœurs, prospère et croît sans cesse, et ses rameaux vivifiants reçoivent toujours une sève nouvelle ; il traverse, grandiose dans ses conceptions et de plus en plus fort, les événements et les âges.

Notre doctrine commence la 43me année de son existence, c'est-à-dire, il y a 43 ans qu'Allan Kardec faisait paraître le premier volume du « Livre des Esprits » qui contient les principes fondamentaux dont l'idée, germe puissant et fécond, se dispersera sur toute la terre, car nous avons puisé en tes ouvrages, ô maître, autre chose que l'étude abstraite des manifestations spirites, autre chose encore que la contemplation mystique et visionnaire des phénomènes ultra-terrestres, nous avons puisé, dis-je, une parcelle du feu sacré qui brûlait en ton âme et que tu as su communiquer à tous ceux qui ont la satisfaction de connaître ton œuvre, restée à jamais le seul et impérissable monument destiné à renouveler l'éducation sociale, politique et morale de la jeunesse présente et des hommes de l'avenir.

Cette théorie qui prouve l'existence d'un monde spirituel, apprend à quiconque veut s'en donner la peine, le pourquoi des êtres et des choses, nous divulgue dans sa simplicité le lieu de séjour de nos frères, de nos parents, de nos amis que nous croyions perdus, mais qui sont autour de nous, qui se meuvent, qui agissent encore comme s'ils étaient avec nous, nous inspirant tout le bien qu'il est en notre pouvoir de faire, seulement de par le libre-arbitre, avec le loisir d'agir selon notre conscience, pour avancer ou retarder facultativement notre progrès et différer en quelque sorte notre droit au partage de la récompense.

D'accord avec la pratique, la nouvelle théorie nous dévoile également l'Unité Divine dans son principe, dans ses attributs, dans

son caractère, dans sa méthode ; elle écarte et réfute comme illogique la fausse interprétation d'un Jésus, fils de Dieu, et nous apprend à connaître le vrai Jésus, comme un prophète, comme un médium, surtout comme un grand initiateur et sublime martyr, venu s'incarner sur la terre afin de détruire un peu de cet égoïsme qui régnait dans le sein des nations, afin de leur inculquer les premières notions de cette révélation caractéristique qui devait être promulguée bien longtemps après, et dont les lois de liberté en répandant la lumière leur ont fait entrevoir l'évolution émancipatrice des masses et la synthèse de la vie humaine par l'analyse de la vie spirituelle.

Au seuil du vingtième siècle, il est peut-être beau de regarder, d'admirer autour de soi, les progrès, les merveilles scientifiques accomplis dans l'ordre matériel, mais c'est le cœur douloureux et les yeux voilés de larmes que nous frémissons à la lecture des récents événements qui font rougir des peuplades moins civilisées et qui soulèvent d'indignation l'humanité entière.

Qu'il me soit permis, ici, en passant, d'adresser un souvenir ému de libre-pensée à tous ces soldats tombés par milliers dans les deux camps, sur le dernier champ de bataille, victimes de l'ambition abjecte d'hommes sinistres aux sentiments émoussés.

C'est pourquoi nous voulons donner une orientation plus haute à notre idéal, plus conforme à l'amour et à la fraternité que Christ a enseigné sur terre et que nous devons chercher à réaliser.

Il faut que désormais notre tâche, plus ardue, mais plus élevée aussi, soit remplie sans faiblesses, que nous travaillions ensemble avec nos frères incarnés et désincarnés, à lutter contre les préjugés, à saper le mal par sa base, chacun dans la mesure de ses moyens, si bien que dans un avenir que nous désirons prochain, nous considérions les frontières de la patrie éloignées aux confins des terres habitées et que les chants de guerre, les espérances de victoire, l'évocation du Dieu des armées, le paradis d'Odin soient désormais relégués à l'arrière-plan et appréciés ainsi qu'une impression néfaste des générations disparues.

Aussi, aujourd'hui que nous savons ce que nous sommes, d'où nous venons et où nous allons, souhaitons-nous, l'avènement du jour où nous pourrons voir en tout homme un semblable et en tout être pensant un frère, et cette action ne doit pas se borner à

une déclaration vaine et éphémère, mais bien faire partie de nos méditations habituelles, de manière à en préparer la réalisation par une propagande de chaque instant.

Et maintenant, grâce à vous, ô Maître, nous pourrons désormais écouter en nous la voix de l'esprit, l'ange diaphane de nos rêves, redisant à notre âme l'harmonie de l'univers, les splendeurs du ciel bleu, la beauté de la création, l'amour de la nature ; murmurant la compassion pour les faibles, la consolation pour les affligés, la fraternité pour tous ; nous emportant de son vol majestueux vers les régions éthérées où règne le bonheur, que nous atteindrons par la connaissance exacte de la vie de l'au-delà, l'affranchissement des hommes, la conquête pacifique par la pratique de vos sages maximes, la diffusion de vos préceptes, de notre doctrine, la seule religion des siècles futurs qui a la raison pour base, la vérité pour but, la science pour moyen et la charité pour emblème.

ALBERT PERRET.

Faillite des Religions

PAR

PAUL GRANDEL

(*suite*) (1)

Faut-il abandonner l'homme à l'orgueil, à l'égoïsme ou à la faiblesse et la pusillanimité devant la volonté du prêtre et la crainte de l'enfer, lorsque nous entrevoyons une nouvelle doctrine saine et réconfortante ?

La jeunesse, bourrée de connaissances diverses, n'est pas préparée à la lutte pour la vie, à la lutte contre la perversité, et encore moins à la lutte contre soi-même.

Que la jeunesse sorte des écoles de hautes marques, dominées et dirigées par toute espèce de sectes religieuses, ou des écoles de l'Etat, elle n'a rien qui puisse la prémunir contre les tentations du vice, rien qui la garantisse de trop vives déceptions. La famille est rarement apte à guider le jeune homme, elle lui impose un culte ou lui jette la bride sur le cou en applaudissant à ses fredaines amoureuses. Il n'est pas rare de voir des

(1) Voir le numéro de mai 1900.

mères s'enorgueillir d'avoir des fils ardents au plaisir et des pères sourire en se rengorgeant.

Le mariage se discute légèrement en supputant le chiffre de la dot et des convenances sociales, sans tenir assez compte de la sympathie, de la similitude des goûts, des pensées entre ces deux êtres qu'on unit pour la vie, en vue de remplir la grande loi de procréation, de continuation et d'amélioration de la race humaine ; ce dont se doute à peine la jeune fille qui doit rester d'une ignorance niaise, au risque de prendre son mari en aversion.

Tout est non-sens, coutumes, convenances, formules, dans notre organisation sociale.

Les positivistes, en jetant leurs blasphèmes à la vie, finissent souvent par un — Qui sait ! — Et ils se laissent convaincre qu'il est préférable, dans le doute, de se rendre à l'Eglise et de faire amende honorable !

L'homme est facilement repris, emporté par la marée boueuse des antiques erreurs, qui bat, sans se lasser, le sable sur lequel le scepticisme construit les monuments et inscrit les préceptes du dogme positiviste aride et désolant.

Le spiritualisme vague et nuageux ne saurait satisfaire la foule. Fatiguée d'une métaphysique incompréhensible, d'une attente des temps meilleurs depuis si longtemps annoncés et toujours retardés, elle cherche d'autres consolations dans une croyance accessible à l'intelligence et à des faits probants.

Les révélations spirites éclairent d'une vive lumière les anomalies de l'être étrange qui se sacre si grand, qu'il veut tout savoir, et prétend que ce qu'il ignore ne saurait exister.

Mais les révélations, consolantes et sensées, des désincarnés créent des devoirs sérieux et parfois difficiles à remplir. L'homme se trouve au début d'une longue route pleine d'obstacles qu'il doit surmonter s'il a pour objectif son amélioration.

Le bien est facile à comprendre, il ne faut, pour l'enseigner, ni la didactique religieuse, ni les discours ampoulés des prédicateurs, ni les mystiques dissertations des saints et saintes ; tout se résume dans la morale du Christ : — Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Dégagez-vous le plus possible des passions.

L'exagération qu'apporte l'Eglise à l'écrasement des sens est inhumaine et dangereuse ; l'homme est fait de chair, il en subit les besoins ; il y a des limites à observer en toutes choses, et nulle part les esprits ne conseillent d'imiter les ridicules épreuves imposées à certains ordres religieux. Les uns se flagellent, d'autres se privent de nourriture ou se séparent du

reste des humains et passent leur monotone existence, non dans la contemplation de la nature, mais devant des images et des statues, enfermés en cellules comme des criminels.

Voilà une vertu bien peu sûre d'elle-même, une religion inefficace, puisqu'elle ne garantit d'aucun danger et réduit ses croyants à se cacher derrière d'épaisses murailles pour fuir le mal.

XI

La plus violente passion qui domine l'humanité est l'amour L'être grossier cède à un besoin des sens qu'il satisfait comme l'animal, sans éveiller de sentiments nobles et bons. Chez l'homme affiné, l'amour peut au contraire conduire aux actes sublimes, et lorsqu'il est réciproque, il devient la sauvegarde de la femme, son soutien, sa force, tandis que l'homme y puise la délicatesse, l'idéalisme, qui le font souvent pencher vers une vague religiosité, comme si de ce foyer de tendresse et de dévouement, qui se révèle à lui dans les liens indissolubles d'une union basée sur l'estime et l'attrait irrésistible des sexes, se dégageait la prescience de la grandeur de l'âme et de son immortel principe, car les amants les plus épris se promettent de s'aimer au-delà de la mort.

Peu de femmes acceptent, sans en être douloureusement affectées, les conclusions du positivisme ; les autres, en pratiquant une religion dogmatique, s'effraient de penser que leur père, leurs frères, leur mari, leurs enfants, et encore d'autres êtres chers, peuvent être éternellement damnés pour de légères infractions aux lois de l'Eglise.

Nous pouvons tenir compte, sans être accusés d'avoir un esprit trop enclin à la crédulité, des civilisations antiques et de la croyance, répandue à tous les âges du monde et chez toutes les nations, qu'il existe en l'homme un principe immortel qui suffirait à établir la base de la morale.

Le spiritisme, par l'apparition des esprits et les communications qui s'établissent avec eux, nous fait admettre une justice extra-terrestre.

L'homme, en acceptant la foi en la survivance de l'âme et en la réincarnation, se pliera mieux aux devoirs et aux charges imposés par l'état social. Il ne bornera plus l'univers à sa personnalité, n'aura plus la prétention d'agir mieux que tout autre, il conviendra de ses imperfections et cherchera à s'améliorer.

Pour parvenir à ce but, et contrairement aux enseignements de l'Eglise, il soignera son corps, veillera au maintien de sa santé. On n'enseigne pas assez aux jeunes gens la tempérance, l'hygiène et la nécessité de garantir le bon fonctionnement du corps humain.

L'Eglise, toujours imbue d'anciennes erreurs, fait peu de cas de la loque humaine, la fustige, la malmène, la cloître comme si elle était

indépendante de l'âme. C'est une profonde erreur, l'âme ne peut se manifester et progresser que par la matière. Le corps est un instrument extrêmement délicat, aux rouages compliqués, il vibre plus ou moins et doit être ménagé, soigné, pour fonctionner avec régularité et ne pas nous causer d'intolérables souffrances.

L'Eglise s'intéresse peu à l'hygiène, qui devrait être imposée au peuple bien plus que les cérémonies du dogme. C'est respecter son moi immortel que de tenir en bon état le vêtement qui l'enserre.

Les passions délabrent la santé lorsqu'on leur donne libre essor. Elles abrègent la vie, accablent de maux et d'infirmités celui qui s'y adonne et abaissent l'esprit, le font le vassal, l'esclave des sensations.

Les excès de l'amour entraînent avec eux mille dangers de différente nature pour les deux sexes. Les conséquences les plus désastreuses pour la santé et la morale en découlent. Cette question capitale est, à cause de la réprobation religieuse, mal comprise des jeunes gens et des jeunes filles. Des examens de conscience sur des questions obscènes éveillent trop tôt la curiosité sensuelle.

Le sentiment en amour est conspué, bafoué. Les uns, les sceptiques, se dépravent en courant à la recherche d'une sensation neuve ; les autres, de la classe laborieuse, cèdent à l'instinct naturel sans penser aux dangers des liaisons prématurées. Quelles luttes, quelles souffrances, quelle misère subit la malheureuse fille lorsque naît un fruit de ces amours de passage !

Fruit maudit, rejeté de l'Eglise et de la vie sociale qui marque d'opprobre l'œuvre de chair conçue en dehors de l'union approuvée par la loi et bénie par l'Eglise. Cet être, parfois contaminé par la misère physiologique des ascendants, est souvent poussé au vice et à la révolte, car la société n'a point de pitié ni d'indulgence pour la première faute du malheureux.

Nulle part, les enfants issus de ces liens fugaces, abandonnés à l'assistance publique, ne trouveront la tendresse, les élans du cœur, l'indulgence qui étouffent le mal et font éclore le bien. Ils paieront leur dette à la patrie, mais ils ne pourront compter sur leur pitance quotidienne que le jour où un méfait les jettera aux maisons de correction et en prison, qui sont les pires écoles de démoralisation.

Ils grouillent dans les grandes villes, ces misérables qui haïssent la société parce que la bonté, la raison n'ont pu s'éveiller en eux, et qui ne connaissent comme gaîté que la débauche et le rictus de l'ivresse.

Le catholicisme n'enseigne pas la grande fraternité, il ne sait pas relever, améliorer réellement l'homme. Il enseigne un dogme suranné, des rites et une morale impraticable en ce qu'il demande la perfection inac-

cessible et donne comme type du bien une grande et pure figure qui prêcha une doctrine qui serait aujourd'hui considérée comme subversive et dangereuse.

Les premiers chrétiens furent des socialistes, des collectivistes, ils dépouillaient leurs dignitaires, les nommaient d'office et quand les malheureux redevenaient de simples fidèles, ils ne possédaient plus rien. Beaucoup de croyants donnaient leurs biens à une communauté, parce qu'ils attendaient d'un moment à l'autre la fin du monde.

« Quiconque vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, ses enfants, « ses frères, ses sœurs, n'est pas digne d'être mon disciple », dit un concile au nom du Christ.

L'Eglise détruit la famille comme la propriété.

Comment peut-elle, avec cette tendance qui reste la même aujourd'hui, tout en se dissimulant sous des sophismes et d'hypocrites dissertations sur les sujets les moins discutables pour elle, préparer le bonheur d'un ménage et l'union des sexes ?

Dans la classe bourgeoise, l'homme ne peut se marier tôt, il craint les charges de la famille et cherche une dot pour ne pas déchoir aux yeux de ses amis et de ses connaissances. Les jeunes années se gâchent souvent dans des amours de passage, où presque toujours le plus honnête est dupé.

Les jeunes filles, élevées au couvent par des femmes vouées au célibat, qui ont renoncé à leurs parents et à la société, ne sont point préparées aux luttes, aux charges et aux devoirs du mariage.

Pour le grand ravissement des hommes qui ont souvent épuisé toute la gamme des sensations, les jeunes filles doivent demeurer d'une ignorance niaise qui contraint leur mère à ne les point quitter un instant et les fait trop souvent tomber des plus idéales rêveries, des plus délicieuses espérances, aux plus décevantes réalités.

N'ayant aucune idée du mariage, elles l'acceptent sans crainte ; ne connaissant rien du caractère masculin, elles vont de déceptions en déceptions et se jettent dans le tourbillon des distractions mondaines où souvent elles se perdent en entraînant, dans la folie d'un luxe exagéré et par de coupables faiblesses, l'honneur de la famille et le calme du foyer.

Pourquoi tant d'inconséquence, pourquoi ne pas parler à la jeune fille de la maternité, de l'amour et du mariage comme de choses graves auxquelles il faut se préparer par l'habitude du travail et la pratique du devoir?

Le spiritisme n'abaisse pas la femme comme le fait l'Eglise, il la présente comme d'égale valeur, il la fait la compagne de l'homme et lui met en main le flambeau de l'idéal qui éclaire les abîmes du vice qu'il faut éviter

et les hautes cimes de la perfection morale qu'il faut tenter d'atteindre pour y déposer le dernier vêtement charnel et de là s'élancer vers des sphères meilleures.

C'est plus sage et moins dangereux que le mysticisme hystérique et le questionnaire impudique des prêtres, qui enseignent aux jeunes femmes et parfois aux jeunes filles ce qu'elles devraient ignorer et ce qu'eux-mêmes ne peuvent ni juger ni comprendre, puisqu'ils n'ont jamais vibré sous les émotions de l'amour, ni lutté avec les passions dont on les tient prudemment éloignés.

Nous ne contestons pas la valeur morale d'un certain nombre de prêtres ; il y a, dans l'Eglise comme partout, des hommes vertueux et bons, mais ils doivent restreindre leurs enseignements aux mille inepties d'une scolastique diffuse, pleine de non sens, faite, défaite et refaite durant des siècles. Ils retombent toujours dans l'étroite pratique d'une religion mortelle pour l'élévation de l'intelligence, le développement de la raison, en laissant, par de jésuitiques détours, pleine licence aux débordements des passions.

L'homme gagne rarement une fortune par son propre travail, il amasse d'autant plus qu'il fait mouvoir plus de bras humains, et tous ceux qui emploient l'instrument vivant et pensant n'ont en général qu'un seul but : faire produire beaucoup en rétribuant le moins possible.

Cet état social, établi sur une égalité dérisoire, met le peuple en désarroi. L'ouvrier réduit à l'état de machines, n'ayant en perspective qu'une vieillesse misérable, sollicitée par la vue d'un luxe exagéré, développé contre toutes les règles de la sagesse et de la morale, ne cherche plus que des sensations grossières, et se vautre dans quelque ignoble bouge, se gorgent de boissons frelatées et malsaines qui détruisent sa santé et réduisent sa famille à la misère et à l'avilissement.

Les lois et les religions approuvées par l'Etat restent impuissantes à réprimer, à enrayer le mal, et prouvent ainsi leur insuffisance et parfois leur inutilité.

Tant que les hommes n'auront point de souci de leur dignité, tant que leur intérêt personnel et le soin de leur avenir matériel seront les seuls moteurs de leurs actions, ils succomberont sous la sollicitation des plaisirs qu'ils rechercheront selon leur nature, plus ou moins affinée, plus ou moins avancée.

Le financier, soutien du prêtre et de l'Eglise, thésaurisera en pressurant les faibles Avec cet or, il payera les filles de haute marque et sera glorieux d'étaler aux yeux des badauds émerveillés et des envieux la courtisane couverte de bijoux princiers et de toilettes royales.

Pour ces faiblesses, ces chutes profondes, les catholiques ont des trésors d'indulgence. « La chair est faible » dit l'Eglise en sollicitant

humblement la générosité de la femme qui s'est vendue aux plus offrants.

Qui maintiendra les femmes dans le devoir ? La conscience ! Mais cette conscience reste sinon muette, du moins impuissante, lorsqu'on ne l'a pas armée d'une morale philosophique.

La jeune fille chaste et sérieuse, est moins recherchée, moins comprise que la femme légère, futile et papillonnante. Mondaine qui se joue de l'amour et n'y voit qu'un sujet de distraction. L'homme lui-même se rend si peu compte des devoirs du mariage qu'il fait parfois regretter à sa compagne d'avoir choisi la route aride et monotone de la fidélité et de l'austère vertu.

Si tous deux, animés d'une même croyance, d'un même désir, se soutenaient mutuellement durant l'étape terrestre, quelle puissance n'auraient-ils pas pour s'améliorer en améliorant les autres !

Après les luttes incessantes que donnent les charges de la vie et le travail quotidien, l'homme a besoin de repos, d'apaisement, de distractions qu'il peut trouver autour de lui. Les arts, l'étude d'une science naturelle, la société de ses semblables sont une source saine et pure de joies, de passe-temps salutaires. Mais il reste l'heure indécise, le crépuscule où l'âme se replie sur elle-même, cherche sa voie, s'inquiète de l'au-delà. Si le spiritisme a ouvert le livre de l'antique science, si l'esprit s'y est complu, l'homme et la femme unis de pensées, d'aspirations identiques se trouveront réconfortés par la bienfaisante croyance et se détacheront des mesquineries de l'existence.

(A suivre.)

Ouvrages Nouveaux

UNUM SINT !

DÉDIÉ AU CONGRÈS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS DE 1900

par Ara del Colle (Jouve et Boyer, éditeurs)

Cette étude n'est destinée qu'à un public très restreint, à ceux-là seulement qu'une culture spéciale met à même d'en saisir la portée. Je crois cependant qu'elle répond aux aspirations de quiconque lève la tête au-dessus des lettres mortes, et grâce à un plagiat qui me permet d'être impersonnelle, tout en acceptant la responsabilité de chacune de mes paroles, j'espère que mes amis y trouveront tous un écho de leurs propres pensées. Quant à ceux auxquels s'adressent les vivacités de mon style, ils trouveront que je manque d'aménité à leur égard. Loin de ses

contredire, je déclare au contraire être de leur avis et je prétends que toute atténuation de la pensée, lorsqu'il s'agit de défendre la Vérité Eternelle, n'est au fond qu'une lâcheté dissimulée et un grand fonds d'égoïsme se parant de tolérance ; tolérance de quoi ? Des jongleries, du « vague-à-l'âme », des bourdes théosophiques, du dévergondage intellectuel ? Non, mille fois non ! La vérité, en définitive, n'est pas une loque que l'on plie ou déplie selon que le vent souffle dans une direction ou dans une autre. Ce n'est pas une prostituée, non plus, qui se donne à qui prétend la prendre et il ne suffit pas de dire que l'on a « le Divin en soi », mais il faut encore pouvoir justifier cette prétention, en prouvant, *par des faits*, que les choses terrestres ont été assez dominées pour permettre l'intelligence des choses célestes. Jusqu'à acquisition de pareille preuve, nul n'est tenu de canoniser les amours-propres, ni d'accorder aux prôneurs d'eux-mêmes autre chose que cette indulgence qui apprend à tenir compte de toutes les misères humaines. Assez de procédés moutonniers comme cela, lorsqu'il s'agit de défendre le Christ et son Œuvre, si outragée de nos jours! D'ailleurs que sauraient importer quelques haines de plus et des piqûres encore plus envenimées à qui a toujours dédaigné la popularité et les avances de coterie !

L. A. DE POLOZOW.

*
* *

SCIENCES OCCULTES

par STELLA (prix 3 francs chez l'auteur, 8, cité Gaillard, Paris)

Toutes les sciences de divination sont fort à la mode, et Mme Stella qui s'est fait un nom parmi les meilleures pythonisses modernes, livre au public quelques-unes de ses observations, de celles qui lui ont permis de conquérir la maitrise dans son art. Cette brochure comprend plusieurs parties. La première a trait à la graphologie. Nous savons maintenant, grâce aux recherches entreprises par MM. Ch. Richet. Héricourt, de Rochas, etc., qu'il existe une relation entre l'écriture d'une personne et son caractère. On peut faire varier considérablement l'écriture d'un sujet en lui donnant des suggestions de personnalités diverses et l'on s'aperçoit que le graphisme de l'écrivain change en même temps que le sujet se figure être tel ou tel personnage. Il y a donc un rapport entre la manière dont on écrit et la disposition d'esprit dans laquelle on se trouve à ce moment. Peut-on, par des observations nombreuses, établir des règles générales qui permettent à la seule inspection d'une lettre de connaître le caractère de son auteur ? L'auteur le croit et nous initie à ses observations personnelles. Mme Stella résume ses recherches sur la clarté, la forme, les majuscules, les finales, l'épaisseur, l'inclinaison, la liaison, la hauteur, l'ascendance, le gladiolage, les traits et les joints, les crochets et les boucles de l'écriture. Il doit falloir une grande pratique pour se recon-

naître au milieu de ces indications qui ne concordent pas toujours entre elles, c'est pourquoi nous croyons que les personnes qui décrivent avec exactitude le caractère d'un individu qui leur est inconnu, par la seule inspection d'une lettre, doivent posséder une forte dose d'intuition, aidée par cette faculté que l'on appelle la psychométrie.

Dans la seconde partie, il s'agit de la main, et ici la science illustrée par Desbarolles et d'Apentigny a encore à s'enrichir des notes et observations personnelles à l'auteur. Nous sommes trop incompétents pour porter un jugement motivé sur ces matières, mais on ne peut nier cependant que la chiromancie n'ait parfois donné de surprenants résultats. Il en est de même pour l'astrologie, dont nous ne concevons pas bien le principe, mais qui peut avoir dans ses formules quelques rudiments de vérité. Il n'est pas niable que toute vie ici-bas dépende du soleil, ceci est clairement démontré par la science. La lune exerce son pouvoir sur les parties liquides de la terre, et les autres planètes de notre système nous font sentir leur influence en modifiant la trajectoire que notre globe suit dans l'espace. Il n'est donc pas absurbe, *a priori*, d'imaginer que les planètes puissent influencer les êtres vivants, puisque tout se lie et tout s'enchaîne dans l'univers.

Mais que l'on ait déterminé rigoureusement quelle puissance possède Jupiter, plutôt que Saturne, et pourquoi cette puissance s'exercerait sur tel individu plutôt que sur son voisin qui est né en même temps, cela ne nous a jamais été démontré, et cependant il faudrait que nous connussions tous ces rapports pour que l'astrologie devînt une science positive.

Quoi qu'il en soit de ces remarques, le petit livre de Mme Stella est intéressant à consulter et fait réfléchir, qualité que ne possèdent pas beaucoup de gros et prétentieux bouquins.

* *
*

R. Yve-Plessis : Essai d'une Bibliographie française méthodique et raisonnée de la Sorcellerie et de la Possession démoniaque pour servir de suite et de complément à la *Bibliotheca Magica* de Græsse, aux *Catalogues* Sépher, Ouvaroff, d'Ourches et Guldenstubbe, S. de Guaita et aux divers travaux sur cette matière, avec sept planches hors texte. Préface d'Albert de Rochas. (1)

Ce n'est pas, comme on serait tenté de le croire, une vaine et fastidieuse occupation que la lecture d'un livre de bibliographie. Je ne sais rien de plus intéressant et de plus instructif sur la pensée humaine. Une bibliographie bien faite est à celle-ci ce qu'un diagrammagraphe est à une machine à vapeur. Elle note les aspects multiples et variés, les orientations générales et particulières et jusqu'aux pulsations intimes, si j'ose ainsi m'exprimer, de la pensée. Une bibliographie, comme celle de M. Yves-Plessis, relative à une seule question, indique, — aussi bien qu'un gra-

(1) 1 vol. gr. in-8°. Chacornac, 10 fr.

phique les pressions barométriques, par exemple, — l'importance et l'attention plus ou moins grandes que l'homme lui a successivement accordées.

L'ouvrage de M. Yve-Plessis comble heureusement une lacune. Nous ne possédions pas encore sur la *Sorcellerie* et la *Possession démoniaque* une bibliographie aussi complète.

M. Yve-Plessis l'a divisée en sept titres : 1° *généralités* (encyclopédies et dictionnaires généraux et spéciaux, traités généraux sur les sciences occultes, etc) ; 2° *L'Enfer et le Diable* ; 3° *L'Etat-Major du Diable : les Démons* (Magnétisme et spiritisme démoniaques (1) — obsession — apparitions — maisons hantées — lutins — farfadets — vampires — possession — incubes, succubes, etc) ; 4° *Milice du Diable : les Sorciers* (théorie et histoire de la sorcellerie — sabbat — lycanthropie — envoûtement — charmes — enchantements — talismans — grimoires — clavicules, etc) ; 5° *La chasse aux sorciers* (jurisprudence contre les sorciers — grands et petits procès) ; 6° *Œuvres d'imagination* ; 7° *Travaux partiels sur la démonologie.*

La plupart des 1793 numéros dont se compose cette bibliographie sont accompagnés de notes. Le chercheur et l'amateur de livres rares et curieux, y trouveront toutes les indications qu'ils peuvent désirer. Comme une bibliographie n'est jamais absolument complète, l'auteur se propose d'y ajouter bientôt un supplément.

M. Albert de Rochas a écrit pour ce livre une savante préface, où il explique la possibilité des sabbats et les phénomènes de lycanthropie.

Les sept planches hors texte, nécessiteraient plusieurs pages si on voulait les décrire convenablement. Il n'y a rien de plus saisissant, de plus curieux et en même temps de plus horripilant que ces scènes où l'on voit des sorcières, les unes se préparant pour le sabbat, les autres chevauchant des balais ou des boucs, des monstres à queue de serpent qui lancent des traits enflammés ou cabriolent ainsi que des clowns fantastiques ; des démons se servant de serpents en guise de verges ; des danses lascives ; des poses obscènes ; des chaudières chauffées avec des os humains où se préparent de terribles mixtures ou le repas de chair humaine des convives de Satan ; des têtes de morts, des tibias et des mains pêle-mêle avec des rats, des crapauds et des objets divers ; des singes qui se chauffent ; des poissons volants, des hiboux perchés sur des têtes de vieilles, des faces grimaçantes de démons ou de vampires aux formes horribles, bref toute la faune indescriptible de l'infernal royaume.

JACQUES BRIEU.

---

(1) Les ouvrages qui inculpent ou disculpent les spirites de satanisme, sont seuls cités.

CORRESPONDANCE

A Monsieur Gabriel Delanne



CHER CONFRÈRE,

S'il y a un Diable, comme M. Gaston Méry le soutient, et si ce drôle produit tous les phénomènes du Spiritisme, sa Majesté le Diable, en ce cas-là, a été convertie, et il est, à ce moment, le serviteur très laborieux, très fidèle, très sérieux, et très infatigable de notre Père céleste. C'est évident, n'est-ce pas ? Puisque les leçons que nous apprenons de nos instructeurs du monde invisible sont les suivantes : aimer le bon Dieu et nos voisins comme nous-mêmes ; vivre des vies pures ; chercher à faire le bien et à éviter le mal ; croire que notre âme est immortelle et que notre bonheur ou notre remords dans l'au-de là sera déterminé rigoureusement par notre conduite sur la terre ?

En effet, nos instructeurs spirituels affirment de nouveau tous les préceptes du Sermon sur la Montagne, tous les principes fondamentaux du christianisme primitif. Eh bien tout cela est entièrement opposé aux doctrines et aux tactiques attribuées à ce monstre grotesque, le Diable des théologiens.

Alors, il s'en suit, je le répète, que le Spiritisme a converti ce cher vieux pécheur, Monsieur Satan, à la vraie religion chrétienne. Quel triomphe pour nous ! Pour cette raison, M. Gaston Méry doit être infiniment reconnaissant au Spiritisme d'avoir fait ce que l'Eglise à manqué de faire, d'une manière signalée, pendant dix-neuf-siècles.

Harbinger of Light, Office Melbourne, Australie.

Votre confrère dévoué,
JAMES SMITH.

*
* *

Nantes, 17 juillet 1900.

En vous adressant ma cotisation pour le congrès spirite de 1900, je veux vous faire part d'une idée dont vous serez juge au point de vue de l'exécution.

J'ai remarqué qu'en causant spiritualisme avec beaucoup de personnes, parmi lesquelles un grand nombre de contradicteurs, quand on aborde ces questions, je n'arrivais à causer une impression sur mes interlocuteurs qu'en leur citant les noms de personnages de marque, savants, auteurs, poètes, artistes qui comptent parmi les adeptes de notre doctrine.

Je m'explique parfaitement ce sentiment bien conforme à notre nature moutonnière et l'exemple, surtout venant de haut, est encore la meilleure manière de prêcher. J'ai donc pensé qu'il devait être possible de créer ce que j'appellerai : le livre d'or du spiritisme ou du spiritualisme, sinon des deux à la fois.

Ce livre contiendrait, dans un ordre à déterminer, les noms des hommes les plus célèbres, qui, tant en France qu'à l'étranger, ont prêté à ces doctrines l'appui de leur talent ou de leur savoir.

Pour ceux qui ont écrit spécialement sur le spiritualisme, la chose est simple, et la nomenclature de leurs ouvrages après leur nom suffirait. Pour les autres qui, comme Victor Hugo, Vacquerie, par exemple, n'ont pas écrit sur ce sujet particulièrement, il suffirait d'une pensée exprimée par eux, ou de plusieurs. En dehors de la phrase où Victor Hugo demande d'examiner le phénomène spirite pour ne pas faire banqueroute à la vérité, son magnifique *Revenant* est bien l'œuvre d'un spirite. Lamartine, dans les premiers chants de la *Chute d'un Ange*, est aussi un spirite avant la lettre. Sartens, dans son discours de réception à l'académie, place le surnaturel au fond de tous les cœurs. Pezzani, le cardinal de Roux, etc., sans oublier J. Reynaud peuvent être considérés comme des spiritualistes au même titre que MM. Aksakof, Crookes, Gibier, L. Denis et vous-même.

La diffusion de nos idées n'aurait qu'à gagner par cette publication. Au lieu de tenir à des matérialistes, et le plus souvent, en pure perte, des raisonnements auxquels ils ne veulent ou ne peuvent rien comprendre, on tirerait de sa bibliothèque le « Livre d'or », bien fait, et on les engagerait à constater que les spirites ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. On arriverait, je crois, à diriger ainsi vers l'étude beaucoup de gens qui quand on leur en parle vous rient au nez, ce qui ne m'humilie pas, mais vous tournent les talons

Il faudrait que le *Livre d'or* fût d'un prix tel que tous pussent l'acquérir. Voilà l'idée, ou plutôt le germe de l'idée. Si cela ne vous dérange pas, dites-moi donc ce que vous en pensez.

Recevez, monsieur, mes plus cordiales salutations.

DE BONAFI.

Nous ne pouvons qu'approuver ce projet, que nous voudrions voir réalisé.

N. D. L. R.

Création d'un Institut
des Sciences psychiques
DE PARIS

L'attention publique étant vivement attirée depuis un certain nombre d'années sur les *phénomènes d'ordre physique*, une Société s'est formée pour l'étude rigoureusement scientifique et expérimentale de ces phénomènes et a fondé l'Institut des Sciences psychiques à Paris.

Jusqu'ici, une très grande quantité de travaux et de recherches ont été faits *isolément* par des savants de tous les pays, et même des Sociétés scientifiques ont largement contribué à faire connaître ces phénomènes. Le champ de ces études s'est considérablement élargi et le moment est

venu en France de grouper toutes les bonnes volontés pour continuer ces travaux et les faire connaître au grand public. Il n'est personne qui n'ait eu l'occasion d'observer quelques-uns de ces phénomènes ou d'en entendre parler, mais il est nécessaire de les soumettre à un contrôle rigoureux sans aucune espèce de parti-pris ou d'idée préconçue.

Cet Institut sollicite donc les communications de ce genre ; il fait appel au *concours effectif de tous* pour lui permettre de réaliser son projet :

1° Installer dans son local des laboratoires munis des appareils nécessaires (biomètres, magnétomètres, spectroscopes, instruments enregistreurs, appareils photographiques, etc.) ; 2° rechercher et rémunérer les sujets ; 3° créer un organe périodique rendant compte des expériences et de leurs résultats, ainsi que des travaux de tous les collaborateurs que ces études intéressent. Le Comité de l'Institut prie toutes les personnes qui adhèrent à cette fondation de faire parvenir leur adhésion morale au siège social, 4, rue du Pavillon, Parc des Princes, à Boulogne-sur-Seine, ou à M. le docteur EMILE LEGRAND, secrétaire général, 14, rue d'Amsterdam, Paris.

Le Comité,

Dr BÉCOURT ; Dr BERTRAND-LOZE, *conseiller général du Gard* ; BONARDOT, publiciste ; BLOUME, agrégé de l'Université ; BRIEU, publiciste ; Dr baron CATALIOTTI-VALDINA DE CHIAPPARA ; Dr CHAZARAIN ; COTE, docteur en droit ; G. DELANNE, ingénieur ; Dr DUSART ; Dr FERROUL, député; Général FIX : HUGO D'ALÉSI ; Dr LE BLAYE ; G. LE BRUN DE RABOT, chimiste ; Dr E. LEGRAND ; MARC LEGRAND, homme de lettres ; Dr MOUTIN ; Baron DE VATTEVILLE.

Revue de la Presse
EN LANGUE ANGLAISE

Light (2 juin 1900).

Un « old correspondent » donne le récit d'une séance de matérialisation qui eut lieu le 23 avril dernier chez M. Glendinning à Dalston, Mrs Titford étant le médium. Au commencement de la soirée, des indications furent données pour placer les assistants, puis Mrs Titford, qui était au milieu d'eux, fut intransée et se retira dans le cabinet ; la lumière fut baissée de façon à ce que tous les membres du cercle puissent se voir. Une ardoise lumineuse était posée sur la table à côté d'une boîte à musique qui fut remontée par M. Glendinning et joua plusieurs fois. Après quelques minutes, on entendit un froissement d'étoffes, et Henry, l'esprit du jeune frère de Mrs Titford se présenta et vint si près de l'auteur de cet article, qu'il le touchait presque. Il parla et expliqua que le fils de ce monsieur et quelques-uns de ses parents désiraient se matérialiser, mais que la

lumière diminuait leur pouvoir, et qu'ils n'auraient pas la force de tenir l'ardoise lumineuse ; que plus tard on sortirait le médium du cabinet, on éteindrait le gaz et que plusieurs des formes espéraient pouvoir soulever l'ardoise. Il se retira, et l'auteur de l'article entendit une voix d'enfant dire : Papa, et il vit un jeune garçon d'une douzaine d'années, vêtu de blanc ; il caressa son père et l'embrassa : les lèvres semblaient humaines, le visage était complètement formé, mais l'identification impossible à cause du peu de lumière : cet enfant alla aussi embrasser sa mère, puis rentra dans le cabinet. Au bout de quelques instants, une grande figure de femme vêtue de blanc écarta les rideaux et sortit. Harry dit tout bas au narrateur que c'était sa mère, Mrs Davis, elle se dirigea vers son mari, M. Davis, l'embrassa et lui posa les mains sur le dos et la poitrine comme si elle essayait de guérir l'asthme dont il est atteint, puis elle alla embrasser M. Glendinning. et sa fille ; caressant de la main la tête et les épaules de Mrs Glendinning et du narrateur, elle se dirigea vers le cabinet. Miss T. belle-sœur de ce monsieur, se présenta ensuite, annoncée par Harry.

Sur l'ordre d'Harry, le médium fut amené dans le cercle, à la place qu'elle occupait au commencement ; une dame lui prit la main pendant tout le temps, et le gaz fut éteint. Aussitôt, l'on vit la boite à musique à laquelle était fixée une carte phosphorescente remontée par un agent invisible, puis elle s'éleva en l'air, et flotta au-dessus des assistants, visible pour tous pendant plusieurs minutes. Puis une grande forme s'approcha de l'auteur du récit, annoncée par Harry comme « l'autre Miss T. »;elle approcha la carte lumineuse de son visage pour le montrer à ce monsieur et à sa femme : ils la reconnurent autant que la faible lueur pouvait le permettre.

Light (9 juin).

Le *Religio-philosophical Journal*, de San Francisco, dit que les illusions spectrales ne sont pas uniquement produites par les esprits des morts, ou de ceux qui vont quitter la terre, mais qu'il y a des exemples bien prouvés d'apparitions de personnes vivantes, en parfaite santé et se trouvant loin de l'endroit où l'on croit les voir.

Il y a un habitant bien connu de Northern Virginia qui s'était rendu pour affaires, à Shenandoa Valley, à trente ou quarante milles de son habitation, il devait y rester quelques jours. Uue nuit, il rêva distinctement que sa maison brûlait, qu'il était sous un pommier, surveillant les progrès du feu, mais incapable de porter du secours. Il revint chez lui aussitôt que possible, et trouva que son rêve s'était réalisé, le feu ayant pris à la maison. Mais le plus étrange est que, le lendemain de l'incendie, plusieurs jours avant le retour du propriétaire, une vieille servante négresse demanda à sa maître quand « Massa » était revenu. Cette dame répondit qu'il n'était pas à la maison. La servante insista, affirmant l'avoir vu dans la nuit, sous un arbre qu'elle indiquait, ajoutant que

« Massa » avait l'air tout à fait bien portant. Cet arbre était précisément celui sous lequel il se tenait pendant son rêve.

Le jeune frère d'un distingué gouverneur de l'État de Virginie fut envoyé au Mississipi, il était en parfaite santé. Une nuit, sa mère, restée dans la propriété de Virginie, ne pouvait dormir : elle se promenait dans sa chambre et s'approcha de la pendule éclairée par la lune, afin de voir l'heure ; en s'éloignant de la cheminée, elle vit devant elle son fils absent, qui était son préféré. Il était vêtu de blanc, elle s'élança pour l'embrasser, mais il se détourna en silence et quitta la chambre. Cette dame le vit entrer dans la cour de derrière et descendre le jardin en terrasse jusqu'au pied de la colline sur laquelle était bâtie la maison, puis se diriger vers le côté de la montagne où était le cimetière de la famille, dans un bocage d'arbres, au milieu desquels elle perdit de vue sa forme blanche.

Le lendemain, elle parla à sa famille de ce qu'elle appelait un rêve, tout en affirmant qu'elle était parfaitement éveillée.

Peu de jours après, on reçut la nouvelle que ce jeune homme était mort de la fièvre, au Mississipi, cette nuit là, à 2 heures.

Revue de la Presse

LANGUE ESPAGNOLE ET PORTUGAISE

Ubaldo Romero Quinones

auteur de très nombreux ouvrages de Philosophie et d'économie politique, a résumé le résultat de toute une vie de luttes et de travail dans un petit volume de 190 pages in-18, présentant sous forme d'aphorismes les pensées les plus élevées sur l'homme, ses devoirs et sa destinée. Il les fait suivre par un testament, dans lequel il déclare que, mourant en dehors de tout culte officiel, il veut être enterré civilement, sans pompe, et reposer auprès des plus pauvres ouvriers, à l'amélioration desquels il a consacré toute sa vie.

Lumen

par la plume du Dr Garcia Gonzalo développe cette pensée : que le sentiment de solidarité croît en raison du progrès des esprits. M. Victor Melcior, dans son article Hygiène et solidarité, montre qu'en prenant les meilleures mesures pour défendre la santé publique, on développe les forces et par conséquent la fortune de son pays et on protège la santé des peuples voisins, dont nous n'avons plus le droit de nous désintéresser, si nous avons conscience de notre bien véritable. M. Fabian Palasi fait une étude aussi juste qu'élogieuse de l'œuvre de notre rédacteur en chef, *l'Evolution animique*, dont la traduction en langue espagnole vient de paraître récemment. Dans le N° d'Avril, M. Victor Melcior, sous le titre :

Autonomie et Liberté, montre que dans la société, comme dans le corps humain, chaque organe, quoique parfaitement autonome, est solidaire de tous les autres et que la grande loi : Un pour tous, tous pour un doit être partout observée et nous servir de guide constant. Dans son *Dialogue,* M. Gimeno Eito développe, dans un style clair et plein de force, les principes qui doivent nous servir de guides dans la vie. Qu'est-ce que la vie ? Tel est le titre d'un article signé : Luz Alba, où se trouve développée cette pensée, que la vie n'est pas la conséquence de la synergie organique, mais que c'est elle, au contraire, qui réunit, organise les atomes et constitue la source de leur activité.

La Revelacion

dans son premier article : La vie sur la terre, soutient que l'Humanité ne peut disparaître et que si elle n'arrive pas au règne de la paix par le progrès spirituel, elle y parviendra par le progrès des arts de la guerre, qui rendront celle-ci impossible. M. Manuel Navarro Murillo étudie la formation et la valeur morale de ce mythe que l'on rencontre dans beaucoup de religions et dès les temps les plus reculés, de la Mère de Dieu ou vierge Mère.

Revista de Estudios Psicologicos

analyse le dernier volume de Camille Flammarion. Elle publie le projet d'un Etablissement du travail.

La Fraternidad

de Buenos-Aires, contient un récit non signé de l'apparition d'une Dame, morte depuis quatre ans, et qui vient faire exécuter son portrait par un photographe et, au bout d'un an, apparaît à son mari et lui révèle l'existence du portrait susdit. Comme les autres périodiques de cette ville, elle parle d'un jeune *Fakir*, d'origine italienne, qui jouirait de facultés vraiment merveilleuses.

Constancia

Nous éprouvons toujours un vif plaisir à lire *Constancia,* le vaillant organe spirite hebdomadaire de Buenos-Aires, qui soutient si brillamment le bon combat. Dans les Nos de Mars et Avril, nous avons à signaler les articles : l'Union fait la force ; l'Esprit en lutte avec la Matière ; La Folie n'est pas causée par le spiritisme, qui, au contraire, peut, dans bien des cas, la prévenir ou la guérir ; une analyse de l'*Evolution animique* de notre rédacteur en chef. Le récit de la fête qui a signalé le 24me anniversaire de la société Constancia et les discours prononcés à cette occasion : Le caractère de la lutte, par la rédaction ; Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? par Mme Amalia Domingo ; Le Christianisme, à la lumière du spiritisme. La Loterie et l'éducation, par A. Sarda, fait ressortir la contradiction dans laquelle tombent le gouvernement et le peuple espagnols, proclamant à l'envi la nécessité d'une régénération et protégeant en toute occasion le jeu et les diverses coutumes les plus énergiquement démoralisantes. Toujours désireux de répandre les vérités enseignées par les esprits, la société

Constancia annonce, pour le 18 Avril, l'ouverture d'une session de conférences : c'est ainsi que par la parole, aussi bien que par le journal, nos actifs confrères contribuent à dissiper les erreurs et les préjugés cultivés avec tant de soin par nos adversaires d'opinions diverses, et surtout par le clergé. M. Angel Aguardo défend énergiquement les dénominations de spirite et spiritisme contre ceux qui demandent de chercher d'autres noms.

Reformador

de Rio de-Janeiro, dans ses numéros de Janvier, continue le travail de M. Léopoldo Cirne sur le Problème de l'Evolution. Une étude sur Jésus ; Un cas de cécité remontant à 17 ans et guérie en 15 jours par le spiritisme. Des expériences très détaillées sur de puissants phénomènes physiques. Un cas, trop rare encore malheureusement, de guérison de folie par le spiritisme. Nous sommes convaincus qu'ils se multiplieront dans d'énormes proportions, lorque les médecins, plus instruits et moins routiniers, sauront distinguer les cas d'obsession de ceux où se rencontrent des lésions matérielles du cerveau. Notre confrère de Rio reproduit les ouvrages de G. Delanne et du Dr Gibier.

Verdade e Luz

de Sào Paulo, publie, Théosophie et spiritisme ; Expiation par délégation ; L'Eglise et les Maçons ; Lettre ouverte à Mgne Lustosa ; un cas de télépathie, etc....

Revue de la Presse Italienne

Revista di studi psichia (Mars, Avril 1900).

Une vision de Segantini.

Quand nous avons annoncé la mort de ce grand artiste, l'été dernier, nous avons dit avec quel intérêt il s'occupait des études psychiques, dont il avait compris toute l'importance. Le « solitaire de Maloja » avait entrepris pour l'exposition de Paris un tryptique intitulé : la nature. Les deux premiers tableaux, la nature et la Vie sont terminés ; le troisième, la Mort, est resté inachevé ; la scène se passe dans les hautes montagnes de l'Engadine, au Schafberg : à l'arrière-plan, la chaîne des monts couverts de neige ; plus près, un plateau aussi tout blanc, sur lequel est un cheval, immobile, attelé à un traîneau. A la droite du spectateur, une « baita » ou cabane alpestre ; en dehors, sur la neige, se trouve un cercueil ; la mort, mystérieuse, solennelle, dans la solitude silencieuse de ces hauteurs perdues, telle était l'inspiration de l'artiste.

Segantini travaillait à son tableau sur le Schafberg, à cet endroit-même, lorsqu'il fut saisi d'un mal imprévu : on dut le transporter dans cette « baita » où il mourut quelques jours après. Il ne devait plus retourner à sa chère Maloja que dans son cercueil. Un de ses fils nous avait déjà parlé d'une vision, un songe que son père avait eu quelques jours avant de mourir :

depuis nous avons reçu la lettre suivante de Mme Segantini :

Monsieur Vesme,

« Mon mari était un enthousiaste de vos doctrines et un propagateur de vos idées ; il voyait dans le spiritisme la vérité de l'avenir ; quant à moi, je le contredisais sans cesse et le regrette amèrement à présent.

Le dernier dimanche qu'il passa à Maloja, il s'était retiré dans son atelier pour s'y reposer. Lorsque j'y entrai, j'eus peur de l'avoir éveillé et lui en fis mes excuses, lorsqu'il me répondit : « Non, tu as bien fait de venir ; figure-toi que je rêvais (mais les yeux ouverts, j'en suis bien sûr), que j'étais dans le cercueil porté en dehors de la « baita » de mon tableau. Tu étais parmi les femmes qui l'entouraient, et je te voyais pleurer. »

J'affirmais qu'il avait rêvé, mais il soutenait avoir été parfaitement éveillé et les yeux ouverts : il répéta les mêmes détails à notre mère.

Ce qu'il avait vu se réalisa treize jours plus tard : son tableau de la Mort représentait sa fin : de la « baita » sortit son cercueil au milieu de ce paysage qu'il avait choisi pour son sujet, et la femme qui pleure a côté de la bière, c'est moi !

Notez que lorsqu'il eut cette vision, Segantini était en parfaite santé ; le lendemain, il travailla de 4 h. du matin à 9 h. puis transporta son tableau de l'endroit où il peignait dans une maison, et le soir même entreprit une course fatigante de Pontresina à la cîme du Schafberg.

Il croyait tellement au Spiritisme, que certainement, s'il ne s'était pas trouvé en parfaite santé, le souvenir de cette vision l'eût empêché de quitter Maloja.

Recevez etc.

Bice veuve Segantini.

Nous n'affirmons pas qu'il y ait là un phénomène spirite ; deux autres explications de ce fait pourraient être données : La première, que Segantini pouvait être averti par sa sub-conscience de la maladie qui se préparait, et recevoir cet avis sans s'en rendre compte d'une façon normale (consciente).

A première vue, cette explication paraît invraisemblable, mais en y réfléchissant, il y a une trop grande disproportion entre l'avertissement vague des symptômes d'une maladie qui n'est pas toujours mortelle ni foudroyante (une péritonite) et l'annonce que ce mal l'emporterait, et si rapidement qu'il n'aurait même pas le temps de revenir à Maloja, etc.

Cette vision, précise et circonstanciée, arrivée à Segantini lorsqu'il était, ou croyait être en état de veille, nous semble plutôt rentrer dans la catégorie des prémonitions ; mais comme nous ignorons la cause de ces phénomènes, et ne pouvons faire que des hypothèses, nous ne devons pas exclure l'hypothèse spirite plutôt qu'une autre.

Césare Vesme.

La même Revue donne d'après la *Revue Scientifique et morale du spiritisme* l'écriture automatique de la petite Elise, envoyée par le Dr Dusart.

Pour le Spiritisme

Par Carlo PERETTI.
Gênes 1900.

Notes polémiques en faveur du spiritisme.

L'auteur réfute les objections faites par les adversaires de cette doctrine ; cite les hommes de valeur qui ont étudié cette question et donne un abrégé des expériences de W. Crookes.

Il reproduit quelques pages de Guiseppe Mazzini disant : «Nous croyons à un ciel dans lequel nous sommes, nous vivons, nous aimons, qui embrasse, comme l'Océan parsemé d'étoiles, la série indéfinie de nos existences,

Nous croyons à la série indéfinie des réincarnations de l'âme, de vie en vie, de monde en monde, chacune d'elles représentant une amélioration sur la précédente....

Dans la série grandissante des mondes, colonne milliaire sur le chemin du long pèlerinage du moi, la terre a aussi sa place.

Elle aussi, dans les limites prescrites, est un berceau de l'idéal ; une incarnation, dans le temps et l'espace, du Verbe éternel ; c'est une note de l'accord immense qui embrasse et harmonise la création, et d'un anneau essentiel de la chaîne qui joint l'univers au trône de Dieu.

L'auteur cite également des pensées du professeur Brofferio sur la survivance de l'âme, ainsi que des phrases tirées des œuvres des savants du monde entier qui se sont ralliés aux doctrines spirites.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue spirite

Le numéro de juillet continue la publication de l'intéressante étude de Stainton Mosès sur l'écriture directe, appelée aussi *Psychographie*. Non seulement le savant investigateur obtint lui-même ce phénomène, mais il put le constater aussi avec deux puissants médiums : Slade et Monck, dans de parfaites conditions de contrôle. Rappelons que l'ouvrage du regretté Dr Gibier : *Spiritisme ou Fakirisme occidental* signale un grand nombre d'observations sur ce sujet et que le professeur Eliott Coues, en Amérique, put voir en plein jour le crayon écrire lui-même sur l'ardoise. Lorsque l'écriture ainsi obtenue relate des détails inconnus du médium, qui est à l'état ordinaire, on ne peut dire que l'écriture est produite par son dédoublement, à plus forte raison lorsque l'écriture reproduit absolument celle d'une personne décédée, comme c'est le cas dans l'expérience rapportée par le professeur Moutonnier. Il faut donc admettre la seule explication logique, celle de l'action des esprits désincarnés. A lire une bonne étude sur la réincarnation et les recherches

intéressantes de M. E. Bosc sur les Druides et la religion de nos ancêtres. La Revue signale l'existence d'un médium à matérialisations en Russie et poursuit son intéressant feuilleton : *La famille Hernadec,* due à la plume distinguée de M. Grimard.

La Paix par le Droit

établit les comparaisons suivantes dont l'éloquence sera comprise de tous. La France et l Allemagne, à elles seules, ont livré à l'ogre de la guerre, dont les digestions, comme disait Bastiat, consomment autant que les repas, plus de *cinquante milliards de francs* (Fr. Passy.) Voici d'après la *Peace Society* de Londres, ce que l'on pourrait faire avec une somme équivalente, et même moindre (exactement *quarante-huit milliards*) :

Cette somme suffirait pour bâtir et remplir d'objets d'arts et d'instruction, *treize cent cinquante* institutions magnifiques, comme le Palais de cristal à Sydenham, près de Londres. Elle ferait un chemin de fer *tout autour du globe* — 23000 milles anglais — à deux millions de francs par mille. Elle ferait le filet le plus complet de télégraphe par terre et par mer sur toute la surface du globe,et le maintiendrait en activité permanente. Elle permettrait d'établir *dix-neuf cent treize* hôpitaux dans différents pays, chacun à *deux millions cinq cent mille francs.* Elle suffirait enfin à établir et à doter *trois cent quatre-vingt deux mille écoles*, à raison de *cent-vingt-cinq mille francs* par école. Décidément la guerre est une belle chose !

Le Moniteur spirite et magnétique

étudie dans son premier article, l'inconscient, le sub-conscient, et le subliminal, trois termes qui désignent la même chose, c'est-à-dire des souvenirs oubliés. Les savants matérialistes ont prétendu que tous ces souvenirs pourraient s'organiser spontanément en personnalités diverses, qui existeraient en même temps que la conscience normale. Mais toutes les expériences instituées pour démontrer la réalité de cette hypothèse se comprennent mieux en admettant simplement que c'est l'âme qui revêt des aspects divers, suivant que sa mémoire lui fournit des matériaux différents de ceux de la vie normale. Alors le caractère change, et il semble qu'une autre intelligence s'est emparée du cerveau du sujet, tandis que c'est toujours la même, mais modifiée. A lire une étude sur Méry, qui se rappelait avoir vécu antérieurement.

L'Humanité intégrale

termine la publication de l'étude de l'esprit Jean, intitulée *L'existence, la vie.* Nous ne pouvons ici, en quelques mots, analyser cette œuvre très complexe, qui demanderait un long article que nous ferons probablement quelque jour.

M. Camille Chaigneau fait justement remarquer que l'étude des lois biologiques supra-terrestres n'est qu'un aspect de la survie. Il y a dans le monde de l'espace des lois de solidarité et d'amour, qui ont au moins autant d'importance que celles qui régissent l'enveloppe physique de l'être, c'est-à-dire que s'il existe des conséquences fatales de nos actes

passés, il y a aussi des puissances d'amour qui peuvent en atténuer les effets, au même titre qu'ici-bas la fraternité peut adoucir les misères terrestres. C'est, dirons-nous aussi, le triomphe de la collectivité sur l'individu qui toujours, aussi bien ici que dans l'espace, assure le développement des âmes, lesquelles ne sauraient s'élever solitairement par leur seul effort individuel, toujours empreint d'une nuance d'égoïsme ou d'orgueil.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas

Pour expliquer la dualité des choses de ce monde, l'auteur de l'article : Pour l'Union, montre que nulle école ne peut avoir la prétention de régenter les autres. L'école spiritualiste comprend bien des divisions. « On peut les classer, en dresser la série selon la part d'or pur ou d'alliage qu'elles paraissent offrir, mais il n'est permis d'en rejeter aucune sans mutiler l'Eglise des fidèles, qui se rattachent à leur idée mère. L'orthodoxie n'est qu'un sommet ; semblable à la flèche que nos cathédrales lancent vers le ciel, elle s'effondre dès qu'elle n'est plus portée sur la base obscure ou massive de ses fondations et de ses colonnes ». A lire un article sur ces Aïssaouas qui sont en ce moment à l'Exposition, et dont Théophile Gautier a si magnifiquement raconté les stupéfiants exercices.

Le Progrès spirite

réfute, dans son numéro du 20 juillet dernier, les critiques de M. Méric. Ce dernier écrivain a publié dans sa revue des communications reçues par un ingénieur que nous ne connaissons pas. Nous n'avons aucune preuve de l'authenticité des rapports de cet ingénieur avec le monde des esprits, et nous pouvons fort bien ne voir dans ses élucubrations que de l'automatisme, c'est-à-dire des rêveries écloses dans son cerveau, sans connexions avec le spiritisme. Mais en supposant même que ces écrits émanent bien d'un habitant de l'au-delà, ils ne prouveraient qu'une chose que nous savons depuis longtemps : c'est la diversité des opinions qui règnent dans le monde des esprits. Notre confrère signale l'existence à Montevideo d'un puissant médium guérisseur, nommé Don Ramon Penades, qui possède, paraît-il, des dons merveilleux. La seule imposition des mains lui a fait guérir des personnes gravement atteintes de paralysie, goutte, rhumatismes chroniques, névralgies, sciatique, etc.

La Lumière

publie une bonne analyse du livre : *Le Christ, le christianisme et la Religion de l'avenir*, de M. Constant, dont nous avons rendu compte l'année dernière. La Revue Universelle étudie la lumière noire et les formes ultimes de la matière, la ventriloquie, et l'étude sur les dompteurs du feu de M. Marcel Mangin. A lire aussi des communications des esprits Melchisédec, Myriam, Jeanne d'Arc et Adolphe Grange.

Le Journal du magnétisme

nous donne cette fois le portrait de M. le colonel de Rochas d'Aiglun, né à St-Firmin, Hautes-Alpes, le 20 mai 1837, accompagné de notes biogra-

phiques. Nos lecteurs connaissent la haute valeur des œuvres de ce savant qui, bravant tous les préjugés, et au risque de perdre sa situation d'administrateur de l'Ecole Polytechnique, n'a pas craint de poursuivre ces études si profondément haïes par le monde officiel. C'est un noble caractère que les spiritualistes sont heureux de compter parmi leurs défenseurs. Le Dr Boucher publie une étude dans laquelle il nie que les microbes soient infectieux. Il attribue les maladies des animaux que l'on inocule, non à l'action des toxines secrétées par les microbes, mais aux poisons engendrés par la décomposition des bouillons de culture, et prétend que la recrudescence des cas de tuberculose, de lèpre et de peste constatés de nos jours, tient à la pratique Jennérienne de la vaccine.

Le Phare de Normandie

réédite quelques idées de M. Godin, de Guise, le fondateur du familistère. On sait que ce philanthrope était spirite, et que c'est inspiré par les doctrines d'Allan Kardec qu'il réalisa son œuvre, une des plus belles de notre siècle. M. Berger Bit veut, que pour comprendre la vie, nous étudiions les rapports de l'âme et de la matière ; il n'y a pas que des phénomènes physico-chimiques dans l'Univers, il y a des lois vitales, et si celles ci emploient certainement le mécanisme matériel, elles le dirigent et l'utilisent par des procédés particuliers qui ne relèvent plus de la matière proprement dite. Notre confrère reproduit l'histoire d'une maison hantée au XVIe siècle, racontée par l'historien Alexandre et un autre récit dû à Bovet, savant anglais, qui affirme avoir vu des apparitions.

Nous lisons avec plaisir des vers de Mlle France Tegrad, intitulés : *Le rêve*. La fille de notre ami n'a que treize ans, mais elle possède un grand don littéraire, qui nous promet, pour l'avenir, un véritable poete.

L'Hyperchimie

M. Jollivet Castelot, dans son numéro d'août, publie un article intitulé: *Le Spiritisme d'après l'occultisme*. Nous ignorons si l'auteur a qualité pour parler au nom de cette école, mais ce que nous savons bien, c'est qu'il réédite tous les vieux clichés dont même les journaux de dernier ordre n'osent plus se servir. « Victor Hugo fait de mauvais vers, Newton, de faux calculs .. etc. » Ce que nous savons également bien, c'est que l'auteur est grossier, puisqu'il traite les expérimentateurs de *consciencieux imbéciles*. Nous n'imiterons pas ses procédés de polémique. Invectiver ses adversaires prouve simplement une mauvaise éducation. Insulter n'est pas démontrer, et nous ne croyons pas qu'un gros mot remplace une bonne raison. Lorsque des hommes comme Mapes, Hare, A. Russel-Wallace, Hodgson, Hyslop et tant d'autres abandonnent petit à petit leurs théories préconçues pour adopter la vérité spirite, ce n'est pas M. Jollivet-Castelot qui les convaincra que les phénomènes sont produits par : « des Salamandres (feu), Ondines (eau) Gnômes (terre) et Sylphes (air). » Quant à l'existence des fameux « Adeptes », nous nous permettons de n'y pas croire, jusqu'à ce qu'ils nous aient révélé leur existence,

autrement que dans l'imagination surchauffée de M. Jollivet Castelot, que nous engageons fort à étudier la question spirite avant d'en parler, sous peine de se faire juger sévèrement — même chez les occultistes. — par tous les hommes impartiaux.

Le Messager

est toujours intéressant et bien rédigé. Nous lisons dans le n° d'août la traduction d'un discours prononcé à Saint-James Hall par le révérend Hawéis, sur le christianisme et le Spiritisme. Le pasteur, bien différent des prêtres catholiques, admet la libre discussion et il reconnait qu'un des grands mérites du spiritisme a été de démontrer qu'il peut y avoir du connu et de l'inconnu, mais non du naturel et du surnaturel. Il nous enseigne également à ne jamais repousser *a priori* une chose quelconque comme impossible ou contraire aux lois de la nature. Il espère que le terme « Miracle » et aussi le mot « surnaturel » finiront par être rayés des vocabulaires. « Cet enseignement du spiritisme, dit-il, nous a été d'un *immense service* : il nous a appris à réfléchir, a être tolérants, à examiner et étudier les faits.Il nous a appris à conserver notre sang-froid et à mettre notre intelligence en jeu, au lieu d'adopter le système absolument anti-scientifique, qui consiste à nier d'emblée tout ce qui n'est pas d'accord avec les *lois connues,* comme si toutes les lois avaient été découvertes ».

L'Initiation

Papus nous parle dans le n° de juillet, des phénomènes curieux produits par les Aïssaouas. Après avoir bien étudié, le Docteur conclut qu'il faut écarter les hypothèses de fraudes et d'hallucination collective. Ils paraissent user plutôt des procédés de la théurgie que de ceux de la magie Nous y voyons des pratiques d'auto-suggestion poussées fort loin, par un entraînement qui demande des année d'exercice pour arriver au degré où ils sont parvenus. Nous lisons aussi une correspondance d'Albert Poisson avec un alchimiste de St-Dizier et de laquelle il résulte que ni l'un ni l'autre n'étaient arrivés à retrouver le secret de la transmutation des métaux. *Au Pays des Esprits* est un récit très bien fait, où la fiction se mêle habilement à la réalité. C'est une sorte de roman dans lequel on passe en revue les phénomènes de clairvoyance, de transmission de pensée et de rapports avec les Esprits. Papus parle d'un médium à incarnation, Mme de Lay Fonvielle qui aurait, paraît-il, de remarquables facultés de vision.

L'Echo du Merveilleux

a publié le 15 juillet une photographie représentant des souterrains, et sur un des piliers on voit un esprit à demi-matérialisé qui a été saisi par l'objectif. C'est le commandant Tégrad qui a envoyé cette remarquable photographie à M. Gaston Méry, en affirmant que ce n'est pas un spirite qui l'a obtenue et que la bonne foi de l'observateur est inattaquable. D'ailleurs il y avait trois personnes présentes au moment où l'exposition a été faite et si personne n'a vu le spectre, c'est que l'œil de l'appareil,

comme le dit le commandant, est plus perçant que l'œil humain. On cherchera sans doute à expliquer le fait par un contact accidentel avec une autre plaque déjà impressionnée, mais le fantome présente des détails qu ne cadrent pas avec cette interprétation, et l'opérateur n'avait photographié avant aucun mendiant.

Liste de souscription pour le Congrès Spirite et spiritualiste

Listes précédentes.	869.40
M. Balenci.	3
M. Dubuisson	2
M. Duchesne.	12
Mme Daniel-Chambon	6
Mme Flasselière	2
M. Guitrac	1
M. Chamiot	1
M. Chenu.	6
Mlle Bozzoli	2
M. Hagelstein.	1
M. Bonnardin	1
M. X.	1
Mme Brive	2
M. Cornavin.	1
Dr Chazarain	12
Mme Barchau	12
M. Eysseric	2
Total. . . .	936.40

Toutes les sommes reçues sont versées mensuellement entre les mains de M. Duval, trésorier du comité spirite. Nous faisons un pressant appel à tous nos frères, afin qu'ils nous aident dnns notre tâche. L'organisation du Congrès, la location de la salle, la traduction des mémoires étrangers, l'impression de tous ces documents, les circulaires, la correspondance nécessitent des frais assez considérables qu'il faut couvrir. Que tous ceux qui ont à cœur le progrès de notre chère doctrine, nous viennent en aide et nous apportent leur obole. Les souscriptions de 12 francs donnent droit au volume qui contiendra tous les travaux du Congrès. Cet ouvrage, numéroté à la presse, portera le nom des souscripteurs et deviendra rapidement une rareté bibliographique. Si nos ressources le permettent, le comité organisera, pendant le Congrès, une exposition de dessins, photographies et moulages d'esprits. Nous comptons donc sur le concours de tous nos frères pour réaliser nos vœux.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40 Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager; Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois, 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 3. ANNÉE 6e — Prix du Numéro : 1 franc SEPTEMBRE 1900.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

CONGRÈS
SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL DE 1900.

PROGRAMME

Le Comité d'organisation a décidé que le Congrès s'ouvrira le dimanche 16 septembre (au lieu du 15, date primitivement indiquée), à 9 heures du matin, à l'hôtel de la *Société Nationale des Agriculteurs de France,* 8, rue d'Athènes (près la gare St-Lazare), à Paris. La durée en sera de 12 jours ; la clôture aura donc lieu le jeudi 27 septembre.

Bien que le Congrès réunisse toutes les Ecoles spiritualistes, chacune d'elles conserve sa complète autonomie et délibère séparément ; mais, pour bien marquer l'union de toutes les Ecoles dans la démonstration de l'immortalité de l'âme, il a été arrêté qu'il y aurait une séance générale d'ouverture, dans laquelle chacune des Ecoles exposera son programme, et une séance générale de fermeture, dans laquelle seront proclamés les vœux adoptés par chacune des sections du Congrès.

En raison de la fraternité qui règne entre les écoles, et pour leur instruction mutuelle, les membres d'une section quelconque sont autorisés à suivre les travaux de toutes les autres.

Section Spirite

Voici dans quel ordre ont été classés les travaux de la Section spirite :

Lundi, 17 septembre, à deux heures : RÉUNION GÉNÉRALE DES SPIRITES dans la grande salle, pour :

1° Nomination du Président ;

2° Rapport du *Comité de Propagande* nommé par le Congrès de 1889 ;

3° Discours des délégués français et étrangers.

Cette séance ne devant durer que 3 heures, il n'est accordé que 20 minutes à chaque orateur.

Quoique nous ayons une préférenee bien naturelle pour le

français, nous rappelons que les discours pourront être prononcés dans la langue le plus à la convenance des orateurs.

RÉUNIONS PARTICULIÈRES

Les Membres de la *Section spirite* trouveront les jours et heures de leurs réunions particulières imprimés au dos de leur carte d'entrée ; d'ailleurs, des pancartes indiqueront, quotidiennement, les salles où elles se tiendront.

Ces séances particulières auront lieu tous les jours : le matin, de 9 à 11 heures ; le soir, de 2 à 5 heures, et dans l'ordre suivant :

Mardi 18 septembre

FACULTÉS EXTRA-CORPORELLES DE L'ÊTRE HUMAIN

1° Transmission de pensée ;

2° Suggestion mentale ;

3° Télépathie ;

4° Clairvoyance ;

5° Prémonition ;

6° Extériorisation de la sensibilité et de la motricité ;

7° Dédoublement.

Mercredi 19 septembre

Médiumnité

Le matin : TYPTOLOGIE AVEC CONTACT :

1° Action inconsciente de l'opérateur ;

2° Force psychique ;

3° Action des Esprits.

L'après-midi : TYPTOLOGIE SANS CONTACT :

Mouvements de table, lévitation, etc.

Jeudi, 20 septembre

Le matin : MANIFESTATIONS SPONTANÉES :

1° Maisons hantées ;

2° Apparitions ;

3° Médiumnité voyante.

L'après-midi : MATÉRIALISATIONS

Vendredi, 21 septembre

Matin et soir : Etudes et Théories sur la question des apports.

Samedi, 22 septembre

Le matin : Ecriture automatique et intuitive ;

L'après-midi : Ecriture mécanique et directe.

Dimanche, 23 septembre

Le matin : Etude sur les personnalités suggérées et les auto-suggestions de personnalités. (Objectivation des types).

L'après-midi : Médiumnité dite *à incarnations*.

Lundi 24, toute la journée, et *Mardi 25* au matin.

Réincarnation

1° Souvenirs, pendant la vie corporelle, des existences antérieures ;

2° Réincarnations produites par les Esprits et dûment contrôlées ;

3° Esprits qui se rappellent avoir vécu plusieurs fois sur la terre et en fournissent des preuves ;

4° Preuves physiologiques de la préexistence ;

5° Considérations générales.

Mardi, 25 septembre

L'après-midi : EXISTENCE DE DIEU.

Mercredi, 26 septembre

Le matin : ETUDE SUR LES CONSÉQUENCES MORALES ET SOCIALES DU SPIRITISME.

L'après-midi : PROPAGANDE SPIRITE.

NOTA. — Les mémoires français et étrangers seront lus dans les différentes séances où doivent être traitées les questions auxquelles ils se rapportent.

Jeudi, 27 septembre

Le matin et l'après-midi : RÉUNION GÉNÉRALE DES ECOLES SPIRITES ET SPIRITUALISTES.

Lecture des vœux des différentes sections du Congrès.

CARTES D'ENTRÉE

La distribution des cartes d'entrée au Congrès se fait dès maintenant aux bureaux des journaux où les souscriptions ont eu lieu.

N.-B. — Nous sommes heureux d'annoncer que M. Victorien Sardou a bien voulu accepter la présidence d'honneur du Congrès.

AVIS

Voyage. — Nous avons le regret de porter à la connaissance des membres du Congrès que, malgré notre insistance et le précédent de 1889, les Compagnies de chemins de fer français ont persisté à s'en tenir à la réduction d'un tiers accordée au porteur d'un bon de

l'Exposition. Le seul moyen donc d'obtenir une diminution est de se procurer un de ces bons ; au prix actuel, la dépense n'est pas importante.

Logement et Nourriture. — Sur ces deux questions, nos visiteurs trouveront des renseignements auprès des membres de la Société française d'étude, qui se tiendront au siège social, de 2 à 5 heures, du 2 au 13 septembre, et pendant toute la journée, l'avant-veille et la veille de l'ouverture du Congrès.

Musée spirite

Au Congrès sera adjoint un Musée d'un très vif intérêt, puisqu'il comprendra un certain nombre de moulages originaux de têtes d'Esprits, des photographies dites spirites, des dessins médianimiques, etc.

COMITÉ LOCAL DE RÉCEPTION

Les spirites étrangers qui auront besoin de renseignements relatifs au Congrès pourront s'adresser au siège de la *Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques*, 55, rue du Château-d'Eau, où une Commission se tiendra tous les jours, du 2 au 13 septembre, de 2 à 5 heures, et les 14 et 15, toute la journée.

La Commission Spirite d'organisation.

Le Congrès de Psychologie

Rien ne montre mieux les progrès accomplis par le spiritisme que la place importante qui lui a été faite au Congrès de psychologie, lequel s'est tenu à Paris du 20 au 25 août, dans le palais des Congrès, à l'Exposition. Il y a peu de temps encore, les représentants de la science officielle semblaient ignorer l'immense mouvement suscité par les spirites dans le monde entier, et les conversions nombreuses et retentissantes que fit cette doctrine parmi les savants les plus autorisés. Il semblait que les travaux de Wallace, de Crookes, de Lodge, de Hodgson, de Lombroso, de Wagner, d'Aksakof, de Charles Richet, de Rochas et de la Société des Recherches psychiques, étaient lettre morte, puisque les psychologues officiels gar-

daient le silence sur des phénomènes aussi souvent observés que la suggestion mentale, la télépathie, les apparitions des vivants et des morts, et les communications des Esprits. Cette indifférence n'était qu'apparente. Le feu couvait sous la cendre, et le Congrès de psychologie a été l'occasion favorable qui a permis de soumettre ces faits nouveaux au grand jour de la discussion scientifique.

Nos ennemis avaient créé une légende pour faire croire que les défenseurs du spiritisme redoutaient de se trouver en présence de savants capables de leur répondre ; on a pu constater, pendant ce Congrès, que ses adeptes ne fuient aucune contradiction, et que c'est loyalement qu'ils sollicitent les critiques de leurs adversaires. Parmi les nombreuses personnalités qui ont pris part à ces débats, nous signalerons en premier lieu l'illustre professeur F.W.H. Myers, qui a lu une étude sur la trance, et relaté les expériences qui lui permettent d'affirmer la médiumnité de Mrs Thompson. Le Dr F. Van Eeden, de Walden, Hollande, a fait connaître *quelques observations sur les phénomènes dits spiritiques*, et il ressort de l'étude attentive à laquelle il s'est livré, qu'abstraction faite des cas qui peuvent se comprendre et s'expliquer par une transmission directe de la pensée ou par une action télépathique de quelque personne éloignée, il est des exemples qui nécessitent absolument l'intervention d'une intelligence étrangère qui, seule, peut connaître les événements relatés par le médium. M. le professeur Montonnier a fait un récit de sa première entrevue avec Mrs Thompson, relatant les preuves nombreuses qui lui furent fournies de la faculté psychométrique de ce remarquable médium. Malheureusement, le temps très court accordé à chaque orateur n'a pas permis d'entendre jusqu'au bout cette intéressante communication. Ici, nous devons faire une remarque qui a une certaine valeur psychologique : c'est que chaque fois qu'un orateur développait des idées favorables au spiritisme, on lui coupait la parole avant qu'il eût fini d'exposer ses théories, alors que les adversaires avaient presque toute latitude pour la contradiction.

M. le professeur Flournoy devait faire une série d'observations psychologiques sur le spiritisme, mais il s'est borné à mettre sous les yeux des membres du Congrès des échantillons d'écriture Marsienne, et d'autres alphabets qui seraient usités sur des planètes voisines. Il n'a pas manqué de faire ressortir ce que ces exercices avaient

d'enfantin, et il a conclu qu'il n'y avait là qu'un jeu de la subconscience de Mlle Hélène Smith. Nous croyons, en effet, que ces productions ne sauraient être acceptées sans contrôle, puisque la construction grammaticale des phrases du soi-disant langage martien ne s'écarte pas des règles de la langue française ; mais le professeur Flournoy s'est bien gardé de donner des détails sur le langage sanscrit usité par le médium pendant la trance et sur l'écriture qui est parfaitement celle employée jadis dans l'Inde. Il n'a pas relaté non plus les expériences si intéressantes qui ont permis d'obtenir des facsimilé de l'écriture du curé Burnier et du syndic Chaumontet, morts bien avant la naissance de Mlle Smith. Sur une question que nous lui fîmes à ce sujet, il répondit que Mlle Smith pouvait avoir vu de l'éciture de ces personnages, et qu'elle en avait conservé « un cliché visuel », alors que dans l'ouvrage : *Des Indes à la planète Mars*, M. Flournoy rapporte que Mlle Smith et sa mère affirment n'avoir jamais mis les pieds au village de Chessenaz, où habitaient ce maire et ce curé, 60 ans auparavant.

Nous devions entendre aussi une communication du Dr Gibier, dont la mort prématurée a si vivement affligé le monde spirite.

Elle n'aurait pas manqué d'intéresser le public, car elle devait avoir pour objet : *Des recherches sur les matérialisations de fantômes et autres manifestations psychiques*. En voici le résumé tel qu'il est imprimé :

« Phénomènes, dits de matérialisation, provoqués ou obtenus à l'aide d'un « médium », dans des conditions rigoureusement expérimentales ; le sujet étant attaché par le cou ou enfermé à clef et sous scellés dans une cage métallique, etc., et les observations au fur et à mesure des « manifestations ». Relations d'expériences de laboratoire. Signification de ces phénomènes : Quelle peut être la part du subliminal, de l'illusion hypnotique ou suggestive etc., dans leur production ? »

C'est en séance générale, le mercredi 22 août, que les communications précédentes furent faites, mais les notes présentées par les autres membres étaient distribuées aux diverses sections qui siégeaient le matin, de 9 heures à 11 heures, dans les différentes salles mises à leur disposition. Tout ce qui avait trait au spiritisme était renvoyé à la section n° 5, présidée par M. le professeur Bernheim, chef de l'école de Nancy, bien connu par ses travaux sur la suggestion.

Pour ne pas avoir à imprimer le mot de spiritisme, les organisateurs ont trouvé une formule vague, ils ont classé les résumés des spiritualistes sous la rubrique : Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et des *questions connexes*. Les « questions connexes » c'étaient tous les phénomènes relevant de l'action extra-corporelle de l'homme vivant : suggestion mentale, télépathie, dédoublement ; et les manifestations posthumes : communications typtologiques mécaniques, apparitions, matérialisations, etc.

Parmi les congressistes étrangers, nous citerons Mme J. Stannard, correspondant du *Light*, et Mme Verrall dont on lira plus loin le travail. L'Ecole spiritualiste était représentée tout entière par MM. G. Delanne et Léon Denis pour le spiritisme (1); par M. le docteur Encausse (Papus), pour l'occultisme ; par M. le Dr Pascal pour la théosophie et par M. le Dr Dariex pour les études psychiques. Parmi les spirites qui ont suivi ces débats, nous citerons MM. Auzanneau, Bouvéry, Beaudelot, directeur du journal : *Le Spiritualisme moderne*, qui ont soutenu par leur présence les orateurs qui défendaient notre doctrine. N'oublions pas de signaler qu'un certain nombre de prêtres suivaient aussi ces débats.

La lutte a été parfois assez vive, surtout pendant les dernières séances. Nous devons rendre justice à l'impartialité de M. Bernheim qui, bien que ne partageant pas du tout notre manière de voir, a cependant su conserver une juste mesure dans la conduite de ces séances mouvementées. Ces grandes assises mettaient en présence deux éléments absolument irréductibles : les matérialistes et les spiritualistes. Ici, il ne s'agissait plus de discussions oiseuses portant sur le terrain philosophique où chacun peut discourir à perte de vue sans arriver à une conclusion positive. Les spirites apportaient des faits précis, contrôlés par les maîtres de la recherche expérimentale dont il était difficile de contester le témoignage. Aussi, leurs adversaires n'osant entrer dans le vif de la question, en ont été réduits à des objections générales qui, en n'effleurant même pas

(1) Les communications de MM. G. Delanne et Léon Denis ont été faites avec toutes les restrictions possibles, afin de ne pas fournir aux organisateurs du Congrès un prétexte pour refuser ces travaux. Cependant nos lecteurs verront plus loin que tous les points essentiels du spiritisme expérimental y sont indiqués.

l'argumentation spirite, mettaient bien en relief la faiblesse et l'embarras de nos contradicteurs.

Un certain nombre s'indignaient que de telles questions aient pu être admises dans un congrès scientifique. Ils semblaient ignorer que le Congrès psychologique de 1889 avait déjà discuté les faits de suggestion mentale et de télépathie ; que le Congrès international de psychologie expérimentale tenu à Londres, en 1892, avait étudié les mêmes phénomènes et que le Congrès de Chicago n'a pas craint d'examiner les faits de psychométrie, de clairvoyance, la trance médianimique et les phénomènes psycho-physiques tels que coups, tables frappantes, écritures indépendantes spontanées, et autres manifestations spiritiques. Ces ennemis de toutes les nouveautés allaient même jusqu'à vouloir interdire, pour l'avenir, toute communication ayant trait à ces sujets. Nous avons alors assisté à ce curieux spectacle de voir des ecclésiastiques prendre la défense de la liberté en réclamant énergiquement contre l'excommunication que voulait prononcer l'orthodoxie matérialiste envers la libre pensée. Hâtons-nous de dire que ces intransigeants étaient en petit nombre, et que, grâce à la lutte énergique soutenue par MM. Léon Denis et Gabriel Delanne, cette proposition n'a pu réunir les suffrages de l'assemblée.

Une autre catégorie d'incrédules a essayé de nous faire pièce en prétendant que ces faits n'étaient pas à leur place dans cette assemblée, parce qu'ils ne rentraient pas dans les cadres de la psychologie officielle. Suivant ces orateurs, il faudrait nous borner à l'étude interne des lois de la pensée et négliger systématiquement toutes ses manifestations extérieures, parce qu'elles n'ont pu encore être démontrées de manière à convaincre tout le monde de leur existence. Il n'a pas été difficile de répondre que ceux qui doutaient encore de la réalité des actions extra-corporelles de l'âme humaine, ne pouvaient s'en prendre qu'à leur ignorance de la question, puisque la bibliographie de ces faits est considérable et que les rapports émanant de maîtres éminents, se comptent par centaines aujourd'hui. Si certains savants ferment volontairement les yeux et les oreilles, cela n'empêche pas le monde de marcher et ils courent le rixe d'être profondément ridicules en paraissant ignorer ce que tout homme, un peu au courant de la question, connaît fort bien aujourd'hui. C'est précisément parce que les phénomènes de l'ani-

misme et du spiritisme nous font connaître toute l'insuffisance de la théorie officielle, — d'après laquelle l'âme ne serait que la résultante des fonctions du cerveau, — qu'il est indispensable de prouver expérimentalement que la pensée peut s'extérioriser, et que de même qu'elle agit sur l'organisme pour produire des mouvements lorsqu'elle est renfermée dans le corps, elle possède encore la même puissance quand elle en sort, en provoquant des déplacements d'objets matériels sans aucun contact. Il est trop commode de chercher des échappatoires, ou de recourir à la négation pure et simple des faits embarrassants. C'est là une méthode peu scientifique, et ceux qui ont employé ces arguments n'ont réussi qu'à montrer leur impuissance de fournir de bonnes raisons. Les spirites ont le plus grand intérêt à provoquer ces discussions, parce que leur doctrine résiste à toute critique rationnelle et s'impose avec l'évidence de la vérité.

Le Dr Papus a fait une communication concernant des appareils électriques enregistreurs, destinés à l'étude des sujets et des médiums. Il est évident que dans des recherches qui nécessitent souvent l'obscurité, il est nécessaire de supprimer autant que possible le témoignage des sens, car nous savons combien l'absence de lumière favorise les illusions et permet à la supercherie, consciente ou non, de se donner libre cours. Les appareils présentés offrent certains avantages, mais ils obligent le médium à conserver constamment les mains sur les touches de contact, ce qui, parfois, n'est pas possible pendant les phénomènes de la trance, parce que le corps du sujet est animé de mouvements spasmodiques dus à l'influence de l'esprit, alors les mains peuvent quitter les touches sans qu'il y ait fraude.

M. G. Delanne a signalé un mode opératoire qui permet de laisser au médium toute liberté et cependant qui offre l'avantage de contrôler ses mouvements, et ceux des assistants, pendant toute la durée des séances obscures. Il suffit d'éclairer la salle d'expérience par des rayons ultra-violets et de braquer sur le sujet et les expérimentateurs, deux appareils photographiques à déclanchement automatique, qui permettent d'obtenir des clichés à des intervalles réguliers, variant de quelques secondes à une minute. En notant l'heure exacte où commence l'expérience et celle à laquelle elle se termine, et en consultant le numérotage des plaques, on peut se rendre compte du

moment précis où un phénomène s'est produit. En opérant ainsi, on possède une série d'épreuves qui aident à reconstituer toutes les phases du phénomène et qui montrent, à chaque instant, quelle était la situation exacte du médium et des assistants. Ce procédé a en outre l'avantage de fixer immédiatement, et de conserver d'une manière durable, les manifestations lumineuses, même les plus fugitives, qui se produisent souvent pendant ces séances. En opérant ainsi, on se met à l'abri de toute erreur subjective pour l'appréciation des faits.

Dans ce Congrès, nous avons été en présence des représentants les plus éminents de l'enseignement officiel Européen et, chose remarquable, sauf M. Flournoy, aucun n'a osé s'attaquer directement aux phénomènes du spiritisme. Il semblait cependant que l'occasion était propice pour montrer l'erreur des spirites et signaler la fausseté de leurs expériences, ou des déductions qu'ils en tirent. Cette abstention est symptomatique, elle montre combien ces questions nouvelles ont conquis d'autorité d'autant plus que chose intéressante à noter, la grande salle du Congrès était remplie lorsque le programme relatait des communications sur le spiritisme, alors que les autres jours elle réunissait à peine la moitié des congressistes.

Il résulte de toutes ces remarques que la première phase du spiritisme vient de se terminer. Traité pendant trop longtemps comme une grossière superstition, ou comme une pratique charlatanesque, il s'est dégagé petit à petit de toutes ces calomnies pour apparaître comme une voie nouvelle ouverte à la science. Les expériences sur le dédoublement de l'être humain se rattachent aux plus hauts problèmes de la psychologie physiologique, en même temps qu'ils ont besoin des progrès les plus récents de la physique et de la chimie, pour permettre de comprendre la nature de ce corps spécial, invisible et impondérable en temps ordinaire, qui sert de substratum à l'âme. Lorsque les innombrables chercheurs qui s'acharnent dans le monde entier à la solution des problèmes de la nature auront orienté leur activité dans cette direction, alors nous assisterons à une immense série de découvertes aussi importantes que fécondes. L'étude du périsprit permettra de comprendre comment s'est produite l'évolution organique, en même temps qu'elle expliquera rationnellement les lois de la pensée que nous ne connaissons encore que d'une manière empirique et restreinte. C'est

en travaillant dans cette direction que l'on trouvera l'explication du développement physique et intellectuel des êtres vivants, et déjà les travaux de F. W H. Myers sur la conscience subliminale montrent la fécondité de ces recherches, lorsqu'on ne délaisse pas systématiquement les manifestations extra-corporelles de l'être humain qui forment, peut-être, la partie la plus étendue et la plus intéressante de son activité psychique.

La science spirite n'en est qu'à ses débuts. Elle a inauguré l'application de la méthode expérimentale à l'étude de l'âme, et lorsqu'elle sera universellement employée, elle permettra de constituer la *psychologie intégrale*, c'est-à-dire celle qui nous fera connaître scientifiquement les conditions d'existence de l'âme, aussi bien pendant la vie qu'après la mort.

GABRIEL DELANNE.

RÉSUMÉ

DES COMMUNICATIONS CONCERNANT LE SPIRITISME FAITES AU CONGRÈS DE PSYCHOLOGIE

NOTES SUR LES PHÉNOMÈNES DE TRANCE DE Mrs THOMPSON

Mrs Thompson est un medium non professionnel, une sensitive très développée, qui s'est prêtée pendant plusieurs années aux observations de M. Myers et d'autres membres de la Société anglaise des recherches psychiques. Les phénomènes très remarquables chez cette sensitive comprennent les automatismes spontanés et provoqués, les visions à l'état normal et en trance, la télépathie, la lucidité, l'acquisition supernormale de faits portant sur les vivants et les morts, voire même la faculté de faire des prédictions, vérifiées par la suite. Les quelques notes suivantes ont rapport surtout aux phénomènes produits pendant l'état de somnambulisme, qui ont eu lieu directement sous l'observation de l'écrivain.

A l'état de somnambulisme, la sensitive, par ses paroles et plus rarement par ses écrits, joue le rôle d'un médium « possédé » par une autre personnalité, soit celle d'une fille de Mrs Thompson, morte enfant il y a une dizaine d'années, soit d'une ancienne maîtresse d'école de sa connaissance, soit de quelque ami des auditeurs présents à la séance ; sans exception la personnalité est celle d'une personne actuellement morte, mais qui a réellement existé. Les faits ainsi communiqués sont de nature diverse et d'un intérêt très variable ; les communications peuvent être provoquées par les questions de l'auditeur, ou par des objets (bijoux, lettres, etc.) touchés par la sensitive ; elles arrivent quelquefois sans aucune suggestion consciente de l'auditeur ; elles se rapportent aux affaires de l'auditeur, à ses amis, vivants ou morts, le plus souvent à ces derniers.

Parmi les faits rapportés, il y en a qui sont bien connus de l'auditeur, d'autres à moitié oubliés et qu'il ne retrouve qu'avec peine ; il y en a encore dont la connaissance, s'il la possède, n'existe pas dans sa mémoire consciente. C'est un pêle-mêle de faits attendus ou inattendus, de renseignements vrais, vraisemblables, véridiques, non vérifiés, faux. Toutefois, faut-il avouer qu'il est rare d'y trouver du faux, et encore plus rare d'y rencontrer ce vague mystérieux et cette ambiguïté delphique trop fréquents chez les médiums ordinaires. Impossible aussi à prédire la façon dont les faits se présenteront ; il est possible que de la première séance d'un inconnu provienne une quantité de détails reconnus vrais ou attestés plus tard, mais le plus souvent l'information, bien caractérisée dès le début, quoique maigre et décousue, se complète dans des audiences successives.

Les lacunes ne sont pas moins remarquables ; souvent la sensitive insiste sur une minutie de détails peu intéressants, sans indiquer, peut-être sans comprendre leur signification ou leurs relations en grand. On est comblé de renseignements sur ses accointances et les accointances de ses amis, et on ne peut obtenir aucune réponse à ses désirs intimes.

Nulle idée de réincarnation, comme chez la célèbre Mlle « Hélène Smith », ne paraît parmi les révélations des différentes personnalités parlant par la bouche de Mrs Thompson ; le somnambulisme de celle-ci n'a aucune vraisemblance avec les merveilleux développe-

ments d'imagination dramatique signalés par M. Flournoy. Les personnalités qui se succèdent, en dominant Mrs Thompson, quoique distinctes, n'accusent que des caractères peu profondément différenciés.

La suggestibilité à l'état de veille n'est pas marquée chez Mrs Thompson, et la cryptomnésie ne paraît pas jouer un rôle important dans ses séances.

En somme, une longue série d'observations permet de croire que ces personnalités, qu'elles soient des modifications de Mrs Thompson elle-même, ou des puissances extérieures, ont trouvé moyen d'acquérir des connaissances au delà de la portée d'une intelligence normale ; en général, les renseignements sont exacts, les incertitudes et le décousu qu'on y trouve s'expliqueraient par la surabondance des matériaux et l'énorme difficulté de transmission plutôt que par défaut á la source même de ces connaissances.

Mme VERRALL.

Margaret de Gaudrion, Cambridge (Angleterre.)

LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

« Un sujet de recherches ne doit pas être abandonné parce qu'il est difficile à explorer ou parce qu'il a été à tort négligé ou méprisé par des contemporains. » BERZÉLIUS.

Le domaine de la psychologie expérimentale doit embrasser tous les faits psychiques qui sont justiciables de la méthode expérimentale, c'est-à-dire de l'observation et de l'expérience. Jusqu'alors, elle s'est bornée à l'étude des processus mentaux qui ont lieu chez l'être vivant. Le moment semble venu pour elle d'élargir son cadre, afin d'y faire entrer les manifestations extra-corporelles de l'homme. Parmi celles-ci, il en est un certain nombre dont l'existence est aujourd'hui parfaitement établie. Les phénomènes de *clairvoyance*, de *suggestion mentale* et de *télépathie* sont des réalités que l'on ne peut plus contester.

Depuis vingt ans, des savants très en vue ont consacré de longues années à la vérification de ces faits. Lorsque des hommes de la valeur de Crookes, Alfred Russel Wallace, Lodge, Barett, F. W.

H. Myers, Sidwick, en Angleterre; Ch. Richet, Liebault, Beaunis, de Rochas, Flammarion, en France; Carl du Prel, Shrenk Notzing, Dr Maïer, en Allemagne; Aksakof, Ochorowicz, Wagner, Boutterow, en Russie; Lombroso, Tamburini, Finzi, Ermacora, en Italie; W. James, Eliott Coues, R. Hodgson, Minot Savage, en Amérique, affirment que ces phénomènes se produisent réellement, il faut les croire, alors même que ces connaissances nouvelles semblent en contradiction avec les idées reçues jusqu'alors.

On admettait jadis que l'activité psychique avait pour limite l'organisme corporel; la suggestion mentale et la télépathie ont démontré le contraire. Les enquêtes patientes, minutieuses et rigoureusement scientifiques entreprises par les Sociétés de recherches psychiques anglaises et américaines ont fourni des résultats positifs, et malgré une sélection sévère, elles ont permis d'accumuler des milliers d'exemples et d'expériences qui montrent que la pensée peut s'extérioriser et se transmettre d'un esprit à un autre, sans l'intermédiaire connu des sens. Cette action à distance, consciente ou non, d'un esprit sur un autre, peut se traduire pour celui qui la reçoit par des phénomènes physiologiques tels que le sommeil nerveux avec ou sans actions automatiques, ou par des phénomènes mentaux, tels que des émotions, des illusions sensoriales ou des impressions visuelles, auditives ou tactiles.

Parmi les milliers d'observations enregistrées dans les *Proceedings* de la Société anglaise, le plus grand nombre semble être le résultat d'une sensation subjective, déterminée par une action télépathique de l'agent sur le percipient, entre lesquels il existe une certaine relation sympathique. Mais il en est d'autres qui ne paraissent pas devoir se plier à cette interprétation. Nous pensons, avec M. Alfred Russel Wallace, que les phénomènes d'apparition ou d'audition sont objectifs :

1° Lorsqu'il y a simultanéité de l'impression, c'est-à-dire perception du même fantôme, visuel ou auditif, par deux ou plusieurs personnes en même temps, comme cela a été souvent observé, alors même qu'il n'existe aucun rapport entre l'agent et ceux des percipients qui ne le connaissent pas.

2° Lorsque le fantôme est vu par différentes personnes comme occupant des places diverses correspondant à un mouvement appa-

rent, ou bien lorsqu'il est vu à la même place, malgré le déplacement des observateurs.

3° Lorsque la vision est perçue par des animaux domestiques. Il est évident, dans ce cas, que le rapport nécessaire n'existe pas.

4° Quand l'apparition produit des effets physiques. Nous savons, en effet, que le pouvoir d'agir sur la matière, sans contact, a été signalé dans le rapport de la Société dialectique de Londres, et mesuré d'une manière précise par William Crookes. Les expériences avec Eusapia Paladino, faites par MM. Lombroso, Schiapparelli, Finzi, Ermacora, Wagner, Ch. Richet, Logde, Ochorowicz, de Rochas, Flammarion ont prouvé qu'il pouvait y avoir, en plus des mouvements d'objets sans contact, objectivation d'une forme matérielle, d'une main, par exemple. Celle-ci, à plusieurs reprises, a laissé des empreintes dans des substances molles ou friables, alors qu'il était impossible que les mains corporelles du sujet touchassent ces substances.

5° Lorsque le fantôme, visible ou non, peut être photographié. Nous citerons, pour appuyer cette affirmation, les cas rapportés par MM. Aksakof, de Rochas, Hasdeu et Istrati, le capitaine Volpi.

Tous ces phénomènes : *Télécinétiques*, *Téléphaniques* et *Téléplastiques* ont besoin d'être soumis à des investigations aussi rigoureuses et aussi souvent répétées que les phénomènes de la Télépathie, car ils ouvrent à la psychologie expérimentale des horizons jusqu'alors insoupçonnés et ils seront féconds en découvertes précieuses pour la connaissance complète de l'être humain.

G. DELANNE.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. PHÉNOMÈNES D'EXTÉRIORISATION ET DE DÉDOUBLEMENT

Depuis vingt ans, la psychologie est entrée dans des voies nouvelles. L'étude de l'âme, du domaine de la métaphysique et des purs concepts, est passée à celui de l'observation et de l'expérience.

Les recherches du colonel de Rochas, des Drs Luys et Baraduc

(Voir de Rochas : *Extériorisation de la sensibilité et de la motricité* ; Dr Luys : *Comptes rendus de la Société de biologie*, (juin 1895) démontrent que l'être psychique n'est pas confiné dans les limites du corps, mais qu'il est susceptible d'extériorisation et de dégagement. L'homme pourrait être comparé à un foyer d'où émanent des radiations, des effluves qui peuvent s'extérioriser en couches concentriques au corps physique et même, dans certains cas, se condenser à des degrés divers et se matérialiser au point d'impressionner des plaques photographiques et des appareils enregistreurs.

L'action psychique d'un être vivant sur un autre, à distance, est établie par les phénomènes télépathiques, la transmission de pensée, l'extériorisation des sens et des facultés. Les vibrations de la pensée peuvent se propager dans l'espace, comme la lumière et le son, et impressionner un autre organisme en affinité avec celui du manifestant. Les ondes psychiques, comme les ondes hertziennes dans la télégraphie sans fil, se propagent au loin et vont éveiller dans l'enveloppe du sensitif des impressions de nature variée, suivant son état dynamique : visions, voix ou mouvements.

Parfois, l'être psychique quitte son enveloppe corporelle et apparaît à distance. Certaines apparitions ont été vues par plusieurs personnes à la fois ; d'autres ont exercé une action sur la matière, ouvert des portes, déplacé des objets, laissé des traces de leur passage. Quelques-unes ont impressionné des animaux. (Voir *Phantasms of the living*, de Myers, Gurney et Podmore, p. 102, 149 ; *Proceedings of the society for Psychical research*, t, I, 1882 ; t, II. 1883 ; partie XI, mai 87 ; XII, juin 88 ; expériences de M. Ch. Richet ; *Rapport sur le Spiritualisme*, par le comité de la Société de dialectique, de Londres. Dr Dusart, traducteur.)

L'objectivité des apparitions est établie dans beaucoup de cas.

Les apparitions de mourants ont été constatées un grand nombre de fois par les enquêtes de la Société des recherches psychiques, de Londres. (Voir *Proceedings* ; *Annales des Sciences psychiques*, de Paris ; A. Russel Wallace : *Les miracles et le moderne spiritualisme*. Plus récemment, M. Flammarion, dans son livre : *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, en relate 186 cas, avec coïncidence de mort, ce qui ne permet pas de voir en eux de simples hallucinations, mais des faits réels, avec relation de cause à effet.

Ces phénomènes ont été constatés si souvent, ils s'appuient sur

des témoignages si nombreux et si élevés, que des savants d'une prudence excessive, comme M. Ch. Richet, de l'Académie de médecine de Paris, ont pu dire : « On trouve une telle quantité de faits impossibles à expliquer autrement que par la télépathie, qu'il faut admettre une action à distance. Le fait semble prouvé et absolument prouvé. »

Des savants comme Wallace, Lodge, Myers, Mapes, Aksakov, etc. expliquent ces phénomènes par l'existence en nous d'un double, image du corps, invisible, impondérable à l'état normal, pouvant se dégager, se matérialiser, apparaître dans certaines conditions et ayant une réalité physique.

D'autres sont allés plus loin. Aux phénomènes télépathiques, aux manifestations de mourants s'ajoutent — pour eux — des manifestations de défunts. Elles se produiraient à l'aide de sujets doués de facultés sépéciales en qui les « survivants » puiseraient les forces et les éléments nécessaires pour se matérialiser et tomber sous l'action des sens.

On aurait pu constater alors, au moyen de balances munies d'appareils enregistreurs, que le corps du sujet perd une partie de son poids et que la différence se retrouve dans l'apparition matérialisée. (Voir W. Crookes : *Recherches expérimentales sur le spiritualisme* ; A. Russel Wallace : *Les miracles et le moderne spiritualisme* ; Aksakov : *Animisme et spiritisme*.)

Ces apparitions ont été photographiées en présence de témoins par W. Crookes, R. Wallace. Beattie et le Dr Thomson, d'Edimbourg, professeur Rossi Pagnoni, Dr Moroni, professeur Wagner, de Saint-Pétersbourg. (Voir les ouvrages cités.)

Zœllner, l'astronome allemand, le professeur W.Denton, les Drs Wolff et Frieze ont recueilli des empreintes et des moulages, dans la paraffiine ou autres substances molles, de membres d'apparitions matérialisées. Les moules, d'une seule pièce, reproduiraient les inflexions des membres, les détails de la structure et les altérations accidentelles de la peau. (Voir Aksakof : *Animisme et spiritisme* ; Zœllner : *Wissenschatfliche Abhandlungen*.)

Ce sont, en outre, des cas d'incorporation comme ceux signalés par Hodgson, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge, dans son étude sur la Faculté de Mrs Pipers (*Proceedings*, de la S.P.R., dernier volume). L'auteur, adversaire de la médiumnité et

de ses applications, avait commencé son enquête dans le but avoué de démasquer les fourberies et de confondre les imposteurs ; elle dura douze ans. Au cours de nombreuses séances, dit-il, cent vingt personnalités invisibles se communiquèrent à lui par les organes de M[rs] Pipers *entrancée*, entre autres, G. Pellew, son ami décédé, membre, comme lui, de la S. P. R., et lui révélèrent des faits inconnus de tout être vivant sur la terre. « La démonstration de la survivance, dit le professeur, m'a été faite de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute. »

Les professeurs Ch. W. Elliot, président de l'Université d'Harward,. W.James, professeur de psychologie à la même Université, Newbold, professeur de psychologie à l'Université de Pensylvanie, et autres professeurs éminents, ont participé à ces expériences et contresigné ces déclarations.

Dans son rapport, publié par le *New-York World*, du 3 mars dernier, M. Hyslop, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia, se prononce dans le même sens : « Quand on considère le phénomène de M[rs] Pipers, que j'ai observé durant 29 séances, il faut éliminer et la transmission de pensée et l'action télépathique. En considérant le problème avec impartialité, il n'y a pas d'autre explication que l'intervention des morts ».

Quelle conclusion devons-nous tirer de tout ceci ? D'année en année, les expériences se multiplient, les attestations s'accumulent et la lumière reste à faire sur le problème psychique. Dans ce dédale d'observations, l'erreur et la supercherie peuvent bien avoir leur part, mais de cet ensemble confus émergent des faits et des témoignages si imposants que la négation systématique ou l'indifférence ne sont plus possibles.

L'heure n'est-elle pas venue où la science doit se prononcer et dire si, comme l'affirment tant d'expérimentateurs éminents, membres d'académies célèbres ou titulaires de chaires dans les Universités, si l'être psychique existe, non plus comme une vague et idéale entité, mais comme un être réel, associé à une forme substantielle, productrice de forces subtiles qui se révèlent par des manifestations d'ordre varié ?

Quant à nous, humble chercheur, malgré des expériences personnelles poursuivies depuis trente années, ne nous reconnaissant pas l'autorité nécessaire pour trancher de telles questions, nous

nous bornons à appeler respectueusement sur elles l'attention du Congrès et nous lui demandons de faire connaître son avis sur des sujets qui intéressent tout être pensant et se relient étroitement à l'éternel problème de la vie et de la destinée humaine.

L. DENIS.

Les cas du Syndic Chaumontet
et du curé BURNIER

Afin que nos lecteurs puissent apprécier la réponse faite au Congrès de psychologie par M. le professeur Flournoy, qui prétend que Mademoiselle Smith devait avoir vu les signatures du syndic Chaumontet et du curé Burnier, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire textuellement le récit de ces faits, tel qu'il est publié, p. 466, dans son livre : *Des Indes à la planète Mars.*

*
* *

Voici un dernier cas récent, où l'hypothèse spirite et l'hypothèse cryptomnésique subsistent l'une en face de l'autre, immobiles comme deux chiens de faïence se faisant les gros yeux, à propos de signatures données par Mlle Smith en somnambulisme et qui ne manquent pas d'analogie avec les signatures authentiques des personnages défunts dont elles sont censé provenir.

Dans une séance chez moi (12 février 1899), Mlle Smith a la vision d'un village sur une hauteur couverte de vignes ; par un chemin pierreux elle voit descendre un petit vieux qui a l'air d'un demi-monsieur : souliers à boucles ; grand chapeau mou ; col de chemise pas empesé, aux pointes montant jusqu'aux joues, etc. Un paysan en blouse qu'il rencontre lui fait des courbettes, comme à un personnage important ; ils parlent patois, de sorte qu'Hélène ne les comprend pas. Elle a l'impression de connaître ce village, mais cherche vainement dans sa mémoire où elle l'a vu. Bientôt le paysage s'efface, et le petit vieux, maintenant vêtu de blanc et dans un espace lumineux [c'est-à-dire dans sa réalité actuelle de désincarné, voir la note I, p. 384], lui paraît s'approcher. A ce moment, comme elle est accoudée du bras droit sur la table, Léopold dicte par l'index : *Baissez-lui le bras.* J'exécute l'ordre ; le

bras d'Hélène résiste d'abord fortement, puis cède tout à coup. Elle saisit un crayon, et au milieu de la lutte habituelle relative à la façon de la tenir (v. p. 98) : « Vous me serrez trop la main », dit-elle au petit vieux imaginaire qui, suivant Léopold, veut se servir d'elle pour écrire ; « Vous me faîtes très-mal, ne serrez pas si fort. Qu'est-ce que ça peut vous faire que ce soit un crayon ou une plume ? » A ces mots elle lâche le crayon pour prendre une plume et, la tenant entre le pouce et l'index, trace lentement, d'une écriture inconnue : Chaumontet syndic (v. fig. 44). Puis revient la vision du village ; sur notre désir d'en savoir le nom, elle finit par apercevoir un poteau indicateur où elle épelle Chessenaz, qui nous est inconnu. Enfin, ayant sur mon conseil demandé au petit vieux, qu'elle voit encore, à quelle époque il était syndic, elle l'entend répondre : 1839. Impossible d'en apprendre davantage ; la vision s'évanouit et fait place à une incarnation totale de Léopold, qui, de sa grosse voix italienne, nous parle longuement de choses diverses.

J'en profite pour l'interroger sur l'incident du village et du syndic inconnus ; des réponses entrecoupées de longues digressions se résument ainsi : « Je cherche... je me suis dirigé en pensée le long de cette grande montagne percée dessous dont je ne sais pas le nom (1) ; je vois le nom de Chessenaz, un village sur une hauteur, une route qui y monte. Cherche dans ce village, tu trouveras certainement ce nom [Chaumontet], cherche à contrôler sa signature ; cette preuve-là, tu la trouveras ; tu trouveras que l'écriture a été de cet homme (2) ». Je me demande s'il voit cela dans les souvenirs d'Hélène et s'il a été à Chessenaz, il répond négativement sur le premier point et évasivement sur le second : « Demande-le-lui, elle a bon souvenir de tout, je ne l'ai pas suivie dans toutes ses promenades. »

Réveillée, Hélène ne put nous fournir aucun renseignement. Mais le lendemain je trouvai sur la carte un petit village de Chessenaz dans le département de la Haute-Savoie, à 26 kilomètres de Genève

(1) En disant cela, Léopold-Hélène se tournait vers une fenêtre de ma bibliothèque donnant du côté du fort-de-l'écluse, où se trouve en effet le tunnel du Credo, sur la voie ferrée de Genève à Bellegarde.

(2) Notez cette préoccupation constante chez Léopold, de me fournir du supranormal pour m'amener au Spiritisme.

à vol d'oiseau et non loin du Credo. Comme les Chaumontet ne sont pas rares en Savoie, il n'y avait rien d'invraisemblable à ce qu'un personnage de ce nom y eût été syndic en 1839. (1)

Quinze jours plus tard, il n'y avait pas de séance, mais je faisais visite à Mme et Mlle Smith, lorsqu'Hélène reprend soudain l'accent et la prononciation de Léopold, sans se douter de ce changement de voix, et croyant que je plaisante quand je cherche à le lui faire remarquer (2). Bientôt l'hemi-somnambulisme s'accentue ; Hélène voit reparaître la vision de l'autre jour, le village, puis le petit vieux (le syndic), mais accompagné cette fois d'un curé avec qui il paraît au mieux et qu'il appelle (à ce qu'elle me répète, toujours avec l'accent de Léopold) *mon cer ami Bournier*. Comme je demande si ce curé ne pourrait pas écrire son nom par la main d'Hélène, Léopold me promet, par une dictée digitale, que j'aurai cette satisfaction à la première séance ; puis il se met à me parler d'autre chose par la bouche d'Hélène qui est maintenant entièrement entrancée.

A la séance suivante, chez moi (19 mars), je rappelle à Léopold sa promesse. Il répond d'abord par le doigt : « Désires-tu *beaucoup cette signature* ? et ce n'est que sur mes instances qu'il y veut bien consentir. Hélène ne tarde pas à revoir le village et le curé, qui, après divers incidents, vient s'emparer de sa main comme l'avait fait le syndic, et trace très lentement à la plume les mots : *Burnier Salut* (fig. 44) ; puis elle passe à d'autres somnambulismes.

Le moment était venu d'éclaicir la chose. J'écrivis à tout hasard à la mairie de Chessenaz. Le maire, M. Saunier, eut l'extrême obligeance de me répondre sans retard. — « Pendant les années 1838 et 1839, me disait-il, le syndic de Chessenaz était un Chaumontet, Jean, dont je retrouve la signature en divers documents de cette époque. Nous avons eu aussi pour curé M. Burnier André, de novembre 1824 jusqu'en février 1841 ; pendant cette période tous les actes de naissance, mariages et décès, tenus alors par les ecclésiastiques, portent sa signature... Mais je viens de découvrir dans nos archives un titre revêtu des deux signatures, celle du syndic

(1) La Savoie faisait alors partie des Etats Sardes. Sa cession à la France en 1860 a entraîné la substitution des *maires* aux *syndics*.

(2) Cet accès inattendu et exceptionnel d'hemi-somnambulisme *spontané* pendant une de nos visites, est probablement dû au fait que c'était justement le jour et l'heure ordinaires des séances.

Chaumontet et du curé Burnier. C'est un mandat de paiement ; je me fais un plaisir de vous le transmettre. » J'ai fait reproduire au milieu de la figure 44 le fragment de ce document original (daté du 29 juillet 1838) portant les noms des deux personnages ; le lecteur peut ainsi juger par lui-même de la similitude assez remarquable qu'il y a entre ces signatures authentiques et celles automatiquement tracées par la main de Mlle Smith.

Burnier salut

pour acquit
Burnier

38.

LE SXNDIC,
Chaumontet

Chaumontet Syndic

Ma première idée fut, on le devine, que Mlle Smith avait dû voir une fois ou l'autre des documents signés du syndic ou du curé de Chessenaz, et que c'étaient ces clichés visuels oubliés, reparaissant en somnambulisme, qui lui servaient de modèles intérieurs lorsque sa main entrancée retraçait ces signatures. On devine également si une telle conjecture fit bondir Hélène, qui n'a aucun souvenir d'avoir jamais entendu le nom de Chessenaz ni de ses habitants présents ou passés. Je ne regrette qu'à moitié mon imprudente supposition, car elle nous a valu une nouvelle et plus explicite manifestation du curé, lequel, s'emparant de rechef du bras de Mlle Smith dans une séance ultérieure (21 mai, chez M. Lemaître), vint nous certifier son identité par l'attestation en terme et de forme de la figure 43. Comme on le voit, il s'y prit à deux fois : s'étant trompé à la signature, il barra incontinent avec dépit ce qu'il venait d'écrire soigneusement, et recommença sur une autre feuille. Ce

second libellé où il a omis le mot *soussigné* du premier, lui prit sept minutes à tracer, mais ne laisse rien à désirer comme évidence et précision. Cette calligraphie appliquée est bien celle d'un curé campagnard d'il y a 60 ans, et, à défaut d'autres pièces de comparaison, elle dénote une indéniable analogie de la main avec l'acquit authentique du mandat de paiement de la figure 44.

Ni M[lle] Smith ni sa mère n'avaient la moindre notion du curé ou du syndic de Chessenaz. Elles m'apprirent cependant que leur famille avait eu quelques parents et connaissances dans cette partie de la Savoie, et qu'elles sont encore en relation avec un cousin qui habite Frangy, le bourg important le plus rapproché (une lieue) du petit village de Chessenaz. Hélène elle-même n'a fait qu'une courte excursion dans cette région, il y a une dizaine d'années ; et si en suivant la route de Seyssel à Frangy, elle a traversé des coins de paysage répondant bien à certains détails de sa vision du 12 février (qu'elle avait, comme on l'a vu, le sentiment de reconnaître), elle n'a par contre aucune idée d'avoir été à Chessenaz même, ni d'en avoir entendu parler. D'ailleurs, dit-elle, « pour ceux qui pourraient supposer que j'ai pu passer à Chessenaz sans m'en souvenir, je m'empresserai de leur objecter et de leur affirmer que même y serais-je allée, je n'aurais point été y consulter les archives pour y apprendre qu'un syndic Chaumontet et un curé Burnier y avaient existé à une époque plus ou moins reculée. J'ai bonne mémoire et j'affirme hautement qu'aucune des personnes qui m'ont entourée pendant ces quelques jours passés loin de ma famille ne m'a jamais montré aucun acte, aucun papier, rien, en un mot, qui pourrait avoir emmagasiné dans mon cerveau un pareil souvenir. Ma mère a fait, à l'âge de quatorze ou quinze ans, une course en Savoie, mais rien dans ses souvenirs ne lui rappelle avoir jamais entendu prononcer ces deux noms ». — Les choses en sont là et je laisse au lecteur le soin de conclure comme il lui plaira.

*
* *

Voici maintenant les réflexions dont M. Flournoy assaisonne ce cas remarquable :

Ce cas m'a paru digne de couronner mon rapide examen des apparences supra normales qui émaillent la médiumnité de M[lle] Smith, parce qu'il résume et met excellemment en relief les positions respectives, antinomiques et inconciliables, des milieux spirites et

des médiums d'une part, parfaitement sincères du reste, mais trop faciles à contenter, — et des chercheurs quelque peu psychologues, d'autre part, toujours poursuivis par la sacro-sainte terreur de prendre des vessies pour des lanternes. Aux premiers, la moindre chose curieuse, une vision inattendue du passé, des dictées de la table ou du doigt, un accès de somnambulisme, une ressemblance d'écriture, suffisent à donner la sensation du contact de l'au-delà et à prouver la présence réelle du monde désincarné. Ils ne se demandent jamais quelle proportionnalité il peut y avoir entre ces prémisses, si frappantes soient-elles, et cette formidable conclusion. Pourquoi et comment, par exemple, les défunts, revenant signer par la main d'une autre personne en chair et en os, auraient-ils la même écriture que de leur vivant ? Les mêmes gens qui trouvent cela tout naturel, bien qu'ils n'en aient encore point vu de cas certains, tombent des nues lorsqu'on invoque devant eux la possibilité de souvenirs latents, dont la vie courante leur fournit pourtant des exemples quotidiens — qu'ils n'ont, il est vrai, jamais pris la peine d'observer. Les psychologues, en revanche, ont le diable au corps pour aller regarder derrière les coulisses de la mémoire et de l'imagination, et quand l'obscurité les empêche d'y rien distinguer, ils ont la marotte de s'imaginer qu'ils finiraient bien par y trouver ce qu'ils cherchent — si seulement on pouvait y faire la lumière. Entre deux classes de tempéraments aussi disparates, il sera, je le crains, bien difficile d'arriver jamais à une entente satisfaisante et durable.

*
* *

Il est certain que si nous devons abandonner toute méthode scientifique de contrôle pour nous assurer de la réalité de la vie d'Outre-Tombe, jamais nous ne nous entendrons avec M. Flournoy. Dans toute enquête, même judiciaire, la signature d'un individu suffit à affirmer son individualité. Ce point admis, il reste à savoir si l'écriture est simulée, et dans le cas qui nous occupe, comment Mlle Smith aurait pu avoir sous les yeux les signatures du curé Burnier et du syndic Chaumontet. Tout d'abord, M. Flournoy reconnaît que le médium est honnête, intelligent, incapable de mentir; il accepte son témoignage, ce qui est essentiel en l'espèce. Mlle Smith n'a jamais mis les pieds à Chessenaz ; elle parait avoir séjourné simplement pendant quelques jours, chez un cousin habi-

tant dans un bourg voisin. Voilà les faits. Comment M. Flournoy arrive-t-il à en induire qu'elle a eu sous les yeux les écrits du curé et du syndic ? C'est une simple supposition qui ne peut s'appuyer sur aucune circonstance réelle et qui est combattue même par le plus simple raisonnement.

Quelle probabilité peut-il exister pour que le cousin ou son entourage ait parlé à Mlle Smith d'un curé d'un petit village voisin, mort depuis soixante ans ? En supposant même qu'il se soit trouvé une personne âgée qui ait connu ce curé, elle n'aurait pu assurément faire connaître à Mlle Smith l'écriture de cet ecclésiastique, sans que la mémoire de cet événement fut conservée par le médium. Or, lui et sa mère déclarent que le nom du prêtre et du syndic leur étaient absolument inconnus, il faut donc abandonner l'hypothèse de souvenirs latents, puisque rien ne peut justifier cette supposition. Mais où les individualités posthumes accusent leurs personnalités c'est lorsqu'ils signent d'une manière presque absolument identique à celle qu'ils usitaient de leur vivant. Dans ce cas, le doute doit disparaître, car l'écriture est manifestement un signe indéniable de la personnalité. M. Flournoy s'imagine que Mlle Smith a dû voir ces signatures, mais nous rappellerons qu'elles étaient enfouies depuis 60 ans dans les archives de la commune de Chessenaz et qu'il n'est pas raisonnable de supposer que l'administration communale s'amuse à faire circuler ses papiers dans les bourgs circonvoisins, pour l'amusement des badauds ou la satisfaction personnelle des jeunes filles de passage dans le pays. Cet exode de papiers municipaux qui dorment sous la vénérable poussière d'un demi-siècle, est certainement une de ces imaginations invraisemblables auxquelles on n'a recours qu'en désespoir de cause.

Nous préférons croire à la présence réelle du curé Burnier et du syndic Chaumontet, qui s'affirment authentiquement par leur signature, plutôt qu'à l'insinuation du cliché visuel qui est contraire à la matérialité des faits. M. Flournoy semble croire que c'est la première fois qu'on obtient de l'écriture *post-mortem* semblable à celle d'un vivant. Nous le renvoyons au cas d'Estelle Livermore cité par Aksakof ; aux *fac-simile* publiés par le baron de Guldenstuble à la fin de son livre sur : *La réalité des Esprits*, et enfin à l'exemple cité par le professeur Moutonnier, lequel obtint, en Amérique, de l'écriture directe de son gendre et de sa fille, morts depuis plusieurs années en Europe.

Quant à l'étrangeté qu'il y aurait pour un désincarné de reproduire son ex-signature, elle ne nous serait pas plus inexplicable que les écritures que l'on fait exécuter par certains sujets, en les replaçant par suggestion, à un stade quelconque de leur vie antérieure, car l'on constate alors que leur écriture, pendant que la suggestion opère, est semblable à celle qu'ils avaient réellement à l'âge qu'on leur a indiqué. Les spirites évitent avec soin de prendre des vessies pour des lanternes, c'est pourquoi ils ne se déclarent pas satisfaits lorsque des psychologues essaient d'expliquer des phénomènes médianimiques véritables par des hypothèses si cryptomnésiques, qu'elles ne peuvent plus supporter le simple éclat du grand jour. Malgré ces oppositions systématiques, le spiritisme poursuit triomphalement sa route et il apporte à tous les hommes sincères la clef du grand problème de l'Au-delà, que les savants, pas plus que les prêtres, n'ont su découvrir.

BECKER.

L'identité des Esprits

Par M. A. (Oxon) STAINTON MOSES

(Suite)

Preuves complémentaires

J'ai ainsi acquis une preuve frappante de l'existence de cette force, de sa direction par une intelligence et de ce fait que cette intelligence était dans certains cas celle de décédés.

Je laisse de côté un grand nombre de faits confirmant les précédents et je me hâte de signaler en quelques mots un autre cas dont l'impression est restée profondément gravée dans mon esprit. Mes amis étaient allés passer un dimanche d'été au bord de la mer et j'étais allé les retrouver presque aussitôt. J'en profitai pour rendre visite à un vieil ami dont la santé était chancelante et qui m'avait écrit, en me demandant de venir le voir, car il sentait que son heure approchait. Je me hâtai de me rendre à son appel, mais quand j'arrivai on me dit qu'il venait de trépasser en regrettant que je n'eusse pu arriver à temps pour le voir. Je restai dans la maison et lorsque je pénétrai dans la chambre où reposait le corps de mon

ami, sa forme spirituelle vint au-devant de moi, pour me saluer, comme il l'eût fait pendant sa vie, en souriant et la main tendue. Je le vis de mes yeux de clairvoyant, aussi nettement que mes yeux matériels voyaient tous les objets qui m'entouraient, et cela non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises.

Ceci, je n'ai pas besoin de le dire, affermit ma foi et consolida ses fondements. Depuis lors, bien des pierres sont venues se superposer à ces fondations et la superstructure a atteint une assez jolie hauteur, mais aucune ne s'est trouvée ni trop haute, ni trop lourde pour la base sur laquelle elle repose.

Expériences personnelles

Je veux dire très rapidement que je retournai vers mon ami et que nos expériences furent reprises dans le groupe formé par la famille. Successivement, tous les phénomènes les plus habituels se reproduisirent et il en survint même plus d'un exceptionnel. Quoique, pendant les six dernières années, j'aie eu des occasions extraordinaires d'observer les phénomènes du spiritualisme, je n'ai jamais rien rencontré de comparable à ce qui se produisit à cette époque, aussi bien au point de vue de la variété qu'à celui de la spontanéité. Ils se produisaient en tous temps, dans quelque lieu que ce fût, à l'intérieur de la maison aussi bien qu'au dehors et sans qu'il y eût de séance formelle. Pendant les repas, au temple, dans les chambres vides, ici, là, partout, de telle sorte qu'aucun de nous, quoique sains et capables de suivre une observation, ne pût conserver aucun doute sur la nature indépendante de l'intelligence, d'autant mieux que nous qui, de bonne foi, recherchions avec le plus grand soin la source de l'intelligence, nous n'avons jamais pu trouver aucune raison de douter de ses affirmations précises, apportées solennellement et avec insistance : qu'elle procédait d'esprits purs et bons, dont quelques-uns au moins étaient de nos amis défunts et qui, tous, avaient été habitants de cette terre.

Difficultés soulevées par quelques correspondants

Tel est le compte-rendu de ce qui me concerne, et lorsque je le considère, j'éprouve quelque satisfaction à en parler, car il ne relate guère de difficultés. Mais si je n'ai à raconter aucun désagrément pour ce qui me regarde, j'ai pu apprendre par la lecture qu'il n'en a pas été de même pour un grand nombre d'autres observateurs. Mes cinq dernières années sont complètement absorbées par une

correspondance assez étendue pour nécessiter toute l'activité d'un homme, à l'exclusion de toute autre occupation. J'y trouvais surtout exposés les doutes et les difficultés, les théories et les opinions, et surtout les innombrables *désiderata* des chercheurs (1).

Les Pseudo-scientifiques

1° — Une classe de correspondants, que je puis appeler scientifiques ou plutôt pseudo-scientifiques, se donne beaucoup de mal pour m'expliquer, quelques-uns avec beaucoup de courtoisie, d'autres avec un sentiment de pitié profonde, les uns avec patience, d'autres avec aigreur, que je suis un insensé, non pas en toutes lettres, mais de façon à ne me laisser aucun doute, de croire ou tout au moins de me préoccuper de telles questions. Pour eux, les médiums sont de vulgaires malfaiteurs, sans doute d'après le précepte *ab uno disce omnes*. Pour eux, les investigateurs sont de pauvres imbéciles, probablement parce qu'ils n'adoptent pas la méthode scientifique préconisée dans une occasion célèbre toute récente. On me gratifie largement de considérations sur les lois de la nature (que mes correspondants connaissent sans doute sans aucune exception), sur les tendons craqueurs, les articulations claquantes, l'attention expectante, le *Carpentérianisme* inconscient et tant d'autres de même espèce.

Cette dernière catégorie est peut-être la plus fatigante et la plus pénible à lire, mais elle montre que les idées dominantes développées par cette prétendue science, sont un grand obstacle à la franche et libre étude du spiritualisme.

Les Théoriciens

2° — Une seconde classe comprend ceux qui ont une idée, un plan, une théorie, *les Trochus* dont le département de la guerre et tant d'autres ministères peuvent conter l'histoire. Je ne veux point parler de ceux qui ont vu des faits et méritent les remerciements de tous par les efforts qu'ils font pour en trouver l'interprétation. Ceux-là méritent réellement la reconnaissance de tous les amis de la vérité. Ceux dont je m'occupe sont ceux qui regardent les faits

(1) Nous appelons particulièrement l'attention des lecteurs sur les observations suivantes, car, après vingt ans, elles sont toujours d'une actualité saisissante, comme nous avons pu le constater au Congrès de psychologie, où se rencontraient des échantillons de chacune des variétés si bien décrites par le Révérend Stainton Mosès. N. de la R.

comme chose absolument négligeable et qui n'ont devant les yeux que le développement de leurs idées. Insinuez-leur qu'ils ne sont peut-être pas assez familiarisés avec les faits qui ne sont réellement pas d'accord avec leurs théories et ils rejetteront ceux-ci de côté, avec une superbe suffisance, vous expliquant que si leurs idées étaient jugées à leur valeur, on ne manquerait pas de les trouver justes et qu'ainsi, puisque la nature n'agit que d'après des lois fixes, les faits doivent, en fin de compte, prendre d'eux-mêmes leur place normale. Un correspondant m'expose ce délicieux morceau de dialectique en même temps qu'il déclare qu'il n'y a dans tout cela qu'un exemple d'hallucinations simultanées.

Ces correspondants m'amènent à croire qu'une des autres causes qui font que les recherches de certaines personnes ne réussissent pas est que leurs esprits sont irrémédiablement fermés à l'action de toute lumière, par l'aveuglement que provoquent les fausses théories.

Les Ignorants

Une troisième classe est constituée par ceux qui sont tout à fait ignorants. Ceux-là reconnaissent généralement leur état. Ils se font même une gloriole de ce que l'on ne voit que trop, comme si cela devait être un moyen d'attirer la pitié du public à la façon des haillons et du tremblement professionnel de certains mendiants. Partant de cette déclaration, ces personnes vous proposent la plus étonnante série de questions sur le ciel et les choses spirituelles. Ils vous posent de ces questions auxquelles un archange même aurait de la peine à répondre, d'autant plus que cet être supérieur ne trouverait pas chez le questionneur des connaissances préalables suffisantes pour lui inspirer une réplique intelligente. Ils vous interrogeront sur Dieu et la création, sur la nature des occupations dans le monde spirituel, demandant, avec un excès de naïveté, une biographie de tous les habitants du ciel, et un plan topographique des sphères. Ils vous soumettront de simples questions sur la prédestination, la nature du Diable, l'incarnation et toute une série d'autres problèmes théologiques, qu'ils semblent supposer capables de devenir aussi clairs que de l'eau pour l'esprit qui a été émancipé des liens du corps, même après quelques courtes années.

Ces personnes m'inspirent la croyance qu'une autre cause des insuccès des chercheurs est qu'ils ne se sont pas préparés par des

études préalables suffisantes, capables d'éliminer les vieilles superstitions, à recevoir de nouvelles vérités. Le terrain n'a pas été labouré, hersé, débarrassé des mauvaises herbes, de telle sorte que le grain nouvellement semé n'a aucune chance de pousser.

Les Critiques insidieux

4°. — Je rapprocherai de la classe précédente ceux que je pourrais appeler les insidieux. Ils *voudraient bien savoir* pourquoi telles ou telles conditions sont nécessaires ; pourquoi telles ou telles choses ne peuvent arriver de telle façon ; pourquoi les phénomènes ne peuvent se produire à l'Institut Royal : pourquoi il faut qu'il y ait un médium ou un groupe ; pourquoi on ne les supprime pas, pour laisser chacun être son propre médium ; en un mot, pourquoi chaque chose est telle qu'elle est et non telle qu'elle n'est pas. Au besoin, ces personnes vous déclareraient qu'elles savent comment chaque chose devrait être et seraient capables de transformer l'Univers de Dieu sur un plan instantanément imaginé et le diriger par des principes tout nouveaux.

On pourrait leur recommander de commencer leurs transformations en balayant complètement les *conditions* imaginées par le professeur Tyndall dans son laboratoire de l'Institut Royal, et quand ils auront supprimé le cabinet de développement photographique, nous commencerons à causer avec eux.

Tout cela me porte à croire qu'il y a un certain nombre de personnes qui portent dans leur intelligence un esprit captieux, intolérant, arrogant et dogmatique, qui est une dure barrière contre l'introduction de la vérité. Ils n'ont pas le moins du monde nettoyé et meublé la chambre, mais ils ont barricadé tous les points d'accès avec les chevaux de frise des sottes objections et ils ont semé le parquet de torpilles par dessus le marché.

C'est M. Spargeon qui, faisant le portrait d'un critique pointilleux, disait de lui que si on lui montrait la constellation d'Orion, il suggèrerait aussitôt que sa forme est défectueuse et que ses étoiles devraient être arrangées d'après un principe différent.

De tels critiques de parti pris ne manquent pas dans le spiritualisme.

Les spiritualistes

5°. — Enfin, il y a un grand nombre de spiritualistes dont les questions sont extrêmement suggestives.

Quelques-uns, la plupart même, se consacrent à ne rechercher que leurs amis décédés. Si quelqu'un veut se rendre compte de la place importante occupée par les sentiments parmi les motifs qui portent les hommes à s'intéresser à cette question, il lui suffira d'interroger un de ceux qui ont eu, comme moi, l'occasion de voir les esprits de ceux qui prennent intérêt au spiritualisme. Beaucoup, après être restés indifférents, sont attirés vivement par l'espoir de rentrer en communication avec un de ceux qui leur ont été ravis. D'autres ne s'y intéressent d'abord que d'une manière intermittente, à titre de question scientifique ou de simple curiosité, et se trouvent ensuite entraînés à fond et d'une manière exclusive dès que la mort est venue frapper à leur porte. Un grand nombre, je le crains, trouvant que tout cela n'est pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré ; qu'il y a des lois de l'autre côté de la tombe, aussi bien que de celui-ci ; et que tout cela exclut ou du moins retarde les communications si vivement désirées ; beaucoup, dis-je, reculent, et dans leur impatience disent que le spiritualisme est une duperie, une création des êtres inférieurs à l'humanité, où l'on ne se trouve en rapport qu'avec le Diable.

Tout ceci, en définitive, n'est qu'une forme raffinée d'égoïsme et nous fait songer de nouveau à cette autre difficulté, déjà signalée, que les chercheurs rencontrent sur leur chemin et qui vient du désir trop intense d'obtenir une chose et de cet état d'esprit trop actif, causes presques infaillibles d'insuccès. L'esprit doit être calme, dans un équilibre parfait, ni préoccupé, ni excité. La meilleure disposition est celle de passivité parfaite ; cette disposition, je tiens à le faire remarquer, est du reste parfaitement compatible avec l'investigation la plus attentive, l'observation la plus scrupuleuse.

Ajoutons que les lettres enthousiastes de beaucoup de spiritualistes révèlent une singulière inaptitude à comprendre les lois de la démonstration. Il y a bien des moyens par lesquels la conviction peut pénétrer dans l'esprit, surtout lorsqu'il s'agit des relations avec ceux qui ont été nos bien aimés et que nous avons perdus. Il peut fort bien arriver que quelqu'un reçoive la preuve sollicitée, sous forme d'un message, ou par une marque toute personnelle, une particularité qui leur va immédiatement au cœur. Mais lorsqu'il rend compte de cet événement, trop intime le plus souvent pour pouvoir être publié, il oublie que les autres n'ont pas eu les

mêmes moyens que lui de se former un jugement et, qu'à leurs yeux, ses expressions enthousiastes et sa joie exubérante semblent les manifestations excessives d'un cerveau débilité.

Il peut encore arriver qu'une séance soit racontée sous le voile de l'anonyme; qu'on n'y rencontre aucun témoignage formel ; qu'on n'y décrive aucune expérience, parce que tout cela a déjà été fait ; que la conviction était déjà solide et qu'on n'avait pas jugé nécessaire de donner de nouvelles preuves. Ceci se présente, parce que le narrateur oublie, dans son enthousiasme, que son récit se trouve isolé, que ses attestations ne sont pas appuyées par d'autres et que les phénomènes sont très étonnants. Aussi le néophyte lit, s'étonne, et n'éprouve que de la répulsion. « Ces hommes, dit-il, n'ont aucune notion des règles de l'expérimentation et des conditions de la logique ».

J'ai l'intime conviction que de tels récits ne devraient jamais être présentés au public et que l'on devrait s'en tenir strictement aux faits appuyés de preuves et de contre-enquêtes. On arriverait, il est vrai, à en éliminer un très grand nombre ; mais le monde n'en irait que mieux et beaucoup de pierres d'achoppement seraient ainsi enlevées du chemin des chercheurs. Je crois qu'il y a beaucoup de faits au sujet desquels on ne peut entrer dans les détails, tant ils renferment d'incidents provoquant des expressions intimes d'affection qu'on ne peut exposer aux sarcasmes de critiques malveillants. Je le sais parfaitement et je dirais volontiers : « Gardez tout cela pour votre satisfaction personnelle et en vue d'un usage futur possible. Un temps viendra où des récits de ce genre recouvreront leur opportunité, et où les sentiments des vivants pourront se manifester librement. Même dans le cas où il n'en serait pas ainsi, l'épreuve, appuyée sur des souvenirs sacrés, n'aura rien perdu de sa valeur, si vous la gardez, en lui laissant la destination pour laquelle elle vous a été accordée.

Il est probable que j'obtiendrai l'approbation de toutes les personnes raisonnables, lorsque je dirai que pour les esprits peu cultivés, ceux qui n'ont pas été familiarisés avec les phénomènes spiritualistes, beaucoup de ces récits doivent paraître singulièrement faibles, aussi bien au point de vue de la méthode d'observation qu'à celui du langage. Nous qui écrivons très souvent, nous oublions avec trop de facilité que ceux qui nous lisent ne possèdent

pas de connaissances préalables, et que ce qui nous paraît tout simple est pour eux fort étonnant. Nous ne devrions jamais perdre de vue que l'on n'a pas le droit de demander à un homme d'accepter comme vrais les faits que nous soumettons au public; faits, non seulement étranges et nouveaux, mais surtout dépassant et dans certains cas renversant toutes les données précédentes, s'ils ne sont appuyés par des preuves aussi exactes que minutieuses. Ce serait faire insulte à l'intelligence que de réclamer la croyance sur toute autre base. En tout cas, j'ajouterai que de tels convertis ne se distinguent pas par la hauteur de leurs pensées.

Puisque je suis sur ce sujet, je vous demanderai la permission d'ajouter encore un mot. Non seulement il est peu indiqué et mauvais de publier des récits de faits insuffisamment étudiés et mal appuyés, mais il n'est pas toujours prudent d'imprimer, et surtout de présenter avec enthousiasme et affectation, des rapports même fidèles de phénomènes très exceptionnels, si on ne peut les appuyer d'un tel ensemble de témoignages, qu'il devienne tout à fait impossible pour un esprit, libre de préjugés, de refuser de les accepter. Je pense qu'il n'est pas sage de gorger trop vivement d'aliments ceux dont les estomacs ne sont pas aptes à les digérer. Je tiens à être bien compris. Je dis exactementement ce que je veux dire. Je ne crois pas qu'il soit rationnel de blâmer les opinions de ceux qui ne sont pas familiarisés avec le sujet. Tout cela est si étrange, si contraire à tout ce que l'on a vu jusqu'ici, que je conseille d'agir avec beaucoup de réserve. Les anciens furent bien avisés en maintenant la distinction entre la série des notiont ésotériques et celle des exotériques.

J'ai pu me convaincre que l'on a fait beaucoup de mal dans bien des cas en insistant d'une façon inopportune,près d'esprits mal préparés, sur des faits qui leur semblaient des récits extraordinaires de coïncidences inexpliquées et inexplicables. L'assimilation ne se fait pas et l'auditoire dit : « Je veux bien accepter un peu de tout cela, mais, vraiment c'est un peu trop ! » A ce sujet, nous devons tirer ici une conclusion philosophique. Le développement doit être graduel, il ne faut pas l'oublier. Le hâter est, dans tous les cas, une mauvaise chose. Le fruit peut avoir une belle apparence, mais il manque de saveur. La plante prend de magnifiques proportions, mais elle ne peut résister au premier vent d'hiver. Le chercheur

que l'on traite de même est une proie toute préparée par la maladie.

J'ai déjà dépassé les limites que je m'étais tracées et cependant je n'ai pas encore dit la moitié de ce que j'ai dans l'esprit. Je ne puis maintenant dire comment le chercheur devra éviter les pièges qu'il rencontrera sur son chemin, ni à quel point les méthodes d'investigation avec contrainte auxquelles il sera fatalement conduit augmenteront ses difficultés. Le point sur lequel je tiens surtout à attirer votre attention est ce fait que la plupart des chercheurs créent eux-mêmes les difficultés contre lesquelles ils se heurtent. Celles-ci découlent, comme j'ai tenté de le montrer, de l'ignorance, de la suffisance, d'une prévention de l'esprit, d'une façon de voir exclusive, obstinée ou inconsciente, d'une volonté trop fixe de ne poursuivre qu'un but, peut-être impossible à atteindre, d'une trop grande ardeur, de trop d'enthousiasme, et du manque d'un esprit de recherche calme, impassible et patiente.

(*A Suivre*) Pour la traduction : Docteur DUSART.

LES FAITS

Pontivy, le 21 juin 1900.

CHER MONSIEUR DELANNE,

Permettez-moi d'ajouter aux nombreux faits de médiumnité, cités dans votre excellent journal, un fait qui nous est personnel, et que nous pouvons attester, mon mari et moi.

En 1868, car nous sommes de vieux spirites, nous habitions l'Algérie, et, à cette époque, j'écrivais quelquefois d'une façon tout à fait mécanique. Un jour, mon mari évoqua l'un de ses amis nommé Teegetmayer, qui s'était noyé douze ans auparavant. L'esprit répondit à son appel et, après une assez longue conversation, donna des nouvelles d'amis communs encore incarnés et perdus de vue depuis huit ou dix ans.

Entre autres choses, il me fit écrire mécaniquement l'adresse de l'un d'eux, Monsieur B., qui, d'après mon mari, devait alors habiter Berlin.

A son grand étonnement, l'esprit ne donna pas l'adresse à Berlin, mais à *Charlottenbourg, Bismark strasse n° 16*. Continuant la conversation, l'esprit parla également d'un autre de leurs amis, Monsieur D., et annonça qu'il était mort, recommanda de l'évoquer et surtout de l'appeler quand on ferait de la musique, car il était fort bon musicien. En effet, à partir de ce jour, chaque fois que mon mari se mettait au piano, il appelait son ami D., et il lui semblait qu'il jouait avec plus de facilité.

Quelques jours après la réception de cette communication, mon mari écrivait à l'adresse indiquée, et à notre grand étonnement, car nous n'étions pas très convaincus, il faut le dire, de l'exactitude de l'adresse donnée par l'esprit, il reçut une longue lettre de son ami B., et la lettre se terminait par cette interrogation : — Comment as-tu reçu mon adresse ?

En 1872, mon mari, au cours d'un voyage d'affaires qu'il faisait en Allemagne, alla voir à Charlottenbourg son ami B., et celui-ci lui renouvela la question : « Comment as-tu reçu mon adresse ? »

M. Krell lui expliqua alors que c'était par l'intermédiaire de l'esprit de Teegetmayer, et il ajouta qu'il avait su également par lui la mort de leur ami D. — « Comment D., s'écria M. B., mais il n'est pas mort, il habite Berlin et voici son adresse ! — Mon mari qui croyait avoir éveillé en son ami le désir de connaître le spiritisme, fut tout déconcerté, et cependant il fallait bien convenir que l'adresse donnée de M. B. était exacte. Donc la première partie de la communication était vraie, et la seconde fausse. Pourquoi ?...

Nous cherchâmes longtemps l'explication de cette mystification que rien ne justifiait, et un jour, en séance, on nous dit que l'esprit de Teegetmayer avait bien donné la première partie de la communication, mais que dans la seconde, un autre camarade, mort également, et nommé H., s'était substitué à lui, et avait, par la suite, pris le nom de D., craignant que mon mari, qui avait pour lui, de son vivant, presque de la répulsion, ne le reçut pas bien. Or, il faut dire que ce M. H., avait au contraire une grande sympathie pour mon mari, et ensuite qu'il était aussi très bon musicien, violoncelliste excellent et artiste dans l'âme. Il s'était donc en quelque sorte couvert du nom de D., pour que mon mari le reçut avec affection et l'appelât souvent près de lui par la pensée.

Ce fait, par lui-même, n'a sans doute aucune importance, mais

il prouve néanmoins que la communication fût donnée par *des esprits*, et qu'elle n'est ni de l'auto-suggestion, ni l'extériorisation de la pensée du médium ou de ceux qui étaient présents.

Au moment où nous recevions cette communication, ni mon mari, ni moi, moi surtout qui tenait le crayon, ne pensions à ces Messieurs.

Nous appelions seulement *Teegetmayer*, lequel, soit dit en passant, dicta mécaniquement son nom assez bizarre, pour moi qui ne connais pas la langue allemande.

Voilà, cher Monsieur Delanne, le petit fait dont mon mari vous a parlé lors de son passage à Paris. Faites de cette lettre l'usage qui vous conviendra pour le bien de notre doctrine, et donnez-lui la publicité de votre journal, si vous le jugez nécessaire.

Veuillez agréer l'assurance de notre bien vive sympathie, et toutes nos félicitations pour votre nouveau livre que je lis en ce moment.

M. KRELL Pontivy, (Morbihan).

La physique de la magie

COMMUNICATION FAITE AU CONGRÈS INTERNATIONAL DE L'HISTOIRE, DES SCIENCES, EN 1900,

PAR LE COLONEL DE ROCHAS

MESSIEURS,

Le sujet que j'ai l'honneur d'aborder devant vous a déjà été traité plusieurs fois devant des assemblées de savants.

Ce fut d'abord, il y a deux mille ans, dans les cours de la célèbre école d'Alexandrie, alors centre intellectuel du monde entier.

Les Grecs venus en Egypte à la suite d'Alexandre le Grand, s'étaient fait initier en vainqueurs à ses sciences secrètes déjà plus de trente fois séculaires ; ils avaient employé leur clair génie à expliquer par des lois naturelles les prodiges que les prêtres accumulaient dans leurs temples pour frapper l'esprit des masses et dont

la connaissance, venue de l'Orient, constituait la science des mages ou la *magie*.

Ici c'étaient des statues ou des sièges qui semblaient marcher seuls, grâce à des roues cachées et mises en mouvement soit par l'écoulement convenablement calculé d'une certaine quantité de sable tombant d'un récipient supérieur dans un récipient inférieur, soit par la détente d'un ressort. Là, c'étaient des portes qui s'ouvraient spontanément, des images de dieux, de déesses, d'animaux qui poussaient des cris ou répandaient des libations sous l'action de liquides déplacés au moyen de siphons et d'air comprimé.

L'ingénieur Héron avait réuni ses leçons dans une série de petits traités dont deux seulement les *Automates* et les *Pneumatiques* nous sont parvenus (1).

Un autre savant alexandrin, le célèbre Euclide, nous a également laissé des traités d'optique et de catoptrique ; mais, disciple du divin Platon qui ne voulait pas que la science s'abaissât aux applications usuelles, il s'est borné à exposer les propriétés géométriques des rayons lumineux et à donner les lois de la perspective, de la réfraction et de la réflexion.

Quinze siècles plus tard, la prise de Constantinople par Mahomet II fit affluer sur la terre hospitalière de l'Italie, les débris de l'antique civilisation grecque qui avaient échappé au feu et à la flamme des Turcs. Beaucoup de réfugiés byzantins trouvèrent des moyens d'existence dans la copie et la vente des manuscrits qu'ils avaient apportés avec eux et qui étaient restés jusqu'alors à peu près inconnus en Occident. On vit presque aussitôt, de tous côtés, en France, en Italie et en Allemagne, les savants rivaliser d'efforts pour associer leur nom à celui d'un ancien en le traduisant en latin, langue universelle des écoles à cette époque. De ce nombre fut Jean de Pène qui, tout jeune encore (il n'avait pas 30 ans) occupait, ici

1. J'ai traduit, du grec en français, les traités de *Pneumatique* de Héron et de Philon. Ces deux traités, précédés de *Notions sommaires sur quelques parties des sciences physiques dans l'antiquité*, ont été publiés en 1882, chez Masson, à Paris, sous le titre : LA SCIENCE DES PHILOSOPHES ET L'ART DES THAUMATURGES DANS L'ANTIQUITÉ. — Des extraits de ces mêmes traités et du traité des *Automates* de Héron ont été publiés, l'année suivante, chez le même éditeur, sous le titre : LES ORIGINES DE LA SCIENCE ET SES PREMIÈRES APPLICATIONS.

même, la chaire de mathématiques au collège de France nouvellement créé ; son cours, interrompu au bout de deux ans par la mort, porta exclusivement sur l'optique et la catoptrique d'Euclide, et la leçon d'ouverture, prononcée en 1557, fut consacrée à montrer comment ces sciences pouvaient servir à expliquer un certain nombre de faits réputés prodigieux (1). En voici un extrait consacré aux fantômes.

« Je ne veux pas nier la présence et l'évocation des Génies, des Mânes, des Ombres, puisque les histoires profanes et les Saintes Écritures en offrent de nombreux exemples.

« Nous lisons dans les historiens qu'un psychagogue évoqua l'ombre de Pausanias que les Lacédémoniens avaient laissé mourir de faim dans le temple de Minerve, et que l'oracle leur enjoignit d'apaiser les mânes. Nous voyons pareillement dans Lucain qu'Erichtone, pythonisse thessalienne, évoqua une ombre qu'elle chargea d'annoncer la défaite de Pharsale à Sextus Pompée. L'historien Pausanias, dans ses Béotiques, rapporte avoir vu à Pionée, en Mysie, près du fleuve Caïcus, l'ombre de Pion, fondateur de la ville, sortir de son tombeau au moment où on lui offrit un sacrifice. L'histoire sacrée rapporte que les mânes de Samuel ont quitté la tombe à la voix de la pythonisse, afin que désormais on ne pût douter de la possibilité d'évoquer les ombres.

« Tout en faisant cette concession qu'on ne peut nier que les mânes et les génies ont été évoqués par des pythonisses et forcés d'apparaître, je dis en même temps que, grâce à la science extraordinaire de certaines personnes très habiles, on a vu un grand nombre d'apparitions que les ignorants seuls attribuent à des démons ; quelqu'un d'éclairé ne peut les attribuer qu'à des hommes versés dans l'optique et ne se laisse pas séduire par les promesses des magiciennes s'engageant à faire apparaître l'ombre d'un mort. Pour accomplir ce prodige elles se servent d'un miroir consacré par certaines formules avec lesquelles elles prétendent évoquer les mânes. Tout cela m'est suspect, et je crois bien qu'il doit y avoir là-dessous quelque fourberie.

---

(1) Le texte grec et la traduction latine de l'*Optique* de la *Catoptrique* d'Euclide ont été publiés pour la première fois, avec le discours de Jean de Pène qui leur sert de préface, en 1557, à Paris, chez André Wechel.

« La partie de l'optique que l'on appelle catoptrique, nous apprend, en effet, que l'on fait des miroirs qui, au lieu de retenir à leur surface l'image qui leur est présentée, la renvoient dans l'air. Vitellion a donné la composition de ces miroirs, et s'il plaît à Dieu, nous en reparlerons quand nous traiterons de la catoptrique. Qui empêche d'adroites friponnes d'abuser les yeux avec ce miroir au point que l'on croit voir les âmes des morts évoquées du tombeau, tandis qu'on ne voit dans l'air que l'image d'un enfant ou d'une statue qu'elles ont soin de tenir cachée ? Il est certain (quoique cela semble incroyable) que si vous placez un miroir de forme cylindrique dans une chambre fermée de tous côtés, et que si vous avez hors de cette chambre un masque, une statue ou tout autre objet disposé de telle manière que quelques-uns des rayons qu'il projette puissent passer à travers une légère fissure dans la fenêtre ou la porte de la chambre, et venir frapper le miroir, l'image de cet objet qui, en dehors de la chambre est vue dans la chambre, elle-même en suspension dans l'air. Pour peu que l'image réfléchie soit déformée, combien elle apparaîtra terrible, excitant l'épouvante et l'horreur !

« Le miroir est suspendu par un fil très fin. Les magiciennes imposent un jeûne pour se préparer aux cérémonies qui conviennent à ces sortes de mystères ; l'ignorant timoré qui les consulte et qui est loin de se douter de l'imposture sacrilège, obéit docilement. Quand le moment est arrivé, les prétendues magiciennes procèdent à leurs exorcismes et à leurs conjurations, de manière à donner à la cérémonie, grâce à ces accessoires, un caractère plus imposant et plus divin. La personne qui consulte est placée dans l'endroit où arrive le rayon réfléchi, et elle voit, non dans le miroir mais dans l'air, le spectre légèrement agité, parce que le miroir qui est suspendu est lui-même agité. Pleine d'horreur, elle voit dans l'air une image vaporeuse et livide qui semble venir à elle ; saisie d'effroi, elle ne songe pas à pénétrer l'artifice, mais plutôt à fuir ; et la pythonisse la laisse partir. Alors, comme si elle se fût arrachée aux abîmes de l'enfer, cette personne dit à tout le monde qu'elle a vu les mânes et les âmes qui reviennent des enfers.

« Qui ne serait trompé par l'illusion que produit tout cet appareil ? Qui résisterait à ces artifices ? Nul certainement n'échapperait aux prestiges des Pythonisses, s'il n'était aidé de l'optique qui,

jetant son irrésistible lumière, fait voir que la plupart des mânes n'ont aucune cause physique, mais sont de purs artifices imaginés par l'imposture. L'optique apprend à les tirer au clair, à les démasquer, à laisser de côté les vaines terreurs. Que peut craindre, en effet, celui à qui l'optique enseigne qu'il est facile de construire un miroir au moyen duquel on voit plusieurs images dansantes ; qui comprend qu'on peut placer le miroir de telle façon que l'on observe ce qui se passe dans la rue et chez les voisins ; qui sait qu'en se plaçant d'une certaine manière et en regardant un miroir concave, on ne voit que son œil ; qui sait également qu'on peut, avec des miroirs plans, construire un miroir tel que si on regarde dans ce miroir on voit son image voler ? En vérité, celui à qui on aura enseigné tout cela, ne reconnaîtra-t-il pas aisément la source des prestiges des magiciennes de Thessalie ? Ne saura-t-il pas distinguer la véritable physique de la fausseté et de la fourberie ? »

Au XVII[e] siècle, les découvertes relatives au magnétisme et à l'électricité provoquèrent des tentatives analogues, mais sous une autre forme : au lieu de se borner à expliquer les prodiges anciens, on chercha à en produire de nouveaux. De nombreuses sociétés se constituèrent pour subvenir aux frais des expérienees et de la construction des appareils ; la plus ancienne porta le nom d'*Académie des Secrets* et fut fondée à Naples, vers l'an 1600, sous les auspices du cardinal d'Este, protecteur de Porta, dont le livre sur la *Magie naturelle* eut un tel succès que les premières éditions, usées sous les doigts des lecteurs, sont devenues introuvables. C'est à cette époque qu'on commença à utiliser la vapeur d'eau comme moteur.

On voit que les investigations des savants se sont portées d'abord sur deux forces, la pesanteur et l'élasticité, qu'on trouve partout dans la nature et qu'on peut mettre en jeu de la manière la plus simple ; puis elles ont abordé la lumière dont les effets sont déjà plus subtils et elles ne se sont fixées que fort tard sur la chaleur et l'électricité, dont la production nécessite l'intervention de l'industrie humaine.

C'est seulement au milieu du XVIII[e] siècle que Mesmer appela l'attention des académies sur une force dont il était bien plus difficile encore de déterminer les lois, puisqu'elle ne se manifeste d'une façon suffisamment apparente que dans certains organismes humains et qu'elle est susceptible d'être influencée par la volonté non seule-

ment de l'opérateur, mais peut-être aussi d'autres intelligences invisibles.

Mesmer qui était médecin et qui connaissait, par les traditions de certaines sociétés secrètes, la puissance de ses effets pour le bien comme pour le mal, imposa à ses adeptes le serment suivant :

« Convaincu de l'existence d'un principe incréé, Dieu de qui l'homme doué d'une âme immortelle tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage sur ma parole d'honneur de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante ; repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mû que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein. »

Pendant longtemps, les magnétiseurs, fidèles à leur serment, n'eurent en vue que les guérisons et s'occupèrent peu des théories ; cependant, les observations en s'accumulant les mirent en présence d'une foule de phénomènes dont il était impossible de méconnaître la parenté avec les miracles des saints et les prestiges attribués au démon. Dès lors, on expérimenta et on fut conduit à admettre l'hypothèse, déjà formulée par Mesmer d'après les occultistes du moyen âge, d'un agent spécial qu'on a appelé successivement : l'*esprit universel*, le *fluide magnétique*, l'*od* ou la *force psychique*.

C'est cet agent qu'on cherche aujourd'hui à définir en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant quelques-unes de ses propriétés, parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive. C'est ainsi qu'on explique la fascination par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'envoûtement repose sur l'emmagasinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée ; la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance, observés dans les maisons hantées, sont presque toujours dus à une surpro-

duction anormale de cette même force chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Enfin, les rayons Rontgen et la télégraphie sans fils, ne permettent plus de nier *a priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques et la télépathie.

Quand, il y quelques mois, votre Comité d'organisation a bien voulu, sur ma demande, inscrire dans son programme cette question : « Quelles sont, parmi les découvertes modernes, celles qui peuvent expliquer certains faits réputés prodiges dans l'antiquité », j'espérais la voir traitée par un philosophe bien connu en Allemagne, le baron Karl du Prel. Une mort inopinée nous a privés de sa collaboration, mais son dernier ouvrage publié à Iéna en 1899, sous le titre : *Die Magie als Naturwissenschaft*, constitue une étude magistrale sur ce sujet, et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer ; je me bornerai à signaler ici une idée hardie sur laquelle du Prel ne manque jamais l'occasion d'insister au cours des deux volumes de ses savantes recherches pour en faire ressortir le côté pratique.

Partant de cette observation que les mécanismes artificiels ne sont le plus souvent que des imitations inconscientes d'organismes naturels et que, par exemple, la chambre noire n'est que la copie de l'œil, il pense que les concordances déjà signalées ne sont que des cas particuliers d'une règle générale s'appliquant aussi aux processus psychiques, et il fait ressortir le mutuel appui que peuvent se prêter : le *psychiste* qui met en évidence et analyse les facultés de l'âme plus ou moins voilées chez la plupart des hommes ; le *physiologiste* qui décrit nos divers organes corporels et le *technicien* qui se propose de remplacer par des instruments les uns et les autres.

Si, d'une part, le technicien avait porté son attention sur la constitution du système nerveux qui fait communiquer le cerveau avec la périphérie de notre corps, et sur le *rapport* exclusif qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, il aurait pu concevoir plus tôt l'idée des fils télégraphiques, des résonnateurs et des multiples communications. D'autre part, le technicien, par l'invention des électroscopes et des spectroscopes, permet au psychiste de concevoir que notre âme, par un perfectionnement progressif de ses facultés, arrivera à percevoir des vibrations auxquelles elle est actuellement insensible et il peut le guider dans la marche à suivre pour atteindre ce but.

D'une manière générale, l'expérience et le raisonnement nous

autorisent à supposer que « tout ce qui se produit sous une forme sensible chez un individu, peut se produire sous une forme atténuée chez tous les individus semblables, que ce qui se produit naturellement chez un individu peut être produit artificiellement chez les individus semblables (1) », et enfin que psychistes, physiologistes et techniciens pourront trouver, dans l'étude des travaux des deux autres spécialités, des *analogies directrices* pour leurs propres travaux.

« Supposons, dit du Prel, qu'un technicien soit versé en la magie, la sorcellerie et l'histoire des saints, qu'il ait observé des somnambules de tout genre, naturels et artificiels, expérimenté avec des médiums, et qu'il ait la conviction que tous ces phénomènes magiques sont des faits indiscutables, grâce à la conviction non moins forte que *toute magie n'est que de la science naturelle inconnue* (2), il se trouverait ainsi devant une abondance inépuisable de problèmes.

« Supposons, par exemple, qu'il sût que la lévitation ou soulèvement au-dessus du sol contre les lois de la pesanteur, se produit chez les fakirs indiens, qu'elle est prouvée documentairement pour Joseph de Cupertino et une foule d'autres saints et qu'elle était fréquente chez les possédés du moyen-âge. Supposons enfin qu'il ait été témoin lui-même de ce qu'ont vu une douzaine de savants anglais : le médium Home soulevé en l'air dans une chambre, en sortant par une fenêtre et y rentrant par une autre, après avoir ainsi flotté à quatre-vingts pieds au-dessus de la cour extérieure. Ce technicien ne serait-il pas plus près que Newton de la solution du problème de la gravitation ? Il saurait, lui, ce que Newton ne savait pas : c'est que la pesanteur est une propriété *variable* des choses. Mais se rendre compte de cette variabilité n'est pas la faire naître ; elle a existé avant et existera après cette découverte dont le résultat est d'expliquer le passé et de guider l'avenir. »

Dans un congrès qui a pour objet l'histoire des sciences, je ne saurais mieux terminer cette communication forcément très super-

(1) Favre, *La musique des couleurs*, Paris, 1900, p. 31.

(2) Les facultés magiques, dit-il ailleurs, ont des bases physiques, non pas surnaturelles, mais suprasensibles ; c'est-à-dire qu'elles ne sont pas en dehors des lois de la nature, mais en dehors des perceptions des sens ordinaires.

ficielle, qu'en vous citant les réflexions profondément justes inspirées à mon illustre ami par le sujet même qui nous occupe.

« Le côté brillant de l'histoire de la civilisation est, dit-il, l'histoire des sciences. Quand on réfléchit aux opérations, souvent merveilleuses, de la pensée qui amenèrent les découvertes ayant changé la face du monde, quand on considère la somme de savoir condensée et mise en ordre dans les livres d'études, on est très porté à avoir une haute idée de l'humanité.

« Mais l'histoire des sciences a aussi un côté très misérable. Elle nous montre que le nombre des esprits vraiment supérieurs a toujours été fort restreint, qu'ils eurent toujours à lutter contre les plus grandes difficultés pour faire accepter les découvertes faites par eux ; et enfin que les représentants scientifiques des idées alors régnantes n'ont jamais manqué de dénoncer comme s'écartant de la science tout ce qui s'écartait d'eux. Voilà une histoire qui n'a pas encore été écrite et qui contribuerait singulièrement à rabaisser l'orgueil des hommes.

« L'histoire des sciences ne doit pas seulement enregistrer le triomphe des idées nouvelles ; elle doit dépeindre aussi les batailles qui l'ont précédé et les résistances qu'ont toujours opposées les représentants scientifiques aux nouvelles idées... Une nouvelle idée se découvre-t-elle ? Elle jaillit, semblable à un éclair, du cerveau d'un seul comme une révélation ; mais il y a, en face de lui, les millions de ses contemporains avec tous leurs préjugés. Celui qui a découvert une vérité se trouve devant cette écrasante difficulté de convertir tous ses adversaires et de faire table rase de tous les préjugés. La puissance de la vérité est sans doute grande ; mais plus elle s'écarte des idées régnantes, moins l'humanité est préparée à la recevoir et plus il lui est difficile de se frayer une route.

« Il en sera ainsi tant que l'histoire des sciences ne nous aura pas appris que de nouvelles vérités, alors précisément qu'elles ont une importance capitale, ne sauraient être plausibles, mais sont paradoxales ; que, de plus, la généralité d'une opinion n'est nullement la preuve de sa vérité ; enfin que le progrès implique un changement dans les opinions, changement préparé par des individus isolés et qui s'étend peu à peu, grâce aux minorités... Nous ne devons jamais oublier que toutes les majorités procèdent des minorités initiales et que, par conséquent, aucune opinion ne doit être

rejetée seulement à cause du faible nombre de ses représentants, mais qu'au contraire, elle doit être examinée sans préjugé aucun, car le paradoxe est le précurseur de toute nouvelle vérité. D'autre part, le développement régulier des sciences ne se fait qu'à la condition d'y laisser un élément conservateur. Il faut donc que toute vérité nouvelle ne soit d'abord envisagée que comme une simple hypothèse; plus elle est importante, plus sera long son temps d'épreuve que rien ne saurait empêcher. Ceux qui découvrent doivent se dire qu'ils ne sont que des pionniers auxquels les colons succéderont peu à peu, car il est clair que celui qui est en avance de cent ans sur ses contemporains devra attendre cent ans avant d'être compris par tous ».

ALBERT DE ROCHAS.

Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(*suite*)

En quelque position que soient les humains, ils pourront faire le bien. Ils dévoileront, aux faibles et aux souffrants, à ceux qui rejettent l'enseignement des religions diverses, cet au-delà que l'on peut fouiller en remontant le cours des siècles et en étudiant les phénomènes de l'occulte.

Ils ne jetteront jamais l'anathème sur ceux qui ne partagent pas leur croyance ni sur aucun coupable. Le salut est pour tous. Les ignorants, les méchants sont dignes de pitié, car le vice ne donne jamais le bonheur intime, la joie profonde du bien accompli, du devoir rempli.

Ce couple humain, qui devrait être le grand nombre dans un état démocratique ne sera pas orgueilleux. Qui oserait l'être en connaissant sa faiblesse ! Nul ne peut se vanter d'être impeccable, il faut donc conserver l'humilité sans bassesse, sans hypocrisie et s'appliquer au développement de l'âme, à son dégagement des passions trop vives et des sensations malsaines.

XII

Le spiritisme, imposant une étude constante de l'homme et de tout ce

qui touche à la psychologie, ne présente aucun des dangers des religions révélées qui usent les facultés de leurs fidèles dans des pratiques puériles.

Le spiritisme doit suivre le progrès des siècles et de la science, car il est lui-même le fruit de patientes recherches et d'une étude perpétuelle.

Tandis que toutes les religions se dénaturent et se perdent, tandis que depuis vingt mille ans l'Inde râle et s'avilit sous la domination et la mauvaise foi d'une caste sacerdotale représentant la plus haute philosophie qui ait jamais existé et que l'Angleterre anglicane et puritaine termine l'œuvre destructive d'une race ; tandis que les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Syriens, les Phéniciens ont disparu, entraînant dans leur chute leurs dieux et leurs prêtres ; tandis que les Grecs et les Romains ne subsistent que par les vestiges d'une éclosion grandiose de l'art architectural et que leurs villes, leurs temples croulent et s'émiettent par la force impitoyable et dissolvante des siècles, seule survit l'antique science des premiers prêtres et des mages, celle que les initiés connaissaient et qui ouvrait les portes de l'infini ; elle n'est point le reflet ni l'épave d'initiés venus de loin ; elle surgit, apparaît et se révèle par la voix de l'ignorant, de l'incrédule et de l'enfant ; elle est comme l'éclair qui sillonne la nue et perce l'obscurité des nuits. Partie intégrante de la nature, cette science ne peut disparaitre.

Poursuivie, conspuée, avilie au moyen-âge par ceux qui avaient intérêt à l'étouffer, à travers les millénaires et les siècles, la vieille science s'endort et renait secouant sa torche flamboyante sur les pauvres et les souffrants qui recueillent l'étincelle et par elle rallument le flambeau de vérité qu'incessamment le prêtre éteint.

Dès son réveil, vers le milieu de ce siècle, on crut voir s'ouvrir le grand livre de la vérité et pouvoir y puiser les connaissances transcendantes qui modifieraient instantanément l'état moral de l'homme et les conditions de la vie humaine.

L'homme, toujours orgueilleux, croit d'un bond atteindre le sommet des sciences. Depuis, il a fallu retomber sur terre, avouer que nous comprenons à peine les premières pages de la merveilleuse étude et qu'il faut un travail incessant pour en pénétrer quelques parties. Les hommes, instables et futiles, aussitôt abandonnent le problème et parce qu'ils ne trouvent pas immédiatement la science infuse, ils retournent à la superstition ou tombent dans l'athéisme.

Le spiritisme doit se frayer un chemin entre deux ennemis aussi acharnés l'un que l'autre. D'un côté la secte catholique, de l'autre celle des positivistes le harcèlent sans cesse en restant eux-mêmes dans l'erreur.

Ces chefs de parti qui prétendent diriger le mouvement social, parlent un langage trop souvent incompréhensible, destiné seulement à des intelli-

gences cultivées, nourries de lettres. Ils se font une gloire d'écrire et de disserter longuement pour noyer la pensée dans des fioritures élégantes et de perdre l'idée principale dans d'insignifiants détails, aussi les hommes restent-ils fanatiques d'une religion ou d'un mode de gouvernement dont ils ne comprennent que les formes extérieures.

Les fallacieuses promesses d'une égalité incompatible avec nos goûts, nos habitudes et notre état social, entretiennent un ferment de discorde qui permet aux prêtres et aux grands de maintenir le spectre rouge et de le brandir devant le bourgeois terrifié qui se rend à merci et en arrive à servir la messe et à balayer l'église pour maintenir ce peuple grondant dans la crainte salutaire de l'enfer et du gendarme.

Les bourgeois et les nobles se méprennent, perdent leurs peines. Le peuple, fatigué de l'hypocrisie des classes dirigeantes qui s'arc-boutant aux piliers du catholicisme pour en fortifier les assises, constate l'athéisme de ces faux catholiques et connaît les vices dont la purulente sanie éclabousse la haute société en quelques causes célèbres, en crimes, en scandales qui étalent la pourriture, la dégradation de ces grands du jour, de ces jouisseurs à outrance, et ce peuple hausse les épaules et ricane quand on lui parle de la grandeur, de la générosité et de la vertu des classes dirigeantes.

Il subit la force de l'exemple et n'a qu'un but, grimper bien haut et, aussitôt la position conquise, se vautrer dans le bien-être, faire irradier dans tous les sens son orgueil satisfait. Rien ne coûte pour éblouir les pauvres diables scrupuleux ou faibles qui restent en bas. Parti de bas, l'homme qui a connu la misère et la souffrance ne s'inquiète plus de ses frères. Est-il de même nature ?... Il en doute et manifeste en général un profond égoïsme. Il devient souvent vis-à-vis de ses subalternes autoritaire, dur et sans pitié.

Le patron, anciennement ouvrier, est rarement généreux, il fait rendre à ses subordonnés le plus qu'ils peuvent produire et ne s'inquiète pas plus de leur état misérable que de celui d'un animal de basse-cour.

Les femmes, d'origine ouvrière, ayant travaillé manuellement, sont encore moins tendres vis-à vis des malheureuses réduites à gagner leur vie. Elles se croient supérieures et oublient leurs anciennes privations, leurs fautes passées, sans témoigner de bienveillance, de douceur ni de pitié à leurs inférieurs.

Néanmoins, elles ont reçu l'instruction religieuse, le baptême les a régénérées tout comme leurs serviteurs et le même temple leur a donné la manne divine. Leurs enfants recevront, en grande pompe, le même symbole de fraternité ; les uns en luxueuse toilette, les autres à peine

vêtus reprendront à la sortie de l'église le rang inférieur que leur assigne l'état social. A quoi sert donc la religion ?

N'est-il pas temps enfin de chercher une solution au problème du paupérisme et de l'immoralité grandissante en dehors des étroits sentiers de la routine et des convenances.

On prétend que les femmes, les enfants et les petites gens ont besoin de croyance, mais cette objection fastidieuse n'est pas sérieuse. On confond croyance avec dogme, et superstition avec sentiment religieux.

Le temps employé en pratiques pieuses et en prières dites des lèvres est-il profitable à l'avancement moral ? Nous pouvons le nier en voyant la pauvreté d'esprit, de jugement, le manque de logique de la plupart des pratiquants. Si l'on nous objecte le bien que fait cette incursion de l'imagination dans le domaine du rêve mystique, nous opposerons le plus grand bien que produiraient les devoirs accomplis envers soi-même et envers les autres.

La vie peut être emplie par des occupations plus utiles que celles imposées par l'Eglise. Le soin de son être physique, l'amélioration de son esprit, le souci de sa progression morale compenseront avantageusement les redites quotidiennes de la messe, la récitation des chapelets, litanies et autres formules imitées des romains décadents et que pratiquent aussi les Indous avec certaines variantes, ce qui ne les empêche pas d'être considérés comme des sauvages.

Les hommes, plus occupés de sauvegarder l'intégrité de leurs fonctions intellectuelles et morales, se garantiraient mieux des passions et pourraient concourir plus efficacement au bien général. Personne ne se tromperait en prenant pour base de conduite la formule qu'aucune autre ne saurait dépasser. — Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

De là découlera le bien en flots brillants et abondants. Le spiritisme n'éloigne point ses adeptes de leurs devoirs sociaux ni de leur famille pour les livrer à la pratique béate d'un mysticisme dangereux et coupable.

Quel Dieu, quels esprits élevés pourraient s'intéresser aux palinodies des sectaires catholiques qui se condamnent aux privations, aux prières sans fins et à la réclusion, plutôt que de soigner leur famille, leurs frères en Jésus-Christ et de concourir au bien et au progrès de l'humanité !

Il existe néanmoins des ordres religieux dont le dévouement est incontestable, et certaines communautés ont l'abnégation pour devise. Ces ordres seraient irréprochables si l'intolérance et la foi limitée ne venaient amoindrir, restreindre et parfois annuler les effets de leur charité en la faisant payer par de lâches concessions, par l'avilissement du malheureux

qui sacrifie sa conscience pour obtenir quelque adoucissement à ses maux et à sa misère.

Quoi qu'on puisse dire pour la défense des religions pratiquées, elles resteront coupables de s'appuyer sur l'ignorance qu'elles maintiennent par tous les moyens et de développer l'orgueil et l'égoïsme par le dogme de la prédestination qui sauve le seul troupeau servilement obéissant aux prêtres.

Le spiritisme, nous insistons sur ce point essentiel, enseigne la paix, la bonté, la charité universelles en nous incitant à conserver à tout prix notre autonomie. Notre conscience est notre sanctuaire, et sans vouloir imposer notre code moral, nous nous réservons la liberté absolue de penser et de croire selon notre raison.

Nous ne pouvons développer en un cadre restreint les bienfaits que répandrait le spiritisme bien compris.

En remontant aux sources de la vérité, on simplifie les formules qui doivent amener les bons à s'améliorer encore et les méchants à se corriger. Cette doctrine suffisamment étudiée conduit à l'abnégation, à la charité, à toutes les vertus, à toutes les qualités que peut acquérir l'espèce humaine et qui résoudraient les questions sociales sans secousse brutale, sans effusion de sang et sans éclats de bombe.

Pour obtenir ce résultat, il faudrait une bonne foi qui manque à l'égard de toutes les philosophies novatrices. Il sortirait de cette fraternité, de cette indulgence et de cette réelle justice, — conclusions forcées à la croyance des vies successives et du châtiment appliqué aux coupables — une amélioration lente et forcée.

Les humbles ne s'abandonneraient plus à la haine si les grands étaient justes et charitables.

Rêveries, utopies, dira-t-on ! Quel gouvernement a jamais essayé d'enseigner un spiritualisme élevé et l'immortalité avec la responsabilité de ses actes ? Comment juger d'une chose repoussée à priori ? Les spirites, dira-t-on, ont leurs faiblesses et leurs vices, ils sont hommes et comme tels faillibles Mais jamais l'histoire n'a enregistré le martyrologe de ceux qui refusaient de croire aux communications de l'au-delà.

Ils ont été pourchassés sous des noms divers (illuminés, mages, sorciers, possédés), ils ont été insultés, poursuivis, traqués, tenaillés comme des fauves, mais jamais ils n'ont fait couler le sang pour imposer la foi. Nulle religion, aucun dogme enseignés par les prêtres ne sont sans souillures sanglantes.

Ceux qui ont goûté au bienfaisant breuvage de cette science acquièrent la force de lutter contre leurs propres passions, ils subissent plus

patiemment l'infinie misère de l'existence actuelle et se révoltent moins contre les flagrantes injustices sociales.

XIII

Après la question sociale, il en est une autre de nature plus intime qui semblera secondaire aux gens personnels, à ceux dont le cœur oublie et qui veulent le bonheur, malgré le deuil, malgré la vie brusquement retranchée à un être aimé. Nous nous adressons à ceux qui ne sauraient oublier les êtres chers emportés par la mort.

La plus terrible douleur infligée aux hommes après la trahison d'une personne sérieusement aimée, c'est de la perdre ; c'est de voir ses lèvres closes, ses yeux éteints, de constater sa morne insensibilité et de trouver partout, au milieu du bruit, du mouvement de la société, la solitude du cœur que rien ne peut combler.

Malgré les transports de la plus vive tendresse, l'amant ne peut retenir sur terre la femme uniquement aimée, celle qui lui a révélé la grandeur, l'indestructible puissance du véritable amour. Il offrira en vain sa vie, s'adressera à la science, sèmera l'or sur tous les points du globe, la séparation se fait, irrémédiable.

La mère, penchée sur son enfant, fruit de sa chair et de ses entrailles, sur le trésor de son âme et la supérieure affection de sa vie, restera impuissante, et subira un cruel martyre en voyant s'éteindre à jamais celui qu'elle mit au monde. Dans l'éclat de son désespoir elle arrivera à maudire la vie et à nier Dieu.

Il faut avoir éprouvé cette profonde douleur pour la comprendre Le mal d'autrui est un médiocre enseignement, et le fait personnel démontre seul le vide du bonheur humain, son instabilité et le mystère de la vie.

Les catholiques prétendent que leurs croyances consolent, apaisent et amènent l'espérance et la résignation.

Les hommes dont les yeux et les oreilles ne s'ouvrent que pour les prêtres, peuvent être satisfaits de cette morale, travestie de siècle en siècle et des pratiques du culte, mais les penseurs doutent,et pour cause !

Les consolations données par le ciel et l'enfer sont des plus illusoires, surtout si l'on constate la difficulté qu'éprouvent les croyants à pénétrer dans le séjour de l'éternelle béatitude. A moins d'une renonciation de pouilleux comme Labbre ou d'une vie de chartreux, personne ne peut se vanter d'échapper au caravansérail du Paradis, au *purgatoire* qui n'a rien d'attirant.

Cette remarquable invention, dont saint Augustin eut l'idée. date du moyen âge qui ajoute ainsi une vaste mine à exploiter au détriment des pauvres fidèles.

(1) « Le curé de J. B. Tiers raconte dans son *Traité des superstitions* que « les prêtres signalaient à la dévotion du peuple des autels privilégiés au « moyen d'une inscription portant : — « Ici on délivre les âmes du pur- « gatoire à chaque messe ».

Pendant la célébration, on faisait partir derrière l'autel de petits feux d'artifice pour marquer le moment précis de la délivrance de l'âme.

(2) Dans un missel de Citeaux daté du xve siècle, on dit qu'il faut six messes, autant que possible sans interruption, la dernière dite le dimanche. A ce prix l'âme sera délivrée, eût-elle été condamnée à rester au purgatoire jusqu'au jugement dernier.

Dans les Indes, les bas officiants des pagodes font un commerce lucratif de l'eau dans laquelle on a fait tremper le salagrama : coquille fossile ornée d'arborisations. Lorsque cette eau se compose d'eau du Gange et d'eau lustrale — eau bénite — elle a les pouvoirs les plus étendus et se vend selon ses qualités.

Il suffit, au dire des brahmes de basse catégorie, d'un certain nombre d'aspersions pour faire sortir les morts des prisons du diable et pour leur ouvrir les portes du Paradis.

Nous admirons et respectons, même sans y croire, ce qui se fait chez nous en ricanant des mêmes coutumes en usage chez les autres peuples : Brahmes et prêtres peuvent se donner la main.

Les hommes seront dupés tant qu'ils laisseront subsister tant d'occasions, tant de facilités d'exploiter la bêtise humaine.

Aujourd'hui encore, comme corollaire au dogme du purgatoire, un clerc nous présente, lors des cérémonies religieuses, un tronc pour les âmes des trépassés, c'est supérieur au denier de la barque à Caron !

La consolation acquise par les messes n'est pas accessible à tout le monde. L'argent qu'il faut distribuer aux prêtres pour obtenir une légère rémission des supplices imposés aux pécheurs, les prières, les pélerinages, les pratiques sans nombre réclamées par ces âmes en peine sont le partage des riches, et il n'est pas agréable pour les malheureux et les simples travailleurs de constater leur impuissance à diminuer ou faire cesser les tortures subies par ceux qui expient de simples infractions aux lois de l'Eglise.

Un morceau de viande par ci, un peu de légèreté par-là, une prière oubliée, une messe manquée, un doute sur les dogmes, la discussion d'un article de foi, et les tenailles, les grilles, les fournaises fonctionnent pour des temps infinis.

---

(1) Nus. Vivisection du catholicisme.

(2) Nus. Vivisection du catholicisme.

Il est vrai que les rusés compères tiennent un langage différent à leurs ouailles selon qu'elles sont moutons de Panurge ou brebis récalcitrantes. Ils vont de concessions en concessions depuis qu'ils n'ont plus le pouvoir d'éteindre la science et la raison sous la persécution, dans l'obscurité des cachots et dans le râle de la torture.

Ils accordent tout ce que l'on veut, pourvu que le bon exemple soit donné, que l'on paie et que l'on ne proteste pas ouvertement.

Ils chatouillent l'orgueil humain et vous représentent ceux que vous pleurez, béatement occupés à contempler la divinité qui continue à ensemencer la terre d'âmes de plus en plus entachées d'hérésie.

Le créateur de la graine humaine devrait mieux imprégner de la foi ses créatures de prédilection, car les chrétiens, ces privilégiés, ne semblent plus guère bénéficier de la grâce.

Les bons pasteurs organisent un monde à l'usage de chacun, et chacun, ne mettant point en doute les vertus de ses parents, espère les retrouver dans le séjour des élus.

Nous laissons cette maigre consolation aux naïfs que cela satisfait, mais si nos préférences pouvaient agir sur les destinées de l'homme, nous n'hésiterions pas à choisir le néant qui, s'il nous sépare à tout jamais de ceux que nous aimons, ne nous laisse pas la crainte perpétuelle de leurs souffrances et d'une séparation encore plus douloureuse.

Une erreur, un péché mortel jettent dans la fosse commune des damnés, et pour l'éternité, de pauvres mortels. Voilà bien de quoi atténuer l'horreur de la mort !

Le néant est plus rationnel que la peine éternelle, mais la répugnance, l'horreur même qu'il inspire, le doute qu'il laisse subsister en l'esprit, la foi de tous les peuples en une vie future et les phénomènes, si souvent observés et étouffés par l'Eglise sous le nom de sorcellerie, sérieusement étudiés, peuvent nous donner l'espoir de la survivance de l'âme.

La foi spirite diminue, apaise la douleur de la séparation dernière ; ce résultat suffit pour la propager et la bénir.

Personne ne peut se vanter d'être infaillible et de voir les siens impeccables. Un jugement définitif basé sur une seule existence est une menace perpétuelle pour les nôtres et pour nous.

L'ascendance de l'âme vers des sphères plus élevées nous amenant à un état supérieur, nous console et nous fortifie.

Celui qui expie en attendant une réincarnation par une longue période de vie errante, en reconnaissant ses fautes et en regrettant de les avoir commises, ne peut être un sujet de désespoir, de mortelle inquiétude, de perpétuelle douleur.

Puis enfin, consolation suprême, la meilleure de toutes, parfois l'être

chéri, aimé et regretté se manifeste, donne une preuve d'identité, un souvenir, un conseil.

Combien ces sortes de révélations sont sublimes ! Comme nos morts savent nous encourager au bien et à la résignation !

Combien de larmes ont été taries, de désesespoirs calmés et d'épreuves atténuées par ces communications d'outre-tombe.

La morale se traduit sous toutes les formes.Concise ou développée selon l'état de ceux à qui elle s'adresse,elle est toujours sublime.

— Aimez, pensez aux disparus de la vie,disent ces voix d'outre-tombe, c'est la seule, la vraie prière ; améliorez-vous, c'est la seule pratique efficace. Oubliez le mal, pardonnez à vos ennemis, faites le bien, soyez charitable ; donnez, non seulement le pain qui entretient la vie du corps,mais soyez surtout prodigue de bonté, d'affection, de paroles sympathiques pour ceux dont le cœur souffre, pour ceux qui pâtissent sous la charge des épreuves terrestres.

Soyez vraiment frère et sœur par l'indulgence et la charité. Gardez-vous des fourbes, des hypocrites, des méchants, de ceux qui mettent leur gloire dans les vaines satisfactions de l'orgueil satisfait.Laissez-les se complaire dans leurs joies matérielles, ils sont heureux ainsi, heureux d'un bonheur restreint, limité à la matière, heureux de petites choses sans portée ni étendue, sans pensées larges. Ceux-là répondraient mal à la tendresse, à l'amitié désintéressée, ils se complaisent en l'admiration de leur moi.

Allez au contraire vers ceux qui comprennent le sens du bien, la portée de l'idée philosophique,la pensée généreuse qui cherche hors de soi le bonheur en le donnant aux autres. Vous vous élancerez ainsi au-dessus des préoccupations mesquines qui entravent l'essor de l'âme ; la voix du sage et du juste viendra plus facilement vers vous, et vous comprendrez la pensée de ceux qui s'efforcent de vous communiquer la vertu et l'espoir de l'au-delà.

Telles sont les formules que l'Eglise prétend venir de Satan. Satan : Science, progrès, magie ! Satan, connaissance du bien et du mal ; Satan, épouvantail des sots et garantie de l'Eglise qui poursuit les amis de la sagesse en son nom.

L'Eglise, celle qui se livre au trafic des prières et des messes en cloîtrant, en muselant, en aveuglant ceux qui s'abandonnent à son influence complète, n'est-elle pas au contraire la plus effroyable et la plus exubérante manifestation du mal, elle qui a fait de la morale du Christ la base de la persécution et de l'obscurantisme !...

Nous ne traitons pas ici des moyens employés pour obtenir la communication des morts et des vivants ; c'est une délicate étude que nous

nous réservons de développer en un ouvrage spécial. Nous cherchons seulement à démontrer le rôle néfaste du clergé et la bienfaisante influence du spiritisme si souvent calomniée.

Pour le spirite, la mort perd son horreur et la recherche de ce que nous serons hors de la terre, présente un intérêt beaucoup plus sérieux que tant de questions secondaires si âprement discutées.

LÉ'glise prétend garder le monopole de toute discussion sur la vie future et il est regrettable que l'Etat n'ait pas détruit les stupides entraves de la routine en gardant une neutralité plus complète dans l'enseignement du dogme.

Les jeunes gens et jeunes filles sont encore engagés dans les collèges et lycées à des pratiques religieuses que les parents n'osent repousser en crainte de déplaire à certains membres de l'enseignement des plus croyants, et aussi pour ne pas mettre leurs enfants en dehors de la société.

Si l'on jugeait le catholicisme selon sa réelle valeur, si on ne lui témoignait plus un respect non mérité, si enfin on se dégageait de certaines cérémonies, on pourrait trouver dans d'autres voies la vérité et une sérieuse base de morale.

Mais le clergé veille, bombarde l'ennemi dans ses meilleurs retranchements, persécute par tous les moyens les infidèles et fournit des arguments plus ou moins spécieux aux savants et aux ignares, aux intelligents et aux simples d'esprit.

Comment pourrions-nous admettre, sans nous révolter, disent encore les détracteurs du spiritisme, que ceux que nous avons tant aimés puissent renaître en un autre milieu, avoir d'autres parents ; le catholicisme est plus consolant, il laisse toujours occupés de nous les êtres perdus, nous prions pour eux et ils prient pour nous en nous attendant.

Cet échange de bons procédés est contestable et aléatoire : les âmes du purgatoire ont assez à faire de gémir sur leurs propres souffrances, de se tortiller et de se disloquer sous la fourche et les battoirs enflammés du démon sans s'occuper d'autrui. Reste le paradis. Mais quel bonheur pâle, quelle vie blanche !... Quelle distraction de contempler la face de Jéhovah et les jolies créatures issues de sa volonté, de voir la création aboutir aux sottises, aux faiblesses, aux misères humaines !

Représentez-vous une mère de trois enfants, une fille et deux fils qu'elle abandonne aux sollicitations de la chair. La mère, bonne femme, dûment préparée par son confesseur, entre d'emblée dans le royaume du ciel. Elle avait une grande dévotion pour saint Athanase et va s'asseoir à côté de cet affreux coquin qui fit assassiner tant d'humains, et de l'autre côté elle s'appuie sur le patriarche Dioscore qui écrasa de ses propres

talons la tête du patriarche Flavius Cette bonne chrétienne, flattée d'être en si jolie société, veut voir ce que sa fille devient sur terre. Celle ci est mariée ; bonne pratiquante elle se livre à une galanterie modérée ; elle n'a qu'un amant pendant que son mari, énergumène ultra-mondain, entretient une ou plusieurs femmes, selon ses ressources. La mère est dans une perpétuelle inquiétude ; sa fille se lave fréquemment dans le sacrement de la pénitence, elle achète des indulgences ; mais elle pourrait mourir d'accident après le péché et elle serait damnée sans rémission.

Le fils aîné, qui pratiquait par obeissance filiale, ne croit à rien ; il meurt sans confession, Satan l'agrippe au passage. Vite dans la marmite !

Le mari rejoint son fils pour avoir médit d'un prêtre, et le plus jeune fils, qui mangeait de la viande sans dispense tous les vendredis, est mis au Purgatoire à cause de son jeune âge.

Voilà certes une mère dont le sort n'est pas enviable ; mais d'après saint Thomas d'Aquin, les souffrances des damnés sont une source de jouissances pour les élus et cette chrétienne se réjouit peut-être des tortures endurées par les siens.

Est il possible de pousser plus loin l'aberration du jugement, de méconnaître davantage la justice et d'avilir plus complètement la divinité ? Quelle situation misérable serait celle de l'âme qui, dégagée des liens matériels, verrait sans autre objectif que la terre et l'attente du jugement dernier, les turpitudes des siens, les faiblesses, les insanités, les méchancetés de ceux qui ont été ses proches et ses descendants.

Quelle plaisante distraction de constater à quelle ineptie peut arriver l'être humain. Ces malheureux spectateurs de la désagrégation des molécules de l'homme et de son triste état moral seraient plus à plaindre que les vivants dont ils n'ont ni les illusions ni les occupations.

Les adolescents, les enfants verraient la misère physiologique et psychologique de leurs parents avec un sentiment d'orgueil. Les très jeunes enfants, décédés après le baptême, seraient plus avancés, mieux placés que les vieillards ayant usé leurs forces dans le travail et la lutte.

On ricane aussi du Spiritisme en demandant ce que feraient dans l'erraticité les différents époux d'une veuve plusieurs fois remariée. Nous ne pouvons admettre que l'esprit, entièrement dégagé de la matière,ressente encore les cuisantes douleurs de la jalousie. L'affection se continue dans des régions plus hautes et plus sereines, et les désincarnés n'ont d'autres désirs que l'élévation morale de ceux qu'ils aimaient sur terre.

Enfin nos goûts et notre volonté ne changeront rien à l'état de la nature. Aucune de ses lois ne sera modifiée par nos doutes, nos protestations et nos révoltes. Cherchons la vérité et connaissons-nous. Nous

sommes de pauvres êtres inférieurs et chancelants, fortifions-nous par l'étude.

Dans les arguments assez faibles opposés aux progrès du spiritisme se retrouve l'influence prépondérante déposée en l'homme par des siècles d'écrasement moral et par la lente et persistante influence du jésuitisme.

Le jésuite, mieux que tout autre, comprend l'homme, en connaît la faiblesse et lui insuffle le virus qui décompose, détruit toute idée philosophique, toute pensée géniale, toute aspiration libérale. Les jésuites ont mille moyens de satisfaire chacun ; ils concèdent, selon l'instruction, l'éducation et la nature propre de l'individu, tout ce qu'il juge capable de le retenir dans les rangs des fidèles.

(A suivre.)

Ouvrages Nouveaux

JÉSUS-CHRIST D'APRÈS L'ÉVANGILE

PAR ALBERT JOUNET

J'ai répondu, dans la *Paix Universelle,* il y a deux ans, aux critiques de M. Jounet touchant la méthode de Strada, et montré que les « Normes » qu'il avait lui-même tâché de suivre, ne reposaient pas sur des bases bien solides.

M. Jounet n'a pas modifié depuis, sa manière de voir. C'est toujours les mêmes erreurs d'interprétation de la méthode stradienne, toujours la même confiance aveugle en la foi. Celle-ci est même devenue pour lui égale ou équivalente à l'*omniscience.* Ne dit-il pas qu'elle ne pourrait être remplacée que par cette dernière ? (1) Si donc vous avez la foi du charbonnier, ô bons lecteurs ! vous êtes omniscients, c'est-à-dire les pairs de Dieu. Quelle félicité doit être la vôtre et que je vous envie !

Mais, hélas ! « Notre temps, constate avec amertume M Jounet, dédaigne « la foi (en quoi il a tort, car la foi est une des Normes souveraines de la « pensée, *la foi ne pourrait être remplacée que par* l'OMNISCIENCE). Mais, soit. « Laissons de côté la foi. Humanité, tu ne veux plus que la science, tu « l'auras. Mais prends garde. *Science oblige.* Tu tiens à n'être que scien- « tifique. Eh bien, nous, chrétiens positifs, précis, nous examinons rigou- « reusement, scientifiquement, tes informes rêves anti-religieux, et nous « en démontrons l'incertitude, l'absurdité et le ridicule... » (2)

M. Jounet vient de pousser le cri de détresse des religions, — spéciale-

---

(1) Voir les mots que j'ai soulignés, à dessein, dans le texte cité ci-après.

(1) *Jésus-Christ,* p. 411-412.

ment du catholicisme, — acculées par la science dans leurs derniers retranchements. Elles menacent, mais leurs menaces sont vaines ; elles seront toutes vaincues. J'ai déjà dit comment, dans l'article intitulé : *Notre Maître*. Je prie le lecteur de s'y reporter. Je n'entrerai pas dans le détail de la controvsrse. Un article ne suffirait pas, il faudrait écrire un livre. Je dirai seulement un mot sur Jésus.

Ce qu'il a été véritablement, nul ne le sait. Les documents contemporains manquent. Les Evangiles doivent être tenus pour suspects, parce qu'ils sont de beaucoup postérieurs à Jésus,et qu'ils contiennent des interpolations évidentes. Néanmoins, comme c'est le Jésus des Evangiles qui a été enseigné de tout temps, qui a inspiré les pensées et les actes des hommes, qui a transformé les institutions et les sociétés, et dont l'influence se fait encore sentir sur le monde, — c'est ce Jésus là qu'il importe de connaître et de juger, en toute liberté d'esprit, comme on juge les Mahomet, les Zoroastre ou les Confucius :

C'est ce qu'on ne fait pas d'habitude.

La plupart des chrétiens adorent le Jésus qui a dit, — comme avant lui, nombre de philosophes et de fondateurs de religions : « Aimez-vous les uns les autres ». Et ils rejettent celui qui a dit qu'il y avait peu d'élus, de sauvés, et que l'enfer est éternel, parce que, arguent-ils, Jésus n'a pas pu le dire. Qu'en savent-ils ? Avec autant de raison, on pourrait leur répondre que Jésus n'a jamais recommandé d'aimer son prochain comme soi-même.

Ils oublient encore que Jésus a dit : « Aimez-vous en moi », mettant ainsi, en dehors de la communion universelle, ceux qui, — soient mahométans, soient bouddhistes, etc. — s'aiment en Mahomet ou en Bouddha, ou qui, commes les libres penseurs, s'aiment tout simplement, parce qu'ils sont hommes. Ils ne font pas attention non plus, quoiqu'ils récitent tous les jours le *Pater*, que le Dieu de Jésus est un dieu qui fait le mal, comme le Jéhovah des Hébreux, le Moloch des Phéniciens ou le Baal des Assyriens. Un dieu qui « induit en tentation » (1), est un dieu qui tend des pièges et qui, selon toute apparence, se divertit du spectacle de ceux qui se laissant séduire par les mirages de la Maya, se penchent sur l'abîme, y tombent ou qui, — résistant heureusement, non sans peine

(1) Certains lecteurs m'objecteront peut-être, qu'il faut traduire : « Ne nous laissez pas succomber dans la tentation », au lieu de : « Ne vous induisez pas en tentation ». J'en demande pardon à ces lecteurs. S'il en était ainsi, pourquoi Jésus aurait-il ajouté : « Mais délivrez-nous du mal » ? Ce dernier membre de phrase (avec mais, surtout) ne forme-t-il pas pléonasme ? La Vulgate dit ailleurs : « Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo », et la version (d'après le texte grec) du Dr Segond. qui passe pour une des meilleures, de l'avis des protestants : « Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal » (Mathieu, VI, 13) ou d'après Luc (chap. XI, v. 4) : « Et ne nous induis pas en tentation ».

toutefois, à ses multiples et changeantes séductions, — s'arrêtent à temps et rebroussent chemin. Un tel dieu n'est pas le Dieu souverainement bon, certes, mais un dieu du mal. On ne conçoit pas au reste que le Maître suprême s'abaisse à tenter ses pauvres créatures. Un tel acte serait indigne de lui.

Les personnes qui n'admettent qu'une partie des enseignemants de Jésus, se créent, à leur usage, un Jésus faux, tronqué, un Jésus qui n'est ni le Jésus historique, ni le Jésus *complet* des Evangiles. Rejetant une partie du christianisme, elles ne sont pas chrétiennes, en vérité.

Ces personnes-là, si elles avaient à juger un autre fondateur de religion, un roi, un empereur, un savant ou un écrivain, diraient de ce fondateur, de ce roi, de cet empereur, de ce savant ou de cet écrivain, le bien et le mal qu'il a fait, le bon et le mauvais, le parfait et l'imparfait ou le beau et le laid qu'elles découvrent en son œuvre.

Pourquoi n'usent-elles pas de la même méthode à l'égard de Jésus ? Pourquoi deux poids et deux mesures ? Est-ce parce qu'ils est le Fils de Dieu ? S'il est réellement le Fils de Dieu, c'est une raison de plus d'être sévère, très sévère même. On peut excuser un homme, parce qu'il est faible et ignorant, mais le Fils de Dieu, jamais. On doit lui demander compte, au nom de l'humanité. des dix-neuf siècles de discordes, de haines, de luttes, de guerres et de crimes dont se sont rendus coupables les chrétiens. Si son œuvre a été mal interprétée, à qui la faute, sinon à lui ? Etant le Fils de Dieu, il pouvait tout prévoir et tout prévenir ?

Mais Jésus est un homme, un des plus grands parmi les plus grands si l'on veut, mais un homme. On doit juger son œuvre comme toute autre œuvre humaine, impartialement, en tenant compte de tout, en n'omettant rien.

Strada a décrit, dans une page magistrale (1), la méthode qu'il faut suivre et que M. Jounet n'a pas suivie. M. Jounet considère Jésus comme le Fils de Dieu et son œuvre comme surnaturelle, divine. Il a des respects pour lui qu'il n'aurait certes pas pour le Bouddha, dont l'œuvre cependant vaut bien celle de Jésus.

JACQUES BRIEU.

*
* *

PAPUS.

Comment est constitué l'Etre humain ? tel est le titre de l'étude entièrement inédite qui vient de paraître chez Chamuel, 5, rue de Savoie, dans la bibliothèque de Propagande occultiste. Cette étude de près de 40 pages avec 20 figures et 4 tableaux est vendue au prix extraordinaire de 0 fr.25. Ecrite dans la pensée la plus large, elle sera bien accueillie par les spiritualistes de toute école. (*Communiqué.*)

(1) *Jésus et l'Ere de la Science*, p. XII.

CORRESPONDANCE

18 août 1900.

Monsieur,

Dans le n° d'août de *la Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, un rédacteur anonyme, à propos de mon article : *Le Spiritisme d'après l'Occultisme* (paru à *l'Hyperchimie* d'août) me traite, entre autres aménités, de « grossier » et de « mal élevé ».

Je pense que vous avez laissé insérer par mégarde, ces termes discourtois. Je n'avais fait allusion, en mon article, *à aucune personnalité,* je n'avais cité *aucun nom* ; et les mots « consciencieux imbéciles » — ceux par lesquels s'est jugé désigné, de son plein gré, votre rédacteur, je ne les appliquais, comme tout lecteur de bonne foi peut s'en convaincre, qu'aux amateurs de soirées spirites carnavalesques, nullement aux chercheurs perspicaces.

Par conséquent, c'est le rédacteur de votre journal qui vise ma personnalité en termes incivils, et c'est donc lui qui est un grossier personnage et un mal-appris.

Je vous prie de vouloir bien insérer cette présente lettre dans le prochain numéro de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme,* selon le droit strict de réponse.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

F. JOLLIVET CASTELOT.
Directeur de *L'Hyperchimie.*

M. Jollivet Castelot a eu le tort de parler de ce qu'il ignorait et de le faire en des termes que nous persistons à trouver incivils. Qu'on en juge par cet échantillon : « Et puis que penser de l'état spécial de ces infortunées âmes, commis-voyageur de l'espace, que de consciencieux imbéciles invitent, *forcent* chaque soir à venir prophétiser au milieu d'un cercle de bons bourgeois plutôt bébêtes ! » Cette simple citation montre l'ignorance et la courtoisie de notre contradicteur. Par sa généralité voulue elle atteint tous les chercheurs. Nous n'avons pas l'intention d'entamer une polémique, il nous suffit d'avoir signalé les propres termes employés par M. Jollivet Castelot pour que le public soit à même de juger du bien fondé de sa réclamation. N. d. l. R.

REVUE DE LA PRESSE EN LANGUE ANGLAISE

Light, 23 juin

Donne d'après le « Coming-Age » de Mai, le récit d'un homme d'affaires aux tendances purement matérialistes, et d'imagination peu inventive.

« Mon père était mort depuis six mois, nous laissant la maison de commerce, à mon frère et à moi, les affaires étaient difficiles à diriger, et une quantité de détails étaient connus de mon père seulement, sa mort était arrivée subitement.

Un soir que j'étais dans mon lit, à 11 heures, et parfaitement réveillé, je songeais aux travaux du lendemain, et aux inquiétudes que me donnaient mes affaires. La chambre était éclairée par une petite lampe et les charbons ardents de la cheminée.

Tout à coup je vis distinctement la forme d'un homme assis dans le fauteuil d'osier sur lequel je déposais toujours mes vêtements ; je me demandais comment il avait pu entrer, car j'étais sûr que les portes et les fenêtres étaient bien fermées. Une lumière surnaturelle, dorée, enveloppait le visage que je reconnus pour celui de mon père, que d'après mes idées je supposais être redevenu poussière comme une plante morte ; et pourtant il était là, avec le sourire que je lui connaissais lorsqu'il venait de faire quelque chose d'habile. J'étais absolument confondu, et ne pouvais en croire mes yeux : me soulevant, j'attirai à moi la chaise qui portait le fantôme, sans la moindre difficulté, car il ne pesait rien.

Je regardais les chères profondeurs des yeux de mon père et y retrouvais cette teinte grise que j'avais si souvent admirée sous ses paupières. Cher papa est-ce bien vous ? — demandai-je ? Un sourire affectueux fut la seule réponse : Mais peu à peu cette voix que je croyais muette à jamais se fit entendre : « Mon fils, j'ai été souvent avec vous : il y a eu des affaires qui vous ont inquiété, et je vous ai aidé : ne craignez rien, tout finira bien.

Sa voix était la même qu'autrefois ; nous eûmes une longue conversation ; il me donna des conseils sur mes affaires, m'indiquant le moyen d'en sortir sans perte d'argent. Il me parla des incidents de sa mort, et qui eurent lieu lorsqu'il avait perdu connaissance, me donnant ainsi une preuve d'identité indiscutable, puisque ces choses n'étaient connues que de lui et de moi. Sur terre, il était extrêmement nerveux, et je remarquai le tremblement de ses mains, comme avant sa maladie : je les pris dans les miennes et les trouvai glacées ; je sentis un moignon à l'extrémité du médius de la main droite : bien des années auparavant, il avait eu cette phalange emportée dans une scierie, je savais que c'était mon père mort aussi bien que je sais être vivant.

Jamais je n'ai été plus éveillé, ni sain d'esprit qu'à ce moment.

J'étais si heureux que je voulus éveiller ma femme, mais mon père disparut quand je me tournai vers elle.

En le regardant de nouveau, je vis que la lumière dorée s'éteignait, et je pus jeter un dernier coup d'œil sur cette chère figure au sourire aimant, juste comme elle disparaissait dans l'angle du plafond et du mur.

Jamais je ne l'ai revu depuis, mais j'ai fréquemment la sensation de sa présence dans les bureaux.

Un épisode de la vie du roi Joachim Murat

En 1810, sous le règne de ce prince, le célèbre ministre de la guerre, Christopher Saliesti, mourut à Naples. Il était aussi chef de l'administration de la police, et avait de nombreux ennemis que l'on soupçonnait de l'avoir empoisonné. Joachim Murat, qui depuis longtemps ambitionnait la conquête de la Sicile, alors en possession de l'Angleterre, ne pouvait, malgré ses recherches, trouver la carte avec le plan d'attaque et de siège qu'il avait confiée à Saliesti.

Il y avait à cette époque à Naples un médium ayant le pouvoir d'évoquer les morts et de les faire apparaître : une dame de la cour, très pieuse et estimée de tous, affirmait avoir, par l'entremise de cet homme, vu sa mère qui était morte depuis longtemps et avoir causé avec elle.

Un moine capucin âgé, de la noble famille des Palmieri, disait avoir parlé à un de ses cousins. Nombre d'exemples analogues avaient causé dans la ville une véritable sensation et étaient connues du roi qui se rendit chez le médium dans l'espoir d'apprendre où étaient cachés les précieux documents. Le prince fut reçu par un homme de taille moyenne, d'aspect austère ; s'inclinant profondément devant le souverain, il lui demanda ce qu'il voulait. Murat lui expliqua le but de sa visite et écrivit sur un morceau de papier le nom du baron Saliesti qu'il désirait voir. Le vieillard fit monter le roi, au premier étage, dans une chambre entièrement drapée de noir, et lui dit d'attendre que l'apparition se montrât. Joachim s'assit, examinant la chambre qui n'avait rien d'extraordinaire que sa tenture noire. Un rideau épais et long semblait dissimuler une porte ou une fenêtre. Après quelques minutes, un léger bruit derrière ce rideau attira l'attention du roi qui vit l'étoffe se soulever lentement, laissant voir une fenêtre garni de barres de fer derrière laquelle apparut graduellement la forme de Saliesti. Sans hésitation, le ministre indiqua au prince l'endroit où se trouvaient les documents, ajoutant qu'il fallait se hâter. La conversation se prolongea, mais le roi ayant fait des questions sur la destinée de l'âme après la mort, la forme de Saliesti devint moins nette, et disparut entièrement ; une main invisible baissa le rideau.

Le lendemain, Joachim lui-même chercha les précieux documents et les rouva à l'endroit indiqué par l'esprit.

Il attribuait ces manifestations au démon, et défendait que l'on en parlât et que l'on continuât à les pratiquer.

Néanmoins, l'apparition de Saliesti fut généralement connue et très commentée, se transmettant de père en fils.

JOSEPH DE KRONHELM.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE ET PORTUGAISE

Constancia

de Buenos Ayres, croit que nous marchons vers la décadence. Elle s'occupe activement de constituer une Fédération spirite Argentine. Elle étudie la question du divorce et se montre favorable à la dissolution du mariage, lorsque la disparition de l'amour a transformé le lien matrimonial en une chaîne impossible à supporter. Cosme Marino reproduit la conférence qu'il a faite sur la question du bien et du mal. Cette conférence a été suivie d'une discussion, au cours de laquelle le senor Dominguez a fait triompher cette idée, que le mal était la condition indispensable du progrès. P. Serié analyse le dernier volume de C. Flammarion.

Belen Sarraga de Ferrero, dans un article intitulé *Socialisme et spiritisme*, développe cette vue : que, seul, le spiritisme peut donner et donnera au socialisme sa véritable signification et lui permettra de transformer la société pour le bonheur de l'homme devenu vraiment libre. A propos de la responsabilité des criminels, elle dit que la société devrait d'abord s'efforcer d'améliorer et d'éclairer les hommes. Selon elle, le mot *peine* devra un jour être remplacé dans le code par le mot *réforme*.

La Fraternidad

également de Buenos-Ayres, donne, dans son N° de juin, une série d'articles et de communications médianimiques qui ont le double avantage d'être très courtes et d'une inspiration élevée, aussi se lit-elle avec le plus grand intérêt.

Lumen

de Tarrasa, dans un premier article dû à M Quintin Lopez, son directeur, fait une revue rapide du spiritisme et de son évolution, en inscrivant en tête les dates de 1852, 1888, 1900. L'article se termine par cette affirmation, qui rend bien la pensée de tous ceux qui luttent depuis cinquante ans pour le triomphe de la vérité : Ceux-là sont dans une profonde erreur, qui admettent que le spiritisme admet un *credo* ferme ; qui le croient en lutte avec la science, la morale universelle et la philosophie et qui, enfin, pensent qu'il impose ses croyances au nom de la foi. M. Garcia Gonzalo pense qu'au point de vue de l'hygiène, il est désirable

de voir adopter la crémation des cadavres ; mais il présente une réflexion à laquelle nous nous associons pleinement. Nous ne savons pas encore au bout de combien de temps le périsprit a définitivement abandonné le corps des décédés. Nous ajouterons que, d'après certaines communications, la crémation, pratiquée après un délai considéré comme normal, a constitué un vrai supplice pour ceux dont le périsprit avait été lent à se dégager. A lire dans la même revue : Considérations sur l'inconscient, de Quintin Lopez ; le grand problème, de Brianchi Delgado. Trois collaborateurs de *Lumen*, Messieurs Quintin Lopez, Garcia Gonzalo, et Victor Melcior, publient en brochures les mémoires qu'ils vont présenter au congrès de septembre 1900, sur l'Omnithéisme, l'Evolution, le Périsprit et les maladies.

Revista de Estudios Psicoloigcos

de Barcelone, continue la publication de l'œuvre du vicomte de Torres-Solanot: La médium de la Flores A lire dans son numéro de juillet : *Terre et Ciel* d'Alfred Calderon ; souvenirs de Mathilde Navano.

Luz y Union

de Barcelone, nous fait connaître l'organisation du centre Barcelonais des Etudes Psychologiques. Signalons l'article de Mme Amalia Domingo Soler sur la meilleure propagande.

Nous avons reçu : *Verdade e Luz* de Saô Paulo, Bresil, des 15 et 31 mai, *Reformador* de Rio de Janeiro, des mois de mars, avril et mai et *Revista Espirista*, de Puerto Alegro.

LA GRANDE PRESSE SPIRITUALISTE

Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis que le journal quotidien *La Nation* ouvrant largement ses colonnes à toutes les idées de nature à amener un progrès, se propose non seulement de faire un compte-rendu journalier aussi complet que possible du Congrès Spirite et Spiritualiste International qui aura lieu du 16 au 27 Septembre prochain dans la salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, mais encore de publier, d'une façon suivie, une série d'articles et d'études ayant pour objet le libre examen de tout ce qui se rapporte au Spiritualisme.

Les collaborations acquises dès maintenant à *La Nation* nous permettent d'espérer que nos amis trouveront dans cet organe le moyen de se tenir chaque jour au courant des progrès d'une science qui a reçu sa consécration officielle *au congrès de Psychologie* et dont rien ne peut plus maintenant entraver le développement normal et régulier.

Tous nos vœux accompagnent *La Nation* dans cette orientation

qui contribuera puissamment, nous en avons la certitude, à la connaissance exacte et à la diffusion de la vérité.

NOTE

La nécessité de faire paraître ce Numéro avant sa date habituelle, nous oblige à remettre au mois suivant l'analyse de la presse en langue française

---

Liste de souscription pour le Congrès Spirite et Spiritualiste

Listes précédentes.	936.40
M. Lunet	12
Mme Bombois	12
Mme Rivière	12
Mme Lasalle.	12
M. Bouvier	12
M. Dr Charvailhat.	12
M. Touzard.	12
M. Van Hulle.	12
M. Suermondt	20
M. C.	15
M. Moutonnier.	12
M. Bonnet.	12
M. Conches Antoine.	12
Total.	1103.40

Toutes les sommes reçues sont versées mensuellement entre les mains de M. Duval, trésorier du comité spirite. Nous faisons un pressant appel à tous nos frères, afin qu'ils nous aident dans notre tâche. L'organisation du Congrès, la location de la salle, la traduction des mémoires étrangers, l impression de tous ces documents, les circulaires, la correspondance nécessitent des frais assez considérables qu'il faut couvrir. Que tous ceux qui ont à cœur le progrès de notre chère doctrine, nous viennent en aide et nous apportent leur obole. Les souscriptions de 12 francs donnent droit au volume qui contiendra tous les travaux du Congrès. Cet ouvrage, numéroté à la presse, portera le nom des souscripteurs et deviendra rapidement une rareté bibliographique. Si nos ressources le permettent, le comité organisera, pendant le Congrès, une exposition de dessins, photographies et moulages d'esprits. Nous comptons donc sur le concours de tous nos frères pour réaliser nos vœux.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Mètaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 4. ANNÉE 6e — Prix du Numéro : 1 franc OCTOBRE 1900.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Compte-Rendu

DU CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL DE 1900.

Ce n'est pas dans ce Palais du Congrès, édifié dans l'enceinte de l'Exposition Universelle, en vue de réunir l'élite intellectuelle des savants et des penseurs du monde entier qui consacrent leur vie á l'accélération de la marche du Progrès, que le deuxième Congrès Spirite et Spiritualiste International a tenu ses assises. La science officielle a fait de ce Palais un sanctuaire dont elle s'est efforcée de détendre l'entrée aux doctrines du spiritualisme nouveau et aux nombreuses sciences qui en découlent, au premier rang desquelles se place ce Spiritisme si peu connu, si inexactement jugé, si ardemment combattu, dont elle cherche vainement à entraver le développement incessant et la marche triomphale. Mais les doctrines vraies, les sciences nouvelles, basées sur des méthodes de vérifications rigoureusement scientifiques, n'ont pas besoin des Palais officiels pour s'affirmer et s'imposer lorsque l'heure est venue.

Et en présence des résultats acquis par les travaux des Spiritualistes de toutes les écoles et notamment par ceux des Spirites, pendant douze jours remplis matin et soir par des réunions collectives ou particulières, on peut affirmer hautement que le Congrès qui vient de finir marquera une date mémorable dans l'histoire du Spiritualisme, du Spiritisme et de l'humanité.

La manifestation qui s'est produite dans l'Hôtel des Agriculteurs de France a pris un tel caractère de grandeur, une importance tellement considérable, qu'elle ne peut plus passer inaperçue que de ceux qui nient de parti pris les démonstrations les plus évidentes et la lumière même, alors qu'elle les aveugle, parce qu'elle les éblouit.

Tous les observateurs attentifs et de bonne foi ayant pris part au deuxième Congrès spirite et spiritualiste international, s'accordent à reconnaître un fait capital qui demeurera son éternel titre de gloire : ce Congrès a porté au matérialisme de si rudes atteintes qu'il faiblit et chancelle, qu'il ne guérira jamais des profondes

blessures dont il gémit et d'où viendra, dans un avenir prochain, la disparition définitive de ces décevantes doctrines ayant fait tant de mal au cours de ce siècle qui est sur le point de finir.

Le souvenir de l'Exposition Universelle de 1900 avec toutes ses merveilles, toutes ses séductions, tous ses plaisirs, passera, comme celui de toutes les grandes exhibitions internationales, et dans peu de mois, sauf quelques monuments contribuant à l'embellir, Paris aura repris sa physionomie ordinaire.

Mais ce qui restera, ce qui rendra vraiment mémorable cette année 1900, ce ne sera pas la constatation des progrès cependant admirables réalisés par le Commerce, par l'Industrie et par les Arts, ce sera le grand mouvement intellectuel spiritualiste d'où le Spiritisme sort pour toujours triomphant, rendant à tous la foi dans ce radieux avenir que le matérialisme était arrivé à montrer si décevant et si sombre.

Et ceux qui, loin des fêtes et des plaisirs, ont mis tout ce qu'ils avaient d'ardeur, de bonne volonté et de foi à la démonstration des grandes vérités éternelles, si longtemps oubliées ou méconnues, mais toujours existantes, auront plus fait pour l'humanité que ceux auxquels sont allées toutes les admirations, toutes les distinctions et toutes les récompenses, pour les améliorations incontestables apportées par eux dans les conditions de l'existence matérielle, car ceux-ci auront accompli le vrai devoir, celui qui consiste à faire voir plus haut que la terre, qui ne sert qu'à de si courts passages, plus loin que la mort, qui, loin d'être la fin de tout, n'est dans l'existence qu'une modification passagère, à découvrir ces horizons radieux de l'au-delà, en vue desquels nous devons tous vivre puisqu'ils sont pour tous, sans exception, riches ou pauvres, puissants ou misérables, forts ou faibles, heureux ou malheureux, le but suprême auquel nous arriverons tous.

Voilà la tâche que les Organisateurs du deuxième Congrès spirite et spiritualiste International de 1900 avaient cherché à lui tracer : nous allons voir comment elle a été merveilleusement accomplie.

C'est le 16 septembre, à dix heures du matin, dans la grande salle des Agriculteurs de France, devant un imposant auditoire comprenant un grand nombre de délégués venus de tous les points les plus éloignés du monde, que le Congrès s'est ouvert.

Il avait été préparé par un comité présidé par M. Laurent de

Faget, comité qui, depuis le Congrès International de 1889, a servi de trait d'union aux spiritualistes de toutes les écoles. Aussi, est-ce sous le patronage de ce comité que le Congrès de 1900 a constitué son bureau.

Après avoir ratifié par acclamation, et à l'unanimité, le choix des présidents d'honneur, MM. Victorien Sardou, Aksakof et Russel-Wallace, le Congrès a formé, de la même façon, le bureau chargé de diriger ses réunions plénières : M. Léon Denis, président; MM. Gillard et Durville, vice-présidents ; M. le docteur Papus, secrétaire-général.

Dans la première séance plénière, qui a eu lieu l'après-midi, de deux heures à six heures, MM. Léon Denis, Durville, Gillard, le Dr Papus, représentant respectivement les sections précitées, ont affirmé, dans un magnifique langage, leur union étroite et leur croyance profonde dans l'immortalité de l'âme. Ils ont ainsi prouvé l'unité de but du Congrès, confirmée par les déclarations que sont venues faire ensuite les délégués des associations spiritualistes étrangères.

Certains de ces délégués parlent admirablement le français comme ces deux Russes, MM de Népluyef et de Semenow qui sont venus nous affirmer les progrès colossaux du spiritisme en Russie ; comme aussi ce pasteur hollandais, M. Beerveluis, qui, dans un langage d'une précision remarquable, nous a montré le commencement de la déroute du fanatisme intolérant de la religion réformée, battue en brèche par les flots de la vérité qui inondent la Hollande.

Puis nous avons entendu Mrs H. L. Stannard qui, parlant au nom de nombreux groupes anglais, a analysé d'une façon remarquable l'état actuel du spiritualisme dans cette Grande-Bretagne, où la reine elle-même en est l'adepte fervente.

Et la tribune a retenti ensuite des mâles déclarations de deux Espagnols, MM. Angel Aguarod Torrero et Esteva Marata, qui parlent dans leur langue sonore avec une telle attitude qu'elle suffirait pour convaincre et pour faire comprendre leurs sentiments élevés dont on peut se faire une idée complète, grâce à la traduction immédiate qu'en fait le docteur Papus avec une facilité et une élégance rares.

Aux Espagnols succèdent Mrs Addi Ballou, déléguée par l'Amérique du Nord, parlant en anglais, mais aussi bien et aussi rapide-

ment traduite, et M. Carlos Libert, de nationalité française, mais devenu, par un long séjour aux Etats-Unis, le représentant attitré de ses frères d'adoption.

M. Scheibler, de Berlin, nous dit à son tour combien le spiritisme progresse en Allemagne.

Un délégué de la Roumanie atteste que ses progrès ne sont pas moins considérables dans son pays, ainsi que M. de Souza, envoyé du Portugal, M. le général Fix, délégué de Belgique, et M. Bouvier, délégué de la fédération du sud-est de la France.

Bref, c'est de tous les points du monde que le spiritisme s'affirme triomphant.

D'unanimes applaudissements ont prouvé, après ces déclarations, que tous les membres du Congrès étaient bien intimement unis par une croyance commune, dont M. Léon Denis a fait une description admirable dans un discours fort applaudi.

Puis, après une allocution très chaleureusement accueillie, dans laquelle M. le docteur Moutin a demandé qu'on ne se servît que de méthodes rigoureusement scientifiques pour l'examen de tous les phénomènes que l'on serait appelé à étudier, M. Gabriel Delanne a constaté que la doctrine spiritualiste, systématiquement tenue à l'écart jusqu'à ces temps derniers dans tous les congrès officiels, avait enfin conquis le droit à la lumière.

On se souvient, en effet, qu'au dernier congrès de psychologie, elle a été brillamment exposée et courageusement défendue par ces champions valeureux qui sont véritablement les apôtres du spiritualisme : MM. Léon Denis, Gabriel Delanne, et le docteur Papus.

Le 17, dans l'après-midi, à deux heures, a eu lieu, en Assemblée générale du Congrès, la première séance de la section spirite qui, par acclamation et à l'unanimité, a composé son bureau de la façon suivante : M. Léon Denis, président ; MM. le docteur Moutin, Martin et Laurent de Faget, vice-présidents ; M. Gabriel Delanne, secrétaire général.

M. Léon Denis, après avoir remercié les membres du Congrès de lui avoir donné en même temps la présidence générale et celle de la section spirite, a fait, avec son grand talent de parole, un exposé lumineux des progrès réalisés, depuis onze ans surtout, par le spiritisme. Se faisant, comme par une intuition surnaturelle, l'interprète d'un sentiment unanime, il a rendu un légitime

hommage à la mémoire d'Allan Kardec dont « l'*Esprit*, a-t-il dit, préside à nos travaux ».

Puis il a montré le chemin parcouru en ces onze années, depuis le Congrès de 1889, les adhésions venant chaque jour, toujours plus nombreuses et plus importantes à la doctrine nouvelle qui poursuit sans arrêt sa marche ascendante vers le monde invisible, la survivance et l'immortalité.

Mais la lutte n'est pas finie et, avec l'aide des Esprits, il faut la continuer en serrant les rangs, car c'est de l'union que viendra le triomphe.

Puis, à la période de diffusion, de vulgarisation, succèdera celle de l'organisation : le dix-neuvième siècle aura été un siècle de destruction de croyance, le vingtième sera celui de la réédification intellectuelle dans laquelle le spiritisme aura une place prépondérante, parce qu'il donne satisfaction à tous les besoins de l'âme, à toutes ses aspirations.

Transportés par la parole entraînante de M. Léon Denis, Dieu seul sait quels sommets elle nous aurait fait atteindre. Mais le temps a passé, les vingt minutes accordées pour chaque discours sont écoulées, et M. Léon Denis donne, comme orateur, l'exemple de la soumission à ce règlement qu'il est appelé à faire respecter comme président : il s'arrête pour ne pas être obligé de se retirer la parole, qu'après une longue et chaleureuse ovation, il donne à M. Laurent de Faget, pour la lecture du rapport du comité de propagande.

C'est à ce comité que le Congrès actuel doit l'existence, et il lui en a exprimé toute sa reconnaissance en acclamant avec enthousiasme la conclusion de M. Laurent de Faget,conseillant de faire du spiritisme la science suprême, la suprême religion de l'avenir.

La place nous manque pour parler, comme nous le voudrions, du reste de cette séance. Force nous est de constater simplement l'approbation unanime donnée à l'exposé financier fait par M. Duval, le trésorier si dévoué du Comité de propagande, et le souvenir attristé envoyé à M. Bouvéry, le vaillant lutteur dont les forces surmenées ont trahi le courage, et que la maladie empêche de prendre part au Congrès.

C'est de l'étude des phénomènes de télépathie et de dédoublements que les spirites se sont particulièrement occupés pendant leurs deux réunions suivantes.

Les phénomènes de télépathie se sont produits tellement nombreux, tellement concluants, depuis l'antiquité la plus reculée, qu'ils sont admis aujourd'hui comme indiscutables par tous ceux qui les ont étudiés consciencieusement, et ceux sur lesquels l'attention des spirites a été attirée, ont été mentionnés plutôt à titre de curiosité que dans le but de refaire une démonstration dont l'évidence est incontestable.

Nous nous bornerons donc à en relater quelques-uns d'un intérêt particulier.

Il y a, dans ce moment, à l'Exposition, dans cette rue de Paris qui réunit tant d'attraetions diverses, une jeune fille possédant si bien la faculté de lire dans la pensée, qu'elle se livre couramment à une divination semblant un jeu pour elle. Une personne qui lui est complètement inconnue lui présente une carte de visite sur laquelle son prénom est indiqué par une simple initiale : G, dans le cas dont nous parlons. Elle dit immédiatement : Godefroy, prénom exact et cependant peu commun du propriétaire de la carte dont elle précise l'adresse que la carte ne mentionne pas. Il est facile de vérifier ce fait, se reproduisant d'une façon à peu près constante, comme tout le monde peut le constater.

Dans ce même ordre d'idées, M. Gabriel Delanne a raconté au Congrès l'anecdote suivante :

Se trouvant l'année dernière en villégiature dans les environs du Mont Saint-Michel chez un grand agriculteur breton, M. Touzard, celui-ci lui raconta que faisant partie d'un comice agricole il revenait de visiter une ferme lorsqu'il rencontra un petit garçon auquel il demanda son nom. L'enfant, malgré toutes les sollicitations, gardait un profond silence, lorsque tout à coup, M. Touzard lui dit : Tu t'appelles Joseph Lemanidek. Renseignements pris, le nom était absolument exact; il y avait eu lecture de la pensée du petit entêté.

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini. Nous ne nous y arrêtons pas davantage ; non plus que sur les pressentiments, la transmission et la lecture de la pensée à distance, tant de fois contrôlés par des observations dont l'exactitude ne peut être mise en doute.

Passons à l'examen des phénomènes autrement intéressants, qui se produisent sous l'influence du sommeil magnétique.

A ce sujet, M. Barlet a résumé les travaux de M. le colonel de

Rochas, sur l'hypnose et les divers états qu'elle peut produire dans ses rapports avec la médiumnité. Il a conclu en disant que ces états se présentent sous neuf formes successives, différentes, depuis le sommeil léger, favorable à la suggestion, jusqu'à la léthargie profonde dont les symptômes présentent une telle analogie avec ceux de la mort que M. le colonel de Rochas n'a pas osé, avec une sage prudence, chercher si l'on pouvait aller au delà.

Nous n'entrerons pas dans la description détaillée de ces divers états qui concourent tous à prouver l'existence de l'âme, d'autant que, tout en rendant hommage au puissant intérêt qu'offrent les travaux de M. le colonel de Rochas, M. Gabriel Delanne a fait remarquer qu'ils n'expliquaient pas la médiumnité, parce qu'ils ne pouvaient pas encore donner lieu á une classification définitive, puisque de nombreuses expériences démontrent que certains états hypnotiques, même des plus profonds, peuvent être obtenus sans passer par la filière de ceux catalogués comme leurs prédécesseurs nécessaires.

L'hypnotisme est une science naissante : il est fort intéressant d'en signaler les progrès, mais c'est à elle, au moins autant qu'au spiritisme, qu'il convient d'appliquer les méthodes rigoureuses d'expérimentation scientifique dont l'emploi ne cesse, à bon droit, d'être préconisé dans toutes les séances du congrès pour ne pas faire fausse route.

Un avenir prochain nous fixera sans nul doute : attendons pour formuler des lois, suivant le grand principe d'Allan Kardec, que les phénomènes observés se soient multipliés en assez grand nombre pour que leurs résultats donnent une certitude absolue à ces lois.

L'assemblée s'est aussi occupée des différentes sortes de médiumnités spirites et des dangers qu'elles présentent sur lesquels il est utile, nécessaire même, d'appeler l'attention.

En quelques paroles éloquentes, M. Léon Denis, tout en reconnaissant la possibilité de l'influence néfaste des esprits inférieurs, a donné le moyen certain de triompher de ces influences par l'action commune de la volonté des assistants et surtout par *la Prière*, créant à ces esprits mauvais comme une atmosphère spéciale dans laquelle ils ne peuvent accéder et qui nous défend contre eux.

Voilà la meilleure des règles de conduite pour les médiums de toute nature.

M. le docteur Baraduc, dans une communication fort appréciée, a exposé le résultat de neuf années d'études, de plus de deux mille cinq cents observations ayant pour but de déterminer l'état fluidique du corps humain qui tient un peu de l'ange et beaucoup de la bête, a-t-il dit.

Pour lui, vivre c'est vibrer, et vibrer c'est vivre.

La journée s'est terminée par un coup d'œil rapide sur les dédoublements de l'âme, et sur les actions à distance que ces dédoublements peuvent produire. Nos lecteurs en trouveront de nombreux exemples dans le livre si instructif de M. Gabriel Delanne : l'*Ame est immortelle*, mais qui ne sauraient, faute de place, être reproduits ici.

Notons que les congressistes étaient devenus tellement nombreux à la section spirite qu'ils n'ont pu trouver place que dans la grande salle des Agriculteurs de France : cet empressement, qui s'est maintenu jusqu'à la fin du Congrès, a obligé la section spirite à continuer ses travaux dans cette grande salle, parfaitement remplie, malgré ses dimensions.

Les diverses sortes de médiumnité ont fait ensuite l'objet d'études approfondies.

M. le docteur Chazarain, avec cette grande autorité que tout le monde s'accorde à lui reconnaître, a traité magistralement cette question si intéressante de la typtologie avec contact, qui a pour but d'entrer en communication avec les Esprits au moyen des tables parlantes.

Il a fixé les conditions dans lesquelles doivent avoir lieu les rapports avec l'au-delà, par l'intermédiaire des tables, rapports qui ne doivent s'établir, par ce genre de médiumnité comme d'ailleurs aussi par tous les autres, que dans un but sérieux et utile et non pour satisfaire des passions, des désirs ou des curiosités coupables.

M. le docteur Bonnet a fait, lui aussi, avec une admirable lucidité, le récit de plusieurs manifestations typtologiques du plus haut intérêt.

M. Bouvier, apôtre infatigable, a donné, dans l'après-midi, à la section du spiritisme, lecture d'un rapport aussi fortement documenté que celui fait par lui dans la matinée à la section du magnétisme. Il a prouvé que le magnétisme donnait des moyens précieux pour entrer en communication avec le monde invisible, pour pro-

fiter des sublimes enseignements de ceux qui, de l'au-delà, se font les éducateurs et les guides de leurs frères incarnés, en les complétant, comme l'a si bien dit M. Léon Denis.

Puis est venue une délicieuse conférence dans laquelle M. le commandant Tégrad a mis sous nos yeux toute une série de photographies spirites du plus haut intérêt.

Nous avons admiré d'abord des photographies de la pensée, c'est-à-dire des clichés obtenus sans appareils, dans l'obscurité, par la simple présentation, devant le cerveau, pendant dix minutes, d'une plaque sensible enfermée dans un papier.

Certaines de ces plaques semblent représenter exactement le cerveau. D'autres, phénomène bien plus étrange encore, reproduisent des objets avec une exactitude parfaite, en leur absence et par ce seul fait que la pensée est concentrée sur eux.

On a passé ensuite à l'étude des manifestations spontanées, des maisons hantées, des apparitions, de la médiumnité voyante et des matérialisations, phénomènes au sujet desquels de nombreuses communications fort intéressantes ont été faites. Elles promettaient d'être beaucoup plus complètes encore, mais un incident fâcheux, une maladie qui, heureusement, n'aura pas de suites sérieuses, a mis M. Gabriel Delanne dans l'impossibilité momentanée de prendre part aux travaux du Congrès où il se proposait, au sujet de l'ordre du jour précité, d'apporter des éléments d'une grande importance, en même temps que l'appui de sa haute autorité.

Malgré ce contre-temps dont s'affligent tous les amis de M. Gabriel Delanne, c'est-à-dire tous ceux qui le connaissent, les congressistes ont pu sérieusement se documenter sur toutes ces questions, mais certains d'entre eux ont semblé déçus dans les espérances qu'une réflexion sérieuse les eût empêchés de concevoir. Quelques personnes s'imaginaient en effet assister à une séance expérimentale, qui constituerait un spectacle démonstratif. Tel n'est point le but du congrès, comme l'a si bien dit son président, M. Léon Denis ; il a des visées plus hautes.

Son véritable objet est de donner aux spiritualistes de toutes les écoles l'occasion d'établir une synthèse des travaux effectués par tous, afin d'affirmer, de la façon la plus absolue, l'immortalité de l'âme, la certitude de la vie future.

Au sujet de ces travaux, M. Léon Denis a fait très justement

observer que si le spiritisme est bien une science expérimentale, pour le développement de laquelle il importe de n'employer que des méthodes de vérification rigoureusement scientifiques, il est aussi une doctrine morale devant s'affirmer par l'enseignement et les bonnes œuvres.

La vie des religions et des sociétés chrétiennes n'est entretenue que par l'application des sentiments formulés dans l'Evangile : il doit en être de même pour le spiritisme.

M. le docteur Bonnet a complété ensuite ses communications précédentes par l'exposé de faits extrêmement intéressants concernant l'action des forces invisibles.

Puis est venu l'examen des apports et des matérialisations dont on a relaté un assez grand nombre présentant un réel intérêt.

Rappelons que toutes les communications faites au Congrès, dans toutes ses réunions, plénières ou particulières, sous forme verbale ou par le dépôt de rapports et mémoires, seront publiées dans un ouvrage qui donnera le moyen d'en faire à loisir l'étude approfondie. Cet ouvrage sera la preuve la plus absolue de cette passion pour la vérité qui guide toujours les spiritualistes, souhaitant de toutes leurs forces que le résultat intégral de leurs travaux soit porté à la connaissance de tous, largement, honnêtement, sans réserve.

Parmi les communications à signaler, citons celle Mme Agullana, relative à plusieurs apports de pierres de couleurs, qui disparurent ensuite, comme elles étaient venues. Puis celle de M. le docteur Bonnet se rapportant aux photographies spirites, faites ces jours-ci par l'intermédiaire de son médium, et dont nous avons vu les résultats très remarquables.

Appelons aussi l'attention sur une question, posée par M. Landureau, ayant pour objet d'expliquer l'origine des ressources des Brahmes qui ne sont pas salariés et qui ne quêtent point. M. Landureau demande si l'on peut attribuer à des apports les moyens matériels considérables dont disposent les Brahmes. M. le docteur Bonnet déclare que deux de ses amis se sont livrés, à ce sujet, à des recherches très sérieuses dans l'Inde et qu'ils n'ont jamais été à même de constater un seul apport.

M. Laurent de Faget conclut à l'improbabilité de ces apports spéciaux, car les apports n'ont jamais lieu, — d'après les nom-

breuses constatations qui ont été faites — pour assurer régulièrement une existence que tous les êtres humains doivent demander au travail.

M. Léon Denis, président, a parlé de plusieurs apports, dûment constatés par des témoignages irrécusables et de natures très différentes, qu'il a reçus personnellement.

Ce fut d'abord un simple morceau de papier qui tomba du plafond, sur lequel étaient écrits des vers. Puis, une autre fois, dans une réunion assez nombreuse, au milieu de l'obscurité, on entendit des bruits légers de chute et, lorsqu'on eut éclairé la pièce, on constata une véritable pluie de fleurs naturelles couvertes de gouttelettes de rosée, d'une fraîcheur délicieuse, et dont quelques-unes précieusement recueillies existent toujours, conservées dans un reliquaire. Et enfin, dans un ordre tout intime, M. Léon Denis reçut plus tard des apports, venant, à n'en point douter, d'un être tendrement aimé ayant quitté la terre, lesquels il porte toujours plusieurs sur lui comme des talismans.

L'explication de ces apports est, d'après l'éminent président, la suivante. Les esprits disposent de forces dont nous ne soupçonnons même pas la puissance et qui leur permettent de diviser si infinitésimalement la matière qu'elle peut, ainsi transformée, traverser toutes les agglomérations matérielles pour se reconstituer ensuite sous sa forme et avec ses attributs précédents.

M. Calmels, sans nier tous les phénomènes cités, estime que l'on donne peut-être à tort, à un grand nombre d'entre eux, une origine supranaturelle alors qu'ils peuvent s'expliquer plus simplement n'étant que des manifestations périspritales.

M. Léon Denis répond qu'il partage complètement cette appréciation qu'il ne faut pas attribuer aux esprits tout ce qui nous semble des phénomènes spirites, mais qu'il ne faut pas nier ceux de ces phénomènes qui présentent des caractères spécifiques incontestables et que ne peut expliquer l'action du périsprit.

En cela, comme en toutes choses, il convient d'éviter les exagérations quelles qu'elles soient. Il faut vérifier avec méthode, en recourant aux plus sûrs moyens d'expérimentation, ainsi qu'on l'a dit tant de fois déjà depuis l'ouverture du Congrès.

A signaler l'intervention caractéristique de M. l'abbé Nicole, un membre très distingué du clergé, qui a cherché avec un talent remar-

quable, à établir que la marche du progrès n'est pas et n'a jamais été entravée par le dogme.

M. l'abbé Nicole reconnaît que l'homme doit croire avec sa raison. Il constate qu'il y a moins d'opposition qu'on ne le pense entre le spiritisme et le catholicisme. Il admet même que le spiritisme peut être un auxiliaire du catholicisme, au triomphe définitif duquel il contribuera.

Mais comme son argumentation provoque un débat complètement étranger à l'ordre du jour, M. Léon Denis y met un terme par une déclaration dissipant toutes les équivoques.

Le spiritisme n'est pas l'ennemi des religions, bien qu'il ait été persécuté par leur esprit d'intolérance. Il n'est l'ennemi que de la doctrine matérialiste qu'il cherche à remplacer par la certitude de l'immortalité de l'âme, prouvée par les morts qui sortent de leurs tombeaux pour démontrer qu'il y a une autre vie.

Les phénomènes se sont produits de tout temps : Pourquoi l'Eglise les a-t-elle toujours combattus ? Quels ont été les résultats de cette tactique ? D'établir qu'il faut aujourd'hui un autre idéal que celui de l'Eglise, l'idéal que donne le spiritisme réconfortant et consolateur. Que tous les efforts s'unissent pour sauver les âmes et les conquérir à la croyance d'une bienheureuse immortalité.

On ne saurait tenir un plus noble langage : il sera compris par tous les hommes de bonne volonté.

Continuant ses travaux, la section spirite a examiné les phénomènes d'écriture directe, d'écriture mécanique, de lévitation, d'apport, de matérialisation et de pénétration de la matière.

M. le docteur Bayol, ancien gouverneur du Dahomey, a fait le récit très attachant d'un grand nombre d'expériences faites chez lui se rapportant à toutes les manifestations extraordinaires que nous venons d'énumérer.

Des communications de M. le docteur Bayol, découlent des enseignements qu'il est impossible de passer sous silence, puisqu'ils émanent d'un homme dont l'indépendance n'a d'égale que sa sincérité et sa valeur, ils arrivent, quoique d'origine bien différente, aux mêmes conclusions que ceux des spiritualistes de toutes les écoles, et ils sont une preuve nouvelle de l'immortalité de l'âme et de la vie future.

Parmi toutes les choses si intéressantes que M. Bayol a dites, mentionnons cette anecdocte prouvant que la croyance dans la réincarnation, ayant pour but l'évolution ascendante de l'âme, est beaucoup plus répandue que les matérialistes semblent le croire, puisqu'elle existe même dans les régions les moins civilisées de l'Afrique.

En qualité de gouverneur du Dahomey, M. le docteur Bayol avait été contraint de déclarer la guerre, quelque répugnance qu'elle lui inspire, et au cours des hostilités il vit un nègre s'enliser dans une lagune et mourir sous ses yeux, sans qu'il fût possible de lui porter secours.

— Que va devenir cet homme ? demanda M. Bayol à un nègre de sa suite.

— Il va dire bonjour aux caïmans, répondit celui-ci.

— Et ensuite, reprit le gouverneur.

— Ensuite, il attendra le matin et ira voir Dieu auquel il demandera d'aller sur le littoral, à la recherche d'une femme blanche, prête à procréer et, s'il la trouve, il priera Dieu de lui permettre de devenir le fils de cette femme, afin d'avoir de l'avancement.

Ce fait n'est-il pas caractéristique ? Ne prouve-t-il pas que la vérité pénètre partout ?

Et puisque ces nègres, dont la civilisation est si peu avancée, qui sont cependant nos frères, qui ont la même origine et la même destinée que nous, ont cette notion si juste de l'au-delà, est-il téméraire d'affirmer qu'elle se reprendra bientôt, dans nos vieilles sociétés chancelantes, vouées à un bouleversement prochain que le matérialisme peut rendre effroyable, tandis qu'il se fera sans secousse, le jour où les déshérités de la vie auront la certitude que leurs misères, bien supportées, leur vaudront une récompense et les conduiront à ce qui est réellement la destinée humaine, à l'heureuse immortalité.

La section spirite a continué ensuite l'étude de la grave question de la réincarnation.

M. le docteur Moutin a pris la parole le premier et, après avoir déclaré qu'il n'était pas opposé en principe à la théorie de la réincarnation, il a cependant exprimé le désir d'en voir fournir des preuves irréfutables.

Conformément à l'engagement qu'il en avait pris, M. Léon Denis,

président du Congrès, s'est chargé de ce soin en prononçant un des plus merveilleux discours qu'il nous ait été donné d'entendre.

Exposant d'abord la théorie de la réincarnation si lumineusement développée dans son livre *Après la mort*, M. Léon Denis déclare que la meilleure des preuves des existences multiples nous est fournie par la raison.

Nos ancêtres les Gaulois croyaient aux vies successives, aux perfectionnements progressifs, et c'est dans cette croyance qu'ils puisaient leur indomptable courage et leur mépris de la mort.

Elle surgit d'ailleurs de toutes les sources fécondantes et se retrouve dans l'Inde, chez les grands philosophes de la Grèce, à l'origine du christianisme, et enfin dans la doctrine d'Allan Kardec.

Elle satisfait aux besoins de notre raison et éclaire le problème de la vie, en en expliquant les inégalités.

A certains égards, il est impossible d'admettre une vie unique sur la terre, insuffisante pour permettre un développement équitable de l'âme, par sa durée variant de quelques instants à un si grand nombre d'années, par sa nature subordonnée au milieu dans lequel elle s'écoule, et enfin par ses résultats, conséquences directes des précédents facteurs. S'il en était ainsi, il y aurait dans les destinées humaines des inégalités telles qu'elles ne pourraient être l'œuvre de Dieu.

Tout en nous révèle des aptitudes passées dont les dispositions natives chez l'enfant et les différents degrés de l'intelligence chez les hommes sont les irréfutables preuves...

La nature ne s'améliore que lentement; les progrès ne se réalisent que par l'accumulation des siècles, et comme tout s'enchaîne, la nécessité de la pluralité des existences ne peut se nier.

Et ce n'est que lorsque l'Esprit s'est affiné par une série de vies terrestres qu'il peut pénétrer dans les centres supérieurs de l'espace, pour s'y perfectionner encore et monter à l'infini.

Comment ne nous souvenons-nous pas de nos existences passées ? Mais cela arrive parfois, lorsque l'Esprit se dégage de la matière, au moment de la mort, par exemple, où l'on constate souvent une si merveilleuse vision du passé.

Pourquoi perdons-nous ce souvenir ? Si nous le conservions, que serait l'humanité ? Quels sentiments les hommes éprouveraient-ils les uns pour les autres ?

Il ne faut pas regarder en arrière, mais en avant. L'évolution de l'âme se fait suivant un plan, le progrès est une échelle dont les réincarnations son t des échelons.

Et voilà pourquoi les existences multiples sont indispensables afin que l'âme passe par tous les milieux, par la richesse et par la pauvreté, par la puissance et par l'infimité, par la vie obscure et de privations, la meilleure de toutes les écoles, par celle d'étude, d'abnégation, de charité, de sacrifice et d'épreuve, réparation du passé, qui retrempe, affine et épure. Voilà pourquoi souvent notre vie est un calvaire nécessaire.

Nous ne pouvons admettre la souffrance et la douleur qu'avec la doctrine des vies successives. Tous, nous avons un passé qu'il faut liquider et que nous liquiderons. Le moyen de réparer existe : toutes les âmes s'améliorent et suivent cette évolution du progrès qui conduit à la perfection, au bonheur éternel.

Il y a là une notion essentielle, la loi du progrès, qu'il faut enseigner à tous.

On ne comprend plus le but de la vie ; d'où les défaillances.

Lorsqu'on le comprendra, tous nous travaillerons à notre amélioration et à celle des autres, devenant ainsi les collaborateurs de Dieu.

Après ce haut enseignement, — souvent interrompu par les acclamations d'un nombreux auditoire — mais dont nous ne donnons qu'une bien faible idée, M. le docteur Bayol apporte les résultats de ses investigations personnelles, et déclare que son médium lui a toujours affirmé l'exactitude des réincarnations dont il cite de nombreux exemples donnés, chose curieuse, par un homme illettré, ignorant même, à l'état de veille, les noms des grands hommes dont il parle.

Mais le temps a passé, sans qu'on s'en aperçût, tant on était sous le charme, et M. Laurent de Faget, au lieu du discours substantiel que nous attendions comme le couronnement de cette journée, se borne à citer quelques faits, à fournir quelques arguments à l'appui de cette thèse, dont il est un des dévoués propagateurs et qui a fait de tels progrès, qu'elle peut-être considérée comme généralement admise par les spiritualistes, avec quelques nuances, mais avec une conviction d'ensemble qui gagne chaque jour, de proche en proche, de telle façon qu'on prévoit, dès maintenant, l'époque

où, universellement admise, elle deviendra le plus puissant réconfort de toute l'humanité.

Puis on a lu un très intéressant travail de M. Gabriel Delanne, qui produisit au Congrès de Londres, pour lequel il avait été spécialement préparé, une impression profonde partagée maintenant par tous les congressistes actuels, n'éprouvant qu'un seul regret en écoutant cette œuvre si fortement documentée, c'est que son auteur ne soit pas là pour la commenter avec son ardeur et sa foi si communicatives.

La maladie a malheureusement empêché M. Gabriel Delanne de prendre part aux réunions fécondes qui touchent à leur terme ; tous ses nombreux amis ont déploré son absence. Mais ils sont rassurés, du moins pour l'avenir, puisque M. Duval a déclaré que le vaillant secrétaire général était à peu près rétabli et que son état n'inspirait plus aucune inquiétude.

La section spirite a abordé ensuite la question de l'existence de Dieu dont,comme l'a si justement dit M. Léon Denis, l'affirmation s'imposait, parce que la question de Dieu ayant été éliminée au Congrès de 1889, il en était résulté la plus funeste de toutes les erreurs pour la doctrine spirite que ses ennemis accusaient d'athéisme.

Une semblable erreur appelait une protestation énergique ; elle a eu lieu avec une solennité dont tous ceux qui en ont été à la fois les auteurs et les témoins, conserveront toujours l'impérissable et réconfortant souvenir.

Passons, faute de place, sur les adhésions précises, formulées du haut de la tribune par un grand nombre de congressistes, parmi lesquels nous citerons M. Laurent de Faget, M. le général Fix, M. Bouvier, M. Baudelot, Mme Rose Meryss et tant d'autres, en l'existence de ce Dieu que tous les spirites considèrent comme leur origine et leur fin suprême ; passons aussi, bien qu'avec un profond regret, sur l'admirable discours de M. Léon Denis accompagné, pendant toute sa durée, d'acclamations enthousiastes et dont nous retiendrons seulement ces sublimes paroles :

« J'élève ma pensée vers celui d'où nous vient toute force afin de faire comprendre, au sujet des vœux que nous allons émettre, qu'il ne s'agit pas de vaines théories, mais de notre élévation et de notre régénération.

« En affirmant Dieu, vous vous affirmez vous-mêmes ».

Et c'est le devoir du Congrès d'affirmer l'existence de Dieu comme l'ont fait tous les congrès spirites, à l'exception de celui de 1889.

« Il faut que le spiritisme soit non seulement une science, mais aussi un enseignement moral formant un tout inséparable.

« Songez aux conséquences du vote que vous allez émettre, pour le spiritisme et pour l'humanité.

« Le dépouillerez-vous de sa couronne d'idéal, de sa haute portée morale, ou le proclamerez-vous comme la doctrine de fraternité qui doit nous élever jusqu'à l'infini ! »

Une ovation indescriptible a salué ces paroles exprimant si bien les sentiments de tous.

Puis M. Léon Denis donne lecture du document suivant :

La section spirite du Congrès spirite et spirtualiste international réuni à Paris en 1900, après lecture des rapports, mémoires, documents, et après audition des discours se rattachant aux questions vitales en vue desquelles le premier Congrès a été organisé, vous propose de ratifier par un vote les vœux suivants :

Paragraphe 1 — Reconnaissance de l'existence de Dieu, Intelligence suprême, cause première de toutes choses.

Paragraphe 2. — Immortalité de l'âme ; successions de ses existences corporelles sur la terre d'abord et ensuite sur les autres globes de l'espace.

Paragraphe 3. — Démonstration expérimentale de la survivance de l'âme humaine par la communication médianimique avec les esprits.

Paragraphe 4. — Conditions heureuses ou malheureuses de la vie humaine, en raison des acquis antérieurs de l'âme, de ses mérites ou de ses démérites et des progrès qu'elle a encore à accomplir.

Paragraphe 5. — Perfectionnement infini de l'être. Solidarité et fraternité universelles.

Il est bon de remarquer qu'au moment du vote il ne reste plus dans la salle que les membres effectifs de la section spirite ; dans les tribunes, très garnies, ont pris place tous ceux qui ont suivi ses travaux à titre d'invités, sans y prendre part.

A l'unanimité, moins une voix dissidente au sujet du paragraphe 2, les congressistes adoptent les vœux soumis à leurs suffrages.

Et dans un inoubliable mouvement d'enthousiasme, les specta-

teurs des tribunes demandent à formuler leur opinion qu'ils manifestent par un vote de tous points semblable à celui des membres de la section spirite.

Il ne peut donc plus y avoir d'équivoque, et nul n'aura plus la possibilité de dire que le spiritisme ne proclame pas hautement l'existence de Dieu.

M. Léon Denis et ses dévoués collabotateurs peuvent être fiers de leur œuvre : elle marquera bien une étape considérable dans la marche transcendante de la solidarité et de la fraternité universelles.

Après cette belle manifestation, on a examiné les moyens pratiques à prendre pour faire connaître toute cette sublime doctrine spirite, la vraie doctrine de l'avenir, et on s'est arrêté surtout au principe de diffuser les organes qui la préconisent.

Et le jeudi 27 septembre, à deux heures de l'après-midi, dans la grande salle des Agriculteurs de France, se sont retrouvés plus nombreux encore qu'au jour de son ouverture, les spiritualistes de toutes les écoles qui ont pris part au Congrès.

Loin de lasser leur attention, d'amener des défections dans leurs rangs, la multiciplicité et l'importance des travaux du Congrès ont provoqué au contraire bien des recrues nouvelles. Et j'affirme sans crainte d'être démenti, que c'est devant un auditoire vraiment imposant que M. Léon Denis a ouvert cette dernière séance dans laquelle ont été exposés tous les travaux effectués, tous les progrès réalisés, toutes les conquêtes faites pour le spiritualisme.

M. Léon Denis, président du Congrès, a pris, en cette qualité, le premier la parole.

Il a proclamé ce fait indéniable que le nouveau spiritualisme grandit et que la façon dont les travaux des diverses sections ont été suivis par des auditeurs assidus prouve qu'il est bien devenu une véritable doctrine.

Président de la section spirite à laquelle il a dû consacrer la majeure partie de son temps, M. Léon Denis exprime le regret de n'avoir pu suivre, comme il l'aurait désiré, les travaux des autres sections, mais — par ce qu'il en a vu, — il affirme que les puissances occultes sont entrées en œuvre, qu'elles se manifestent et qu'elles nous appellent à porter nos yeux vers l'au-delà.

M. Léon Denis adresse de nouveaux remerciements à *la Fronde*

et à *la Nation* pour le concours complet que ces journaux ont donné au Congrès : il constate que beaucoup d'autres journaux en ont parlé aussi dans des termes qui en attestent l'importance. Et, jetant un coup d'œil rapide en arrière, il montre les progrès réalisés, le chemin parcouru, les résultats acquis depuis 1889.

Désormais, le spiritualisme est une force avec laquelle il faut compter ; on le raille encore, mais on ne nie plus son importance, et un avenir prochain lui rendra justice en le faisant considérer comme il le mérite.

Le dix-neuvième siècle se ferme sur la manifestation la plus éclatante de cet avenir, et le vingtième siècle s'ouvre sur les plus radieuses espérances.

Traduisant la pensée de tous, M. Léon Denis rend hommage à la mémoire de ceux qui, les premiers, ont frayé cette voie où marchent maintenant tant de disciples; aux magnétiseurs, aux spirites, aux occultistes, à tous ces soldats de l'idée qui accomplissent une superbe tâche, un magnifique devoir.

Et, après un sublime appel à l'union, à la concorde et à la charité fraternelle, le Président du Congrès termine par une évocation admirable à ce Dieu qui est notre Père à tous, de qui tout émane, par qui tout vit et grandit, parce qu'il est la bonté infinie et la justice, et qui nous guide en attirant à lui toute la grande famille humaine, tous nos frères, c'est-à-dire toute l'humanité.

Lorsque les applaudissements enthousiastes qui saluent ce discours se sont calmés, M. Durville, vice-président du Congrès, prend la parole et — renvoyant à son rapport pour examiner les progrès du magnétisme, — appelle l'attention sur un point capital, les rapports étroits unifiant toutes les sciences spiritualistes qui se complètent les unes les autres, qui forment un vaste édifice dont le magnétisme est la base, l'hermétisme et le spiritisme le développement, et la théosophie, le couronnement.

Puis M. Fabius de Champville, président de la section du magnétisme, en quelques paroles vibrantes, remercie M. Durville de ce qu'il a fait pour le magnétisme, et adresse un hommage unanimement acclamé à M. le colonel de Rochas et à M. le comte de Constantin, présidents d'honneur de la section. Et c'est toujours au milieu d'applaudissements prouvant combien il se fait l'interprète du sentiment général, que M. de Champville formule un éloquent

appel à l'union, à la cohésion, à l'entente de tous les spiritualistes pour faciliter la marche vers la vérité.

M. Gillard, vice-président du Congrès, ne dit que quelques mots. La théosophie a eu son Congrès spécial où ses théories et sa doctrine ont été exposées et développées avec l'ampleur qu'elles méritent. Les théosophes n'ont pris part au Congrès que dans un seul but : affirmer leur union fraternelle avec les spiritualistes de toutes les écoles qui marchent dans la solidarité la plus grande vers le progrès, vers l'avenir. Et c'est encore par une adhésion chaleureuse que l'auditoire montre combien cette solidarité est réelle et puissante.

Le docteur Papus, secrétaire général du Congrès, parle d'abord, au nom de la section de l'hermétisme dans laquelle il tient une place si importante, et annonce que cette section a décerné des diplômes d'honneur à MM. Léon Denis, Gillard et Durville, membres du bureau du Congrès, ainsi qu'à M. le docteur Baraduc, pour ses travaux remarquables.

M. Léon Denis résume les travaux de la section spirite, et M. le docteur Papus prend la parole pour le rapport général que nos lecteurs trouveront dans le compte rendu officiel du Congrès. Ce rapport est une œuvre remarquable faisant le plus grand honneur à M. le docteur Papus qui a été acclamé justement, non seulement pour sa rédaction, mais aussi pour la grande et utile part prise par lui à tout le Congrès.

Avec ce charme qu'il possède à un si haut point, M. le docteur Papus a rendu à chacun l'hommage qu'il mérite.

A M. Léon Denis, l'auteur d'*Après la Mort ;* à M. Gabriel Delanne, dont on a si vivement senti et regretté l'absence ; à MM. les docteurs Moutin, Bayol et Bonnet ; à M. Duval ; à Mme Laffineur, dans la section spirite.

A M. le colonel de Rochas, à M. Durville, au comte de Constantin, à M. Bouvier de Lyon, à M. Fabius de Champville, dans la section magnétique.

A M. le docteur Pascal et à M. Gillard, dans la section de théosophie. M. le docteur Papus n'a point oublié la Presse, mais c'est à Mme Thécla qu'il a rendu l'hommage le plus unanimement approuvé pour la part si remarquable qu'elle a prise au Congrès, dont elle a publié tous les jours, dans la *Fronde*, ces comptes rendus, dignes d'être pris comme modèles, mais impossibles à imiter.

Puis, pour terminer, le docteur Papus a salué toutes les femmes qui travaillent si utilement à la propagation de ce spiritualisme, dont le triomphe aura pour première conséquence de leur rendre la place à laquelle elles ont droit dans la Société. Et, comme pour confirmer cette assertion, Mme Stannard est venue, avant la clôture du Congrès, nous montrer quel était l'état du spiritualisme en Angleterre, et comment une femme pouvait merveilleusement l'analyser.

Enfin, la séance a été levée au milieu d'acclamations que nous renonçons à dépeindre, sur une de ces allocutions enflammées dont M. Léon Denis possède le secret, qui enlèvent et transportent, et qu'il a terminée par ces mots destinés à rester la devise du spiritualiste :

Pour Dieu et pour l'humanité.

HENRI BOYOUD.

Congrès de Psychologie

AOUT 1900

RÉSUMÉ D'UNE ÉTUDE SUR LA TRANSE

I. On donne le nom de transe à une forme d'automatisme qui se présente chez un sujet bien portant ou dans un état maladif, pendant laquelle l'automatiste paraît subir une certaine modification, pouvant même être endormi, et pendant laquelle il peut parler ou écrire, traiter certains sujets dont il est ignorant à l'état normal, et dont il se souvient rarement lorsqu'il se réveille à la vie ordinaire.

S'il se présente non seulement une *modification*, mais une *substitution de personnalité* dans la transe, on l'appelle *possession*.

La transe se montre spontanément dans ce que l'on appelle le somnambulisme, qu'il soit le résultat d'une maladie dans l'hystérie ou le résultat d'une suggestion, etc, dans les états hypnotiques.

Une analyse plus complète montre les classes qui glissent l'une dans l'autre de différentes manières :

1° La transe peut être simulée et les discours, résultats de fraudes : les faits qu'ils contiennent ayant été appris ultérieurement, ou acquis au moment, par des questions insidieuses d'amorçage.

Tel est le cas avec les voyantes professionnelles.

2° La transe peut être réelle, mais accompagnée d'un état maladif : les discours seront incohérents ou d'une infériorité quelconque, même s'ils montrent une mémoire ou une exactitude plus prononcées qu'à l'état normal.

Tel est le cas dans l'hystérie, la possession démoniaque, etc. Le groupe de ces cas a été admirablement analysé par MM. Pierre Janet, Binet, etc., en France ; les docteurs Brener et Freud, etc. en Autriche et ailleurs.

3° La transe peut être réelle et le sujet bien portant : les discours cohérents, mais ne contenant pas de faits actuels inconnus de l'automatiste. Cela arrive quelquefois dans la transe hypnotique : les « inspirations de génie » peuvent approcher ce type dont la possibilité est démontrée par les expériences du professeur Flournoy avec son sujet, M[lle] Hélène Smith.

4° La transe peut être réelle et avec un sujet en bonne santé : les discours contenant des faits inconnus de l'automatiste, mais connus des autres personnes présentes, pouvant ainsi être expliqués par la *télépathie*, ou bien il sera question de choses existant quelque part, pouvant être attribuées à la *télesthésie*.

5° La transe peut être réelle, le sujet bien portant, les discours pouvant contenir des faits non connus ultérieurement du sujet, et pas toujours connus des observateurs présents, mais vérifiables, et tels qu'on peut les croire subsistant dans la mémoire de personnes mortes précisées, desquelles on les dit émaner.

Cette forme de transe peut suggérer l'idée d'une *substitution* temporaire de personnalité.

II. Pendant les vingt-cinq dernières années, j'ai étudié beaucoup de cas de ces trois premières classes, et quelques-uns des deux dernières qui sont les plus intéressantes. Les comptes-rendus du cas du Rév. W. Stainton Moses, et de M[rs] Piper, ainsi que d'autres analogues, ont paru dans les Proceedings de la Société de Recherches psychiques. Je désire aujourd'hui parler d'un troisième cas bien marqué de ce type, celui de Mrs. Thompson.

Ce cas est étroitement parallèle à celui de Mrs Piper, quoique tout à fait indépendant. J'espère donner en partie dans cette lecture et en partie dans un résumé plus long qui paraîtra dans les Proceedings, Part XXXIX, une série d'expériences affirmées par

plus de vingt témoins compétents qui assurent que les faits qui leur ont été révélés par Mrs Thompson intransée, étaient absolument inconnus d'elle dans son état normal.

L'hypothèse de préparation frauduleuse et la chance de coïncidence doivent être tout à fair exclues. Il semble qu'il y a là de la télépathie et de la télesthésie, mais la plupart des faits énoncés suggèrent le caractère et la mémoire de certaines personnes mortes, desquelles les messages en question affirment provenir.

Je prétends que cette *substitution de personnalité* ou *contrôle d'esprit* ou *possession*, est un pas en avant, normal, dans l'évolution de notre race.

Je prétends qu'un esprit existe dans l'homme, et qu'il est salutaire et désirable que cet esprit soit, de par ces faits, capable de se dissocier partiellement et temporairement de son organisme, ce qui le favoriserait d'une liberté et d'une vision agrandies, en même temps que cela permettrait à un esprit désincarné de pouvoir faire usage de cet organisme laissé temporairement libre, ce qui lui donnerait le pouvoir de communiquer avec d'autres esprits encore incarnés sur cette terre.

Je prétends que beaucoup de connaissances dans cette voie ont déjà été acquises, et qu'il en reste encore beaucoup à découvrir.

F. W. H. MYERS.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE de 1900.

SECTION SPIRITE

Séance du mercredi 19 septembre,

PRÉSIDENCE DE M. LÉON DENIS

Des conditions dans lesquelles doivent se trouver les médiums et les assistants des séances pour obtenir des communications sérieuses par mouvements de tables. — Communications ainsi obtenues.

Quel que soit le genre de médiumnité par lequel un Esprit se communique à nous, il ne peut le faire que par une dépense de force, qui est en rapport avec la résistance qu'il doit vaincre pour

se manifester. Or, son organisme subtil étant trop peu substantiel pour agir sur le médium et les objets matériels, il faut qu'il le modifie en y accumulant des fluides qui le rendent plus dense et qui soient en même temps une provision de forces qu'il puisse dépenser au moment où commence la manifestation préparée par lui.

Ces fluides-forces, il les trouve dans le médium et dans l'assistance. On sait, en effet, aujourd'hui d'une manière certaine, que l'homme émet par tout son corps des fluides habituellement invisibles, mais pouvant quelquefois impressionner la vue dans l'obscurité, phénomène qu'avait affirmé Reichembach, d'après le dire de ses sensitifs, et que connaissent bien tous les habitués des séances de matérialisation. C'est pourquoi j'ai pu signaler ce rayonnement de 1882 à 1883, les ayant constatés de mes yeux dans plus de deux cents séances auxquelles j'ai assisté. En dehors de ces séances, il est seulement visible pour les grands sensitifs et il a apparu à tous ceux que j'ai consultés, au moment où ils le percevaient, comme un enveloppement nuageux, rougeâtre du côté gauche du buste (positif) et bleuâtre du côté droit (négatif), alors que les sujets de M. de Rochas indiqueraient une coloration inverse.

De plus, dans mes études sur la polarité humaine (1) et universelle, j'ai démontré que le même rayonnement, ordinairement invisible, était une force produisant, sur des sujets d'une grande sensibilité, des phénomènes d'attraction et de répulsion et, comme conséquence, le spasme des éléments contractiles des muscles et des vaisseaux, et cela, à distance et malgré l'interposition entre le sujet et l'expérimentateur de corps à surface plane, comme un carton, une planche, une porte.

Ce rayonnement agit comme les pôles d'un aimant ; il est positif par certains points du corps et négatif par d'autres. Chez l'homme et chez les animaux, il est positif par le côté gauche du buste et par le côté externe des membres ; il est négatif par les côtés opposés.

Il peut être accumulé dans un verre d'eau, de telle façon que le

(1) La lumière *rouge* portée sur le côté gauche du buste d'un sensitif y produisant l'anesthésie ou la contracture comme le pôle positif d'un aimant, et la lumière *bleue* provoquant les mêmes effets sur le côté droit, il serait bien étonnant que notre rayonnement ne fût pas rouge à droite et bleu à gauche.

liquide ayant été en rapport avec le petit doigt (positif) agit par contact, sur un sujet hypnotisable comme le pôle positif d'un aimant; que le liquide touché par le pouce (négatif) agit comme le pôle négatif.

Le rayonnement humain est donc bien une force analogue à celle qu'émettent les pôles de l'aimant, puisque, comme eux, il provoque, chez les sensitifs, la contraction et la détente musculaire, phénomènes équivalents à la répulsion et à l'attraction.

Pour pouvoir servir à la production d'un phénomène voulu par un Esprit, ces fluides-forces, émis par les vivants doivent remplir les conditions ci-après : 1° être accumulés en quantité suffisante eu égard aux obstacles à surmonter; 2° être harmoniques entre eux et harmoniques avec ceux de l'Esprit ; 3° être emmagasinés de telle sorte que la provision faite soit intacte au moment où la séance commence.

1° *Pour que les fluides recueillis par l'Esprit soient en quantié suffisante*, il faut que le médium et les autres personnes du groupe puissent en céder assez, sans que leur santé en souffre. Il est donc nécessaire qu'ils ne soient ni trop fatigués, ni malades. Et dans l'état de santé où ils se trouveront, ils en fourniront d'autant plus que, d'avance, ils penseront davantage à la séance, qu'ils désireront plus ardemment la venue d'un Esprit leur apportant des instructions et des conseils. C'est que la pensée bienveillante de l'évocateur, en attirant l'Esprit dans son atmosphère matérielle, lui donne plus de facilité pour recevoir et conserver les fluides dont il a besoin.

2° *Les fluides des personnes qui assistent aux séances, doivent être harmoniques entre eux*, et aussi en harmonie avec ceux des esprits venant se manifester dans le groupe.

Les fluides des habitués du groupe s'harmoniseront si ces habitués ont les mêmes idées, les mêmes sentiments, un même désir de s'instruire des choses de l'au-delà, et l'harmonie se fera d'autant mieux qu'il s'estimeront et s'aimeront davantage, ce qui nécessite quelquefois une assez longue fréquentation. Il est évident que s'ils ont des manières de voir différentes, s'il n'y a pas de sympathie entre eux, ils ne pourront que rayonner différemment, émettre des fluides dissemblables. Or, des fluides dissemblables ne peuvent que se neutraliser et jamais donner naissance à un composé de forces homogènes utilisables.

La difficulté qu'ont souvent les esprits d'un groupe pour harmo-

niser les fluides de ceux qui le composent, nous donne la raison des insuccès observés dans les réunions trop nombreuses, car la difficulté augmente avec le nombre des assistants. L'expérience et les conseils de nos esprits nous ont appris que les réunions de cinq ou six personnes sont celles où les esprits parviennent le mieux à se communiquer.

Quand l'harmonie s'est faite entre les fluides de tous les habitués des séances, il faut qu'elle puisse s'établir entre les fluides matériels et ceux de l'esprit. Celui-ci s'exerce à ce travail, et il lui faut souvent un temps très long pour réussir. Voilà pourquoi il est exceptionnel d'obtenir d'un esprit une communication un peu importante comme longueur, dès la première séance.

3° *La provision de fluides doit être faite par l'esprit avant la séance, ni trop tôt, ni trop tard.* Faite trop tôt, elle pourrait être perdue par un rayonnement que l'esprit ne peut empêcher ; faite trop tard, elle serait insuffisante comme quantité, les fluides se comportant comme le calorique accumulé sur un corps, et qui se perd nécessairement dans le milieu ambiant.

De l'impossibilité pour l'esprit de retenir au-delà d'un certain temps les fluides qu'il a accumulés sur lui et de celle d'en récolter assez en un temps très court, résulte la nécessité d'entrer en séance à des jours et à des heures convenus d'avance.

Les conséquences de l'oubli de cette recommandation faite par les esprits instructeurs se devinent : quand l'esprit a recueilli dans son organisme périsprital la quantité des fluides matériels dont il croit avoir besoin pour se communiquer, il faut qu'il puisse les employer au moment où la séance commence. Or, si la réunion a lieu soit avant, soit après l'heure fixée, il pourra fort bien se trouver sans forces pour agir sur le médium et sur la table. Il le sera avant, si sa provision de fluides n'est pas encore faite ; il le sera après, si cette provision est perdue par le rayonnement de l'esprit dans notre milieu.

S'il ne s'agit que d'obtenir deux ou trois mots par la table, il se peut que l'esprit appelé dans un but sérieux, soit en état de répondre à notre désir, sans entente préalable relativement au jour et à l'heure de cette évocation. La raison en est la suivante : c'est que, n'ayant pour un tel résultat à produire, que peu de forces à dépenser, il lui sera possible d'en recueillir immédiatement la quan-

tité qu'il lui faut sans nuire à la santé de ceux qui la lui fourniront. Mais en toutes autres circonstances, les séances devront avoir lieu très exactement dans les conditions convenues.

Cela dit, je vais essayer d'expliquer les mouvements des tables avec et sans contact.

Le bois d'une table reçoit et retient les fluides émis par les mains du médium et par celles des assistants, ce qui la transforme en une sorte d'aimant. Dès lors, l'esprit s'étant rendu assez matériel par les fluides qu'il a accumulés dans son corps périsprital, peut agir, à l'aide de ces fluides, par attraction et par répulsion sur le meuble, et par conséquent l'arrêter sur les lettres voulues, ou bien projeter sur le bois un jet fluidique capable d'y produire de petits chocs répétés, ressemblant à des coups d'ongles qui, avec certains médiums, remplacent le frappement du pied ou des pieds de la table sur le plancher.

Plus l'esprit s'approche, par l'accumulation des fluides qu'il a recueillis, de la matérialité complète, plus il manie la table avec facilité, et, à un certain degré, il n'est plus besoin que le médium et les membres du groupe aient les mains sur la table pour qu'elle se meuve ; elle se déplace alors sans contact apparent, poussée ou arrêtée par l'esprit, comme elle pourrait l'être par une personne vivante.

Les communications données par ce moyen sont très longues à obtenir, et cela se comprend, puisqu'il faut que l'esprit produise, pour chaque mot, autant de soulèvements ou de coups, que l'on compte de lettres de l'alphabet avant chacune de celles qui le composent. Par contre, elles sont plus impersonnelles, ce me semble, que par les autres procédés.

C'est ainsi que pendant dix ans, dans un groupe familial que je présidais, et dont le médium n'avait que treize ans lorsque nos séances commencèrent, nous avons communiqué de la manière la plus heureuse avec nos amis de l'au-delà, car ils nous ont donné sur la vie de l'espace des instructions d'un mérite qu'on rencontre rarement dans les communications qu'on obtient par la table.

Il faut dire que nous nous sommes conformés, autant qu'il a dépendu de nous, aux recommandations qui nous avaient été faites relativement aux jours et aux heures des séances, aux disposi-

tions de corps et d'esprit que nous devions y apporter, et aux personnes à recevoir parmi nous.

De plus, nous avons agi à l'égard de nos amis invisibles comme s'ils avaient été encore sur la terre et seulement séparés de nous physiquement, certains qu'ils recevaient notre pensée, qu'ils voyaient le fond de nos cœurs et y lisaient la persistance de l'affection que nous avions eue pour eux.

C'est bien cette amitié persistante de notre part qui les a retenus près de nous et leur a permis de nous apporter de si nombreux et si utiles enseignements.

« Savez-vous, amis, nous a dit l'un deux, savez-vous ce qui nous a permis d'être toujours vivants pour vous ? C'est votre amour ; c'est l'affection intense que vous nous avez conservée qui nous a donné la force de rester, près de vous qui nous aimez, vos anges gardiens, vos protecteurs dévoués ».

Ce n'est pas le moment de faire connaître toutes les communications qui nous ont été données par ces amis de l'espace. Cependant j'en distrairai deux, comme exemples de celles que l'on pourrait recevoir en procédant suivant les règles que j'ai exposées. L'une est en prose, l'autre en vers, et toutes deux ont été obtenues sans que ni moi ni le médium ayons fait d'évocation et pensé à ce qui allait nous être dit.

La première m'a paru répondre à la grande douleur que m'avait causée la mort de mes deux meilleurs amis, décédés deux mois et demi auparavant, à quelques jours d'intervalle l'un de l'autre, C. Mory, ancien élève de l'Ecole centrale, et Ch. Dècle, mon collaborateur dans mes travaux sur la *polarité humaine*. Voici ces deux communications, dont la valeur littéraire n'échappera pas, j'en suis sûr, au lecteur :

Le bonheur du revoir :

(Communication du 16 Mai 1888.)

« J'étais seul avec le médium, ma fille Jeanne »

Voudriez vous entendre le concert joyeux qui se produit là-haut, lorsqu'une âme chère et attendue fait sa rentrée dans le monde des Esprits ?

Désireriez-vous contempler le spectacle du bonheur du revoir ?

Oh ! nous qui avons éprouvé ces joies, nous voudrions pouvoir vous les faire partager.

Mais, hélas ! pourquoi faut-il que trop souvent notre bonheur soit troublé par vos tristesses ?

Lorsque l'un de vous est mûr pour le pays des âmes, il lui faut s'élever au-dessus des souffrances terrestres et briser tous les liens qui l'attachent à la terre.

Rien ne saurait le retenir ni l'enchaîner plus longtemps.

Semblable au prisonnier à qui la liberté est rendue, il s'envole vers les horizons nouveaux qui lui sont ouverts.

Oh ! ne pleurez pas trop sur vos chers envolés, car après avoir connu les amertumes de la séparation, vous connaîtrez aussi les douceurs du revoir.

ELIAM.

Souvenir et oubli

Communication obtenue le 17 juillet 1889
(J'étais seul avec le médium)

Amis des temps passés, vous souvient-il encore
Des beaux jours d'autrefois, lorsqu'heureux d'être unis,
Nous marchions, sous les flots qu'un soleil pourpré dore,
Vers le rayon lointain des horizons bénis ?

Il m'en souvient à moi, et toi, celle que j'aime,
T'en souvient-il aussi des amours d'autrefois ?
Te souvient-il du temps, temps de bonheur extrême,
Où grandir en aimant étaient nos seules lois ?

Non, tu l'as oublié ; mais j'espère et je rêve,
Pleurant sur ton exil et chantant ma douleur,
En attendant qu'aux cieux notre étoile se lève
Et que tu sois enfin réunie à mon cœur.

UN AMI IGNORÉ !

Remarquons que les deux Esprits qui nous ont donné les deux communications précédentes parlent de l'arrivée dans l'au-delà en termes significatifs : ils la nomment le *retour*, la *rentrée* dans le monde des Esprits, le *revoir* des êtres chers que nous avons connus dans des existences antérieures, et dont notre réincarnation ici-bas nous avait fait perdre le souvenir. On ne saurait affirmer en un plus beau langage la loi des vies successives, cette loi de justice qui

nous explique l'inégalité des conditions sociales et celle des aptitudes innées, en nous les représentant comme une conséquence nécessaire des actions de nos vies précédentes.

Docteur TH. CHAZARIN.

L'identité des Esprits

Par M. A. (OXON) STAINTON MOSES

(*Fin*)

APPENDICE VI

Témoignage du Dr S. T. Speer

Au rédacteur du *Spiritualist*.

Monsieur, — « Les messages d'esprits obtenus par la médiumnité d'un gentleman bien connu de vous, et que je vous envoie ci-après, sont si remarquables au point de vue de la question de l'existence hors de nous d'une intelligence indépendante et de son identité, que l'égoïsme qui me porte à les soumettre aux lecteurs du *Spiritualist*, me sera, j'espère, pardonné.

Le caractère tout particulier de ces communications consiste en ce que : il ne serait pas possible de citer ici un seul point sur lequel le médium soit plus parfaitement dépourvu de toute notion ordinaire, qu'il ne l'est sur les questions musicales. Cependant les détails donnés ci-dessous sur la vie d'un certain nombre de musiciens religieux anciens, qui sont censés avoir inspiré mon fils, âgé de quatorze ans, sont si minutieux, si absolument circonstanciés de tous points, qu'aucun musicien vivant, même élevé depuis l'enfance dans la maîtrise d'une cathédrale, ne pourrait fournir de telles informations, sans recourir à une biographie musicale.

Je dois ajouter qu'en ce moment toutes les manifestations qui se produisent dans notre groupe, ont manifestement pour but l'établissement de la question d'une importance capitale de l'*Identité* ».

Stanhope T. Speer, M. D. Edin.

Dudley Villa, Shanklin, Isle of Wight,

19 janvier 1874.

Pour rendre intelligibles les curieuses communications qui sui-

vent, il est nécessaire de noter tout d'abord qu'elles proviennent d'un fils du Dr Speer, enfant de 14 ans.

Depuis sa plus tendre enfance, il a montré les plus heureuses dispositions pour la musique. Tous ceux qui étaient capables de juger ses productions l'ont remarqué et ont conçu pour lui les plus hautes espérances. Il fut fait un si grand nombre de communications sur divers sujets, que le Dr Speer demanda au médium de s'assurer, si toutefois cela lui était possible, si l'enfant n'avait pas pour guides des esprits de musiciens. En réponse à cette demande il fut répondu que la communication ci-jointe donnerait satisfaction. L'information ainsi donnée était inconnue du médium. Elle donnait en réalité des détails si minutieux, que ce n'est qu'après un travail considérable qu'ils purent être contrôlés par un ami qui consulta un dictionnaire biographique des musiciens. Les noms cités étaient tels qu'ils étaient tout à fait ignorés de tous, sauf des personnes spécialement au courant de l'histoire de la musique religieuse. Le point intéressant est que chacune des compositions de l'enfant était bien nettement caractérisée par le style particulier du compositeur, qui employait sa médiumnité pour affirmer que c'était lui qui l'inspirait à ce moment. Il fut encore donné beaucoup plus de détails que je ne puis en citer dans cet article; mais les citations suivantes suffiront pour montrer la teneur des messages écrits :

[14 Avril 1873]. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur les guides de C*** ?

C.... est surtout guidé par un esprit sérieux et réfléchi, qui pendant sa vie terrestre faisait partie de la même famille que Janet Nares Lydgate et John Lydgate avec lesquels vous avez déjà communiqué. Son nom était James Nares.

Etait-il musicien ?

Oui. Comme C***, il jouait de l'orgue avec une grande habileté. Il était organiste du roi et chef des chœurs royaux.

Comment a-t-il été attiré vers C*** ?

Les esprits guides ne sont pas toujours attirés. Ils sont quelquefois choisis selon leurs aptitudes. Ils sont naturellement aptes à instruire. Parfois ils sont envoyés pour remplir une mission spéciale. Dans certains cas, ils sont choisis, parce qu'ils sont capables de fournir ce qui manque aux qualités de celui dont ils doivent faire l'éducation. Il arrive encore qu'ils choisissent eux-mêmes le genre de

caractère qu'ils veulent transformer. C'est là un très grand plaisir pour les esprits plus développés. Quelquefois, dans l'intérêt de leur développement spirituel, ils demandent à se consacrer à un esprit dont l'éducation est pénible et difficile. Ils travaillent à leur amélioration en même temps qu'à celle de cet esprit. Dans quelques cas, ils sont attirés par une véritable affinité, ou par la persistance d'affections terrestres. Dans le cas actuel, le guide a été désigné parce que lui aussi était sur terre un excellent musicien des temps anciens. Quand il était organiste à York, il acquit une grande renommée, quoiqu'il n'eût pas encore atteint ses vingt ans.

[20 Avril, 1873. Je me suis assuré que l'information suivante était exacte]. Où est né le Dr Nares ?

A Stanwell. Son père était vassal du comte d'Abington.

Quels furent ses maîtres ?

Gates fut le premier, puis vint Pepusch. Le premier était directeur des chœurs royaux.

Où fut-il d'abord engagé ?

A Windsor, comme suppléant du Dr Pigott, et enfin à York, comme suppléant du Dr Salisbury. Il arriva, lorsqu'il était dans cette dernière place, que le musicien le traita avec mépris comme un enfant et qu'il eut à jouer un service vraiment difficile, quoique à une demi note au-dessous du ton, de telle sorte qu'il le transporta dans la clef de sept dièses. Il succéda au Dr Green comme organiste du roi et remplit aussi l'office de son vieux maître, le Dr Gates. C'est à lui que vous devez la première introduction de la mélodie expressive dans la vie religieuse.

Est-ce le seul guide ?

Non ; il y en a d'autres : les frères Lawes.

Citez-moi des faits. Je désire spécialement des faits d'identité. Donnez-moi les faits les plus détaillés.

Ils étaient élèves du vieux Caperarió. Ils furent dans leur vie terrestre les fils d'un sous-chef des chœurs de Canterbury. William, l'aîné des frères, était un ami d'enfance du roi Charles Ier. Il composa des fantaisies pour viole, chants et mascarades. Henri, le plus jeune, fut lié avec Milton et Waller. Milton écrivit le *Comus* pour lui, mais on a perdu la musique.

Je n'ai jamais entendu parler d'eux. Pouvez-vous me dire où ils ont vécu ?

[Après une pause].Henri passa dans le monde des esprits en 1662, et William en 1645.

[12 septembre 1873]. Je voudrais reprendre en détail les informations qui m'ont été récemment données en bloc. Pour mon esprit, la question capitale est celle de l'identité. Je contrôlerai avec soin chacun des points précis que vous me citerez. Tout ce que vous avez avancé jusqu'ici est rigoureusement exact.

Nous vous donnerons toutes les preuves que nous pourrons. En réalité, tous ces détails minutieux n'ont de valeur que parce qu'ils établissent votre conviction. Lorsque ceci aura été atteint, on aura fait un petit pas de plus. Aussi nous allons nous consacrer à vous démontrer la réalité de l'existence de ceux qui, restant invisibles, communiquent avec vous.

Benjamin Cooke s'occupe beaucoup en ce moment de C***, vers lequel il a été attiré par la similitude des goûts. Dans sa vie terrestre il devint de bonne heure un grand génie musical.

Je crois qu'il n'avait pas encore atteint l'âge de 14 ans, lorsqu'il joua de l'orgue à l'Abbaye de Westminster. Comme James Nares, qui s'est déjà communiqué à vous, il était élève de Pepusch et de Gates, auxquels il succéda.

Cet esprit est-il présent lui-même ?

Il est ici.

Pourrait-il me donner quelques détails ?

Il vous donnera des preuves. Il naquit en 1730 et fit sous Pepusch de si rapides progrès, qu'il devint sous-organiste de l'Abbaye de Westminster en 1742. Il succéda à son maître Pepusch, comme président de l'Académie de musique ancienne, et à Gates comme organiste, comme chantre de l'Abbaye et directeur des jeunes. Il avait alors 32 ans. Pendant son enfance, c'était un jeune musicien prodige ; c'est pourquoi il a éprouvé une si grande sympathie pour votre fils.

Est-ce le Dr Cooke dont le nom se trouve en tête d'un chant ? On n'indique pas son prénom.

Oui. Il obtint le grade de docteur en musique à l'Université de Cambridge, en 1775, après avoir composé, pour obtenir ce titre, le chant « Behold how good and Joyfull ».

A-t-il écrit beaucoup d'œuvres ?

Nous ne comprenons pas bien ce que vous entendez par une

œuvre considérable. Ce fut surtout comme compositeur profane qu'il brilla, quoiqu'il fût organiste de St-Martin-des-Champs. Il écrivit beaucoup pour le *Catch Club*. L'*Ode to the Passions* de Collin fut parmi ses principales œuvres. Il trépassa à l'âge de 63 ans.

L'autre esprit est Wellesley, comte de Mornington. Il fut également précoce. Son père jouait du violon et l'enfant aimait vivement cet instrument. Il en joua dès que ses petits doigts purent le saisir. Il composait déjà à neuf ans, sans aucun instructeur terrestre, une sérénade pour violon. Cette œuvre lui fut inspirée par son esprit guide.

N'avait-il donc aucune maître ?

Il composa avec tant de talent, que Gemminiani et Rosengrave n'eurent à lui apporter aucune aide.

Tels sont ceux qui s'intéressent à C***.

FIN. Pour la traduction : Docteur DUSART.

Une manifestation sensible de l'Au-delà

EMPREINTE D'UNE MAIN HUMAINE

Le fait suivant que je vais rapporter est vieux de vingt ans, cependant, il est intéressant à signaler, malgré le nombre d'années écoulées depuis, car il pourrait bien s'agir ici d'un de ces exemples assez rares de trace matérielle, de manifestation sensible, en pleine lumière, d'une entité quelconque de l'Au-delà.

Le phénomène eut lieu dans ma famille, et, pour médium, une fille âgée de 34 ou 35 ans environ, Marie C... alors au service de mes parents.

C'était une personnalité assez curieuse à décrire que celle de Marie C... De taille moyenne, brune, le regard étrange, la plupart du temps absorbée dans une contemplation d'êtres surnaturels, elle était fréquemment en état d'extase, et voyait, disait-elle, des saintes et des saints. Ces extases n'avaient rien de régulier et survenaient à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Quand elles devaient se prolonger, elles s'annonçaient par une perte de connaissance plus

ou moins absolue, par un abaissement de la température générale, puis le corps prenait une rigidité cataleptique, l'œil devenait fixe, et la crise pouvait durer fort longtemps.

Marie C... présentait encore, à cette époque, d'autres particularités. Elle avait des stigmates, petites plaies linéaires de deux ou trois centimètres de long, aux mains, à la face palmaire, aux pieds à la face dorsale, au côté gauche de la poitrine, à la région précordiale.

Ces petites plaies jouissaient de la singulière propriété de s'ouvrir les vendredis, et ce jour-là, (où les extases étaient peut-être encore plus fréquentes), elles laissaient suinter quelques gouttelettes de sang.

Toute son enfance (et même jusqu'à l'âge de vingt ans), s'était écoulée à la campagne, uniquement occupée aux travaux des champs. C'est dire que c'était une fille de mœurs simples, s'étant toujours montrée d'ailleurs, essentiellement honnête. Brusquement, vers sa 20[e] année, Marie C... se sent attirée, d'une façon subite, vers les pratiques religieuses les plus outrées.

Jeûnes, mortifications, prières, rien ne peut satisfaire sa soif de mysticisme. Elle veut être religieuse, et, abandonnant son village et ses parents, elle séjourne successivement dans dix-huit congrégations, n'en trouvant aucune de règle assez sévère, les étonnant toutes par ses actions extraordinaires (1) et déconcertantes.

C'est au sortir de tous ces couvents, qu'elle entre au service de ma famille. Comme on le voit, Marie C... réalisait assez bien le type de la grande névrose. Mais doit-on considérer toute cette histoire comme relevant du seul domaine de la pathologie ? Pour moi, je suis loin d'être aussi affirmatif.

Trop jeune alors, et par suite ne m'occupant pas encore d'étudier les phénomènes psychiques, je n'ai pu faire des recherches, qui, étant donné le sujet, auraient pu devenir intéressantes, et me contente de tracer, à grands traits, ce rapide et incomplet portrait

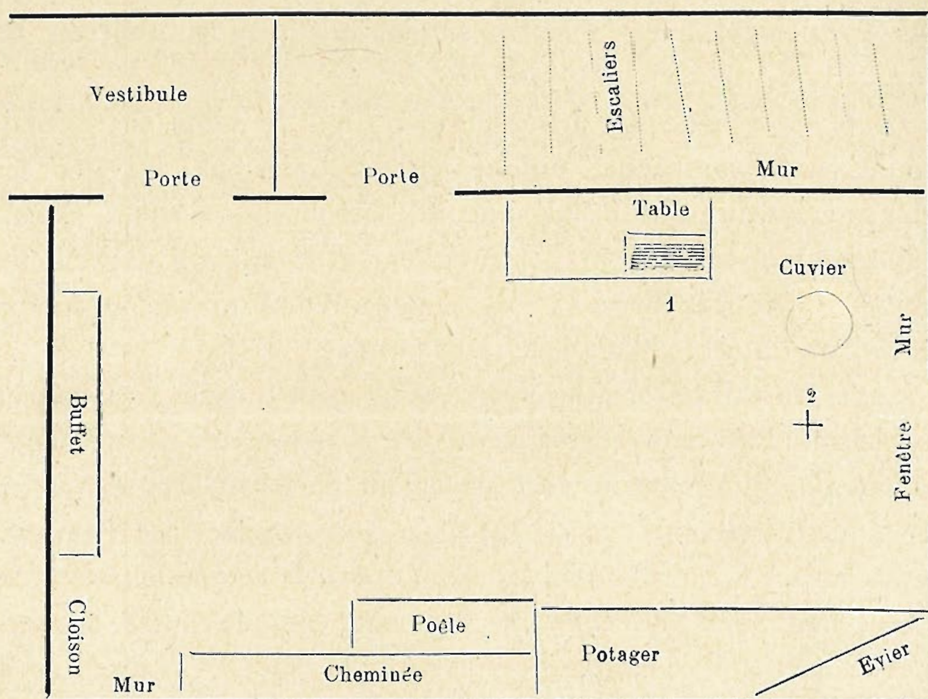
(1) C'est au cours de ces pérégrinations qu'apparaissent et s'affirment de plus en plus nettement les extases, les visions, les stigmates, etc.

Dans une de ces nombreuses congrégations, à A... (sous-préfecture du Puy-de-Dôme), Marie C... aurait présenté, et cela devant toute la communauté réunie à la chapelle, un cas de lévitation.

de Marie C..., d'après mes seuls souvenirs personnels et ce que j'en ai entendu raconter.

Quoi qu'il en soit, voici dans quelles circonstances se produisit le phénomène en question :

C'était vers la fin de la première quinzaine de mars 1880, sur les neuf heures du matin environ, Marie C..., seule ce jour-là à la maison, se trouvait dans sa cuisine, occupée simplement à laver du linge ; et, à ce propos, il faut que je donne une description sommaire de ce local.



1. Place occupée par la planche au moment où se produisit le phénomène.
2. Endroit où se trouvait Marie C...

Ainsi que l'indique le plan ci-contre, cette cuisine était éclairée par une fenêtre donnant sur des jardins. En face, une simple cloison séparait cette pièce du reste de l'appartement. Contre la cloison, un grand buffet. Les deux autres côtés étaient formés par un mur où se trouvaient une cheminée, un poêle, un potager, un évier ; vis à vis, un autre mur séparait la cuisine d'un escalier et se continuait par une porte, une cloison, une deuxième porte donnant dans un vestibule. Contre le mur de l'escalier, une table que surmontaient des rayons supportant accrochées des pièces diverses de batterie de

cuisine. Dans l'angle, un grand cuvier avec une planche à laver en bois de peuplier, improvisée avec un couvercle de caisse.

Comme on le voit, tous ces détails sont très simples et le décor des plus humbles.

Marie C... se trouvait à ce moment en face du cuvier, près de la fenêtre, à l'endroit marqué du N° 2 et d'une petite croix sur le plan.

Sa lessive achevée, elle venait de déposer sa planche sur la table voisine et s'apprêtait à se livrer à un autre genre d'occupation, lorsque soudain, elle se sent envahir brusquement par ce trouble particulier qu'elle disait éprouver au début de ses extases, mais, cette fois, la crise n'a pas lieu, et cet état de malaise général dure à peine quelques secondes. Marie C... était donc dans son état normal et parfaitement éveillée, quand elle entendit, dit-elle, une voix l'appeler par son nom, et, au même instant, un coup violemment frappé contre la table, puis le silence se rétablit comme auparavant.

Marie C... regarda autour d'elle et vit alors, à son grand étonnement, une empreinte calcinée de main humaine sur sa planche à lessiver encore humide et placée sur la table.

Seule ce jour-là à la maison, comme je l'ai déjà dit, et ne voulant pas que le fait fût connu, elle eut soin de dissimuler la planche afin qu'à l'arrivée de ma famille, qui eut lieu le soir même, elle ne soit pas obligée en présence de l'empreinte, à faire le récit de cet événement. De plus, elle n'en parla à personne et ne quitta même pas sa cuisine. Mais le hasard voulut que justement ce soir-là, on eût besoin d'une caisse d'emballage et de son couvercle. Or, au moment de fermer la caisse, on se souvint que Marie C... possédait le couvercle qui lui servait de planche à laver. On le lui demanda. Tout d'abord, Marie C... parut vivement contrariée, se troubla et, finalement, raconta tout ce qui s'était passé. On alla chercher la planche, on l'examina, on discuta beaucoup, puis la partie où se trouvait l'empreinte, détachée d'un trait de scie, fut soigneusement conservée.

C'est justement ce fragment de couvercle qu'après bien des années, je viens de retrouver.

Lorsqu'on en fait l'étude, on voit l'empreinte très nette de la face palmaire d'une grande main droite, certainement une main d'homme, (notons en passant que Marie C... avait une

petite main). Les doigts sont fortement marqués en creux, ainsi que les éminences thénar et hypothénar. En regardant la planche avec attention, on aperçoit même, bien dessinées par des reliefs, les diverses articulations digitales.

La longueur de la main que reproduit l'empreinte est de 20 centimètres, la longueur du pouce, de 7 centimètres, les autres doigts ont : l'index 8 centimètres, le médius 9 centimètres, l'annulaire 8 centimètres, le petit doigt 7 centimètres.

La largeur de la paume de la main, sur son plus grand diamètre, est de 10 centimètres, en partant de la naissance du pouce (abstraction faite de ce doigt) à l'extrémité correspondante de la main.

Deux objections peuvent être faites à ce récit :

1e Marie C...était seule quand l'empreinte apparut sur la planche.

2° Marie C... était incontestablement une névrosée, donc penser à la simulation.

Je réponds rapidement à ces deux objections :

1°) Sans doute Marie C... était seule ce jour-là à la maison, mais elle n'est restée seule qu'un jour. La veille, la planche ne portait encore aucune empreinte. Si elle s'était appliquée à simuler un pareil phénomène, elle n'avait donc qu'une journée à sa disposition pour le confectionner de toutes pièces, et ce n'était certes pas beaucoup, quand on songe que les instruments dont elle aurait pu se servir sont seulement des fers à repasser qu'elle aurait fait rougir.

Or, avec des fers à repasser, (et je m'en suis assuré personnellement), il est à peu près impossible de reproduire sur une planche un pareil dessin : de plus, Marie C.., très active, semble s'être livré précisément ce jour-là, à de nombreuses occupations qui ont dû absorber la plus grande partie de son temps, ainsi d'ailleurs qu'on a pu s'en rendre compte le soir même au travail accompli.

2°) La deuxième objection aurait plus de valeur, car, comme on le sait, les hystériques, même les plus honnêtes, les plus vertueuses, sont, malgré elles, par le fait même de leur affection, enclines à la simulation et au mensonge.

Mais, ici, nous nous heurtons aux difficultés extrêmement grandes qu'aurait rencontrées Marie C... et, d'autre part, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, bien loin de se réjouir, de s'enorgueillir d'être la cause de tant de phénomènes étranges, elle semblait au con-

traire, en être profondément navrée, bien différente en cela, de la plupart des névrosées, heureuses de tout ce qui peut attirer l'attention sur leur personne.

Ne serait-il pas plus simple d'admettre que Marie C... était un puissant médium à matérialisations et qu'ici nous nous trouvons en présence d'une manifestation de l'au-de là ?

Docteur G. C.

Faits de Clairvoyance

OBSERVÉS VERS 1815

PAR LE

Docteur Volkert Van Der Plaats, médecin à Makkum, Hollande.

J'avais environ treize ans lorsqu'un jour, fouillant dans la bibliothèque de mon père, je trouvai un cahier écrit par lui et portant le titre : Discours prononcé au « Phisica », le... 18... je ne me rappelle pas exactement la date.

« Physica » était le nom d'un cercle à Leuwarden, dont les membres, presque tous médecins, professeurs d'histoire naturelle, pharmaciens, se réunissaient l'hiver, tous les samedis ; chaque membre, à son tour, faisait un discours sur un sujet physique ou psychique. Mon père, qui était avocat, se contentait habituellement du rôle d'auditeur.

Le manuscrit commençait ainsi : « Messieurs, si par exception j'ai demandé à notre Président de me donner la parole, c'est que j'ai à vous communiquer des choses surprenantes, incroyables dont j'ai été le témoin, ainsi que ma femme et mon frère Jean, médecin dans cette ville, et que vous connaissez tous ».

Je dévorai le manuscrit et, fortement impressionnée, j'allai trouver mon père, lui demandant si c'était vrai, si de pareilles choses étaient possibles. Mon père, en reconnaissant le manuscrit, me dit qu'il avait eu tort de laisser traîner ce cahier, mais que puisque le mal était fait, il devait affirmer que ce que j'avais lu était l'exacte vérité, ajoutant : « Ton oncle est mort jeune, (je crois

que c'est en 1820, mais je n'en suis pas sûre) victime de son zèle. En se vouant corps et âme à la science nouvelle, le magnétisme, il s'est surmené, une fièvre cérébrale l'a emporté. Une science ne fleurit qu'à son temps, comme un arbre : il paraît que l'heure du magnétisme n'a pas sonné encore. L'œuvre de ton oncle n'a pas été commentée sérieusement. Cependant, je crois à l'avenir du magnétisme ; maintenant, va, prépare tes leçons et ne te monte pas la tête ».

Mon père avait trois frères dont deux étaient médecins : l'un à Leuwarden, capitale de la Frise ; le plus jeune s'était établi à Makkum, village important situé près de Leuwarden. En vertu de sa profession, il visitait chaque jour un orphelinat de jeunes filles ; parmi les malades de cette maison il y avait une épileptique.

Un matin, en arrivant, il trouva tout le monde en grand émoi, un vol avait été commis pendant la nuit. Une surveillante, en se réveillant le matin, n'avait plus retrouvé ses souliers placés devant son lit, la veille au soir. Toutes les recherches avaient été inutiles. Mon oncle, entrant chez la malade, trouva la jeune fille dans un état de grande excitation ; elle était habituellement flegmatique. « Docteur s'écria-t-elle, je sais où sont les souliers ! *Je les vois !* ils sont cachés sous le foin, dans le grenier ».

Et en effet, on les y trouva.

Mon oncle, frappé de cet incident, se procura des livres sur le Mesmérisme, déjà passé de mode alors, et sur le Magnétisme, et fit sur sa malade des expériences qui l'étonnèrent profondément : cette jeune fille épileptique était une clairvoyante extra-lucide.

Il écrivit à mon père ce qui était arrivé, le priant de venir voir son sujet, aussitôt qu'il aurait un jour de liberté. Mon père répondit à cet appel ; ma mère aurait voulu l'accompagner, mais elle ne voulut pas quitter ses trois jeunes enfants avant l'arrivée d'une cousine qui avait promis de venir la remplacer auprès d'eux. Elle ne partit donc pour Makkum que le lendemain.

Les 350 et quelques villages de la Frise sont reliés entre eux par des canaux bordés de chemins de halage : chaque village qui se respecte a son « treck-shuit » (bateau à traction) qui, chaque jour, ou une ou deux fois par semaine, suivant l'importance de l'endroit, fait le voyage à la ville voisine. Le treck-schuit n'a ni voiles ni rames, une corde part de la proue et est attachée au poitrail d'un

cheval qui, longeant le chemin de halage, tire le bateau : le treck-schuit est divisé en deux parties bien distinctes, la cale pour les voyageurs de classe inférieure et le « roef » ou salon, pouvant contenir cinq à six personnes bien serrées ; il y a un balcon garni de bancs ; c'est là que se tient le capitaine près du gouvernail.

Ma mère prit place sur ce balcon, lorsqu'elle se rendit à Makhum ; au bout de quelques minutes, le capitaine s'écria : Je sens une odeur de roussi... Madame, vous brûlez ! »

Ma mère, pour ne pas chiffonner son châle, en avait relevé les coins avant de s'asseoir, puis les avait jetés hors du bateau sur le dossier de son banc. Or, sur tous les treck-shuit, au plan extérieur, est suspendu par un croc une petite marmite en fer contenant de la sciure de bois allumée, que le courant d'air causé par la marche du bateau avive. Ce feu est destiné à rallumer les pipes des Frisons qui ne peuvent s'en passer. Un coin du châle était tombé dans cette marmite et brûlait. Ma mère cacha cet endroit troué. Arrivée à l'embarcadère, elle trouva mon père qui l'attendait et qui lui dit en souriant : « Tu as brûlé ton châle ! » — Cela se voit donc, répondit-elle ? — Non : tu as tourné en dedans le coin brûlé, mais la voyante de notre frère a *vu* l'accident sur le treck-shuit.

Mon oncle Jean, médecin à Leuwarden se rendait un jour à Makkum, également par le treck-shuit. Mon oncle Volkert, le magnétiseur, averti de ce voyage, dit à son sujet : Nous allons suivre le chemin de halage pour voir où en est mon frère. En esprit, il fit alors avec elle la route indiquée : au bout d'un quart d'heure, la jeune fille s'écria : « *Je le vois ! il se promène* sur le chemin de halage : il mange un morceau de pain d'épices en suivant des yeux un radeau de troncs d'arbres qui descend le canal. »

Il faut dire ici que l'allure du treck-shuit n'est pas vertigineuse ; quand un passager éprouve le besoin de se détentre un peu les jambes, il prie simplement le « capitaine » de le débarquer. Lorsqu'il a pris assez d'exercice, il fait un signe et on l'accueille de nouveau avec complaisance. C'est ce qu'avait fait l'oncle Jean, que la jeune somnambule disait voir sur le chemin, suivant le treck-shuit.

Lorsqu'il arriva à Makkum, son frère lui dit en riant : « Tu n'auras pas grand appétit pour dîner, puisque tu as mangé tout un pain d'epices ! ».

« Que veux-tu dire ? » balbutia mon oncle le docteur, un peu

honteux de ce régal d'écolier. — « Ne t'es-tu pas bourré de pain d'épices, sur le chemin de halage,en regardant passer un radeau ? »

L'oncle Jean avoüa et devint croyant, d'incrédule qu'il était.

Ma mère, désirant savoir ce qui se passait chez elle en son absence, pria son beau-frère d'y conduire la voyante.

Il y consentit et dirigea l'esprit de son sujet à Leuwarden, dans la maison de mes parents. A peine y fut-elle entrée qu'elle dit : « Les enfants sont à table ». Puis sa figure s'éclaira d'un joyeux sourire, elle ajouta : « Comme on s'amuse ! ils sont bien contents les petits ».

« Que vois-tu donc » ? demanda le Docteur.

Pour toute réponse la jeune fille fit un geste qui signifiait clairement : Laissez-moi tranquille, que je regarde !

Après quelques minutes, elle dit : « Les enfants mangent une bouillie de blé de sarrazin, et la bonne dame trace leurs initiales dessus avec de la mélasse ».

Tous ces détails furent reconnus exacts par mes parents qui les vérifièrent de suite.

Les frères Van Der Plaats avaient dans la ville de Harlingen,dans le Zuyderzee, une cousine âgée qu'ils savaient fort malade. Pour avoir de ses nouvelles, le Dr Volkert entreprit, avec sa voyante, le voyage en esprit vers cette ville.Après avoir fait un certain chemin, il gravit avec elle un sentier conduisant au sommet de la digue qui protège le côté occidental de la Frise contre les invasions du Zuyder-Zee (Mer du Sud). Tout à coup, la jeune fille se mit à trembler et serra le bras de son conducteur en s'écriant avec angoisse : « Oh ! qu'est-ce que cela ? J'ai peur ! quelle quantité d'eau immense! » La pauvre fille voyait la mer pour la première fois. Mon oncle l'apaisa et lui promit de redescendre bientôt de la digue. Elle se calma, puis, après quelques minutes s'écria : Qu'est-ce que cette grosse pierre avec une tête d'homme au-dessus ? Elle n'avait jamais vu de statue et se trouvait devant celle de Casper Robles, gouverneur de la Frise sous Philippe II, qui a sinon édifié, du moins considérablement fortifié ces admirables travaux pour protéger le sol de la Frise, qui est de plusieurs mètres au-dessous du niveau de la mer.

En arrivant à Harlingen, le docteur introduisit la jeune voyante dans la maison où habitait sa cousine, qu'elle dit voir parfaitement

et dépeignit ; son visage prit une expression de tristesse et de pitié : « Oh ! qu'elle est malade, disait-elle, comme elle souffre ! » Puis tout à coup, elle poussa un cri : « Emmenez-moi, vite, vite ; *elle me voit !* »

Le lendemain, mon oncle constata qu'au moment précis où la clairvoyante avait prononcé ces mots, la cousine mourante s'était soulevées, sur son lit, le bras étendu vers un coin de la chambre, s'écriant : « Mais qui est là ? » et la garde-malade, qui ne voyait rien, avait répondu : « Madame, il n'y a personne ; nous sommes seules, vous et moi ».

Mon père, en terminant ce discours, ajoutait : « Novice ignorant de cette science dans laquelle vous excellez tous, Messieurs, je ne prétends rien expliquer.

« C'est à vous de rechercher la cause de phénomènes dont je vous garantis l'authenticité absolue ».

D. VAN DER PLAATS.

LES EXPÉRIENCES
DE LA PRINCESSE KARADJA

La princesse écrit : (1)

Lorsque j'ai eu le plaisir de vous rencontrer à Londres, au printemps de cette année, je vous ai parlé des séances remarquables que j'ai eues avec M. Alfred Peters et Mr. Cecil Husk ; vous m'aviez demandé de vous en écrire le récit pour *Light* ; j'ai été si occupée que je n'ai pu satisfaire votre désir.

Peu de jours après avoir quitté (Londres, ce que je fis sur le conseil de feu mon mari), j'écrivis d'inspiration un long poème dans la chapelle, où il est enterré ; le titre est « Vers la lumière » : ces vers ont été publiés en Suède, l'année dernière en octobre, et dans une lettre du D[r] Toernebohm, qui a paru dans le *Light* du 27 janvier 1900, il informe vos lecteurs du succès extraordinaire de ce poème dans mon pays, puisque la cinquième édition est déjà épuisée, ce qui est unique pour un si petit pays.

L'intérêt public étant ainsi dirigé vers notre cause, je publiai un volume intitulé « Phénomènes spirites » donnant le récit complet de mes séances,

(1) Cette lettre est adressée au directeur de *Light*, de Londres.

avec M. Peters et M. Husk et dans lesquelles j'ai obtenu des preuves indiscutables de la présence de mon mari. M. Peters écrivit en *suédois* un message d'une dame auteur suédoise, décédée. J'ai été très frappée de l'admirable séance de psychométrie avec le même médium ; en tenant une bague ayant appartenu à un de mes amis, il me cita des noms et des faits que j'ignorais absolument, et dont je contrôlai plus tard l'authenticité. Une version anglaise paraîtra bientôt, donc je ne m'étends pas davantage sur ces faits, et vous parlerai d'expériences plus récentes.

Après la publication de mes deux livres, je reçus des centaines de lettres venant de personnes en deuil, en Suède, Danemark et Finlande. L'une de ces lettres venait de M. George Larsen, de Copenhague, dont je n'avais jamais entendu parler : il me disait avoir, peu de mois avant, perdu sa femme qu'il aimait beaucoup ; étant matérialiste, il était plongé dans un chagrin sans espoir, jusqu'au jour où Il avait lu mes livres : cette lecture l'avait décidé à venir à Londres pour consulter les médiums dont je parlais, ajoutant que la vie ne lui paraîtrait supportable que s'il pouvait acquérir la *certitude* qu'après la mort, nous retrouvons ceux qui nous ont été si chers ici-bas. Le soir où je reçus cette lettre, nous avions une séance chez moi ; mon mari se communiqua, et je lui demandai s'il pourrait trouver Mme Larsen. Je fus très surprise lorsqu'il me dit qu'elle était présente. Je m'étonnais, disant que nous venions seulement de la demander. Mon mari reprit que c'était elle qui avait inspiré à M. Larsen de m'écrire, ajoutant : « Elle désire qu'il vienne *ici.* » Je fis part de cette nouvelle à M. Larsen qui, sans perdre de temps à me répondre, se mit en route pour Stockholm.

Depuis l'hiver dernier, j'ai reçu le don de faire des dessins médianiques ; ma spécialité est de faire des portraits d'esprits. Le jour où M. Larsen arriva à Stockholm, j'avais exécuté au crayon une très belle tête de femme ; le visage était si expressif qu'il ne pouvait être une création de fantaisie : l'on sentait instinctivement que ces traits séduisants avaient appartenu à une créature humaine. Je venais à peine de terminer ce dessin lorsque M. Larsen fut annoncé, et que mes amis arrivèrent pour la séance. En voyant le portrait sur la table, M. Larsen poussa une exclamation de joie et de surprise, disant qu'il reconnaissait *sa femme* !

Il tira une photographie de sa poche et nous la montra, disant que le dessin était bien plus ressemblant parce qu'il la rappelait telle qu'on l'avait vue pendant les derniers jours de sa vie, tandis que la photographie la représentait en bonne santé. Plus tard il m'a écrit que son beau-père avait sangloté en voyant le dessin.

Des centaines de personnes en Suède et en Danemark sont devenues

croyantes, à la suite de ce fait, car M. Larsen m'était complétement inconnu, et nous n'avions pas un seul ami commun.

Pendant la séance, M. Larsen reçut les messages les plus probants ; sa femme lui dit son nom de baptême que nous ignorions tous, et lui rappela plusieurs circonstances de leur vie privée ; elle joua sur une mandoline un de ses airs favoris. Puis elle demanda à M. Larsen de se rendre à Copenhague, à un endroit qu'elle lui mentionna et que nous ignorions tous ; qu'il y trouverait une femme nommé Christina à laquelle on avait fait un tort qu'elle voulait voir réparer. Revenu dans son pays, M. Larsen trouva cette femme à l'endroit indiqué. Il n'avait jamais entendu parler d'elle auparavant. Je considère ce fait comme une excellente preuve d'identité d'un esprit, car il ne peut être expliqué par la théorie de la conscience subliminale, puisque nous ignorions tous l'existence de Christina, que feu M[me] Larsen était seule à connaître (1)

Je dois ajouter que je ne suis pas artiste dans mon état normal : même si ma vie en dépendait, je ne pourrais reproduire un seul des dessins que j'exécute lorsque je suis en transe. Quelques-uns de ces dessins sont de la plus grande beauté.

J'ai fait un magnifique portrait de mon mari, tel que je l'ai vu matérialisé chez M. Husk.

J'ai aussi exécuté trois dessins représentant la délivrance de l'âme à la mort. Une vapeur semble émerger du front, des yeux, des narines, de la bouche et du cœur, puis se condense en la forme d'un œuf dans lequel une figure transparente repose dans l'attitude d'un enfant nouveau-né.

Quelques-uns de mes dessins ont été photographiés ; je vous en enverrais bien volontiers des exemplaires si je savais qu'ils intéresseraient les spiritualistes anglais.

L'un des plus beaux est le portrait de saint Jean-Baptiste qui a été fait dans l'obscurité. J'ai aussi exécuté très rapidement, et *en présence de témoins* des figures géométriques ayant une signification symbolique composées sans l'aide d'une règle : des architectes ont déclaré qu'il leur serait impossible de les tracer avec une pareille symétrie, sans l'aide d'instruments.

Mes livres ont été traduits en danois, en allemand, en français, en russe et en italien.

J'espère, de toute mon âme, qu'ils pourront servir à la propagation des

(1) Nous avons reçu les originaux de ces portraits, qui ont été exposés au musée Spirite, avec l'attestation de M. Larsen ; nous publierons prochainement une reproduction photographique de ces dessins médianimiques si remarquables.

GABRIEL DELANNE

glorieuses vérités que nous défendons, et je remercie Dieu de ce qu'il me permet d'apporter mon faible contingent à l'avancement de notre cause.

PRINCESSE KARADJA.

LA PRESSE

Et le Congrès Spirite et Spiritualiste International de 1900.

On sait que la presse de Paris, ainsi que celle de province et de l'étranger, s'est occupée du Congrès spirite et spiritualiste. Or, nous possédons aujourd'hui presque tous les articles publiés à ce jour, et nous croyons fort intéressant d'en faire ici le résumé succint ; savoir :

Plus de 80 journaux ont annoncé l'ouverture et les travaux quotidiens du Congrès.

20 autres environ ont publié des commentaires plus ou moins fantaisistes et superficiels, ce qui démontre suffisamment que ces journaux n'ont pas eu le temps d'aller se documenter aux séances du Congrès.

Mais une douzaine de journalistes paraissent s'être dérangés et ont fait des études plus sérieuses et leurs appréciations sont, en somme, assez justes et bienveillantes pour ce Congrès.

Enfin, quelques-uns seulement ont prouvé que dans un article de 300 lignes, il était possible de chanter et houspiller la même chose. C'est une manière de vouloir contenter tout le monde en même temps.

C'est aussi une arme à deux tranchants, fort dangereuse à mon avis, et qui peut se retourner même contre l'auteur.

Le cadre de ce simple rendu-compte ne nous permet pas de faire les citations et de donner les extraits des articles publiés.

Nous reproduirons seulement l'appréciation du *Matin* d'Anvers :

« Pour le moment, nous avons un Congrès spirite et spiritua-
« liste international, auquel le public s'intéresse beaucoup, et on y
« échange force impressions.

« Maintenant, je dois tout dire, pour rendre hommage à la vérité :
« j'ai vu là quantité de gens distingués dont la conviction m'a
« paru profonde.

« Le spiritisme est en train de devenir une religion basée sur l'im-
« mortalité de l'âme. Victorien Sardou accepte la présidence d'hon-
« neur de la section spirite ».

Il y a déjà un immense progrès, puisque tout le monde parle aujourd'hui publiquement de choses qui, jadis, ne se discutaient que dans le silence des laboratoires et l'intimité des salons. Il nous est permis d'espérer davantage encore dans l'avenir, car le progrès, c'est l'évolution, lente peut-être, mais certaine, vers la vérité.

PAUL BONNARDOT.

LE SPIRITISME EN ALGERIE

Nos lecteurs doivent se souvenir des expériences si curieuses qu ont eu lieu à la *Villa Carmen*, Mustapha. Notre revue, leur en a donné le récit, écrit par Madame la générale Carmencita Noël elle-même.... Cependant, ces expériences très intéressantes n'ont pas approché d'autres expériences, infiniment plus étranges, qui ont eu lieu, il y a quelques années, et en Angleterre et en Amérique. Celles de la jolie villa de Mustapha tenaient, tout simplement, à la présence d'un médiun (tunisien) très fort, et, de plus, développé par la longue pratique des séances d'Aïssouas. Nos lecteurs lettrés n'ignorent pas que *Kairouan* (en Tunisie) est la ville sainte par excellence de ces sectaires. Ce que madame la générale C. N. ne savait pas, elle-même, à ce moment, c'est que le médium en question devait, en outre, avoir fait partie d'une autre secte, marocaine celle-là, dont les exploits rappellent tout particulièrement ceux des Fakirs indiens. Nous voulons parler de la secte des *Beni Hassan*.

Quoique la ville d'Alger possède peu d'Aïssouas, cependant elle en renferme quelques-uns. Leur chef est nommé à l'élection. Or, ce chef, avons-nous appris, est allé, tout dernièrement, passer une soirée à la villa Carmen. Il s'est fait longuement expliquer les phénomènes produits par le médium *Hamed*, et c'est lui qui révéla aux maîtres de la maison comment leur serviteur avait dû recevoir deux initiations. Chaque fois qu'un phénomène était énuméré, il disait : « Cela, c'est Beni Hassan » ou « Cela, c'est Aïssoua ».

Lui-même s'étendit longuement sur le magnétisme dont ces

sectaires font un grand usage, et dont ils se servent largement pour insensibiliser leurs sujets, sans les endormir.

Enfin, il voulut bien faire une séance de table ! et la bonne tenue, le recueillement de cet indigène, devant le phénomène qu'il voyait pour la première fois, pourraient servir d'exemple, nous a-t-on assuré, à bien des Européens.

Madame la générale Noel lui raconta alors que cet hiver, après le départ de son sujet, elle avait fait une conférence « sur le *Moderne Spiritualisme* », dans la salle du Petit Athénée,

Le Petit Athénée est une société nouvellement formée à Alger. Elle a pris pour devise : « *S'unir pour s'instruire* », et sous la direction de son habile Président M. Rouanet, elle travaille courageusement à relever le niveau intellectuel de la jeune capitale coloniale.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié cette conférence qui a fait tant de bruit à Alger et à laquelle, nous aussi, nous avons applaudi de tout cœur. Nous avons été très heureux d'apprendre qu'elle n'était pas perdue pour les amis de la bonne cause, que la sympathique conférencière, cédant aux désirs de ses amis et admirateurs, l'avait livrée à l'impression (1). Nous savons déjà à quel point cette conférence était captivante, attrayante, instructive, à quel point elle sortait de l'ordinaire, par la manière originale et nouvelle dont la question était traitée. Quant au style, nos lecteurs n'ignorent pas comment écrit Madame la générale Carmencita Noel. Ils ont pu apprécier, ici-même, son style à la fois primesautier et ciselé, humoristique, et brillant, où scintille, tour à tour, le génie de deux races rivales. Aussi, voulant épargner sa modestie, nous ne la complimenterons pas davantage sur ce talent qu'elle vient de révéler au public, mais nous tenons à faire observer la force de la position qu'elle a prise dans la campagne du Moderne spiritualiste. Elle s'est cantonnée, retranchée, sur le terrain choisi par elle-même — le terrain de la science pure..... Et comme combattants, elle a pris.... qui ?..... des hommes de science dont il est impossible de discuter la valeur ?.... Et comme armes ?... *des faits rien que des faits, toujours des faits.*

Pour terminer ces quelques lignes, nous ne saurions mieux faire

(1) Elle se trouve chez Chamuel, 7 rue de Savoie, Paris —Prix 1 fr. 50.

que de répéter ce que le chef Aïssoua — sur le seuil de la Villa Carmen — a dit avec toute la courtoisie de sa race :

« *Si, après cela, Madame, les vôtres ne croient pas ! c'est qu'ils auront des yeux pour ne point voir !! et des oreilles pour ne pas entendre !!!*

UN ALGÉRIEN.

LA COLOMBE

Nous sommes heureux de publier les vers suivants, dont l'auteur, Mlle France Darget, âgée de 13 ans, montre les plus heureuses dispositions pour cet art si difficile :

18 février 1900.

Jeanne était attachée en haut du bûcher sombre ;
Autour d'elle roulait abject, sorti de l'ombre,
Un flot d'Anglais, noirs, effrayés,
Et sur ces fronts souillés, et dans ces yeux d'hyène
La vengeance avait mis de tels éclairs de haine
Que Satan les eût enviés.

Rouen sentait gronder cet océan difforme,
Ses vieux murs en tremblaient, et sous ce poids énorme,
Sinistre, on l'entendait craquer ;
Et Jeanne, du bûcher, dominait ce flot blême
Venu là seulement, lâche en sa fureur même,
Pour haïr et pour se moquer.

Le bourreau s'approcha. Il alluma la mèche
Et Jeanne vit briller une horrible flammèche ;
Alors elle baissa les yeux ;
Et se sentant flaiblir, implora sa patronne,
Ne voulant plus penser qu'à la blanche couronne
Qu'elle allait avoir dans les cieux.

Le bûcher s'embrasa. Elle n'y prit pas garde
Et tandis qu'à ses pieds une foule hagarde
Reculait d'horreur et d'effroi,
Elle écoutait au ciel, le chœur divin des anges
Chanter l'Alleluia sur des lyres étranges
Dans la lumière de la foi.

Et les flammes montaient si haut tout autour d'elle,
Qu'elle sentait leur souffle effleurer d'un coup d'aile,
Ses cheveux qui flottaient au vent ;
Et que d'en bas le peuple, épouvanté du drame,
Ne voyait plus de Jeanne au-dessus de la flamme,
Qu'une auréole d'or vivant.

Or, le noir bûcheron qui, dans la forêt sombre,
Aux branches des sapins avait coupé dans l'ombre
Le bois qui formait le bûcher,
N'avait pas aperçu, taillant tout à sa guise,
Qu'une blanche colombe avait une aile prise
Dans ce qu'il venait d'arracher ;

Ét monstre pour les fleurs autant que pour les hommes,
Il avait tout jeté, comme on jette des pommes,
La colombe avec les fagots,
Et s'en était allé, content, l'âme tranquille,
Sans crainte du remords, faire un tour par la ville ;
Et trinquer avec les bourreaux.

Et, Jeanne à ses pieds, vit cette colombe blanche ;
Elle se débattait dans la plus grosse branche
Comme un aiglon dans un rocher ;
Et la flamme déjà s'avançait fière, énorme,
Menaçant d'engloutir, dans sa hideuse forme,
Les deux colombes du bûcher.

Alors Jeanne tranquille, et que léchait la flamme,
Devant l'oiseau captif sentit qu'elle était femme,
Doucement elle se pencha ;
De ses doigts délicats elle écarta la branche
Qui serrait violemment la petite aile blanche,
Et, sublime, la détacha.....

Alors, le peuple anglais, d'en bas vit quelque chose
Qui lui parut un fait énorme et grandiose ;
Il vit stupéfié, tremblant,
Au moment même où Jeanne expirait dans la flamme,
Il vit jusqu'au ciel bleu, voler, voler son âme
Sous la forme d'un oiseau blanc.

France DARGET.

Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(*Suite*)

Cette secte lave, frotte la surface et laisse la boue s'accumuler et couvrir l'âme de pourriture. L'Etat qui se dit libéral, voit la lèpre jésuitique grandir, lèpre qui le ronge lui-même.

Les positivistes, en arrêt devant la matière, dissèquent sans discontinuer, en enseignant qu'il faut laisser l'homme suivre sa route sans en chercher l'origine ni l'avenir.

Néanmoins, la plupart des positivistes et de leurs adhérents se préoccupent plus que de raison, de rendre aux morts des hommages qui ne peuvent s'expliquer si l'homme est une guenille, un amas de pourriture qu'il faut se hâter d'enfouir pour éviter une cause d'infection mortelle ; ils sacrifient, disent-ils, aux convenances, à l'habitude, et entourent de fastes et de pompes religieuses la conduite du corps à sa dernière demeure ; qu'elle soit de sapin ou de chêne, de terre ou de p ierre, la désagrégation finale l'attend.

Le premier éclat de la douleur peut expliquer cette mise en scène. Les tentures noires aux larmes d'argent, les chants, les lumières, l'étalage d'un si grand apparat conviennent à l'orgueil humain, sans cesse sollicité par l'Eglise. Cette maigre satisfaction de s'être distingué de la vile multitude qui n'a qu'un prêtre et peu d'eau bénite, suffit pour atténuer chez quelques-uns la plus vive douleur.

C'est une forme, dira-t-on, un témoignage de sympathie offerts à la famille. Mais les prêtres y président moyennant finances, et prouvent aux badauds la position aisée du défunt.

Le mérite du mort n'a rien à faire avec la cérémonie religieuse ; la situation de la famille, son influence, la curiosité, le désœuvrement font courir aux funérailles bon nombre de snobs qui savent tout au plus ce qu'était le décédé.

L'enterrement civil qu'on traite d'enfouissement, de charogne conduite au charnier — les gens d'Eglise ont de ces bienveillantes comparaisons — est certes plus digne et plus noble dans sa simplicité. Les spirites le font avec une incontestable grandeur, ils accompagnent dans un imposant silence le corps à sa dernière demeure, et là, retracent en quelques phrases la vie de l'humble lutteur, de la pauvre ouvrière ou de l'homme parvenu x grandes situations.

Chacun pense à l'être disparu pour lui envoyer les effluves de sa volonté, de sa sympathie, effluves bienfaisants qui aideront le mort à sortir du sommeil, nommé trouble, qui suit le décès.

Non seulement l'inconséquent positiviste a recours à l'Eglise, mais il fait au cimetière de fréquentes visites, et s'astreint à orner de fleurs un monument frotté, ciré, reluisant, comme si la chair qui se désagrège en dessous en pouvait ressentir quelque chose.

Ce soin des tombes, ces visites au cimetière prouvent péremptoirement que ces négateurs de l'animisme ne sont pas certains de la valeur de leurs théories et qu'ils gardent l'espoir d'être vus et entendus de ceux qui ne sont plus.

Nous jugerions comme déséquilibré celui qui journellement irait fleurir une pierre recouvrant un membre enfoui après une opération. Toutes les parties du corps réunies n'ont pas plus de valeur spirituelle, intellectuelle et vitale après la cessation de la vie que le membre violemment détaché de l'homme.

Mais, en ce qui les concerne personnellement, les hommes refusent de juger, de raisonner équitablement et invoquent la coutume, la mode et leur bon plaisir. Il leur est agréable d'agir ainsi, cela les décharge de douter, de penser et de chercher s'il y a d'autres devoirs à remplir.

On retrouve sans cesse, en cette fin de siècle, l'écrasante influence de l'Eglise et le fanatisme imposé par des siècles d'ignorance.

Revenons au spiritisme. Certes, même pour le spirite, le déchirement est grand après la mort d'un être aimé. Plus on fouille la vie, moins elle plaît. L'affection en est la meilleure partie : ceux qui disparaissent ne se remplacent jamais et la pensée s'égare en regrets et en réminiscences stériles. La foi spirite fournit des consolations autrement réconfortantes pour le cœur et l'esprit qu'une tombe à entretenir et que des messes à écouter.

Nons pouvons nous intéresser à la situation de l'être regretté, nous préoccuper de son état dans l'erracité. Si nous conservons le regret, le culte des morts, il arrivera une circonstance fortuite qui soulèvera un instant le voile impénétrable jeté entre les morts et les vivants, et nous obtiendrons une preuve d'identité, un mot concluant, une formule réconfortante.

Sans nous arrêter sur le désespérant tableau des dernières souffrances et de l'agonie, nous penserons à l'esprit dégagé de la matière et il s'opèrera en nous un changement d'état qui nous fera chercher au-delà de la terre l'être encore si cher. Souvent il vient jeter en nous, lorsque nous sommes ainsi préparés, de grandes pensées, de généreuses aspirations, et nous sommes fortifiés et améliorés.

La vie doit être vécue sérieusement pour donner la somme de résultats voulus. Malgré les pertes douloureuses, malgré le combat toujours permanent pour maintenir notre existence, nous devons remplir notre devoir envers la société, envers ceux qui nous entourent selon nos ressources et nos forces, car nous graviterons peut-être encore durant des siècles dans l'erracité et nous nous réincarnerons sur terre pour nous améliorer, pour expier ou pour protéger les nôtres qui, moins avancés, ont besoin d'aide et de protection.

XIV

Les classes laborieuses s'écrieront que ce sont des chimères écloses dans des cerveaux morbides et qu'il leur importe peu de savoir ce que deviendront après la mort les misérables, l'essentiel étant de bien vivre et de se réjouir, dès cette vie, quand on en a l'occasion.

Il faudrait que la volonté fût suffisante pour modifier l'état social et que riches et pauvres fussent certains de ne pas connaître le mal et la misère pour se livrer à la joie de vivre sans arrière-pensée et pour arriver d'emblée au bien-être général.

C'est là qu'est la réelle utopie et qu'apparaît l'ignorance de la nature humaine, de ses vices, de son entraînement, de son intempérance qui trop souvent causent la ruine, le délabrement de la santé et le désespoir de toute une famille. Les hommes se craignent mutuellement, ils restent vis-à-vis les uns des autres comme des animaux féroces qui se montrent des dents aiguisées par la faim de toutes les convoitises charnelles, ils tiennent surtout à sauvegarder leurs privilèges.

La lutte réside dans chaque individu. Il faut modifier l'homme isolément pour améliorer la collectivité. Il faut prendre la question des droits et des devoirs humains dans son essence, dans l'histoire des nations, dans l'étude psychologique et dans l'espoir d'une justice extra-terrestre.

Le peuple se leurre et se laissera longtemps encore leurrer par le désir et la promesse d'un insaisissable et impraticable nivellement. Les catholiques l'abaissent en l'occupant et l'amusant, et les libéraux tièdes et craintifs, se joignent aux catholiques pour éviter un bouleversement désastreux à la civilisation.

La classe dirigeante restera-t-elle entre ces deux puissances ; l'Eglise et le collectivisme qui menacent d'entraver le progrès moral, plutôt que d'étudier le problème du mieux en dehors des sentiers battus, tentera-t-elle enfin d'élever le peuple au lieu de l'asservir en l'entraînant, en le maintenant, sous la puissance sacerdotale.

L'état de routine et de superstition religieuses détruit si complètement le jugement que ceux dont les enfants étudient l'amas de mensonges,

d'hérésies scientifiques, d'ineptes formules dogmatiques enseignés par l'Eglise s'esclaffent de rire en parlant des spirites.

Comme si l'on pouvait dépasser l'invraisemblance des articles de la foi catholique ! Mais la pensée est lassante pour beaucoup et l'Eglise pousse à l'inertie de la pensée. Elle emplit la mémoire de la poussière d'une scolastique diffuse, de dissertations nuageuses et si enchevêtrées qu'aucune intelligence n'y résiste et ne conserve la faculté de penser et de discuter impartialement après s'être nourrie du clérical enseignement, et il suffit de plates plaisanteries et de la crainte du démon pour éloigner les timorés et les sectaires catholiques de la doctrine spirite.

La science spirite, quoique à l'état d'enfance, présente déjà assez de surface pour en faire une étude sérieuse et pour devenir le soutien et la consolation de ceux qui s'y adonnent.

Mais, convenons-en, il y a peu de vrais spirites. Celui qui fait mouvoir une table, grâce à son fluide, et qui obtient quelques réponses personnelles sans chercher l'au-delà, n'est pas plus spirite qu'un garçon de laboratoire n'est savant.

Le spiritisme réclame une longue étude, car ses manifestations échappent souvent à nos désirs. Mais il est vivace, étouffé par l'Eglise, bâillonné autrefois, il sort du suaire, lève la pierre du tombeau et apparaît à ceux qui le cherchent avec persévérance.

Contrairement aux leçons de l'expérience, nous voulons, en y touchant, avoir la science infuse, y puiser la lumière, non celle qui éclaire l'avenir des destinées humaines, mais celle qui permet de nous guider pour mieux assouvir nos passions.

Le légendaire Faust, en fouillant le rituel de la magie et en fabricant la liqueur selon les pratiques de la sorcellerie, ne cherche pas la source du bien, il ne met en doute ni le ciel ni l'enfer et demande le renouveau de vie qui lui rendra les jouissances, les illusions de la jeunesse. Il perd son âme pour boire à la coupe des voluptés. Ce valétudinaire s'adresse au démon pour conquérir quelques jours d'ivresse qu'il sait devoir payer d'une éternité de supplices.

Il est probable que Faust, malgré ou à cause de la magie, ne croyait pas au ciel et à l'enfer. Comment le mal initial pourrait-il avoir l'apparence du bien ?

Le Christ fit des prodiges et ses apôtres en produisirent aussi qui furent reconnus comme des effets de la volonté divine, Jeanne d'Arc, au contraire, fut tenue pour sorcière.

(*A suivre.*)

Ouvrages Nouveaux

LA DIVINE TRAGÉDIE

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire l'analyse de ce charmant ouvrage édité par notre confrère le *Phare de Normandie* — Voici l'article qu'il lui consacre dans son numéro de septembre dernier :

Avec ce numéro paraît le dernier fascicule de la « Divine Tragédie », dont nos lecteurs ont pu saisir la trame pleine d'intérêt et apprécier les nombreux mérites.

Cette œuvre anonyme, d'un habitant de l'Au-de là, prouve avec toute évidence la nécessité, pour le progrès de l'être, des multiples réincarnations, étapes inéluctables auxquelles tout Esprit est soumis sur cette terre ou dans les divers mondes de l'espace. Elle fait revivre, avec Jean et Lucie, — les deux principaux acteurs du drame, — leurs existences si variées, si véridiquement décrites en des strophes émues, aux rimes vibrantes.

Il ne sera pas inutile, pensons-nous, de faire ici en quelques mots la genèse de ce poème, unique en son genre.

Le 11 Janvier 1885, un Esprit qui signait : « Le Capitaine jean » se manifesta pour la première fois à Lucie de M***, par l'intermédiaire d'un médium écrivain automatique, et depuis cette époque, il n'a pas manqué, chaque semaine, de lui adresser un message, qui tantôt la troublait et tantôt la saisissait d'un pieux enthousiasme, à la révélation d'un long passé... Ce fut une immense production de dictées coordonnées, soumises à un plan préconçu et qui jamais ne se démentirent, pas plus sous le rapport de la grâce ou de l'élévation des idées, que sous celui des sentiments exprimés.

M. François Soureillau, à qui cet ensemble de travaux fut communiqué, y trouva une mine d'enseignements sur nos destinées. Il y vit notamment le problème de la pluralité des existences résolu, de même que celui de la continuité indéfinie, sous l'œil du Dieu de justice et de miséricorde, des liens qui ont uni les âmes dans les mondes d'épreuves.

En présence de cette idylle mystique, profonde, perpétuée à travers les âges entre deux êtres dont l'un est en ce moment désincarné, et l'autre, vivant sur terre, M. François Soureillau se trouva comme illuminé. Avec une facilité de conception que seule l'inspiration peut donner, et guidé, de plus, médianimiquement, par les Intelligences supraterrestres, il entreprit de condenser l'œuvre en un petit poème qui en peindrait les principaux tableaux. Et la « Divine tragédie », que le *Phare de Normandie* s'honore d'avoir mise au jour, naquit de ce travail de sélection.

L'auteur eût pu, avec le faisceau de renseignements qu'il possédait, donner plus d'étendue au poème ; il eût pu décrire en détail plusieurs des différentes vies de ces deux héros d'amour — Jean et Lucie — qui

s'aiment depuis des milliers d'années peut-être, la plupart du temps unis, en dernier lieu, séparés, selon les voies tracées par la Providence Mais, avec raison, M. Soureillau s'est borné à indiquer les grandes lignes des nombreux « existers » qui fondirent leurs cœurs aux creusets plus ou moins douloureux de l'épreuve :

Il en est de mystérieux,
De simples, d'ignorés, il en est pleins de gloire.

Entré dans l'humanité, l'Esprit Jean se reconnaît d'abord à l'état sauvage, parmi les Océaniens. Sa bien-aimée est à côté de lui. Cinq cents ans plus tard, ils vivent ensemble sur la petite planète Lallie, puis cent ans après, au Chili. Toutes les péripéties de cette dernière existence, passée sur le flanc des Andes, il les a contées au Groupe Familial Alsacien, qui sait combien elle pesa et pèse encore sur la destinée de l'Esprit Jean.

Il y a un siècle environ, Jean se retrouvait de nouveau dans le monde Lallie, avec son âme sœur : le poème est plein de cette vie-là. Enfin, vers 1840, il se réincarne sur la Terre, et sous le ciel de Provence il esquisse ses premiers pas, à côté de son amie Blanche, qui n'est autre que Lucie, sa fiancée éternelle. Mais Blanche, hélas ! ne doit que passer : bientôt elle retourne dans la patrie des anges, tandis que lui va devenir le Capitaine Jean, l'auteur principal et le héros du poème.

La bien aimée a repris un corps à son tour ici-bas. Mais cette fois ils ne se voient pas avec les yeux de la chair. Le capitaine meurt à trente ans, et depuis, il attend dans l'espace que les Parques, ou mieux, les vouloirs divins, dénouent les derniers fils de la vie de Lucie pour lui rendre pleinement celle qu'il a eu le bonheur de retrouver, et leur permettre alors d'effectuer ensemble leur « ascension » sur l'échelle des vies spirituelles. Et dans le dernier chant du poème — parlant à son aimée — l'Esprit Jean s'écrie :

Oui, nous l'aurons joyeuse en une heure suprême,
Quand d'un mystique amour finira le poème
Et qu'un autre naîtra dans un enlacement
De vie et de bonheur au seuil du firmament !

ALBERT LA BEAUCIE. (1)

De l'identité des esprits

PAR

A. ERNY. Prix 0.50 aux bureaux de la *Paix Universelle*, à Lyon, 5 Cours Gambetta.

Cette brochure est la reproduction des articles publiés par M. Erny dans la *Paix Universelle*, sur la question si intéressante de l'Identité des Esprits. Les adversaires du Spiritisme, et spécialement les catholiques, tout en admettant la réalité des phénomènes spirites, veulent en atténuer

(1) Pour recevoir l'ouvrage, adresser 1 fr. en timbres-poste au *Phare de Normandie*, rue des Charrettes, à Rouen.

la portée en essayant d'établir que l'on n'est jamais certain d'être en rapport avec l'âme de nos parents ou amis qui sont rentrés dans l'espace. Alors même que les individualités qui se communiquent donnent leur nom, rappellent des événements de leur vie passée, sont vues et décrites avec exactitude par les médiums, les écrivains catholiques attribuent toutes ces manifestations à un être imaginaire qu'ils nomment le démon, qui serait doué d'une science universelle, d'une mémoire surnaturelle, puisqu'il aurait connaissance de toutes les pensées, de tous les actes des milliards d'individus qui ont vécu sur la terre. En bonne logique, il faudrait d'abord démontrer l'existence de cet être légendaire avant de lui faire jouer un rôle aussi extraordinaire. En restant sur le domaine scientifique, jusqu'à preuve du contraire, nous persistons à penser que l'identité des morts s'établit par les mêmes procédés que l'identité des vivants, et il suffit de lire les exemples cités par M. Erny et ceux que nous avons reproduits, d'après Stainton Mosès, pour être assurés que l'immortalité de l'âme est démontrée aujourd'hui avec une rigueur qui ne laisse place à aucun doute.

Conférence sur le Moderne Spiritualisme

PAR

Mme la générale **Carmencita Noël**. Prix 1 fr. 50. CHAMUEL, éditeur.

Voici une brochure qui, sous une forme condensée, contient un exposé méthodique des phénomènes spirites, depuis les manifestations d'Hydesville en Amérique, jusqu'aux cas les plus récents. La typtologie, l'écriture mécanique ou directe, la médiumnité à incarnation, les apports, la clairvoyance, les matérialisations sont expliqués par des exemples empruntés aux plus grandes autorités, de sorte que le lecteur, entraîné malgré lui à travers ce monde si nouveau, arrive à la conclusion par une gradation savamment ménagée. Le style clair, humoristique, rend cette lecture aussi attrayante qu'instructive. Nous félicitons Mme la générale Noël de la courageuse initiative qu'elle a prise en faisant cette conférence devant le grand public. Si quelques-uns seulement, des innombrables spirites qui habitent dans toutes les villes de France, surmontaient leur respect humain et suivaient cet exemple, notre doctrine prendrait un essor gigantesque et arriverait en peu de temps à conquérir toutes les intelligences et tous les cœurs, en expliquant le grand mystère de la mort qui est toujours, pour tant de cœurs douloureux, une indéchiffrable énigme.

Revue de la presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light

APPARITION OU LECTURE DE PENSÉE ?

M. A. G. Young, 206, Acre Lane (Brixton) écrit ce qui suit :

« Les expériences du Rév. Haweïs viennent confirmer mon opinion qu'un grand nombre de faits, attribués à la médiumnité voyante par les Spirites, ne sont que de la lecture de pensées.

En voici un exemple récent : j'assistais au service du dimanche soir, dans une société spiritualiste ; M. Peters, le médium voyant bien connu, était présent. Il commença par donner plusieurs descriptions d'esprits qu'il voyait, et qui furent presque tous reconnus par les assistants ; puis il s'adressa à moi, me donnant les détails les plus minutieux sur un esprit qui lui faisait l'effet d'être un clergyman, debout, tenant un gros livre, sans doute une bible, dans lequel il lisait. Le médium dit ensuite le nom de baptême et le nom de famille qu'il voyait être celui de cet esprit. Or, le nom de famille était le mien, ce qui m'étonna, car j'étais complètement étranger à M Peters.

Etant donnée cette erreur de nom, je ne pouvais identifier l'esprit dont parlait le médium ; mais, à part de cela, je m'aperçus que la description coïncidait exactement avec celle d'un de mes anciens pasteurs, mort, et dont j'avais considéré un portrait dans l'après-midi, ce qui m'avait laissé une profonde impression.

L'attitude que décrivait le médium et l'aspect général étaient exacts.

Je crois que M. Peters lisait une impression mentale, et qu'il ne décrivait pas une réalité objective.

On lit dans le *Rébus* de Saint-Pétersbourg : Il y a peu de jours, un voleur fut arrêté, ayant commis seize vols dans un court espace de temps. Il fut pris sur le fait, et raconta devant le tribunal qu'il était entré pour voler dans une riche maison inhabitée : entre autres choses, il eut l'idée de prendre la monture d'une icône de valeur, (on les couvre toujours de plaques d'or et d'argent souvent enrichies de pierres précieuses, la tête et les mains de la statue restent seules visibles).

Le voleur avait à peine touché l'icône, que la sonnette de la porte retentit violemment dans tout l'appartement ; l'homme s'arrêta, mais n'entendant aucun bruit, et personne ne venant, il voulut enlever la monture, mais sitôt qu'il y porta la main, la sonnette retentit violemment de nouveau : le voleur très effrayé renonça à ce vol et affirmait n'avoir plus touché à une icône.

Un autre cas analogue a été relaté dans le « Svet », à Saint-Pétersbourg. Un voleur entra dans un appartement inhabité et avait déjà fait main basse sur bien des choses, lorsqu'il eut l'idée d'enlever la monture d'une icône ; il avait commencé lorsqu'il vit passer un officier marchant lentement d'une pièce dans une autre.

La vision était si réelle que le voleur fut terrifié, car il s'était assuré que l'appartement était clos et inhabité, l'officier ne pouvait être un personnage humain, et le cambrioleur s'enfuit, laissant les paquets d'objets qu'il avait préparés pour les emporter.

Revue de la Presse Italienne

Il Vessillo Spiritista, août 1900.

donne le récit d'une séance expérimentale à Rome, chez la comtesse Lavatti Brenda, avec le médium Aug. Politi, en présence de quatre assistants.

A la lumière d'une lampe électrique de la valeur de seize bougies, recouverte d'un verre rouge, on obtint d'abord 5 à 6 lévitations complètes de la table : le médium était éveillé et parfaitement contrôlé par les assistants.

Puis il fut intransé et l'esprit Guilio, son guide habituel, se manifesta et demanda l'obscurité, le médium alla dans le cabinet consistant en l'embrasure d'une fenêtre devant laquelle on avait étendu un drap et mis un fauteuil à l'intérieur. Les assistants furent touchés, entendirent le tambourin fortement agité, virent des lumières, l'une à l'extérieur du cabinet, réfléchie dans une glace, d'autres plus intenses derrière le drap blanc duquel sortit l'esprit de Guilio matérialisé : il tenait le flocon lumineux habituel éclairant sa tête dont la partie supérieure était couverte d'une sorte de turban On lui demanda la raison de cette espèce de voile, il répondit que sans cela sa tête serait horrible à voir. (Réflexion qui a déjà été faite par d'autres esprits avec d'autres médiums).

L'apparition se montra à 4 ou 5 reprises, s'éloignant une fois un peu du cabinet. Tous les assistants distinguaient la hauteur de l'esprit, (environ à deux mètres du sol) il soulevait le drap et s'inclinait en saluant: ses moustaches et sa barbe étaient noires ; le médium est blond, ne porte pas de barbe et est de taille moyenne. Le visage de l'apparition éclairé par la lumière qu'elle tenait, semblait d'un gris ardoise.

Un fantôme plus petit se montra : on lui demanda son nom « Je suis Lina » répondit le médium avec une petit voix. Lina est la fille du Commandant Brussi, morte à l'âge de 7 ans : elle sortit du cabinet, haute d'à peine un mètre ; on voyait ses contours lumineux, mais on distinguait peu ses traits ; elle traversa le salon dans toute sa longueur, une dizaine de mètres,et disparut dans le fond : une minute après, elle revint, s'arrêta un instant à côté du major Bennati et rentra dans le cabinet. On lui demanda ce qu'elle était allée faire dans l'appartement, elle répondit, par la bouche du médium qu'elle était allée embrasser la petite fille qui dormait (la petite nièce de la comtesse).

Le *Vessillo* parle du congrès spiritualiste qui va avoir lieu à Paris du 16 au 26 septembre : il dit qu'il y aura une section spirite ; le capitaine Volpi déclare ne pas y prendre part ; son avis étant que le Congrès aurait dû être purement spirite; il rappelle son opinion donnée dans le *Vessillo* d'octobre 1898. Son abstention ne l'empêche pas de souhaiter une bonne réussite au Congrès.

Rivista di studi psichici, mai, juin 1900.

parle de la Société internationale d'études psychiques dont le professeur

Janet est l'organisateur, et de l'autre Institut de Sciences psychiques en formation à Boulogne-Seine, ajoutant que ce dernier pourra difficilement obtenir des résultats aussi importants que ceux de l'Institut dirigé par le professeur Janet. Nous pensons précisément le contraire parce que les savants qui forment la première société sont trop imbus d'idées matérialistes pour faire une etude impartiale. Cependant nous souhaitons de nous tromper. En tous cas, il vaut mieux deux instituts que pas du tout.

Le Directeur de cette Revue, parlant du Congrès spiritualiste qui s'ouvrira le 16 septembre à Paris, blâme la réunion de spirites, Martinistes, Occultistes, Théosophes, etc., ajoutant qu'il considère comme essentiel que les investigateurs de phénomènes médianimiques s'attachant au côté strictement expérimental, ne se laissent pas confondre avec les différentes écoles plus ou moins fondées sur les *révélations*.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Spirite

du mois de septembre contient un article de M. Leymarie sur la vie Universelle. L'auteur montre que tout est substance, vie et amour. Nous trouvons ensuite exposées les objections diverses que l'on a faites à la théorie de la réincarnation, mais il faut avouer qu'elles ne sont pas bien fortes, car la plupart des adversaires de l'idée réincarnationniste ne nous expliquent pas les inégalités intellectuelles si prodigieuses qui existent entre les enfants d'un même père. Si Dieu existe, il doit être juste et bon ; il est le créateur de toutes les âmes qui viennent au monde, or pourquoi crée-t-il en même temps un esprit qui deviendra un voleur ou un assassin, et un autre qui sera un parfait honnête homme ? Puisqu'il a la puissance, il sait parfaitement que l'un fera le mal et l'autre le bien, alors pourquoi créer l'âme méchante ? Cette objection est fondamentale et nulle philosophie, nulle religion ne peut la résoudre logiquement.

D'ailleurs, l'étude du périsprit et de ses fonctions montre que l'âme a déjà vécu ici-bas, car rien n'arrive à l'état parfait sans avoir passé par des évolutions successives. Il faut donc que l'esprit ait acquis, dans ses existences antérieures, le pouvoir de faire fonctionner un organisme aussi compliqué et aussi delicat que la machine humaine, ce qui nécessite un nombre énorme de vies antérieures dans tous les règnes de la nature. Signalons le cas très intéressant d'un chien qui vit une apparition et en éprouva une terreur si grande qu'on ne put le décider à rentrer dans la salle où ce phénomène avait eu lieu.

La Revue Scientifique

du 1er septembre signale quelques traits intéressants sur les mœurs des animaux et principalement sur la fascination qu'exercent les crapauds et

les couleuvres. Voici le récit de M. Pommerol : Une femme travaillant sur la terre jeta des mottes à un gros crapaud pour l'éloigner d'elle ; celui-ci se mit à sauter dans sa direction comme pour l'attaquer. Un autre jour, la même femme avait amené son enfant aux champs. Elle vit soudain celui-ci se sauver à toutes jambes pendant qu'à grands sauts un crapaud énorme le poursuivait. Un paysan m'a affirmé avoir vu un de ces batraciens, le regard fixé sur un petit oiseau qui, fasciné, allait de lui-même se faire prendre. Moi-même j'ai été témoin de la fascination par une couleuvre. Elle se tenait droite sur la queue et son corps ondulait légèrement. Son œil était étincelant. Une petite mésange tournoyait autour de la tête du reptile et poussait de petits cris plaintifs. J'ai observé quelque temps la scène. Quand je vis la couleuvre sur le point d'engloutir l'oiseau, je me montrai, et l'oiseau, délivré, poussant un cri de joie, s'envola sur l'arbre voisin. La fascination par l'œil du reptile ou du batracien est donc un fait certain.

La Paix Universelle

reproduit en premier lieu l'article de notre rédacteur en chef · *La Science future*, paru dans notre numéro d'août. Dans ses articles sur les matérialisations, faits pour répondre à M. Méric, M. Erny montre bien toute l'insuffisance de la théorie du diable pour expliquer les faits spirites. Il fait remarquer avec raison que les prêtres qui se sont fait si sottement leurrer par Léo Taxil, sous le pseudonyme de Diana Vaughan, n'ont pas fait preuve d'un grand discernement, puisqu'il a suffi d'agiter devant eux l'étendard du diable pour leur faire admettre les plus grandes absurdités ! Comme le Christ lui-même l'a déclaré, on reconnait l'arbre à ses fruits et puisque le Spiritisme a ramené à la croyance en Dieu et à l'immortalité des milliers de matérialistes, il ne saurait être l'œuvre de l'esprit du mal. Les prêtres cherchent à créer une équivoque. Les esprits combattent souvent les dogmes et les abus du clergé, tout en prêchant la pure morale du Christ, c'est pourquoi le clergé essaye de faire croire que c'est le démon qui dicte ces communications. Mais nous devons aujourd'hui faire la différence entre la vraie religion et les doctrines de l'Eglise, et si nous croyons fermement en Dieu et à l'immortalité, nous ne sommes pas inféodés aux enseignements des prêtres, puisque nous savons expérimentalement qu'ils sont contraires à la vérité. Dans le même numéro, le Dr Boucher poursuit sa campagne contre la vaccine et l'école de Pasteur.

La tribune psychique

de ce mois commence la publication de son compte-rendu sommaire des séances du Congrès. Le musée spirite a présenté un grand intérêt, car il contenait une importante série de dessins médianimiques dus à M. Desmoulins, l'artiste bien connu, à Mme Agullana, le célèbre médium guérisseur de Bordeaux, à Mme la princesse Karadja etc. On pouvait consulter aussi un album envoyé par Mme d'Espérance, contenant de nombreuses photographies d'esprits matérialisés, et étudier les moulages obtenus par le professeur Chiaïa en compagnie d'Eusapia Paladino. Signalons la chro-

nique incisive et spirituelle de notre ami Jules Gaillard sur le Congrès de psychologie, ainsi qu'un article fortement pensé de M. Horion sur l'évolution psychique. C'est le périsprit qui contient en lui les lois organiques qui dirigent le fonctionnement de la machine animale, et les instincts ne sont que des habitudes héréditaires qui se sont fixées dans cet organisme fluidique, de manière à devenir automatiques, par suite des innombrables répétitions des mêmes actes pendant les vies successives.

Le Phare de Normandie

fait ses adieux à ses lecteurs, car il cesse de paraître à partir de ce numéro. Ses abonnés seront servis par le *Progrès Spirite* pour le temps qui reste à courir. C'est avec un vif regret que nous voyons disparaître ce vaillant confrère absolument dévoué à la défense de la doctrine d'Allan Kardec et qui a, pendant huit années, soutenu le bon combat. Espérons que sa disparition ne sera pas définitive, et que prochainement nous aurons encore le plaisir de le compter dans les rangs de la presse spiritualiste. Ce N° contient le récit de la conversion d'un esprit matérialiste, faite au groupe Vauvenargues en 1891, et que nous avons eu le plaisir de publier en 1897. Dans notre prochaine Revue, nous rendrons compte de l'ouvrage de M. La Beaucie, intitulé : *Les grands horizons de la vie*, qui vient de paraître chez Leymarie. Prix, 2 francs.

Le Spiritualisme moderne

reproduit le discours lu par son directeur M. Beaudelot au Congrès Spirite et spiritualiste. M. de Komar fait d'intéressantes observations sur ce Congrès qui a été très suivi ainsi que sur les délégués spirites qui sont venus de toutes les parties du monde nous apporter l'expression des vœux de nos frères, et affirmer pratiquement la fraternité qui unit les millions de Spirites de tous les pays. Un banquet a été offert par les spirites aux délégués étrangers, et dans cette soirée inoubliable, tous les cœurs vibraient à l'unisson. Notre confrère commence la publication d'une Vie de Jésus, qui aurait été dictée par lui même, laquelle a été éditée en France il y a une dizaine d'années, sous la direction de René Caillé. M. Volpi l'a traduite en italien tout dernièrement. Nous pensons que cette exhumation n'était peut-être pas absolument nécessaire, car si l'identité de l'auteur d'une communication est parfois difficile à établir, c'est particulièrement dans le cas présent.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

nous donne un bon article de Léon Denis sur le Spiritisme et la Science. Il montre que les savants sont des hommes, qui ont, comme les autres, leurs faiblesses et leurs préjugés. On conçoit qu'ils accueillent mal des faits qui viennent battre en brèche les convictions qu'ils se sont formées par l'étude et qu'il est dur de voir que l'on s'est si longtemps trompé. Mais c'est ainsi que toutes les vérités ont été obligées de se frayer un passage au travers des erreurs accréditées, et malgré la mauvaise volonté des retardataires et des obstinés, elles finissent toujours par triompher, puisque le monde progresse et augmente chaque jour le tré-

sor de ses connaissances. M. Martin raconte une visite qu'il a faite à Mme Lay-Fonvielle, la voyante de la place Saint-Georges. Il déclare qu'elle lui a révélé des faits que lui seul connaissait ; il a constaté qu'elle possède une très grande clairvoyance et qu'elle l'a mis en rapport avec l'esprit du Dr Demeure. A lire aussi des observations sur le culte des ancêtres, en Chine, qui montrent que ce peuple doit sa vitalité prodigieuse à son respect des morts.

Le Progrès Spirite

fait un compte-rendu des travaux du Congrès de psychologie et montre combien le Spiritisme est à l'ordre du jour puisqu'il a fait l'objet de nombreuses communications. Il publie ensuite le mémoire de notre ami Léon Denis que nos lecteurs connaissent déjà et, sous le titre : *Cléricalisme et Spiritisme*, une vigoureuse réponse à M. Elie Méric, qui avait accusé M.de Faget de déloyauté.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas

nous annonce qu'il change son format et que désormais il paraîtra sous forme de Revue, avec 16 pages de texte, tous les 15 jours. Le prix de son abonnement est porté de 7 francs à 10 francs pour la France et 12 fr pour l'étranger. 2°, l'administration joindra à la Revue une édition à couverture bleue comprenant la Revue Cosmique ; les deux publications réunies coûteront 15 francs pour la France et 18 fr. pour l'étranger ; et enfin une troisième combinaison appelée édition violette, qui coûtera 20 francs pour la France et 24 pour l'étranger. Nous lisons dans ce N° un bon article de notre collaborateur Jacques Brieu, sur l'œuvre de Strada, et une Revue de la presse spiritualiste étrangère.

Le Messager

du 1er octobre reproduit un article du *Gaulois* sur le Congrès de psychologie qui fait voir que la grande presse commence à apprécier plus justement le rôle du Spiritisme dans l'évolution contemporaine de la philosophie. Oui, l'étude expérimentale de l'âme est la base de la véritable psychologie positive, et malgré ses dédains, la science matérialiste sera désormais obligée de s'occuper de ces phénomènes dont la portée est immense, car elle modifie du tout au tout l'orientation des recherches modernes. Notre confrère reproduit les articles qui ont paru dans *La Fronde* sur le Congrès de phychologie et sur le Congrès Spirite et Spiritualiste. A lire une poésie charmante due à Mlle France Darget, dont nous publions cette fois les vers sur Jeanne d'Arc.

Le Journal du Magnétisme

donne, dans son N° d'août-septembre, le portrait de madame Lay Fonvielle, accompagné d'une notice biographique. Nous lisons ensuite un mémoire très étudié de M. Fabius de Champville sur le rôle que joue le magnétisme pour expliquer les faits merveilleux, miraculeux, légendaires des temps passés. M. Erny fait la traduction d'un article de M. de Kronhelm, paru dans le *Light*, sur l'influence néfaste qu'a produite la bénédiction du Pape, donnée à François, II roi de Naples, à l'empereur

d'Autriche, François-Joseph, à l'impératrice Eugénie, à l'empereur Maximilien, à Don Pedro, roi du Brésil, etc. Notre confrère rapporte que dernièrement un médecin de Lexington, ville de Kentucky, aux Etats-Unis, fit l'expérience suivante. Il hypnotisa une jeune fille de quatorze ans, puis fit déposer le sujet endormi dans un cerceuil qui fut enfoui dans le cimetière de Woodlaron-Park. Quelques jours après, vous lisez bien ? — la jeune fille a été exhumée au milieu d'une foule nombreuse. Le cerceuil, retiré de la terre, fut dévissé et la jeune fille, toujours endormie, apparut dans la position où l'on l'avait placée. Le médecin lui dit quelques mots à l'oreille, et le « sujet » se réveilla sur le champ. C'est fort bien... Mais si la jeune fille ne s'était pas réveillée ??

L'Initiation

par la plume de Papus, fait un compte rendu fidèle et très spirituel du Congrès de Psychologie. Il constate comme nous le désarroi des matérialistes et la force irrésistible que possèdent les spiritualistes lorsqu'ils marchent unis contre l'ennemi commun. Vient ensuite le détail des appareils imaginés par Papus pour le contrôle du médium, et une très curieuse étude sur l'occulte à l'Exposition. Nous lisons aussi avec un grand intérêt des détails inédits sur les sociétés secrètes chinoises, qui jouent un si grand rôle dans tout l'Extrême Orient et qui ont déterminé le soulèvement actuel contre les occidentaux.

Liste de Souscription pour le Congrès Spirite et Spiritualiste

Listes précédentes.	1103.40
M. Boyoud	12
M. Dartois	12
Mme Asclept	15
M. Rignon	12
M. le Docteur Speakman . . .	12
M. Coffinet	12
M. E.de Yong	12
M. Sers.	12
Total. . . .	1202 40

La souscription est close. Toutes ces sommes ont été versées à M. Duval, trésorier de la section spirite. L'ouvrage relatant les travaux du Congrès paraitra d'ici quelques mois et sera envoyé à tous les souscripteurs qui ont versé la somme de douze francs.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique. 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Bett-r Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis Amérique.

La Luz calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Superscienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 5. — ANNÉE 6e | Prix du Numéro : 1 franc | NOVEMBRE 1900

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

Le spiritisme tout entier, phénoménal et philosophique, est basé sur la possibilité que nous avons de communiquer avec les Esprits, c'est-à-dire avec les âmes des personnes qui ont vécu sur la terre. Sa puissance de démonstration repose entièrement sur la médiumnité, aucune étude n'est donc plus intéressante, ni d'un ordre plus vital pour lui, que celle qui a pour objet la connaissance exacte des lois qui président à ces manifestations. Pendant trop longtemps on s'est contenté d'expérimenter au hasard et d'enregistrer les communications qui arrivaient de l'au-delà, sans se demander quelles sont les conditions physiologiques ou mentales qui favorisent le phénomène ou qui l'entravent, de sorte que l'on opère d'une manière empirique et tout à fait défectueuse. Le *Livre des Médiums* d'Allan Kardec contient d'excellents conseils pour pratiquer les évocations; il fournit les explications nécessaires sur le discernement qu'il faut apporter dans l'appréciation des messages qui nous viennent du monde invisible; il fait une énumération complète de tous les genres de manifestations; mais ses théories scientifiques, généralement très exactes, sont sommaires et ne satisfont pas notre besoin actuel de pénétrer plus profondément dans la détermination précise du mécanisme de la médiumnité.

Essayons donc de reprendre cette étude en nous appuyant sur les données positives que nous possédons aujourd'hui, et peut-être arriverons-nous à jeter quelque clarté sur ce phénomène si complexe et si mal connu. Il faut d'abord scinder le problème en plusieurs parties. Mettre d'un côté toutes les manifestations, physiques telles que la typtologie; les mouvements d'objets sans contact; l'écriture directe ; les apports; les matérialisations etc., et de l'autre les manifestations plus particulièrement psychiques, comme la médiumnité voyante; la médiumnité auditive; la médiumnité mécanique, etc. Le premier groupe met en œuvre des forces qui sont encore tout à fait inconnues de nos physiciens, et sa chimie, sa biologie sont d'ordre trop transcendantal pour que nous puissions aborder ces recherches avec fruit. Il faut nous contenter de constater les faits le plus exactement possible et d'attendre que de nouvelles découvertes nous permettent de les comprendre. Mais, pour le deuxième groupe,

nous commençons à entrevoir comment on peut en fournir une explication logique, basée sur des observations et des expériences nombreuses et rigoureusement précises.

Quelle est l'essence même du phénomène spirite : la communication entre les âmes désincarnées et celles qui sont encore sur la terre. C'est au moyen de cette transmission mentale, qui se traduit objectivement par l'écriture, l'intuition, la voyance ou l'audition, que nous sommes instruits des pensées de ceux qui habitent le monde supra-terrestre, et cette communication se produit sans employer l'intermédiaire des sens. C'est précisément cette possibilité qui a été niée obstinément ; les anciens magnétiseurs qui ont affirmé que leurs somnambules obéissaient à des ordres non formulés oralement, ont été traités d'imposteurs et de charlatans. Il est évident que si l'on admet avec les matérialistes que la pensée n'est due qu'à une vibration de la matière cérébrale, il est incompréhensible qu'elle puisse sortir de l'organisme, même sous forme de vibration nerveuse, pour agir à distance sur un autre être humain.

« Je n'ai jamais compris, dit M. Brown Sequard, comment un homme intelligent et connaissant les principes fondamentaux de la physiologie, peut admettre une telle transmission, alors que l'étudiant le moins instruit sait combien sont vains, après la section d'un nerf moteur, les efforts, les désirs, la volonté de mouvoir la partie paralysée » (1). Feu M. Pouchet, professeur au Muséum d'histoire naturelle, disait aussi plus emphatiquement : « Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau, comme l'aimant sur le fer, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe. Arriver à la découverte d'une influence, d'une vibration nerveuse se propageant sans conducteur matériel ! Le prodige, c'est que ceux qui croient peu ou prou à quelque chose de la sorte, ne semblent même pas, les ignorants ! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là dedans et de la révolution sociale que ce serait pour le monde de demain. Mais trouvez donc cela, bonnes gens, démontrez-nous

(1) Préface à la traduction de l'ouvrage de Braid, intitulé : *La Neurypnologie*.

(2) *Le Temps* du 12 août 1893. Cité par M. de Rochas dans l'*Extériorisation de la motricité*, p. 477.

donc cela, et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité, et je vous réponds que les Berthelot et les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas ! » Nous n'en demandons point tant, comme le dit M. de Rochas auquel nous empruntons la tirade ampoulée du malheureux défenseur de la génération spontanée ; mais ce que nous affirmons, c'est que la transmission de la pensée, même d'un antipode à l'autre, est aujourd'hui parfaitement démontrée et que des savants sérieux l'ont constatée de manière à ne plus laisser subsister aucun doute. Quant aux conséquences à en tirer, nous n'avons pas attendu M. Pouchet pour en comprendre toute l'importance, car il y a beau temps que les Spirites en ont fait l'application. Si l'action d'un être humain sur un autre peut s'exercer indépendamment de l'espace et du temps, c'est qu'elle ne relève pas des lois physiques que nous connaissons. Elle nous fait toucher du doigt l'existence en chacun de nous d'un principe différent de celui de la matière et autorise les hommes de science les plus réservés à croire que l'esprit ne meurt pas avec le corps. Voici ce que disent sur ce sujet les auteurs qui connaissent le mieux cette question, MM. Myers, Gurney et Podmore (3) :

« Un problème qui se pose tout naturellement, c'est de se demander en quelles relations se trouvent nos études avec la religion. Nous voulons éviter jusqu'à l'apparence d'attirer à nous les sympathies du public en nous engageant sur un autre terrain que le terrain de la science ; nous nous tiendrons, dans les pages qui vont suivre, dans les limites que nous nous sommes assignées, et nous parlerons aussi peu que possible de la lumière qui peut être jetée *par les témoignagnes que nous avons réunis d'une possibilité d'une existence après la mort*. Mais nous pensons que nous avons prouvé *par l'expérience directe* que deux esprits peuvent communiquer entre eux par des moyens que ne peuvent expliquer les lois scientifiques connues, et nous affirmons que, par une recherche sur les phénomènes les plus élevés du magnétisme, nous en sommes arrivés à un point où certains faits étranges prennent un aspect intelligible. Il me semble tout à fait improbable que la télépathie puisse recevoir une explication purement physique, bien que cette explication soit logiquement concevable. Il est difficile, en effet, de compter au nombre des

(1) *Hallucinations télépathiques*, p. 7, Introduction.

forces de la nature matérielle une force qui, à l'encontre de toutes les autres, semble n'être point diminuée par la distance ni arrêtée par aucun obstacle. Si donc la télépathie est un fait démontré, il faut introduire dans l'ensemble des faits d'expérience *un élément nouveau qui constituera un sérieux obstacle à la synthèse matérialiste.* Cette conception d'un esprit actif et indépendant du corps, tout à fait nouvelle dans la science expérimentale, se retrouve dans les formes les plus élevées de la religion.

« *Nos expériences suggèrent l'idée qu'il peut exister entre les esprits des relations qui ne peuvent s'exprimer en termes de matière et de mouvement*, et cette idée jette une nouvelle lumière sur l'ancienne controverse entre la science et la foi. Si les faits que nous allons étudier sont établis, *la science ne pourra admettre plus longtemps qu'il soit impossible que d'autres intelligences que celles des hommes vivants agissent sur nous.* »

Nous sommes heureux de constater que la recherche indépendante arrive aux mêmes conclusions que le spiritisme, par des voies un peu différentes, ce qui établit la justesse de nos expériences et de nos raisonnements. La Société de Recherches psychiques a pris en effet toutes les précautions possibles pour vérifier les faits. Elle n'a retenu que les témoignages de première main; elle a contrôlé avec minutie les jours et les heures indiqués, en se reportant autant que possible à des documents officiels lorsqu'il s'agissait de décès, et comme ses correspondants appartiennent pour la plupart aux classes instruites de la société : avocats, médecins, prêtres, ingénieurs, etc., il y a lieu de penser que les rapporrs qu'ils ont faits ne sont pas mensongers, car, dans bien des cas, ils sont appuyés par des notes prises au moment, ou par des témoignages de parents ou d'amis auxquels ils avaient fait part de ce qui leur arrivait. Si l'on considère que ces personnes n'avaient aucun intérêt matériel, politique ou religieux pour tromper, nous devons croire qu'ils ont raconté des événements réels qui leur sont arrivés.

D'autre part, les savants anglais ont écarté avec soin tous les phénomènes nettement subjectifs, tels que les images consécutives qui ne sont que la reproduction d'un objet ou d'un son qui ont spécialement ou longuement affecté les sens du sujet. Elles sont dues parfois à la fatigue de la rétine ou de l'oreille; plus fréquemment elles ont une origine centrale : le caractère subjectif du

phénomène est donc évident. Ils n'ont tenu aucun compte des hallucinations grotesques ou terribles qui relèvent le plus fréquemment d'une maladie mentale et, enfin, ils ont éliminé tous les cas qui peuvent être causés par l'anxiété, la terreur ou l'attente. Une fois ce triage opéré, ils sont restés en face de 700 cas auxquels ils ont attribué une origine télépathique. Voici le type général de ces impressions mentales que le traducteur français de l'ouvrage *Phantasm of the living* (fantômes des vivants) appelle bien improprement des hallucinations télépathiques. A, étant dans l'Inde, voit, le 12 janvier, à 8 heures du soir, l'ombre, le fantôme de son frère, B. qui est en Angleterre et qu'il a tout lieu de savoir bien portant et ne courant aucun danger. Or, B. est précisément mort d'accident, le 12 janvier, quelques heures avant ou après que A. a eu sa vision, et souvent même l'instant de la mort et celui où se produit l'apparition coïncident presque absolument. Il y a donc une relation de cause à effet entre ces deux événements, car c'est la seule fois que A. ait eu une vision. Ici nous nous heurtons à une objection : c'est que cette coïncidence peut être purement accidentelle, le hasard produisant souvent des résultats tout à fait extraordinaires.

L'hypothèse de la coïncidence fortuite est très sérieuse lorsqu'il s'agit des impressions sous forme d'images, d'idées, d'émotions, de rêves, d'hallucinations dans la phase intermédiaire entre la veille et le sommeil ; étant donnée l'immense fréquence de ces phénomènes psychiques dans l'état physiologique normal, il se peut que quelques-uns coïncident avec un fait réel, arrivé à un parent ou à un ami qui traverse une crise grave. Mais dans les exemples cités par la *Société de Recherches psychiques*, l'impression, quelle que soit la forme qu'elle ait prise, a été assez forte, assez intense et assez durable pour laisser des traces profondes ; tandis que les images, les idées, les rêves, les hallucinations hypnagogiques ordinaires ont pour caractère spécial d'être fugitives, superficielles, emportées comme elles viennent, dans le tourbillon des continuels et multiples phénomènes psychiques. Notons ensuite que la coïncidence constatée est, dans le plus grand nombre des cas, d'une singulière exactitude, aussi bien pour le moment précis où elle a lieu, que dans les détails entre les impressions ressenties par le sujet et les faits réels existant au loin. De plus, les impressions télépathiques ne

correspondent pas à des faits ordinaires, insignifiants, comme on en observe journellement dans la vie, mais bien à des événements graves, dangers, accidents, morts, etc. qui n'arrivent ordinairement qu'une seule fois; et la rareté de la coïncidence montre qu'elle n'est pas attribuable au hasard. Enfin, pour ne pas laisser de doutes, les auteurs anglais ont appliqué à ces phénomènes le calcul des probabilités et ils ont démontré qu'il y avait un trop grand nombre de chances contraires — le chiffre s'en élève à des millions — pour que le hasard puisse amener aussi souvent des coïncidences (1).

Il existe donc, incontestablement, une action psychique exercée à distance par l'organisme cérébral d'une personne qui se trouve dans une situation exceptionnellement grave, sur celui d'une autre personne à laquelle il est uni par des liens de parenté, d'affection, d'affinité, de pensée, de sentiment. Cette action nous paraîtrait plus justement dénommée télesthésique que télépathique, car il n'y a dans ces visions rien de pathologique. C'est une sorte de sensation interne, consécutive à une action mentale exercée à distance, autrement dit, une forme spéciale de transmission de pensées, ou, si l'on préfère, de suggestion mentale à distance. Nous étudierons plus loin les différences qui existent entre la télépathie et la transmission de pensée; signalons seulement ce fait très intéressant que la pensée transmise, en arrivant dans le cerveau du percipient, ne produit pas toujours les mêmes effets. Suivant la nature spéciale des sujets, leur manière particulière de réagir, elle peut donner lieu à une impression irrésistible, à un pressentiment, à une vision, à une audition ou à une illusion tactile. Voici d'abord un exemple de chacun de ces cas, dont nous examinerons ensuite en détail les caractères généraux.

Impulsion télépathique.

M. Skirving, maître maçon de la cathédrale de Winchester, rapporte ce qui suit : (2).

..... Un jour je travaillais à la porte de Régents Park, à l'est du jardin zoologique. La distance de ma maison était trop grande pour rentrer pour

(1) Pour les personnes que ces calculs intéressent, voir le livre : *Les Hallucinations télépathiques*, p. 208 et suiv. et le livre de Camille Flammarion : L'*Inconnu et les problèmes psychiques*, p. 233.

(2) *Hallucinations télépathiques*, p. 89,

le repas. J'emportais donc ma nourriture avec moi, et c'est pour cela que je n'avais pas besoin de quitter mon travail pendant la journée. Un certain jour, cependant, je sentis un besoin intense de rentrer chez moi. Comme je n'avais rien à faire chez moi, je tâchai de me débarrasser de ce désir, mais il m'était impossible d'y réussir. Le désir de rentrer chez moi augmenta de minute en minute. Il était dix heures du matin et il n'y avait rien qui pût me rappeler de mon travail à cette heure-là. Je devins inquiet et mal à mon aise. Je sentis que je devais m'en aller, même au risque d'être ridiculisé par ma femme. Je ne pouvais donner aucune raison de quitter mon travail et de perdre six pences l'heure pour une bêtise. Toutefois, je ne pus rester ; je partis pour la maison, *mû par une impulsion à laquelle je ne pouvais résister*.

Lorsque j'arrivai devant la porte de ma maison, je frappai ; la sœur de ma femme m'ouvrit. C'était une femme mariée qui demeurait quelques rues plus loin. Elle avait l'air d'être surprise et me dit : « Eh bien ! Skirving, comment est-ce que vous le savez ? — Savez quoi ? lui dis-je. — Eh bien ! à propos de Mary-Ann. » Je lui dis : « Je ne sais rien sur Mary-Ann. » — « Alors qu'est-ce qui vous ramène à cette heure ci ? » Je lui répondis : « Je peux à peine vous le dire. Il me semblait qu'on avait besoin de moi à la maison. Mais qu'est-ce qui est arrivé ? » demandai-je. Elle me raconte qu'un fiacre avait passé sur ma femme il y avait peut-être une heure, et que ma femme était sérieusement blessée. *Elle n'avait pas cessé de m'appeler depuis son accident*, elle avait alors des crises, elle venait d'en avoir plusieurs de suite. Je montai et, quoiqu'elle fût bien malade, elle me reconnut tout de suite. Elle me tendit les bras, les enlaça autour de mon cou et posa sa tête sur ma poitrine. Ses crises passèrent immédiatement et ma présence la calma. Sa sœur me raconta qu'elle avait poussé des cris à faire pitié pour me faire venir auprès d'elle, bien qu'il n'y eût pas la moindre possibilité que je viendrais. Ce court récit n'a qu'un mérite, c'est qu'il est strictement vrai.

Interrogé pour savoir si l'heure de l'accident a coïncidé avec son désir de rentrer chez lui, M. Skirving a répondu :

Je demandai à la sœur de ma femme l'heure à laquelle l'accident avait eu lieu, et elle me dit : « Une heure et demie. » c'est-à-dire avant mon arrivée. Or cette heure coïncidait exactement avec l'heure où je désirais quitter mon travail. Il me fallait une heure pour arriver chez moi, et avant de partir j'avais bien lutté une demi-heure pour vaincre le désir de m'en aller.

Nous constatons que la coïncidence est tout à fait remarquable et que l'action télépathique a pris la forme d'une obsession insurmontable. Nous allons voir un autre cas où la transmission s'est effectuée à plus grande distance et, cette fois, sous la forme d'un pressentiment.

Transmission d'idée et d'image.

L'observateur est M. Keulemans, dessinateur scientifique bien connu, demeurant 34 Malhilda Street, Bansbury, Londres (1).

Le 16 octobre 1883.

Ma femme était partie le 30 septembre de cette année pour passer quelque temps au bord de la mer. Elle emmenait avec elle notre plus jeune enfant, un petit garçon âgé de treize mois.

Le mercredi 3 octobre, je ressentis fortement l'impression que le petit était plus mal (il n'allait pas bien au moment de son départ.). Puis l'idée s'imposa à mon esprit qu'un petit accident lui était arrivé, et tout de suite l'image de la chambre à coucher, où il dormait m'apparut (*in my mind'seye*). Ce n'était pas la forte sensation de crainte et de chagrin que j'avais souvent éprouvée dans de telles occasions ; toutefois je m'imaginai qu'il était tombé *hors de son lit* sur des chaises et qu'il avait roulé de là sur le plancher. C'était vers 11 heures du matin. J'écrivis tout de suite à ma femme, lui demandant de me faire savoir comment allait le petit garçon ; je crus par trop téméraire de dire à ma femme que, d'après ma conviction, l'enfant avait réellement eu un accident, sans pouvoir produire une preuve à l'appui. Je pensai même qu'elle prendrait une pareille question pour une accusation de négligence ; c'est pourquoi je ne lui écrivis à ce sujet qu'un post-scriptum.

Je n'entendis parler de rien et je m'imaginai que cette fois mon impression était simplement la conséquence de l'inquiétude. Mais samedi dernier, étant venu voir ma femme et mon enfant, je lui demandai si elle avait fait attention à mon avis de garantir l'enfant contre un pareil accident. Elle sourit tout d'abord, puis elle me raconta qu'il était tombé du lit sur des chaises placées auprès et qu'il avait roulé par terre sans se faire de mal.

« Il faut, ajouta-t-elle,que vous ayez pensé à cela quand il était trop tard puisque l'accident est arrivé le jour même et quelques heures avant que j'aie reçue votre lettre; » Je lui demandai vers quelle heure il était arrivé. « Vers 11 heures » me répondit elle. Elle me raconta qu'elle avait entendu le bruit de sa chute et qu'elle était montée en courant pour ramasser l'enfant.

Je suis sûr, je n'ai même pas l'ombre d'un doute à cet égard, d'avoir écrit immédiatement après l'impression que j'avais éprouvée : c'était entre 11 heures et 11 heures et demie du matin.

Les auteurs anglais ont vu la lettre de M. A Keulemans et la tante de M. Keulemans, chez laquelle habitait la mère et l'enfant, confirme le fait de la chute du nourrisson.

(1) *Hallucinations télépathiques*, p. 75.

Bien que la distance augmente, l'impression télépathique se produit encore avec une netteté et une rapidité très grandes. Voyons d'autres formes de cette transmission.

Vision télépathique.

Voici le récit d'un général anglais, connu des enquêteurs, mais qui ne veut pas que son nom soit publié (1) :

11 novembre 1884.

En 1856, j'étais appelé par mon service à un endroit nommé Roha, à quelque 40 milles au sud de Bombay, et j'allais et venais dans les districts. Mon seul abri était une tente sous laquelle je vivais pendant plusieurs mois de l'année. Mes parents, et mon unique sœur, âgée d'environ vingt-deux ans, vivaient à K.. Les lettres expédiées de cet endroit mettaient une semaine à me parvenir. Ma sœur et moi, nous correspondions régulièrement, et le courrier arrivait en général vers six heures du matin, lorsque je me rendais à mes occupations. Ce fut le 18 avril de cette année-là (jour que je n'oublierai jamais), que je reçus une lettre de ma mère, où elle me disait que ma sœur ne se sentait pas bien, mais où elle espérait m'écrire le lendemain. Il n'y avait rien dans la lettre qui pût m'inquiéter particulièrement. Après mon travail habituel au dehors, je revins à ma tente et me mis à ma tâche de tous les jours lorsqu'il en fut temps. Vers deux heures, mon secrétaire se trouvait avec moi, et me lisait quelques documents indigènes qui attiraient mon attention, je n'avais aucune raison pour penser à ma sœur, lorsque tout à coup je fus saisi d'étonnement en la voyant (à ce qu'il me semblait du moins) passer devant moi, en costume de nuit. Elle était allée d'une porte de la tente à l'autre. Cette apparition me fit une telle impression que j'éprouvai la conviction que ma sœur était morte à ce moment-là. J'écrivis aussitôt à mon père, pour lui raconter ce que j'avais vu, et bientôt après une lettre m'apprenait que ma sœur était morte au moment où elle m'était apparue.

Une notice nécrologique parue dans le *Allen's India Mail* prouve que la sœur du général H. est morte le 18 avril 1856. En réponse à des questions qui lui furent posées, le général répond : Par le contexte, vous pouvez voir qu'il était à peu près 2 heures de l'après-midi, c'était en plein jour. *Ma vision a coïncidé exactement avec le moment de la mort.* Je n'ai jamais eu d'autre apparition. Veuillez excuser mon refus de laisser publier mon nom, quoique je sois aussi sûr du fait que de mon existence.

Le cas suivant nous montre que l'action télépathique peut prendre la forme d'une voix, qui permet de reconnaître la personne d'où provient la suggestion mentale. (2) Il est dû à M. R. Fryer-Bath.

(1) *Hallucinations télépathiques* ,p. 246.

(2) *Hallucinations, télépathiques* p. 293,

Audition télépathique.

janvier 1883.

Un événement étrange eut lieu dans l'automne de l'année 1879. Un de mes frères était absent depuis trois ou quatre jours, lorsqu'une après-midi, vers 5 heures et demie, je fus étonné de m'entendre appeler distinctement par mon nom. Je reconnus si clairement la voix de mon frère, que je parcourus toute la maison pour le trouver ; mais ne le trouvant pas et le sachant à 40 milles de là, je finis par attribuer cet incident à une illusion de mon imagination, je n'y pensai plus. Lorsque mon frère arriva, le sixième jour, il raconta, entre autres choses, qu'il avait évité, par le plus grand des hasards, un accident assez sérieux Il paraît qu'en descendant du train, son pied avait glissé et qu'il était tombé tout de son long sur le quai ; mais il avait amorti la chute en étendant vivement les mains, et n'avait éprouvé qu'une grande secousse. « Ce qui est assez curieux, dit-il, c'est que quand je me sentis tomber, je vous appelai. » Ce fait ne me frappa point sur le moment, mais lorsque je lui demandai à quel moment de la journée cela était arrivé, il m'indiqua une heure, qui se trouva correspondre justement avec celle où je m'étais entendu appeler.

Cette impression a été la seule que M. Fryer ait jamais ressentie, Le frère confirme le fait de l'appel au moment de la chute. Tous ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, nous font bien assister à cette communion des âmes qui s'exerce indépendamment du temps et de l'espace, et montrent que des relations spirituelles s'établissent entre parents ou amis, au moment où l'un d'eux est près de mourir ou traverse une crise grave. Qu'il y ait un rapport de cause à effet dans l'impression télépathique ressentie et l'événement survenu à l'être cher qui se manifeste, c'est ce que les récits précédents ne permettent pas de mettre en doute. Nous savons que chaque individu appartient à un type psychologique spécial, suivant qu'il emploie de préférence des images visuelles, auditives ou motrices, nous pouvons donc légitimement supposer que la même impression télépathique ne s'objectivera pas d'une manière identique dans tous les hommes et que chez l'un elle produira une vision, tandis que chez d'autres elle se présentera comme une voix qui appelle ou déterminera des impulsions irrésistibles. Tous ces faits peuvent se comprendre ainsi, mais il en est d'autres, très probablement aussi d'origine télépathique, qui présentent une complication plus grande.

Jusqu'alors, nous n'avons cité qu'une catégorie restreinte de phénomènes. La vision, par exemple, n'a révélé aucun détail caractéristique de l'état particulier dans lequel se trouve le mourant, mais

il existe un certain nombre de narrations dans lesquelles l'apparition s'est montrée revêtue d'un costume spécial, que le sujet ne lui avait jamais vu, et qui était précisément celui qu'elle portait au moment où son fantôme s'est montré. Dans d'autres circonstances, ce n'est pas seulement l'ami ou le parent blessé ou mourant qui est visible, c'est aussi tout ce qui l'environne qui se présente à l'esprit du percipient, avec une exactitude complète. Nous devons examiner et cataloguer tous les cas, avant de rechercher les causes qui sont en jeu, car nous verrons qu'elles sont multiples et qu'un phénomène d'apparence semblable peut avoir des causes bien différentes. Voici d'abord un exemple d'apparition qui se présente dans un état semblable à celui où se trouvait l'agent au moment de sa mort.

Apparition télépathique d'un fils à sa mère.

Le Docteur Collyer, de Londres, écrit : (1)

Le 15 avril 1861.

Le 3 janvier 1856, le vapeur *Alice* que commandait alors mon frère Joseph, eut une collision avec un autre vapeur sur le Mississipi, en amont de la Nouvelle-Orléans. Par suite du choc, le mât de pavillon ou de flèche s'abattit avec une grande violence et, venant heurter la tête de mon frère, lui fendit le crâne. La mort de mon frère fut nécessairement instantanée. Au mois d'octobre 1857, j'allais aux Etats-Unis. Pendant le séjour que je fis à la maison de mon père à Camden, New-Jersey, la mort tragique de mon frère devint naturellement le sujet de notre conversation.

Ma mère me raconta alors qu'elle avait vu, au moment même de l'accident, mon frère Joseph lui apparaître. Le fait fut confirmé par mon père et par mes quatre sœurs. La distance entre Camden, New-Jersey, et le théâtre de l'accident, est en ligne directe de plus de 1000 milles, mais cette distance s'élève à peu près au double par la route de poste. Ma mère parla à mon père et à mes sœurs, le matin du 4 janvier, et ce ne fut que le 16. c'est-à-dire 13 jours plus tard, qu'une lettre arriva, qui confirmait les moindres détails de cette « visite » extraordinaire. Il importe de dire que mon frère William et sa femme qui habitent actuellement à Philadelphie, demeuraient alors près du lieu du terrible accident. Eux aussi m'ont confirmé les détails de l'impression produite sur ma mère.

Voici les détails que cite M. le Dr Collyer, d'après une lettre de sa mère :

Mon cher fils,

Le 3 juin 1856, je ne me sentis pas bien et j'allai me coucher de bonne heure. Quelque temps après, je me sentis mal à mon aise, et je m'as-

(1) *Hallucinations télépathiques*, p. 117.

sis sur mon lit. Je regardai autour de la chambre et, à mon très grand étonnement, je vis Joseph, debout près de la porte. Il fixait sur moi des regards très graves et très tristes ; *sa tête était entourée de bandages* ; il portait un bonnet de nuit sale et un vêtement blanc, pareil à un surplis, également sale. *Il était tout à fait défiguré* ; je fus tout agitée le reste de la nuit à cause de cette apparition. Le lendemain matin, Mary vint de bonne heure dans ma chambre. Je lui dis que j'étais sûre de recevoir de mauvaises nouvelles de Joseph. Au déjeuner, je répétai la même chose à toute la famille ; on me répondit que ce n'était qu'un rêve, que cela n'avait pas de sens. Mais cela ne changea pas mon opinion. Mon esprit était hanté d'appréhensions, et le 16 janvier je reçus la nouvelle de la mort de Joseph. Chose étrange, William ainsi que sa femme qui étaient sur le lieu de l'accident, *m'ont affirmé que Joseph était habillé exactement comme je l'avais vu.*

Votre mère affectionnée.

Anne E. Collyer.

Le Dr Collyer continue :

On dira sans doute que l'imagination de ma mère était dans un état maladif, mais cette assertion n'explique pas le fait que mon frère lui ait apparu au moment exact de sa mort. *Ma mère ne l'avait jamais vu habillé comme il l'était* d'après sa description, et ce ne fut que quelques heures après l'accident que sa tête fut entourée de bandages. Mon frère William me raconta que la tête était presque fendue en deux par le coup, que son visage était horriblement défiguré et que son vêtement de nuit était extrêmement sali......

Dr Collyer. M D.

Indépendamment de la coïncidence exacte qui fait supposer que l'apparition est d'ordre télépathique, il est important de noter qu'elle présente des détails de vêtements inconnus de la mère et qu'il lui était impossible d'imaginer. Il semble bien qu'il y a là un phénomène plus compliqué que la transmission pure et simple de la pensée et peut-être devons-nous y voir une apparition objective, véridique, de l'esprit du fils de Mme Collyer. Cette possibilité n'est pas à rejeter, car dans d'autres exemples elle s'impose comme une certitude. Nous y reviendrons dans la suite. Examinons un autre aspect de ce phénomène si curieux.

Clairvoyance télépathique

Madame Bettany (1) Eckington Villas, Ashbourne grove, Dulwich, raconte ainsi ce qui lui arriva :

Lorsque j'étais enfant, j'ai éprouvé beaucoup d'impressions fort re-

(1) *Les Hallucinations télépathiques* p. 73

marquables et je me souviens bien que je les regardais comme quelque chose d'ordinaire et de naturel.

Une fois, [je ne puis fixer la date, mais il me semble que j'avais environ dix ans] je marchai dans une ruelle à A..., l'endroit où habitaient mes parents. Je lisais ma géométrie en cheminant, c'est un sujet peu propre à produire des visions et des phénomènes morbides d'aucune sorte. Cependant, à un certain moment, je vis une chambre à coucher, qu'à la maison on appelait la chambre blanche, et sur le plancher était couchée ma mère, morte, d'après toutes les apparences. La vision doit avoir duré quelques minutes, pendant lesquelles ce qui m'entourait réellement sembla pâlir et s'effacer ; mais, lorsque la vision disparut, ce qui m'entourait reparut, obscurément d'abord, puis clairement.

Je ne pus douter que ce que je venais de voir était vrai ; aussi, au lieu de retourner chez nous, j'allai tout droit à la maison de notre médecin que je trouvai chez lui. Il partit tout de suite pour m'accompagner chez nous ; en route il me posait des questions auxquelles je ne pouvais répondre, parce que, d'après toutes les apparences, ma mère se portait parfaitement bien lorsque je l'avais quittée.

Je conduisis le docteur directement à la chambre blanche, où nous trouvâmes en réalité ma mère dans la position même où je l'avais vue dans ma vision. Tout était exact jusque dans les moindre détails. Elle avait brusquement été atteinte d'une attaque de cœur, et elle aurait rendu le dernier soupir si le docteur n'était arrivé à temps.

JEANNE GUYNNE BETTANY.

Le père et la mère de Mme Bettany attestent l'exactitude de ce récit.

Il y a tout lieu de penser qu'une action télépathique a été exercée sur le cerveau de l'enfant par la pensée de la mère au moment où elle a éprouvé cette crise, mais,ce qui est intéressant, c'est que l'influence télépathique, au lieu de s'extérioriser sous forme de vision ou d'audition, a produit la clairvoyance du sujet. Non seulement Mme Bettany a vu sa mère couchée sur le plancher, mais elle a distingué certains détails de la chambre que son imagination ne pouvait lui suggérer. En réponse à des questions qui lui furent posées, elle répondit : « On ne se servait pas de la chambre blanche où je vis ma mère et où je la trouvai ensuite en réalité. Il était tout à fait invraisemblable qu'elle y fut allée. Nous la trouvâmes couchée *dans l'attitude même où je l'avais vue* ; il y avait un mouchoir, garni de dentelles, sur le sol à côté d'elle ; *j'avais vu distinctement* un mouchoir dans ma vision. Il y a d'autres coïncidences de détail que je ne puis indiquer ici ». La vision à distance paraît être bien

établie par ce fait ; nous aurons l'occasion d'en citer d'autres dans la discussion sur les causes qui produisent ce phénomène, qui est beaucoup moins rare qu'on pourrait le penser tout d'abord. Poursuivons notre enquête par l'examen d'un cas de télépathie réciproque, suivant les auteurs anglais, qui est, suivant nous, beaucoup plus probablement un exemple de dédoublement.

Apparition matérialisée d'une personne vivante

Le journal de *La Société de recherches psychiques*, février 1889, rapporte le fait suivant, attesté par le chanoine X. (il désire que son nom ne soit pas publié.) (1)

6 octobre 1888.

Monsieur, comme vous me le demandez, je vous envoie le récit d'événements curieux dont j'ai été témoin. Il y a près de vingt ans, en 1869, j'étais chargé d'une petite paroisse de campagne dans l'ouest du Yorkhire. Au mois d'août de cette année-là, je fus appelé au lit de mort d'une de mes amies qui habitait à S..., ville éloignée de plus de 60 milles. Lorsque j'arrivai chez elle, je fus introduit dans sa chambre à coucher. En entrant, la garde me prévint que mon amie dormait, mais qu'elle se réveillerait sûrement dans quelques instants. Je m'assis, et presque aussitôt mon amie s'éveilla, disant : « Vous ici ! Mais je ne *fais que rentrer* de B..., (ma paroisse). » Quels beaux embellissements vous avez faits dans l'église ! » *Elle se mit alors à énumérer quelques changements très ordinaires que j'avais fait faire la semaine précédente, et dont je n'avais parlé à personne en dehors de ma paroisse.* Je fus fort surpris d'entendre la mourante parler aussi exactement et avec tant de détails de choses qu'elle n'avait jamais vues. Deux ou trois jours après, la personne mourut et j'oubliai toute l'affaire pour quelque temps. Mais, environ un mois après sa mort, j'allais sortir une après-midi pour ma promenade habituelle, lorsqu'une vieille domestique me dit qu'elle voulait me parler de quelque chose qui l'avait beaucoup tourmentée, mais dont elle n'avait pas parlé de peur qu'on ne rît d'elle.

Elle me dit que, le jour où j'allai à S..., elle était dans le chœur de l'église, occupée à préparer une lampe, quand, à son étonnement, elle vit une dame agenouillée dans un coin de l'église. Elle regarda très fixement l'étrangère qui, au bout de quelques instants, se leva et s'en alla par la sacristie ; puis elle ne vit plus rien. Je puis faire ici la remarque que ma domestique m'assura que toutes les portes de l'église étaient fermées à clef quand elle entra.

Alors je me rappelai ce que mon amie m'avait dit sur son lit de mort. Je demandai à ma domestique de me donner une description de la personne qu'elle avait vue dans l'église. Elle m'en fit une excellente, *décrivant même une jaquette curieuse, pleine de poches, qu'elle portait toujours*

(1) *Hallucinations télépathiques*, p. 340.

quand elle allait visiter les pauvres. Alors je lui demandai si elle se souvenait du moment de l'événement ; elle répondit que l'horloge sonnait trois heures lorsqu'elle était entrée dans l'église. C'était le moment précis de mon entrée dans la chambre à coucher de mon amie. Je donnai ensuite à ma domestique un gros paquet de portraits, que j'avais toujours dans un tiroir fermé à clef de mon cabinet, et je lui dis de voir si elle reconnaîtrait la personne qu'elle avait vue dans l'église. Elle examina soigneusement les photographies, et les parcourut jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à celle de la pauvre morte ; elle l'examina de très près, et puis continua à en regarder d'autres, mais revint presque aussitôt à celle-là. « C'est, dit-elle, la personne que j'ai vue dans l'église. » Je répondis : « Pourquoi ne l'avez-vous pas reconnue tout de suite ? » Elle me dit : « La dame que j'ai vue dans l'église était plus maigre et avait la figure plus tirée que dans la photographie ; ses pommettes étaient plus saillantes, et sa mâchoire inférieure avançait, mais je suis sûre que je ne me trompe pas. *Elle me la décrivit telle qu'elle était peu avant sa mort,* et non comme elle était lorsque la photographie avait été faite, alors qu'elle était en bonne santé. Je dois ajouter comme conclusion que ma domestique était la dernière personne du monde capable d'imaginer une telle apparition ; elle n'avait pas un atome d'imagination ; *elle n'avait jamais vu de sa vie mon amie* ; je ne lui avais jamais dit, ni à personne autre, que j'étais allé à S..., ni que j'avais veillé au lit de mort de quelqu'un à ce moment-là. Je n'avais pas de raison pour parler de cela, et je n'en avais pas parlé.

Nous avons, dans ce cas, deux phénomènes qui coïncident rigoureusement. En premier lieu, la vision exacte de la chapelle, avec les changements opérés depuis la dernière visite de la voyante et qu'elle ne pouvait connaître par l'organe des sens, puisqu'elle n'était pas allée dans le pays depuis qu'ils avaient été faits; et, secondement, la vision précise, exacte de la servante, qui reconnaît le fantôme sur un portrait et qui indique même les altérations des traits déterminées par la maladie. La description de la jaquette remplie de poches est aussi bien curieuse. Les auteurs anglais classent ce fait parmi les hallucinations réciproques, mais il n'est pas difficile de voir ce que cette hypothèse a de superficiel et d'incomplet. Quel est l'agent qui aurait produit l'impression télépathique ? La dame et la servante ne se connaissaient pas. Si c'est la dame, comment, de son lit, aurait-elle donné à la servante l'hallucination qu'elle était habillée avec la jaquette qui lui servait à visiter les pauvres ? Alitée depuis longtemps, elle aurait dû, semble-t-il, se montrer en costume de nuit. Mais nous devons penser, à cause des détails qu'elle donne au narrateur, qu'elle s'est positive-

ment rendue en esprit à l'église et que là, elle a été vue par la servante. C'est une sortie périspritale qui s'est effectuée par le désir de visiter encore l'église, et l'esprit s'est créé fluidiquement son vêtement, comme nous le faisons dans les rêves. L'intensité de son action a objectivé, matérialisé sa forme suffisamment pour qu'elle devienne perceptible pour l'œil de la servante. Nous savons que ce phénomène n'est pas très rare (1) et qu'on a pu s'assurer de sa réalité par la photographie et par des moulages.

En résumant sommairement ce que nous venons de dire, il s'en suit qu'un même phénomène, une vision, par exemple, a souvent des causes bien différentes. Elle peut être produite 1° par une hallucination pure et simple ; 2° par une illusion ; 3° par une action télépathique exercée à distance par un vivant ; 4° par clairvoyance ; 5° par le double matérialisé de la personne qui apparaît ; 6° par une suggestion provenant d'un Esprit.

Il nous faudra étudier chaque classe de faits, de manière à fixer les caractères qui les spécifient et tenter de trouver les lois auxquelles ils obéissent. Connaissant les deux auteurs qui participent à l'action télépathique, il est plus aisé de rechercher quel était leur état physique ou psychique au moment même où l'apparition eut lieu. De la sorte, nous pourrons mieux comprendre les lois de la médiumnité qui, certainement, se rapprochent beaucoup des communications spirituelles entre vivants. C'est ce que nous nous proposons d'étudier dans les articles suivants.

GABRIEL DELANNE.

Un jeune prodige musical

M. Ch. Richet a fait au Congrès de psychologie une communication du plus haut intérêt, concernant un jeune enfant de trois ans et demi, nommé Pépito Rodriguez Arriola, qui joue du piano avec un remarquable sentiment musical et qui improvise des airs dont il invente sur le champ l'accompagnement, souvent très riche comme sonorité. Nous reproduisons d'abord la note de M. le professeur Richet, en soulignant les points qui nous semblent dignes

(1) Voir notre ouvrage : *L'âme est immortelle, démonstration expérimentale.*

de fixer l'attention, et nous chercherons ensuite si, comme le dit l'éminent académicien, ce cas est tout à fait inexplicable. Voici d'abord la note qui le concerne (1).

Note sur un cas remarquable de précocité musicale

Les cas de précocité musicale ne sont pas extrêmement rares ; mais nous ne croyons pas qu'il en existe beaucoup qui soient aussi remarquables que celui dont je vais vous entretenir.

On dit que Mozart, à l'âge de 4 ans et demi, jouait déjà d'une manière merveilleuse et qu'il improvisait avec une rare perfection. Mais les documents très authentiques font défaut pour préciser la manière dont il fut instruit ; et comme son père était professeur de piano et excellent musicien, il y a tout lieu de penser que le jeune Wolfgang avait reçu des leçons de son père. Le fait n'est pas nié d'ailleurs, puisque l'on raconte que Wolfgang apprit le piano en assistant aux leçons qui étaient données à sa sœur plus âgée.

Quant aux autres petits enfants qui, encore dans l'enfance jouaient passablement ou improvisaient, les documents manquent à peu près en totalité, et nous nous contenterons de renvoyer à la liste qu'en a donnée Lombroso (l'*Homme de génie* trad. franc.) Encore plus que pour Mozart, les renseignements sont vagues, incomplets et presque fabuleux.

L'enfant que vous allez entendre tout à l'heure (2) est âgé de 3 ans 7 mois et 7 jours (14 décembre 1896 au 21 août 1900). Il s'appelle Pepito Rodriguez Arriola : il est né à la Coruna, petite ville près du Ferrol (Espagne). Il est enfant unique.

En fait d'hérédité, il n'y a rien à noter du côté de son père mort en 1896, doué, paraît-il, d'une très grande mémoire, mais sans aucune aptitude pour la musique. Nul musicien dans la famille paternelle.

Mais, du côté de sa mère, il y a quelques antécédents héréditaires. A l'âge de 5 ans, sa mère jouait fort bien du piano. Sa grand'mère maternelle, à l'âge de 11 ans, jouait de la guitare avec une rare perfection.

Voici ce que raconte sa mère sur la manière dont pour la première fois elle s'aperçut des dons musicaux extraordinaires du

(1) *Revue Scientifique* du 6 octobre 1900, p. 432.

(2) Pepito a été présenté au Congrès de psychologie (21 août 1900).

jeune Pepito ; et je transcris exactement ses paroles. — « L'enfant avait à peu près 2 ans et demi lorsque je découvris pour la première fois, et par hasard, ses aptitudes musicales. A cette époque, un musicien de mes amis m'adressa une sienne composition musicale, et je me mis à la jouer au piano assez fréquemment ; il est probable que l'enfant y faisait attention ; mais je ne m'en aperçus pas. Or, un matin, j'entends jouer dans une chambre voisine ce même air musical, mais avec tant d'autorité et de justesse, que je voulus savoir qui se permettait de jouer ainsi du piano chez moi. J'entrai dans le salon, et je vis mon petit garçon qui était seul et jouait cet air. Il était assis sur un siège élevé, où il s'était mis tout seul, et, en me voyant, il se mit à rire et me dit : *Ccco, mama.* Je crus qu'il y avait là un miracle véritable. » — A partir de ce moment, le petit Pepito se mit à jouer, sans presque que sa mère lui donnât de leçons. tantôt les airs qu'elle jouait elle-même devant lui au piano, tantôt des airs qu'il inventait.

Bientôt il fut assez habile — sans cependant qu'on puisse dire qu'il s'agisse de véritables progrès — pour pouvoir, le 4 décembre 1899, c'est-à-dire n'ayant pas encore 3 ans, jouer devant un assez nombreux auditoire de critiques et de musiciens ; le 26 décembre, c'est-à-dire âgé de 3 ans et 12 jours, il joua au Palais Royal de Madrid devant le roi et la reine-mère.

Il a joué alors six compositions musicales de son invention qui ont été notées ; mais pour ceux qui ne l'ont pas entendu à cette époque, il est assez difficile de dire quelle est la part du transcripteur dans ces morceaux. Toutefois, comme nous l'avons entendu improviser au piano, il paraît probable qu'il s'agit bien là d'invention musicale réelle.

II

Je n'ai que peu de choses à dite sur son intelligence, son caractère, son état physique.

Il a la taille et le poids moyen des enfants de son âge, il n'a aucune tare physiologique ; et sa santé a été toujours excellente.

Il est joli enfant, fort intelligent, très gai. Ses yeux noirs, si noirs que c'est à peine si l'orifice pupillaire peut se voir sur l'iris, sont extrêmement vifs. Toutes ses allures sont rapides, alertes, et je dirais même élégantes au point de vue esthétique. On peut dire qu'il est tout à fait charmant.

Toutefois, il ne m'a pas paru que son intelligence fût très supérieure à celle des enfants de son âge. Il a les plaisanteries, les goûts, les conversations, les jeux des enfants de 3 ans et demi ; il est assez docile ; mais comme on fait tout ce qu'il désire, ou à peu près, cette docilité n'est pas bien surprenante.

Sa mémoire est excellente ; mais elle ne m'a pas semblé, sans que j'aie fait d'enquête bien approfondie, au-dessus de la moyenne.

Il ne sait pas lire, qu'il s'agisse de musique ou d'alphabet. Il n'a pas de talent spécial pour le dessin ; mais il s'amuse parfois à écrire des airs musicaux. Bien entendu, cette écriture n'a aucun sens. Mais il est assez amusant de le voir prendre un petit papier, faire en tête du papier un griffonnage (qui signifie, paraît-il, la nature du morceau, sonate, ou habanera, ou valse, etc.), puis au-dessous figurer des lignes qui seront les portées, avec un gribouillage qui veut dire clef de sol, et des lignes noires qui, assure-t-il, sont des notes. Il regarde ce papier avec satisfaction, le met sur le piano, et dit : Je vais jouer cela ; et en effet, ayant devant les yeux ce papier informe, *il improvise d'une manière étonnante.*

Pour étudier méthodiquement la manière dont il joue du piano, je distinguerai l'exécution, l'invention, la mémoire.

A. *Exécution.* — L'exécution est enfantine ; on voit qu'il a imaginé de toutes pièces, sans aucunes leçons, tout son doigté. Cependant ce doigté est très habile, autant que le permet la petitesse de sa main qui ne peut faire une octave. Il a imaginé alors, — ce qui est curieux, — de remplacer l'octave par des arpèges adroitement exécutés et très rapides. Il joue des deux mains. Souvent il croise les deux mains pour certains effets ou certaines harmonies. Parfois aussi, comme les pianistes renommés, il lève la main très haut en l'air, avec le plus grand sérieux, pour la faire retomber sur la note juste. *Il n'est pas probable que cela lui ait été appris* ; car dans le jeu de sa mère, jeu qui est très honorable, mais, sans rien de plus, il n'y a rien d'analogue. Il peut faire des traits, avec une agilité parfois étonnante et une vigueur surprenante chez un enfant de cet âge. Mais, malgré toutes ces qualités, il faut bien avouer que cette exécution est inégale. Il bafouille pendant une demi-minute, puis tout d'un coup, *comme s'il était inspiré* (c'est l'expression dont se sert sa mère, et je n'en trouve pas de meilleure), il se met à jouer avec agilité et précision.

Je lui ai entendu jouer des morceaux assez difficiles, une « Habanera » galicienne, et la « Marche turque » de Mozart, avec une extrême habileté dans certains passages.

Un point est à remarquer, c'est qu'il ne peut bien jouer que sur son piano, lequel, il faut bien l'avouer, malgré les tentatives de nombreux accordeurs, est un instrument exécrable, qui relève plutôt de la chaudronnerie que de l'art musical. Sur tout autre piano il ne peut rien faire. J'ai essayé vainement de décider, lui ou sa mère, à faire des tentatives sur un moins mauvais appareil. Ces essais ont été désastreux, et sur tout autre piano que le sien, son jeu (quand il consent. après de longues supplications, à jouer), est criblé de fausses notes.

Mais, sur son affreux piano, il est vraiment d'une habileté presque miraculeuse, relativement à son jeune âge, bien entendu.

Pourquoi cette spécialisation ? Je ne saurais le dire. J'avais pensé d'abord qu'il avait pour la couleur, la forme, l'aspect spécial des touches de son piano, des sortes de *points de repère*, analogues à ces *points de repère* qu'on a signalés dans certains cas de somnambulisme. Le mécanisme mental est peut-être le même, et la couleur et la forme spéciale des touches de son piano correspondent peut-être chez lui à des sensations auditives spéciales.

Pourtant cette explication ne peut être maintenue, car *il joue dans l'obscurité presque aussi bien qu'à la lumière, et il ne regarde pas les touches quand il joue.*

Donc c'est, selon toute apparence, le son spécial et hideux de son piano accoutumé qui éveille en lui telles ou telles idées musicales, et comme une succession totale de notes et de symphonies.

Plus que le doigté, l'harmonie est tout à fait extraordinaire : il trouve presque toujours l'accord juste ; et, s'il hésite, comme cela lui arrive au début d'un morceau, il tâtonne quelques secondes ; puis, se reprenant, il trouve l'harmonie vraie. Ce n'est pas une harmonie bien compliquée, et il s'agit presque toujours d'accords assez simples. *Mais quelquefois il en invente de tout à fait surprenants.*

A vrai dire, ce qui est le plus stupéfiant, ce n'est ni le doigté, ni l'harmonie, ni l'agilité, mais l'expression. Il a une richesse d'expression étonnante. Qu'il s'agisse d'un morceau triste, ou gai, ou martial, ou énergique, *l'expression est saisissante.* J'ai fait jouer une fois à sa mère le même morceau qu'à lui : elle le jouait assuré-

ment beaucoup mieux, saus fausses notes, ni hésitations, ni tâtonnements, ni reprises, mais le petit bébé avait beaucoup plus d'expression que la mère.

Souvent même cette expression est si forte, si tragique même, dans certains airs mélancoliques ou funèbres, qu'on a la sensation que Pepito ne peut pas, avec son doigté imparfait, exprimer toutes les idées musicales qui frémissent en lui : *de sorte que j'oserais presque dire qu'il est bien plus grand musicien qu'il ne paraît l'être.*

B. *Mémoire.* La mémoire musicale est très développée chez lui. Ce petit garçon de 3 ans et demi sait une vingtaine de morceaux par cœur, et il les sait tout entiers, harmonie et mélodie.

Si étonnant que ce soit, je n'insiste pas ; car c'est peut-être sur ce point que la précocité musicale des enfants prodiges s'est surtout manifestée. Seulement il faut bien savoir qu'il a appris tous ces morceaux uniquement par l'audition, sans avoir été, comme les enfants qui prennent des leçons, *seriné* par un professeur. D'ailleurs il est très rebelle aux leçons que sa mère veut lui donner, et il ne souffre pas qu'on le corrige. Naturellement, sa mère, qui est en admiration devant lui (ce qui se conçoit bien d'ailleurs), n'ose plus rien dire quand il se refuse à changer quelque chose à sa manière habituelle, et quand il ne consent pas à étudier ou à travailler.

Elle ne l'a jamais poussé à travailler, le laissant parfaitement libre de faire ce qu'il veut. Ce en quoi je ne puis m'empêcher de dire qu'elle a parfaitement raison. Ce serait une pitié que de donner un vulgaire professeur de piano à cette merveilleuse organisation musicale. Tantôt on ne peut le décider à quitter le piano ; tantôt, et le plus souvent, il s'obstine à ne pas vouloir se mettre à jouer. Ce sont alors des supplications, des promesses, des diplomaties extraordinaires. On voit que, dans ces conditions, il n'est pas probable qu'il ait jamais étudié régulièrement. Pour ma part, ayant assisté souvent à ces scènes, je suis convaincu qu'il n'a jamais fait dans sa petite existence, dix minutes d'études méthodiques de piano, dans le sens qu'on donne à ces études pour les petites filles de 8 ans qui font des gammes interminablement, et douloureusement pour tout le monde, pour leurs professeurs, pour elles-mêmes, et pour tous ceux qui sont exposés à les entendre.

J'ai essayé de voir comment on peut lui faire apprendre un air musical. Il suffit de lui jouer au piano deux ou trois fois une tren-

taine de mesures, et c'est fini ; il se met sur le tabouret et joue l'air qu'il vient d'entendre. Il parait que c'est définitif, et sa mère assure qu'il n'oublie plus jamais ce qu'il a joué une fois.

Non seulement il joue les morceaux qu'il vient d'entendre jouer au piano, mais encore il peut, quoique avec plus de difficulté, jouer au piano les airs chantés qu'il a entendus. *C'est merveille de lui voir alors trouver, imaginer, reconstituer les accords de la basse et de l'harmonie, comme pourrait le faire un musicien habile.* Dans une expérience faite récemment, un de mes amis lui a chanté une mélodie très compliquée. Après l'avoir entendue cinq à six fois, il s'est mis au piano, disant qu'il s'agissait d'une habanera, ce qui était vrai, et il l'a répétée, sinon tout entière, au moins dans ses parties essentielles.

C. *Invention.* — Il est souvent bien difficile quand on entend un improvisateur de dire ce qui est invention et ce qui est reproduction par la mémoire d'airs et de morceaux déjà entendus. Toutefois, il est certain que lorsque Pepito se met à improviser, il n'est presque jamais à court, et il trouve souvent des mélodies extrêmement intéressantes qui ont paru plus ou moins nouvelles à tous les assistants. Il y a une introduction, un milieu, une fin. En même temps une variété et une richesse de sonorités qui peut-être étonneraient, s'il s'agissait d'un musicien de profession ; *mais qui, chez un enfant de 3 ans et demi, deviennent absolument stupéfiantes.*

Ce n'est pas que les airs inventés par Pepito soient des œuvres supérieures. Bien entendu, c'est extrêmement faible, comme musique originale ; et je ne crois pas, comme l'a dit un journaliste humoristique, qu'on puisse publier ces compositions : il y a des répétitions, des enfantillages; et l'exécution (toujours très inférieure, j'en suis certain, à sa conception musicale) est parfois singulièrement défectueuse. Fausses notes, bafouillage, arrêts ; il y a tout cela ; mais on avouera qu'en présence d'un cas aussi étonnant, presque unique, il faut tenir peu de compte des éléments défectueux. Ce qui intéresse, c'est ce qu'il fait de bon et de très bon ; non ce qu'il fait de médiocre ou de mal. Or, dans les meilleures parties de ses improvisations, il est quelquefois excellent, ayant des idées, des combinaisons de rythme à un autre, des changements de ton, même des *leitmotiv*, amenés avec art, *comme si un vrai musicien lui dictait ces petits chefs-d'œuvre* (passagers, mais réels), *et dignes d'être constatées.*

III

Toutes les personnes, compétentes ou non en musique, qui ont entendu Pepito ont été unanimes à ne pas comprendre par quel véritable prodige, dans un cerveau si jeune, pouvait exister cette admirable intelligence musicale. A supposer que mille jeunes gens de 18 ans, n'ayant jamais appris la musique, passent six mois à ne pas faire autre chose que d'étudier le piano, il n'y en aurait pas un seul peut-être qui serait capable d'égaler pour l'exécution et l'invention le petit Pepito.

En présence de pareils faits toute explication est impossible. Mais il est bon de les constater. La science psychologique n'est pas assez avancée pour dépasser la simple constatation du phénomène.

Quant à l'évolution ultérieure du talent de Pepito, il faut être plus réservé encore, s'il se peut, que pour l'exposition de sa mentalité. Espérons, ce qui est possible après tout, que son génie musical ira en grandissant et qu'on n'assistera pas à ce douloureux spectacle, trop fréquent, hélas! d'un enfant prodige qui n'est qu'un homme médiocre.

Surtout — et c'est le conseil que nous nous sommes permis de donner à sa mère, — il ne faut exercer aucune pression sur son développement intellectuel, afin de permettre à son organisme physique de se développer pleinement et librement. Tout surmenage serait funeste. Peut-être même ne serait-il pas sage de lui donner des leçons de piano, selon le rite accoutumé.

Ch. RICHET

*
* *

Il est évident que si l'on se borne aux théories matérialistes, toute explication est impossible. L'hérédité ne peut être invoquée ici, car seule la mère sait jouer du piano, mais il ne paraît pas que son éducation musicale s'étende au-delà, et qu'elle connaisse l'harmonie. Comme on ne peut transmettre ce que l'on ne possède pas, il faut chercher en dehors de l'hérédité, la cause du précoce génie musical montré par le jeune Pepito, car, suivant l'adage matérialiste, rien n'est dans l'esprit qui n'ait d'abord passé par les sens.

La théorie spirite peut fournir deux explications de ces cas, suivant qu'on verra dans le jeune prodige un médium musicien, ou la réincarnation d'un grand artiste ou compositeur, qui révèle dès

son bas âge, un glorieux passé. Peut-être ces deux hypothèses ne s'excluent-elles pas, et doit-on n'être pas absolu.

Cependant, il semble qu'en analysant les faits avec soin, on doit pencher plutôt vers la réincarnation, parce que c'est l'explication la plus adèquate, lorsqu'il s'agit de ces enfants qui nous étonnent par le développement prématuré d'une de leurs facultés. La médiumnité est essentiellement intermittente; elle ne se manifeste pas à la volonté du médium ; elle a pour caractère d'être spontanée et présente des lacunes, tandis qu'il semble que le talent du jeune Pepito lui est bien personnel. Les œuvres qu'il improvise sont extrêmement faibles comme musique originale, ce qui étonnerait si la mélodie lui était dictée par une haute intelligence étrangère. Il hésite, tâtonne, bafouille, hésite, s'arrête, toutes choses qui n'auraient pas lieu s'il n'était qu'un merveilleux instrument. On sent l'effort de son intelligence en lutte contre la faiblesse de son organisme trop peu développé et rebelle, mais qui se fait jour, par instant, avec un éclat tout à fait extraordinaire. Ce qu'il faut noter également, c'est que le jeune prodige est prêt à répéter à tout instant un air qu'i vient d'entendre, ce qui semble indiquer que c'est bien lui qui travaille, qui retient les airs. Enfin, si nous adoptons ce principe de logique qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité, il semblera peut-être plus rationnel de voir dans cet exemple, un cas de réincarnation, plutôt que l'intervention d'un esprit sans cesse aux ordres du jeune Pepito ou de sa famille, et se soumettant docilement à tous les caprices des assistants. Quoi qu'il en soit, voici encore un de ces faits, devant lesquelles la science officielle s'arrête déconcertée et avoue son impuissance, alors que le spiritisme donne des solutions claires et logiques, qui montrent l'importance et la hauteur de son enseignement.

BECKER.

La lumière du rêve

A mon ami, Alexandre Delanne

D'où vient cette clarté douce et mystérieuse,
Eveillant du passé la mémoire oublieuse

Que j'aperçois dans mon sommeil ?
Cependant c'est la nuit avec son épais voile,
Nul rayon à mes yeux ne vient d'aucune étoile,
Ni d'aucun terrestre soleil.

Les phosphènes ont fui de mes paupières closes.
C'est donc l'âme qui voit dans la forme des choses
Un monde pour nous irréel :
Des pays déjà vus reproduits dans le rêve,
Des mers aux flots berçants soupirant sur la grève,
Des clous d'or dans un autre ciel ;

Les gorges et les monts de lointains paysages,
L'émeraude des prés, les bois aux frais ombrages,
L'écume blanche des torrents,
Le lac dont le miroir reflète les collines,
Où des troupeaux pensifs au chant de leurs clarines
Près du pâtre vaguent errants.

Mais voici qu'apparaît dans sa toge romaine
L'intime compagnon d'une époque lointaine,
Messager de lieux inconnus,
Celui que le voyant, en son divin délire,
Vit droit, à nos côtés, dans un demi-sourire,
Lever sur mon front ses bras nus.

Son nom est *Amicus*. Tout le reste est mystère.
Mais son âme n'est pas à mon cœur étrangère,
A ce nom romain j'ai pâli ;
Et, soudain, ma mémoire indolente et revêche,
Dans le songe enchanté perça comme une flèche
Les brumes du mortel oubli.

Et je me ressouviens des strophes dont la rime
S'ouvrait comme une fleur, lorsque la Muse intime,
Pleine de chaste volupté,
Sous les traits d'une femme, adorablement belle,
Lui parlait des beaux jours d'existence immortelle
Pour des amours d'éternité.

Elle voulait savoir vers quels cieux de la tombe
L'âme dirigerait son aile de colombe,
Avant son retour parmi nous :
Si la nature enfin, notre éternelle amante,
Comme ici, répandait sa sève fécondante
Au pays où nous irons tous,

Dès que ce souvenir eût pénétré mon âme,
Dans la projection fluide d'une flamme
Opalisant tout le décor,
Au sourire de grâce et de mélancolie,
Je reconnus la vierge pâle d'Italie.
Lisant ces vers de sa voix d'or :

« Toi, qui sur la colline albanaise reposes,
« Ami, fidèle Esprit que je sens près de moi,
« Dis nous si l'au-delà voit refleurir les roses
« Au pays merveilleux qu'entrevoyait ta foi.

« Dis-nous s'il est des monts que caressent les brises,
« Des sites verdoyants et des lacs aux flots bleus,
« Si les âmes là-bas, comme ici, sont surprises
« De voir au firmament tant d'astres radieux.

« Si la reine des nuits qu'adore le poète
« Argente les coteaux de ses pâles rayons,
« Et quand le gai soleil á paraître s'apprête,
«Des nuages vermeils dorent les horizons.

« Si la terre où tu vis produit des fleurs aimées,
« Des bois silencieux, et si les habitants
« Respirent, comme nous, les senteurs embaumées
« Qu'exhalent dans la nuit nos terrestres printemps.

« Si les mers que l'on voit aux nôtres sont pareilles,
« Tentant le voyageur par leurs flots azurés,
« Si sur les monts déserts butinent les abeilles,
« Si les blancs papillons voltigent dans les prés.

« Si les sphères roulant aux plaines infinies,
« Dont nul ne peut tracer l'insondable chemin,

« En vibrant dans l'éther rendent des harmonies,
« Sous l'invisible archet de l'artiste divin.

« Si tous les disparus, à leur prochaine aurore,
« Lorsque leurs yeux fermés s'ouvrent aux nouveaux jours,
« Par un don généreux du ciel gardent encore
« Le souvenir si doux des premières amours ! »

Et cette vision impalpable de l'être
D'ineffable beauté que je vis apparaître,
Sorti des limbes du passé,
Attestait, au tournant de la route gravie,
Que l'amour d'Amicus, survivant à la vie,
De son cœur n'était pas chassé.

L'âme dans le néant n'est pas ensevelie ;
De fait, rien n'est bien mort que ce que l'on oublie,
Suivons l'épreuve jusqu'au bout.
Encore faudra-t-il que le passé paraisse
Avec de nouveaux sens pour une autre jeunesse :
Usure d'habit, voilà tout.

Le temps vers l'horizon prochain qui se dérobe
Nous conduit doucement. N'accrochons pas sa robe
Dans le but de le retenir ;
Sur ses pas nous entrons dans un domaine immense,
Où la vie est plus belle, où le bonheur commence,
D'où chacun pourra revenir.

Interrogeons pourtant la science hautaine :
D'où vient cette lumière, inconnue et lointaine
Que notre soleil n'émet pas,
Ce rayon incréé d'aube crépusculaire,
Perçu par le rêveur dans la nuit solitaire,
Qui semble éclairer le trépas ?

J'attends, très cher ami, que le savant réponde,
Pour moi, cette clarté nous vient d'un autre monde
Sans le ministère des sens,
Du monde de l'esprit, de l'âme, des pensées,

Du rêve évocateur d'existences passées,
Du monde où vivent les absents.

FIRMIN NÈGRE.

La Médiumnité guérissante

Nous nous proposons de publier une série d'articles dus à un philosophe éminent, trop peu connu de notre génération, André Pezzani. C'était un esprit méthodique et précis, qui a fait du spiritisme une excellente étude, en l'envisageant sous ses aspects les plus divers. Malheureusement, ses articles, dispersés dans des publications qui ont cessé de paraître avant la guerre de 1870, sont pour ainsi dire introuvables aujourd'hui ; c'est pourquoi nous sommes heureux de faire connaître ceux qu'il a consacrés à la médiumnité guérissante. Cette étude très documentée ne s'appuie que sur des faits bien observés, empruntés aux auteurs les plus dignes de foi, de sorte qu'elle jette un jour nouveau sur les rapports du monde invisible avec le nôtre. Ce puissant penseur a publié un livre sur la pluralité des existences, qui reste le recueil le plus complet des théories philosophiques favorables à cette conception, émises par les écrivains les plus célèbres de l'antiquité et de nos jours.

Nous négligeons un peu trop nos devanciers, qui ne méritent pas cette indifférence, car du vivant d'Allan Kardec, il y avait toute une phalange d'écrivains de talent qui ont défriché le terrain, et nous ont ouvert les voies que nous suivons actuellement. Nous aurons l'occasion de citer plus fréquemment les écrits des Pezzani, des Pierrart, des Dambel, des Chapelot, des Bonnemère, des Vallès et des Tournier, et l'on constatera qu'ils ne le cèdent en rien aux meilleurs travaux contemporains. Les articles qui suivent ont été empruntés au journal lyonnais *La Vérité*, et ont paru dans le courant de l'année 1866.

*
* *

Dans le temps que l'empereur Vespasien se trouvait à Alexandrie d'Egypte, deux hommes du peuple, l'un affligé d'une maladie d'yeux, et l'autre qui ne pouvait se servir de sa main, vinrent se prosterner devant lui, lui demandant avec de grands cris de les

guérir, suivant l'avertissement qu'ils disaient en avoir reçu de leur Dieu Sérapis, en appliquant à l'un de la salive sur les yeux, et touchant la main de l'autre avec le pied.

Vespasien rit d'abord de cette proposition, et la regarda comme une moquerie, car il craignait qu'on l'accusât de vanité. Mais, pressé par les instances des malades, et encouragé par les flatteries de ses courtisans, il fit examiner par les médecins, si cette cécité et ce mal de main n'étaient pas de nature à céder à la puissance humaine. Les médecins, après un court débat, déclarèrent que la faculté de voir n'était pas entièrement détruite dans le premier, et qu'il était possible qu'elle lui revînt, si on écartait ce qui lui faisait obstacle, et que la main débilitée du second pouvait également être rétablie, si on y appliquait une force salutaire ; que c'était là peut-être la volonté des Dieux, qui avaient daigné choisir l'auguste empereur pour ce ministère de grâce, et qu'après tout, s'il réussissait, la gloire de la guérison lui en reviendrait tout entière, tandis que la honte, s'il échouait, ne serait que pour ces misérables. Alors Vespasien, la joie sur le visage, et croyant qu'il n'y avait rien qui dût céder à sa fortune, fit, au milieu de la multitude attirée par la nouveauté du spectacle, ce qu'on demandait de lui ; et aussitôt la lumière fut rendue à l'aveugle, et l'usage de la main à l'estropié (1).

Tacite ajoute que ceux qui avaient été témoins de ce prodige, l'attestaient encore de son temps, alors qu'il n'y avait pour eux aucun intérêt à mentir.

Nous nous bornerons à ce fait bien constant, rappelant pour mémoire les guérisons d'Apollonius de Tyane, dont nous avons parlé dans le *Spiritisme de l'antiquité,* pour mémoire aussi, les guérisons bien autrement éclatantes et spontanées de notre divin Messie et de ses apôtres à qui il en avait transmis le don. Nous allons prendre des exemples, pour les temps modernes, dans les magnétiseurs et dans les non-magnétiseurs, pour nous arrêter plus spécialement sur un médium-guérisseur par excellence, le prince De Hohenlohe, au sujet duquel nous multiplierons les témoignages, au risque même de nous répéter, et dans le but de mettre sous un jour irrécusable, les facultés merveilleuses dont il était doué de provoquer l'assistance

(2) Tacit. hist. lib. IV, cap. 81.

des esprits supérieurs comme aide dans les guérisons qu'il voulait opérer par la prière et l'invocation pieuse du secours d'en haut.

Le comte de Beaumont Brivazac, grand magnétiseur, rapporte sur les consultations des somnambules, dans son cours inédit de magnétisme, une histoire assez extraordinaire, que nous transcrirons sur l'autorité du docteur Ricard. Il dit que la demoiselle Adeline Dufaut, qui habitait Agen, consultée en somnambulisme par une dame qui souffrait de violentes douleurs spasmodiques, assura qu'elle voyait sur le coteau de Mont-Grand, situé à une demi-lieue de la ville, une plante d'une odeur très forte qui, appliquée en cataplasme, devait guérir immédiatement cette dame; et comme on lui demandait si elle pourrait reconnaître cette plante lorsqu'elle serait éveillée, elle répondit que oui, si son magnétiseur l'y obligeait. (1).

Là-dessus on la réveille, et, revenue à son état habituel, elle déclara qu'elle ne se souvenait de rien, sinon qu'elle avait rêvé d'une certaine herbe, dont elle sentait encore, ajouta-t-elle, la forte odeur, et qu'elle décrivit dans les mêmes termes qu'elle l'avait fait durant le sommeil magnétique. Conduite le jour suivant sur les lieux dans l'état de veille, et invitée à chercher cette herbe, elle dit bien qu'elle en sentait l'odeur, mais elle ne put la trouver qu'après qu'elle eut été remise dans l'état de somnambulisme où elle était lorsqu'elle en avait eu connaissance. C'était le psoraléa bituminosa de Linné. On en fit un cataplasme qui, ainsi qu'elle l'avait prédit, guérit dès le lendemain, la malade des douleurs spasmodiques dont elle souffrait (2).

Il est évident qu'il y a, dans la désignation si précise du lieu où se trouvait la plante à laquelle était attachée la guérison, une vue à distance, et non une communication de pensée. Des cas de guérison à distance sont aussi cités dans plusieurs traités de magnétisme; dans ce nombre, nous mentionnerons ce que dit le même docteur, qu'il a guéri en trois séances, par la magnétisation, un fiévreux qui se trouvait à trois lieues, ou douze kilomètres de l'endroit où il avait sa demeure, qu'il n'avait jamais vu, et qu'il ne connaissait que

(1) Voir dans l'ouvrage de Camille Flammarion : L'*Inconnu et les problèmes psychiques,* l'indication d'une plante médicinale qui pousse en Océanie, p. 500.

(2) Voir la *Vérité* du 12 août 1866. Numéro 25, article Variétés.

sur le rapport d'un frère avec lequel il s'était entretenu seulement une demi-heure. C'est à l'occasion de ces empiriques, qu'on a nommés toucheurs, et qui semblent, dit-il, avoir reçu du ciel le don de guérir par leurs attouchements, certaines maladies, qu'il rapporte sa guérison si prompte. Il a eu l'occasion de connaître particulièrement l'un de ces toucheurs, pauvre et bienfaisant laboureur, qui, quoique dans un état voisin de l'indigence, n'acceptait aucune rétribution pour les nombreuses cures qu'il faisait. Toute sa médecine se bornait à poser les mains sur la partie souffrante, en balbutiant quelques prières et faisant le signe de la croix, après quoi il avait coutume de congédier les malades en leur disant : « Allez, mon fils ou ma fille, soyez guéri, et que rien ne vous gêne plus dans trois jours » ; et dans trois jours, les glandes, les tumeurs, les fièvres étaient guéries. Instruit par ce médecin du village, du secret des moyens qu'il employait, le docteur voulut essayer lui-même d'en faire usage, et obtint en effet, quelques résultats ; mais en général, il avoue qu'il réussissait mal, parce que la foi, dit-il, lui manquait, et, après quelques tentatives peu fructueuses, il préféra s'en tenir à la pratique ordinaire du magnétisme qui lui procurait plus aisément les mêmes effets (1).

Il y a, dans les montagnes des Vosges, au rapport d'un médecin de Plombières, qui a traité lui-même et est parvenu à détruire, par le seul magnétisme, un panaris qui entamait les tendons et le périoste du doigt, de simples paysans qui guérissent le charbon et la pustule maligne, par l'application répétée de leur pouce, mouillé de salive, sur l'endroit de la tumeur.

On raconte qu'un prêtre de ces contrées, qui avait refusé l'absolution à un de ces guérisseurs, sur le soupçon qu'il en avait conçu d'un commerce illicite avec le démon, ayant été, à quelque temps de là, attaqué lui-même de la pustule maligne, se vit obligé d'avoir recours à la mystérieuse science de son pénitent, et que celui-ci, mettant à profit ses avantages, consentit à s'employer pour le guérir, mais y posa la condition qu'il pourrait à l'avenir, en sûreté de conscience, user de la même faveur et de la même charité pour d'autres (2).

(1) *Traité théorique et pratique*, 11e partie, XII leçon, p. 420-424.
(2) Rapports et discussions, note XIV, p. 340.

Les guérisons de ces toucheurs se faisaient très simplement, sans somnambulisme ni aucune magnétisation quelconque ; et ce n'est point le seul exemple que nous ayons de semblables cures et de consultations, où la pratique du magnétisme n'est pour rien.

L'une des facultés les plus extraordinaires, dont jouissait Euphrasine Bonneau, la cataleptique du docteur Barrier, était la puissance de connaître et de sentir par un sens intérieur les souffrances des autres ; elle donnait, écrit le docteur, des consultations aux malades avec une grande sûreté de tact et une facilité surprenante ; et il en cite pour exemple ce qui arriva à un médecin de ses amis, à qui la cataleptique, dès le premier moment qu'il se présenta dans sa chambre, dit qu'il avait mal dans le fond de la bouche, à la gorge et à la tête, ce qui était vrai, et qu'il fallait qu'il se fît une tisane avec des fleurs de chèvre-feuille et des sommités de ronce, arguisée avec un filet de vinaigre (1).

Le docteur Ricard parle encore, à l'occasion des toucheurs, d'un certain Lafforgue, chef de bataillon retraité à Pau, « vieux et excellent magnétiseur », qui ne se servait jamais de somnambule dans le traitement des maladies, et n'administrait dans ses pratiques que le magnétisme simple et l'eau magnétisée. Dès qu'un malade mettait le pied sur le seuil de sa porte, il connaissait, à ce qu'on assure, immédiatement de quelle affection il était atteint, et pouvait préciser l'époque où sa guérison, si elle était possible, aurait lieu ; et quand il lui avait seulement touché la main, il savait si ce malade avait bien ou mal sommeillé pendant la nuit précédente, s'il avait fait une bonne ou une mauvaise digestion, ce qu'il avait pris, les crises qui pouvaient lui être survenues et les autres circonstances de sa maladie.

Ce Lafforgue, au sentiment du docteur, était le plus fort en magnétisme qu'il connût (2) car, à l'office vulgaire du magnétiseur, il réunissait encore à sa personne, par un rare privilège, celui de somnambule et de devin sans somnambulisme.

(*A suivre.*) ANDRÉ PEZZANI.

---

(1) Rapports et discussion. Note XIV, p. 370.

(2) *Traité théorique et pratique.* XII[e] leçon, page 427.

La résurrection de la chair

La résurrection de la chair n'a pas toujours été entendue par tous les théologiens, au sens grossier, enfantin et matériel que l'on sait, c'est-à-dire que les hommes reprendraient les mêmes os, les mêmes cartilages, le même corps que celui dans lequel ils avaient habité sur la terre. Dans un ouvrage assez remarquable (1) M. Dorient combat par des raisonnements très sensés cette fausse manière de voir, et ce qu'il y a de notable, c'est que cet auteur est un catholique ultra, un orthodoxe farouche qui a employé quatre volumes (2) pour soutenir que tous les faits du magnétisme spiritualiste étaient dus à Satan et à ses acolytes. C'est donc un adversaire dont nous excipons, et si par ses arguments il se rapproche complètement des enseignements du spiritisme sur le périsprit et la résurrection de la chair, on pourra en conclure qu'il a été, à son insu et sans le vouloir, un précurseur de nos doctrines. Les citations que nous allons faire seront donc très péremptoires. Il parle des corps glorifiés des bienheureux et s'exprime ainsi :

« Cette glorification des âmes justes a été admise, au sein même de l'ancien paganisme, par Porphyre et les néo-platoniciens dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Elevés au milieu de notre foi, ces derniers adeptes de la philosophie, tout en croyant à une métempsychose pour les âmes du plus grand nombre des hommes, étaient persuadés que celles des gens de bien, éternellement heureuses dans le sein de Dieu, ne devaient plus être réunies aux substances de la terre. et que les corps n'auraient plus aucune part dans le bonheur dont elles devaient jouir dans l'incorruptibilité. (3) C'était aussi l'opinion de plusieurs des anciens docteurs les plus accrédités parmi les juifs, que les âmes toutes seules devaient s'élever à la béatitude éternelle. (4)

« Telle est la doctrine que la considération des faits nous porte à croire seule fondée et véritable. Mais il faut convenir que ce n'est pas

(1) Dorient. *Destinées de l'âme.*

(2) Dorient. *Accomplissement des prophéties.*

(3) St Augustin — *De civit. Dei*, lib. XXII. cap. XII. n°2.

(4) Voyez dissertation citée sur la résurrection des morts dans la Bible de Vaud.

l'opinion commune qui est admise par la généralité des chrétiens : celle sur laquelle le clergé insiste dans ses livres et dans ses enseignements, la seule que le peuple reçoive et qu'il proclame comme un dogme incontesté de l'Eglise, est que nous ressusciterons pour une autre vie avec les mêmes corps que nous avons animés dans la vie présente, et que nous entrerons avec ces corps en possession de la félicité du ciel. »

Voyons comment M. Dorient renverse cette opinion grossière et insoutenable :

« L'expression de résurrection de la « chair » qui se trouve dans le symbole des apôtres, ne signifie, dans notre opinion, rien de plus que la simple résurrection des hommes. Le fameux passage du livre de Job où il est dit, « qu'il voit bien qu'il ressuscitera de la terre au dernier jour, qu'il se couvrira de nouveau de sa peau et qu'il verra Dieu dans sa chair » (1), ne nous paraît pas avoir une signification plus précise. Ce n'est là qu'une manière de parler, c'est une expression appropriée à notre faiblesse et conforme à nos idées communes ; comme lorsque Moïse dit : « Dieu a formé deux grands luminaires, » le soleil et la lune (2), quoique la lune ne soit qu'une planète assez petite en comparaison d'une multitude d'autres astres qui remplissent l'espace et dont Moïse ne dit rien, mais c'est qu'elle paraît grande et importante par rapport à notre demeure terrestre. De même il nous semble que la résurrection se devra faire du sein de la terre, quoique l'âme vraisemblablement n'y soit pas. Et la même chose peut se dire de la vision d'Ezéchiel sur les os desséchés qui se recouvrirent de chair et recommencèrent à vivre (3) : cette vision, qui n'est dans le sens direct qu'une allégorie pour signifier la nouvelle vie et la régénération que l'effusion de l'Esprit devait apporter à la terre, avait pour objet particulier, ainsi que saint Jérome et tous les commentateurs l'ont compris, de figurer par des signes sensibles le rétablissement de la maison d'Israël sous le règne de Moïse, que le prophète désigne sous le nom de David, qui veut dire bien-aimé. Tous les passages d'Isaïe qu'on allègue sur le même objet, et dans lequel il

(1) Job. Chapit. XIX. v. 25, 26,
(2) Genèse. Chap. I. v. 16
(3) Ezéchiel — Chap. XXXVII.

est parlé d'une résurrection des morts n'ont pas dans la réalité un autre sens.

« Aucun texte formel de l'écriture n'établit donc la résurrection de la chair dans le sens d'une régénération matérielle, ainsi qu'on veut l'entendre. Car à peine osons-nous citer l'étrange preuve que l'on prétendrait trouver de cette résurrection dans la promesse que le Seigneur fait à ses disciples, « qu'il ne tombera pas un cheveu de leur tête » ; puisqu'il est chair, et que tout le monde aussi le peut comprendre, que ce n'est encore ici qu'une figure et une manière de parler, pour exprimer la providence attentive de Dieu sur les âmes qui lui sont fidèles ».

On voit par là qu'un catholique ultra et démonophobe combat aussi la résurrection au sens grossier. Il y a plus, M. Dorient pense que le corps ressuscité de Jésus n'était pas matériel, mais tout spirituel. Voici ses raisonnements fort curieux.

« Dans le corps ressuscité du Sauveur, nous apercevons bien les apparences des corps matériels, mais nous n'en reconnaissons pas les qualités. La première des qualités de ces corps, ce qui les constitue proprement matière, c'est d'être étendus et impénétrables ; et le corps ressuscité du Sauveur *pénètre, au contraire les murailles : il entre dans le cénacle « les portes étant fermées »* (1) ; il sort du tombeau « comme il sortit, dit le père de Ligny, du sein de sa mère, sans ouverture ni fracture, ni déplacement ».

« Il y a plus : c'est que le corps du Sauveur ressuscité semble être un corps d'emprunt pris par lui dans les milieux fluidiques qui l'entourent. Il apparaît à Madeleine, et Madeleine le prend d'abord pour un jardinier, et elle ne le reconnaît qu'à la voix du bien-aimé Maître qui l'appelle (2) ; il apparaît aux disciple d'Emmaüs, et ils ne le reconnaissent qu'au moment où, bénissant le pain, ils s'évanouit de devant leurs yeux (3) ; il apparaît aux deux apôtres Pierre et Jean sur les grèves du lac de Tibériade, et ils le reconnaissent si peu au son de sa voix et aux propres traits de son visage, qu'ils devaient pourtant si bien connaître, qu'après la pêche miraculeuse, par laquelle il s'était si visiblement manifesté, saint

(1) St-Jean — Chap. XX. v. 19 et v. 26.
(2) Saint Jean. — Chap. XX, v. 15 et 16.
(3) Saint Luc. — Chap. XXIV, x, 30 et 31.

Jean est encore obligé de dire au prince des apôtres que c'est le Seigneur lui-même (1). « Il leur apparaissait donc sous une autre figure », dit le Père de Ligny (2), qui voudrait expliquer cette apparence, « qui leur dérobait son vrai corps, par une secrète action de sa puissance qui aurait suspendu leur mémoire (3) ».

« Il est bien clair que, par de tels systèmes, on expliquera tout. Mais si l'on veut s'en tenir aux faits mêmes que l'Evangile rapporte il semblera assez rationnel de conclure que le vrai corps du Sauveur ressuscité n'était guère moins voilé sous les apparences en lesquelles il se montrait à ses disciples, qu'il ne l'est sous les sacrées espèces de l'Eucharistie. Car son vrai corps n'était point ce que les apôtres voyaient, comme leur récit en fait suffisamment foi : *ils voyaient un corps étranger matériel qui se nourrissait, qu'ils palpaient*, tandis que son vrai corps pénétrait les murailles ; ce que ne peuvent faire les corps matériels. Ainsi il leur apparaissait réellement sous un corps d'emprunt, puisé dans le milieu terrestre ambiant par une certaine vertu, comme les anges apparurent autrefois à Abraham (4). Et si l'on eût bien pesé toutes les circonstances, on eût évité peut-être bien des chicanes et des disputes ridicules.

« Aussi, lorsqu'enseignant à Capharnaüm, il promettait à ses disciples de leur donner sa propre chair à manger, il ajoutait : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ». Voulant clairement leur faire entendre que la chair dont il leur parlait, n'était pas la chair qu'ils lui voyaient en ce moment, mais sa chair spirituelle, son corps spiritualisé, et comme parle Bossuet (6), celui que nous venons de voir doué de ces qualités et que nous ne connaissons pas dans la matière. Et c'est aussi ce que la foi communique. « La grâce et la bénédiction n'est pas attaché, dit le même Bossuet (7), aux espèces sensibles, mais à la propre substance de la chair du Christ, vivante et vivifiante à cause de la divinité qui lui est

(1) Saint Jean. — Chap. XXI, v. 7.
(2) Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chap. LXXI, v. 308.
(3) Ibid. — Chap. XXX. v. 315. Note 2[me].
(4) Genèse. — Chap. XXVIII, v. 2.
(5) Saint Jean. — Chap. VI, v. 64.
(6) Méditation sur l'évangile, partie de la Cène. 41[e] jour.
(7) Exposition de la doctrine chrétienne. Parag. XVII.

unie. » Ce qui veut dire à sa chair spirituelle. Et Monseigneur de Clauset, le vénérable évêque de Chartres, plus explicite encore, s'étant fait à lui-même la demande : Qu'est-ce que le corps d'un homme et surtout d'un homme-Dieu glorifié ? en trouve dans saint Paul cette réponse : « le corps abîmé dans la gloire, dépouillé des propriétés grossières attachées à la condition mortelle, est devenu spirituel, c'est-à-dire qu'on ne doit presque plus y voir qu'un pur Esprit. Qu'arrive-t-il donc quand le fidèle participe au mystère adorable de l'Eucharistie ? C'est comme un rayon de lumière qui descend sur lui du haut du ciel, qui glisse sur ses lèvres et pénètre dans le fond de son cœur, pour y porter la joie, la consolation et la vie ». (N'oubliez pas que c'est un catholique qui parle). Nous résumons la pensée de M. Dorient, il croit que le corps de Jésus ressuscité était tout spirituel, puisqu'il passait à travers les murailles et les portes fermées, et que lorsqu'il voulait le rendre palpable et visible, il empruntait aux fluides ambiants de quoi le solidifier et le faire apparaître. Il en cite divers exemples tirés des Evangiles. Nous n'avons pas à nous prononcer sur ces questions fort intéressantes et en tous cas très curieuses, tout ce que nous voulons conclure de nos citations, c'est que M. Dorient, en 1847, devançait, par ses explications, les doctrines spirites et sur le périsprit, et sur la résurrection purement spirituelle, par dégagement de cette enveloppe fluidique, et sur le mode des apparitions matérialisées. Ces ressemblances sont d'autant plus remarquables qu'elles viennent d'un fougueux partisan de l'ultramontanisme et du démonisme. Nos lecteurs nous sauront gré de les leur avoir fait connaître, ils en tireront eux-mêmes les conséquences.

A. de MONTNEUF.

*
* *

La science moderne a montré d'une manière certaine que le corps physique se renouvelle incessamment, que pas un instant, sa composition ne reste la même et que les milliards d'atomes qui le forment ont passé déjà dans d'autres corps humains, à tel point que l'on a pu dire justement que nous sommes formés de la poussière de nos ancêtres. Les mêmes atomes ont donc appartenu à des milliards de corps humains et si chacun d'eux doit, suivant l'enseignement de l'Eglise, ressusciter corporellement, il s'en suit que les mêmes atomes devraient se trouver simultanément dans des

corps différents ce qui est impossible. Concluons donc qu'ici, comme dans beaucoup d'autres cas, l'Eglise a perdu le véritable sens de ses enseignements, alors que le spiritisme donne des explications logiques de ces réalités de la vie spirituelle. La matérialisation de l'esprit de Jésus, après sa mort, est de tout point analogue à celle des esprits dont nous constatons la présence dans nos séances. Ce n'est qu'après avoir contrôlé *de visu* l'immortalité du Christ que ses apôtres ont eu le courage de vaincre cette pusillaminité et ce respect humain qui les avaient portés à s'enfuir au moment de son arrestation, et même à le renier ! Nous qui avons aujourd'hui les mêmes démonstrations, nous nous sentons le courage de lutter contre tous les obstacles pour la défense de cette grandiose certitude et nous espérons que la vérité nouvelle conquerra le monde, car elle s'appuie sur la démonstration scientifique, qui est identique pour tous les peuples et dans tous les pays.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Un médium dessinateur

Les nombreux adhérents du Congrès spirite et spiritualiste ont pu admirer dans le musée spirite des dessins remarquables dus à des médiums qui, parfois, ne savaient pas du tout tenir un crayon. D'autres productions portent un caractère artistique de la plus haute valeur, tels ceux exposés par MM. Desmoulins et Viret. Au sujet du premier, nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs un article paru dans l'*Eclair* du 10 octobre, qui retrace la genèse de sa faculté. Abstraction faite du ton semi gouailleur que les journalistes se croient toujours obligés d'employer lorsqu'ils traitent ce sujet, les renseignements fournis sont exacts et la marche du phénomène est assez fidèlement reproduite. Le voici :

*
* *

Un peintre qui a drôlement trouvé son maître

En voilà bien d'une autre ! Un dessinateur connu — et qu'on a même vu souvent à côté de M. Zola au moment du procès — M. Desmoulins, a perdu sa personnalité. Il prend encore un crayon, et le papier, sous sa main, se couvre encore de traits — mais ce n'est

plus lui qui dessine : c'est un monsieur qui, pour garder l'incognito dans le monde des invisibles, se fait appeler l' « Instituteur... »

M. Desmoulins possède, dans son atelier de la rue Washington, toute une série de dessins obtenus à l'aide de ce singulier collaborateur, qui ont été faits de biais, et même à l'envers...Ils n'en sont pas plus mal pour cela.

Nous avons déjà les dessins de M. Sardou, les fameux dessins médianimiques qui représentaient et le palais des singes et la maison de Mozart. C'est d'un phénomène de même ordre que M. Desmoulins est le jouet.

Il en est d'autant plus estomaqué qu'il était le moins croyant des hommes. C'est par accident qu'il est venu au spiritisme. Jusque-là, il le boudait, et, avec son ami M. Emile Zola, flétrissait de la belle façon la mentalité du colonel Du Paty de Clam qui s'était aussi parfois, penché, curieux, sur l'abîme de l'insondable. « Un spirite, disait-il, un spirite ! Vous comprenez, tout s'éclaire. » Et voilà qu'à son tour, M. Desmoulins est spirite ; bien mieux : médium ! Il dessine sous l'empire d'une volonté supérieure à la sienne, parce que « l'Instituteur » le veut.

Origine de l'aventure

Comment cette aventure lui advint-elle ? Très simplement :

— Il y a quelques mois, nous dit-il, je dînais en compagnie de plusieurs personnes dont deux jeunes filles, quand, à la fin du repas, celles-ci eurent la fantaisie de vouloir faire tourner une table. Il se produisit le phénomène suivant assez étrange : la table se mit en mouvement, se souleva et resta immobile dans cette position. Quelqu'un de nous voulut alors lui faire reprendre sa position d'équilibre en exerçant sur elle une forte pression, mais le bois de la table céda et elle fut brisée.

Je rentrai chez moi impressionné, et comme j'étais au fait des différentes expériences médianimiques, je résolus d'en essayer une. Je pris une feuille de papier blanc et une plume, et j'attendis.

M. Desmoulins tire d'un carton contenant plusieurs feuillets numérotés, l'un d'eux, le n° 1.

— J'avoue, reprend-il, que ce ne fut pas très encourageant comme première expérience. Voici ce que j'obtins : un trait bizarre, continu, s'enroulant en sinuosités capricieuses, sans formes distinctes. Ce fut tout pour cette fois. Le lendemain, j'obtins

des choses plus extraordinaires encore, mais qui présentaient une forme. L'artiste invisible, qui les dessinait par ma main, n'est pas, vous le voyez, un virtuose, tant s'en faut ; voici un dessin tout à fait étrange et enfantin, qui affecte à peu près la forme d'un vase ; du moins, c'est ce que le mystérieux dessinateur voulait sans doute représenter, puisqu'il a écrit au-dessous le mot : « vase ». Ensuite, l'un des spécimens de dessins humoristiques, ces petites caricatures que vous voyez, inachevées et bizarres, comme ces silhouettes compliquées dont les écoliers ont coutume d'illustrer les couvertures de leurs cahiers. Puis d'autres dessins embrouillés, confus, étranges, des « vases », comme *il* les appelait. Cela dura tant que j'employai la plume. Un beau jour, j'eus l'idée de remplacer celle-ci par le crayon, et j'obtins alors la communication suivante : « *Je te quitte, un autre esprit veut bien te faire dessiner* ».

Ce jour-là, en effet, l'esprit dessina une belle feuille que M. Desmoulins nous montra : des contours, des nervures et des ombres. Puis brusquement, il en obtint une autre.

Et M. Desmoulins nous met sous les yeux un croquis tout à fait extraordinaire. Cela représente deux académies, l'une d'homme, l'autre de femme de très bon style.

— Je mis cinq minutes à faire celui-ci, reprit notre interlocuteur ; ma main crayonnait, crayonnait avec une rapidité folle ; je n'avais pas, d'ailleurs, la moindre conscience de ce que j'étais en train de faire, puisque ce dessin fut exécuté... de biais.

Et comme nous ouvrons des yeux étonnés :

— Oui, de biais, c'est d'ailleurs la règle générale ; la plupart des portraits que vous avez vus au musée spirite ont été faits de biais et souvent... à l'envers.

Le procédé

M. Desmoulins regardait sa main aller curieusement, sans trop savoir ce qu'elle faisait. Il travaillait, dit-il, dans la manière de Rodin, si bien qu'aux premiers traits, il s'écria : « Ah ! mon Dieu, je vais faire un escargot ».

Dès lors, son inspirateur continua d'affirmer sa virtuosité — son talent. M. Desmoulins n'y mit rien du sien. Voici comme, d'ordinaire, les choses se passaient :

— Généralement, dit-il, ma main est entraînée avec une rapidité prodigieuse, dans une sorte de tourbillon ou de giration fulgurante,

et cela donne cette sorte d'auréole de crayonnage que vous voyez à la plupart des portraits. Au centre reste un espace clair où vient s'inscrire la figure. Cela dure, la plupart du temps, cinq minutes.

— Et vous dites qu'un grand nombre de ces portraits ont été faits de biais ou à l'envers ?

— Presque tous. Tenez, celui-ci fut fait de biais, sous les yeux de Romain Coolus. Cet autre à l'envers. Le premier représente, à ce qu'il paraît, saint Jean-Baptiste. Le second est intitulé : la Douleur. Celui-ci, qui est à mon avis fort beau d'expression, représente, comme vous le voyez, une vieille femme au visage contracté, appuyant sa main sur son front. Or, je commençai par dessiner le bras à l'envers, et comme il m'était naturellement impossible de reconnaître que je dessinais un bras, je cherchai quel pouvait bien être l'objet que j'étais en train de crayonner. Je croyais que c'était encore un de ces vases singuliers que me faisait exécuter mon premier inspirateur.

— Et ces portraits restent toujours à l'état d'ébauches ?

— Non pas. L'artiste invisible prend soin de les parachever quelquefois. Voici une tête des plus réussies. C'est une jeune fille au sourire un peu aigu, mais aux traits fins et réguliers. Elle fut exécutée, comme vous le voyez, un jour que je me trouvais dans le cabinet de consultation d'un médecin, et sur son propre buvard. Or, *l'esprit* voulait procéder, par notre intermédiaire, à certaines retouches, et voici comment il s'y prenait ; mon crayon, inconsciemment, traçait d'abord un petit cercle sur une partie déterminée du visage, celle que l'esprit désirait modifier, puis la pointe de mon crayon se trouvait conduite en dehors de la partie dessinée, dans un coin du papier où elle écrivait : *efface*. Je savais ce que cela voulait dire et, avec ma gomme, j'effaçais la partie entourée d'un cercle, puis je reprenais mon crayon.

Un inspirateur irritable

Nous nous informons du nom de ce dessinateur invisible. Il signe lui-même ses œuvres : l'*Instituteur*. M. Desmoulins a essayé de lui donner un autre nom ; il n'a rien voulu savoir. M. Desmoulins insistait : « Appelle-moi Spinoza, si tu veux ! » Une autre fois : « Je suis Botticelli ». Il est évident qu'il se moquait, et quelque bonne grâce qu'il y mette, M. Desmoulins est bien forcé de le re-

connaître. Du reste, l'artiste parle de ce personnage en toute liberté.

En général, il est très capricieux. Souvent il est de mauvaise humeur, et parfois très grossier. Quelquefois il vient à mon aide d'une manière tout à fait inattendue. Ainsi tel jour où je travaillais au portrait de la fillette d'un de mes amis, romancier fort connu, j'éprouvais beaucoup de peine à trouver la ressemblance. Tout à coup ma main écrivit dans un coin du papier ; *Imbécile ! prends une feuille de papier !*

J'obéis, et en quelques instants mon esquisse au crayon fut faite, et d'une ressemblance frappante, mais dans une pose toute différente de celle que j'avais choisie, et d'ailleurs, sans que j'aie eue le loisir de jeter un seul coup d'œil à mon modèle.

Il aime surtout à m'étonner. C'est ainsi qu'il m'a fait exécuter plusieurs fois, devant des tiers, des portraits de personnes que je n'avais jamais vues et qui se trouvaient être soit des parents, soit des amis, des gens qui m'entouraient, et qui m'imputaient, non sans quelque étonnement, ces sortes d'instantanés de l'invisible.

M. Desmoulins a-t-il à donner une explication de ces faits extraordinaires ? Il nous a sagement répondu sur ce point.

— Je constate et n'explique pas. Ils déroutent mes habitudes d'esprit. Songez donc que je vis dans l'atmosphère d'intelligences qui n'inclinent pas au mysticisme... Et je n'ai, moi, l'exact et le scrupuleux, aucun rapport avec cet instituteur extravagant qui fait un portrait sans se soucier où il mettra les yeux, le nez et la bouche.

M. Desmoulins ne se mêlera pas aux spirites. Il est fatigué de ses expériences qui le déconcertent. Il commence à trouver dangereux cet « homme voilé » — l'instituteur. Il songe à lui fausser compagnie... mais le pourrait-il ?

Quand on vous le dit : une affaire n'est pas finie qu'une autre commence.

*
* *

Si M. Desmoulins n'avait fait que des dessins quelconques, on aurait pu ne voir dans son cas que de l'automatisme. Mais l'obtention de portraits de personnes qui lui sont inconnues, dénote certainement la médiumnité.

N. D. L. R.

LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL DE

L'alliance des femmes POUR LA PAIX

Sous les auspices de l'*Alliance Universelle des femmes pour la paix*, un Congrès ayant pour but l'avènement de l'ère pacifique par l'éducation, a réuni, le jeudi 27 septembre, à la grande salle du Palais Egyptien offerte gracieusement par son administrateur M. Philippe Boulad, les délégués et les amis de la cause pacifique ; vu l'importance du programme consacré à l'étude de divers côtés de la question de la Paix à un point de vue nouveau et particulièrement intéressant — celui de l'action féminine dans tous les domaines où elle est incontestablement souveraine — nous donnons un compte rendu des vœux proposés par la commission d'organisation du Congrès :

Considérant que les premières notions de la morale données à l'enfant, exercent habituellement une influence prépondérante sur la formation de ses idées et de son caractère,

Le Congrès émet le vœu :

I. Que les mères et les éducatrices, ainsi que tous ceux qui dirigent et développent la conscience de l'enfant, s'appliquent à étudier et à comprendre dans le but de l'enseignement les principes de la justice, du droit des gens, de la Bonté et de la vraie Fraternité, en vue de la paix universelle.

Considérant que l'institutrice, par la façon dont elle présente à ses élèves les faits historiques et autres, ainsi que par ses enseignements concernant la vie morale et pratique des êtres humains, peut faire éclore dans l'esprit de la jeunesse des tendances et des idées guerrières ou pacifiques,

Le Congrès émet le vœu :

II. Que dans les écoles, à la ville et surtout au village, la culture de l'idéal pacifique soit l'objet de soins particuliers de la part des institutrices.

Considérant que la femme, partout où elle occupe un emploi,

peut par son autorité inciter à la haine ou inculquer le sentiment humanitaire,

Le Congrès émet les vœux :

III. — Que les postes d'infirmières, de surveillantes, gardiennes dans les orphelinats, dans les prisons, soient confiés de préférence aux personnes capables de remplir dignement cette mission au point de vue d'influence morale ou d'éducation sociale des masses avec lesquelles elles sont forcément en contact.

Considérant que du travail organisé viendra certainement la plus grande puissance en vue des réformes sociales,

Le Congrès émet le vœu :

IV. — Que toutes les associations et syndicats professionnels adoptent le principe de la Paix universelle comme la condition essentielle du bien-être et de la prospérité des travailleurs.

Considérant que l'influence de la femme dans les milieux mondains et politiques fut plutôt incitante aux exploits guerriers puisqu'un grand nombre de duels, voire des guerres elles-mêmes furent et sont engendrés grâce à l'excitation de l'amour-propre masculin par la femme,

Le Congrès émet le vœu :

V. Que les femmes usent désormais de leur influence afin d'empêcher l'effusion du sang dans les combats fratricides entre les hommes.

Considérant que par le choix de sujets qui glorifient les exploits meurtriers ou ceux qui éveillent ou entretiennent la haine de races, et le malentendu entre les nations et entre les auteurs entraînent l'imagination et la conscience du public vers les pires injustices,

Le Congrès émet le vœu :

VI. — Que les femmes appelées à jouer un rôle dans la vie littéraire et artistique, mettent tout leur talent au service des idées généreuses pour les propager et pour guider l'imagination et le sentiment du public au delà des erreurs, vers un haut idéal du Beau et du Bien universel.

Considérant que chaque mot adressé à l'enfant par l'éducateur, peut devenir la semence du bien et du mal,

Le Congrès émet le vœu :

VII. — Que celles et ceux à qui incombe la tâche d'éducation des consciences, s'observent minutieusement afin de ne pas être les

premiers fauteurs envers l'avenir qu'ils préparent aux générations futures.

Considérant que tout individu qui trouve un plaisir malsain dans la souffrance des êtres, continue les traditions barbares, et de cette manière met une entrave au progrès de l'humanité,

Le Congrès émet le vœu :

VIII. — Que les éducateurs éloignent des yeux de l'enfant tout spectacle capable d'éveiller en lui les instincts de cruauté, d'oppression envers les faibles, et qu'ils ne se servent jamais, pour amuser l'enfance, des engins de meurtre et de la torture (tels que fusils, canons, fouets, pièges aux oiseaux, etc.).

Considérant que les livres d'histoire à l'usage scolaire sont remplis de narrations glorifiant les exploits guerriers,

Le Congrès émet le vœu :

IX. — Que l'enseignement de l'histoire, tout en relatant les faits et en expliquant les nécessités du passé, fasse bien ressortir la différence qui sépare le monde moderne de l'ancien, et que l'on fasse comprendre aux élèves la loi de l'évolution qui conduit la conscience nouvelle vers le progrès moral et intellectuel, modifiant les conditions de la vie.

Considérant que les combats meurtriers sont un évident reste de barbarie,

Le Congrès émet le vœu :

X. — Que toute éducation ne perde jamais de vue le perfectionnement de l'état social par le sentiment de fraternelle solidarité, par l'adoucissement des mœurs, et par l'application dans toutes les relations sociales du principe de la Bonté.

Considérant que l'amour de la Patrie est un sentiment naturel chez tout être humain, que toutes les nations, petites ou grandes, ont droit à l'existence, à la liberté, à l'intégrité et à l'inviolabilité de leur territoire,

Le Congrès émet le vœu :

XI. — Que le principe d'invasion, de conquête et d'oppression soit désormais considéré comme un crime contre le droit commun, et que tout conflit entre les nations soit désormais réglé par un tribunal international en vertu du principe de la Justice, et à l'exclusion de toute intervention de force brutale.

*
* *

Les congressistes de l'*Alliance Universelle des Femmes pour la Paix* ont éte reçus à l'Hôtel de Ville. L'esprit de pacification semble pénétrer partout à la suite de tous ces apôtres de la Paix — dont la majorité se composait de charmantes apôtresses — car la plus franche cordialité présidait la réunion qui a vivement applaudi le très beau discours de M. Escudier, vice-président du Conseil municipal, remerciant ces dames de travailler avec tant de zèle pour pacifier le monde.

Voici le discours de M. Escudier :

Je suis heureux, Mesdames, de vous présenter les respectueux hommages du Conseil municipal. Vous les méritez comme femmes, et nous les devons aussi à la noble cause que vous représentez.

Les œuvres féminines sont d'actualité. On loue les unes, on blâme les autres. La vôtre, Mesdames, non seulement échappe à toute critique, mais elle réunit d'unanimes sympathies.

Travailler à l'apaisement des haines, à l'adoucissement des mœurs, à la propagation de l'idée pacifique, c'est essentiellement la fonction de la femme : c'est son rôle historique, c'est sa vocation sociale.

A toute époque et en tout pays, les femmes ont été les Sabines de leur temps. Si elles n'ont pas réussi aussi souvent qu'il l'eût fallu à séparer les combattants, toujours elles ont amorti, par leur influence bienfaisante, les conditions et les conséquences du combat. Même dans les siècles les plus barbares, leur vertu civilisatrice a tempéré et poli la brutalité de leurs rudes compagnons.

Ainsi, Mesdames, il n'est pas surprenant que votre association ait recueilli en quatre ans des millions d'adhésions En venant à vous, je dirais volontiers que les femmes n'accomplissent pas un acte réfléchi, elles suivent une impulsion de nature.

L'Alliance universelle est l'œuvre féminine par excellence et j'ai le très agréable devoir de féliciter publiquement les généreuses femmes qui en ont pris l'initiative.

Cette initiative répondait d'ailleurs à un mouvement d'opinion. Ligues, congrès, conférences diplomatiques ont manifesté en faveur du désarmement et de l'arbitrage international, et si leurs travaux n'ont pas donné précisément les résultats attendus, ils ont établi du moins que le principe de la paix universelle est sorti des régions de l'utopie pour entrer dans le domaine des études pratiques. Le reste est affaire de propagande et, à ce point de vue, Mesdames, votre intervention marquera une phase décisive de la guerre contre la guerre.

Les femmes possèdent, en effet, un ensemble de qualités qui fait d'elles d'admirables apôtres. Nées pour séduire, elles sont puissantes aussi pour

convaincre. Le charme qui émane d'elles peut être plus persuasif que la plus habile argumentation. Leur tact, leur adresse, leur ténacité sont incomparables, et quand elles ont la foi, elles mettent au service de leur cause, le cœur et les nerfs sans compter, dans un de ces grands élans où elles se donnent toutes. Voltaire disait vrai : « Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment des femmes ».

A cette force de propagande qui procède de vos dons naturels s'ajoute, Mesdames, celle qui vous appartient comme sœurs, comme épouses, comme mères.

Comme mères surtout, les femmes tiennent dans leurs mains l'avenir de l'humanité. On a remarqué qu'un grand nombre d'hommes supérieurs avaient été formés par leurs mères. Cette observation est d'une vérité générale.

Les enfants qui ont le bonheur d'être élevés par une mère consciente de ses devoirs et capable de les remplir, portent toute leur vie l'empreinte de l'intelligence et des soins maternels.

Que les mères s'appliquent donc à n'être pas seulement les nourrices de leurs enfants ; qu'elles leur versent goutte à goutte le lait de l'esprit : qu'elles leur façonnent une âme de bonté en leur enseignant la stérilité et la laideur de la haine, la beauté et la puissance de la fraternité, et d'elles-mêmes s'éteindront les rivalités et les rancunes nationales.

Mesdames,

La Ville de Paris vous remercie de l'avoir choisie pour siège de votre premier congrès international. La grandeur morale de notre cité laborieuse et pacifique est faite du désintéressement avec lequel elle a servi la Patrie et travaillé aux intérêts de l'Humanité ; son génie réside surtout dans son cœur, et elle méritait que dans ses murs fût inaugurée l'œuvre internationale de concorde et d'amour dont vous êtes, Mesdames, les gracieuses et ferventes auxiliaires.

La présidente du Congrès, la princesse Wiczniewska et Mme Marya-Chéliga, la dévouée secrétaire, ont remercié le Conseil municipal et le préfet de la Seine dans une éloquente improvisation, et ensuite on a bu à l'entente internationale et à la paix universelle.

La Coopération des Idées

(UNIVERSITÉ POPULAIRE)

SIÈGE SOCIAL : 157, Faubourg Saint-Antoine, PARIS

Le Spiritisme a pour devoir de favoriser toutes les œuvres d'émancipation intellectuelle, de relèvement moral de l'humanité.

Il s'est fondé une association d'hommes de haute valeur qui ont pris pour objet l'éducation des travailleurs par un enseignement encyclopédique, dégagé de toute idée de parti. La fondation des universités populaires répond à un véritable besoin social, c'est pourquoi nous croyons utile de signaler cette institution nouvelle à nos lecteurs et de donner les programmes des cours qui sont faits au siège social, 157, faubourg Saint-Antoine à Paris.

Voici le texte de l'appel aux travailleurs :

AUX TRAVAILLEURS,

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais nous croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus hautes et moins onéreuses que celles du cabaret.

Voulez-vous être des nôtres ?

Notre ambition est grande : nous voulons la vérité, la beauté, la vie morale pour tous ; nous voulons que tous soient admis à participer à ces biens qui constituent le patrimoine propre à l'humanité ; nous voulons que, comme le soleil pour tous les yeux, la lumière intelligible se lève pour toutes les intelligences.

Nous voulons une civilisation réelle, qui ne laisse plus en dehors d'elle la majorité des hommes, une civilisation qui ne soit plus l'œuvre et le profit de quelques-uns, à laquelle tous soient appelés à concourir et à participer.

Camarades, aspirant à employer nos heures de loisir pour notre développement physique, intellectuel et moral, ce qui veut dire pour notre émancipation sociale, nous dressons, en face du Cabaret et du Café-Concert, notre *Université Populaire*.

La Coopération des Idées (*Université Populaire*) comprendra d'abord :

1° Une salle de cours et conférences pour l'enseignement supérieur populaire, où chaque soir un penseur, un savant ou un artiste, parmi les plus éminents, viendra causer avec nous des plus graves questions artistiques, scientifiques, philosophiques, sociologiques et morales ;

2° Un musée du soir, où défileront les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Les ouvriers d'art pourront aussi y exposer les plus beaux produits de leur industrie ;

3° Une salle de spectacle, où, tous les dimanches, seront donnés des fêtes familiales, des lectures, des spectacles, des auditions musicales, etc. ;

4° Un salon de conversation et de travail. (Ouvroir) ;

5° Une bibliothèque de lecture sur place et de prêt à domicile constamment ouverte. On y trouvera les plus importantes revues littéraires et sociales :

6° Des salles de cours (langues, musique, hygiène, sténographie, photographie, chant, etc...).

A cette Université Populaire seront annexés des services de consultations médicales, juridiques, économiques ; un service de pharmacie à bon marché, de placement, de mutualité, etc. Plus tard, nous tenterons de constituer des associations coopératives de consommation, de production, de crédit.

La Société libre et juste de demain sera un régime d'associations. Nous nous y préparerons.

Nous organiserons aussi, pour les beaux jours, une colonie populaire de vacances au bord de la mer, des excursions scientifiques, esthétiques, des visites aux musées, ou simplement des promenades amicales.

La Coopération des Idées ne laissera pas en dehors de son action les femmes, les enfants, les apprentis. Le peuple sera là, chez lui, en famille, avec des amis sincères.

Camarades, de nos salles faites vos salles, de notre groupement faites votre groupement. En face du cabaret, où le corps se détruit, où l'âme s'avilit, nous ouvrons la Maison du Peuple, foyer de justice et de fraternité.

Avec nous, vous voudrez être des hommes libres, des hommes de jugement sain, et prendre l'habitude de la réflexion et de la critique.

Ensemble nous chercherons quels sont nos devoirs, et nous les remplirons. Mais nous ne négligerons pas nos droits, et, chacun prenant conscience de sa valeur et de sa responsabilité comme individu et comme membre du corps social, nous les exercerons. En un mot, nous travaillerons pour que la Démocratie passe des formules stériles dont elle meurt aux réalités vivantes et fécondes de la liberté, de la justice et de la solidarité.

Dès maintenant, nous formons un noyau vivant de la société idéale, et nous vous conjurons de vous joindre à nous.

COOPÉRATION DES IDÉES, 157, faubourg Saint-Antoine
(Ouverte tous les jours, sans exception, de 9 h. du matin à 11 h. du soir).

Cours et conférences (avec projections, expériences, exemples, discussions) d'esthétique, de sciences, d'économie, de philosophie, de sociologie, de morale, tous les soirs, de 8 heures à 10 heures.

Dimanches et fêtes, matinées et soirées familiales : Théâtre populaire, spectacles, chants, musique, etc.

La cotisation est de 0 fr. 50 par mois. Ce modique versement mensuel est la seule formalité à remplir pour faire partie de notre Association et profiter de tous les avantages qu'elle offre à ses membres.

On s'inscrit au siège social : 157, faubourg Saint-Antoine, Paris.

PROGRAMME DES COURS

Photographie. — M. Dufresne : Lundi et samedi.

Harmonie, chant et chœur mixte. — Mme Gédalge : Mardi.

Diction. — M. Chiray : Mercredi.

Sténographie. — M. Labonne : Mardi et vendredi.

Hygiène. — M. Astié : Mercredi.

Diction. — M. Jean d'Id : Samedi.

Violon. — M. Gervais-Durand : Dimanche matin.

Chant. — M Bischoff : Jeudi.

Anglais. — M. Vernols : Mercredi.

Allemand. — M. Ed. Stotz : Jeudi.

Français pour les étrangers. — M. J.-E. Coryn : Jeudi.

Mandoline : Mardi.

Musique, Solfège, Orchestre. — M. Bellet : Mardi et vendredi.

Piano. — Mlle Durand : Dimanche matin.

Ouvroir : Lundi.

Consultations juridiques : Jeudi.

Consultations médicales. — Dr J.-A. Crée : Mardi.

Consultations médicales pour dames et enfants. — Doctoresse Motchanne : Dimanche matin à 11 heures.

Le palais du peuple

Deherme poursuit son œuvre : les résistances et les obstacles, loin de l'arrêter, lui font plus vivement sentir la nécessité de faire

ce qui doit être fait. Le mal n'est une raison de désespérer que pour les faibles et les impuissants, il exalte la volonté des forts. Je me garderai d'opposer à l'homme d'action les conseils d'une sagesse timide, hésitante : il faut sans doute qu'il tienne compte des circonstances, qu'il prévoie les difficultés, mais il est seul à savoir ce qu'il peut mettre d'intelligence, d'énergie, de courage au service de son œuvre.

La *Coopération des Idées* était une bien petite chose, alors que nous l'inaugurions dans notre petite salle de la rue Paul-Bert ; non seulement elle a grandi, mais elle a été féconde. Les Universités populaires de toutes parts surgissent, se fondent, s'organisent : leur avenir sera ce que nous voudrons le faire. Mais déjà elles nous ont appris plus d'une chose qu'il ne faut point oublier. Elles ont rapproché les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels, elles leur ont montré qu'ils étaient faits pour s'entendre, qu'aucun intérêt ne les sépare, qu'un commun amour de la justice et de la vérité les rapproche. Elles ont prouvé que l'élite ouvrière, dans ses revendications légitimes, poursuit autre chose que des appétits à satisfaire, qu'elle demande avant tout ce à quoi nul n'a le droit de renoncer, la possibilité d'être une personne, de vivre une vie humaine. Surtout elles opposent à l'inertie, à l'attente passive du bien, cette vérité que l'homme peut quelque chose pour lui-même, qu'il lui appartient de faire sa besogne. Nous comptons sur l'évolution nécessaire des sociétés, sur la fatalité des lois économiques, nous faisons sortir des faits les résultats qui répondent à nos désirs et à nos espérances, mais il y a un élément dont nous ne tenons pas compte et qui brouille tout : notre veulerie, notre servilité, notre impuissance. Qui dit esclave dit maître. Si nous possédions les vertus de l'homme libre, nul ne pourrait nous asservir.

Mais si l'Université populaire se réduit, se restreint elle-même ; si elle prend ce qui n'est qu'un de ses moyens, les cours, les conférences, pour sa fin unique ; si de proche en proche elle en vient à n'être qu'une rencontre de gens qui viennent écouter ou parler, il est à craindre qu'elle ne tienne pas ses promesses. La première curiosité satisfaite, l'ouvrier se lassera, car la journée de travail est rude et longue. L'Université populaire n'appellera, ne retiendra l'ouvrier que si elle se rattache à ses intérêts réels, à sa vie économique. Elle se développera, elle prospèrera d'autant plus sûrement qu'elle sera

fondée par des travailleurs, qu'elle se reliera à une coopérative, qu'elle fera la preuve de son utilité par les œuvres connexes qu'elle aura rendues possibles, qu'elle symbolisera ainsi l'accord fécond des esprits et des volontés. La coopération des idées n'a de sens que par la convergence des efforts.

Qu'on ne se trompe pas sur ma pensée ; je ne veux pas dire que l'homme ne peut avoir d'autre mobile que son intérêt ; je suis convaincu qu'aux bas instincts de la bête on n'oppose victorieusement que les passions supérieures, la générosité, le sentiment de la dignité personnelle, la joie de collaborer à une œuvre collective, impersonnelle, en travaillant pour tous. Et c'est précisément pour cela que l'Université populaire n'a chance de vivre, que si le peuple saisit son rapport à l'idéal, qui d'abord, et à juste titre, le passionne : l'émancipation du prolétariat.

Esclaves des vieux dogmes, alors même que nous les renions, nous avons cru que le progrès était nécessaire, qu'il se réalisait par la force des choses ; nous avons déguisé la providence sous un nom nouveau, nous l'avons appelée l'évolution, et nous nous sommes sentis rassurés pour nous être donné un Dieu tout neuf et qui n'avait point encore servi. Nous avions bien pris nos précautions: ce Dieu là ne pouvait nous trahir, car il n'avait ni intelligence, ni volonté ; il était la loi des phénomènes, il agissait à la façon de la pesanteur, il était garanti par la science qui ne trompe pas. Nous avons attendu, puisque nous n'avions rien de plus, rien de mieux à faire. Mais les choses se sont obstinées à ne pas faire notre besogne. Aujourd'hui, quand nous voulons mesurer le chemin parcouru, nous nous demandons si nos agitations n'ont pas été vaines, si elles ne nous ont pas ramenés en arrière. Les vérités que nous croyions acquises sont contestées ; les vieilles superstitions renaissent, les haines nationales se réveillent, les passions religieuses s'exaspèrent, le fanatisme, combiné avec l'incrédulité, avec les soucis d'un égoïsme envieux, ajoute à sa laideur sans rien perdre de sa violence. Beaucoup, qui avaient compté sur le nouveau Dieu, comme les fétichistes, se retournent contre lui, le menacent, l'insultent, veulent le briser ; ils sont pris d'une sorte d'appétit de servitude ; ils aspirent au césarisme des peuples déchus qui, incapables de loyalisme comme de liberté, acclament les maîtres d'un jour, en qui se ramasse toute la bassesse des âmes. Cependant les cabarets se multiplient ; encore

un peu, l'alcoolisme, effet et cause, ne laissera qu'un peuple de fous, un peuple incohérent, lâche, à brusques sursauts, avec les brèves fureurs et les longs sommeils de l'ivrogne.

Puisque le bien ne se fait pas tout seul, puisqu'à l'attendre passivement, on ne recueille que les maux anciens, toujours prêts à renaître dans l'individu et la société, les meilleurs, les plus braves s'inquiètent ; ils s'interrogent, ils se demandent si le principe du progrès ne serait pas dans l'énergie des hommes. Les lois des choses ne collaborent à nos desseins que si nous les y contraignons ; à nous il appartient d'humaniser la terre et le milieu social. L'Université populaire fait appel aux intelligents. aux vaillants, à tous ceux qui comptent d'abord sur eux-mêmes : à ceux qui prophétisent l'avenir et ne savent que dire : attendez, elle répond : commençons. Elle ne prêche pas la guerre des classes, elle n'imagine pas que le bien sorte du mal, l'amour de la haine, la justice de la violence ; elle croit à la patience, à l'intelligence, au courage ; elle sait que toute société ressemble aux hommes qui la composent, et elle le dit ; elle prêche la lutte qui ne finira pas, qu'il faudra toujours reprendre, parce qu'elle est la vie elle-même, la lutte contre le mal sous toutes ses formes. Elle doit donner au prolétariat la conscience qu'il peut quelque chose pour lui-même. Sans direction commune, ses forces se perdent, se dispersent, se contrarient ; composées en une même résultante par l'association, elles deviendraient irrésistibles. Mais l'association ne se maintient que par les vertus de ses membres : la tempérance et le courage des individus sont les conditions de la justice sociale. Que les travailleurs s'unissent, qu'ils fondent des œuvres positives, qu'ils fassent l'apprentissage de la coopération, qu'ils créent la propriété collective. Par l'action ils ne prendront pas seulement conscience de leurs forces, ils feront l'éducation de leur volonté, ils se donneront les vertus sans lesquelles il n'y a que désordre ou tyrannie, le respect du droit, la discipline, la soumission à la loi consentie, à la raison impersonnelle, qui, en nous comme dans la société, est la liberté véritable. Les socialistes qui rêvent autre chose qu'un Paraguay laïque, dont ils seraient les dictateurs et les jésuites, doivent accueillir comme des auxiliaires, volontaires ou involontaires, tous ceux qui veulent par des œuvres réelles sortir des programmes tout théoriques et commencer la société nouvelle. L'histoire nous mon-

tre que les révolutions durables se sont faites le plus souvent à l'intérieur des sociétés par des organes dont nul d'abord n'eût soupçonné la puissance.

Le Palais du Peuple répond à cette volonté d'agir, à cette résolution de commencer. Centre des œuvres populaires, il faut que tout à la fois il facilite l'unité d'action et que déjà il en soit comme la représentation symbolique. S'il s'élève uniquement par la générosité de donateurs plus ou moins sceptiques, plus ou moins désintéressés, curieux de cette tentative nouvelle, s'y prêtant avec le secret espoir d'un échec qui justifiera leurs privilèges, je doute qu'il réponde à nos espérances. Le Palais du Peuple doit être l'œuvre du peuple, sa propriété collective ; il doit être la preuve que l'union est une force, qu'elle permet de grandes choses ; il faut qu'il s'édifie par le concours des ouvriers, des syndicats, des coopératives, de tous ceux aux besoins desquels il est nécessaire qu'il réponde. Il ne se dressera fort et durable que s'il entre dans ses assises beaucoup de foi, beaucoup de volonté, beaucoup d'amour.

Des gens intéressés prédisent qu'avec la démocratie l'art va disparaître, ils pleurent l'exil prochain de la beauté qu'ils se croient seuls à retenir encore parmi nous. Rassurons-nous. L'art s'abaisse quand il ne sert plus qu'à raffiner les plaisirs d'une aristocratie blasée, il s'élève toutes les fois qu'il exprime l'idéal collectif d'un peuple. Les maisons des citoyens d'Athènes étaient très modostes, alors que le Parthénon debout sur l'Acropole, avec la beauté de la loi dans ses claires proportions, déroulait ses processions de marbre à l'honneur de la cité et de ses dieux. Les cathédrales gothiques de leurs nefs hautes, de leurs tours et de leurs clochers dominaient les ruelles tortueuses et sales où s'entassait la multitude des hommes : des bruits confus de la ville elles montaient, comme le chant d'espérance où s'accordaient les âmes. Les Palais du Peuple pourront inspirer aux artistes des formes nouvelles de beauté, s'ils sont autre chose que des magasins et des bazars, s'ils répondent à un idéal nouveau, et s'ils manifestent la volonté de réaliser la justice ici-bas.

Mais n'allons pas imaginer que cela sera parce que cela doit être, en vertu des lois de la sacro-sainte évolution. Des esclaves ne fonderont pas la société libre. De la laideur des âmes jamais ne sor-

tira la beauté. On peut détruire beaucoup de choses en un jour : rien ne se fonde qu'avec le temps, par la sagesse et la continuité de l'effort. Le peuple est le nombre, c'est vrai, mais il est un nombre vivant qui doit s'additionner lui même. L'ivrogne est fait pour le bât : comme il s'est mis les œillères, il a besoin du mors et du fouet. Les seuls Palais du Peuple dont le cabaret est le vestibule, sont la prison et l'hospice d'aliénés. Nous pouvons dresser nos tréteaux, battre la caisse, faire la parade, devant une toile peinte, évoquer les mirages de l'avenir ; demain, il n'y aura rien que ce que nous aurons fait aujourd'hui.

(*La Coopération des Idées*). Gabriel SÉAILLES.

Ouvrages Nouveaux

LES FEMMES ET LA VIE

(tome deuxième), 350 pages, chez *Francis LAUR*, éditeur, 26, rue Brunel, Paris.

Ce livre est né de la même pensée féministe, spiritualiste, déja appréciée par le public dans la première série précédente. (*Les femmes et la Vie*, série littéraire, chez Francis Laur), comme dans les conférences ou Mme de Bézobrazow a résumé ses idées d'éthique sociale.

Après avoir raconté dans la *Dernière des Druidesses*, dans la *Femme Nouvelle* les destinées émouvantes de celles qui ont lutté dans les bons combats de la vie, l'auteur dans le « Coup d'œil sur le matriarcat, Catherine II, législatrice, diplomate, publiciste », suit la trace sérieuse et profonde des annales féminines dans le sillon de l'histoire.

Puis présentant dans la deuxième partie de ce nouveau volume : (Féminisme, spiritualiste ; Y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux), etc. ; la thèse générale du Féminisme Spiritualiste, comme un asile, contre bassesse et vulgarité, Mme de Bézobrazow n'hésite pas à dire « que le féminisme n'accomplira une grande mission civilisatrice, que dans la mesure où il contribuera à réaliser, contre les tristes maîtres du monde, l'Idéal dans l'humanité ».

Les séries suivantes *La Foi nouvelle* et *Le sens social de l'Eglise spirituelle* et *l'Homme-Humanité* (mélange d'art et de littérature), tiennent à la même idée, animant tout le champ de bataille des idées modernes.

Ajoutons que comme poète, Mme de Bézobrazow n en est pas à ses premiers essais : *Poussières d'Etoile* (2 vol. Savine), *Sbinx* (Ollendorff, 1 vol.) bien que tirés à un nombre restreint d'exemplaires et tenus par l'auteur hors de la vente, ont été goûtés par ceux dont l'âme est ouverte à la poésie.

Les Trois Rayons (poëmes ésotériques), *Les Ondoyantes* (poésies diverses) suivront incessamment la série littéraire éthique sociale que la Librairie *Francis Laur* donne actuellement.

LES GRANDS HORIZONS DE LA VIE

par ALBERT LA BEAUCIE (1 vol. in-18 ; prix : 2 francs. — Leymarie, éditeur, 42 rue Saint-Jacques, Paris.)

En cet ouvrage de lecture claire et facile, notre distingué Confrère embrasse, sous forme abrégée, l'ensemble de la *Psychologie moderne* dont relève le spiritualisme Kardéciste. Nous remarquons notamment dans la première partie une classification nouvelle et méthodique de tous les genres de phénomènes psychiques, ainsi que de précieux conseils relativement à l'organisation des séances privées. D'autre part, l'auteur appuie ses données philosophiques et morales d'un imposant faisceau de *Preuves expérimentales*, judicieusement choisies parmi les faits authentiques qui ont été observés en toute loyauté dans les centres les plus divers.

Ce nouveau livre de vulgarisation est appelé à rendre de réels services aux adeptes et aux groupes, pour le meilleur fonctionnement des exercices médianimiques, comme aux chercheurs qui demandent la foi à un enseignement positif, scientifique, reposant sur des faits probants.

Correspondance

Buenos-Aires, le 23 septembre 1900.

M. G. Delanne, direeteur de la « Rev. Scientifique et morale du Spiritisme ».

Cher Monsieur et fr. en C. :

Nous avons l'honneur de vous informer qu'il s'est définitivement constitué à Buenos-Aires, la « Fédération spirite argentine », ayant pour but :

1° De contribuer à l'union et confraternité de toutes les sociétés spiritualistes ;

2° Maintenir l'harmonie et veiller à la bonne marche des sociétés confédérées, et à l'unité de vues et de fins, tâchant que toutes puissent se guider suivant les principes généralement admis par le spiritualisme moderne.

3° Combattre par tous les moyens indiqués par les statuts, les pratiques imaginées par un fanatisme inconsidéré et les erreurs manifestes, causées par l'igorance ou le manque d'expérience dans la direction des centres ;

4° Résoudre les questions en doute que pourraient lui présenter les centres confédérés, et répondre à toute proposition ou conseil qui lui seront soumis ;

et 5° Propager le spiritualisme moderne par tous les moyens légitimes qu'elle jugera convenables ; organiser des conférences sur des questions controversées, dans le but d'éclairer les membres confédérés, et d'unifier, autant que possible, les idées,au sujet de problèmes d'importance capitale pour le progrès du spiritualisme moderne. »

Les sociétés adhérées jusqu'à ce jour, et représentées chacune par deux délégués, sont :

Pour Buenos-Aires : « Constancia », « Fraternidad », « Luz del Desierto», « Jeanne d'Arc », « Fe », « Nueva Providencia », « Porvenu », « La Aurora », « La Salvacion », « Allan Kardec », « Amor Fraterme », « Paz y Trabajo », « Amor Universal », « Fe y Caridad ».

Pour la province : « Luz del Desierto », « de Pergamino : « Saenz Cortés », de Pehuajo ; « Aurora », de Mar del Plata

Le Consei Directif ainsi constitué : *Président*, Cosme Marino ; *Vice*-prés. Antonio Ugarte ; 2° *Vice*, Luis S. Gonzalez : *Sécrétaire général*, Ignacio Eerraro ; *Secrétaires auxiliaires*, Pedro Sérié, Emilio Becher, Antonio Turco, Martin Castiarena ; *Trésorier*, Isidro Fernandez ; *Proid.* Vicente Fischetti.

Local provisoire : à la société « Fraternidad » rue Belgrano. 2935. Bs. As.

En vous priant de prendre note de cette commmunication, nous vous saluons fraternellement.

Pour le Secrétaire, Pedro SÉRIÉ. — Le Président : Cosme MARINÔ.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light, 29 septembre

SCIENCE PSYCHIQUE EN FRANCE

Le numéro d'Août de la Revue scientifique et morale du spiritisme commence par un excellent article de M. G. Delanne, auteur du livre sur le corps psychique « L'Ame est immortelle » que nous avons eu le plaisir d'analyser dans le Light. M Delanne commence par démontrer que le Spiritisme a produit une révolution dans la méthode employée pour l'étude de l'âme, il dit qu'il y a 50 ans, nous n'étions pas beaucoup plus avancés que du temps d'Aristote, tandis que maintenant la voie est ouverte pour l'étude de la psychologie par les méthodes expérimentales ; que chaque jour les idées anciennes sur la matière et les états qu'elle peut affecter s'évanouissent, que nous avançons à grands pas dans l'étude de l' « impondérable » étude qui n'est que le vestibule de la science de l'âme.

M. Delanne continue en parlant d'intéressantes découvertes faites par M. Becquerel en 1890. Il écrit : « L'uranium et ses composés émettent spontanément des radiations qui impressionnent la plaque photographique et se propagent rectilignement, mais ce ne sont pas des rayons lumineux. Ils agissent sur la plaque sensible, à travers un papier noir opaque à la lumière ou une mince feuille de métal : *en général ils traversent toutes les substances*, mais il faut qu'elles soient peu épaisses. Ces rayons ne peuvent être réfléchis, ni réfractés, ni polarisés : ils possèdent la curieuse propriété de rendre l'air qu'ils traversent conducteur de l'électricité. L'émission de ces rayons uraniques n'est pas accompagnée de transformation chimique visible : cette énergie radiante semble inépuisable, de sorte que sa sourse est introuvable. »

M. Delanne a le don précieux d'une imagination scientifique ; il base ses théories sur des fondations scientifiques, et il a une heureuse aptitude pour voir le rapport d'un fait avec un autre, c'est là que son imagination scientifique se révèle. Un savant, pour que son œuvre soit grande, doit être doué de la faculté imaginative, aussi bien que l'artiste, la partie technique de l'œuvre du savant ou de l'artiste peut être exécutée sans faire entrer en jeu les plus hautes facultés imaginatives, mais si l'un ou l'autre veut nous faire jeter un coup d'œil sur les merveilles qui sont audelà des formes extérieures de la nature, et sur leur signification, il doit être capable de voir cette signification, et pour cela doit posséder l'imagination. La faculté de M. G. Delanne pour rattacher les faits les uns aux autres contribue largement à l'intérêt de son livre et de l'article dont nous parlons. Dans la découverte des émanations impondérables qui passent à travers la matière en conservant leur charge d'électricité négative, il reconnaît l'indication d'une nouvelle forme de la matière. Il est prouvé que l'uranium n'est pas la seule substance émettant des radiations, d'autres ont donné des résultats semblables. Le D[r] Le Bon a fait des recherches qui l'ont convaincu que tous les corps, à des degrés différents, produisent des émanations, sous l'influence de la lumière. Il dit : « Ces particules représentent une forme de la matière tout-à-fait différente de celles que la chimie nous a fait connaitre. »

M. Delanne dit que simplement par la recherche scientifique nous arrivons à reconnaître l'existence de l'Od de Reichembach, celle d'une substance éthérique qui nous offre une base scientifique pour une grande partie des phénomènes spirites. Le professeur Elliott Coues traitant (avec son imagination scientifique) le côté théorique de la question, a exprimé sa croyance en l'existence de cette substance qu'il appelait « soul-stuff » ou « bio-gène ». En 1882, il n'avait pas, pour vérifier sa théorie, les moyens dont nous disposons aujourd'hui, mais ce n'était pas comme une conjecture timide qu'il présenta son hypothèse à la Société philosophique de Washington.

Nous saisissons l'occasion que nous aurons en terminant cet article sur les savants français, pour rectifier un mot que nous avons employé

il y a quelques mois, en parlant de la nation française : il se rapportait à ce fait que cette nation est plus sensitive que toutes les autres à l'influence de l'esprit du temps (Zeit guist), que tout courant de pensées traversant le monde est d'abord ressenti en France : que, par suite, la France peut être un indicateur pour l'Europe montrant quelles influences règnent à l'étranger dans le monde humain, et signalant le cours de l'évolution européenne. Malheureusement, nous avions employé le mot girouette au lieu d'indicateur : ce terme a été considéré par quelques lecteurs français comme une expression de denigrement, ce que nous n'avions jamais eu dans l'idée.

Chaque nation a ses qualités particulières qui la font contribuer d'une façon indispensable au bien-être de l'univers : une de celles que possède la France consiste dans sa réceptivité sensitive et sa promptitude intellectuelle sans rivale

M. A. D.

REVUE
de la Presse Espagnole

Constancia

continue la publication des conférences que ses vaillants rédacteurs font, à tour de rôle, pendant une partie de l'année. Le 25 juillet, O. Rebaudi traita la question de l'âme avec une grande élévation d'idées et une profonde connaissance des progrès les plus récents des études psychiques. Traitant de l'intransigeance religieuse. elle fait ressortir ce que le dogme catholique actuel a de mesquin et de fatalement étranger à tout sentiment de justice. Elle passe aux résultats qu'il a produits, tout particulièrement en Espagne et dans ses colonies, Ils sont trop connus de nos lecteurs pour que nous nous y arrêtions. A propos de l'assassinat du roi Humbert, *Constancia* déclare que le remède au mal que tout le monde constate n'est pas dans les mesures de répression. mais dans la diffusion des principes développés par le spiritisme et dans leur large et intelligente application.

Luz y Union

de Barcelone rend compte d'une fête offerte par l'Union spirite catalane aux enfants du Collège laïque de Barcelone. Nous sommes heureux de constater que nos voisins, à qui la pratique du spiritisme est rendue si difficile par l'état général des mœurs,ont pris le bon moyen pour préparer la propagation de la vérité et la liberté des études. Dans son numéro du 10 septembre, elle donne des nouvelles d'un grand nombre de groupes formés dans les diverses villes de la Péninsule et nous constatons avec

une vive satisfaction qu'ils se répandent peu à peu et restent en communication les uns avec les autres. Ceux qui connaissent l'Espagne apprécieront un tel résultat à sa juste valeur. Le N° du 17 septembre contient le récit d'un fait des plus intéressants : Un monsieur âgé, habitant Puerto Principe, vint pour la première fois à Manzanillo, voir son fils. Dans la maison voisine se trouvait un enfant de 18 mois, *ne parlant pas encore.* Dès que celui-ci aperçut le nouveau venu, il courut à lui, lui prit les mains qu'il embrassa, s'assit sur ses genoux, le couvrant de caresses, puis voyant venir son père, alla à lui, le fit venir vers le visiteur et réunit leurs mains en signe d'amitié. Mme A Domingo Soler reçut, dans une évocation, l'explication de ce fait, attribué à des rapports entre ces trois personnes dans des existences antérieures.

Lumen

de Tarrasa, par la plume de ses distingués rédacteurs, Quintin Lopez, Victor Melcior, Fabian Palasi, étudie les problèmes les plus élevés de la psychologie. Nous ne pouvons, faute d'espace, analyser leurs divers mémoires. Le N° d'août contient le récit de plusieurs faits d'apparition bien caractérisée.

La Fraternidad

de Buenos-Ayres, reproduit le récit d'une séance fort intéressante tenue à Rome, avec le médium Politi Augusto, au cours de laquelle huit assistants purent constater les phénomènes les plus variés, lévitation du médium, jeu d'instruments variés, contacts, voix, etc...

Revista de Estudios Psicologicos

de Barcelone, reproduit le portrait de Segundo Olivier, qui, en 1896, offrit un prix de 300 fr. à celui qui reproduirait et expliquerait le phénomène spirite dont il donnait le récit, par tout procédé et toute théorie non spirite. Aujourd'hui, M. Segundo Oliver renouvelle son défi et promet non plus 3000, mais **20.000 fr.** Dans un article suivant, nous trouvons trois dessins tracés automatiquement par ce médium, qui n'a jamais appris à tracer une ligne. Ils sont remarquables par leur régularité et leur extrême complication.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Le Revue Spirite

de novembre renferme un compte-rendu du Congrès Spirite et Spiritualiste par M. Leymarie, ainsi que le discours prononcé par M. de Semenow, délégué de la Société Spirite de St Pétersbourg, qui sera inséré dans le livre du Congrès. M. Bosc fait des appréciations sur le Congrès théosophique, celui des religions, et sur la section hermétique à laquelle il a

pris part. Nous lisons avec plaisir la suite de l'ouvrage si intéressant de Stainton Mosès, intitulé : *Psychographie,* traduit de l'anglais par M. le Dr Dusart. La Revue continue l'exposé des objections à la théorie de la réincarnation et elles sont bien de nature à fortifier notre conviction à son existence, car l'auteur ne présente que des négations dénuées de preuves. L'auteur trouve *grotesque* que la réincarnation oblige l'esprit à entrer dans le corps d'un enfant avant qu'il soit né. Ce qui serait grotesque dans une réincarnation, l'est-il moins pour une incarnation ordinaire ? Si l'on vit une fois ici-bas, pourquoi pas deux, dix, cent fois aussi bien ? Quant à croire que les facultés des enfants prodiges sont dues à la médiumnité, c'est dire que s'ils sont devenus des hommes de génie, comme Mozart ou Pascal, ils n'en ont aucun mérite puisque leur science ne leur appartiendrait pas, venant de l'au-delà. Ce ne seraient plus que des instruments et ils n'auraient plus droit à notre admiration. Il est plus simple, plus logique, et par conséquent plus scientifique de croire que leur génie est un acquis du passé que de supposer que ce n'est qu'un voile trompeur. D'ailleurs il est des preuves directes de la réincarnation, et nos adversaires ne les discutent même pas, ce qui prouve leur impuissance.

Revue Scientifique

On a cru pendant longtemps qu'il ne pouvait pas tomber de pierres du ciel, et ce n'est qu'au commencement de notre siècle que l'Académie des sciences finit par se rendre à l'évidence. Il est certain que des aérolithes nous arrivent de l'espace. Ce sont des fragments de planètes qui ont été détruites, et il est remarquable que ces météorites contiennent beaucoup de nos métaux enrôbés dans une gangue semblable à celles dans lesquelles on les trouve sur notre globe, ce qui montre que le procédé de formation des mondes d'où ils proviennent doit être analogue à celui qui a procédè à la genèse de la terre. Voici l'analyse d'un météorite recueilli en Amérique.

L'un de ces météorites est tombé le 10 juillet 1899 à Allégan, dans l'état de Michigan, le plus gros fragment pesait 28 kils ; à l'œil nu, la pierre montre à la surface de la rupture une structure granulaire homogène, d'une couleur grise, et l'examen microscopique révèle l'existence de nombreuses sphérules de 1 à 2 millimètres de diamètre, composées d'enstatites et d'olivine. De nombreux grains métalliques brillants, d'un blanc d'argent, indiquent la présence de fer disséminé, de sorte que l'on peut dire que la pierre est formée de sphérules signalées plus haut, de fer et de minéraux silicatés gris, noyés dans une matière poreuse cendrée, également grise. L'analyse chimique montre que 77 p. 100 du météorite n'est pas d'origine métallique et que le surplus est surtout formé de fer et de nikel.

La Tribune Psychique

fait un compte-rendu rapide dans lequel nous remarquons que la 5e journée, M. Duval a mis sous les yeux du public une photographie spirite remarquable. C'est une des plus belles qui aient été obtenues, en ce sens

que le fantôme est très-nettement dessiné derrière M. Duval qui est assis ; de plus, ce fantôme a produit, du côté gauche et de haut en bas, un rayon fluidique transparent qui enveloppe tout le devant du corps de M. Duval. Le fantôme a été très bien reconnu pour être sa grand'mère décédée, 13 ans avant qu'il vînt au monde. La Chronique psychique, toujours alerte, montre que la première étape du Spiritisme est franchie et qu'il entre de nos jours dans la phase scientifique. Lorsque la science s'y sera engagée complètement, elle s'apercevra avec étonnement qu'Allan Kardec l'avait devancée d'un demi-siècle et que ses enseignements sont toujours parfaitement vrais. La souscription pour le Congrès Spirite et Spiritualiste a réuni pour la section spirite seule, la somme de 5996 francs, qui sera suffisante pour couvrir tous les frais.

Les Annales des Sciences Psychiques

reproduisent le rapport présenté par M. le Dr Dariex au Congrès de psychologie. Il s'agit de l'observation de mouvements d'objets matériels provoqués sans contact par l'action d'une force psychique agissant à distance. Ces phénomènes eurent lieu dans le cabinet de travail du Docteur et toutes les précautions furent prises pour s'assurer qu'ils ne pouvaient être dus à la fraude, volontaire ou non, de la servante, qui paraît avoir été le médium. Le reste de ce numéro est consacré à la reproduction d'autres mémoires ayant trait spécialement à la psychologie et au récit de quelque faits psychiques par M. Erny.

La Paix Universelle

parle aussi du Congrès Spirite et reproduit principalement les articles que Thécla a consacrés à ce sujet dans la Fronde.

Nous lisons ensuite une lettre rectificative de M. Erny qui reconnaît qu'il a eu le tort d'écrire que Mme Noeggrath n'avait jamais fait d'expérimentation. Mais cet occultiste ne se trompe pas que sur ce point, car il croit que les Spirites acceptent bénévolement tout ce que les Esprits veulent bien leur raconter, alors que tous les investigateurs sérieux passent au crible de la critique la plus sévère tout ce qui leur vient de l'au-delà. Nous lisons ensuite le mémoire de M. Mouroux intitulé : *Chaque chose à sa place*, dans lequel il désire que les diplômes de magnétiseurs ne soient donnés qu'après un examen très rigoureux, afin d'en augmenter le prestige. *Pour et contre* est la continuation de l'étude de M. Goupil sur les phénomènes spirites obtenus par la typtologie. C'est en lisant de semblables récits qu'on se rend compte combien ceux qui ne suivent pas la méthode préconisée par Allan Kardec perdent de temps en expériences superflues.

Le Spiritualisme moderne

sous ce titre : *De l'influence de l'amour*, nous montre dans un très bon langage le néant des joies terrestres et nous trace notre devoir ici-bas. « Est-ce assez de contempler seul le phare du salut ; suffit-il de voir l'étoile ? Non, il faut en annoncer la venue et dire à chacun : « frère,

voici la route ». Et quiconque aura fait luire dans une âme un rayon d'espérance, quiconque aura fait comprendre Dieu en en étant la visible Providence, s'endormira dans la paix du Seigneur et se réveillera avec lui dans l'impérissable triomphe des justes, dans la sérénité calme du devoir accompli, dans l'amour ». Notre confrère rend compte du Congrès et donne les discours prononcés par son directeur et les délégués russes sur la tombe d'Allan Kardec, au Père La Chaise.

Le journal du Magnétisme

nous donne cette fois le portrait et la biographie de M. Fabius de Champville, un dévoué magnétiseur, directeur de L'*Écho du* IXe *arrondissement*. Nous trouvons ensuite un article qui signale les menées des médecins syndiqués contre les masseurs et les magnétiseurs auxquels on voudrait interdire l'exercice de leur art. Il faut espérer qu'il n'en sera rien, car il serait trop injuste d'empêcher un homme d'en guérir un autre lorsque c'est par des pratiques qui ne peuvent jamais causer le moindre danger et qui, le plus souvent, rendent la santé à des malades que la médecine a abandonnés. Nous voyons reproduit l'article de notre rédacteur en chef sur la *Science future* paru dans notre numéro, et un très instructif article du Dr Foveau de Courmelles sur l'action des électro-aimants comme moyens de faire sortir du corps de petits morceaux de fer ou d'acier qui y ont été introduits accidentellement.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

s'occupe, lui aussi, du Congrès dont il donne une analyse sommaire et dont il constate le grand succès, Nous lisons un article très documenté de M. de Reyle sur des cas de télépathie et de dédoublements de vivants, ou de mourants, qui sont arrivés dans sa famille ou chez des amis. Ces récits démontrent que ces phénomènes sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le suppose généralement. S'ils sont encore si peu connus, c'est que chacun redoute, en les racontant, de passer pour un esprit faible, superstitieux. Mais lorsqu'on saura que ces recherches sont conduites maintenant par des savants, on craindra moins de témoigner en faveur de ces faits qui ont une généralité très grande, car il est peu de familles où quelques-unes au moins de ces manifestations ne se soient produites.

Le Progrès Spirite

étudie un nouveau livre : *Le credo philosophique d'un franc-maçon* dont nous parlerons lorsque nous en aurons reçu un exemplaire. Notre confrère reproduit aussi des extraits des journaux *La Fronde et la Nation* relatifs à notre congrès. Il rend compte de la visite des délégués français et étrangers au tombeau d'Allan Kardec et annonce que le service du *Phare de Normandie* sera fait par lui aux abonnés de cette feuille, qui a cessé de paraître comme nous l'annoncions dans notre précédent numéro.

Signalons un cas de télépathie provenant d'une personne en léthargie qui dit à sa fille, en rêve, de ne pas la laisser enterrer comme on voulait le faire, le médecin l'ayant déclarée morte. Elle revint à elle au bout de huit heures et fut ainsi sauvée d'un supplice épouvantable.

Conférence de M. Léon Denis

Nous prévenons les lecteurs de la *Revue*, que M. Léon Denis fait, en ce moment, sa tournée annuelle de conférences. Elles auront lieu d'abord à Lyon, le 1er novembre, salle du Cours Lafayette n° 230, et le dimanche 4, salle de la rue Paul Bert, n° 6 ; puis à Grenoble, les 8 et 11 novembre. Ensuite il visitera quelques autres centres spirites de l'Isère. Le 18, Assemblée générale de la Fédération du Sud-Est, pour entendre son rapport sur le Congrès, à Pont-Saint-Esprit. Du 19 au 22, conférences à Valréas et Carpentras ; le 23, conférence de propagande à Avignon, probablement salle de l'Hôtel de-Ville, puis à Arles et Aix.

Deux conférences à Marseille, fin novembre, et enfin, une conférence ou deux à Alger, dans le courant de décembre.

Liste de souscription pour le Congrès spirite et spiritualiste

Par suite d'une erreur regrettable dans la publication de la liste précédente, les noms suivants ont été omis ; nous les inscrivons aujourd'hui en priant ces personnes de nous excuser de cette irrégularité involontaire.

Listes précédentes	1202 fr. 40
M. Martin	12
M. Castagne	3
Mme Noeggrath	15
M. J A. Gobel.	12
Mme Lecoipellier	12
	1256 fr. 40

La souscription est close. Toutes les sommes ont été versées à M. Duval, trésorier de la section spirite. L'ouvrage relatant les travaux du Congrès paraîtra d'ici quelques mois et sera envoyé à tous les souscripteurs qui ont versé la somme de douze francs.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. Papus, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur Dariex, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. Strowell.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (États-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, Carlo-Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur Max Rahn, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 6. — ANNEE 6e Prix du Numéro : 1 franc DÉCEMBRE 1900

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

Etudes sur la Médiumnité

(*Suite*)

L'étude que nous poursuivons sur les phénomènes dénommés télépathiques, a pour but de nous aider à trouver une explication logique du genre d'action que les Esprits exercent sur les médiums, dans certains cas de vision, d'audition, de pressentiment, d'intuition ou d'écriture automatique. Dans les articles précédents, nous avons essayé de montrer que l'existence d'une action psychique s'exerçant entre deux cerveaux n'est plus aussi incompréhensible que jadis, puisque la science a reconnu que l'électricité pouvait se propager sans conducteur matériel, et nous avons signalé, d'après Luys, que l'enregistrement des ondes psychiques pouvait se faire par une couronne aimantée, comme les vibrations électro-magnétiques le sont par un fil d'acier. Il paraît que cette manière d'étudier rationnellement les phénomènes mentaux n'a pas l'heur de plaire à tout le monde. Je lis en effet dans le n° du 15 novembre de la *Revue du monde invisible*, une étude de Mgr Méric qui me prend à partie, sans me désigner nominativement, — peut-être dans la crainte d'une réponse — mais qui cite des passages de mes articles et les attaque vigoureusement en qualifiant mes assertions « d'hypothèses gratuites », et en affirmant qu'elles appartiennent « au domaine de la fantaisie. » (1) La critique devient de plus en plus acerbe au fur et à mesure que l'article s'avance, de sorte qu'elle se termine par ce bouquet :

« Les hypothèses pseudo-scientifiques inventées par les adversaires irréductibles et violents (?) du surnaturel sont autrement invraisemblables, insuffisantes, inintelligibles que l'enseignement lumineux (?) reposant et traditionnel de notre foi. Mais quand vous parlerez de bons et de mauvais anges, le public ne vous écoutera pas ; si vous parlez d'esprits *élémentaires*, *élémentines*, *élémentaux*, il vous prêtera quelque attention ; et si vous faites intervenir la matière radiante, les rayons cathodiques, les substances radio-actives, les vibrations périspritales, vous aurez le droit de dire des sottises : on vous tiendra pour un savant, on vous apellera maître, et le public applaudira. Oh ! la piperie des mots. » (2)

(1) Elie Méric. *Revue du monde invisible* 15 novembre 1900, p. 228.
(2) Elie Méric. *Revue du monde invisible* 15 novembre 1900, p. 338.

Voilà donc que mes pauvres hypothèses, soi-disant gratuites, se transforment finalement en sottises et que j'abuse de la candeur des lecteurs avec de grands mots. Jamais je ne me serais cru capable de me tromper à ce point, car, il faut le reconnaître, mon adversaire admet ma bonne foi. C'est donc par enthousiasme ou par ignorance que je pèche, et il faut supposer, suivant M. Méric, que je ne sais pas imposer de borne au dévergondage de mon imagination, puisqu'elle m'emporte dans le pays des chimères.

Tout cela est bel et bon, cependant la moindre petite démonstration de mes hérésies scientifiques ferait bien mieux mon affaire. Je ne suis pas, hélas ! un savant, mais je croyais jusqu'alors n'avoir jamais avancé, depuis vingt ans que je tiens une plume,une de ces énormités que l'on peut qualifier crûment de sottise,et il me faudra encore autre chose que l'appréciation de l'écrivain catholique ci-dessus nommé pour l'admettre. Détestant profondément les personnalités, je n'aurais pas relevé la diatribe de Mgr Méric si elle ne touchait directement au sujet que nous étudions actuellement ; mais puisque je suis sur la sellette, je tiens à faire le public juge de notre différent, afin qu'il sache de quel côté sont les affirmations hasardeuses et les assertions aussi tranchantes que peu justifiées. Et puis cela nous servira à élucider certains points de notre étude sur les phénomènes de la télépathie. Voici d'abord la citation incriminée. (1)

Lorsque la pensée se produit dans le cerveau,écrit un psychologue de l'école spirite, (c'est moi) il y a destruction de la matière cérébrale et mise en liberté d'une forme de l'énergie que l'on appelle nerveuse. Celle-ci a son rôle dans l'organisme pour y susciter des courants nécessaires à la production des mouvements ou à l'association des idées. Mais, en même temps,le périsprit vibre, et suivant qu'il est plus ou moins radiant, c'est-à-dire plus ou moins extériorisé, ses vibrations se répandent dans l'espace, comme les vibrations d'une cloche se propagent dans l'air. Alors si deux organismes présentent entre eux des analogies sympathiques, c'est-à-dire s'il existe dans ces deux organismes des mouvements vibratoires de même nature, comme ceux de deux diapasons identiques, ou de deux plaques de téléphone, le mouvement de l'un ébranlera l'autre, il y produira des effets semblables à ceux qui lui ont donné naissance.

« Puisque nous savons aussi que des localisations cérébrales existent dans le cerveau, nous pouvons en conclure que chaque partie de l'encé-

(1) Elie Meric. *Revue du monde invisible* 15 novembre 1900, p. 327.

phale a un mouvement dynamique qui lui est propre, de sorte qu'à chaque idée correspondrait un mode particulier de mouvement, et dès lors, nous pouvons supposer que lorsqu'un genre particulier de mouvement s'extériorise chez le magnétiseur, il détermine, chez un individu en rapport avec lui, des mouvements périspritaux qui éveilleront dans son cerveau des idées semblables.

Voici maintenant les réflexions de M. Méric sur la citation précédente :

Quel tourbillon d'hypothèses gratuites ! Tout ce que l'auteur affirme sur le rôle de l'énergie nerveuse dans la production des mouvements et de l'association des idées, sur les vibrations du périsprit, sur les mouvements dynamiques propres à chaque partie de l'encéphale, sur la propagation des périspritaux, (1) sur les vibrations harmoniques de deux cerveaux, tout cela appartient au domaine de la fantaisie et ne présente aucune rigueur scientifique, malgré l'incontestable bonne foi de celui qui essaye ainsi de nous convaincre, et nous pouvons lui rappeler, sans manquer aux égards qu'il mérite, cette sage parole de Flammarion :

« Quant aux explications, il est sage de n'y point prétendre. *On est dupe, en général, sur ce point, d'illusions assez singulières.*

Je vais étudier séparément les négations de M. Méric et justifier, pour chaque cas, ma manière de voir en ce qui concerne : 1° — Le rôle de l'énergie nerveuse pour produire les mouvements ; 2° Son influence dans l'association des idées ; 3° L'existence d'un mouvement dynamique propre à chaque partie de l'encéphale ; 4° Le mouvement vibratoire du périsprit ; 5° L'harmonie nécessaire entre deux cerveaux pour que se produise un phénomène télépathique.

Avant de commencer, je tiens à dire d'une manière générale que l'hypothèse, lorsqu'elle peut s'appuyer sur des faits précis, est un des moyens les plus féconds pour arriver à la découverte de la vérité. « Quoi que l'on ait pu dire sur les avantages qu'il y a pour l'expérimentateur de n'avoir pas d'idées préconçues, il est démontré, par des exemples innombrables, qu'on laisse souvent échapper les phénomènes que l'on ne s'attendait pas à rencontrer et que l'observation est bien plus intense et bien plus fructueuse quand le chercheur sait d'avance ce qu'il doit trouver, et qu'il s'acharne à le trouver malgré de premiers insuccès. » (2) Nous avons le droit de

(1) Nous supposons que l'auteur a voulu dire : des mouvements périspritaux, sans quoi la phrase ne nous parait pas avoir de sens.

(2) Marey. *Revue Scientifique.* 3 juillet 1886. p. 3.

faire des conjectures pour expliquer les phénomènes naturels, car, ainsi que le dit Claude Bernard : (1) « Une idée préconçue est toujours interrogative ; c'est une question adressée à la nature ; il faut écouter froidement la réponse, quand la réponse, quelle qu'elle soit, a été donnée. »

Je ne donnerai sur tous les sujets indiqués que des indications sommaires, renvoyant le lecteur aux ouvrages cités. C'est un volume entier qu'il faudrait écrire pour exposer complètement ces questions multiples, délicates qui se rattachent aux plus hauts problèmes de la physiologie, de la psychologie, de la physique, de la chimie et de la mécanique. Cependant j'espère que ces quelques notes éclairciront suffisamment le débat, non seulement pour établir que les appréciations de M. Méric ne sont pas justifiées, mais, ce qui est beaucoup plus important, pour projeter quelque lumière sur le rôle du périsprit pendant la vie et sur les phénomènes de la transmission de pensée et de la télépathie, qui sont pour nous d'un intérêt capital.

Rôle de l'énergie nerveuse dans la production des mouvements du corps.

Je suis très surpris qu'un homme qui a écrit un livre aussi documenté que *La Vie dans l'esprit et dans la matière*, mette au rang des fantaisies le rôle de l'énergie nerveuse dans la production des mouvements de l'organisme. Je n'ignore pas que l'on observe dans l'être vivant de mouvements purement physiques, tels que les mouvements Browniens, que l'on constate partout où se trouvent des particules très ténues disséminées au milieu d'un liquide, et des phénomènes d'élasticité dus à la constitution spéciale de tissus particuliers. Je sais également qu'il existe encore des mouvements vibratiles des poils ou cils qui garnissent certaines muqueuses ; des mouvements sarcodiques déterminés par la rétraction d'une matière contractile spéciale, dépourvue de nerfs. Mais ce sont là des exceptions, alors que le mouvement musculaire, qui est incomparablement le plus important, se trouve sous la dépendance du système nerveux auquel il doit le pouvoir de manifester ses propriétés.

Il suffit d'ouvrir le premier traité venu de physiologie (2) pour

(1) Claude Bernard, *Système nerveux*. T. I. p. 10.

(2) Voir Longet. *Traité de Physiologie*. Tome II, p. 116.

constater que l'action nerveuse motrice produit : tantôt des actions continues (celles de certains sphincters, etc.) ; tantôt des mouvements rhytmiques (ceux de la respiration, etc.) ; tantôt enfin des mouvements volontaires.

Le nerf moteur, dit Claude Bernard, est caractérisé anatomiquement par sa terminaison dans la fibre musculaire, terminaison qui a lieu par contiguïté et non par continuité. *Son caractère physiologique est d'agir sur le muscle pour déterminer le mouvement.* Du reste, il ne fait qu'exciter le muscle, là se borne le rôle qu'il joue dans l'acte moteur ; *mais ce rôle est nécessaire*, car le muscle, comme toute substance vivante, ne peut se contracter que sous une influence qui lui soit extérieure, c'est à-dire sous l'influence d'un irritant, et le nerf moteur est l'irritant normal du muscle. (1).

L'énergie nerveuse, quelle que soit d'ailleurs sa nature — ne pouvant être produite que par le tissu nerveux vivant, il s'en suit qu'on peut affirmer que c'est à son action que sont dus les mouvements musculaires, et la négation de M. Méric, dans sa généralité, est absolument contraire à l'observation scientifique. Mais pénétrons plus avant dans l'examen des faits. J'ai écrit : « Lorsque la pensée se produit dans le cerveau, il y a destruction de la matière cérébrale et mise en liberté d'une forme de l'énergie que l'on appelle nerveuse. Celle-ci a son rôle dans l'organisme pour y susciter les courants nécessaires à la production des mouvements, etc. ». — Etablissons l'exactitude de ces différents points.

DESTRUCTION DE LA MATIÈRE ORGANIQUE PENDANT LA PRODUCTION DE LA PENSÉE. — Le Docteur Lombard (de Boston) a montré, le premier, à l'aide d'appareils thermo-électriques très précis, que toute cause attirant l'attention : un bruit, la vue d'un objet ou d'une personne, produit une élévation de température du cerveau. Sous l'influence d'une émotion, ou pendant une lecture intéressante à haute voix, la protubérance de la région occipitale s'échauffe. (2) Schiff est parvenu á démontrer, en opérant directement sur le cerveau, qu'il s'échauffait sous l'influence des incitations sensorielles et que cette élévation de température de la substance nerveuse était

(1) Claude Bernard.. *Leçons sur les propriétés des tissus vivants*. p. 264.

(2) Dr J. S. Lombard. *Expériences sur l'influence du travail intellectuel sur la température de la tête* in *Archives de physiologie normale et pathologique*. 1869. p. 670.

répartie inégalement dans différentes régions de l'écorce cérébrale, suivant que les excitations étaient produites par la lumière, le son, ou des impressions olfactives ou gustatives. (1) Cette chaleur est produite par des actions chimiques, des oxydations de la matière cérébrale, car, d'après Byasson, les résidus de ces combustions passent dans les urines où l'on peut les retrouver sous forme de sulfates et de phosphates dont la proportion peut servir à doser l'intensité du travail accompli. (2) Inversement, si on agit extérieurement sur un animal à sang-froid en faisant varier la température du milieu dans lequel il est plongé, on constatera, pour une grenouille par exemple, que près de zéro, les mouvements sont lents, paresseux ; l'animal est plongé dans une sorte de torpeur ; à 10°, il est déjà plus actif; à 20°, il est tout à fait bien ; enfin à 30°, son activité est fébrile, incessante, désordonnée.

En voyant, dit M. Ch. Richet, (3) avec la température, croître simultanément l'activité psychique et la combustion chimique des tissus, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a entre ces trois phénomènes une étroite relation. Toute action chimique va en croissant d'intensité et de rapidité à mesure que la température s'élève Or, en même temps que la température et les combustions chimiques, on voit les actions vitales, nerveuses, psychiques croître simultanément en intensité et en rapidité. C'est donc, selon toute vraisemblance, une force chimique qui est la cause du mouvement et de l'activité nerveuse.

D'après tous ces faits, nous pouvons donc nous rallier complètement à l'opinion de Claude Bernard qui résume la question, avec sa puissance habituelle, en ces termes :

Quand chez l'homme et chez l'animal un mouvement survient, une partie de la substance active du muscle se détruit et se brûle ; *quand la sensibilité et la volonté se manifestent, les nerfs s'usent* ; *quand la pensée s'exerce, le cerveau se consume.* On peut ainsi dire que jamais la même matière ne sert deux fois à la vie. Lorsqu'un acte est accompli, la parcelle de matière vivante qui a servi à le produire n'est plus. Si le phénomène reparaît, c'est une matière nouvelle qui lui a prêté son concours,..

Partout, en un mot, *la destruction physico-chimique est unie à l activité*

(1) Schiff. *Archives de physiologie.* 1870. p. 451.

(2) Byasson. *Essai sur la relation qui existe à l'état physiologique entre l'activité cérébrale et la composition des urines.* (*Journal d'Anatomie* de Robin).

(3) Ch. Richet. *Essai de Psychologie générale.* p. 38.

fonctionnelle et nous pouvons regarder comme un axiome physiologique la proposition suivante : « TOUTE MANIFESTATION D'UN PHÉNOMÈNE DANS L'ÊTRE VIVANT EST NÉCESSAIREMENT LIÉE A UNE DESTRUCTION ORGANIQUE.

En parlant du phénomène cérébral qui accompagne la production de la pensée, je n'ai pas dit autre chose. C'est le premier point que je considère comme établi, passons au deuxième :

PRODUCTION DE L'ÉNERGIE NERVEUSE ET COURANTS QU'ELLE DÉTERMINE DANS L'ORGANISME. Nous venons de constater, avec M. Richet, que la production de la force nerveuse est due à la combustion organique du tissu nerveux. Or, MM. Lombard, Schiff et Byasson nous ont montré que l'activité mentale est caractérisée par une élévation de température qui indique les réactions chimiques du cerveau, donc la pensée s'accompagne d'une mise en liberté de l'énergie nerveuse. Pendant la veille, le cerveau est incessamment actif, car il est stimulé par les sensations qui lui arrivent du monde extérieur, par les incitations de l'organisme, par le travail de l'intelligence et par les actes volontaires. Il y a donc production continue de force nerveuse dont 1° une partie produit le phénomène qui aura pour résultat la perception, c'est-à-dire la connaissance par l'âme de ce qui vient de se produire dans le cerveau ; 2e une autre partie se diffuse dans l'écorce cérébrale pour y créer des associations ; 3° le reste est destiné à exercer deux sortes d'actions : *a* une influence modératrice sur la moëlle épinière ; *b* une action directrice sur tout l'ensemble du système nerveux moteur. Comme c'est ce dernier point qui est contesté par M. Méric, donnons nos raisons.

Tout d'abord, le mot de courant dont je me suis servi peut être mal compris, aussi je tiens à spécifier le sens dans lequel je l'emploie ; je m'en réfère à M. Ch. Richet et j'accepte son interprétation qui est la suivante : « Faut-il admettre que la vibration nerveuse est d'une nature spéciale ou d'ordre physico-chimique ? Il est permis d'hésiter entre ces deux hypothèses. Peut-être, en tous cas, y aurait-il intérêt à se servir de l'expression *irritant nerveux, vibration nerveuse*, *courant nerveux*, termes qui ne préjugent rien, quant à la nature même de l'irritation, *et qui expriment seulement un fait indéniable.* » Voici maintenant la preuve de l'influence du cerveau sur le système nerveux moteur, c'est encore Claude Bernard auquel j'ai recours. Il dit :

Comme nous l'avons vu précédemment, le cerveau exerce sur les mou-

vements réflexes une certaine influence que nous avons caractérisée déjà en l'appelant action modératrice. *Mais il y a aussi une action directrice.* Quand on a retranché l'encéphale, les mouvements reflexes font encore vivre l'animal pendant un certain temps ; mais il est réduit alors à un état complet d'automatisme. S'il se meut encore, ce ne sera plus que sous l'impulsion des influences extérieures ; tant que vous le laisserez en repos, il n'aura pas la moindre envie d'en sortir, et ne bougera jamais tout seul, *car on lui a enlevé l'excitant par excellence de tous les mouvements spontanés*, à savoir le cerveau, organe de la volonté.

Ceci paraît net et formel, mais voulant éviter jusqu'à l'apparence d'éluder les difficultés, il me reste à montrer que la pensée proprement dite, sous ses modalités volontaires, sensitives et intellectuelles, détermine des mouvements dans l'organisme.

Tout d'abord, c'est évident pour la volonté. Je veux lever mon bras et le mouvement suit l'acte de volition si tous les organes de transmission sont intacts et en bonne santé. Nous savons également que les passions sont accompagnées de gestes propres à chacune d'elles : La colère se marque sur les traits du visage et sur l'attitude du corps avec une énergie significative. Il en est de même pour la tristesse qui déprime l'être tout entier, tandis que la joie semble l'épanouir. Cette relation entre les pensées de l'âme et les mouvements du corps est si générale, si constante, qu'un art : la mimique, a été créé pour faire comprendre, par des gestes appropriés, les pensées non exprimées oralement. La peinture, elle aussi, ne fait que reproduire toutes les attitudes que la pensée imprime au corps. M. de Rochas, dans son splendide ouvrage : *Les sentiments, la musique et le geste*, a montré la variété, la richesse d'expression que le visage et le corps d'un sujet peuvent prendre pendant le somnanbulisme, lorsqu'on lui suggère successivement les idées les plus diverses. L'orgueil, l'envie, la paresse, l'avarice, la gourmandise, la volupté, la pudeur, etc., toutes ces idées se reconnaissent à première vue en examinant simplement l'attitude du sujet, qui ne fait qu'amplifier ce qui existe chez chacun de nous. La liaison entre les mouvements du corps et les idées est si intime, si bien incarnée dans l'organisme, que la simple action de fermer l'un des poings de Léonie, sujet de M. P. Janet, fait fermer l'autre, les bras se lèvent dans la position de l'attaque, le corps se redresse, la figure change ; les lèvres serrées, les poings fermés et les sourcils froncés expriment la colère avec une saisissante réalité. On peut varier indéfiniment ces attitudes et leur faire exprimer

l'amour, la prière, la terreur, la moquerie, et toujours ces mouvements physiques éveillent chez le sujet des idées en rapport avec ces poses. (1)

Sur certains sujets, dit M. Féré (2), on peut établir avec la plus grande netteté que l'état de satisfaction s'accompagne d'une exagération de la puissance motrice, tandis que l'état de dépression coïncide avec une atténuation de la force musculaire, exagération et atténuation *mesurable au dynamomètre*, qui peut montrer une différence de moitié entre les deux états.

Le Dr Descuret (3) a consacré un livre tout entier à l'étude de la correspondance qui existe entre les passions et les mouvements du corps. Darwin, (4) a montré également :

Que certains actes complexes sont d'une utilité directe ou indirecte dans certains états de l'esprit pour répondre ou pour satisfaire à certaines sensations, certains désirs, etc ; *or toutes les fois que ce même état se reproduit, même à un faible degré, la force de l'habitude et de l'association* tend à donner naissance aux mêmes actes, alors même qu'ils ne peuvent être d'aucune utilité. *C'est le principe de l'association des habitudes utiles.*

Principe de l'antithèse. — Certains états d'esprits entrainent certains actes habituels qui sont utiles, comme l'établit notre premier principe ; puis quand se produit un état d'esprit directement inverse, on est fortement ou involontairement tenté d'accomplir des mouvements absolument opposés, quelqu'inutiles qu'ils soient d'ailleurs.

Principe de l'action du système nerveux. — Quand le sensorium est fortement excité, la force nerveuse est engendrée en excès et transmise dans certaines directions déterminées dépendant des connexions des cellules nerveuses et en partie de l'habitude ; dans d'autres cas, l'afflux de la force nerveuse paraît, au contraire, complètement interrompu. Il en résulte des effets que nous trouvons expressifs.

Claude Bernard a touché aussi à la question qui nous occupe et il a fait comprendre le mécanisme par lequel les émotions agissent sur le cœur et celui-ci sur le cerveau. Voici un passage instructif :

Le cerveau, le plus sensible de tous les organes, éprouve immédiatement et avant tous les autres les effets de toute modification circula-

(1) Pierre Janet *L'Automatisme psychologique* p. 19.

(2) Féré. *Sensation et mouvement*, p. 143.

(3) Descuret. *Médecine des passions.*

(4) Darwin. *L'expression des émotions de l'homme et des animaux*, p. 29.

toire. Le cerveau a été sans doute le point de départ de l'impression nerveuse sensitive ; mais, par l'action réflexe sur les nerfs moteurs du cœur, l'influence sensitive a provoqué dans le cerveau les conditions qui viennent se lier à la manifestation du sentiment. Le cœur n'est pas plus le siège de nos sentiments que la main n'est le siège de notre volonté. Mais le cœur est un instrument qui concourt à l'expression de nos sentiments comme la main concourt à l'expression de notre volonté (1).

« Quand un plaisir s'éveille, à propos d'une sensation quelconque, dit Gratiolet, l'organisme entier chante sur divers tons un hymne de satisfaction et de joie ».

L'influence motrice de la pensée peut même s'étendre jusqu'à un autre organisme, si nous en croyons une remarque de M. Ch. Ferré. La voici. (2)

Souvent au milieu d'un rêve banal, produisant une excitation très modérée, n'offrant pas les caractères d'un cauchemar, au milieu d'un rêve qui, à l'état normal, n'aurait pas interrompu le sommeil, la femme enceinte est réveillée par les mouvements du fœtus. *Ce fait nous montre que les représentations mentales de la mère* provoquent des réactions motrices chez le fœtus, et que, même, tout comme pour les excitations sensorielles, ces réactions sont plus fortes chez lui que chez elle

Le travail intellectuel lui-même ne peut s'effectuer sans produire des modifications motrices qui s'accusent grossièrement par des signes extérieurs produisant des changements de volume des membres, et d'une manière plus délicate par des variations de l'écriture. Les expériences de graphologie entreprises par MM. Ch. Richet, Ferrari et Héricourt, contrôlées depuis par MM. Bourru et Burot (3) avec un plein succès, constituent un procédé intéressant pour montrer qu'à chaque état psychique correspond un état dynamique caractérisé par des phénomènes qui ressortissent à la physiologie, car je n'ai pas parlé des phénomènes circulatoires et des sécrétions qui accompagnent nos états de conscience, et qui montrent encore une autre forme du pouvoir moteur des pensées, indépendamment de toute action volontaire.

Je m'arrête, car je crois avoir justifié pleinement ma manière de voir relative à l'influence exercée par la pensée sur les mouve-

(1) Cl. Bernard. *Sur la physiologie du cœur et les rapports avec le cerveau.* Voir *Leçons sur les tissus vivants*, p. 425.

(2) Ch. Ferré. *Sensation et mouvement*, p. 94.

(3) Bourru et Burot. *La suggestion mentale et les variations de la personnalité*, p. 210.

ments du corps. Il est donc *parfaitement exact* que toute pensée s'accompagne de la mise en liberté d'énergie nerveuse dans le cerveau et qu'une partie de cette énergie sert à produire des mouvements dans le corps. J'ose même insinuer que s'il existe quelque fantaisie, c'est dans l'appréciation de M. Méric dont l'opinion, pour importante qu'elle soit, ne me paraît pas de force à contrebalancer les témoignages des savants cités plus haut. Sans insister davantage, passons maintenant à l'association des Idées.

Association des Idées,

L'ancienne philosophie étudiait les modalités diverses de la pensée par la seule observation intérieure. Pour un psychologue de jadis, c'était dans l'âme seulement que l'on trouvait l'origine, la cause et les conditions de la vie mentale, de sorte que l'on ne jugeait pas utile de s'enquérir des phénomènes physiologiques qui l'accompagnent. On savait bien, vaguement, qu'une bonne santé est nécessaire pour le fontionnement normal de l'activité intellectuelle ; on n'ignorait pas non plus que les sensations nous viennent du monde extérieur par les sens, mais on ne soupçonnait pas la connexion nécessaire, absolue, qui existe entre la cellule cérébrale et la pensée. Ce sont les travaux des savants modernes qui ont créé la psychophysiologie et précisé, par l'observation des cas pathologiques, par la vivisection, par l'expérimentation directe, les conditions matérielles, organiques *qui accompagnent* la pensée. Je tiens absolument à ce qu'il n'y ait pas ici d'équivoque.

Je crois que c'est bien à l'âme qu'appartient la faculté de penser, en comprenant dans ce terme général : les sensations, les volitions et les phénomènes intellectuels ; mais je crois aussi que cette pensée ne peut se produire, *pendant la vie*, que lorsque le cerveau lui fournit les conditions nécessaires à sa manifestation. La science n'est pas encore arrivée à préciser la dernière forme des changements moléculaires qui ont lieu dans l'intimité des cellules cérébrales à la suite de chaque opération intellectuelle, mais, ce qu'elle démontre expérimentalement, c'est que l'exercice de la pensée est lié absolument à un état psysiologique de l'encéphale, lequel dépend de la nutrition, de la circulation, de la respiration, de la température, de l'état sain ou malade de cet organe. Extérieurement, on ne peut distinguer une cellule nerveuse en repos d'une cellule nerveuse qui travaille ;

de même que le nerf moteur qui transmet une impression au muscle, ressemble complètement à celui qui ne transmet rien. Cependant, on distingue l'activité ou le repos des fibres nerveuses par l'état des appareils auxquels aboutissent les nerfs, et une cellule qui travaille dégage une quantité de chaleur plus grande que celle qui est au repos.

Pour mettre en évidence la relation qui existe entre l'association des idées et l'énergie nerveuse, il faut établir que toute pensée qui se produit libère une certaine quantité de force nerveuse ; 2° que celle-ci ne reste pas confinée au lieu où elle est produite ; 3° qu'il se forme des connexions dynamiques entre certaines cellules affectées à des usages déterminés ; 4° que les associations sont stables, permanentes tant que se conserve l'intégrité du cerveau. Etablissons sommairement ces différents points.

Production de l'énergie nerveuse, sa propagation dans le milieu cérébral. — Nous avons vu déjà que tout phénomène de pensée détruit de la substance cérébrale en créant un courant nerveux moteur, il faut montrer maintenant que l'énergie nerveuse irradie aussi dans la couche corticale, suivant des directions déterminées. Pour bien comprendre la nature de ce phénomène, on doit avoir présente à l'esprit la constitution anatomique de cette mince couche corticale des hémisphères cérébraux, dans laquelle réside très probablement le système nerveux psychique. Le Dr Luys ayant tout particulièrement étudié cette partie du corps, nous lui emprunterons sa description : (1).

La substance corticale est composée par des éléments anatomiques fixes, répandus en nombre infini dans sa masse et qui sont les cellules nerveuses cérébrales : celles-ci sont juxtaposées les unes à côté des autres et se donnent en quelques sorte la main ; — elles sont, de plus, disposées en zones régulièrement stratifiées les unes au-dessus des autres ; *elles forment par leurs prolongements un réticulum partout continu*, devenant ainsi l'agent de cette multitude d'éléments isolés. Comme déductions physiologiques, il ressort des considérations précédemment émises les conséquences suivantes :

(1) Luys, *Le cerveau*, p. 19. Je souligne les passages qui se rapportent à l'étude présente.

La substance corticale représente un immense appareil constitué par des éléments nerveux doués d'une individualité propre, il est vrai, *et cependant solidarisés intimement les uns avec les autres.*

Les séries de cellules disposées en zones stratifiées, les connexions des différents étages des zones qui communiquent les unes avec les autres, *impliquent l'idée que les activités nerveuses de chaque zone peuvent être isolément éveillées*, QU'ELLES PEUVENT S'ASSOCIER ENTRE ELLES, — *qu'elles peuvent être modifiées d'une région à une autre suivant la nature des cellules intermédiaires mises en émoi*, — qu'en un mot, les actions nerveuses, *comme des ondulations vibratoires*, doivent se propager de proche en proche suivant la direction du *substratum* organique qui les supporte, soit dans le sens transversal, soit dans le sens vertical, des zones superficielles aux régions profondes, et réciproqnement.

D'autre part, au point de vue de la signification physiologique de certaines zones, et du mode de répartition de la sensibilité et de la motilité entre elles, *il est permis, en s'appuyant sur les lois de l'analogie*, de supposer que les régions sous-méningées, occupées principalement par les petites cellules, doivent être en rapport avec les phénomènes de sensibilité, tandis que les régions profondes, occupées par les groupes de grosses cellules peuvent être principalement considérées comme régions d'émission des phénomènes de la motricité.

En effet, en appliquant à cette question *les données qui sont acquises* pour l'étude de la moëlle épinière, et qui nous montrent par exemple, que là où il y a de petites cellules il se passe des phénomènes de sensibilité (cornes postérieures) et que là, au contraire, où il y a de grosses cellules, ce sont des phénomènes de motricité qui se développent (cornes antérieures). — *il est rationnel*, dis-je, de voir des équivalences physiologiques là où il y a des équivalences morpnologiques, et de considérer, ainsi que nous avons essayé de l'établir, les régions sous méningées des petites cellules de la substance corticale comme étant la sphère générale de la diffusion de la sensibilité générale et spéciale et, partant, *le grand réservoir commun* de toutes les sensibilités réunies de l'organisme. Et, d'un autre côté, on peut considérer les zones profondes comme étant les centres d'émission et de préparation des incitations de la motricité.

Hypothèses que tout cela, dira probablement M Méric, oui, sans doute, mais hypothèses logiques, rationnelles, ne ressemblant en rien à des fantaisies, car elles sont adoptés par la majorité des physiologistes et elles ont pour elles l'appui de certains faits qu'on ne peut interpréter qu'en les admettant pour vraies. Voici l'avis de Rosenthal sur le même sujet. S'il est moins affirmatif que Luys sur les propriétés spéciales des grosses et des petites cellules, il admet cependant la spécification de certaines cellules et l'existence de régions

spéciales réservées aux différentes activités cérébrales. Ecoutons-le : (1)

Après avoir énuméré les propriété des cellules qui ne sont pas possédées par les nerfs, il ajoute:

Entendons-nous bien. Nous ne voulons pas dire que toutes les cellules ganglionnaires possèdent en même temps toutes ces propriétés ; au contraire *chaque cellule nerveuse n'en possède qu'une*. Il faut même admettre des distinctions encore plus délicates ; il faut croire, par exemple : *que les cellules sensitives diffèrent toutes les unes des autres* et que chacune d'elles n'est accessible qu'à une espèce déterminée de sensation. (Nous verrons tout à l'heure pourquoi).

Cette conception des phénomènes nerveux n'est pas une simple hypothèse *elle repose sur des faits très certains*. Les sensations ne se perçoivent que dans le cerveau, et, si on enlève certaines parties du cerveau, ou si ces parties deviennent malades, certaines perceptions sont abolies, tandis que les autres restent intactes. Lorsqu'on enlève la totalité du cerveau, les cellules nerveuses de la moëlle suffisent pour transmettre l'irritation d'une fibre nerveuse à une autre et cela de la façon la plus complète.

En somme, ce qui ressort des citations précédentes, c'est que les cellules cérébrales communiquent entre elles par des ramifications infinies et que l'on peut constater des différences de formes suivant les fonctions. L'irritation d'une cellule cérébrale quelconque, qui correspond mentalement à une idée, ne reste jamais localisée, elle n'est pas comme un foyer qui s'allume isolément, c'est plutôt une traînée de poudre qui, en se propageant, éveille les énergies latentes des autres cellules et suscite la succession d'images que l'on constate lorsqu'on laisse le mécanisme mental fonctionner librement. Dire qu'il existe des courants nerveux entre deux cellules situées dans des parties différentes de la couche corticale, c'est simplement traduire en termes physiologiques un phénomène psychologique bien connu : celui de l'évocation d'une idée passée par une idée actuelle ; cette association des idées est la base de la mémoire. Nous verrons, au deuxième paragraphe suivant, les conditions dynamiques de la mémoire, occupons-nous ici plus spécialement de l'association des idées. Rappelons en quoi consiste ce phénomène.

Le philosophe anglais Hobbes assistait un jour à une conversation sur les guerres civiles qui désolaient l'Angleterre, lorsqu'un

(1) Rosenthal — *Les nerfs et les muscles* p. 228.

des interlocuteurs demanda combien valait le denier romain. Cette question inattendue semblait amenée par un caprice du hasard et parfaitement étrangère au sujet de l'entretien ; mais en y réfléchissant mieux, Hobbes découvrit ce qui l'avait suggérée. Par un progrès rapide et presque insaisissable, le mouvement de la conversation avait amené l'histoire de la trahison qui livra Charles Ier à ses ennemis ; ce souvenir avait rappelé celui de Jésus-Christ, également trahi par Judas, et la somme de trente deniers, prix de cette dernière infamie s'était offerte alors, comme d'elle-même, à l'esprit de l'interlocuteur.

Les idées s'évoquent les unes les autres suivant des rapports nombreux, par exemple, le temps, le lieu, la ressemblance, le contraste, les relations de cause à effet, de principe et de conséquence, du signe et de la chose signifiée, etc. Ces rapports, une fois établis, sont fatals, nécessaires, automatiques pour chaque individu.

L'enfance et la jeunesse sont les deux phases de la vie pendant lesquelles l'activité automatique des éléments cérébraux se décèle avec la plus grande énergie ; la mémoire a plus de vigueur, la sensibilité est moins émoussée. C'est l'époque où les idées s'associent avec e plus de rapidité, où le rapprochement des idées récentes avec les idées anciennes se fait d'une façon si instantanée, où la spontanéité propre, l'originalité individuelle se marque de la façon la plus accentuée et où, enfin, l'homme apparaît avec le tempéramment cérébral qui le caractérise d'une manière spéciale.

Ce qui montre bien qu'il doit y avoir dans l'intimité des résaux de la couche corticale des associations stables de mouvements, c'est qu'il ne dépend pas de nous de modifier nos associations d'idées. Malgré notre volonté, subitement telle sensation, telle pensée évoque irrésistiblement une série d'idées qui se suggèrent les unes les autres. Ces phénomènes d'associations de souvenirs anciens, à propos d'une impression récente, se répétent à tous les instants de l'activité cérébrale.

Il suffit de rencontrer fortuitement un objet extérieur pour penser à un autre, ayant avec lui soit des rapports directs, soit des rapports indirects, artificiellement entretenus. Les moyens mnémotechniques qui aident la mémoire défaillante, ne sont pas autre chose que des associations factices créées par la volonté. Il existe en nous une quantité de ces connexions établies par l'habitude et l'instruction.

L'apprentissage de l'écriture n'a pas d'autre but que de créer dans le cerveau des associations de cellules, dans lesquelles se conservent les images des mouvements à exécuter. Si la maladie vient à troubler ce mécanisme délicat, le souvenir des mouvements est perdu, et l'on assiste à ce spectacle bizarre d'un être qui n'est pas paralysé, qui connaît la forme des lettres, qui peut encore lire, mais qui a perdu la mémoire des mouvements de l'écriture. (Agraphie) (1).

Voici un autre individu qui, à la suite d'une attaque d'apoplexie, semble être devenu idiot, parce qu'il répond de travers aux questions qu'on lui pose, et qui ne comprend plus la conversation que l'on tient autour de lui. Est-il sourd ? Non, il entend très bien une porte se fermer, et se retourne quand le vent fait battre une fenêtre. Il n'est pas idiot, car il s'impatiente de ne pas comprendre, et s'il répond à côté, c'est qu'il ne comprend pas le sens des mots qu'on lui adresse. Il lit les journaux, les romans, il écrit, il joue aux échecs, il a donc conservé ses facultés intellectuelles. Alors, que lui manque-t-il donc ? Il lui manque la faculté de comprendre le langage parlé. Quand il entend parler sa langue maternelle, c'est comme s'il entendait une langue étrangère, complètement inconnue de lui. Cette langue maternelle, il l'avait apprise comme chacun de nous par une éducation lente, c'est-à-dire qu'il s'était habitué insensiblement à retenir et à reconnaître la valeur conventionnelle des sons de la parole, à donner un sens précis à chacun d'eux. Les images auditives s'étaient peu à peu emmaganisées, organisées, associées dans son cerveau. Ce qui lui manque aujourd'hui, c'est justement ce mécanisme automatique ; et pourquoi a-t-il disparu ? Parce que la partie du cerveau où s'était incarné ce mécanisme a été blessée. A l'autopsie, on découvre qu'il existe toujours chez un semblable malade *une lésion de la première circonvolution temporale de l'hémisphère gauche*. Parfois, c'est la mémoire des mots écrits qui disparaît avec la maladie d'autres régions du cerveau, etc.

La spécialisation des parties de l'encéphale est poussée si loin, que l'on voit parfois disparaître la mémoire d'une langue étrangère et de celle-là seulement, de certains chiffres, de substantifs particu-

(1) Voir Mathias Duval. *Conférence faite à la Société d'Anthropologie.*

liers, de plusieurs lettres de l'alphabet, et même celle d'une lettre isolée (1).

Le retour de la mémoire se fait avec le rétablissement de la santé, lorsque la maladie n'est pas incurable.

On peut reproduire artificiellement, grâce à l'hypnotisme, ces exemples de paralysies systématisées, et en varier les effets au gré de l'expérimentateur (2). On agit sur des groupes d'idées pour les neutraliser temporairement, comme on agit sur les nerfs par certains poisons spéciaux qui les paralysent; c'est pourquoi l'on a dit justement que l'on pouvait faire ainsi de véritables vivisections intellectuelles. La possibilité de dissocier ce que l'habitude a uni d'une manière intime, prouve que les idées s'enchaînent très probablement d'après des rapports fixes, des courants nerveux déterminés qui persistent aussi longtemps que l'intégrité des organes est maintenue.

Normalement, la volonté peut diriger l'association des idées dans le sens qui lui convient; mais si l'on vient à supprimer cette direction, alors l'appareil psycho-physiologique livré à lui-même, reproduit toujours la même série de phénomènes. Pendant le somnambulisme, une suggestion quelconque éveille *des idées et des gestes toujours identiques* qui se succèdent invariablement dans le même ordre, de sorte, dit M. Richet (3), « que les mêmes mots, les mêmes expressions de physionomie, les mêmes gestes se retrouvent dans des expériences ayant lieu *à plusieurs années d'intervalle* ». Il n'existe donc aucun arbitraire dans la façon dont nos idées s'enchaînent les unes aux autres. L'arrangement est différent pour chacun de nous, et constitue notre manière propre de réagir et de grouper nos pensées.

Ce n'est pas seulement avec les pensées anciennes que les idées s'associent, c'est aussi entre elles, au moment même où elles se produisent. Je vais au théâtre, j'ai des sensations visuelles nombreuses provenant de la salle, de la scène, des acteurs et des assistants; j'ai des sensations auditives, puisque j'entends des bruits, des

(1) Voir Ribot. *Les maladies de la mémoire*, p. 31 et Ferrière. *La Vie et l'âme*, p. 228.

(2) Voir Dr Durand (de Gros). *Le merveilleux scientifique*

(3) Richet. *L'Homme et l'Intelligence*, p. 229.

voix, des instruments ; j'ai des sensations de chaleur ou de froid, des impressions tactiles ; je sens des parfums ; en même temps mon esprit travaille, il est émotionné ; il juge la pièce et les artistes ; il se remémore des passages littéraires, etc. Tous ces actes mentaux, si divers par leur nature, s'enregistrent en moi et se lient entre eux, bien qu'ils intéressent chacunes des parties du cerveau séparées topographiquement les unes des autres ; le seul fait d'être enregistrés dans les mêmes circonstances, d'être contemporains, les rend pour toujours solidaires à ce point, que l'un quelconque d'entre eux, évoqué par une circonstance fortuite, ressuscitera tous les autres (1).

Ces constatations n'ont rien de matérialiste, car la pensée est toujours l'apanage de l'âme, mais il faut absolument, pour que cette pensée se produise pendant la vie, le concours du cerveau qui lui donne l'expression physiologique sans laquelle elle ne peut pas se traduire objectivement. La liaison entre l'âme et le corps est si intime, et la spécification des cellules est si grande, que si une partie du cerveau est irritée, l'idéation se produira automatiquement, malgré la volonté, qui sera impuissante à empêcher ce fonctionnement morbide. Nous verrons plus loin le rôle du périsprit, ici nous nous occupons spécialement de l'aspect physique, matériel, physiologique, qui accompagne la pensée, qui en est inséparable, et sans laquelle celle-ci ne pourrait pas se manifester.

Dans certaines circonstances, dit le Dr Luys, (2) l'activité automatique s'exerce d'une façon morbide dans un cercle relativement limité, et n'intéresse que certaines zones de la substance corticale, les autres restan relativement indemnes, comme nous voyons par exemple, certaines manifestations cutanées se révéler par plaques, par ilots à la surface de la peau, en laissant dans les intervalles des régions saines. — Ainsi dans ces cas auxquels nous faisons allusion, les régions perceptives du *sensorium*, celles ou s'élaborent les manifestations de la personnalité consciente, sont parfois respectées et dans un état d'intégrité complet, alors que les régions circonvoisines sont envahies par diverses sortes de processus

(1) Les phénomènes cérébraux de l'activité automatique, ont été pour la première fois décrits et mis en lumière d'une façon très explicite par Baillarger, soit dans des communications faites à l'Académie de médecine, soit dans une série d'articles insérés dans les *Annales médico-physiologiques*, sous la dénomination de : *Théorie de l'automatisme et de l'exercice involontaire de la mémoire et de l'imagination.*

(2) Luys. *Le cerveau.* p. 163

morbides ; et alors on assiste à un phénomène étrange, à une sorte de dédoublement de l'unité mentale — L'individu, ainsi scindé en une partie de lui-même restée saine, et une autre partie soumise aux phénomènes d'entraînement automatique involontaire, assiste, *spectateur conscient*, à certains actes extravagants qu'il est forcé de commettre, à certaines paroles insensées qu'il profère : il est en quelque sorte réduit à cette contemplation poignante du tétanique, qui, au moment de l'accès, voit ses muscles échapper à l'action de la volonté,se contracter sous l'influence des cellules de la moelle en période d'activité incoercible,et devenir ains des instruments indociles qui cessent de lui appartenir.

Les annales des maladies mentales renferment des exemples nombreux de cet état de dissociation des forces vives de l'activité cérébrale.

Une dame,citée par Falret,(1) poussait des cris,commettait toutes sortes d'actes désordonnés et se trouvait d'autant plus à plaindre qu'elle avait, disait-elle, la conscience que c'étaient là des actes de folie. mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de les commettre.

Tous les phénomènes que je viens d'énumérer me paraissent établir solidement la théorie physiologique de l'association des cellules cérébrales pour produire l'association des idées. Lorsque l'on voit une série de mouvements consécutifs disparaître en même temps qu'une catégorie déterminée de cellules cérébrales ; lorsque le rétablissement des mouvements se produit avec la régénération de ces cellules, il semble qu'il y a réellement une relation de cause à effet entre ces phénomènes et que l'aspect psychologique est doublé nécessairement de conditions organiques qui résident dans les cellules du cerveau. Or, nous savons que toute cellule qui est irritée dégage de la force nerveuse, que celle-ci se propage dans les territoires voisins; qu'il existe des connexions innombrables entre toutes les régions de la couche corticale. Nous savons également que le mécanisme cérébral laissé à lui-même suit toujoure les mêmes voies, reproduit toujours les mêmes idées, dans un ordre invariable. Je pense donc qu'il n'y a pas une grande témérité à voir dans ces connexions permanentes, absolues, automatiques, l'action de courants nerveux, en nombre énorme, infiniment diversifiés, qui actionnent les millions de cellules de l'écorce cérébrale et constituent les matériaux au moyen desquels la vie psychique s'élabore et peut s'extérioriser.

Il me semble qu'il n'y a, ici encore, aucune supposition fantai-

(2) Falret. — *Annales médico-physiologiques*, 1870, p. 117. *Des Aliénés avec conscience.*

siste, aucune hypothèse qui ne puisse s'étayer sur l'observation scientifique. Sans doute ce n'est pas là de la psychologie de séminaire, mais c'est celle que les savants modernes sont en train d'édifier et, jusqu'à preuve du contraire, elle me paraît compléter très heureusement l'ancienne philosophie qui restait par trop dans les nuages. Mais, je me propose encore de montrer que l'hypothèse d'une théorie dynamique des phénomènes nerveux est tout à fait acceptable et qu'elle est adoptée aujourd'hui par des physiologistes et des psychologues de valeur, de sorte qu'en marchant à leur suite, je ne fais que suivre la science actuelle, quitte à la devancer quand j'arriverai à la démonstration des mouvements du périsprit.

Localisations cérébrales.

L'âme seule pense, veut, se souvient, fait mouvoir les organes de la vie de relation ; ces diverses facultés constituent-elles une fonction indivisible du cerveau tout entier, ou bien sont-elles localisées chacune dans un centre particulier ? Jadis on crut que les facultés appartenaient à la masse cérébrale entière, maintenant on ne peut plus soutenir cette thèse.

Les excitations transmises au cerveau par les nerfs sensitifs n'agissent pas de la même manière sur cet organe, et les perceptions qu'elles font naître diffèrent également entre elles. C'est pour cela que l'on ne confond point les diverses espèces de perceptions sensorielles : nous distinguons même, pour chaque espèce de sens, des sensations secondaires très nombreuses et très variées, comme les couleurs parmi les sensations lumineuses, le ton parmi les sensations sonores, etc. Mais, comme les fibres nerveuses qui transportent les diverses sensations sont semblables entre elles, il faut chercher dans les cellules nerveuses la cause des différences de ces sensations. Voici l'avis de Rosenthal sur le sujet (1).

Nous avons admis déjà que les cellules nerveuses motrices diffèrent des cellules nerveuses sensitives ; nous admettrons également que, parmi ces dernières, il y en a un certain nombre dont l'irritation produit toujours une sensation de lumière, d'autres dont l'irritation a pour conséquence une perception sonore, d'autres enfin dont l'irritation amène toujours une sensation gustative, etc., etc. *Cette hypothèse est parfaitement d'accord avec l'expérience.* Celle-ci montre, en effet, que la cause extérieure qui excite une fibre nerveuse n'a aucun rapport avec la sensation produite, mais que l'excitation d'une fibre particulière a toujours pour résultat la

(1) Rosenthal. *Les nerfs et les muscles*. p. 257.

naissance d'une sensation spéciale. C'est ainsi qu'en irritant le nerf optique, mécaniquement ou électriquement, nous obtenons toujours une sensation visuelle ; l'irritation mécanique ou électrique du nerf auditif provoque toujours une sensation auditive ; l'irritation électrique du nerf du goût produit les mêmes sensations gustatives que le contact des substances sapides, etc.

C'est en constatant ces spécialisations des cellules qu'on a été conduit à se demander si chaque sens n'aurait pas un territoire particulier dans la topographie du cerveau, une localisation nettement déterminée.

En 1842, Flourens (1), a fait voir qu'on pouvait, en enlevant méthodiquement des tranches successives de la substance corticale, faire perdre aux animaux sur lesquels on opère, soit la faculté de percevoir les impressions visuelles, soit la faculté de percevoir les impressions auditives. Nous avons constaté que Schiff a établi que suivant le genre d'excitation : sonore, olfactive, gustative, c'étaient des régions séparées du cerveau qui entraient en éréthisme *et s'échauffaient isolément.* Broca, en 1861, a observé que les aphasiques (c'est-a-dire ceux qui perdent l'usage des mots écrits ou parlés) présentaient une lésion de la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale. Après les recherches publiées en 1870 par Fritz et Hitzig, un grand mouvement fut créé et Ferrier, en 1875, démontra irréfutablement l'existence de centres perceptifs pour la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher. Il est bien démontré aussi maintenant que la *mémoire auditive* des mots parlés et la *mémoire visuelle* des mots écrits sont des mémoires de perceptions ; elles ont leur siège chacune dans une circonvolution située à la partie postérieure du cerveau, c'est-à-dire à celle qui est en arrière du sillon de Rolando, la partie postérieure semble donc se composer de centres perceptifs. *La mémoire motrice* des mots parlés et la *mémoire motrice* des mots écrits ont leur siège chacune dans une circonvolution située à la partie antérieure du cerveau, c'est-à-dire à celle qui est en avant du sillon de Rolando ; la partie antérieure du cerveau semble donc se composer de centres moteurs.

Puisqu'il existe des localisations nettement déterminées — au moins pour certaines sensations et certains mouvements, — il me

(1) Flourens. *Recherches expérimentales sur le système nerveux.*

paraît logique d'admettre que toutes les facultés de l'âme ont leur mode d'expression dans des parties spéciales de l'écorce cérébrale, et si la science ne peut encore en indiquer les emplacements exacts, tout nous permet d'espérer qu'elle y arrivera un jour.

Pour ne pas allonger cette discussion, nous passons sous silence les preuves que l'on peut tirer des travaux des magnétiseurs, et nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de Alfred Russel Wallace (1), et de Rochas (2) qui ont étudié cette question.

Ce n'est pas seulement au point de vue psychologique que l'étude des localisations cérébrales est intéressante, c'est encore dans la pratique de la médecine, car elle permet d'utiliser la trépanation avec succès, dans certains cas où le malade paraissait voué à une mort certaine. En voici un exemple pris pour type :

Berchon, âgé de 18 ans, entre à l'hôpital de Mascara (Algérie), le 18 juillet 1875 ; il avait une plaie du crâne provenant d'un coup de feu reçu quatorze jours auparavant. « L'état du blessé présente les désordres les plus graves : à gauche, prolapsus de la paupière supérieure, dilatation de la pupille avec strabisme interne ; à droite, paralysie du côté droit de la face. La déglutition se fait avec peine ; le malade ne peut tirer la langue hors de la bouche ; hémiplégie complète du côté droit, sensibilité abolie. Quand on demande au malade quel est son âge, il répond : dix-huit jours. Quand on l'interroge sur sa famille, sur le nombre de ses frères, il répond qu'il en a sept, et il continue de répondre « sept » à toutes les autres questions. Pas de fièvre. L'opération du trépan est décidée par le docteur Marvaud, elle est faite le lendemain. La dure-mère est mise à nu et trois esquilles sont retirées. Quelques instants après, le malade ouvrait l'œil gauche : la main droite paralysée exécute des mouvements, l'élocution devient plus facile. Le 10 août, la plaie est fermée ; la physionomie a repris l'expression normale ; les réponses sont lentes, mais justes. La sensibilité et la motilité ont reparu dans le bras droit. Dans le courant de novembre, la guérison est complète (3).

Nous assistons là au rétablissement des fonctions psychiques au fur et à mesure que la substance cérébrale se débarrasse des esquilles et des exsudats séreux qui la comprimaient et l'irritaient. C'est

(1) Alfred Russel Wallace. — *Les Miracles et Moderne spiritualisme.*

(2) De Rochas — *Les sentiments, la musique et le geste.*

(3) Gavoy. *Atlas des localisations cérébrales*, p. 160.

une démonstration expérimentale de l'existence des localisations cérébrales, que l'on a pu renouveler souvent, et qui ne permet plus de mettre en doute l'existence de centres cérébraux nettement localisés suivant leurs diverses fonctions.

(*A suivre*).

GABRIEL DELANNE.

Chronique Psychique

M. Léon Denis — Une campagne de conférences — Une ville en émoi — Le clergé — L'Université populaire — Prochaine réfutation du spiritisme — Un noble tourment.

* * *

Notre région méridionale vient d'être le siège d'une intense agitation spirite, grâce à une campagne de conférences entreprise par M.Léon Denis et secondée par la jeune et déjà vigoureuse fédération des spirites du Sud-Est.Le grand écrivain et grand orateur s'est fait entendre à Lyon, Voiron, Grenoble ; puis à Pierrelatte et Pont-Saint-Esprit. Il a parlé ensuite à Avignon, Arles et Carpentras. Il consacre cette semaine-ci à Aix et Marseille. Dans quelques jours, il fera une dernière conférence au palais consulaire à Alger.

Très divers les lieux de réunion et les auditoires à travers lesquels notre éminent ami a promené sa militante et triomphale propagande. Tout lui est bon : théâtre, collège, bourse de commerce, salle de mairie, salle de café. Autrefois il portait sa parole de l'Hôtel de la duchesse de Pomar aux corons des mineurs de Belgique. Son apostolat apporte aux sceptiques la lumière, aux humbles l'espérance.

Son geste oratoire vaut « le geste auguste du semeur » chanté parVictor Hugo ; car il jette les semailles fécondes de l'idée sur le territoire qu'il parcourt.

La lumière spirite a lui sur notre Terroir. Et cette lumière n'était pas l'éclair que secoue le glaive de feu des archanges mysthiques mais plutôt la clarté sereine que rayonne le flambeau d'un génie éclairant le monde, à la façon du génie de Bartholdi.

Grand est le nombre de ceux qui veulent approcher et connaître M. Léon Denis. L'empressement des spirites est particulièrement touchant. Ils viennent de loin, du fond des villages et des hameaux, à travers val et colline pour l'entendre et pour voir le visage de celui qu'ils appellent avec simplicité « notre apôtre ».

Et lui a pour tous quelques cordiales paroles. Nos lecteurs connaissent d'ailleurs M. Léon Denis. Ils ont vu, en maintes conférences, à Paris surtout, l'éloquent orateur. L'homme est d'un extérieur distingué ; allure sobre et réservée. Il se réclame volontiers de l'origine celtique et n'a rien de l'exubérance latine. Taille moyenne, mais d'harmonieuses proportions et qui semble grandir dans l'action oratoire. Le lorgnon de ceux qui ont beaucoup lu a dû prendre place devant ses yeux. Le regard fin pénètre avec une sûreté discrète l'interlocuteur. Une vive intuition venant éclairer les éléments d'une situation ou d'un personnage, M. Léon Denis est en mesure de porter en toute circonstance un jugement rapide et net.

Ces qualités de finesse trouvent leur emploi dans les voyages que fait chaque année l'orateur à travers des régions diverses, car, sur son passage, il a maintes fois à prodiguer des conseils qu'on demande à son savoir et à son autorité.

Il nous est impossible de donner même une faible idée des conférences que nous avons entendues. Nous ne pouvons que tracer une esquisse du voyage et du voyageur. Nous notons la campagne menée et les résultats de l'opération.

Ces résultats sont considérables. Ils peuvent emplir de joie quiconque souhaite de voir se diffuser de plus en plus vers les âmes la clarté psychique. Le spiritisme chemine victorieusement. Voici un détail qui marque le progrès accompli dans le milieu où je me trouve :

A Avignon, M. Léon Denis a fait une conférence, il y a deux ans, à la salle des fêtes de la Mairie. Total : 200 personnes à peine.

Ce 23 novembre, M. Léon Denis vient de donner dans la même ville une conférence, salle de la Bourse. Total : 500 personnes ; et l'on a dû refuser environ 200 personnes, parce que le local était déjà trop empli.

La séance a duré de 8 h. 1/2 à minuit moins dix minutes. L'auditoire était composé de représentants de toutes les opinions, sans

en excepter le groupe des anarchistes avignonnais qui sont gens, paraît-il, à rechercher l'étude et l'occasion de s'instruire plutôt qu'un stérile désordre. On les rencontre, en effet, à toutes les conférences publiques. Inutile d'ajouter qu'à notre conférence sur le Spiritisme, l'opinion la moins représentée numériquement, c'était précisément l'opinion spirite.

C'est surtout la curiosité — ne nous le dissimulons pas — qui avait provoqué cette affluence inaccoutumée d'auditeurs.

Ce mouvement d'idées a remué la vieille cité papale. Le clergé et les matérialistes se sont émus, chacun dans sa sphère. C'est ainsi que mercredi dernier, 5 décembre, le prédicateur d'une retraite, en l'église métropolitaine, a fait une digression contre le spiritisme où il n'a vu qu'hallucinations, invoquant à l'appui de sa thèse le pseudo-schisme de M. Camille Flammarion. C'est un devoir de noter que cet ecclésiastique a formulé ses critiques en un langage courtois. C'est du moins ce qui nous a été dit.

D'autre part, l'*Université populaire* d'Avignon est en train d'organiser une conférence pour répondre à la conférence de M. Léon Denis. Plusieurs journaux ont déjà annoncé la démonstration projetée. Le *Petit Provençal*, en date d'hier 7 décembre, a publié les lignes suivantes :

« La conférence de M. Léon Denis sur le spiritisme n'ayant pu être l'objet d'une sérieuse contradiction, vu l'heure à laquelle elle s'est terminée, une deuxième conférence est organisée afin d'examiner le spiritisme au point de vue de la science et de la raison. Nous publierons la date, le lieu et le nom des conférenciers ».

L'*Echo du jour*, paru le matin même, annonce que cette conférence ayant pour sujet la *réfutation du spiritisme*, aura lieu le dimanche 16 décembre, au local de l'*Université populaire*.

Quelques-uns des nôtres y seront vraisemblablement conviés et pourront, le cas échéant, dire leur mot.

D'ailleurs, ainsi qu'il a plu aux journaux de la région de le constater, *on ne s'embête pas* à ces conférences psychiques.

La manifestation oratoire de notre ami aura eu des suites heureuses à un autre point de vue. Elle aura contribué à fouetter les esprits. Plusieurs concitoyens, jeunes hommes laborieux qui s'adonnent aux études scientifiques et travaillaient isolément dans

l'ombre, ont surgi en pleine lumière devant le conférencier, pour lui poser d'intéressantes questions.

C'est ainsi qu'il nous a été donné de faire connaissance avec M. Gouirand, puis avec M. Nourry, qui sont des hommes d'une rare distinction d'esprit. La noble culture intellectuelle de ce dernier nous est apparue en des conversations ultérieures.

D'autres personnes encore avaient pris part au débat, notamment M. le pasteur Autrand, un orateur disert ; M. l'abbé Grimaud, le philanthrope qui dirige avec un dévoûment et une compétence, fort appréciés dans le monde savant et dans le milieu administratif, l'admirable institution des sourds-muets et anormaux de Montfavet, dans ce département de Vaucluse.

Quoi qu'en disent certains, la jeune science qui s'appelle le spiritualisme expérimental touche aux problèmes les plus intimes et les plus angoissants de l'être et de la destinée. Tout le monde n'est pas enclin à

« passer comme un troupeau, les yeux baissés à terre ».

Aux exhortations pseudo-scientifiques d'une philosophie positive incomplète qui nous invite à laisser de côté ce qu'il lui plaît d'appeler l' « *inconnaissable* », l'âme humaine répond en répétant le cri douloureux du poète :

« Je ne puis, malgré moi l'infini me tourmente ! »

Et ce hautain tourment de l'homme qui se cherche est l'honneur de notre nature.

Jules GAILLARD.

Ce 8 décembre.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRES LA MORT

Par

Feu Edmund Gurney ; Complété par F. W. H. Myers. (1)

Nous devons à l'obligeance de M. le Docteur Dusart, la traduction en français d'un mémoire sur les apparitions des morts, paru

(1) La première partie du présent mémoire a été lue par feu M. Edmond

dans les *Proceedings* de la Société Anglaise *de Recherches psychiques*, qui sera accueilli par nos lecteurs avec un vif intérêt. On sait que le traducteur français de l'ouvrage : *Phantasms of the living* (fantômes de vivants) a cru habile de substituer à ce titre significatif celui d' *Hallucinations Télépathiques*, qui est tout à fait impropre, puisque les faits qui y sont relatés ne peuvent absolument pas être confondus avec les hallucinations, phénomènes dus à des causes internes, subjectives, tandis que les apparitions, auditions, pressentiments, etc., d'origine télépathique, sont toujours produits par une action extérieure : celle d'un être vivant agissant à distance. C'était sans doute pour ne pas trop effaroucher la routine du public français, mais cette substitution de vocable est d'autant plus regrettable qu'elle peut induire en erreur le lecteur sur la véritable cause de ces manifestations.

Les mêmes auteurs, sauf M. Podmore, ont senti depuis longtemps le besoin d'étudier les apparitions télépathiques provenant des morts, mais nos savants français se sont bien gardés d'en parler, car dans la majorité des cas, l'explication télépathique ne peut plus suffire et il faut en arriver au Spiritisme pour comprendre ces faits. On sait avec quel soin, quel souci d'exactitude les psychologues d'Outre-Manche ont vérifié les récits qui leur parvenaient. Nous allons voir les solides raisons qui les portent à reconnaître l'action télépathique des morts, autrement dit les phénomènes spirites

Gurney, à une séance de la société des Recherches Psychiques, le 28 janvier 1888. Comme il est hors de doute qu'avant de le publier l'auteur l'aurait revu et augmenté, il ne conviendrait pas de le considérer comme contenant l'expression définitive de son opinion sur ce sujet. Je tiens à dire que son but, en écrivant ce mémoire, n'était pas d'émettre une conclusion quelconque sur la question toujours actuelle de l'action possible, dans certaines conditions favorables, des morts sur ceux qui vivent encore matériellement. Son désir était plutôt de combattre le soupçon qu'on aurait pu concevoir que les auteurs des *Fantômes des vivants* ne voulaient pas aborder et traiter franchement les preuves qu'ils avaient recueillies et qui sont de nature à fournir une réponse positive à cette question. J'ai cru bien faire en complétant le mémoire de M. Gurney par l'addition de quelques faits et de certaines remarques. Mais le lecteur ne perdra pas de vue que ces remarques me sont absolument personnelles et qu'elles n'engagent en rien ni M. Gurney, ni mes collègues du Comité littéraire. — F. W. H. M. —

d'apparition, d'audition, etc. C'est donc ici par l'observation directe que s'établit la survivance de l'âme, et notre doctrine s'en trouve fortifiée, puisqu'il lui vient des confirmations obtenues d'une manière indépendante. En joignant l'expérience à l'observation, on emploie la véritable méthode expérimentale et l'on obtient la démonstration absolue que la vie se continue au-delà de la tombe. Cette grandiose certitude finira bien par s'imposer à tous les réfractaires, malgré leur mauvais vouloir, car la vérité triomphe de toutes les résistances et de toutes parts lui arrivent des défenseurs, même des milieux qui semblaient les moins disposés à la reconnaître.

NOTE DE LA RÉDACTION.

*
* *

Ceux qui se sont tenus au courant des rapports et des discussions imprimés dans les Mémoires et dans le journal de cette société savent combien sont encore faibles les preuves qui autorisent la croyance que nous rencontrons souvent, même chez des personnes instruites, dans la réalité des apparitions d'amis défunts (1). On peut en donner la raison en quelques mots. Dans la plupart des cas où des personnes ont affirmé avoir vu des parents ou amis décédés ou en avoir obtenu des communications, on ne trouve rien qui permette d'établir une différence entre le phénomène qui a frappé leurs sens et une hallucination purement subjective. Cette vérité qui semble si simple à établir, est cependant restée sans preuves pendant des siècles. Ce n'est qu'à une époque relativement moderne qu'on a bien interprété les faits d'hallucinations des sens et que l'on s'est bien rendu compte des apparences excessivement décevantes que pouvait prendre un phénomène de ce genre. Aujourd'hui encore, cette notion est loin d'avoir pénétré dans l'esprit de la masse.

Ce que l'on répond généralement, au nom du sens commun, à tout récit de ce genre, c'est que le narrateur ment ou exagère singu-

(1) N'oublions pas que ce mémoire a déja onze années d'existence, et que depuis, la *Société de Recherches psychiques*, a publié maints cas d'apparitions de morts, et surtout le récit des expériences du Dr Hodgson avec Mrs Piper. contenant des preuves de l'existence supra-terrestre de Georges Pelham, que nos lecteurs connaissent déjà. (Voir *Revue scientifique et morale du spiritisme*. Années 1898 et 1899).

lièrement, qu'il est ivre ou fou ; qu'il s'est trouvé momentanément dans un grand état de trouble, ou qu'il est presque certain qu'il a été victime d'une illusion qui l'aura complètement trompé sur la nature d'un éclat de lumière ou d'un bruit quelconque. Il suffit cependant de l'étude la plus sommaire pour démontrer que dans bien des cas toutes ces hypothèses sont sans fondement ; que le témoin était en parfaite santé ; que ses nerfs étaient calmes et que ce qu'il a vu ou entendu pourrait seulement avoir une origine subjective et être une projection de son propre cerveau. Parmi les objets dont la fiction se produit ainsi, on doit s'attendre tout naturellement à ce qu'une forte proportion imite des formes ou des voix que le sujet reconnaîtra comme celles de personnes décédées. En effet, le souvenir de telles formes ou de telles voix est emmagasiné en lui à l'état latent, tout prêt à fournir la matière d'hallucinations de l'état de veille, aussi bien que des rêves pendant le sommeil.

Il est du reste bien évident que, dans les cas d'apparitions de décédés dont nous allons nous occuper, nous manquons nécessairement de l'élément qui nous permettait de distinguer certaines apparitions de *vivants* des hallucinations purement subjectives. Cet élément est la *coïncidence* entre l'apparition et l'existence de certaines conditions critiques ou exceptionnelles dans lesquelles se trouvaient à ce moment les personnes qui semblaient se manifester. Quant aux morts, comme nous ne savons rien de leur situation, nous n'avons aucun moyen d'établir des coïncidences de ce genre.

A mon avis, il existe trois conditions, et il n'en existe que trois, qui soient de nature à établir la probabilité qu'une apparition ou toute autre manifestation immédiate d'une personne décédée n'est pas une simple hallucination des sens du sujet.

1° Ou bien plusieurs personnes ont été séparément affectées par la manifestation ;

2° Ou le fantôme a donné un renseignement dont l'exactitude a été reconnue plus tard, ou il a cité un fait totalement inconnu du sujet ;

3° Ou enfin l'apparition est celle d'une personne que le sujet n'avait jamais vue auparavant, dont il ignorait tout à fait l'aspect et dont, cependant, la description qu'il en fait s'est trouvée suffisamment précise pour en établir l'identité.

Telles sont les conditions dont une ou plusieurs doivent nécessairement être remplies avant que nous puissions nous déclarer convaincus qu'une apparition quelconque de décédé est bien due à une cause étrangère à l'esprit du sujet. Mais il y a encore une condition plus générale, caractérisant cet ordre de phénomènes, qui nous semble devoir être prise en sérieuse considération, car elle est bien de nature à faire admettre une cause extérieure.

Je veux parler du nombre tout à fait disproportionné des cas survenant *très peu de temps après* la mort des personnes qui apparaissaient. Une relation de date de ce genre, lorsqu'on la rencontre assez souvent, est de nature à fournir un argument en faveur de l'origine objective du phénomène, d'une façon aussi légitime, que lorsque nous l'avons invoquée pour conclure que beaucoup de fantômes de vivants étaient de nature objective. Car, d'après la doctrine des probabilités, *la chance seule* ne produirait une relation de dates entre l'apparition d'une personne connue et un événement correspondant, (la mort dans le cas actuel) que dans une très faible proportion du nombre total des hallucinations qui peuvent survenir. Si cette proportion est largement dépassée, il y a toute raison pour admettre qu'une autre cause que la simple chance est intervenue, et que le fantôme a bien une origine objective.

Dès que la particularité que j'ai signalée est bien établie, il reste à déterminer la rigueur de la relation entre les dates. On est naturellement porté dans le peuple à rechercher la signification des faits étonnants avant même d'établir leur réalité. C'est ainsi qu'on dit que l'esprit d'un décédé est venu saluer ses proches ; qu'il vient pour soulager la douleur de ceux qui pleurent son départ encore récent ; ou que son esprit, encore tout imprégné d'éléments terrestres, ne peut se dégager que graduellement. Il y a encore la théorie des *coques* présentée par M. D'Assier, qui soutient que même après que toute conscience et toute individualité ont disparu, il reste encore des éléments suffisants pour produire des manifestations physiques, et qui ne se dissolvent que peu à peu. Je ne me propose dans ce mémoire, de discuter aucune de ces hypothèses. Ma seule préoccupation, en ce moment, c'est le *fait* même des apparitions *après la mort*.

Le seul problème à résoudre scientifiquement est celui de la démonstration d'une cause externe. C'est parce qu'elle contribuera à

résoudre cette grande, cette essentielle question, que l'enquête sur la fréquence relative des phénomènes, peu de temps après la mort, a une importance toute particulière.

C'est pendant que je constituais un dossier considérable de témoignages de première main sur les hallucinations sensorielles, que je fus frappé, pour la première fois, de l'énorme proportion des cas, dans lesquels les fantômes rappelaient les traits d'amis ou de parents récemment décédés. Sur 238 hallucinations, reproduisant les traits d'êtres humains reconnus, 28 ou près d'un huitième, se rapportaient à des personnes décédées depuis peu de semaines. Il y a cependant deux raisons que l'on pourrait invoquer pour diminuer l'importance de ce fait : 1° On s'intéresse plus vivement au fantôme d'une personne récemment décédée ; le fait frappe davantage, et l'on est plus porté à le mentionner. Cela suffit pour augmenter notablement le chiffre des cas de ce genre.

En second lieu, dans chacun de ces faits, le voyant avait connaissance du décès. On est naturellement disposé, en semblable circonstance, à admettre la probabilité d'une hallucination, chez un sujet prédisposé par les conditions morales et effectives, dans lesquelles il se trouve. Aussi est-ce à cette dernière interprétation que se sont arrêtés la plupart des psychologues et des médecins. Pour moi, je me serais assez facilement rangé à leur avis, s'il m'avait été donné d'observer un seul cas d'apparition d'un ami que le voyant aurait cru mort, tandis qu'en réalité il aurait été parfaitement sain et vivant. Si nous n'en avons rencontré aucun exemple, cela tient peut-être à ce que les annonces erronées de décès sont assez rares. Pour moi, je pense que les vifs regrets et l'impression de crainte mystérieuse provoqués communément par la mort, pourraient être considérés comme une cause suffisante des impressions anormales éprouvées par ceux qui pleurent une mort récente, si la réalité objective des fantômes des morts n'était appuyée d'autre part sur tout un ordre de preuves indépendantes.

Si du fait de leur grande fréquence à une époque rapprochée de la mort, nous sommes portés à tirer une conclusion en faveur de la réalité objective des fantômes et des communications *post-mortem*, nous voulons cependant ne tenir compte que des faits dans lesquels le voyant n'avait, au moment de sa vision, aucune connaissance du décès. A notre époque de transmission rapide des lettres et des

dépêches, on apprend en peu de jours, et même en peu d'heures, la nouvelle de la mort d'un parent ou d'un ami. Aussi, pour être certain que le décès n'a pas été connu, faut-il que l'apparition se soit produite à bien faible distance de la mort. Pouvons-nous compter un grand nombre de cas de ce genre ?

Les lecteurs des *Fantômes des vivants* savent que nous en possédons beaucoup. Dans bon nombre de cas présentés dans ce travail, comme des exemples de transmissions télépathiques provenant de *mourants,* l'agent était bien réellement *mort* au moment de la production du phénomène, et c'est avec raison que des critiques ont vivement blâmé l'admission de semblables faits, parmi les cas de Fantômes des vivants. Pour justifier une pareille introduction, il fallut, on se le rappelle, recourir à une hypothèse dont la valeur était tout à fait discutable. On a dû supposer que la transmission télépathique se faisait aussitôt avant ou au moment même de la mort, mais qu'elle restait à l'état latent dans l'esprit du sujet d'où elle n'était perçue par sa conscience qu'un certain temps après, soit sous forme de vision pendant la veille, soit sous forme de rêve ou d'une autre façon quelconque. Une telle interprétation pourrait se justifier à titre d'hypothèse provisoire. En effet, le moment de la mort est en général le point de départ d'une foule d'impressions anormales perçues à distance par des sensitifs, et dont les unes *précèdent,* tandis que d'autres *suivent* immédiatement la mort. Il est donc assez naturel de supposer qu'une même explication peut s'adapter à tout l'ensemble, et que, dans l'un comme dans l'autre cas, la force qui provoque les phénomènes, tient à l'état spécial dans lequel se trouve l'*agent* avant la mort du corps.

En outre, quelques exemples d'expériences de transmission de la pensée, portent à admettre que les impressions transmises peuvent rester latentes un certain temps avant que le sensitif en ait conscience. Les récentes découvertes opérées dans le domaine de l'automatisme et de la personnalité seconde, font regarder comme moins improbable qu'on ne l'aurait cru auparavant, que le phénomène télépathique peut n'affecter, tout d'abord, que la couche inconsciente de l'esprit (1).

(1) Dans certaines expériences, il ne faut pas l'oublier, l'impression se produit sur le système *moteur* et non sur le système *sensitif* du sujet,

Il faut encore remarquer que dans un grand nombre de cas, la période pendant laquelle l'impression reste latente, correspondait à une période d'activité du sensitif, dont l'esprit et les sens étaient fortement sollicités par d'autres objets. Il est tout naturel de supposer que dans ces circonstances, les impressions télépathiques ne peuvent émerger au niveau de la conscience, que lorsqu'il survient une période de silence et de recueillement.

Mais quoique les raisons d'admettre la théorie de la période latente fussent sérieuses, mes collègues et moi avions profondément à cœur de ne pas être considérés comme voulant présenter à titre de dogme ce qui aujourd'hui peut tout au plus être admis comme hypothèse transitoire. C'est surtout dans les recherches psychiques qu'il est de la plus haute importance d'éviter de telles erreurs et de tenir toujours l'esprit ouvert à de nouvelles interprétations des faits. Dans la question que nous étudions, il y a un certain nombre d'objections très sérieuses qui se présentent naturellement contre cette hypothèse qu'une impression télépathique provenant d'un mourant peut ne venir à la surface qu'après être restée latente pendant un certain nombre d'heures. Les faits expérimentaux que j'ai présentés comme analogues sont rares et mal déterminés ; en outre, la période d'inconscience n'a été que de quelques secondes ou quelques minutes et non des heures entières. Quoique, ainsi que je l'ai signalé, il y ait quelques exemples dans lesquels l'intervalle entre la mort et le phénomène peut être expliqué par ce fait que l'esprit ou les sens du sujet étaient absorbés par d'autres occupations qui ne laissaient aucune place à la manifestation, il y a bien d'autres cas où il n'en est pas ainsi et où l'on ne rencontre aucune possibilité de faire coïncider ce délai avec un état spécial du percipient. En somme, on peut considérer comme absolument sérieuse l'hypothèse que *l'agent* psychique ou physique n'entre réellement en action qu'un certain temps après la mort et que le sujet reçoit l'impression au moment même où il en a conscience et non auparavant.

J'ai parlé plus haut de cas dans lesquels l'intervalle entre la mort et les manifestations était assez faible pour rendre acceptable

---

comme dans l'écriture automatique, de telle sorte que ce dernier n'en a jamais conscience directement.

la théorie de la période latente. La règle adoptée dans les *Fantômes des vivants* était que cet intervalle ne devait pas dépasser 12 heures. Cependant il s'y trouve un certain nombre de cas dans lesquels cet intervalle a été beaucoup plus considérable ; cependant au moment de la manifestation, le fait de la mort était encore inconnu du percipient. On ne peut rationnellement appliquer la théorie de la période latente à des cas où des semaines et même des mois séparent le phénomène quel qu'il soit du moment de la mort, ce moment étant le dernier terme d'où on puisse admettre que part l'impression télépathique ordinaire qui frappe l'esprit du percipient. (1)

L'existence de cas de ce genre, en tant qu'elle est de nature à prouver la réalité *objective* des apparitions des morts, diminue la difficulté que l'on éprouve à admettre que les apparitions et autres phénomènes qui *suivent* de fort près la mort, ont une origine différente de ceux qui ont coïncidé avec elle ou l'ont immédiatement *précédée*. Nous n'aurons pas à créer une classe toute nouvelle pour ces derniers cas ; il nous suffira de les faire passer d'une classe dans une autre ; classe, il est vrai, plus restreinte et moins bien délimitée, mais suffisamment caractérisée déjà pour la légitimer en attendant de nouvelles preuves.

Voici les résultats des relevés statistiques établis d'après les récits de première main, dans *Fantômes des Vivants*, au sujet de la relation de temps pour les divers phénomènes. Dans 134 cas, la coïncidence a été rigoureuse et lorsque l'on a pu apprécier la durée, l'intervalle a été de moins d'une heure. Dans 104 cas, on n'a pu établir si l'impression a suivi ou précédé la mort ; tous ces cas sont à éliminer dans notre étude. Dans 78 cas, l'intervalle a été manifestement d'une heure ou davantage ; parmi ces derniers, la manifestation a précédé la mort dans 38 cas et l'a suivie dans 40. Sur

(1) Nous donnons le nom *d'ordinaires* à la classe étudiée et reconnue dans les *Fantômes des Morts*. Mais si on admet que les décédés survivent, la possibilité de transmission de pensée entre eux et ceux qui sont demeurés sur terre est une hypothèse parfaitement acceptable. « Comme notre théorie est purement psychique, et ne s'occupe de rien de physique, elle peut parfaitement s'appliquer (quoique le nom ne soit peut-être plus bien approprié) aux conditions d'existence des désincarnés ». — *Fantômes*, vol. 1, p. 512.

les 38 cas où le percipient a eu conscience de l'impression avant la mort, et dans la totalité desquels l'agent était déjà sérieusement malade, 19 se sont produits dans les 24 heures qui précédaient la mort. Dans tous les 40 cas où l'impression eut lieu après la mort, le fait s'est produit dans les 24 heures qui ont suivi. Dans l'un d'eux, inséré par erreur, l'intervalle a été dépassé de 12 heures, tandis que dans un ou deux autres, cet intervalle n'a été que très légèrement dépassé.

Les cas dans lesquels l'apparition ou l'impression s'est produite peu de temps après la mort, comme tous les autres cas où le voyant d'un fantôme a reconnu en celui-ci quelque personne décédée, se rangent en deux catégories que l'on peut distinguer en *personnelles* et en *locales*. C'est ainsi que l'impression peut être ressentie par une personne qui a été unie au décédé par des liens plus ou moins étroits ou qu'elle a eu lieu dans un endroit que le décédé affectionnait d'une façon toute spéciale. Souvent, comme on pouvait s'y attendre, les caractères de ces deux catégories se trouvent combinés. Un excellent exemple de la catégorie *personnelle* nous a été fourni par Mme Sidgwick dans son mémoire : « Sur les témoignages réunies par la Société à propos des Fantômes des Morts. » On y voit qu'un jeune homme, mort à Glasgow des suites d'un empoisonnement accidentel, apparaît en rêve à son patron, à Londres, avant que la nouvelle de la catastrophe ait pu lui parvenir, et le prémunit contre tout soupçon de suicide volontaire.

Voici encore quelques exemples de ce genre de faits.

(*A suivre*). Pour la traduction : Dr DUSART.

QUELQUES FAITS DE PRÉMONITION SOMNAMBULIQUE

La relation des faits qui vont suivre prouve, à mon avis, que l'âme, dans l'état somnambulique, sans qu'elle soit séparée de son corps charnel, jouit des facultés inhérentes aux esprits désincarnés ; aussi, j'engage vivement les expérimentateurs de ne pas négliger le somnambulisme de Puysegur qui, comme l'a écrit le baron de Potet, nous ouvre une porte sur le monde invisible.

En septembre 1899, j'étais en villégiature à Trégastel, (Côtes-du-Nord), chez Madame L... Le secrétaire de cette dame, monsieur Alfred A., jeune homme nerveux et impressionnable, voulut bien se prêter à quelques expériences magnétiques.

Je ne néglige jamais les occasions qui se présentent et, certes, si je voulais relater toutes mes observations, si je voulais décrire tous les phénomènes somnambuliques rencontrés depuis 25 ans, j'aurais à écrire un gros volume.

Donc, pendant mon séjour en Bretagne, je somnambulisais presque chaque jour monsieur Alfred A.

Ce jeune homme était conscrit et devait être appelé sous les drapeaux au mois de novembre, et Madame L..., pour l'avoir toujours près d'elle, devait, à sa rentrée à Paris, tenter des démarches pour le faire admettre dans un régiment en garnison dans cette ville.

Pendant un de ses sommeils magnétiques, il nous dit, à Madame L... et à moi : « Je vois que malgré les démarches que Madame veut faire, je ne resterai pas à Paris, mais je n'en serai pas très éloigné... Je traverse une forêt bien connue, j'arrive à une gare un peu éloignée de la ville, je prends un tramway qui m'emmène à la caserne ».

Après quelques minutes de silence, il ajouta : « C'est Fontainebleau, oui..., j'irai à Fontainebleau..., je n'y resterai pas longtemps, pas plus de deux mois : je serai malade, je viendrai à Paris en convalescence ; ensuite, on me fera aller dans un hôpital militaire, et après mon traitement de 15 jours ou trois semaines, on me renverra à nouveau en convalescence ; puis, on me fera aller plusieurs fois aux Invalides, et enfin on me réformera ».

A ce moment, Alfred A. se portait comme un charme, et rien de matériel ne pouvait lui faire prévoir ce qui pouvait arriver dans la suite.

Au mois d'octobre, Madame L... fit les démarches projetées, et, vers la fin du même mois ou au commencement de novembre, le jeune soldat reçut sa feuille de route pour *Montargis !...*

A cette nouvelle, nous fûmes, Mme L... et moi, complètement atterrés, le sujet nous ayant fait d'autres prédictions ponctuellement réalisées.

Quelques jours après, une seconde feuille de route l'envoyait cette fois à FONTAINEBLEAU ! ! ?...

Plusieurs personnes s'occupant d'Alfred avaient été les causes de cet imbroglio, en demandant pour lui, puisqu'il ne pouvait rester à Paris, les garnisons les plus proches.

Il partit pour Fontainebleau, *et tout ce qu'il avait prédit à Trégastel se réalisa exactement.*

Monsieur D..., négociant en soieries, habitait une villa contiguë à celle que nous occupions dans cette station balnéaire et, quoiqu'il fût un homme des plus distingués, docteur en droit, que des intérêts de famille avaient forcé de quitter le barreau pour le commerce, il était sceptique endurci.

Ce monsieur avait, et a toujours, des affaires en Syrie, où il habitait neuf mois de l'année. Pour des raisons que je ne puis faire connaître, il avait pris Beyrouth en aversion et, à ce moment, il était bien résolu de ne plus y retourner.

Monsieur Alfred, endormi, lui dit que des raisons majeures le forceraient à aller en Syrie avant la fin de l'année, et qu'il y resterait au moins 15 mois. M. D..., riant fort, m'assura qu'il croirait au somnambulisme et au magnétisme si cette prédiction se réalisait.

Au mois de décembre dernier, M. D... dut partir pour la Syrie où il est encore !

Un jour, M. Alfred me dit à brûle-pourpoint : « Docteur, l'été prochain vous déménagerez. Je vous vois dans une grande et belle maison avec de grands arbres, comme dans un parc, et des jardins avec des fruits excellents, oui, excellents, puisque j'en mange... où vous recevrez d'autres malades que ceux que vous soignez habituellement. — Voyons, mon ami, ce que vous dites là n'est pas possible, puisque j'ai encore trois ans de bail où je suis ? — Oui, je vous vois toujours route de la Reine, et cependant vous habitez ailleurs. — Où ailleurs ? — Dans le quartier, à quelques minutes d'où vous êtes maintenant ».

— Ce que vous dites là, mon pauvre Alfred, est dénué de tout bon sens : je ne puis pourtant pas habiter deux endroits à la fois ? — « Vous verrez, prenez bonne note de ce que je vous dis : je ne me trompe pas ».

Alors que pas un cheveu de ma tête ne pensait faire le moindre changement, encore moins une nouvelle installation, des circons-

tances tout à fait imprévues m'amenèrent, au commencement de juin dernier, à louer un hôtel dans le parc des Princes où j'habite depuis, tout en ayant conservé mon appartement de la route de la Reine, où je continue, comme par le passé, à recevoir mes malades.

Là encore, Alfred ne s'est pas trompé d'un iota : l'hôtel et ses dépendances sont tels qu'il les avait décrits.

Depuis, j'ai endormi plusieurs fois ce remarquable sujet et je ne puis résister au désir que j'ai de citer deux cas récents, d'un tout autre ordre, afin de donner une idée de la diversité des faits que peut donner un sujet vraiment lucide et du secours qu'apporterait au médecin un pareil sujet, dans des cas où un diagnostic pourrait être en défaut.

Madame Cl....., atteinte de fièvre puerpérale, était dans un état désespéré.

J'avais appelé en consultation un de nos maîtres en obstétrique, lequel avait fait un navrant pronostic. La malade était donc considérée comme perdue. J'eus cependant l'idée d'employer le serum de Marmorek.

Un soir, chez Madame L.., ayant endormi mon sujet pour toute autre chose, me sentant préoccupé — je pensais à Madame Cl....., — il me dit :

« La malade à laquelle vous pensez ne mourra pas : continuez à lui faire des piqûres, faites-en 3 par jour au lieu d'une, et elle guérira. Ah ! par exemple, elle sera malade longtemps, plus de six mois peut-être »

Madame Cl..... fut presque in-extremis pendant 2 mois, elle était réduite à l'état de squelette ; elle est bien restée six mois malade, mais aujourd'hui elle est dans le plus parfait état de santé...

Madame G...était malade depuis trois ans environ ; elle dépérissait de jour en jour. Au mois de mai dernier, le mal s'aggrava à tel point qu'un de nos grands médecins des hôpitaux fut appelé auprès de la malade.

Le maître fit un diagnostic de tuberculose généralisée et indiqua un traitement et un régime ad hoc.

Un mois après, et malgré deux visites du même professeur, le mal empirant toujours, sur mes conseils, la famille se décida à demander l'avis d'un autre maître.

Ce dernier fit un diagnostic différent, ordonna un autre traitement qui, du reste, n'eut pas plus de succès que le précédent et, les parents et moi, nous attendions tous les jours le dénouement fatal,

J'eus l'idée de consulter à mon tour monsieur Alfred. Muni d'une mèche des cheveux de la malade, prise à son insu, ne voulant rien dire à personne, mais simplement satisfaire ma curiosité, je vins trouver le voyant.

Après quelques minutes « d'examen somnambulique », le sujet me dit :

« Cette dame n'a presque rien et elle se meurt... si elle continue à se faire soigner par tant de médecins, si elle continue à prendre tous les remèdes qu'on lui donne, elle n'en a pas pour 3 mois... *Elle a quelque chose dans le ventre,* je ne vois pas bien ce que c'est, mais donnez-lui quelques fortes purgations et vous connaîtrez la cause du mal ».

Je suivis ses conseils avec prudence — la malade était d'une faiblesse extrême, ne pesait plus que 64 livres et elle est d'une taille au-dessus de la moyenne — et j'eus, en vérité, le mot de l'énigme : *elle avait un ver solitaire, un ver tœnia* !!! Aujourd'hui, la moribonde a repris ses forces, sa gaieté et de l'embonpoint.

Je ne veux tirer aucune conclusion de tout ce qui précède ; je laisse ce soin au lecteur. J'ajoute cependant que je déplore profondément que de pareils faits ne soient pas étudiés comme ils le méritent.

Dr Moutin.

Je tiens à la disposition des curieux ou des sceptiques, les noms et les adresses des personnes dont je ne donne que les initiales.

Les Etudes Psychiques

Nous sommes heureux d'avoir à signaler l'apparition de deux nouvelles Revues ayant pour objet l'étude de tous les phénomènes dénommés occultes qui relèvent du Spiritisme et des sciences psychiques. Il y a déjà un demi-siècle que les Spirites sèment à tous les vents les vérités qu'ils ont découvertes, et depuis une vingtaine d'années, d'autres écoles ont joint leurs efforts à ceux de

leurs aînés ; aussi assistons-nous en France à la naissance d'un mouvement très important, qui emporte les classes instruites vers l'étude des phénomènes du monde invisible.

C'est d'abord l'*Institut international des Sciences psychiques* qui compte parmi ses membres un certain nombre de savants officiels. Nous lui souhaitons de réussir, mais il nous semble que beaucoup de ses membres, tels que MM. Flournoy, Crocq, Ribot, etc. n'abordent pas ces études avec l'impartialité d'esprit nécessaire pour mener à bien ces recherches délicates. Il n'est pas douteux qu'ils désirent sincèrement s'instruire ; mais lorsqu'on a constaté que les expériences avec Eusapia Paladino, qui étaient absolument probantes dans les cas de photographie de lévitation, ou d'obtention d'empreintes en dehors de la sphère de déplacement du médium, n'ont pas réussi à convaincre certains d'entre eux, on se demande si d'autres faits de même nature auraient la puissance de détruire leurs préventions, si profondément enracinées. M. Ch. Richet, lui-même, cependant un esprit très ouvert, avoue que les faits nouveaux le troublent profondément, et à ce point, que s'il est sûr momentanément de ce qu'il a constaté rigoureusement, il n'est pas certain d'en être encore sûr quelque temps après ! On conçoit qu'une semblable mentalité est peu propre à donner une grande impulsion aux recherches de cette société, en supposant toutefois qu'elle réussisse à s'organiser et à fusionner les éléments hétérogènes dont elle est formée.

L'Institut des Sciences psychiques de Paris

Tout autre est l'*Institut des Sciences psychiques de Paris,* qui est formé par des hommes dont les idées sont orientées vers ces études depuis longtemps, ou qui y viennent sans parti-pris, sans être précédés de ces déclarations retentissantes qui rendent si difficile ensuite un changement de front. Comme nos lecteurs le savent, l'*Institut des sciences psychiques de Paris* a été fondé pour contrôler scientifiquement tous les phénomènes du magnétisme, du Spiritisme, tous ceux qui ressortissent au dégagement de l'âme, en un mot tous les faits qui peuvent être provoqués par les médiums ou en utilisant les pratiques du magnétisme, de l'hypnotisme et de la suggestion. Son rôle peut être considérable, car il compte parmi ses membres des docteurs, des physiciens, des chimistes, des ingé-

nieurs qui ont l'habitude des recherches précises et qui ne sont ligottés intellectuellement par aucune prévention antérieure. L'Institut fait appel à tous les chercheurs, à tous ceux qui sentent le besoin d'élargir les idées trop systématiques, trop étroites de la science moderne. Son intention n'est pas de combattre les sociétés particulières ou de les absorber ; il compte, au contraire, en favoriser le développement, car il sait qu'on ne travaille avec fruit que dans les groupes peu nombreux, qui peuvent poursuivre avec méthode et régularité les études entreprises. Son but est d'appliquer les procédés scientifiques en usage dans les laboratoires pour rendre ses travaux tout à fait rigoureux. En un mot, il désire sortir de l'observation empirique en usage jusqu'alors, pour formuler les lois auxquelles ces phénomènes obéissent. La tâche est ardue, délicate et demandera beaucoup de temps et de patience, mais tout nous fait espérer qu'elle sera menée à bonne fin.

L'*Institut des sciences psychiques de Paris* a fondé une publication mensuelle intitulée : *Le Mouvement psychique*, qui sera son Journal officiel. Le premier numéro a paru au mois de novembre et contient des articles intéressants. Il a été tiré à 8000 exemplaires et envoyé aux docteurs et aux membres du corps enseignant. Nous en détachons le premier article qui indique nettement le but de la Société.

Aux lecteurs

Quelques mots pour expliquer notre raison d'être.

Nous croyons qu'il existe un grand nombre de faits inexpliqués, non classés, qu'il n'est plus possible d'écarter aujourd'hui comme on le faisait, en les qualifiant d'illusions ou de supercheries. D'autre part, nous considérons la plupart des faits attribués à l'intelligence ou à la sensibilité comme insuffisamment étudiés.

Tandis que les philosophes, les médecins, les théologiens donnent des explications très contestées, nous voulons nous placer à un autre point de vue :

1° Recueillir des faits, beaucoup de faits, soit nous-mêmes, soit avec le concours de tous ceux qu'intéressent ces questions ;

2° Les contrôler et les cataloguer soigneusement, en faisant abstraction de toute idée préconçue dans leur appréciation ;

3° Livrer ces faits aux penseurs et solliciter leurs réflexions.

Faut-il conclure, de notre restriction, que nous excluons toute théorie et que nous nous refusons à la discussion ? Non, pas. L'enfant qui, se voyant dans une glace, va chercher derrière s'il y a quelque chose, obéit à une idée préconçue qu'il y a quelque chose ; mais son expérimentation

lui répond qu'il n'y a rien. Il est impossible de nier l'intervention des théories ; mais, ce que nous voulons, c'est les séparer nettement des faits.

Nous formerons une partie en quelque sorte officielle de notre Revue avec des faits suffisamment contrôlés. Dans une autre partie, nous laisserons les opinions et théories diverses se faire jour, en tant qu'elles nous paraîtront fécondes. En tant que groupe, nous ne serons inféodés à aucun système ; nous n'indiquerons de préférenee pour aucune philosophie, aucune religion, aucun dogme, nous constituerons un groupe d'études absolument indépendantes.

LE COMITÉ.

Société d'Etudes psychiques de Nancy

Voici que Nancy entre aussi dans le mouvement. Le 25 septembre dernier, une société s'est constituée sous le titre : *Société d'Etudes psychiques de Nancy*, et elle publie un bulletin dans lequel nous avons le plaisir de lire le discours d'ouverture de son président, M. le Dr Haas, ancien député au Reichstag. Les idées qui y sont exprimées sont en parfait accord avec celles de l'Institut de Paris, et nous ne doutons pas de la réussite de cette société. Nancy est une ville intellectuelle dans laquelle se trouvent les éléments nécessaires pour mener à bien ces études. Bien que, jusqu'alors, elle soit restée assez réfractaire à ces nouveautés, nous espérons que M. le Dr Haas aura la gloire de provoquer un courant nouveau et que son nom restera attaché à son œuvre, comme celui de MM. Liebault Benheim, Beaunis et Liegeois l'est aux phénomènes de la suggestion.

Dans le même numéro, nous avons le plaisir de lire l'article de M. le Dr Boucher (de Saint-Servan), qui se déclare catégoriquement spirite. « La chaîne spirite, dit-il, est un lien magique qui rattache le Ciel à la Terre, les vivants aux disparus ; c'est par elle que sur les deux plans arrivent les paroles d'espérance, le verbe de consolation ».

Nous tous, qui depuis si longtemps luttons pour le triomphe de ces idées, saluons avec joie le grand mouvement qui se dessine ; redoublons d'ardeur et d'énergie pour soutenir nos principes et, Dieu et les Esprits aidant, nous vaincrons tous les obstacles.

F. D'OYRIÈRES.

Comment je suis devenu Spirite !

L'homme est né pour la vérité ; il la cherche quand elle lui manque, il l'estime et la chérit quand il croit l'avoir trouvée. L'homme est si peu fait pour l'erreur que toutes les fois qu'on a voulu l'y faire tomber, il a fallu le séduire et le tromper en lui présentant des fantômes auxquels on a donné tous les titres du vrai et toutes les apparences de la réalité. C'est, enfin, parce que la vérité a toujours été désirée du genre humain, que, néanmoins, dans presque tous les temps, il n'a été nourri que de mensonges, parce qu'on n'a jamais cessé d'abuser de son heureux penchant et de son avidité naturelle pour la connaître et pour la posséder.

Si les hommes d'aujourd'hui, plus éclairés qu'ils ne l'ont jamais été, aiment encore leurs préjugés et leurs folles opinions, c'est parce qu'ils les croient établis sur une longue suite de faits et d'événements incontestables ; c'est parce qu'ils s'imaginent que leurs chimères sont les véritables annales du monde auxquelles, en effet, l'imposture a su les lier si solidement, et par des chaînes si longues et si étroites qu'elles paraissent, les unes et les autres, également indestructibles.

Ce ne sont donc pas leurs préjugés et leurs opinions que les hommes respectent et adorent ; c'est l'apparence du vrai dont elles sont décorées, c'est le sceau de l'authenticité qu'on a su leur attacher. Que le vrai paraisse, et j'ose être le garant de l'hommage qu'il recevra du genre humain ; mais il faut que le vrai soit appuyé sur des faits et des preuves irrécusables, palpables, et non plus uniquement sur des raisonnements métaphysiques au moyen desquels l'homme a été dupé pendant des siècles...

Nous devons donc prévoir que, quel que soit le penchant général pour la vérité, les préjugés établis subsisteront jusqu'au moment où les sciences psychiques auront assez progressé pour pouvoir présenter au genre humain l'examen juridique de ses opinions, et jusqu'à ce que l'homme puisse voir, de ses propres yeux quelle est sa véritable position à l'égard de la vérité. Soyons sûrs alors du

parti qu'il choisira : semblable au voyageur qui reprend sa route après les ténèbres qui l'ont égaré, il ne balancera jamais entre une erreur démontrée et la vérité enfin trouvée et reconnue.

J'ai jugé ces premières réflexions nécessaires avant l'exposition des faits qui ont fait de moi, farouche sceptique, un adepte fervent du Spiritisme.

*
* *

Dès ma plus tendre enfance, je n'ai jamais cru aux fables qu'on me débitait. Mon incrédulité était irréductible. — J'avais étudié, plus tard, les religions, les philosophies anciennes et modernes; aucune n'avait pu vaincre mon incrédulité. J'avais toujours des objections à formuler, objections auxquelles on ne pouvait me répondre...

Un jour, cependant, les ouvrages d'Allan Kardec me tombèrent sous les yeux. Je trouvais sa philosophie admirable, rationnelle, consolante, mais était-il bien sûr que c'étaient les Esprits qui la lui avaient dictée ?

Je ne pouvais me faire à l'idée qu'il existait des Esprits et que ceux-ci s'amusaient à faire danser des tables. Mais, comme je n'avais aucune raison de suspecter la bonne foi d'Allan Kardec, je pensais qu'il avait pu être trompé par les apparences et que, peut-être, il n'y avait là dessous que du magnétisme, de l'auto-suggestion ; que sais-je, enfin ?

*
* *

Je fis à Bruxelles la connaissance d'un homme fort respectable et en même temps fort érudit, qui était spirite ; il me conduisit dans des réunions où l'on s'occupait de la phénoménalité spirite. J'y vis des choses extraordinaires, mais insuffisantes pour me convaincre qu'elles fussent provoquées par des entités extra-terrestres. Jamais, d'ailleurs, ni par la table, ni par l'écriture, ni par la parole, je ne pus obtenir la preuve de l'identité d'un esprit quelconque.

*
* *

A la suite d'une longue maladie, j'obtins un congé de convalescence d'un an, que je vins passer à Paris. C'était le moment ou jamais de poursuivre mes études psychiques, attendu qu'à cette époque les groupes spirites y abondaient.

Pendant six mois, j'assistai toutes les semaines à plusieurs séances ; je devins moi-même médium écrivain ; j'écrivis des choses fort

intéressantes et je constatai dans les groupes des phénomènes extraordinaires, mais je ne pus obtenir encore une preuve d'identité d'un esprit.

J'allais abandonner la partie, lorsqu'un ami me recommanda un groupe où, me disait-il, on obtenait des communications par coups frappés dans la table et les meubles de l'appartement. Je m'y rendis avec empressement, mais j'avais bien peu d'espoir d'y trouver ce que vainement j'avais cherché jusqu'alors : l'identité d'un esprit.

Autour d'une grande table se trouvaient réunis des dames et des messieurs. Moi, je pris place sur un canapé où je faillis m'endormir, lorsque la table dicta le nom de *Marie*. Qui connaît le nom de Marie, demanda le médium ? Je haussai les épaules et répondis d'un ton ironique : Qui n'a pas connu dans son existence au moins une Marie. Pourquoi vos esprits ne donnent-ils jamais leur nom patronymique. Ce serait plus convaincant, assurément ? — L'esprit veut-il donner son nom de famille, répliqua le médium ? — Oui, répondit la table et, à ma très grande surprise, elle dicta le nom de famille d'une de mes cousines décédée.

Je lui demandai de quelle maladie elle était morte. La réponse fut exacte.

Je lui demandai la date de sa mort ; elle était exacte, également.

Il ne pouvait y avoir là de phénomène télépathique ou de suggestion, attendu que j'ignorais cette date, et que ce n'est qu'après vérification que j'en reconnus l'exactitude.

Une autre fois, me trouvant dans le même groupe, la table frappa un nom.

— Comte, dit le médium, votre fils est là.

— Mon fils, répondit l'interpellé, allons donc ! quelle plaisanterie !

— Demandez-lui donc où est sa mère ?

— A Rome, répondit la table...

— Et quand revient-elle à Paris, demande le comte de M...

— Mercredi prochain.

A la séance suivante, le médium s'adressant de nouveau au comte de M... lui annonça encore une fois la présence de son fils, et le dialogue suivant s'engagea entre le comte et l'esprit.

— Où est ta mère ?

— A Rome.

— Mais tu as dit l'autre jour qu'elle devait rentrer à Paris, mercredi dernier.

— Oui, mais elle est restée à Rome, parce que tu lui as télégraphié de ne pas revenir, afin de me donner un démenti.

Tableau !

Quelques jours plus tard, dans un autre groupe, un savant et sa femme se trouvaient à la table. L'esprit qui se manifesta disait avoir été le premier mari de cette dame.

— Es-tu content que j'ai épousé ta veuve ? demanda le savant.

— Tu n'as pas attendu ma mort pour cela, répondit l'esprit...

Si ce savant n'a pas été convaincu, c'est qu'assurément il n'a point voulu l'être.

Quant à sa femme, à la pâleur mortelle de son visage, et la précipitation quelle apporta à vouloir entraîner son mari furieux, dehors, je suis certain qu'elle le fut.

*
* *

J'ai dit plus haut que j'étais devenu médium écrivain. Un jour, me trouvant chez une tante demeurant rue Duperré, je me sentis tout à coup le désir immodéré d'écrire... je pris mon portefeuille et j'écrivis :

Va rue Laffitte, n° ... ; tu y trouveras de G..., et tu lui diras qu'il mette sa confiance en Dieu. »

M. de G. était un mien ami, ingénieur et directeur d'une usine aux environs de Liège.

Me trouvant chez Allan Kardec quelques jours auparavant, un monsieur y avait raconté combien il avait été mystifié par un esprit qui l'avait fait voyager, sous différents prétextes, d'un bout de Paris à l'autre. — Je n'avais pas oublié la chose ; aussi je me dis à part moi : Il fera chaud, quand j'irai rue Laffitte ! Compte là-dessus et bois de l'eau, mon bon ! Je ne me laisserai pas mystifier comme ce pauvre monsieur.

Je quittai ma tante et je descendis tranquillement la rue des Martyrs. Arrivé au carrefour de Châteaudun, je fis cette réflexion : La rue Laffitte et le n° indiqué sont près d'ici... Je n'ai absolument rien à faire. Si l'on a voulu me mystifier, on ne m'aura pas envoyé bien loin, allons rue Laffitte...

J'entrai au n° indiqué et demandai au concierge s'il n'était pas

monté un monsieur dont je lui donnai le signalement. — Oui, me répondit-il ; il y a déjà près d'une heure qu'il est chez M. de R. il ne tardera probablement pas à descendre... Je continuai à fumer tranquillement mon cigare. Alors que 5 minutes ne s'étaient point écoulées je vis paraître de G...

— Tiens, quelle heureuse rencontre ! ! !

J'arrive de Belgique tout à l'heure, et je ne me serais pas douté que le premier ami que je rencontrerais à Paris, serait toi. — Quelle chance !

Je lui tendis mon petit papier : Va rue Laffitte, etc. etc.

— En voilà-t il une plaisanterie ! ! ! Tu ne veux pas te f... moquer de moi, n'est-ce pas, mon vieux, hein ?

— Non, mon cher, c'est comme cela.

Nous nous rendîmes ensuite chez mon beau-frère à qui je racontai ce qui venait de m'arriver. — Celui-ci, spirite, fit cette remarque que cela ne l'étonnait pas le moins du monde, et nous conduisit, séance tenante, chez une femme, médium de table, où l'esprit de la grand'mère de de G. se manifesta et lui dit des choses telles qu'il en demeura abasourdi.

Le lendemain, je le conduisis dans un groupe où l'Esprit d'un de ses anciens ouvriers vint le remercier de toutes les bontés qu'il avait eues pour lui.

De G. devint un adepte des plus fervents du spiritisme. Son usine ne marchait plus que sur un pied quand il vint rue Laffitte négocier un emprunt pour lui rendre ses forces et sa vigueur. L'Esprit de sa grand'mère lui avait dit qu'elle ne le quittait pas et qu'il obtiendrait les fonds dont il avait besoin. Il les obtint et l'usine depuis ne fit que prospérer. — Mon ami de G... est mort riche.

*
* *

Me trouvant en garnison à Mons, je reçus un jour, vers 5 h. du matin, une forte secousse qui me réveilla. Je ne pus plus me rendormir, et je me levai. Ma femme, qui avait éprouvé la même secousse, en fit autant. — A 5 h. 45, l'on sonna, et l'on me remit une dépêche m'annonçant la mort de mon père, décédé subitement...

Mon père n'avait pas été malade ; il avait une affection du larynx, depuis nombre d'années, et rien ne pouvait nous faire prévoir sa mort si prématurée.

Quelques jours plus tard, mes frères et moi nous nous trouvâmes réunis chez ma mère. Un de mes frères demanda à celle-ci si notre père avait laissé un testament ? — Je ne le pense pas, répondit notre mère. Depuis bien longtemps, je ne l'ai presque pas quitté, et s'il avait fait son testament, je le saurais.

— Toi qui es médium, me dit un de mes frères, demande-le donc à l'Esprit de notre Père ?

Je pris du papier ; j'évoquai l'Esprit de mon Père qui m'indiqua le tiroir où se trouvait le document, qu'on avait vainement cherché jusqu'alors.

*
* *

Mon congé expiré, je rentrai dans ma garnison, et, quelques mois plus tard, je fus envoyé à Anvers, sur ma demande, car j'avais appris qu'il y avait là des groupes fort remarquables, notamment celui que présidait mon ami W...

Ce groupe ne possédait qu'un médium : mais un médium exceptionnel. Voici comment il procédait : Il se plaçait tout seul devant un petit guéridon dont chaque pied représentait le tiers des lettres de l'alphabet. Ainsi lorsque le guéridon se soulevait du côté du pied n° 1, le médium comptait : a, b, c, d, e, f, g, h, i ; lorsqu'il se soulevait du côté du deuxième pied : j, k, l, m, n, o, p, q, r ; et s, t, u, v, x, y, z, lorsque le 3ᵉ pied se soulevait ; de cette façon les communications s'obtenaient fort vite. Chose remarquable : le médium était flamand et parlait un français très sommaire, ses communications, néanmoins, étaient toujours d'un ordre très élevé, dans un style très châtié, et faisaient sans peine reconnaître l'identité de l'Esprit qui se manifestait. Il obtenait, d'un Esprit qui s'intitulait lui-même : l'*Esprit à rebours*, des communications fort longues et commençant par la dernière lettre du dernier mot de la dernière phrase.

Jamais l'esprit ne s'est trompé dans la dictée de ses lettres.

Toute hypothèse de télépathie, d'auto-suggestion, doit être écartée de ces communications. En voici une preuve :

Le 26 novembre 1865, nous étions réunis au lieu ordinaire de nos séances. Un médecin militaire venait de mourir ; ce médecin avait été, de son vivant, un libre-penseur farouche et, cependant, avant de mourir, *on était parvenu à le réconcilier avec Dieu* (sic). Naturellement, la conversation roula sur la contrainte des prêtres

catholiques au lit des mourants, et la triste comédie qu'ils y jouent. -- Notez bien que le médium n'était pas présent au moment de cette conversation. Nous pensions même qu'il était empêché, parce qu'il avait l'habitude d'être fort exact, lorsque, tout à coup, il parut et s'excusa de son retard ; sans autre formalité, il se mit à son guéridon et dicta les lettres ; voici la communication obtenue :

« Comédie, avez-vous dit, oui, mais une comédie triste et comique, ignoble et navrante que celle où l'on exploite le nom de Dieu pour extorquer la dernière obole de l'orphelin ! Chose horrible que l'exploitation de l'homme sur un cadavre ! Terrifiante parodie qui a traversé les siècles jusqu'aux jours présents, comme pour défier la dignité humaine et lui jeter à la face le crachat de l'insulte, en profanant la dernière heure du mourant pour venir lui imposer une volonté étrangère, sous menace de peines éternelles ! Oh ! pensée humaine ! ! ! Aurais-tu semé en vain les idées grandes et puissantes de progrès et de rédemption !

Et vous tous, lutteurs courageux, qui jadis combattiez en face l'hydre de l'ignorance et du fanatisme, vos nobles efforts n'auraient-ils été qu'un écho perdu dans la grande voix de la tempête ? Et vous, sublîmes martyrs du génie humain, c'est donc aussi en vain que votre sang rougit le chevalet de torture, et arrosa le bûcher allumé par l'intolérance ? Oh non ! vos souffrances ont béni l'œuvre que vous avez léguée aux générations présentes, et qui déchirera comme la foudre les nuages épais du fanatisme, et montrera à l'humanité régénérée les splendides horizons de la science et du progrès.

« Déjà la raison fatiguée d'une trop longue nuit s'éveille en étendant ses ailes pour prendre son essor vers les lumineuses sphères de la science ; déjà des travailleurs intrépides ont été soulever le voile des préjugés, et montrer à l'humanité stupéfaite les tristes erreurs cachées sous le linceul de l'intelligence...

C'est donc à vous, dont le front rayonne de l'auréole de la pensée, à continuer la grande œuvre légué par les Calas, les La Barre, les Jean Huss, et tant d'autres rayonnantes étoiles éteintes dans les flammes et les sombres cachots. C'est à vous, donc, de détruire le fatal bandeau des erreurs, afin d'épargner au monde ces élans convulsifs qui naissent du doute, et d'établir une foi simple et profonde qui parle, non aux sens, mais à la conviction, afin que le plus

humble membre de la famille humaine puisse élever son aspiration vers Dieu et le comprendre dans son œuvre. C'est à vous de couronner votre mission sublime, en dérobant à la lumière ses rayons les plus divins : *Progrès et Charité*.

(Signé) P. J. PROUDHON.

(*A suivre*).

Général H. C. FIX.

Les Faits

SOCIÉTÉ SPIRITE VALENTIN TOURNIER

L'ESPRIT V. Tournier, Président d'honneur.

Cette dénomination de V. Tournier, Président d'honneur d'une société spirite qui se forme dans son ancienne demeure, où habite sa veuve, va vous paraître nouvelle, osée, originale, audacieuse, trop avancée ; mais, en y réfléchissant, vous verrez qu'elle n'a rien que de très naturel.

En ce moment, après le succès du Congrès spirite de 1900 à Paris, nous avons le droit de faire un pas en avant et de donner à comprendre qu'il y a une espèce d'endosmose entre les vivants et les morts, et que des deux côtés on veut aboutir.

Chez eux comme chez nous existe le même sentiment de faire la moitié du chemin pour nous atteindre à la limite commune. Les habitants de la terre parlent de communiquer avec l'humanité de la planète Mars ; et des tentatives ont été imaginées dans cette intention. Les vivants et les morts de notre planète ont déja fait leurs preuves de communication.

Je prie donc les lecteurs de la Revue scientifique du spiritisme de ne pas être surpris et de ne pas traiter de révolutionnaire et contraire au dogme, si nous en avions un, le préambule que j'écris pour annoncer la société spirite en formation, dont je vais raconter la première séance.

Donc, le 17 novembre 1900, étaient réunis chez Mme Tournier, rue Lakanal, 33, à Tours, Mme Tournier, Mlle Jeanne Porte-Cazaux, professeur de russe, Mme Darget, M. Pinard et le Ct Tegrad. Ce

dernier faisant une invocation et s'adressant à l'Esprit Tournier, le prie de se manifester.

Lui parlant comme s'il eût été visible, il lui demande de répondre à la question, s'il nous permet de dénommer le groupe qui se forme, Société spirite V. Tournier ; et, en second lieu, de le nommer Président d'honneur, la présidence effective lui échappant à cause de sa qualité de désincarné ; Mme Darget, placée sur un canapé à côté de Mme Tournier, commence à le voir.

Après une pause, elle dit : Au lieu d'être au bout de la chambre en face de moi, comme habituellement, il est entre nous deux et à côté de vous.

Alors Mme Tournier, à qui elle s'adressait, dit :

J'avais prié mon mari, voulant faire une expérience, de se mettre à côté de moi.

Ceci faisait suite au phénomène qui avait eu lieu, dans une séance précédente, chez le commandant Tegrad, où celui-ci avait demandé à Tournier de répondre par le mouvement de pencher la tête à droite ou à gauche pour dire oui ou non, à une lettre connue de lui seul que le commandant avait dans sa poche. Je vous parlerai plus tard de mon expérience où Tournier fut vu penchant la tête à droite suivant le dire du médium, Mme Forget, fait attesté par la signature des dix personnes présentes.

Pour rester sur le présent terrain, je dirai que Tournier, ayant répondu par la place qu'il avait prise, à la question secrète adressée par sa veuve, se mit en mesure d'endormir le médium.

Puis, par l'intermédiaire du médium incarné, il a parlé à sa femme assez longuement et ensuite au commandant Tegrad, lui disant qu'il acceptait avec plaisir d'être Président d'honneur de la société qu'on voulait former chez lui ; qu'il pensait que la société aurait beaucoup de phénomènes et qu'on en aurait une preuve dès cette première soirée,

Mme Darget se réveillant, s'est levée, et nous avons aperçu à l'emplacement où étaient ses pieds, un petit bouquet de fleurs diverses.

Chacun s'est regardé et interrogé, comme s'il y avait eu un coupable.

Etait-ce un apport ?

Les Esprits n'ont pas voulu nous laisser dans cette incertitude.

Nous avons fait la chaîne autour d'une petite table que personne ne touchait, tout le monde se donnant les mains.

On a éteint complètement les cinq lampes électriques qui nous éclairaient.

Après une attente de 15 minutes environ, nous avons entendu un bruit sec, une petite explosion plutôt qu'une chute, sur la table au milieu de nous.

Prenant alors la parole, j'ai dit :

Que personne ne bouge ; je prie Mme Tournier qui tient ma main de mettre ma dite main dans celle de Mlle Jeanne, puisqu'elle est entre nous deux. Ceci fait, j'ai dit à Mme Tournier de tourner le bouton électrique.

Aussitôt la lumière faite, nous avons aperçu un bouquet de violettes sur la table et chacun a constaté que toutes les mains étaient tenues.

M. Pinard avait de grosses gouttes de sueur au front.

C'est évidemment lui seul qui est le médium à apports, comme cela avait eu lieu chez le commandant Tegrad quelques jours avant, lorsqu'une pierre noire fut lancée.

Avant la séance, Mlle Jeanne avait vu dans un verre d'eau une main levée, comme si elle voulait lancer quelque chose.

Etait-ce l'annonce de l'apport qu'on nous avait lancé avec un bruit d'explosion ?

Quoi qu'il en soit, nous avons été bien satisfaits de cette première séance qui peut paraître terne dans mon récit, mais qui n'en est pas moins, en la considérant dans son entier, pour ceux qui y ont participé, une preuve évidente, palpable, physique, dirais-je même, du contact entre les vivants et les morts.

La présente lettre a été lue à tous les participants à la séance, qui l'ont signée.

Commandant TÉGRAD.

M. LÉON DENIS A LYON

CONFÉRENCE DU 1er NOVEMBRE 1900

Mon cher Gabriel,

Encore charmé par la brillante conférence que vient de nous faire notre ami Léon Denis, je veux, sous cette heureuse impression, me faire l'écho du plaisir que nous a procuré à tous la parole chaude et vibrante de notre vaillant orateur. Vous savez comme moi combien notre infatigable apôtre sait faire vibrer, à l'unisson de ses sentiments, ceux de son auditoire ; avec quel art il arrive à captiver et retenir son attention et faire partager à tous les convictions profondes qui sont sa force, comme elles sont également notre espérance.

Par le fait des circonstances et bien que ce jour fût pour Lyon des plus mal choisis, la conférence devait avoir lieu le 1er Novembre. Nous n'avions pu fixer une autre date et nous étions profondément inquiets, non du résultat de la conférence, mais sur le nombre des auditeurs qui répondraient à notre appel. A Lyon, le culte des morts est resté aussi vivace qu'aux temps de nos pères les Druides, et la fête des trépassés est célébrée par tous, petits ou grands, pauvres ou riches, avec une égale ferveur à la date du 1er Novembre. Ce jour-là, quel temps qu'il fasse, toute notre population se porte en foule dans nos diverses nécropoles, apportant à tous les défunts quels qu'ils soient, le pieux hommage d'une bonne pensée, d'un regret anonyme. Devant la grande nature qui se prépare au sommeil d'hiver, on pense davantage à ceux qui dorment dans la tombe et pour qu'on pense à nous plus tard, on éprouve alors, plus impérieux, le désir de songer à ceux qui nous ont devancés dans le réveil de l'au-delà.

Nous étions donc très inquiets sur l'empressement de nos amis à venir entendre notre dévoué conférencier, et pour grandir encore notre angoisse, il faisait, le premier Novembre, une véritable journée de printemps. Eh bien, vous le dirai-je ? malgré toutes les séductions qui pouvaient retenir nos amis au dehors, le succès a dépassé nos espérances et c'est devant une salle vaste et comble, que pendant près de deux heures, notre ami Denis nous a tenus sous le charme de sa parole.

Les exigences de la vie matérielle ayant empêché les membres

de la Fédération spirite lyonnaise de prendre part aux travaux du Congrès spirite par des délégués directs, nous avions prié notre ami Denis, ainsi que vous, de bien vouloir nous y représenter. C'est pour rendre compte de ce mandat si bien rempli que notre dévoué conférencier prenait la parole et qu'aux applaudissements fréquemment répétés de l'assistance, il passait en revue tous les faits importants qui se sont produits tant au congrès de psychologie qu'au congrès spirite et spiritualiste.

En ces heures bien longues, bien fatigantes pour le conférencier, mais trop courtes et si agréables pour nous, notre ami Denis a fait revivre, par le pouvoir magique de son éloquence, ces réunions nombreuses, ces séances si fortement documentées, auxquelles vous avez eu le bonheur d'assister.

Les journaux spirites et profanes, ayant déjà donné de nombreux comptes rendus des travaux du congrès, un ouvrage spécial devant en retracer tous les détails, je ne veux pas suivre l'orateur dans les développements de son analyse des travaux, mais vous marquer simplement tout le plaisir qu'il nous a procuré et la joie que nous avons eue à l'écouter.

Malgré les chances contraires, la journée du premier Novembre a été, cette année, une bonne journée pour notre cause à Lyon et elle laissera dans la mémoire de tous ceux qui ont pu assister à la conférence de notre ami Denis, les plus agréables souvenirs.

Lorsque notre dévoué conférencier eut terminé son exposé, au nom de la Fédération spirite lyonnaise, je lui adressai tous nos remerciments et nos félicitations pour l'honneur qu'il nous avait fait de bien vouloir nous représenter au congrès, et la façon magistrale dont il s'était acquitté de son mandat.

A l'issue de la conférence, une quête a été faite au profit de notre caisse de secours aux vieillards nécessiteux, elle a produit 66 francs plus 6 francs provenant de la vente de la biographie d'Allan Kardec, soit 72 francs au bénéfice de nos malheureux assistés.

Dans le même but, soulager ceux qui souffrent, nous avons, en octobre dernier, donné à la Société Fraternelle une fête de famille qui a produit net 48 francs. Nous recommencerons en décembre, à la Société spirite lyonnaise, à tendre la main pour nos infortunés, et, grâce à ces concerts intimes, joignant l'utile à l'agréable, nous pourrons, cette année encore, continuer l'œuvre de secours com-

mencée en 1889, et lorsque les vents glacés d'hiver siffleront sous les portes mal jointes du taudis où grelotte la misère, nous pourrons encore, grâce à ce concours de tous nos amis, adresser nos consolations à tous ceux qui pleurent et, dans la mesure de nos faibles moyens, soulager quelques-uns de ceux qui souffrent.

En me berçant de ces sujets qui ont pour moi tant de charme, j'oublie que le temps passe, que mon papier s'épuise et qu'il me reste tout juste la place pour vous adresser, avec mes meilleurs vœux pour votre bonne santé et celle du brave papa Delanne, mes plus cordiales poignées de mains à tous les deux.

Henri SAUSSE.

Magnétisme et Psycho-Thérapie

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. le Docteur Moutin a fondé en son hôtel, 4 rue du Pavillon, parc des princes, à Boulogne (Seine) une maison de santé dans laquelle il traitera principalement les maladies nerveuses.

L'établissement, grand et bien situé, possède un parc et se trouve entouré de grands jardins qui en font un véritable sanatorium. Les chambres, vastes, claires, bien aérées, sont meublées avec tout le confort moderne, et l'établissement possède les ressources si variées que la science actuelle met à la disposition du médecin pour la guérison des affections du système nerveux.

Si nous ne craignions pas de blesser la modestie de notre ami, nous dirions que le meilleur agent curatif, c'est lui-même. Nous n'avons pas à faire ici l'éloge du Docteur Moutin, si connu par ses ouvrages sur le nouvel hypnotisme. Pendant vingt ans, il a démontré sa grande force magnétique dans des séances publiques, au cours desquelles il endormait la plupart des spectateurs qu'il voyait pour la première fois, et qui voulaient bien se soumettre à son influence. Ces expérienees si péremptoires convainquirent nombre d'incrédules et ont puissament contribué à la vulgarisation de cette science bienfaisante, si longtemps méconnue. Le magnétisme animal est une force naturelle d'une incontestable efficacité pour rétablir la santé dans bien des cas où la médecine ordinaire est impuissan-

te. Les anciens praticiens : Deleuze, Du Potet, Lafontaine, Teste Barrier, etc, ont prouvé d'une manière irréfutable la toute-puissance du fluide magnétique lorsqu'on sait en appliquer les lois. D'autre part, l'école moderne de Nancy a mis en lumière l'action dominatrice du moral sur le physique, en instituant des méthodes suggestives qui ne peuvent que renforcer l'action magnétique proprement dite, surtout lorsque l'opérateur sait habilement en graduer les effets. La physcho-thérapie, jointe à l'usage rationnel du spiritisme,permet d'espérer la guérison des obsessions que la science officielle classe bien à tort parmi les maladies mentales. Il faut allier une longue pratique à beaucoup de discernement pour savoir distinguer ce qui est pathologique de ce qui ne relève que de l'intervention d'un esprit désincarné. M. le Docteur Moutin possède l'une et l'autre, ce qui nous fait espérer qu'il pourra soulager un grand nombre d'infortunes, en même temps qu'il servira puissamment nos idées, en démontrant, par des résultats positifs, la certitude des enseignements spirites.

Nous lui souhaitons donc toute la réussite qu'il mérite si bien, car c'est la première fois que nous verrons mis en pratique, d'une manière méthodique, le magnétisme aidé du spiritisme, lesquels, nous n'en doutons pas, sont appelés à montrer l'efficacité souveraine de la science matérielle unie à la connaissance des lois du monde spirituel.

N. D. L. R.

Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(*Suite*)

Miracle et vérité crient les prêtres, erreurs et damnations, disent-ils, le lendemain, pour les mêmes phénomènes.

Si des morts se manifestent chez les spirites il y a illusion, mensonge ou sorcellerie, si un malade guérit à Lourdes, la volonté de Dieu se manifeste et l'Eglise en accapare la gloire.

La science officielle prend, en ce cas, un air de douce componction

elle évite de nier. L'instruction jésuitique, si largement prodiguée sous la République démocratique, réfrène les audacieuses allégations scientifiques, contraires à la foi et conduit aux concessions sans limites.

— Il se peut que les prêtres aient raison, disent les positivistes eux-mêmes, cette religion est bonne pour nos femmes et nos filles, elle les imprègne d'une suavité mystique qui tempère les goûts trop charnels, les instincts trop grossiers. La piété est un charme de plus donné à la jeune fille. Il se peut parfois, si elle est riche héritière, qu'elle abandonne sa famille pour suivre une voix suggestive qui l'entraîne au fond d'un monastère. C'est un accident, un effet de la grâce qui permet à cette âme d'élite de délaisser les siens pour mieux faire son salut.

Si ces mêmes positivistes et savants entendent parler des spirites, ils s'ébaudissent et témoignent leur mépris pour de si ridicules pratiques. Le spiritisme, les tables qui tournent, des pieds de guéridon qui prédisent l'avenir, des médiums déséquilibrés, des rêveries transformées en hallucinations, des détraqués qui prétendent entrer en communication avec les morts ! Ce sont, disent-ils, les prodromes de la folie !

Après la raillerie, qui ne détruira jamais rien, on croit la question tranchée, et si les spirites fournissent des faits, donnent des exemples d'identités obtenus des morts qu'aucun médium présent ne connaissait, les incrédules entrent dans une série d'explications contradictoires, nuageuses et vides, quoique bourrées de mots scientifiques et de théories mille fois plus difficiles à comprendre que la théorie d'Allan Kardec.

Nous le répétons, le spiritisme s'épelle seulement. Personne encore ne le lit couramment, mais il a l'incontestable mérite de se prouver par la raison et l'expérience.

Il nous engage à fouiller le passé et nous fait pénétrer dans l'autre vie. Il n'est point l'insipide mystère, mais le progrès par l'amélioration de l'homme. Les promoteurs de la science occulte furent des savants.

Le Christ prêcha la doctrine spirite et avant lui les législateurs de l'antiquité n'édictèrent des lois que par elle.

Les sibylles, les druides, les prêtresses étaient des médiums plus ou moins bien inspirés. Dans ces temps reculés, les hommes, plus en rapport intime avec la nature, toujours préoccupés de la vie future et des morts, devaient avoir des moyens de communication perdus de nos jours.

Mais les communications que nous obtenons, toutes limitées qu'elles soient, souvent fugaces, échappent à notre volonté, elles sont l'œuvre d'une personnalité distincte qui guide, dirige nos premiers pas. Parmi les pionniers de la nouvelle doctrine, il y a eu des arrêts, des doutes et des erreurs. Il faut chercher pour trouver et l'homme passe souvent à côté d'une science, d'une loi naturelle dont il ne soupçonne pas l'existence.

La vapeur et l'électricité ne sont devenues applicables qu'après de nombreux tâtonnements. Les nations ont succédé aux nations, les siècles se sont entassés les uns sur les autres avant les découvertes qui font du dix-neuvième siècle la plus brillante époque de notre monde terrestre.

De l'instruction répandue généreusement dans toutes les classes de la société. et surtout de la liberté sont sorties les merveilleuses découvertes scientifiques qui modifient l'état des peuples, les rapprochent et leur permettent d'espérer la paix universelle.

Ce fluide, qui permet de mettre en rapport les morts et les vivants, apparaît à peine, ne repoussons pas la brillante espérance qui l'accompagne.

Cherchons, cherchons avec patience et persévérance, et comme les découvertes se succèdent rapidement de nos jours, il ne faut qu'un instant pour trouver la cause initiale qui fera à tout jamais cesser le doute et diminuera nos souffrances en améliorant l'humanité.

Le temps n'est plus où l'on tenait le peuple en lisière, où on le bernait et le trompait impunément. Il lit ce qu'il veut lire et la pensée des philosophes peut pénétrer partout.

L'intelligence populaire s'élève, la raison s'affranchit et le travailleur sourit ironiquement quand on lui parle des différences de castes et de la nécessité de voir une infinitésimale partie de la nation jouir à outrance, tandis que tout en bas les hommes meurent de faim et de misère Le problématique et insipide bonheur paradisiaque ne suffit plus à ses aspirations.

Il accueille le blasphème, l'anathème contre l'état social et hurle de colère et de rage devant l'ambroisie dévolue aux riches, tandis qu'il va se désaltérer à l'eau trouble ou pure qu'on parvient à peu près à lui assurer.

L'athéisme malsain ne peut améliorer ni consoler, il laisse au fond de l'âme la haine, la colère et l'envie, en détruisant toutes les responsabilités.

Pourquoi ne pas tenter de sérieuses réformes dans l'éducation morale, en tenant compte de l'expérience ?

Le fanatisme s'explique par la nécessité d'une croyance, et quand une lueur luit dans le noir passé, quand une morale sérieuse peut surgir d'une philosohie compréhensible, on la bafoue, on la classe dans les états particuliers aux individus atteints d'aliénation mentale ; suite de ce fanatisme destructeur du sens moral.

Quelques médiums, pénétrant trop brusquement dans cet inconnu ont perdu la raison, et l'on fait grand étalage de cet accident en oubliant que l'abus est nuisible en toutes choses. Combien de catholiques deviennent

fous ou maniaques par la terreur de l'enfer, sans que pour cela les chrétiens cessent de croire ; combien de sceptiques trop jouisseurs arrivent au ramollissement sans qu'on proscrive les vins fins, les liqueurs et tout ce qui constitue les raffinements de la vie civilisée

Chaque étude a des écueils ; les mathématiques ont conduit des hommes distingués à Charenton et les mathématiques ne sont point abandonnées ! Touchons délicatement à la brûlante question. N'abusons pas de la pratique, ne nous engageons pas inconsidérément dans un sentier trop obscur, mais soyons unis et cherchons sans passion la vérité. Il existe déjà assez d'hommes compétents en ces matières pour guider les néophytes et les garantir des dangers, des erreurs et des faux pas auxquels les nouveaux venus sont exposés. Mais n'éparpillons pas nos forces, ne répandons pas la semence du bien sur un terrain desséché que nulle rosée ne peut féconder.

N'oublions pas cette grande loi de la réincarnation et cherchons les esprits déjà avancés qui comprendront les idées rénovatrices, ils sont partout dans le peuple, parmi les riches et les pauvres, chez les grands du monde aussi. Ceux-là accepteront la bienfaisante doctrine, s'assimileront vite ses grandes idées et les propageront.

Quant aux autres, parias de l'intelligence et du cœur, faits à l'esclavage d'un dogme abrutissant, courbés sous l'obéissance passive, ils restent sous la domination des coutumes et de leurs passions.

Plus vils et plus bas tombés que ces êtres qui vont dans l'Inde à travers la vie, sans dieux et sans famille ; caste servile, elle perd l'idéal, entrave le progrès et retourne à l'animalité, en ayant pour seul objectif les jouissances de son moi, les satisfactions de la chair et la joie d'exciter envie des malheureux

Ceux-là sont les égoïstes qui, tremblant sans cesse pour leur repos et leur calme, causent les maux du peuple ; ceux-là souffriront par les lois injustes maintenues ; ceux-là peineront et travailleront à leur tour, à moins que le châtiment ne leur soit imposé ici-bas, ce qui arrive de plus en plus fréquemment.

Quand viennent vers les spirites convaincus des hommes cherchant à pénétrer leurs croyances, qu'ils sachent ce qu'ils sont, quelle est leur intelligence et le développement de leurs sentiments.

XV

As-tu souffert, as-tu aimé ? demandera le spirite à ceux qui viennent à lui.

— Non.

— Passe ton chemin et attends, tu ne saurais t'intéresser à ceux qui souffrent.

— As-tu pensé aux fins dernières de l'homme ?

— Non, à quoi bon s'occuper de l'inconnu ?

— Nous ne saurions nous occuper de toi, l'étude de l'au-delà demande une faculté spéciale qui vient de la méditation et de la recherche d'un idéal de justice, sans lequel nul ne s'améliore.

— Veux-tu progresser, marcher vers la lumière ?

— Je conserve mes idées, elles sont l'acquit des connaissances reconnues vraies par les diplômes officiels

— Passe ton chemin, toi qui crois à l'infaillibilité de ta science !

— Es-tu parfois attristé et révolté de l'absurdité des dogmes auxquels sont soumis les hommes ?

— Je ne saurais me passer des rites de la religion, de cette religion qui me fait espérer un privilège notoire sur la tourbe humaine lorsque, après ma mort, je me présenterai devant Dieu.

— Passe ton chemin, tu ne saurais entrevoir la grandeur de la conception créatrice, tu blasphèmes en méconnaissant la justice divine.

Veux-tu lutter pour la vérité ; l'accepter, quelle qu'elle soit, avec ses combats quotidiens ? (*A suivre*).

Ouvrages Nouveaux

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION HUMAINE

par le Dr PASCAL

Résurrection des corps. Réincarnation de l'âme. In-12 de 340 pages. Prix, 3 fr. 50. Publications Théosophiques, 10, rue St-Lazare, Paris.

L'intérêt capital de ce livre réside dans une explication satisfaisante des problèmes qui ont le plus tourmenté l'esprit humain : l'existence de corps permettant la survie après la mort du corps visible, le pourquoi de la Souffrance en général et la raison de l'Inégalité des conditions. Les deux premiers chapitres exposent ces divers points.

Dans le chapitre III, l'on trouve une étude très éclairante sur l'Évolution humaine et sur le problème de l'Hérédité.

Le chapitre IV est consacré à la revue de l'enseignement religieux et philosophique, de l'antiquité jusqu'à nos jours, sur la doctrine de la Réincarnation.

En résumé, l'auteur étudie la double évolution des êtres : l'évolution de l'âme (de la Vie incarnée) et celle des formes (les corps) qui permettent son expression dans le monde phénoménal.

Les quelques lignes suivantes de la préface indiquent le but de ce livre auquel nous souhaitons bon succès, car il est vaiment à lire et à méditer.

« Quand l'homme saura que la souffrance est le résultat nécessaire de la *manifestation* divine, que les inégalités des conditions sont dues aux stages différents des êtres et à l'action variable de leur volonté ; que la phase douloureuse ne dure qu'un instant dans l'Éternité et qu'il est en notre pouvoir d'en hâter la disparition ; que si nous sommes esclaves du passé, nous sommes maîtres de l'avenir ; que le même But glorieux attend tous les êtres, — alors, la désespérance aura vécu, la haine, l'envie et la révolte auront fui, la paix règnera dans l'humanité assagie par la Connaissance. »

Nous signalerons, dans un prochain numéro, les points communs que présente cette thèse avec la théorie spirite de la réincarnation et les différences qui l'en séparent. Disons de suite que l'ouvrage est intéressant et bien écrit et que certaines parties, purement d'observation, sont traitées avec le plus grand soin.

Les Instructions du Pasteur B...

Bibliothèque du Spiritualisme Moderne, 15 rue Guénégaud, Paris Prix : 0,30.

Cette brochure est tout entière formée par des communications spirites, obtenues à diverses époques, par un excellent médium écrivain. En dépit des différents milieux où elles furent écrites, elles conservent un style spécial qui est bien celui d'un pasteur, mort il y a quelques années. Les sujets les plus divers y sont abordés : Du ciel et de l'enfer ; De la loi d'amour ; de la réincarnation ; du spiritualisme au point de vue social ; de l'établissement de la justice sur la terre ; etc.

Nous en recommandons la lecture à ceux qui feignent de croire que les communications spirites émanent du démon. Si le diable parle ce langage, c'est qu'il a bien changé à son avantage, et l'on ne peut que profiter intellectuellement et moralement dans sa fréquentation.

Nécrologie

Alais, ce 12 9bre 1900,

MON CHER MONSIEUR DELANNE et F. en C.

J'ai le bien vif regret de vous faire part de la mort de monsieur Mathieu Auguste Verrieux, décédé à Saint-Jean du Gard ce 2 novembre 1900, à l'âge de 65 ans.

Ingénieur aux mines de la Grand-Combe, où il était chargé de l'entretien du matériel, notre regretté et sympathique frère venait depuis peu

de temps de prendre sa retraite et s'était retiré avec madame Verrieux auprès de son gendre et de sa fille, où entouré de ses petits enfants, il espérait jouir d'un repos bien gagné.

Dieu en a décidé autrement ; après de longs mois de souffrances, il s'est éteint, entouré de l'affection de tous les siens, puisant dans ses vieilles croyances spirites un adoucissement à ses peines.

Madame Maurice Verrieux, sa digne fille, m'écrit et me charge de vous répéter que la lecture des articles de votre « Revue scientifique et morale du spiritisme » et ceux de « la Paix Universelle », le réconfortaient et lui donnaient du courage pour supporter les derniers jours d'épreuve.

Notre frère qui était un de vos abonnés, fut poète, et votre revue a inséré plusieurs de ses œuvres que vous apprécierez sans doute mieux que moi, mais qui indiquent qu'il fut, à la fois, un homme modeste, intègre et intelligent.

Ses convictions spirites très anciennes et bien assises, étaient l'objet de ses constantes préoccupations, et depuis longtemps déjà, il caressait l'idée de voir créer, dans un but de propagande, des centres de lecture publique.

Au nom de la fédération spirite du Sud-Est, j'adresse à ce frère en voie d'évolution, l'assurance de notre cordial souvenir et le désir d'obtenir son concours, dans sa nouvelle sphère d action, en vue d'assurer ici-bas le progrès indéfini de notre doctrine,

A Madame Vve Verrieux ; à M. et Mme Maurice Verrieux et leurs enants, l'assurance que nos pensées s'harmonisent aux leurs, pour s'élever vers Dieu.

Dr A. BERTRAND LAUZE

Président de la Fédération spirite du Sud-Est.

Revue de la presse
EN LANGUE ITALIENNE

Il Vessillo spiritista
Octobre 1900.

parle des prédictions annonçant l'assassinat du roi Humbert ; il dit que l'on ne peut affirmer un fait précis dans l'avenir : que le roi de Suède, suivant l'astrologue Magon de Granselve, devrait être mort depuis une dizaine d'années : Il en est autrement pour les faits médianimiques, et il cite une séance de table pendant laquelle fut annoncée la mort du lieutenant Querini dans les déserts polaires Il parle des songes prémonitoires et donne comme exemple celui du Dr Paul Gibier.

Le Dr N. Santangelo fait une appréciation du Congrès de Psychologie.

Le colonel Balhatore donne le récit de séances à Rome avec le médium Aug. Politi. Le capitaine Volpi croit que la musique ou un chant auquel succède le recueillement peut aider aux phénomènes, mais il est opposé aux conversations ininterrompues des assistants, qui sont quelquefois demandées par les médiums (ou soi-disant tels) et qui servent à couvrir « les trucs » de la séance. Il n'approuve pas non plus l'obscurité complète, mais conseille une lueur qui permette de distinguer les assistants et le mobilier.

La Campana del Mattino du 28 juin, revue *antispirite*, dit que son directeur. G. Colacurcio chargé de prononcer un discours en l'honneur de saint Michel à San Michele. di Serino, le jour de la fête de ce saint, a terminé en disant que « saint Michel serait le grand réformateur de la société du xx[e] siècle en détruisant cette superstition pestiférée : le spiritisme

« Cette phrase est donnée dans son intégrité, pour montrer que notre directeur soutient les théories antispirites depuis cinq ans, non seulement dans un journal unique au monde, mais aussi du haut de la chaire qui est la *tribune officielle de la sainte église catholique.* »

On lit aussi dans les *Tribunali* de Naples le récit qui suit, reproduit dans la Stampa du 3 septembre.

Le chev, Alessandro Dell'Erba ayant subi des revers de fortune, séparé de sa femme, se retira après bien des malheurs dans une petite maison à Naples, via Sedil Capuano, 10, Il fit connaissance d'un prêtre, Guiseppe Colacurcio, directeur d'un journal antispirite : la Campana del Mattino ; tous deux discutaient le spiritisme, et le prêtre, voyant une occasion propice, amena à Dell'Erba un jeune médium de 17 ans, doué de grands pouvoirs dans le « royaume du feu », puisqu'il était en relations directes avec le démon *Bescard*. Tous deux décidèrent Dell'Erba à faire pénitence durant une année entière, jeûnant et couchant parterre, assistant à des sortilèges et respirant des eaux odorantes. Des scènes fantastiques avaient lieu la nuit, un diable apparaissait ; tous les meubles de la maison avaient disparu, emportés par des hommes que Dell'Erba croyait être des diables,

A la fin de l'année, ses dupeurs lui remirent un diplôme par lequel il était nommé *médium principal d'Europe*, avec le traitement annuel de 15 millions de monnaies antiques, équivalant à 18 millions de francs italiens !

Le décret était signé : *Lucifer*, président et.., *Fame*, secrétaire

La femme et les parents de Dell'Erba intervinrent à ce moment et s'adressèrent à la justice.

L'affaire va se dénouer devant les tribunaux.

Il Vessillo spiritista, Novembre 1900

Le cap. Volpi, ayant été frappé de la ressemblance qui existe entre le visage de Jules César et celui de Napoléon I[er], d'après les deux statues qui

sont au musée du Capitole à Rome, donne un passage du Pellegrinaggio ne cieli, poème dicté par un esprit.

V. Tummolo répond au professeur Jandola, ennemi du spiritisme, qui dit avoir trouvé dans l'œuvre de Louis Figuier l'explication du phénomène des tables tournantes. Il cite un passage (pag. 16) du pr. Jandola ; on appelle le diable et on obtient cette réponse : « Je n'existe pas. Signé Satan ! »

M. Tummolo ajoute que le pr. Jandola devrait étudier le spiritisme avant de le réfuter à l'aide de semblables expériences.

Le Dr. Lux donne un article intéressant sur l'Astrologie.

On lit ensuite le commencement de « la Physique de la Magie », communication faite par le colonel de Rochas au Congrès international des sciences tenu au Collège de France en juillet 1900, que nos lecteurs connaissent déjà.

E. Volpi écrit sur le mariage des prêtres.

Rivista di studi psichici, Juillet Août

publie le commencement du discours prononcé par M. Myers, en acceptant la présidence de la société de Recherches des Etudes psychiques de Londres.

M. C. Vesme étudie la lecture de pensées et parle d'expériences avec Pickman, Wandohoob, Ninoff, William Etrusco.

La même Revue donne les reproductions du fantôme de la Courroirie et de la lettre du C[t] Tégrad publiée dans l'Echo du Merveilleux.

M. Ernesto Bozzano réfute quelques-unes des objections faites au spiritisme par des savants modernes, entre autres, Durand de Gros.

L'abondance des mètières nous oblige à reporter au prochain numéro notre Revue de la presse Anglaise, Allemande, Espagnole et Française.

*
* *

Nous prévenons nos lecteurs que nous ferons encaisser par la poste le prix des abonnements dont le renouvellement ne nous sera pas parvenu d'ici le 15 janvier 1901.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : G. DELANNE.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Librairie Spiritualiste et Morale

(Téléphone 282,67) **3, Rue de Savoie, PARIS** (Téléphone 282,67)

La Société se charge de fournir à d'excellentes conditions tous les ouvrages touchant au spiritualisme, (Spiritisme, Médianimique, Phénomènes Spirites, Sciences divinatoires, Mysticisme, Occultisme, Kabbale, Hermétisme, Théosophie etc etc.....) *Neufs ou d occasion* et sans exception.

Elle fournit aussi la musique et les livres étrangers (*Angleterre, Allemagne, Suisse, Belgique, et Italie.*) *Neufs ou d'occasion.*

Elle se charge des *réabonnements* à tous les journaux *Spiritualistes, Scientifiques ou Politiques,* sans aucune exception et sans frais pour ses clients.

Enfin, c'est *la seule* qui *publie un catalogue de plus de 100 pages* qui est la bibliographie la plus complète qui ait paru du Spiritualisme Moderne.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

par Gabriel DELANNE

4ᵉ Edition. Prix.... .... **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

par Gabriel DELANNE

5ᵉ Edition (*sous presse*). Prix.... .... **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. – Discussion des hypothèses Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Par Gabriel DELANNE

3ᵉ Edition. Prix.................................. 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme, etc.

C'est un ouvrage de fonds qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir, en France seulement, franco de port, tous les ouvrages dont on lui adressera le prix indiqué ci-dessus.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste. 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^{r} Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^{t}, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3, Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazileira, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supp... cienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^{a}, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 7. — ANNÉE 6e Prix du Numéro : 1 franc JANVIER 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Étranger : 10 fr

Librairie Spiritualiste et Morale

(Téléphone 282,67) **3, Rue de Savoie, PARIS** (Téléphone 282,67)

La Société se charge de fournir à d'excellentes conditions tous les ouvrages touchant au spiritualisme, (Spiritisme, Médianimique, Phénomènes Spirites, Sciences divinatoires, Mysticisme, Occultisme, Kabbale, Hermétisme, Théosophie etc etc.....) *Neufs ou d'occasion* et sans exception.

Elle fournit aussi la musique et les livres étrangers (*Angleterre, Allemagne, Suisse, Belgique, et Italie.*) *Neufs ou d'occasion.*

Elle se charge des *réabonnements* à tous les journaux *Spiritualistes, Scientifiques ou Politiques*, sans aucune exception et sans frais pour ses clients.

Enfin, c'est *la seule* qui *publie un catalogue de plus de 100 pages* qui est la bibliographie la plus complète qui ait paru du Spiritualisme Moderne.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

par Gabriel DELANNE

4ᵉ Edition. Prix... **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

par Gabriel DELANNE

5ᵉ Edition (*sous presse*). Prix.............................. **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. - Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

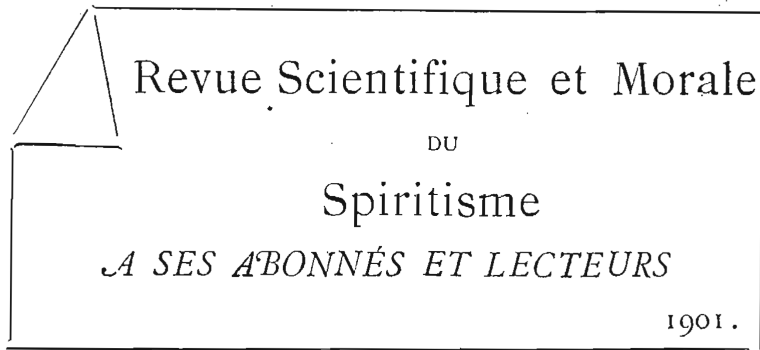
Par Gabriel DELANNE

3ᵉ Edition. Prix.. 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme, etc.

C'est un ouvrage de fonds qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

L'Administraton de la Revue se charge de faire parvenir, en France seulement, franco de port, tous les ouvrages dont on lui adressera le prix indiqué ci-dessus.



Etudes sur la Médiumnité

(*Suite*)

Mouvements dynamiques propres aux différentes parties de l'encéphale.

Pour bien comprendre la valeur de la théorie dynamique du système nerveux, il est urgent de rappeler que toutes les actions extérieures qui agissent sur le corps peuvent se ramener, en dernière analyse, à des phénomènes de mouvement. Chacun sait que ce qui produit en nous la sensation auditive, n'est pas autre chose qu'un mouvement vibratoire de l'air. De même, on admet, depuis les expériences de Fresnel et de Fizeau, que les sensations lumineuses sont dues à des mouvements vibratoires d'un agent inconnu, impondérable, que l'on nomme l'éther. Les sensations olfactives sont déterminées: soit par des mouvements ondulatoires de l'éther, (1) soit par de petites particules animées de mouvements vibratoires très rapides. Les sensations consécutives à l'action de l'électricité sont produites aussi par des mouvements de l'éther, mais il paraît plus difficile d'admettre qu'il en est de même pour les sensations du tact. Les corps solides nous paraissent parfaitement immobiles, car le plus puissant microscope ne peut faire voir aucun mouvement de leur surface. Cependant il faut admettre que tous les corps, y compris le nôtre, sont formés par des combinaisons d'atomes et de molécules qui ne se touchent pas. Voici un caillou sur la route ; il est le résultat de la combinaison d'atomes d'oxygène avec des atomes de silicium ; chaque combinaison atomique forme une molécule. Or, toute com-

(1) Voir *Revue Scientifique*. Novembre 1900.

binaison est, d'après la théorie moderne,(1) un mouvement attractif (affinité) ; cette attraction se mesure par la quantité de chaleur dégagée ou absorbée (2) ; il s'en suit que non seulement la masse totale du caillou, mais encore les éléments de chacune des molécules, sont sollicités par ce genre d'*attraction chimique* moléculaire qu'on appelle l'affinité. Il y a en outre attraction réciproque de toutes les molécules qui se font équilibre ; cette *attraction physique* moléculaire se nomme cohésion, on peut la mesurer et l'évaluer en poids (poids d'arrachement). La chaleur fait varier constamment les positions réciproques des molécules et des atomes. Lorsqu'elle s'accroît, le corps augmente de volume ; cette dilatation se mesure aussi exactement, et d'autre part les lois de la thermodynamique prouvent que puisque la température du caillou est au-dessus du zéro absolu, il possède du mouvement. C'est donc avec raison que M. Delbœuf a pu écrire (3) :

Aujourd'hui la science tend à ramener tous les phénomènes de la nature matérielle à des mouvements, soit de transport dans l'espace, soit moléculaires. Le mouvement est l'expression de la force ; quand la force n'engendre pas de transport visible, elle produit un mouvement moléculaire. Ainsi lorsqu'un obstacle maintient une corde de violon écartée par une force de sa position de repos, cette force se traduit en mouvements moléculaires vibratoires, tant de la corde que de l'obstacle. Celui-ci levé, *ces mouvements moléculaires se transforment en mouvements de transport*, puis, la position de repos dépassée, ce mouvement de transport se convertit graduellement en mouvements moléculaires. Le mouvement de va-et-vient se continue jusqu'à ce qu'il soit amorti par la résistance de l'air et des points d'attache.

Quant aux *qualités des corps*, on les attribue au mouvement soit des molécules, soit des atomes qui les constituent. C'est la nature particulière du mouvement moléculaire qui fait qu'un corps est solide, liquide ou gazeux, sonore ou lumineux, et c'est du mouvement atomique que dérivent ses propriétés chimiques. Sans doute on ne peut guère soupçonner actuellement à quelle espèce de mouvements constitutifs est due, par exemple, la différence de l'or et de l'argent, *mais l'idée que c'est dans ces mouvements qu'elle réside n'en est pas moins universellement admise*.

Si cette conception moderne est vraie, il en résulte que l'univers maté-

(1) Voir Tyndalle. *La Chaleur*. Leçon V. p. 137.

(2) Voir Berthelot. *Essai de mécanique chimique*. Principe du travail maximum. T. II. p. 755.

(3) Delbœuf. *Eléments de Psycho-physique*, p. 157.

riel apparaîtrait à notre intelligence, supposée parfaite, comme composée de groupes différents d'atomes, groupes mobiles dans l'espace, pendant que tous les atomes oscillent autour d'un centre d'équilibre. Elle n'y verrait pas d'autre variété que celle dépendant de la vitesse et de la direction des groupes, de l'amplitude, de la rapidité et du sens de la vibration des atomes.

Mais il y a bien plus. La science actuelle, depuis la découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur et du principe de la conservation de la force, regarde avec raison le mouvement de transport et tous les mouvements moléculaires comme pouvant se transformer l'un dans l'autre, *et nos muscles, ainsi que nos machines à vapeur, ne sont pas autre chose que des appareils à opérer cette transformation.*

De cette conception de l'univers résulte une conséquence importante: c'est que, idéalement, les phénomènes les plus divers en apparence : le son, la chaleur, la lumière, le magnétisme, sont dus à des causes réductibles l'une à l'autre *et par conséquent au fond, identiques, puisqu'elles se ramènent toutes au mouvement....*

M. Ch. Richet, après avoir montré que l'irritabilité est la loi générale de la vie, fait remarquer que cette propriété de l'être vivant rentre dans le cadre des lois physico-chimiques qui régissent la matière. Voici en quels termes : (1)

Dans la nature, la force n'est jamais détruite. Elle ne se perd ni ne se crée, en sorte que toute force, en agissant sur un objet inerte, se transformera peut être, mais *persistera à l'état de force, et se retrouvera tout entière* dans la matière inerte qui a subi l'action.

Quand une force quelconque agit sur un corps, elle le modifie toujours dans un certain sens. Ce morceau de fer est dans un état A d'électricité, de température, d'équilibre mécanique, d'équilibre chimique. Si une force quelconque F agit sur lui, ce même morceau de fer, après l'action de cette force, sera dans un nouvel état A' d'électricité, de température, d'équilibre mécanique et d'équilibre chimique. En supposant que la force F s'est épuisée tout entière dans le corps A, après l'action de la force F, le corps A' sera égal à A+F.

Le fait de répondre par un changement d'état à la force extérieure n'est donc pas spécial à l'animal. La loi est générale, absolue, et régit le monde animé comme le monde inanimé.

Or, le changement du corps qui a réagi à la force extérieure peut être, lui aussi, tout comme la réaction de l'animal, ramené à un mouvement. La chaleur, l'électricité, la combinaison chimique, la pesanteur, *ne sont que des formes de mouvement*, mouvements moléculaires, atomiques, vibratoires, *non perceptibles à nos sens en tant que mouvements ; mais enfin que*

(1) Ch. Richet. *Essai de psychologie générale*, p. 2.

l'analyse scientifique a pu démontrer être réductibles à des lois mécaniques.

D'après ce que nous venons d'exposer, il est clair que tous les agents qui sont capables d'agir sur notre corps : chaleur, lumière, son, électricité, pesanteur, corps solides, liquides, gazeux, etc., ne peuvent le faire qu'en lui communiquant des mouvements, lesquels sont très-diversifiés, suivant la nature de la cause d'où ils proviennent. D'autre part, l'homme n'entre en relation avec le monde extérieur que par les sens, que l'on a justement nommés les cinq portes de la connaissance. Le système nerveux est comme un vaste filet embrassant le corps tout entier ; il crée la solidarité entre tous les organes et sert à la transmission des mouvements extérieurs, comme il est l'instrument des réactions de l'organisme contre le milieu intérieur ou extérieur. Ses fonctions sont variées. A côté du système nerveux moteur qui excite les muscles ; du système nerveux végétatif qui agit sur la nutrition des éléments organiques ; du système nerveux sensitif qui subit les sensations du dehors ; il y a un système nerveux psychique qui sert aux manifestations de la pensée. C'est lui qui nous intéresse plus particulièrement en ce moment, puisqu'il faut démontrer qu'il est sans cesse en mouvement. Nous avons constaté qu'il siège dans le cerveau en général, et en particulier à la periphérie, dans les circonvolutions cérébrales.

Examinons comment se produit une sensation (1). Une sensation, consciente ou non, suppose plusieurs phénomènes successifs. C'est d'abord l'irritation périphérique, puis la réception de cette irritation par l'extrémité nerveuse, puis la transmission par le nerf depuis l'extrémité jusqu'au centre, puis enfin la réception de l'irritation par le centre nerveux.

Les forces naturelles n'agissent sur nos sens qu'en modifiant l'état physiologique des appareils auxquels aboutissent les nerfs sensitifs, mais il faut qu'elles aient une certaine intensité. Une force trop faible est inefficace pour mettre en branle l'organe récepteur ; c'est ainsi que la lumière solaire n'impressionne pas l'œil, si l'on ne laisse arriver sur la rétine que des rayons infra-rouges. De même, des sons inférieurs à 32 vibrations de l'air, par seconde, ne

(1) Nous appellerons sensation, toute modification produite dans les centres nerveux, alors même que la conscience n'en est pas avertie.

sont pas entendus. Les odeurs trop légères, les saveurs trop faibles ne sont pas perçues. Mais lorsque l'excitation extérieure est suffisante, alors l'appareil périphérique entre en fonction et réagit, par un mouvement propre, spécial, qui transforme l'action extérieure en incitation physiologique, en vibration nerveuse. C'est là un point très-important qui montre que le mouvement du dehors doit d'abord subir une sorte d'élaboration pour être apte à influencer les centres nerveux. C'est ce phénomène qui a été très bien indiqué par M. Mathias Duval (1) :

Lorsque la rétine est excitée, dit-il, la perception n'est pas immédiate, elle retarde d'un temps très court. Ce retard est dû à ce qu'il faut un certain temps pour que se fasse la transformation du mouvement lumineux en mouvement nerveux ; puis ce dernier mouvement met un intervalle de temps, intervalle excessivement petit, pour se propager jusqu'aux centres cérébraux le long du nerf optique ; enfin les centres de perception eux-mêmes ne s'ébranlent pas immédiatement. Ce retard serait de 1/50 à 1/30 de seconde.

Quelle que soit la nature du mouvement extérieur, qu'il provienne d'une action électrique, lumineuse, thermique ou mécanique, du moment qu'il affecte les organes des sens, il se transforme en mouvement nerveux qui se propage de cellule en cellule jusqu'au cerveau. Lorsque la sensation est assez forte pour être perçue par la conscience, on constate que cette sensation est liée à l'intensité de la force extérieure par une relation numérique, puisque Weber, puis Fechner, ont démontré que la sensation croît comme le logarithme de l'excitation. (2)

Il existe donc dans les nerfs un mouvement vibratoire déterminé par les agents extérieurs, et ce mouvement se propage dans des régions distinctes de la zone corticale, suivant le sens qui a été ébranlé. La plus simple réflexion suffit à montrer que la période vibratoire d'un endroit quelconque des hémisphères cérébraux est forcément différente de celle des parties voisines, non seulement comme fréquence, mais encore probablement comme nature.

(1) Mathias Duval. *Thèse d'agrégation*, 1873, p. 132.

(2) Soit par exemple S la sensation, E l'excitation extérieure qui joue le rôle d'irritant, K la constante qui exprime le plus petit changement perceptible capable de produire une sensation, on aura la formule : $S = K \log E$, qui indique, sauf quelques corrections dues à M. Delbœuf, les rapports de l'irritant avec la réaction sensorielle.

Sans faire aucune hypothèse, on peut soutenir, preuves en mains, que le mouvement dynamique des territoires de la couche corticale qui correspondent aux différents organes de la sensibilité, sont différenciés, puisqu'ils s'échauffent séparément suivant les incitations de la vue, de l'ouïe, etc. Les sensations auditives verbales, par exemple, sont localisées, comme nous l'avons vu, dans un endroit particulier des hémisphères qui collecte toutes les vibrations nerveuses qui lui arrivent par l'intermédiaire de l'oreille. Or, celles-ci sont très variables, et suivant que le son perçu sera grave ou aigu, la vibration cérébrale sera nécessairement différente, puisque c'est justement cette différence qui nous fait distinguer la hauteur du son. Mais la voix humaine ou le son des instruments de musique s'accompagnent d'harmoniques qui constituent le timbre, et compliquent beaucoup le mouvement vibratoire, comme Helmhotz l'a établi. Dans les bruits naturels, il entre également des éléments très variés, souvent diffus, qui donnent une composante sonore d'une nature excessivement complexe, et qui déterminent dans le cerveau des vibrations très diversifiées. Si l'on veut bien se souvenir que la série des sons que nous pouvons entendre s'étend depuis 32 vibrations par seconde jusqu'à 32768, on s'imaginera aisément la complexité extrême du mouvement cérébral qui résulte fatalement des combinaisons de ces vibrations entre elles.

Pendant l'état de veille, tous les appareils sensoriaux fonctionnent et envoient simultanément au cerveau des courants nerveux qui diffèrent nécessairement, puisque l'on ne les confond pas entre eux. L'œil, par exemple, est excité par un mouvement de l'éther dont la vitesse vibratoire est extrême, car elle s'étend depuis 400 trillions de vibrations par seconde (lumière rouge) jusqu'à 756 trillions (lumière violette). En deçà et au delà de ces limites, le mouvement vibratoires de l'éther n'affecte plus la rétine et par conséquent ne donne plus la sensation de lumière. La période du mouvement vibratoire des cellules du cerveau qui sont polarisées pour la réception de ces ondes, diffère évidemment de la période du mouvement vibratoire des ondes sonores, considérablement moins rapide. Rappelons également que les couleurs, et le mélange des couleurs entre elles, résulte de la combinaison des mouvements vibratoires de chacune des couleurs fondamentales, et l'on concevra la prodigieuse variété vibratoire des ondes cérébrales auxquelles ces phénomènes donnent

lieu. Nous pouvons étendre ce raisonnement à tous les sens, ce qui établit déjà le bien-fondé de l'assertion que j'ai formulée sur les mouvements dynamiques différenciés de l'encéphale. Mais il me semble évident que l'analogie doit nous conduire plus loin, et que nous devons admettre pour ces formes de la pensée que l'on nomme intelligence et volonté, les mêmes différences dynamiques spécifiques que pour les sensations, puisque l'association des idées groupe souvent dans une chaîne indissoluble les sensations, les souvenirs, les raisonnements, etc.

Il ne faut pas oublier non plus qu'il nous arrive constamment, de toutes les parties internes de l'organisme, des incitations qui nous avertissent de l'état des viscères et nous donnent ce sentiment de l'existence qui s'accompagne des sensations du bien-être ou de la souffrance, suivant que la santé est vigoureuse ou chancelante.

Nous pouvons donc dire avec Luys : (1)

Pendant la première phase de l'activité nerveuse, les réseaux sensitifs de tout notre être sont tous soit, isolément, soit simultanément, mis en vibrations suivant leurs tonalités différentes. Ils deviennent ainsi comme de vastes surfaces vibratoires dont les oscillations, enregistrées au fur et à mesure qu'elles arrivent, sont incessamment transmises à l'autre pôle du système, et ressenties dans le sensorium d'une façon concordante. C'est un travail continu, régulier, impératif, qui s accomplit à tout instant, des régions périphériques vers les régions centrales du système, et cet appel non interrompu, parti incessamment du monde extérieur, est tellement nécessaire, tellement la condition obligatoire de toute activité cérébrale, que celle-ci cesse de s'exercer du même coup, lorsque les voies d'alimentation au dehors viennent à être interceptées (perte de connaissance, sommeil, léthargie), comme nous voyons les phénomènes de l'hématose cesser, lorsque l'air atmosphérique cesse brusquement d'arriver jusque dans l'intimité des voies respiratoires.

Nous verrons plus loin que l'activité cérébrale a d'autres formes que l'état de veille; ce qui nous oblige à faire des réserves sur l'opinion trop absolue du Dr Luys, mais nous sommes pleinement d'accord avec lui, et d'ailleurs avec tous les physiologistes qui ont étudié ces questions, en admettant des mouvements vibratoires d'une fréquence spéciale pour chaque sorte d'incitation sensorielle, ces mouvements pouvant être même d'un genre particulier, en

(1) Luys. Le cerveau. p. 79.

rapport avec la nature de l'irritant. Voici en effet ce que dit M. Ch. Richet à cet égard : (1)

Quand nous parlons d'excitation, nous ne pouvons rien dire d'elle, sinon qu'elle est faible, moyenne ou forte. Nous ignorons sa *qualité*, et cependant sa qualité n'est pas indifférente. La conduction dans le nerf se fait par des vibrations ondulatoires (hypothèse nécessaire d'après les données de la physique générale) ; il s'en suit que la vibration nerveuse, comme toutes les vibrations, peut avoir des *périodes* différentes. Ainsi la *forme* de l'onde peut être variable comme sa *fréquence*, deux données que le terme *fort ou faible* n'exprime pas ; car il indique seulement la *hauteur* de l'onde. Il est donc très possible qu'une excitation spéciale, par la chaleur, par exemple, provoque certaines vibrations nerveuses dont la forme ondulatoire sera toute différente de la forme ondulatoire que provoque une excitation mécanique (2).

Si les observations précédentes sont exactes, il en résulte que les phénomènes mentaux ont pour corrélatifs physiques des ondulations nerveuses ; il nous faut montrer maintenant que ces ondulations, ces courants nerveux, ont une tendance à s'associer, à devenir permanents, si les causes qui leur ont donné naissance se reproduisent fréquemment.

On comprendra tout à l'heure l'extrême importance de cette question quand nous arriverons au rôle que joue le périsprit ; c'est pourquoi nous ne craignons pas d'insister un peu, en reprenant cette étude sous une autre face, qui nous conduira à des constatations identiques.

Pour pénétrer dans le mécanisme de la pensée, il est urgent de ne pas se contenter de l'usage exclusif du sens interne, car beaucoup de psychologues contemporains : Huxley, Clifford, Maudsley, Janet, Ribot, Binet, Ferré, Richet, Wundt, Herzen, etc., ont montré que la conscience ne nous fait pas connaître toute la vie mentale ; elle accompagne le processus nerveux, qui est la condition essentielle de toute pensée pendant l'état de veille, « comme l'ombre suit les pas du voyageur ». Si l'on veut en comprendre la genèse, il faut absolument s'en rapporter à la physiologie qui nous donne précisément des

(1) Ch. Richet. *Psychologie générale*, p. 70.

(2) Depuis l'époque où ces lignes furent publiées, M. Ch. Richet a poursuivi ses études, et dans son discours au Congrès Britannique pour l'Avancement des Sciences à Douvres, en 1899, il a montré que la forme de la vibration nerveuse cérébrale, peut être déterminée. (Voir *Revue Scientifique*, 23 décembre 1899).

renseignements, que jamais la psychologie, seule, ne nous aurait fait connaître. Comme toute pensée, une fois perçue, devient ensuite un phénomène de mémoire, nous allons citer l'opinion de M. Ribot, et reproduire son argumentation, en l'abrégeant le plus possible. (1)

Si l'on étudie d'abord comment se forment et se conservent les mouvements acquis, tels que ceux de la locomotion, ceux nécessaires pour les jeux d'adresse, ceux qui constituent l'apprentissage d'un métier manuel, etc., on verra que le premier exercice consiste à former des associations. La matière première est fournie par les réflexes primitifs : il s'agit de les grouper d'une certaine manière, d'en combiner quelques-uns à l'exclusion des autres. Les actes qui nous paraissent aujourd'hui le plus naturels, ont été, à l'origine, péniblement acquis.

Quand le nouveau-né, dit A. Ribot, a pour la première fois les yeux frappés par la lumière, on observe une fluctuation incohérente des mouvements ; quelques semaines plus tard, la coordination des mouvements est opérée, les yeux peuvent s'ajuster, fixer un point lumineux, et en suivre tous les mouvements. Lorsqu'un enfant apprend à écrire, remarque Lewes, il lui est impossible de remuer sa main toute seule : il fait mouvoir aussi sa langue, les muscles de sa face, et même son pied. Il en vient avec le temps à supprimer les mouvements inutiles. Tous, quand nous essayons pour la première fois un acte musculaire, nous dépensons une grande quantité d'énergie superflue, que nous apprenons graduellement à restreindre au nécessaire. Par l'exercice, les mouvements appropriés se fixent à l'exclusion des autres. *Il se forme dans les éléments nerveux correspondant aux organes moteurs, des associations dynamiques, secondaires,* plus ou moins stables, (c'est-à-dire une mémoire), qui s'ajoutent aux associations anatomiques, primitives et permanentes...

Sans chercher des cas extraordinaires, nous trouvons dans nos actes ordinaires des séries organiques complexes et bien déterminées, c'est-à-dire dont le commencement et la fin sont fixes, et dont les termes, *différents les uns des autres*, se succèdent dans un ordre constant : par exemple, monter ou descendre un escalier dont nous avons un long usage. Notre mémoire psychologique ignore le nombre des marches ; notre mémoire organique le connaît à sa manière, ainsi que la division en étages, la distribution des paliers et d'autres détails ; elle ne se trompe pas. Ne doit on pas dire que pour la mémoire organique, ces séries bien définies sont rigoureusement l'analogue d'une phrase, d'un couplet de vers, d'un air musical pour la mémoire psychologique ?

Dans son mode d'acquisition, de conservation et de reproduction, nous

(1) Ribot. *Les maladies de la mémoire,* p. 6 et suiv.

trouvons donc la mémoire organique identique à celle de l'esprit. Seule la conscience manque. A l'origine, elle accompagnait l'activité motrice ; puis elle s'est effacée graduellement.

Parfois — et ces cas sont les plus instructifs — sa disparition est brusque. Un homme sujet à des suspensions temporaires de la conscience continuait, pendant sa crise, le mouvement commencé : Un jour, en marchant toujours devant lui, il tomba dans l'eau.

Souvent (il était cordonnier), il se blessait avec son alène, et continuait ses mouvements pour piquer le cuir (1). Dans le vertige épileptique appelé « petit mal », des faits analogues sont d'observation vulgaire. Un musicien faisant sa partie de violon dans un orchestre, était fréquemment pris de vertige épileptique, (perte de conscience momentanée), pendant l'exécution d'un morceau. « Cependant il continuait de jouer, et, quoique restant absolument étranger à ce qui l'entourait, quoiqu'il ne vît et qu'il n'entendît plus ceux qu'il accompagnait, il suivait la mesure » (2)

Il semble ici que la conscience se charge elle-même de nous montrer son rôle, de le réduire à sa valeur et, par ses brusques absences, de bien faire voir qu'elle est dans le mécanisme de la mémoire, un élement surajouté.

Demandons-nous maintenant quelles modifications de l'organisme sont nécessaires pour l'établissement de la mémoire, quels changements a subi le système nerveux, quand un groupe de mouvements est définitivement organisé ? Citons toujours M. Ribot.

Chaque mouvement exige la mise en jeu d'un certain nombre de muscles superficiels ou profonds, de tendons, d'articulations, de ligaments, etc.

Ces modifications — au moins pour la plupart — sont transmises au sensorium. Quelque opinion que l'on professe sur les conditions anatomiques de la sensibilité musculaire, il est certain qu'elle existe, qu'elle nous fait connaître la partie de notre corps intéressée dans un mouvement, et qu'elle nous permet de le régler.

Que suppose ce fait ? Il implique des modifications reçues et conservées par un groupe déterminé d'éléments nerveux. « Il est évident, dit Maudsley (3), (qui a si bien étudié le rôle des mouvements chez l'homme), qu'il y a dans les centres nerveux des résidus provenant des réactions motrices. Les mouvements déterminés ou effectués par un centre nerveux particulier, laissent, comme les idées, leurs résidus respectifs qui, répétés plusieurs fois, s'organisent ou s'incarnent si bien dans sa structure, que les mouvements correspondants peuvent avoir lieu automatiquement. Quand nous disons une trace, un vestige ou un résidu, tout ce que nous voulons dire, c'est qu'il reste dans l'élément organisme un certain effet,

(1) Carpenter. *Mental Physiology*, p. 75.
(2) Trousseau. *Leçons cliniques*, tome II, XLI, § 2.
(3) Maudsley. *Physiologie de l'esprit*, traduction Herzen, p. 233 et 252.

un quelque chose qu'il retient et qui le prédispose à fonctionner de la même manière.

Observons ici que les savants en sont réduits, eux aussi, à l'hypothèse quant à la nature de ces résidus, qu'ils sont obligés de supposer, pour comprendre comment l'élément nerveux peut reproduire plus tard un mouvement enregistré dans sa substance. Nous verrons que puisqu'il y a lieu de faire une conjecture, celle qui attribue au périsprit la conservation de ces résidus, de ces empreintes, ou plutôt, comme nous allons le voir de suite de ces asssociations dynamiques, est beaucoup plus rationnelle que l'hypothèse purement physiologique.

Quelques auteurs qui ont traité de la mémoire, ont voulu voir dans cette faculté une propriété de l'élément nerveux analogue à la phosphorescence où à la sensibilité d'une plaque collodionnée pour les radiations lumineuses. Il faut ne pas s'attacher à ces analogies trop rudimentaires pour un phénomène aussi délicat, aussi complexe, aussi vivant que la mémoire. En effet, on croit généralement qu'une idée, qu'un sentiment, qu'une perception, qu'une image sont des choses simples, des unités irréductibles. Cependant on peut démontrer le contraire et signaler les éléments multiples et hétérogènes qui se groupent, s'unissent, se fondent pour produire le résultat envisagé.

Examinons, par exemple, un mouvement volontaire. L'impulsion, dit M. Ribot, née, d'après Ferrier, dans une région particulière de la couche corticale, traverse la substance blanche, atteint les corps striés, parcourt les pédoncules, la protubérance, la structure compliquée du bulbe, où elle passe de l'autre côté du corps, redescend le long des cordons antéro-latéraux de la moelle jusqu'à la région lombaire, de là le long des nerfs moteurs jusqu'aux muscles. Cette transmission est accompagnée ou suivie d'un retour vers les centres à travers les cordons postérieurs de la moelle et la substance grise, le bulbe, l'isthme de l'encéphale, la couche optique et la substance blanche jusqu'à l'écorce cérébrale.

Ce trajet dont nous avons indiqué grossièrement les principales étapes et dont les plus savants anatomistes sont loin de connaître tous les détails, suppose la mise en activité d'éléments nerveux, très nombreux en ce qui concerne la quantité, très différents en ce qui concerne la qualité. Ainsi les nerfs moteurs et sensitifs diffèrent, par leur constitution histologique, des nerfs, de la moelle et du cerveau. Les cellules diffèrent entre elles par le volume, par la forme (fusiformes, géantes, pyramidales, etc.), par l'orientation, par le nombre de leurs prolongements, par leur position dans les diverses parties de l'axe cérébro-spinal, puisqu'elles sont ré-

pandues depuis l'extrémité inférieure de la moelle jusqu'aux couches corticales. Tous ces éléments jouent leur partie dans ce concert. Si le lecteur veut bien jeter les yeux sur quelques planches anatomiques et sur quelques préparations histologiques, il se fera une idée approximative de la somme inouïe d'éléments nerveux nécessaires pour produire un mouvement et par conséquent pour le conserver et le reproduire.

Insistons sur ce point particulier, qui est de la plus haute importance, c'est que la mémoire organique ne suppose pas seulement des modifications physiques des centres nerveux, mais aussi *la formation entre eux d'associations déterminées pour chaque événement particulier*, l'établissement de certaines *associations dynamiques* qui, par la répétition, deviennent aussi stables que les connexions anatomiques primitives. (1)

En somme, nous pouvons nous représenter le système nerveux comme incessamment sillonné par des ondulations nerveuses. Parmi celles-ci : les unes répondent aux rhytmes variés et incessants des actions vitales, d'autres à la succession des états de conscience, et enfin le plus grand nombre à cette cérébration qui s'accomplit automatiquement, et dont nous ne percevons les effets que par les résultats finaux. Les six cents millions (ou 1200 millions) de cellules cérébrales et les 4 ou 5 milliards de fibres qui sont dans le cerveau, présentent des éléments assez nombreux pour supposer qu'il peut se former tous les groupements dynamiques stables que nécessite la vie d'un individu. Les associations dynamiques des éléments nerveux jouent un rôle bien plus important encore dans la mémoire de la conscience que dans celle des organes. M. Ribot l'établit de la manière suivante :

Prenons un état de conscience simple, nous allons voir quelle complexité il comporte, par exemple, la mémoire d'une pomme. A en croire le verdict de la conscience, c'est un fait simple. La physiologie nous montre que ce verdict est une illusion. Le mémoire d'une pomme est nécessairement la forme affaiblie de la perception d'une pomme. Que suppose cette perception ? Une modification de la rétine, terminaison nerveuse d'une structure si compliquée, une transmission par le nerf optique, les corps genouillés jusqu'aux tubercules quadrijumeaux, de là aux ganglions cérébraux (couches optiques ?) puis, à travers la substance blanche aux couches corticales (dans la région du pli courbe, d'après Ferrier). Tout cela suppose la mise en activité de bien des éléments divers, épars sur un

(1) Ribot. *Les maladies, la mémoire* p. 16.

long trajet. Mais ce n'est pas tout. Il ne s'agit pas d'une simple sensation de couleur. Nous voyons, ou nous imaginons, la pomme comme un objet solide, ayant une forme sphérique. Ces jugements résultent de l'exquise sensibilité musculaire de notre appareil visuel et de ses mouvements. Or les mouvements de l'œil sont réglés par plusieurs nerfs : le pathétique, le moteur oculaire commun, le moteur oculaire externe. Chacun de ces nerfs aboutit à un point particulier du bulbe, rattaché lui-même par un long trajet à l'écorce du cerveau où se forment ce que Maudsley appelle les intuitions motrices. Pour les détails, on peut consulter les traités d'anatomie et de physiologie. On se fera une idée du nombre prodigieux de filets nerveux et de cellules disséminées en îlots et en archipels dans les diverses parties de l'axe cérébro-spinal, qui servent de base à cet état psychique — la mémoire d'une pomme — que la double illusion de la conscience et du langage nous fait considérer comme simple.

Dira-t-on qu'une perception visuelle est très complexe et prouve trop en faveur de notre thèse ? Prenons la mémoire d'un mot. S'il s'agit du mot écrit, c'est une mémoire visuelle qui se rapproche du cas précédent. S'il s'agit du mot parlé, nous trouvons une complexité tout aussi grande. Le langage articulé suppose l'intervention du larynx, du pharynx, de la bouche, des fosses nasales, et par conséquent de plusieurs nerfs qui ont leurs centres dans diverses parties du bulbe : le spinal, le facial, l'hypoglosse. Si l'on attribue un rôle aux impressions auditives dans la mémoire des mots, c'est une complication encore plus grande. Enfin le centre bulbaire doit être lui même relié à la circonvolution de Broca et à la région de *l'insula*, considérées universellement comme le centre psychique de la parole. On voit que ce cas ne diffère du précédent ni en nature, ni en complexité *et que la mémoire de chaque mot doit avoir pour base une association déterminée d'éléments nerveux.*

Je crois inutile d'insister davantage et je constate que l'hypothèse de mouvements dynamiques différenciés, se produisant dans le cerveau pour tous les actes de la vie mentale, apparaît comme très logique et en parfait accord avec les observations scientifiques les plus précises. Cette spécification est poussée très loin, à tel point qu'on peut admettre que toute pensée a sa caractéristique dynamique, en même temps qu'une modification matérielle des centres nerveux qui en est le support, le substratum organique. Jusqu'alors je suis en complète harmonie avec les savants contemporains, mais je vais maintenant m'en séparer en attribuant au périsprit la propriété de conserver ces mouvements associés, qui ne sauraient être attachés à la matière du cerveau, comme nous allons le constater.

Mouvements dynamiques du Périsprit.

Je n'ai pas ici à faire une démonstration de l'existence du périsprit qui demanderait beaucoup plus de place que celle dont je puis disposer. Il me suffira d'énumérer les nombreux genres de preuves sur lesquels s'appuie cette découverte et de renvoyer le lecteur aux ouvrages qui traitent plus spécialement ce sujet. (1)

Nous savons que l'âme est toujours associée, soit pendant la vie, soit après la mort, à une sorte de matière extrêmement quintessenciée à laquelle on donne le nom de périsprit. Cette matière est plus raréfiée que l'éther ; elle est, suivant l'enseignement des esprits, la matière sous sa forme primordiale. Cette substance donne au corps humain la forme qu'il possède ; c'est le modèle idéal, le moule fluidique qui maintient la stabilité de l'organisme, malgré le renouvellement ininterrompu des molécules qui le composent. Le type fonctionnel et structural qui persiste pendant toute la vie d'un individu, est dû à l'inaltérabilité de ce substratum invisible et impondérable, qui agit sur la matière pour la maintenir dans un ordre invariable, à peu près comme la force magnétique d'un électro-aimant agit sur les particules du fer pour dessiner un spectre magnétique. L'existence de ce périsprit, de ce « double » du corps était connue des Grecs, qui l'appelaient eïdolon (ειδολων), de saint Paul qui l'intitule le *corps spirituel*, des Egyptiens qui le nommaient *Ka* ou *baï*, des alchimistes etc. Il existe pendant la vie, comme on peut s'en assurer par le témoignage des somnambules ; par celui des voyants ; par les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité ; par les dédoublements naturels ou provoqués qui permettent à l'âme de sortir de son corps, et d'être photographiée lorsqu'elle se trouve ainsi séparée momentanément de l'organisme qu'elle dirige. Dans certains cas, elle peut, toujours pendant sa sortie, alors que le corps physique est inerte, agir sur la matière pour produire des bruits, des déplacements d'objets, ou laisser des empreintes durables dans des substances molles ou friables. Mais ces derniers phénomènes sont exceptionnels ; le plus souvent, l'âme et son enveloppe sont invisibles.

---

(1) Voir de Rochas : *Extériorisation de la sensibilité*. Gabriel Delanne : L'*âme est immortelle* et plus particulièrement *l'Evolution Animique*, qui étudie les fonctions de l'organe périsprital.

Lorsque l'âme se sépare du corps, soit temporairement pendant la vie, soit définitivement après la mort, elle conserve ce substratum fluidique dans lequel sont enregistrés tous ses acquis physiologiques et intellectuels. L'expérience spirite le démontre avec certitude par les phénomènes de matérialisations, de moulages, de photographies qui ne peuvent laisser subsister aucun doute pour ceux qui ont étudié suffisamment les faits affirmés par une multitude d'observateurs et confirmés par des savants de premier ordre. Nous ne nous y arrêterons donc pas ; il nous suffira d'indiquer sommairement comment se justifie la preuve des mouvements dynamiques de ce corps incorruptible que nous n'abandonnons jamais et qui est la véritable cause de notre individualité.

La matière dont se compose le périsprit est infiniment subtile, puisqu'elle traverse tous les obstacles matériels pendant la sortie de l'âme. Les faits d'apparition à grande distance et dans des endroits clos, ainsi que la rapidité de propapation du double, montrent qu'aucune entrave physique n'est capable d'arrêter l'essor de l'âme lorsqu'elle est dans l'espace. Sa substance est donc dans un état physique dont les rayons cathodiques et les ondes Hertziennes ne peuvent fournir qu'une analogie encore assez grossière, mais suffisante pour faire comprendre le mouvement extraordinairement rapide dont ses atômes sont doués. Les gaz les plus raréfiés, même à l'état radiant, sont encore bien matériels comparés à la substance périspritale qui est, nous le savons par le témoignage des esprits qui se communiquent dans le monde entier, indifférente aux vibrations les plus rapides de l'éther : à celles qui produisent la chaleur, l'électricité, la lumière, etc. Pour comprendre cet état spécial, supérieur à tous ceux que nous connaissons, il faut avoir bien présent à la pensée le tableau dressé par William Crookes pour montrer la continuité, la liaison des phénomènes naturels, par la simple augmentation de la rapidité des mouvements d'un pendule, qui représente un atome vibrant d'abord dans l'air et ensuite dans l'éther. Si un pendule bat la seconde dans l'air, en doublant toujours ses battements, on obtient la série suivante : (1)

(1) William Crookes, Discours prononcé à la Société physique de Londres, 1897.

1er degré	2	Vibrations d'un corps solide
2	4	
3	8	
4	16	
5	32	
6	64	
7	128	
8	256	Son. Vibrations de l'air.
9	512	
10	1024	
15	327 68	
20	1.049.576	Inconnu.
25	33.554 432	
30	1.073.741.824	Electricité. Vibrations de l'éther.
35	34.359 738.368	
40	1 099 511.627.776	Inconnu.
45	35.184 372.888 832	
48	281 474.976.710 636	
49	562.949 953.421.312	Lumière.
50	1.125.890.906.842.624	
55	36.028.797.018.963 968	
56	72.057.594 037.927.936	Inconnu.
57	144.115.188 075.855.872	
58	288.230.376.151.711.744	
59	576.460.752.303.423.488	Rayon X.
60	1.152.921 504 606.846 976	
61	2.305.843.009.213.693.952	
62	4.611.686.018 427 387.904	Inconnu. Vibr. des fluides.
63	9.223.372.036.854.775.808	

Le mouvement vibratoire du périsprit est supérieur, certainement, au 61me degré, puisque les ondes déterminées par le mouvement périspital ne subissent ni retard appréciable ni réfraction, lorsqu'elles se propagent dans l'espace. C'est d'un hémisphère à l'autre que l'âme se transporte presque instantanément et que la pensée est transmise. Ces caractères montrent avec évidence que le mouvement périsprital est d'une rapidité encore plus grande que celui des rayons X.

Nous possédons d'ailleurs dans la photographie spirite une preuve expérimentale du mouvement extraordinairement rapide de l'enveloppe périspritale. M. Traill Taylor, éditeur du « *Bristish journal of photography* » auteur de plusieurs ouvrages sur la physique, la chimie, l'optique de la photographie, a obtenu des clichés produits par les esprits dans des conditions de contrôle tout à fait excellentes au moyen d'une chambre noire stéréoscopique. Voici quelques-unes des appréciations de cet expérimentateur : (1)

(1) Annales des Sciences psychiques— *La photographie Spirite en Angleterre* par M. Marcel Mangin ; Année 1895. p. 234 et suiv.

Quant aux résultats dus à l'emploi de la chambre stéréoscopique, voici ce qui est arrivé : il y a toujours bien eu deux images en même temps, chacune d'une netteté pareillement plus ou moins grande. Mais en examinant avec soin l'une de ces doubles épreuves, que je trouvais meilleure que les autres, en la plaçant dans le stéréoscope, j'ai constaté que, tandis que les deux personnes reproduites étaient stéréoscopiques, *la figure psychique était absolument plate* et l'une de ces images était d'au moins un millimètre plus grande que l'autre. Comme il n'y a eu qu'une seule exposition, j'en conclus que, bien que les deux images soient correctement placées dans le sens vertical, par rapport à celui des deux messieurs derrière lequel l'apparition semble se trouver, mais incorrectement dans le sens horizontal, les images psychiques, *non seulement ne sont pas imprimées sur la plaque en même temps que celles des deux messieurs*, MAIS ELLES N'ONT PAS DU TOUT ÉTÉ PRODUITES PAR LES LENTILLES. L'image psychique peut donc se former dans la chambre noire. Par quel procédé ? J'affirme de nouveau que ce ne peut pas être par suite d'aucune manipulation faite par moi ou quelque autre des personnes présentes. Avons-nous là des cristallisations de pensées ? les lentilles et la lumière n'ont-elles rien à voir avec ces formations ? le mystère serait alors encore mille fois plus profond.

A l'époque où ces lignes furent écrites, on ne connaissait pas encore les rayons X ; maintenant, nous sommes familiarisés avec ces effluves qui traversent aussi bien le bois que les lentilles, sans être réfléchies ou réfractées, et nous comprenons mieux que l'image puisse s'imprimer directement sur la plaque sensible sans aucune intervention de la lumière, par suite du mouvement extrêmement rapide de la matière dont l'enveloppe de l'esprit est formée. Nous savons que les vibrations ultra-violettes qui ne sont pas perceptibles pour l'œil, influencent cependant la plaque photographique et qu'il en est de même pour les radiations de l'uranium et d'autres corps dont les particules infiniment petites sont douées de mouvements vibratoires analogues à ceux des rayons X.

Ce serait donc une erreur grossière de s'imaginer le corps de l'âme sous forme de gaz. Le périsprit est formé par la matière primordiale. Il est infiniment subtil, plus impondérable que l'éther, ses mouvements prodigieusement rapides et variés, sont, pendant la vie, orientés, polarisés suivant des lignes de force dont l'ensemble extraordinairement complexe dessine le contour externe de l'être vivant, aussi bien que toutes les parties internes de l'organisme. C'est en lui que réside cette idée directrice que Claude Bernard reconnaît nécessaire pour former un être vivant. C'est le plan impondérable suivant

lequel s'ordonne la matière physique, et le type individuel ne se maintient, malgré le torrent ininterrompu de matière qui le traverse, que parce que le périsprit reste inaltéré et permanent. Les expériences de dédoublement des médiums et celles de matérialisation des esprits permettent de supposer que tous les organes, tous les tissus, tous les appareils du corps ne sont que la matérialisation, l'objectivation d'un dessin fluidique. Il y aurait donc ainsi un cerveau périsprital dont le nôtre n'est que la copie, un cœur périsprital, des poumons fluidiques, etc. Cette hypothèse que j'ai émise le premier, il y a déjà une dizaine d'années, dans le journal : *Le Spiritisme*, et plus récemment dans mon livre sur : *L'Evolution Animique*, semble aujourd'hui se confirmer par des faits d'observation scientifique.

J'ai dit que l'on pouvait comparer l'action du périsprit sur le corps matériel à celle d'un champ magnétique, et que les dessins des organes pouvaient être comparés à ceux produits par les lignes de force sur de la limaille de fer. Voici le résumé du travail présenté au dernier Congrès de physique par M. Stanoïewitch (Séance du 9 août). On y verra que les tissus des plantes sont, d'après l'auteur, produits par des champs magnétiques et électriques, ce qui est en parfait accord avec mon hypothèse sur le rôle du double fluidique.

M. Stanoïewitch expose ses idées sur l'identité de forme entre les champs électriques et les lignes de croissance dessinées sur les sections planes des végétaux. Il expose d'abord l'importance des lignes de force et des surfaces équipotentielles en électricité et en magnétisme.

Le constructeur d'une machine dynamo ne s'occupe dans son travail que du parcours de ces lignes et surfaces dans son appareil. Il croit pouvoir prouver que ces mêmes phénomènes se trouvent aussi dans le règne végétal, de sorte qu'un arbre, ou en général une plante, peut être assimilée à une dynamo, avec cette différence qu'une dynamo produit de l'énergie électrique employée pour l'éclairage, le chauffage, le transport mécanique, etc, tandis que l'énergie vitale d'une plante produit des feuilles, des fleurs, des fruits Il passe ensuite en revue les champs de gravitation, les champs électriques ou magnétiques d'un seul pôle, de deux pôles de même nom et de noms contraires, les champs des courants rectilignes et bifurqués et expose la perturbation des champs homogènes produits par un ou plusieurs pôles. Après avoir terminé cet exposé, M. Stanoïewitch montre aux membres du Congrès *des photographies des différentes coupes longitudinales et transversales des arbres et des plantes* sur

lesquelles on retrouve *toutes les formes obtenues plus haut, théoriquement dessinées par la nature dans les plantes* et cela non pas instantanément, mais *par le phénomène lent de la croissance*. En faisant ressortir ensuite devant les membres du Congrès L'IDENTITÉ *presque complète des champs* électriques ou magnétiques et des champs cellulaires, M. Stanoïewitch croit que cette identité ne peut être attribuée à un pur hasard, mais qu'au contraire le groupement des cellules dans les plantes se fait par les mêmes lois qui régissent les phénomènes de gravitation, d'électricité et de magnétisme.

De toutes ces considérations, M. Stanoïewitch tire les conclusions suivantes :

a. Pour la matière organisée :

1° Les cellules (1) agissent l'une sur l'autre proportionnellement à leurs masses et inversement au carré des distances ;

2° Les cellules se déplacent et se fixent suivant des lignes de force et des équipotentielles.

b. Pour la nature tout entière :

1° Les parties de la matière agissent les unes sur les autres proportionnellement à leurs masses et inversement au carré des distances ;

2° Chaque élément particulier de la matière se déplace et se fixe suivant des lignes de force et des surfaces équipotentielles.

A propos de cette communication, M. Bergognié rappelle que les lois, vues par M. Stanoïewitch dans les végétaux, se retrouvent dans le règne animal. *L'architecture des os présente des formes analogues*.

Nous pouvons donc parfaitement admettre que le périsprit est le modèle du corps et qu'il contient le dessin immuable de toutes les parties de l'organisme. Tout ce que nous avons dit du mécanisme mental, s'applique absolument au périsprit, car la force nerveuse est précisément l'intermédiaire par lequel les sensations agissent sur le périsprit pour arriver jusqu'à l'âme, et c'est aussi par l'action de la force nerveuse que l'âme agit sur son corps physique. Ce n'est pas la cellule nerveuse cérébrale qui peut enregistrer ces associations dynamiques dont la permanence constitue la vie mentale, car elle se détruit, se brûle à tout instant, se renouvelle sans arrêt et ne présente pas d'éléments stables, qui, seuls, pourraient conserver ces mouvements. C'est dans le périsprit qui, lui, ne change pas, qui est permanent, que ces mouvements s'incarnent, et c'est parce qu'il préside au renouvellement intégral des cellules, à leur rénovation,

(1) Pour le moment, végétales, mais probablement aussi les cellules animales.

qu'il peut les reconstituer avec les acquis nouveaux. Ici encore, ce n'est pas une simple hypothèse, il existe des faits qui appuient fortement ma manière de voir.

Si vraiment c'étaient les cellules nerveuses qui se modifiaient, s'adaptaient pour conserver le mouvement vibratoire auquel est due la mémoire, on pourrait, à la rigueur, concevoir la conservation des mouvements associés, tant que se maintiendrait l'intégrité des tissus nerveux. Mais si celui-ci venait à disparaître, la fonction qui y est attachée devrait s'anéantir et ne plus jamais reparaître, même si l'organe se régénérait, puisque les nouvelles cellules n'auraient jamais été influencées par des mouvements qui n'existent plus. Cependant on constate, dans certains cas, que les tissus nouveaux sont aussi capables d'accomplir leurs fonctions que les anciens, donc ce n'est pas dans la matière physique des cellules que les mouvements étaient conservés. En voici un exemple :

Dernièrement, dit M. Taine, on a vu en Russie, un célèbre astronome oublier tour à tour, les événements de la veille, puis ceux de l'année, puis ceux des dernières années, et ainsi de suite, la lacune gagnant toujours, tant qu'enfin il ne lui restait plus que le souvenir des événements de son enfance. On le croyait perdu. Mais, par un arrêt soudain et un retour imprévu, *la lacune se combla en sens inverse*, les événements de la jeunesse redevenant visibles, puis ceux de l'âge mûr, puis les plus récents, puis ceux de la veille. La mémoire était restaurée tout entière, lorsqu'il mourut.

Si l'on admet notre hypothèse, — rendue infiniment probable par ce fait que les esprits font la preuve qu'ils n'ont rien oublié de leur vie terrestre — c'est donc le périsprit qui est le conservateur de tous les états de conscience, et le cerveau n'est que l'appareil physique chargé d'élaborer la force nerveuse sans laquelle le mécanisme mental ne saurait fonctionner pendant la vie. Si l'âme pense en dehors de son corps, comme cela arrive pendant le dégagement de l'âme, le somnambulisme, etc., la force nerveuse n'ayant pu agir sur le périsprit, l'intensité du mouvement vibratoire est insuffisante pour que le souvenir en soit conservé au réveil. C'est, en effet, une loi physiologique : QUE POUR QU'UNE ACTIVITÉ NERVEUSE SOIT PERÇUE PAR L'AME, C'EST-A-DIRE ARRIVE A ÊTRE UN ÉTAT DE CONSCIENCE, DEUX CONDITIONS SONT INDISPENSABLES : 1° L'INTENSITÉ ; 2° LA DURÉE.

1° *Intensité.* Une activité nerveuse trop faible échappe à notre conscience. Pour qu'une sensation soit perçue, il lui faut un certain degré d'intensité qui, du reste, est variable avec chaque individu.

2° *La Durée.* Le minimum de durée qui est nécessaire pour que les sensations soient perçues par l'âme et arrivent ainsi à l'état de conscience, a été déterminé par les travaux des savants contemporains. Voici les résultats approximatifs qui ont été trouvés :

A. Pour le son, un dixième et demi de seconde ;

B. Pour le tact, deux dixièmes de seconde ;

C. Pour la lumière, deux dixièmes de seconde.

Toute action nerveuse de chacun des sens qui n'a pas le minimum de durée, n'éveille pas la conscience. Remarquons encore que nos états de conscience ne conservent pas la même intensité, au bout d'un temps très court. Après qu'ils ont été perçus, ils s'affaiblissent et sont supplantés par d'autres états plus récents ; ils ne disparaissent pas ; ils rentrent à l'état latent et constituent la mémoire. Pour les faire revivre, il faudra de nouveau les revivifier en dirigeant sur eux un influx nerveux produit par l'attention, alors ils reprendront une intensité momentanée et l'on se souviendra.

En résumé, l'âme n'est pas la substance purement immatérielle imaginée par des théologiens et des philosophes qui ont forgé leurs théories à une époque d'ignorance profonde. Aujourd'hui, la science établit la corrélation intime, absolue entre la physiologie et la psychologie, et le spiritisme, en démontrant l'existence du périsprit, jette une lumière intense sur le problème de l'âme. Grâce à cette enveloppe fluidique impondérable, nous comprenons que l'âme puisse conserver son identité après la mort, parce que tous ses souvenirs sont fixés dans ce corps impérissable. C'est lui qui assure à l'esprit ses conditions physiques d'existence dans l'au-delà. Toutes les négations intéressées ne sauraient prévaloir contre les faits.

Lorsqu'on a observé soi-même, pendant longtemps, des phénomènes d'apparitions, avec tout le soin possible, en éliminant méticuleusement les causes d'erreur qui proviendraient de la fraude, de l'illusion ou de l'hallucination ; lorsqu'on s'est assuré que ces manifestations sont bien réelles ; lorsqu'on voit des savants consacrer desannées à l'étude des mêmes sujets et arriver à des conclusions

identiques à celles auxquelles on est parvenu soi-même, alors, on se sent pénétré d'une certitude inébranlable et il faut autre chose que les dénégations des théologiens pour détruire cette conviction profonde, basée sur l'observation des faits naturels. Si M. Méric ne connaît pas ces phénomènes, si, retenu par ses convictions religieuses, il n'ose pas expérimenter, de quel droit traite-t-il de sottise l'affirmation des résultats auxquels sont arrivés ceux qui travaillent, qui pensent, et dont l'esprit n'est ligotté par aucune croyance dogmatique ? Nous, spirites, nous exposons à la pleine lumière de la publicité les faits que nous découvrons ; nous sollicitons le contrôle de la science ; nous entrons hardiment dans l'examen de tous les phénomènes, bien convaincus que l'homme ne peut progresser que par son effort personnel et que la vérité se révèle à ceux qui la poursuivent de toutes leurs forces.

Pendant des siècles, théologiens et philosophes ont ergoté dans le vide et se sont égarés en d'interminables discussions métaphysiques ; aujourd'hui, nous ne voulons plus perdre notre temps, nous exigeons autre chose que des syllogismes : il nous faut des démonstrations positives. Les anathèmes, les railleries ou les dénégations de nos adversaires nous laissent dédaigneux et indifférents ; et si nous répondons aux attaques, c'est le plus souvent parce qu'il faut faire éclater à tous les yeux, l'ignorance et la présomption de ceux qui ont l'incommensurable orgueil de se croire les représentants de Dieu sur la terre ! L'heure de l'émancipation intellectuelle a sonné et tous les esprits libres rejettent les entraves qui, pendant tant de siècles, ont pesé sur la pensée humaine. Les représentants attardés des vieux dogmes auront beau se cramponner à la tradition, la science marche, elle éclaire la route de l'avenir, tant pis pour ceux qu'aveugle son éclatante lumière.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

PAR

FEU EDMOND GURNEY ; Complété par F. W. H. MYERS

(*Suite*)

I. — Du Rev. G. M. Tandy, vicaire de West-Ward près de Wigton, Cumberland, dernièrement de Loweswater.

[Nous devons la communication de ce cas à l'obligeance de notre vice-président, l'évêque de Carlisle.]

« Lorsque j'étais à Loweswater, je rendis un jour visite à un ami qui me dit : « Vous ne lisez guère de journaux. Prenez donc quelques-uns de ceux que vous voyez là. » En conséquence, je pris un journal encore entouré de sa bande, je le mis dans ma poche et rentrai chez moi.

Le soir, j'écrivais, et désirant consulter un livre, je me rendis dans une pièce voisine où il se trouvait. Je posai ma bougie sur le rebord de ma bibliothèque, je pris le livre, j'y trouvai le passage dont j'avais besoin, lorsque tournant les yeux vers la fenêtre qui faisait face à la bibliothèque, je vis à travers les glaces la figure d'un vieil ami que j'avais intimement connu à Cambridge, mais que je n'avais pas revu depuis plus de 10 ans, Canon Robinson, de la Commission de Charité et des Ecoles. J'étais tellement certain de le voir, que je sortis à sa rencontre, mais je ne trouvai aucune trace de son passage.

Je rentrai et l'idée me vint de lire mon journal. J'enlève la bande, je développe la feuille et la première nouvelle que je lis est celle de la mort de Canon Robinson (1) ».

Plus tard, M. Tandy nous écrivit :

« En réponse à votre lettre du 6 Octobre, je dois constater, à propos du récit que j'ai fait à l'évêque de Carlisle, que j'ai vu la figure qui regardait à travers la fenêtre, à la faveur de la lumière

(1) Comme nous ne savons pas de quel journal il est question, il ne nous est pas possible de nous assurer du temps écoulé depuis la mort. — F. W. H. M.

d'une seule bougie d'Ozokérite placée sur un entablement de la bibliothèque, située en face de la fenêtre. J'étais debout à côté de la bougie, lisant dans un livre où je cherchais un renseignement, et pendant cette lecture je levai les yeux et vis nettement et distinctement la figure d'une pâleur cadavérique, mais avec des traits si nettement accentués, que je la reconnus aussitôt pour la figure de mon meilleur et plus intime ami, feu Canon Robinson, qui était avec moi à l'école et au collège, mais que je n'avais pas vu depuis longtemps, 10 ou 11 ans au moins. Aussitôt, parfaitement convaincu que mon vieil ami était venu pour me faire une visite inattendue, je me précipitai à la porte, mais ne voyant rien, je l'appelai à haute voix, je recherchai ses traces avec le plus grand soin, je m'informai si personne n'avait vu un étranger près de la maison et j'appris qu'on n'avait rien vu ni entendu.

La dernière fois que je vis Canon Robinson, il était en parfaite santé, paraissant avoir devant lui une plus longue carrière que la mienne et avant que j'eusse ouvert le journal annonçant sa mort, ce qui eut lieu plus d'une heure après avoir aperçu sa figure, je n'avais ni lu ni entendu dire quoi que ce fût sur sa maladie ou sa mort. Dans le passage du livre que je consultais, il n'y avait rien qui me fît penser à lui.

Ce fut entre 10 et 11 heures du soir que je vis sa figure ; la nuit était sombre et dans la pièce où je lisais il n'y avait ni contrevent fermé ni stores baissés.

A la question que vous me posez « si je n'ai jamais eu aucune autre vision ni hallucination d'aucune espèce », je réponds que si je n'ai jamais vu d'apparition, j'ai du moins entendu des bruits mystérieux dont mes amis ni moi-même n'avons jamais pu trouver une explication satisfaisante ».

II. — De Mme Clark, 8 South View, Forest Hall, Newcastle-on-Tyne.

6 Janvier 1885.

« Je vous adresse un court récit de ce qui m'arriva au moment de l'apparition de mon ami, jeune gentleman qui avait pour moi une vive affection et aurait désiré m'épouser, si mes sentiments avaient suffisamment répondu aux siens. Je fus fiancée et pendant de longs mois je ne revis plus mon ami, M. Akhurst. Une semaine après mon mariage, en juin 1878, en présence de mon mari, il

m'offrit tous ses souhaits de bonheur et manifesta le regret de n'avoir pu m'épouser.

Le temps marcha : il y avait deux ans que j'étais mariée et je n'avais pas revu M. Akhurst, lorque mon mari me dit que ce Monsieur était à Newcastle, qu'il allait venir souper et passer la nuit chez nous. En causant avec mon mari, il lui dit que celui-ci était le plus heureux des deux et il ajouta que si quelque malheur arrivait à mon mari, celui-ci pourrait laisser son argent à qui bon lui semblerait et que pour lui, Akhurst, s'il pouvait obtenir la veuve, il serait au comble de ses vœux. Je cite ces paroles pour montrer jusqu'où allait son affection pour moi.

Trois mois plus tard j'avais un enfant. A la fin de la première semaine, un jour, de grand matin, je lui donnais le sein, lorsqu'il me sembla qu'un vif courant d'air froid traversait la chambre et que l'on me touchait à l'épaule ; mes cheveux semblèrent se hérisser sur ma tête et je frissonnai violemment. Levant alors les yeux vers la porte qui était en face de moi, je vis Akhurst debout. Il n'était vêtu que d'une chemise et d'un pantalon et semblait me regarder en franchissant la porte. Je racontai ce fait à mon mari, le matin même. Je fus plusieurs semaines avant d'entendre parler de la mort d'Akhurst et je constatai que sa date coïncidait avec celle de l'apparition. Mon père la connaissait, mais dans l'état de santé où je me trouvais, il pensa qu'il valait mieux ne pas m'en parler.

On le trouva gisant sur son lit, n'ayant pour vêtements que sa chemise et son pantalon, comme il s'y était jeté après avoir pris un soporifique. (1)

Pour moi, je suis absolument convaincue que la pensée de M. Akhurst était si fortement concentrée sur moi, au moment où il prit la potion fatale, que son esprit a voulu me rendre visite, tandis qu'il gagnait cette glorieuse région où il se trouvera en présence de

(1) On verra plus loin qu'il y a là une erreur. Il est possible que le souvenir de la pièce *Corsican Brothers* ait contribué à donner une forme à la vision — F. W. H. M.

Peut-être l'esprit a t-il adopté les formes extérieures qu'il a cru les plus propres à se faire reconnaître, quoiqu'elles ne fussent pas celles qu'il avait au moment de sa mort (O. D.)

Celui qui a dit : « Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes lourdement chargés et je vous donnerai le repos. »

M. Akhurst me laissera toujours le souvenir d'un frère aimé, hautement estimé et amèrement regretté.

Emilie CLARK.

13 Mai 1885.

Mon mari attestera que je lui ai fait part de ma vision avant d'avoir appris la mort de M. Akhurst, mais je regrette de ne pouvoir vous dire où elle a eu lieu ni à quelle date exactement. Je me rappelle seulement que quand nous l'avons connue, mon mari et moi avons pensé qu'elle correspondait avec l'apparition.

Je vais prier mon mari de vous adresser quelques lignes et je regrette de ne pouvoir vous fixer le lieu ni la date de la mort. Il y a, je pense, environ cinq ans ; mais comme je ne connais personne de sa famille, il ne m'est pas possible de me renseigner.

23 juillet 1885.

Je n'avais jamais rien éprouvé d'analogue auparavant. Je pense que M. Akhurst a dû mourir dans le Yorkshire. Ce qui me porte à croire que ma vision répond à l'époque de sa mort, c'est le calcul de l'âge de mon dernier enfant, les deux événements étant presque contemporains. Voilà tous les renseignements que je puis vous transmettre. Je vais prier mon mari de vous écrire demain. ».

Lettre du Dr Edouard Clark, solicitor, County Chambon, Newcastle-on-Tyne.

24 juillet 1885.

A la demande de ma femme, Mme Clark, South View, 9, Forest Hall, j'ai le plaisir de vous donner quelques détails sur l'apparition supposée de M. Akhurst. Peu de temps après que ma femme fût accouchée de ma seconde fille, vers la fin de septembre 1880, elle m'annonça un matin qu'elle venait de voir Akhurst vers une heure du matin. Je lui répondis que c'était absurde, mais elle persista dans ses affirmations et dit qu'il ne portait que son pantalon et sa chemise, comme, dit-elle, elle l'avait vu dans la pièce de *Corsican Brothers*, où il était acteur. Elle ajouta qu'il l'avait touchée. Je m'efforçai de lui démontrer qu'elle était le jouet d'un rêve, mais elle persista à affirmer que c'était bien une apparition.

Autant que je puis me le rappeler, six mois plus tard, je rencontrai un de nos amis communs, à Akhurst et à moi, et dans le cours

de la conversation, je lui demandai des nouvelles d'Akhurst. « Vous ne savez donc pas qu'il est mort ? » répondit-il. — « Non. Quand donc est-il mort ? » — « Je ne sais plus la date exacte ; mais il doit y avoir six mois. » Plus tard, il me dit qu'il mourut vers une heure du matin, dans le costume décrit par ma femme, après avoir pris une trop forte dose de chloral. Je cherchai à revoir mon ami pour lui demander le lieu du décès, que je crois être Bradford, mais il est parti en Amérique. Son nom est John Brown et il est le frère du rédacteur en chef du journal *Chronicle*. Si je le revois, je m'efforcerai d'obtenir de nouveaux détails et je vous les adresserai.

21 Août 1885.

Je pense que ma femme a tort de croire qu'elle s'est trompée sur la date à laquelle elle croit avoir vu Akhurst, car cette date nous est donnée par la naissance de ma seconde fille, qui eut lieu en septembre 1880.

Era Almanac pour 1881. Nécrologie de 1880, p. 93.

« Akhurst, Walter James, acteur, âgé de 24 ans. Juillet, 12. »

« Le journal *Era*, du 18 juillet 1880, rend compte de l'information judiciaire. M. H. W. Akhurst, dans sa déposition, dit que lui et son frère décédé sont allés le samedi, 10, chez un pharmacien, lui demandant un soporifique. Le décédé se plaignait de souffrir de vives douleurs et de se sentir isolé. Le lendemain, dimanche, il ne se leva que pour que l'on fit son lit ; le lundi, il expira. W. H. Cope, chirurgien, attribua sa mort à une suffocation causée par une maladie du cœur. Le verdict conclut à une mort par cause naturelle. » (1).

III. — La communication du cas suivant est due á l'obligeance de Miss Porter. Il est arrivé à une dame qui désire garder l'anonyme.

8 Août 1885.

« Le 2 Novembre 1876, je me rendis chez mon frère. Le voyage dura longtemps, de 8 h. du matin à 8 h. du soir, et je restai fort tard à causer avec ma belle-sœur. Il était minuit quand je gagnai ma chambre. Je passai encore quelque temps à ranger mes effets.

---

(1) La mort, d'après le journal *Era*, ayant eu lieu le 12 Juillet et l'apparition, dans la seconde quinzaine de septembre, c'est-à-dire plus de trois mois après, on voit que c'est bien d'un *mort* qu'il s'agit.

(Note du traducteur).

Je m'aperçus que j'avais laissé dans le vestibule un objet dont j'avais besoin et, ne voulant pas attendre jusqu'au lendemain pour réparer cet oubli, je descendis. La maison est grande et les couloirs sont longs. Comme ma chambre était au troisième étage et que j'avais à me rendre près de l'entrée, cela me prit un certain temps. A mon retour, au moment où j'arrivais dans le corridor sur lequel s'ouvrait ma chambre, je vis une forme qui se tenait au-delà de ma porte. Elle paraissait si vaporeuse que si une lumière avait été placée derrière elle, je l'aurais vue à travers. Cette forme vaporeuse ressemblait absolument à un de nos amis que nous savions être parti pour l'Australie. Je m'arrêtai et la regardai bien. Je me passai la main sur les yeux et, regardant de nouveau, je la vis encore. Bientôt elle sembla se dissiper, je ne sais comment. Je m'avançai alors et rentrai dans ma chambre. Je fis la réflexion que j'étais trop fatiguée et je me jetai sur mon lit pour me reposer.

Le lendemain, je racontai à ma belle-sœur ce que j'avais vu et elle se moqua de mon fantôme.

Trois semaines plus tard, je rentrai chez moi. En arrivant, ma mère me montra dans un journal un récit disant que le corps de notre pauvre ami avait été rejeté sur le rivage à Orfordness, et enterré comme un cadavre inconnu, au moment même où je vis son fantôme. Nous étions ses seuls amis en Angleterre, mais je ne m'explique pas pourquoi il se présenta à moi. Une telle aventure ne charme personne. Ce que je puis vous assurer, c'est que je n'avais pas pensé à lui et que je n'en avais pas parlé. »

Voici ce que m'écrit le desservant de la paroisse de Orford, près de Wickham, Suffolk :

23 Janvier 1886.

« Monsieur, en réponse à votre demande, je vous envoie la copie de l'inscription funéraire :

« A la mémoire de Frédéric Gluyas Le Maistre, 2e officier de la barque *Gauntlet*, de Londres, né à Jersey, Channel Islands, âgé de 24 ans et 6 mois, dont le corps fut trouvé près du port d'Orfordness, le 22 Octobre 1876. Sa mort est due à une chute pardessus le bord de la barque sus-nommée, dans les Dunes, le 27 septembre de la même année. »

James Ling.

[J'ai causé avec la percipiente, le 21 janvier 1886, et elle m'a dit

qu'elle n'a jamais eu aucune autre hallucination que ce soit. C'est une personne calme et de sens pratique]. E. Gurney.

IV. — Du Colonel H. (personnellement connu de E. Gurney.

13 février 1886.

Je ne crois pas plus aux fantômes qu'aux manifestations spirites ou à l'Esotérisme bouddhique. J'ai eu souvent l'occasion, que je recherchais toujours avec ardeur, de coucher dans les chambres bien connues ou du moins bien considérées comme hantées. J'ai tout fait pour rencontrer des fantômes, des esprits, ou, si vous le préférez, des êtres de l'autre monde, mais, comme tant d'autres bonnes choses que l'on recherche dans la vie, ce fut toujours en vain. Cependant, au moment où je m'y attendais le moins, j'ai reçu une visite si remarquable par ses circonstances, si réelle par sa nature, concordant si bien avec les événements, que sur la demande de mes amis, je crois de mon devoir d'en faire le récit par écrit. »

Le narrateur raconte ensuite comment, il y a environ 23 ans, il fut amené à contracter une étroite amitié avec deux compagnons d'armes, G. P. et J. S. inférieurs en grade et comment ses relations avec G. P. continuèrent périodiquement jusqu'à l'époque de la première guerre du Taansvaal, où G.P. fut envoyé dans l'Etat-Major. J.S. était déjà sur le théâtre des hostilités. Tous deux étaient montés en grade. Quant au narrateur, il avait quitté le service depuis quelques années.

Le matin où il devait quitter Londres et s'embarquer pour le Cap, G. P. invita le colonel à déjeuner avec lui au club et finalement ils se séparèrent à la porte du club.

« Adieu, mon vieil ami, lui dis-je, j'espère que nous nous reverrons. »

« Oui, dit-il, nous nous reverrons ».

Je le vois encore devant moi, élégant et droit, avec ses yeux noirs et vifs, fixés profondément sur les miens. Une poignée de main, au moment où le cab l'emportait, et il disparut.

La guerre du Transvaal était dans son plein. Une nuit, après avoir lu dans la bibliothèque du club, je me retirai assez tard. Je restai encore environ une heure avant de me mettre au lit. Il y avait environ trois heures que je dormais, lorsque je m'éveillai en sursaut. Les premières lueurs de l'aurore se glissaient par les fenêtres et venaient tomber nettement sur la cantine conte-

nant mes effets militaires et qui m'avait suivi partout dans le cours de mon service. Entre ce coffre et mon lit je vis, debout, une forme que malgré son costume inusité, du moins pour moi, et une épaisse barbe noire, je reconnus immédiatement pour celle de mon vieux compagnon d'armes. Il portait le costume Khaki en usage pour les officiers servant en Orient. Une courroie de cuir brun qui avait dû porter son verre de service en campagne, passait en bandoulière sur sa poitrine. Un ceinturon de cuir également brun supportait à gauche son épée et à droite l'étui de son revolver. Sur la tête, il portait le casque en moelle. Je remarquai instantanément toutes ces particularités, au moment où je fus arraché de mon sommeil et je me mis sur mon séant en le regardant. Sa figure était pâle, mais ses yeux noirs avaient autant d'éclat que dix-huit mois auparavant; ils me regardaient avec la même expression qui m'avait frappé, lorsqu'il me dit adieu en montant en voiture.

Profondément troublé, je crus d'abord que nous étions encore campés ensemble à C..., en Irlande ou tout autre part, et pensant que j'étais dans ma chambre à la caserne, je lui dis :

« Allons P..., suis-je en retard pour la parade ? » P... me regarda fixement et me dit : « Je suis tué ! »

« Toi ! m'écriai-je, Bon Dieu ! Quand et comment ? »

« A travers les poumons » répliqua P... et en disant cela il éleva lentement sa main droite vers sa poitrine jusqu'à ce que ses doigts fussent arrivés au niveau du poumon droit, où il s'arrêta.

« Que faisiez-vous donc ? » lui demandai-je.

« Le Général me commanda de marcher », répondit-il. La main droite, quittant alors la poitrine, s'éleva au niveau du front, montrant la fenêtre au-dessus de ma tête et instantanément tout disparut. Je me frottai les yeux, pour m'assurer que je ne rêvais pas et sautai à bas de mon lit. Il était alors 4 h. 10 du matin à la pendule placée sur ma cheminée.

Je restai convaincu que mon vieil ami n'était plus et que je venais de voir une apparition. Mais comment m'expliquer la voix que j'avais entendue, ainsi que les réponses nettes et précises ? Ce qui est incontestable, c'est que je venais de voir un esprit, un être qui n'avait ni chair, ni sang et que j'ai causé avec lui. Mais comment coordonner des impossibilités aussi évidentes ? Cette pensée me tourmentait et j'avais hâte de voir arriver l'heure où le club serait

ouvert et où j'aurais quelque chance d'apprendre par les journaux, quelques nouvelles arrivant du théâtre de la guerre au Transvaal. Je passai ainsi quelques heures en pleine fièvre. Ce matin, j'arrivai le premier au club et me jetai avidement sur les journaux. Mais nulle part la moindre nouvelle de la guerre !

Je restai agité toute la journée et racontai le fait avec toutes ses circonstances à un ancien compagnon d'armes, le colonel W***. Il fut aussi frappé que moi par le récit de cette apparition. Le lendemain matin j'arrivai encore le premier au club et je parcourus fiévreusement la premier journal que je trouvai sous ma main. Cette fois, mon inquiète curiosité fut tout à fait satisfaite. Mes yeux tombèrent en effet tout d'abord sur un court récit de la bataille de Lang's Neck et sur la liste des tués, en tête desquels je trouvai le nom de mon pauvre ami G. P... Je remarquai l'heure à laquelle la bataille avait eu lieu, je la comparai avec l'heure à laquelle j'avais été éveillé par l'apparition et je trouvai une coïncidence presque complète. Je suis donc autorisé, par ce simple fait, à conclure que le moment où le fantôme m'apparut à Londres était à peu près celui où la balle avait accompli son œuvre au Transvaal.

Deux questions se posent maintenant devant mon esprit : Premièrement, le pauvre P*** portait-il cet uniforme particulier, au moment de sa mort, et avait-il toute sa barbe que je ne lui avais jamais connue. Secondement, trouva-t-il la mort comme l'apparition l'indiqua, c'est-à-dire par une balle à travers le poumon droit ? Six mois plus tard, j'eus l'occasion de mettre les premiers faits hors de doute, grâce à un officier qui assistait à la bataille de Lang's Neck, et qui avait été renvoyé en convalescence. Il confirma chaque détail.

Le second fait, non moins exceptionnel, me fut confirmé par J. S. lui-même, plus d'un an après les événements, lorsqu'il revint du Cap après la fin de la guerre. Lorsque je lui demandai s'il savait en quelle partie du corps notre pauvre camarade P*** avait été frappé, il me répondit : « exactement ici », et sa main traversa sa poitrine, juste comme l'avait fait celle de l'apparition, et se fixa tout à fait au même point du poumon droit.

Je vous envoie tout ceci, sans aucun commentaire ni arrangement, exactement comme chaque chose se présenta ».

[Nous avons lu dans la *Gazette* de Londres, que la bataille dans

laquelle le major P*** fut tué, commença (d'après la dépêche du général Elley) à 9 h. 30 du matin, le 28 janvier 1881. Le major P*** fut probablement tué entre 11 et 12 heures du matin, ce qui correspond à 9 ou 10 h. à Londres, la différence de temps entre les deux points étant d'environ deux heures. J'appelai l'attention du colonel H*** sur ce point, et sur l'impossibilité que l'aurore commençât à 4 heures à cette époque de l'année, et voici ce qu'il me répondit] :

20 Février 1886.

« Ce doit être 7 h. 10 et non 4 h. 10. Aujourd'hui que j'écris après plusieurs années, mon souvenir me donnait 4 heures, mais je puis me tromper.

Tout ce que je sais, c'est qu'à ce moment je comparai l'heure avec celle à laquelle la bataille avait été livrée, et que j'acquis la conviction que ces heures correspondaient pratiquement.

C'était un matin d'hiver. Tous les stores étaient baissés aux fenêtres. En cette saison, l'aurore frappant les stores à 7 heures du matin, n'est pas plus claire qu'à 4 heures dans les mois d'été. C'est peut-être là la cause de mon erreur. Peut-être aussi la pendule était-elle arrêtée à 4 heures depuis un ou deux jours, sans que je l'aie remarqué ».

[La première mention de la bataille de Lang's Neck parut dans le *Times*, le *Telegraph* et le *Daily-News* du samedi, 29 janvier 1881. On n'y trouve aucune liste de décès. La première annonce de la mort du major Poole, se trouve dans une dépêche partie du Transvaal le 28 janvier, et reçue par le secrétaire d'Etat à la Guerre, à Londres, le 29. « Tué, le major Poole de l'artillerie royale ». Elle fut publiée dans l'*Observer* du dimanche 30 janvier, et dans les trois journaux cités plus haut, le lundi 31]. (E. G.)

[Il semble impossible de fixer d'une façon rigoureuse la date de l'apparition, mais M. Gurney qui discuta la question avec le colonel H***, en conclut qu'elle se produisit vraisemblablement après la mort, et dans tous les cas avant que la mort fût connue en Angleterre. — F. W. H. M.]

(Si l'on compare le récit du colonel H*** et les dates fournies par la note de E. Gurney, on voit que le colonel ne connut la liste des tués que le *lendemain* de l'apparition. Or, le premier journal qui publia cette liste, fut l'*Observer* du dimanche 30. La vision eut donc lieu le samedi matin, tandis que la bataille fut livrée le ven-

dredi 28, c'est-à-dire au moins 20 heures avant l'apparition. — Note du traducteur O.. D.

(*A suivre*). Pour la traduction : Docteur DUSART.

Comment je suis devenu Spirite

(Suite.)

... **Décembre 1865.**

Voici une autre communication obtenue, dans les mêmes conditions, par le même médium, et encore signé : P. J. Proudhon.

L'affranchissement des masses.

« Lorsqu'il y a dix-huit siècles passés, le sublime penseur de la Judée disait ces paroles d'une simplicité touchante : *Laissez venir à moi les petits enfants*, on ne se doutait pas que ces sept mots renfermaient les destinées futures de l'humanité.

« Ces paroles sont dignes de l'humble philosophe qui donna son nom à une religion qui a porté son souvenir jusqu'aux jours présents et le garde intact aux siècles futurs. Ces paroles, dis-je, renferment un grand enseignement.

L'instruction des masses a été, chose étrange, considérée comme une espérance irréalisable, comme une utopie, un rêve, et pourtant quelle force immense dans ces masses ignorantes ! Quel puissant levier que ces légions disciplinées par l'instruction !

« Barrière infranchissable contre le despotisme, l'instruction du peuple est l'avant-garde invincible qui détruira, dans sa marche victorieuse, les derniers vestiges de la tyrannie...

« Effroi des despotes, l'instruction a été pour ceux-ci le cauchemar perpétuel, l'épée de Damoclès menaçant leur trône. — Ils le savaient, et le peuple était tenu dans l'ignorance la plus complète. — Troupeau d'esclaves, servant aux caprices du Maître et se laissant mener avec la docilité du bétail.

« Redescendez quelques siècles, et l'instruction qui était bannie, proscrite, se réfugiait dans les cloîtres où quelques moines se livraient avec ardeur aux sciences — héritage béni de quelques hommes dé-

voués, — travaillant, entre les murs silencieux de leur retraite austère, à l'avenir intellectuel de l'humanité.

« Toujours opprimé, toujours trompé, le peuple a conservé dans le malheur un cœur robuste et loyal, une foi sincère, un désintéressement touchant et une aspiration ardente pour accomplir de grandes choses.

« Terrassé depuis des siècles sous le genou du puissant, sans jamais être vaincu, le peuple a puisé à cette école de persécution, de souffrance, une dignité calme et naïve, pareil au lion enchaîné qui subit les caprices du maître. Tour à tour esclave et bourreau, le peuple, dans son ignorance, osa détruire sa propre liberté.

« Déjà un jour, pas encore loin de nous, une nation secoua sa torpeur au cri magique de liberté, et menaça d'emporter dans un délire vertigineux les trônes et les empires vacillants sur leur fondement.

« Mais hélas ! le fruit de leur œuvre grandiose leur échappa. Titans, ils atteignirent le ciel ; mais les fondements de l'édifice étaient faibles, il s'écroula. Ce qui avait sapé les bases de ce monument glorieux, c'était l'ignorance des masses.

« Oui, moment sublime et terrible que le réveil de ce peuple de son long sommeil léthargique, lorsque brisant, dans un effort suprême, les chaînes de l'esclavage, il foula d'un pied vainqueur les derniers restes d'une domination séculaire. Pouvoir inique, souillé de crimes et de sang. Moment solennel, où l'homme se reconnaissant enfin lui-même, se dégagea de l'étreinte barbare, corrompue, à ce cri puissant, espérance de l'Avenir, que les échos portèrent en frémissant aux confins du monde : Libres ! ! !

« L'hydre du moyen âge gisait terrassée, agonisante, se tordant dans les convulsions suprêmes et exhalant avec son dernier souffle un dernier cri de regret et de malédiction. Le monde salua cet événement glorieux, là, par des transports frénétiques, ailleurs avec une joie calme, contenue. Les despotes tremblèrent sur leur trône prêt à s'écrouler, car ils voyaient approcher l'heure de la vengeance...

« Heure terrible où les générations présentes viendraient — créancières implacables des souffrances, des haines des générations passées — leur demander un compte irrémissible. Un instant ils se crurent perdus ; ils n'osaient regarder le ciel dont ils redoutèrent l'infaillible

justice, ni leurs yeux n'osèrent se tourner vers le peuple dont ils ne purent supporter les regards menaçants.

« Mais, au milieu du péril imminent qui menaça d'engloutir leur existence et de briser aux lèvres de l'abîme leur puissance établie sur les ossements de tant de victimes, et que la pourpre et la soie du trône recouvrent comme un suaire; au milieu, dis-je, de ce calme apparent, mais de ce calme qui précède la tempête, pendant lequel les combattants rassemblent leurs forces pour se préparer à la lutte, un cri surhumain se fit entendre d'un pôle à l'autre. Ce cri, qui résonna comme un glas funèbre, c'était le râle d'agonie de la Révolution.

« La Révolution était vaincue. Un soldat heureux ramassa dans la fange la couronne des Césars et en ceignit son front audacieux (1). Le despotisme releva sa tête hideuse, les yeux pleins de menaces. Un voile de deuil s'étendit sur l'humanité. L'œuvre était consommée,... *consommatum est*.

« Les races futures jugeront l'œuvre et les hommes, l'histoire inflexible stigmatisera d'une marque indélébile, comme le fer du bourreau, les épaules du forçat, le front des Caïns qui tuèrent la liberté et se servirent de son cadavre comme marche-pied pour ramper servilement aux honneurs.

« Peuple libre, grand comme le monde, aujourd'hui esclave rivé au char du despote (2), tu semas la semence de l'avenir dans le vaste champ du monde, tu traças les sillons lumineux où les générations futures viendront récolter les fruits de tes sueurs et achever le couronnement de ton effort sublime. Les années ont passé sur ta chute héroïque ; il appartient désormais à l'avenir d'achever l'œuvre gigantesque......

« Déjà l'instruction marque les étapes du progrès ; le jour se fait dans le cerveau des masses; les ténèbres de l'ignorance se dissipent devant le flambeau de la science. Il est vrai, l'œuvre n'est encore qu'ébauchée, mais patience ! Que font les siècles dans la vie des peuples ?

« Le jour viendra où les masses régénérées comprendront, eux les humbles pionniers du travail, la grandeur de leur apostolat. Oui,

(1) Nous prions le lecteur de se rappeler que c'est le grand démolisseur Proudhon qui parle.

(2) N'oublions pas que la communication est de 1865.

elles comprendront que, sous la blouse du travailleur, comme sous l'habit du riche, la société impose à chacun ses devoirs, et que chacun a sa part de solidarité dans la grande famille humaine. Alors ce jour sera le dernier du despotisme ; il tombera, non vaincu pour un moment dans une lutte sanglante où les chances auront été contre lui, et pour se relever ensuite armé de plus de vengeance. Mais il tombera écrasé sous le mépris et le dédain de ses propres mercenaires, *transfigurés* par l'instruction..... Ce sera le dernier jour du despotisme et le premier jour de la *rédemption universelle, la liberté* ! ! !....

(Signé) P-J. PROUDHON.

En janvier 1866, le guide du médium : Jacques, nous donna la communication suivante :

Panégyrique du Spiritisme

« De toutes parts les besoins semblaient de plus en plus pressants ; les lacunes se montraient évidentes ; la barque de l'humanité voguait d'écueil en écueil, sans ancre ni boussole sur cet océan immense dont nul ne connaît les profondeurs, et sur lequel le vaisseau allait infailliblement périr, lorsque Dieu, par un nouvel effet de sa bonté infinie, éclaira cette nuit sombre et ténébreuse.

« Le Spiritisme, comme un phare, illumina les noires profondeurs de cette mer aux dangers inconnus, et dans laquelle allait s'engloutir l'ordre social. Le Spiritisme est l'étoile polaire conductrice ; c'est l'arc-en-ciel consolateur, c'est l'aimant attractif, c'est l'âme du monde, le souffle de Dieu. Les lois humaines qui s'élèvent impuissantes contre le crime y puisent les remèdes nécessaires contre le débordement du mal.

« Le Spiritisme vous enseigne les vérités éternelles qui s'élèvent sur les débris des erreurs qui trompent. Il enseigne le bien, il enseigne la foi qui anime, l'espérance qui soutient et la charité qui sauve.

« Le Spiritisme ne vous dévoile pas les secrets de la Divinité, car Dieu est impénétrable et incompréhensible, mais il vous apprend à l'aimer et à l'admirer dans ses œuvres. Il vous apprend que rien n'est soustrait aux lois de la sagesse divine : le cheveu qui tombe, l'insecte qui meurt, la fleur qui se flétrit.. Dieu le veut et Dieu ne peut vouloir que le bien. Dieu ! Devant ce nom s'abîme et s'efface

le fragile échafaudage des glorioles humaines...Qu'est-ce donc cette vie d'un instant que l'homme passe sur cette larme de feu refroidie ? Imperceptible atome perdu dans l'immensité et qu'il nomme orgueilleusement son domaine. Que sont les ères, les époques, les siècles en comparaison de l'éternité ?

(Signé) JACQUES.

Questions posées à l'esprit.

D. Le Spiritisme fait-il des progrès ?

R. Immmensément.

D. Cependant il rencontre beaucoup d'opposition parmi les savants, les journalistes, les littérateurs, les catholiques, etc., etc ?

R. Toute science ou doctrine a toujours rencontré des incrédules et des contradicteurs ; c'est dans l'ordre naturel des choses ; mais, comme les vagues de l'Océan se brisent contre le roc qui reste immuable et défie leur furie, de même les haines, les mensonges et les passions se briseront contre ce vaisseau qui porte dans ses flancs la lumière et la vérité, bonheur du genre humain, et dont la main de Dieu tient le gouvernail.

(Signé) JACQUES.

(A Suivre) Général H. C. FIX.

Une séance

CHEZ LE COMMANDANT TÉGRAD

On m'accuse, dans les séances spirites, d'être d'un positivisme outré, de demander des preuves, et de vouloir toujours contrôler le dire des Esprits.

Je prétends cependant qu'il ne faut pas se contenter de choses vagues, floues, ou d'exhortations sur les vertus théologales. Je viens vous raconter une séance qui s'est passée chez moi, rue Champoiseau n° 2, à Tours, le 7 novembre.

Voici la copie d'une lettre que j'avais mise dans ma poche, et que seul je connaissais :

« Aujourd'hui, 7 novembre, à la séance spirite qui a lieu ce soir chez moi, je prie l'esprit, M. Tournier, de se présenter à la vue de Mme Forget, avec la tête inclinée à droite, si la photographie du

spectre obtenu à la Courroirie, par M. L..., membre de la société photographique de la Touraine est vraie, c'est-à-dire produite par un esprit; et la tête inclinée à gauche, si le spectre est faux; c'est-à-dire s'il résulte de la pose de M. D... devant l'appareil, ou d'une autre personne. »

Or, la séance à peine commencée, Mme Forget dit : Je vois à côté du commandant, M. Tournier.

D. — Que dit-il, que fait-il, quelle est son attitude ?

R. — Il penche la tête à droite.

D. — Pour qu'il n'y ait pas de confusion, je demande s'il penche la tête du côté de la fenêtre, (à droite), ou du côté de la porte, (à gauche).

R. — C'est à droite, du côté de la fenêtre.

C'est, dis-je alors, tout ce que je voulais savoir.

A la fin de la séance, je présentais à la signature de tous les assistants, l'écrit suivant :

« Les soussignés déclarent que, le 7 novembre 1900, l'esprit Tournier est apparu près du commandant Tégrad, en penchant la tête à droite; ceci vu et dit par le médium, Mme Forget ».

Ont signé : Lejeune, Mme Forget, Salloc, Mme Salloc, Pinard, Mme Darget, Mme Godefroy, Mlle Godefroy, commandant Tégrad. Deux autres personnes m'ont prié de taire leurs noms.

C'est alors que je leur ai lu ma lettre de convocation à l'esprit Tournier, et que je leur ai dit que, dans la journée, j'avais envoyé une lettre à Mme Tournier, ainsi conçue :

MADAME,

« Votre mari, dans nos séances, paraît souvent près de moi. Je vous serais reconnaissant de le prier de venir ce soir, et de lui dire de pencher la tête à droite ou à gauche. Ceci a pour but de faire une expérience ».

Ici, il est bon de remarquer que nous avons eu trois phénomènes :

1° M. Tournier, convoqué, se présente.

2° Il se présente au médium désigné, plutôt qu'aux deux autres médiums voyants qui étaient là.

3° Il répond en penchant la tête à droite.

En second lieu, Gambetta et Trochu, s'incarnant dans deux médiums, ont parlé sur l'état actuel de la France, avec une éloquence

qui dépassait de beaucoup les moyens et le savoir habituel de ces deux médiums. Mais ceci n'étant pas des preuves et des faits tangibles, je n'en parle que pour mémoire.

Puis, sur l'invitation de M. Pinard, magnétiseur, demeurant rue George Sand, 80, nous avons fait la chaîne et baissé la lumière. Tout le monde, sans exception, se tenait la main; pas une main n'était libre. Des lueurs se sont manifestées aux yeux des médiums et de quelques autres assistants.

Enfin, il y a eu la chute d'un corps. En faisant la lumière, nous avons aperçu au milieu du cercle, sous la table qui était au centre, une pierre, d'un noir qui nous était inconnu. C'est alors que Mlle X... a pris une tablette à lettres et chiffres, appelée Ouija en Angleterre.

A la demande : Un esprit veut-il nous parler, il a été répondu :

« C'est un apport que vous avez eu; je suis un ancien casseur de pierres, et c'est moi qui vous l'ai apportée ». Or, un des médiums voyants avait vu un homme assez mal habillé, faisant le mouvement de lancer quelque chose, au moment où nous avons entendu la chute.

Encore un fait :

Le commandant Tégrad a demandé au casseur de pierres :

Est-ce vous le casseur de pierres qui êtes venu à Paris, en 91, vous incarner en Mme X..., chez moi, soi-disant pour la former à la médiumnité, faisant le gros ouvrage, aviez-vous dit, pour faciliter l'entrée des autres esprits ?

R. — C'est moi-même.

D. — Pourriez-vous voir un nombre que je vais écrire sur mon calepin, hors de la vue de tous ?

R. — Oui.

J'ai été alors au fond de la chambre, et j'ai écrit dans l'obscurité le chiffre 47.

Le médium a touché les chiffres 4 et 7, et dit 47.

Je dois ajouter que 5 ou 6 autres questions de même nature ont été faites à l'esprit après son n° 47, et qu'il n'y a eu qu'une espèce de balbutiement sans signification. Le médium était fatigué, était devenu opaque pour l'esprit. Le miroir était terni. Les vibrations de l'esprit et du médium n'étaient plus en harmonie; la télégraphie sans fils était rompue. Il appartient au président de la

société, de savoir le moment où l'instrument commence à fléchir. C'est une délicatesse de touche à acquérir.

Ont signé ce que ci-dessus, les mêmes personnes qui avaient signé pour la vérité du spectre.

Commandant TÉGRAD.

NOTA : Ma demande à l'esprit Tournier, au sujet du spectre de la Courroirie, a été faite à cause des craintes de certains membres de la Société de photographie, qui croyaient la dite Société compromise par l'article et la gravure de l'*Echo du merveilleux* du 15 juillet dernier, article que j'avais lu à son Président avant de l'envoyer. et que celui-ci, avec le courage et la franchise qu'on lui connaît, avait approuvé comme étant l'expression de la vérité.

Ct T.

La Médiumnité guérissante

(*Suite*)

En l'année 1829, il vint à Wurtzbourg, ville considérable de Bavière, un saint prêtre, le prince de Hohenlohe. Des infirmes et des malades allèrent lui demander, pour obtenir du ciel leur guérison, le secours de ses prières. Il invoqua sur eux les grâces divines, et bientôt on vit un grand nombre de ces infortunés guéris tout à coup. Le bruit de ces merveilles a retenti au loin. L'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie, une grande partie de l'Europe en sont instruites. De nombreux écrits sont publiés, qui en perpétueront le souvenir. Parmi les témoignages authentiques et dignes de foi qui certifient la réalité des faits, il suffit ici d'en transcrire quelques-uns dont l'ensemble forme une preuve convaincante.

Voici d'abord un extrait de ce qu'a écrit sur ce sujet M. Scharald, conseiller de légation à Wurtzbourg, et témoin d'une grande partie des choses qu'il rapporte.

« Depuis deux ans, une princesse de dix-sept ans, Mathilde de Schwartzemberg, fille du prince de ce nom, se trouvait dans la maison de santé de M. Haine à Wurtzbourg. Il lui était absolument impossible de marcher. En vain les médecins les plus fameux de France, d'Italie, d'Autriche, avaient épuisé toutes les ressources de leur art, pour guérir la princesse de son infirmité. Seulement

M. Haine, qui s'était inspiré des lumières du célèbre médecin M. Textor, avait réussi, à force de soins prodigués à la malade, à la mettre en état de se tenir debout; elle-même, en faisant des efforts, était parvenue à exécuter quelques mouvements comme pour marcher, mais sans marcher réellement. Eh bien ! le 20 juin 1821, elle a quitté le lit tout d'un coup et marché très librement.

« Voici comment la chose est arrivée. Le prince de Hohenlohe alla le matin, vers dix heures, faire une visite à la princesse, qui demeure chez M. de Reinach, doyen du chapitre. Lorsqu'il fut entré dans son appartement, il lui demanda, comme en conversation, en présence de sa gouvernante, si elle avait une foi ferme que Jésus-Christ pût la guérir de sa maladie. Sur sa réponse qu'elle en était intimement persuadée, le prince dit à la pieuse malade de prier du plus profond de son cœur et de mettre en Dieu sa confiance.

« Quand elle eut cessé de prier, le prince lui donna sa bénédiction et lui dit : « Allons, princesse, levez-vous ; à présent, vous êtes guérie et vous pouvez marcher sans douleurs... Tout le monde de la maison fut appelé sur le champ. On ne savait comment exprimer son étonnement d'une guérison si prompte et si incompréhensible. Tous tombèrent à genoux dans la plus vive émotion et chantèrent les louanges du Tout-Puissant. Ils félicitèrent la princesse sur son bonheur, et joignirent leurs larmes à celles que la joie faisait couler de ses yeux.

« Cette nouvelle, en se répandant par la ville, y a jeté l'étonnement. On courait en foule pour s'assurer de l'événement par ses propres yeux. Le 21 juin, la princesse s'était déjà montrée en public. On ne saurait peindre le ravissement qu'elle éprouva, en se voyant sortie de son état de souffrances cruelles.

« Le 25, le prince de Hohenlohe a donné un autre exemple notable de la grâce qu'il possède. L'épouse d'un forgeron de la rue Semmels ne pouvait plus entendre même les coups des plus gros marteaux de sa forge. Elle a été trouver le prince dans la cour du presbytère Hang, et l'a supplié de la secourir. Pendant qu'elle était à genoux, il lui imposa les mains sur la tête, et, ayant prié quelque temps les yeux élevés vers le ciel, il la prit par la main et la releva. Quel fut l'étonnement des spectateurs quand cette femme, en se relevant, dit qu'elle entendait sonner la cloche de l'église ! En retournant chez

elle, elle ne se lassait pas de raconter à tous ceux qu'elle rencontrait, ce qui venait de lui arriver.

« Le 26, une personne illustre (le prince royal de Bavière), a été guérie sur le champ d'une maladie qui, selon les règles de la médecine, devait demander beaucoup de temps et donner beaucoup de peine. Cette nouvelle a porté une vive joie dans le cœur des habitants de Wurtzbourg.

« Le prince de Hohenlohe n'a pas moins bien réussi dans la guérison d'une malade qu'il avait essayé deux fois de guérir, mais qui à chaque fois n'avait obtenu qu'un léger soulagement. Cette guérison s'est opérée sur la personne de la belle-sœur de M. Broili, négociant. Elle était depuis longtemps affigée d'une paralysie très douloureuse. La maison a retenti de cris de joie. Le même jour, la vue a été rendue à la veuve Balzano, qui depuis plusieurs années était complètement aveugle. Je me suis convaincu par moi-même de ce fait.

« A peine sorti du spectacle de cette scène touchante, je fus le témoin d'une autre cure, opérée dans la maison de M. le général D... Une jeune femme était si grièvement estropiée de la main droite, qu'elle ne pouvait s'en servir ni l'étendre. Elle fit sur le champ l'épreuve de sa parfaite guérison en enlevant de la même main une chaise fort lourde.

« Le même jour, un paralytique dont le bras gauche était tout à fait dépéri, a été complètement guéri. Une cure de deux autres paralytiques se fit immédiatement après. Elle fut aussi complète et plus prompte encore.

« Le 28, j'ai vu par moi-même avec quelle promptitude et quelle solidité le prince de Hohenlohe guérit les enfants. On lui en avait apporté un de la campagne, qui ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Peu de minutes après, cet enfant, transporté de joie, courait sans béquilles dans la rue. Sur ces entrefaites, un enfant muet qui ne pouvait faire entendre que quelques sons inarticulés, fut amené au prince. Quelque minutes après, l'enfant se mit à parler. Bientôt une pauvre femme apporta sur son dos sa petite fille, estropiée des deux jambes. Elle la déposa au pied du prince. Un moment après, il rendit l'enfant à sa mère, qui vit alors sa fille courir et sauter de joie.

« Le 29, une femme de Neustadt, paralytique et aveugle, lui fut

amenée dans une charrette. Elle était aveugle depuis vingt-cinq ans. Environ à trois heures de l'après-midi, elle se présenta au château de la résidence de notre ville pour implorer le secours du prince de Hohenlohe, au moment où il entrait dans le vestibule qui est construit en forme d'une grande tente. Tombant aux pieds du prince, elle le supplia, au nom de Jésus-Christ, de lui accorder son secours. Le prince pria pour elle, lui donna sa bénédiction, et lui demanda si elle croyait bien fermement qu'au nom de Jésus elle pût recouvrer la vue. Comme elle répondit que oui, il lui commanda de se relever. Elle se retira. Mais à peine était-elle éloignée de quelques pas, que tout d'un coup ses yeux s'ouvrirent. Elle vit et elle donna toutes les preuves qu'on lui demanda de la faculté qu'elle venait de recouvrer. Tous les témoins de cette guérison, parmi lesquels étaient un grand nombre de seigneurs de la cour, furent ravis d'admiration.

« La cure d'une femme de l'hôpital civil que l'on avait apportée au prince, n'est pas moins étonnante. Cette femme nommée Elisabeth Laner, fille d'un cordonnier, avait la langue si vivement affectée, qu'elle était quelquefois quinze jours sans pouvoir articuler une seule syllabe. Ses facultés mentales avaient beaucoup souffert, et elle éprouvait d'affreuses douleurs. Elle avait presque perdu l'usage de ses membres, en sorte qu'elle était dans son lit presque comme une masse. Eh bien ! cette pauvre malheureuse s'est rendue aujourd'hui à l'hôpital, sans le secours de personne. Elle jouit de tous ses sens comme elle en jouissait il y a douze ans, et sa langue est si bien déliée que personne dans l'hospice ne parle avec autant de volubilité qu'elle.

« Le 30, dans l'après-midi, le prince a donné un exemple extraordinaire de guérison. Un chariot autour duquel s'étaient rassemblés des milliers de spectateurs, était venu de Musmerstadt. Dans ce chariot était un pauvre étudiant perclus de ses bras et de ses jambes, dépéri d'une manière effrayante.

« Le prince, supplié par ce malheureux de le soulager, vint au chariot. Il pria environ cinq minutes, les mains jointes et élevées vers le ciel, parla plusieurs fois à l'étudiant, et enfin lui dit : « Levez-vous ! au nom de Jésus-Christ. » L'étudiant se leva effectivement, mais avec des souffrances qu'il ne put dissimuler. Le prince lui dit de ne pas perdre confiance. L'infortuné, qui quelques

minutes auparavant ne pouvait remuer ni bras, ni jambe, se tint alors droit et parfaitement libre sur son chariot. Puis tournant sur le ciel ses yeux, où l'on voyait peinte la plus tendre reconnaissance, il s'écria : O Dieu ! vous m'avez secouru ! » Les spectateurs ne purent retenir leurs larmes.

« Les guérisons miraculeuses opérées à Wurtzbourg par le prince Hohenlohe pourraient fournir des sujets pour plus de cent tableaux d'ex-voto. »

Après cette relation, une autre, non moins importante, réclame notre attention. Elle est de M. Onymus, professeur à l'université de Wurtzbourg. Voici des extraits de son récit :

« Ayant été témoin oculaire de quelques-unes des guérisons, je crois avoir le droit d'en dire mon avis, d'autant plus que je me suis toujours montré l'ennemi de tout ce qui tenait de près ou de loin à la superstition.....

« Depuis le 20 juin de cette année (1821), il s'est passé des événements très remarquables dans la ville de Wurtzbourg. Le prince de Hohenlohe guérit les malades par ses prières... La foule est considérable à sa porte. De tous côtés on y amène des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, des sourds, des muets. Les victimes des maladies qui affligent notre malheureuse humanité entourent depuis le matin jusqu'au soir la maison qu'il habite. A dix heures du soir, la place qui est devant cette maison n'est pas encore vide. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, à l'aide des agents de la police, qu'on peut parvenir jusqu'à lui. On pénètre jusque dans ses appartements les plus retirés, et à peine peut-il trouver un siège pour s'asseoir, et cependant il ne paraît jamais fatigué. Il ne refuse son secours à personne, fût-ce même au plus pauvre des mendiants, au malade le plus dégoûtant. Lorsqu'il sort de chez lui, ce n'est pas seulement pour porter du secours dans les palais des grands, ou dans les maisons des riches. Il se rend de préférence dans la cabane du pauvre. Quand il prie, on voit que sa prière part du fond du cœur ; il prie avec tant d'ardeur qu'il paraît quelquefois prêt à tomber en faiblesse. (Ce trait est caractéristique.)

« Arrivé à Wurtzbourg dans les premiets jours de 1821, il alla s'établir chez M. Deppish, curé de Hang. Pendant son séjour, il vit la princesse de Schwartzemberg qui depuis un an était venue faire usage de la machine du docteur Haine, pour redresser ses membres

contrefaits par la maladie. Depuis huit ans, elle ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout. Ses jambes étaient serrées l'une sur l'autre. Elle avait épuisé inutilement l'art des médecins les plus habiles de Paris, de Vienne et d'ailleurs. Je suis témoin que le 18 et le 19 juin, il fallait encore la mettre à table et l'en ôter.

« Le prince de Hohenlohe, dans une visite qu'il lui fit le 20, lui dit : « Je crois que je pourrais vous procurer du soulagement si vous aviez une foi vive et une confiance inébranlable en Dieu. Je suis sûr qu'au nom de Jésus, vous pourriez guérir. » A cette visite, le prince était accompagné d'un paysan estimable, nommé Martin Michel d'Untervittighausin, dans la principauté de Bade. Ils se mirent tous deux à prier en faveur de la princesse qui joignit ses prières aux leurs. Quand la prière fut finie, le prince demanda à la malade si elle croyait fermement que Dieu pût la soulager ; et si elle promettait bien sincèrement, en cas que la santé lui fût rendue, de la consacrer tout entière à la gloire de Dieu, au service du prochain et à sa propre sanctification. Elle répondit : « Je le promets de tout mon cœur et suis fermement résolue à tenir ma promesse ». Alors le prince lui dit : « Eh bien ! levez-vous et marchez sans appui. » A ces mots, la princesse se leva, fit quelques tours dans la chambre, essaya de monter et descendre les escaliers, et fut enchantée du résultat de l'essai de ses forces.

« Cet heureux événement causa la plus agréable surprise à toutes les personnes de la maison, qui se trouvèrent saisies d'un tremblement religieux. Le dimanche, 24, la princesse se rendit à l'église de Hang, pour assister au sermon. Tous ceux qui la virent marcher ne pouvaient revenir de leur surprise. Depuis ce moment, elle conserve l'usage de ses jambes.(Nous avons tenu à rapporter un témoignage nouveau du même fait déjà cité.)

A *Suivre.* ANDRÉ PEZZANI.

Immortalité

Vers quel dogme inconnu se tournera mon cœur,
Pour trouver un remède à sa cruelle peine ?

Qui donc le mènera, tel un guide enchanteur,
Vers le coin du ciel bleu où la Pensée est reine,

Où du corps aboli, secouant la torpeur,
L'esprit seul, peut planer, dégagé de sa chaîne
Et possédant enfin la source du bonheur,
Sans regret se souvient de la souffrance humaine.

J'ai cherché bien longtemps, bien longtemps j'ai douté
Mais en mon âme enfin, une douce clarté
Monte, grandit sans cesse, apportant l'espérance.

A l'immense lueur de l'Immortalité
Le voile aux sombres plis à nos pieds est tombé
Et je connais ô Dieu, ta bonté, ta puissance !

DE BONAFI.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec regret la désincarnation de M. François Vincent, un spirite de la première heure, décédé à Vaux-sous-Aubigny, à l'âge de 74 ans, sans maladie, ni agonie. Il s'est éteint doucement, certain de retrouver dans l'au-delà cette éternelle patrie qui nous réserve à tous de si magnifiques spectacles. M. Vincent, dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier les brillantes qualités du cœur, était aimé par tous ceux qui l'approchaient. Il savait mettre en pratique la noble devise du Spiritisme : Hors la charité pas de salut. C'est pourquoi ses compatriotes ont, dans plusieurs discours prononcés sur sa tombe, rendu hommage à sa bienfaisance et à la rectitude de son Esprit. Mme Vincent a toujours partagé les convictions de son mari. Devant cette redoutable épreuve de la séparation, nous espérons que la foi profonde dont elle est animée lui donnera le courage nécessaire pour lutter contre son chagrin, auquel nous nous associons respectueusement. Puisse le sentiment de savoir son mari dégagé des tribulations terrestres adoucir l'amertume de la disparition de celui qu'elle a toujours si tendrement aimé.

ÉCHO D'ALGÉRIE

Nous apprenons que grâce à l'éloquence infatigable de notre ami

Léon Denis, le Spiritisme vient de remporter une grande victoire en Algérie. Le 27 décembre dernier, dans la salle des mariages de la mairie d'Alger, quatre cents Spirites ont voté par acclamation la fondation d'une fédération spirite algérienne.

Déjà un comité de dix-sept membres a été nommé. Le président est M. Foix, chef d'institution. La vice-présidence est décernée à Mme Cunin, et M. Lovéra remplira les fonctions de secrétaire. MM. Bourgeois, de Sétif, et M. le commandant Couty, font partie du comité. Nous croyons savoir que la présidence d'honneur est réservée à M. le général Noël, et ce choix nous paraît très heureux, car nos lecteurs ont pu voir dans notre Revue combien ce savant Spirite a étudié sérieusement la partie expérimentale de notre doctrine.

Le moment est venu où toutes les forces spirites ont le devoir de se grouper, afin de donner à la propagande un nouvel essor. Il existe beaucoup plus de Spirites que l'on ne le suppose dans le public, mais la plupart des adeptes vivent isolés et se confinent dans des cercles particuliers. Il faut maintenant que nous fassions preuve d'initiative et qu'en unissant nos forces nous formions un faisceau compact, qui montrera à nos adversaires la grande force morale que nous représentons. Avec le xxe siècle s'ouvre l'ère des réalisations pratiques, des efforts persévérants. Nous félicitons nos amis d'Algérie de l'avoir compris et nous remercions notre grand orateur Léon Denis d'avoir été le promoteur de cette œuvre qui peut être si féconde dans l'avenir.

N. d. l. R.

MONSIEUR LÉON DENIS A ALGER

Le séjour que Monsieur Léon Denis vient de faire dans notre jeune capitale coloniale, a pris les proportions d'un grand événement littéraire.

Son arrivée fut annoncée d'avance, avec force éloges, par tous les journaux, et il fut accueilli, à peine débarqué, par un comité de réception, ayant à sa tête Monsieur le général Noël, ancien commandant de l'artillerie en Algérie.

La Municipalité mérite d'être hautement louée pour sa généreuse initiative : elle mit à la disposition du comité sa belle salle des mariages, (précédée d'un hall couvert) pour autant de conférences que l'éminent

conférencier voudrait bien consacrer aux Algérois. Six jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la ville, furent nommés commissaires et organisèrent merveilleusement les deux superbes conférences qui ont eu, parmi nous, un si grand retentissement.

Chacun d'eux portait sur l'épaule un nœud bleu ciel, couleur favorite de Monsieur Léon Denis.

Leur tâche ne fut pas une sinécure, car salle et hall furent littéralement pris d'assaut, par une foule élégante et choisie, avide d'entendre la parole du Maître.

Un discours d'ouverture, d'un style châtié, et d'une grande élévation d'esprit, fut prononcé par Monsieur le général Noël.

Puis Monsieur Harold Tarry, Inspecteur des Finances en retraite, et ancien secrétaire général du Petit Athénée, prit la parole pour rappeler que, sous sa présidence, eut lieu en janvier dernier, au Petit Athénée, une conférence sur le moderne spiritualisme, faite par Madame la générale Noël qui, la première, à Alger, dit-il, eut le courage de tirer l'épée pour la bonne cause. Elle prépara, ainsi, les voies au savant écrivain, à l'illustre orateur que l'on allait avoir le plaisir d'entendre.

Dans son premier discours : « Le *Spiritisme devant la science et devant la raison* », Monsieur Léon Denis, ainsi que le titre même nous le fait pressentir, s'occupa surtout de prouver, scientifiquement, que la communication est possible entre le monde visible et le monde invisible ; que ceux que nous avons perdus vivent encore, et peuvent se manifester à nous, enfin que leur identité peut être prouvée.

Pour bien faire comprendre à son auditoire le chemin que la science a suivi, pour en arriver à ce magnifique résultat, Monsieur Léon Denis expliqua en termes nets, clairs, précis, ce qu'est le périsprit, le double astral que chacun de nous porte en soi-même, et qui peut s'extérioriser, sortir de nous, agir à distance.

Il multiplia les exemples, citant les noms les plus illustres, faisant, pour ainsi dire, toucher du doigt, les expériences d'hommes tels que Crookes (l'égal, tout au moins, de notre Pasteur) qui, tous, partis de l'incrédulité, du matérialisme le plus absolu, ont conclu à la vérité de ce que la France a si longtemps ridiculisé sous le nom de *Spiritisme*.

Dans la seconde conférence : *Problème de la Destinée*, Monsieur Léon Denis attaqua le côté philosophique de la doctrine nouvelle, et considéra le spiritualisme comme une religion qui a ses lois et ses devoirs. Il fit un splendide tableau des destinées humaines, et de la pluralité des existences envisagées sous cette lumière éclatante qui nous est répandue à flots par le *Moderne spiritualisme* : destinées, qui nous ont été révélées par tant de médiums divers, lesquels, sans s'être consultés, sans avoir jamais même connu l'importance de leur rôle, se sont levés, sur tous les points du globe, pour porter témoignage aux mêmes vérités.

Monsieur Léon Denis n'oublia pas de rappeler que l'homme, de tous

temps, a connu ces enivrantes certitudes. L'Inde les écrivit dans ses *Védas* : l'Egypte les déroula sur les murs de ses *hypogées* et de ses syringes ; les Druides les enseignèrent au fond de leurs forêts en dressant leurs mystérieux dolmens...

Et alors subitement un fait inouï se passa.

L'orateur sembla grandir, sa figure se transforma, s'éclaira, ses yeux jetèrent des flammes, sa voix résonna comme une trompette d'airain, et la salle tout entière sentit passer sur elle comme le souffle d'un esprit, quand, dans une envolée splendide, le conférencier en appela de Rome (qui si longtemps avait entravé nos traditions nationales) à notre véritable génie, au génie de la Gaule !... Car, dit-il en terminant, les Français sont des Celtes, et si nous avons pu nous laisser distraire par le courant latin, il est temps de revenir à nos anciennes destinées, et de nous souvenir que nous sommes les fils de ces Celtes, que Rome a pu soumettre, mais jamais subjuguer, puis qu'après tant de siècles, les croyances nationales revivent enfin parmi nous sous la forme du Moderne spiritualisme.

Nous renonçons à décrire l'effet de ces deux discours sur ceux qui ont eu le bonheur de les entendre. Le lendemain, du reste, les principaux journaux d'Alger, *La Revue algérienne, la Vigie, les Nouvelles, la Dépêche algérienne* ont, tous, fait un compte-rendu des plus élogieux de ces deux conférences, en rendant hommage au talent, à l'éloquence et au dévouement de l'orateur qui, véritable apôtre, s'est consacré, tout entier, à la vulgarisation de ces belles et consolantes vérités.

Il reste donc certain qu'à Alger, Monsieur Léon Denis a été assez heureux pour donner une impulsion irrésistible à ce qui, trop longtemps, avait été considéré, soit comme un enfantillage, soit comme une supercherie.

Le *Moderne Spiritualisme* a trouvé sa voie et est sorti de l'enfance.

Cependant, les adhérents ne manquaient pas dans notre belle colonie ; mais ils étaient fort peu Celtes, et très Latins, ces adhérents là ! ils craignaient le qu'en dira-t-on ! ils se cachaient ! ils avaient peur ! Sait-on qu'un de nos Gouverneurs a suivi, fort longtemps, et très régulièrement, les séances d'un médium (Madame K.,) dont il a été question dans cette revue même ? Mais il y allait le manteau sur le nez, comme un conspirateur ; et, pour rien au monde, il n'aurait voulu que, dans son palais de Mustapha, l'on se soit douté de la chose. Maintenant, les temps sont changés, on se réunit, on se regarde, on se compte. Monsieur Léon Denis a même créé une Fédération Spirite où il a réuni un certain nombre de groupes d'Alger. Seulement le High-life, tout entier, s'est abstenu, sans que cependant il faille y voir un manque de zèle ou de dévouement.

Si M. Léon Denis avait pu rester quelques jours de plus, le plus bel hôtel particulier de la ville allait offrir ses salons pour y faire un discours devant des personnes distinguées qui arrivaient des villes de l'Intérieur,

tout exprès pour l'entendre. Malheureusement les siens le rappelaient au plaisant pays de France.

Il est parti, emportant avec lui un tribut d'admiration. tel qu'il faudrait n'avoir pas le cœur humain, pour n'en être pas touché ; et M. Léon Denis est profondément humain ! C'est un apôtre caché sous un charmeur !..... c'est un pêcheur d'âmes, qui entend, à merveille, sa vocation !... Il a jeté ses filets dans nos eaux de saphir, vous le verrez...., il les ramenera chargés et surchargés ; et, parmi nous, son voyage à Alger s'appellera désormais *La pêche miraculeuse.*

OUARDA.

P,-S. — Un voyant qui se trouvait dans la salle, nous a assuré avoir vu une foule d'esprits entourer la table où se trouvaient réunis le conférencier et le comité ; de plus, le double de M.Léon Denis se serait extériorisé et serait allé se placer derrière le Président. Nous tenons le nom de ce voyant à la disposition de ceux qui désireraient le connaître.

Ouvrages Nouveaux

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION HUMAINE

par

Le Dr Pascal. *Editeur, 10 rue Saint-Lazare.* Prix 3 fr.50.

Nous avons reproduit, dans notre dernier numéro, la note de l'éditeur concernant cet ouvrage. Nous voulons aujourd'hui, sinon analyser ce livre, ce qui demanderait plus d'espace que celui dont nous pouvons disposer,mais faire quelques réflexions sur la théosophie et ses méthodes, en ce qui concerne l'évolution humaine.

La loi de la réincarnation a été enseignée très nettement par Allan Kardec, au milieu du siècle dernier, et le grand initiateur spirite en a démontré la nécessité avec une vigueur et une puissance de logique qui n'ont jamais eté dépassées. Nous ne croyons pas exagérer en disant que si des milliers de personnes croient aujourd'hui aux vies successives, c'est grâce aux ouvrages spirites qui ont vulgarisé cette connaissance, et il s'écoulera encore bien des années avant que les théosophes arrivent aux mêmes résultats, si jamais ils y parviennent, ce que nous souhaiterions de grand cœur. M. le Dr Pascal ne croit pas utile de signaler une seule fois ce puissant précurseur, et cependant les arguments philosophiques que fait valoir l'auteur de l'évolution humaine, ne diffèrent en rien de ceux que les spirites emploient depuis si longtemps pour soutenir la même thèse. De même. au point de vue historique, on ne trouve qu'une brève et sèche mention du travail d'André Pezzani sur *La pluralité des existences de l'âme,* qui est un véritable monument d'érudition.

Ces omissions sont symptomatiques; elles dénotent une curieuse partialité que l'on ne se serait pas attendu à rencontrer chez un écrivain spiritualiste

En revanche, la théorie des vies successives est exposée avec un grand luxe d'hypothèses et d'affirmations invérifiables qui la compliquent sans nécessité, et la rendent difficilement compréhensible pour le grand public. La théosophie, formulée en corps de doctrine par M. Blawatzky, a la prétention de représenter le summum des connaissances humaines, mais pas plus que le christianisme ou les autres religions qui affirment également posséder la vérité absolue, elle n'est à même de fournir une démonstration inattaquable de ses théories. De même que le catéchisme enseigne que nous devons croire sans raisonner, les théosophes, lorsqu'on leur demande de s'expliquer sur certains points obscurs, se réfugient derrière la parole des Maitres, de « ceux qui savent » et déclarent ne pas vouloir discuter avec ceux qui ne sont pas initiés. C'est une mentalité particulière qui peut convenir peut-être à des cerveaux d'Hindous, mais qui a peu de chances de s'acclimater en France, pays de discussion et de libre-examen.

La science n'est pas ténébreuse. C'est au grand jour qu'elle expérimente et elle convie à l'étude tous ceux qui veulent connaître la nature, sans leur demander autre chose que de croire à ce qui leur est rigoureusement démontré. Le spiritisme fait de même. Tous les phénomènes sur lesquels il repose ont été contrôlés des milliers de fois dans tous les pays du monde, c'est pourquoi il possède une puissance prodigieuse de conviction, puisque depuis cinquante ans à peine qu'il est né, il a conquis des millions d'adeptes dans le monde entier. Fidèle à la méthode que lui a tracée Allan Kardec, il ne veut rien affirmer qui ne puisse être vérifié expérimentalement et ce n'est pas une des moindres surprises du monde savant officiel que de voir l'âme, que l'on croyait une entité intangible, être justiciable de la photographie. Les spirites ont constaté si souvent la survivance du corps spirituel, du périsprit, conservant dans l'espace toutes ses virtualités organiques et plastiques, qu'ils ne peuvent admettre les théories théosophiques sur les diverses enveloppes de l'âme, qui se dissoudraient après la mort. Ce luxe de véhicules fluidiques leur semble tout à fait superflu et ils ne voient dans cette multiplicité qu'une hypothèse invérifiable et d'ailleurs tout à fait inutile à la compréhension de la vie dans l'au-delà Pour s'expliquer les différences qui existent entre l'individualité (conscience totale) et la personnalité (conscience pendant la vie), il suffit d'observer ce qui se passe pendant le somnambulisme. Lorsque l'esprit est moins enfoncé dans la matière, son périsprit prend un mouvement vibratoire plus rapide. Les idées latentes se réveillent, le souvenir renaît et se maintient aussi longtemps que dure cet état. Revenu à l'état normal, l'être a oublié de nouveau tout le passé. A-t-il donc changé de corps fluidique pendant que ces phénomènes se produisaient ? Evidemment non,

ce qui a varié, c'est simplement l'état vibratoire du périsprit Lorsque l'âme est dégagée entièrement du corps, suivant son degré d'élévation, elle recouvre plus ou moins la mémoire de ses vies antérieures ; mais ici encore, elle ne se dépouille pas de son enveloppe fluidique : un simple changement du tonus vibratoire de son enveloppe lui permet de se mettre à l'unisson du nouveau milieu qu'elle habite, et dès lors elle peut en recevoir des sensations et réagir sur lui. Cette théorie plus simple est justifiée par la conservation du périsprit, dont les moulages nous font connaître l'absolue réalité. Dès lors, pourquoi vouloir nous embarrasser d'un corps *mental*, d'un corps *causal*, d'un corps *atmique*, d'un corps *Bouddhique* etc.

La théosophie, en soutenant avec le spiritisme la grande idée de l'évolution, est dans le vrai ; mais en voulant être originale, en cherchant à faire croire qu'elle est plus savante, qu'elle a été plus au fond de chaque question, elle n'a réussi qu'à obscurcir des notions déjà compliquées et à éloigner les esprits sérieux avides de démonstrations positives. En somme, nous ne voyons dans l'ouvrage de M. le docteur Pascal que quelques points qui sont inattaquables, ce sont précisément ceux qu'il a empruntés au spiritisme. Pour le reste, nous dirons avec le Dr Gyel (1) :

Faut-il discuter, maintenant, l'opposition faite au spiritisme par certaines doctrines qui présentent avec lui des rapprochements évidents, mais qui s'en éloignent par des idées surnaturelles, ou du moins dépourvues de toute base expérimentale. Je ne le crois pas utile.

Théories occultistes, doctrines de Swédenborg, théosophie, etc., me semblent constituer une sorte de transition entre le caractère religieux de l'ancien spiritualisme et le caractère scientifique que revêtira désormais l'étude de l'âme.

Il est à craindre d'ailleurs que l'esprit humain ne mette longtemps à se débarrasser de son imprégnation mystique, et à remplacer définitivement les croyances surnaturelles par la foi raisonnée. Chose curieuse, *la simplicité et la clarté de la doctrine Spirite sont un obstacle à la pénétration de certaines intelligences.*

La pensée humaine, habituée depuis des siècles aux dogmes mystérieux et aux transcendantales obscurités des systèmes métaphysiques, a de la peine à concevoir la possibilité d'une solution claire et rationnelle du grand problème de notre destinée. Après avoir si longtemps sommeillé au balbutiement du *credo quia absurdum*, l'humanité, à son éveil, hésite et murmure instinctivement :

Non credo quia non absurdum.

---

(1) Essai de Revue générale et d'interprétation synthétique du spiritisme, p. 62.

Revue de la presse
ALLEMANDE

Ue bersinnliche Welt

Le numéro d'août-septembre nous apporte le compte-rendu d'une séance générale réunissant les spiritualistes de toutes les écoles ; une sorte de petit congrès.

Cette réunion qui a eu lieu le 22 juin dernier à Berlin, était publique,et si nous en croyons les rapports sténographiques,on y a tenu des discours fort intéressants et fort divergents d'opinion.

Le professeur Obertimpfler ayant traité « de l'importance du spiritisme au point de vue de la science », le pasteur Stôcker réfuta véhémentement les points principaux de cette dissertation.

Le pasteur Stôcker trouve « que le spiritisme a beaucoup trop d'assu rance dans ses affirmations », il découvre avec surprise les appréciations différentes, que certains *leaders* du spiritisme donnent de quelques-uns des faits, et il ne voit pas bien ce que des théories — au sujet desquelles s'élèvent souvent des appréciations contradictoires — peuvent avoir de scientifique ; enfin, il considère les médiums comme des malades,il en appelle au témoignage du Dr Egbert Müller de Berlin, qui s'est occupé de ces phénomènes ; et, pour conclure, il reproche aux spirites de s'éloigner complètement de la religion.

— On lui répond que l'amour et la charité,véritable base de la religion chrétienne, sont aussi la base des enseignements inspirés par la croyance en une autre vie ; — que les spirites ne sont pas des détraqués, et les médiums des malades. Qui donc ressemble plus à l'homme bien équilibré, s'écrie M. Obertimpfler, « celui qui a sa manière de voir personnelle, ou celui qui suit aveuglément le troupeau ! Qu'est-ce qui est plus parfait de l'œuvre d'art ou de la contrefaçon ? Non, les médiums ne sont pas des êtres maladifs ; ils sont à nos yeux,supérieurs à nous, car ils pénètrent les choses qui demeurent fermées pour nous.

Sans doute on rencontre dans le spiritisme, comme dans la religion, des gens qui essaient de détourner à leur profit personnel ce qu'il y a de plus élevé, de plus pur dans la croyance : mais, objecte l'orateur, « il serait insensé, de notre part, d'attaquer la religion, parce qu'on y voit se produire des abus ;... on dit encore que nous tolérons dans notre propre camp des écrits qui nuisent à la cause. Nous n'y pouvons absolument rien, et notre honoré contradicteur lui-même, voit bien qu'il ne peut, de son côté, empêcher la publication d'œuvres immorales .. »

Dans ce discours sur « l'importance du spiritisme au point de vue scientifique », lequel discours provoqua les objections du pasteur, M. Obertimpfler expose qu'il y a dans cette croyance « qui s'est mani-

festée dans tous les temps et chez tous les peuples », deux parties bien distinctes :

« Compris dans son acception la plus large, dit il, le spiritisme est l'étude des forces qui produisent les phénomènes, les faits, dont nous ne pouvons saisir la cause par le moyen ordinaire des sens. Nous désignons cette forme du spiritisme par le mot occultisme (1). Un second aspect du spiritisme est la croyance à la possibilité de communication spirituelle avec les personnalités qui ont quitté cette terre. La première forme est, peut-on dire, la forme objective, elle s'occupe de faits qui sont indéniables, et qui ne peuvent plus être repoussés par tout chercheur consciencieux ; son programme est de pénétrer jusqu'à l'origine de ces faits, d'apprendre à reconnaître les forces qui les produisent, et d'en tirer les conclusions qui peuvent surgir pour la science des points particuliers qu'elle étudie. — La seconde forme du spiritisme est nécessairement personnelle, subjective... »

L'orateur pense que le sentiment intime, la certitude subjective de la communication avec les disparus est, par son caractère même, inattaquable. « Qui donc oserait, dit il, détruire d'un seul mot cette conviction personnelle, parce qu'il ne lui est pas donné d'avoir lui-même cette conviction !... »

Examinant les points de l'horizon moral et intellectuel, d'où viennent les oppositions à la doctrine spirite, l'opérateur croit voir tout d'abord en la théologie l'un des ennemis irréductibles de cette croyance.

« Elle regarde l'occultisme comme un danger pour l'existence de la religion.

Je dois exposer ici rapidement que c'est là une erreur profonde et une erreur lourde de conséquences. Car tout au contraire, le spiritisme est destiné à éclairer des faits sur lesquels chaque religion est basée, et si nous disons que le spiritisme joue un rôle à l'aurore de toute religion, cela est encore plus vrai pour le christianisme que pour toute autre ».

Les autres ennemis, les adversaires redoutables, ce sont les matérialistes qui ne nous offrent aucune solution de l'énigme de l'existence, mais tout simplement la croyance en la seule matière... »

Que nous a donc donné le spiritisme ? demande l'orateur en terminant.

« Il a de nouveau ouvert devant nous un monde connu autrefois, et qui, dans ces derniers temps, a été exploré dans tous ses aspects, tandis que l'on s'efforce de le refouler habilement.

« Mais la science a été jusqu'ici opposée à ces recherches... » et l'orateur le regrette, tout en faisant observer que certains savants ont su se détacher

(1) Le mot *occultisme* est employé en Allemagne pour désigner toute étude de « l'invisible ». — Il n'a pas, par cela même, le caractère étroit qu'il revêt souvent chez nous.

d'elle, lorsque leur expérience n'était plus en rapport avec ces affirmations ; et il cite les déclarations de Flammarion touchant ces questions de l'âme et de son activité.

1° L'âme existe indépendamment du corps.

2° Elle possède des forces qui sont inconnues de la science.

3° Elle peut agir à distance et percevoir sans l'usage des sens.

Ces trois lignes sont, en effet, comme la synthèse des théories qui sont à la base du spiritisme.

THÉCLA.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light 27 Octobre

Expériences de M. Roland Shaw.

Récit (fragment) fait à l'association spiritualiste de Londres, le 19 Octobre.

Il raconte qu'étant allé à Boston pour affaires, il résolut d'assister à des séances de matérialisation dont un de ses amis lui avait parlé ; il s'y rendit avec deux dames et un ami. En arrivant, ils trouvèrent une réunion d'une vingtaine de personnes. On proposa à M. Shaw et à ses compagnons d'examiner le cabinet et la salle. Rien de suspect ne fut découvert : la pièce était assez éclairée pour que les assistants pussent se voir. On commença par jouer d'un instrument et chanter, pendant que le médium, une femme, se retirait dans le cabinet, dont les rideaux furent tirés ; peu de minutes s'écoulèrent et un esprit féminin, très différent du médium, se montra, plusieurs assistants le reconnurent ; cette apparition fut suivie par d'autres, jusqu'à deux ou trois à la fois, d'âge, de taille et de sexes différents, la plupart étant reconnues par les personnes présentes. Enfin, un jeune homme pâle, mince, d'environ 6 pieds de taille, se montra, revêtu d'une chemise de coton blanc et d'un pantalon bleu militaire ; il s'adressait à M. Shaw à qui le directeur de la séance demanda de s'approcher, disant que cet esprit ne s'était jamais manifesté auparavant, mais qu'il indiquait venir pour lui. M. Shaw s'avança, et quand il fut tout près du jeune homme, il reconnut de suite son frère aîné, mort pendant la guerre civile aux Etats-Unis en 1861, c'est-à-dire vingt ans auparavant, dans le costume avec lequel il se présentait. M. Shaw, refusant de se rendre à l'évidence, lui dit : Je ne vous connais pas. L'expression de son visage changea aussitôt, le désappointement était visible sur ses traits ; il étendit la main, la posa sur l'épaule de M. Shaw, avança la tête près de son oreille, essayant de parler, il murmura : « Solon » qui était le

nom de ce jeune homme. La surprise de M. Shaw était extrême, car ses amis présents ignoraient l'existence de ce frère, et les autres personnes de l'assistance ne le connaissaient aucunement. M. Shaw s'écria : Etes-vous réellement mon frère Solon ? L'esprit sourit et lui donna avec sa main droite trois coups sur l'épaule qui le traversèrent comme des chocs électriques, et ce corps qui semblait absolument matériel *s'écroula* comme un château de cartes, à travers le parquet, ne laissant aucune trace.

Quand M. Shaw fut revenu à sa place, ses amis lui parlèrent de la forte ressemblance qu'ils avaient remarquée entre son visage et celui de l'apparition.

Son ami lui dit à l'oreille : Si tout cela est réel, et non une fraude, je voudrais bien voir ma fille qui est morte au temps de la guerre civile. Plusieurs esprits se montrèrent, il en vint un portant le costume d'officier de l'armée des Etats-Unis, il semblait n'avoir qu'une jambe. Il indiquait avec sa main le voisin de M. Shaw qui fut engagé à s'approcher, et pendant cinq minutes causa avec l'esprit qui se retira derrière les rideaux.

Quand ce monsieur reprit sa place il dit à M. Shaw : Cet officier était le fiancé de ma fille ; il a été blessé et on a dû lui faire l'amputation d'une jambe à l'hôpital Saint-Louis. Ma fille le soignait et le gardait, mais on ne put le sauver ; il succomba, et deux mois après ma pauvre fille mourait de chagrin ».

A ce moment, une fillette de 14 ans vêtue de blanc sortit du rideau ; elle traversa la moitié de la salle, dans la direction d'une des deux dames venues avec M. Shaw ; cette dame était si émue en reconnaissant sa sœur que son voisin dut l'aider à se lever et à aller vers l'apparition qui l'embrassa tendrement, toutes deux causèrent pendant quelques minutes.

M. Shaw fait observer que toutes ces matérialisations étaient vues par plus de vingt personnes présentes. Il exprima tout bas à son voisin le désir de revoir son frère, et aussitôt l'esprit Solon sortit des rideaux et vint jusqu'à moitié chemin dans la direction de M. Shaw qui s'entretint avec lui d'incidents de famille dont il ne se rappelait plus et qui étaient certainement ignorés du médium et de l'assistance : ces témoignages forment pour M. Shaw la preuve d'identité la plus concluante. Peu après, son ami fut appelé pour venir au-devant d'une jeune fille qui se jeta à son cou, l'entourant de ses bras et lui parla quelques minutes. Il revint à sa place en pleurant et dit à l'auteur du récit que c'était sa fille, la fiancée de l'officier qui s'était manifestée au commencement de la soirée. D'autres esprits se matérialisèrent ensuite, inconnus de M. Shaw, mais il fut appelé près du rideau pour prendre une main tendue à travers l'étoffe, là où il n'y avait pas d'ouverture ; en même temps le nom de Sarah Burton (une amie décédée) était donné par une voix dans le cabinet : cette main tira les rideaux pour laisser voir le médium inerte sur sa chaise ; puis la main de ce bras ne tenant pas à un corps visible agita les draperies, fit un nœud au mouchoir de M. Shaw, sonna une petite cloche, etc., la voix directe se faisant entendre en même temps.

De retour à New-York, M. Shaw assista à plusieurs séances de matérialisation d'un médium bien connu, et il put causer avec son frère Solon pendant dix à quinze minutes ; à la dernière séance qui précéda son voyage à Londres au printemps de 1883, cet esprit. matérialisé comme s'il était vivant, parla à son frère et lui recommanda de ne pas s'embarquer avant d'aller voir leur mère qui habitait l'Etat de Vermont, ajoutant : « Ne soyez pas étonné s'il y a bientôt une mort dans notre famille ». Qui mourra, demanda M. Shaw. L'esprit hésita, puis dit : « Notre père devient bien vieux, mais ne manquez pas de voir notre mère avant de partir en Europe. Dites-lui que vous m'avez vu et que je l'aime ». Ensuite, l'esprit de B. Franklin se matérialisa et donna à M. Shaw des conseils au sujet des inventions électriques dont ce monsieur s'occupait, et dit : « Il y a ici une personne que je veux vous faire connaître », il appela le professeur Elisha Gray de Chicago, qui était dans l'assistance, et lui présenta M. Shaw qui, deux semaines plus tard réussit à converser avec un habitant de Chicago en employant un téléphone construit d'après son invention, aidé par le professeur Gray.

Des affaires l'obligèrent à partir pour Londres plus tôt qu'il ne pensait, et avant d'avoir pu voir sa mère. Arrivé à Londres, il demanda une séance à un médium à incarnation qui ne le connaissait aucunement. Elle fut très vite intransée, leva ses deux mains et s'écria : « Votre mère est morte ! » Je ne pense pas, répondit M. Shaw, elle se portait bien il y a trois semaines. L'intelligence se communiquant fit une pause et reprit : « Les événements passés, ou qui sont actuels, ou sur le point d'arriver, semblent quelquefois se mêler, nous n'avons pas la notion du temps, et il est difficile de déterminer ce qui est arrivé ou ce qui arrivera. Je vois maintenant que votre mère n'est pas morte, et a une apparence de bonne santé, mais mourra d'ici trois mois, subitement, elle ne sera pas malade plus de vingt-quatre heures : c'est le cœur qui est atteint ; elle se fatigue aisément et est obligée de se coucher dans la journée pour prendre du repos ». C'était tellement contraire aux habitudes de Mme Shaw que son fils ne crut pas ce que disait le médium. Il écrivit à sa mère quelques jours après, lui demandant des détails particuliers sur sa santé ; elle lui répondit qu'elle allait très bien, n'ayant pas eu un jour de maladie depuis trois ou quatre ans, mais que parfois elle se sentait vieillir, puisqu'elle se fatiguait aisément en s'occupant de sa maison, et que souvent elle devait se coucher et se reposer pendant une heure ou plus dans la journée. Cette réponse inquiéta M. Shaw, qui au bout de deux mois se réveilla un dimanche matin, en proie à une agitation nerveuse insurmontable, il pensait constamment à sa mère avec un état d'appréhension aigu et fatigant, il ne pouvait rien faire ; dans l'après-midi, il se calma assez pour lui écrire une lettre affectueuse dans laquelle il mit quelques fleurs d'aubépine qu'elle lui avait demandées. Le lendemain, il reçut un télégramme lui annonçant que sa mère était morte ce dimanche dans l'après-midi. Une

lettre lui expliqua qu'elle était tombée malade le samedi, le médecin avait recommandé une grande attention, car elle était menacée de névralgie du cœur : elle se remit de la première attaque et se leva le lendemain matin, mais mourut subitement à deux heures de l'après-midi, le dimanche.

M. Shaw dit qu'il engagea un médium ignorant du spiritisme et réfractaire à cette hypothèse ; chaque jour, pendant quelques mois, ils eurent des séances d'une heure, recevant des messages par la table. Un jour, un esprit se donnant le nom de James Carey, le délateur irlandais, vint dire que l'on avait essayé de faire sauter le Post-Office de Londres, que la tentative avait échoué, et il demandait à M. Shaw des conseils afin de réussir une autre fois. Mais M. Shaw répondit : James Carey, dans le monde des esprits, vous pourriez faire mieux que d'assister nos méchants camarades terrestres dans leurs actions diaboliques ». Aussitôt il les quitta, mais le médium fut contrôlé et reprocha à M. Shaw d'avoir rebuté J. Carey, les guides étant désireux de donner une bonne preuve et de lui apprendre qu'une tentative de faire sauter le Post-Office avait échoué : les autorités tenaient le fait caché, mais un récit paraîtrait dans l'édition des journaux de cinq heures.

En sortant, M. Shaw parla de cet attentat à différentes personnes qui l'ignoraient. Il attendit impatiemment l'édition de cinq heures et à ce moment, les porteurs de journaux crièrent dans les rues : « Horrible attentat au Post-Office », dont il avait été prévenu trois heures avant l'annonce de ce fait par la presse.

M. Shaw dit avoir reçu d'excellents messages des Invisibles à propos d'affaires matérielles ; il en donne un exemple. Une entreprise considérable lui avait été confiée par Judge Thompson, de New-York. pour la construction d'un chemin de fer dans l'Illinois. M. Shaw avait engagé un ingénieur de Glasgow pour surveiller les travaux, il devait venir en Amérique à une époque fixée et M. Shaw devait lui verser une avance de 200 l. que Judge Thompson enverrait par télégramme, de New-York. L'époque désignée étant proche, M. Shaw télégraphiait à M. Thompson à plusieurs reprises, sans recevoir de réponse, et l'avoué de l'ingénieur écossais le prévenait que si les 200 l. n'étaient pas payées avant le vendredi suivant, le traité serait nul, et M. Shaw obligé de donner cette somme en dédommagement. Il était fort tourmenté et pensa à demander assistance aux esprits. Il prit son médium avec lui, lui avait soigneusement caché la situation et ce qu'il désirait savoir ; le médium fut contrôlé par un jeune nègre du sud de l'Amérique, qui lui dit de suite : « Massa Shaw, vous voulez savoir où est Judge Thompson ? » — Oui certes. — « Vos guides me disent qu'il n'est pas à New-York » — Demandez-leur où il se trouve. — Je vais essayer. — Le médium revint à son état normal pendant cinq minutes à peu près, ensuite fut contrôlé de nouveau et s'écria en riant joyeusement, et en se frottant les mains : « Oh ! Massa Shaw ! je l'ai trouvé ! Il est à Windsor, Hôtel, Desmoine, Jowa ! » Comme ce pays est à 1500 milles à l'ouest de New-York, et qu'il ignorait si Judge Thomp-

son avait l'habitude d'y aller, M. Shaw doutait un peu de cette assertion, sachant que les communications médianimiques ne sont pas toujours infaillibles. Le jeune nègre dit que ses guides lui apprenaient que Judge Thompson, appelé précipitamment à Desmoine, avait déposé, avant son départ, les 200 l. à Park Bank, New-York, chargeant deux de ses associés dans l'entreprise de télégraphier pour envoyer l'argent, ce qu'ils avaient négligé de faire ; mais si M. Shaw télégraphiait immédiatement à Desmoines, Judge Thompson avait le temps de donner ses instructions, par câble et M. Shaw pouvait conclure l'affaire avant l'expiration du terme fixé. Cette explication était si nette que M. Shaw n'hésita pas à risquer les 3 ou 4 livres nécessaires pour correspondre par câble en Amérique.

Le lendemain vendredi, il attendait anxieusement à la banque américaine de Charing-Cross, à 2 heures, lorsqu'un employé de la maison Brown, Shippley et Cie, Londres, entra et lui remit un chèque de 200 l. qui venait d'être expédié de New-York à son adresse.

La somme fut immédiatement envoyée à Glasgow, M. Shaw apprit ensuite que l'ingénieur était dans le cabinet de son avoué, regardant la pendule et disant : Dans cinq minutes, mon traité est résilié et M. Shaw me devra 200 livres de dommages-intérêts, lorsque le garçon de banque se présenta avec le chèque.

Un an an ou deux après, il fut invité à une séanee entre amis, cinq à six personnes : le médium à incarnation, une dame, décrivit à M. Shaw un esprit qui était près de lui et donnait son nom : Benjamin Franklin. M. Shaw demanda s'il pouvait se servir de ce médium pour correspondre avec lui ; la réponse fut négative, il fallait un cerveau scientifique, mais on lui disait d'aller 23, Palmerston buildings, Old Broad-Street, et de demander le nom et l'adresse du médium qu'employait M. Atkinson « depuis peu avec nous ». M. Shaw se rendit le lendemain à l'adresse indiquée ; il trouva un monsieur qui lui dit avoir pendant plusieurs mois aidé un inventeur nommé Atkinson, qu'il avait dépensé de fortes sommes pour des machines et expériences qui étaient sur le point de réussir, lorsque l'inventeur mourut subitement ; il ajouta qu'il n'avait jamais entendu M. Atkinson parler de médium. L'employé principal qui était présent dit qu'il savait que l'inventeur avait, tous les dimanches soir, des séances avec un médium dont il savait l'adresse. M. Shaw s'y rendit et trouva un médecin n'exerçant pas ; il s'était développé chez lui avec sa femme et son secrétaire ; il ne donnait jamais de séances publiques ou payantes, ni hors de chez lui. Ce médium invita M. Shaw pour un essai avec sa femme et son secrétaire. Il fut promptement contrôlé par une intelligence se donnant le nom de Sir Isaac Newton. Le résultat fut qu'une série de séances eut lieu pendant six mois, durant lesquelles M. Shaw reçut des instructions pour ses expériences électriques, et qu'il put les mettre à profit de la manière la plus satisfaisante, et avec succès.

Revue de la presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Luz y Union.

de Barcelone, M. Angel Aguarod fait précéder le compte-rendu du Congrès de Paris de 1900, par ces quelques paroles : A notre avis, le congrès de 1900 a inauguré une nouvelle étape dans la marche du spiritisme militant. Jusqu'ici, un grand nombre de spiritualistes redoutaient de voir se tourner contre les doctrines du Maître et provoquer dans notre sein de déplorables divisions, les savants qui, dans ces dernières années, ont poursuivi avec tant de zèle et un si profond scrupule l'examen des phénomènes dits spirites. Mais, grâce à Dieu, c'est précisément le contraire qui est arrivé. Les représentants de tous les pays ont pris part au Congrès et tous, unanimement, se sont plu à proclamer que, loin de modifier aucun élément essentiel de la doctrine d'Allan Kardec, toutes les études poursuivies depuis le début du spiritisme n'ont fait que la confirmer de tous points. »

Lumen

Pour M. Victor Melcior, dans *Lumen*, de Tarrasa, le Congrès de 1900 a eu surtout pour caractéristique de confirmer que, outre les phénomènes et communications dus réellement aux esprits désincarnés, il existe un très grand nombre de faits confondus autrefois avec les précédents, et que les études patientes de nos savants permettent désormais d'interpréter autrement Les observations et expériences poursuivies pendant ces dernières années ont montré que les vivants peuvent extérioriser une force psychique capable de produire les phénomènes matériels de bruits, mouvements d'objets divers etc. On a réuni ces faits sous le titre d'Animisme, laissant sous celui de spiritisme les phénomènes intellectuels que peut seule expliquer une intervention étrangère. M. Victor Melcior loue hautement la Commission du Congrès de s'être écartée de tout esprit sectaire et d'avoir permis la libre exposition de toutes les opinions. Il y a tout avantage pour le spiritisme à marcher résolument dans la voie scientifique et à soumettre tous les faits à une critique sévère. Allan Kardec n'a rien à perdre dans cette voie. Il reste toujours sinon le maître absolu, du moins un des maîtres éminents qui ont constitué et continuent à faire progresser la science.

On évitera ainsi les deux extrêmes également déplorables, scepticisme et crédulité aveugle.

La Revelacion

d'Alicante, regrettant que son délégué spécial ne lui ait pas encore transmis son rapport sur le Congrès, donne l'appréciation d'Angel Aguarod et consacre son numéro d'octobre à une étude sur le diable et le péché

originel, sur les expériences tendant à rendre visible la forme de la pensée, etc.

Constancia

de Buenos-Aires, reproduit une remarquable conférence de M. Pedro Serié sur la force psychique et la puissance de l'âme. Dans son numéro du 16 septembre, elle publie une correspondance que M. Felipe Senillosa, bien connu de nos lecteurs, lui adresse de Paris, sous le titre : les phénomènes spirites et l'Eglise catholique, elle montre que le clergé fait exactement aujourd'hui au spiritisme les mêmes reproches que les Scribes et les Pharisiens faisaient jadis à Jésus.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Nous donnons d'abord la suite de la Revue du mois d'Octobre dernier que l'abondance des matières ne nous avait pas permis d'insérer.

L'Echo de l'au-delà et d'ici-bas

sous le titre : *Une séance de fakirisme*, consacre son numéro d'octobre tout entier à l'examen des curieux exercices des Aïssouas, qui consistent, comme on le sait, à s'introduire des pointes dans diverses parties du corps, et même dans l'œil et dans le crâne, sans qu'ils paraissent ressentir de douleur. Ils se mettent debout, pieds nus sur un sabre excessivement tranchant sans en être incommodés ; ils mangent du verre, des serpents, une raquette de cactus. Dans l'article : *Pour l'union*, paru dans le n° du 15 octobre, l'auteur croit qu'il existe une hiérarchie des écoles. C'est à notre sens, une erreur. Magnétisme, spiritisme, occultisme ou théosophie ne sont que des aspects divers d'une seule et même vérité : la certitude de l'immortalité. On arrive à ce résultat par des voies différentes : les uns s'appuyant sur la tradition, l'analogie et l'intuition ; les autres procédant scientifiquement ; suivant le point de vue, auquel on se place on peut donner la prépondérance à l'une ou l'autre de ces méthodes. Pour nous, la certitude expérimentale est la première de toutes, elle évite de se perdre dans les systèmes qui ont jusqu'ici égaré l'humanité.

La Revue du Monde invisible

dans son nᵉ du 15 octobre étudie l'action à distance et la télépathie. M. Méric croit que les apparitions relatées par les savants ne sont pas dues à la force psychique extériorisée ni à un dédoublement de l'agent. Pour lui, tous ces phénomènes sont produits par l'action des anges ou des démons, suivant les cas. Que les esprits agissent parfois, c'est très possible, mais leur intervention doit être assez rare. Généralement, il existe une relation

de cause à effet. Parfois même, celui qui se fait voir, se souvient d'avoir été en esprit auprès de son parent ou de son ami. Dira-t on encore, dans ce cas, que c'est un ange qui lui a donné ce songe en même temps qu'il agissait télépathiquement sur le percipient? La transmission de pensée et le dédoublement expliquent presque tous les exemples, dès lors à quoi bon recourir à des interventions étrangères ? C'est pécher contre le principe de logique qui enseigne qu'on ne doit pas multiplier les causes sans nécessité.

Le Messager

du 15 octobre contient le récit d'un cas de pressentiment qui s'est réalisé à la lettre : celui de M. de Marivet qui fut guillotiné pendant la révolution et qui en avait eu le pressentiment très net. A lire aussi le récit de M. Stead, journaliste anglais de grand talent, qui affirme qu'une somnambule, Mme Mongruel, lui a dit, au moment où l'on croyait que les légations européennes étaient égorgées à Pékin, que les représentants des puissances n'étaient pas massacrés, comme on put le constater depuis. C'est un cas très authentique de clairvoyance. Le n° du 1er novembre cite un exemple de maison hantée à Grivegnie près Liège ; comme d'habitude, la police envoyée sur les lieux n'a rien découvert. Notre confrère annonce que son journal sera adressé gratuitement pendant trois mois à toute personne qui en fera la demande. Ecrire : Au journal : *Le Messager* à Liège.

La vie d'Outre-Tombe

signale aussi le grand succès du Congrès spirite et spiritualiste et reproduit en abrégé les appréciations de notre directeur sur le Congrès de psychologie. Nous lisons ensuite le compte-rendu d'une séance à Jumet-Gohyssart, centre spirite très important des environs de Charleroi. Nos frères de Belgique reçoivent toujours d'excellentes instructions morales et parfois des renseignements scientifiques d'une certaine importance. C'est dans ces milieux ouvriers que notre doctrine produit les plus salutaires effets, en donnant aux travailleurs la force de supporter leur rude existence.

Revue Scientifique

Dans sa très intéressante leçon d'ouverture du cours de chimie minérale à la faculté des sciences de l'Université de Paris, M. Alfred Ditte étudie «les métaux dans le ciel », c'est-à-dire les métaux contenus dans les météorites, le soleil, les étoiles, les nébuleuses, au moyen de l'analyse spectrale. Il termine sa très savante conférence par des vues théoriques que nous sommes heureux de reproduire, car elles confirment absolument celles exposées dans cette Revue sur l'unité de la matière, enseignée par les Esprits depuis un demi-siècle et que notre rédacteur en chef, Gabriel Delanne, exposait, il y a déjà dix-sept ans, dans son livre : *Le Spiritisme devant la Science*. p. 325. Voici ce passage intéressant.

« Le spectroscope nous a montré encore que plus la température d'un astre est haute, plus est petit le nombre des éléments dont les raies se manifestent dans son spectre, plus petit est aussi le poids atomique de

ces éléments, et il semble que le refroidissement, associé peut-être à l'action des forces que M. Lockyer regarde comme agissant dans les espaces célestes, amènent dans les astres qui les parcourent des transformations chimiques desquelles résultent des éléments à poids atomiques de plus en plus lourd.

« L'étude de la chimie du ciel, dans les limites où elle a pu être faite jusqu'ici, comme celle de la chimie de la Terre, nous conduit donc à reconnaître l'unité de composition de tous les mondes ; *toutes deux nous font concevoir comme vraisemblable l'hypothèse d'une matière unique*, formée peut-être par des condensations de la matière éthérée, telle qu'aucune de ses manifestations ne puisse être définie d'une manière absolue comme point de départ nécessaire de toutes les autres, et dont les *diverses apparences caractérisées chacune par un mode particulier de mouvement intérieur* ne seraient autre chose que les diverses substances, simples ou complexes qui composent l'univers.

Le Moniteur de l'Hygiène publique

reproduit une notice du Dr Ballet sur l'écriture « en miroir », c'est-à-dire que l'on ne peut lire qu'en la regardant dans une glace et qui s'observe assez fréquemment chez les médiums mécaniques. Le Dr Ballet ne s'occupe de la question qu'au point de vue psyco-physiologiste et il écrit :

Ce mode d'écriture, considéré chez les hémiplégiques comme pathologique par Buckward, puis par Erlenmeyer, serait, d'après Carl Vogt, l'écriture normale de la main gauche. Une enfant de huit ans, née gauchère, apprit seule, à l'âge de six ans, à écrire en regardant faire ses frères, spontanément de la main gauche, en miroir ; plus tard, sous l'influence de l'enseignement qu'elle reçut et des habitudes nouvelles qu'on lui inculqua, elle prit celle d'écrire en écriture droite, de la main droite d'abord, puis de la main gauche. Le cas de cette fillette concourt à démontrer ce qu'établissent beaucoup d'autres faits, que ce sont les gauchers qui sont capables d'écrire aisément et bien, en miroir....

M. P. Sollier, avec un cas analogue et des exemples expérimentaux sur les malades hypnotisés, a montré le rôle prépondérant des centres de la représentation visuelle sur les faits d'écriture en miroir.

La Tribune Psychique

continue l'exposé rapide des travaux du Congrès Spirite dans lequel nous voyons que lecture a été faite des mémoires de M. de Souza Couto, Général Fix, Firmin Nègre, princesse Karadja et les récits des expériences de MM. les docteurs Bayol, Bonnet, Baraduc, Dusart, Moutin et de M. Broussay, délégué de la Roumanie. Nous voyons aussi, que le 26 septembre, les pouvoirs de l'ancien comité de propagande ont été renouvelés, et comme ce comité est formé des membres du conseil d'administration de la Société française d'études des Phénomènes Psychiques, c'est cette société qui assume la tâche du comité de propagande. Suit un compte-

rendu du banquet qui a terminé les travaux du Congrès et qui a été fort brillant. A signaler dans le même numéro le remarquable discours de M. le pasteur Beversluis qui a fait sur l'assemblée une impression considérable, par sa franchise et la hauteur de ses vues.

La Revue Spirite

publie la suite des articles de son directeur sur la substance, la vie et l'amour. Il s'attache à démontrer que les animaux ont une âme et il prouve que cette croyance a été celle de l'Inde et de la Perse. Dans l'évolution si lente de l'âme, pour arriver à la conscience, il faut d'abord passer par l'automatisme. Ce n'est qu'avec l'assouplissement progressif de l'organisme fluidique que les facultés supérieures peuvent se montrer, et elles le font par gradations, en développant lentement le système nerveux psychique, qui n'acquiert tout son développement qu'en arrivant à l'humanité. Lire les très-intéressants comptes-rendus des expériences d'écriture directe rapportés par le révérend Stainton Mosès, traduits par M. le docteur Dusart On constatera que jamais phénomène ne fut mieux étudié et il suffirait, à lui seul, à démontrer les communications des Esprits, si nous n'en possédions pas, par ailleurs, d'innombrables preuves. Au sujet de la réincarnation, le professeur Moutonnier continue à exposer les arguments de ses adversaires et l'on est stupéfié en examinant la pauvreté, l'étroitesse d'esprit et, disons le mot, l'absurdité des raisons invoquées pour la combattre. Ce que la rédaction de la Revue fait d'ailleurs justement observer. *Les sept sphères spirituelles entre le soleil et la terre* nous paraissent des rêveries, pleines de bonnes intentions, mais ne correspondant à aucune réalité. Ces imaginations bizarres ressemblent par plus d'un point aux divagations des sujets somnambuliques, et nous ne pouvons guère y voir que des jeux de l'automatisme cérébral, analogues à ceux des rêves. *La Famille Hernalec* est un roman spirite très bien fait où le charme du style s'allie parfaitement à la hauteur des idées. Sous le titre : *Une frontière contestée*, nous lisons un commencement d'étude sur l'od et le périsprit qui nous paraît devoir être du plus haut intérêt. Nous en reparlerons plus longuement lorsque nous l'aurons lue en entier.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : *L'Observation*

CHAPITRE I. — COUP D'OEIL HISTORIQUE. — Nécessité d'une enveloppe de l'âme. — Les croyances anciennes. — L'Inde. — L'Egypte. — La Chine — La Perse. — La Grèce. — Les premiers chrétiens. — L'école Neo Platonicienne. — Les Poètes. — Ch. Bonnet.

CHAPITRE II. — ETUDE DE L'AME PAR LE MAGNÉTISME. — La voyante de Prévorst. — La correspondance de Billot et de Deleuze. — Les Esprits ont un corps, affirmations des somnambules. — Apports. — Les récits de Chardel. — Autres témoignages. — Les expériences de Cahagnet. — Une évocation. — Premières démonstrations positives.

CHAPITRE III. — TÉMOIGNAGES DES MÉDIUMS ET DES ESPRITS EN FAVEUR DE L'EXISTENCE DU PÉRISPRIT. — Dégagement de l'âme. — Vue spirituelle — Le Spiritisme donne une certitude absolue de l'existence des Esprits par la vision et la typtologie simultanées. — Expériences de MM. Rossi Pognoni et Docteur Moroni. - Une vision confirmée par le déplacement d'un objet matériel. — Le portrait de Virgile. — L'avare — L'enfant qui voit sa mère. — Typtologie et voyance. — Considérations sur les formes des Esprits.

CHAPITRE IV. — LE DÉDOUBLEMENT DE L'ÊTRE HUMAIN. — La société de Recherches psychiques. — Apparition spontanée. — Gœthe et son ami. — Apparitions multiples du même sujet. — Dédoublement involontaire, mais conscient. — Apparition tangible d'un étudiant. — Apparition tangible au moment d'un danger. — Un double matérialisé. — Apparition parlante. — Quelques remarques. — Le devin de Philadelphie. — Saint Alphonse de Liguori.

CHAPITRE V. — LE CORPS FLUIDIQUE APRÈS LA MORT. — Le périsprit décrit en 1805. — Impressions produites sur les animaux par les apparitions. — Apparition suivant la mort. — Apparition de l'esprit d'un Indien à 3000 lieues de distance. — Apparition à un enfant et à sa tante. — Apparition collective de trois Esprits. — Quelques réflexions.

Deuxième partie : *L'Expérience*

CHAPITRE I. — ETUDES EXPÉRIMENTALES SUR LE DÉGAGEMENT DE L'AME HUMAINE. — Le spiritisme est une science. — Dédoublement volontaire. — Vue à distance et apparition. — Photographies de doubles — Effets physiques produits par des Esprits de vivants. — Evocations de l'Esprit de personnes vivantes. — Esprits de vivants se manifestant par la médiumnité à incarnation. — Moulages donnés par des esprits de vivants — Comment peut se produire le phénomène.

CHAPITRE II. — LES RECHERCHES DE M. DE ROCHAS ET DU Dr LUYS. — Recherches expérimentales sur les propriétés du périsprit. — Les effluves. — Extériorisation de la sensibilité. — Hypothèse. — Photographie d'une extériorisation. — Répercussion sur le corps de l'action exercée sur le périsprit. — Action des médicaments à distance — Conséquences qui en résultent.

CHAPITRE III. — PHOTOGRAPHIES ET MOULAGES DE FORMES D'ESPRITS DÉSINCARNÉS. — La photographie des esprits. — Examen des critiques. — Moyen d'avoir des certitudes. — Photographies d'Esprits inconnus des assistants et identifiés plus tard avec des personnes ayant vécu sur la terre. — Esprits vus par des médiums et photographiés en même temps. — Empreintes et moulages de formes matérialisées. — Nouveaux documents sur l'histoire de Katie King. — Les expériences de Crookes. — Le cas de Mme Livermore. — Résumé et Conclusion.

Troisième partie : *Le Spiritisme et la Science*

CHAPITRE I. — ETUDE DU PÉRISPRIT. — De quoi est formé le périsprit ? — Obligation pour la science de se prononcer. — Principes généraux résumés d'après les œuvres d'Allan Kardec. — L'enseignement des Esprits. — Ce qu'il faut étudier.

CHAPITRE II. — LE TEMPS. — L'ESPACE. — LA MATIÈRE PRIMORDIALE. — Définition de l'espace faite par les Esprits. — Justification de cette théorie. — Le temps. — Confirmations astronomiques et géologiques — La matière. — L'état moléculaire. — Les familles chimiques. - L'isomérie. — Les recherches de Leckyer. — Il existe une matière primordiale de laquelle toutes les autres dérivent.

CHAPITRE III. — LE MONDE SPIRITUEL ET LES FLUIDES — Les forces. — Théorie mécanique de la chaleur. — Conservation de l'énergie. — L'énergie et les fluides. — Etats solides, liquides gazeux, radiants et ultra radiants ou fluidiques. — Loi de continuité des états physiques. — Tableau des rapports de la matière et de l'énergie. — Etude sur la pondérabilité.

CHAPITRE IV. — DISCUSSION SUR LES PHÉNOMÈNES DES MATÉRIALISATIONS. — On ne peut faire intervenir la fraude comme moyen général d'explication. — Photographie simultanée du médium et des matérialisations. — Hypothèse de l'hallucination collective. — Son impossibilité. — Photographies et moulages. — Les apparitions ne sont pas des dédoublements de médium. — Ce ne sont pas des transfigurations de son périsprit. — Ce ne sont pas des images conservées dans l'espace. — Ce ne sont pas des idées objectivées inconsciemment par le médium. — Discussion sur les formes diverses que l'Esprit peut revêtir. — La reproduction du type terrestre est une preuve d'identité. — Discussion sur le contenu intellectuel des messages. — Certitude de l'immortalité.

Quatrième partie : *Essai sur les créations fluidiques de la volonté*

HAPITRE I. — Qu'est-ce que la volonté ? Action de la volonté sur les corps. — Action de la volonté à distance. — Suggestion mentale. — Les hallucinations hypnotiques. — Action de volonté sur les fluides. — Conclusion. - Volume de 468 pages.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 8. — ANNEE 6e Prix du Numéro : 1 franc FÉVRIER 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

SOMMAIRE

REDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements : 7 fr par an en France — Étranger : 10 fr

Etudes sur la médiumnité

(*Suite*)

La suggestion mentale ou transmission de la pensée

Nous venons de constater, par ces faits, que M. Méric n'est pas fondé dans ses négations, et il nous paraît que lorsqu'il s'attaque aux problèmes qu'on englobe sous le nom générique de télépathie, il n'a pas l'inspiration plus heureuse. Enfermé dans son orthodoxie, il a les yeux couverts d'un triple bandeau formé par la foi aveugle, la théologie et l'intérêt de l'Église catholique, apostolique et romaine. Il sait très bien que toutes ces découvertes nouvelles portent un coup redoutable aux dogmes sur lesquels repose l'autorité morale du clergé. Si les âmes peuvent communiquer entre elles sur la terre, pourquoi cette transmission ne s'exercerait-elle pas entre les vivants et les morts ? Si le fait de la suggestion mentale à grande distance est une certitude, c'est la preuve que nos communications spirites avec l'au-delà ne sont pas irrationnelles, incompréhensibles, et que l'induction la mieux justifiée nous permet d'expliquer les rapports entre les hommes et les esprits, par les mêmes lois que celles qui régissent les relations télépathiques entre les êtres humains. Or, l'Église déclare que les âmes désincarnées ne peuvent pas se communiquer à nous ; elle risque donc, une fois de plus, de se trouver prise en flagrant délit d'erreur par l'observation scientifique.

D'autre part, il est certain que toute une catégorie de phénomènes d'apparitions démontrent irrécusablement l'existence du corps psychique, du périsprit, dont l'existence est niée par les théologiens. On voit donc que quelques-uns des principaux enseignements du spiritisme se trouvent chaque jour confirmés par l'étude impartiale, l'observation et l'expérience, et ce qui est grave, c'est que maintenant, c'est la science elle-même qui nous affirme la réalité de ces faits peu étudiés jusqu'alors. C'est pourquoi, depuis quelques années, nous avons vu se fonder des revues catholiques lesquelles, fidèles à la tradition, essayent de faire croire que les manifestations spirites sont produites par le diable. Il existe cependant une variante, ce n'est plus constamment le prince des ténèbres que l'on invoque pour expliquer les phénomènes de télépathie, ce sont aussi les

anges ! Ils ont pour mission « de nous défendre contre les tempêtes et les orages, de nous accompagner en voyage, de bénir nos demeures et d'y demeurer avec nous ». « Leur rôle actif et pressant, tutélaire et affectueux », s'accuse par des pressentiments, des intuitions, des prévisions, par les apparitions de mourants, et en général dans tous les phénomènes télépathiques sérieux. Ce sont eux qui nous procurent les visions, et non pas l'âme humaine agissant à distance. En un mot, il faut substituer à une explication naturelle, logique, expérimentalement démontrée, l'intervention d'êtres surnaturels qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des théologiens.

La discussion de cette hypothèse nous paraît inutile parce qu'elle pèche contre un principe de logique qui enseigne que l'on ne doit pas multiplier les causes sans nécessité. Si nous trouvons dans l'homme l'origine et le *modus operandi* des phénomènes de la télépathie, il est superflu d'invoquer une autre raison. Ce qu'il nous faut démontrer, et non pas par la dialectique ou par des raisonnements philosophiques, mais expérimentalement, c'est que la pensée humaine est capable de s'extérioriser et de provoquer chez un autre individu des faits psychologiques bien déterminés. Si cette preuve est faite, il arrivera pour la télépathie, ce qui a eu lieu pour le magnétisme : les partisans du surnaturel seront obligés de battre en retraite et de chercher d'autres arguments plus sérieux pour nous combattre. On nous permettra d'attacher un peu plus d'importance à ce que disent et pensent des hommes qui ont passé leur vie à étudier ces phénomènes, qu'aux dénégations intéressées et dépourvues d'autorité scientifique des prêtres de toutes les religions. Puisque M. Méric m'a rappelé une recommandation de mon ami Camille Flammarion, je lui signale de mon côté cette réflexion de l'illustre astronome qu'il fera bien de méditer : « La foi religieuse dit à la raison : « Ma petite amie, tu n'as qu'une lanterne pour te conduire : souffle dessus et laisse-toi mener par moi ». Ce n'est pas mon avis. Nous n'avons qu'une lanterne, et même une assez mauvaise ; mais l'éteindre serait le comble de l'aveuglement ». Etablissons solidement l'existence des faits, et ensuite nous aurons le droit et le devoir de chercher à les expliquer par une théorie générale, car, ainsi que le fait observer M. Poincarré, le grand mathématicien, ne pas tenter de généraliser, se contenter d'expériences

« toutes nues », ce serait « méconnaître complètement le véritable rôle de la science. Le savant doit ordonner : on fait la science avec des faits, comme une maison avec des pierres, mais une accumulation de faits n'est pas plus une science, qu'un tas de pierres n'est une maison ». (1)

La pensée peut-elle se transmettre d'un individu à un autre sans être exprimée par la parole, l'écriture ou le geste ? Pendant longtemps on a repoussé cette hypothèse comme injustifiable, aujourd'hui, en présence de faits excessivement nombreux et bien observés, il faut admettre que la pensée se propage dans l'espace et agit sur certains individus aptes à la percevoir sous cette forme particulière.

Les magnétiseurs ont été les premiers à signaler cette remarquable propriété de l'être humain. Leurs récits ont paru suspects, parce que certains faits pouvaient s'expliquer par la contagion nerveuse psychique, — (imagination, imitation, idéoplastie,) — par l'hypéresthésie des sens du sujet, laquelle lui permet de saisir les odeurs et les mouvements les plus faibles et les plus fugitifs de son magnétiseur, de manière à deviner sa pensée par des suppositions basées sur ses gestes, ses attitudes ou même ses émotions. Mais toutes ces explications, qui sont exactes dans certaines circonstances particulières, deviennent insuffisantes lorsque le magnétiseur agit à distance sur un sujet sensible, à un moment où celui-ci ne soupçonne ni sa présence, ni son action.

Les expériences faites par du Potet à l'Hôtel-Dieu, en 1820, en présence du Dr Récamier, ont montré que le sujet Mlle Samson s'endormait involontairement sous l'influence des passes magnétiques qui étaient faites à son insu par le magnétiseur, agissant sans bruit dans une pièce voisine (2).

Dans le rapport du Dr Husson lu à l'Académie de médecine en 1831, il est constaté que le Dr Foissac a endormi plusieurs fois le nommé Cazot, et l'a réveillé à distance, sans être dans la même salle que le sujet, et en opérant à des heures différentes. (3)

(1) Discours prononcé au Congrès de physique, août 1900.

(2) Du Potet. *Traité complet du magnétisme. Expériences de l'Hôtel-Dieu en 1820*, p. 55.

(3) Husson. *Rapport sur le magnétisme.* (Voir dans l'ouvrage de du Potet, p. 740).

Lafontaine a pu aussi endormir à Rennes, en présence de M. Dufihol, une jeune fille qu'il avait déjà magnétisée, alors même que l'expérience a été faite à l'improviste, et sans entente possible entre l'opérateur et son sujet. (1)

Notre excellent collaborateur M. le Dr Dusart, a pu agir sur une malade, à 7 kilomètres de distance, pour lui donner l'ordre de se réveiller ou de s'endormir, et ses ordres furent toujours exécutés. (2) Une fois même, sa volonté fut assez puissante pour paralyser l'action d'un autre magnétiseur — le père — qui était auprès du sujet. La jeune fille ne put dormir que lorsque la prohibition fut levée.

Le professeur Ch. Richet rapporte que lorsqu'il était interne à l'hôpital Beaujon, il endormit de la salle de garde, un sujet qui était dans l'hôpital (3). Le Dr Héricourt, à Perpignan, songea un jour à endormir une de ses clientes qui demeurait dans une rue différente de la sienne et éloignée d'environ 100 mètres de son domicile. Il y parvint et renouvela souvent cette expérience. Signalons, en passant, que toutes les précautions nécessaires étaient prises pour éliminer l'auto-suggestion.

M. le Dr Moutin cite aussi des exemples d'action mentale à distance qu'il obtint à différentes reprises, dans d'excellentes conditions de contrôle. (4) M. Boirac, recteur de l'Académie de Grenoble, a relaté dans les *Annales psychiques* une intéressante expérience qu'il fit pendant une villégiature à Amélie-les-Bains :

Après avoir magnétisé un jeune homme se faisant appeler Dockman, il constata que son sommeil était peu intéressant, il était disposé à ne pas donner suite à ces essais lorsque se passa le fait suivant que je cite textuellement : (5)

Le lendemain, selon mon habitude, je me rendis au Casino vers une heure de l'après-midi pour y prendre le café. Je m'asseois sur la terrasse, et tout en dégustant le café qu'on vient de me servir, je laisse errer mes

(1) Lafontaine. *L'Art de magnétiser*, p. 124.

(2) Glay. *A propos d'une observation de sommeil provoqué à distance*, Bulletin de la Société Psycho-physiolog. 1885.)

(3) Dr Ochorowicz. *La suggestion mentale* p. 44. Voir également dans ce livre le rapport du Dr Héricourt, p. 423.

(4) Dr Moutin. *Le Diagnostic de la suggestibitité*, p. 95 et 96.

(5) Boirac. — *Un cas de sommeil provoqué à distance* — (*Annales psychiques* 1896, p. 36)

regards au dessous de moi. Dockman est assis dans le jardin, avec un ami qui parcourt un journal : il me tourne presque le dos et s'occupe à rouler une cigarette. Comment l'idée me vint-elle d'essayer l'expérience dont on va lire le récit ? Je ne sais, mais enfin cette idée me vint, et de toutes les forces de ma volonté je la mis à exécution. *Concentré, isolé dans cette seule pensée,* regardant fixement dans la direction de Dockman, je lui ordonnai de cesser tout mouvement et de s'endormir. A aucun moment il ne parut s'apercevoir de mon regard, mais, assez rapidement, je vis ses gestes se ralentir, ses yeux devenir fixes. La cigarette inachevée entre les mains, il abaissa tout à coup ses paupières et resta immobile, pareil à une statue. Son ami lève la tête, l'aperçoit en cet état, l'interpelle et n'obtient pas de réponse. Une chanteuse assise à la table voisine, s'effraie, jette des cris. Je me hâte de descendre, et, en quelques secondes, lui soufflant vivement sur les yeux, je réveille mon sujet improvisé qui ne semble même pas savoir ce qui vient de lui arriver.

Le lendemain, M. Boirac put renouveler la même expérience avec un semblable succès.

Les phéomènes les plus remarquables dans cet ordre d'idées furent constatés au Hâvre par MM. le docteur Gibert et Pierre Janet en 1885 et 1886. (1) Ils opéraient sur un sujet très entraîné, une femme d'une quarantaine d'années, nommée Léonie, et à des distances variant de quelques mètres à plusieurs kilomètres ; ils l'endormaient et lui donnaient des ordres qu'elle accomplissait ponctuellement. Sur vingt-deux expériences, il y eut six échecs, trois tout au début, quand l'habitude somnanbulique n'était pas assez forte ; ou, un peu plus tard, également après une interruption de quelques jours entre les séances, et deux, quand le sujet a résisté plus d'une demi-heure avant de s'endormir. En somme, seize succès « précis et complets. » « Faut-il croire, ajoute M. P. Janet, qu'il y a eu seize fois une coincidence exacte quoique fortuite ? La supposition est peut-être un peu invraisemblable. Y a-t-il eu suggestion involontaire de notre part ? je ne puis répondre qu'une chose, c'est que très sincèrement nous avons pris tous les soins nécessaires pour l'éviter. » Voici d'ailleurs le récit exact d'une de ces expériences, semblable à celles bien conrôlées par une commission de savants :

Le 16 mars, il fut convenu entre nous que M. Gibert endormirait Mme B... (Léonie) par la pensée, de chez lui, et qu'il essayerait, en restant

(1) Pierre Janet. Voir *Revue Philosophique*. Août 1886, et *Bulletin de la Société de Psych. physiol.* 1885. T. I.

oujours chez lui, de la forcer à se lever et à venir nous rejoindre. Mon frère Jules Janet, interne des hôpitaux de Paris, se trouvait alors au Hâvre, et devait venir avec moi chez M. Gibert avant huit heures du soir, moment où nous avions l'intention de commencer l'expérience. Un retard inattendu nous empêcha de rejoindre M Gibert assez tôt, et l'experience ne put commencer qu'à neuf heures. Je signale cet incident insignifiant ; car si Mme B. avait été prévenue de notre intention, elle se serait endormie et se serait mise en marche à 8 heures et non à 9 heures. Or, voici ce qui arriva :

Ne voulant pas laisser cette femme endormie marcher au travers des rues sans précautions, j'ai quitté M. Gibert et j'ai été vers le pavillon où se trouvait Mme B... Je ne suis pas entré de peur de produtre quelque suggestion par ma présence, mais je suis seulement resté assez loin dans la rue. A 9 heures et quelques minutes, Mme B... est sortie brusquement de la maison ; elle ne s'était pas couverte et marchait à pas précipités ; je me suis mis auprès d'elle et vis qu'elle avait les yeux entièrement fermés et qu'elle avait tous les signes que je connaissais bien de son état somnambulique ; elle évitait tous les obstacles avec une adresse qui me rassura, mais elle fut très longue à me reconnaître. Au début, elle me repoussait et ne voulait pas, disait-elle, être accompagnée ; au bout de deux cents mètres, elle sut qui j'étais et parut satisfaite de ma présence. D'ailleurs, à plusieurs reprises, je fus très inquiété par les hésitations de sa marche ; elle s'arrêtait et se balançait en avant et en arrière comme si elle allait tomber. Je craignais beaucoup qu'elle n'entrât brusquement dans une période de léthargie ou de catalepsie qui aurait rendu le voyage difficile : il n'en fut rien ; elle se redressa et arriva sans encombre.

A peine arrivée, elle tomba sur un fauteuil dans la léthargie la plus profonde. Cette léthargie ne fut interrompue qu'un instant par une période de somnambulisme où elle mnrmura ; « Je suis venue »... j'ai vu M. Janet... j'ai réfléchi qu'il ne faut pas que je prenne la rue d'Etretat, il y a trop de monde. (Elle a pris d'elle même une autre rue). Un homme s'est jeté devant moi..., il a dit que j'étais aveugle, est-il bête .. » et elle resta longtemps endormie. Plus tard elle revint au somnambulisme et raconta qu'elle avait éprouvé beaucoup de fatigue et d'hésitation pendant la route, parce que, croyait-elle, *M. Gibert n'avait pas pensé assez assidument à la faire venir* (1) Elle s'était endormie, comme on me le raconta ensuite quelques minutes avant neuf heures, c'est-à-dire à l'heure où M. Gibert y avait pensé, mais elle ne s'était mise en marche que cinq ou six minutes plus tard.

Cette expérience fut recommencée avec le même succès une fois devant M. Paul Janet, le 20 avril, et une autre fois devant MM. Myers, Ma-

(1). C'est moi qui souligne, afin d'attirer l'attention sur le rapport étroit qui existe pendant le sommeil entre le magnétiseur et le sujet.

rillier et Ochorowicz, le 22. Notons que jamais Mme B. ne s'endort ainsi le soir et ne se met en route en somnambulisme. (1)

Nous voyons donc que l'action à distance d'un magnétiseur sur son sujet a été observée rigoureusement, et nous pourrions reproduire d'autres exemples empruntés aux expérimentateurs modernes, si la place ne nous était pas mesurée. Nous terminerons sur ce point en citant les appréciations de MM. Ch. Richet et Beaunis.

M. Richet a fait à Paris, avec Léonie, trente-neuf expériences, et il obtint cinq succès. En étudiant les cas où la réussite fut entière, il dit : « Deux hypothèses se présentent : il y a eu simple hasard ou action à distance. Il est bien difficile d'admettre la première hypothèse, celle du hasard pur et simple. D'autre part, je me suis entouré des précautions les plus minutieuses pour éviter la supercherie, le soupçon, l'éveil de la perspicacité qui est si grande chez ces malades (?) Reste donc l'action à distance. Or, ma réussite dans des conditions aussi sévères que possible d'expérimentation, *me force à reconnaître son existence.* » (2)

Parlant de la suggestion mentale dont il cite un exemple, le professeur Beaunis ajoute : « Nous avons affaire ici, à n'en pas douter, à un fait qui bouleverse toutes nos idées sur la fonction du cerveau. Pour ma part, jusqu'en ces derniers temps, je ne pouvais ajouter foi à ces choses. *Aujourd'hui je suis forcément convaincu qu'on ne peut les rejeter.* Les réussites, rares à la vérité, sont trop nombreuses pour qu'on puisse songer à un hasard, et puisque la question de la transmission de la pensée est portée devant le forum de la Société de psychologie physiologique, je me suis cru obligé d'apporter mon tribut, si étranges que ces phénomènes me paraissent. » (3)

Non seulement on peut endormir un sujet à distance et lui donner des ordres, mais il est possible également de lui faire avoir des visions. En voici un exemple que nous empruntons au Dr Regnault (4):

(1) Voir pour des expériences semblables, *Annales Psychiques*, 1893 p. 143. 1894 p. 69.

(2) A Richet. *Hypnotisme (?) à grande distance. Revue de l'hypnotisme.* 1er janvier 1888.

(3) Beaunis. *Un fait de suggestion mentale. Revue philosophique*, 1886. n° 2, p. 204.

(4) Dr Regnault. *La Sorcellerie, Ses rapports avec les sciences biologiques.* p. 252.

Berthe G. appartient à une famille de névropathes ; l'une de ses tantes s'est suicidée dans un accès de folie ; sa nièce a des crises d'hystérie ; elle-même n'a aucun stygmate d'hystérie. Elle prétend jouir du don de prévision dans son sommeil.

Elle a été très souvent placée par nous en hypnose, sans qu'elle le sache. Elle n'est pas très suggestible : cependant on produit assez facilement chez elle des hallucinations à l'état de veille, par suggestions, à réalisation post-hypnotique. On peut également lui donner des hallucinations par suggestion à l'état de veille, nous avons pu lui faire apparaître différents objets ou différentes personnes, soit dans des glaces, soit à l'exemple des marabouts et des magiciens, dans un miroir magique formé par un verre d'eau.

Nous avons essayé de lui donner des hallucinations par suggestion à distance. Nous opérions lorsque nous la croyions couchée et endormie. *Nous avons pu ainsi lui apparaître à l'heure voulue, à l'endroit de son appartement déterminé par notre suggestion,* elle nous a vu, alors qu'elle était dans une sorte d'état hypnagogique ; l'impression fut tellement vive que le réveil complet s'en suivit. Une autre fois, nous lui avons donné aussi une hallucination onirique, qui lui déplut ; l'impression produite par ce dernier rêve fut telle que notre sujet resta quelque temps fâché contre nous.

Dans une troisième et une quatrième expériences, nous voulûmes donner à Berthe des hallucinations auditives, lui faire entendre certains bruits comme des coups frappés. L'expérience réussit si bien que le sujet se réveilla, crut entendre les bruits, alors qu'il était parfaitement à l'état de veille, et il fut fort effrayé...

Les expériences des observateurs cités plus haut nous mettent en possession de documents précis qui établissent incontestablement l'action exercée à distance par un magnétiseur sur son sujet. Cette force mentale qui émane de l'opérateur est assez puissante pour produire l'état somnambulique, pour faire exécuter au sujet des actes compliqués, ou déterminer dans son cerveau des impressions visuelles ou auditives assez intenses pour se prolonger après le réveil. Si nous constatons que des phénomènes analogues peuvent avoir lieu entre des personnes éveillées, nous serons en présence d'une suite ininterrompue de faits qui formeront une chaîne, reliant solidement les expériences magnétiques aux phénomènes de la télépathie, qui sont absolument du même ordre.

Il serait absurde de supposer que lorsque l'on commande à haute voix à un sujet de lever le bras droit et qu'il obéit, c'est qu'un ange ou un diable lui fait exécuter ce mouve-

ment. Le témoignage du somnambule est là pour nous renseigner. C'est lui qui produit l'action à la suite de l'ordre qu'il reçoit, et aucune puissance extérieure n'intervient. Si la même injonction est faite mentalement, elle s'exécute dans des conditions identiques, et le fait que l'ordre est mental est sans importance, pourvu qu'il arrive jusqu'au cerveau du sujet. Vouloir faire intervenir dans ces phénomènes une intelligence supra-terrestre, c'est compliquer sciemment des problèmes qui ne relèvent que de l'action animique, c'est faire une hypothèse inutile, invraisemblable et injustifiée.

En Angleterre, *La Société de Recherches psychiques* a consacré de nombreuses années à l'étude de la suggestion mentale, et ses procès-verbaux ont conquis aujourd'hui une autorité indiscutée. « J'ose affirmer, dit William Crookes, que comme recueil très sérieux et très suggestif, de faits nouveaux et importants, le travail de notre société et ses publications formeront une digne préface à une science de l'homme, de la nature et des *Mondes impénétrés,* plus profonde que ce que cette planète a jusqu'alors connu. » (1)

Les psychologues, les médecins, les chimistes qui formaient les comités d'investigation, ont élaboré une méthode de travail qui mérite d'être prise pour modèle. Ils ont éliminé les causes d'erreurs, volontaires ou non, qui peuvent provenir de la supercherie, des coïncidences fortuites, des inductions que pourrait faire le sujet, du milieu psychique, des mouvements imperceptibles et inconscients de l'opérateur, et, en un mot, ils n'ont laissé en œuvre qu'un seul facteur : la transmission mentale de la pensée. En lisant les *Proceedings* de la Société anglaise, on fait un pas en avant. On constate que la suggestion mentale peut se produire entre deux individus parfaitement éveillés qui ne peuvent pas se voir, ne font aucun bruit, ne prononcent aucune parole, et cependant l'un d'eux ressent toutes les sensations éprouvées par l'autre ou dessine des objets dont il n'a pu avoir connaissance que par la pensée de celui qui les a sous les yeux.

Citons comme exemple une séance, celle du 6 décembre 1884. Elle a eu lieu en présence de M. Guthrie et du professeur Herdman. Le sujet, Mlle Relp, reste assis, et les objets choisis sont cachés der-

(1) Crookes. *Discours prononcé à la Société psychique de Londres.* 1897.

rière un rideau qui se trouve lui-même derrière le dos du sujet. Les expériences ont lieu sans prononcer une parole et sans contact.

Objet pensé :	Objet deviné :
1° Papier rouge découpé en forme de coquetier avec un œuf blanc dedans	1° Quelle chose *de rouge*, plus long que large.
2° Papier bleu en forme de cruche.	2° *C'est bleu*? C'est plus large au sommet qu'au milieu, puis de nouveau plus large. C'est comme une cruche. *Elle dessine une cruche.*
3° Papier rouge découpé en forme de vase.	3° *C'est rouge* Je ne peux voir que la couleur.
4° Une rape neuve.	4° Quelque chose qui luit.. argent ou acier... long et mince.
5° Une rondelle en bois sur un fond noir.	5° Je ne peux pas distinguer cela
6° Une rondelle rouge.	6° C'est rouge ? *C'est rond et rouge.*
7° Même objet que dans la 5e expérience.	7° Y a-t-il quelque chose de rouge tout autour ? de jaune rougeâtre, quelque chose de léger ?
8° Papier argenté découpé en forme de théière	8° *C'est de l'argent luisant*, comme une chaudière ? *C'est une théière.*
9° Un rectangle allongé jaune	9° *Est-ce jaune C'est plus long que large.*
10° Un louis d'or.	10° Est-ce *jaune brillant* ?... De l'or... Est ce rond ?
11° Trois de cœur.	11° Est-ce *une carte avec points rouges*? *Un trois*, ou quelque chose comme cela.
12° Cinq de trèfle.	12° *C'est une autre carte avec cinq points noirs.*
13° Huit de carreau.	13° Est-ce une carte avec beaucoup de points?. . rouge. . un dix ?
14° Une carte avec deux croix rouges.	14° Est ce quelque chose de jaune et claire... Je ne vois pas bien... Est-ce une carte avec des points rouges ? Je ne vois pas
15° Sans objet On imagine une croix blanche sur un fond noir.	15° *Je vois quelque chose de blanc et noir, je vois deux lignes.*

Remarquons bien qu'ici il ne s'agit pas du tout d'un phénomène de lucidité. Le sujet pourrait rester indéfiniment derrière le rideau sans rien voir s'il ne se trouvait pas dans la salle un opérateur qui fixe attentivement l'objet et qui envoie sa pensée à Mlle Relp. C'est bien d'une transmission mentale qu'il s'agit et non d'une action propre de l'esprit du sujet qui verrait sans se servir de ses yeux. En voici un autre exemple, emprunté à Lafontaine où cette distinction est nettement indiquée : (1)

(1) Lafontaine. L'*Art de magnétiser*, p. 98, 5e édition.

A Touars, dit-il, j'avais une somnambule qui était douée d'une grande lucidité. M Renard, proviseur du collège, homme très sceptique venait chaque jour, muni de divers objets qu'il avait soigneusement enveloppés, et qu'il gardait soigneusement dans sa poche. *Il n'était pas plutôt en rapport* avec Clarisse, la somnambule, qu'immédiatement elle lui nommait l'objet qu'il avait caché avec tant de soins. Pour prouver que c'était bien *une transmission de pensée* et non *la vue*, je faisais exécuter un ordre mental ; c'est à-dire que, sans prononcer un mot, sans faire un signe, en concentrant ma pensée sur une action quelconque dont je voulais l'accomplissement, la somnambule se levait et faisait ce que je voulais.

Pour en revenir aux expériences faites entre personnes éveillées, nous citerons celles de MM. Emile Desbauxet Schmoll dont on peut lire le détail dans les *Annales psychiques* 1891, p. 260, ou dans l'ouvrage de Camille Flammarion : *L'Inconnu*, p. 349 et suivantes. Rappelons aussi celles de M. D. et de Léon Hennique qu'on trouvera également dans les *Ann. Psych.* 1891, p. 260 et 262, et 1893, p. 114. Nous ne pouvons reproduire tous ces documents, nous allons donc donner de suite les cas complets.

Il peut arriver qu'un individu doué d'une forte puissance de concentration de la pensée agisse à distance sur certaines personnes sensibles avec lesquelles il a été en rapport. Voici un exemple raconté par le Dr A. G. dans lequel on constate que l'opérateur, une femme, a pu causer à deux hommes de la frayeur et une hallucination : (1)

Après avoir déposé B... près de chez elle, nous rentrâmes au quartier latin avec la voiture. En arrivant, rue de Vaugirard, près de la grille du Luxembourg, je me sentis pris d'une frayeur intense autant qu'absurde. La rue était éclairée admirablement, il n'y avait pas un passant, et le quartier, à cette heure là (minuit environ) est parfaitement sûr. D'ailleurs cette frayeur ne semblait dépendre d'aucune cause. C'était la peur pour la peur. « C'est absurde, dis je, j'ai peur, une peur énorme, c'est certainement un tour de B... » Mon ami rit de moi et presque aussitôt : « Bon ! voilà que cela me prend, moi aussi. Je tremble de peur. C'est très désagréable. » L'impression dura jusque devant la porte du Luxembourg ; nous laissâmes la voiture au coin de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel. Aussitôt à terre : « Regarde, dit P..., tu ne vois pas quelque chose de blanc flottant en l'air, là, juste devant nos yeux, cela passe... » je ne voyais rien, mais je sentais très fortement la prise (l'influence) de B...

(1) *Annales Psychiques*, 1892, p. 320.

Le lendemain, je la rencontrai à l'hôpital : « Eh bien ! vous n'avez rien vu ? Je la priai de m'apprendre ce que nous *devions* avoir vu. Voilà sa réponse : « D'abord votre cocher a perdu sa route, oh ! pas vous, vous ne sentiez rien ; il vous a fait passer par de drôles de rues. » Il est de fait que notre voiture avait traversé du côté de la rue de Babylone, par un trajet compliqué et qui, un moment, ne me semblait pas le bon, mais je ne voudrais rien affirmer de précis. — « Après cela, vous avez eu peur – Qui ? Vous d'abord, M. P. ensuite. Oh ! peur de rien, sans raison, mais vous avez eu bien peur. Ensuite vous avez vu des pigeons blancs qui volaient autour de vous, tout près. » Je ne lui avais jamais entendu parler de cette hallucination. Quant à la peur, ce sujet lui était familier et elle m'a fait peur, plusieurs fois, de propos délibéré, comme je l'ai raconté.

Ici nous sommes encore en présence de personnes qui sont liées par le rapport magnétique, même lorsqu'elles sont éveillées, de sorte que la transmission mentale s'opère pour ainsi dire normalement. Mais lorsque l'opérateur est doué d'une forte volonté, surexcitée par des passions haineuses, et que le sujet est un esprit faible et superstitieux, il peut s'établir un rapport qui permet d'ajouter à ce sentiment d'anxiété, de frayeur que nous venons de constater chez le Dr A. G. des impressions télépathiques, auditives ou visuelles, qui rendent à la victime la vie insupportable. En voici deux exemples rapportés par le Dr Macario et qui sont appuyés sur l'autorité du Dr Récamier : (2)

Un terrain était à vendre judiciairement dans une commune des environs de Paris. Personne n'y mettait l'enchère, quoique la mise à prix fût excessivement minime, parce que ce terrain était saisi au père G... qui passe parmi les paysans pour un sorcier dangereux.

Après une longue hésitation, un cultivateur nommé L..., séduit par le bon marché, se risqua et devint acquéreur du champ. Le lendemain matin, notre homme, la bêche sur l'épaule, se rendait en chantant à sa nouvelle propriété, quand un objet sinistre frappa ses regards. C'était une croix de bois à laquelle était attaché un papier contenant ces mots : « Si tu mets la bêche dans le champ, un fantôme viendra te tourmenter la nuit. » Le cultivateur renversa la croix et se mit à cultiver la terre, mais il n'avait pas grand courage ; il pensait, malgré lui, au fantôme qui lui était annoncé, il quitta l'ouvrage, rentra chez lui et se mit au lit ; mais ses nerfs étaient surexcités, il ne put dormir. A minuit, il vit une longue

(2) Dr Macario. *Le Sommeil*. Cité par Camille Flammarion dans son livre l'*Inconnu*, p. 137 et suiv.

figure blanche se promener dans sa chambre et s'approcher de lui en murmurant : « Rends-moi mon champ. »

L'apparition se renouvela les nuits suivantes. Le cultivateur fut saisi par la fièvre. Au médecin qui l'interrogea sur la cause de sa maladie, il raconta la vision dont il était obsédé, et déclara que le père G... lui avait jeté un sort. Le médecin fit venir cet homme et, en présence du maire de la commune, il l'interrogea. Le sorcier avoua que chaque nuit, à minuit, il se promenait chez lui, revêtu d'un drap blanc, afin de faire endêver l'acquéreur de son champ Sur la menace de le faire arrêter s'il continuait, il se tint tranquille. Les apparitions cessèrent et le cultivateur recouvra la santé.

L'auteur ajoute les réflexions suivantes :

Comment ce sorcier, se promenant chez lui, pouvait-il être vu du paysan dont la demeure est à un kilomètre de distance ? Nous n'expliquerons pas ce phénomène, nous dirons seulement que ce fait n'est pas sans précédents et qu'il s'appuie sur une autorité irrécusable, celle du célèbre Dr Récamier.

Nous avons vu par les expériences de MM. P. Janet, Gibert, Richet, Moutin, Boirac, etc. que la production d'états télépathiques á grande distance est un fait incontestable. La pensée agit de loin et peut produire des visions, puisque nous avons constaté que le Dr Regnault en donnait à ses sujets. Le père G. connaissait probablement le pouvoir de cette action mentale et il agissait par sa volonté sur l'esprit du paysan qu'il avait effrayé au moyen de cette croix plantée dans son champ, qui semblait prédire sa mort, et par la suggestion du fantôme qui viendrait troubler ses nuits. Le malheureux sujet, déprimé par la crainte, se mettait de lui-même en état de réceptivité et n'était plus capable de réagir contre la suggestion renouvelée chaque nuit ; la terreur avait amené l'état de maladie qui nécessita l'intervention du médecin. Il n'est pas utile de supposer un dédoublement du sorcier, puisque l'action mentale à distance suffit pour faire comprendre ce phénomène. Voici encore un autre cas analogue, emprunté au même auteur :

M. Récamier venait de Bordeaux, il traversait en chaise de poste un village ; une des roues de la voiture vint à se briser ; on courut chez le charron dont la demeure était près de là. Mais cet homme était malade, au lit, et l'on fut obligé d'aller chercher un de ses confrères qui demeurait dans le village voisin. En attendant que l'accident fût réparé, M. Récamier entra chez le paysan malade et lui adressa des questions sur l'origine de son mal. Le charron répondit que sa maladie provenait

du manque de sommeil : « Il ne pouvait dormir parce qu'un chaudronnier demeurant à l'autre bout du village, à qui il avait refusé de donner sa fille en mariage, l'en empêchait en frappant toute la nuit sur ses chaudrons.

Le Docteur alla trouver le chaudronnier, et sans préambule lui dit :

« Pourquoi frappes-tu toute la nuit sur ton chaudron ?

— Pardienne, répondit-il, c'est pour empêcher Nicolas de dormir.

— Comment Nicolas peut-il t'entendre puisqu'il demeure à une demi-lieue d'ici ?

— Oh ! oh ! répondit le paysan d'un air malin, je savons ben qu'il entend. »

M. Récamier enjoignit au chaudronnier de cesser son tapage en le menaçant de le faire poursuivre si le malade venait à mourir.

La nuit suivante, le charron dormit paisiblement. Quelques jours après, il reprit ses occupations.

Dans les considérations dont il accompagne ce fait, le Dr Récamier l'attribue (comme nous) au pouvoir de la volonté, dont on ne connaît pas encore toute l'énergie, et qui s'était spontanément (?) révélée à un paysan inculte. Le phénomène, ajouta-t il, ne semblera pas extraordinaire à ceux qui connaissent le magnétisme.

Peut-être certains lecteurs n'attacheront-ils pas une grande importance à ces faits, à cause de la date éloignée à laquelle ils se sont passés et aussi en raison de leur caractère anecdotique. Mais il est utile d'observer que le Dr Récamier fut d'abord hostile au magnétisme et que sa conviction fut longue à s'établir. Je pourrais multiplier les témoignages, (1) mais pour ne pas allonger démesurément la discussion, je me contenterai de signaler les deux exemples suivants empruntés aux *Phantams of the living* et qui peuvent être tenus pour tout à fait authentiques. Voici ce que disent les savants membres de la *Société de Recherches psychiques* :

Le sujet de l'expérience est notre ami, le révérend W. Stainton Mosès ; il croit posséder un récit contemporain de l'événement, mais il n'a pu encore le retrouver au milieu de ses papiers. Nous connaissons un peu

(1) On peut consulter l'ouvrage de Charpignon : *Physiol. Médec. et Métaphysique du Magnétisme*. p. 411. Voir aussi : *Les côtés obscurs de la nature* par Mistress Crowe, qui renferment plusieurs cas comme ceux que nous étudions. Dans *Les Hallucinations Télépathiques* p. 38, voir également le cas de M, S. H B. où l'action mentale produit un dédoublement de l'opérateur, car son fantôme est vu par une personne à laquelle il ne pensait pas et dont il ignorait la présence dans la maison, etc.

l'agent. Son récit a été écrit en février 1879 et l'on n'y a fait, en 1883, que quelques changements de mots, après l'avoir soumis à M. Mosès, qui l'a déclaré exact.

*
* *

Un soir, au commencement de l'année dernière, je résolus d'essayer d'apparaître à Z (Stainton Mosès) qui se trouvait à quelques milles de distance. Je ne l'avais pas informé d'avance de l'expérience que j'allais tenter, et je me couchai un peu avant minuit, en concentrant ma pensée sur Z. ; je ne connaissais pas du tout sa chambre, ni sa maison. Je m'endormis bientôt, et je me réveillai le lendemain matin sans avoir eu conscience que rien se fût passé. Lorsque je vis Z..., quelques jours après, je lui demandai : « N'est-il rien arrivé chez vous samedi soir ? — Certes oui, me répondit il, il est arrivé quelque chose. J'étais assis avec M... près du feu, nous fumions en causant. Vers minuit et demi, il se leva pour s'en aller, et je le reconduisis moi-même. Lorsque je retournai à ma place, près du feu, pour finir ma pipe, *je vous vis assis dans le fauteuil qu'il venait de quitter* Je fixai mes regards sur vous, et je pris un journal pour m'assurer que je ne rêvais point, mais lorsque je le posai, je vous vis encore à la même place Pendant que je vous regardais sans parler, vous vous êtes évanoui. Je vous voyais, dans mon imagination, couché dans votre lit, comme d'ordinaire à cette heure, mais cependant *vous m'apparaissiez vêtu des vêtements que vous portiez tous les jours*. — C'est donc que mon expérience semble avoir réussi, lui dis-je. La prochaine fois que je viendrai, demandez-moi ce que je veux ; j'avais dans l'esprit certaines questions que je voulais vous poser, mais j'attendais probablement une invitation à parler

Dans ces expériences encore nouvelles, il faut se garder soigneusement des conclusions prématurées, car souvent les phénomènes se compliquent et peuvent s'expliquer de plusieurs manières différentes. Il est possible qu'il n'y ait eu dans cette première partie qu'une simple transmission de pensée, puisque l'apparition semble n'être que l'objectivation télépathique du souvenir de l'opérateur, car le fantôme est vêtu comme tous les jours, et non comme il l'était au moment de la vision. Dans la deuxième expérience, il est possible qu'il y ait eu un phénomène plus complexe, un véritable dédoublement, à cause de la conversation qui s'est engagée. Voici le fait :

Quelques semaines plus tard, je renouvelai l'expérience avec le même succès. Je n'informai pas cette fois non plus Z. . de ma tentative. Non seulement il me questionna sur un sujet qui était à ce moment une occasion de chaudes discussions entre nous, *mais il me retint quelque temps* par la puissance de sa volonté, après que j'eus exprimé le désir de m'en aller. Lorsque le fait me fut communiqué, il me sembla expliquer le mal de

tête violent et un peu étrange que j'avais ressenti le lendemain de mon expérience. Je remarquai du moins alors qu'il n'y avait pas de raison apparente à ce mal de tête inaccoutumé. Comme la première fois, je ne gardai pas de souvenir de ce qui s'était passé la nuit précédente, ou du moins, de ce qui semblait s'être passé.

M. Mosès a écrit :

U. Birchington Road. N. W. le 27 septembre 1885.

Ce récit est, autant que je m'en souviens, exact, et il m'est impossible de le compléter, n'ayant pas de notes à ma disposition.

W. STAINTON MOSÈS.

Que ce soit une suggestion mentale à grande distance, ou plus probablement un dédoublement, l'opérateur n'a pas conservé le souvenir de ce qui s'est passé ; il ne faudrait pas conclure de cet oubli, comme on le fait trop souvent, qu'il a agi inconsciemment. Nous avons constaté qu'il voulait apparaître à M. Stainton Mosès et qu'il y a réussi. C'est son âme qui, pendant le repos du corps, a mis en œuvre les moyens nécessaires, comme elle l'eût fait pendant la journée. Mais nous savons que l'activité de l'âme pendant le sommeil n'a pas les mêmes conditions d'intensité qu'à l'état normal (1) ; ses sensations, ses volontés, ses pensées s'enregistrent dans le périsprit avec un mouvement vibratoire plus faible que pendant la veille, de sorte qu'en se réveillant, l'opérateur ne se souvient plus de ce qui vient de se passer pendant qu'il était sous l'influence magnétique. Il n'y a donc pas inconscience, mais oubli, ce qui est bien différent. Voici maintenant le second exemple bien net d'action expérimentale à distance, produisant une vision télépathique. Ce cas est dû à M[me] Russel, de Belgum (Inde), femme de M.H. R. Russel, inspecteur de l'instruction publique dans la présidenee de Bombay.

8 juin 1886.

Suivant le désir que vous avez exprimé, je vous envoie le récit des événements dont je vous ai parlé, je les rapporte aussi exactement que je puis. Je vivais en Ecosse, ma mère et mes sœurs étaient en Allemagne. J'habitais chez une amie qui m'était très chère, et chaque année j'allais en Allemagne voir les miens. Il arriva que pendant deux ans, je ne pus aller dans ma famille, comme j'en avais l'habitude. Je me décidai tout à coup à partir. Ma famille ne savait rien de mon intention ; je n'étais jamais allée auprès des miens au commencement du printemps, et je n'avais pas le

---

(1). G. Delanne. L'*Evolution Animique*, p. 173 et suivantes. *La mémoire et les personnalités multiples*.

temps de les prévenir par lettre. Je ne voulais pas envoyer de dépêche, de peur d'effrayer ma mère.

La pensée me vint de désirer de toutes mes forces d'apparaître à l'une de mes sœurs, de manière à les avertir de mon arrivée. Je pensai à elles *avec le plus d'intensité possible* pendant quelques minutes seulement ; je désirais de toutes mes forces être vue par l'une d'elles (j'éprouvai moi-même une vision qui me transportait à demi au milieu des miens). Je ne concentrai pas ma pensée pendant plus de dix minutes, je crois. Je partis par le vapeur de Leith, un samedi soir, fin avril 1859. Je désirais apparaître à la maison vers six heures du soir, ce même samedi. J'arrivai à la maison vers six heures du matin, le mardi suivant, j'entrai dans la maison sans être vue, car on venait de faire le vestibule, et la porte d'entrée était ouverte. Je pénétrai dans ma chambre. Une de mes sœurs se tenait le dos tourné à la porte ; elle se retourna lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, et, me voyant, elle me regarda fixement, devint d'une pâleur mortelle et laissa tomber ce qu'elle tenait à la main. Je n'avais rien dit. Alors je parlai et je dis : « C'est moi. Pourquoi es-tu si effrayée ? « Elle me répondit alors : « Je croyais te voir comme Stinchen (une autre de mes sœurs) t'a vue samedi ».

En réponse à mes questions, elle me raconta que le samedi soir, vers six heures, ma sœur m'avait vue distinctement entrer par une porte dans la chambre où elle se trouvait, ouvrir la porte d'une chambre où se trouvait ma mère, et fermer la porte derrière moi. Elle s'élança à la suite de ce qu'elle pensait être moi, m'appelant par mon nom, et fut absolument stupéfaite lorsqu'elle ne me vit pas avec ma mère. Ma mère ne pouvait pas comprendre l'excitation de ma sœur On me chercha partout, mais naturellement on ne me trouva pas. Ma mère en fut très malheureuse ; elle pensait que je pouvais être mourante.

Ma sœur qui m'avait vue (c'est-à dire qui avait vu mon apparition) était sortie le matin de mon arrivée Je m'assis sur les marches pour voir, lorsqu'elle rentrerait, ce qu'elle éprouverait en me voyant moi même.

Lorsqu'elle leva les yeux et m'aperçut assise sur les marches de l'escalier, elle m'appela et faillit s'évanouir. Ma sœur n'a jamais rien vu de surnaturel, *ni avant ni depuis* ; et je n'ai pas renouvelé ces expériences depuis lors, et je ne les renouvellerai pas, parce que celle de mes sœurs qui me vit réellement à la maison, tomba sérieusement malade, dans la suite, à cause du choc qu'elle avait ressenti.

Mme Russel a écrit à sa sœur (Mlle Holst. 7, Wolhers Allée, Altona Holstein) pour lui demander si elle se rappelait le fait : elle a copié un extrait de sa réponse, en voici la traduction :

Evidemment je me rappelle l'affaire aussi bien que si c'était arrivé aujourd'hui. Je te demande de ne plus m'apparaître.

Mlle Holst refuse, cependant, de donner un récit personnel des faits, parce que le sujet lui est désagréable.

Nous assistons bien réellement ici à une action de la pensée de Mme Russell puisque l'impression s'est produite à la suite de son désir violent de se montrer à l'une de ses sœurs. Nous ne pensons pas qu'il y ait eu dédoublement, parce que cette dame n'était pas endormie au moment où elle concentrait sa pensée. Le fait que la sœur a cru voir l'apparition ouvrir et fermer deux portes ne suffit pas pour établir l'objectivité du fantôme, car la mère, qui se trouvait dans cette chambre où l'apparition est entrée, n'a rien vu ni rien entendu. L'action télépathique était ressentie d'une manière intense par le sujet, parce que la jeune fille se croyait transportée au milieu des siens et que son action mentale se réflétait à chaque instant sur le cerveau de sa sœur. Le sujet qui est sous l'empire d'une action télépathique est comme celui qui a reçu une suggestion ; lorsque celle-ci se produit, il lui est impossible de la discerner de la réalité. Voici un exemple bien remarquable de ce phénomène, dû à M. Beaunis, professeur de physiologie à la faculté de Nancy. (1)

Suggestion à 172 jours d'intervalle.

Le 14 juillet 1884, l'après-midi, après avoir mis Mlle A. E... en état de sommeil hypnotique. je lui fis la suggestion suivante (je transcris la note prise sur mon carnet d'observations) :

« Le 1er janvier 1885, à dix heures du matin, vous me verrez ; je viendrai vous souhaiter la bonne année ; puis, après vous l'avoir souhaitée, je disparaitrai. »

Le 1er janvier 1885, j'étais à Paris (Mlle A. E... habite Nancy). Je n'avais parlé à personne de cette suggestion. Voici ce que le jour même elle raconta à une de ses amies, et ce qu'elle me dit plus tard, ainsi qu'au docteur Liebault et à d'autres personnes.

Le 1er janvier, à dix heures du matin, elle se trouvait dans sa chambre quand *elle entendit frapper à sa porte*. Après avoir dit : « Ouvrez », *elle me vit entrer*, à sa grande surprise, et lui souhaiter la bonne année. Je repartis presque aussitôt et, quoiqu'elle se mît de suite à sa fenêtre pour me voir sortir, elle ne m'aperçut pas Elle remarqua aussi, ce qui ne laissa pas de l'étonner à cette époque de l'année, que j'avais un habillement d'été (*c'était celui là même que je portais le jour où je lui avais fait la suggestion*). On eut beau lui faire observer que j'étais à Paris à cette date et que je ne pouvais pas avoir été chez elle le 1er janvier, elle persista à

(1) Ce fait a été communiqué à la Société de *Psychologie Physiologique* dans la séance du 29 juin 1885. Voir : *Le Somnambulisme provoqué*, p. 233.

soutenir qu'elle m'avait vu, et aujourd'hui encore, *malgré mes affirmations*, elle est convaincue que je me suis présenté chez elle.

Nous constatons ici que la vision subjective amène des hallucinations consécutives comme celles d'entendre frapper et de voir la porte s'ouvrir et se refermer etc. De plus, le fantôme est vètu comme l'était M. Beaunis au moment où la suggestion fut donnée. C'est donc bien l'image mentale qui s'est extériorisée et qui a produit toute la série des phénomènes hallucinatoires auditifs et visuels. Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que cette suggestiou soit restée 172 jours avant de se réaliser. Je sais bien qu'elle était attachée à un point de repère, à une date fixe : celle du 1er janvier, et qu'elle ne pouvait pas se réaliser auparavant, mais il est curieux que cet ordre soit demeuré pendant aussi longtemps à l'état latent, sans que le sujet en ait eu conscience.

J'ai cité cet exemple pour faire comprendre que certains phénomènes télépathiques d'audition (paroles, coups frappés, etc.) n'ont aucune réalité objective, alors même que le sujet affirme qu'il a entendu les voix où le bruit produit par des mouvements de meubles et que le fait que la sœur de Mme Russell a vu ouvrir une porte, ne prouve nullement que la porte se soit réellement ouverte. Pour être certain que l'apparition a une corporéïté, il faut que l'on puisse constater, après sa disparition, qu'un objet matériel a été déplacé par le fantôme. Par exemple, si une porte a été fermée à clef et que l'on trouve cette porte ouverte après le départ. il faut admettre l'action directe de la vision sur la matière. Il n est de même lorsqu'une empreinte est laissée dans de la poussière. Nous reviendrons sur ces distinctions lorsque nous étudierons les différences qui caractérisent les apparitions positives, des images cérébrales objectivées par l'action télépathique.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

Le Magnétisme Condamné

par la Cour de Cassation

Le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France*, réuni le 23 janvier 1901,

Considérant que par arrêt du 29 décembre dernier, la Cour de Cassation a condamné la pratique du Magnétisme par les magnétiseurs, et que cet arrêt porte une atteinte directe à la liberté que doit posséder tout citoyen libre, dans un Etat libre, de confier le soin de sa santé au praticien, diplômé ou non, qui possède sa confiance,

Déclare s'associer à la campagne organisée par le *Comité de Défense du Magnétisme* formé par la *Société magnétique de France*, l'*Ecole pratique du Magnétisme et du Massage* et le *Syndicat des masseurs et magnétiseurs*, nomme une Commission de trois membres composée de MM. DURVILLE, directeur du *Journal du Magnétisme*; FABIUS DE CHAMPVILLE, directeur de l'*Écho du IXe arrondissement*; HAVARD, délégué de la *Revue spiritualiste illustrée*, pour rédiger la note suivante, destinée à être adressée, avec prière d'insérer, à tous les journaux spiritualistes et autres qui peuvent défendre cette juste cause.

La Cour de Cassation vient de rendre son arrêt dans l'affaire du magnétiseur d'Angers, M. Mouroux, poursuivi par les médecins et acquitté en première instance et en appel, conformément à l'esprit de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine en France.

L'arrêt de la Cour suprême casse l'arrêt d'acquittement, avec des considérants formels qui établissent la jurisprudence à observer au sujet de l'art de guérir.

Quelques mots d'historique sont nécessaires pour bien faire comprendre la question :

En 1892, les médecins, qui demandaient depuis 50 ans une loi modifiant en leur faveur celle du 19 ventôse an XI, l'obtinrent avec assez de difficulté. Le texte présenté au nom des médecins menaçait les bonnes volontés qui, en dehors de la médecine officielle, pratiquent l'art de guérir par l'emploi de procédés non classiques et particulièrement par ceux des magnétiseurs et des masseurs. Ceux-ci s'émurent. A la hâte, ils firent une pétition, et un volumineux dossier fut remis à la Commission de la Chambre qui fit, à ce sujet, par la plume du docteur Chevandier, un rapport motivé, dans lequel il déclarait que la loi nouvelle ne visait ni les masseurs ni les magnétiseurs, tant que ceux-ci ne « sortiraient pas de leurs pratiques habituelles ». La loi fut votée ; et dans le texte de celle-ci, il ne fut pas question des masseurs et des magnétiseurs.

Comme pour l'application d'une loi on consulte toujours l'intention des législateurs qui l'ont établie, et comme ces intentions sont nettement formulées dans les travaux préparatoires, les masseurs et les magnétiseurs, confiants dans l'*esprit de la loi*, employaient hardiment leurs procédés à la guérison des maladies, tout en se croyant suffisamment protégés.

Avec l'arrêt de la Cour de Cassation, tous les guérisseurs non médecins sont maintenant exposés à des poursuites. Car, c'est non seulement la pratique du Magnétisme qui est condamnée, mais toute pratique curative, quelle qu'elle soit, si celle-ci n'est pas appliquée par un docteur en médecine.

S'il en était ainsi, le malade serait désormais la *propriété* du médecin ; même lorsque la pratique usuelle — qui doit rester libre — lui fournirait des moyens simples, efficaces, faciles à employer, toujours sans danger. Dans ce cas, il devrait se résigner à mourir doctoralement selon les règles de l'art officiel qui est, trop souvent hélas, impuissant à le soulager.

En présence d'un tel état de choses, dont le malade, principal intéressé, aurait le plus à souffrir, un Comité dit de **Défense du Magnétisme** s'est formé dans le but de porter la question devant les pouvoirs législatifs, pour obtenir une loi modifiant celle de 1892, et permettant aux magnétiseurs et aux masseurs d'appliquer leurs procédés au soulagement et à la guérison des maladies.

Les magnétiseurs, qui se préparaient à la lutte depuis trois ans, ont organisé un nouveau pétitionnement. Ils ont déjà réuni environ 60,000 signatures recueillies dans toutes les classes de la société, et plus particulièrement chez les malades qu'ils ont guéris.

Faisant cause commune avec eux, nous encarterons plusieurs fois leur Pétition, en priant nos lecteurs de France et des Colonies, ainsi que les Français domiciliés à l'étranger, de vouloir bien la signer et la faire signer dans leur entourage par tous ceux qui, convaincus de l'efficacité du Magnétisme, pensent que le malade doit rester libre de demander la santé au magnétiseur, médecin ou non, qui a le plus de chance de la lui donner.

En dehors de ce vaste pétitionnement, le **Comité de Défense du Magnétisme** organise des conférences, prépare des travaux destinés à démontrer à tous le bien fondé de ses justes revendications, et fait appel à la complaisance et à la générosité de tous ceux qui s'inté-

ressent à cette grande question humanitaire, pour l'aider à accomplir sa tâche.

Dans un but de centralisation, et aussi pour gagner du temps, nos lecteurs sont priés de vouloir bien renvoyer la *Pétition* signée au **Comité de Défense du Magnétisme**, qui siège en permanence au *Journal du Magnétisme*, 24, rue Saint-Merri, à Paris, et lui demander tous renseignements qu'ils pourraient désirer à ce sujet.

Spiritisme et Matérialisme

Tel est le titre d'un article que Camille Flammarion vient de faire paraître dans la *Nouvelle Revue* du 15 décembre dernier. La grande presse qui s'était empressée d'annoncer à son de trompe la soi-disant défection de l'illustre astronome se garde bien, aujourd'hui, de réparer son erreur. Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, ce n'est pas chez les journalistes qu'on la retrouverait. La plupart sont matérialistes par ignorance, puisqu'ils n'ont jamais étudié la question de l'âme, et leur opinion importe peu ; cependant il est des personnes qui se sont donné la peine de compulser les annales de la Société anglaise *de Recherches psychiques* et de lire l'ouvrage : L'*Inconnu* de M. Flammarion mais qui tentent d'expliquer les phénomènes par des théories physiques, en laissant de côté la véritable cause, c'est-à-dire l'âme humaine. Tel M. Camille Saint-Saens qui voudrait tout ramener à une sorte de projection psycho-physique, et d'après lequel ces faits ne serviraient en rien la cause du Spiritualisme.

*
* *

Vous avez absolument raison de dire, répond Camille Flammarion, que les mots de matérialisme et de spiritualisme ne sont plus aujourd'hui que des *mots*, puisque l'essence des choses nous reste inconnue et que les récentes découvertes de la science font reposer le monde visible sur un monde invisible qui en est, en quelque sorte, le substratum.

Je vous remercie d'avoir signalé ma modeste excursion dans ce domaine de « L'Inconnu », mais je viens vous demander la permission de répondre à votre interprétation. Vous paraissez craindre que l'étymologie du mot *psychique* ait exercé une influence sur ma pensée. Les faits exposés dans mon livre, ne conduisent pas, selon vous, à admettre l'existence de l'âme. Ces faits, que d'ailleurs vous acceptez avec raison comme authentiques, établiraient seulement ceci : « La force inconnue qui produit la pensée aurait le pouvoir de se projeter en dehors des limites du corps, un cerveau pourrait agir à distance sur d'autres cerveaux ; il ne s'en suit pas que cette force soit de nature *spirituelle*, indépendante du cerveau. »

Voilà l'argumentation que je voudrais examiner et disséquer.

Prenons un fait, si vous le voulez bien, et analysons-le. Une jeune femme m'a apporté dans mon cabinet, à Paris, la relation suivante, dans laquelle je supprime les noms :

Le jour de notre première entrevue, j'avais 20 ans ; lui en avait 32 : nos relations durèrent pendant sept ans. Nous nous aimions tendrement. Un jour, mon ami m'annonça, non sans chagrin, que sa situation, sa pauvreté, etc., etc., le forçaient au mariage, et dans ses explications embarrassées, je sentais un vague désir que nos relations n'en fussent pas trop interrompues.

Je coupai court à ce pénible entretien et, malgré mon immense chagrin, je ne revis plus mon ami, ne voulant pas, dans mon amour unique et absolu, partager avec une autre et de bonne grâce cet homme que j'aimais tant. J'appris plus tard, indirectement, qu'il était marié et père d'un enfant.

Quelques années après ce mariage, une nuit d'avril 1893, *je vis entrer dans ma chambre une forme humaine :* cette forme, de haute taille, était enveloppée d'un drap blanc qui lui recouvrait la figure. Je la vis avec terreur s'avancer, se pencher vers moi, puis je ressentis des lèvres se coller aux miennes, mais quelles lèvres ! Je n'oublierai jamais l'impression qu'elles me produisirent ; je ne sentis ni pression, ni mouvement, ni chaleur, rien que du froid, le froid d'une bouche morte !

Cependant, j'éprouvai une détente, un grand bien-être pendant ce long baiser, mais à aucun moment de ce rêve, ni le nom, ni l'image de l'ami perdu ne se présentèrent à mon esprit. Au réveil, je ne pensai plus ou peu à ce rêve jusqu'au moment où, vers midi, parcourant le journal de... je lus ce qui suit :

« On nous écrit de X... que hier ont eu lieu les obsèques de M. Y... » (Ici les qualités du défunt), puis l'article se terminait en attribuant cette mort à une fièvre typhoïde causée par le surmenage de fonctions rem-

plies avec conscience. « Cher ami, pensais-je, débarrassé des conventions mondaines, tu es venu me dire que c'est moi que tu aimais et que tu aimes encore par delà la mort ; je te remercie et je t'aime toujours.

Mlle Z...

Voilà le fait tel qu'il s'est produit : l'ancienne et commode hypothèse d'une hallucination simple ne nous satisfait plus aujourd'hui. Ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est la coïncidence de la mort avec cette apparition. Les manifestations de ce genre sont si nombreuses que les coïncidences ne peuvent plus être considérées comme fortuites, et qu'elles indiquent une relation de cause à effet. Vous et moi, libres de tous préjugés, nous admettons que Mlle Z. a vu et senti la présence de son ami à ce moment critique de son départ de ce monde. Des centaines d'exemples du même ordre sont là. Mais nous différons dans l'interprétation : Vous ne voyez là qu'un acte cérébral du mourant. Moi j'y vois un acte psychique.

Sans doute il est toujours difficile de faire la part de ce qui appartient à l'esprit, à l'âme, et de ce qui appartient au cerveau, et nous nous laissons naturellement guider dans nos appréciations et dans nos jugements par le sentiment intime qui résulte en nous de la discussion des phénomènes. Or, n'est-ce pas essentiellement ici une manifestation de la pensée ? Pour moi, voici ce que j'imagine. Au moment de mourir, cet homme a pensé à cette femme, à cette amie des jours ensoleillés, a eu pour elle un regret, un remords peut-être, et, qui sait, peut-être aussi une espérance dans l'au-delà. Comme le magnétiseur agit sur son sujet, il est allé jusqu'à elle, malgré la distance, d'ailleurs faible (une centaine de kilomètres), a impressionné son cerveau, s'est manifesté à elle. Ce n'est pas, bien entendu, qu'un fantôme quelconque se soit transporté d'une ville à une autre. Non, c'est un mouvement vibratoire de l'éther, selon toute probabilité ; c'est de de la télégraphie sans fil.

Il y a là une transmission mentale, une communication de pensée qui a pris une certaine forme. A la rigueur, on peut admettre entre deux cerveaux, une transmission purement nerveuse, physiologique, physique, mécanique, ce que vous voudrez (le nom n'y fait rien), en un mot, matérielle, comme on dit, et non d'origine psychique, spirituelle. Cependant la balance ne semble-t-elle pas pencher de ce côté-ci ? Or, elle penche de plus en plus vers une

force psychique, spirituelle, animique, à mesure que nous avançons dans l'étude de ces phénomènes.

*
* *

Je suis d'autant plus de l'avis de M. Flammarion qu'il n'est nullement démontré que l'énergie nerveuse puisse sortir du corps fluidique. M. Ochorowicz a bien essayé de montrer que ce n'est pas la force nerveuse qui s'extériorise, mais ce qu'il appelle son corrélatif dynamique, c'est-à-dire un certain mouvement de l'éther produit par la transformation de l'énergie nerveuse dans l'air, mais il me paraît que ce corrélatif dynamique, s'il est d'ordre vraiment matériel et emploie l'éther pour se propager, doit obéir aux lois qui régissent la chaleur, la lumière, etc., c'est-à-dire que sa puissance doit décroître avec le carré de la distance, de sorte que l'énergie primitive qui lui a donné naissance étant très faible, on comprend mal comment ce mouvement pourrait franchir de grandes distances sans être peu à peu transformé en d'autres forces. On dit bien que la lumière des étoiles parvient jusqu'à nous à travers l'infini, c'est exact, mais c'est parce qu'elle émane de foyers gigantesques d'une incomparable puissance chimique, tandis que la flamme d'une bougie devient rapidement invisible lorsqu'on s'en éloigne de trop. Je crois plutôt que la vibration de la pensée fait vibrer le périsprit et que c'est le fluide universel qui est l'agent qui transmet ces vibrations, encore plus subtiles que celles de l'éther. Je ne sais si M. Flammarion croit à l'existence du périsprit, mais il reconnaît la nécessité d'une explication plus logique que celle d'une force physique agissant à distance. Voici son argumentation au sujet d'un cas, où un jeune étudiant a vu et entendu le fantôme de sa sœur, morte déjà depuis 18 heures.

*
* *

Si vous ne sentez pas, mon cher ami, que le cerveau de la morte, 18 heures après le décès, n'est pas la cause de cette impression, qu'il y a là autre chose que l'organisme matériel ; que soit que l'esprit de M. Noell (le voyant) se soit transporté pendant le sommeil vers sa sœur morte, soit que l'action télépathique ait eu celle-ci comme point d'émanation, nous sommes en présence d'une action appartenant au domaine de l'âme et non à celui du corps, et nous portant à penser que l'âme existe personnellement et n'est pas, en effet, une fonction, une sécrétion du cerveau ; non, si vous ne le sen-

tez pas, vous, l'artiste et le penseur que je connais, c'est que vous ne vous êtes pas donné le temps de peser le problème.

Que voulez-vous que le cerveau de cette jeune fille ait fait dix-huit heures après sa mort ? Toute hypothèse « matérielle » est invraisemblable. Le plus simple serait de nier, je veux dire de déclarer que le jeune étudiant a eu tout simplement un cauchemar, et que par hasard ce cauchemar a coïncidé avec la mort de sa sœur. Oui, c'est là le plus simple. Mais cette solution vous satisfait-elle ? Vous satisfait-elle surtout lorsque vous avez sous les yeux des centaines de ces relations du même ordre ? Vous satisfait-elle aussi dans le cas où le narrateur a vu, ce qui s'appelle vu, à distance, tous les détails d'une mort, d'un suicide, d'un accident, d'un incendie ? Non. Vous avez l'esprit trop scientifique et d'une exigence trop rationnelle pour pouvoir être satisfait de cette vieille hypothèse du hasard, et vous savez que le calcul des probabilités nous prouve qu'elle est inacceptable.

Alors quoi ?

Alors, autre chose : Le problème psychique est ouvert, avouons-le sans réticence.

Je ne me charge pas de l'expliquer. La séance n'en est pas encore là. Admettre et expliquer sont deux. Nous sommes forcés d'admettre les faits lors même que nous ne les expliquons pas. Un homme passe au coin d'une rue et reçoit un pot de fleurs sur la tête : il est bien forcé de l'enregistrer sans pour cela expliquer d'où il vient et comment la verticale et l'horizontale se sont rencontrées juste à point sur sa tête.

Non, vraiment, ce que nous appelons la matière et ses propriétés ne suffit pas pour expliquer ces faits, et voilà pourquoi ils sont d'un autre ordre, d'un ordre qui a tous les droits a être qualifié de « pyschique » et qui conduit à admettre l'existence d'âmes, d'esprits, d'êtres intellectuels, spirituels, qui ne sont pas de simples fonctions cérébrales. La transmission mentale, la vue à distance sans l'aide des yeux et la vue des choses à venir ne donnent-elles pas les mêmes témoignages ?

*
* *

Remarquons combien cette démonstration ressemble à celle donnée par Allan Kardec lorsqu'il étudiait les mêmes faits. Du moment qu'il existe en nous quelque chose qui voit sans se servir des

yeux, qui entend sans le secours des oreilles, qui s'élance dans l'avenir, c'est-à-dire qui annonce ce qui n'a pas encore lieu aujourd'hui, n'est-ce pas une preuve indéniable et authentique que ce quelque chose est soustrait à l'étendue et à la loi du temps, autrement dit à la matière ?

*
* *

Après avoir cité des exemples de rêves prémonitoires, le savant astronome termine par ces lignes :

Je m'arrête dans ces témoignages, puisque, d'ailleurs, désormais, il n'y a plus qu'à se baisser pour en cueillir autant qu'on veut. Les sciences les plus précises, les plus positives, ne sont établies que sur des appréciations de notre raisonnement, et l'astronomie elle-même, cette reine des sciences, a pour base la théorie de la gravitation, dont Newton, son fondateur, disait simplement : « Les choses se passent comme si les corps célestes s'attiraient en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances ». Eh bien ! devant les phénomènes de la télépathie, devant les exemples de vue à distance par l'esprit, sans l'aide des organes corporels, devant ce fait plus mystérieux et plus incompréhensible encore de l'avenir vu avec précision par une vision mentale, je dis : « Les choses se passent comme si dans l'organisme humain, il y avait un être psychique, spirituel, doué de facultés encore inconnues. » Cet être, cette âme, cet esprit, agit et perçoit par le cerveau, mais n'est pas une fonction matérielle d'un organe matériel : Voilà, me semble-t-il, des conclusions logiques dont la méthode la plus scrupuleuse et la plus austère ne peut se défendre. Et je les crois supérieures aux affirmations dénuées de preuves fondées sur une foi aveugle. La foi, les prétendus miracles, le martyre même, n'ont jamais rien prouvé, car ils ont été au service de toutes les causes, politiques ou religieuses, les plus diverses, les plus contradictoires et les plus absurdes. La science seule peut vraiment éclairer l'humanité.

*
* *

Oui, sans aucun doute, c'est à la science qu'il faut demander les enseignements vrais, car elle seule est dégagée des préjugés qui encombrent les religions et les philosophies. Le fait est l'assise inébranlable sur laquelle s'élèvera notre certitude, et c'est parce que le Spiritisme nous permet de voir, de photographier, de mouler

l'âme humaine en dehors des limites de son organisme, que nous avons la preuve si vainement cherchée depuis des siècles de son existence pendant la vie, et de sa survivance à la mort. Saluons cette aurore qui se lève et réjouissons-nous de voir les savants entrer dans cette voie qui rénovera l'humanité.

BECKER.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

Pour la traduction : Dr DUSART

(*Suite*).

Un trés intéressant exemple de faits de la classe *Locale* nous est donné par les *Fantômes des vivants*. Nous voyons qu'un jardinier d'Essex revenant de son travail, vit une dame, qu'il reconnut, se tenant près d'une tombe ou mausolée lui appartenant, et supposa que cette dame était venue visiter le monument. Or, cette dame était morte à Londres ce même jour. Dans le rapport imprimé, il est dit que la mort avait précédé la visite de deux heures au moins, mais j'ai acquis, depuis, la conviction que c'était une erreur. La dame fut trouvée morte à 2 heures de l'après-midi, et l'apparition fut observée à 9 h. 20. Heureusement, le percipient signala aussitôt ce qui venait de lui arriver, et la nouvelle de la mort ne parvint chez lui que le lendemain matin : on peut donc considérer le cas comme fort démonstratif. Ceci plaide, autant que peut le faire un cas isolé, en faveur de la théorie des apparitions *post-mortem* bien caractérisées, contre la théorie de la télépathie ou de la transmission de pensée, prises dans leur sens ordinaire. Car, d'une part, on donne à l'hypothèse de la transmission des impressions par l'esprit d'un mourant un sens absolument excessif, lorsque, comme c'est ici le cas, il n'y a entre l'agent et le sujet aucun rapport, ni de parenté, ni d'affection. D'autre part, ce ne serait qu'au prix de la plus extraordinaire coïncidence, qu'une impression qui serait restée latente dans l'esprit du sujet pendant sept heures, ne se serait extériorisée soudainement, en prenant une forme corporelle, qu'au moment précis où il s'approchait d'un endroit qui était pour la décédée d'un intérêt tout à fait particulier. Enfin, l'endroit où apparut le fantôme était tout spécialement propre à agir comme cause locale

d'un phénomène de ce genre, d'autant plus que, d'après le desservant de la paroisse, la dame décédée était particulièrement attirée par les tombes, à ce point qu'il lui arrivait souvent de se faire ouvrir le mausolée et d'y entrer.

Dans les cas suivants, le temps écoulé depuis la mort était plus long, et le voyant était absolument étranger au décédé. Cette circonstance doit, il est vrai, présenter ce désavantage, que l'identification de l'apparition avec une personne spéciale peut n'être basée que sur la description que le percipient fait plus tard de ce qu'il a vu.

Cependant, dans le premier cas que je vais citer, l'identification fut confirmée par la reconnaissance que le sujet fit de la photographie du décédé.

V. De M. John E. Husbands, de Melbourne House, Town Hall Square, Grimsby.

15 septembre 1886.

« Cher Monsieur, voici tout simplement les faits. Je dormais dans un hôtel de Madère, en janvier 1885. Il faisait un brillant clair de lune. Les fenêtres étaient ouvertes et les stores relevés. J'eus la sensation que quelqu'un était dans ma chambre. J'ouvris les yeux et je vis un jeune homme de 25 ans environ, vêtu de flanelle, se tenant debout près de mon lit, et montrant, avec l'index de la main droite, l'endroit où j'étais couché.

Je fus quelques secondes avant d'être bien convaincu que quelqu'un était réellement là. Je me mis alors sur mon séant et je fixai mes regards sur lui. Je distinguai si bien tous ses traits, que je le reconnus dans une photographie que l'on me montra quelques jours plus tard.

Je lui demandai ce qu'il voulait ; il ne me répondit pas, mais ses yeux et ses gestes m'indiquaient que j'occupais sa place.

Comme il ne répondait pas, je lui lançai un coup de poing tandis que j'étais assis, mais je ne l'atteignis pas.

Tandis que je me disposais à sauter à bas du lit, il disparut doucement par la porte, restée fermée, en tenant constamment ses yeux fixés sur moi.

Je m'informai et on m'apprit que ce jeune homme qui m'était apparu était mort dans la chambre que j'occupais.

Si vous désirez de plus amples détails, je serai heureux de vous les fournir, dans le cas où cela vous intéresserait.

JOHN E. HUSBANDS »

Les lettres suivantes sont de Miss Falkner, de Church-Terrace, Wisbech, qui résidait à l'hôtel lorsque se passèrent les faits ci-dessus.

8 octobre 1886.

Le fantôme que vit M. Husbands pendant son séjour à Madère, était celui d'un jeune homme qui mourut subitement quelques mois auparavant, dans la chambre occupée ensuite par M. Husbands. Ce qui mérite d'être signalé, c'est que M. Husbands n'avait jamais entendu parler de lui ni de sa mort. Il me raconta la sc ne, le matin même où il vit l'apparition, et je reconnus ce jeune homme à la description qu'il en fit. Je fus vivement frappée de ce fait, mais je n'en témoignai rien ni à lui ni à d'autres. J'attendis que M. Husbands eût fait le même récit à mon frère. Nous le quittâmes alors en disant tous deux : « Il a vu M. D... »

Il n'en fut plus question de quelque temps, jusqu'à ce que je présentasse une photographie à M. Husbands.

Il dit aussitôt : « C'est le jeune homme qui m'est apparu l'autre nuit, mais il était vêtu autrement. » Il décrivit alors le costume qu'il portait ordinairement et qui était la tenue de crocket ou de tennis, fermée au cou par un nœud marin. Je dois ajouter que M. Husbands est un homme froid et le dernier que l'on pourrait soupçonner de voir des esprits.

K. FALKNER.

20 Octobre 1886.

Je vous adresse la photographie et un extrait d'une lettre de ma belle-sæur, que j'ai reçue ce matin et qui confirme mon récit. C'est le 3 ou le 4 février 1885 que M. Husbands vit l'apparition.

Les autres personnes qui ont occupé la chambre, n'ont jamais fait mention d'aucune apparition, d'où je crois pouvoir conclure que personne autre n'en a vu.

K. FALKNER.

Voici la copie du passage envoyé par Miss Falkner : « Vous verrez au dos de la photographie de M. du F..., la date de son décès, 29 janvier 1884 ; je vous rappellerai que le Motta Marques occupa cette chambre de février à mai ou juin de la même année, et le

major Money jusqu'au commencement de la saison de 1885. M. Husbands a dû prendre cette chambre le 2 février 1885.

Tout ceci est bien présent dans ma mémoire et je me rappelle fort bien qu'il m'a raconté l'incident, lorsqu'il vint voir mon baby. »

J'ai reçu de M. Husbands et de Miss Falkner un récit complet fait de vive voix. Tous deux sont d'un esprit essentiellement positif et aussi éloigné que possible de toute tendance vers l'amour du merveilleux. Il n'y avait ni dans cette variété de faits ni dans aucune autre catégorie de faits anormaux, rien qui fût de nature à les intéresser. Autant que j'ai pu en juger, la façon de voir de M. Husbands est absolument correcte et il serait bien la dernière personne que je puisse soupçonner de disposition à exagérer ou à altérer la valeur de tout ce qui peut lui arriver. Comme on a pu le voir, le récit qu'il fit de sa vision précéda toute notion de sa part au sujet de la mort qui avait eu lieu dans sa chambre. A aucune autre époque il n'eut d'hallucination des sens.

Le cas suivant est remarquable par les nombreuses répétitions des phénomènes observés par le percipient. Il est spécialement déconcertant. Il suggère bien moins l'idée de quelque chose se rapportant à la croyance populaire sur des maisons hantées ou à l'affection persistante d'une personne décédée pour un lieu spécial, que celle d'une simple image imprimée nous ne savons comment ni en quelle partie de l'organisme physique d'une personne et se révélant de temps à autre à ceux qui sont doués d'une forme de sensibilité qui les prédispose.

VI. De M. D. M. Tyre, 157, Saint-Andrews Road, Pollokshields, Glasgow.

9 Octobre 1885.

Dans le cours de l'été de 1874, ma sœur et moi, nous allâmes demeurer pendant nos jours de vacances, avec un jardinier et sa femme, dans une maison bâtie tout en haut d'une colline d'où l'on jouissait d'une des plus belles vues sur le Dumbartonshire, juste à la limite des Highlands. C'était vraiment un délicieux séjour, éloigné de toute grande route. Nous n'éprouvions jamais le moindre ennui et nous fûmes si enchantés de notre choix que nous nous décidâmes à louer la maison pour trois ans. C'est ici que je commence mon récit. Comme nous avions des occupations en ville,

nous ne pouvions nous rendre tous à la fois à Glen M***. Mes deux sœurs et moi nous fûmes donc envoyés au mois de mai, pour préparer la maison, arranger le jardin, etc., etc., en vue des prochaines vacances, afin que nous puissions alors nous y rendre tous. Nous avions beaucoup de besogne, et comme le village le plus proche était distant d'au moins cinq milles, et nos plus proches voisins, les habitants du port, à plus d'un mille, nous étions parfaitement tranquilles et tout à fait réduits à nos seules ressources.

Un jour, ma sœur aînée dut aller au village pour une course quelconque. Comme le soir arrivait, je me rendis à sa rencontre, laissant ma jeune sœur L., toute seule. Nous revenions vers six heures du soir, lorsque nous rencontrâmes au pied de la colline notre sœur L***, en proie à une vive émotion. Elle nous dit qu'une vieille femme s'était installée dans la cuisine et qu'elle s'était couchée dans le lit. Nous lui demandâmes si elle savait quelle était cette vieille. Elle nous dit que non et qu'elle était étendue tout habillée sur le lit ; que c'était sans doute une bohémienne et qu'elle n'oserait pas rentrer sans nous. Nous rentrâmes à la maison avec L***. Cette jeune sœur, dès qu'elle fut entrée, nous dit, en pénétrant dans la cuisine et en nous montrant le lit : « La voici ! » Elle attendait que nous tirions cette étrangère de son sommeil, pour lui demander ce qu'elle voulait. Ma sœur et moi, nous regardons dans le lit; les couvertures sont plates et vides, et lorsque nous lui disons qu'il n'y a là rien, elle manifeste la plus profonde surprise en reprenant : « Mais voyez donc ! Pourquoi cette vieille femme est-elle couchée toute vêtue et la tête tournée vers la fenêtre ? » Pour nous, nous ne voyons toujours rien. Alors seulement elle commence à soupçonner qu'elle voit quelque chose qui n'est pas naturel pour les autres ; elle s'effraye et nous l'entraînons dans une autre chambre pour essayer de la calmer, car elle tremble de tous ses membres. Que ce fût un fantôme, aucun de nous n'en eut l'idée un seul instant et l'on se hâta de couper du bois et de faire du feu pour préparer le repas du soir. L'idée que quelqu'un avait pu se trouver dans le lit nous paraissait ridicule ; aussi fut-elle attribuée à un écart d'imagination, et le train de vie ordinaire reprit pendant deux jours dans la maison.

Le troisième jour, dans l'après-midi, comme il faisait froid et que le temps était pluvieux, nous étions assis dans la cuisine autour du

feu. Tout à coup L... s'émeut en s'écriant : « Voilà de nouveau la vieille femme et elle est couchée comme la première fois. » L... nous sembla beaucoup moins effrayée cette fois, et sur notre demande elle nous fit le portrait détaillé de l'apparition. Tenant les yeux fixés vers le lit et dessinant du geste tout ce qu'elle décrivait, elle nous expliqua que la vieille n'était pas couchée *dans* le lit, mais étendue tout habillée au-dessus des couvertures et les jambes repliées, comme si elle avait froid. Sa figure était tournée vers le mur et elle portait ce que dans les Highlands on appelle *son backet mutch*, c'est-à-dire un bonnet blanc comme les vieilles femmes seules en portent encore. Elle portait une ruche autour du front et se présentait comme ceci : (Ici se trouve un dessin de profil). Elle portait une jaquette en drap de couleur sombre et un châle était enroulé autour de ses épaules. Telle est la description qu'elle nous en fit : elle ne pouvait apercevoir ses traits, mais la main droite serrant étroitement le bras gauche, elle put constater que cette main était jaune et maigre, ridée comme les mains des vieillards qui ont toujours peiné pendant leur vie.

Nous restâmes longtemps les yeux fixés sur le lit, demandant des explications complémentaires à L..., qui était seule à la voir.

Elle reparut très souvent, à tel point que l'on s'y habitua et que nous en parlions entre nous, en la désignant sous le nom de la vieille femme de L....

Le milieu de l'été étant arrivé, tout le reste de la famille vint de la ville et c'est alors seulement que nous entrâmes en relations suivies avec nos voisins et deux ou trois familles du port. Un jour ma sœur aînée entama ce sujet devant une dame P..., notre plus proche voisine, et lorsqu'elle eut fait une description détaillée de l'apparition, Mme P..., fut près de s'évanouir et nous dit que ce fait répondait à une chose qui n'était que trop réelle. La description était exactement celle de la première femme de l'homme qui avait habité la maison avant nous et qui avait agi vis-à-vis d'elle avec une véritable cruauté, à ce point que la malheureuse ne s'était pas relevée des dernières brutalités qu'il lui avait fait subir. Voici en deux mots le résumé de l'histoire que nous conta Mme P....

Malcom, l'habitant en question et sa femme Kate (la vieille femme de L) vivaient comme chien et chat. Elle travaillait rudement et lui s'enivrait chaque fois qu'il le pouvait. Un jour, ils se rendirent au

marché avec de la volaille et des porcs. En revenant il acheta un demi-gallon de Whisky. Il le porta pendant un certain temps, puis se trouvant fatigué, il le lui imposa. Comme il s'arrêtait souvent en route, il fut facile à la femme d'arriver avant lui et lorsqu'il entra plus tard, il l'accusa d'avoir bu le contenu du flacon Il la battit avec une telle violence, qu'il s'en effraya bientôt et vint chez Mme P..., en lui disant que sa femme était très malade. Mme P... se rendit chez eux et trouva Kate étendue sur le lit, exactement dans le costume et la position décrits par L..., tenant la figure tournée vers le mur afin qu'on ne pût pas voir les traces des coups qu'elle avait reçus de son mari.

Le récit ci-dessus est un résumé aussi exact que possible des faits qu'avec le secours de ma sœur J... j'ai pu me rappeler.

Ma sœur L... est morte, mais nous étions souvent revenus dans cette maison, qui nous attirait par le charme des souvenirs qu'elle réveillait en nous.

(*A suivre*). D. M. Tyre.

La médiumnité guérissante

(*Suite*)

D'autres guérisons furent ensuite opérées par le prince de Hohenlohe. Des aveugles recouvrèrent la vue, des sourds l'ouïe, des boiteux et des paralytiques l'usage de leurs membres.

Le 20 juin, le prince fut invité à se rendre à la cour du prince héréditaire, dont toute la maison fut témoin des cures qui s'opérèrent. A peine le bruit se fut-il répandu que le prince était à la cour, que les malades s'y rendirent en foule des environs. La salle impériale était remplie de malheureux estropiés étendus sur leurs grabats. Les officiers de la cour se mêlaient avec les malades, qui tous attendaient du soulagement. Plusieurs ne furent pas trompés dans leurs espérances. Des aveugles ouvrirent les yeux, des boiteux marchèrent droit, emportant leurs béquilles sous leurs bras, des

paralytiques recouvrèrent l'usage de leurs membres. Elisabeth Laner, âgée de cinquante ans, fille d'un cordonnier de Wurtzbourg, était depuis sa vingt-cinquième année dans la salle St-Gabriel, à l'hôpital de la ville. Elle éprouvait depuis ce temps des attaques de rhumatisme très fréquentes, et avait perdu l'usage des pieds et des mains. Les attaques devenaient toujours plus fréquentes et plus douloureuses. Le 29 juin, elle demanda permission de chercher du secours auprès du prince de Hohenlohe. On le lui accorda d'autant plus volontiers *que tous les efforts de la médecine avaient échoué contre son mal*. Un domestique de l'hôpital porta la pauvre malade jusqu'à la maison de M. de Greifraneau, où le prince venait de se rendre.

Le prince se mit à prier. Quand il eut fini, le prince ramena la malade. Mais quelques moments après, elle lui dit qu'il pouvait la laisser aller seule. Elle se trouva en état de se tenir sur ses pieds et de marcher, *ce qu'elle n'avait pu faire depuis vingt et un ans*. Elle se rendit seule et sans appui à l'hôpital, où tous ceux qui la virent témoignèrent leur surprise et firent éclater leur joie. Cette cure subsiste; la personne guérie va dans tous les quartiers de la ville. Les médecins ont donné des certificats de sa maladie.

Il s'est opéré beaucoup d'autres guérisons en différents endroits et en diverses circonstances ; mais je ne veux parler que de celles dont j'ai été témoin oculaire.

M. Ruthlein, ci-devant officier à Lhundorf, vieillard de 70 ans, était afffligé d'une paralysie humainement incurable. Il avait les mains perdues, son visage était couleur de cendre, depuis bien des années il n'était pas sorti de sa chambre. Le prince, ayant reçu de sa part une invitation, se rendit chez lui. Après avoir fait une prière, il l'exhorta à une ferme confiance en Dieu. Alors le malade se sentit la force de sortir de sa chambre. Il monta et descendit l'escalier sans que personne l'aidât. Son visage reprit une couleur plus animée. Il semblait avoir recouvré une vie nouvelle. Huit jours après cet heureux événement, il vint me rendre visite et se réjouir avec moi du bonheur qu'il avait de marcher librement.

Mlle Fagelin, âgée de 70 ans, était dans un état de paralysie générale. Elle ne pouvait pas même sortir de sa chambre. Elle implora l'assistance du prince de Hohenlohe, qui l'alla voir et pria pour elle. A peine la prière finie, elle se sentit assez de forces pour monter

et descendre les escaliers. Le lendemain elle alla à l'église pour remercier Dieu, puis chez ses amis et ses connaissances.

Michel Discubacher, âgé de 70 ans, souffrait depuis environ trois ans de douleurs horribles. Il lui était venu à la poitrine un abcès qui avait déterminé la carie. J'ai vu moi-même deux esquilles qu'on lui avait tirées des os de la poitrine. Ses jambes étaient aussi dans l'état le plus pitoyable. Il ne pouvait s'appliquer à aucune espèce de travail. Le prince de Hohenlohe ayant prié pour ce malheureux, sur le champ il s'est trouvé en état de se servir de ses membres. Peu de jours après, il était aux champs à labourer.

Dans la maison de M. le conseiller aulique Martin se trouvait un homme boiteux qui implora le secours du prince. Celui-ci alla le voir, prier pour lui, et lui dit que s'il avait de la foi, il pouvait jeter ses béquilles et descendre l'escalier en haut duquel il se trouvait. La parole n'eut pas été plus tôt dite que cet homme jeta ses béquilles, se tint tout droit devant nous et descendit l'escalier. Alors il leva les mains au ciel et rendit grâces à Dieu de sa guérison.

Un homme d'environ 50 ans, nommé Bramdel, se fit apporter par six hommes de Carlstadt dans la cour de Stanfember. Ses bras et ses jambes étaient paralysés au point qu'ils pendaient comme les membres d'un mort, et il avait tout le corps pâle comme celui d'un mourant. Le prince l'excite fortement à ranimer sa foi, et réussit á le sauver. Le malade recouvra l'usage de ses pieds et de ses mains, et se leva parfaitement guéri. Tous les témoins de cette merveille furent saisis d'étonnement. Pénétrés d'une religieuse frayeur, ils se mirent à genoux et en prières.

J'ai été témoin de toutes ces cures. D'autres m'ont été attestées par des personnes qui les avaient vues elles-mêmes. Voici quelques-uns de ces faits :

Un étudiant de Burglaner, près de Murmerstadt, avait perdu depuis deux ans l'usage des jambes. On l'amena dans une charrette. Le prince alla l'y trouver, fit sa prière et lui dit de se lever. Le prince renouvela sa prière, alors le malade se sentit délivré des douleurs qu'il ressentait, mais il ne pouvait encore se tenir sur ses jambes. Le prince pria une troisième fois et le jeune homme se trouva parfaitement guéri.

La fille de M. Meuth souffrait, depuis 9 mois, de vives douleurs à un pied, dont les os étaient cariés. On ne voyait point d'autre

remède que l'amputation. Elle eut recours au prince qui pria pour elle et elle obtint sa guérison.

Les cures opérées par lui sont stables; les malades sont réellement guéris. Leur guérison a soutenu l'épreuve du temps. Si quelqu'un voulait élever des doutes sur la réalité des cures obtenues par le prince de Hohenlohe, il devrait venir ici consulter mille autres témoins oculaires comme moi, voir et entendre. Nous sommes disposés à donner tous les éclaircissements qu'on pourrait désirer. La réalité des faits étant bien établie, que reste-t-il à faire, si ce n'est d'admirer l'efficacité de la foi, et d'adorer celui de qui elle obtient tant de merveilles.

Il est fait mention, dans *La Vérité* du 21 octobre 1866, de la guérison du prince royal de Bavière. Lui-même a rendu publiquement témoignage de ce fait et d'autres semblables, par la lettre suivante, écrite à M. de Seinsheim, et imprimée plusieurs fois :

Mon cher Comte,

Il se fait encore des miracles. Les dix derniers jours du mois dernier, on se croyait dans Wurtzbourg au temps des apôtres. Les sourds entendaient, les aveugles voyaient, les boiteux marchaient librement, non point par les secours de l'art, mais par le moyen de quelques courtes prières et par l'invocation du nom de Jésus. Le prince de Hohenlohe ne demandait que la foi de Jésus-Christ, la foi en son pouvoir de guérir les malades si c'était sa volonté. La foi était une condition indispensable.

Le 28 au soir, on portait déjà à 70 le nombre des personnes guéries de tout âge, de tout sexe, de toute condition, depuis les plus basses du peuple jusqu'à un prince du sang, qui sans aucun moyen extérieur a recouvré, le 27 à midi, l'ouïe qu'il avait perdue dès son enfance. Cette cure s'est opérée par une prière qu'a faite pour lui, pendant quelques minutes, un prêtre qui n'a guère plus de 27 ans, le prince de Hohenlohe. Quoique je n'entende pas aussi bien que la plupart des personnes qui m'entourent, il n'y a point de comparaison entre mon état actuel et ce qu'il était auparavant. D'ailleurs je m'aperçois que de jour en jour, j'entends plus clair.

Dans mon antichambre, en présence de Mme de Grasvensrenth, le prince prononça deux fois sans succès sa prière sur une femme qui depuis 25 ans était aveugle. Il ne voulait pas réitérer ; mais sur

les pressantes sollicitations de cette femme, il pria une troisième fois et elle recouvra la vue. Une autre personne reçut la même grâce en présence de M. Lichtentaler, mon bibliothécaire. Je vous cite ces deux exemples, choisis sur un grand nombre d'autres, tous aussi frappants et aussi bien avérés.

J'ai à présent l'ouïe très délicate. Vendredi, la musique de la troupe qui défilait sur la place en face du château, me frappa si fort le tympan, que je fus obligé pour la première fois de fermer la croisée de ma tribune. Les habitants de Wurtzbourg ont témoigné, par les acclamations les plus vives et les plus sincères, le plaisir que leur a fait ma guérison.

Vous pouvez communiquer ma lettre et laisser en prendre des copies aux personnes qui le désireront.

Bruckneau, 3 Juillet 1822.

Louis, prince royal.

Une autre lettre adressée par le médecin Malfatti à une de ses malades, qu'il n'avait pu guérir, contient les lignes suivantes :

Madame la comtesse,

Dieu veuille agréer les vœux que je fais pour votre rétablissement. Lui seul peut guérir là où l'œil humain se trouble, et suppléer à sa faiblesse. J'en ai eu des preuves étonnantes à Wurtzbourg, où j'ai voyagé l'été passé et d'où je suis revenu édifié et vraiment pénétré. Combien j'ai pensé à vous en ce temps où j'étais témoin des faits extraordinaires qui s'opéraient. Ces faits sont vrais, même pour des médecins impartiaux et sincères. A votre retour, je vous conseille d'y aller. Ce conseil est appuyé sur ma conviction.

Vienne, 7 Janvier 1821.

Malfatti.

Le prince de Hohenlohe Bartenstein, écrivant à son père le 18 Août 1821, l'informe des merveilles de Wurtzbourg et de plusieurs autres. Voici un extrait de sa lettre :

A peine de retour de mon voyage en Hesse, je m'empresse de vous faire part des choses extraordinaires qui, depuis la mi-juin, ont été opérées tant à Wurtzbourg qu'à Bamberg et à Brucknau, par mon cousin Alexandre de Hohenlohe, prêtre conseiller de l'archevêché de Bamberg. Des guérisons miraculeuses ont eu lieu sur plus de 500 personnes, aveugles, estropiées, sourdes, muettes, paralytiques ou affligées de cancers incurables, et cela par la seule

invocation du saint nom de Jésus, et par l'effet d'une foi entière en sa grâce et en sa miséricorde. La guérison subite de la jeune princesse Mathilde de Schwarzenberg, âgée de 17 ans, qui depuis bien des années était tellement paralysée qu'il lui était impossible de mouvoir un pied, a été guérie, la veille de la Fête-Dieu, par Alexandre, conjointement avec son disciple, le sage et vertueux villageois Martin Michel d'Untervittichausen. Ce miracle a été l'effet d'une ferme confiance en l'invocation du saint nom de Jésus. Mais l'effet a été si prompt, que la jeune princesse s'est trouvée en état de suivre le lendemain la procession solennelle du Saint Sacrement à Wurtzbourg.

C'est de la même manière que s'est opérée la guérison du prince royal de Bavière, qui a été subitement délivré de la surdité et de la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer. Ces deux guérisons furent suivies de plus de 70 autres à Wurtzbourg, où le vertueux prêtre continue ses cures miraculeuses. Mais à Bruckneau, *où j'ai eu le bonheur d'être témoin de la plus grande partie des guérisons,* on en compte plus de 400, opérées dans le courant du mois de juillet, dans la chapelle de l'endroit. Il y a plus de 60 béquilles déposées dans cette chapelle, et le nombre en augmente de jour en jour.

J'ai éprouvé un sentiment bien profond de surprise et d'émotion, lorsque j'ai été témoin de la guérison subite et parfaite de six homme *tout à fait sourds*, qui, à la seule invocation du saint nom de Jésus, ont été complètement guéris. Deux paralytiques ont recouvré tout à fait l'usage de leurs membres. La lumière a été rendue à deux aveugles et la parole à un muet.

Je me borne, pour le moment, à ce peu de détails. Je ne négligerai pas de vous faire part, dans la suite, des documents et des écrits qui paraîtront sur ces événements extraordinaires.

(*A Suivre*) André PEZZANI.

Comment je suis devenu Spirite

(*Suite*).

Autre communication obtenue par le même médium, au moyen d'un guéridon :

A. Gauchy. — Reims, 1652.

C'était une époque bien terrible que celle dont je fus le contemporain, lorsque la torche allumée par le fanatisme, promena ses sinistres lueurs à travers les plus belles contrées de l'Europe.

« Que de nobles caractères, que de belles intelligences ont expié, par d'indicibles tortures, le courage d'avoir su conserver ce que l'homme possède de plus saint, de plus précieux : la liberté de conscience !

« Oui, c'étaient des temps néfastes que ces temps où l'essor de l'intelligence, où toute pensée de liberté, où toute aspiration généreuse étaient aussitôt réprimées par la violence !

« Vous ne sauriez comprendre cette époque sanglante où la délation s'était glissée jusqu'au sein du foyer de famille, où les enfants considéraient comme un devoir de dénoncer aux bourreaux inexorables, les vénérables auteurs de leurs jours qui allaient bientôt grossir le nombre des victimes de la Sainte Inquisition.

« Que de larmes, de plaintes, de gémissements arrachés par des tortures surhumaines ; que de cris, de malédictions contre les bourreaux se sont élevés à travers les flammes du bûcher jusqu'aux pieds de l'Eternel Juge !

« Au milieu de l'effroyable cataclysme qui menaça de briser contre les murs des cachots les derniers restes d'une résistance héroïque, une immense consolation restait à ceux qui sentaient couler dans leurs veines le sang généreux de l'homme de cœur, c'était de voir les disciples de la libre-pensée marcher au supplice le front haut, le visage calme, les yeux levés vers celui qui est le consolateur des affligés ; ce fut un réconfortant spectacle, au milieu de cette atmosphère rouge de sang, alors que les lâches courbaient ignominieusement la tête sous le joug de leurs infâmes persécuteurs.

« L'histoire de ces temps malheureux ne vous donne qu'une idée incomplète des époques où Dieu semblait avoir détourné ses regards

de l'humanité. Je vous dirai ma vie ainsi que quelques faits historiques.

« Je naquis à Marseille ; ma famille fut riche et puissante. Comme j'étais le plus jeune de trois frères, mon père me destina à l'état ecclésiastique, pour lequel j'éprouvais une certaine répulsion. Mon oncle, archevêque de S..., fit de vains efforts pour me décider à entrer dans les ordres. La première partie de ma jeunesse se passa entre mes livres et la chasse.

« Heureux dans le présent et insouciant dans l'avenir, mes jours s'écoulaient paisibles et tranquilles aux côtés de ma mère que j'adorais et de mon père que je vénérais comme le gardien de l'honneur du foyer de la famille, lorsqu'un événement inattendu sillonna comme un éclair l'atmosphère de ma paisible existence, et décida de mon avenir.

J'appris un jour que Don Raymond, un jeune homme au cœur généreux, d'une intelligence supérieure, et avec qui j'étais tendrement lié, venait d'être jeté dans les prisons de l'Inquisition à Séville, accusé d'hérésie. Ma résolution fut immédiatement prise : je me rendis chez mon oncle, lui demandant une lettre d'introduction pour l'archevêque de Séville. Je pris congé de mes vénérables parents, que je ne devais revoir qu'au-delà des portes du tombeau.

Arrivé dans cette ville, je volai à la résidence de l'archevêque, et lui fis connaître le but de mon voyage. La réception fut glaciale. Pour toute réponse, il appela un moine, auquel il chuchota quelques mots, et revenant vers moi, il dit : « Vous verrez votre ami ».

« Impatient, je suivis mon guide. Après quelques détours, nous arrivâmes sur une grande place encombrée d'une foule immense. Tout à coup des chants funèbres s'élevèrent au milieu d'un silence solennel ; saisi d'une émotion inexplicable, j'interrogeai mon compagnon, qui me répondit avec un sinistre sourire : « Attendez et vous verrez ».

« Pendant cette halte forcée, je jetais les regards autour de moi, lorsque je vis de loin quatre monceaux de bois, surmontés chacun d'un poteau. Je voulus à nouveau interroger mon compagnon, quand tout à coup les chants cessèrent, et je vis s'avancer, au milieu d'un silence de mort, escortés de personnages masqués, quatre hommes en chemise, les mains derrière le dos et qui, tour à tour, furent attachés aux poteaux.

« Alors, je fus témoin d'une scène horrible : je vis s'avancer des masques portant une torche, allumer le bois sous les pieds des malheureux. Dans ce moment, le moine me dit avec un sourire plus effrayant encore : « Venez », et me conduisit en face d'un poteau en me disant : « Regardez.... » et je vis au milieu des flammes qui s'élevaient déjà jusqu'à lui, mon ami Raymond se débattre dans d'horribles souffrances, contre une agonie trop lente à venir. — Je jetai un cri surhumain, nos yeux se rencontrèrent dans un suprême regard, et tout fut dit...

« Une noble action venait d'être récompensée par les flammes du bûcher, car son crime qu'il a payé par le martyre, était d'avoir donné une généreuse hospitalité à un juif, malheureux vieillard proscrit, pourchassé par les limiers de chair humaine que l'Inquisition soldait avec le sang de leurs victimes.

« Je me réveillai le lendemain dans un couvent de Dominicains, où les moines m'avaient porté après la terrible secousse de la veille, qui me fit perdre tout sentiment de vie, je rendis visite aux parents de la malheureuse victime, mais là mon cœur se gonfla de haine et de dégoût pour l'humanité, en apprenant que la sœur avait livré le frère aux assassins, *par la confession.*

Je ne surcharge pas les faits ; je les raconte dans toute leur horrible vérité comme enseignement, et pour montrer combien le fanatisme abrutit le peuple, jusqu'à lui faire perdre la dignité d'homme.

« Après cette hideuse découverte, je vis avec horreur la profondeur de la plaie qui rongeait le pauvre peuple ; oui, ces hommes sectaires du génie du mal, qui, d'une main tenaient la croix, symbole de pardon et de paix, et, de l'autre, le poignard homicide ; ces hommes, je veux dire ces monstres, avec une infernale habileté, enveloppaient toute une nation dans leurs filets inextricables.....

« Dès ce moment, mon parti fut pris ; je résolus de combattre ce pouvoir inique avec toutes les forces de mon intelligence, et avec l'énergie d'un cœur qui lutte pour une cause sainte. Pour entreprendre une tâche aussi lourde, il me fallait le concours dévoué d'hommes énergiques, mais seul, isolé, au milieu de cette immense population, je sentis mon courage faillir, lorsqu'il me vint une inspiration soudaine. L'homme qui pouvait m'être utile, c'était le père de la victime qui, lui aussi, devait éprouver les âpres émotions de la

vengeance contre les assassins de son enfant. Je me rendis chez le vénérable vieillard et lui confiai mon projet. Après m'avoir écouté, un sentiment d'indicible tristesse se peignit sur son visage austère, et, me prenant les mains, il me dit avec un accent prophétique : « Enfant, avez-vous mesuré vos forces pour lutter contre cette « puissance mystérieuse et sanglante qui fait courber la tête des rois « sous sa tyrannique volonté ? Lutter, c'est mourir, car nulle force « ne brisera avant longtemps ce rempart construit avec des osse-« ments humains, et sur lequel on lit en traits de sang : Fanatisme. « Laissez passer la justice de Dieu. De même que la lumière chasse « les ténèbres, de même le progrès de l'intelligence qui se dilate et « s'avance sous le souffle de Dieu, broiera un jour cette force dia-« bolique sous sa marche triomphale ».

(*A suivre.*) Général H. C. FIX.

LES FAITS

SOCIÉTÉ SPIRITE VALENTIN TOURNIER

Président d'honneur V. Tournier

Tours, le 9 janvier 1901.

J'ai déjà raconté, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, la formation du groupe V. Tournier chez sa veuve, demeurant à Tours, rue Lakanal, 33.

J'ai déjà dit comment l'esprit V. Tournier avait accepté d'être président d'honneur ; ce qui peut paraître nouveau.

Je dois cependant, dans l'intérêt de la stricte vérité, faire connaître que ce dernier, quoique désincarné, tient bien sa place et s'acquitte de ses fonctions.

Je dois ajouter que les présidents d'honneur d'une société sont habituellement absents, tandis que Tournier, dans la séance du 5 janvier, a littéralement dirigé les débats.

Il s'est tout d'abord montré à Mme Darget, faisant connaître à Mme Tournier, que sa mère, (de Mme Tournier) allait s'incarner, ce qui a eu lieu ; et elle a parlé à sa fille pendant environ 10 minutes.

Puis, s'incarnant lui-même en Mme Darget, il a parlé aux unes et

aux autres des sept personnes présentes comme il l'eût fait de son vivant.

Puis trois esprits se sont incarnés successivement en Mme Salloc, Tournier restant toujours à sa place.

Une conversation générale, mais dirigée par Tournier, s'est engagée avec les différents esprits de Mme Salloc.

Dans cette conversation, il n'y aurait rien d'important à signaler, si ce n'est qu'il peut paraître étrange au lecteur, quoique spirite, de voir un esprit faire fonction de maître de maison, et recevoir dans un salon comme il le faisait il y a deux ans, avant sa mort.

En effet, il n'y avait rien de changé.

C'est du bien nouveau, allez-vous dire, et si je n'étais pas connu comme un spirite de trente ans de service dans cette haute science, vous me prendriez pour un reporter qui, dans un journal badin, essaye une plaisanterie.

Mais les choses sont telles, comme en font foi les signatures ci-dessous. J'ai déjà parlé d'endosmose entre les vivants et les morts ; elle continue et ne fera que s'accroître.

Après la conversation dont je viens de parler, nous avons fait la chaîne autour d'une table qu'on ne touchait pas, tous nous tenant les mains, après avoir éteint l'électricité.

Au bout de 5 minutes environ, nous avons entendu un choc sur la table.

J'ai dit aussitôt à Mme Tournier de porter ma main dans celle de son voisin, et de tourner le bouton électrique pour faire de la lumière, ce qui a été fait.

Quoique tout le monde n'eût entendu qu'un seul coup, il y avait deux cailloux sur la table, un blanc et l'autre noir.

Dans une précédente séance, il y avait eu deux petits bouquets, non pas tombés ensemble, mais successifs.

Ont signé le présent procès-verbal :

Mme Tournier, Mlle Porte-Cazaux, Mme Salloc, Mme Darget, MM. Salloc et Pinard.

Commandant TÉGRAD.

NOTA : Je vous envoie un portrait de V. Tournier.

Je photographiais un jeune enfant médium.

Quoiqu'il fût en pleine lumière, et bien au point de mon appareil, il a en parti disparu, comme vous pouvez vous en apercevoir sur la présente

photographie ; et Tournier, comme s'il avait voulu prendre pour lui-même les vibrations lumineuses qui devaient former le portrait de cet enfant, est apparu. La photographie spirite nous réserve bien d'autres phénomènes ; nous ne sommes qu'au commencement.

Correspondance

Lyon, 14 janvier 1901.

CHER MONSIEUR GABRIEL DELANNE,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre livre *L'âme est immortelle,* démonstration expérimentale.

Si je savais écrire, je me ferais un plaisir de vous exposer certains faits rentrant dans la catégorie de ceux que vous citez dans votre beau livre si concluant.

J'ai à Lyon un ami de jeunesse, rimeur effréné et matérialiste si endurci, qu'il n'hésite pas à traiter d'idiots tous ceux qui croient en Dieu.

Un jour, il fit ce quatrain qu'il inséra dans les lettres de décès qu'il adressa à ses amis et connaissances, pour les prier de vouloir bien assister aux funérailles d'un de ses jeunes enfants qu'il venait de perdre.

Ce pauvre petit corps issu de la matière,
(La matière forme l'esprit)
Va se désagréger, hélas ! au cimetière,
En vain coulent nos pleurs. C'est la loi, tout périt.

Quoiqu'il soit tout à fait irréductible sur la question de Dieu, j'en ai souvent discuté avec lui, et une fois, se trouvant à bout d'arguments, je l'ai contraint à m'avouer que certainement l'univers avec ses lois était le produit de quelque chose, mais il ne savait pas quoi, il ne prenait pas garde que cet aveu ne s'accordait pas avec sa négation de l'existence de Dieu.

Dans nos discussions, j'ai toujours combattu sa manière de voir avec les seules armes du raisonnement, sans m'appuyer aucunement sur les faits étudiés du spiritisme, car alors il m'aurait certainement tourné le dos.

Cependant, et c'est là où j'en voulais venir, à la mort de son père, il eut la visite de son esprit. Les parents de mon ami habi-

taient Annonay (Ardèche), lui, menuisier de son état, demeurait et travaillait alors à Paris, c'était vers 1876. Une nuit, il rêva, mais d'une façon très nette, qui lui parut être l'absolue réalité, il rêva, dis-je, que son père lui était apparu subitement et lui avait adressé ces simples mots :

« Eugène, je viens de mourir, tu ne me verras plus. Adieu ! » ensuite il disparut. »

Eh bien ? lui fis-je observer, tu as là la preuve que l'âme existe et survit au corps, car c'était bien l'âme de ton père qui est venue t'annoncer sa désincarnation. Allons donc, protesta-t-il, il n'y a pas d'âme, je ne crois pas à l'âme.

Mais alors, lui dis-je, puisque le surlendemain tu as reçu une lettre qui t'a confirmé la mort de ton père, comment expliques-tu ce fait extraordinaire ? Il répartit sans se démonter : « Le fait s'explique naturellement, c'est l'attraction du sang, parbleu, ça coule de source.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette réponse abracadabrante.

J'en ai conclu que la logique n'est pas ce que les négateurs encroûtés recherchent le plus.

Veuillez agréer, cher Monsieur Delanne, mes plus fraternelles salutations.

GINESTET.

Nécrologie

MORT DE M. F. W. H. MYERS

C'est avec un profond regret que nous annonçons la mort de M. Myers décédé à Rome le 17 janvier dernier, à l'âge de 58 ans. Il était en Italie pour sa santé. C'est une grande perte pour la société de Recherches psychiques dont on peut dire qu'il était l'âme depuis 1882 ; il sera difficilement remplacé.

Le *Times* du 19 janvier dernier lui a consacré un long article, mais nous considérons surtout M. Myers à cause de l'intérêt qu'il portait aux recherches psychiques ; nous l'avons connu en 1882, lors de la fondation de la Société ; à tort ou à raison, nous supposions qu'il serait difficilement convaincu, non pas de la continuité de la vie

après la mort, mais de la possibilité d'une communion entre le visible et l'invisible. M. Myers avait eu un grand nombre de séances avec différents médiums, mais sans résultats décisifs, et semblait disposé à regarder les phénomènes spirites comme incertains et non prouvés; pendant plusieurs années, il conserva cette attitude; même, en 1894, parlant à Saint-James' s Hall sur la médiumnité de M. Stainton Mosès, il ne laissa pas échapper un mot révélant son opinion particulière sur l'origine spirituelle des communications de M. Mosès.

Pendant cette halte entre deux opinions, il nous avait confié sa *croyance* en la possibilité de communiquer avec les esprits, bien qu'il n'ait jamais obtenu de témoignage assez concluant pour lui faire dire qu'il *savait* ; et tant que sa *foi* ne cédait pas la place à la *connaissance* positive, il hésitait à se déclarer publiquement, même à la Société dont les intérêts lui étaient si chers ; il craignait que ses collègues ne fussent pas, en général, prêts pour cette déclaration. La connaissance positive lui vint par Mrs Thompson, souvent citée dans le *Light* comme Mrs T. M. Myers nous demanda son adresse, et pendant plus de 2 à 3 ans, il eut de nombreuses séances, jamais payantes, et se convainquit pleinement de la réalité d'une communication avec les êtres désincarnés, assurance qui rayonna sur les dernières années de sa vie. En décembre 1899, il écrivait, de San Remo, à Mrs Thompson :

« Votre vision m'a profondément impressionné, je dirai même m'a causé de la terreur. C'est une pensée de grande espérance pour les humains, que vous puissiez, par sincérité et humilité, et le don de Dieu, entrer dans la compagnie d'esprits dont *vous* pouvez apprécier la pureté élevée mieux que moi qui ai eu le privilège de les connaître sur terre. C'est réellement devenir un petit enfant, et entrer dans le royaume des Cieux. »

Deux jours plus tard, il lui écrivait, à propos d'une lettre d'elle, du 7 décembre :

« Vous et moi — vous directement, et moi par votre entremise — avons été favorisés par une « grâce » bien au-delà de ce que nous méritions. Je sais que nous nous en rendons compte et que nous resterons humbles, de crainte que la gloire ne nous soit cachée de nouveau. J'espère que parmi les choses que vous entendrez dans

les « lieux célestes » il y aura beaucoup de vérité et de sagesse, et de temps en temps, quelques mots pour *moi* ».

Dans la même lettre, M. Myers fait allusion à *Nelly*, petite-fille de Mrs. Thompson et qui est son contrôle habituel ; elle avait annoncé qu'elle devait les quitter.

« Mais Nelly ne peut pas nous abandonner entièrement. Faites-lui mes amitiés et dites-lui que j'espère qu'elle viendra *toujours* à moi, qu'elle devra se faire voir à moi dans le monde prochain ; remerciez-la et caressez-la comme *on* peut remercier un doux et innocent esprit qui est venu à votre secours dans un moment pénible »

M. Myers avait été convaincu par certaines preuves d'identité qu'il avait reçues, mais qu'il n'a pas autorisé à publier.

Le 5 décembre, dans son jardin, à Cambridge, il demanda à Mrs Thompson si elle continuerait son œuvre médianimique lorsqu'il ne serait plus là ; les guides de cette dame lui ayant promis qu'il pourrait se communiquer par son intermédiaire, elle lui répondit que oui et ajouta : « Dites-moi franchement si vous croyez que ce sont des esprits qui viennent à vous ? « M. Myers répondit : « Oui, je *crois* que ce *sont* des esprits, et, de plus, je crois à leur identité, et vous pourrez le dire à qui vous voudrez. »

Mrs Thompson savait qu'elle voyait M. Myers pour la dernière fois en ce monde ; lui-même savait parfaitement n'avoir plus longtemps à vivre, mais il ne craignait pas ce changement, disant : « Pour moi, la mort n'est autre chose que passer dans une chambre voisine. La seule appréhension qu'il témoignait était de ne pas conserver l'intelligence consciente au dernier moment : ce qui lui a été heureusement épargné, d'après une lettre de Miss Myers à Mrs Thompson, le vendredi 17 février.

Cher Mrs Thompson,

Mon père est mort hier soir à 10 heures. Il a été conscient jusqu'à la fin ; nous étions tous autour de lui, il nous parlait avec calme et même gaiement. Notre mère ne l'a pas quitté un instant, elle était, comme lui, absolument calme, et lui rappelait tous les amis qu'il allait retrouver.

Le souvenir de cette scène sera avec moi pendant toute ma vie.

Votre affectionné,

SYLVIA MYERS.

M. Myers est mort des suites d'une attaque d'influenza survenue il y a deux ans.

En 1880, il avait épousé la plus jeune fille de M. Ch. Tumant, sœur de Lady Stanley. Il laisse un fils et deux filles.

Il sera inhumé en Angleterre, probablement à Kessvick, lieu de sa naissance.

LIGHT.

Ouvrages Nouveaux

LES POINTS OBSCURS DU SPIRITISME

NOTES PÊLE-MÊLE

par Vincenzo CAVALLI.

Dans une déclaration préliminaire, l'auteur de ce livre écrit en Italien, dit que ce mélange de notes n'a pas la prétention de faire la lumière, mais de provoquer à le faire ceux qui peuvent la donner : il dit que, pour les spirites, il n'y a aucun doute quant à la survivance de l'âme, mais il est indéniable qu'à ce fait principal, se rattachent des problèmes de haute importance qu'il est nécessaire d'éclaircir à force d'études et de méditations.

L'auteur dit voir deux principaux points obscurs dans le spiritisme : 1° le grand nombre d'esprits trompeurs ; — 2° l'extrême rareté des bonnes preuves, surtout celles d'*identité*. Il admet que l'atmosphère de la terre est remplie d'esprits bas comme intelligence et moralité, dont la pesanteur spécifique périspritale s'oppose à ce qu'ils puissent s'élever au-delà de notre atmosphère ; par la loi des semblables, nos vices et nos passions peuvent les attirer à nos côtés. De là, pour une grande partie des cas, l'auteur ne trouve pas déraisonnable l'hypothèse de la mystification d'origine spirite.

Il y a l'autre hypothèse, celle de l'animisme, ou pour mieux dire, du *personnisme* ; V. Cavalli, à propos du somnambulisme, fait une citation de Rouxel (rapports du magnétisme et du spiritisme) et dit que tous ces faits restent obscurs comme l'auto-conscience, la conscience interne, la vraie et entière qui domine et contient le domaine de la conscience externe. L'oubli du passé pendant l'incarnation implique nécessairement l'oubli de soi-même, des faits, idées et connaissances non seulement de la vie, mais aussi des acquis mentaux, qui sont des trésors ensevelis dans l'être, et lui sont inconnus pendant son existence terrestre ; c'est la chrysalide psychologique, la réinvolution intérieure, mystère profond de la chimie spirituelle de Dieu.

Puisque rien ne se perd, comme rien ne se crée, ces connaissances doivent être tracées d'une façon indélébile dans le répertoire mental de la psyche, dans son cerveau fluidique, et ne doivent pouvoir se transmettre au cerveau concret, sinon comme aptitudes. Le cerveau concret est un moyen pour acquérir de nouvelles connaissances dans le monde sensible, lesquelles se transmettront et se fixeront dans le cerveau fluidique ; le cerveau concret n'est pas apte à recevoir du fluidique les connaissances antérieures prénatales ; pendant l'incarnation, la psyche est cachée à elle-même en grande partie.

L'auteur cite Allan Kardec à propos du médium dont l'esprit peut altérer la communication qu'il reçoit ; et cela, sans le vouloir : *il trompe de bonne foi.* V. Cavalli trouve seulement étrange que ce qui doit répugner à la conscience sensitive du sujet soit accompli par sa conscience supérieure. Il cite encore A. Kardec à propos de cette question : dans le somnambulisme, ou le spiritime, quelle est la limite où s'arrête l'action propre de l'âme et où commence celle de l'esprit ? Il donne la réponse : *cette limite n'existe pas,* ou plutôt, *n'a rien d'absolu* (1).

« Notre Kardec, que Flammarion appelait *le bon sens incarné,* nous a donné des règles pratiques, mais génériques, et au fond de toute distinction faite avec la plus sévère analyse critique, reste le doute amer. Le mystère de la psyche trouble l'auteur, puisqu'en elle-même, intégralement, elle est consciente ; comme incarnée elle ne l'est que partiellement, et que la distinction entre le produit animique du médium et celui de l'esprit est difficile, presque impossible quand les preuves *absolues* du spiritisme authentique manquent, ce qui arrive souvent. L'autre fait est non moins grave, c'est que l'esprit du médium ne se fait pas reconnaître quand il se manifeste (comme il se fait reconnaître au somnambule, et *trompe* le médium, même sur sa propre individualité, cela contre sa volonté.

Parlant de l'individualité, V. Cavalli rappelle le conseil de Kardec de ne pas *exiger* de preuves, mais de les attendre Il dit que cela pouvait aller quand on croyait simplement que, par l'entremise du médium, on communiquait seulement avec les esprits, quels qu'ils fussent, mais aujourd'hui l'on croit que l'esprit du médium répond *le plus souvent* revêtant des personnalités diverses, il semble à l'auteur indispensable de savoir si l'on a affaire à des *vivants* ou à des *morts.*

Suivent des réflexions sur les esprits qui ont oublié le passé ou se le rappellent mal.

Il trouve que Kardec a eu tort en ne donnant pas l'importance néces-

(1) Dans un livre sur la médiumnité par l'écriture mécanique, qui paraîtra prochainement, M. Gabriel Delanne explique ces anomalies apparentes au moyen des connaissances nouvelles que nous possédons aujourd'hui, grâce aux recherches des savants sur le somnambulisme et l'autosuggestion.

saire aux preuves d'identité, car sans elles, nombre de communications sont parfaitement inutiles (2).

L'auteur parle du Dr Hodgson et cite des passages de son rapport, entre autres celui où il dit avoir observé qu'un esprit a, très rarement, la faculté de se communiquer clairement, il compare leur état à celui qui suit le réveil après un profond sommeil.

L'auteur dit que de nombreuses considérations rendent difficile l'identification *précise* des défunts, tant pour eux que pour nous, selon notre mode de voir et de juger : nous ne pouvons nous faire une idée approximative de leur état psychique et de la difficulté de la transmission de leur pensée à la nôtre.

Il traite de l'inconscient sur lequel diffèrent naturellement les matérialistes et les spiritualistes.

Il parle des phénomènes médianimiques de Sainton Mosès et des excellentes et indiscutables preuves d'identité qu'il a obtenues.

Il est persuadé qu'en beaucoup de cas une *force intelligente* étrangère au médium et indépendante de lui, est la cause occulte des phénomènes dans *beaucoup de cas* ; cette force intelligente est en tout semblable, par ses caractères mentaux et moraux, à celle que nous reconnaissons comme agissant dans l'organisme humain.

Ces faits sont déjà d'une grande importance philosophique et forment à eux seuls un sujet de longues méditations pour l'esprit d'un penseur.

L'auteur a expérimenté avec Eus. Paladino et Lucrezia C. médium non professionnel de grande force : il dit avoir constaté avec ces deux sujets la preuve que l'*auteur* des phénomènes, dont ils étaient simplement les *instruments psycho-physiques*, n'était pas leur *inconscient* ; que si cela ne pouvait pas toujours se démontrer, on le pouvait *souvent* à la confusion des académies.

Ne voulant pas citer ses propres observations, l'auteur dit avoir demandé au prof. Giuseppe Gerosa son opinion sur 17 séances auxquelles il a assisté à Milan en 1892. Questionné sur des phénomènes d'ordre intellectuel, il a répondu. « Eusapia intransé répond et entend le français, l'anglais et l'allemand. John dit qu'il ne sait pas le russe. Les réponses ont lieu par coups dans la table si Eusapia est éveillée, et sont monosyllabiques ou par phrases. »

---

(2) La plus grande partie des preuves d'identité obtenues dans les séances spirites ne sont pas connues du public, parce que ce sont des preuves qui touchent à la vie intime des expérimentateurs, et que ceux-ci ne se soucient pas de les livrer à la critique, souvent malveillante du public. Cependant les journaux spirites et livres d'Aksakof, de Mme d'Espérance, de Stainton Mosès, de Gardy, de Léon Denis etc., en contiennent un nombre considérable, qui suffit à convaincre les chercheurs de bonne foi que les études sont très sérieuses.

Le prof. Gerosa n'est pas spirite, mais atteste les faits médianimiques et a autorisé V. Cavalli à faire usage de son nom. Il ajoute : « Quelquefois, intransée,elle comprenait les demandes en langue étrangère, d'autres fois ne les comprenait pas ».

V. Cavalli dit que voilà un des *points obscurs* du spiritisme. Quelquefois elle ne pouvait dire l'heure que marquait une horloge éloignée,s'obstinant, avant la vérification, à soutenir avoir *bien vu*, et après, reconnaissant s'être trompée. Il est à remarquer que John n'a jamais réussi à parler ou faire parler Eusapia dans une langue qui lui est inconnue ; durant la *transe* il l'a fait parler un italien plus ou moins correct, ce qu'elle ne fait pas à l'état normal.

Cabriel Delanne, le savant spirite français, autorité estimée à juste titre même par les adversaires du spiritisme, parle de *millions* de preuves d'identité données par des esprits, Aksakof, dans *Animisme et spiritisme*, en cite une quantité. En éloignant les confins de la sub-conscience et de la télépathie, en passant ces faits au crible, et en en écartant une grande partie, soit par insuffisance de témoignage, erreur de mémoire, il en restera toujours une quantité suffisante pour construire des fondations solides à l'édifice scientifique de la doctrine de la survivance. Ce qui constitue le côté faible de la question est *la rareté relative des bonnes preuves*, étant donné le nombre immense des expériences (1).

Il dit qu'il n'y a aucun doute pour lui sur ce que, outre toutes les preuves d'*identité personnelle* ou individuelle qui font du spiritisme plus qu'une simple hypothèse rationnelle, un véritable *fait scientifique*, on en a d'autres qui affirment l'existence et l'activité intelligente et consciente d'entités psychiques, réelles, persistantes, réfractaires à toutes les formes de suggestion contrairement aux personnalités fictives des sujets hypnotisés. Ces *entités*, qui se disent *humaines*,le prouvent par leur caractère et disent avoir appartenu à *notre* terre.

M. Cavalli cite un jeune homme illettré, ne sachant pas dessiner, qui obtenait des communications mécaniques dans des langues ignorées par lui et les personnes présentes, composait de la musique, faisait des dessins et des aquarelles, etc. Un illustre philosophe napolitain, hostile au spiritisme, affirma à ce médium que toutes ces merveilles étaient dues à une faculté latente de tout son être que chaque homme possède ; le jeune homme le crut, mais il perdit ses facultés, et aujourd'hui,malgré son désir et sa volonté d'obtenir une manifestation, cela lui est devenu impossible.

L'auteur cite, en les résumant, des passages du Dr Gyel sur le contenu intellectuel des communications.

(1) Il serait plus exact de dire que l'on ne connait pas *toutes* les bonnes preuves à cause du respect humain qui empêche ceux qui les ont obtenues de les divulger.

Il rappelle l'article de G. Delanne paru dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, Novembre 1899, sur la pluri personnalité : « Parmi les questions à étudier, une des plus importantes pour la connaissance scientifique de la médiumnité est celle qui concerne les états supérieurs de l'individualité désignés sous les noms d'insconscient, subconscient, conscience subliminale, etc. » L'article est transcrit en entier.

H. V. Cavalli parle du rapport du Dr Hodgson à la Société de recherches psychiques de Londres où il analyse la difficulté énorme que doit avoir l'esprit d'un défunt pour se manifester et dit que le D^r^ a donné une leçon aux spirites, personne avant lui n'ayant fait une analyse aussi minutieuse et consciencieuse sur cette question ardue.

Il dit que l'hypothèse du médium *unique agent* est démentie d'une façon lumineuse par la masse des faits observés depuis 50 ans ; les 63 classes de phénomènes énumérés par Louis Gardy dans le *Messager de Liège* ne se prêtent pas tous à être expliqués par l'automatisme et la subconscience. En plus de cela, les preuves d'*identité spirite* obtenues par Stainton Mosès suffisent pour donner au spiritisme expérimental une base inébranlable.

Néanmoins, la promiscuité de l'animisme et du spiritisme dans la médiumnité est une chose *certainement* ordinaire, comme la solidarité psycho-physique entre le fantôme et le médium, on ne peut le nier, comme on ne peut l'expliquer, ainsi que pour la télépathie..., et tant d'autres choses.

L'auteur conclut : le spiritisme est une *vérité*, parce que l'existence des esprits est une *réalité* dont la certitude est démontrée par des milliers de preuves de tout genre.

Restent les problèmes annexés à l'étude de ce mystère vivant, l'*âme*, entité dynamogène automatique, cause du mouvement propre l'*arche xineseas* de Platon. Cette étude demandera peut-être une longue série de siècles ; nous ne connaissons pas encore l'essence de la matière, quand connaîtra-t-on celle de l'esprit ?

Le prof. Rossi-Pagnoni pense que l'on exagère la part de l'animisme : il voudrait assigner une zone neutre à certains phénomènes, qui « s'il n'y en avait pas d'autres, ne nous donneraient aucune preuve certaine de l'action des esprits, on pourrait tout attribuer à l'esprit du médium ; mais puisqu'il y a des faits indépendants prouvant clairement cette action, ces autres faits qui ne sont pas probants, je les classerais dans une catégorie de doute ou de simple possibilité ».

Pour en revenir à la grande question de l'identité l'auteur donne la parole à un spirite français, réputé pour sa doctrine et sa sérieuse éducation scientifique, Gabriel Delanne, l'auteur apprécié de différents ouvrages excellents sur ce genres d'études.

Il cite la page 259 du *Phénomène spirite* dans laquelle il recommande aux expérimentateurs de ne pas craindre d'*exiger* des esprits toutes les

preuves d'*identité* ; « si l'esprit prétend qu'il lui est interdit de vous donner ces informations, soyez sûrs qu'il ne vous dit pas la vérité, qu'il cherche à vous tromper ; dans ce cas, cessez d'interroger, et il ne viendra plus, voyant qu'il ne peut plus vous tromper ».

V. Cavalli dit que cela est le droit et le devoir de tout chercheur sérieux qui ne veut pas tomber dans la spiritomanie et la médiomanie.

Appendice

L'auteur parle de l'« Etre subconscient » du Dr Gyel, et en fait des citations.

Il cite également des passages du livre « Personnalités multiples » par le prof. Carl Dawbarn, penseur qui fait autorité aux Etats-Unis en matière de philosophie spiritualiste, et qui a consacré une grande partie de sa vie aux phénomènes psychiques.

Il cite la revue scientifique et morale du spiritisme juin 1899, contenant la déclaration de M F. W. H. Myers « Je crois que la télépathie existe entre les désincarnés et les incarnés ».

L'auteur renvoie les spirites trop crédules et qui ne raisonnent pas assez à un auteur spirite « docte et compétent, sur lequel je m'appuie toujours, G. Delanne », dans sa Revue de Février 1900, page 451. « Les difficultés diminuent à mesure que l'on connait mieux les faits qui interviennent dans les phénomènes de la médiumnité. Les travaux de la S. R. P. ont jeté une vive lumière sur la conscience subliminale et les influences télépathiques ; en continuant ces recherches, les conditions de la médiumnité seront toujours mieux connues, et alors le *véritable phénomène spirite* apparaîtra dans toute sa splendeur séparé des scories qui l'obscurcissaient. Ce jour-là, une révolution morale d'une immense importance sera accomplie, parce que le monde aura acquis la certitude la plus grandiose ».

Quod est in votis !

Bibliographie

UNE ŒUVRE UTILE

M. Charles Mendel, 118, rue d'Assas, à Paris, nous prie d'informer nos lecteurs, qu'il met en ce moment la dernière main à un **Annuaire Universel de la photographie,** comportant, classées par spécialités, pour le monde entier, les adresses de tous les fabricants et marchands d'articles photographiques, ou d'objets s'y rattachant.

Désireux de doter le monde photographique d'un travail aussi complet et aussi exact que possible, il prie MM. les fabricants ou négociants intéressés, de vouloir bien lui envoyer, *118, rue d'Assas,* leurs catalogues, prix-courants et tous imprimés ou documents de nature à l'éclairer. — Il sera également reconnaissant aux personnes qui voudront bien l'aider de leurs conseils ou de leurs renseignements.

—

L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, par H. Durville. In-18 de 96 pages. Prix : 60 centimes, à la *Librairie du Magnétisme,* 23, rue Saint-Merri, Paris 4e.

Le titre de cet ouvrage indique suffisamment son objet. Rédigé avec le plus grand soin, il constitue le guide indispensable des élèves masseurs et magnétiseurs, qui trouvent là tous les renseignements nécessaires, depuis l'inscription à l'*Ecole* jusqu'aux examens, en passant par le programme détaillé de toutes les matières enseignées dans les différents cours. On y voit jusqu'à la reproduction des *Diplômes*, des *Prix* et *Certificats* délivrés aux élèves Un historique de l'enseignement du Magnétisme et une appréciation sur la valeur morale des Diplômes de l'*Ecole*, en font un ouvrage intéressant tous les partisans du Magnétisme et du Massage.

Paris, le 4 février 1901.

Banquet de la Paix

Les manifestations pacifiques du 22 Février réuniront dans l'univers entier tous les partisans de la paix, afin de protester contre les cruautés de la guerre qui marquent d'une sanglante empreinte les premiers pas du siècle nouveau.

Dans tous les conflits sociaux,les femmes étant les premières et les plus malheureuses victimes, c'est donc à elles d'entreprendre et de propager de toute leur influence l'œuvre de la pacification Universelle.

C'est pourquoi en dehors des réunions politiques et officielles,les femmes ont résolu de se grouper, de se concerter, de travailler, en vue de l'ère pacifique sur le terrain de l'éducation sociale qui est leur véritable domaine.

En 1900, le Congrès de l'*Alliance Universelle des Femmes pour la Paix* a donné,dans son vaste programme universellement approuvé, l'indication des voies nouvelles pour arriver au but tant désiré : à la Paix, par l'éducation.

Beaucoup de ceux qui ont assisté à ce Congrès ont exprimé le désir sincère de se réunir à une date fixe pour affirmer et maintenir l'œuvre de la propagande pacifique féminine, particulièrement intéressante pour tous ceux qui croient possible l'orientation de l'humanité vers l'aube de la fraternité et de la vraie justice.

Pour satisfaire le vœu de réunions fréquentes, l'*Alliance Universelle des femmes pour la Paix*, prend l'initiative d'inviter les amis de la cause pacifique à la manifestation annuelle qui sera célébrée par un banquet dans la grande salle du restaurant : **EXCELSIOR** *81, Avenue de la Grande-Armée, Paris*, **à 7 heures 1/2**, *le Vendredi 22 Février*, sous la présidence de la Princesse Gabrielle Wiszniewska-Hugot, fondatrice-présidente de l'*Alliance Universelle des Femmes pour la Paix*, et la présidence d'honneur de M. Henri Dunant,fondateur de la Croix-Rouge et promoteur de la Convention de Genève,le véritable philanthrope qui le premier a eu la pensée, humanitaire entre toutes, de soustraire les blessés à la cruauté des vainqueurs.

Un orchestre de Tziganes se fera entendre pendant le banquet que nous espérons voir honorer de votre présence.

La cotisation est fixée, tout compris, à 8 francs : (Prix exceptionnel offert par le propriétaire de l'EXCELSIOR à l'*Alliance Universelle des Femmes.*) On peut amener aux mêmes conditions des invités en avertissant d'avance.

Prière de bien vouloir remplir le *bulletin d'adhésion* ci-joint et de l'envoyer SANS RETARD ainsi que le montant de la cotisation à la Trésorière, Mme CLÉLIE PORTU, 7 *bis*, RUE DU DÉBARCADÈRE, Paris.

Pour l'Alliance Unverselle des Femmes pour la Paix.

La Présidente-Fondatrice

Princesse Gabrielle WISZNIEWSKA-HUGOT.

Les Vice-Présidentes :

Mme MARYA-CHÉLIGA. Mme I. DESMONS.

Les Membres du Conseil :

Mlle Louise HŒPNER, secrétaire des séances ;
Mlle N. TESTA, Secrétaire-adjointe ;
Mme Cléclie PORTEU, Trésorière ;
Mme d'ARÊNES, Trésorière-adjointe ;
Mme Hélina GABORIAU, Docteur en Médecine, Membre du Conseil ;
Mme Auguste MEULEMANS, Membre du Conseil ;
Miss J. DE BROEN, Membre du Conseil ;
Mme MARIA MARTIN, Membre du Conseil ;
Mme S. CALMETTES, Membre du Conseil.

Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(*Suite et fin*) (1)

— J'aime le calme. Pourquoi lutter ? D'autres, depuis des siècles, ont préparé les sophismes destinés à ceux qui préfèrent le repos à la lutte et l'inertie de l'intelligence à la recherche du mieux.

— Reste donc à la remorque des intrigants qui ont ligotté ta raison, oblitéré ton intelligence. Suis les sentiers de la platitude vulgaire. L'Idéal de l'infini restera fermé pour toi.

— Veux-tu sacrifier tes plaisirs au devoir, ton bien particulier au bien général ?

(1) Voir le numéro de décembre.

— En agissant ainsi, je serais dupe. Tout en ce monde est chimère, hormis la fortune et la gloire.

— La fortune et la gloire sont les véritables chimères de l'homme, elles ne garantissent point des souffrances intimes, elles suscitent de nombreux besoins et détruisent trop souvent les joies modestes et les satisfactions que portent avec elles les vertus. Passe ton chemin, car ces choses ne sauraient t'intéresser, elles ne donnent en effet ni gloire ni fortune.

— Saurais-tu t'interroger, te défier de toi-même, et fermer l'accès au défaut d'orgueil ?

— Je ne puis répondre d'avoir ce pouvoir sur mon être intime, mais je suis las de me butter à la sottise, à la malignité humaines et je voudrais savoir si nous sommes, en effet, des marionnettes souffrantes et pensantes devant aboutir au néant.

— Ouvre les livres du passé, tu jugeras de l'histoire des peuples ; étudie les religions et tu pourras entrevoir la vérité parmi l'erreur.

— Si peu instruit, comprendrai-je ?

— O toi qui doutes de ton intelligence, tu es mûr pour la passionnante science, tu apporteras ta part de travail à ceux qui cherchent.

— Que dois je faire pour ne pas m'égarer ?

— Sois modeste et prudent. Raisonne, raisonne toujours, ne t'isole pas, ne crois point que la vérité soit le privilège d'un seul être, mais compare et juge avant d'accepter cette foi nouvelle.

— Je voudrais ne pas renoncer aux affections de ce monde ?

— Aime, aime toujours ; aime les autres plus que toi-même, c'est la loi de charité. Donne le bonheur à autrui et tu pourras t'envoler dans l'erraticité, sans crainte et sans douleur.

— J'aime encore les joies de la vie, j'aime les lèvres souriantes et l'éclat de rire de la jeunesse.

— Pourquoi repousser le bonheur ? L'homme reçut en partage la gaieté pour compenser les jours sombres ; il a, pour se distraire et atténuer les douleurs de son existence, la vie sociale et la culture des arts Goûter au charme de la vie sans nuire à ses semblables ne saurait être une faute, crains seulement les passions qui dérivent des sollicitations mondaines. La matière tue l'esprit.

— Où trouverai-je le temple du spiritisme, quels sont les prêtres de cette antique doctrine ?

Ne remets jamais ta conscience aux soins d'un autre, nul n'est parfait, chacun peut se tromper. Le prêtre qui s'égare entraîne ses fidèles avec lui. Les hommes eurent toujours plus de puissance et de volonté pour le mal et l'erreur que pour le bien et la vérité. Le temple du spiritisme est en tous lieux. Lis le livre de la nature et tu pressentiras la grandeur di-

vine. Adore le créateur en admirant la création et en jouissant des merveilles terrestres qui te feront oublier les misères humaines. Il n'y a plus de détenteurs de mystères ni de rites cachés. Tous peuvent comprendre les sciences, et dans la science seule, dans l'expérience, dans la logique est contenue la vérité.

— Trouverai-je secours, appui et protection si je me sens faiblir ? Où aller, qui implorer ?

— Rejoins ceux qui s'acheminent vers le progrès. Choisis tes amis, veille sur tes pensées, sur tes désirs. Sois juste et bon, l'aide et la protection te viendront de l'au-delà :

— Mais en cet au-delà, il y a, comme sur terre, des êtres malfaisants dangereux et pervers,

— Parmi les esprits qui nous entourent, il en est de malfaisants, ils cherchent à égarer ceux qui s'engagent dans la pratique des sciences occultes, c'est pourquoi il faut franchir les premiers degrés de la lente initiation avec prudence et lenteur.

— La mort m'épouvante, elle hante de son horrible image mes nuits et mes jours, elle contamine toutes mes joies. Dois-je la craindre ?

— T'inquiètes-tu des vêtements laissés sur le chemin de la vie? Ils garantissaient ta chair des rayons brûlants du soleil, des pluies torrentielles et du froid ; ils t'embellissaient, dissimulaient tes imperfections et lorsque tu les laissas de côté, souillés et déformés par l'usage, tu n'eus pas un instant de regret en cherchant un tissu. une forme encore mieux appropriés à ton corps. Corps, vêtement de l'âme, source de douleurs, sujet de tentations violentes et malsaines, entrave de l'esprit, toi qui acquiers la force et la puissance de l'âge viril pour décroître et te dissocier lentement dans la décrépitude avant de disparaître dans le vaste creuset des incessantes transformations, comment pourrions-nous te regretter lorsque nous entrevoyons un état infiniment supérieur !

— Ceux qui ignorent le spiritisme seront-ils châtiés ?

— Pourquoi le seraient-ils ? L'enfant est-il responsable de ce qu'il ne sait entendre ! Peut-on le châtier pour ignorer ce qu'on ne lui a pas enseigné ! Faire le bien, éviter le mal suffit pour amener l'esprit au progrès.

Y a-t-il de réelles douceurs, de sérieux avantages à s'occuper de ces choses ?

Interroge les vrais spirites, ceux qui le sont de cœur et restent en relation avec l'au-delà. Ils te diront qu'avec cette foi profonde, la solitude est moins pénible, que les déceptions sont moins cruelles, et que l'existence se supporte sans révolte,grâce aux secours, aux encouragements répandus par ces amis de l'espace.

Ainsi devraient être préparés ceux qui cherchent à pénétrer les grands mystères de l'occulte, mais notre fin de siècle, tout à la fièvre du plaisir, ne veut s'occuper ni du bien, ni du progrès moral.

Ceux qui entrevoient les vraies destinées de l'humanité devraient se grouper, s'entendre et s'entr-aider paternellement pour répandre la bonne parole.

En cette époque de transition, le peuple comprend étrangement le bonheur. Il voit tout en haut briller l'insolence du luxe, il contemple l'apothéose du vice et regarde autour de lui, avec anxiété, si parmi ses enfants,quelques-uns pourront,d'un bond,s'élever jusqu'à la cime de cette société. Mont peu accessible sur lequel beaucoup se brisent dans leurs tentatives d'escalades, ou qui retombent dans les bas-fonds, meurtris, pleins de haine et d'envie.

Les jeux de bourse. l'exploitation des bras humains, donnent la fortune aux audacieux. La beauté, le cynisme, font aussi arriver les pauvres filles aux meilleures places.

Haut placés, entourés d'un luxe extravagant, insatiables de jouissances, ces enfants du peuple oublient leur origine, et ne se soucient pas plus des plaintes de leurs semblables, que s'ils étaient de race différente.

La vertu traîne, méprisée, délaissée,brisée dans l'âpre lutte de la vie.Le travail se paie une croûte de pain ; une nuit de volupté se paie ce que la fille, vendeuse d'amour, est assez habile à exiger.

L'homme se glorifie de ses vices, et la mère de famille, trop souvent esseulée et délaissée, traîne sa peine et son ennui, qu'elle tâche d'amoindrir dans la pratique méticuleuse du culte, ou dans la futilité des parures et des chiffons.

On abandonne ses devoirs, sa famille, mais on défend ses jouissances et ses prérogatives, sans pitié, sans merci.

Le riche a si peur de perdre sa suprématie, ses terres, ses biens, ses écus, qu'il détruirait les trois quarts de ses concitoyens pour s'assurer la jouissance incontestée de la fortune.

L'égoïsme règne sur le monde, ne ferons-nous rien pour l'extirper ?

C'est aux spirites qu'incombe le devoir suprême de prêcher la paix, la concorde, et une égalité moins illusoire que celle dont on proclame les formules depuis dix-huit siècles. Que chacun se mette à l'œuvre, si petit qu'il soit, en pensant à ce texte de Manou : (1)

« De même que le dernier soldat d'une armée peut quelquefois, d'une
« flèche embrasée, détruire la plus solide forteresse de l'ennemi,de même
« l'homme le plus faible, quand il se fait le champion courageux de la

(1) Jacolliot. *La Bible dans l'Inde.*

« vérité peut renverser les plus solides remparts de la superstition « et de l'erreur ».

FIN

Télépathie

On lit dans les mémoires du baron Général Thiébault ce qui suit, raconté par le prince Dolgorouski :

Un matin que, vers l'heure du déjeuner le prince entra dans le salon, où se trouvaient les dames et quelques autres personnes, du nombre desquelles était mon frère, il y parvint avec un air de fatigue et de préoccupation, qui lui fit adresser, avec plus de sollicitude que de coutume ces questions banales relatives à la santé et à la nuit. L'espèce d'embarras qu'il éprouva à répondre fit davantage insister ; enfin, pressé lui-même du besoin de parler, il répondit : « Si plus de 20 ans de résidence au milieu de vous pouvaient me laisser quelque doute sur la manière dont je suis jugé dans ce pays, j'éprouverais, je l avoue, une espèce de peine à vous dire ce qui a troublé mon sommeil et ma nuit ; mais, certain que je n'ai à appréhender aucune fausse interprétation, je vais vous le conter : J'ai un frère, que j'ai toujours aimé de la plus vive tendresse et qui me paye du plus entier retour. Ayant vécu ensemble très-unis pendant notre enfance et pendant une partie de notre jeunesse, la nécessité de nous séparer fut pour nous la cause d'un véritable désespoir. Vous auriez peine à croire les détails des derniers moments que nous passâmes ensemble. Ce que je puis vous dire, c'est que notre exaltation fut telle qu en nous quittant nous nous jurâmes que, dans le cas où l'un de nous deux mourrait avant d'avoir revu l'autre, il lui dirait adieu. Eh bien ! madame, continua t-il en s'adressant à la comtesse de Kameke, cette nuit, vers une heure du matin, j'ai été réveillé par la voix de mon frère qui, très distinctement, m'a dit adieu. Je vous avoue que j'éprouvai une vive émotion. Je parvins cependant à commander à mes sens, persuadé qu'une erreur manifeste avait seule produit cette illusion et à me rendormir ; mais la même voix, le même adieu s'étant fait entendre de nouveau, il m'a été impossible de fermer l'œil depuis. »

Tout le monde se récria. Rappelant au prince les bonnes nouvelles depuis peu reçues de son frère ; les illusions des sens si fréquentes, on lui cita les anecdotes les plus propres à le rassurer ; de ces anecdotes on passa aux raisonnements ; on s'étendit sur l'impossibilité du fait, considéré en lui-même, on rejeta tout sur une digestion laborieuse, et l'on conclut que le prince devait chasser toute espèce de doute, d'appréhension, et oublier ce qu'on appela son mauvais rêve.

Mais, 15 ou 20 jours après, il reçut la nouvelle que son frère, lieutenant général au service de la Russie, marchant avec un corps de troupes qu'il commandait et ayant passé à cheval une rivière à la nage, fut attaqué d'une fluxion de poitrine et mourut dans la même nuit, à la même heure que le prince avait reçu ses adieux.

Dans ses Mémoires, le baron Général Thiébault cite un second fait du même ordre, datant de la même époque, ayant des garanties égales, connu du père du baron Thiébaut et cent fois conté par lui. Mon père, dit le Général, parle dans ses souvenirs du suicide du colonel d'artillerie de Troussel ; il présente deux causes comme ayant pu porter ce digne homme à cet acte de désespoir, mais il accorde la priorité à la conduite de sa femme, alors que cela me semble impossible. Quelque résolu que M. du Troussel pût être de ne pas rentrer chez lui, il était impossible que au début d'une guerre, un officier de son grade renonçât à paraître sur un champ de bataille, à s'illustrer avant de mourir Ainsi le prince Guillaume de Brunswick, décidé à mourir et ayant le choix entre un suicide et une mort glorieuse, se fit tuer dans la première bataille livrée aux Turcs par Romanshoff, qu'il avait rejoint comme volontaire.

M. du Troussel a donc terminé sa carrière par d'autres raisons que des raisons de femmes, par des raisons qui n'admettaient pas de répit. Depuis le moment où il avait demandé l'autorisation de divorcer avec sa femme, sans pouvoir l'obtenir, il avait éprouvé quelques désagréments de la part du roy, il en éprouva de nouveaux, pendant qu'il achevait à Magdebourg l'organisation de l'artillerie du prince Henri. Trop affecté de reproches, qui sans doute ne méritaient qu'une explication, il ne put résister au besoin d'épancher son âme, et dans ce but il écrivit au prince Henri une lettre dans laquelle il récapitula et développa tous ses griefs contre Frédéric, en même temps, qu il faisait pour ce monarque une lettre purement de service; ces deux lettres faites, il les expédia Le prince, qui n'était qu'à quelques lieues, reçut peu d'heures après le paquet qui lui était adressé, et, ayant trouvé sous son enveloppe la lettre pour le roi, la renvoya aussitôt à M du Troussel avec un billet commençant par ces mots : « Qu'avez-vous fait, mon cher ami ?... » Il ne restait aucun doute. Par une méprise affreuse et que l'égalité du papier avait produite, la lettre destinée au prince était entre les mains du roi, cette lettre, écrite sans aucun ménagement, était un crime, que le caractère de Frédéric rendait irrémissible. Mais ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que si cette lettre perdait M. du Troussel, elle compromettait en même temps le prince auquel elle n'avait pu être adressée que par la certitude qu'elle ne déplairait pas. Cette dernière réflexion découvrit à M. du Troussel qu'il était devenu le dénonciateur de son bienfaiteur, de son chef, et, dans son désespoir, il résolut et dut résoudre sa mort immédiate Quelques heures furent donc consacrées à écrire des lettres d'adieu, et à 3 heures du matin, il se brûla la cervelle. Or, Mme du Troussel avait de son premier mariage avec

un M. de Kleist, trois filles, dont la plus jeune, l'objet des affections les plus tendres de son beau-père, son père, peut-être, se nommait Minette. A l'instant où M. du Troussel se donna la mort à Magdebourg, Minette, couchée dans la même chambre que ses deux sœurs à Berlin, se mit à jeter des cris horribles. Ses sœurs, réveillées en sursaut, avaient beau la questionner, l'interpeller, Minette, sans les écouter, répétait avec le ton de l'effroi : « Je vois mon père, il est couvert de sang... le voilà... le voilà. . » Les deux sœurs se jettent à bas du lit, allument une lumière, visitent la chambre, ne trouvent rien et cependant ne peuvent calmer ni rassurer Minette. A peine levées, on rend compte de tout à Mme du Troussel ; elle avait ce jour-là une nombreuse compagnie. La fin du dîner fut employée à raconter les extravagances de Minette ; on donna une leçon sévère à Minette, qui pleura beaucoup, et le lendemain on apprit la mort de M. du Troussel, mort dont l'heure, la date et la circonstance principale coïncidaient d'une manière si extraordinaire avec la vision de Minette

Mon père, dit le Général Thiébault, raconta un jour ces deux histoires à Mme de Genlis, qui, loin d'en paraître surprise, riposta par plusieurs de la même nature et nous affirma, entr'autres choses, que, au moment où le seul fils qu'elle ait eu mourut, elle était couchée et le vit distinctement passer au-dessus de sa tête, sous la forme d'un ange ayant des ailes bleues. Ce furent ses expressions.

Général THIÉBAULT.

Revue de la Presse
EN LANGUE ANGLAISE

Light. Novembre 1900.

publie une intéressante lecture faite par le Rév. J. Page Hopps, au meeting des membres et associés de l'Alliance spiritualiste de Londres, sur la « Matière et ce qui est au delà. »

A Saint-Georges Hall, le Rév. H. R. Haweis a fait une conférence intitulée « Le Spiritualisme et C. Flammarion, le grand astronome français. »

Devant une assistance nombreuse, l'orateur commence par dire que M. Flammarion a le don d'expliquer ce qu'il sait, faculté que ne possèdent pas tous les hommes de science. Il analyse ensuite le dernier ouvrage de l'illustre astronome, « l'Inconnu et les problèmes psychiques », et termine en disant que la valeur de l'ouvrage de Flammarion consiste dans la façon dont les fait sont classifiés et catalogués comme Darwin l'a fait pour son « Origine des Espèces » Il dit que tous les phénomènes spirites, sans exception, ont leurs analogues dans la Bible. Il ajoute que le livre de M. Flammarion n'établit pas une existence future, car il ne donne

pas d'exemples d'une existence *indépendante* de l'âme en dehors du corps, il prouve seulement leur séparabilité. Le Rév. attend le second volume de M. Flammarion.

Le Rév. Arthur Chambers, curé de Brokenhurst Hants, a écrit un livre de valeur, « L'homme et le monde spirituel ». Le Light cite un passage dans lequel l'auteur raconte une séance avec un médium à incarnation, jeune homme complètement illettré qui se mit à parler en langue de l'hindoustan. Une dame de l'assistance comprenant ce langage dit que l'esprit se manifestant disait avoir été un hindou de haute caste et d'éducation supérieure. Il répondit en anglais aux questions du Rév. Chambers, en hésitant et cherchant ses mots comme l'aurait fait un étranger. Il lui dit que l'esprit du médium était présent, dans un état d'inconscience. Il discuta certains états de l'esprit détaché du corps, et dit que la séparation finale entre les deux a toujours lieu *avant* la mort du corps, le corps spirituel étant sorti du corps physique reste joint à ce dernier par un lien fragile. Le corps physique vit encore, mais ne contient plus l'homme. Quand le lien spirituel est rompu, la vie matérielle cesse.

Plusieurs enseignements de la Bible furent savamment discutés par l'esprit qui termina par une longue et magnifique réponse qui dura au moins quinze minutes, et que le Rév. se déclare franchement incapable de reproduire, à cause de la sublimité des idées et du charme de la diction.

The Two Worlds

raconte qu'Abrahm Lincoln se couchant fort tard un soir, après un travail important, s'endormit de suite et rêva qu'il se trouvait dans un calme de mort ; il entendait sangloter, comme si plusieurs personnes pleuraient ; il se leva, descendit un étage, il percevait toujours les lamentations, mais ne voyait personne. Le président visita toutes les salles l'une après l'autre, étant un peu alarmé. Déterminé à se rendre compte de ces bruits qui persistaient, il ouvrit une dernière porte et resta stupéfait en voyant au milieu de la pièce un catafalque supportant un corps enveloppé de vêtements funéraires. Des soldats armés le gardaient, et une foule en larmes se pressait autour du catafalque. « Qui donc est mort à la Maison Blanche ? » demanda A. Lincoln à un soldat qui répondit : « Le Président ! il a été tué par un assassin. » A ce moment, une longue acclamation de la foule réveilla le Président qui ne put se rendormir et conserva une impression de ce rêve dont il fit part à Mme Lincoln et à plusieurs autres personnes. Peu de temps après il fut assassiné.

Le même journal donne un long compte rendu des nombreuses sociétés spirites de toutes les villes d'Angleterre.

The Key Stone

est un nouveau journal mensuel. Il commence par une étude sur la voyance et parle d'Apollonius de Thyane.

Le même journal donne un cas de télépathie. A Buda-Pesth, Koloman Zilahi, comptable de la Banque Grossivardein, était à la dernière extré-

mité Avant de mourir il reprit conscience, et s'asseyant sur le lit, dit à sa famille qui l'entourait : « Entendez-vous comme les cloches de l'église sonnent ? » Nous n'entendons rien, lui fut-il répondu. « Si, continua le mourant, c'est mon vieil ami Geza Ertzeg que l'on enterre à Buda-Pest. e ne l'ai pas vu depuis bien des années, mais je le verrai bientôt.

En effet, à cette heure précise, Geza Ertzeg était conduit au cimetière.

Harbinger of Light (Novembre 1900)

Sous ce titre « Science et Spiritualisme », ce journal donne un article Jommençant par une citation de M. G. Delanne dans sa Revue, à propos du Congrès de Psychologie de Paris. Le rédacteur anglais passe en revue les principales communications faites à ce congrès, il cite entre autres l'appareil très ingénieux proposé par M. Delanne pour concentrer les rayons ultra-violets sur le médium pendant une séance obscure, afin de prendre, par des moyens automatiques, une série de photographies du médium des personnes présentes, et aussi des manifestations lumineuses qui se présentent souvent.

Le *Harbinger* fait observer qu'à Paris, plusieurs journaux répandus publient de sérieux articles sur le spiritisme.

M. F. E. Titus, avocat à Toronto, Canada, a envoyé au *Harbinger* un intéressant petit livre intitulé *le Panthéisme de la Science moderne*, ouvrage dans lequel il montre, par des citations de différents savants éminents, le changement qui en dernier lieu s'est opéré au sujet de la base matérialiste de la matière et de la force en admettant maintenant l'existence d'un principe universel de vie pénétrant toute matière et faisant de l'univers une totalité organique, une force intelligente primaire qui implique virtuellement l'acceptation de la Divinité. C'est à quoi, sans aucun doute, la pensée scientifique moderne aboutira, bien que nombre de savante qui ont consenti à accepter la théorie nouvelle d'un agent universel en soient encore a repousser l'hypothèse spirituelle.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro les Revues de la presse allemande, italienne, espagnole et française.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le compte-rendu du Congrès spirite et spiritualiste de 1900, paraîtra d'ici quelques mois. Cette œuvre très importante demande beaucoup de travail, c'est pourquoi nous recommandons la patience à ceux de nos lecteurs qui nous ont écrit pour réclamer le volume.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

L› Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux. Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech, Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross, W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa. Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

L›x de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraterni›ad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande.— Prix 2 florins 50 par an.

N° 9. — ANNÉE 6e Prix du Numéro : 1 franc MARS 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS.

Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

La Désincarnation
DE M. ALEXANDRE DELANNE

Notre ami, Gabriel Delanne, vient d'avoir la douleur de perdre son père, M. Alexandre Delanne, âgé de 71 ans, le 2 mars 1901, à la suite d'une maladie produite par une tumeur intestinale qui l'a enlevé à l'affection des siens après quatre mois et demi de maladie. Tous ceux qui l'ont connu ont apprécié sa bonté, sa bonne humeur et son entrain communicatif. Aussi bon époux que père tendre et dévoué, il donna l'exemple des vertus privées et sut conformer sa vie à ses croyances philosophiques. Sa disparition laissera un grand vide parmi ses amis, mais elle sera ressentie aussi dans tous les centres Spirites qu'il avait l'habitude de visiter régulièrement. Le Spiritisme militant fait une grande perte, car c'est un véritable apôtre qui quitte notre monde pour rentrer dans l'au-delà. Spirite depuis 40 ans, Alexandre Delanne fut un des premiers à se rallier autour d'Allan Kardec, dont il devint l'ami, et dont il adopta et défendit vaillamment la doctrine pendant le reste de sa vie. Il eut le bonheur d'avoir dans sa femme un médium de premier ordre, ce qui lui permit de faire des études suivies sur les manifestations des Esprits et de se convaincre complètement de leur existence. Sa croyance était inébranlable; elle rayonnait dans ses paroles et ses écrits parce qu'elle était appuyée sur les faits innombrables qu'il put constater chez lui et dans toutes les parties de la France, qu'il n'a cessé de parcourir pendant un demi-siècle.

Ame ardente et enthousiaste, il avait la chaleur communicative que donne une conviction absolue, et malgré les labeurs de sa dure existence, consacrée tout entière aux voyages, il trouvait encore le temps, la journée finie, de visiter les réunions spirites et de les réchauffer au feu de sa parole inspirée et de sa foi profonde. Il vivait véritablement suivant ses croyances; il prêchait d'exemple, et malgré les revers de fortune qui l'ont cruellement atteint et les pertes si douloureuses pour son cœur aimant, de sa femme et de son plus jeune fils, jamais il ne s'abandonna au désespoir; il savait que ces disparus n'étaient pas des absents et il puisait dans les rapports médianimiques qu'il avait parfois avec eux,

la force et la résignation nécessaires pour suivre courageusement sa route.

Ce fut un militant dans toute l'acception du terme. Dès qu'il devint spirite, il comprit qu'il avait un nouveau devoir : celui de répandre ces nobles idées qui sont le baume salutaire pour les cœurs brisés par les épreuves de l'existence. Il fonda, rue Saint-Denis, un groupe qui, pendant de longues années, fut un centre d'enseignement et devint une pépinière de nouveaux adeptes. Les séances y étaient graves et recueillies. Les phénomènes les plus variés faisaient rarement défaut, et souvent la Revue Spirite d'avant 1870 a relaté des expériences qui ouvraient des voies nouvelles aux investigateurs de l'erraticité. Alexandre Delanne avait bien compris que les faits ne sont que le côté matériel, la base de ce magnifique monument philosophique qu'est le Spiritisme ; il croyait fermement à l'existence d'une justice infinie, à la pluralité des vies, au progrès éternel de l'âme s'élevant par ses efforts successifs vers des destinées toujours plus hautes. Il s'efforçait de soutenir toutes les nobles causes, tous les efforts tentés en vue d'améliorer l'humanité, et c'est chez lui que fut fondée, en compagnie de Jean Macé et de Flammarion, *la Ligue de l'enseignement* qui devait prendre par la suite un si prodigieux développement. Plus tard, il aida puissamment à constituer l'*Union Spirite Française*, et le journal *Le Spiritisme* qui pendant onze ans fut administré chez lui par son fils. Il n'hésitait jamais à proclamer hautement ses convictions, et cette franchise, qui fut néfaste à ses intérêts matériels, est aujourd'hui son plus beau titre, maintenant qu'il est rentré dans la grande patrie spirituelle.

Son activité incessante lui permit de collaborer à beaucoup de publications, et les lecteurs de cette Revue ont pu apprécier souvent son ferme bon sens, si éloigné du fanatisme, et cette pointe d'humour dont il savait assaisonner ses récits instructifs. On eût dit que les Esprits voulaient en quelque sorte le remercier de ce qu'il faisait pour eux, car il fut témoin d'un nombre immense de phénomènes d'une importance et d'une variété considérables. Dès l'origine du mouvement spirite, il fut en rapport avec toutes les personnalités marquantes de la nouvelle doctrine. Il connut Pierrart, M. et Mme Dozon, D'Ambel, Pezzani, Edoux, Chapelot, Bez, Sabot, Roustaing, Marius Georges, et tous les groupes de France qu'il

aimait tant à visiter. Sa mémoire inépuisable était un précieux recueil d'anecdotes et nous déplorons que les nécessités de la vie ne lui aient pas laissé le loisir d'écrire ses souvenirs, qui eussent été si précieux pour l'histoire du Spiritisme dans notre pays.

Il était estimé et aimé de tous ceux qui l'ont connu, aussi ses obsèques civiles, malgré l'éloignement de son domicile, ont réuni de nombreux amis qui sont allés l'accompagner au cimetière de Bagneux où repose sa dépouille mortelle, non loin de celle de sa chère compagne.

Voici quelques-uns des discours qui furent prononcés sur sa tombe :

Discours de M. Auzanneau

Mon cher Delanne,

Je ne veux pas vous laisser partir sans un adieu sympathique.

Comme la plupart d'entre nous, vous avez connu les difficultés de cette vie terrestre, vous avez lutté courageusement pendant un demi-siècle. De plus, vous avez employé vos forces à la propagation des idées spirites qui sont des idées de progrès. Je vous vois, depuis 40 ans, sur la brèche où vous êtes resté jusqu'au dernier jour sans défaillance aucune.

Vous avez accompli votre tâche ici-bas. Vous rentrez dans la Patrie spirituelle, reprendre votre place. Que Dieu vous accorde la récompense que vous méritez !

Je souhaite ardemment — et je sais d'autres voix qui s'ajoutent à la mienne — que votre nouvelle situation soit celle des Esprits heureux.

A. Auzanneau.

Discours de M. Laurent de Faget.

Directeur du *Progrès spirite*.

M. Laurent de Faget, en quelques paroles improvisées dont nous regrettons de ne pouvoir donner le texte précis, vient, lui aussi, rendre hommage au fervent spirite que fut notre regretté Alexandre Delanne. Il le voit, Esprit désincarné, s'élever en souriant audessus de la matière corporelle pour entrer dans cette vie de l'espace si belle pour ceux qui ont vaillamment accompli leur devoir ici-bas.

« Alexandre Delanne, dit-il, fut un ami et fidèle disciple d'Allan Kardec. Non seulement il appréciait la largeur de vues, l'esprit impartial, la logique du philosophe, mais il connaissait la bonté, la générosité du cœur de l'homme. Il a, pendant plus de quarante ans, propagé l'enseignement philosophique et moral du spiritisme kardéciste. Aujourd'hui, il va retrouver le Maître tant aimé, et aussi sa compagne à lui Mme Alexandrine Delanne, qui fut une spirite des plus militantes, un remarquable médium, dont nos groupes et comités spirites conserveront le souvenir. D'autres esprits l'attendent, sans doute, dans l'au-delà : ceux à qui il a enseigné les vérités spirites et qui l'ont devancé dans l'éternelle patrie ; ceux qu'il a particulièrement aimés, qui faisaient partie de ses amis, et qui se réjouissent de sa désincarnation parce qu'il va les retrouver dans une vie nouvelle, plus belle et plus grande.

« Il aidera son cher fils, Gabriel Delanne, dans son important travail de vulgarisation du spiritisme par la méthode scientifique, et cela afin que les deux côtés du spiritisme, la science et la philosophie, soient également représentés et contribuent ensemble à éclairer et à consoler l'humanité en butte au doute et à la douleur.

« Mais les stations que l'Esprit désincarné fait auprès de nous, nous aidant de ses conseils, des nouvelles lumières qu'il a acquises dans l'au-delà, ne l'empêchent pas de continuer sa tâche personnelle dans le monde extra-terrestre, de s'élever de plus en plus dans les régions bénies de l'idéal, où les esprits avancés, vraiment frères, combattent le bon combat du bien contre le mal, de l'amour contre la haine, de la vérité contre l'erreur. Parmi eux, le cœur se dilate, l'esprit s'échauffe, s'active et s'élève sous la poussée mystérieuse de Dieu ; aussi leurs rêves sont-ils nobles et puis, leurs intentions toujours droites, leurs actes toujours soumis à la conscience et accomplis en vue du bien général. Puisse l'esprit qui vient de nous quitter momentanément, participer aux travaux de ces êtres généreux dont la mission est de nous exhorter sans cesse au progrès. Puisse-t-il continuer, avec toujours plus de rapidité, son ascension graduée vers la vérité pure, la justice souveraine et la beauté éternelle ! »

L'orateur défend ensuite le spiritisme, que certains journaux cléricaux osent présenter encore comme une école de matérialisme, lui qui, mieux qu'aucune religion et aucune philosophie, démontre prouve l'existence de l'âme et son immortalité.

Puis, dans une péroraison émue, il salue, au nom du groupe « Espérance » et de la Rédaction du « Progrès spirite », le vaillant spirite dont le corps est là, couché dans une bière au fond d'une fosse, mais dont l'âme délivrée des liens terrestres, peut déjà dire aux vivants qui doutent et chancellent : « *La mort est la suprême victoire de la vie.* NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI ! »

Discours de M. le Général Fix

Je viens, au nom de l'Institut des sciences psychiques de Paris, consacrer à la mémoire d'Alexandre Delanne l'expression de nos fraternelles affections.

Je dépose sur sa tombe cette couronne, emblème des sentiments dont nous sommes animés. Elle est tressée de ces fleurs qui symbolisent les amitiés constantes, les souvenirs inaltérables.

Essayerai-je de dire les qualités de cœur de l'ami que nous pleurons, combien le charme de son caractère embellissait les forces de son intelligence, ce qu'il était pour les siens ? Mais non....., il est des douleurs si vives et si respectables qu'en s'y associant du fond de l'âme, aucune expression ne convient pour les décrire.....

Alexandre Delanne avait approfondi les divers systèmes de religion et de philosophie, et le spiritisme seul avait pu satisfaire les aspirations de son cœur, les exigences de sa raison et de sa conscience. Mais aussi, comme il en avait admirablement compris le caractère, à la fois scientifique, moral et religieux ! Qui de nous a mieux compris le rôle civilisateur de la doctrine spirite ? Qui l'a plus vaillamment aimée, défendue, propagée que notre bon Alexandre ?

Adieu, ou plutôt au revoir, cher et excellent ami. L'Institut des sciences psychiques de Paris n'oubliera pas qu'il t'a compté parmi ses membres, et il associera dans un pieux souvenir ton nom et celui de ton fils Gabriel.

Tu as quitté l'organisme fragile auquel tu étais attaché et, de l'immensité des espaces où tu continueras la lutte pour la vérité, tu viendras quelquefois nous aider, nous inspirer dans nos recherches psychiques ! ! !

Vaillant ami, au revoir ! au revoir !

GÉNÉRAL H. FIX.

5 mai 1901.

(*Cimetière de Bagneux*)

Discours de M. Duval

Trésorier de la Société française d'étudet des phénomènes psychiques.

Notre présence ici-bas est un signe d'imperfection, car le but de la vie est le progrès moral et intellectuel. Les uns sont venus, poussés par une puissance irrésistible et avec programme imposé ; d'autres, plus avancés, ont pu eux-mêmes demander à revenir, et choisir le mode d'existence, la position sociale qui leur paraissaient le plus convenables à faciliter leur avancement. Le plus avancé, ainsi privilégié, ainsi maître de lui-même, peut, sous sa responsabilité, aller de tel côté qui lui convient le mieux.

Alors commence le redoutable effort à accomplir pour arriver au but à atteindre.

A. Delanne a-t-il accompli son programme ?

On peut, on doit le croire, car pendant toute sa vie il fut plein de bonté pour les siens, affable et bienveillant à l'égard de tous ceux qui l'ont connu, en un mot, un parfait honnête homme, un vrai spirite.

Cher ami Delanne, cher mort qui êtes bien plus vivant que nous, veuillez recevoir l'expression de notre bien vive reconnaissance pour le bon exemple que vous nous avez donné sur la terre pendant votre dernière existence, ainsi que pour ce que vous avez préparé et facilité ; c'est vous, notamment, en effet, et avec votre chère compagne, qui avez le plus participé à la fondation de la *Fédération Spirite Universelle*, aujourd'hui la *Société Française d'études des phénomènes psychiques*.

Cette institution, dont l'existence est désormais assurée, sert de point de ralliement entre tous les spirites français.

Son rôle, quoique déjà important, est cependant encore par trop limité.

Mais patience, avec le temps elle fera plus et mieux, d'abord en participant toujours de plus en plus à l'œuvre de rénovation

sociale, en procurant du travail aux forts, en distribuant des secours aux faibles, aux vieillards, etc., etc.

Ce programme, déjà très vaste, est destiné à s'élargir encore et même toujours, à mesure que la Société deviendra plus puissante. Notre tâche, déja lourde, le deviendra encore plus pour nos successeurs.

Mais le concours que vous nous apporterez certainement, nous soutiendra dans notre mission ; vous reviendrez d'ailleurs plus tard vous-même pour concourir de nouveau à l'œuvre commencée, car, en ce moment, nous ne vous considérons que comme *en congé* et limité. Ce repos vous était bien dû après tant d'efforts accomplis, le plus souvent en faveur de nos chères croyances.

Cher ami, au revoir, à bientôt peut-être !...

Alex. Delanne est mort, vive Alex. Delanne !

Quant à ce pauvre ami G. Delanne que tous nous estimons et aimons tant, qu'il reçoive nos bien sincères compliments de condoléance.

Puissent la sympathie de tous, le sentiment de fraternité que tous nous avons pour lui, l'aider à supporter vaillamment la dure épreuve à laquelle il vient d'être soumis. Qu'il retrouve dans le travail une nouvelle force en même temps que le courage nécessaire pour continuer et mener à bien l'œuvre qu'il doit accomplir ici-bas.

Célestin DUVAL.

Discours de M. J. Camille Chaigneau

directeur du journal *L'Humanité Intégrale.*

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de me joindre, ne fût-ce que par quelques mots, au concert de bonnes et justes paroles qui s'élèvent des bords de cette tombe vers la personnalité immortelle et radieuse d'un vaillant entre les plus vaillants et infatigables pionniers.

En toutes circonstances, heureuses ou pénibles, de la vie des autres, M. Alexandre Delanne a toujours eu pour eux un élan chaleureux du cœur et d'éloquentes paroles de sympathie. Et c'est un peu pourquoi, à défaut d'autre titre, j'ai désiré, moi aussi, lui apporter un écho de quelques pensées amies dont je me fais l'interprète. Je crois également n'être pas trop téméraire si j'offre au noble devancier qui entre dans la vie de l'au-delà, le souvenir ému

des frères marseillais qui accompagnaient, il y a quelques années, la dépouille de Marius George, et à la voix desquels, se trouvant à Marseille, il s'empressa de mêler la sienne, en toute affection.

Je n'empièterai point sur la tâche de ceux qui ont qualité pour dire sa vie et son œuvre. J'ai voulu seulement saluer un doyen aimé et hautement considéré, un esprit enthousiaste et fraternel, dont la longue carrière terrienne fut un incessant exemple de dévouement. Et je veux dire aussi à notre frère Gabriel Delanne, dont l'œuvre éminente s'élabora sous de tels auspices, combien nous garderons précieusement la mémoire de son vaillant père (que nous ne saurions séparer de celle de sa mère vénérée), combien aussi nous participons, à l'heure actuelle, à l'épreuve qui l'étreint, à la douleur naturelle que nos fortes convictions ne peuvent nous épargner, mais qu'elles transforment en acquis de courage et en surcroît de dévouement pour l'Humanité.

Le cher désincarné qui vient de prendre son essor, a trop fait pour les autres pour que la route ne lui soit pas large ouverte dans son nouveau mode d'existence. Est-ce donc trop supposer que de le voir ici radieux et pleinement conscient, s'élever parmi nous et nous sourire ? Est-ce trop supposer encore que de le voir, — lui, l'esprit libre, entouré du merveilleux cortège éthéréen venu pour l'accueillir, — jeter un immense regard de compassion sur la foule obscure et lamentable des morts inconscients que l'ignorance enchaîne aux abords de leurs cadavres et dont regorgent encore les cimetières ? Et ne serait-ce pas un magnifique couronnement de la carrière qu'il vient d'achever, s'il lui était possible, — par sa lumière naissante, forte de vestiges terriens, et par l'appoint de tous nos fluides, — de marquer son passage ici (passage pour lui essentiellement transitoire) par une grande œuvre de délivrance, et d'emporter avec lui toute une moisson d'âmes arrachées aux engoisses du trouble ?

Vous que l'on sent planer comme un beau météore
Sur ce morne jardin hanté de désespoirs
Parmi les blancs tombeaux encadrés d'arbres noirs,
Que tout s'éclaire ici des feux de votre aurore !

Une suprême fois, soyez apôtre encore
Pour les morts attardés, esprits errants des soirs,

Faites luire à leurs yeux, par vos nouveaux pouvoirs,
Le secret qui délivre, et que leur âme ignore :

Naître, mourir, renaître, et progresser toujours ;
Telle est la loi qui nous emporte dans son cours
Sur l'orbe grandissant de la spirale humaine ;

Et dites qu'en dépit des funèbres frissons
Mourir, c'est encor naître en son autre domaine ;
Nous ne mourons jamais : toujours nous renaissons !

J. Camille Chaigneau.

5 mars 1901,
(*Cimetière de Bagneux.*)

Mme Colin prononce également quelques paroles émues qui touchent profondément tous les assistants.

Maintenant que ce grand travailleur est retourné dans l'espace, nous avons la ferme confiance qu'il continuera à lutter pour notre grande cause et qu'il sera aussi actif et dévoué dans le monde spirituel qu'ici-bas. Uni à la glorieuse phalange des amis du progrès, il aidera de tous ses efforts à soutenir la lutte entamée contre tous les ennemis de la libre pensée. Il viendra inspirer son fils qu'il aimait tant, l'encouragera à poursuivre sa tâche, et, radieux en entrevoyant l'avenir, il goûtera la joie sereine d'avoir été un des ouvriers de la première heure, un de ces champions modestes, soldats de l'idée, qui aident à remporter la victoire et grâce au dévouement desquels s'accomplissent ces grandes évolutions morales qui conduisent lentement l'humanité vers cet idéal progressif de justice, de fraternité et d'amour, qui doit lui assurer le bonheur.

Becker.

*
* *

Brisé par la fatigue et la douleur de la séparation, je n'ai pu adresser à mon père les paroles d'affectueuse reconnaissance dont je sentais mon cœur déborder. J'aurais voulu affirmer toutes mes obligations envers lui. J'aurais désiré faire connaître sa tendre sollicitude et son amour pour sa famille ; j'aurais dit avec quel dévouement admirable il m'a toujours soutenu et quel intérêt profond il prenait au développement du spiritisme. Devant tous, je l'aurais remercié de m'avoir, dès l'enfance, enseigné cette magnifique doctrine à laquelle je dois en ce jour de n'être pas anéanti par le chagrin ; j'aurais rap-

pelé son infatigable ardeur pour la propagande et fait voir que son esprit largement évolué comprenait les splendides destinées réservées à notre doctrine, émancipatrice de toutes les orthodoxies et de tous les fanatismes. Les paroles que je n'ai pu prononcer sur sa tombe, je tiens à les dire ici, aujourd'hui que la première émotion passée me laisse plus libre de ma pensée. J'ai la certitude complète qu'il a rejoint tous ceux que j'aimais, qui l'ont précédé dans l'au-delà. Ouvrier infatigable, il a quitté notre monde visible, mais ce n'est pas pour se reposer de ses luttes terrestres. Retrempé dans l'amour des siens, je sens et prévois qu'il poursuivra son apostolat. Il retourne dans la grande patrie de l'invisible, grandi et fortifié par les épreuves qu'il a si courageusement supportées ici-bas. Toujours il m'a donné l'exemple du devoir noblement rempli ; toujours il m'a soutenu moralement et matériellement pour me permettre de me consacrer tout entier au spiritisme. Travaillant encore à un âge où tant d'autres se reposent, il me venait en aide avec un dévouement inépuisable. Je veux lui en exprimer publiquement ma reconnaissance et faire savoir à tous, la grandeur de ce cœur de père qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour soutenir mon œuvre qui était aussi la sienne. Je suis sûr qu'en vertu des lois de l'éternelle justice il goûte aujourd'hui un bonheur sans mélange, et qu'il continuera à veiller sur moi et à travailler à la diffusion de cette doctrine qui lui était si chère.

Je remercie du fond du cœur tous les frères en croyance qui sont venus accompagner sa dépouille mortelle ; je remercie également tous les amis qui m'ont apporté le réconfort de leur amitié et qui m'ont adressé par lettre de tous les points de la *France* leurs consolations ; leur nombre m'empêche de leur répondre individuellement, qu'ils acceptent ici l'expression de ma profonde gratitude pour leur fraternelle assistance.

Gabriel Delanne.

Alexandre Delanne

La mort d'Alexandre Delanne n'est pas seulement un sujet d'affliction et de regret pour ses nombreux amis, c'est une perte très grande pour le spiritisme, dont il fut le vulgarisateur le plus dévoué et le plus actif, depuis la mort d'Allan Kardec, son intime ami.

C'est la province surtout qui sentira cette perte. Chaque voyage de Delanne — il a voyagé toute sa vie — était une occasion pour lui de fonder des groupes, de tracer leur direction, le plan des études, de réchauffer le zèle de leurs membres, de développer par les plus intéressantes causeries les beautés et les avantages moraux de cette doctrine consolatrice qui s'appelle le spiritisme.

Aussi quelle joie de le revoir à chacune de ses tournées ! C'était pour tous une fête, car ce n'était pas l'arrivée d'un ami vulgaire, mais bien celle d'un frère qu'on arrachait à ses occupations professionnelles pour le garder plus longtemps près de soi.

A dire vrai, Alexandre Delanne était le plus charmant et le plus séduisant des hommes, le plus affable, le plus bienveillant, le plus distingué d'esprit et de manières. Il captivait de suite ceux qui l'abordaient pour la première fois. C'est ainsi que moi-même je fus pris dans ses rets, il y a trente-cinq ans, après vingt minutes de conversation, et depuis, nous sommes restés d'intimes amis.

Il faut ajouter à ces dons une mémoire heureuse, bourrée de faits spirites, la plupart observés par lui dans les familles ou dans les groupes visités, disséminés sur tous les points de la France. Le caractère imprévu et mystérieux des phénomènes racontés par quelqu'un qui pouvait dire : « J'ai vu », frappait l'auditeur le plus rebelle à nos croyances. C'est ainsi que de négateur on devenait sceptique, et de sceptique, croyant, désireux seulement de contrôler par l'expérience l'exactitude des faits. Ces moyens de contrôle étaient indiqués. C'était là le point de départ nécessaire, mais suffisant pour faire des adeptes.

C'est cette œuvre de Delanne, dans la province, que j'ai tenu à rappeler, persuadé d'avance que d'autres de nos frères, plus auto-

risés, feront connaître son rôle d'éducateur spirite et de chef de groupe, à Paris.

L'œuvre de vulgarisation de la philosophie spirite, que M. Georges Thomas, d'Agen, un de nos amis communs, a longtemps partagée avec Delanne, est des plus importantes. Le savant, par les habitudes de son esprit, plié aux rigueurs de la méthode positive, ne cherche guère que la certitude du phénomène, son analyse de laboratoire, pourrait-on dire. Il collectionne les faits, dont chacun constitue comme une ordonnée de la courbe infinie qu'il se sent impuissant à tracer. Il en possède déjà des milliers, sans qu'il ose songer à en déduire les conséquences légitimes qu'ils renferment, j'entends les conséquences psychologiques et morales.

Or, aucun observateur ou expérimentateur impartial ne nous démentira, ces faits sont d'une aveuglante uniformité. L'analyse rationnelle de l'un est la même pour tous les autres, elle conduit à l'intervention obligée d'une force intelligente et libre, distincte du médium et des expérimentateurs.

Delanne, comme Thomas, comme tant d'autres, à des titres divers, — nous ne parlons que des anciens — n'avait pas attendu que la science officielle décrétât la réalité de la manifestation des morts, il l'a clamée partout dans ses voyages, comme la seule déduction logique des phénomènes observés, et le bon sens populaire, les esprits non prévenus, les chercheurs sans parti pris ont été de son avis.

C'est ainsi que les effets moraux de la doctrine spirite ont précédé l'étude des savants, et un nombre incalculable de personnes, affligées de la mort de leurs amis, ont trouvé des consolations inespérées dans notre doctrine. J'ai donc raison de dire que les efforts réalisés pour sa propagation, constituent le plus beau titre de gloire d'Alexandre Delanne.

Travailleur spirite de la première heure, ayant été en rapport avec les plus anciens groupes d'études, il connaissait un nombre prodigieux de faits intéressant l'histoire du spiritisme, qui reste encore à écrire. Nous n'avons que des fragments de la première période, lui disais-je, disséminés dans les anciennes revues, nul n'est en mesure comme vous, de fournir la contribution qui nous manque; vous faciliterez la tâche de l'historien à venir. Il m'avait écouté et com-

mencé la publication de ces faits, dans la revue de son fils. La mort est venue interrompre son travail.

Delanne était entouré d'une atmosphère de sympathie qui aimantait les cœurs vers le sien, d'une bonté incorrigible. Toute relation avec lui devenait forcément amicale. Aussi, sera-t-il infiniment regretté.

Puisse le témoignage de ces regrets adoucir la douleur de son cher fils Gabriel, son orgueil, son espoir, comme il est aussi l'espoir et l'orgueil du monde spirite et savant, qui a lu ses ouvrages et suit avec tant d'intérêt ses savantes études dans la Revue qu'il a fondée.

Cher Gabriel, la douleur est humaine. Nul ici-bas ne peut s'en affranchir, nul ne le doit, pourrait-on presque dire, car c'est l'éducatrice des hommes. La vôtre, qui ne fut de la part d'aucun fils, plus légitime, doit trouver son apaisement dans la conception large et haute que nous avons, nous spirites, du rôle passager que nous avons à remplir sur cette planète.

Notre consolation doit venir surtout de la certitude où nous sommes de communiquer avec les amis, les disparus, en attendant d'aller les rejoindre dans le monde de la lumière.

FIRMIN NÈGRE.

Les Fantômes

Conférence faite par M. C. de Watteville à la Mairie de Bayeux

LE 23 JANVIER 1901

On appelle généralement fantômes ces formes vagues qui, aux premières heures de la nuit, se présentent aux yeux des assistants, en prenant plus ou moins rapidement corps devant eux.

Dans les récits où il en est fait mention, on a soin d'insister sur le caractère horrible de ces apparitions, qui, par leurs gestes désordonnés, et souvent par un vacarme de chaînes ou d'autres bruyants accessoires, jettent la terreur parmi leurs victimes, ou cherchent au contraire à émouvoir leur pitié par des plaintes et des gémissements.

On sait en outre que dès que le chant du coq, cet ami de la lumière et de l'activité, signale la disparition prochaine des ténèbres, le spectre effrayant s'empresse de s'évanouir sans laisser d'autres traces que la crainte qu'il vient d'inspirer.

Il y a trois semaines que sa dernière année a ajouté au XIX[e] siècle, le comble du lustre que les connaissances acquises pendant sa durée, jetteront sur lui dans l'histoire, et je crains bien qu'à première vue, vous ne soyez tentés de taxer de témérité le fait qu'on puisse venir au commencement de celui-ci, son digne héritier, sans doute, vous parler des fantômes tels que je les ai définis.

Peut-être m'adresserez-vous le reproche qu'il y a soixante ans déjà, un contemporain faisait à l'exposé de certains faits ou de certaines doctrines qu'il taxait, dans le langage solennel de l'époque, « d'indignes des progrès du siècle et de la lumière des temps où nous vivons ». J'aurais certainement hésité à affronter ces critiques si je ne devais me borner à n'être ici que l'interprête de l'opinion des penseurs les plus illustres de l'Antiquité et surtout le narrateur des expériences précises des savants de nos jours. C'est sur ces dernières que j'insisterai particulièrement. Cependant, je vais, en me gardant de remonter, selon la formule classique, jusqu'au déluge, vous rappeler sommairement quelques faits observés par les Anciens et relatifs au sujet qui va nous occuper.

Chez les Hébreux, dès l'origine de ce peuple, on rencontre la croyance aux spectres et aux fantômes ; ils admettaient l'existence d'êtres fantastiques dont ils peuplaient généralement les déserts.

On trouve dans la Bible deux récits d'apparitions. Le premier est celui de l'évocation de Samuel par la prophétesse d'Andor. Le roi Saül, en guerre contre les Philistins, se déguise, car il avait ordonné la mise à mort des devins de son royaume, et se rend chez la Pythonisse. Celle ci le reconnaît, malgré son déguisement, et lui reproche de vouloir lui tendre un piège. Saül la rassure et lui demande de faire apparaître à ses yeux le prophète Samuel qu'il désire consulter. La pythonisse décrit une forme encore invisible aux yeux de Saül. Celle-ci prend corps et Saül reconnait Samuel qui se plaint d'avoir été dérangé dans la paix du tombeau, puis prédit à Saül sa défaite par les Philistins et sa mort pour le lendemain, ce qui arriva effectivement. (1)

La seconde description d'une apparition de fantôme se trouve au livre de Job. Celui-ci se lamente sur son fumier et un des amis de ce malheureux le console en lui citant les paroles d'un spectre qui se présente, dit-il, « pendant les pensées diverses des visions de la nuit quand un profond sommeil saisit les hommes ». A l'exemple de Saül, il est frappé de terreur, car il est pris d'un tremblement qui agite tous ses membres, et ses cheveux se hérissent. Il ne voit d'ailleurs pas le visage du fantôme qui, selon ce qui se passe ordinairement dans les récits de ce genre, lui parle à voix basse (2).

Les littératures grecque et romaine abondent en cas d'apparitions, et

(1) Samuel. Livre I. Chapitre 28.
(2) Job. Chap. IV, versets 13 et suiv.

il faudrait de longues heures pour parler de tous ceux qu'on rencontre dans les ouvrages des principaux écrivains. C'est pourquoi je me bornerai à n'en citer que quelques-uns.

Nous trouvons à Rome l'histoire du fantôme de Brutus que Plutarque rapporte dans ses «Vies des Hommes Illustres» (1). Voici de quoi il s'agit. Vous savez que Brutus et Cassius, après le meurtre de César qu'ils avaien commis, s'étaient retirés en Grèce, alors province romaine, et s'étaient mis à la tête d'une armée.

De leur côté, Antoine et Octave, anciens amis de César, commandaient une seconde armée qui devait marcher contre la première pour rétablir sa soumission. Une des nuits qui précédaient la bataille définitive, Brutus veillait dans sa tente éclairée par une faible lumière, et était absorbé dans une profonde méditation, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de pas. Il jette les yeux sur la porte, et voit une forme étrange qui se tient debout sans parler. Il a le courage de lui demander : « Es-tu homme ? es-tu Dieu ? Que viens tu faire ici » ? — Le fantôme répond : « Je suis ton mauvais génie et tu me reverras dans les plaines de Philippes » — « Eh bien nous t'y verrons » répond Brutus. — On prétend qu'effectivement cette même forme réapparut dans la nuit qui suivit la bataille de Philippes, fatale à Brutus, et à la suite de laquelle il se perça de son épée. Nous devons remarquer que Plutarque nous dépeint Brutus comme un homme sérieux et froid, passant ses temps de loisir à s'occuper de philosophie, et qu'il insiste beaucoup sur ce point.

Un philosophe de profession, celui-là, Cicéron dans son Traité de la Divination, qui est un ouvrage consacré à l'étude de facultés peu ou mal connues à son époque, mais sur lesquelles les travaux modernes du magnétisme et de l'hypnotisme commencent à nous donner quelques indications, Cicéron nous rapporte l'histoire suivante des voyageurs de Mégare : « Deux amis arrivent à Mégare et vont se loger séparément. A peine l'un deux est-il endormi qu'il voit devant lui son compagnon de voyage lui annonçant d'un air triste, que son hôte a formé le projet de l'assassiner et le suppliant de venir le plus vite possible à son secours. L'autre se réveille, mais persuadé qu'il a été abusé par un songe, il ne tarde pas à se rendormir. Son ami lui apparaît de nouveau et le conjure de se hâter parce que les meurtriers vont entrer dans sa chambre. Plus troublé il s'étonne de la persistance de ce rêve, et se dispose à aller trouver son ami, mais le raisonnement, la fatigue finissent par triompher, il se recouche.

Alors son ami se montre à lui pour la troisième fois, pâle, sanglant, défiguré. « Malheureux, lui dit-il, tu n'es point venu lorsque je t'implorais. C'en est fait ; maintenant, venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la porte de la ville un chariot plein de fumier. Arrête-le et

(1) Plutarque, traduction Dacier. Tome XI p. 417.

ordonne qu'on le décharge. Tu trouveras mon corps caché au milieu. Fais-moi rendre les honneurs de la sépulture et poursuis mes meurtriers. Une tenacité si grande, des détails si suivis ne permettent plus d'hésitation. L'ami se lève, court à la porte indiquée, y trouve le char, arrête le conducteur, et dès les premières recherches, le corps est découvert » (1).

On peut lire dans le même ouvrage de Cicéron deux faits analogues : l'histoire de l'apparition de Tibérius Gracchus à son père et celle du songe de Simonide. Plus près de nous, c'est-à-dire il y a 1800 ans, Pline le Jeune adresse à son ami Sura la lettre suivante (2) : Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrais donc bien savoir si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. Ce qui me ferait pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il était encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme d'une taille et d'une beauté plus qu'humaine se présente à lui, La peur le saisit. « Je suis, dit-elle, l'Afrique, je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras ensuite gouverner cette province où tu mourras ». Tout arriva comme elle l'avait prédit. On conte même qu'en abordant à Carthage et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta à lui et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'il tomba malade, et que, jugeant de l'avenir par le passé, du malheur qui le menaçait par la bonne fortune qu'il avait éprouvée, il désespéra d'abord de sa guérison, malgré la bonne opinion que tous les siens en avaient conçue. Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante et qui est bien plus horrible.

(Une chose bien plus horrible encore, et à laquelle Pline n'avait certainement pas pensé, c'est que le récit qu'il va commencer, a servi un nombre incalculable de fois, par sa faute, de sujet de version latine, et par suite, de matière à pensums aux malheureux écoliers qui s'en voient infliger la traduction au moins une fois, si ce n'est plus, pendant la durée de leurs classes). Voici ce fameux récit : Il y avait à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée, et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendait un bruit de fer qui se choquait contre du fer, et, si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui paraissait d'abord venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt, on voyait un spectre fait comme un vieillard, très maigre, très abattu, qui avait une longue barbe, des cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains qu'il secouait horriblement. De là, des nuits affreuses

(1) Traduction extraite d'Uranie par C. Flammarion.

(2) Pline le Jeune. Livre VII. Lettre 27. Traduction Nisart

et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison : l'insomnie à la longue amenait la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, était suivie de la mort, car pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avait faite, le remettait toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnait une nouvelle. A la fin, la maison fut abandonnée et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était à louer ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un peu instruit d'une incommodité si terrible pourrait y être trompé. Le philosophe Athénodore vint à Athènes, il aperçoit l'écriteau, il demande le prix. La modicité le met en défiance, il s'informe, on lui dit l'histoire, et loin de faire rompre son marché, elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge, et sur le soir, il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume et de la lumière et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, de peur que son imagination libre n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer des fantômes, il applique son esprit, ses yeux, et sa main à l'écriture. Au commencement de la nuit, un profond silence règne dans cette maison, comme partout ailleurs. Ensuite, il entend des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtent. Il ne lève pas les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce d'imposer silence à ses oreilles. Le bruit augmente, s'approche, il semble qu'il se passe près de la porte de la chambre, et enfin dans la chambre même. Il regarde, il aperçoit ce spectre tel qu'on l'avait dépeint. Ce spectre était debout et l'appelait du doigt. Athénodore lui fait signe de l'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'était. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes qu'il fait sonner aux oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore une fois et voit qu'on continue à l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, il prend la lumière, se lève et suit. Le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Arrivé dans la cour de la maison, il disparaît tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles et les place à l'endroit où il avait été quitté, pour le reconnaitre. Le lendemain, il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait, on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes. Le temps avait consumé les chairs. Après qu'on les eût soigneusement rassemblés, on les ensevelit publiquement, et depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs il ne troubla plus le repos de cette maison.

Ceci, je le crois sur la foi d'autrui ; mais voici ce que je peux assurer aux autres sur la mienne. J'ai un affranchi nommé Marcus, qui n'est point sans savoir : il était couché avec son jeune frère ; il lui sembla voir quelqu'un assis sur son lit, et qui approchait des ciseaux de sa tête, et même lui coupait des cheveux au-dessus du front. Quand il fit jour, on s'aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après, pareille aventure, arrivée à un de mes gens, ne

permît plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait, avec ses compagnons, dans le lieu qui leur est destiné ; deux hommes vêtus de blancs, (c'est ainsi qu'il le racontait) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il était couché, et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés, sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé s'il eût vécu ; car on trouva dans son portefeuille, une requête donnée contre moi par Carus. De là, on peut conjecturer que, comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux et de les laisser croître, ceux que l'on avait coupés à mes gens, marquaient que j'étais hors de danger.

Je vous supplie donc de mettre ici toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation, et peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coutume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté, pour me tirer de l'inquiétude où je suis ; car je ne vous consulte que pour n'y être plus. Adieu.

Vous le voyez, Messieurs, les termes de cette lettre sont ceux qu'emploierait encore un de nos contemporains curieux d'obtenir des renseignements sur le sujet.

Puisque nous en sommes à Pline, je dois ajouter que son oncle, Pline l'Ancien, avait, lui, une opinion précise sur les fantômes et que, loin de partager les hésitations de son neveu, il n'ajoutait pas foi aux apparitions de morts qu'on lui avait signalées, « ne voulant, dit-il, s'occuper que des œuvres de la nature et non des miracles ».

Tirons au moins la conclusion que déjà, à Rome, il pouvait se faire qu'un neveu fût en désacord d'idées avec son oncle.

Au Moyen Age, la croyance aux revenants est générale, et on voit des fantômes se mêler aux danses et aux cérémonies du sabbat des sorcières.

On raconte qu'à l'époque de la Renaissance, Marsile, savant philosophe, disputait avec son disciple Michel Mercati sur l'immortalité de l'âme et que, comme ils ne s'entendaient pas, ils convinrent que celui qui partirait le premier pour l'autre monde, reviendrait en donner des nouvelles au survivant. Un soir que Michel, bien éveillé, s'occupait de ses études, il entendit le pas précipité d'un cheval et le bruit d'une voix qui criait de l'extérieur : « Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre vie ».

Michel ouvrit la fenêtre et vit son maître Marsile monté sur un cheval qui s'éloignait au galop. Il lui cria de s'arrêter, mais Marsile continua sa course jusqu'à ce qu'on ne le vît plus. Le jeune homme, stupéfait, envoya aussitôt chez Marsile et apprit qu'il venait d'expirer.

Plus tard, Agrippa d'Aubigné, l'austère calviniste, affirme que le duc de Guise, assassiné au château de Blois, apparut à Catherine de Médicis, au jour et à l'heure de sa mort.

On cite un fait identique relatif à François Ier qui, tandis qu'il mourait, au château de Rambouillet, serait apparu à sa sœur, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, au couvent de Tusson, dans la Charente.

Au XVIIe siècle, dans les lettres de la Princesse Palatine, on trouve l'histoire d'un seigneur qui, partant pour la guerre, avait promis à une dame de lui apparaître s'il était tué. Ce qui se réalisa de tous points. Mais la dame ayant poussé de hauts cris à l'apparition du spectre, une main invisible lui appliqua un soufflet. Pendant ce temps, une gouvernante qui couchait dans la chambre de sa maîtresse, lui criait : « N'ayez pas peur, Madame, ce n'est qu'un esprit ; en rêvant, je l'ai senti qui me tirait par les pieds. »

Ne quittons pas le XVIIe siècle, sans avoir rappelé le fantôme immortalisé par Shakespeare, dans « Hamlet », et citons une fois de plus les paroles si profondes de ce fou raisonnable :

« Il y a plus de choses, Horatio, dans le ciel et sur la terre, que ne peut en rêver toute votre philosophie. »

Un célèbre athée du XVIIIe siècle, le poète Sylvain Maréchal, mort non loin d'ici, à Montrouge, en 1803, apparut à sa femme et à l'une de ses amies, Mme Dufour, pour leur révéler l'existence d'une somme de 1500 fr. qu'il avait cachée dans un meuble.

N'oublions pas, mais dans le domaine du Roman, la « Dame Blanche », dont Walter Scott a tiré une si grande part dans quelques-uns de ses ouvrages et les légendes analogues qui s'attachent d'ailleurs à presque tous les vieux châteaux.

J'abandonne le passé, non sans avoir répété que les quelques faits précédents ne constituent qu'une partie infime de tous ceux qui sont racontés ici ou là. Je ne les ai choisis parmi tant d'autres, qu'en raison des personnages considérables qui en ont été témoins, personnages dont le caractère froid et sérieux est généralement connu. Je vais vous parler maintenant des faits contrôlés de nos jours par des savants habitués à l'observation rigoureuse.

Nous diviserons ces recherches en deux parties : la première concernant les apparitions de personnes vivantes ou sur le point de mourir, la seconde consacrée à celles de personnes mortes, ou fantômes proprement dits.

En 1882, se fonda à Londres, sous le titre de Société des Recherches Psychiques, une société qui comprend parmi ses membres tous les psychologues en renom de l'Angleterre, ainsi que des physiciens universellement connus. Cette société a pour but d'étudier, en employant des moyens précis, les phénomènes qui nous occupent, et d'autres qui sont du même ordre, mais ne rentrent pas dans notre cadre. Elle ouvrit, il y a environ vingt ans, une enquête, en priant tous ceux qui auraient été témoins eux-mêmes d'une apparition, ou auraient entendu parler d'un

fait de ce genre, de lui signaler le cas. L'information recueillie, on allait sur place interroger les correspondants, on leur demandait des renseignements complémentaires et on éliminait tous les faits explicables par un simple produit de l'imagination, par un souvenir oublié pendant longtemps et qui se représente subitement à la mémoire, bref, par une de ces opérations de l'esprit sur lesquelles la psychologie moderne commence à nous donner d'utiles informations.

Le résultat de cette enquête a été consigné dans un vaste recueil, paru il y a 10 ans, sous le nom de « les Fantômes des Vivants » titre devenu : « Les Hallucinations télépathiques » par le pur effet de la volonté du traducteur français. Cette édition française est d'ailleurs accompagnée d'une préface de M. Charles Richet, le professeur de physiologie bien connu. Ce volume comprend 357 cas d'individus qui se réveillent la nuit, ou voient même apparaître en plein jour, une personne à laquelle ils ne pensent pas. Les enquêtes faites avec le plus grand soin, et selon la méthode anglaise qui se donne la peine de réfuter des hypothèses même invraisemblables, prouvent que, la plupart du temps, la personne devant qui se produit le phénomène, ignore l'existence d'une maladie de celle qu'elle voit apparaître au moment de sa mort. Les auteurs de ce recueil ont d'ailleurs relié ces apparitions spontanées à d'autres phénomènes dont l'existences est démontrée : celui de la transmission de la pensée d'un opérateur à son sujet, et celui de la description par le sujet des impressions que veut lui faire ressentir l'opérateur. Le professeur Richet, et d'autres expérimentateurs, se sont basés sur le calcul des probabilités pour prouver que le nombre des réponses fausses du sujet est toujours très notablement inférieur à celui que le calcul donnerait au cas où le phénomène serait dénué d'existence,

Nous ne sommes encore ici que dans un laboratoire où les deux personnes qui expérimentent sont en présence l'une de l'autre, mais on a cité des faits où l'opérateur cherche à aller impressionner son sujet à des distances plus ou moins grandes. On en lit plusieurs de ce genre dans le volume en question : il s'agit ordinairement d'individus faisant un effort de volonté intense avec l'idée d'apparaître à quelqu'un qu'ils n'ont pas prévenu. Et l'opérateur attend que la personne à laquelle il a cherché à rendre cette singulière visite, lui confirme la première le succès de l'expérience. Il y a une concordance généralement très remarquable entre l'acte pensé et l'effet obtenu.

Nous voyons ensuite des cas d'apparitions de mourants, des officiers anglais dans l'Inde, par exemple, se présenter au moment où ils sont tués, aux yeux des leurs en Angleterre, et inversement, les mêmes officiers être prévenus de la mort de leurs parents en Angleterre, au moment où elle se produit, en tenant compte de la différence des longitudes. J'ajoute, en passant, que le télégraphe ne peut être pour rien dans l'affaire, quoique ce soit à lui que nous soyons tout de suite tentés de

demander une explication bien simple, car la plupart de ces cas remontent à 25 ou 30 ans, c'est-à dire à une époque où son emploi était encore très restreint, lorsqu'il existait même des câbles sous-marins, entre les endroits en question.

Les savants auteurs des Fantômes des vivants adoptent les trois thèses suivantes :

1° L'expérience prouve que la télépathie, c'est-à-dire la transmission des pensées et des sentiments d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes des sens, est un fait.

2° Le témoignage prouve que des personnes qui traversent quelque crise grave, ou qui vont mourir, apparaissent à leurs amis et à leurs parents, ou se font entendre par eux, avec une fréquence telle que le hasard seul ne peut expliquer les faits.

3° Ces apparitions sont des exemples de l'action suprasensible d'un esprit sur un autre.

En France, de son côté, M. Flammarion a prié les personnes qui connaissent des faits analogues, de les lui signaler, et il a réuni les résultats de cette enquête dans un volume paru récemment, intitulé : « l'Inconnu et les Phénomènes psychiques ». Ces résultats sont analogues à ceux obtenus par les savants anglais, ils ont été communiqués par des représentants de toutes les classes de la société : ingénieurs, instituteurs, magistrats, ecclésiastiques, professeurs, etc. Ces récits concernent en général' comme tout à l'heure ; des apparitions de personnes au moment précis de leur mort, d'autres sont relatifs à des rêves, des pressentiments ou à des intuitions de choses qui se passent au loin. Parmi les premiers, citons un récit fait par l'illustre Chevreul à Gratiolet. Chevreul, près de son feu, médite dans sa bibliothèque. Il se lève, se retourne et voit entre les deux fenêtres, une forme blanche et pâle, analogue, dit-il, à un cône surmonté d'une sphère mal définie et immobile. Chevreul n'éprouve aucune frayeur morale, mais se sent frissonner, il détourne les yeux, cesse de voir le fantôme, puis l'aperçoit de nouveau en regardant à l'endroit où il l'avait remarqué. Cette épreuve fut renouvelée. Fatigué de cette vision persistante, Chevreul passe dans sa chambre à coucher. Trois mois après environ, il apprenait la mort d'un ami qui lui léguait sa bibliothèque, mort qui avait coïncidé, lui sembla-t-il, avec l'apparition.

Mais, allons plus loin, et voyons comment les fantômes ont quitté leurs lieux de prédilection d'autrefois pour aller visiter les laboratoires des savants, où d'ailleurs tout finit par se rendre.

Un célèbre naturaliste anglais, Sir Russel Wallace, émule et continuateur de Darwin, a publié un livre intitulé « les Miracles et le moderne spiritualisme, » à la fin duquel je trouve les en-tête de chapitres suivants et qui suffiront à vous faire connaître l'opinion de ce savant :

De la réalité objective des apparitions.

Réfutation des prétendues hallucinations collectives.

Fantômes dont l'objectivité est prouvée par des relations d'espace définies.

Impressions sur les animaux.

Effets physiques produits par les fantômes ou occasionnés par eux.

Les fantômes peuvent être photographiés et sont par conséquent des réalités objectives. Qu'est-ce que les fantômes et pourquoi apparaîssent-ils ? Etc:

Parlons maintenant des apparitions de membres séparés du corps humain observées par un groupe de plusieurs assistants. Ces apparitions ont ce caractère commun qu'elles nécessitent, pour se produire, la présence d'une personne au tempérament particulier qu'on nomme sujet ou médium. On en a connu plusieurs pendant ces cinquante dernières années et quelques-uns d'entre eux sont encore vivants. Je parlerai d'abord d'une napolitaine nommée Eusapia Paladino, dont les facultés ont été étudiées en France par MM. Richet, de Rochas, Sabatier, Flammarion; en Italie par MM. Schiaparelli, Lombroso; en Pologne par M. Ochorowitcz ; en Russie par M. Aksakof ; en Angleterre par M. Lodge; et par bien d'autres qui sont loin d'être des seigneurs sans importance. Ces savants dont la plupart étaient persuadés qu'il n'entrait que de la jonglerie dans les phénomènes qu'on leur signalait, ont, après de longues et minutieuses expériences, dont le détail se trouve dans des rapports très circonstanciés, signés par eux, affirmé la sincérité des manifestations qui se produisent en présence d'Eusapia Paladino. Nous détacherons de la très grande série de ces récits celui qui se rapporte, dans les expériences de Milan, à l'apparition d'une main se promenant sur un écran phosphorescent, main vue par tous les assistants, puis celle de deux mains qu'on aperçoit profilées sur une fenêtre faiblement éclairée par la lumière du dehors, tandis que MM. Aksakof et Schiaparelli tiennent chacun une des mains d'Eusapia. Ces Messieurs font remarquer que ce fait est très significatif, « car on ne peut l'expliquer par une supercherie du médium qui n'avait pu en aucune façon en rendre, disent-ils, libre plus d'une seule, grâce à la surveillance de ses voisins. Le même fait d'apparition d'une main ne pouvane appartenir au médium, se reproduisît sous le contrôle rigoureux et solennellement attesté de MM. Richet et Schiaparelli ».

A Varsovie, M. Ockorowitcz, étudiant la même Eusapia, affirme aussi l'objectivité de cette main qui apparaît pendant que le médium est sérieusement tenu. Même conclusion de la part des expérimentateurs de Bordeaux où les deux mains d'Eusapia, vues à la clarté d'une bougie par tous les assistants, et tenues, l'une par le colonel de Rochas, l'autre par le général Thomassin, une main nettement visible claque deux fois des doigts au-dessus de la tête d'Eusapia.

On a réussi à faire imprimer par ces mains leur moulage dans de la paraffine ou de la terre glaise. Nous allons vous montrer les empreintes d'une figure obtenue ainsi en Italie au milieu des assistants, le médium étant tenu comme à l'ordinaire.

Voici maintenant un moulage en creux, et coulé ensuite en plâtre obtenu à Montfort-l'Amaury, avec la même Eusapia, dans une séance à laquelle prenait part M. C. Flammarion qui contrôlait lui-même les mouvements de la tête du médium, pendant que divers autres assistants le surveillaient de près. On avait placé sur la table un plat de mastic de vitrier, corps qui a, comme vous le savez, une odeur assez forte. Les expérimentateurs affirment qu'ils s'empressèrent, aussitôt après que ce moulage eut été obtenu, d'aller embrasser Eusapia, sous prétexte de la féliciter, mais, en réalité, pour s'assurer que son visage était indemne de toute odeur de mastic, ce qui n'était pas le cas pour les doigts de ceux qui avaient seulement effleuré le plat où devait se produire l'empreinte. Vous remarquerez la ressemblance de ce masque dont on va projeter la photographie, avec ceux qui ont été obtenus en Italie.

Avant de vous parler, pour terminer, des expériences d'Aksakof et de Crookes, je crois bon de vous prévenir que tous ces récits, dont je n'extrais, pour ainsi dire, que la seule substance, tiennent une place très minime dans les longs ouvrages des auteurs de ces expériences. On peut dire que la dixième partie à peine en est consacrée à la description des faits, tandis que les neuf autres dixièmes sont relatifs aux précautions prises pour éviter toute supercherie. Il est évident, qu'à première vue, ces phénomènes paraissent si bizarres qu'on est tenté d'admettre la présence d'un compère, un truquage plus ou moins habile des résultats fournis par l'appareil photographique, et Dieu sait le nombre de facéties auxquelles on peut se livrer en détournant de son fonctionnement normal ce véritable œil du physicien. Mais n'oublions pas que nous avons à faire précisément à des spécialistes de toutes sortes qui ont soigneusement prévenu les fraudes possibles, et signalent minutieusement la façon dont ils s'y sont pris pour y échapper. Pensez-vous, par exemple, qu'un prestidigitateu ordinaire aurait consenti à subir le traitement qu'ont infligé ces expérimentateurs à Eusapia Paladino ? Celle-ci arrivait de Naples, son pays, dans un endroit isolé, à la campagne, toute seule, et n'était pas perdue de vue pendant des jours entiers. Avant chaque séance, elle s'habillait devant une dame, des pieds à la tête, puis était remise à trois observateurs auxquels, par principe, tout mouvement était suspect. L'un d'eux, à genoux par terre, tenait dans chacune de ses mains un des pieds déchaussés d'Eusapia, tandis qu'il appuyait sa tête contre celle du sujet. Deux autres observateurs tenaient chacun une des mains du médium dont le bras appuyait le long du leur, tandis qu'avec l'autre main libre ils immobilisaient chacun un de ses genoux. Si on fait attention que ces observations étaient faites par des physiologistes, des médecins, des physiciens, etc., en somme, comme vous avez pu le voir, par l'élite des savants du temps, que les phénomènes étaient invariables, quand même le groupe des assistants changeait, vous admettrez que l'accusation de s'être, comme on dit vulgairement, laissés mettre dedans, est peut-être un peu hâtive.

Ceci posé, je m'enhardis, et j'arrive aux expériences de Crookes. Vous savez, messieurs, qu'il s'agit là d'une des plus hautes autorités scientifiques de l'Angleterre et que ce grand physicien est aussi connu par ses admirables spéculations philosophiques que par ses travaux scientifiques : en particulier, sa découverte du thallium et celle des propriétés singulières des espaces très raréfiés où il a constaté ce qu'il a appelé le quatrième état de la matière. Vous savez qu'il a été amené à concevoir la matière radiante, et que c'est grâce à ses travaux et en particulier à l'instrument connu sous le nom de tube de Crookes que la découverte des rayons X a été possible. Crookes, dans un volume intitulé : « Recherches sur la force psychique », nous raconte une série de faits où, bien entendu, nous allons trouver un fantôme. Mais celui-ci se montrera pendant les trois années de suite que durèrent les expériences de Crookes. Son sujet était une jeune fille de quinze ans nommée Florence Cook, Les séances avaient lieu dans la bibliothèque de Crookes, en présence de sa famille et de quelques amis. Vous pourrez lire dans « Les recherches sur la force psychique » les précautions prises pour déjouer toute fraude, les observations dictées par Crookes à un sténographe au moment même où il les faisait, etc. Dans ces conditions, la forme d'une femme disant se nommer Katie King se présentait et causait avec les assistants, restant une fois près de deux heures visible. Ce fantôme se laissait examiner de près, palper, ausculter, et surtout racontait son existence passée qui s'était écoulée dans l'Inde. Les constatations de Crookes et des autres assistants purent durer jusqu'au moment où l'apparition déclara que sa mission étant terminée, on ne la reverrait plus. A cet instant la jeune fille médium était sortie de sa léthargie et suppliait ce fantôme de rester, celui-ci répondit que cela lui était impossible et disparut. Vous observerez donc que dans ce cas, comme dans d'autres, le fantôme est vu en même temps que le sujet. On va projeter devant vous une des 44 photographies prises par l'un des cinq appareils dont deux stéréoscopiques, qui étaient chargés de prendre l'image du fantôme : cette vue le représente à côté de Crookes lui-même.

Nous allons encore parler du médium Eglington et des expériences que fit M. Aksakof avec lui. Dans son ouvrage intitulé « Animisme et spiritisme » et destiné à réfuter par des faits les théories du philosophe allemand Hartmann, Aksahof rend compte de l'apparition d'un fantôme qu'il observa, à maintes reprises, et toujours avec le contrôle le plus rigoureux. Il s'agit d'un homme qui, lui aussi, causait de son existence passée. La photographie qu'on va projeter représente Eglington endormi et soutenu par l'appariiion. On peut voir dans un coin la signature qu'Aksakof avait apposée sur la plaque avant de la mettre lui-même dans le chassis pour prévenir toute substitution.

Mais je suis obligé de m'arrêter là, malgré tout ce qu'on pourrait mprunter de plus à la littérature déjà considérable qui traite de notre matière, car je ne doute pas que vous compreniez maintenant pourquoi

il est préférable de nous séparer avant l'heure de minuit, et je résume, messieurs, en disant que de tout temps on a cru aux fantômes, et qu'à l'heure actuelle, des hommes auxquels nous devons les bienfaits de la science ne craignent pas de nous inciter à ne pas repousser cette croyance. Or il paraît bien téméraire de rejeter l'opinion de savants de haute valeur lorsqu'il s'agit d'un point déterminé, tandis qu'on s'incline respectueusement devant le résultat des recherches de ces mêmes savants dans d'autres ordres d'idées. Réfléchissons comme on l'a dit si spirituellement, que ces mystérieux rayons X traversaient bien avant leur découverte, sans que nous nous en doutions, de gros livres de physique qui ne faisaient pas mention de leur existence. Qu'en outre dans la télégraphie sans fil, un appareil dont l'énergie est bien peu considérable permet de faire rayonner la pensée humaine dans tous les sens et sans intermédiaire visible, et demandons-nous s'il est inadmissible que parmi les nombreuses réactions très énergiques qui se passent dans le corps humain, il ne s'en trouve peut-être pas que nous ignorons et grâce auxquelles, sous l'action de la volonté accomplissant un effort particulièrement intense, un organisme n'aurait pas une action à distance sur un autre organisme. Nous ne pouvons encore raisonner que par analogie, mais j'espère vous avoir indiqué que cette question vieille comme le monde ne peut pas encore être considérée comme dénuée d'intérêt. Nous pouvons au contraire espérer voir la science réussir définitivement à retenir les fantômes auprès d'elle, malgré les appels opposés du coq de tout à l'heure, et leur demander de bien utiles renseignements sur notre constitution et peut-être aussi, à l'exemple de Crookes, sur notre destinée. Car malgré le conseil de se connaître eux-mêmes que donnait déja Socrate à ses disciples, c'est peut-être nous-mêmes que nous connaissons le moins bien.

Manifestations Spirites

En 1884, à Marseille, pendant l'épidémie cholérique, j'assistai, à ses derniers moments, une de mes parentes qui fut emportée, dans l'espace de quelques heures, par le terrible fléau.

Avant de mourir, alors qu'elle ne pouvait déjà plus parler, elle voulait me faire une communication qu'elle jugeait importante. Je comprenais cela par les gestes désespérés qu'elle faisait ; enfin réunissant tous ses efforts, elle articula deux fois le mot « glace », « glace » en me désignant, avec sa main droite, celle qui ornait la cheminée de sa chambre et placée en face de son lit.

Madame J. mourut quelques instants après.

Son mari, marin, était en mer à ce moment : il naviguait sur le « Gyptis » de la Compagnie Fraissinet.

Quelques jours après, pris moi-même par la maladie, je quittai Marseille pour rentrer chez moi.

J'écrivis à M. J., n'ayant pu l'attendre et lui dire de vive voix ce que m'avait confié sa femme mourante.

M. J., sachant que la morte avait la manie de cacher de l'argent un peu partout, n'hésita pas à enlever le fond de la glace en question pour s'assurer si quelque chose y était caché. Son examen fut tout-à-fait négatif et il m'écrivit l'insuccès de ses recherches.

Quinze mois environ après, assistant à une séance de spiritisme chez M. Décius Déo, honorablement connu à Avignon — c'est chez lui que M. Léon Denis fut initié à la nouvelle science — Madame Décius, médium remarquable, étant entransée, m'interpella, m'appelant par mon prénom, qu'elle ne connaissait certainementpas.

« Lucien !... Je viens te dire ce que je n'ai pu te faire connaître avant ma mort. » — « Qui êtes-vous ? » — J'avais vu mourir un si grand nombre de personnes l'année précédente, que je n'avais nullement l'intuition de l'esprit qui se manifestait à ce moment.

— « Je suis Mme J... »

Alors, par la bouche de Mme Décius Déo endormie, l'esprit de Mme J. me dit ce qui suit :

« J'avais, peu de temps avant de mourir, placé une obligation de 500 fr. de la Cie Fraissinet entre le verre et le fond du miroir qui est au-dessus de la baignoire, dans la cuisine.

— M. J., avait séparé, par le moyen d'un rideau, sa cuisine assez grande et avait fait une sorte de salle de bains — « Mon mari va incessamment déménager, pour prendre un appartement plus petit, et il vendra une foule d'objets : la baignoire et le miroir entre autres, il faut donc l'informer immédiatement. »

Cette communication nous surprit tous profondément. — Nous étions une dizaine de personnes présentes — elle paraissait si authentique que je n'hésitai pas une minute : j'écrivis à M. J., tous les détails donnés.

Une quinzaine de jours après, je reçus la réponse.

M. J., à son arrivée à Marseille, trouva ma lettre, fit les recher-

ches nécessaires et trouva l'obligation de 500 fr. à l'endroit indiqué...

Quelle explication donner de ce remarquable phénomène ?

On ne peut ici faire intervenir la suggestion mentale, puisque le médium, comme moi, nous ignorions absolument la chose.

Reste la clairvoyance du médium, mais Mme Décius Déo n'a jamais présenté des phénomènes de lucidité somnanbulique ; elle était, au contraire, médium — à incorporation, comme on dit — et non somnambule.

D'ailleurs, dans d'autre circonstances, elle avait donné aussi des preuves d'identité d'esprits.

Nous avions donc eu, ce soir-là, une preuve patente de la survivance de l'âme à la matière, de la conservation du moi conscient ; en un mot, un cas d'identité indéniable.

Je regrette bien de ne pouvoir publier les lettres de M. J., lettres que je dois avoir chez moi à Avignon, mais, depuis 16 ans que le fait s'est passé, elles pourraient bien s'être égarées ou avoir été détruites.

Le lecteur n'aura donc, comme garant de l'authenticité du fait, que ma bonne foi, la plupart des personnes présentes à la séance étant mortes.

Le cas suivant peut être aussi bien attribué à un phénomène somnambulique qu'à une apparition spirite, quoique jamais cependant, antérieurement ou postérieurement, la personne dont il va être question n'a eu le moindre fait de l'un ou de l'autre ordre.

En 1882, je soignais, par le magnétisme, Mme M... atteinte d'une affection gastrique qui résistait, depuis plus de 10 ans, AUX DROGUES OFFICIELLES, et que j'eus la chance de guérir assez rapidement.

Il arriva, à cette dame, un phénomène étrange.

Du vivant de son mari, ils habitaient rue des Forbins à Marseille, près la Joliette.

M. M... était un ancien maréchal des logis chef de la gendarmerie.

Tous les jours, il allait faire sa partie de piquet dans un café situé rue de la République, où il se rencontrait avec des amis, militaires retraités comme lui ; il était particulièrement lié avec l'un d'entre eux, M. A. ; ils avaient fait de compagnie les campagnes d'Afrique.

Un jour, M. M... ayant besoin d'une somme d'argent, s'adressa à son ami A.. qui la lui prêta et il lui fit une reconnaissance.

A quelque temps de là, M... s'acquitta envers A... et comme l'emprunt et le remboursement s'étaient effectués au café, A... n'ayant pas sur lui la reconnaissance faite par M., fit à ce dernier un reçu en règle.

En l'espace de 18 mois, les deux amis moururent : ils s'étaient suivis dans l'au-delà à quelques mois d'intervalle.

Les héritiers de A., trouvant, dans les papiers du mort, la reconnaissance faite par M., demandèrent à la veuve du gendarme le remboursement de la somme déjà payée.

Celle-ci, sachant fort bien que son mari avait rendu l'argent — elle avait vu le reçu — dit qu'elle ne devait rien ; qu'elle était bien certaine que son mari avait payé cette dette. Les demandeurs objectaient, avec raison, que, puisqu'ils avaient trouvé la reconnaissance, c'est qu'elle n'avait pas été retirée et que M... ne s'était point acquitté envers A.

Les héritiers de l'ami de M., attaquèrent judiciairement sa veuve, laquelle, malgré toutes ses affirmations, fut condamnée à rembourser la somme en litige.

On lui avait accordé un mois pour s'exécuter. Trois ou quatre jours avant l'époque fixée pour le payement de ce qu'elle ne devait pas, — inutile de dire qu'elle avait tout mis sens dessus dessous chez elle pour trouver le fameux reçu qu'elle savait exister — préoccupée par cette affaire, elle se coucha, comme d'habitude, mais avec le pressentiment, ce soir là, que quelque chose d'heureux devait lui arriver.

Elle s'endormit très profondément et fit le rêve que voici :

Son mari lui apparut et lui dit : « Ma pauvre amie.. que d'ennuis je t'ai causés..., et pourtant, il n'y a pas de ma faute : *je n'ai pu venir plus tôt t'informer...*

« A ma mort, vous avez fait des changements ; vous avez bouleversé tout le linge de la grande commode, et tu n'as pu retrouver le portefeuille que j'avais toujours sur moi... Le reçu que tu cherches depuis plus de 3 mois est toujours dedans... Enlève entièrement le 2me tiroir de la commode et tu trouveras ce portefeuille collé entre le tiroir et le fond du meuble. »

A ces dernières paroles, Mme M. se réveilla en sursaut, trempée

de sueur, et elle eut la certitude qu'elle venait de voir et d'entendre son mari.

Il pouvait être minuit alors, mais, prise de peur, au lieu de s'assurer immédiatement de la véracité du fait, elle *se sauva*, pour ainsi dire, chez sa fille qui habitait la même maison, où elle passa le restant de la nuit. Ni l'une ni l'autre n'eurent le courage de venir dans la chambre où se trouvait la commode. (Les bonnes femmes marseillaises, on le sait, sont, comme les italiennes, passablement superstitieuses).

Vers les 8 heures du matin, le gendre de Mme M. employé aux douanes et de service de nuit rentra : on lui fit part du « Rêve » et tous les trois allèrent à la commode désignée, sortirent le 2me tiroir et trouvèrent le malencontreux portefeuille qui contenait effectivement le reçu tant cherché ! !

Dr MOUTIN.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

Pour la traduction : Dr DUSART.

Suite.

VII. De Miss Richardson, 47, Bedford-Gardens, Kensington. « L'auteur du récit est la très honorable femme d'un commerçant. Elle m'a donné tous les détails, il y a quelques années, lorsque sa mémoire était encore toute fraîche. Son mari confirme le récit qu'elle lui fit au moment même et signale le résultat inattendu que ce rêve eut quelque temps après.

Lettre de Mme Green à Miss Richardson.

Newry, 21 Janvier 1885.

« Ma chère amie, en réponse à votre demande, je vous envoie le récit des diverses circonstances de mon rêve.

Je vis deux dames d'aspect distingué et bien mises, voyageant seules dans une voiture semblable aux voitures à eaux minérales. Arrivé à un cours d'eau, leur cheval s'arrêta pour boire ; mais

comme les bords n'étaient pas bien aménagés, il perdit l'équilibre et en faisant effort pour se rétablir, il fut précipité directement dans la rivière. Les dames d'abord abattues essayèrent de se relever et appelèrent à leur secours. Je vis leurs chapeaux enlevés de leur tête et au moment où tout s'enfonçait dans l'eau, je sursautai en m'écriant : « Il n'y avait donc là personne pour leur porter secours ? » sur quoi je m'éveillai et mon mari me demanda de quoi il s'agissait. Je lui racontai mon rêve et il me demanda si je connaissais ces dames. Je lui répondis que non et que je ne les avais jamais vues. L'impression que me fit ce rêve fut si vive, que j'en restai troublée toute la journée. Je fis remarquer à mon fils que c'était l'anniversaire de sa naissance et de la mienne, c'est-à-dire le 10 janvier, et cette circonstance me permet de fixer nettement la date.

Au mois de mars suivant, je reçus de mon frère Allen, habitant l'Australie, une lettre et un journal m'apprenant le profond chagrin qu'il éprouvait à la suite de la perte de l'une de ses filles, noyée avec une amie. Vous pouvez voir par la description qu'en fait le journal à quel point mon rêve reproduisit la catastrophe. Ma nièce était née en Australie et je ne l'ai jamais vue.

Je vous prie de me retourner le journal dès que vous le pourrez. Si l'on tient compte que leur nuit répond à notre jour, on peut admettre que j'ai par sympathie assisté à leur accident, le 10 janvier 1878.

On en parle dans deux passages de ce journal. »

Extrait de l'*Inglewood Advertiser*.

Vendredi, 11 janvier 1878.

Un terrible accident est arrivé, mercredi dernier, près de Wedderburn, amenant la mort de deux dames nommées Lehey et Allen. Il parait que les victimes se rendaient à Wedderburn dans une voiture suspendue. Elles venaient de Kinypanial, lorsque, rencontrant un cours d'eau, à un barrage près de la station de Torpichen, le cheval voulut y boire. A cet endroit la rivière a de 10 à 12 pieds de profondeur et c'est par mégarde qu'elles se dirigèrent de ce côté. M. W. Mckechnie, chef de gare de Torpichen, se dirigeant quelques heures plus tard vers ce barrage, découvrit la voiture et le cheval sous l'eau, tandis que deux chapeaux de femme flottaient à la surface.

On fit des sondages dans la rivière et on découvrit les corps des deux femmes se tenant étroitement enlacées.

Extrait de la déposition faite pendant l'enquête :

Joseph John Allen, fermier, dépose ainsi : Je reconnais l'un des corps comme celui de ma sœur. Je l'avais vue hier vers 11 h. du matin.... Le cheval s'était échappé et je le rattrapai. Mme Lehey et ma sœur me rencontrèrent au moment où je venais de le reprendre... Elles le prirent et allèrent chez M. Clarke. Je ne les ai pas revues vivantes.....

William Mekechnie dépose :

Hier, vers quatre heures de l'après-midi, je suivais la rivière, lorsque je vis les jambes et le poitrail d'un cheval au-dessus de l'eau.

Voici la lettre de M. Green, de Newry,

15 Février 1885.

Chère Mademoiselle Edith Richardson,

A propos du rêve dans lequel ma femme vit deux dames précipitées d'une voiture par leur cheval qui s'était arrêté pour boire près d'un endroit où l'eau était profonde, je puis affimer qu'elle fut excessivement troublée et semblait ressentir une profonde sympathie pour les victimes. Cela survint dans l'après-midi du 9 janvier.

Ce qui me fait ressouvenir de la date avec une telle précision, c'est que le 10 était l'anniversaire de la naissance de mon fils et de ma femme. Comme le jour tombait et qu'elle semblait de plus en plus péniblement affectée, je lui proposai de faire une promenade. En rentrant, elle me dit qu'elle ne se trouvait pas soulagée. Elle ajouta qu'elle avait recommandé au cocher de ne pas aller près de l'eau, craignant qu'il ne se produisît un accident comme elle en avait vu un dans un rêve épouvantable, la nuit précédente, et en même temps elle le lui avait raconté. Comme la nièce de ma femme n'habitait pas chez son père, il n'avait eu connaissance du malheur que le lendemain matin, qui correspondait au 10 chez nous. Ceci augmenta, selon nous, le trouble qu'elle éprouvait par sympathie pour lui :

Thos. Green.

Mme Green n'a jamais eu d'autre impression de ce genre.

Inglewood est dans le Queensland, à la frontière des Nouvelles Galles du Sud.

Si, comme nous sommes pleinement autorisé à le croire, la correspondance est sincèrement signalée, elle nous semble trop rigoureuse pour être purement accidentelle. Je suis cependant assez perplexe pour l'interpréter. Si la coïncidence est complète, nous avons affaire à un cas de clairvoyance, quoique nous ne devons pas perdre de vue que l'hypothèse que ce terme comporte est la source des plus grandes difficultés que l'on puisse rencontrer. Il faudrait admettre un clairvoyant suivant une scène pendant plusieurs heures !

Il nous semble qu'ici l'analogie nous conduit naturellement à admettre la reproduction ou la réflexion d'une scène dont l'image survit après que le fait est accompli. Mais en admettant la réalité d'une telle description, cela ne nous fait pas avancer d'un atome vers une explication satisfaisante.

[Il est bon de faire remarquer que ce n'est pas dans la soirée que M. Allen eut connaissance de la mort de sa fille. Son esprit peut avoir établi le rapport entre le fait réel et le rêve produit en Angleterre, et la scène devait être bien nettement présente pour lui, au moment où le rêve suivait son cours. F. W. H. M.]

J'ai gardé pour la fin un cas tout à fait anormal, qui appartient à la classe personnelle, mais où le percipient ne fut pas la personne à laquelle l'original du fantôme aurait dû s'intéresser, mais à une autre personne habitant la même maison.

VIII. De Mme Bacchus, de Sherbourne Villa, Leomington.

Août 1886.

Le samedi 18, (ou plutôt le 24) octobre, nous avons quitté nos amis, le marquis et la marquise de Lys, avec lesquels nous avions séjourné à Malvern Wells, pour nous rendre à Cheltenham. La raison qui nous amenait dans cette localité, était que le beau-frère de mon mari, M. Georges Copeland, y habitait. Il était gravement malade, atteint d'une paralysie qui lui rendait tout déplacement impossible, mais conservait toute l'activité de son intelligence. Aussi ses amis avaient-ils fort à cœur de le visiter aussi souvent que possible, pour diminuer l'amertume de sa position, et nous ne voulions pas nous trouver aussi près de lui sans lui faire une visite.

Nous savions qu'à ce moment des amis logeaient chez lui, et

nous décidâmes de nous rendre à Cheltenham sans le prévenir ; de prendre un logement dans son voisinage, et de ne le lui dire qu'après l'avoir fait, de telle sorte qu'il ne se crût pas obligé de nous loger chez lui. Il nous fut facile de trouver un appartement dans York-Terrace, tout près de Bay's Hill, son domicile. C'était l'appartement ordinaire d'une maison meublée, avec salon et chambre à coucher sur le derrière, et lorsque nous en eûmes pris possession, nous nous disposâmes à sortir. Nous remarquâmes alors sur une table, dans le vestibule, quelques flacons de médicaments. Ayant demandé si quelqu'un était malade dans la maison, on nous dit qu'une vieille dame, Mme R*** et sa fille étaient dans la salle à manger ; que Mme R*** était souffrante depuis quelque temps, mais que son affection n'était pas sérieuse et ne mettait pas sa vie en danger. En somme, on nous rassura, et nous cessâmes d'y penser. Dans le cours de la soirée, nous eûmes l'occasion de citer les noms des personnes logeant dans notre hôtel meublé, et M. Copeland nous dit qu'il savait qui était Mme R***. C'était la veuve d'un médecin qui avait exercé à Cheltenham ; dont l'une des filles avait épousé un M. N*** professeur au collège. Je me souvins alors d'avoir vu Mme N***, l'année précédente, à un garden-party, chez le Dr Barry. J'avais remarqué qu'elle causait avec Mme Barry, et paraissait fort gracieuse. C'était là tout ce que je connaissais sur ces personnes. Le dimanche matin, lorsque je descendis dans le salon pour le déjeuner, je m'aperçus que mon mari était mal en train. Il ne dit cependant rien avant la fin du déjeuner, et me demanda alors : « Avez-vous entendu, il n'y a qu'un instant, un bruit de fauteuil dans le vestibule ? La vieille dame du rez-de-chaussée est morte cette nuit dans un fauteuil, et ils la transportent dans la chambre à coucher du fond ». Cela me troubla fort et m'effraya, car je ne m'étais jamais trouvée dans une maison où une personne venait de mourir. Je voulais m'en aller, et plusieurs de nos amis m'engageaient à aller chez eux ; mais mon mari désirait rester. Il me dit que ce serait un grand embarras ; que c'était véritablement peu raisonnable à moi de le demander ; qu'il n'aimait pas à déménager un dimanche ; qu'il ne trouvait pas convenable ni bienveillant de s'en aller, parce que quelqu'un venait de mourir ; que nous devions songer combien il nous serait désagréable, si un pareil fait survenait chez nous, de voir tout le monde nous fuir précipitamment ; il

fut donc décidé que nous resterions. Je passai ma journée avec mon beau-frère et mes nièces, et ne rentrai que juste pour me coucher. Je m'endormis rapidement selon mon habitude, et je m'éveillai vers le milieu de la nuit, autant que je pus m'en rendre compte, sans avoir été effrayée par aucun bruit, ni par une cause quelconque. Je vis distinctement, au pied du lit, un vieux monsieur, à la figure ronde et rubiconde, souriant, le chapeau à la main, vêtu d'une veste en drap bleu de forme ancienne, avec des boutons de cuivre, un gilet de couleur claire et des culottes. Plus je le considérais, plus chaque détail de ses traits et de ses vêtements devenait net et précis. Je n'éprouvai aucune crainte et fermai les yeux pendant quelques instants. Lorsque je les rouvris, le vieux monsieur avait disparu. Au bout d'un certain temps, je parvins à me rendormir et, le matin, tandis que je m'habillais, je pris la résolution de ne rien dire à personne avant d'avoir vu une de mes nièces, et de lui avoir demandé si la description du vieux monsieur ne répondait pas au portrait du D^r R***, quoique cette idée pût paraître absurde.

Je rencontrai ma nièce, Marie Copeland, (aujourd'hui Mme Brandling), au moment où elle sortait du temple et je lui dis : « Est-ce que le D^r R*** était un vieux gentleman de telle et telle sorte ? » et je lui décrivis ce que j'avais vu. Elle s'arrêta net en manifestant son étonnement. « Qui donc a pu vous dire tout cela, ma tante ? Nous avons toujours dit qu'il ressemblait bien plus à un fermier de province qu'à un docteur, et qu'on ne pouvait comprendre comment un homme si commun pouvait avoir des filles aussi gentilles ».

Tel est le récit exact de ce que j'ai vu. Je suis absolument certaine que j'aurais reconnu ce vieux monsieur si je l'avais revu, car ses traits sont encore aussi présents à ma mémoire, lorsque je pense à lui, que lorsque j'écrivis aussitôt après à Mlle de Lys rentrée en France et que je lui fis un récit détaillé. Quelques années plus tard, je lui racontai ces mêmes faits de vive voix et elle me dit que mon récit reproduisait exactement tous les détails de ma lettre, sans la moindre variation. Mes deux nièces vivent encore et peuvent répéter tout ce que je leur dis alors. Il m'est impossible d'y rien comprendre : la vieille dame morte était dans la chambre située exactement au-dessous de celle où j'étais couchée. Ce qui m'a le plus étonnée dans tout cela, c'est que j'ai été si peu effrayée, que j'ai pu

me rendormir immédiatement après et que je n'ai voulu troubler personne.

M. Bacchus écrit de son côté :

Leamington, 27 septembre 1886.

J'ai lu le récit fait par ma femme de ce qui s'est passé à Cheltenham, lorsque nous y avons séjourné en octobre 1868. C'est exactement ce qu'elle me raconta sur le moment même ; je me rappelle parfaitement tous ces faits et ce qu'elle dit à ma nièce dans l am tinée.

Henri Bacchus.

En réponse à quelques questions posées ensuite, Mme Bacchus nous écrivit ce qui suit :

4 Septembre 1886.

1° — Je n'ai jamais rien vu de semblable ni avant ni depuis.

2° — Je donne les dates de mémoire. Le jour était bien un samedi et ce fut dans la nuit du dimanche ou le lundi de grand matin que je vis le Dr R....

3° — Je ne me rappelle pas le N° d'York-Terrace. Il est probable que le *Times* d'Octobre 1868 pourra vous donner le jour et le lieu de la mort de Mme R....

[Le *Times* donne la mort comme ayant eu lieu au numéro 7 d'York-Terrace, le dimanche 25 octobre 1868].

4° — On n'a pu retrouver ma lettre à Mlle de Lys. Toutes celles que je lui ai écrites ont été brûlées après sa mort, en 1883.

5° M. Bacchus et Mme Henri Berkeley ont envoyé leur récit. Je n'ai pas encore reçu celui de Mme Brandling.

(A Suivre.) Dr DUSART.

LES FAITS

Nous sommes heureux de reproduire une fable dictée par l'esprit frappeur à M. Jaubert, ancien vice-président du tribunal de Carcassonne. Il en obtint un très grand nombre, dont quelques-unes sont de véritables joyaux littéraires. Celle qui suit, renferme sous sa forme humoristique un haut enseignement philosophique, et le vénérable magistrat qui l'a reçue avoue sans honte qu'il eût été tout à fait incapable d'en être l'auteur, ne s'étant jamais occupé de prosodie.

Un dindon en cour d'assises

FABLE.

J'ignore en quel pays et par quel maléfice
Un dindon figurait devant dame justice,
Il était là sans peur, sans fiel et sans ennui,
Comme s'il s'agissait de tout autre que lui.
Douze graves jurés, chapons à forte tête,
Allaient se prononcer sur le sort de la bête.
Quelques poules sur le retour
Lorgnaient un vieux canard, chef de la haute cour.
Les débats eurent lieu comme à l'ordinaire.
— « Silence ! campagnards, dit un merle en colère ;
— « Silence ! » — Un perroquet, sur son bâton planté,
Prit la parole au nom de la Société.

Il reconnut sans peine en style de Sorbonne,
— « Que le dindon était l'innocence en personne,
« Mais le premier dindon désobéit aux Dieux,
« Et ses fils répondaient de ce crime odieux. »

L'orateur s'animait ; et, plein de véhémence,
Il noyait les jurés dans des flots d'éloquence.
Dans sa péroraison jusqu'au ciel il grimpa,
Je dois vous l'avouer, son discours me frappa.

Le dindon désira se défendre lui-même.

— On m'accuse, dit-il, ma surprise est extrême.
« Le premier des dindons fit mal assurément ;
« Mais condamner le fils pour le crime du père

« Me semble un mauvais jugement. »
L'accusé se tira d'affaire
Il fut même applaudi, dit-on.
Pour démontrer à tous une chose aussi claire,
Il avait suffi d'un dindon.

L'ESPRIT FRAPPEUR.

Il nous paraît tout à fait évident qu'il n'y a que le démon qui soit capable de faire de telles fables.

GROUPE VALENTIN TOURNIER

PRÉSIDENT D'HONNEUR : L'ESPRIT VALENTIN TOURNIER.

Séance remarquable.

Le 2 février a eu lieu, chez Madame Tournier, une séance spirite où des phénomènes physiques se sont produits avec une grande intensité.

Quoique la chose, dans une séance ordinaire d'incarnation, fût digne d'être rapportée, eu égard aux paroles éloquentes de l'esprit Tournier et aux intéressants récits de deux autres esprits, je passerai tout cela sous silence, pour ne parler que des faits matériels.

Nous étions six personnes formant la chaîne autour d'un guéridon que nous ne touchions pas.

Une main de papier blanc, format ministre, était sur la table ; sur le papier, une boîte contenant deux crayons et une feuille blanche.

L'obscurité venait d'être faite.

Au bout de deux minutes, nous avons entendu des coups assez forts dans la boîte ; puis les crayons rouler de droite à gauche, ensuite la boîte remuer.

Au bout d'une pause d'une minute environ, la boîte a glissé dans divers sens, et enfin est venue tomber sur les genoux de Mlle X***, qui nous a paru d'ailleurs être le principal médium aidant à produire ces phénomènes.

Je dois dire que ce jeune médium assistait pour la première fois à une séance, et que tout le monde lui a rendu hommage, non seulement pour ses puissantes qualités médianimiques, mais encore pour la tranquillité et le courage, dirais-je, dont elle a fait preuve.

Elle semblait être dans son élément.

Elle avait d'ailleurs, quelques instants avant, répondu aux esprits en incarnation, puis les avait interrogés comme une personne habituée à leur contact.

Pour en revenir aux manifestations, je dirai que la boîte, avec le papier qui était dessous, est montée sur le bras de Mlle X***, venant s'accoter contre le dos de la chaise.

Une main froide est venue toucher la cheville du pied de Mlle Porte Cazaux ; puis changeant de place, est venue se placer entre la main de cette demoiselle et la main de madame Tournier, qui se tenaient.

Alors a eu lieu un mouvement de la table, tel que chacun a eu la sensation qu'une personne fluidique était au milieu de nous et la remuait dans tous les sens.

Quelquefois, tout le monde se disait touché à la fois par la table.

Enfin, n'entendant plus rien, j'ai dit à Mme Tournier qui tenait ma main droite, de la placer dans celle de son voisin, et de toucher le bouton électrique pour nous éclairer.

Nous nous sommes vus alors, tous nous tenant les mains, et la table renversée, les pieds en l'air.

Je dois ajouter que pendant toute la durée de la séance, nous avons entendu, de temps à autre, un esprit marchant sur le tapis de la chambre avec la cadence d'un homme vivant, mais avec moins de sonorité.

C'était le pas d'un revenant qui ne veut pas faire trop de bruit par discrétion, pour ne pas déranger ; mais qui tient à faire savoir qu'il est du nombre des esprits présents, et qu'il joue sa partie dans le concert commun.

Ont signé le présent procès-verbal : Mme Tournier, Mlle Porte-Cazaux, Mme Darget, Mlle X***, Pinard.

Commandant TÉGRAD.

Une conversion difficile.

LE Dr GEORGES DEXTER DEVIENT MÉDIUM MALGRÉ LUI

Tous ceux qu'intéressent les recherches psychiques connaissent

le Juge Edmonds et la remarquable médiumnité de sa fille Laura, parlant couramment, et pendant des heures entières, neuf ou dix langues tout à fait inconnues d'elle à l'état normal. Bien peu, au contraire, ont entendu parler de son collaborateur, le Dr G. Dexter, le médium écrivain, par la main duquel ont été transmises la plupart des communications d'un caractère élevé, qui forment la matière des deux volumes, grand in-8°, de 500 pages chacun, publiés en 1854 et 1855, sous le titre de *Spiritualisme*, avec un appendice du Gouverneur Tallmage.

Chacun des deux auteurs a fait précéder les deux volumes par une *Introduction* distincte, dans laquelle il fait connaître, entre autres choses, les circonstances qui ont amené sa conversion au Spiritisme. L'*Introduction* du Dr Dexter est particulièrement intéressante par le récit de la lutte presque acharnée qu'il soutint contre les esprits qui avaient résolu de faire de lui un médium écrivain, destiné à transmettre leurs instructions. Nous croyons que les lecteurs de cette *Revue* nous sauront gré d'avoir reproduit pour eux les passages suivants de ce récit :

... Je ne sais si le lecteur trouvera un grand intérêt à apprendre comment j'ai été amené à porter mes recherches sur la question des manifestations spirites et comment leur résultat a fait de moi un croyant sincère aux relations de tous les jours et de tous les instants entre le monde des esprits et le nôtre.

Cependant, comme c'est moi qui ai servi de médium aux esprits auxquels sont dues la plupart des pages que l'on va lire, j'ai cru convenable de faire connaître quelques-unes des preuves qui me furent données de la réalité des relations entre les deux mondes, ainsi que les incidents à la suite desquels je me suis trouvé forcé de m'abandonner à la direction des esprits.

Je dois faire remarquer d'abord qu'à l'époque où je commençai à entendre parler de cette question, je me tins non seulement dans une grande réserve à son égard, mais je me déclarai positivement incrédule, la traitant d'illusion déplorable ou de honteuse mystification. Mon opposition persista même longtemps après que des preuves irréfutables m'eurent été données de la sincérité des faits annoncés.

Je ne discuterai pas la possibilité pour les esprits de quitter leur séjour pour se manifester sur terre. Ma conviction sur ce point est

établie sur de telles preuves et sur des témoignages si scrupuleusement contrôlés, que le moindre doute ne m'est plus permis. Je vais donc me borner à rappeler de quelle façon se sont formés les rapports entre les esprits et moi, qui leur ai servi de médium pour la transmission de leurs enseignements.

Lorsque il y a aujourd'hui deux ans, mon attention fut appelée pour la première fois sur le phénomène des coups frappés, je n'hésitai pas à déclarer que nous étions là en présence de la plus grossière mystification des temps modernes. Cependant deux considérations me déterminèrent à consentir à assister à une séance, sur l'invitation d'un ami. Je voulais d'abord satisfaire ma curiosité ; en outre, en admettant que les faits fussent réels, je comptais bien découvrir la loi naturelle en vertu de laquelle ils se produisaient et montrer aux croyants quelle était la source de leur illusion.

Je convins donc avec mon ami d'inviter un puissant médium à organiser chez moi-même une séance à laquelle n'assisteraient que cet ami et ma famille qui n'avait, comme moi, aucune notion sur le spiritisme.

Ce fut le 10 septembre 1851 que j'entendis pour la première fois ces bruits que nous appelons *spirit-raps*. Quoiqu'ils eussent répondu correctement à maintes questions *mentales*, je ne me déclarai nullement convaincu. Aussi, pour obtenir des preuves suffisantes pour moi et pour les autres et apprécier plus nettement jusqu'où s'étendait le pouvoir que possédaient les esprits de se communiquer, j'engageai le médium à passer la nuit chez moi et à tenir une nouvelle séance le lendemain matin. Il y consentit et le lendemain, tandis que nous causions de toute autre chose que du spiritisme, on entendit de grands coups sous la table autour de laquelle nous étions réunis pour le déjeuner, ainsi que dans les murs de la pièce, dans l'antichambre et même contre la porte extérieure. Ces derniers étaient si nets, que je crus qu'un client venait en toute hâte réclamer mes soins. Je me levai et m'empressai d'aller ouvrir la porte ; mais personne ne se trouvait là ni à portée de la vue. Ma curiosité étant vivement éveillée par ces incidents, je résolus de me rendre compte plus complètement de ce que pouvaient faire les esprits. Aussi, immédiatement après le déjeuner, j'organisai une séance en présence de toute ma famille, de l'ami dont j'ai parlé plus haut et d'un second, qui n'avait pu venir la veille. Mes deux amis et

moi étions nettement incrédules et j'en dirai autant de ma femme et de mes deux filles. Celles-ci, âgées respectivement de 14 et de 9 ans, étaient de ferventes presbytériennes et n'avaient jamais assisté à aucun de ces phénomènes que j'étais tout disposé à considérer comme dus à l'action magnétique des assistants.

On commença par quelques chants et aussitôt les manifestations se multiplièrent. De nombreux coups furent frappés dans la table, dans les chaises, les murs, le tuyau du poële et on écrivit par la main du médium : « Que M. G. passe dans l'autre pièce. » Ce qu'il fit.

Jusque-là, ma plus jeune fille n'avait pris aucun intérêt à tout ce qui se passait et semblait plutôt ennuyée ; mais dès que M. G. se fut éloigné, elle donna des signes d'agitation ; son maintien était complètement transformé, on voyait qu'elle faisait de violents efforts pour résister et, croyant qu'elle se trouvait indisposée par cette séance déjà longue, je lui demandai si elle était malade : « Non, répondit-elle, mais je ne puis empêcher mes mains et tout mon corps d'être agités de tremblements. » A peine eut-elle prononcé ces mots que ses bras et ses mains furent secoués avec une telle violence que je craignais qu'elle ne se blessât dans ses mouvements désordonnés. Cet effet de l'influence magnétique fut si brusque, si violent et si inattendu, que l'enfant prise de terreur se jeta dans les bras de sa mère, fortement impressionnée elle-même, en s'écriant : « Oh ! Mère, emmène-moi, emmène-moi ! » Mais ses bras furent brusquement écartés du cou de sa mère et l'agitation en tous sens continua sous nos yeux, nous causant la plus vive émotion. Cependant elle se calma peu à peu et au bout de vingt minutes sa main se mit à écrire en grands et beaux caractères, totalement différents de ceux de son écriture normale, et à donner des réponses à toutes nos questions orales ou mentales. Ce qui nous étonnait, c'est qu'elle écrivait avec aisance et rapidité, dans un style et avec une orthographe bien supérieurs à ceux que nous lui connaissions.

Au bout d'une heure, les esprits lui ordonnèrent de se retirer, à cause de sa fatigue et, comme elle hésitait à obéir, sa chaise fut brusquement enlevée de dessous elle par une force invisible et elle tomba sur le parquet. Elle se releva pour se rendre dans la pièce voisine et, comme elle passait devant un sofa, son corps fut enlevé par la même force invisible et fut déposé sur ce sofa avec autant de

douceur qu'eussent pu le faire ses parents eux-mêmes.

Dans cette séance les réponses obtenues étaient si correctes, que bien des personnes seraient restées convaincues qu'elles avaient affaire aux esprits de leurs amis. Mais lorsque l'étonnement causé par le début de la médiumnité de ma fille se fut apaisé, il me sembla que les esprits n'avaient rien à faire en tout ceci. J'essayai de me démontrer que ce n'était autre chose que le résultat de l'action de l'esprit d'un assistant sur celui d'un autre et que la production de secousses de nature magnétique. Mais ces explications ne parvenaient pas à me convaincre. Le caractère si frappant des révélations faisait ressortir l'insuffisance de mes explications. Il me semblait évident que rien de ce que nous avions vu n'était dû à l'intervention d'aucun des assistants ; je savais qu'aucun d'eux n'aurait voulu me mystifier et quant à mon enfant, j'avais en elle la confiance qu'inspire toute une vie de sincérité. Et cependant l'idée que les âmes de nos amis défunts pouvaient rester en communication constante avec nous qui sommes encore sur terre ; nous pénétrer de leurs sentiments ; nous faire connaître leur genre de vie dans les sphères supérieures et recevoir, en retour, communication de nos idées particulières, me paraissait si étrange, si incompatible avec les notions admises et si contraire aux enseignements de la Bible,que j'en étais bouleversé.Je ne voulais pas croire ce que je ne pouvais comprendre.

Je ne veux pas citer tout ce qu'il m'a été donné de voir au cours de mes recherches ; je me bornerai à présenter des exemples de chaque sorte de phénomènes et les cas tout à fait exceptionnels. Dans le courant d'octobre de la même année,j'assistai à une séance à laquelle prenait part également un Monsieur qui avait perdu sa femme deux ans auparavant. Certains phénomènes qu'il avait observés le disposaient à croire à la sincérité des manifestations. Pour obtenir une preuve d'identité, sachant que personne parmi nous n'avait connu sa femme et que nous n'avions aucune notion de la question qu'il voulait poser, il dit : « Si l'esprit de ma femme est réellement ici, il doit connaître les dernières paroles que je lui ai adressées avant sa mort et la réponse qu'elle m'a faite. » Le médium lui donna complète satisfaction. Cependant, quoique le médium fût occupé à causer et à rire pendant que sa main écrivait, je me demandais encore s'il n'y avait pas eu de transmission de pensée,

Un peu plus tard, je m'absentai pendant quelques jours pour conclure une affaire. L'esprit d'un de mes amis annonça à ma femme qu'il lui indiquerait le moment où j'aurais terminé cette négociation. En effet, le jour arrivé, il écrivit par la main de ma fille : « Le Dr a conclu son affaire. » — « Comment le savez-vous ? » — « Je le quitte à l'instant, il a terminé à six heures ». C'était exact. Je renonçai à me rendre compte du fait, mais je restai cependant encore incrédule.

Je cherchais la vérité avec toute l'ardeur dont j'étais capable et souvent dans des séances tenues chez moi ou chez des étrangers, je posai des questions si minutieuses et parfois si captieuses, que j'arrêtais net toutes les manifestations.

J'ai vu mes plus secrètes pensées lues comme si elles étaient écrites sur ma face ; des faits connus de moi seul furent révélés ; j'ai vu annoncer des faits au moment même où ils se passaient à des centaines de milles de distance. Des faits qui me concernaient me furent prédits plusieurs mois avant leur accomplissement. Au moment où j'écris, je me souviens qu'on me prédit que je réunirais en volume des instructions transmises par ma main et prouvant au monde ma foi dans les relations entre morts et vivants.

J'ai vu un médium reproduire la marche, la voix, toutes les particularités d'une personne défunte, dont il n'avait jamais entendu parler et qui voulait, par ce moyen, donner une preuve de son identité.

J'ai vu une jeune fille, à peine âgée de neuf ans, exprimer les pensées les plus élevées dans une langue beaucoup au-dessus de son intelligence ; je l'ai vue décrire des faits scientifiques ; donner sur l'état des esprits après la mort des détails corroborés sans exception par d'autres médiums avec lesquels elle n'avait jamais eu aucun rapport. J'ai vu le même médium, qui dans son état normal n'a jamais écrit un vers, *improviser* une poésie de la forme la plus brillante et d'un sentiment élevé.

J'ai vu un médium complètement illettré parler grec, latin, hébreu et chaldéen, décrire les mœurs et coutumes de ceux qui vivaient il y a des milliers d'années, avec une exactitude qui fut plus tard mise en lumière par l'étude des travaux des savants qui ont reconstitué l'histoire de ces temps lointains.

En ma présence, un médium a répondu en italien, langue qu'il

ignorait, et donné le nom d'un Italien, totalement inconnu de lui, qui avait été, de son vivant, l'ami de l'interlocuteur.

Je ne parle pas de preuves d'un caractère général et vague, mais de détails tellement précis et caractéristiques de lieux, de temps et de circonstances, que j'aurais pu me croire en relations actuelles avec ceux qui avaient disparu depuis longtemps, après avoir vécu dans mon intimité. Combien de fois le médium ne m'a-t-il pas répété les formules d'affection spéciales à ceux de mes proches, qu'il n'avait jamais pu connaître !

Après avoir reçu toutes les preuves que j'avais pu demander, lorsque j'eus acquis la pleine conviction qu'il n'y avait ni tricherie, ni illusion dans tous les phénomènes physiques ou intellectuels, on aura peine à croire que je restai encore incrédule, quoiqu'il me fût impossible de trouver à tous ces faits une explication tirée des lois morales ou naturelles. Cependant il en était ainsi. Quoique de longs mois de recherches persévérantes ne m'eussent donné aucun moyen de résoudre cet étrange problème, et que je me fusse trouvé maintes fois sur le point de m'écrier : « Me voilà enfin spirite convaincu ! » je ne pouvais encore me décider à croire. Il ne me semblait pas possible d'admettre qu'un esprit intangible, non substantiel, éthéré, fût capable d'entrer en communication avec les hommes. Je ne pouvais pas croire davantage qu'un esprit, que l'on m'avait toujours représenté comme une sorte de *rien* sublimé, eût la faculté de mouvoir les tables, de frapper dans les murs, de soulever des hommes corpulents, et de se manifester encore au moyen de la matière de ce monde qu'il avait quitté. Il est bien certain que j'aurais considéré comme hors de discussion tout autre fait pour lequel on m'eût donné la moitié des preuves apportées à l'appui du spiritisme. Mais ici *j'avais conscience que cela ne pouvait être, donc cela n'était pas.*

Je n'accordai une foi absolue à la réalité des rapports entre les esprits et les hommes, que lorsque je fus un médium écrivain complètement développé, malgré ma volonté et ma résistance énergique. Le lecteur admettra certainement que si j'avais pu jusque-là résister à la valeur des témoignages décrits plus haut, il eût été au-dessus des forces humaines de refuser encore de croire, lorsque je fus devenu moi-même une preuve vivante et agissante du pouvoir que possédaient les esprits d'écrire par ma main et *malgré ma vo-*

lonté, leurs pensées et leurs sentiments, même les plus contraires aux miens, et comme s'il se fût agi de ceux d'un étranger. Il ne faut pas perdre de vue que j'ignore absolument ce que ma main a écrit, jusqu'à ce que je le lise ; que l'écriture obtenue diffère tout à fait de la mienne, et qu'il m'arrive souvent de ne pouvoir la lire.

Aussi on doit comprendre que cette dernière preuve, ajoutée à toutes les autres, a fait aujourd'hui de moi un ferme croyant aux communications des esprits par les mouvements de table, les coups frappés, l'écriture, et tous les autres moyens.

Je répète que mon désir et ma volonté, loin d'aider au développement de la médiumnité, y étaient tout à fait opposés, et que lorsque, pour la première fois, je me vis sous l'influence de la force que j'avais vue à l'œuvre chez d'autres, j'employai toutes les puissances de mon âme et de mon corps pour m'en délivrer.

Je me trouvais à une heure avancée de la nuit, dans mon bureau, étendu dans un fauteuil à bascule, sur le bras duquel reposait ma main droite. Je n'avais ni avant, ni à ce moment, l'esprit préoccupé du spiritisme, et ne pensais qu'à une lecture que je venais de faire. Tout à coup je ressentis dans tout le bras droit une impression singulière ; il semblait que deux mains le saisissaient fortement à sa partie supérieure. J'essayai de le soulever, mais ce fut en vain, et à chaque effort que je faisais pour le mouvoir, les doigts s'abaissaient, entouraient le bras du fauteuil, et s'y cramponnaient. Bientôt la main commença à trembler, puis tout le bras fut violemment secoué. A ce moment, deux grands coups bien nets retentirent dans le mur, et j'eus alors la pensée que le pouvoir invisible dont j'avais observé si souvent les manifestations, agissait sur moi. Pour m'en convaincre, je dis à haute voix : « Que les esprits veuillent bien frapper ! » Aussitôt trois coups me répondirent. « Les esprits veulent-ils exercer leur influence sur moi ? » Trois nouveaux coups se firent entendre. Sur ce, je me levai, remis mes livres en ordre, et me retirai pour me coucher. Pendant ces occupations, mon bras droit fut dégagé. Cependant, je ne fus pas plus tôt couché, que des coups furent frappés à la tête de mon bois de lit. Mon bras recommença à trembler, mais je mis toute ma volonté à résister, et cela disparut. Je voudrais bien savoir quelle loi de la nature on pourrait invoquer pour expliquer un tel phénomène. Pour moi, j'affirme hautement que je n'y suis pour rien. Pourquoi les coups frappés

ont-ils coïncidé avec l'agitation de mon bras ? Pourquoi les coups se sont-ils fait entendre dans ma chambre à coucher ? J'avoue que cette prise de possession de mon organisme m'a profondément troublé. Si avant cet incident je me demandais encore avec hésitation s'il ne fallait pas faire entrer en ligne de compte, dans la production des phénomènes attribués aux esprits, l'action des esprits des personnes prenant part aux séances, je ne pouvais désormais nier que mon esprit n'avait aucune part d'influence sur les impressions que j'avais éprouvées, et comme il n'y avait absolument personne autre que moi dans mon bureau, il m'était impossible d'invoquer aucune intervention humaine. Devant ma résistance énergique à la force qui s'emparait de mon corps, je fus bien obligé d'admettre qu'une puissance invisible et intelligente avait résolu de me placer sous sa domination et y avait réussi.

Plus tard, il m'arriva souvent de ressentir la même influence, et d'y échapper en faisant appel à toute ma volonté. En assistant à une séance, je me sentais envahi non seulement dans le bras, mais même dans le corps entier, dont les tremblements persistèrent, dans une occasion, aussi bien la nuit que le jour, et quelles que fussent mes occupations.

Lorsque ces tentatives de prise de possession se furent produites, je résolus d'éviter d'assister à aucune séance, dans l'espérance d'en prévenir le retour. Il en fut tout autrement. Pendant mon sommeil, mon bras était parfois agité assez violemment pour m'éveiller. Deux fois mon corps fut enlevé de mon lit et flotta dans l'air. La première fois, je me trouvais couché dans une chambre que je n'occupais pas habituellement. Je n'étais pas endormi ; je sentis mon corps envahi par un léger tremblement de toutes ses fibres. Je voulus soulever mon bras et cela me fut impossible ; mes yeux étaient clos, mais mon intelligence parfaitement nette et je me rendais exactement compte de tout ce qui m'arrivait. Mon corps fut soulevé avec toutes les couvertures et promené en l'air dans ma chambre, lorsque tout à coup le tocsin retentit, annonçant un incendie. Mon corps fut alors rejeté brusquement dans mon lit, comme par une main puissante. Je recouvrai ma faculté de me mouvoir ; je sautai à bas du lit et constatai que mes couvertures gisaient sur le parquet, à l'endroit où je venais d'être transporté avec elles.

Cette nouvelle manifestation des esprits me troubla profondément. Jusque-là je cessais de me préoccuper de leurs premières tentatives aussitôt qu'elles prenaient fin. Au début, mon bras était le siège de leurs efforts; mais voilà que maintenant tout mon corps tombait en leur pouvoir, malgré ma volonté et mes efforts de résistance. C'est alors que pour la première fois, je pensai que devant cette volonté bien déterminée de faire de moi un médium, il y avait peut-être lieu d'accepter leur direction et que cela pourrait me conduire plus sûrement à connaître toute la vérité sur la question des rapports des esprits avec les hommes. L'idée me vint de demander s'il y avait des esprits dans la chambre. Trois coups bien distincts furent la réponse à cette question. Comme je me trouvais trop profondément ému pour pousser plus loin mon enquête, je regagnai mon lit, pesant en moi-même cette nouvelle preuve irréfutable de l'influence, que je consentais enfin à proclamer, des esprits sur les hommes.

Ce fut en province que je fus, pour la seconde fois, enlevé de mon lit, au moment où j'allais me coucher et sans que rien m'eût fait prévoir cet incident.

Après cette seconde preuve de leur puissance, je jugeai opportun de me livrer à une étude plus approfondie de leurs actes. En conséquence, je fréquentai les cercles spirites et ma main fut saisie et employée à écrire. Ce furent d'abord des phrases courtes, n'exprimant que des idées simples, mais peu à peu des pages entières furent écrites, développant les pensées les plus diverses et souvent les plus élevées.

Je ne pouvais d'abord écrire que dans des séances auxquelles assistaient plusieurs personnes et je ne le faisais qu'après une attente plus ou moins longue. Peu à peu l'action des esprits se manifesta dès le début des séances et enfin, lorsque je me trouvais seul dans mon cabinet de travail, où je me sentais forcé d'abandonner toute autre espèce d'occupations, dès que les esprits voulaient s'emparer de ma main. Il m'est même arrivé d'être éveillé au milieu de la nuit par l'agitation de ma main. Je me levais, après avoir essayé de résister quelque temps, et je ne me recouchais que lorsque j'avais écrit une communication parfois très longue.

Docteur AUDAIS.

CONFÉRENCES

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Gabriel Delanne fera, dans le préau de l'école de la rue Jean-François Lépine, (La Chapelle), sous les auspices de l'Association polytechnique, deux conférences dont la première intitulée :

Qu'est-ce que le Spiritisme
AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE ET MORAL

Aura lieu le 5 avril à 8 heures du soir, et la seconde :

LES PREUVES EXPÉRIMENTALES DE L'EXISTENCE DE L'AME APRÈS LA MORT

Sera donnée à la même heure, dans le même local, le 12 Avril prochain. Signalons encore qu'une conférence privée avec projections, sera faite par M. Delanne le 16 Avril, au Grand-Orient de France, dans la loge : LES INSÉPARABLES DU PROGRÈS. Il est temps que les Spirites s'adressent directement au peuple pour faire connaître leurs idées, qui sont si souvent dénaturées par la grande presse. Souhaitons que les efforts de notre directeur portent leurs fruits, et que son exemple soit suivi par tous ceux qui ont à cœur le développement de notre doctrine.

Nécrologie.

La mort vient d'emporter M. Paul-Jean-Henry GILLARD décédé à Caen, chez des amis, à l'âge de 55 ans. M. Gillard était un des vice-présidents du Congrès spirite et spiritualiste dans lequel il représentait la Théosophie. Sa mort a surpris douloureusement tous ses amis. Esprit large, très ouvert à toutes les idées de progrès, il avait un véritable talent de conférencier. D'un caractère aimable et doux, il avait su se concilier la sympathie de ceux mêmes qui ne partageaient pas ses idées. Son érudition, son style soigné en faisaient un précieux écrivain, et si l'on différait d'opinion avec lui, on ne pouvait se défendre d'être conquis par sa bonne grâce et la parfaite loyauté de ses convictions. Nous espérons qu'il trouvera

dans le monde spirituel, la place qu'il a su s'y préparer, et nous envoyons à sa veuve l'expression de notre respectueuse sympathie.

Parmi les pertes du grand parti spiritualiste, il nous faut aussi compter celle de MARIUS DECRESPE, décédé tout jeune, à l'âge de 35 ans. Nous avions eu le plaisir de le connaître et d'apprécier la haute envergure de son esprit scientifique. Il laisse des ouvrages qui perpétueront sa mémoire. Citons parmi les plus intéressants : *Les microbes de l'astral ; La matière des œuvres magiques ; La main et ses mystères ; Hypnotisme, somnambulisme et magnétisme.* Il collabora à notre Revue et les lecteurs se souviennent de ses articles incisifs et scientifiques qui résumaient si bien la question qu'il voulait traiter. Il fut un des promoteurs du Congrès de l'Humanité. Nous adressons à sa famille l'expression de nos sincères regrets de sa disparition de notre scène terrestre.

Ouvrages Nouveaux

Le Credo Philosophique d'un franc-maçon

Cet ouvrage, œuvre d'un militaire, a été édité sous les auspices de notre sœur Espérance, qui dirige le groupe de propagande Kardéciste dont le *Progrès Spirite* est l'organe. L'auteur nous apprend que c'est une thèse maçonnique écrite en 1886 et nous constatons qu'elle a conservé de nos jours toute son actualité. L'auteur décrit d'abord l'univers d'après les derniers enseignements de la science. Il fait comprendre son infinité et reconnaît qu'il est soumis à des lois éternelles qui sont l'expression d'une intelligence toute puissante, qui ne ressemble en rien au Dieu anthropomorphique des religions. Etudiant la terre au point de vue astronomique, il nous rappelle la place exiguë qu'elle tient dans la création et il nous fait assister à son histoire par l'examen généalogique des terrains, qui montrent l'œuvre évolutive de la vie s'élevant des formes les plus simples jusqu'à l'humanité, par une série de transitions ininterrompues.

Arrivant à l'homme, l'auteur l'envisage sous ses deux aspects physiques et spirituels, et admet logiquement que le principe spirituel a dû s'élaborer lentement dans les règnes inférieurs, avant d'être capable de cégir un corps humain. Il fait une vigoureuse critique de l'enseignement atholique en signalant toutes ses anomalies, et il démontre que cette religion, dite la plus avancée, n'est pas en harmonie avec nos connaissances scientifiques actuelles, ni avec l'idée que nous nous faisons d'une justice

Infinie réglant notre sort futur suivant nos mérites ou nos fautes passées. Il soutient que la loi de réincarnation est logique, car seule elle explique les inégalités de longévité, d'intelligence, de conditions physiques, morales, intellectuelles, sociales, dont cette terre nous offre des exemples variés, et il conclut que c'est après la mort que l'âme vit sa véritable et meilleure vie. Passant en revue les sujets les plus intéressants, il s'occupe de la charité, de la tolérance, de l'état social, du progrès, du patriotisme etc. Parlant de la Franc-maçonnerie, il écrit : « Il est bon de dire ici que ceux qui ne connaissent la F.·. M.·. qu'à travers le voile des calomnies intéressées dont elle est l'objet de la part de ses adversaires ignorants ou de mauvaise foi, prétendent qu'elle est une société subversive ayant pour objet le renversement des trônes et la destruction de toute autorité. Ces détracteurs feraient bien de se renseigner s'ils veulent couvrir leur pudeur, alors ils apprendront que cette association est basée sur le respect de l'autorité et des lois, lorsqu'elles sont justes, et ils auraient pour preuve que des personnages haut placés, des souverains régnant même, ne dédaignent pas de venir dans nos rangs y chercher un accueil fraternel et trouver la vérité qui n'arrive pas toujours aux puissants. Ces souverains, traités sur le pied d'égalité dans nos loges, savent qu'une fois hors du Temple ils auront tous les honneurs dus à leur rang et à leur situation. » Terminons cette courte analyse par une citation qui fait connaître le véritable esprit maçonnique :

« Saintes âmes dévouées à la Sainte Eglise, notre sainte mère, gouvernée par des gens plus que saints, puisque ce sont eux qui font les saints, pouvoir que Dieu ne possède pas, puisqu'il n'en a jamais fait, voilez-vous la face et tremblez, voici quelques-uns de ces secrets sataniques, diaboliques qui conduisent au plus profond des enfers :

« Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. — Le vrai culte consiste dans les bonnes mœurs. — Fais le bien pour l'amour du bien même. — Tiens ton âme assez pure pour être toujours prêt à la mort. — Aime les bons, plains les faibles, fuis les méchants, mais ne hais personne. — Parle sobrement avec les grands, prudemment avec tes égaux, sincèrement avec tes amis, tendrement avec les pauvres. Ne flatte point ton frère : c'est une trahison. Si ton frère te flatte, crains qu'il ne te corrompe. — Evite les querelles, préviens les insultes, mets toujours la raison de ton côté. — Respecte les femmes, n'abuse jamais de leur faiblesse, et meurs plutôt que de les déshonorer. — Si le Grand Architecte de l'Univers te donne des enfants, remercie-le, mais tremble sur le dépôt qu'il te confie. Fais que jusqu'à dix ans ils te craignent, que jusqu'à vingt ans ils t'aiment, que jusqu'à la mort ils te respectent. — Pense à leur donner de bons principes plutôt que de belles manières. — Fais-les honnêtes plutôt qu'habiles gens. — Si tu rougis de ton état, c'est par orgueil : songe que ce n'est pas ta place qui t'honore ou te dégrade... »

Cet ouvrage, écrit simplement, donne des idées justes sur la plupart des sujets traités, se fait le propagateur d'une morale pure, d'une philosophie

rationnelle, il est donc à souhaiter qu'il soit apprécié par le plus granp nombre possible de lecteurs.

Qu'est-ce que l'Occultisme

Par le
Dr PAPUS,

Directeur de l'Ecole Supérieure libre des Sciences Hermétiques, officier de l'Instruction Publique.

80 p. in-18. Prix 1 fr. chez Chamuel et Cie, 5 Rue de Savoie.

Depuis plusieurs années on demandait un exposé de l'Occultisme établi d'après les bases de la Philosophie classique. C'est cette lacune qui est comblée dans cet ouvrage, résumé dans les conférences, présentées au congrès spiritualiste de 1900 et traitant de la psychologie, de la Métaphysique, de la Logique, de la Morale, de la Théodicée, de la Sociologie, de l'Occultisme. La liste détaillée des représentants de l'Occultisme dans les écoles philosophiques depuis Platon jusqu'à nos jours, et les résumés sur la réincarnation, le principe féminin, la pratique respiratoire et la théurgie, font de cette étude une lecture utile aux spiritualistes de toute école.

(*Communiqué.*)

Annuaire Astronomique pour 1901

par
CAMILLE FLAMMARION

Librairie ERNEST FLAMMARION, rue Racine, prix 1 fr. 25.

Cet Annuaire qui renferme de nombreuses gravures, contient les renseignements les plus circonstanciés sur tous les événements astronomiques de l'année. Les éclipses, les occultations remarquables, avec lieux où elles sont visibles, y sont indiquées.

On y trouve des renseignements précieux sur les comètes et leur retour périodique, en même temps que l'indication des distances des étoiles et de leurs mouvements. Des tableaux météorologiques font connaître les températures extrêmes de Paris depuis l'année 1669. Ce n est pas un agenda donnant de sèches statistiques, c'est un petit livre bourré de notices scientifiques, de notions exactes sur la terre et les planètes de notre système. Nous avons lu avec le plus grand intérêt le récit de l'éclipse totale de soleil du 28 mai de l'année dernière, et tous ceux qu'intéressent les grands évènements du ciel, se tiendront au courant de la science en prenant connaissance des articles si clairs et si substantiels qui traitent des étoiles filantes, des étoiles doubles, de la lumière zodiacale, de la chimie stellaire, des nébuleuses et aussi des étoiles, en un mot, de toutes les curiosités sans nombre de l'infini.

Le Grand Œuvre Alchimique

par

F. JOLLIVET CASTELOT. — Prix 0, 20 c.

est une brochure de propagande dans laquelle se trouve exposée la doctrine de l'unité de la matière. Suivant l'auteur, la matière est une. Elle vit, elle évolue et se transforme. Il n'y a pas de corps simples. Au sens le plus bref et le plus positif, l'alchimie est bien l'art de quintessencier les corps, de les transmuter, de les fabriquer par synthèse. L'Alchimie, prise dans son ensemble, est une des branches de l'hermétisme, qui s'attache particulièrement sur le plan physique à l'étude de la matière, de sa constitution, de sa genèse, de son évolution et de ses transmutations.

Conférences

DE M. A. BOUVIER

A TOURS ET A ANGERS

Par suite de certaines circonstances, M. Bouvier, se rendant à Angers pour faire une conférence sur le magnétisme, s'est arrêté à Tours, où les journaux de la localité avaient, au préalable, prévenu le public de son arrivée, en des termes bien faits pour le préparer à prendre la défense du magnétisme, si nous en croyons les lignes suivantes que nous empruntons à *la Dépêche*.

M. Bouvier et le magnétisme.

On nous annonce pour samedi, au Théâtre-Français, une conférence de M. Bouvier, de Lyon, suivie d'expériences dans lesquelles seront successivement exposées, démontrées, la théorie et l'application du magnétisme.

Qu'est-ce que le magnétisme ? C'est l'action invisible exercée à distance par certains hommes, sur leurs semblables et sur la nature, au moyen d'un fluide subtil, impondérable, que la volonté met en mouvement.

Le magnétisme ne s'applique pas seulement à des expériences de salon, si intéressantes que soient ces dernières, — et celles que M. Bouvier nous montrera samedi ne seront pas des moindres, — c'est surtout dans l'art de guérir que s'affirme cette puissance mystérieuse de certains individus.

Le magnétisme triomphe souvent là où finit l'art des médecins. On ne s'adresse guère aux magnétiseurs, que lorsque l'on a épuisé tous les trai-

tements possibles. Mais il y a des magnétiseurs de tout ordre. Là, comme ailleurs, il faut séparer l'ivraie du bon grain. On ne prend un médecin que sur recommandation ; il faut en faire de même avec les magnétiseurs.

Il appartient au XX° siècle de ranger le magnétisme au nombre des sciences naturelles et bienfaisantes. Déjà l'Etat a classé, par décision ministérielle, l'École pratique de magnétisme, fondée par M. Durville en 1895, parmi les grandes écoles supérieures libres.

Notre grand compatriote H. de Balzac parle ainsi du magnétisme dans *Ursule Mirouet* :

« Mesmer reconnaissait en l'homme l'existence d'une influence pénétrante, dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curative par l'abondance du fluide, et dont le jeu constitue un duel entre un mal à guérir et le vouloir de guérir. Les phénomènes du somnambulisme, à peine soupçonnés par Mesmer, furent dus à MM. de Puységur et Deleuze.

« Les miracles des convulsionnaires furent une première sommation de faire des expériences sur les fluides humains qui donnent le pouvoir d'opposer assez de forces intérieures pour *annuler les douleurs* causées par des agents extérieurs.

« Enfin, les faits magnétiques, les merveilles du somnambulisme, ceux de la divination et de l'extase, qui permettent de pénétrer dans le monde spirituel, s'accumulaient ; on remarque aussi les faits de catalepsie. Ces phénomènes si curieux, tous émanés de la même source, sapaient bien des doutes, amenaient les plus indifférents sur le terrain des expériences ».

Balzac disait aussi : « La volonté est la force motrice du fluide impondérable, et les membres en sont les agents conducteurs. »

Lorsqu'on comprend cette admirable formule, il est aisé de concevoir comment l'homme peut infiltrer sa vie, son essence, sa force, dans les membres d'un autre par les passes magnétiques et, pour ainsi dire, au gré de sa volonté, lui transmettre ses pensées, ses impressions, et en faire un instrument docile de ses fantaisies.

C'est ce que M. Bouvier nous démontrera samedi, avec l'aide d'un sujet qui l'accompagne dans son voyage.

M. Bouvier n'est pas seulement un charmeur, réussissant à merveille à captiver des spectateurs par ses expériences originales. Il est surtout un de ces puissants guérisseurs dont nous venons de parler. A ce point de vue, sa réputation dans Lyon est faite depuis longtemps, et son désintéressement est loué de tous.

Comment M. Bouvier obtient-il ces cures innombrables ? Comment peut-il faire face, avec une patience et un dévouement jamais lassés, aux sollicitations des patients qui assiègent sans cesse sa demeure ? C'est qu'il puise sa force dans cet invisible mystérieux qui nous entoure, nous enveloppe, et dans lequel les âmes élevées savent trouver des ressources infinies, des puissances sans cesse renouvelées !

*
* *

Nous donnons ci-dessous le compte-rendu de la conférence, paru également dans la *Dépêche* de Tours, du 11 février.

Le Magnétisme

Hier soir, devant une salle fort bien garnie, avait lieu, au Théâtre-Français, la conférence de M. Bouvier, de Lyon, sur le Magnétisme humain devant la Science et la Raison.

M. Léon Denis présidait, assisté d'un groupe d'amis.

Après avoir présenté le conférencier avec la clarté et la précision qui caractérisent son langage, il donna la parole à M. Bouvier qui, pendant une heure environ, intéressa le public avec l'histoire du magnétisme, notamment depuis Mesmer jusqu'à nos jours, et le montra toujours traqué par les médecins et toujours renaissant, mettant en mouvement, au profit de l'humanité, les forces invisibles qui nous entourent, et que la science est enfin forcée d'admettre.

M. Bouvier fit ensuite, avec son sujet, des expériences d'un grand intérêt. M. Bouvier n'est pas un charlatan : il professe à Lyon le magnétisme curatif, c'est donc au point de vue scientifique surtout qu'il convient d'envisager sa conférence. Après avoir hypnotisé son sujet, il provoqua l'extase et la catalepsie partielle, puis totale.

La soirée avait lieu au profit des pauvres; M. Bouvier, en effet, n'en devait tirer aucun profit. Il se rend à Angers et n'avait cédé qu'à la sollicitation des adeptes du spiritualisme de Tours, en donnant sa conférence. Il se rend à Angers, disons-nous, où il compte provoquer un mouvement d'opinion en faveur du magnétisme curatif, et surtout contre l'intolérance des médecins angevins, groupés en syndicat, qui veulent interdire une application de la science médicale qui ne fait de mal à personne, au contraire, mais qui nuit à leurs intérêts.

A ANGERS

Le magnétisme vit encore.

C'est devant une salle comble (près de 600 personnes) que, hier soir 10 février, le sympathique magnétiseur de Lyon, M. Bouvier, a donné, à la salle des fêtes du Grand Hôtel, une intéressante causerie sur le magnétisme.

L'aimable conférencier présenté par M. Mouroux, nous a tenus pendant quelques heures, trouvées trop courtes, hélas ! sous le charme d'une parole chaude, vibrante, portant ferme et juste; aussi les applaudissements les plus nourris ne lui ont-ils pas été ménagés.

M. Bouvier nous exposa rapidement l'histoire du magnétisme à travers les âges, en faisant revivre son passé glorieux au milieu des luttes incessantes qu'il eut à soutenir contre les préjugés de toutes sortes, l'erreur et la routine médicales.

Il nous a montré le magnétisme tour à tour enterré par les facultés, et

renaissant sans cesse plus brillant à chaque étape de ses luttes, puis arrivant à nos jours où la conscience humaine est aux prises avec la raison des hommes pour la grande vérité ; parlant du procès Mouroux, cette iniquité fin-de siècle, M. Bouvier, a flétri énergiquement l'espoir des médecins de l'Anjou (espoir coupable s'il en fût) d'obliger la magistrature à escamoter la loi en leur faveur.

Après avoir fait bonne justice des imputations aussi mensongères que ridicules, dont on a chargé magnétisme et magnétiseurs, le sympathique conférencier a, dans un admirable appel à la conscience humaine, montré à la foule assemblée, qu'on attentait à ses droits les plus sacrés, à ses libertés les plus chères, en interdisant aux désespérés, aux souffrants, de rechercher dans le magnétisme le remède,ou tout au moins le soulagement à leurs souffrances, et ceci dit, en toute connaissance de cause, puisqu'il est avéré aujourd'hui que le magnétisme fait des merveilles,là où la science est impuissante.

Il a, dans un élan dont la chaleur généreuse a fait palpiter les cœurs dans toute la salle, proclamé la liberté de conscience pour chacun, et annoncé son intention de prendre le taureau par les cornes, c'est-à-dire d'opposer courageusement le bon droit au parti pris : « Nous serons, a-t-il dit, le pot de terre contre le pot de fer, soit ! mais ce pot est de terre réfractaire, dans lequel viendra se fondre, comme en un creuset épurateur, la mauvaise foi diplômée ! »

M. Bouvier a continué par une série d'expériences des plus concluantes sur un sujet sensitif, et nous avons pu remarquer bon nombre de sympatiques incrédules avouer que, comme Thomas, ils croyaient après avoir vu.

Après la conférence, nous avons eu le plaisir de quelques vues cinématographiques, au nombre desquelles il faut citer le magnétisme fin de siècle, celui que certains intéressés montrent aux masses, et qui a procuré à M. Bouvier, l'honneur de démontrer qu'il est loin de la vérité. Puis M. Mouroux a pris la parole, et avec la grandeur d'âme que chacun lui connaît, fit appel à la charité en faveur du personnel du cinématographe, en concluant qu'il est de toute justice, que ceux qui sont à la peine,soient à la récompense. Toute la salle a répondu par de frénétiques applaudissements couronnés des cris : « Vive M. Mouroux ! Vive M. Bouvier ! » ce qui voulait dire : Vive le magnétisme. Une quête fructueuse a témoigné en faveur des assistants.

Remercions, en terminant, M. Mouroux, de l'agréable soirée qu'il a su nous procurer malgré tous les ennuis qui lui sont suscités, ce qui prouve qu'avant tout il veut rester l'homme du devoir devant sa tâche,et souhaitons à la cause qu'il défend si ardemment, que le cri de guerre poussé par M. Bouvier ait un écho dans tous les cœurs, et que tous, petits et grands, s'unissent dans un effort commun au nom du bon droit et de la liberté pour l'amour de tous. A ces deux champions du bien et de la vérité notre admiration !

TANTE KATE.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Uebersinnliche Welt

de janvier relate des faits très curieux de double vue, d'apparitions, de pressentiments appuyés par la vision anticipée d'un accident, d'un enterrement, etc.

Voici quelques-uns de ces faits : Dans un vieux château entouré d'un parc, il y avait, disait-on, des revenants.

Cet ancien bâtiment affecté aujourd'hui aux bureaux du trésor, est distribué en plusieurs parties ; l'une d'elles forme l'appartement du trésorier.

Il y a quelques années, un nouveau fonctionnaire venait s'y installer avec sa jeune femme, et celle-ci qui n'avait jamais entendu parler des revenants de ce vieux château, était d'autre part si peu craintive, qu'elle restait seule en l'absence de son mari, malgré l'isolement où se trouve cette demeure.

Un soir, passant dans une pièce de l'appartement, elle aperçoit une dame. Sans aucun embarras, elle dit : « Madame, vous vous trompez sans doute, vous demandez Mme F... (nommant la personne habitant la maison voisine). Mais sans rien dire, l'étrangère s'avançait. Alors la jeune femme remarqua l'aspect étrange, le costume antique de l'apparition, et appela au secours. — Quand on arriva, personne ne vit rien ; — mais la dame criait toujours. — Elle prétendit avoir bien véritablement vu une forme se mouvoir au-devant d'elle, et le calme parfait avec lequel elle lui parla, prouverait assez bien qu'elle n'était sous l'influence d'aucun état nerveux particulier.

Le trésorier qui, aux cris de sa femme, était accouru brandissant son couteau de chasse — car il croyait avoir affaire à des voleurs — le trésorier pensa que sa femme avait été victime d'une hallucination.

Il est intéressant de noter que quelque temps après cet incident, comme on faisait des travaux dans le parc, on découvrit non loin de la maison, à la profondeur d'un pied environ, trois squelettes : celui d'un homme, celui d'une femme, et celui d'un enfant. Ils devaient être là depuis un siècle à peu près, ainsi que le déclara un docteur qui assistait à cette exhumation.

Dans un autre exemple, le fantôme est aperçu patinant sur un lac, on le voit même en plein jour ; il apparaît toujours vers la même partie de l'étang, court un instant de ci de là, puis disparaît brusquement.

Il arriva que le propriétaire du château, auprès duquel se trouvait la pièce d'eau, prit dans sa maison un instituteur. Ce jeune homme revint un jour fort effrayé, racontant qu'il avait aperçu, patinant sur l'étang —

qui en cette saison n'était pas gelé — une forme humaine : il n'avait jamais entendu parler du fantôme.

Puis ce sont des cas où la personne qui *voit* annonce la mort prochaine de ceux dont quelque temps auparavant elle aperçoit l'enterrement ; c'est là un exemple qui est assez fréquent.

Ainsi, une dame décrit le convoi funèbre de ceux qui doivent mourir bientôt.

Au milieu de la nuit, elle est saisie par une force invincible qui la pousse vers la fenêtre ou vers la porte ; elle regarde vers l'extérieur et elle dit ce qu'elle voit. Un jour elle annonce l'enterrement d'un ami de son mari, et explique qu'il y a un char derrière les porteurs ; comme cela n'était pas la coutume dans le pays, on douta de l'exactitude de sa vision.

Mais il se trouva qu'un fonctionnaire d'une contrée voisine mourut subitement. Il fut enterré dans le cimetière de la ville habitée par la voyante, et le convoi comportait un char, ainsi que cette femme l'avait indiqué.

D'autres faits très curieux sont rapportés dans ce numéro qui contient encore plusieurs articles intéressants, notamment sur le Congrès psychologique dernier.

THECLA.

Revue de la presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Lumen

de Tarrasa, consacre une grande partie de son numéro de janvier à une revue de l'année écoulée et une appréciation de l'état actuel du spiritualisme. Quintin Lopez termine son étude sur l'Inconscient.

La Revelacion

d'Alicante, publie, sous la signature de M. Serrot, un article sur le spiritisme et les spirites, et continue le travail de Fabian Palasi sur le Diable et le péché originel.

Luz y Union

de Barcelone, devenu bi-mensuel, commence une étude de M. Serrot sur le *Grand Problème*.

El Espiritualista

de Valparaiso, continue une étude intitulée Hypnotisme et spiritisme dont la signature ne nous a pas médiocrement étonné. Elle est due en effet au Dr Lapponi, médecin du pape Léon XIII.

Constancia

de Buenos-Aires, reproduit, dans ses numéros 700 et 701 une très remar-

quable conférence de M. Luis Vandevelde, dans laquelle l'orateur insiste avec autant de force que d'éloquence sur la nécessité, beaucoup trop méconnue selon nous, par la plupart de nos confrères de langue espagnole, de donner une extension et une importance beaucoup plus grandes à l'étude scientifique des faits, et à ne pas se borner, comme ils le font généralement, aux considérations philosophiques. Nous pensons avec lui que ce ne seront pas les dissertations éloquentes, qui pourront jamais amener à nous les ignorants ni les hommes de science, mais les faits bien observés et répétés.

Notre vaillant confrère de Buenos-Aires consacre de nombreuses colonnes à la traduction du compte-rendu du congrès spirite fait dans la *Fronde*, par Thécla.

EN AUSTRALIE

Le Harbinger of Light

de Melbourne, appelle l'attention sur l'élection du regretté F. W. Myers à la présidence de la Société anglaise des Recherches psychiques. Nous savons que *tous* les hommes de science qui ont étudié avec assez de persévérance les phénomènes psychiques, ont conclu à la réalité de l'intervention d'intelligences invisibles dans un certain nombre d'entre eux. La plupart de ces chercheurs sincères ont cependant commencé leurs études et leurs expériences dans le but hautement avoué d'expliquer ces phénomènes par des causes matérielles. L'élection de Myers semblerait démontrer que la majorité des membres de la société a subi une évolution analogue. Après s'être longtemps obstinée à ne voir dans ces phénomènes que le résultat de la télépathie entre vivants, elle a vu sans doute, avec Myers, que la conscience subliminale n'était autre chose que la *Réminiscence* de Platon, c'est-à-dire le résultat des acquisitions de l'âme dans les existences antérieures et elle a, comme lui, admis que les faits observés sont les manifestations des facultés de l'esprit humain incarné *ou désincarné*.

Dans le discours par lequel il inaugura sa présidence, ce profond penseur disait : « Il semble incontestable que nous avons acquis la notion intime de solidarité de toute l'espèce humaine, aussi bien dans cette vie que dans la prochaine, et cela sera pour nous une cause puissante de nouveaux efforts et de suprêmes espérances ».

Sous le titre d'Intervention d'un esprit, le journal Australien raconte, d'après une revue Russe, qu'un train parti d'Irkoursk, en Sibérie, s'arrêta brusquement en rase campagne. Le mécanicien interrogé, déclare qu'il a vu devant lui *le Moine*, qui debout, au milieu de la voie, lui faisait un signal d'arrêt. On descend, on cherche, on ne trouve aucune trace de l'avertisseur ; mais à quarante mètres plus loin, on constate que les rails ont été enlevés et que, sans l'intervention mystérieuse, on courait à une catastrophe épouvantable.

Revue de la presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

L'étude des tremblements de terre est devenue une science spéciale que l'on appelle la séismologie. Les changements d'amplitude, de période, de direction des vibrations des tremblements de terre sont aujourd'hui distingués sans l'aide d'aucun instrument, mais les séismographes ont fait plus et mieux que de préciser les renseignements fournis par nos sens ; ils ont rendu manifestes des circonstances de tremblements de terre qui, autrement, fussent restées ignorées.

Plus intéressantes encore sont les révélations du pendule horizontal à l'égard des pulsations des tremblements de terre éloignés. Il reste beaucoup à apprendre, mais ceci n'est pas peu de chose que d'avoir prouvé, que dans un tremblement de terre, deux séries d'ondes élastiques traversent la masse de la terre avec des vitesses qui ne sont pas inférieures à 9 et 5 kilomètres 1/3, et vont se faire sentir à des distances *représentant plus des quatre cinquièmes de la circonférence du globe terrestre*. Les statistiques ont, de leur côté, établi que les tremblements de terre sont de beaucoup plus nombreux que l'on ne le croyait autrefois : les estimations les plus récentes évaluent à deux par heure, environ, la fréquence du phénomène pour l'ensemble du globe.

La Revue Spirite

contient une réponse de Léon Denis à un obscur professeur qui avait attaqué le Spiritisme dans une conférence. Notre ami fait preuve, comme toujours, d'un ferme bon sens et montre le vide de l'argumentation de son adversaire. Notre collaborateur M. le Dr Dusart continue ses articles intéressants sur l'écriture directe. Il montre cette fois que des caractères grecs et chinois ont été écrits par les esprits, alors que le médium ne savait pas un mot de ces langues peu connues. Nous apprenons avec plaisir que le Cercle des Etudes psychiques de St-Pétersbourg a été autorisé par le gouvernement Russe. Nous souhaitons longue vie et prospérité à cette société qui compte parmi ses membres des Spirites éminents. A lire la traduction d'une bonne étude de M. Erich Bohn, parue dans *Psychische Studien*, sur l'ouvrage si intéressant de M. de Rochas : *Les Sentiments, la Musique et le geste*. M. Loubris, un français résidant aux Etats-Unis, envoie une photographie spirite obtenue là-bas, sur laquelle on voit trois têtes d'Esprits dont une surtout, celle de la mère de M. Loubris, est tout à fait remarquable. M. Loubris affirme qu'il avait vu déjà ces esprits dans une séance de matérialisation, ce qui double l'intérêt du phénomène.

La Revue Spiritualiste Illustrée

vient de nous donner son premier numéro. Elle paraît deux fois par mois, en un volume in-octavo de 64 pages (supplément compris). Son but est l'information sur tout ce qui concerne le mouvement spiritualiste et cela indépendamment de toute école. Des articles philosophiques ou scientifiques touchant la théosophie, l'hermétisme, le Spiritisme, la mystique et l'occultisme d'une part, et d'autre part, les phénomènes psychiques de médiumnité, hypnose, magnétisme, etc., seront publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toutes les théories sont admises respectées, et la plus large part est accordée à la discussion. Le n° de janvier renferme un reportage entrepris en différents milieux, sur l'homme coupé en morceaux. L'auteur de l'article intitulé : *Pour l'Union* se figure que les Spirites se contentent des affirmations des Esprits pour croire qu'ils sont réellement ce qu'ils disent avoir été sur la terre. En ceci il se trompe, et tous les ouvrages spirites contiennent de bonnes preuves d'identités qui nous font admettre la survivance. Il prétend également que nous n'avons pas de doctrine nouvelle. Il oublie que le Spiritisme, au milieu du siècle dernier, a été vulgarisé par Allan Kardec dont les enseignements, jusqu'à preuve du contraire, nous semblent infiniment plus logiques et mieux démontrés que toutes les rêveries occultistes. Le Spiritisme représente les seules données positives que nous ayons acquises sur l'au-delà. Il est la science de l'immortalité et, en dehors de ses démonstrations, il n'existe plus aucune certitude.

La Tribune psychique

nous fait savoir que la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* vient d'être obligée de changer de local, par suite du nombre croissant de ses membres. Elle a aujourd'hui son siège : 57, faubourg S[t] Martin, à Paris. Nous lisons toujours avec intérêt la chronique de notre ami J. Gaillard, consacrée cette fois à la mort de la reine d'Angleterre et de Verdi, ces deux grands Esprits qui sont rentrés dans l'espace. Une analyse est faite des conférences de Léon Denis en Algérie par M. le commandant Couty. Nous lisons la suite de l'article de Camille Flammarion : *Spiritualisme et matérialisme*, que nous avons résumé dans notre dernier numéro, ainsi que l'article au sujet de la condamnation du magnétisme par la cour de cassation.

Le Spiritualisme moderne

publie le résumé d'une conférence de M, Lamy faite dans le local de l'association philanthropique pour l'étude et la propagation du Spiritualisme moderne. M[me] de Komar parle de la mort et de la vie et nous fait voir que dans l'espace la vie se continue. Hardeley étudie ces états qui suivent la désincarnation et montre qu'il y a bien des échelons successifs à parcourir avant d'arriver à la spiritualité parfaite, qui est si au dessus de notre compréhension, que rien ici-bas ne saurait nous en donner une idée. A lire le très intéressant compte-rendu d'une séance qui eut lieu à Berlin et dans laquelle on obtint de nombreux apports de fleurs en pleine

lumière. Le procès-verbal a été signé par tous les témoins, parmi lesquels se trouvaient plusieurs docteurs.

Le Messager

nous donne une traduction d'un article de *Light*, faite par M. Gardy, sur les expériences de M. Roland Shaw. Celui-ci, tout à fait incrédule, fut étonné qu'un médium endormi pût lui donner les renseignements les plus précis sur tout ce qui le concernait ; et l'intelligence lui fit ensuite quelques prédictions qui se réalisèrent. Encouragé par ces résultats, il assista à des séances de matérialisation et il reconnut, dans un des Esprits visibles et tangibles, son frère aîné, mort en 1861, c'est-à-dire vingt ans auparavant pendant la guerre de Sécession. Son ami qui assistait pour la première fois à ces phénomènes, vit de la même manière un officier qui avait été fiancé à sa fille, et enfin une autre dame venue également avec M. Shaw, vit et embrassa sa sœur. On ne peut évidemment, dans ce cas, faire que deux suppositions : ou bien le récit est mensonger ou bien réellement l'âme survit à la mort et peut encore reprendre temporainement son enveloppe terrestre, lorsque les conditions médianimiques se trouvent réalisées. Or, de semblables récits sont trop nombreux et ont été constatés trop souvent par des hommes de science, pour que la certitude de la survie ne s'impose pas avec toute la force d'un fait.

Société d'études psychiques de Genève

Nous avons reçu le rapport de l'année 1900 qui est, comme toujours, très intéressant. Les études y sont dirigées avec méthode, et aucun des problèmes qui intéressent la doctrine n'y est négligé. C'est ainsi que la théosophie est comparée à notre philosophie, et que l'on a fait ressortir les analogies et les différences qui existent entre les tendances de l'esprit oriental et le nôtre. Le livre de M. Flournoy : *Des Indes à la planète Mars* a été également fort discuté. M. Grange a parlé des dangers et des bienfaits du spiritisme, et M. Gardy a lu la conférence prononcée à Londres par le révérend Hawéis, qui adopte le principe de la communication entre les vivants et les morts. Un compte-rendu du Congrès spirite et spiritualiste de 1900 a été fait par M. Gardy, et M. Wolfrum a combattu les arguments donnés par un libre-penseur contre le spiritisme.

M. Metzger fait sentir le besoin d'une croyance plus effective que celle que donne le christianisme. Les religions prêchent l'amour, et c'est la guerre qui sévit ; la fraternité, et c'est la haine et les divisions qui règnent parmi nous. « Les peuples les plus chrétiens, dit-il, accomplissent en Chine, en Afrique, aux Philippines, un peu partout, une œuvre qui est abominable. Ici, le sang coule à flots pour la vengeance de quelques prétendus missionnaires, comme si le Christ avait dit : « Vous vous vengerez. » Ailleurs, c'est au nom d'intérêts qu'on n'avoue pas, parce qu'ils sont inavouables. Si, au moins, nous étions sincères ! Mais non. Ce que nous faisons, c'est pour la civilisation, pour le progrès ! Nous opprimons pour le bien,

nous tuons et massacrons pour le bien. Et quand nous avons abondamment abruti, empoisonné, affamé, tué, massacré, opprimé, alors les cloches sonnent, et, les mains, toutes rouges encore du sang versé, nous allons — suprême blasphème — dans la maison de prière, rendre grâce à Dieu de ses enfants mis à mort, de ses enfants réduits en servitude, de ses enfants saturés de nos vices,de nos frères couchés dans la poussière de la tombe ».

La Paix Universelle

continue courageusement la lutte pour la liberté du magnétisme. Notre excellent ami Bouvier montre que le droit de guérir est intangible, et que c'est une odieuse tyrannie que celle qui prétend nous interdire de soulager notre prochain. Il faut que nous réagissions énergiquement contre l'oppression des syndicats médicaux, car on ne fait pas de médecine quand on n'ordonne pas des drogues, et l'exercice du magnetisme ne peut jamais faire du mal. Ce numéro contient le compte-rendu des conférences faites à Tours et à Angers, et le succès qui a couronné cette propagande, montre que le moment est venu d'agir vigoureusement sur l'opinion publique, pour la défense de nos droits.

Le Moniteur des études psychiques

Tel est le nouveau titre de l'ancien Moniteur spirite et magnétique de notre vénérable ami M. Martin. M. Saint-Cloud fait une étude sur un sourcier qu'il connaît. Cet homme n'a pas besoin de la traditionnelle baguette, ses clefs ou son lorgnon la remplacent. D'après l'amplitude des mouvements, le sourcier indique l'importance du cours d'eau et la profondeur à laquelle il est situé dans le sol. Le plus étonnant dans le cas de ce sourcier, c'est qu'il n'a pas besoin de se transporter sur les lieux pour indiquer les endroits où l'on trouvera de l'eau ; c'est par une sorte de double vue qu'il les indique, tout en restant dans son cabinet. Ce récit, comme d'autres semblables, aurait besoin d'être appuyé sur des témoignages nombreux et authentiques, avant que l'on songe à trouver la loi qui régirait ces phénomènes. Le même numéro reproduit une étude du Dr Rozier sur Mme Lay-Fonvielle, et un article du *Gaulois* sur une séance avec Lina, le sujet bien connu de M. de Rochas.

Les Annales des sciences psychiques

des mois de janvier-février sont très intéressantes. Nous reproduirons prochainement le récit du Dr Gibier sur les matérialisations.

M. le colonel de Rochas publie une étude sur la lévitation, et montre que ce phénomène a été fréquemment observé chez les extatiques. Les Annales reproduisent les gravures de onze tableaux religieux, dans lesquels on voit des saints et des saintes, soulevés dans les airs au moment où l'ardeur de leur foi produit un abondant dégagement de la force psychique. San Diego, saint Martin de Porres, saint Pierre de Alcantara, sainte Hyacinthe Mariscotti, et surtout saint Joseph de Cupertino, ont

fréquemment présenté ce spectacle curieux. Il y a une étude sérieuse à faire pour distinguer la lévitation produite par le sujet lui-même de celle qui est due aux agents extérieurs. Nous trouvons également dans ce fascicule l'article de Camille Flammarion sur le matérialisme et le spiritualisme comparés.

L'Humanité intégrale

nous présente un schema de son directeur, M. Camille Chaigneau, représentant l'évolution du vieux monde au monde nouveau. C'est une parabole dont la branche descendante figure le vieux théologisme avec les conceptions antagonistes du matérialisme et du spiritualisme, tandis que l'autre branche ascendante est constituée par le positivisme, l'immortalisme et les harmonies progressives. Le point où la courbe coupe l'axe est celui de la transformation. Nous avons dépassé ce point, et nous sommes en marche maintenant vers d'autres horizons, parce que nous savons davantage et que nous comprenons mieux les conditions d'existence sur la terre et dans l'espace. Cette première figure est complétée par une seconde, représentant les sphères successives de moins en moins matérielles que nous sommes appelés à parcourir dans notre évolution éternellement progressive.

L'auteur a bien compris que tous ces mondes se pénètrent mutuellement et occupent simultanément tous les points de l'espace, comme divers gaz de même densité occupent tous le même espace, comme s'ils étaient seuls. Le groupement des individualités se fait progressivement par des harmonies de plus en plus vastes, jusqu'à embrasser l'étendue de l'infini pour celles qui sont infiniment évoluées.

Le Journal du Magnétisme

nous donne cette fois le portrait de notre ami M. le D[r] Moutin, classé à juste titre parmi les chefs du mouvement spiritualiste. Les notes biographiques qui l'accompagnent nous font connaître ses travaux et nous le montrent comme un des plus actifs défenseurs du magnétisme. Ses ouvrages : *Le nouvel hypnotisme* et le *Diagnostic* de la *suggestibilité* établissent la réalité du fluide magnétique, si longtemps contestée par les routiniers de la science officielle. A lire une très bonne étude historique sur les magnétiseurs et les masseurs devant les tribunaux. On y voit le martyrologe de ceux qui ont le tort de guérir sans la permission de la faculté. On y voit également les hésitations des magistrats qui tantôt acquittaient, tantôt condamnaient les mêmes pratiques. Il est nécessaire que nous fassions fixer la jurisprudence par une loi bien claire qui ne permette plus cet intolérable arbitraire. Nous voyons dans ce même N° que des docteurs ne craignent pas eux-mêmes de reconnaître l'inocuité du magnétisme et d'en recommander l'usage lorsque la médecine ordinaire est impuissante.

Les journaux d'Algérie

Les conférences de notre ami Léon Denis dans notre colonie ont eu un

grand retentissement. La Presse, si longtemps fermée à toute communication concernant notre doctrine, semble devenir moins hostile. C'est ainsi que nous avons pu lire sous forme de feuilleton un résumé très bien fait des phénomènes spirites et de la philosophie qui s'en dégage, dû à notre dévoué frère M. le commandant Couty, bien connu par son dévouement à notre cause. Nous souhaitons que cet exemple se propage afin que le peuple connaisse enfin cette consolante doctrine, dans laquelle il retrempera sa conscience, que le matérialisme a obscurcie.

Le Progrès Spirite

reproduit en les commentant les appréciations de notre confrère le capitaine Volpi sur la reine d'Angleterre, qui était spirite. Elle eut de nombreuses séances aux châteaux de Windsor et de Balmoral et nous pensons que sa mort a été hâtée par le chagrin que lui a causé la guerre du Transvaal. Elle n'était pas maîtresse d'arrêter la déclaration de guerre, puisqu'en Angleterre la reine règne, mais ne gouverne pas. Mais elle a dû souvent sentir son cœur saigner au récit des atrocités dont ses soldats se rendaient coupables. Ce sont nos réflexions propres et non celles de notre confrère qui se contente de commenter les méditations de la souveraine sur la vie et les devoirs religieux. Le même numéro reproduit notre article sur la médiumnité guérissante, que la Paix Universelle nous avait également emprunté.

Avis

La célébration du 32e anniversaire de la désincarnation d'ALLAN KARDEC aura lieu le dimanche 31 mars, à deux heures, au Dolmen du Père Lachaise. Tous les spirites sont conviés à y assister ; des discours seront prononcés. Le soir aura lieu un banquet fraternel, à 8 heures précises, chez Tavernier aîné, galerie de Valois, au Palais-Royal, Prix 3 fr. 50. On trouve des cartes, 57 faubourg St-Martin, au siège de la Société française d'étude des phénomènes psychiques.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES tient, le premier dimanche de chaque mois, une séance publique dans laquelle une conférence est faite sur le spiritisme. Nos lecteurs sont invités à y assister.

ERRATUM, page 518, 3e ligne, lire mars au lieu de mai.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER.

Le Messager. Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83. 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3, Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N°. 10—ANNEE 6e. Prix du Numéro : 1 franc AVRIL 1901.

Revue Scientifique & Morale du SPIRITISME

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAI PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr

Etude sur la Médiumnité

(*Suite*)

Conditions nécessaires pour produire la transmission de la pensée.

Les expériences faites par les magnétiseurs et les psychologues français et anglais, dont nous avons cité quelques exemples, établissent avec certitude que la pensée se transmet entre personnes vivantes, parfaitement éveillées. Le percipient peut éprouver des modifications de sa volonté, de sa sensibilité, de son imagination, suivant le genre d'impression que le magnétiseur veut lui faire ressentir. Il pourra donc avoir des sensations tactiles, motrices; il exécutera des mouvements; il percevra des impressions visuelles ou auditives en rapport avec la pensée de l'agent, et, comme nous l'avons fait remarquer, il n'est pas besoin d'imaginer un autre intermédiaire que celui de la volonté de l'opérateur. Nous étudierons plus loin comment elle se transporte dans l'espace, ici il s'agit d'abord de savoir dans quelles conditions l'action à distance est possible.

En lisant attentivement les récits des différents expérimentateurs, on constate que la transmission de pensée ne réussit pas toujours, alors même que le sujet est très entraîné et qu'il a fréquemment donné des preuves de sa sensibilité. Cette inconstance dans les résultats tient à ce qu'il faut une simultanéité de conditions différentes pour que le phénomène ait lieu. Nous devons examiner 1° l'état de l'agent au moment de l'expérience; 2° le rapport magnétique qui l'unit au sujet et sans lequel rien ne se produirait; 3° L'état du sujet au moment de la réception.

Rôle de l'opérateur. — Il est évident d'abord que pour transmettre *expérimentalement* sa pensée, il faut que l'expérimentateur le désire, car il résulte des rapports faits par les commissions de la *Société de Recherches psychiques* qu'un *état sceptique* de l'agent est défavorable, parce que cet état « empêche la participation intensive à l'activité de la conception. » Tous les assistants paraissent influencer le phénomène dans son résultat, nous en aurons une preuve tout à l'heure, et la tenue d'esprit de l'observateur lui-même, vis-à-vis de l'objet de l'épreuve, est dans le même cas. Ce qu'il faut réaliser

c'est surtout une concentration de la pensée, qui doit rester bien fixe pendant toute la durée de l'expérience. La volonté agit également, mais elle n'a pas toute l'importance que l'on est généralement tenté de lui attribuer. Les auteurs des Phantasms écrivent : (1)

Il faut dire ici un mot sur le rôle de la volonté dans les expériences télépathiques. Il est certain que la volonté de l'opérateur joue dans ces expériences un rôle actif ; mais on se trompe souvent sur l'étendue de son action. Dans la transmission de pensée ordinaire, son rôle se borne probablement à déterminer une concentration énergique de l'attention de l'agent sur la sensation ou l'idée qu'il désire transmettre. L'expérimentateur désire naturellement que l'expérience réussisse ; mais en admettant même qu'il désirât la voir échouer, rien ne démontre que ce désir ait la moindre influence sur le résultat, pourvu seulement que sa pensée con servât la concentration nécessaire.

Ainsi, c'est davantage l'intensité de la pensée qui est nécessaire, que la volonté. Pour peu que l'opérateur soit distrait, l'action est retardée et manque même si le sujet ne s'y prête pas de bonne volonté (2). Nous retiendrons que la condition essentielle est surtout la clarté de la vision intérieure et la fixité de l'image mentale. Tous les expérimentateurs ne sont pas également aptes à concentrer leur pensée et par conséquent à se faire obéir, et de plus beaucoup ignorent que si l'on veut faire exécuter des actes compliqués, il faut de toute nécessité procéder avec ordre, en décomposant la série des mouvements que le sujet doit exécuter pour réaliser la pensée de l'agent.

Un récit de M. Ochorowicz met en relief la nécessité de cette énumération successive (3). La malade qui est en somnambulisme est assise, elle doit prendre une boîte d'allumettes placée sur le piano, l'apporter au docteur, allumer l'une d'elles et retourner à sa place. Voici la suite des injonctions mentales de l'opérateur actionnant le sujet :

---

(1) F. W. H. Myers, Gurney et Podmore. *Les Hallucinations Télépathiques*. p. 34.

(2) Voir Ochorowicz. *La Suggestion mentale*. Les expériences du Hâvre. p. 124 et 129.

(3) Ochorowicz *La Sugg. ment.* p. 94.

SUGGESTIONS MENTALES	MOUVEMENTS DU SUJET
Se lever........	*Elle se lève* avec difficulté.
Va au piano !..................	S'approche de moi. *Elle va au piano,* mais passe devant
Retourne.....................	*Elle revient.*
Encore en arrière !..............	Elle s'avance vers la porte.
Je l'arrête par la main...........	*Elle revient au piano.* Elle cherche, mais trop haut.
Plus bas !....................	= O.
Plus bas !....................	*Sa main s'abaisse.*
Prends la boîte !................	*Elle touche la boîte,* puis recule.
Prends la boîte !................	*Elle la touche de nouveau et la prend.*
Viens à moi !.................	*Elle vient à moi.*
Allume !......................	Elle veut me passer la boîte.
Allume !......................	*Elle retire une allumette.*
Allume !.............	*Elle l'allume.*
Retourne à ta place.......... ..	*Elle retourne à sa place.*

Notons encore ce point que les expérimentateurs ne produisent pas toujours le même état somnambulique du sujet.

Dans les expériences du Hâvre, l'action du Dr Gibert amenait à distance la léthargie de Léonie, tandis que M. P. Janet, agissant de la même manière, déterminait le somnambulisme. L'individualité psycho-physiologique de l'agent joue donc un rôle important, car il existe un état spécial, et un seul, dans lequel le sujet peut avoir nettement conscience de la suggestion. Occupons-nous donc de ce lien qui attache le magnétiseur à son sujet et que l'on a nommé : Le rapport magnétique.

LE RAPPORT MAGNÉTIQUE. Depuis longtemps les magnétiseurs ont signalé la relation spéciale qui existe réellement entre le magnétiseur et son sujet (1), et c'est même un des phénomènes qui différencie le somnambulisme de l'hypnotisme. Le sujet hypnotisé entend tout le monde, sent les contacts de toutes les personnes présentes et peut-être réveillé par n'importe qui. Le sujet magnétique, au contraire, est le plus souvent tout à fait isolé du milieu ambiant. Il est sourd, aveugle et insensible pour tout ce qui ne lui vient pas de son magnétiseur ; mais, en revanche, les seules perceptions qu'il ressent ont une acuité remarquable. Il semble que les passes ont opéré une sorte de réglage, d'unisson vibratoire

(1) Voir : Bertrand. *Traité du Somnambulisme et des differentes modifications qu'il présente*, p. 245. Du Potet. *Manuel de l'étudiant magnétiseur* p. 126. Charpignon. *Physiologie, Médecine et Métaphysique du Magnétisme* p. 70, Noizet. *Le Somnambulisme.* p. 97. etc.

entre l'organisme de l'agent et celui du percipient, comme il en existe un entre deux diapasons qui donnent la même note. Lorsque cette sympathie est établie, le somnambule voit son magnétiseur les yeux fermés, ou, plus exactement, il traduit en images visuelles toutes les sensations qui en proviennent.

Il suit le magnétiseur en percevant ses moindres gestes qui produisent des mouvements de l'air; par les émanations de la senteur cutanée; par la chaleur qu'il dégage. Il juge ainsi s'il est à droite ou à gauche, devant ou derrière, et toutes ces sensations associées par l'habitude à des images mentales font que le somnambule traduit ses impressions en langage des yeux. Cette explication adoptée par MM. Binet, P. Janet, etc. convient parfaitement pour les cas où l'agent et le percipient sont dans la même salle, mais elle devient illusoire pour les cas de suggestions lointaines, comme celles que j'ai relatées.

Lorsqu'un sujet a été souvent magnétisé par le même opérateur, ce n'est pas une simple action élective qui se produit; il se développe une liaison d'une autre nature, et elle est assez puissante pour agir indépendamment de l'espace et des obstacles interposés, puisque son effet se fait sentir à grande distance, alors que toute impression sensorielle est supprimée. C'est la véritable action magnétique dont les ondes hertziennes qui, elles aussi, se propagent au loin sans conducteur matériel, en traversant tous les obstacles non métalliques, peuvent donner une grossière analogie. La transmission expérimentale de la pensée exige impérieusement un rapport et celui-ci ne s'établit qu'après un contact ou des magnétisations souvent réitérées. C'est lorsque plusieurs opérateurs agissent sur le même sujet que l'on voit bien leur influence réciproque. Dans les expériences du Hâvre, lorsque le D[r] Gibert endormait de loin Léonie, celle-ci n'obéissait plus qu'à lui seul, et bien que M. P. Janet eût déjà produit sur elle la même action, tout d'abord elle ne l'entendait pas, bien qu'il fût près d'elle, et ne le reconnaissait qu'après une magnétisation énergique. Chaque magnétiseur a une individualité magnétique particulière, une manière d'influencer le sujet qui lui est propre; c'est cette qualité spéciale, laquelle résulte de sa constitution psycho-physiologique, qui permet au sujet de reconnaître quelle personne agit sur lui. On peut dire que c'est une sorte de

rayonnement dynamique qui finit par établir un synchronisme vibratoire entre le sujet et son magnétiseur.

Ici encore, je ne fais pas de la pure théorie, ni une induction dénuée de preuves. Voici, suivant M. Ochorowicz, en résumé, les faits qui appuient cette manière de voir (1). Il existe des cas où le magnétisé perçoit l'action de son magnétiseur sans que ses sens puissent l'avertir de sa présence. Il distingue son attouchement entre plusieurs autres, même par l'intermédiaire d'un corps inerte — une tige de bois, par exemple — qui n'a par elle-même aucune action. Par conséquent, si le sujet distingue aussi bien l'attouchement du magnétiseur à travers une tige que directement, il faut bien qu'il existe un courant moléculaire quelconque, propre à l'organisme du magnétiseur et qui dénote sa présence, à peu près comme un courant galvanique décèle la présence d'une pile par l'intermédiaire d'un fil qui vous touche. L'objection que la majorité des sujets n'éprouve rien est sans valeur : elle établit seulement des degrés dans la sensibilité des percipients ; de même qu'on ne sent rien avec le courant d'une faible pile, quoique la boussole indique nettement sa présence, et que pour un courant encore plus faible, celui d'un téléphone ou d'une grenouille, on n'obtient rien du tout en employant la même boussole. Il faut un instrument plus sensible encore, un galvanomètre comme celui de M. du Bois Raymond, pour en indiquer l'existence.

En second lieu, on peut obtenir des effets marqués en thérapeutique en agissant *sans contact* et à l'*insu des malades*, par exemple chez des enfants endormis ; il y a certainement dans ce cas une action inductive qui dépasse la surface du corps de l'opérateur. On constate également des différences très nettes dans l'action magnétique de différentes personnes, sans que l'influence morale puisse les expliquer. Une main agit autrement qu'une autre main ; il existe donc réellement une action physique et elle est spéciale pour chaque individu.

J'ai rappelé déjà les expériences de Luys avec la couronne aimantée. Nous avons constaté que le mouvement dynamique qui est la représentation matérielle des idées, s'enregistre dans le fer aimanté et peut suggérer physiquement, quinze jours plus tard, à un indi-

(1) Ochorowicz. *La suggestion mentale*, p. 506.

vidu hypnotisé, les idées dont la représentation matérielle a été emmagasinée par la couronne, et j'ai montré que ce phénomène est analogue à celui du télégraphone de Paulsen. Je reviendrai plus tard sur ce point en rappelant les expériences de Crookes et celles du commandant Tégrad montrant encore deux modes opératoires différents pour fixer ces ondulations qui sont le support physique de la pensée. Il était évident, *a priori*, que puisque l'action à distance est incontestable, c'est que quelque chose sort du magnétiseur pour agir sur le sujet.

L'intensité de la force agissante joue aussi un grand rôle dans l'établissement et le maintien du rapport. Tel sujet se trouvant sous la domination exclusive de son magnétiseur habituel peut y être soustrait par une volonté plus énergique, émanant d'un autre opérateur. Alors le rapport s'établit avec ce dernier, et toute communication est interrompue avec le premier expérimentateur. J'ai déjà rappelé ce fait signalé par MM. Gibert et Pierre Janet ; en voici encore d'autres exemples. Le premier est emprunté au Dr Despine père, très bon observateur, dont les travaux ont devancé sur beaucoup de points les recherches contemporaines. (1) Voici son récit :

Vers la même époque arriva à Aix pour les bains, M. le comte Paul D..., officier supérieur de la garde impériale Russe, lequel ayant entendu parler de mes deux malades, me manifesta le désir de les voir. Il s'était autrefois occupé du magnétisme avec le Dr Pizzatti, qui me l'avait adressé de Florence.. Quoiqu'il n'en fît plus le sujet de ses études, il se souvenait de la grande puissance magnétique dont il avait joui, et en parlait avec une certaine satisfaction : il semblait jouir de cette réminiscence et il était curieux de savoir jusqu'à quel point il avait conservé son ancienne puissance magnétique .. Je me prêtai volontiers au désir de M. D..., et avec le consentement de mes deux malades et celui de leurs familles, je les mis en rapport de société. Je fus dès le premier jour, stupéfait de l'immense pouvoir magnétique qu'il exerçait sur elles. Son regard seul pétrifiait Estelle, et quelques passes calmantes faites en rond sur la région pécordiale et sur l'épigastre, à la distance de cinq ou six pouces suffisaient pour soulager Mlle Isaure de douleurs atroces, dont le système nerveux pneumo-gastrique était le siège et qui, depuis bien des mois, n'étaient suspendues que pendant l'état de catalepsie, d'extase, ou

(1) Dr Despine, père. *Observations de médecine pratique*. Annecy 1838 (Notes). p. 176 et suiv. (Cité par Ochorowicz, page 330.)

bien le sommeil ordinaire qui était rare et presque toujours fatigué de rêves et de visions Ce qui m'a le plus étonné dans la puissance magnétique de M. le comte D.. , sur cette dernière malade, c'est de lui voir suspendre. *par le seul acte de sa volonté, des rapports magnétiques déjà établis entre elle et moi,* quand il voulait agir sur elle par sa seule volonté, *et les rétablir à sa volonté* ou à la volonté des autres.

J'étais le médecin de Mlle Isaure depuis qu'elle était arrivée à Aix, et je semblais posséder sa plus entière confiance : mais M. D .., me l'eut tôt enlevée, ce qui dura jusqu'à son départ d'Aix. — D'où provenait cette force de sympathie ? Je l'ignore. Mais le fait n'en est pas moins constant. Je l'ai vu se répéter plusieurs fois, et Mlle Isaure *m'entendait* ou ne *m'entendait pas,* selon le bon plaisir de M. D..., et cela, bien certainement, ne pouvait être produit que par le fait seul de la volonté de M. D .., *car il ne la touchait médiatement ni immédiatement.* J'ai vu le phénomène en question se repéter maintes et maintes fois. Nous causions même par écrit, afin d'ôter aux assistants tout soupçon, que la malade, bien qu'elle ait les yeux complètement clos pendant toute la durée de ses crises, eût pu nous entendre, nous comprendre par signe et se plier ainsi par condescendance à la volonté de son magnétiseur.

M le comte de D..., variait aussi les phénomènes absolument à ma fantaisie. Il ne prononçait aucune parole, et il pouvait cependant, lorsque je lui transmettais mes ordres par écrit, les faire exécuter par la malade *au moment voulu et désigné par moi dans l'instant même* ; et si je venais à changer mes ordres par écrit, après les avoir donnés primitivement d'une autre manière, Mlle Isaure les exécutait, non pas comme je l'avais ordonné d'abord, mais bien comme je venais de le faire immédiatement. — M D., m'avait parlé de cette espèce de tour de force, comme l'ayant exercé assez fréquemment jadis. J'étais fort curieux de voir comment il remplirait la condition d'un programme semblable. auquel, je dois l'avouer, je ne croyais nullement alors, et auquel j'ai bien de la peine encore à croire aujourd'hui, malgré tout ce qu'en ont dit les magnétiseurs, malgré ce que l'on a écrit sur la force de la volonté, comme pouvant produire *seule* le phénomène en question, et malgré tout ce dont j'ai été témoin moi-même maintes et maintes fois.

D'après cela, on doit naturellement penser que j'apportais à l'expérience toute l'attention possible pour bien voir ce qui se passerait, afin de découvrir la loi qui le régissait, et en tirer des inductions qui puissent me servir à reconnaître ou à justement apprécier la cause des modifications. auxquelles, indubitablement il devrait être exposé, dans les diverses somnambules. J'étais donc tout yeux et tout oreilles, et l'on ne peut plus attentif aux gestes, aux regards et aux moindres mouvements de l'un et de l'autre... Cependant *j'ai vu,* sans en pouvoir douter et à ma grande surprise, je l'avoue, j'ai vu M. D..., annuler les rapports entre ma malade et moi. Je l'ai vu renouveler ces rapports, ces sympathies, les

suspendre de nouveau, etc. etc ; et cela en vertu *d'un seul acte de sa volonté*, ou bien c'était par l'effet d'une fascination, si l'on veut, produite par M. D ..,fascination dont l'essence et le mode m'étaient absolument inconnus, comme ils le sont encore ; mais qui opérait constamment son effet, lorsque ma pensée ou celle de toute autre personne de la société *passait par la volonté de M. D.*, — *Ce phénomène ne saurait être expliqué* comme beaucoup d'autres. *par la seule lecture de la pensée* du magnétiseur faite par un magnétisé (phénomène qui est beaucoup plus commun qu'on ne le pense dans l'état nerveux des crisiaques, soit magnétiques, soit spontanés).En effet pour qu'il s'opérât,il aurait fallu que non seulement Mlle Isaure pût lire la pensée de la personne qui agissait sur elle, mais encore que le magnétiseur paralysât par sa volonté, l'organe qui, déjà, établissait le rapport névropathique entre elle et moi, et que tout cela se fît simultanément. Sans le concours de ces deux conditions, la solution du problème resterait incomplète. . Quoi qu'il en soit, c'est un fait positif qu'aussitôt que la volonté de M. D..., avait établi le rapport entre Mlle Isaure et moi, si je lui parlais ainsi : « Mais, mademoiselle, pourquoi ne m'avez-vous pas répondu quand je vous ai adressé la parole tout à l'heure ? » Elle me répondait aussitôt : « Par une raison bien simple, monsieur, c'est que vous ne m'avez rien demandé. »

J'appellerai l'attention du lecteur sur ce phénomène qui peut nous expliquer pourquoi certains observateurs sceptiques ou mal intentionnés, nuisent aux expériences spirites faites avec des médiums sensibles. Il arrive fréquemment qu'une forte volonté d'un incrédule empêche le rapport de s'établir entre un esprit et un médium, ou peut détruire celui qui existe déjà. On comprendra aussi la nécessité de l'homogénéité de pensée des assistants et la nécessité de petits groupes bien unis lorsqu'on désire étudier avec fruit les manifestations si diverses de la médiumnité Je citerai encore un exemple de cette influence perturbatrice exercée par les personnes qui assistent à l'expérience.

Le Dr Paul Joire a publié une série d'études sur la suggestion mentale et il reconnaît que le rapport magnétique est une réalité incontestable (1).

Les observations que le sujet a faites sur ce qu'il éprouve pendant les manœuvres préliminaires nous montrent l'importance réelle de ces passes, qui ne sont pas du tout une manœuvre destinée à frapper l'imagination. Il se produit un véritable état de rapport entre le suggestionneur et le

(1) P. Joire. *De la suggestion mentale.* (Am. Psych. Juillet Août) 1897. p. 280.

suggestionné, qui rend celui-ci plus sensible aux suggestions qui lui sont faites mentalement.

Parlant de l'influence exercée par un tiers, il dit :

La correspondance psychique entre plusieurs individualités ne me paraît pas constituer un fait anormal, ni même spécial à cet état d'hypnose. Mais dans l'état médianique (M. Joire appelle ainsi l'état du sujet qui a subi les passes, mais qui ne dort pas) qui est un véritable état d'hypnose, il y a une orientation particulière de cet influx nerveux, et en même temps concentration particulière de toutes ses forces sur un même individu. J'ai constaté, en effet, que la présence d'une autre personne entre le suggestionneur et le sujet, *surtout si elle fait un effort contraire à la suggestion*, trouble considérablement les expériences *et peut même les empêcher complètement de réussir*.

Reproduisons encore le récit du même auteur au sujet d'une autre expérience dans laquelle on voit se succéder deux suggestions contraires faites involontairement par deux opérateurs différents.

Il s'agit ici d'une suggestion mentale faite dans les mêmes conditions que celles dont j'ai publié de nombreux cas en 1897, mais qui présente cette particularité intéressante que le sujet a éprouvé successivement des suggestions mentales différentes, venant de plusieurs personnes.

Cette expérience était faite avec un de mes élèves, devant un groupe d'élèves de mon cours, et dans la salle où je fais habituellement ces expériences.

Le sujet est un étudiant en médecine ; je lui couvre les yeux avec un bandeau que j'ai fait confectionner pour cet usage. Ce bandeau est en drap noir double, présentant la forme d'un masque, avec une fente pour le nez et, de chaque côté, un gros bourrelet de drap qui vient s'appliquer exactement entre les pommettes et l'os du nez, pour empêcher de voir par en bas. Du reste, je répète que ce jeune homme est un étudiant qui expérimente souvent avec moi. Souvent nos expériences réussissent, quelquefois elles ne réussissent pas ; il n'a aucun intérêt au succès d'une expérience, et cherche sérieusement la vérité des faits, il ferme les yeux sous son bandeau. Le sujet ainsi préparé se pose debout, je tiens les mains sur la tête pendant quelques minutes, puis je lui fais des passes longitudinales devant la figure et tout le long du corps, je termine en lui tenant pendant quelques instants les mains dans les miennes, et en le regardant fixement. Je me suis déjà expliqué sur ces différentes manœuvres dans mon travail sur les états médianiques de l'hypnose ; je ne dis pas qu'elles soient indispensables, ni qu'elles soient les seules qui produisent le résultat attendu, mais mon expérience personnelle me les a fait considérer comme les plus utiles et les plus faciles à employer.

Quoi qu'il en soit, le sujet se trouve ainsi placé dans un état que j'ai appelé l'état médianique passif. Sans revenir sur les caractères propres à

cet état, je rappellerai seulement que le sujet ne dort pas, qu'il se rend parfaitement compte de ce qui se passe en lui et autour de lui, qu'il peut jusqu'à un certain point traduire ses impressions par la parole, mais surtout qu'il est doué d'une sensibilité spéciale pour recevoir les suggestions.

Dans l'expérience dont je parle, le sujet se trouvant ainsi placé, il avait été convenu que je le dirigerais par suggestion mentale sur une des personnes de l'assistance.

Il est nécessaire que je donne ici quelques explications sur la manière dont nous procédons, pour éviter l'objection que l'on pourrait faire que le sujet reçoit inconsciemment une indication sur le chemin qu'il doit suivre. Je ne connais moi-même la personne vers laquelle je dois diriger mon sujet, qu'après que je l'ai placé dans l'état que je viens de décrire précédemment, et dès ce moment je n'ai plus avec lui le moindre contact matériel, je me tiens éloigné de lui et je ne prononce plus une parole, je ne fais pas un geste.

La personne devant laquelle le sujet doit venir se placer, m'est désignée par un geste qu'elle fait en levant légèrement la main. Comme le sujet pourrait percevoir le bruit produit par le mouvement de la personne en question, tous les assistants ont soin de s'agiter un peu, de faire des gestes variés au milieu desquels le signal convenu m'est donné, mais il est absolument impossible de discerner dans ces conditions, le moindre bruit produit par le mouvement de la personne qui lève la main. Dans l'expérience que je raconte, j'avais pris ma place derrière le sujet, et j'avais vu une personne placée à sa droite, lever la main. Je lui fais donc mentalement la suggestion de s'avancer vers la droite de façon à l'amener en face de la personne convenue. Au bout de peu d'instants le sujet s'incline dans la direction voulue et s'avance bien franchement, pas à pas, comme cela a toujours lieu dans ces expériences, vers le point où il doit se rendre.

Le sujet se trouvait séparé des spectateurs par un espace de six à sept mètres. Arrivé au milieu de sa route, c'est-à-dire après avoir suivi l'impulsion que je lui donnais sur un espace de trois mètres environ, il s'arrête brusquement, on voit qu'il hésite, qu'il cherche l'impulsion qui doit lui indiquer la route qu'il doit suivre. Au bout de quelques instants il dit qu'il ne sent plus rien, il s'agite et frappe du pied. Je ferai remarquer, en passant, que nous notons habituellement cet état d'énervement du sujet, quand il y a un obstacle qui l'empêche de percevoir la suggestion ou de la réaliser, et cela démontre précisément que le sujet, bien que n'étant pas endormi, n'est pas dans l'état normal de veille. Enfin, après quelques moments d'hésitation, le sujet s'avance franchement vers la *gauche*, et vient se placer juste en face de M. X., qui se trouve dans le groupe des spectateurs. Arrivé là, on débarrasse le sujet de son bandeau, et il déclare qu'il a très bien senti une impulsion le diriger vers la droite, pendant la première partie de l'expérience, ensuite, pendant quelques instants, il n'a

plus rien ressenti, puis de nouveau, il a senti une impulsion qui le conduisait à *gauche*, jusqu'au point où il est arrivé.

Je cherchais l'explication de ce que je croyais être un insuccès, lorsque les témoins de l'expérience me dirent qu'elle avait pleinement réussi, et que M. X. était bien la personne devant laquelle le sujet devait aller se placer.

Voici ce qui s'était passé : J'avais vu M. Z., placé à la droite du sujet, faire un mouvement de la main, et j'avais cru que c'était lui qui était désigné comme but vers lequel devait se porter le sujet, tandis qu'en réalité M. X. avait levé la main, mais je ne l'avais pas remarqué. De sorte que, pour moi, le sujet devait se diriger vers M. Z., tandis que pour tous les autres assistants, c'était vers M. X.

Je suggérai donc mentalement au sujet de se porter à droite et de marcher vers M. Z. Remarquez ce qui a eu lieu : dans la première moitié de la route, le sujet perçoit ma suggestion et y obéit. Puis arrivé au point où il se trouvait presque exactement entre les assistants et moi, il cesse de sentir mon influence, et, malgré tous mes efforts de volonté, je ne puis plus agir sur lui. Mais en même temps, les assistants et M. X. en particulier, qui attendaient un résultat de l'expérience contraire au mien, lui suggéraient mentalement, et plus ou moins inconsciemment de marcher vers la *gauche* et d'aller se placer devant M. X. ; ma suggestion étant impuissante tout à la fois par l'éloignement du sujet et par les suggestions contraires des spectateurs, le sujet, comme il nous l'a dit lui-même, ne tarda pas à sentir une nouvelle impulsion qui, elle, le dirigeait à *gauche*, et l'a conduit en fin de compte devant M. X. De sorte que dans cette expérience le sujet a obéi, dans la première moitié, à ma suggestion, et, dans la seconde moitié, à celle de M. X. et des autres personnes présentes.

Nous voyons souvent une suggestion mentale contrariée par une contre-suggestion ou la proximité trop grande d'un spectateur qui distrait le sujet ; mais il est très rare de voir ainsi deux suggestions contraires se réaliser successivement, alors que les suggestionneurs ignorent eux-mêmes qu'ils font des suggestions opposées.

Il est donc incontestable qu'un assistant peut troubler le phénomène, le faire avorter, mais ceci nous oblige aussi à tenir compte, et très sérieusement, de la suggestion mentale favorable, de celle qui peut fournir involontairement des renseignements au médium, et faire croire à la présence d'un esprit désincarné quand c'est la transmission de pensée qui est seule en jeu. J'étudierai plus loin les conditions qui favorisent ou entravent la suggestion des personnes présentes, en ce moment il faut examiner quel est l'état du sujet qui lui permet de prendre connaissance de cette pensée qui n'a pas été formulée oralement.

(A Suivre). GABRIEL DELANNE.

Conseils de l'au-delà

Les conseils qu'on va lire à la suite de cette causerie ont été extraits de communications qui ont été données pendant de longues années à un groupe familial. Les membres de ce groupe se sont efforcés de régler leur conduite d'après les instructions qu'ils recevaient, et ils seraient bien heureux si quelques-uns de leurs frères pouvaient trouver comme eux, dans la lecture de ces quelques pages, les consolations, l'appui, la force et l'énergie qui nous sont nécessaires pour accomplir ici-bas notre tâche, parfois si rude.

Un certain nombre de spiritualistes prétendent que toutes les communications que l'on peut obtenir sont mauvaises et dangereuses : — les uns les attribuent au démon ; les autres à des êtres bizarres mal définis, et n'appartenant même pas à l'humanité. — Les uns et les autres s'accordent à dire que les entités avec lesquelles nous nous mettons en communication ne peuvent que nous pousser au vice, et nous conseiller le mal.

— Si quelques-uns de ces spiritualistes veulent bien lire les conseils qui sont donnés plus loin, ils seront probablement amenés à reconnaître que leur erreur est grande, et que la morale si pure et si élevée qui en découle ne peut être l'œuvre des ennemis de l'humanité. Ils chercheront alors peut-être à étudier une question qu'ils ne connaissent pas, et dont ils ont accepté la solution, les yeux fermés.

Sans doute, — et on ne saurait trop le dire — la communication offre de grands dangers. La médiumnité est une porte redoutable ouverte sur le monde invisible, et par cette porte peuvent passer des influences bien néfastes et bien dangereuses.

Il est certain — et l'expérience le prouve tous les jours — que si on ne voit en cet acte si grave que l'occasion de faire tourner des tables, de provoquer des phénomènes physiques, ou de poser à l'entité des questions oiseuses ou puériles ; — si on l'interroge sur des questions d'intérêt matériel ; si on traite enfin la communication à la légère, — on sera toujours trompé.

On n'aura pas affaire à des démons, à des coques ou à des larves, mais on attirera à soi tous les esprits mauvais, légers ou faux sa-

vants qui sont compris dans les quatre dernières catégories de l'échelle spirite si bien décrites par Allan Kardec : et non seulement on sera toujours trompé, mais le médium et les assistants se trouveront insensiblement et sans s'en rendre compte, sous des influences malsaines qui s'empareront peu à peu de leur esprit, leur enlèveront toute liberté, fausseront leur jugement, et les disposeront à accepter passivement et sans contrôle, toutes les mauvaises inspirations qui leur seront données.

Il y aura là une véritable obsession : obsession d'autant plus redoutable qu'elle sera latente et continue : elle ne se traduira peut-être pas, toujours au point de vue humain, par ce que nous appelons des excentricités. — Mais les yeux de l'imprudent qui en sera l'objet se fermeront peu à peu à la lumière, et il arrivera infailliblement à ne plus voir sainement ni la vie, ni son but, ni les obligations morales qu'il a à remplir dans la sphère plus ou moins étendue au milieu de laquelle il doit se développer.

Là est le danger : danger bien grand et qui ne fera que grandir à mesure que les idées spirites se répandront et entreront peu à peu dans les masses.

En présence de ce péril moral, le premier devoir de tous les spirites sérieux est d'avertir ceux qui veulent s'instruire ; — de les guider dans la véritable voie ; de les mettre en garde contre les dangers qui pourront les entourer.

— Avant d'encourager la communication, nous devons en faire voir tous les écueils : recommander la plus grande prudence, et bien faire comprendre que cet appel à l'invisible ne doit être fait que dans d'excellentes conditions morales, et par des personnes instruites dans la doctrine, et comprenant le but de cette grande révélation divine, — l'événement le plus considérable que l'humanité ait vu s'accomplir depuis son enfance.

Mais à côté du mal, nous devrons aussi faire voir le bien.

— Nous devrons dire aux néophytes que s'ils se conforment exactement aux sages recommandations de notre illustre maître Allan Kardec, — s'ils suivent pas à pas ses conseils : — s'ils ne cherchent à correspondre avec les invisibles que dans un but purement moral, pour élever leur esprit et leur cœur ; pour apprendre à connaître leur moi, pour apprendre à se sacrifier toujours pour leurs frères; — s'ils considèrent en un mot la communication comme un acte des

plus graves, comme un véritable acte religieux; — alors, mais alors seulement, ils se mettront directement en communication avec leurs guides, avec ceux que la religion appelle les anges gardiens, avec *nos aînés*, qui sont toujours auprès de nous quand nous ne les éloignons pas par nos mauvaises pensées, et qui accourent dès que nous leur ouvrons la porte.

Ils élèvent alors autour de nous un véritable mur fluidique que les mauvais ne peuvent pas franchir, et ils nous enseignent la vie et ses devoirs.

— C'est en suivant ponctuellement les instructions du maître que le groupe dont je parlais plus haut a obtenu ses communications. En opérant de la même manière, chaque groupe, chaque famille peut en avoir de semblables.

— Et c'est ainsi que la grande idée se répandra. La lumière, en s'allumant successivement dans de petits foyers, éclairera peu à peu un plus grand nombre d'âmes, — puis, ces foyers se réuniront et formeront, dans la suite des années, une immense clarté, qui permettra enfin à l'humanité, parvenue à l'âge adulte, de voir distinctement les radieux horizons vers lesquels doivent tendre tous les efforts.

GÉNÉRAL A.

Voici quelques pensées détachées de notre recueil de communications spirites :

*
* *

Vous ne trouverez Dieu qu'en le cherchant avec les yeux du cœur.

Si vous voulez le chercher avec les raisonnements ou avec les travaux de la science, vous vous tromperez de route; car plus vous avancerez dans cette voie, plus les chemins seront multiples et trompeurs.

*
* *

Le cœur conduit à Dieu : l'esprit l'en éloigne. Laissez-vous toujours conduire par les élans du premier, et gardez-vous des errements du second.

*
* *

Soyez toujours actifs : et que votre volonté fasse travailler votre pensée sans lui permettre des vagabondages dans lesquels elle se perd et s'obscurcit.

Trouvez toujours votre *moi* : ne vivez pas passivement, en rêvant. La paresse est aussi mauvaise pour l'esprit que pour le corps. — L'âme a aussi ses maladies et vous arriveriez, si vous ne combattiez pas ce penchant, à la langueur et à l'anémie.

L'activité est la vie pour l'âme comme pour le corps, et le travail est le moteur de la double existence humaine.

*
* *

Que la mauvaise humeur et l'irritation n'habitent jamais vos cœurs. Soyez toujours maître de vous et asservissez, par la douceur et la patience, les mauvaises inclinations et les mauvaises tendances que les malaises corporels vous font vite avoir. — Soyez toujours vous-mêmes. — Soyez enfin esprit et non homme : c'est pour arriver à ce but que vous êtes sur la terre.

*
* *

Tout est chimère dans ce monde ; et l'homme ne peut pas y trouver un bonheur durable. — La seule satisfaction sur laquelle il puisse compter est celle que lui procure une bonne action, soit envers lui, le travail, soit envers les autres, la charité. Hors de là il cherchera en vain une source pure de bonheur.

*
* *

L'amour de la famille est le premier sentiment qui pousse l'homme à l'esprit de sacrifice : plus tard, ce sentiment s'étend à la patrie ; plus tard encore à l'humanité tout entière ; enfin il s'élargit à l'infini, et se donne à Dieu.

Vous êtes à l'a, b, c, de ce livre splendide que l'homme ne pourrait lire sans être ébloui : épelez seulement les premières lettres, et si elles vous causent quelques fatigues, elles vous donneront d'ineffables joies.

*
* *

Recherchez votre *moi* : sondez-vous et éloignez le mal : acquérez le plus possible, et questionnez-vous souvent pour savoir au juste, *bien au juste*, si votre conscience est satisfaite.

Apprenez à vous dominer dans tout votre être, à vous contraindre *toujours* au profit de ceux qui vous entourent : faites enfin une large part au cœur et au sentiment qui sont beaucoup trop oubliés.

Point n'est besoin de grande science pour arriver haut et vite : il

faut seulement faire abnégation de soi, et ne vivre que pour les petits, les faibles et les malheureux.

*
* *

La science de l'au-delà n'est accordée qu'à ceux qui s'y trouvent. Nous ne devons donner à vos âmes que les lueurs nécessaires pour subvenir à la vie terrestre, pour la comprendre, et pour la pratiquer dans son entier développement.

Ne demandez rien d'autre à la science que vous appelez psychologique : d'abord, vous côtoieriez des précipices où pourraient s'abîmer votre raison ou votre foi, peut-être toutes les deux : — et vous oublieriez le devoir capital de votre vie qui n'est pas tant de rechercher ce qui est dans la lumière des cieux, que la voie qu'il vous convient de suivre ici-bas.

Soyez homme, ami des hommes, les soulageant et les dirigeant, *vous les aimés* : faisant, chacun suivant vos moyens, tout ce que vous pourrez pour les aider à gravir avec vous l'échelle du progrès lumineux.

*
* *

L'effort pour dominer la matière et ses mauvais instincts doit être, non seulement de chaque jour, mais de chaque minute, et alors l'homme se transforme rapidement. Il suffit du premier vouloir : celui-la seul coûte ; les autres viennent rapidement.

Usez d'autorité et d'énergie sur vous-mêmes ; vous ne serez jamais assez durs.

Usez de douceur et de bienveillance pour ceux qui vivent de votre vie : vous leur allégerez leur épreuve terrestre, et vous ne pouvez comprendre encore combien, par contre, vous allégerez la vôtre.

*
* *

Il faut savoir se dompter soi-même avant de pouvoir diriger les autres. On ne comprend bien les difficultés de la direction d'une âme que quand on a senti en soi les découragements et les obstacles éprouvés pour diriger la sienne propre.

*
* *

Ne vous attachez pas aux puérilités de la vie : ne vous courbez pas trop vers la terre ; vous ne pourriez plus voir le ciel. Habituez vos yeux spirituels à voir la vie de haut. Vous jugerez plus sainement, et vous comprendrez mieux.

Elevez vos cœurs par la prière et fortifiez-les par la bonté : — Rendez-les énergiques contre vous-mêmes, pleins de douceur pour les autres, charitables pour tous. Et comme l'a dit votre grand sauveur : soyez doux... et que votre cœur soit humble.

*
* *

Que l'indulgence, toujours conciliante, toujours prête au pardon, habite en vous. Si on vous fait du mal, courbez la tête sans désir de vengeance, et sans vouloir vous faire les justiciers.

Vous demandez pourquoi vous souffrez, pourquoi vous êtes victime sans avoir été la cause ? — Qu'en savez-vous ? — Votre conscience, bornée à la vie actuelle s'interroge et se trouve toute pure : c'est possible ; mais n'oubliez pas qu'aucune souffrance n'habite l'esprit qui ne l'a pas méritée.

*
* *

Si le mal vous fait souffrir : — si vous êtes trop faibles pour l'envisager et l'analyser : — si vous n'êtes pas de force à en rechercher les causes, à en adoucir l'action, à en comprendre le but, inclinez-vous et pardonnez.

Détournez la tête mais sans haine, avec pitié pour ceux qui succombent dans la faute et que la tentation abaisse.

Voilà comment doit agir l'âme élevée en passe de franchir le degré qui mène à l'ange. Ce degré est dur : mais souvenez-vous que le progrès moral seul rend l'âme heureuse et que tout est dans cette parole que vous ne méditez ni ne pratiquez assez : « Aimez-vous les uns les autres ».

*
* *

Pensez toujours à cette grande parole que le Christ vous a laissée en héritage : « Pardonnez nos offenses, comme nous pardonnons ». Mais le pardon ne doit pas être seulement sur les lèvres : il faut qu'il soit sérieux, pratique et qu'il s'affirme au besoin par des faits.

Aimer et pardonner : votre vie sur terre n'a pas d'autre but.

Cette abnégation constante de vous-mêmes, c'est du lest que vous jetez hors de votre ballon et qui fait monter votre nacelle, par bonds prodigieux, vers les hautes et pures régions de l'infini.

*
* *

Habituez votre esprit à s'élever et à planer bien au-dessus de

toutes les faiblesses terrestres. Si l'âme est voilée par le brouillard matériel, elle perd sa route comme le fait dans la brume un navire désemparé.

Il faut dans votre intérêt final, c'est-à-dire pour le grand moment de la transformation, que votre esprit, sans négliger ses devoirs terrestres, se libère le plus possible de toutes ces petites préoccupations futiles et intéressées qui le hantent trop souvent. Ces préoccupations quotidiennes lui font poids et, comme des boulets, l'attachent et le retiennent douloureusement prisonnier.

Habituez votre âme aux grands horizons. Que la myopie intellectuelle ne se développe pas par l'habitude du petit et du mesquin : — Soyez grands par votre énergie morale : — Soyez forts suivant Dieu : — Soyez sages suivant sa parole : — Soyez enfin ses véritables enfants, avides de retourner à lui.

(*A suivre*).

Psychologie Expérimentale

RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE ET AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur de New-York,
Ancien interne des hôpitaux de Paris,
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire, naturelle de Paris,
Membre de l'Académie des Sciences de New-York ;
de la Société des Recherches psychiques de Londres ;
Chevalier de la Légion d'honneur.

Nous sommes heureux de reproduire l'article suivant, emprunté aux *Annales psychiques* de janvier-février de cette année. Le Dr Gibier, l'auteur bien connu des deux livres : *Le spiritisme ou fakirisme occidental*, et *Analyse des Choses* avait continué en Amérique à s'occuper des manifestations spirites.

L'article en question devait être lu au Congrès de psychologie, mais on a passé cette communication sous silence, mettant ainsi en évidence le parti pris des organisateurs de ce Congrès. Remercions M. le docteur Dariex d'avoir fait connaître cette remarquable étude qui vient grossir le trésor des documents authentiques sur lesquels notre doctrine s'appuie d'une manière inébranlable. La haute valeur scientifique de l'observateur, sa parfaite bonne foi et son amour de la vérité nous sont des garants de la réalité des faits. Notre science officielle finira peut-être par ouvrir les yeux et s'apercevoir que l'étude de ces splendides manifestations des esprits, est au moins aussi intéressante que celle d'une nouvelle espèce de mollusque.

*
* *

Il semble que nous soyons appelés à être bientôt témoins d'étranges choses. Déjà la Psychologie moderne, dissociant, en quelque sorte, les strata ataviques et acquis de la personnalité, nous a fait entrevoir un abîme sous la conscience humaine. Les manifestations de ces couches sous-conscientes, sur lesquelles les anciens psychologues de la Grèce, et surtout de l'Inde, ont entretenu des vues subtiles et profondes, ont été considérées dans ces dernières années, comme portions d'un être mystérieux existant en chacun de nous, dont il serait pour ainsi dire le double. Cet être psychique toujours en éveil — surtout quand nous dormons — serait doué de facultés spéciales, supérieures aux yeux des uns, ou déchets de fonctions oubliées à un moment de l'évolution de la race, quelque part dans la nuit des temps, selon les autres. Bref, c'est la théorie de l'inconscient, subconscient, subliminal, etc.

Bien que bon nombre de symptômes anormaux observés dans les hystéries et différents états hypnotiques, somnambuliques et médiumiques, puissent s'adapter d'une manière en général satisfaisante au cadre de cette théorie, il y en a d'autres auxquels celle-ci ne saurait logiquement être appliquée sans appel. C'est sur certains symptômes ou phénomènes de cette dernière catégorie qui sont tombés sous mon observation, que j'ai l'honneur d'appeler l'attention des psychologistes.

Je rappellerai tout d'abord, qu'il y a environ quinze ans, je publiais mes premières recherches sur les phénomènes psychiques. Ces recherches portèrent principalement sur l'écriture directe obtenue sur une, ou entre deux ardoises. Ce phénomène, observé avec toutes les précautions requises par une expérimentation rigou-

reuse, au cours de nombreuses séances, et peut-être cinq cents fois, a été décrit dans un volume auquel je renvoie les investigateurs intéressés (1).

Depuis lors, j'ai eu l'occasion de voir un certain nombre de médiums, et j'ai pu expérimenter avec plusieurs d'entre eux. L'Amérique du Nord, où le spiritisme forme une sorte de religion organisée sur le modèle des nombreuses sectes qui vivent côte à côte dans ce pays, est particulièrement favorable au genre de recherches dont il s'agit ici : les médiums des deux sexes y sont très nombreux. Les uns sont des « professionnels » vivant de leur médiumité, les autres, non professionnels, permettent l'usage ou l'étude de cette faculté, dans des cercles intimes plus ou moins fermés.

Depuis plus de dix ans que j'habite les États-Unis, il m'a été donné d'expérimenter avec des sujets présentant diverses formes de médiumité. Dans ce travail, je me propose de décrire deux classes de phénomènes que j'ai observés avec un médium « à matérialisations ».

1° Les matérialisations de fantômes (2) ;

2° La pénétration de la matière, ou dématérialisation.

J'ai été témoin de manifestations soi-disant psychiques, avec plusieurs autres médiums, mais ce fut hors de chez moi, et, sans être possédé du parti pris de ne voir dans ces manifestations que le résultat de la fraude, le sujet est d'une nature trop délicate, et se prête à la supercherie avec une aisance dont on profite trop souvent, hélas ! pour que l'expérimentateur, soucieux de bien observer... et de ne pas être trompé, ne prenne pas toutes les précautions possibles. Je n'ai donc tenu compte que des faits que j'ai pu surveiller, vérifier personnellement, et dont j'ai provoqué l'accomplissement dans mon laboratoire, en présence : 1° des préparateurs qui m'assistent dans mes travaux ordinaires de biologie, et dont l'acuité d'observation m'est familière, et 2°, dans certains cas, d'un petit nombre de personnes étrangères à la science, mais sérieuses, et qui me sont connues (3).

---

(1) *Spiritisme ou Fakirisme occidental*, O. Doin, éditeur, Paris.

(2) Dans l'ouvrage cité plus haut (*Spiritisme*, etc.), j'ai décrit une matérialisation partielle d'une main, que j'ai observée au grand jour.

(3) C'est en somme à peu près la méthode que j'avais adoptée en 1885-

Le médium avec lequel ont été observés les phénomènes que je vais décrire, sera désigné sous le nom de Mrs. Salmon. C'est une dame américaine avec laquelle j'ai expérimenté fréquemment depuis dix ans ; elle a résidé à plusieurs reprises dans mon appartement, à l'Institut bactériologique de New-York, pendant un temps variant de quelques jours à un mois. Les dames de ma famille ont pu l'observer pendant tout ce temps, et même examiner ses vêtements avant les séances.

Je dois dire que chaque fois que j'ai expérimenté à l'aide de ses facultés médiumniques, Mrs. S. a reçu une somme convenue à l'avance, attendu que ses moyens ne lui permettent pas de disposer gratuitement de son temps. Loin de prévenir contre elle, cette particularité devrait plutôt compter en sa faveur, car, dans une occasion, et alors qu'elle avait le plus grand besoin d'argent, elle demeura pendant plusieurs semaines à l'Institut sans pouvoir obtenir des manifestations d'aucune importance, bien que les conditions

---

1886 avec Slade. Au moment où je publiais mon travail, je n'ignorais certes pas que ce médium avait été soupçonné, et peut-être même pris en flagrant délit de fraude. Mais dès cette époque, je savais aussi que si on ne devait considérer que les faits observés avec des médiums entièrement purs de toute supercherie ou au-dessus de tout soupçon, on ne publierait absolument rien, et qu'il n'y a sans doute pas un seul médium (surtout parmi les professionnels), qui ne puisse être pris en faute.

Je me hâte d'ajouter que, selon mon expérience, dans un grand nombre de cas, le médium ne triche qu'en apparence, soit qu'il fasse des mouvements dissociés, en quelque sorte automatiques et prêtant à la suspicion, soit que la fraude, bien que réelle, ait été commise alors que le médium se trouve dans un état d'inconscience plus ou moins complet ; soit encore que la supercherie grossière, brutale, j'ose dire, ait pour cause un agent complètement étranger au médium. Mais je ne veux pas insister sur ce point familier aux observateurs connaissant les recherches psychiques. Ce qu'il importe de connaître, c'est, d'une part, la propension ordinaire de certains médiums à tricher, (fait que j'ai signalé il y a plus de dix ans, et dont il faut savoir prendre son parti), et d'autre part, la conséquente nécessité de se tenir constamment sur le qui-vive pendant les séances. Si on venait me dire qu'on a des preuves positives qu'un vrai médium a été pris la main dans le sac, je n'en serais pas autrement étonné : cela prouverait simplement qu'il a voulu livrer plus qu'il ne peut produire, te qu'il lui a fallu, en conséquence, adultérer son article ; voilà tout. C'est aux investigateurs à prendre leurs précautions.

expérimentales imposées fussent les mêmes que pour les autres séances qu'elle m'avait accordées antérieurement. Il fallut toute la persuasion imaginable de la part de mes parentes pour la retenir et la consoler de son échec (dû vraisemblablement à une sorte de crise neurasthénique qu'elle traversait à ce moment). Dès qu'elle était seule, elle pleurait et faisait ses préparatifs pour nous quitter et retourner chez elle. En fait, désolée de m'avoir fait perdre un mois en tentatives infructueuses, elle n'accepta qu'une partie de la somme convenue.

*
* *

Afin d'éviter les répétitions inutiles, je vais décrire, une fois pour toutes, certaines dispositions générales qui se répètent pour chaque expérience, telles que : le local des séances, le mode d'éclairage, la cage ou le cabinet où se tient le médium, etc.

De plus, nombre de dialogues secondaires, ainsi que les dialogues survenant entre les formes manifestées et les assistants, seront omis dans ce travail, pour ne pas le surcharger de détails qui pourront trouver leur place ailleurs. Néanmoins, on pourra se faire une idée de la marche des « manifestations », et de la manière dont celles-ci ont été observées par la description aussi complète que possible de l'une des séances les mieux réussies parmi celles obtenues avec Mrs Salmon. Car c'est un fait digne de remarque que, dans des conditions en apparence semblables, sur dix expériences, plus de la moitié sont comme avortées, tronquées, les phénomènes restant à l'état d'ébauche. Et cela quand le médium semble le mieux disposé, sans parler des cas ou pendant le mois que Mrs Salmon resta sous mon observation, sa médiumité l'avait à peu près abandonnée.

LIEU OU LES EXPÉRIENCES FURENT FAITES

Ainsi qu'il a été dit plus haut, je ne tiens pour avenues que les séances données sous mon contrôle. Ces expériences ont eu lieu soit à New-York, dans une pièce de mon laboratoire, transformée pour la circonstance, ou dans les montagnes Ramapo, dans un local que j'ai fait aménager à cet effet sur une propriété située à environ une heure de chemin de fer de la ville. Dans les deux cas, la chambre a environ six mètres sur quatre et demi. Les murs sont tapissés ou plutôt tendus de draperies sombres sur lesquelles le moindre nuage de substance claire peut se voir. En général, outre le cabinet ou la

cage décrits plus loin, la pièce ne contient que des chaises pour les assistants et, dans certains cas, une table où prennent place divers instruments (phonographes, dynamomètres, appareil photographique, machine électrique, etc. (1)

ÉCLAIRAGE DE LA CHAMBRE

Pendant les expériences de matérialisations, la pièce est éclairée uniquement au moyen d'une lanterne placée au fond de la chambre, à l'extrémité opposée à celle où se tient le médium, et derrière les assistants, dont la vue n'est de cette manière nullement gênée par la source de lumière. La lanterne est située près du plafond, en sorte que le corps des assistants ne projette aucune ombre sur le cabinet placé en face d'eux ; elle consiste en une boîte en bois à parois pleines, sauf à la partie antérieure fermée par un verre de couleur bleue, devant lequel une porte en bois à coulisse verticale peut être montée ou descendue plus ou moins, selon la quantité de lumière désirée. Au début j'ai fait usage d'une lampe à huile, que j'ai depuis, remplacée par un bec de gaz acétylène, dont la vive clarté est tamisée par une feuille de papier blanc sans gomme, placée sur le verre bleu.

La porte à coulisse est mue au moyen d'une corde glissant le long du plafond où elle est retenue par des anneaux, et dont l'extrémité munie d'un contrepoids se trouve dans le cabinet où elle pénètre par le haut, et hors de portée de la main du médium, que ce dernier soit assis dans la cage, ou attaché dans le cabinet. Cette disposition permet aux « forces » qui se dégagent du médium, et s'organisent en projections *personnées* de régler la lumière suivant leur degré de développement et de puissance.

CAGE MUNIE D'UN CABINET

Quelques-unes de mes expériences ont été faites à l'aide de la cage complétée par un cabinet de tentures ; les autres avec un cabinet spécial sans cage.

La cage se compose de cinq parois en treillis métallique tendu sur cadre de bois, et d'une porte de même construction munie de charnières et d'un cadenas. Les cinq parois (trois côtés, fond et

(1) Nous essayâmes de la machine statique, avec l'idée qu'un dégagement d'électricité et d'azote dans le voisinage du cabinet, favoriserait les manifestations : résultat douteux.

sommet) sont composées de cadres de bois supportant un fort treillis de fil de fer galvanisé formant des mailles carrées de douze à treize millimètres de côté, admettant l'extrémité du petit doigt. Les fils formant ces grillages ont environ un millimètre et demi de diamètre, et sont soudés ensemble par le zinc déposé par la galvanoplastie. Les treillis sont fixés en dehors sur les cadres de bois au moyen de liteaux, et les charnières de la porte sont vissées également en dehors. Les cadres renforcés à la partie moyenne par une traverse en bois, sont unis ensemble par de longues vis, dont la tête est à l'extrémité de la cage une fois montée.

Quand la cage est fermée au cadenas, il serait à peu près impossible à un homme robuste, d'en sortir avec la seule aide de ses mains. Il va sans dire que si une ouverture suffisante pour donner passage à une personne, était pratiquée dans l'une des parois ou la porte, cela ne pourrait se faire sans bruit, ni sans laisser de trace.

Sur le sommet de la cage sont fixés, au moyen d'anneaux, deux bras métalliques qui s'étendent horizontalement en suivant les bords antérieur et postérieur, jusqu'à environ un mètre du côté droit de la cage. De grands rideaux, aussi imperméables que possible à la lumière, sont jetés sur le tout de manière à couvrir la cage entièrement, car il ne doit pénétrer aucun rayon lumineux dans l'intérieur. Grâce aux deux bras horizontaux, les rideaux s'étendent au-delà sur le côté droit de la cage. Le tout forme une sorte de cabinet dont la façade est de longueur double de celle de la cage, ou, si l'on préfère, on se trouve en présence d'une cage close ayant sur son côté droit un cabinet carré fermé par un rideau.

Les dimensions de la cage sont les suivantes :

Hauteur	$2^{m},04$.
Profondeur	$0^{m},94$.
Largeur de la porte	$0^{m},87$.

Le médium est introduit dans l'intérieur de la cage où se trouve une chaise ordinaire, la porte est fermée sur lui, cadenassée et scellée. Les rideaux sont ajustés exactement. La raison de cette disposition sera vue dans la suite.

DESCRIPTION DU CABINET DE BOIS

Pour des raisons qui seront données plus loin, les expériences faites avec la cage furent abandonnées et sur les indications de l'un des « guides » du médium, un cabinet de bois fut construit dans un

coin de la chambre où se faisaient les expériences. Ce cabinet est fermé de tous côtés, sauf une ouverture de 1 m. 88 de hauteur, sur 0 m. 51 de largeur, faisant face à la lanterne placée à l'autre extrémité de la pièce, à cinq mètres environ du cabinet. Celui-ci est recouvert, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, d'une tenture sombre, tandis qu'une ample portière de même nuance, composée de deux rideaux pouvant s'ouvrir au milieu, ferme l'ouverture. De cette manière l'intérieur du cabinet reste dans l'obscurité la plus complète, quelle que soit la source de lumière placée à son extérieur. Une obscurité plus complète encore que celle de la chambre noire est requise dans le cabinet où se tient le médium (du moins avec Mrs Salmon), même quand il est possible de conserver dans la chambre où sont les assistants, une lumière suffisante pour distinguer l'heure sur le cadran d'une montre ordinaire ou écrire les notes prises au fur et à mesure du développement des phénomènes.

Les dimensions du cabinet sont les suivantes :

Hauteur.	1 m. 98
Largeur.	1 m. 57
Profondeur.	1 m. 02
Largeur de l'ouverture	0 m. 51
Épaisseur des planches	0 m. 02 (1)

L'ouverture (fermée comme on l'a vu par une portière) est située sur la droite du cabinet et tout à fait à l'extrémité de sa face antérieure.

Deux trous de 0 m. 01 de diamètre sont percés à 0 m. 03 d'intervalle dans la paroi antérieure, à 1 m. 08 du sol et à 0 m. 49 du bord gauche de l'ouverture, soit un mètre de l'extrémité droite et 0 m. 57 de l'extrémité gauche du cabinet. Ces trous serviront à attacher le médium, comme on le verra plus loin. Un trou de 0 m. 01 est percé, en arrière et à droite, sur le plafond du cabinet pour laisser passer la corde gouvernant la porte à coulisse de la lanterne et réglant la lumière comme on l'a vu plus haut. Disons enfin que les planches de cette structure sont ajustées au moyen

(1) Afin d'augmenter le volume d'air à l'intérieur du cabinet où le médium reste enfermé, souvent, pendant plus de deux heures, ces dimensions furent accrues pour des expériences faites plus récemment, et un système de ventilation éliminant la lumière fut établi.

de mortaises, et consolidées par des traverses s'étendant tout autour, en haut et en bas, et clouées sur les planches.

Phénomènes de matérialisation observés en dehors de la cage où le médium est enfermé à clef.

Une fois le médium enfermé dans la cage, le cadenas fermé à clef et cette dernière gardée sur moi, un timbre-poste français de 15 centimes est collé sur l'ouverture du cadenas et deux autres sur le joint de la porte : l'un à 0 m. 40 au-dessus, et l'autre à la même distance au-dessous du cadenas placé au centre (1).

Le médium s'assied aussi confortablement que possible sur la chaise placée dans la cage et en nous faisant face, puis les rideaux sont ajustés comme dessus. Les personnes présentes, ainsi qu'elles le doivent, ont déjà pris place sur les sièges disposés en demi-cercle autour de la cage (2). Je m'assieds aussi près que possible à l'extrémité droite du cabinet. Jusqu'ici les préparations se sont faites en pleine lumière du gaz que l'on éteint dès que le médium s'est assuré qu'aucun rayon lumineux ne pénètre jusqu'à lui.

Tout d'abord, nos yeux sont surpris par cette diminution brusque de la lumière, mais au bout de quelques secondes, nous commençons à voir les objets environnants, et les visages de chacun des assistants ainsi que leurs mains et les parties claires de leurs vêtements, puis tout nous apparaît d'une manière satisfaisante (3).

---

(1) Malgré ses protestations de bonne volonté à se soumettre aux conditions de l'expérience, le médium, susceptible comme ils le sont presque tous, montra néanmoins que ces précautions offensaient ses sentiments professionnels. La première fois qu'elle me vit placer les timbres comme il vient d'être dit, Mrs. Salmon me demanda d'un air narquois si je me proposais « de la mettre à la poste avec cette cage ».

(2) Les allées et venues après que le médium est prêt nuisent aux manifestations.

(3) Quand tout est prêt et qu'une lumière douce éclaire la chambre, il est d'usage que les assistants chantent ensemble. Il n'est pas nécessaire que le chant soit religieux ou monotone ou même que les exécutants chantent juste, pourvu que chacun fasse de son mieux. Dans plusieurs expériences, un piano placé dans la chambre pour la circonstance, était tenu par l'une des personnes assistant à la séance.

Il est évident que le spectateur non prévenu, non initié, a le droit de trouver ce détail enfantin ou suspect, tout comme la demi-obscurité ; il

Dans ces conditions et après une attente variant de quelques secondes à plusieurs minutes, j'ai vu se développer successivement les phénomènes suivants que je relate en condensant mes observations d'après les notes de plusieurs séances.

1. — Des voix différant les unes des autres, se font entendre, non dans la cage, mais dans le cabinet situé sur le côté. D'abord c'est une voix de fillette nous souhaitant le bonsoir. La voix est tour à tour sérieuse ou enjouée. C'est l'un des « contrôles » ou « guides » du médium qui dit se nommer Maudy (diminutif de Maud), puis une voix de basse nous salue aussi : c'est la voix de Ellan, l'autre contrôle.

Il nous fait d'un ton sententieux et « poncif » un petit discours sur les précautions à prendre (de notre côté) pour les séances et sur les grandes difficultés que lui et les autres invisibles ont à surmonter (pour produire les phénomènes que nous nommons psychiques) et donner la preuve « de cette vérité splendide : la survivance de l'esprit après la mort du corps ».

2. — A plusieurs reprises, des mains blanches et fines, parfois plus grandes, une diaphane à peine visible accompagnant une autre d'apparence plus matérielle (ne ressemblant pas à celle du médium qui est courte et grosse), glissent du haut du cabinet jusque vers la partie moyenne.

3. — Un bras et une main nus et une autre main se montrent à plusieurs reprises, en même temps, aux deux extrémités du cabinet-cage, près de deux mètres à part.

4. — Une forme féminine vêtue de blanc, ayant au moins 16 centimètres de plus que le médium, écarte les rideaux du cabinet à

---

n'en est pas moins vrai qu'avec tous les médiums que j'ai vus, quelle que fût la nature des phénomènes, ces derniers se montrèrent beaucoup plus tôt et, avec plus d'intensité dans la pénombre, et dès que les chants avaient établi une sorte de vibration harmonieuse (?) sinon de l'air, du moins des pensées des assistants. Je n'ai jamais perdu de vue le fait, que, dans certains cas, le bruit du chant peut être mis à profit pour préparer quelque « truc » à l'intérieur d'un cabinet ou ailleurs et je prêtais une oreille attentive à tous les sons pouvant venir de l'endroit où se trouvait le médium. Bien souvent le chant *mezza voce* des assistants, auquel je ne me joignais pas toujours, me permettait d'entendre de temps à autre la respiration du médium, mais rien de plus.

droite de la cage et sort en avant des rideaux, semble s'affaisser, puis s'enfoncer dans le tapis qui recouvre le parquet.

5. — Une autre forme féminine de taille moins élevée, portant une couronne et une ceinture lumineuses, sort brusquement d'entre les rideaux, sans faire aucun bruit. Son visage ne ressemble pas à celui de la précédente ; elle est plus brune, ses vètements sont de couleur presque sombre et ses cheveux noirs. Elle murmure à voix très basse quelques mots que nous ne pouvons comprendre. Elle rentre dans le cabinet sans laisser d'odeur phosphoreuse ou autre.

6. — Après quelques minutes, pendant lesquelles les assistants chantent à mi-voix, les rideaux du cabinet s'agitent ; le chant cesse et la petite voix se fait entendre dans la cage. Quelque chose de blanc se montre entre les rideaux et un homme de taille au-dessus de la moyenne apparaît dans l'entre-bâillement. Il rentre aussitôt sans proférer une parole ; mais la petite voix de Maudy nous annonce que nous venons de voir Ellan. Elle ajoute qu'elle va essayer elle-même de venir se montrer si elle peut prendre assez de force et que Ellan allait tenter également de venir une autre fois.

7. — Le bas des rideaux se soulève et une forme de petit enfant sort et s'agite en frappant le sol de ses petites mains tout en faisant entendre d'une voix de bébé (qui vient de l'endroit où nous voyons l'enfant) les sons suivants : *ta, tta, ttta, tata*. La forme disparaît. Une voix part de l'intérieur de la cage et nous dit que la forme que nous venons de voir et d'entendre est celle d'un enfant de quelques mois, mort récemment.

8. — Ellan paraît entre les rideaux du cabinet, il s'avance vers nous et nous parle très distinctement de la même voix qu'il nous fait entendre du cabinet ou de la cage ; il nous fait face pendant quelques secondes et je lui demande la permission de lui serrer la main. Il me tend la sienne : je me lève (une voix du cabinet me recommande d'aller doucement), je m'approche de lui et lui prends la main droite dans ma droite. Je lui serre la main, il me rend mon étreinte. La main que je serre est tiède, large, ferme, un peu osseuse ; une main d'ouvrier, alors que le médium a la main plutôt petite, molle et grasse. Je constate qu'il est plus haut que moi de la moitié de la tête (le médium est plus petit que moi d'autant), il est vêtu de noir et le plastron blanc de sa chemise se détache

clairement de son habit noir. Ses cheveux et sa barbe sont châtain-foncé, ses yeux sont bruns (le médium a les yeux bleu-clair) ; il paraît avoir de trente-cinq à quarante ans. Il me salue : « Good bye », et se retire dans le cabinet.

J'échange mes impressions avec les personnes présentes, chacun fait sa remarque ; tout le monde a vu la même chose. Bien qu'intéressé, aucun de nous ne paraît particulièrement ému. La plupart, à vrai dire, avons déjà vu des phénomènes plus ou moins semblables à ceux-ci, et même trois des personnes présentes, que je sais être absolument sincères et sérieuses, ont assisté antérieurement à de nombreuses séances de Mrs. Salmon, qu'ils m'ont fait connaître.

9. — Après l'apparition précédente, et lorsque le silence fut rétabli, quelques minutes après, nous entendons la voix de Maudy, dans la cage d'abord, puis dans le cabinet, et une tête de petite fille espiègle d'environ huit ans, se montre entre les rideaux en nous criant : « Good evening, bugaboo ! (Bonsoir, Croquemitaine !) Puis elle écarte les rideaux et se met à courir sur l'espace de 1 m. 50, qui sépare le cabinet d'une dame présente à qui elle prend les mains. Elle ne reste qu'un instant et retourne en courant vers le cabinet où elle disparaît. (Voir note B.)

10. — Plusieurs autres apparitions se montrèrent encore. Entre autres, une femme qui, soi-disant, a perdu la vie dans un naufrage récent et vient se présenter avec ses vêtements tout mouillés. Plusieurs d'entre nous qui la touchons, avons les mains pleines d'eau. Elle s'abîme et disparaît au milieu de nous, dans une séance et, dans une autre, rentre dans le cabinet. Cette forme féminine s'exprime en français dont je ne lui ai entendu prononcer que quelques mots.

11. — Une autre forme féminine qui apparaît à presque toutes les séances réussies de Mrs. Salmon dit se nommer *Musiquita,* prononçant le premier *u* à la manière espagnole ou italienne. Elle a l'air d'une gitana et ne manque jamais de réclamer une guitare. Quand cet instrument est à portée de sa main, elle s'empare de son manche et avec l'ongle de l'index gratte les cordes, tout en tenant l'instrument à bras tendu pendant quinze ou vingt secondes, puis disparaît en emportant la guitare dans le cabinet ou après l'avoir déposée à l'entrée.

Je m'abstiendrai de décrire plus longuement ces apparitions parce qu'elles se sont en partie reproduites avec plus ou moins de similitude dans une autre séance que je rapporterai en détail.

Mais il est un phénomène particulier aux expériences faites avec la cage que je tiens à raconter aussi minutieusement que possible. Le voici :

(A suivre).

La Médiumnité guérissante

(Suite) (1).

Avec ces lettres, plusieurs autres, écrites par des personnes de distinction, puis imprimées en Allemagne et en France témoignent aussi de la réalité des guérisons extraordinaires arrivées à Wurtzbourg. (2)

Le saint prêtre qui les obtint par ses prières a depuis procuré par le même moyen, beaucoup d'autres guérisons, dans différents pays de l'Europe et jusqu'en Amérique. Une de celles-ci a eu tant d'éclat qu'il convient de la rapporter ici, à la suite des cures mémorables de Wurtzbourg.

L'événement a produit dans la capitale des Etats-Unis où il est arrivé, une grande et vive sensation. Le fait et les circonstances notables ont été constatés juridiquement, sur les lieux mêmes, peu de jours après. On a tenu procès-verbal des attestations. Elles ont été ensuite imprimées et publiées. Voici ce que certifie le recueil de ces pièces authentiques : (3)

« Mme Anne Mattingly, aujourd'hui veuve et mère de deux enfants et sœur de M. Thomas Carbery, maire de Washington. En

(1) Voir le n° de février.

(2) Les témoignages cités jusqu'ici, et les lettres dont il s'agit en ce moment, ont été traduits de l'allemand et publiés en France, sous le titre de : *Cures merveilleuses* opérées par le prince de Holenlohe. Paris, 1825.

(3) Voir : L'*Ami de la Religion*, journal sérieux. N° du 14 Aout. 1834.

1817, âgée alors d'environ trente-quatre ans, elle commença à sentir une petite douleur au côté gauche, et il se forma à l'intérieur une grosseur dure et douloureuse. Après Pâques de 1818, elle tomba tout à coup malade, et fut en si grand danger qu'on s'attendait chaque jour à la perdre.

« Plusieurs médecins furent appelés, sans pouvoir la guérir. Son mal fut traité généralement comme un cancer. Les douleurs étaient très vives. Trente fois on fit pour elle les prières de l'agonie. La malade passa plusieurs semaines ne prenant que du thé. Elle vomissait du sang et éprouvait des convulsions. Elle supportait son état avec courage, demandant à Dieu la résignation et la patience, restant au lit le moins qu'elle pouvait, et s'occupant à quelques ouvrages de femme, quand elle n'était pas dans ses temps de souffrance.

« On lui conseilla de s'adresser au prince de Hohenlohe; et M. Dubuisson, prêtre français et missionnaire aux Etats-Unis, écrivit pour elle au prince, le 2 janvier 1824. Peu après, M. Tissier, grand vicaire du diocèse de Baltimore, reçut une lettre du prince, qui lui annonçait que le 10 de chaque mois, il offrirait des prières pour les personnes qui habitaient hors de l'Europe et qui voudraient s'unir à lui d'intention. M. Mattingley aurait pu s'unir aux prières du prince depuis le 10 février; mais il recommandait une neuvaine. On crut que cette neuvaine devait précéder, et l'on engagea Mme Mattingly à attendre au 10 mars. M. l'archevêque de Baltinore et plusieurs ecclésiastiques approuvèrent la demande de cette dame et s'unirent d'intention à elle.

« On procéda avec beauceup de prudence. La neuvaine de prières fut commencée le 1er mars; beaucoup de personnes s'y unirent. Pendant la neuvaine, Mme Mattingly fut très mal par accès. Le 7 et le 9 mars, la toux et les vomissements de sang la réduisirent à la dernière extrémité. Le 9, à 10 heures du soir, elle était pis que jamais. Le prince devait prier le lendemain à 9 heures à Benberg; on assigna d'après la différence de longitude, trois heures du matin comme heure correspondante. M. Mattew, recteur de l'église de St-Patrice, entendit en confession Mme Mattingly, le 9 au soir.

« Le 10, à deux heures et demie du matin, M. Dubuisson célé-

bra la messe dans l'église St-Patrice; porta ensuite le Saint-Sacrement à Mme Mattingly, dans la maison de son frère, le capitaine Carbery, et donna la communion à cette dame. Il allait se retirer, quand la malade, poussant un profond soupir, se met sur son séant, tire ses bras du lit, joint ses mains, et s'écrie : « Seigneur Jésus ! qu'ai-je fait pour mériter une si grande faveur ? » L'émotion fut générale dans la chambre, Mme Mattingly n'éprouvait plus de douleurs ; après une courte prière, elle s'était sentie débarrassée de toute souffrance.

« Tout le monde se mit à genoux, pour remercier Dieu, et Mme Mattingly s'unit aux prières d'une voix ferme. Elle se leva, se rendit sans peine et sans aide à l'endroit de la chambre ou était la sainte Eucharistie, et se mit à genoux. Sa santé parut rétablie tout à coup. Elle allait et venait, reprenait ses forces et n'éprouvait plus aucun symptôme de son mal.

« Sa déposition, qui est la première dans le recueil imprimé, est du 24 mars, et a été faite devant le juge de paix. Elle est fort détaillée. La description que la malade fait de son état et le compte qu'elle rend de sa guérison paraissent rédigés avec beaucoup d'exactitude. La déposition du capitaine Corbery, son frère, n'est pas moins soignée, et s'est faite devant M. Marshall, chef de la justice des Etats-Unis. Les autres personnes qui ont déposé en justice sont les demoiselles Ruth et Catherine Carbery, sœur de la malade ; Mme Sybille Carbery, veuve du général de ce nom ; les demoiselles Anne-Marie Fetzgérald et Marie Hopewel, amies de Mme Mattingly ; MM. Jacques et Louis Carbery ses frères. Jacques Hoban, architecte et juge de paix, ami de la famille, cinq médecins : les docteurs Jones, Mac-William, Causin, Carol et Scott, dont deux sont protestants et un troisième unitaire ; onze femmes de la connaissance de Mme Mattingly, parmi lesquelles cinq protestantes ; M. Warton, juge de paix ; M. Swecuy, secrétaire général des postes ; enfin quatre ecclésiastiques, MM. Joseph Carbery, frère de la malade, Antoine Kohlman, supérieur de la maison des Jésuites, Etienne Laringandelle, Dubuisson et Guillaume Mathew, recteur de St-Patrice.

« M. l'archevéque de Baltimore, dans une lettre du 24 avril, insérée dans le recueil, déclare que le nombre des témoins, leur

candeur et leur intégrité bien connues, sont tels, que leurs dépositions méritent la plus grande confiance sur les faits qui tombaient sous les yeux et qu'ils ont pu observer longtemps.

« Les médecins, dans leurs certificats, décrivent soigneusement la maladie : ils avouent qu'elle paraissait incurable et qu'ils ne pouvaient y opposer que des palliatifs. Les autres témoins sont pris parmi les personnes les plus respectables de Washington. Trois autres prêtres, dont on a les lettres, attestent la guérison. M. Richard, missionnaire et membre du Congrès, a visité lui-même la malade, puis a envoyé à un de ses amis, en Europe, un exemplaire de la relation. Outre les dépositions juridiques et faites sous serment, plusieurs centaines de personnes ont visité la malade et vérifié la guérison. Ce fait a eu un grand éclat aux Etats-Unis. M. l'archevêque de Baltimore s'est rendu à Washington pour célébrer l'action de grâces. L'événement continue à faire une vive impression parmi toutes les communions et dans toutes les classes ».

Une lettre écrite par un français habitant les Etats-Unis contient sur le même fait, les lignes suivantes :

« Un miracle, arrivé le 10 mars 1824, à Washington, a fait beaucoup de bruit dans les Etats-Unis. La sœur du maire de cette capitale, Mme Mattingly, femme d'une famille distinguée et surtout d'une grande piété, était malade depuis 1817. Plusieurs médecins déclarèrent que sa maladie était incurable ; ils se contentaient de lui donner quelques palliatifs. Suivant le conseil du prince de Hohenlohe, elle fit une neuvaine. Le neuvième jour, elle se trouvait si mal, qu'on croyait à chaque instant qu'elle allait expirer. M. Larigandelle Dubuisson, prêtre français, lui donna le Saint Viatique : et la voilà tout à coup parfaitement rétablie. Mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait ? Après quelques actions de grâces, elle se lève, déjeune de bon appétit, et reçoit la visite de plusieurs personnes, attirées par le bruit d'un fait si surprenant.

« Des centaines de personnes la visitèrent. Des membres du Congrès qui, comme le marque un journaliste protestant, n'étaient points bigots, s'assurèrent par leurs propres yeux. Nous l'avons lu dans *La Gazette de Washington* et dans une brochure que Mme Mattingly a fait imprimer, où elle donne un ample détail de sa situation, de la manière dont elle a été guérie, et où se trouve une lettre

de MM. Dubuisson, Mathew et Kohlman, prêtres de la ville, de plusieurs médiums et d'autres témoins. Le tout a été attesté sous serment devant le juge de paix, et porte de telles marques d'authenticité que nos Américains qui ne veulent pas croire aux miracles, sont obligés d'admettre celui-ci. *La Gazette de Washington* ajoute que la ville est, à l'occasion de ce fait, dans une émotion semblable à celle qui eut lieu à Jérusalem, lors de l'arrivée des Mages. » (1)

A. Suivre. ANDRÉ PEZZANI.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

Pour la traduction : Dr DUSART.

Suite.

6° Je suis absolument certaine de n'avoir jamais vu aucun portrait quelconque du Dr R....

7° Je ne connais pas la date de sa mort. Il est probable qu'elle remonte à trois ou quatre ans avant l'apparition. C'est ce que j'ai entendu dire. Si cela était nécessaire, je pourrais voir un ancien serviteur de M. Copeland, fixé actuellement à Cheltenham et je lui demanderais des détails précis.

8° Je ne me rappelle rien au point de vue de la lumière et je pense qu'il n'y avait pas de veilleuse dans la chambre. Lorsque je dis que je ne me rappelle pas, je veux dire que la question m'embarrasse. L'impression qui me reste de toute cette scène peut être comparée à celle d'une lanterne magique. Tout le fond est sombre, tandis que la forme, sa couleur, ses vêtements sont absolument clairs et brillants. C'est toujours ainsi qu'ils se présentent à ma mémoire lorsque j'en parle.

Isabelle Bacchus.

---

(1) Lettre de M. Odin, missionnaire, à M. Challeton, de Lyon, imprimée dans les *Annales de la propagation de la foi*, n° 12, année 1827.

Mme Bacchus ajoute :

Je vous envoie ci-jointe une déclaration signée de Mme Brandling. Comme vous le remarquerez, son rapport diffère du mien. Mon souvenir bien net est que je lui ai d'abord fait le portrait du Dr R.... et Mme Berkeley confirme absolument mon dire. Cette conviction est basée sur plusieurs raisons, particulièrement sur le souvenir de l'exclamation de surprise : « Qui donc a pu vous le dire ? » qui n'aurait aucune raison d'être si elle m'avait parlé la première. Elle a fait son récit aussi exact qu'elle a pu, sans connaître le mien et sans m'en avoir parlé au préalable. On peut donc y ajouter foi pour tous les autres détails. Le Dr R.... mourut quelques années avant son apparition. Il vivait dans une de ses propriétés, dans un autre quartier de Cheltenham. J'aurai sous peu la date exacte de sa mort et je vous l'enverrai.

Isabelle Bacchus.

Lettre de Mme Berkeley, Northcote de Villa, Torres-Park, Ilfracombe.

Je me rappelle parfaitement votre séjour à Cheltenham et qu'après votre première nuit, vous nous avez dit que vers minuit, lorsque vous étiez bien éveillée, ainsi que l'oncle Henri, si mes souvenirs sont exacts, vous avez vu une lumière et un vieux petit homme que vous avez décrit avec sa face rougeaude et son perpétuel sourire. Il avait paru sortir du parquet, pour disparaître par le plafond. Vous avez appris que quelqu'un était mort la veille dans cette maison. Vous nous en avez parlé et nous vous avons dit qu'un certain Dr R.... y était mort et que, chose assez étonnante, c'était un petit vieillard à la face rouge et toujours soutiante. Nous vous avons demandé comment il était habillé et je pense que vous nous avez dit qu'il portait des vêtements assez communs, avec boutons en cuivre et que nous vous avons répondu que c'était bien ainsi que s'habillait le Docteur, c'est-à-dire en drap bleu foncé et avec boutons de cuivre. Nous l'avions parfaitement connu de vue et nous avions eu des relatious avec une de ses filles. Il en avait deux. Voilà tout ce que, pour mon compte, je puis me rappeler sur ces incidents. Vous savez que ma mémoire s'est sensiblement affaiblie. Je pense que Missie est la première que vous ayez vue le lendemain et je suis absolument certaine que c'est vous qui, la

première, avez décrit les traits du petit vieillard. Quant à ses vêtements, je ne sais plus si c'est vous ou Missie qui les a décrits tout d'abord. Mme. Catherine Berkeley.

Lettre que Mme Berkeley a écrite plus tard à Mme Bacchus.

Je me suis efforcée de faire au moins ce que vous me demandiez ; c'est-à-dire que j'ai fait un récit très sommaire des incidents auxquels vous faisiez allusion, avant de lire le vôtre. Maintenant que j'ai lu le vôtre, mes souvenirs sont précis.

1° C'est bien à York-Terrace que vous logiez. Je me rappelais bien la rangée de maisons, mais je me trompais sur le nom. J'avais, comme vous l'avez vu, tout à fait oublié la mort de Mme R... Je me figurais que c'était le Dr qui y était mort. Je pense qu'il a longtemps exercé à Cheltenham. Nous avions l'habitude de le voir continuellement du côté de Lansdowe ; c'était là qu'il habitait. Sa fille est bien Mme N... et c'est elle que nous connaissions un peu et qui nous avait suggéré ce contraste frappant entre le père et les filles. Tout le reste de votre lettre est exact. Je pense que Ninie n'a pas complètement perdu le souvenir de tout cela ; qu'elle pourrait vous le rappeler exactement et serait parfaitement en état de confirmer encore mieux votre récit. Je n'ai rien corrigé de mon premier compte-rendu et vous pourrez voir ainsi comment je vous écrivais tout d'abord. Mme Catherine Berkeley.

Mme Bacchus nous écrit enfin :

5 Octobre 1886,

Voici le rapport de Mme Brandling. Ainsi que sa sœur, elle a écrit ce qu'elle se rappelait, avant d'avoir lu ce que j'écrivais moi-même.

Lettre de Mme Brandling (nièce de Mme Bacchus),

Octobre 1886.

Lorsque vous êtes venu à Cheltenham avec l'oncle Henri, vous avez logé à York ou Bay's'Terrace, je ne sais plus lequel. Dans le même hôtel se trouvaient Mme R... et sa fllle. Elle était veuve et je pense qu'elle mourut un jour ou deux après votre arrivée. Le lendemain de sa mort, je vous rencontrai et je crois me rappeler que je vous demandai comment vous aviez passé la nuit ! Vous m'avez dit que pendant la nuit M. R... était venu pour voir sa femme, que vous l'aviez vu et vous m'avez demandé comment il était. (Il était mort quelque temps auparavant). Je

vous répondis qu'il avait des joues comme des pommes d'api et qu'il souriait toujours. Je pense vous en avoir dit un peu plus, mais je ne me souviens plus bien. Vous m'avez répondu : « Oui, c'était bien lui et il était bien exactement comme vous l'avez dépeint. » Je pense que vous avez dit qu'il se tenait au pied de votre lit et qu'il était venu là par erreur. Je me rappelle que vous avez ri de tout cela. Je vous demandai si vous n'aviez pas été effrayée et vous m'avez répondu que non. Je vous demandai si l'oncle Henri l'avait vu aussi, et je crois fort que vous m'avez répondu que oui. Vous parliez avec un calme parfait, mais je restai convaincu que vous aviez été fort émue en apprenant que vous étiez dans une maison où quelqu'un venait de mourir. Je pense que vous n'avez pas dû y rester. Je dis à l'oncle Henri que ce devait être fort ennuyeux pour vous d'y demeurer et je lui demandai si vous ne consentiriez pas à venir chez nous. Je ne pense pas que l'oncle Henri m'ait rien répondu, et je crois que vous y êtes restée encore au moins une nuit, peut-être davantage.

Mary E. Brandling.

D'après ce que nous a appris M[me] Bacchus, M. R... est mort le 30 Août 1865.

C'est ici que s'arrêtait le mémoire de M. Gurney lorsqu'il le lut à la réunion générale de la Société des recherches psychiques, en janvier 1888. Il ne considérait pas ce travail comme complet, et deux des cas cités par lui, ceux de Tyre et de M[me] Bacchus, montrent au lecteur qu'il n'avait pas encore décidé au *bout de combien de temps* il convenait de comprendre ces exemples parmi les cas d'apparitions *après la mort*. Car dans le cas de M[me] Bacchus le personnage était mort depuis trois ans lorsqu'il survint une apparition reproduisant tous ses traits ; dans le cas de Tyre, la date du décès est inconnue. Aussi, aujourd'hui, en éditant et complétant ce mémoire, je dois tout d'abord considérer quelle limite de temps il convient d'adopter pour qu'une apparition puisse être regardée comme *produite peu de temps après la mort*.

Il est bien certain que dès que nous avons adopté la supposition qu'une apparition peut être le résultat d'une action exercée par un partant dont le corps est incontestablement mort, nous n'avons aucune raison sérieuse pour nier que la même action puisse s'exercer plusieurs années après la mort. Nous devons donc rationnelle-

ment comprendre dans une seule et même classe tous les cas où la preuve que la vision n'a pas été purement subjective vient d'une façon quelconque de la *reconnaissance* de la forme apparue, pourvu que cette reconnaissance satisfasse au moins l'une des trois conditions énumérées plus haut par M. E. Gurney. Nous devons nettement distinguer cette classe de celle où les Fantômes de morts n'ont pas été reconnus, mais où cependant la réalité manifeste se trouve établie non par les caractères propres à l'apparition en elle-même, mais pour ce fait qu'elle a été vue par plusieurs personnes simultanément ou successivement, ou encore grâce à d'autres éléments que nous ne pouvons discuter ici. Si nous nous laissions entraîner trop loin par le développement de cette idée, nous serions exposé à perdre de vue l'une de nos principales propositions qui est : « que, comme temps, le moment de la mort est le point central de tout un ensemble de phénomènes anormaux se produisant à distance, les uns avant, les autres après la mort. » Cette observation est tellement importante, qu'il nous semble qu'il vaut mieux nous y tenir d'une façon presque exclusive, afin d'éviter le danger de l'obcurcir par d'autres sujets.

Nous amènerons à une conception plus nette des faits en construisant une courbe qui montre le nombre proportionnel des apparitions observées aux diverses périodes avant et après la mort. On verra ainsi qu'elles vont en s'accroissant avec une grande rapidité pendant les quelques heures qui précèdent la mort et décroissent ensuite graduellement pendant les heures et les jours qui la suivent. Cependant, dans l'état actuel de nos connaissances et en présence des nombreux problèmes qui restent à résoudre, ce serait prétendre à une exactitude de beaucoup supérieure à celle que nous pouvons atteindre, que de chercher à attribuer une place bien définie sur la courbe en question à tous les cas dont nous avons reçu la communication.

Qu'il nous suffise de dire, en thèse générale, que si la longueur de la base représente une année, tandis que le point d'où part la perpendiculaire correspond au moment de la mort, la fréquence comparative des apparitions véridiques doit être à peu près ceci :

C'est-à-dire que les apparitions identifiées décroissent rapidement dans les premiers jours qui suivent la mort, puis plus lentement. Vers la fin de la première année, elles deviennent si rares qu'il n'est plus guère possible d'établir aucune ligne régulièrement descendante. Il nous a donc paru tout indiqué de limiter le choix des

exemples que nous voulons ajouter aux précédents à ceux qui se sont produits avant la fin de la première année. Autant que possible nous les rangerons d'après le temps écoulé depuis la mort.

Pour éviter tout malentendu, je veux revenir encore sur la phrase citée plus haut : « le moment de la mort est le centre de tout un groupe de phénomènes anormaux, les uns précédant, les autres suivant la mort. » En parlant ainsi, M. Gurney n'a nullement voulu dire que c'était la mort qui par elle-même provoquait ces phénomènes. Ceux qui surviennent avant la mort peuvent être causés ou préparés non par la mort elle-même, mais par un état anormal, coma, délire, etc... qui la précède. Nous insistons sur ce fait parce que nous possédons beaucoup de cas dans lesquels l'apparition véridique a coïncidé avec le moment d'une *crise*, accidents de voiture, etc... frappant les agents situés à de grandes distances, sans que la mort s'en soit suivie. De même, nous trouvons que dans presque tous les cas où une apparition véridique s'est produite *avant* la mort, celle-ci a été le résultat d'une maladie et non d'un accident. C'est une règle à laquelle on ne trouve que de bien rares exceptions. Nous en voyons un cas dans *Fantômes des vivants* [vol. II. p. 52], où le fantôme semble bien, sans aucun doute, s'être montré environ une demi-heure (en tenant compte de la longitude) avant la mort par submersion. Dans ce cas, le percipient était dans une ferme de Norfolk, tandis que l'agent en danger de mort se trouvait assailli par une tempête dans le voisinage de l'Ile de Tristan d'Acunha. Nous avons émis l'hypothèse qu'il pouvait y avoir là une erreur d'observation ou un désaccord entre les horloges ou les montres.

Dans un autre cas, il y eut à la vérité une mort violente, puisqu'il s'agit d'un suicide, mais on doit considérer comme un état de crise l'agitation profonde de la jeune fille pendant les quelques heures qui ont précédé la mort. Mais en dehors de ces cas, il en existe quelques-uns, que l'on n'a pas cités dans *Fantômes des vivants*, dans lesquels le fantôme ou le double d'une personne a été vu plusieurs jours avant la mort accidentelle. Les cas de ce genre que l'on est parvenu à réunir jusqu'ici, sont vraiment trop peu nombreux, pour que nous ayons à en tenir compte ici. Toutefois, il faut reconnaître que si l'on en observait un nombre suffisant pour établir leur relation avec la mort imminente, il faudrait modifier dans une certaine mesure la courbe citée plus haut.

J'ai cru nécessaire de donner ces explications pour faire comprendre la difficulté que l'on rencontre à représenter par une courbe régulière le rapport des dates dans une question aussi complexe. Nous allons faire une revue sommaire de quelques-uns des cas où l'intervalle entre la mort et l'apparition a été de quelques minutes à quelques heures.

Il est assez difficile de préciser les cas où l'on doit compter par minutes. En effet, si le percipient et l'agent se trouvent très éloignés l'un de l'autre, comment être certain que les horloges concordent parfaitement, ou que l'on s'est assuré, de chaque côté, de l'heure avec assez de précision ? Si, au contraire, ils sont l'un près de l'autre, comment être certain que l'on ne se trouve pas en présence d'un simple cas d'hallucination subjective ? Ainsi nous possédons un certain nombre de récits dans lesquels le veilleur, aussitôt après la mort, a entendu certains bruits ou vu des lueurs ; mais nous ne devons pas perdre de vue que c'est dans ces circonstances que se produisent le plus facilement les hallucinations subjectives, et si une seule personne a été témoin du fait, il ne nous est pas possible d'attribuer aucune valeur à une observation de ce genre. Je dois ajouter que l'un de nos cas (vol. II, p. 639) est remarquable en ce que l'impression auditive, son de voix de femmes chantant de façon très agréable, a frappé cinq personnes, dont quatre semblent bien l'avoir été séparément et dans diverses parties de la même maison. En même temps, le professeur d'Eton, dont la mère venait de mourir, n'entendit rien et cependant les conditions morales dans lesquelles il se trouvait le prédisposaient aux hallucinations d'une façon bien plus efficace que le médecin, la garde-malade, l'ami et les domestiques, qui tous entendirent ces chants. Le médecin ne mettait pas en doute que M[me] L... fut bien réellement décédée et ce fut, du reste, pendant qu'on ensevelissait son corps, que les chants se firent entendre. En admettant ce cas et d'autres semblables dans *Fantômes des vivants*, M. Gurney a bien expressément fait remarquer (vol.II, 190-2) qu'il en agissait ainsi, parce que selon lui, ils comportaient au moins un élément de transmission des pensées entre l'esprit vivant du percipient et un agent quelconque, qui peut être ou ne pas être la personne décédée.

Si nous nous croyons autorisé à admettre que la faculté qu'ont les mourants d'influencer d'autres esprits peut persister après la

mort, il semble parfaitement naturel d'invoquer une action de ce genre dans les cas analogues à ce dernier (1).

(1) Les comptes-rendus de la société américaine des recherches psychiques (Part IV-. p. 405) contiennent un cas dans lequel un médecin et sa femme couchant dans des chambres séparées mais contigües, furent tous deux éveillés par une brillante lueur. Le médecin aperçut une forme se tenant au milieu de la lumière; sa femme, qui s'était levée afin de venir voir ce que signifiait cette lueur dans la chambre de son mari, ne put arriver avant la disparition de la forme. Celle-ci ne fut pas nettement reconnue mais elle paraissait avoir quelque ressemblance avec un des clients du médecin, qui était mort subitement d'hémorrhagie, trois heures avant son apparition au docteur, lequel ne s'attendait pas à cette mort subite. Comme la ressemblance ne frappa le docteur que lorsqu'il eut connaissance de la mort, ce défaut d'identification immédiate m'a décidé à ne pas citer ce cas intégralement.

Dans le même volume se trouve, p. 443, un cas qui, tout ancien et mal contrôlé qu'il soit, présente cependant un grand intérêt. Je vais le résumer. Ceux de mes lecteurs que le sujet intéresse pourront lire dans le *rapport sur les fantômes et les pressentiments, ainsi que dans l'appendice*, tout un ensemble de récits montrant quel zèle M. Hodgson et ses collaborateurs ont déployé pour constituer leur recueil de faits.

M. Ira Sayle, de Washington, D. C., géologiste attaché au service géologique des Etats-Unis, rapporte qu'un jour du printemps de 1857, sa proche voisine et amie intime, Mme Stewart, morte aujourd'hui, lui raconta que la nuit précédente elle avait réveillé son mari (mort également depuis) par un grand cri. « Qu'y a-t-il ? » demanda celui-ci. « Ne voyez-vous pas Johnny, qui se tient là ? Il me dit : *Mère, ils m'ont tué. La balle est entrée exactement ici.* Et il me montre un trou juste au dessus de l'œil droit. » M. Stewart me répondit : « Je ne vois rien ; vous avez rêvé. » — « Non, je n'ai pas rêvé. J'étais aussi complètement éveillée que je le suis maintenant. » Ce Johnny était un fils qui était parti au Kansas avec un ami. Cet État se trouvait gravement troublé par les conflits qui ont abouti à la grande guerre entre les Esclavagistes et les Abolitionistes. Aussi sa mère éprouvait-elle les plus grandes anxiétés sur le sort de son fils, mais celui-ci lui avait récemment écrit sur un ton très enjoué. Quinze jours après la vision, l'ami de Johnny revint du Kansas et dit à Mme Stewart qu'un jour, à 4 heures de l'après-midi, un Missourien tua Johnny d'une balle qui pénétra dans le crâne, juste au dessus de l'œil droit. On acquit bientôt la preuve que le jour de la mort était bien celui qui avait précédé la nuit au cours de laquelle Mme Stewart avait eu sa vision. Il y avait donc un intervalle de six heures entre les deux faits.

Nous devons considérer le témoignage de M. Sayle comme étant de première main ; mais il serait désirable d'avoir des informations de contrôle, tant sur la date que sur la façon dont l'événement se produisit.

Mort apparente

Un fait étrange a été publié en 1858 dans le *Standard*, de Belvidera, sous la signature de Mr. Sweetser. Le récit paraît empreint de bonne foi, et malgré ce qu'il contient d'extraordinaire, d'autres journaux l'ont répété ; le *Spiritual Age* déclare ne pas hésiter « à le considérer comme la relation fidèle d'une expérience personnelle faite loyalement, » et il l'a reproduit. Nous le traduisons :

Me trouvant, il y a peu de temps, en conversation avec une personne d'une intelligence supérieure et d'une véracité au-dessus de tout soupçon, elle me communiqua l'exemple que je vais rapporter de l'ascendant momentané que l'esprit peut prendre sur la nature physique de l'homme.

Cette personne était atteinte d'une fièvre dangereuse (typhoïde, je crois,) et, lorsque la maladie eut atteint une extrême gravité, son esprit acquit la faculté de se détacher du corps, sur lequel il lui fut donné de veiller avec la même facilité que s'ils n'avaient jamais été unis ensemble.

Il arriva qu'un de ses amis les plus chers fut pris de la même maladie. Cet ami résidait à la distance d'un à deux milles, et était soigné par le même médecin. M. J. (qui m'a raconté le fait) s'informait tous les jours de l'état de son ami, et le médecin répondait invariablement qu'il allait mieux ; et cela, d'un ton propre à confirmer ses paroles. Vers le milieu de la dixième nuit de la maladie de cet ami, on s'aperçut que M. J. était dans un état d'insensibilité, et qu'il avait le corps glacé, ce qui fit douter de la possibilité de sa guérison. Voici comment lui-même m'a raconté l'événement :

« Je sentis mon être (c'est-à-dire mon esprit) si invinciblement attiré vers mon ami souffrant, qu'abandonnant mon propre corps, je m'envolai vers cet ami. Débarrassé de tous liens extérieurs, je fus transporté au milieu d'un groupe de personnes désolées, et juste à temps pour assister aux dernières luttes du moribond. Je restai peu de temps auprès du cadavre ; le premier mouvement que l'on fit pour ensevelir le corps, fut pour moi le signal du départ et de mon retour chez moi, et bientôt j'éprouvai la sensation de frictions

vigoureuses que je subissais. J'appris alors que j'étais tombé en syncope ».

Le lendemain, M. J. avait demandé, d'une voix faible, des nouvelles de son ami ; on lui avait répondu qu'il était mieux, décidément mieux. — « Il est mort, avait-il repris ; je l'ai vu mourir hier au soir, à onze heures dix minutes ».— Le médecin avait dit alors, tout bas, à Mme J. : Il est vrai qu'il a rendu le dernier soupir à cette heure-là, mais il ne faut pas l'avouer à votre mari.

Pendant les trois jours suivants, l'état de M. J. avait empiré rapidement, et le médecin avait fini par déclarer que dans une heure ou deux heures au plus, le malade aurait terminé sa carrière terrestre. Cependant, voici ce qui arriva ; c'est M. J. qui continue :

« Aucun incident de cette courte période ne s'est effacé de ma mémoire, et l'impression en est restée aussi vive qu'au premier moment. Je me tenais au pied du lit, voyant distinctement mon corps inanimé, et je sentis, plutôt que je n'entendis, ces paroles : Il est mort ! Je contemplais ma pauvre femme éperdue, toute en pleurs, frémissante d'horreur lorsque, se penchant sur ma dépouille, elle demandait en vain à recueillir une dernière parole. Mes petits enfants étaient là aussi, s'attachant aux vêtements de leur mère et pleurant comme elle, mais sans pouvoir rien apprécier. Je vis le médecin, mon beau-frère, verser quelques larmes que sa fermeté ne pouvait retenir. Je reconnus quelques voisins ; de temps en temps la porte s'ouvrait et se fermait sans bruit pour laisser passer quelqu'un.

« J'étais contrarié de ce que la matière inerte de mon corps était seule l'objet de témoignages d'affection et de soins, tandis qu'on ne faisait aucune attention à mon individualité réelle, dont la présence n'était point remarquée.

« On décida que l'on enverrait de suite prévenir ma mère et d'autres parents éloignés de cinq milles. A l'instant, je fus pris d'un vif désir d'aller moi-même leur annoncer ma mort, dont je n'avais aucun doute, et je fus immédiatement transporté à notre vieille résidence de famille, dans la grande salle qui m'était si familière, en face de la grande et profonde cheminée, sur les tapis, devant la table ronde, les chaises en rotin, tous témoins des jeux de mon enfance. La nuit était avancée, mais ma vieille mère et mes deux sœurs taient encore occupées à leurs travaux d'aiguille et de tricot, s'en-

tretenant de moi et supputant les chances peu probables de mon rétablissement Les larmes sillonnaient les joues de la vénérable femme, en même temps qu'elle disait : Je ne pourrai dormir sans avoir des nouvelles de mon fils. Dieu veuille qu'il ne meure pas ! Cependant il me semble que nous apprendrons sa mort avant demain matin.

« J'essayai, mais en vain, de rendre ma présence sensible, de leur faire connaître le but de ma visite auprès d'elles ; mais partout je trouvai des obtacles : elles quittèrent leur ouvrage et se retirèrent sans s'être aperçues de mon entrée dans leur demeure. L'insuccès de mes tentatives me causa un chagrin accablant et indéfinissable.

« A dater de ce moment jusqu'à la réunion de mon esprit avec mon corps, quelques heures après que l'on m'eût déclaré mort, ma mémoire n'a rien retenu ; et depuis cet affranchissement de mon esprit, qui dura si peu, jamais je n'ai pu échapper même pour un instant, à l'esclavage grossier de la matière. Ce qu'il y a d'extraordinaire en tout cela, je l'attribue à quelque effet inexpliqué de la maladie sur un tempérament et des organes impressionnables au plus haut degré ».

J. F.

Comment je suis devenu spirite !

(*Suite*).

« J'inclinai la tête et je me rendis aux sages conseils de cet homme qui avait la grandeur d'âme de pardonner à ceux qui le frappaient dans son affection la plus chère. Nous prîmes congé l'un de l'autre.

« Six jours après, le noble vieillard expia dans les flammes le crime de ne m'avoir pas dénoncé au saint tribunal. Je dus à la protection de l'archevêque de Séville, de ne pas subir le même sort.

« Une résolution désespérée s'empara de moi ; ne pouvant combattre les monstres en face, je résolus de les frapper dans l'ombre, Je me fis moine et familier du tribunal de sang,

« Je feignis un zèle ardent pour combattre ce qu'on nommait, dans ce temps, l'hérésie, afin de gagner la confiance des inquisiteurs, et arriver, par là, à faciliter plus sûrement mes projets de vengeance. Aucune souffrance physique ne saurait être comparée aux tortures qu'endure un cœur dont il faut comprimer les battements, afin de ne pas se hâter par une imprudence. Aucune langue ne saurait exprimer ce qu'il en coûte à porter un masque de glace, lorsqu'on sent couler dans ses veines un sang généreux. Arrêter à chaque instant les bondissements de son cœur ! Etouffer le cri de sa conscience révoltée de tant d'horreurs !

« Un jour, j'étais désigné pour assister ou, pour me servir de leurs termes, pour convertir une jeune femme qui, le lendemain, devait subir le dernier supplice. Je fus frappé de sa beauté jointe à sa grande jeunesse. J'essuyai une larme furtive. Je lui dis d'une voix profondément émue, d'avoir confiance en moi.

« La pauvre enfant s'exprima avec une grande difficulté, car ses lèvres étaient brûlées par le contact d'un crucifix rougi à blanc. Ce moyen était en usage pour perdre plus sûrement les victimes. Voici comment on procédait : On leur demandait si elles professaient la religion catholique ; sur leur réponse affirmative, on leur présentait un crucifix à baiser en signe de réconciliation avec Dieu, et lorsque le métal ardent effleurait leurs bouches, elles se rejetaient en arrière en laissant échapper des cris de douleur. Aussitôt, le président se levait et demandait aux juges la peine de mort, pour crime d'hérésie, car, disait-il, les accusés ont détourné la tête de l'image de Dieu.

« J'interrogeai la malheureuse confiée à mes soins, et j'appris avec horreur que la pauvre enfant avait été attirée par le supérieur des Carmes dans son couvent ou, pendant deux mois son corps servit à assouvir les passions brutales des moines, ivres de débauches et qui, pour couronner ce lâche attentat, voulurent exterminer ce témoin de leur crime...

« La langue humaine est trop pauvre pour flétrir les horreurs de cette malheureuse époque ! Je résolus, à tout prix, de sauver la pauvre victime. Je quittai la prison en disant aux geôliers que je reviendrais dans la nuit.

« Je parcourus la ville pour tâcher de me procurer des habits de matelot qui m'étaient nécessaires pour le projet que je voulais

exécuter. En passant sur le port, j'entendis, sur un navire, des chants français. Ma joie fut immense en entendant la langue de mon pays. Je me rendis à bord et me fis connaître comme compatriote. Le capitaine, homme au cœur libéral et énergique, me reçut affectueusement. J'appris qu'il faisait voile la même nuit pour la France.

« Voyant que le ciel favorisait mes projets, je les communiquai au capitaine, qui m'approuva et me délivra les objets nécessaires à l'exécution de mon plan. En route, je me procurai, chez un chimiste, un narcotique puissant pour endormir les gardiens de la prison où je rentrai à la tombée de la nuit. Dans ce moment, une humble pensée de vengeance domina un instant mon esprit, c'était de faire appeler pour motifs urgents les inquisiteurs, de les endormir, puis de mettre le feu à la prison, et de les laisser mourir dans cette immense fournaise. Mais les paroles du martyr me revinrent à la mémoire « : *Le progrès de l'intelligence qui s'élargit et s'avance sous le souffle de Dieu, broyera un jour cette force diabolique sous sa marche triomphale* », et je voulus laisser à Dieu seul le soin de la vengeance...

« Je mélangeai le narcotique dans du vin que je fis prendre adroitement aux gardiens. Peu de temps après, ils s'endormirent d'un profond sommeil. Aussitôt, je me débarrassai de mon vêtement de moine, j'endossai les habits de matelot, puis je pris la prisonnière au bras et tous deux nous sortîmes de cet horrible lieu, *libres,* de là d'où l'on ne sortait que pour aller à la mort. Une heure après, le navire qui nous emportait quittait ces rivages maudits et je dis adieu à cette terre frappée de la malédiction divine, et où, pendant des siècles, le souffle brûlant de l'intolérance dessécha dans le cœur de ce malheureux peuple toute idée de progrès moral, le progrès, qui est le souffle de Dieu. Quelques jours plus tard, nous arrivâmes à Marseille, où je retrouvai mes frères pleurant nos bons parents. Je fis donner les soins les plus efficaces à la pauvre enfant que j'avais eu le bonheur de sauver d'une mort certaine... La guérison fut lente et pénible, car le corps était horriblement mutilé. Ce ne fut qu'après trois mois qu'elle entra en convalescence. Maria Cosso, c'était le nom de ma protégée, était, comme je l'ai dit, d'une grande beauté. Le sentiment que je lui avais inspiré était plus tendre que celui de l'amitié ; mais la pauvre fille comprit qu'entre

nous était un abîme, car entre elle et moi se dressaient les horribles scènes du couvent.

« Pendant longtemps, elle refoula ce sentiment au plus profond de son cœur ; elle croyait pouvoir le vaincre, mais, de même que la goutte d'eau fait déborder le vase, de même son cœur se brisa sous l'étreinte d'un amour fatal. Elle prit le voile parmi les sœurs de la charité, voulant consacrer le peu de jours qui lui restaient pour accomplir sa destinée, à soulager l'humanité souffrante. Huit mois après, elle brisa ses chaînes terrestres, ne regrettant pas cette vie qui ne lui avait donné pour partage que souffrances et déceptions. Dieu en avait fait une martyre pour en faire un ange.

« J'assistai à son enterrement. Dans ce moment solennel, je vis que je m'étais trompé sur l'état de mon propre cœur, car ce que je pris pour une affection amicale était un amour vrai. Cette mort me causa une impression violente ; je sentis que les ressorts de ma vie étaient brisés. L'énergie qui m'avait soutenue dans ces luttes incessantes m'abandonna. La lassitude, cet avant-coureur du dégoût de la vie, me prit. Je rassemblai la fortune que mes parents m'avaient laissée en héritage et me mis à voyager. Mais déjà mes jours étaient comptés ; j'arrivai à Reims le 14 février 1652 ; le 25 du même mois, une fièvre ardente me prit ; deux jours après, le terme de mon existence était venu. Le 27, à 8 heures du soir, je rompis les liens de mon enveloppe matérielle pour aller rendre compte au Créateur de ma vie qui venait de finir » (1)

Un autre Esprit se manifeste et dit : Demandez Maria Cosso.

L'Esprit de Maria Cosso répond à notre évocation :

« Pitié, ô hommes, pour ces pauvres jeunes filles que vous allez arracher à leur existence de travail pour en faire les instruments de vos plaisirs, et que vous rejetez impitoyablement sur le pavé de vos

(1) Les épisodes romanesques de ce récit et le ton un peu emphatique du narrateur peuvent légitimer une certaine défiance sur la réalité des épisodes qui y sont relatés. Mais le fait vraiment spirite est que cette narration a été obtenue par un médium illettré, parlant à peine le français et ignorant très-probablement les hauts faits de l'inquisition. Le style de cette dictée est supérieur à ce que le médium eût pu produire et prouve avec évidence l'intervention d'une intelligence étrangère.

NOTE DE LA RÉDACTION.

villes, abreuvées de mépris, de honte, après avoir brisé leur pauvre cœur.

« Elles se sont laissé séduire par la perspective d'une existence meilleure que vous faisiez luire à leurs yeux. Vous leur faites entrevoir un avenir parsemé de fleurs, en leur cachant avec soin l'abîme qui les attend au bout de ce chemin fleuri : l'abandon et la misère.

« Plaignez-les et tendez-leur une main protectrice pour les tirer de la fange du vice dans laquelle elles tuent leur corps et perdent leur âme. Dites-leur, à ces pauvres égarées, que, repentantes, comme la Madeleine, Dieu pardonne les entraînements du cœur.

« Je vous raconterai ma vie.

(A suivre)

Général FIX.

Correspondance

Cher Monsieur et frère en croyance,

En lisant la revue de Mars, je regrette plus vivement encore de n'avoir pu assister à la cérémonie qui clôture la vie terrestre de votre vénéré père et je vous serais obligé de bien vouloir faire paraître ces quelques lignes, hommage rendu à la mémoire de l'honnête homme, de l'excellent spirite que fut Alexandre Delanne.

Votre père acceptait les douloureuses épreuves, les irrémédiables séparations, les souffrances multiples de l'existence avec une vaillance admirable et une foi grandissante.

Il nous visitait quelquefois et sa bonne poignée de main, son inébranlable confiance aux amis de l'au-delà nous réconfortaient ; il connaissait tous les faits saillants se rapportant au spiritisme, il poussait, entraînait au combat et nous ne manquions pas, lors de ses trop courts séjours à Lille, de nous réunir, pour pénétrer dans le grand inconnu et interroger les désincarnés.

Son exemple d'abnégation à une œuvre qui ne peut apporter aucun dédommagement matériel puisse-t-il être suivi !

Puissent vos frères en croyance atténuer l'isolement où vous laisse le départ de cet admirable père et vous aider à continuer la

lutte contre les détracteurs de cette grande lumière qu'est le spiritisme.

Phare éclatant, qui éclaire les écueils de la vie et nous montre le port. Vous en êtes un des vigilants gardiens et tous les vôtres, père, mère et frère vous aideront de l'au-delà à accomplir votre grande tâche.

Exilés sur ce globe de lutte et de misère, nous devons y remplir un rôle que trop d'humains et même de spirites méconnaissent.

Nos rangs se dissocient facilement, nos efforts ont peu de cohésion, nous oublions parfois le but réel du spiritisme qui est la morale d'où découlent les progrès de l'humanité.

Aidons-nous, aimons-nous et au nom de ce bon spirite, Alexandre Delanne, serrons nos rangs et portons fièrement la bannière du spiritisme qui est celle de la solidarité et de l'universelle fraternité.

24 Mars 1901. PAUL GRENDEL.

Nécrologie

MORT DE BOUVÉRY

Le mercredi, 13 mars courant, nous avons accompagné au cimetière du Père Lachaise, les restes mortels de *Jean Bouvéry*, décédé à l'âge de 54 ans, à la Maison de santé Dubois.

Je n'ai connu la triste nouvelle que quelques heures avant la cérémonie funèbre, et je le regrette vivement, car il ne m'a pas été possible d'en informer ses nombreux amis.

J'espérais pourtant que la plupart d'entre eux en avaient été avisés. Mais cela n'avait pu se faire : aucune liste d'adresses n'ayant été trouvée par les organisateurs.

Aucun des nôtres ne se trouvait donc avec moi au départ du cortège, si ce n'est Madame Valentine Martin qui portait au défunt une affectueuse estime.

Plus tard, au cimetière, est venu se joindre à nous un vieux militant, qui depuis longtemps connaissait et appréciait Bouvéry. C'est M. B.' Martin, le directeur du *Moniteur spirite et magnétique*, qui, souffrant et peu valide, est néanmoins venu, accompagné de Madame Martin, sa femme.

N'était-ce pas vraiment une triste ironie de voir un tel apôtre de la cause spirite pour laquelle il a sacrifié ses intérêts et sa santé, s'en aller de ce monde sans l'entourage de ses frères en doctrine !

Déjà, pendant le Congrès spiritualiste, à la création duquel il a largement participé, une douloureuse maladie l'avait empêché d'assister à nos réunions.

Selon sa volonté, formellement exprimée, son corps a été incinéré.

Et ses cendres ont été déposées dans le caveau d'un de ses bons amis, M. Lanthelme, qui par cet acte a donné au défunt une véritable preuve d'estime et d'affection qui lui a valu les félicitations des assistants.

Avant l'exécution de cette dernière opération — et au four crématoire — j'avais prononcé les paroles suivantes :

. . . .

« Malgré la fermeté de nos convictions et notre foi inébranlable en la survie, nous sommes encore trop imbus de matière pour qu'au moment de la mort, la tristesse ne nous envahisse pas ! Il s'agit en réalité, à part la séparation, d'une phase importante de la vie de l'esprit qui passe d'un monde à un autre.

En ce qui concerne notre ami Bouvéry, qui vient de disparaître, je suis personnellement convaincu que sa vie nouvelle spirituelle sera une large compensation de sa vie terrestre, laquelle n'a été qu'une suite non interrompue de tribulations. Il est juste d'ajouter que cette vie a été remplie du plus grand dévouement pour sa famille, pour ses amis et pour la cause spirite qu'il a soutenue de toutes ses forces, au-delà même de ses forces.

La nomenclature serait longue de ses luttes et de ses travaux que ni les déceptions, ni les critiques, ni les contradictions n'ont jamais arrêtés dans sa marche en avant.

Sa perte sera sensible à tous ceux qui ont approché ce grand cœur, à tous ceux qui l'ont connu comme apôtre impartial de la doctrine spirite.

A nos regrets, à ceux de sa sœur éplorée, Madame Dessort, se joindront, j'en suis sûr, les regrets de ses amis ici présents.

On peut dire qu'il y a sr la terre un honnête homme de moins.

Mon cher Bouvéry, entendez la voix d'un sincère ami qui vous

prie de lui conserver dans l'au-delà les bons sentiments que vous aviez pour lui ici-bas.

A. AUZANNEAU.

(Mars 1901).

*
* *

Nous avons appris avec regret le départ d'un excellent spirite, M. Charles Fritz, directeur du Journal : *La Vie d'Outre-Tombe*, décédé à Charleroi, Belgique, le 6 mars dernier. Notre frère a été emporté par une congestion pulmonaire. C'est encore un vaillant qui quitte nos rangs pour rentrer dans l'espace. Le vide se fait au commencement de ce siècle parmi les travailleurs de la première heure, espérons que de nouvelles recrues viendront remplacer ceux qui disparaissent et qui avaient tenu d'une main si ferme le drapeau de nos idées. L'enterrement a été purement civil, mais des prières spirites ont été lues à la levée du corps par M. Paul Pouillard et un discours a été prononcé par M. Edmond Michel qui a fait ressortir l'infatigable dévouement de Charles Fritz, qui depuis 1865 était devenu le champion de la nouvelle philosophie en Belgique. Nous envoyons à sa chère compagne, ainsi qu'à toute sa famille, l'expression de notre respectueuse sympathie et nous souhaitons qu'ils trouvent dans des communications avec le cher disparu, l'adoucissement au chagrin que cause toujours le départ d'un bon époux et d'un tendre père.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Malgré un temps épouvantable, cette année encore, une foule nombreuse était réunie le 31 mars autour du dolmen d'Allan Kardec pour apporter au grand initiateur de la Doctrine Spirite l'hommage du souvenir. Il est touchant de constater avec quelle fidélité les spirites parisiens n'hésitent pas à commémorer sa mémoire par cette réunion dans laquelle des discours rappellent aux nouvelles générations l'œuvre formidable dont il a été le promoteur dans les pays de langue latine.

Le spiritisme Américain est beaucoup plus florissant qu'en Europe, c'est par millions qu'il faut compter ses adeptes dont l'organisation et la propagande laissent bien loin ce qui a lieu sur le continent du vieux monde. Mais le côté philosophique a été développé par Allan Kardec avec une incomparable maîtrise, et c'est à sa

logique puissante, à l'ensemble de ses travaux embrassant la vie entière de l'âme après la mort, que sont dus les progrès réalisés dans les pays de race latine. Les nations positives sont plus touchées par les faits matériels, tandis que les races sentimentales ont besoin d'une conception générale qui leur explique l'Univers. C'est pourquoi Allan Kardec compte parmi nous de si nombreux adeptes.

Des discours ont été prononcés par MM. G. Delanne, au nom de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* dont il est un des vice-présidents, général Fix, Auzéau, Guérin, Beaudelot, Laurent de Faget et Boyer. On a lu également une charmante poésie de Mme Rosin Dufaure, que son état de santé retenait chez elle.

Le soir, un banquet a eu lieu au Palais-Royal, chez Tavernier, dans lequel 160 personnes ont fraternisé et applaudi les allocutions de M. le Dr Moutin, président de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* et de M. le général Fix. Un concert a terminé cette charmante soirée, qui laisse dans tous les cœurs un souvenir de bonne et cordiale sympathie. Le même jour, les Spirites Lyonnais écoutaient une conférence de notre ami Jules Gaillard, ils se réunissaient aussi le soir dans des agapes fraternelles.

Ouvrages Nouveaux

La Folie

Par TH. DAREL FÉLIX ALCAN, éditeur.

La folie a toujours été considérée comme une des plus terribles maladies qui peuvent s'abattre sur l'espèce humaine. Les théories matérialiste, s'en sont souvent servi comme d'une preuve certaine que l'âme n'est qu'une fonction de l'organisme, puisque les troubles, les désordres du cerveau amènent la perturbation des facultés intellectuelles et l'anéantissement progressif et parfois total de l'intelligence. Mais ici, comme partout, cette école confond deux choses distinctes, l'esprit et le mécanisme cérébral chargé de l'extérioriser. Une comparaison employée très souvent fait bien comprendre cette dualité. Un musicien du plus grand génie ne peut exécuter une mélodie sur un piano que si celui-ci est en bon état, si toutes les cordes sont entières et bien accordées. Qu'une ou plusieurs viennent à se relâcher et l'harmonie sera troublée par des notes fausses ; si elles se brisent, on ne pourra plus jouer de l'instrument. Ce n'est pas le musicien qui est malade, c'est l'instrument qui est devenu impropre à aire son service.

Il n'en serait pas tout à fait ainsi, toute proportion gardée, suivant l'auteur du livre que nous citons. M. le Dr Gyel expose la manière de voir spéciale à l'écrivain dans la substantielle préface qu'il a écrite en tête de cet ouvrage.

« L'être humain, dit il, est constitué par un groupement fort complexe de monades très inégalement évoluées, depuis la monade directrice jusqu'aux monadcs constitutives des cellules matérielles du corps. Un pareil groupement est forcément d'un équilibre délicat ; et la folie, c'est-à-dire l'annihilation de la monade centrale, est le produit d'une rupture d'équilibre entre l'âme et les éléments mentaux ; entre les éléments mentaux et le principe astral et matériel »,

Il y aurait donc dans l'être humain non seulement la volonté qui appartient à l'âme, mais des principes secondaires, des entités qui seraient constitués par les formes diverses de la mentalité. L'esprit ne serait pas un tout indivisible, mais une agrégation, qui peut varier suivant la prédominance de certains éléments ou l'affaiblissement de certains autres. La santé morale résulterait de l'équilibre entre toutes ces parties et la maladie, de la perturbation, ou de la rupture d'équilibre de ces constituants.

Nous pensons qu'il en est bien ainsi, mais que l'âme contient cependant toutes les formes de l'intellect. Le défaut d'équilibre nous paraît tenir à ce que les mouvements dynamiques du périsprit cérébral ne s'exercent plus dans la folie comme à l'état normal. Les causes psychiques morbides peuvent déterminer dans l'organisme matériel des troubles persistants qui aboutissent à des lésions matérielles, de même que des altérations matérielles de la substance nerveuse centrale ont pour contre-coup des affections mentales en paralysant le jeu normal du périsprit.

L'âme et le mental ne sont pas, croyons-nous, des entités distinctes, car nous voyons dans l'âme l'ensemble, la résultante du jeu de toutes les facultés. La volonté prise à part n'a pas de réalité, non plus que la sensibilité ou l'intelligence, qui ne sauraient être séparées du moi, de la conscience. Cette réserve faite, tout ce que l'auteur dit des désordres mentaux nous paraît généralement exact. Nous ne pouvons mieux faire que de terminer cette brève notice en reproduisant les quelques lignes suivantes du Dr Gyel :

« Comment apprécier ces théories au point de vue rigoureusement scientifique ? Evidemment il n'est pas permis d'y voir actuellement autre chose que des hypothèses très ingénieuses ; mais on ne saurait nier qu'elles nous offrent, au moins provisoirement, l'explication claire et rationnelle qui nous manquait. Du reste, Th. Darel n'a pas la prétention, est-il besoin de le dire, d'avoir résolu entièrement la question et d'avoir évité toute erreur ; il n'a voulu que jalonner la route de la vérité et préparer les recherches ultérieures C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre ce livre précurseur et méditer les vues ingénieuses et profondes qu'il nous présente.

« S'il risque d'être méconnu de la plupart des savants et des penseurs de notre époque, mal préparés à la philosophie nouvelle, il sera peut-être un sujet de surprise pour les penseurs de l'avenir ».

Les coulisses de l'au-delà

Par

GEORGES VITOUX — CHAMUEL ÉDITEUR

Une des particularités vraiment remarquables du temps où nous vivons, c'est le succès remporté dans le monde par tout ce qui a trait au surnaturel.

Pour cette raison. *Les Coulisses de l'Au-delà*, (un volume in-18, 3f 50, chez Chamuel et Cie, 5 rue de Savoie) le nouveau livre que vient de publier notre confrère M. Georges Vitoux, mérite tout particulièrement de fixer l'examen.

Précédé d'une suggestive préface de M. Emile Gautier, ce volume ne saurait manquer d'intéresser vivement tous ceux qui ont accordé quelque attention au mouvement occultique accompli en ces douze dernièree années.

Nul, en effet, mieux que notre confrère, qui a pu suivre de fort prè cette curieuse évolution de certains esprits, n'était préparé à en noter — ce que l'on trouvera justement dans *Les Coulisses de l'Au-Delà* — les dessous infiniment précieux pour quiconque désire se faire une idée complète et fidèle de la mentalité de notre actuelle société.

Nous regrettons seulement que l'auteur ait cru devoir consacrer presque exclusivement son livre à l'occultisme et qu'il n'ait pas fait la part plus grande au spiritisme, dont l'influence dans le monde est incomparablement plus puissant, puisqu'il compte des adeptes par million dans toutes les parties du monde. Notre confrère s'est privé, par cette omission, d'une clientèle considérable et son livre attrayant déjà aurait été alors dans toutes les mains.

Revue de la presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light

sous le titre : Dr R. Wallace et la Conscience Subliminale, reproduit une lettre de l'illustre savant, dont voici la traduction : « Je n'éprouve nullement le besoin de réfuter l'article ingénieux, mais ne traitant qu'un côté de la question, de T. J. Hudson. Si les faits qu'il rapporte étaient les seuls qui existassent, sa théorie, quoique fort improbable, pourrait encore se soutenir. Mais il y a une multitude d'autres faits dont elle est incapable de rendre compte. Tels sont les révélations de faits qui ne sont connus d'aucune personne vivante ; ceux qui sont fournis dans un sens

et par des moyens contraires à l'attente de toutes les personnes présentes ; ceux que tous les assistants considèrent comme erronés. Ce dernier cas se présente très souvent, lorsque dans des communications par coups frappés, des lettres et même des mots sont donnés, qui semblent à tous les assistants constituer un non-sens ou une erreur. L'intelligence qui se communique insiste alors et, en ajoutant un ou deux mots, parfois même une ou deux lettres, rend le tout parfaitement clair. J'ai pu le constater bien souvent et il me semble que cela prouve aussi évidemment que possible l'intervention d'un esprit indépendant, qui adopte cette façon de procéder, afin de prouver son indépendance ».

« Cette théorie n'explique pas davantage tous les faits d'écriture ou de dessin directs, les photographies spirites, la lévitation et les matérialisations de formes reconnues. »

« Pour ma part, je déclare que je rejette absolument la théorie de l'être subliminal, second ou inconscient, que je considère comme n'étant nullement prouvée. »

Un correspondant de ce journal signale la production, dans d'excellentes conditions de contrôle, de photographies transcendantales en présence de M. Boursnell comme médium.

Sous le titre, *Réincarnation*, nous lisons avec plaisir dans ce journal Anglais un article dans lequel Katharine Bates dit que l'on trouve tout naturel qu'un enfant retourne chaque année dans la même école, jusqu'à ce qu'il en ait parcouru toutes les classes, avant de passer dans une école supérieure. Il est tout aussi rationnel que notre esprit parcoure sur cette terre toutes les phases de son évolution compatibles avec le milieu qu'elle peut constituer et qu'il passe ensuite dans un monde supérieur.

Le N° du 2 février relate, d'après la Sentinelle des Alpes, un cas intéressant de télépathie :

Dans la soirée du 31 août 1900, un jeune homme, nommé Vesco Stefano, désespéré par une cruelle maladie, se leva de son lit et alla se jeter dans un torrent, d'où on retira son cadavre peu de temps après et nous tenons de bonne source l'étrange coïncidence suivante : Le même soir, un cousin de Vesco, habitant San Remo, était à la pêche, lorsqu'il entendit tout à coup le bruit d'un corps tombant dans l'eau, en même temps que sa pensée se portait vers le jeune Stefano et qu'il était envahi par un pressentiment si violent, qu'il abandonna la pêche, retourna chez lui et fit part à sa famille de ses craintes au sujet de son cousin.

Naturellement, personne ne prit ses remarques au sérieux. Aussi quelle fut la surprise générale, lorsque le lendemain matin une dépêche annonça que le pauvre Stefano s'était suicidé la veille au soir ! La dépêche ne précisait pas l'heure, mais le cousin ayant donné l'heure exacte à laquelle il avait entendu le bruit de la chute dans l'eau, il fut facile de constater par la suite que c'était précisément celle à laquelle le suicide avait eu lieu.

Un peu plus tard, je reçus du professeur Giacinto Vespasiano, de San Remo, la lettre suivante en réponse à la demande de renseignements que je lui avais adressée sur ce fait :

« J'ai fait des recherches au sujet du cas de télépathie signalé par le cousin de Vesco. Ce cousin est un certain Santo Giuseppe, tailleur à San Remo. Il affirme que le récit est exact de tous points. Il était occupé à pêcher lorsque, par trois fois, il sentit passer quelque chose près de lui et entendit la chute d'un corps dans l'eau. C'était à l'heure exacte du suicide de Vesco. Pris de peur, il se rapprocha d'autres pêcheurs qui étaient non loin de là ; puis retourna chez lui, où il raconta ce qui venait de lui arriver.

Telle est la stricte vérité, attestée par le Préfet, par Santo Giuseppe, par le soussigné et son ami Antonio Scarella, qui tous deux prirent part à l'enquête. »

G. Vespasiano.

Le N° du 16 février contient le récit d'un fait très intéressant de vision dans le crystal et de clairvoyance. Un M. Foxwell ayant disparu le 20 décembre dernier, sa femme consulta divers médiums, d'abord sans succès, jusqu'à ce qu'elle se fût adressée à M. Von Bourg. Celui-ci vit et lui fit voir, quoiqu'elle ne fût nullement médium, le corps de son mari plongé dans l'eau et retenu par des herbes. Plus tard, cette dame réunit chez Von Bourg plusieurs médiums. L'un d'eux décrivit l'apparition de son mari, montrant avec persistance une montre qui portait son nom gravé. Puis cet esprit et le guide d'un médium, conduisirent tous les assistants à travers chemins et champs jusqu'au point où le corps avait été précipité dans l'eau. C'était un petit affluent de la Tamise. On fit faire des recherches en cet endroit, sans succès d'abord ; mais le lendemain, le corps ayant été dégagé des herbes, des bateliers le trouvèrent flottant dans la Tamise en face de l'embouchure de la petite rivière. Ils le reconnurent aussitôt au nom inscrit sur la montre. Tous les médiums se plaignaient, pendant les recherches, d'une vive douleur au côté gauche de la tête. Le cadavre était en pleine décomposition, après six semaines de séjour dans l'eau Cependant, à première inspection, on put constater une dépression au côté gauche de la tête. On ne donne pas de détails sur l'autopsie, ni sur des révélations faites par les médiums et ayant trait, sans doute, à l'auteur du crime par un sentiment de prudence bien compréhensible, une enquête étant ouverte sur le fait.

The Harbinger of Light

de Melbourne cite les extraits d'une lettre qu'un habitant de cette ville a reçue de son frère habitant Londres, province d'Ontario, au Canada.

L'auteur, qui était d'abord un violent adversaire du spiritisme, a été converti par les faits suivants. Il se rendit au *Camp Meeting* de Lily Dale et là il obtint en dix minutes un paysage peint sur porcelaine, entre deux ardoises. Un message écrit à la face interne de l'une des deux ardoises,

était signé du Dr Lancaster. Il posa sa montre en or au-dessus de deux ardoises et quand il sépara celles-ci, il trouva à la face interne de l'une d'elles un message écrit en caractères d'or. Il obtint encore de longs messages entre ardoises, avec signatures contrôlées, ainsi que des portraits.

Un esprit, nommé Maggie Binder s'étant matérialisé, il lui demanda de passer avec lui et trois autres personnes de la réunion, dans un salon voisin : ce qui fut fait. Après quelques minutes de conversation, Maggie annonça qu'un autre esprit allait se matérialiser et il vint en effet, un esprit revêtu d'une robe parsemée de points brillants. Les deux fantômes et les assistants revinrent vers la réunion et là les deux esprits s'évanouirent devant tout le monde.

On trouve dans ce même numéro de Janvier le récit d'un M. Waverer, auquel un parent avait promis de se manifester après sa mort. La promesse fut largement tenue

On peut lire également un long récit de séances fort intéressantes données en cette ville par Mme Ada Foye.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Uebersinnliche Welt

de Février consacre un article nécrologique à Frédéric Myers mort dans les derniers jours de sa jeunesse. Le président de la « Society for psychical Research » était universellement connu pour ses travaux dans le domaine du psychisme ». Il se consacra avec un grand zèle et une persévérance inlassable à l'étude des phénomènes psychiques, dit le *Times* ; — et la place que son nom prendra dans l'*histoire* dépendra de l'importance qu'auront dans celles-ci ces recherches spéciales... Il a travaillé avec une constance admirable à déterminer les conditions expérimentales propres aux forces occultes... »

Au cours d'une séance de l'Alliance spiritualiste de Londres, en 1897, le professeur Olivier Lodge rendait hommage au physicien si connu, dans les termes suivants :

Je pense que le travail de minutieuse critique entrepris par la Société des recherches psychiques ne sera pas fait en vain ; et je crois que l'œuvre importante élaborée par M. Myers, s'il vit assez pour la terminer, n'ira pas rejoindre dans les bibliothèques les hérésies condamnables ; non plus, qu'elle ne sera conservée dans les musées des spéculations surannées. Je crois qu'un temps viendra où elle sera au contraire considérée comme l'un des travaux les plus précieux, les plus lumineux du siècle ; je ne vois dans la science orthodoxe aucun monument futur qui puisse lui être supérieur. »

Dans la dernière année de sa vie, Myers travaillait entièrement à une étude importante « La force humaine » qu'il voulait achever avant de mourir ; — il ne put cependant la terminer : la mort qu'il pressentait vint plus vite encore qu'il ne l'avait pensé, — L'idée de la survie l'attirait toujours davantage ; toujours il se sentait plus enclin à admettre la possibilité de la persistance de la vie spirituelle.

On sait qu'il fit, dans cette voie, des recherches nombreuses, et que ce fut Mrs Thompson un médium très puissant, qui le convainquit tout à fait. A la suite de séances nombreuses il n'hésita plus à se déclarer convaincu de la communication avec les désincarnés ; et il entra en relation par l'intermédiaire de Mrs Thompson avec un de ses amis décédé duquel il obtint des preuves d'identité si parfaites qu'elles entraînèrent en lui la certitude.

Le 5 décembre dernier, comme A Myers, dans son jardin de Cambridge, s'entretenait avec Mrs Tompson, il demanda à ce médium si, lorsqu'il serait mort, il lui serait donné de se manifester par elle ; Mrs Thompson répondit, paraît-il, affirmativement, ajoutant : « Mais, dites moi vraiment, croyez-vous à l'existence d'intelligences supérieures ? » à quoi le savant dit : « Oui, je crois aux esprits, et, bien plus, je crois à leur identité et je ne crains pas de faire connaître ma conviction à tous ».

Il disait encore : « Pour moi la mort ne signifie pas autre chose que le passage dans une sphère différente. »

Le résultat des expériences de M. Myers avec son médium n'a pas encore été publié.

Le savant psychologue anglais qui avait épousé la belle-sœurde Stanley laisse un fils et deux filles. Son corps, après l'embaumeent, a été transporté en Angleterre — Myers est mort à Rome.

Le même numéro de la revue contient un cas de télépathie intéressant. Voici en quelques mots le récit du narrateur :

Mon père, dit-il, était accoutumé de venir tous les samedis passer auprès de nous quelques heures dans la station balnéaire où nous nous trouvions ; nous allions l'attendre à l'arrivée du bateau.

Ce samedi-là, notre attente fut déçue et nous rentrâmes tristes. Lorsque nous arrivâmes, ma mère et ma tante se tenaient à la fenêtre, quand tout à coup on entendit un coup formidable, comme si un poing invisible s'était abattu sur la table dont nous étions assez éloignés ; le coup fut si rude que les assiettes se choquèrent et que la servante accourut croyant à un bris de vaisselle.

Il était exactement midi. A la même heure, mon père mourait subitement, frappé d'une attaque d'apoplexie. Nous le trouvâmes inanimé. Sur le bureau une dépêche inachevée nous appelait auprès de lui ; elle ne fut pas expédiée parceque mon père était seul dans cet instant : il succomba au moment où nous perçumes ce bruit étrange...

Le numéro de mars donne un tres curieux article consacré aux trucs nombreux et variés employés par les pseudo-médiums et les charlatans professionnels — On y voit tout l'arsenal des crochets avec ou sans aimant ; des plaques gommées qui font le vide quand on les place d'une certaine manière — lequel vide permet aux meubles lourds de se soulever dans les espaces ; — on y trouve aussi l'explication des écritures mystérieuses entre deux ardoises, — résultat dans lequel il n'y a guère de mystérieux que l'habileté du prestidigitateur.

C'est à faire trembler !... ceux qui se proposent de vivre de leurs rentes en jouant « aux esprits ». Car ils sont à présent démasqués — ou sont au moins en grand danger de l'être. — Cette étude est intéressante ; mais je ne sais trop si les explications ne sont pas beaucoup plus ingénieuses que vraisemblables... On nous assure cependant que l'auteur annonce une séance publique où il imitera pour leur plus grande confusion — les trucs des imposteurs. — Ce sera la conférence contre les fraudeurs et ce sera très instructif ; car les médiums véritables, apprenant ainsi les secrets de leurs adversaires, n'en demeureront que plus calmes, plus assurés, dans l'exercice de leur précieuse faculté. Et c'est dans ce but que M. Miaite a entrepris l'étude de cette question.

La Revue scientifique de xénologie

Au cours d'un article bien documenté sur les empreintes digitales, le Dr E. Maack indique l'importance de cette étude à des points de vue divers. Parlant de la question de l'identité dans les manifestations spirites, il pense que l'on pourrait par ce moyen obtenir cette preuve tant cherchée. Quand, par exemple, il s'agit d'empreinte laissée par l'esprit dans la farine ou le noir de fumée, l'observation pourrait être excessivement intéressante.

On sait, en effet, que les empreintes laissées par l'extrémité des doigts diffèrent avec chaque personne, il serait donc aisé de savoir si les empreintes obtenues dans une *séance* sont les mêmes que celles qui pourraient être fournies par les doigts du médium lui-même.

Dans les cas où Zollner expérimentant avec Slade obtint à plusieurs reprises des empreintes de craie ou de noir de fumée, les mains et les pieds du médium étant tenus par l'expérimentateur, nous savons que ces empreintes, d'après les déclarations du savant, différaient comme forme et comme dimension de celles qu'aurait pu produire le médium. C'est ici que le Dr Maak trouve l'expérience insuffisante, et propose d'ajouter dorénavant aux autres moyens de contrôle l'observation de ces lignes onduleuses et peu visibles qui font au bout de chacun de nos doigts comme un petit jeu de vagues qui déferleraient vers les ongles.

C'est très amusant à voir ces petites vagues : — seulement on n'est pas toujours disposé à se tremper les doigts dans l'encre ; et c'est avec l'encre que l'expérience réussit le mieux ! Quand on a bien saucé son doigt dans l'encre on le pose délicatement sur une feuille de papier blanc

(il faut qu'il y ait une boule sous le papier autant que possible). Alors on aperçoit les petites vagues, — et on s'aperçoit aussi qu'elles ne sont pas du tout pareilles à celles du voisin. Ce petit jeu très instructif s'appelle la Digitomantie.

Si les médiums veulent encore se soumettre à cette exigence nouvelle, il se trouvera le lendemain un « anti-spirite professionnel » (comme disent les étrangers) qui aura trouvé le moyen de rendre ses petites vagues pareilles à bien d'autres petites vagues... Et M. Miaite devra augmenter d'un nouveau chapitre l'intéressante étude dont je parlais tout à l'heure.

THÉCLA.

Revue de la Presse

ITALIENNE

Il Vesillo Spiritista

sous le titre : « Explications électro-spirites de la Lévitation et de l'augmentation de poids des corps, » édite un article du prof. V. Tummolo, dans lequel nous retrouvons les théories plusieurs fois développées déjà, spécialement dans l'intéressant travail du Cl de Rochas sur la *Lévitation*, et que, pour notre part, nous trouvons très séduisantes. Personne aujourd'hui ne met en doute que l'esprit aidé de son périsprit et de celui du médium, détermine dans l'air le nombre de vibrations correspondant au *son* : bruit de coups frappés, bris de vaisselle, musique et chants ; etc... à la *lumière* ; impression des plaques photographiques ou de la rétine humaine (fantômes lumineux par eux-mêmes dans l'obscurité), etc... ; à la *chaleur* : incendies rapportés par Aksakof et autres. Il est donc parfaitement rationnel qu'il puisse également provoquer les vibrations correspondant à *l'électricité* et produire tous les effets que l'on attribue à cette dernière : transports à distance d'objets plus ou moins lourds, phénomènes de répulsion, (lévitation) ou d'attraction et d'aimantation (augmentation apparente du poids des corps).

A propos du second anniversaire de la mort de la comtesse Mainardi, Filippo Abignente reproduit une partie de la lettre dans laquelle cette spirite enthousiaste raconte les principaux incidents observés pendant les quatre séances qu'Eusapia consacra à un petit groupe intime, composé du comte et de la comtesse Mainardi, de Filippo Abignente et du Dr Visani Scozzi. Celui-ci, au bout de plus de six ans, vient enfin de faire paraître le récit détaillé de ces quatre remarquables séances, où se produisirent, d'abord en plein jour, des déplacements d'objets sans contact ; puis dans l'obscurité ; lévitation de table et du médium lui-même ; contacts multiples, caresses et baisers ; transport d'un anneau de la comtesse au comte ; enlèvement d'une broche de son écrin et fixation sur la cra-

vate d'Eusapia, etc... Ce résumé nous fait vivement désirer de connaître le récit détaillé du Dr Visani Scozzi, sceptique déterminé, qui était arrivé aux séances, le sarcasme à la bouche, et qui en est sorti spirite convaincu.

Revue de la presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Luz y Union

de Barcelone, dans son numéro du 15 février, reproduit sous le titre : Le Diable à Allones, une lettre du curé de cette localité, racontant qu'une veuve de ses paroissiennes, vivant avec sa petite-fille, était venue lui demander de dire une messe pour l'âme de son mari, afin de faire cesser toute une série de phénomènes dont la persistance prenait le caractère d'une persécution. Ne croyant pas à ces affirmations, il fait garder cette demeure nuit et jour et les surveillants confirment les dires de la veuve. Il se transporte alors dans le susdit domicile, y fait d'amples aspersions d'eau bénite avec accompagnement d'exorcismes. Rien ne se passe pendant toute la scène, mais au moment où il se dépouille de ses ornements sacerdotaux, il voit tomber successivement autour de lui une pierre, le poids d'une balance romaine, un manche de parapluie, sept pommes de terre qui viennent toutes se poser sur la même pierre. Il avoue que ces preuves de la réalité des phénomènes annoncés lui inspirèrent une crainte véritable.

Quelques jours plus tard, se rendant dans la même maison pour y lire le testament du défunt, il vit tomber dans une chambre parfaitement close toute une série de pommes de terre. Il fit, devant les autorités civiles et religieuses, une déposition confirmée par celles du juge de paix, du pharmacien et autres personnes recommandables, dont quelques-unes avaient été blessées par des chutes de pierres, de tisons enflammés, de morceaux de savon et autres objets. Quant à la vieille femme, on allait jusqu'à lui déchirer ou lui couvrir de crachats tous ses vêtements. Impossible de voir l'agent de toutes ces perturbations. On recueillit les pommes de terre et dès qu'elles étaient partagées en deux, elles disparaissaient. Les tisons enflammés s'enlevaient dans l'air en faisant des zig-zag et retombaient çà et là. Le couvercle du poële et les diverses pièces de la batterie de cuisine volaient en l'air et parfois retombaient sur les épaules de la veuve. Un jour un poëlon étant ainsi enlevé, la veuve dit à sa petite-fille de le renfermer dans le pétrin : ce qui fut fait. Mais à peine le pétrin était-il refermé, que l'on vit l'ustensile de cuisine voler en l'air de nouveau. La fillette fut un jour à demi étranglée par une corde enroulée autour de son cou et fut soumise à une foule de vexations.

La lettre était datée de juin 1900, et à cette époque les phénomènes con-

tinuaient à se produire avec des intermittences plus ou moins longues.

Lumen

de Tarrasa, le Dr Garcia Gonzalo publie sous le titre : Harmonie entre le Spiritualiste et le Matérialisme, un article qui peut se résumer dans une phrase : « Il n'y a qu'une substance universelle, qui produit toutes les manifestations depuis la plus matérielle jusqu'à la plus spiritualisée »..

El Espiritualista

de Valparaiso, termine l'étude intitulée Hypnotisme et spiritisme, dans laquelle l'auteur qui n'est autre que le professeur Lapponi, médecin du pape Léon XIII, proclame hautement la réalité des phénomènes spirites et ne fait nullement intervenir le Diable dans leur production.

La Fraternidad

de Buenos-Aires, s'occupe des altérations très remarquables de la pesanteur produites par Mack et observées par beaucoup de savants des deux mondes. Le sujet pèse 56 kilos. Placé dans le plateau d'une balance, il pèse à volonté 16 ou 363 kilos. Quatre hommes de force extraordinaire ne peuvent ni le lever, ni même soulever un enfant sur la tête duquel Mack a posé le bout du doigt ; etc.

Revue de la prsse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 23 mars dernier contient d'intéressants détails sur le sentiment de la propriété et la conscience du vol chez les animaux. Voici ce que rapporte M. Thauziès, de Périgueux, le colombophile bien connu :

Un gros pigeon mâle, en travail de nid, volait et revolait, très affairé, quêtant par les prés, cours et jardins du voisinage des fétus et des brindilles qu'il venait déposer dans le coin qu'il avait choisi. M. Thauziès ne se fût pas arrêté à ce spectacle, trop accoutumé, s'il n'eût par hasard remarqué qu'un second pigeon, aposté derrière un pilier, guettait les allées et venues de son congénère et, au fur et à mesure, dérobait clandestinement chaque brindille, pour la porter dans un autre coin où il construisait ainsi sans fatigue son propre nid. Le pigeon exploité donnait à chaque retour des signes de surprise, regardait autour de soi, cherchait en vain son bien disparu, puis, à court d'expédients, recommençait, comme Sisyphe. Après quelques instants de ce manège, il lui vint pourtant une idée : il déposa dans l'emplacement toujours vide la brindille qu'il tenait, puis, feignant de repartir, il fut se mettre en observation à quelques pas de là. Le voleur aussitôt d'accourir et de s'emparer du fétu, mais le légitime propriétaire fondit sur lui, et du bec et de l'aile lui administra une furieuse correction. L'autre ne se défendit que mollement et se

sauva tout penaud. Dès lors le vainqueur pût nidifier en paix. Peut-on méconnaître, en cet exemple, la manifestation chez le premier sujet d'un sentiment très net de la propriété et, chez le second, d'une conscience non moins nette de la violation de ce droit ?

La Revue du Monde Invisible

Dans son n° du 15 mars, Mgr Elie Méric continue la série de ses dénégations, toujours sans les appuyer de preuves, ce qui leur enlève toute valeur. Nous avons vu combien ses premières assertions sont contraires aux témoignages des hommes de science ; nous continuerons sans nous lasser à mettre sous les yeux du public les documents sur lesquels nous avons basé nos affirmations, et l'on pourra voir de quel côté on trouve une saine appréciation des phénomènes télépathiques et spirites. Mgr Méric se plaint de notre manque de courtoisie. Après avoir traité de sottise nos raisonnements, il trouve étrange qu'on lui démontre que c'est de son côté qu'elle se trouve ; c'est avoir mauvais caractère. Laissons de côté les personnalités et ne voyons que l'intérêt supérieur de la vérité, la discussion y gagnera en dignité. Dans le même numéro, notre adversaire insinue que nous *attribuons* à M. Camille Flammarion, une citation qu'il qualifie d'impertinente. Si cette épithète est juste, elle s'adresse directement à l'illustre astronome, comme il est facile de s'en convaincre en se reportant à la page 16 de son livre : L'*Inconnu et les problèmes psychiques*. Enfin nous ne croyons pas à l'existence des anges, c'est-à-dire d'êtres spirituels qui n'auraient jamais été incarnés, tandis que nous savons qu'il existe des esprits supérieurs qui sont arrivés par leurs propres efforts à un degré d'élévation morale et intellectuelle de beaucoup supérieur à celui des hommes les plus évolués d'ici-bas.

Le Mouvement Psychique

Organe de l'Institut des sciences Psychiques de Paris, montre, par la plume de M. Brieu, la très grande importance de la méthode dans l'étude des sciences. Se ralliant à l'opinion de Strada, qui voit dans le fait le critérium infaillible, l'auteur se propose de nous faire connaître prochainement les conditions nécessaires pour que le fait soit certain. Nous lirons son étude avec le plus grand intérêt. M. de Watteville publie le commencement d'une étude sur les fraudes en matière de psychisme. Nous ne saurions trop recommander cette lecture afin de mettre en garde les chercheurs contre les erreurs qu'ils peuvent commettre lorsqu'ils ne sont pas suffisamment familiarisés avec ces phénomènes, dans lesquels la simulation du médium est parfois inconsciente et parfois aussi déterminée par les suggestions hostiles des incrédules. M. le Dr Moutin continue son intéressant travail sur les procédés magnéto-hypnotiques. Quant aux réflexions faites sur la théorie de la réincarnation, elles nous paraissent d'une faiblesse étonnante, mais il nous faudrait trop d'espace pour exposer les objections nombreuses que suscite cette lecture.

La Vie d'Outre-Tombe

reproduit le discours de M. Edmond Michel, prononcé sur la tombe de M. Fritz, son directeur, dont nous avons annoncé la désincarnation. La cause spirite perd en lui un défenseur ardent et dévoué, mais n'oublions pas qu'il nous aidera encore à soutenir le bon combat, car c'est une des consolations de notre doctrine que de savoir que ceux qui nous quittent corporellement sont cependant toujours avec nous en esprit. La guerre aux magnétiseurs se poursuit en Belgique comme en France; espérons que dans ce pays comme dans le nôtre, le bon sens et la justice finiront par triompher de l'hostilité des médicastres et des défiances de la magistrature.

Le Messager

nous donne la suite de l'intéressant récit des expériences de M. Roland Shaw. Cette fois, nous voyons que son frère, matérialisé, avait désiré qu'il fît une visite à leur mère avant son retour en Angleterre. M. Shaw fut obligé de revenir en Europe sans avoir vu sa mère, et un médium lui annonça qu'elle était morte avant que la nouvelle officielle ne lui parvînt. Un médium voyant lui décrivit exactement un autre de ses frères mort et lui cita son nom. Nous lisons aussi l'excellente objection faite par M. Russel Wallace contre le soi-disant personnage inconscient qui serait en chacun de nous et auquel on devait attribuer la plupart des manifestations spirites. Une étude sur les perceptions que nous possédons sur la terre conduit l'auteur à supposer que celles des habitants de Mars peuvent différer des nôtres, ce qui rendrait toute communication avec eux, peu probable. Mais nous croyons que les êtres intelligents qui sont sur Mars doivent être sensibles à la lumière, puisque le soleil les éclaire comme nous ; ils pourraient donc prendre connaissance de signaux lumineux et puisqu'ils sont probablement plus évolués que sur la terre, ils comprendraient vite que nous désirons entrer en rapport avec eux.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Nous prevenons nos lecteurs que M. Delanne fera tous les mardis, à 8 h. 1|2, une conférence sur le spiritisme, au siège de la *Société française d'études des phénomènes psychiques*, 57, rue du Faubourg Saint-Martin.

Tous les spirites sont invités à y assister.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad. à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N°. 11 — ANNEE 6e Prix du Numéro : 1 franc MAI 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr

Etudes sur la médiumnité

(*Suite*)

Etat du sujet qui perçoit une suggestion mentale

Nous avons constaté dans les numéros précédents qu'il est indispensable, pour que la suggestion mentale puisse se produire expérimentalement, que l'opérateur concentre fortement sa pensée et qu'il existe entre lui et le sujet un rapport magnétique. Nous avons vu également que ce rapport peut être détruit par des influences extérieures ; il nous faut maintenant examiner l'état dans lequel doit se trouver le sujet pour qu'il puisse prendre connaissance de la pensée qui lui arrive de cette manière insolite.

On a pu très souvent constater que le même sujet n'est pas apte à percevoir toujours les suggestions qu'on lui fait.

Alors que le magnétiseur est dans les conditions voulues et que le rapport magnétique est bien établi, l'on est surpris de voir échouer des tentatives qui avaient bien réussi la veille et l'on a été longtemps sans comprendre la cause de ces échecs. On sait maintenant qu'elle réside dans l'état où se trouve le percipient au moment de l'expérience.

S'il est un fait aujourd'hui bien constaté, c'est qu'il n'y a pas de sommeil magnétique proprement dit, mais une série d'états somnambuliques qui se succèdent ou se remplacent et sont en connexion étroite avec les modifications physiologiques du sujet. Suivant l'intensité ou la durée de l'action magnétique, l'état psychique du sujet peut passer par tous les degrés, depuis l'*aïdeie profonde*, c'est-à-dire l'absence complète d'idées, le néant cérébral, jusqu'à un état d'excitation très grand que l'on nomme la *polyidéïe*. Quel est parmi tous ces états celui qui est le plus favorable à la transmission de la pensée ? Pour le savoir, il faut bien se rendre compte de ce qu'est la suggestion mentale. On peut considérer ce phénomène comme une sorte d'audition mentale ; si l'on admet cette comparaison, on va comprendre de suite dans quel cas elle peut le mieux se produire. On n'entend pas la parole ordinaire pour plusieurs raisons : 1° Lorsqu'on est sourd ; 2° quand il y a trop de bruit ; 3° quand

on est distrait. Appliquons ces observations au sommeil magnétique, elles vont nous renseigner.

On est sourd pour une transmission de pensée, lorsque l'on dort si bien que le cerveau ne fonctionne plus. Comment un sujet serait-il sensible à une action aussi délicate que celle de la pensée, lorsqu'il n'entend même pas la voix de son magnétiseur ? Il est sourd. Inutile de lui crier à l'oreille et à plus forte raison de lui chuchoter à distance. La suggestion sera donc presque impossible dans l'état d'*aïdéie paralytique profonde* et ceux qui s'imaginent qu'il suffit d'endormir profondément un sujet pour le rendre sensible à l'action mentale de l'agent, se trompent complètement.

En second lieu, en poursuivant notre comparaison, on n'entend pas une voix faible lorsqu'il y a trop de bruit dans l'appartement. Un sujet *hypnotisé* n'entendra pas une voix mentale, parce que n'étant pas isolé, il est à la merci de tous les bruits extérieurs, parce qu'il a trop de sensations fortes et différentes, parce que son attention n'est pas dirigée exclusivement sur l'opérateur, en un mot parce qu'il n'y a pas rapport magnétique.

Enfin on n'entend pas quand on est distrait, ou pour mieux dire quand on est occupé à autre chose, parce qu'une action exclut l'autre. Celui qui parle écoute mal. Les rêves du *somnambulisme actif* étant plus vifs qu'à l'état normal, étant presque toujours des rêves parlés, s'opposent plus à une perception faible, délicate, que l'état de veille lui-même, plus mobile et plus varié dans ses phénomènes. Par conséquent, inutile d'essayer la suggestion mentale directe sur un somnambule qui cause avec vivacité : il ne vous entendra pas. Son attention n'est pas nulle comme chez l'hypnotisé, mais ce qui est pire pour la transmission de pensée, elle est dirigée ailleurs. Donc, malgré les apparences favorables, (il peut vous entendre toujours, vous, son magnétiseur) l'état de *polyidéïe* fortement *active* ne convient pas plus aux expériences qu'une aidéïe paralytique.

Quand donc alors peut se produire la suggestion mentale ? C'est pendant les états intermédiaires.

Généralement, les sujets ne passent pas brusquement de l'absence de pensée à une idéation active ; ils s'arrêtent plus ou moins longtemps à une phase à laquelle on a donné le nom de *monoïdéisme*. Dans cet état, on n'est plus en face d'une paralysie complète du

cerveau : il commence à fonctionner et se concentre sur une seule idée, qui par ce fait devient très intense, et d'autant plus qu'elle est seule à occuper la conscience. Ce monoïdéisme peut être *actif* ou *passif*. Lorsqu'il est actif, il s'approche de la polyidéïe et n'est pas favorable à la transmission de la pensée, tandis que lorsqu'il est *passif*, les idées ne peuvent naître d'elles-mêmes, elles ont besoin d'être suggérées, et bien qu'elles soient très vives, elles sont acceptées avec une facilité extrême. Dans cette phase, la transmission de la pensée est toujours possible, mais elle peut être troublée par l'instabilité mentale du sujet. Il faut donc chercher encore plus bas pour atteindre la limite entre *l'état aïdéique et le monoïdéisme passif*.

Comment arriver à régler le sommeil somnambulique pour le fixer juste à ce degré ? Voici les conseils que donne M. Ochorowicz à ce sujet :

Comment régler un somnambule ? Ah ! voilà la grande question. Heureusement elle n'est pas beaucoup plus difficile en hypnologie qu'en téléphonie. Seulement, ici comme là, il faut que l'instrument soit réglable. Or il y a des sujets qui ne se laissent pas manier sous ce rapport. On n'aura qu'à les employer pour autre chose, ou bien se contenter d'une action furtive comme on l'a fait jusqu'à présent. Mais aussi il faut éviter les sujets par trop obéissants et déjà éduqués, les sujets à manivelle. En revanche, il faut apprendre à pratiquer le degré de sommeil voulu. Les premières séances doivent être destinées à une observation purement passive de ce qu'a produit votre action primitive, *pour bien se rendre compte de la nature du sujet*. Attendre même plusieurs heures s'il le faut pour que le sujet se réveille de lui-même, à moins qu'il ne demande à être réveillé plus tôt. Chez les sujets éminemment sensibles au sommeil (car il y en a avec lesquels vous pouvez faire toutes les expériences physiques, mais non pas psychiques), vous obtiendrez toujours deux phases principales : *Le sommeil profond*, qui se dissipe peu à peu, puis le *sommeil lucide* ou somnambulisme proprement dit. C'est un état intermédiaire qu'il vous faut. Ne pas laisser le sujet se réveiller de trop en regagnant son activité spontanée et ne pas le rendre par trop assoupi, car alors il ne vous entendra pas. Le meilleur moyen pour obtenir cette gradation, ce sont *les passes* dites magnétiques, longitudinales et transversales, car la profondeur du sommeil augmente généralement avec le nombre de celles-là (longitudinales) et diminuent avec le nombre de celles ci (transversales). En faisant donc deux, trois ou quatre passes devant le sujet (sans contact), vous obtenez un peu plus ou un peu moins de sommeil, et l'on arrive quelquefois jusqu'à pouvoir graduer à volonté les phases intermédiaires qui ont été énumérées plus haut. Si cette graduation n'est pas possible par des passes, il vous sera difficile de l'obtenir par un autre

moyen, quel qu'il soit. Et il faut éviter surtout d'employer une méthode différente pour les phases différentes, car alors, vous créez une association idéo-organique artificielle, une mauvaise habitude qui désorganise le sujet (1).

Les observations précédentes sont d'une très grande utilité pour ceux qui désirent expérimenter, car en se conformant à ces prescriptions, on est à peu près sûr, si l'on dispose d'un sujet prédisposé à ce genre de phénomène, de provoquer presque à volonté la suggestion mentale. Voici une observation qui montre encore un moyen, en utilisant la suggestion, de placer le sujet dans la condition la plus favorable à recevoir la pensée (2).

Du 7 janvier 1887, au 11 novembre, M... est endormie très souvent, afin d'être débarrassée, par suggestion, de maux de tête intolérables et d'une sensation de houle qui occupe tout l'œsophage. Elle est affligée de malaises hystériformes, véritable Protée, qu'il faut chasser sans cesse par des suggestions appropriées. A part cela, la santé générale est excellente, puisque depuis dix-sept ans que j'ai cette femme sous les yeux, elle n'a jamais abandonné ses occupations un seul jour pour cause de maladie.

Pendant les nombreuses séances de sommeil, j'ai essayé en vain la transmission mentale ; jusqu'au 11 novembre, je n'obtenais pas même trace d'exécution des ordres donnés. M... avait la pensée sans cesse en éveil, rêvait et n'obéissait qu'à des ordres verbaux.

Un soir, pendant que j'écrivais mes notes sur elle que j'avais laissée endormie derrière moi, elle eut une hallucination spontanée très pénible, et se mit à fondre en larmes : je la calmai avec peine et, afin de couper court à ces rêves, lui défendis de penser à quoi que ce fût, quand je la laissai dormir. Puis, réfléchissant que tous mes insuccès, à propos de la transmission mentale, pouvaient bien tenir à cet état polyideïque du cerveau, j'insiste dans ma suggestion et la formule ainsi :

— Quand vous dormez et que je ne vous parle pas, vous ne pensez absolument à rien : votre cerveau reste vide de pensée, afin que rien ne s'oppose à l'entrée de la mienne.

Je répète cette suggestion quatre fois, du 11 novembre au 6 décembre, jour où je pus constater pour la première fois, et d'une façon nette, la transmission de la pensée.

M... est endormie depuis un instant en somnambulisme ideïque ; je lui tourne le dos, et sans un geste ou bruit quelconque, lui donne l'ordre mental suivant :

— Quand vous vous éveillerez, vous irez chercher un verre, y mettre quelques gouttes d'eau de Cologne, et me l'apporterez.

(1) Ochorowicz. *La suggestion mentale*, p. 116.

(2) *Annales Psychiques*, 1893, p. 128.

Au réveil, M... est visiblement préoccupée, ne peut tenir en place et vient enfin se placer devant moi et me dit :

— Ah ça ! à quoi pensez-vous ! et quelle idée avez-vous mise dans ma tête ?

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Parce que l'idée que j'ai ne peut venir que de vous, et je ne veux pas obéir.

— N'obéissez pas si vous voulez ; mais j'exige que vous me disiez immédiatement à quoi vous pensez.

— Eh bien ! il me fallait aller chercher un verre, y mettre de l'eau avec quelques gouttes d'eau de Cologne, et vous l'apporter, c'est réellement ridicule !

Mon ordre avait donc été parfaitement compris pour la première fois. A partir de ce moment, 6 décembre 1887, jusqu'à aujourd'hui (1893), sauf dans de très rares journées, la transmission mentale, *à l'état de veille ou de sommeil,* est des plus nettes. Elle n'est troublée qu'à certaines époques ou quand M... a des soucis très vifs.

Il peut arriver encore que la pensée soit transmise, mais que, cependant, l'observateur ne constate pas l'accomplissement de son ordre mental, parce que le sujet s'oppose à sa réalisation. La suggestion a une grande puissance, incontestablement, mais elle ne transforme pas toujours le sujet en automate. Il arrive fréquemment que celui-ci résiste et alors même qu'il a perçu très nettement la pensée, il refuse d'y obéir. En voici un exemple que nous empruntons au même auteur (1) :

M. N.. qui était convaincu que la transmission mentale est une supercherie, m'affirme que je ne pourrai jamais transmettre un ordre de lui à M..

Je l'invite à arriver chez moi à cinq heures du soir, avec un ordre écrit qu'il me communiquera seulement quand M... sera endormie et nous *hors du cabinet.*

A 5 h. 10 m., N... arrive, et nous sortons, laissant M... en somnambulisme. Quand nous sommes séparés de mon cabinet par deux salles qui le précèdent, toutes les portes étant fermées, il tire un papier et me dit :

— Vous allez lire cet ordre, nous reviendrons tous les deux près de M... et sans gestes, vous le lui communiquerez.

— Parfaitement.

Sur le billet était écrit : « Donnez l'ordre mental à M... de compter à haute voix de 5 à 1 : 5, 4, 3, 2, 1 ».

Nous revenons à mon cabinet. Je m'assieds à mon bureau comme toujours — j'ai l'habitude de prendre des notes sur M... au moment même

(1) *Annales Psychiques,* 1893, p. 132.

des expériences, de façon à les rapporter d'une manière scrupuleuse — et j'envoie l'ordre mental de N... tout en faisant semblant d'écrire.

— Vous vous imaginez sans doute que je ne sais pas compter! je puis le faire de 1 à 5000 si je veux !

— (Mental) Comptez de 5 à 1.

— Non ! je ne veux pas obéir à un ordre étranger : ce n'est pas vous qui commandez !

Tous mes efforts ont été inutiles ; il a fallu cesser l'expérience ; l'ordre mental a été certainement saisi, mais M. N... s'est retiré, convaincu qu'il ne l'avait pas été et que même le somnambulisme était douteux !!!

On voit donc que même expérimentalement et avec un sujet propre à se prêter à ces expériences, il peut intervenir un certain nombre de facteurs qui en vicient le résultat. A plus forte raison en sera-t-il de même dans les faits télépathiques naturels qui ne sont pas concertés à l'avance et où les acteurs sont surpris par le phénomène au milieu de leurs occupations journalières.

Ces considérations nous permettent de répondre à une réflexion faite par Camille Flammarion dans son ouvrage : *L'inconnu et les problèmes psychiques* (1). Il dit :

L'explication de phénomènes aussi bizarres ne marche pas sans soulever devant elle de nombreuses objections. La première, c'est que ces manifestations de mourants, non seulement n'ont pas toujours lieu, non seulement ne sont pas fréquentes, non seulement sont exceptionnelles, mais encore n'arrivent pas dans les circonstances où il semble qu'elles devraient justement se produire, lors d'une mort tragique qui sépare brusquement des cœurs tendrement unis, lors d'un drame qui brise tout d'un coup plusieurs existences, lors même que l'être qui meurt a absolument promis, espéré, désiré lui-même se manifester et donner à celui qui reste une preuve de son existence posthume. Sans doute nous pouvons répondre que nous ignorons dans quelles conditions ces manifestations peuvent se produire, qu'il y a des lois inconnues, des difficultés, des impossibilités, qu'il est nécessaire que deux cerveaux soient en harmonie, en synchronisme pour vibrer sous la même influence, que l'union intime de deux cœurs ne prouve pas l'égalité synchronique de deux cerveaux, etc., etc. Mais puisque ces événements ont lieu quelquefois, et dans des cas assez ordinaires, l'objection n'en subsiste pas moins, très grave.

Je crois que l'objection précédente n'a plus de raison d'être lorsque l'on connaît toutes les conditions qui doivent être réunies pour qu'une transmission de pensée puisse se produire. Nous avons dit qu'il faut 1° Une puissance de concentration de la part de

(1) P. 289.

l'opérateur pour que sa pensée s'extériorise — 2° Un rapport magnétique bien établi et que rien ne vienne entraver ; 3° un état de réceptivité du sujet assez rare à rencontrer à l'état normal. Or, lorsqu'un phénomène dépend de circonstances aussi nombreuses, il n'est pas rare que l'une quelconque d'entre elles vienne à faire défaut, et dès lors, la chaîne des causes et des effets étant rompue, l'action télépathique ne peut plus avoir lieu.

Voici un individu qui, brusquement, par suite d'un accident, se trouve en danger de mort. Sa pensée ne se porte pas fatalement, immédiatement vers ceux qui lui sont chers. Il peut être absorbé tout entier par le soin de sa conservation ; il peut également être étourdi par la soudaineté de la catastrophe, en un mot, il n'aura pas d'impulsion irrésistible qui l'oblige à penser sur le champ à ceux qui lui sont chers. Mais supposons que sa pensée se dirige vers ceux qu'il aime ; imaginons qu'il y pense avec ardeur, cette pensée seule suffira-t-elle toujours pour produire un phénomène télépathique ? Non, puisque nous avons constaté que tous les opérateurs ne sont pas également aptes à concentrer suffisamment leur pensée pour qu'elle puisse s'extérioriser. Il y aura donc là des différences individuelles et d'autant plus marquées que la personne considérée éprouvera des sentiments émotifs plus ou moins intenses. (1) Il résulte de ces observations que tous ceux à qui il arrive de se trouver en péril de mort ne seront pas nécessairement la cause, l'agent d'un phénomène télépathique, ce qui déjà en explique la rareté relative.

Mais il faut encore envisager l'état du percipient au moment où l'onde psychique vient le frapper. Nous avons vu que si l'esprit du sujet est occupé par des idées, vives, nombreuses, qui se succèdent rapidement, il y a peu de chances pour qu'une action aussi faible que la suggestion mentale puisse se faire sentir. Cependant, même dans l'état de veille, il existe des intervalles de monoïdéie, de sorte que parfois l'influx mental arrive à se faire jour et à produire les phénomènes que nous avons constatés. Si l'on réfléchit encore

(1) On peut se rendre compte de ces différences individuelles en faisant des expériences de *Cumberlandisme*, c'est-à-dire en faisant trouver un objet par un sujet non endormi dont on tient la main. Certaines personnes ne réussissent jamais, parce qu'elles ne peuvent pas concentrer leur pensée avec assez de puissance pour que les petits mouvements de leurs mains soient sentis par le sujet.

à ce fait que le rapport sympathique qui existe entre les êtres qui s'aiment peut s'affaiblir par la distance, par le changement corporel et mental qui se produit rapidement en chacun de nous lorsque nous habitons des lieux nouveaux, que nous sommes soumis à des influences physiques et psychiques forcément différentes, il deviendra évident que la suggestion mentale sera non pas la règle, mais l'exception. Le peu de fréquence relative des faits n'est donc pas un argument contre leur réalité, et l'on ne peut rien inférer non plus de ce qu'ils ne se produisent pas toujours entre des êtres qui s'aiment passionnément. Le désir ardent peut être parfois un adjuvant favorable, mais il ne constitue pas, à lui seul, une cause nécessaire et suffisante pour que la pensée agisse sûrement sur le cerveau d'un être cher, puisque celui d'un sujet somnambulique déjà éduqué et soumis à la suggestion, peut s'y montrer réfractaire.

Il nous faut rechercher maintenant comment une onde psychique et capable de donner naissance à une image, ou à un son, peut produire une impulsion irrésistible lorsqu'elle agit sur le percipient. C'est ce que nous étudierons dans la prochaine livraison.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre.*)

L'exposition des dessins spirites de M. Fernand Desmoulin

Rien ne montre d'une manière plus évidente les progrès du spiritisme que l'exposition des dessins médianimiques de M. Fernand Desmoulin, qui a eu lieu du 15 au 30 avril dernier, avec le plus brillant succès. Il y a quelques années, une semblable exhibition eût soulevé un tolle dans la Presse, et du plus spirituel chroniqueur jusqu'au plus humble folliculaire, chacun se serait cru obligé de réclamer pour l'artiste une place aux Petites Maisons. Il n'en va plus ainsi ; le *Figaro* et plusieurs autres grands périodiques ont parlé raisonnablement de cette exposition singulière qui sort complètement de la banalité courante.

Nous avons raconté ici même comment M. Desmoulin se sentit devenir médium ; voici encore quelques détails sur la genèse de sa faculté. Le graveur Desmoulin, bien connu dans le monde artistique et dans la société parisienne, a conquis sa situation par des travaux qui reposent entière

ment sur la volonté et la patience. Tout à coup, sans que rien l'ait préparé à cela, sinon des séances spirites auxquelles il assista chez des amis, il s'est mis à produire des œuvres où la volonté n'entrait pour rien et qui étaient réalisées avec une foudroyante rapidité, avant même qu'il ait eu le temps de les comprendre et presque de s'en apercevoir.

Comme jadis M. Victorien Sardou, sa main traça d'abord sur le papier quelques dessins à la plume d'une exécution légère, tremblée, incertaine, d'un trait continu, ayant vaguement un caractère architectural. Puis, peu à peu, il se sentit forcé de prendre le crayon noir, puis des crayons de couleur. Alors sa main agitée de mouvements nerveux, involontaires, excessivement rapides, traçait des traits enchevêtrés, un fouillis de hachures au milieu desquelles surgissaient des visages, des têtes qui ne sont pas dessinées par un contour et qui ont cependant un relief, une expression singulièrement intense. Une signature indique toujours l'auteur présumé de ces croquis, qui se désigne tantôt l'*Instituteur, le vieux Maître* ou *Astarté*. Sous l'empire d'un entraînement considérable et d'une grande dépense de fluide nerveux, cette collection de cent dessins est devenue très diverse et de plus en plus remarquable. Certaines de ces figures ont une expression de tristesse et de douleur troublantes. D'autres sont pour ainsi dire estompées dans une brume lumineuse. Beaucoup présentent un caractère d'irréel, d'au-delà, complètement en dehors de nos habitudes esthétiques.

Quant à l'auteur de ces dessins — si on peut l'appeler ainsi — dit M. Arsène Alexandre, le critique du *Figaro*, — il ne considère ni son amour-propre ni sa réputation comme engagés dans cette aventure. Il n'est responsable ni des fautes, ni des beautés qui règnent dans ces dessins. Il en est le premier surpris ; cela l'intéresse comme si c'était *d'un autre ;* il n'est même pas éloigné de croire qu'il en est ainsi, et il critique et discute ces dessins comme il ferait d'œuvres de camarades inconnus.

Que devons nous penser de ces productions ? Emanent-elles réellement d'esprits désincarnés, ou sont-elles dues à la fantaisie subliminale de l'auteur, surexcitée par des séances spirites ? Nous devons écarter d'abord l'hypothèse d'une mystification, car la qualité même des dessins, la façon matérielle dont ils sont exécutés, supposeraient, s'ils n'étaient automatiques, un effort de volonté tel que l'homme qui posséderait cette force de vouloir, l'appliquerait certainement à d'autres objets. De plus, il suffit de songer qu'à une époque *positive* comme la nôtre, un artiste tel que M. Desmoulin n'aurait aucun intérêt à aller bravement au devant de ce soupçon si naturel, si banal, qu'il ne manquera pas de se produire.

Le caractère automatique de ces dessins ne suffit pas, à lui seul, pour nous faire admettre l'intervention des esprits. Cette production anormale, inusitée, involontaire, pourrait fort bien être le résultat d'une sorte de dédoublement temporaire de l'artiste. N'arrive-t-il pas souvent que nous accomplissions des actes dont nous ne nous avisons qu'après ? La distraction est l'ébauche d'un phénomène qui, poussé à ses dernières limites,

aboutirait précisément à des productions de cette nature. Les exemples d'écrivains composant involontairement pendant la nuit des pièces de vers ne sont pas rares, et la sonate du Diable de Tartini est aussi un exemple de cette cérébration involontaire dont le résultat, apparaissant tout à coup, semble dû à une inspiration étrangère.

M. Desmoulin étant dessinateur, nous devons logiquement supposer tout d'abord un développement de ses facultés, et malgré le disparate de ses dessins actuels avec ce qu'il produisait autrefois, n'y voir qu'une forme nouvelle de son talent se révélant subitement. Mais cette explication, qui est en harmonie avec les théories actuelles des psychologues, est-elle suffisante? Rend-t-elle compte de ces inégalités, de ces fautes choquantes de dessin que M. Desmoulin est le premier à signaler? Evidemment non, car son mécanisme artistique, ses connaissances antérieures, n'ont pas disparu, et l'on ne comprend pas pourquoi le subliminal présenterait de telles lacunes.

Mais il est d'autres phénomènes dont les critiques n'ont pas parlé, pensant sans doute qu'il faut savoir doser les nouveautés, si l'on ne veut pas effaroucher trop le public. En même temps que des dessins, M. Desmoulin obtient aussi de l'écriture et celle-ci *change* avec chaque inspirateur invisible. Ce n'est pas simplement un agrandissement ou une diminution de son écriture ordinaire; la forme des lettres, leur liaison, tout varie avec l'influence qui s'exerce. Il y a dans ce fait une bonne preuve d'une intervention étrangère, et lorsqu'on apprend que M. Desmoulin a dessiné plus de dix fois des portraits véritables *de personne qu'il n'a jamais connues*, alors le doute disparaît et l'on constate l'action manifeste des esprits.

Les irréductibles négateurs ne manqueront pas d'invoquer dans ce cas la transmission de la pensée comme origine de l'image mentale qui s'extériorise sous le crayon de l'artiste ; mais ici encore cette hypothèse —déjà bien invraisemblable quand l'assistant ne songe pas un instant à la figure qu'il sera surpris de voir surgir tout à coup au milieu du fouillis des traits tracés par la main fébrile du médium — est insuffisante, car il est arrivé à M. Desmoulin de dessiner par avance un buste qu'il ne connaissait pas et qu'un de ses amis lui faisait parvenir quelques heures plus tard.

Des faits analogues ont été produits assez souvent et M. Hugo d'Alési, pendant une certaine période de sa vie, a donné des preuves nombreuses de sa faculté médiaminique. Nous avons lu dans la *Revue Spirite* de 1877, les procès-verbaux de personnes qui déclarent avoir reconnu le portrait de leurs parents décédés, obtenu par M. d'Alési dans l'obscurité, avec une rapidité extraordinaire. Ici la médiumnité proprement dite se montre avec évidence et il faudrait être de mauvaise foi pour en contester la réalité.

F. D'OYRIÈRE.

Psychologie Expérimentale

RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE ET AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York,
Ancien interne des hôpitaux de Paris,
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris,
Membre de l'Académie des Sciences de New-York,
de la Société des Recherches psychiques de Londres,
Chevalier de la Légion d'honneur.

(*Suite.*) (1)

Passage du médium à travers la porte de la cage.

Quand la séance eut duré environ deux heures, la voix de Maudy se fit entendre de l'intérieur de la cage et nous dit que les forces du médium étaient épuisées et que les manifestations allaient cesser. Aussitôt après que Maudy eut fini de parler, la voix de basse d'Ellan s'adressant à moi dit : « Venez recevoir notre médium qui va sortir et aura besoin de vos soins. » Pensant qu'il était temps d'ouvrir la porte de la cage et de délivrer le médium confiné dans cet espace réduit depuis le commencement de l'expérience, j'allais

(1) Reproduit d'après les *Annales Psychiques*, mars-avril 1901. Voir notre dernier numéro, page 594.

donner plus de lumière lorsque la voix de basse me dit : « N'allumez pas avant que le médium ne soit sorti ». Comme je n'étais pas prévenu de ce qui allait se passer, je m'avançai alors pour ouvrir la porte dont je sentis le treillis à travers le rideau. A ce moment, ma main fut repoussée doucement, mais d'une manière irrésistible, et je vis le rideau se gonfler comme sous la pression d'un corps volumineux. Je saisis la masse qui se présentait devant moi et je fus très surpris de sentir que je tenais une femme évanouie dans mes bras. Je soulevai alors le rideau qui la recouvrait, et Mrs Salmon (car c'était elle) allait tomber à terre si je ne l'avais retenue. Je l'assis aussitôt sur une chaise où les dames présentes l'aidèrent à se remettre.

Sans perdre une minute et pendant qu'un de mes assistants allumait le gaz, je palpai la cage et particulièrement la porte où je ne sentis rien de particulier. Dès que toutes les lampes furent allumées, nous examinâmes les rideaux du cabinet que nous trouvâmes dans le même état qu'au début de l'expérience. Les tentures furent alors enlevées ; la porte de la cage et chaque maille du treillis sur les différentes parois furent soigneusement inspectées : tout était intact. De même les trois timbres collés sur la fente de la porte et l'ouverture de la clef du cadenas ; ils étaient tels que je les avais collés après avoir enfermé le médium dans la cage ; le cadenas était en place, passé dans les anneaux à vis et fermé. Je pris la clef de la poche droite de mon gilet où je l'avais placée et j'ouvris ; les charnières de la porte jouèrent librement et je m'assurai qu'elles n'avaient pas été déplacées. Du reste, je m'étais tenu pendant toute la séance à moins d'un mètre de la porte dont j'aurais pu noter les moindres mouvements : j'écoutais attentivement les sons partis de la cage. Aucun bruit, aucun mouvement suspect n'avait attiré mon attention, et en particulier quand le médium avait été poussé à travers la porte de la cage, je suis sûr de n'avoir entendu, et chacun de nous déclare n'avoir entendu le moindre bruit.

Tel est le phénomène remarquable dont j'ai été témoin dans deux expériences différentes faites dans mon laboratoire à quelques jours d'intervalle, ainsi qu'une troisième fois dans un local en dehors de chez moi.

Mrs Salmon ne se prête plus à l'expérience de la cage depuis qu'une hémoptysie paraît en avoir été la conséquence. Ses guides

ou contrôles lui auraient même interdit l'emploi de la cage métallique comme moyen d'épreuve (*test seance*), et ne lui permettent plus que l'usage du cabinet de bois décrit plus haut. (Voir note D sur le passage du médium à travers le treillis de la porte.)

Expériences faites avec le cabinet

De nombreuses expériences furent faites avec le cabinet de bois. Toutes ne furent pas couronnées d'un égal succès ; ainsi que nous l'avons vu, les résultats obtenus pendant un mois entier furent presque nuls. En rapportant une des meilleures séances que j'aie eues, je pense pouvoir donner une idée suffisante du genre de phénomènes obtenus avec le médium observé. Dans tous les cas, les précautions prises étaient, toutes choses égales, les mêmes, et en somme leur description pour une expérience peut être appliquée à toutes les autres.

Toutefois, avant de relater la séance type où le médium est attaché dans le cabinet, je mentionnerai ce fait que, dans plusieurs cas, le médium se tenait avec deux autres personnes, non à l'intérieur, mais en dehors et à la porte du cabinet. Le médium posait ses mains sur le bras gauche de la personne se tenant au milieu, et un rideau de couleur sombre était placé (de manière à ne laisser voir que leur tête), sur les trois personnes ainsi disposées et faisant face aux autres assistants. La lumière était réglée comme dans les autres expériences. Dans ces conditions, nous avons tous vu des mains de différentes grandeurs venir du cabinet et caresser l'épaule, la tête ou le cou des personnes placées à la droite du médium. Comme nous nous remplacions à tour de rôle dans cette position, lorsque ce fut mon tour, je me mis au milieu, le médium étant à ma gauche et une autre personne à ma droite. Le médium posa sa main gauche, sur mon avant-bras gauche, et sa droite sur mon bras gauche. Au bout d'une minute, je fus touché sur l'épaule droite par une large main d'homme, puis aussitôt après une petite main d'enfant *froide* me tapota sur le cou à droite, et ces deux mains furent vues par la personne placée à ma droite. Sans perdre un moment, je priai le médium de me toucher le cou avec ses mains qu'elle enleva aussitôt de mon bras et porta à mon cou ; ses mains étaient *chaudes*.

Une figure se montra au-dessus de ma tête et fut vue des personnes assises en face de moi. Des objets furent pris de l'intérieur du cabinet et passés entre nos têtes. Les cordes d'une guitare posée

sur une table, dans le cabinet, à plus d'un mètre derrière le médium, résonnèrent fortement et à plusieurs reprises, puis l'instrument fut glissé entre les deux personnes assises à la droite du médium. Comme à ce moment j'étais assis en face du cabinet, je pris la guitare et j'éprouvai une certaine résistance quand je l'attirai en dehors. Il eût été impossible au médium de tenir l'instrument dans la position où il se présenta ; de plus, ses mains étaient posées sur le bras de la personne placée à sa droite, laquelle n'avait qu'une épaisseur de soie mince (nous étions en été), entre sa peau et les mains du médium qu'elle déclara sentir parfaitement. Plusieurs lignes d'écriture furent tracées au crayon sur une feuille de papier blanc placée près de la guitare, à l'intérieur du cabinet, dans un point que le médium n'aurait pu atteindre de la place où il était.

Mais j'arrive à l'observation d'une séance type avec le cabinet. Les notes de cette observation ont été prises au fur et à mesure de la production des phénomènes, par le docteur L., assistant au laboratoire de l'Institut ; et comme de nécessité ces notes étaient laconiques et parfois incomplètes, elles furent complétées le lendemain par celles qui furent rédigées immédiatement après l'expérience, par l'une des personnes y ayant assisté (M. T. S., artiste distingué, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris) et par l'auteur.

En même temps que ses notes, M. T. S. apporta des croquis extemporanés de certaines des formes qui nous étaient apparues, et comme ils donnent une bonne idée de ce que nous avons vu dans cette séance, je les ai fait reproduire par la photogravure et joints à ce travail. Voici cette observation :

Séance du 10 juillet 1898, 8 heures 30 soir.

Présents :

Mme C., surveillante à l'Institut ;

Mme D., vénérable dame que je connais depuis plusieurs années ;

Mme B., fille de Mme D. ;

M. B., mari de Mme B. ;

M. T. S., artiste, auteur des dessins qui suivent ;

Dr L., assistant à l'Institut ;

Dr P. G., l'auteur,

Médium :

Mrs Salmon.

Nous sommes donc en tout sept personnes, plus le médium. Toutes ces personnes me sont connues depuis plusieurs années.

Le médium, bien que commençant une attaque de grippe, est bien disposée (ce qui ne lui arrive pas souvent). Elle a entendu *le Barbier*, à l'Opéra Métropolitain cet après-midi, avec une personne de ma famille et elle demande à M. T. S., qui a une superbe voix de ténor, de chanter quelque chose. Sans se faire prier, M. T. S. se met au piano et chante *Pensées d'automne* de Massenet. Ensuite, j'essaye un phonographe avec lequel je me propose d'enregistrer les voix, s'il est possible (1). Je place un cylindre sur lequel est tracé l'air d'une chanson populaire et la fais chanter à l'instrument, ce dont il s'acquitte d'une façon qui nous fait tous pouffer de rire.

Nous sommes donc dans un état d'esprit plutôt gai et pas le moins du monde enclins à l'attention expectante, mère des hallucinations, dit-on.

Le médium se retire dans un coin de la chambre où Mme C. (la surveillante) l'examine en détail et s'assure qu'elle n'a aucun vêtement blanc de dessous (2). Son habillement de dessus est complètement noir.

On procède à l'attachement du médium ; un fort ruban de soie, de $1^m,50$ de long sur $0^m,08$ de large, m'appartenant, est passé autour de son cou ; je l'attache, en présence de tous, en pleine lumière, au moyen d'un nœud chirurgical consolidé par un troisième nœud, le tout assez serré pour que l'index passé entre le cou et le lien soit un peu à l'étroit. Le Dr L. et M. T. S. m'aident à installer le médium. Nous l'asseyons sur une chaise dans le cabinet, contre la paroi antérieure de celui-ci, et le visage tourné vers l'ouverture. Les deux extrémités du ruban sont passées par moi chacune dans un des trous percés dans la paroi antérieure du cabinet, à 49 centimètres de l'ouverture (3). Nous tirons sur les extrémités du lien, de manière que la joue gauche du médium vienne en contact avec la paroi, et le Dr L. les attache au dehors, contre la cloi-

(1) Cela fut impossible dans cette séance.

(2) Même la chemisette appliquée sur la peau était noire. Mrs. S. n'avait pas de corset.

(3) Voir plus haut la description du cabinet.

son, au moyen d'un double nœud très serré, et fait en plus un autre double nœud à l'extrémité des deux bouts pendants du ruban. M. T. S., le Dr. L. et moi examinons les bouts avec soin et constatons qu'il serait impossible au médium de quitter la position dans laquelle nous l'avons garotté (c'est le mot).

Les autres personnes présentes déclarent s'en remettre à nous lorsque nous leur faisons part de nos constatations et remarquons tout haut que les trois nœuds par lesquels le lien est attaché au cou du médium forment une espèce de corde occupant le court espace séparant ce dernier de la cloison du cabinet, et qu'il n'est pas possible de passer le doigt entre le dernier nœud et la cloison, tellement le lien a été serré à l'extérieur.

La portière de l'entrée du cabinet est abaissée, la lumière disposée... (Voir la description donnée déjà.) Chacun prend sa place, en demi-cercle, à 1m,50 environ du cabinet. Il est 9 h. 8 s. du soir.

24 secondes après avoir pris nos places (temps noté par le Dr L.), sans qu'il ait été nécessaire de faire de la musique ni de chanter, le silence étant complet, nous voyons des lueurs donnant l'impression de transparence dans l'entre-bâillement des rideaux, tandis que dans le haut du cabinet, à gauche (à notre droite), en dehors, *à plus de deux mètres à part*, nous voyons un grand avant-bras et une main gauche nus, blancs comme neige et parfaitement distincts. Le Dr L., qui a dirigé la confection du cabinet, appelle notre attention sur ce fait, qu'à cet endroit, la tenture est ininterrompue, car elle s'étend d'abord sur le mur de la chambre, en avant du cabinet, et tourne dans l'encoignure formée par ce dernier, sur lequel elle se continue jusqu'à l'ouverture ménagée dans sa paroi antérieure. Cette forme se meut de haut en bas sur une hauteur d'environ 30 centimètres et, après un laps de temps de 20 à 25 secondes, disparaît sur place, c'est-à-dire sans se retirer vers le cabinet. Au même instant, un objet blanc paraît entre les rideaux de la portière.

3 secondes plus tard, quelque chose de blanc s'agite tout à fait en bas de l'ouverture. Cela dure 20 secondes.

Pendant 43 secondes, rien ne se produit. Au bout de ce temps, une forme de main et d'avant-bras blanche et diaphane glisse le long de l'ouverture de la portière et disparaît.

Compté 3 secondes ; une main de même apparence glisse encore de la même manière.

La voix de Maudy se fait entendre à l'intérieur et après les salutations d'usage nous dit « qu'*ils* magnétisent la tenture et le cabinet afin de faciliter les manifestations ».

Un dialogue de plusieurs minutes s'engage entre Maudy et le Dr P. G., puis, pendant 25 secondes, silence.

Un bruit comme produit par un coup sec, violent, ou une pierre lancée contre la cloison du cabinet, se fait entendre.

Pendant 25 secondes, rien. Une forme blanche, indéfinie, paraît alors, dans l'ouverture, écartant les rideaux, et les referme aussitôt.

Après 3 secondes, une main diaphane paraît au même endroit et disparaît.

Après 25 secondes d'attente, une forme humaine vêtue de blanc, entr'ouvre les rideaux et se montre pendant 3 secondes.

Après 51 secondes, un bras, puis le haut d'un buste et une face, paraissant incomplète, se montrent puis disparaissent presque immédiatement.

Il paraît, d'après Maudy, que des tentatives infructueuses sont faites pour matérialiser une forme qui se montrerait au dehors, mais après quinze minutes d'attente, rien ne se produit.

La voix de Maudy se fait alors entendre de l'intérieur et s'adresse à Mme D., qui se trouve presque au centre du demi-cercle formé par les sept personnes présentes. Elle la prie de changer de place avec son gendre, M. B., qui est à l'extrémité droite et plus près du cabinet. « Cela, lui dit-elle, facilitera les phénomènes, car vous êtes médium (1) et votre force nous aidera. » (Le changement se fait).

5 minutes se passent, après quoi la coulisse de la lanterne est abaissée légèrement par l'intermédiaire de la corde maintenue dans le cabinet (hors de portée de la main du médium, car il y a plus de 1m,50 entre les trous de la cloison et l'extrémité de la corde) et la lumière diminue à proportion. Néanmoins, nos yeux habitués à ce crépuscule artificiel peuvent distinguer les objets environnants sans difficulté.

(1) Il est vrai que Mme D. est médium, mais non professionnelle.

Nous attendons pendant 22 secondes après la mise au point de la lanterne et un objet blanc se montre au bas des rideaux qui restent fermés. Cet objet, d'abord gros comme un œuf, se développe rapidement dans le sens de la hauteur. Cela ressemble au bas d'une robe. A ce moment, les rideaux s'écartent assez brusquement et une forme de femme entièrement vêtue de blanc sort du cabinet et s'avance vivement vers Mmes D. et B., qui s'écrient en même temps: « Blanche, Blanche ! » L'apparition se jette dans les bras de Mme D. (V. F.) en lui disant en français, sans aucun accent : « Ma tante, ma tante, je suis si heureuse de vous voir », et, se tournant vers Mme B. : « et toi aussi, Victoria. » Ces dames, tout émues, répondent à l'apparition avec des paroles affectueuses, l'embrassent, en sont embrassées tendrement ainsi que M. B. (qui serait son cousin par alliance). Sur l'autorisation de Blanche, M. T. S. s'avance et lui prend la main ; il semble « un peu troublé » tout en déclarant qu'il a tout à fait l'impression de tenir la main d'une personne vivante, que la température de cette chair est normale.

L'apparition resta environ 2 minutes avec nous (1) à plus d'un mètre du cabinet, nous faisant face la plus grande partie de ce temps. Je l'examine de près sans toutefois la toucher ; sa taille est d'au moins 10 centimètres plus haute que celle du médium ; elle est plutôt mince, tandis que le médium, qui est une femme d'une cinquantaine d'années, possède un certain embonpoint. La voix du fantôme est faible et un peu sifflante, n'ayant rien de celle du médium, qui, en outre, ne sait pas deux mots de français. Elle a un voile de communiante sur la tête, mais son visage est découvert, la figure est pleine et fraîche, paraissant âgée de 20 à 25 ans, et n'a aucune ressemblance avec celle du médium. Elle place sa main sur son cœur et paraît très émue. Enfin elle se dirige vers l'ouverture du cabinet et entr'ouvre les rideaux, derrière lesquels elle disparaît. (2). Au même moment, je touche le lien de soie qui sort au dehors du cabinet et m'assure qu'il n'y a rien de changé.

A peine cette forme a-t-elle disparu que les rideaux s'entr'ouvrent de nouveau et qu'une jeune fille d'un mètre de haut environ, peut-être moins, se montre à nous vêtue de couleur claire,

(1) Intéressé par le phénomène, le Dr L. oublia de compter.

(2) Voir note E., sur Blanche.

mais non pas blanche, et nous parle. Nous reconnaissons la voix de Maudy (ses paroles n'ont pas été notées). Elle ne reste là que quelques secondes, fait irruption au dehors, et s'avance vivement vers Mme D., comme pour l'embrasser, et retourne aussitôt vers le cabinet, sans répondre à mon invitation de venir me serrer la main autrement que par une plaisanterie : « Je n'aime que les jeunes Messieurs », me dit-elle en anglais. « Ce n'est pas flatteur », lui repartis-je aussitôt, et nous rions tous de bon cœur. Nous remarquons entre nous que c'est bien la même voix que nous connaissons lorsqu'elle part du cabinet, la voix de Maudy qui, de même que sa manière de s'exprimer, est tout à fait caractéristique (1).

Quelques secondes après qu'elle a disparu derrière les rideaux, ceux-ci s'ouvrent de nouveau et laissent passer une grande forme de femme encore plus grande que « Blanche ». Elle est en corsage blanchâtre et jupe de couleur sombre ; elle nous regarde tour à tour et nous jette son nom : « Musiquita ». C'est le fantôme qui, dans les séances de Mrs S., fait sonner les cordes d'une guitare. Comme ce soir, nous n'avons pas cet instrument avec nous, Musiquita semble désappointée et retourne dans l'invisible.

Après un assez long intervalle (dont le temps n'est pas noté), les rideaux s'ouvrent encore et Maudy se montre de nouveau à nous en riant d'un rire d'enfant espiègle. Elle se retire pour laisser passer une forme un peu plus haute qu'elle et qui vient au dehors du cabinet en chantant à mi-voix et d'une voix de soprano que nous n'avions pas encore entendue, une mélodie plaintive qui n'est pas notée. Cette forme ne reste que quelques secondes ; elle est très indécise, vêtue de blanc et semble non finie. Elle s'abîme et disparaît au pied des rideaux qui restent immobiles.

Pendant 109 secondes, nous ne voyons rien se manifester : après quoi une forme sort du cabinet. C'est une forme plus grande que toutes celles qui se sont montrées ce soir. Elle est plus grande que le médium d'au moins toute la tête. Elle est vêtue de vêtements sombres. Elle donne son nom « Eva », et nous parle d'une voix lente, caverneuse, inintelligible, peut-être dans une langue qui nous est inconnue. Elle a le visage pâle, tiré, de grands yeux hagards, regardant en haut ; son expression est effrayante de tristesse et de souf-

(1) Voir note B, sur Maudy.

france. Elle se tient droite, rigide même. Nous nous sentons tous comme soulagés d'un poids quand, au bout de quelques secondes, elle disparaît dans l'ouverture des rideaux.

Cette forme vient à peine de disparaître que Maudy montre son visage et nous parle : « Ellan est au Mexique », dit-elle « il y a quelqu'un nous touchant de très près, qui est très malade là-bas (1), mais s'il a promis de venir ce soir, il viendra. » (Ellan ne s'est pas fait entendre de la soirée, contrairement à son habitude.) Les rideaux se referment.

Compté 35 secondes. — Les rideaux s'écartent et une forme d'homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, s'avance vivement à un mètre au moins du cabinet, nous fait face, et d'une voix naturelle de basse et tout à fait masculine, nous dit (en anglais) : « Bonsoir, amis, enchanté de vous voir. » C'est Ellan dont nous reconnaissons aussitôt la voix. Ainsi que dans plusieurs expériences antérieures, il est habillé de noir avec plastron blanc orné de deux boutons de même couleur. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe (celle-ci peu abondante) sont châtain-foncé (2).

Nous lui rendons son salut et je lui demande l'autorisation de me lever et de lui serrer la main : accordé. Je me lève, lui tends la main, il la prend, et je lui donne un *good shake hand* qui m'est vigoureusement rendu. Je constate qu'il est plus grand que moi, comme dans l'expérience avec la cage, et rien dans sa figure ne rappelle celle du médium dont la taille est beaucoup plus petite. Ses épaules, sa poitrine sont celles d'un homme robuste, mais plutôt maigre. Je cherche, sans y parvenir ce soir, à distinguer la couleur de ses yeux. Ceci est dû à ce que je le regarde de face et que la lumière vient de la lanterne à droite. Je m'assure que la main est large et ferme, dure même, modérément chaude, et non moite (caractères diamétralement opposés à ceux de la main « succulente » du médium), et j'en fais la remarque, tout haut, en invi-

(1) Mrs. Salmon n'avait nullement fait mention de la maladie de sa fille, habitant le Mexique, qu'elle ignorait sans doute. C'est un fait qu'elle était très dangereusement atteinte (septicémie), ainsi qu'on l'apprit quinze jours plus tard.

(2). Vus à une distance de 1 mètre à 1 m. 50 par le Dr L. et MM. T.S. et B., ils leur parurent noirs. En réalité, ils étaient châtain-foncé, comme j'ai pu en juger de plus près.

tant M. T. S. à venir s'en assurer. Nous demandons de nouveau l'autorisation à Ellan, qui nous fait une réponse évasive dont je ne note pas les paroles, mais qui me frappe en ce sens que celles-ci sont prononcées pour ainsi dire dans mon oreille, au moment où je me retourne vers M. T. S. qui se lève pour venir serrer la main de l'apparition. A ce moment, la main que je continue à tenir glisse (je n'ose dire qu'elle fond) de la mienne, et la forme « Ellan », en partie désagrégée, se dirige vers l'ouverture du cabinet, glisse entre les rideaux, les écartant à peine, et disparaît dans le cabinet.

Compté 37 secondes. — La voix d'Ellan se fait entendre (dans le cabinet). Elle nous donne des instructions pour assurer une meilleure disposition du cabinet où le médium est réellement confiné (1). Période de silence.

Compté 52 secondes. — Apparition entre les rideaux d'une forme féminine vêtue de blanc qui ouvre et ferme les rideaux, reste invisible pendant dix secondes, et se montre encore pour un instant et disparaît définitivement.

Compté 6 secondes. — Un point blanc se montre sur le parquet au pied du cabinet. D'où je suis placé, je vois que cet objet se tient à environ 25 centimètres de la portière en dehors. En deux ou trois secondes, cela devient gros comme un œuf et s'agite, rappelant à l'œil la coquille vide qui, dans les salles de tir, danse au sommet d'un jet d'eau. Rapidement, alors, l'objet s'allonge, devient une colonne d'un mètre de hauteur sur environ 10 centimètres de diamètre, puis 1 m, 50, et deux prolongements transversaux apparaissent à son sommet, lui donnant la forme d'un T. Cela ressemble à de la neige ou à un nuage épais de vapeur d'eau. Les deux bras du T s'agitent, une sorte de voile émane de leur substance; l'objet s'élargit et prend vaguement d'abord, puis distinctement ensuite, la forme blanchâtre d'une femme voilée. Deux bras blancs sortent de dessous le voile qu'ils rejettent en arrière. Le voile disparaît de lui-même et nous voyons une charmante figure de jeune fille mince, délicate, de taille svelte, élancée, de 1 m, 60 de hauteur environ, qui d'une voix à peine perceptible, nous donne un nom : *Lucie*. Elle se tient un instant devant nous comme pour nous permettre de l'observer ; la robe est entièrement blanche, les manches

(1) Ces instructions furent suivies pour les séances suivantes.

évasées sont courtes, n'allant pas jusqu'aux coudes; les bras sont nus et d'une forme fine. La figure a des cheveux noirs arrangés en lourds bandeaux bouffants de chaque côté de la tête (le médium a des cheveux blonds, très courts et frisés). La forme s'avance vers l'extrémité gauche du cercle des assistants, vers Mme D., et se penche au-dessus d'elle. Elle lui prend les mains dont elle tourne la face palmaire en haut et souffle dedans. Au même instant, et comme sous l'influence magique de ce souffle, un flot de dentelle (ou de tulle) (1) s'élève des mains de Mme D., monte et s'étend au-dessus de nos têtes pendant que nous entendons le souffle fort, régulier, continu, avec légers renforcements donnant à l'oreille l'impression de venir d'une machine ou d'un soufflet de forge, et durant, sans interruption, au moins 30 secondes (2). Mme D. nous dit sentir le souffle sur les mains et le visage. La forme prend ce voile dans ses mains, l'élève au-dessus de sa tête, position où il semble se condenser, puis l'étale, et littéralement nous couvre avec ce nuage ondulant de tissu léger. A ce moment, je me lève et me place en ligne avec la face antérieure du cabinet, tandis que le Dr L. et M. T. S., se levant en même temps, s'avancent aussi vers l'apparition (3), lorsque celle-ci, attirant brusquement à elle toute l'étoffe étalée sur les genoux des assistants, s'écroule à nos pieds comme un château de cartes au moment où j'avance mes mains pour la toucher, et disparaît progressivement et en deux secondes au plus comme elle était venue, mais cette fois à environ 50 centimètres des rideaux auprès desquels je me tiens debout, et qui restent immobiles. En fait, je suis devant la porte du cabinet et elle ne pourrait rentrer dans ce dernier sans me trouver sur son chemin. Au moment où le dernier point blanc, vestige de cette forme, va s'effacer sur le tapis qui recouvre le parquet, je me baisse pour mettre la main dessus, mais je n'en puis sentir aucune trace;

(1) Bien que j'en aie tenu une partie dans mes mains, je n'ai pu voir exactement ce que c'était. Au toucher, j'ai jugé que ce tissu était résistant et rude comme du coton contenant de l'empois.

(2) Un homme à large poitrine aurait quelque peine à soutenir un tel souffle pendant dix secondes.

(3) Bien que nous ne nous fussions pas concertés à l'avance, notre intention commune était de l'entourer pour la voir de plus près et lui toucher les mains si possible.

il n'y a plus rien. Je me retourne vers le cabinet et porte immédiatement la main sur le lien qui attache le médium et je tire dessus : il est à sa place et tient bon.

A ce moment la lampe de la lanterne s'éteint ; je fais immédiatement allumer le gaz. La voix de Maudy nous invite à détacher le médium, et, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire, je suis dans le cabinet où je trouve le médium à sa place, immobile, la salive coulant de sa bouche et couvrant son menton. Elle paraît s'éveiller d'une sorte de transe. Je lui prends les mains, tout en invitant le Dr L. et M. T. S., puis les autres personnes, à venir s'assurer de l'état du lien et des nœuds. Nous examinons le tout avec soin ; le ruban de soie est humide de transpiration, mais intact; il est serré autour du cou. Le Dr L. met un soin particulier à l'examen de la position du médium. Pendant qu'il a sa tête près de celle du médium, la voix de Maudy, partant du fond du cabinet, l'interpelle et lui fait une remarque plaisante. Les nœuds extérieurs sont d'abord détachés par le Dr L. qui les a faits. Il éprouve une difficulté sérieuse à les dénouer et y passe plusieurs minutes. M. T. S. prend alors les deux extrémités du ruban et les tient pendant que je tire vers l'intérieur (afin de les empêcher de se tordre ensemble pendant que j'aide le médium à sortir du cabinet).

Le médium paraissant exténué, le visage pâle, bouffi et couvert de sueur, les paupières gonflées et les yeux troublés, est amené à la lumière, où tous nous pouvons voir le lien étroitement attaché autour de son cou par les trois nœuds faits au début de l'expérience. Le ruban est dénoué par le Dr P. G. qui l'a attaché autour du cou, examiné avec soin, trouvé intact et mis de côté.

Il est près de 11 heures (10 h. 48). Le temps qui n'a pas été noté fut rempli par la durée des phénomènes de matérialisations, par quelques dialogues entre les personnes présentes et les voix, et par l'examen du lien (après que les manifestations eurent cessé avant ainsi qu'après le détachement du médium (1).

(*A suivre*).

(1) L'observation de cette séance fut lue le surlendemain en présence des personnes qui y avaient assisté. L'attestation suivante fut écrite et signée en marge de la dernière page ;

« Nous avons lu les notes ci-contre ensemble et nous en certifions l'exactitude.

« *Signé* (noms complets) — Mme Caroline D. — Mrs Thomas S. — Mme Victoria B. — M. Charles B. — Mme C.N C. — Dr A. L. — Dr P. G. »

New-York, 12 décembre 1896.
Mrs Salmon, médium »

Séance à Berlin

FLEURS ET FRUITS MATÉRIALISÉS EN VUE DES ASSISTANTS

Récit de la princesse Karadja traduit du suédois pour *Light*.

« Le dimanche, 10 février, j'ai eu le grand plaisir d'assister à Berlin, à l'une des plus intéressantes séances qu'il soit possible de voir ! La comtesse M..., une de mes amies, avait fait venir du sud de l'Allemagne un excellent médium, Mme Anna Rothe qui obtient spécialement le phénomène des *apports*.

La séance eut lieu dans une chambre parfaitement éclairée, trente-trois personnes étaient présentes ; j'ai une copie du procès-verbal avec les signatures des assistants, et je suis disposée à la montrer ainsi que les objets matérialisés en ma présence. Avant la séance, j'avais soigneusement visité la salle qui était éclairée par une suspension et deux plus petites lampes. Le médium, une femme âgée, maigre, vêtue de noir, s'assit à côté de moi. *Je ne perdis pas ses mains de vue un seul instant*.

Elle ne les posa pas une minute sur elle, mais les garda étendues sur la table en vue de tous, ou élevées en l'air pour recevoir les fleurs et les fruits qui se formaient dans l'espace vide devant nous. Je n'ai jamais rien vu de plus étonnant que ce phénomène obtenu en *pleine lumière*. Pendant trois heures, des masses de fleurs fraîches couvertes de rosée, au parfum délicieux, furent matérialisées devant nos yeux ; il y en avait une telle quantité que *chaque assistant* en emporta un beau bouquet.

Je reçus pour ma part une grande tulipe rouge, un muguet, deux branches de réséda, une perce-neige, une poignée de gazon frais et

une belle grappe de myrte odorant que le médium prit dans une invisible couronne sur ma tête.

Sept grosses oranges, une quantité de mimosas, des narcisses blancs, des jacinthes, des asphodèles, des giroflées. etc. se formèrent *devant les yeux de tous les assistants.*

La matérialisation d'une bulbe eut lieu à quelques pouces de mon visage et fut particulièrement intéressante. Je remarquai une sorte de substance étincelante, d'un blanc de neige, semblable à cette poudre que l'on jette sur nos arbres de Noël, suintant de tous les pores de la main du médium jusqu'à ce qu'elle eût l'aspect d'une boule lumineuse qui tournait par le moyen d'une force centrifuge jusqu'à la complète formation de l'oignon.

Ensuite, le médium intransé donna un message magnifique faisant observer que les savants peuvent analyser la matière dans leurs creusets et leurs cornues, mais sont absolument incapables de produire la plus minuscule graine possédant le germe de la vie. Devant nos yeux, la toute-puissance divine s'était manifestée : une étincelle vitale de fleurs avait pris l'enveloppe de la matière.

La force mystérieuse qui trouve dans la poussière de la terre et dans les gouttes de la pluie le moyen de développer le parfum et la beauté d'une fleur, est cachée dans cet oignon. Chaque brin d'herbe qui croît sur terre tire son origine du monde spirituel. C'est là que les éternels prototypes prennent la forme, dont nos sens matériels perçoivent les réflexions. Les savants pourront poser les éléments réunis dans l'enveloppe matérielle de l'esprit de la fleur, mais ils ne pourraient pas donner la vie à ces atomes dispersés. Le pouvoir divin manque à ces hommes ».

D'autres objets que des fleurs et des fruits ont été produits à cette séance, entre autres un trèfle de métal qui fut matérialisé dans ma main étendue ; c'était un cadeau de mon enfant mort. Le médium posa sa main à dix centimètres environ au-dessus de la mienne, et je vis une poussière étincelante, brillante comme du phosphore, pleuvoir dans ma main et y devenir condensée en la forme de ce petit objet que j'ai conservé.

Le médium obtient aussi le phénomène de l'écriture directe. Pendant sa transe, elle demanda une feuille de papier. Il n'y en avait pas de préparée et la personne assise à côté de la comtesse M. déchira une feuille de son carnet ; on l'examina et la trouva entièrement

blanche. Je m'en assurai moi-même et posai le papier sur la table devant moi, le couvrant avec ma main, sur laquelle le médium plaça la sienne. Après un instant de silence, on entendit écrire légèrement, et en regardant le papier on trouva deux lignes écrites sur le côté qui touchait la table.

Plusieurs personnes reçurent de cette façon des messages de parents morts dont les *écritures furent reconnues*.

L'œuvre des conférences

Depuis que le spiritisme a refleuri au milieu du siècle dernier, il a envahi successivement tous les pays civilisés, et grâce à ses recrues incessantes il voit chaque jour augmenter le nombre de ses adeptes. La France a suivi le mouvement général, mais il ne faut pas se dissimuler qu'il reste encore fort à faire pour que notre pays soit au niveau des autres contrées. Depuis dix ans les journaux quotidiens ne sont plus aussi fermés que jadis aux récits des phénomènes spirites, mais si le grand public connaît le nom du spiritisme, il est encore dans une ignorance profonde de ses principes fondamentaux.

Les groupes disséminés dans les principales villes de France font des efforts louables pour servir la vérité et divulguer ces connaissances nouvelles. Malheureusement leur rayon d'action est limité par des considérations locales ; les uns sont obligés de gagner leur vie et craignent de porter atteinte à leur situation en s'affichant comme les soutiens de cette philosophie qui a contre elle le clergé et les préjugés soigneusement entretenus par nos ennemis. Les autres ne possèdent pas l'instruction suffisante pour démontrer la fausseté des sophismes de nos adversaires, de sorte que la propagande se fait péniblement et que nous avons à rechercher sérieusement les moyens les plus propres à hâter sa diffusion.

Les livres et les journaux sont excellents pour tenir les adeptes au courant des faits nouveaux et pour leur faire connaître les théories qui, chaque jour, montrent l'accord grandissant qui existe entre les phénomènes spirites et la science, mais un livre coûte

cher pour les petites bourses et demande beaucoup de temps et de réflexion pour être lu avec profit. Le travailleur qui rentre chez lui après une journée laborieuse est fatigué, et il lui faut un véritable courage pour se mettre à étudier une doctrine qui exige d'être méditée et qui lui paraît souvent obscure. Les journaux spirites n'ayant pas un grand tirage ne sont pas assez répandus et ne s'adressent qu'aux convaincus, de sorte qu'ils ne peuvent rendre les services qu'on serait en droit d'en attendre.

Le comité de propagande nommé par le Congrès de 1900 a été frappé par cet état de choses et après discussion il a reconnu qu'un des meilleurs moyens d'agir sur l'opinion publique est de faire des conférences. Dans ces réunions, le public s'assimile sans fatigue et rapidement les points essentiels qui font du spiritisme une philosophie scientifique et morale sans égale. Il comprend la puissance de cette doctrine qui s'appuie sur l'observation et l'expérience et si les assistants ne sont pas convaincus immédiatement, ils ont au moins un aperçu de la grandeur et de l'importance des problèmes qui ont été agités devant eux. C'est une semence qui a été jetée dans le cœur et l'esprit de celui qui écoute, et qui germera un jour ou l'autre, lorsque l'adversité viendra s'abattre sur lui. Des efforts louables ont été faits depuis quelques années pour donner à ce puissant moyen de propagande, un grand développement. A Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Orléans, à Pont Saint-Esprit, à Marseille, en Belgique, les spirites ont organisé souvent des conférences, et grâce au dévouement de MM. Léon Denis, Gabriel Delanne, Metzger, Gaillard, etc. une impulsion très-vive a été imprimée au mouvement spirite. Malheureusement, il se trouve encore un très grand nombre de contrées où les spirites sont en trop petit nombre pour faire face aux dépenses que nécessitent les conférences, de sorte que ces pays qui auraient besoin d'être visités souvent sont précisément ceux où on ne va pas.

Un spirite de Nantes, M. de Bonafi nous a adressé la lettte suivante qui a été le point de départ de l'organisation d'une caisse de propagande spirite. La voici :

Monsieur Gabriel Delanne

Paris

Je vous ai fait part, il y a quelque temps, d'un projet de publication d'un livre d'or du spiritisme. Vous l'avez accueilli en exprimant le

souhait qu'il fût réalisé. Je faisais connaître cette idée afin que quelqu'un s'en emparât et en entreprît la publication qui ne peut être menée à bien que par une personne ayant des loisirs, ce qui n'est malheureusement pas mon cas.

Je viens aujourd'hui vous proposer autre chose. Il s'agirait de la création d'une « Caisse pour la propagation du Spiritisme » création qui me semble facile.

Il est à remarquer que le Spiritisme compte surtout des adeptes dans les milieux où les orateurs éminents qui se sont voués à son expansion ont pu se faire entendre.

Beaucoup de villes importantes, Nantes en particulier, renferment des éléments spirites que les efforts locaux n'ont pas pu, ou peut-être pas su grouper. Il y manque la personnalité marquante qui aurait l'autorité nécessaire pour faire l'union si favorable à la cause.

Pour atteindre ce résultat il faudrait que des conférences soient faites parmi nous, et si le charmeur qu'est L. Denis, par exemple, pouvait nous consacrer quelques instants, je suis certain qu'il en sortirait du bien.

Combien de villes sont dans ce cas ? Beaucoup, sans doute, et là comme ici, les porte-parole du Spiritisme auraient à exercer leur influence. Mais, pour cela, il faut pouvoir organiser les réunions, faire des affiches, louer des salles, indemniser le conférencier de son déplacement, enfin faire des frais.

Or, puisque nous ne pouvons pas, isolément, nous tirer d'affaire, pourquoi ne demanderions-nous pas l'aide de nos frères ? S'il est un milieu où cet appel puisse être entendu, c'est bien celui dans lequel la maxime kadéciste : Hors la charité point de salut — est toujours le mot d'ordre. Donc, c'est entendu, nous tendons la main... pas tout à fait vide — Et nous la tendons pour nous et tous les spirites isolés qui ne demanderaient qu'une occasion pour s'unir. C'est à nos amis plus heureux dans l'union, de nous venir en aide.

Créons la caisse pour la propagation de la foi spirite. Le fonctionnement en sera simple. Alimentée par la souscription qu'il faudrait ouvrir dans tous les organes spirites, elle servira à payer les frais des conférences en France, dans les milieux jugés les plus intéressants par les administrateurs. Si les recettes étaient suffisantes, la publication à prix très réduits d'ouvrages spéciaux pourrait être entreprise. Je disais tout à l'heure que nous tendions la main pas absolument vide En effet, j'ai, dans mon entourage, et en un temps relativement court, réuni quelques adhésions avec engagement de verser à la souscription une fois ouverte dans les organes spirites, diverses sommes, et cela annuellement ce, qui assurera le caractère permanent de la souscription. Beaucoup parmi les souscripteurs m'ont dit qu'en cas de nécessité, la somme qu'ils offrent serait augmentée par eux avec plaisir.

Il n'y a là qu'un intérêt absolument général.

Ceux qui ont eu la bonne fortune d'entendre exposer leurs idées publiquement par les savants et sympathiques orateurs que comptent dans leurs rangs les spirites de France, comprendront notre désir, et dans l'intérêt de l'avenir de notre cause, nous suivront dans la voie que je propose.

Ils agiront en cela pour eux-mêmes aussi, car la création de la caisse pour la propagation du Spiritisme ne peut que les mettre plus fréquemment à même d'entendre la bonne parole.

Veuillez agréer, etc.

De Bonafi.

Après lecture de cette lettre, le Comité a décidé d'ouvrir une souscription publique et permanente pour l'œuvre des conférences. Les villes qui jusqu'alors ont été assez heureuses pour être à même d'organiser des conférences n'ont qu'à continuer leur œuvre. Mais nous faisons un pressant appel à tous nos frères pour les contrées deshéritées, pour celles qui ont besoin d'être réveillées de leur torpeur. Tous les fonds qui nous parviendront seront remis mensuellement à M. Duval trésorier du Comité de propagande dont le siège est 57, faubourg Saint-Martin à Paris.

BECKER.

Séance de matérialisation en pleine lumière

Extrait d'une lettre adressée à M. Herman Grömwall, directeur du journal suédois *Eko*.

Berlin, février 1901.

Cher ami,

Ce que je croyais impossible est cependant arrivé à une séance, ici, à Berlin, devant plusieurs témoins, j'ai vu quatre fois l'esprit de ma femme, et cela dans des conditions excluant toute possibilité de fraude et d'hallucination.

Ce fait me paraît si naturel maintenant que réellement je m'étonne de mon scepticisme passé.

Je vais donner tous les détails, vous jugerez par vous-même. Il y a à Berlin un excellent médium, Mme Abend, femme d'un cor-

donnier, c'est une agréable petite personne, et qui semble très bonne. Ce n'est pas un médium professionnel, la comtesse de M. qui la connait, avait obtenu d'elle une séance pour la princesse Karadja, Miss Frisk de Stockolm, et moi.

Vous savez que j'ai besoin de m'y prendre à trois fois pour croire une chose, et j'étais résolu au plus strict examen de la salle et des assistants. Il y a si fréquemment des fraudes dans les séances que la précaution est excusable. Mais dès le commencement, nos hôtes nous prièrent de visiter soigneusement toutes choses, disant qu'il leur serait très pénible d'être soupçonnés de tromper : le médium se déshabilla devant les dames et fit examiner ses vêtements ; cela se passait dans la salle même, et le médium ne fut ensuite en contact avec personne. La chambre avait environ 70 mètres carrés ; il n'y avait d'autres meubles que deux petites tables près des fenêtres, un sofa contre le mur, et plusieurs chaises de bois. Rien sur les murs que trois petites lampes ; sur l'une des tables était une lampe plus forte que les autres ; il n'y avait pas de glace. Un poële de faïence dans un coin, et dans un autre angle, une tringle supportant deux minces rideaux rouges, de trois mètres de long, pendant de façon à clore un cabinet de quelques mètres. J'examinai ce réduit avec le plus grand soin ; je frappai sur tous les murs et le parquet, je visitai les rideaux, il n'y avait pas un coin dans lequel une épingle eût pu m'échapper ; je m'assurai également du fauteuil en bois destiné au médium.

La chambre était bien éclairée, puisque les quatre lampes étaient allumées. On ferma la porte et l'on me remit la clef que je gardai.

La séance commença à 9 heures. Les assistants étaient la princesse Karadja, la comtesse M., moi-même et deux parents du médium. Nous nous plaçâmes en demi-cercle, à trois mètres environ du cabinet où le médium prit place. Son frère dit une courte prière ; ensuite Mme Abend, son mari et son frère chantèrent doucement un hymne que le frère accompagnait sur la cithare. C'était pour amener la transe qui se déclara promptement, présentant les caractères de la transe véritable, décrite par le Dr Hodgson dans les Proceedings de la Société de recherches psychiques. Le médium avait les yeux grands ouverts, mais sans apparence de vision : la lumière pénétrante de la lampe dont le verre et l'abat-jour étaient enlevés, tombèrent sur ses yeux pendant une demi-heure, sans

leur causer le moindre clignotement : les traits du visage restaient immobiles.

Elle commença à parler d'une voix douce et mélodieuse. Ses parents nous dirent reconnaître la voix d'une de leurs sœurs, morte, qui guide toujours le médium. Elle disait : « Saluez Dieu, chers amis, aujourd'hui tout est prêt, tout sera beau. Vous êtes tous bons, les forces sont grandes, les fluides en harmonie, notre sœur est bien portante, les bons esprits attendent, mais patience ! Vous devez avoir de la patience, etc., etc. ».

Le médium alors s'enfonça dans le fauteuil et sembla profondément intransé, ses yeux largement ouverts, toujours fixés sur la flamme de la lampe. Je ne puis souffrir les lampes sans abat-jour, et je demandai à notre hôte d'en mettre sur celles qui nous éclairaient, il le fit et la lueur était adoucie.

Miss Frisk proposa alors de fermer les rideaux du cabinet pour faciliter la condensation des fluides, mais les parents du médium dirent que ce n'était pas nécessaire, qu'ils ne le faisaient jamais, et que les formes d'esprits se matérialisaient sous leurs yeux, à côté du médium dans la pièce bien éclairée. Toutefois les dames se rangèrent à l'avis de miss Frisk et les rideaux furent tirés. Une demi-heure se passa dans l'attente et je commençais à supposer que nous n'obtiendrions rien, lorsque tout d'un coup, une étoile se forma au-dessus du cabinet où elle resta visible pendant la durée entière de la matérialisation. Un instant après, je ressentis le frisson caractéristique, vous savez que je suis médium, et deux dames de l'assistance éprouvèrent la même sensation. Les rideaux s'entr'ouvrirent, et nous vîmes dans le cabinet une forme nébuleuse, vaporeuse, de lumière bleuâtre, doucement balancée, comme un roseau agité par la brise, je ne puis trouver de meilleure expression. Un bras se forma sur le côté, étendu vers nous, un bras et une main d'un dessin magnifique, mais presque transparents. Cette forme recula et avança encore, ayant alors l'aspect d'un réel bras humain. Les rideaux se refermèrent pendant quelques minutes et se rouvrirent. Une figure blanche était debout, la tête inclinée en arrière, le visage blanc ; les mains étaient jointes, l'aspect général celui d'un nuage de lumière condensée, rayonnant, mais indistinct, cela donnait l'idée d'un corps dans un linceul. *On voyait à côté le médium dans son fauteuil.*

Les rideaux se refermèrent de nouveau pendant un moment, puis se rouvrirent, découvrant un spectacle merveilleux : nous vîmes une femme élancée, vêtue comme une mariée, avec un long voile blanc tombant de la tête aux pieds ; mais quel voile ! Il semblait tissé de rayons aériens lumineux. Comme je reconnaissais le visage ! Il y a douze ans, je menais à l'autel cette femme, vivante alors !

En silence, j'étendis les bras vers elle, mais les rideaux se refermèrent. La forme de l'esprit *était restée debout près du médium* pendant quinze secondes environ.

Quelques minutes s'écoulèrent et l'on vit apparaître la personne dont la princesse Karadja a dessiné automatiquement un portrait, sans connaître l'original, il y a juste un an, le 24 février 1900. Qu'elle était belle, avec le voile sur ses cheveux noirs, et ses épaules, ses yeux noirs me regardant, et l'étoile brillant au-dessus de sa tête. J'entendis autour de moi des exclamations d'étonnement. Mes yeux restèrent fixés sur le visage bien-aimé jusqu'à ce que les rideaux se refermassent de nouveau.

Ma femme se montra une fois encore, et le souvenir de ce moment est le plus doux pour moi, car je la revoyais comme elle était dans notre maison ; elle avança plus près de moi et se tint les bras étendus et levés. Ses cheveux noirs formaient le plus beau cadre autour de son visage ; elle avait les bras nus : le corps svelte était drapé dans une longue robe d'un blanc de neige. Elle me regardait avec ses yeux noirs, lumineux ; je retrouvais son expression affectueuse, son attitude, c'était ma femme vivante, mais l'apparition entière avait une beauté et une harmonie exquises, un ensemble idéalisé que ne possède pas un être de la terre.

Je murmurai son nom, le sentiment d'un bonheur immense et d'une reconnaissance inexprimable s'emparait de moi. Elle glissa silencieusement dans le cabinet, dont les rideaux se refermèrent sur elle. Miss Frisk me dit tout bas : « Demandez à Anna un morceau de son voile ». J'adressai cette requête à ma femme, mais sans prononcer les mots, et aussitôt la douce voix de l'esprit-guide répondit par l'entremise du médium : « Sois calme, tu auras ce que ton cœur désire. Patience, tu recevras le voile ». Peu après, nous entendîmes déchirer une étoffe légère à l'endroit exact où ma femme avait disparu, et un voile blanc, de trois mètres de long sur un mètre de large fut lancé par dessus les rideaux. L'une des dames

se précipita pour le saisir dans sa main ; l'étoffe était extrêmement délicate, sans un endroit chiffonné ou plissé et avec une odeur particulière. Autant que je puisse en juger, ce voile est exactement semblable à celui de ma femme dont je possède quelques fragments, mais il me paraît plus délicat.

Quelques instants après, le fauteuil avec le médium endormi fut poussé hors du cabinet : ce meuble n'avait pas de roulettes.

Plusieurs choses étranges eurent lieu, je vous en parlerai une autre fois. Rappelez-vous que la chambre était bien éclairée, et que les assistants étaient calmes, sérieux ; souvenez-vous aussi *que le médium était visible pendant tout le temps et la durée de l'apparition* ; il y avait une différence notable entre l'aspect, la taille du médium et le charme, la beauté rayonnante de l'esprit dans ses différentes manifestations.

Et enfin le voile est là : preuve indiscutable de la réalité de ce qui s'est passé, écartant toute hypothèse d'hallucination.

La seule explication qui me semble naturelle est celle-ci : que le voile a été tissé avec la même matière que celle que l'esprit emploie pour se rendre visible aux regards humains, et que cette matière est empruntée au médium principalement, mais aussi aux autres personnes présentes qui ont des facultés médianimiques. Cette matière tire son origine des émanations du corps humain. Cela est prouvé par cette forte sensation de froid qui indique une perte de chaleur ; les vibrations de la chaleur se manifestent par de faibles et temporaires émanations lumineuses, — *od* — que l'on voit quelquefois en séance obscure sous forme de globes de lumière plus ou moins grands, parcourant la chambre.

Lumière ! chaleur ! où est la différence ? Seulement dans le nombre des vibrations pendant la même période de temps. L'augmentation ou le ralentissement de rapidité des vibrations peut convertir l'une dans l'autre. Et de là à la condensation, à la forme substantielle, qu'y a-t-il ? C'est ainsi que le voile a été formé et j'ai contribué à sa matérialisation, car le lendemain matin, j'étais très fatigué, mes yeux ternes, mes cheveux et ma barbe ayant quelque peu blanchi : il est évident que beaucoup de force physique m'avait été soustraite. En peu de jours, mon corps reprit sa vigueur, mais cela prouve que les personnes douées de pouvoirs médianimiques doivent prendre des précautions.

Je crois au progrès du spiritisme comme je crois à la lutte incessante pour arriver à la vérité. On peut dire que l'esprit humain est sans limites absolues. Ce qui est inconnu dans les secrets de la nature arrive toujours à être dévoilé. L'horizon se montre sans cesse de plus en plus large. La lumière se fera sur toutes ces questions de vie, de mort, d'infini, mais nous devons attendre.

Quand je reviendrai chez moi, vous pourrez voir le voile : il faudra en examiner un morceau au microscope.

Votre, etc.

GEORG LARSEN.

Le Mouvement Ethique

Ce culte d'un individualisme éclairé préparant pacifiquement les hommes à plus de justice et de bonheur dans les rapports sociaux, explique quel esprit anime le mouvement éthique dans l'étude des *questions dites sociales*.

En nier l'acuité serait nier l'évidence. Mais quelle sera la solution du problème ? Révolution ou évolution ? Le progrès sera-t-il le fruit de la lutte ou le gain de l'entente ? — Les éthiciens se sont partout posé ces redoutables questions, comme elles se sont posées soudain à la conscience contemporaine.

Unanimement, ils proclament que la situation matérielle et morale de l'ouvrier est attristante, et qu'il ne peut présentement vivre sa vie humaine avec dignité. Des réformes sont urgentes qui, en le délivrant, atténueront l'inégalité sociale. Les associations pour culture éthique poursuivent l'accomplissement des réformes sociales reconnues justes et nécessaires.

Mais elles estiment que ces questions doivent être d'abord étudiées, approfondies, mesurées dans leurs conséquences ; qu'il y faut séparer l'injuste du juste, le chimérique du sensé ; que sous prétexte d'affirmer les droits d'une « classe », il n'est point permis de léser ceux d'une autre. Groupes d'études sociales, la circonspection dans la recherche des solutions économiques leur est une loi au même titre que la justice. Elles ne défendent que ce qu'il est évidemment opportun et légitime de réaliser.

Tactiquement, les éthiciens se séparent des socialites en ce qu'ils répudient tout système *a priori* et la superstition du dogme intangible ; ils se réservent le droit de choisir et de discuter. Ils s'en séparent sur la conception même de la question sociale.

On peut affirmer que le socialisme, depuis Marx, à quelques nuances près, envisage le problème social comme exclusivement *économique*. Les démocrates d'outre-Rhin en font une simple question d'estomac, *Magenfrage*; et beaucoup de Français, non des moins bruyants, qui raillent les utopies humanitaires de Lasalle. Le généreux enthousiasme du socialisme des premiers jours a perdu de son élévation et de son désintéressement. Karl Marx, le froid organisateur, a fait descendre l'idéal socialiste des hauteurs où il planait. Il a réduit le socialisme à un épisode de la « lutte des classes » : le « prolétariat » aspire à « conquérir le pouvoir » et à renverser la « bourgeoisie ». Sans doute, Bebel et Jaurès voient plus haut ; mais l'armée qui les suit, pressée de triompher — cette impatience a certes ses excuses — ne s'est pas encore dégagée de cette conception étroite, dangereuse, et de cette politique primitive de l' « ôte-toi de là que je m'y mette. »

Je ne conteste pas la priorité de certaines réformes matérielles, purement économiques, sur d'autres d'un caractère plus élevé. Exhorter à la modération et à l'idéalisme désintéressé ceux qui peinent et végètent, m'a toujours semblé aussi naïf qu'inhumain. Mais il est bon de voir plus loin que demain, dans l'intérêt des humbles, au nom d'un péril évident.

Si le « prolétariat » se substitue à la « bourgeoisie » sans se proposer d'autre rôle que d'asservir à son tour, esclave hier, demain tyran, l'humanité n'a rien à espérer de cette substitution. Bouleversement sans progrès ; victoire sans conquête humaine. Dès lors, pourquoi soutenir aveuglément l'effort d'un « parti » qui changerait sans rien créer, artisan brutal d'un équilibre d'ailleurs instable ? Progresser sera-t-il toujours écraser ? Et l'harmonie sociale n'est-elle qu'une décevante chimère ? — L'histoire, la science, notre conscience déposent contre cette conception antisociale, génératrice de discordes entre le dernier arrivé des tyrans et le prochain candidat à la tyrannie et qui refuse à l'humanité la réconfortante vision d'un avenir apaisé.

Ethiciens et autres, nous mettons le salut de l'humanité au-dessus de toute considération coutumière de classes, de partis, de sectes en *isme* ; et il ne nous suffit point de changer de despote. Notre idéal est la concorde, non le combat. Et c'est pourquoi la solution purement économique de la question sociale ne nous agrée point. Le « prolétariat » — il faut qu'il se résigne à l'entendre dire par ses meilleurs amis — n'a pas encore l'*éducation* et l'*organisation* suffisantes pour aspirer à la suprématie qu'il revendique, et *dont aucune classe n'a le droit de s'attribuer le privilège même provisoirement.* L'humanité ne peut accepter aucun despote, individu ou multitude ; elle doit se gouverner pacifiquement par la collaboration de tous. La société parfaite sera constituée d'individualités politiquement égales, non plus de classes hiérarchisées et s'entretuant. Qui ne marche pas vers cet état social harmonieux, recule.

Soucieuses de sauver pour leur part l'héritage du passé et de défendre la liberté de demain, les Associations éthiques s'efforcent donc de pénétrer de leur influence adoucissante les partis socialistes et d'en idéaliser l'effort. Pour elles, la question sociale est essentiellement une *question morale* ; et à ce titre, elle intéresse toutes les « classes » également. La solution ne peut donc être simplement le triomphe de telle ou telle doctrine, de telle ou telle réforme — suppression du salariat ou socialisation des moyens de production, même après une réforme aussi décisive, rien ne serait changé dans l'âme humaine. Elle est dans l'*éducation individuelle intégrale*, dans cette intériorisation qui est le principe du mouvement éthique et sa raison d'espérer, dans la victoire de l'individu sur lui-même, sur ses instincts égoïstes et anti-sociaux, à quelque « classe » qu'il appartienne, et enfin dans l'apprentissage que l'individu fera de la société par l'association, Ainsi nous retournons au principe recteur de Félix Adler et des éthiciens : toute réforme a son objet immédiat et ses conditions dans l'individu. Dans chacun de nous, il y a un « bourgeois » et un « capitaliste » à vaincre. De ces victoires individuelles naîtra l'émancipation sociale. C'est folie de vouloir réformer la société, au sens même où les socialistes entendent cette révolution, si l'individu ne s'est préalablement réformé, par lui-même et par la coopération organisée.

Cette conception profonde de la question sociale est celle de la *Coopération des Idées* ; il serait superflu d'insister ici. Elle explique

pourquoi les Associations éthiques, sauf quelques nuances nationales, s'attachent moins aux œuvres philanthropiques, à la discussion des problèmes ouvriers proprement dits, aux revendications politiques qu'aux œuvres d'*éducation et d'organisation populaires* : universités populaires et extension universitaire, *settlements*, cours périodiques et conférences, salles de lecture et bibliothèques pour les ouvriers, vulgarisation, par tous les moyens, des chefs-d'œuvre artistiques, etc. Dans ce domaine, le champ de l'initiative est illimité. Et rien n'est socialement plus pratique que la science. L'éducation fera plus pour l'élaboration des réformes profondes que les réunions électorales tapageuses et les manœuvres politiques des partis bariolés. La question sociale sera résolue non par la « lutte des classes », mais par la Science et l'Université populaire.

Le mouvement éthique dépasse donc le socialisme. Les réformes économiques ne sont pas un but, encore moins un terme : elles sont un moyen nécessaire pour générer un état social adouci et plus juste où l'effort individuel reste le ressort du progrès collectif, où l'individu n'ait point à abdiquer son indépendance et sa dignité, où la lutte ait fait place à l'accord. Une étude sereine au sein de l'association éclaire l'esprit sur les réformes légitimes ; elle rejette les entreprises illégales, partant antisociales. Que dire de ceux qui, alertement et de prime abord, adhèrent à tout le programme collectiviste, alors que chacun des points de ce programme révolutionnaire suscite tant de contradictions et de discussions, et qu'il ne proclame rien moins qu'une rupture radicale et définitive avec la tradition ? Il n'est pas une seule des graves questions sociales — les nommerai-je ? — qui ne suppose une patiente recherche et une impartiale confrontation d'arguments et de faits souvent difficiles à rassembler. Cette investigation, pour être sûre et éclairée, doit être poursuivie en commun : c'est le rôle d'une association éthique, d'une Université populaire. Accepter aveuglément la solution de telle ou telle école socialiste, rappelle le fanatisme confessionnel. C'est la même erreur antisociale, le même état d'esprit se manifestant dans un autre domaine. Là encore, le remède est bien dans l'éducation de l'individu.

Au lecteur maintenant de décider dans quelle mesure les Associations éthiques sont et ne sont pas socialistes. Les mots nous importent peu ; nous cherchons à étreindre les réalités qu'ils couvrent.

Les vocables en *isme*, et tous ces systèmes prestigieux ne sont point pour nous plaire ; ils ne servent en rien l'humanité de notre rêve et nous n'admettons pas la théorie aussi dangereuse que simpliste du *bloc*. Nous choisirons. Par une évolution naturelle, la Société arrive à des réformes dont tous sentent la nécessité et qui n'aboutiront que par la collaboration de tous. Pour avoir le sentiment de cette nécessité et le désir de ces réformes, est-il indispensable de confesser tel ou tel socialisme ?

Un point au moins n'est pas encore élucidé, et il est capital : quels sont les rapports du socialisme et de l'individualisme ? Les deux termes s'excluent-ils ou se concilient-ils ? Faut-il préalablement distinguer entre les socialismes des divers pays ? puis entre les socialismes d'un même pays ? Quel fil nous conduira dans ce labyrinthe, et qui nous sauvera des excommunications inévitables ? — A la vérité, l'indécision est excusable : nous ne savons pas au juste quelle figure l'individu ferait dans le régime collectiviste tant prôné. D'où notre défiante réserve ; car certains socialistes font décidément trop bon marché et de l'histoire et de la liberté individuelle.

Le plus sage est donc, pour les hommes de bonne volonté, de s'unir loyalement, de discuter, d'éclairer leur zèle, de chercher en commun le devoir individuel et social et, par l'éducation comme par la coopération, de réaliser la société nouvelle cellule par cellule. Nous ne croyons pas aux transformations magiques ; c'est à nous de mettre d'accord notre société et notre idéal dès à présent sans à coups, sans révolution, par le seul effet de notre volonté éclairée et de notre groupement sympathique.

Les socialistes professionnels trouvent cette politique ou utopique ou trop lente ; ils reprochent aux associations éthiques leur stagnation et leur prudence bourgeoise. Qu'importe ! La silencieuse besogne du mouvement éthique fait plus pour le progrès social que la « lutte des classes », car sa devise est : solidarité. Et le temps viendra où se réaliseront les vers prophétiques du poète :

Car le passé s'appelle haine
Et le présent s'appelle amour !

Coopération des Idées. ALFRED MOULET.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

pour la traduction Dr DUSART

(*Suite*)

M. Tyre ajoute dans une lettre qu'il adresse à M. David Stewart de Kincaid House, Milton of Campsie, N. B., qui lui avait demandé ce récit pour nous :

« Je suis allé le mois dernier à la maison en question. Elle est actuellement abandonnée. Le dernier locataire est parti à l'étranger et la maison tombe en ruine, le jardin n'est plus qu'un terrain vague. J'ai regardé par la fenêtre de la cuisine et j'ai vu que notre foyer existait encore. »

M. Stewart nous écrit le 13 août 1885 :

Je sais de quelle importance il serait de donner les vrais noms des personnes et des lieux et de pouvoir fournir un récit distinct fait par Mme P... elle-même. J'ai vivement sollicité cette dame ; mais elle a horreur de la publicité et ne veut pas remuer de vieux souvenirs ; aussi j'ai dû cesser mes insistances.

Dans le même ordre de faits, je puis rappeler un cas inséré à tort dans les *Fantômes des Vivants* (cas 138, vol. I, p. 375). La mort eut lieu aux Antipodes et la coïncidence entre cet événement et les impressions reçues par le percipient fut déclarée parfaite par le narrateur, malgré l'erreur que l'on commet souvent quand on calcule l'heure, en tenant compte de la différence de longitude. Je ne me suis pas rendu compte de cette erreur avant la publication de la 1re édition de ce volume. En réalité, il s'écoula plus de 12 heures entre la mort et la vision du percipient. Ce cas appartient donc bien à la classe que nous étudions ; mais la nature des impressions ressenties est remarquable.

Ceci nous fait songer à un cas [vol. II, p. 694] dans lequel le Rév. R. M. Hill fut surpris et effrayé de voir une grande forme entrer brusquement dans la pièce où il se trouvait et disparaître avant d'avoir pu être reconnue. Un de ses oncles, homme de très grande taille, mourait à ce moment, et il est bon de remarquer que, quoique M. Hill connût la maladie de cet oncle, il n'éprouvait pas à son sujet une préoccupation capable de provoquer une appa-

rition aussi formidable, qu'il ne put reconnaître.

Dans certains autres cas, le percipient, avant l'apparition d'un ami mort depuis peu, a eu déjà des apparitions véritables dans d'autres occasions, mais jamais une hallucination de nature subjective. Un tel percipient est naturellement autorisé à considérer l'apparition de son ami comme ayant un caractère aussi objectif que les précédentes, quoique *en elle-même* elle n'en présente pas tous les caractères d'authenticité, puisque le fait de la mort était déjà connu.

Pour le moment, il vaut donc mieux s'en tenir aux cas tout à fait exempts de cette tare (qui paraît importante à première vue), et dans lesquels le percipient était absolument ignorant de la mort, que le fantôme est le premier à leur apprendre.

Tout d'abord nous signalerons quelques cas dans lesquels le percipient apprend par un fantôme véritable une mort que, quelque temps après, un fantôme semblable, différant quelquefois du premier par quelques détails, vient lui confirmer.

Tel est le cas d'Archdeacon Farler [vol. I, p. 414] qui, deux fois dans la même nuit, vit la forme toute ruisselante d'eau d'un ami qui, la veille, s'était noyé dans son voyage de retour. Quoique la première apparition se fût produite quelques heures après la mort, nous pourrions l'expliquer par une impression restée latente jusqu'à ce que survînt une période de calme. La seconde apparition ne serait alors qu'une sorte de recrudescence de la première. Mais si nous devons rejeter la théorie de la période latente, la première apparition doit être considérée comme le résultat d'une action du mourant s'exerçant après sa mort, et nous avons tout lieu d'admettre la seconde comme tout aussi véridique. Dans ce cas, la même forme fut vue encore une fois, quinze jours plus tard. Dans cette dernière occasion, M. Archdeacon m'apprend que l'apparition portait son costume ordinaire, sans aucune trace de l'accident.

On rencontre un cas semblable de répétition (comme le fait remarquer M. Gurney, vol. I, p. 237, en note) dans le cas du major Moncrieff [vol. I, p. 414]; dans celui de M. Keulemans [vol. I, p. 444]; dans celui de M. Herman [vol. I p. 561] où l'agent est encore en vie, mais mourant au moment des apparitions; dans le cas de Mme Ellis [vol. II p. 59]; dans celui de Mme D... [vol. II, p. 467]; de Mme Fairman [vol. II, p. 482]; de M. F. J. Jones [vol. II, p. 500] où la mort, également due à la submersion, a été

certainement rapide. Nous devons encore signaler le cas de Mme Reed [vol. II, p. 237], où un fantôme est vu trois fois, les deux premières à peu près au moment de la mort, la dernière plusieurs heures plus tard, où elle s'est présentée à un autre percipient, mais nous ne savons si celui-ci n'avait aucune relation avec le premier. Dans le cas du capitaine Ayre [vol. II, p. 256], une apparition est vue par un percipient vers le moment de la mort et suivie, trois heures plus tard, par la production de bruits entendus par le premier percipient et par un autre, jusqu'au moment où l'on vient annoncer la mort. Dans le cas de Mme Cox, l'heure exacte de la mort est inconnue, mais l'apparition se montre à un enfant, à 9 h. 1/2 du soir et à Mme Cox à minuit. Dans celui de Mlle Harris [vol. II, p. 117] une voix est entendue vers le moment de la mort, sans faire penser au mourant; mais, la nuit suivante, un rêve représente la personne décédée, comme si elle était en train de mourir. On pourrait encore ajouter un ou deux autres cas à cette liste et il est bien certain que ce sujet est un de ceux qui méritent le plus de fixer l'attention des observateurs.

Si nous nous occupons maintenant des cas dans lesquels l'apparition ne s'est pas répétée, mais s'est produite plusieurs heures après la mort, nous pourrons citer plusieurs récits où l'intervalle de temps est presque certain et nous étudierons jusqu'à quel point il peut être légitime d'invoquer la théorie de la *période latente*, dans chacun d'eux.

Il est bien difficile de déterminer à quelle catégorie appartiennent les cas où on ne rencontre aucune vision réelle, mais seulement un sentiment de malaise ou d'anxiété, suivant à quelques heures d'intervalle la mort d'un ami habitant au loin, comme dans le cas du Rév. J. M. Wilson, [vol. I, p. 280]. On peut concevoir qu'un choc pénible reçu par le cerveau au moment de la mort de l'agent arrive peu à peu à la conscience. Dans ce cas, le retard peut être dû à une cause physiologique plutôt que psychique.

Nous pouvons placer maintenant les cas comme ceux du capitaine Wheatcroft [vol. I, p. 420], ou de Mme Evens [vol. II, p. 690], ou de M. Wingfrield Baker [vol. I, p. 199] ou de la sœur Bertha [vol. l, p. 522, note] dans lesquels une hallucination bien nette de la vue ou de l'ouïe survient quelques heures après la mort, mais au milieu de la nuit. C'est surtout dans les cas de ce genre que

l'on peut, avec le plus d'apparence de raison, supposer qu'une impression télépathique reçue pendant le jour sommeille jusqu'à ce que les autres excitations étant calmées, elle s'extériorise elle-même sous forme d'hallucination après le premier sommeil, comme on voit souvent surgir après le premier sommeil un sujet que nous avons chassé de notre esprit pendant le jour, comme pénible et trop absorbant et qui se présente alors avec une netteté et une force remarquables. On voit d'un autre côté que dans certains cas, comme celui de Mme Teale, par exemple, [vol. II, p. 693], il se produit un délai de huit heures après lequel l'hallucination se produit tandis que le percipient parfaitement éveillé est assis au milieu de sa famille. Dans un des plus remarquables cas de rêve de notre dossier [vol. I, p. 370], l'impression éprouvée par Mme Storie ne ressemble en rien à la simple émergence d'une sensation restée latente. C'est long et compliqué, mais cela fait penser à une espèce de clairvoyance. Cependant si nous admettons une clairvoyance télépathique, c'est-à-dire la représentation d'une scène transmise par l'esprit du mourant, nous devons presque nécessairement supposer que cette image a été produite *post-mortem*. Cette reproduction de l'accident et de ses suites est un ensemble plus considérable que tout ce qui peut traverser le cerveau d'un homme succombant à la mort violente entraînée par le choc d'un train lui enlevant toute la partie supérieure du crâne.

Si nous admettons que l'esprit d'un mourant peut encore agir sur les vivants après la mort de son corps, l'horreur et le trouble des scènes qui se sont succédé devant les yeux de Mme Storie, correspondent assez fidèlement aux impressions que l'on est porté à attribuer à l'homme quelques heures après une telle mort, surtout lorsqu'il vient s'y mêler un élément de *départ tout récent*.

Nous nous hasardons, il est vrai, sur un terrain peu exploré ; mais si nous admettons comme hypothèse sérieuse la communication venant d'au-delà de la mort, nous pouvons nous faire une idée de l'attitude de l'esprit qui se communique, et la supposition la moins téméraire sera que cet esprit restera encore absorbé, en grande partie tout au moins, par les pensées qui l'occupaient pendant les derniers instants de sa vie terrestre. Le cas, cité par M. Gurney, du jardinier Bard et de Mme de Fréville, nous en fournit un exemple frappant. Il est fort possible que la remarque doive

être faite pour beaucoup de cas dans lesquels l'apparition reproduit une scène funèbre ou l'image d'un corps mort. Dans le cas remarquable (vol. 1, p. 265) où une dame, dix heures environ après la mort, voit le corps d'un médecin de Londres bien connu, gisant dans une chambre nue (hôpital de campagne dans un pays étranger), la description qu'elle en fait et que nous possédons s'adapte mieux à l'idée d'une sorte de clairvoyance télépathique prolongée après la mort et qui serait l'effet d'une faculté possédée par le mourant de faire percevoir au percipient l'image qui persiste à ce moment dans son propre esprit.

Cette vue est à peine différente de celle qui est développée dans *Fantômes des Vivants* : c'est que le cercueil et autres signes de mort constituent autant de symboles par lesquels se traduisent dans l'esprit du percipient les impressions pénibles et obscures qu'il éprouve.

Dans aucun de nos cas nous n'avons pu nettement déterminer si un cercueil a été vu avant que le corps y eût été déposé. Il est probable cependant que c'est ce qui se produisit dans le cas du colonel Jone (vol. 1, p. 551).

Je vais citer un récit que je dois à l'amabilité du colonel Crealock C. B. et dans lequel on peut parfaitement discuter l'origine de l'action dramatique du fantôme et rechercher si elle vient de l'esprit de l'agent ou de celui du percipient.

IX. Le récit suivant est extrait du vol. 1, n° 4 (avril 1855) de *J'm Ninety Five*, journal régimentaire du 2me bataillon, du régiment du Derbyshire. Il est du colonel J. N. Crealock, C. B. qui l'a complété par des lettres reproduites à la suite.

L'événement survint dans la nuit qui suivit la bataille d'Ulundi, en juillet 1879 :

« Comme nous approchions de la rivière Umvobosi, les deux domestiques zoulous de M. D... vinrent me demander où était leur maître. Je leur dis que je ne l'avais pas vu depuis la fin de la bataille, mais qu'il ne tarderait sans doute pas à revenir. Je me figurais qu'il cherchait à obtenir des renseignements près des blessés zoulous. Ce soir-là, je dînai avec sir Evelyn Wood et vers 10 heures nous rentrâmes à notre bivouac.

Dans ces jours-là je ne dormais que fort peu. Vers minuit, quelque chose m'éveilla. En général, lorsque l'on se réveille, tous les

sens reprennent leur activité et je suis bien certain, pour mon compte, qu'à ce moment je n'étais nullement dans un demi-sommeil. En me levant, je regardai ceux qui m'entouraient. Le cinquième de la rangée de dormeurs était M. D... qui se baissait et roulait sa literie, que ses deux domestiques indigènes enlevèrent ensuite. Je trouvai singulier qu'il fît ainsi enlever son lit, mais je me recouchai et me rendormis paisiblement jusqu'à l'aurore.

Le lendemain matin, au moment de nous remettre en marche, l'adjudant-général me demanda si je savais que M. D... avait passé la nuit précédente dans le camp du colonel Buller. (Ceci, comme il fut démontré plus tard, était une erreur complète). Je lui dis que je ne savais pas ce qu'il avait fait, mais que pendant la nuit il était venu enlever son lit de l'endroit où nous étions couchés.

En arrivant au point où nous devions camper, les domestiques de M. D... vinrent me demander où ils devaient dresser la tente de leur maître. Ils me demandaient, en outre, si je savais où il était. Cette question m'étonna fort et je répondis : « Pourquoi me demandez-vous cela ? Je ne lui ai pas parlé depuis 24 heures et vous étiez avec lui lorsqu'il a enlevé son lit ».

Longeast, notre interprète, me dit alors qu'ils ne l'avaient pas vu depuis la bataille ; qu'ils n'avaient pas touché son lit et qu'ils n'étaient pas venus, comme je le disais, à l'endroit où il devait dormir ; j'écrivis alors au colonel Buller et lui demandai si M. D... n'était pas allé dans son campement, comme le croyait l'adjudant général. Il me répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis la bataille.

De plus en plus surpris, je vins mettre Lord Chelmford au courant de ce qui se passait. On envoya alors ses domestiques, accompagnés de quelques Basutos, avec l'ordre de visiter le lieu de l'action et de rechercher les traces de leur maître. On ne put d'abord rien découvrir ; mais quelques jours plus tard, des indigènes d'un ou deux Kraals situés à 50 milles d'Ulundi rapportèrent à Lord Chelmford qu'un grand homme blanc, sans barbe et vêtu d'un uniforme bleu, avait été tué derrière le Kraal d'Ulundi et qu'il montait un alezan. Sa seigneurie me rappela alors que je lui avais dit que j'avais vu un blanc, monté sur un cheval alezan s'éloigner dans cette direction. Nous restâmes convaincus que ce devait être M. D... et six semaines plus tard, lorsque sir Garnet Wolseley vint visiter Ulundi, on retrouva son corps tel qu'on l'avait décrit. Il est abso-

lument hors de doute qu'il trouva la mort vers midi, le jour de la bataille d'Ulundi, et qu'il était déjà mort depuis 12 heures lorsque je le vis venir à son lieu de campement ordinaire, au quartier-général. Cette conviction dans laquelle j'étais de l'avoir vu dans la nuit m'empêcha pendant 18 heures de le rechercher ».

Le Colonel Crealock ajoute :

A. Q. M. Général 's Hut, North Camp,
Aldershot.

21 juillet 1888.

« Je venais de passer 20 mois au milieu des dangers et des fatigues et je ne me trouvais en aucune façon impressionnable ou surexcité. Le pauvre garçon qui fut tué était fils de Lord X.... ; il n'était pas de mes amis, quoique je sois convaincu que de tous ceux qui se trouvaient avec lui dans l'Afrique du sud, c'était moi qu'il voyait le plus volontiers, après Lord Chelmford ».

A de nouvelles questions il répondit, le 6 novembre 1888 :

« Le camp fut levé à l'aurore. Je ne connais rien au sujet du lit. Je n'avais aucune espèce de raison de le remarquer et rien ne me portait à croire que M. D..., eût l'intelligence troublée. Je n'ai aucune raison de penser que le lit fut enlevé. Je n'ai jamais eu aucune espèce d'hallucination et ne crois pas à ces sortes de choses ».

« Je n'ai aucune notion sur le moment précis de sa mort. Je sais qu'on l'a vu chevaucher vers midi dans une zône dangereuse. Nous savons qu'il tomba entre les mains des zoulous et que son corps fut trouvé à moins d'un mille du point où on le vit, mais combien vécut-il après-midi et fut-il torturé, nous n'en savons rien ».

L'introduction de figures secondaires ne fait pas, selon moi, pencher vers une interprétation plutôt que vers une autre. Elles font partie d'une scène de rêve qui a pris naissance dans l'esprit du Colonel Crealok ou dans celui du décédé lui-même. Il n'y a rien d'improbable dans la supposition qu'après un changement aussi brusque que celui de la mort, les pensées du décédé restent troublées, et l'on peut aussi admettre que dans ces conditions, ses communications avec le monde qu'il venait de quitter ont pris le caractère du rêve.

Je dois rappeler ici que dans *Fantômes des Vivants* on a donné un cas du Dr Liébault, dans lequel l'écriture automatique annonça

un décès qui semble avoir eu lieu presque au même moment où l'écriture l'annonçait. Je présenterai ici comme cas parallèle celui dans lequel le message, nous a-t-on dit, fut écrit cinq heures après la mort. Le message venait sans aucun doute d'une intelligence autre que celle du décédé. J'ai à peine besoin de répéter qu'il ne faut pas accepter sans réserve l'affirmation des messages au sujet de la source d'où ils émanent.

A Suivre. Dr DUSART.

Conseils de l'Au-delà

(*Suite*).

Dans les moments de trouble et d'éxaspération, — lorsque les passions et la tourmente qu'elles suscitent, vous affolent, vous aveuglent et vous rendent sourd ; — lorsque vous vous sentez prêts de céder aux mauvaises inspirations de la matière et des bas esprits qui vous entourent, — élevez votre âme vers Dieu et priez.

La prière est la seule force et le seul refuge de l'âme en détresse.

*
* *

Quand le malheur vous frappe, au lieu de vous révolter ou de vous attrister, restez calmes, résignés et courageux — Vous avez mérité la peine dont vous souffrez.

Abandonnez-vous à la Providence du Père et à sa bonté infinie ; reposez-vous en lui, et alors la prière retombera en pluie douce et bienfaisante sur vos membres meurtris, et bientôt une paix profonde sera en vous.

*
* *

Habituez votre âme à la réflexion, au détachement, à l'élan. Vous ne pouvez encore comprendre toute la puissance que renferme cet acte mystérieux qu'on appelle la prière.

Ce n'est pas en demandant ni en remerciant que l'âme a l'élan vrai de la prière ; c'est en adorant, mais cette prière *adoration* qui consiste à tout oublier pour s'identifier par l'amour avec la source de tout être, cet acte sacré n'est guère dans nos moyens. Je dis *nos*,

car nous-mêmes la recherchons comme un bonheur suprême, et ce n'est que rarement, bien rarement, que l'extase nous est permise.

*
* *

Habituez-vous à prier de toute votre âme, ne fût-ce que pendant un temps très court ; habituez-vous à l'élan et vous sentirez peu à peu comme l'aide de deux puissantes ailes qui, doucement, sans chute rapide, vous ramèneront vers ce sol glacé, après vous avoir transportés dans les régions harmonieuses où ne règne que l'amour.

*
* *

Elevez-vous, et descendez en vous-mêmes : ce sont là les deux mouvements de l'âme nécessaires à sa progression et qui, pour qu'elle soit rapide, doivent se faire presque constamment, mais ce travail d'épuration ne doit pas exclure le travail terrestre que vous devez accomplir : ce travail est nécessaire à votre avancement, et vous devez y apporter toute votre intelligence et toute votre activité, mais en conservant toujours vos regards tournés vers Dieu.

*
* *

Il faut remplir tous vos devoirs terrestres avec courage, prévoyance et confiance, avec le plus grand dévouement, et sans en mettre un seul de côté. Il faut surtout les bien comprendre tous ; et si quelque tâche vous semble trop lourde, si la souffrance vous force à courber la tête sous le joug, ne faiblissez pas.

Comme nous vous l'avons dit souvent, ce n'est que sous la piqûre de l'aiguillon que vous pouvez marcher et grandir. Bénissez donc la douleur et ne murmurez jamais sous le fardeau.

*
* *

Quand vous faites votre examen et que vous descendez en vous-mêmes, n'épargnez aucun pli, creusez, faites la lumière dans le coin le plus obscur, et essayez de vous bien connaître, c'est le point, pourtant si important, qui vous préoccupe le moins sur cette terre.

*
* *

Vous jugez surtout les autres ; vous les critiquez, vous les condamnez. Vous aimez bien à regarder ce qui se passe dans le jardin du voisin, et vous riez ou vous haussez les épaules, en voyant la façon dont il l'entretient, mais si chez vous les bonnes herbes

sont étouffées par l'ivraie, vous vous gardez d'attribuer cela au défaut de culture : oh ! non, c'est la faute des autres ou des circonstances, le manque de temps, la maladie ou toute autre mauvaise raison — ne cherchez pas des excuses : vous êtes coupables lorsque, jardiniers convaincus, expérimentés et éclairés, vous ne tenez pas toujours nettes et propres les allées dans lesquelles votre esprit doit se promener.

*
* *

Soyez toujours très sévères pour vos insperfections : soyez impitoyables pour les extirper, et mettez pour cette besogne un peu de cette belle ardeur que vous possédez pour critiquer autrui.

*
* *

Cherchez toujours à bien voir par où vous péchez, et corrigez-vous. Le résultat du désordre intérieur, c'est le *mécontentement*, malaise indéfinissable mais bienfaisant que subit toute créature qui ne se soumet pas à la loi du Progrès : « équilibre d'elle-même et dévouement pour les autres »

*
* *

S'amender chaque jour, c'est chaque jour une petite victoire sur la matière, et chaque jour un élan vers là-haut.

*
* *

Le monde que vous appelez astral, n'est qu'un passage : personne n'y reste d'une façon définitive. C'est une station où, plus ou moins vite, on se couvre ou on se dépouille pour rentrer dans la vie physique, ou pour en sortir. Les esprits mauvais et les esprits souffrants que nous vous amenons, habitent ces régions, nous y passons et repassons sans cesse, jusqu'à ce que l'esprit ait dominé la matière et ses instincts.

*
* *

Ne cherchez pas, par des pratiques extraordinaires, à aller dans ce monde invisible. Le but qu'on se propose peut être bon, mais il est des plus dangereux: en outre, les moyens d'investigations que vous auriez dans ces conditions, seraient bien peu sûrs.

Vous développerez naturellement cette faculté en faisant du bien autour de vous. Et lorsque vous serez aussi parfaits qu'on peut l'être sur cette terre, alors, pendant votre sommeil, vous vous dégagerez facilement des liens terrestres, et vous pourrez faire du bien à ceux qui souffrent là-haut.

Ce n'est que par la prière, et par une vie d'abnégation et de dévouement, que vous arriverez à ce résultat de pouvoir sans cesse apporter à tous, incarnés ou désincarnés, un secours des plus puissants.

*
* *

Les privations, les jeûnes, les mortifications de toutes sortes, sont des moyens qui peuvent parfaitement aboutir à un résultat contraire à celui qu'on se propose. La pensée trop tendue vers le haut peut amener le dégagement, mais aussi l'obsession.

*
* *

N'usez pas de ces moyens pour aller sur un autre plan, et gardez votre équilibre et votre clairvoyance pour celui que vous habitez. Quand vous serez sur celui-ci, d'autres facultés se développeront que vous ne devez pas travailler actuellement.

Chaque chose doit arriver en son temps ; et les imprudents qui veulent vivre sur les deux plans à la fois, ne vivent bien ni sur l'un ni sur l'autre.

*
* *

Vivez sobrement pour que l'animal ait sa circulation calme et ses nerfs apaisés ; mais conservez le plein exercice de votre vie matérielle, pour que l'esprit ait son outil dans toute sa perfection.

A moins de missions spéciales qui exigent une lucidité et une orientation surhumaines, restez chez vous, et mettez-vous toujours dans les meilleures conditions physiques pour accomplir votre humble besogne.

*
* *

L'Esprit, tant qu'il sera homme, c'est-à-dire uni à un corps matériel, ne pourra jamais sortir sans danger de la sphère d'action des facultés qui lui sont départies, et qui sont limitées par ses organes. Pourquoi donc vouloir aller plus vite que ces facultés ne le permettent ?

Travaillez-les, et vous aurez de l'ouvrage. Acquérez tout ce qu'elles peuvent supporter de savoir, et vous aurez à apprendre pendant toute votre vie.

Quant aux choses d'en haut, attendons, pauvres éclopés d'hier, que l'amour fraternel et l'amour divin aient arraché de nos yeux le bandeau qui nous cache les splendeurs de notre avenir et..., heureusement ... les horreurs de notre passé.

*
* *

La terre n'est pas encore, pour la masse des humains, une région de grandes lumières spirituelles. C'est simplement un lieu d'épreuves, où l'âme doit se développer et s'assouplir par la souffrance, et se retremper dans le travail et dans la pratique du devoir ; c'est une école où vous devez mettre en action toutes vos facultés, pour que votre esprit progresse d'une façon égale au point de vue intellectuel et au point de vue moral.

Bornez-vous à acquérir peu à peu les connaissances qui vous sont nécessaires pour réaliser ce double progrès. C'est une rude tâche qui, pour être menée à bonne fin, nécessite de nombreuses existences. Il ne faut pas perdre son temps.

*
* *

Ne demandez jamais à l'au-delà des conseils pour vos affaires terrestres ; vous avez pour les résoudre, votre *jugement*, votre *raison* et votre *liberté*.

Ne lui demandez pas la solution des grands problèmes métaphysiques ou l'explication des lois de l'univers et des secrets de la nature.

Vous ne connaîtrez — et nous ne connaîtrons nous-mêmes — les premiers que plus tard : — ils nous sont inutiles aujourd'hui. — Quant aux seconds, c'est par votre travail *seul* que vous devez les découvrir.

Vous en découvrez chaque jour de nouveaux, et le progrès intellectuel marche à grands pas.

Le progrès moral doit le suivre.

*
* *

A différentes époques, des missionnaires divins sont venus enseigner aux hommes les grands principes qui devaient leur servir de guides pour accomplir leur tâche sur cette terre. Mais dans les premiers âges de l'humanité, les paroles des Messies ne pouvaient se répandre facilement, ni être comprises par tous.

Aujourd'hui, tous peuvent connaître ; tous peuvent comprendre ; tous peuvent venir s'abreuver à la source de la vérité.

*
* *

Cependant l'homme, orgueilleux de sa petite science, et aveuglé

de plus en plus par les jouissances matérielles, ne voit plus sa route.

Il faut la lui montrer.

Il faut lui rappeler les lois de la vie et celles de l'amour ; il faut l'amener à comprendre et à pratiquer la fraternité.

C'est pour cela, — et pour *cela seulement* — que nous sommes envoyés.

La grande Révélation n'a pas d'autre but.

Ne l'oubliez jamais.

(*A suivre*).

Erratum. — Dans la revue du mois dernier, — Conseils de l'au-delà — page 592, ligne 14, au lieu de « *Vous les aimés* », lire « *Vous les aînés* ».

Un esprit qui fait retrouver son corps

article paru dans le *Light* du 16 février 1901, signé de Madame Effie Bathe, dont suit la partie principale...

*
* *

Monsieur Percy Foxwell, agent de change, habitant Thames Ditton, quitta sa demeure, le matin du 20 décembre 1900, pour se rendre à son bureau, dans la Cité, à Londres.

Au moment de partir, il prévint sa femme de son intention de rendre visite, dans l'après-midi, à sa mère malade qui habite un quartier situé dans la partie nord de Londres.

Dans le courant de l'après-midi, Madame Foxwell reçut de son mari un télégramme, la priant de ne pas l'attendre pour dîner, attendu qu'il ne rentrerait que plus tard dans la soirée.

A partir de ce moment, on n'eut plus de nouvelle de l'agent de change jusqu'au 31 janvier, époque à laquelle son corps fut retrouvé flottant dans la Tamise, non loin de sa maison d'habitation.

Aussitôt la disparition constatée, la police, informée de ce fait, procéda à des investigations, ouvrit des enquêtes ; une récompense

fut promise à qui découvrirait l'absent, mais toutes les recherches furent vaines et ne purent aboutir à déceler la moindre trace du malheureux agent de change.

Passons maintenant à l'histoire de la découverte du cadavre dont je dois certains détails à Madame Foxwell elle-même.

Le temps était exceptionnellement mauvais pendant cette fatale nuit du 20 décembre et le vent soufflait en tempête. Madame Foxwell, qui avait longtemps attendu son mari, ne se décida à se mettre au lit que vers deux heures du matin.

Elle n'etait pas autrement inquiète, convaincue qu'elle était que son mari, ayant trouvé sa mère plus malade, avait résolu de passer la nuit à son chevet.

Mais le matin suivant et le jour passèrent sans autre nouvelle de son mari ; l'inquiétude de Madame Foxwell s'éveilla et fut portée à son comble quand, après avoir télégraphié chez sa belle-mère, il lui fut répondu que son mari avait quitté cette maison d'assez bonne heure le soir précédent.

Ici se place un incident étrange qui prend une réelle importance quand on le rapproche de la suite de ce récit.

La vie de Madame Foxwell mère est mise en danger par une maladie de cœur assez grave et, au moment où son fils prenait congé d'elle, promettant de revenir bientôt la voir, elle s'écria, en présence d'autres membres de la famille : « Oh ! Percy, prenez bien soin de vous. Je sens que quelque chose est sur le point de vous arriver ce soir ».

Sur ces paroles, Monsieur Foxwell quitta sa mère et se dirigea très probablement vers le bureau télégraphique de Finsbur-Park d'où il envoya à sa femme le télégramme dont il est fait mention plus haut, la formule, d'après laquelle cela a été vérifié par la suite, est de sa propre écriture.

C'est de ce moment que date la disparition. On peut se figurer quelles ont été les transes et les angoisses de Madame Foxwell pendant les semaines qui suivirent.

Voyant, cependant, que la police lui était de peu de secours pour retrouver son mari, désespérant d'en découvrir jamais la moindre trace, elle résolut, en désespoir de cause, de s'adresser à un médium afin d'éclaircir le mystère qui planait sur cette disparition.

Elle consulta en vain plusieurs clairvoyants et, finalement, eut recours à M. von Bourg dont elle obtint une séance à Conduit-street, le 5 janvier, vers 3 heures après-midi.

Ce médium ne donna pas seulement, à sa consultante, maints détails accompagnés de prévisions bien définies, mais, grâce à ses dons psychiques extraordinaires, il lui fit voir, dans un *miroir*, d'abord l'image de Monsieur Foxwell vivant, puis celle de son corps plongé dans l'eau.

Cette vision dans le cristal est d'autant plus remarquable que Madame Foxwell est absolument étrangère à tout ce qui a rapport au spiritisme et qu'elle ne possède normalement pas la moindre médiumnité.

Cette entrevue avec Monsieur von Bourg fit sur Madame Foxwell une telle impression, qu'elle pria le médium de se rendre chez elle afin d'obtenir, dans ce milieu plus favorable, de plus amples révélations. Monsieur von Bourg, à cause de ses autres occupations, éprouva quelque difficulté pour fixer un jour pour ce nouveau rendez-vous. Il fut convenu cependant qu'une nouvelle épreuve serait tentée le 28 janvier, et c'est à ce moment que commence mon expérience personnelle.

Le lundi matin, 28 janvier, je recevais une lettre du D^r X me demandant si Monsieur Knowles et moi voudrions bien nous rendre le soir même chez Madame Foxwell, dans le but de poursuivre les investigations.

Nous partîmes en effet tous ensemble, mais, ayant eu quelque difficulté à trouver la maison, ce qui nous fit perdre du temps, nous trouvâmes Madame Foxwell anxieuse et dans l'appréhension de ne pas nous voir ce jour-là.

Aussitôt entrés dans le salon, nous éprouvâmes une sensation assez désagréable. Monsieur Knowles se plaignait d'une douleur intense au côté gauche de la tête et Monsieur von Bourg ressentit presque aussitôt la même sensation.

Nous nous assîmes autour d'une petite table, une lampe fut placée dans le coin le plus éloigné de la salle. Le cercle (remarquablement puissant) était formé par Madame Foxwell, Mme (P.), moi-même, le D^r X, Monsieur von Bourg et Monsieur Knowles.

Presque aussitôt, des coups caractéristiques furent frappés, le Maori, esprit familier de Monsieur Knowles, le secouait de telle fa-

çon, dans son intense désir de prendre possession de son médium, que nous pensâmes qu'il valait mieux le laisser faire sur le champ. Ce Maori était dans un tel état de surexcitation qu'il ne pouvait presque articuler aucune parole. Il s'adressa pourtant à Madame Foxwell et lui donna la plus exacte description de la forme d'un Esprit qu'il voyait debout auprès d'elle, dépeignant ses traits, ses vêtements et une montre que l'esprit montrait avec persistance, la tenant dans une main.

Le nom de l'esprit, ajouta le Maori, se trouve gravé sur la montre. Madame Foxwel nous dit alors que la description correspondait exactement avec l'apparence de son mari, et que le nom de celui-ci était, en effet, gravé sur sa montre.

(C'est par cette montre, présent de Monsieur Ferguson, que le corps put être identifié quand il fut retrouvé le 31 janvier).

Le Maori, éprouvé maintes fois par Monsieur Knowles et par moi, toujours reconnu véridique et digne de confiance, déclara avec instance que cet homme appartenait désormais au monde des esprits, et que son corps était sous l'eau.

L'esprit ainsi décrit quitta alors Madame Foxwel et, passant derrière Monsieur von Bourg, chercha à le *contrôler*, ce à quoi il ne réussit que partiellement, car tous ses efforts pour parler se traduisirent chez le médium par des accès de suffocation. Cependant ce dernier tenait constamment levée sa main gauche, tandis qu'il répétait doucement : Hush...sh...sh. Le désir de reproduire cette impression mentale semblait être prépondérant pendant toute cette séance.

L'esprit cependant put écrire quelque peu, et nous déclara que son corps gisait sous l'eau à environ un mille de la maison, non dans le fleuve même, mais tout contre, dans une crique ou dans un ruisseau ; que la rive y était couverte d'herbes, et qu'au-dessus de son corps pendaient les branches d'un arbre. Aidé par notre esprit-guide, il projeta dans la conscience des médiums l'image mentale de ce site. Il ajouta que son chapeau et son parapluie avaient été enlevés, et le Maori compléta ces informations, en assurant que le corps semblait retenu au fond de l'eau, par quelque obstacle.

L'esprit semblait anxieusement désirer que son corps fût retrouvé et, contrôlant Monsieur von Bourg, il déclara de nouveau que son

corps était submergé ce qui, par la suite, fut reconnu vrai.

Notre promesse de nous rendre sur les lieux pour retrouver son corps parut le soulager beaucoup, et il nous affirma qu'il nous y conduirait.

Nous levâmes la séance peu après, et reprîmes le chemin de la ville, non sans nous être concertés pour nous retrouver tous ensemble, et au même endroit, le mercredi 30, dans l'après-midi.

Cette première séance fit naître en nous la conviction que Monsieur Foxwel était réellement désincarné et, d'après les informations reçues, nous conclûmes que sa mort n'était pas imputable à un accident, et que le défunt était bien venu en vie jusqu'à Thames Ditton même.

L'aggression dont il devait avoir été victime, n'avait donc pas le vol pour mobile.

Le mercredi 30, les mêmes personnes se trouvaient de nouveau réunies à Thames Ditton, avec, en plus, mon fils et Monsieur King, qu'au cours d'une réception donnée chez moi la veille, j'avais mis rapidement au courant de ce qui se passait, comme je l'avais fait, du reste, pour plusieurs de mes amis.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure chez Madame Foxwell et, après le thé, nous baissâmes les lumières et prîmes place autour de la table, à l'exception de mon fils, qui se tint un peu à l'écart.

Les médiums accusèrent de suite la même douleur au côté gauche de la tête, et le fantôme fut de nouveau aperçu se tenant derrière Madame Foxwell. Il fut décrit par M. King qui entendit le nom de George, répété avec insistance.

C'était le nom d'un ami intime de Monsieur Foxwell, ami défunt qui, d'après ce que m'apprit Madame Foxwell, avait été anciennement fort au courant des affaires privées de son mari.

La place où reposait le corps fut de nouveau projetée mentalement devant les médiums ; puis, après quelques coups frappés, indiquant la présence de quelques-uns de nos esprits familiers, le Maori *contrôla* M. Knowles, et dit que si nous voulions sortir, il nous mènerait à l'endroit où le corps avait été jeté à l'eau. Il décrivit aussi, fixées à la chaîne de montre, des breloques dans lesquelles Madame Foxwell, grandement surprise, reconnut immédiatement deux petits cadeaux qu'elle avait faits antérieurement à son mari.

Le fantôme se mit alors à écrire, par la main de M. von Bourg, rapidement et assez longuement, décelant ainsi un état plus conscient que le lundi précédent.

Il commença par dessiner un tracé du chemin que nous devions parcourir, et le fit suivre des indications suivantes :

En sortant de la maison, tournez à gauche, passez devant la gare, ensuite devant une taverne, etc... Toutes ces communications écrites se trouvent en possession du Docteur Munis de ces informations, nous sortîmes tous en proie à une surexcitation fébrile et à une tension nerveuse qu'il serait impossible de décrire.

Nous suivîmes le chemin tracé jusqu'à la gare. Là, nous trouvant devant un carrefour, nous hésitâmes devant la route à prendre. Je proposai au médium de se rendre sous l'arche de la voie ferrée, et de se mettre derechef, en communication directe avec l'esprit. Cela fut fait, et la vraie voie désignée par l'esprit.

Je rapporterai ici que les médiums étaient étrangement affectés pendant qu'ils se tenaient sous cette arche, et qu'ils ressentaient l'impression, qu'en ce même endroit, la victime avait dû être frappé à la tête.

Nous nous engageâmes ensuite dans un sentier étroit bordé d'une clôture en bois, contournâmes une maison d'habitation sur la droite et là, Monsieur von Bourg entendit distinctement : Hush-sh-sh, répété à plusieurs reprises.

Nous atteignîmes ainsi un champ découvert et, chose assez étrange, nous aperçûmes, dans ce lieu invraisemblable, une taverne, ainsi que nous l'avait annoncé l'esprit.

Devant la façade, une dépression du terrain assez considérable, évidemment un étang desséché, et Madame Foxwell exprima sa surprise de le trouver dépourvu d'eau, ce qui, affirma-t-elle, était une circonstance tout à fait insolite. Ici, les médiums semblèrent de nouveau fort troublés.

Nous fûmes conduits ensuite à travers champs, jusqu'à une première barrière, puis jusqu'à une seconde. C'est à mi-chemin, entre ces deux barrières, que M. von Bourg, contrôlé par l'esprit, faillit se trouver mal, et il serait certainement tombé sans connaissance, si M. Knowles ne l'eût soutenu.

Après ce petit retard, nous apprîmes qu'il fallait encore franchir la seconde barrière. Messieurs von Bourg et Knowles, qui marchaient

côte à côte, voyaient clairement l'esprit devant eux, qui leur montrait la direction à prendre.

Après avoir rejoint la grande route et l'avoir suivie pendant quelques instants, nous découvrîmes à notre droite une petite mare à proximité de quelques constructions.

Les médiums devinrent ici très surexcités : ils essayaient de franchir une grille armée de pointes, mais leur tentative dut être abandonnée, et nous continuâmes notre chemin.

Peu après, nous atteignîmes sur la gauche un champ que traversait un petit ruisseau.

L'eau y semblait profonde,mais tranquille.

Les médiums, d'un commun accord, semblaient être attirés vers cette eau, et l'un d'eux s'écria : « C'est ici que nous l'avons vu ! »

Ils franchirent une haie et longèrent la rive, couverte d'herbes à cet endroit, jusqu'à un point que l'esprit désigna comme étant celui où la victime avait été précipitée, ce qui fut confirmé de la voix unanime des médiums, par les esprits familiers.

Cependant la nuit était venue,et nous étions tous si fatigués, que nous nous sentions incapables de rien entreprendre ce même soir.

Retournant chez Madame Foxwell, nous y goutâmes quelque repos, puis, après un léger repas, nous reprîmes la séance.

Plusieurs autres informations écrites nous furent fournies par l'intermédiaire de M. von Bourg, mais il ne m'est pas permis, pour le moment, de les divulguer.

Nous continuons néanmoins nos investigations, et j'espère être à même d'en dire bientôt davantage.

Mais nous étions tous exténués, principalement Messieurs von Bourg et King. Nous nous séparâmes donc, après avoir obtenu de Madame Foxwell, la promesse qu'elle ferait soigneusement explorer, dès le lendemain, l'endroit indiqué, lequel était désigné par elle sous le nom de Mole.

Au moment de notre départ elle nous dit :

« Pardonnez-moi si je vous le dis, mais il me semble si impro
« bable que mon mari soit noyé et que son corps se trouve dans le
« Mole, que je ne puis le croire. Dans le cas cependant où ce que
« vous dites serait vrai, je donnerai à vos paroles et à vos actions la
« plus grande publicité ».

Le lendemain, jeudi 31 janvier, on procéda, dès le matin, aux

recherches, dans la partie désignée du ruisseau, et Madame Foxwell précisa elle-même l'endroit qui lui avait été démontré par les médiums.

Quelques moments après que des hommes eurent sondé la place avec des perches, un passeur nommé Tovey, aperçut un cadavre flottant sur la Tamise, un peu au-dessous de l'endroit où s'opéraient les recherches, et tout proche de l'embouchure du Mole, dans le fleuve. Une montre trouvée sur la triste épave contribua, pour une large part, à la faire reconnaître comme les restes mortels de Monsieur Foxwell, et c'est sur cette même montre que notre attention avait été appelée avec tant de persistance. Ce bijou, des bagues, de l'argent, des chèques retrouvés sur le malheureux Foxwell confirmèrent notre impression, que le vol n'était pour rien dans la perpétration du crime.

Cependant le chapeau et le parapluie avaient disparu.

Le corps était revêtu exactement des mêmes effets décrits par les médiums, on en put constater l'identité, non seulement par la montre trouvée sur lui, mais encore par certaines particularités relevées sur les dents. Les gants étaient emprisonnés dans les mains crispées.

Après six semaines de séjour dans l'eau, les chairs étaient dans un tel état de décomposition, qu'il ne fut pas possible de reconnaître si le côté gauche de la tête avait ou non reçu des contusions, quoique l'un des médecins de l'enquête qui eut lieu le 5 février, ait pu constater de légères dépressions de ce côté, et ait appelé sur ce point l'attention de ses collègues.

Il est intéressant de rappeler que, normalement, un corps ne peut rester six semaines sous l'eau sans tendre à remonter à la surface. Il commence à surnager, je crois, au bout d'une quinzaine de jours.

A noter aussi la découverte du corps aussitôt après l'agitation de l'eau du Mole, et à si peu de distance du point où le Mole se jette dans la Tamise.

Mettons également en lumière ce fait que nous fûmes conduits pas à pas jusqu'à la place où devait être trouvé le cadavre, alors que tout devait faire présumer que Monsieur Foxwell avait disparu à Londres même.

EFFIE BATHE.

M. HODGSON ET Mme BLAVATSKY

On a fait courir le bruit que M. Hodgson avait rétracté ce qu'il avait dit au sujet de Mme Blavatsky et de ses prétendus pouvoirs supra-normaux. D'autre part, on contestait que la rétractation eût eu lieu. De quel côté était la vérité ? M. Metzger s'est adressé à M. Hodgson lui-même pour être fixé. Voici, traduite, la réponse du distingué savant. Elle mettra fin à toute discussion sur cette affaire.

Lettre de M. Hodgson, 14 janvier 1901.

Cher Monsieur,

J'étais en Angleterre quand votre lettre du 12 décembre m'est arrivée. De retour seulement depuis trois jours, je l'ai trouvée qui m'attendait.

En réponse à votre demande, il n'y a aucune espèce de fondement quelconque à la prétention suivant laquelle j'aurais rétracté l'une quelconque de mes vues, opinions ou affirmations relatives à Mme Blavatsky. Je n'ai jamais eu la moindre raison, de quelque nature qu'elle fût, pour modifier mon opinion, qui est qu'elle a fraudé du commencement à la fin, et qu'elle n'avait aucune espèce de pouvoir supra-normal quelconque.

J'infère de votre lettre que vous êtes au courant de ce que j'ai écrit dans les *Proceedings* de notre Société, parts IX et XXIV. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit.

Toute affimation qui voudrait que j'aie changé mes vues est absolument sans fondement, si même elle n'est pas un mensonge intentionnel.

Je vous remercie d'avoir appelé mon attention sur cette grossière erreur, en ce qui me concerne ; vous pouvez, bien entendu, donner la plus entière publicité à cette mienne répudiation.

Signé : HODGSON

La Paix Universelle.

GROUPE SPIRITE DE PERRACHE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 10 MARS 1901,

La séance est ouverte à 7 heures : elle est présidée par M. Reignier.

Il est donné lecture du Procès-verbal de l'Assemblée générale du 11 février 1900, puis du Compte rendu financier qui est approuvé par l'Assemblée.

M. Reignier est réélu à la présidence.

M. Brun et Mlle Renaud sont réélus à la vice-présidence.

Sont nommés membres de la Commission MM. Badet, Carrier, Dupont, Fouilloux, Garin, Gérente, Grégoire, Jacouton, Leyral, Maître, Piatte, Thermoz.

MMes Chevallier, Chiffre, Conrozier, Damian, Dayt, Faure, Pac calan.

Proposition de Mme Villard demandant que l'on donne la parole aux Esprits qui désirent se faire entendre avant la fin de la lecture des Communications.

M. Brun interrogé répond que l'on ne peut émettre d'opinion avant d'avoir consulté la Commission.

La séance est levée à 8 heures.

Un des plus anciens propagateurs du spiritisme

J. CHAPELOT

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs un extrait de la biographie d'un des premiers adeptes et propagateurs de notre chère doctrine, M. J. Chapelot, qui fonda et dirigea, dès le début du spiritisme, *La Ruche Spirite Bordelaise*.

« J. Chapelot a le sentiment esthétique très développé. Tout ce qui est beau le transporte, et quoiqu'il prétende — de bonne foi, mais fort à tort — qu'il est ignorant, il recèle en lui une foule de connaissances variées et sait apprécier, avec autant de justesse que de discernement, tout ce qui appartient au domaine de la nature, de l'intelligence et de l'art.

Autrefois, il s'est beaucoup occupé de magnétisme expérimental. Il obtint, il y a une quarantaine d'années, des résultats surprenants en matière de magnétisation, même à distance. « De nos jours, s'écrie-t-il parfois, les médecins et les savants qui, à l'époque, niaient ces effets-là, se sont emparés, à la longue, de nos procédés et s'efforcent d'en prouver scientifiquement la valeur. Ils ont donné à leur ensemble le nom d'*hypnotisme*, comme pour faire oublier qu'il les ont niés précédemment sous celui de *magnétisme*. »

Il raconte qu'il fut défié, un jour, par un magnétiseur de profession, nommé Lambert, qui avait la prétention de l'endormir. Ce fut lui, au contraire, qui succomba. Notre ami le tint sous la puissance de son fluide magnétique jusqu'à ce qu'il eût demandé grâce, l'obligeant à se rouler sur le parquet et à renverser tables et sièges.

On s'étonnera que Chapelot n'ait pas continué, dans le cours de sa vie, ces expériences de sa jeunesse entourées de succès si remarquables. Il a bien voulu nous en donner l'explication, à peu près en ces termes :

« C'est précisément parce que j'ai eu du succès que j'en suis resté là. Depuis longtemps, je sais tout ce que je voulais savoir et je me déclare satisfait.

« Personne n'a, plus que moi, tourné en ridicule, avant de les connaître, le magnétisme et le spiritisme auquel le premier amène. Avant de devenir spirite, j'étais athée dans toute l'étendue du mot, et ma conscience ne trouvait sa satisfaction dans aucune des religions connues. Au contraire, quand je me suis donné la peine d'étudier le fond du spiritisme, j'y ai trouvé les réponses à tout ce que je désirais connaître, à toutes les questions de ceux qui ont l'orgueilleuse prétention de représenter la Divinité et de porter la parole en son nom. De plus, j'ai personnellement rencontré la preuve certaine de l'existence de Dieu, que je niais d'abord, et, par voie de conséquence, celle de l'immortalité de l'âme, de sa réincarnation et de ses perfectionnements successifs sur notre terre et dans les autres mondes qui composent l'univers. »

BOURGOINT-LAGRANGE,
Membre de la Société des Gens de Lettres.

Ouvrages nouveaux

Autour des Indes à la planète Mars

Librairie Spirite, 42 rue Saint-Jacques Paris.

Ce livre est édité par la *Société d'Etudes psychiques* de Genève pour répondre au livre de M. Flournoy intitulé : *Des Indes à la planète Mars,* dont nous avons fait un compte-rendu au moment de son apparition. Peu de livres nous ont fait autant de plaisir à lire que cette réfutation. Ecrite d'un style châtié, rigoureux, plein de sève, elle met parfaitement en relief les faiblesses de l'œuvre du psychologue Génevois. La verve de bon aloi de l'écrivain pique la thèse de notre contradicteur au bon endroit, en montrant l'abus fait par nos adversaires de l'hypothèse du subliminal, c'est-à-dire de l'inconscient. Ecoutez avec quel bon sens s'exprime notre défenseur :

« Je serais pourtant curieux de savoir en quoi l'explication par le subliminal est plus normale que l'explication par l'esprit, en quoi notre explication est plus occulte que la sienne. Car, enfin, un subliminal — je m'excuse de me répéter — qui a de la promptitude, de la finesse, un flair étonnamment exquis et délicat ; des facultés subliminales qui sont capables d'un plus haut degré de perfection que la conscience normale ; un génie subconscient qui s'acquitte d'une façon remarquable d'une tâche fort difficile, y déployant un sens fort délicat, des possibilités historiques et de la couleur locale ; une imagination remarquablement calme et pondérée, attachée au réel et au vraisemblable ; une subconscience merveilleusement douée et prodigieusement féconde, qui non seulement ignore la conscience normale, mais s'ignore elle-même ; qui, bien qu'attachée au vraisemblable, ne fait que de mentir à elle-même et aux autres ; qui, chez elle, agit en étrangère ; qui s'affirme ce qu'elle n'est pas, se croyant, en toute loyauté, Pierre, Jacques ou Paul, alors qu'elle n'est que Jean, Jean toujours ; un subliminal qui fait écrire au médium des écritures qui ne sont pas les siennes ; qui change une douce voix de femme en une voix d'homme, profonde, grave, lente et basse ; qui, plus que tout cela, modifie la physionomie, gonfle le cou jusqu'à donner à l'ensemble le masque bien connu de Cagliostro : un tel subliminal me paraît d'une explication, pour le moins, aussi occulte, aussi invraisemblable que celle défendue et admise par les spirites. »

M. Flournoy use et abuse de la subconscience, mais il ne remarque pas qu'il lui fait jouer des rôles contradictoires, car tantôt cette subconscience est enfantine, frivole, affligée « d'une fatuité niaise et d'imbécilité » tandis que tout de suite après, elle se montrera tutélaire et jouera le rôle

d'un mentor. C'est ce que l'auteur du livre *Autour des Indes à la planète Mars* fait bien voir. Il signale avec raison le manque de suite dans les recherches, les suggestions faites au médium et remarque ce que ces procédés ont de défectueux toujours, mais principalement venant de la part d'un psychologue qui aurait dû écarter soigneusement ces chances d'erreurs. Avec un grand bonheur d'expression, l'auteur signale aussi cette anomalie que la subconscience de Mlle Smith, si habile à lire dans le cerveau des assistants, en est incapable lorsqu'elle pourrait le faire le plus commodément, en donnant aux savants linguistes qui assistent à ses séances quelques-uns, des noms sanscrits qu'elle n'aurait qu'à puiser chez ceux qui en sont saturés. Si ses connaissances sont dues à la lucidité pourquoi a-t-elle choisi un ouvrage de Marlès, auteur inconnu, plutôt qu'un des recueils récents qui sont au courant des dernières découvertes de la philologie ? Il faudrait tout citer de cette réponse. Aussi nous engageons vivement nos lecteurs à lire ce petit livre et à le propager, car il renferme sur les phénomènes et la philosophie du spiritisme de hautes pensées, clairement exposées et fort bien dites, qui amèneront à nos idées les libres esprits qui recherchent la lumière et la vérité.

Nécrologie

Le 12 avril dernier a eu lieu au Père Lachaise, à Paris, l'incinération du corps de M. Gaetan Leymarie, âgé de 73 ans, directeur de la *Revue Spirite*. Pendant la cérémonie, des discours ont été prononcés par M. Beaudelot, directeur du *Spiritualisme moderne*, M. Puvis, M. Béra, au nom du commandant Courmes, M. Camille Chaigneau, directeur de l'*Humanité Intégrale* comme ancien secrétaire de la *Société parisienne des Etudes Spirites* et par M. Auzanneau à titre d'ancien membre de cette Société.

C'est encore un des collaborateurs d'Allan Kardec qui disparaît. Après la mort du maître, le Spiritisme a traversé des temps difficiles. La guerre de 1870 a entravé pendant longtemps les études philosophiques dans notre pays. Tous les ennemis du progrès coalisés contre le Spiritisme l'ont attaqué et M. Leymarie fut une des victimes de leur haine. L'affaire des photographies spirites, exploitée contre nous, tourna à la confusion des détracteurs, car depuis elle s'est produite dans tous les pays, affirmant ainsi la réalité de ce grandiose phénomène. Ce qui prouve la vitalité de notre doctrine, c'est que malgré la naissance de la théosophie et de l'occultisme, il n'a cessé de se développer et qu'il est de nos jours plus florissant que jamais *La Revue Spirite* est le plus vieil organe spiritualiste de France et nous espérons qu'il continuera toujours à défendre les idées qui étaient si chères à son fondateur. Nous présentons à la famille Ley-

marie l'expression de nos sentiments de condoléance et nous espérons que leur foi dans l'immortalité les aidera à surmonter cette dure épreuve de la séparation, si douloureuse toujours pour les cœurs aimants.

Nous apprenons aussi avec regret le départ pour l'espace de M. Félix François Girarbon, décédé le 27 avril 1901, dans sa soixante-seizième année, à la maison Dubois M. Girarbon était spirite depuis trente ans et a fait partie des Sociétés : l'*Union spirite française* et la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*. Esprit très érudit et très chercheur, il avait des convictions fortement assises basées sur ses travaux personnels. Nous espérons qu'il contribuera dans le monde spirituel au mouvement qu'il a aidé à développer ici-bas et nous nous associons de tout cœur au deuil de sa famille éplorée.

AVIS

M. G. Delanne, invité à faire une série de conférences à Marseille, Avignon. Pont-Saint-Esprit et Lyon, à l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il sera absent de chez lui du 15 mai au 3 juin prochain. Il reprendra son cours du mardi, 57 faubourg Saint-Martin, le 4 juin, et ses réceptions les jeudis et samedis de chaque semaine, à partir de cette dernière date.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Nº 12—ANNEE 6e Prix du Numéro : 1 franc JUIN 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAI PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr

L'œuvre des conférences

Dans le dernier numéro de cette Revue, les lecteurs ont eu connaissance de la résolution prise par le comité de propagande nommé par le Congrès de 1900, d'ouvrir une souscription en faveur de l'œuvre des conférences, et je viens de constater, une fois de plus, l'extrême utilité de ce mode de diffusion de notre doctrine. Invité à faire à Marseille, Avignon, Pont-St-Esprit et Lyon des conférences sur le spiritisme, avec projections lumineuses, je me suis rendu d'abord dans l'antique cité Phocéenne, et le 20 mai dernier, dans les salons Pin, rue de l'Arsenal, j'ai eu le plaisir d'exposer devant 500 personnes les résultats positifs auxquels sont parvenus les spirites et les savants qui ont étudié ces phénomènes.

On ne saurait croire jusqu'à quel point le public est ignorant en ces matières. L'étude de la philosophie, fort délaissée de nos jours, n'a pas préparé l'intellect de nos contemporains à la compréhension des questions psychiques ; pour beaucoup, le mot d'âme est dénué de toute signification positive. La majorité des personnes qui viennent assister à ces conférences n'a aucune notion des preuves philosophiques de l'existence de l'âme et ne se doute pas que la psychologie est une science aussi vieille que la pensée humaine. Au commencement d'une conférence spirite, beaucoup d'auditeurs ayant vaguement entendu parler de tables tournantes et d'apparitions, s'imaginent qu'ils vont assister à une sorte de séance de prestidigitation dans laquelle les meubles exécuteront une sarabande effrénée et où des fantômes promèneront leurs suaires devant les yeux terrifiés des spectateurs. Ceux-là sont déroutés en constatant que le spiritisme n'a rien à faire avec les exhibitions théâtrales ; qu'il est une science nouvelle, très méthodique et très positive qui, comme toutes les autres, exige de ceux qui veulent la connaître une étude longue et consciencieuse.

Pour faire cesser le malentendu soigneusementent retenu par les prêtres et les matérialistes entre les spirites et le grand public, il est indispensable de faire comprendre que nous ne faisons pas appel au merveilleux ni au surnaturel. Lorsqu'une table se déplace, c'est qu'une forme de l'énergie a été employée pour produire ce mouve-

ment. Si un esprit agit sur la matière, il ne peut le faire sans transformer de la force qui lui est fournie par un être humain appelé médium, sans quoi le phénomène n'aurait pas lieu. C'est ici que se place la démonstration de l'existence de cette force, connue déjà des magnétiseurs depuis plus d'un siècle (1), étudiée dans sa nature par Reichembach (2) et dont Crookes (3) a le premier mesure l'intensité avec toute la précision désirable. L'appareil de l'abbé Fortin, modifié par le Dr Baraduc (4), montre visiblement la double polarité de cette force dont les effets mécaniques expliquent parfaitement tous les mouvements des tables, avec ou sans contact de la part des opérateurs.

Ici on fait passer sous les yeux du public les photographies qui montrent des lévitations de la table obtenues à Milan, à Rome, à l'île Roubaud, à l'Agnélas, à Paris (5) et à Montfort-l'Amaury (6), par MM. Schiapparelli, Finzi, Broffério, Carl du Prel, Aksakof, Lombroso, Ch. Richelet, De Rochas, Dr Ségard, M. de Watteville, Camille Flammarion, M. de Fontenay, etc.

Mais cette force psychique, ainsi nommée parce qu'elle obéit à la volonté, possède également le pouvoir d'impressionner la plaque photographique. Dans l'obscurité complète, si un médium place sa main au-dessus d'une plaque sensible immergée dans un révélateur, au bout d'un certain temps de pose, variable suivant l'intensité de l'émission, lorsqu'on fixe la plaque, on remarque qu'elle est impressionnée comme si elle avait été exposée à la lumière. Bien que la force psychique soit invisible à l'œil, elle agit sur des sels d'argent, comme le feraient les rayons ultra-violets ou les radiations de Roentgen. Les spirites connaissent depuis longtemps ce phénomène qui a été mis en évidence dès 1872, par MM. Beattie (7), Taylor, Dr Thomson, professeur Wagner, etc. On trouve à la fin du livre d'Aksakof la reproduction d'une série de clichés qui mon-

(1) Voir les ouvrages de Du Potet, Teste, Lafontaine, Barety, Dr Chazarain, Moutin, etc.

(2) Reichembach. *Le fluide des magnétiseurs*, traduction faite par M. de Rochas de l'œuvre du savant Allemand.

(3) Crookes, *Recherches sur le spiritualisme*. p. 62 et suiv.

(4) Baraduc. *La force vitale.*

(5) De Rochas. *Extériorisation de la motricité.*

(6) De Fontenay. *A propos d'Eusapia Paladino.*

(7) Aksakof. *Animisme et spiritisme*, p. 27 et suiv.

trent de quelle manière la force psychique agit sur la table, et comment elle peut être modelée par les esprits pour lui faire prendre les formes les plus diverses. Ce que nous devons retenir de ces expériences, c'est que l'âme qui s'imprègne de cette énergie, peut agir sur la plaque photographique, sans avoir recours à la lumière ordinaire.

Voici donc démontrées directement deux propriétés de la force psychique : 1° Modifications du poids des corps ; 2° action sur la plaque photographique. C'est l'organisme humain vivant qui génère cette forme de l'énergie et l'âme, soit pendant la vie, soit après la mort, s'en sert pour manifester sa présence.

Maintenant que l'on connaît l'outil, l'intermédiaire par lequel l'âme agit sur la matière, il s'agit d'étudier ce principe de la pensée qui existe en chacun de nous. Il faut expliquer d'abord ce qu'est l'âme ; faire comprendre qu'elle est différente de la matière, qu'elle a des facultés qui n'appartiennent pas au corps physique, et bien poser le problème de son existence personnelle. Les matérialistes prétendent qu'elle n'a pas de réalité, qu'elle est une illusion, que ce n'est qu'une résultante des fonctions du cerveau à laquelle nous attribuons une continuité qui n'existe pas ; il s'agit de prouver expérimentalement qu'ils sont dans l'erreur. La science expérimentale utilise deux procédés : l'observation et l'expérience. Ayons d'abord recours au premier.

Tous les phénomènes de double vue constatés pendant le sommeil naturel ou magnétique établissent certainement que pendant le repos du corps, alors que les sens sont engourdis, que l'œil est fermé, que l'oreille est inactive, quelque chose veille et voit ou entend ce qui se passe au loin. Dans ces conditions, ce n'est pas l'œil qui voit puisqu'il est fermé et qu'entre lui et l'objet qu'il aperçoit il existe des obstacles matériels : tels que les murs de la chambre dans laquelle se trouve le dormeur. Qui donc voit ? C'est l'âme qui exerce sa faculté propre de vision, indépendamment des organes des sens, parce qu'elle est déjà en partie sortie de son organisme, c'est-à-dire extériorisée. Comme cette preuve est très forte, il est utile d'accumuler ici les récits faits par des témoins honorables, consciencieux et savants, tels que ceux qui ont déposé dans l'enquête ouverte depuis vingt-deux ans par les membres de la *Société de recherches psychiques* de Londres. Lorsque la certitude de ces phénomè-

nes est établie, il faut montrer que cette âme sort du corps, qu'elle se déplace dans l'espace, qu'elle se rend à un endroit déterminé et que là elle est vue par une ou plusieurs personnes. Pour s'assurer que ce phénomène n'est pas dû à une transmission de pensée, que la vision n'est pas subjective, il faut réunir le faisceau des faits bien constatés où l'apparition se fait voir à des animaux, agit sur la matière en ouvrant ou fermant une porte, en déplaçant des objets, ou laissant une empreinte dans de la poussière, etc. Tous ces phénomènes établissent avec autorité que l'âme a une existence personnelle, qu'elle n'est pas purement immatérielle, comme l'enseignent la philosophie spiritualiste ou les religions. C'est alors qu'il est nécessaire d'aborder la question capitale du périsprit ; montrer que cette enveloppe est inséparable de l'âme et faire comprendre son rôle pendant la vie et après la mort.

Jusqu'ici on n'a fait appel qu'à l'observation ; il faut maintenant recourir à l'expérience, qui doit contrôler les hypothèses faites pour expliquer les phénomènes précédents. Peut-on séparer l'âme du corps ? Est-il possible de constater la présence simultanée en deux endroits différents du corps et de l'esprit ? Oui, ceci a été fait maintes fois par les magnétiseurs et les spirites. Dans son livre : *Animisme et Spiritisme* (1) Aksakof en fournit des preuves nombreuses MM. Fitz-Gérald, Th. Eweritt, M. de Morgan et Florence Marryat ont fait des expériences décisives. Dans celle de M. Fitz-Gérald l'âme d'une jeune fille extériorisée pendant le sommeil magnétique a été envoyée chez elle, s'y est matérialisée, et sa présence a été constatée par plusieurs personnes. C'est une véritable expérience de dédoublement avec résultat positif. Pour être vue simultanément par plusieurs personnes, cette âme doit avoir une certaine substantia lité et la preuve directe, formelle, en est donnée par les dédoublements constatés avec Eusapia qui laissa fréquemment des traces de sa main fluidique dans du noir de fumée, dans de la terre glaise ou sur de la farine. (2) Les expériences faites avec Eglinton montrent aussi que le fantôme du vivant a une corporéité, puisqu'on peut en

(1) Aksakof — *Animisme et Spiritisme* p. 470 et suiv.

(2) De Rochas — *Extériorisation de la motricité*. p, 135.

Voir également *Compte rendu du Congrès spirite de 1889*. Expérience du Dr Otero Azevedo.

obtenir des moulages, enfin par les photographies de ces apparitions obtenues expérimentalement par le capitaine Volpi, les docteurs Hasdeu et Istrati, Glandinning, Stead, etc, on est assuré de n'avoir pas été en proie à des hallucinations.

Il est donc prouvé absolument par des témoignages authentiques et des expériences irréfutables, qui se contrôlent réciproquement, que l'âme, lorsqu'elle sort de l'organisme humain possède une substantialité et une forme, et celle-ci reproduit fidèlement, rigoureusement celle du corps physique.

Il faut maintenant établir, également par l'observation et l'expérience, que cette âme existe après la mort et possède dans l'espace, quand le corps est détruit, désorganisé, les mêmes facultés psychiques et physiques que lorsqu'elle vivait sur la terre. Sans faire aucune hypothèse, en restant sur le terrain strictement expérimental, on arrive à la constatation directe de la survie.

D'abord l'observation établit que l'âme des morts s'est affirmée vivante de tout temps, par le phénomène des apparitions dont les Annales de tous les peuples sont remplies. Si l'on récuse comme légendaires tous les récits anciens, on ne pourra arguer de même pour les fantômes des morts dont la réalité est constatée de nos jours, ainsi que cela ressort des documents entassés par la *Société de Recherches psychiques*. Mais abordons directement le problème. Peut-on photographier des Esprits ? On se souvient du procès célèbre qui eut lieu à Paris et dans lequel un photographe nommé Buguet fut convaincu de fraude. Mais l'imitation et la supercherie ne prouvent rien pour ou contre la réalité d'un fait. Des savants de premier ordre, opérant eux-mêmes, affirment avoir observé ce phénomène, tel Wallace qui obtint de cette façon le portrait de sa mère, ainsi que le Dr Thomson, Aksakof, Boutlerow, etc. Sur ce sujet les témoignages abondent, et devant leur nombre la négation pure et simple n'est plus de mise.

On a imaginé alors des théories bizarres. D'abord on a prétendu que l'image du défunt est puisée dans le cerveau de la personne qui pose, et projetée par le médium sur la plaque. La démonstration de l'insuffisance de cette hypothèse est qu'on a obtenu la photographie d'esprits désincarnés, en l'absence de toute personne les ayant connus ici-bas. Exemple, le cas de A. Bromson Murray rap-

porté par Aksakof (1). D'autres négateurs ont cru pouvoir expliquer ces faits par des clichés astraux.

Mais la même individualité invisible se faisait photographier plusieurs fois et se composait des attributs qu'elle n'avait jamais portés sur la terre : une couronne de rose, par exemple. Ce n'est donc pas un cliché, car celui-ci ne pourrait se modifier de lui-même, pas plus que le personnage d'un tableau ne pourrait changer l'attitude que le dessinateur lui a donnée. Dans d'autres cas (2), le médium, Mme Conant, voyait l'apparition, la dépeignait, causait avec elle peu d'instants avant la pose, et lorsque la plaque était développée, celle-ci montrait l'esprit à la place indiquée et strictement conforme à la description qui en avait été donnée.

Nous avons vu que c'est la force psychique prise au médium qui permet à l'esprit qui s'en est imprégné d'agir sur la plaque sensible. A un degré plus élevé de la manifestation, l'âme devient visible pour les yeux humains ; elle s'objective suffisamment pour être touchée par les assistants. Ce n'est plus seulement une forme vaporeuse, c'est un être concret qui se promène dans la salle et possède temporairement toutes les caractéristiques d'une individualité vivante. Les célèbres expériences de Crookes avec Katie King ; les matérialisations constatées en présence d'Eglinton ou de Mme d'Espérances, celles du Dr Gibier et d'une quantité d'autres observateurs sont appuyées, la plupart, de photographies ou de moulages qui affirment l'authenticité de ces apparitions étranges. Les moules de paraffine laissés par ces fantômes au professeur Denton en Amérique, ou à MM. Reimers et Oxley, sont autant de preuves que ces phénomènes ne relèvent pas de l'hallucination.

La discussion attentive de ces faits montre que les fantômes ne sont pas des dédoublements du médium : 1° Parce que les êtres qui se montrent diffèrent totalement, physiquement et intellectuellement, du médium ; 2° Parce que le médium ne peut pas, de lui-même, modifier son corps fluidique ; 3° Parce qu'avec le même médium on constate la présence simultanée de plusieurs esprits matérialisés ; 4° Parce que les Esprits sont de sexes différents ; 5° Parce qu'ils parlent des langues étrangères que le médium n'a jamais connues.

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*, p. 67 et suiv.

(2) Aksakof. *Ouvrage cité*, p. 74.

On voit donc que la persistance individuelle est établie par la conservation de la forme et de l'intelligence, ce qui constitue la plus grandiose certitude qu'il ait jamais été donné à l'homme d'acquérir ici-bas. Ce ne sont plus des théories métaphysiques qui nous confirment l'existence d'Outre-tombe, ce sont des faits palpables, des preuves absolues. L'immortalité se déduit logiquement de l'inaltérabilité de l'âme à travers ce changement formidable qui s'appelle la destruction du corps. Jamais doctrine n'a été plus solidement étayée par la science expérimentale, aussi peut-elle braver tous les assauts de la mauvaise foi ou de l'incrédulité. L'indéniable identité que l'on remarque dans les manifestations extracorporelles de l'âme pendant la vie, avec celles observées après la mort, démontre que c'est bien la même cause qui produit les unes et les autres : c'est-à-dire l'âme humaine dans ses deux modes d'existence.

Cette démonstration due aux Spirites, confirmée par les savants qui se sont occupé de la question, deviendra la pierre angulaire de la future psychologie, de celle qui ne craindra pas d'envisager le problème de l'âme sous toutes ses faces et méritera alors, vraiment, le nom de psychologie intégrale.

J'ai eu le plaisir de constater que ces faits ont paru impressionner fortement le public et j'espère qu'ils porteront leurs fruits. Sans doute, on ne peut guère, en deux heures, changer la mentalité d'un auditeur, mais il suffit qu'il sache que ces matières sont aujourd'hui à l'ordre du jour pour lui donner le désir de s'instruire et d'expérimenter. Dès ce moment il est conquis, car il n'y a pas d'exemple d'investigateurs patients qui ne soient arrivés à la conviction de la réalité des phénomènes spirites, après avoir pris la peine de les étudier.

Je dois remercier les Spirites Marseillais de l'accueil vraiment fraternel qu'ils m'ont fait, et principalement Monsieur et Madame Tivollier qui n'ont ménagé ni leur temps ni leurs peines pour amener la brillante réussite de cette conférence.

AVIGNON

La seconde étape de ma route était Avignon. Il existe dans cette ville un groupe de Spirites militants qui se consacrent avec ardeur à la propagande. MM. Gaillard, avocat, ancien député, M. Monteil directeur du journal l'*Echo du jour* MM. Domenach, Brémaud et Canuel ont réussi

à secouer l'apathie de la vieille cité papale. On peut-être assuré que le noyau qu'ils ont formé grossira chaque jour et que cette ville deviendra le centre d'un mouvement très important.

Voici le texte de la lettre qui a été adressée aux magistrats, aux médecins, aux professeurs, aux avocats etc., en un mot à tous les intellectuels qui peuvent s'intéresser aux questions psychiques.

Avignon, le 22 mai 1901.

MONSIEUR,

Les soussignés ont l'honneur de vous convier à une SOIRÉE qui aura lieu *Vendredi prochain 24 courant,* à l'Hôtel de Ville, Salle de la Justice de Paix, à 8 h. 1/2 du soir.

Un des écrivains et orateurs les plus marquants du monde psychique a l'obligeance de nous consacrer cette soirée. Nous aurions pu lui demander une Conférence ou tout au moins une Causerie sur ces phénomènes si discutés de l'Animisme ou du Spiritisme. M. Gabriel Delanne a poussé plus loin la condescendance et le dévouement.

Il offre à ses amis ou plutôt aux invités de ses amis quelque chose de plus profitable qu'une Conférence, une **Conversation** familière.

En sortant d'une Conférence, plus d'un se dit, *in petto* : J'aurais bien voulu pouvoir poser à l'orateur telle question.

Eh bien ! M. Gabriel Delanne ne sera pas un conférencier, pas même un causeur, il sera pour chacun des invités un réel *interlocuteur.*

Son but est de répondre à toute interrogation suggérée par une préoccupation scientifique, par la curiosité intellectuelle et au besoin, par la malice d'un scepticisme courtois.

Le but des soussignés est précisément de réunir en face de M. Delanne un certain nombre de personnalités choisies dans le monde à qui l'instruction a conféré l'heureux privilège du savoir, de la pensée et du jugement.

Il n'est pas, en Europe et hors de l'Europe, un seul centre scientifique de quelque importance où les phénomènes psychiques et les phénomènes dits spiritiques ne soient étudiés et observés. Il ne s'agit plus de rire, mais bien de rechercher et de connaître.

La question des forces inconnues ou non définies est aujourd'hui posée devant le monde savant. M. Duclaux, l'éminent directeur de l'Institut Pasteur, proclamait cela, le 30 Janvier, en inaugurant, par un magistral discours, l'Institut Psychologique International.

Ceux-là même d'entre les soussignés qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier suffisamment ces mystérieuses manifestations, estiment pourtant qu'il est d'un rare intérêt de pouvoir instituer une conversation amicale sur

cet ordre d'idées avec un interlocuteur tel que le Directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme.*

GRIMAUD, prêtre,
Directeur de l'Institut des enfants anormaux

AUTRAN,
Pasteur Protestant

DOMENACH,
Lieutenant d'Infanterie

GAILLARD,
Avocat au barreau d'Avignon

MONTEIL,
Directeur de " l'Echo du jour "

Voici maintenant quelques appréciations de la Presse locale.

Le *Mistral* du mercredi, 27 mai, a publié l'article suivant :

CHOSES DU SPIRITISME

Maisons hantées
Le Spiritisme devant la Science

La place et le temps nous est aujourd'hui restreint. Au lieu d'un compte-rendu complet sténographié autre part, nous allons donner, ici, une physionomie aussi exacte que possible de la réunion élégante, spirite et spirituelle de samedi soir, salle de la Justice de paix. Un public nombreux. Une chaleur lourde. Le sexe féminin largement représenté.

Les convocations à une conversation familière avaient été signées Grimaud prêtre, Autran pasteur protestant, Domenach, lieutenant d'infanterie, Monteil, directeur de l'*Echo du Jour* ; Gaillard avocat au barreau d'Avignon.

Il est 9 heures ; sur l'estrade prennent place M. Gabriel Delanne, un des écrivains et orateurs les plus remarquables du monde psychique, M. Gaillard, M. Bertrand Lauze docteur, conseiller général d'Alais, et d'autres personnalités, et non des moindres pour les partisans de l'*Animisme et du spiritisme.*

Au début, M. Gaillard présente le conférencier. Il ne veut rien en dire comme orateur, ne le présentera même pas à titre de causeur, mais ne peut passer sous silence la diversité de ses connaissances (connaissances convergeant toutes dans ses livres vers un point central déterminé : *Le spiritisme devant la science, l'immortalite de l'âme, l'évolution animique*) de cet homme devançant son siècle de 50 ans, et que Camille Flammarion et Albert de Rochas ont salué.

La soirée sera ce qu'il plaira au public de la faire.

Il sera répondu à toutes questions, préoccupations concernant la matière spirite, matière psychique, hypnotisme, action de médicaments à distance, etc.

Quelles sont les manifestations de l'âme *intra* et *extra* corporelle ?

Le spiritisme est le sujet le plus vaste que l'on connaisse. Il était talon rouge de se moquer de lui, jadis. On ne raille plus aujourd'hui.

Et l'orateur cite, à l'appui de son dire, les noms de quelques-uns des cinquante savants ayant étudié, puis mis en lumière, ce phénomène psychique : dernièrement Duclos, directeur de l'Institut Pasteur, le juge Edmonds, etc.

En Angleterre, la lutte aussi, fut ardente. Une commission étudia pendant seize mois.

Les membres opéraient entre eux sans médium. Ils constatèrent que les meubles se mouvaient et découvraient ainsi une force consciente de la nature.

Mais M. Gaillard s'arrête en son exposé et M. Delanne, à son tour, se lève.

D'une voix sympathique et douce, en agréable causeur doué d'un talent d'érudition remarquable, ayant à tout réponse complète et décisive, facile, en termes polis et persuasifs, l'orateur explique les questions spirites, rappelle les oppositions systématiques du début contre la science psychique.

La cause du malentendu est dans l'ignorance du public qui ne connaît point le phénomène. Tout était mis, autrefois, sur le compte du charlaanisme,

— Il y aurait des revenants ? — Allons donc !

— Ou vous êtes de mauvaise foi, disait-on, ou vous vous êtes trompés !

L'on constatait bientôt, cependant, que les préjugés étaient du côté des négateurs. — Des hommes consacrèrent de longues années à l'étude de ces phénomènes.

William Crookes, Wallace, Barkas, Albert de Rochas, découvraient l'extériorisation de la moticité, après s'être assurés que l'intelligence du médium peut agir à distance.

On étudie l'âme, aujourd'hui, dans ses manifestations extra-corporelles. Il s'est fondé des Instituts. Une société. créée en Angleterre en 1882, a publié déjà 22 volumes. — La France est en retard en ce qui concerne cette science si passionnante.

Les apparitions d'autrefois n'avaient pas été constatées suffisamment. Il fallait savoir si les faits étaient bien exacts.

M. Delanne parle alors des phénomènes dénommés : *Hallucinations télépathiques* et en fait l'explication suivante :

Un fils peut, ici par exemple, voir apparaître auprès de lui son père qui se trouve à Paris. A cet instant, le père éprouve une commotion, un malaise particulier.

Des savants anglais ont expliqué ces faits par la transmission de la pensée.

Il serait téméraire de prétendre connaître toutes les formes de l'énergie. De même que deux diapasons communiquent entre eux sans conducteur visible, par une simple vibration de l'air, par analogie, on peut admettre que *deux cerveaux peuvent avoir leur mode de communication spécial,*

Camille Flammarion a réuni, sur ce sujet, plus de 2.000 observations.

Mais il est des cas qui ne peuvent se comprendre par la simple transmission de la pensée, car des traces matérielles sont laissées par l'apparition. Il faut, en effet, une *substantialité* pour laisser des traces dans la poussière, un caractère objectif pour affecter en même temps l'organe visuel de plusieurs personnes.

Alfred Russel Wallace, le professeur Charles Richet, l'illustre physiologiste Lombroso, des docteurs, des savants à Milan, à Naples, à Venise, à Carqueiranne, à Paris, ont fait des expériences concluantes.

Un médium est tenu par des expérimentateurs par les pieds, les mains, les genoux, et pourtant à 1 m. 50, l'empreinte de sa main peut être obtenue sur du noir de fumée, empreinte si parfaite qne la main du médium, ensuite placée, effectivement sur une deuxième assiette, produit une identique empreinte et l'on sait que les dessins de l'épiderme sont individuels. Là est la preuve du *dédoublement de l'être humain*. — Un autre moyen de constatation est l'obtention d'épreuves photographiques ; c'est aussi que le fantôme écrit et parle. L'âme est associée toujours à une certaine matérialité et l'on a obtenu au moyen de la paraffine, *le moulage de l'âme dégagée de son corps*.

M. Delanne offre ce terrain de discussion à ceux qui auraient des questions à poser sur ces phénomènes.

Une note est lue.

— *Comment se fait-il*, y est-il demandé, *que nos facultés subissent l'influence de l'âge, de la maladie, du gâtisme, de la folie ?*

Cette question, d'ordre purement philosophique, est renvoyée à l'issue de la séance, autrement dit n'est pas prise en considération.

— *Quel rôle joue la substance* en cette occurrence ? interroge celui-ci.

M. Delanne parle alors de l'âme et de son enveloppe organique. Le corps, par exemple, se renouvelle constamment. Nous perdons, par la respiration, l'urine. etc., environ 3 kil. par jour, soit en moyenne 1.000 kil. annuellement soit aussi 40.000 kil. pendant la durée de notre existence. Pourtant la forme se conserve.

Qui maintient cette harmonie ? — Quel est l'architecte de cette énergie qui fait que les molécules viennent reprendre la même place ? — Comment se fait-il que nous conservions la mémoire, quand pas une des molécules ne reste la même.

Tout ceci est le *canevas vital* sur lequel le corps est construit.

M. Delanne trouve une analogie de ce fait dans les expériences de l'*Electro aimant* et du *Spectre magnétique*.

Par exemple, les figures formées par le spectre magnétique que dessine dans la limaille de fer les lignes de force de l'énergie magnétique. Ce dessin peut se maintenir malgré le renouvellement incessant de la limaille de fer. C'est ce qui permet de comprendre que la forme intérieure et extérieure du corps humain se conserve, malgré l'échange ininterrompu des molécules de l'organisme corporel.

— *Comment se fait-il,* demande le pasteur Autran, *que l'on voit apparaître les vêtements ?*

L'âme apparaît toujours vêtue, répond M. Delanne. Le phénomène est constant, on pourrait donc se contenter de ce simple constat.

Cependant on peut en trouver une explication dans les rêves, réminiscences de nos pensées. Notre imagination crée Des personnages imaginaires peuvent surgir pendant le rêve avec un chapeau haut de forme, un haut de chausses Louis XIII et des sandales romaines. C'est là une preuve de la puissance de l'imagination.

L'orateur cite une curieuse expérience faite par le commandant Tegrad, chez M. Aviron, à Tours, sur ce sujet : *Extériorisation de la pensée sous forme objective.*

Le commandant, après avoir regardé, pendant un certain temps, une bouteille de fine champagne, fixait, dans le cabinet noir, une plaque photographique, et obtenait, par deux fois, car l'expérience fut renouvelée, une épreuve très nette d'une bouteille identique.

Cette création peut donc être faite par l'être lui-même, et là est l'explication des apparitions de vêtements.

— *Pourriez-vous faire quelques expériences ?* demande M. Pascal, qui s'offre à servir de médium.

L'offre est déclinée, car on pourrait perdre du temps inutilement en cette recherche de « *médianimité.* »

— *Avez-vous communiqué avec les âmes ?* continue, peu après, le conseiller de Préfecture.

— Oui, est-il répondu.

— Alors, *racontez-nous quelque chose !*

— Ah ! s'il ne s'agit que de raconter quelque chose ! dit M. Delanne.

L'éminent causeur narre alors, en tenant le public sous le charme, ses premières expériences familiales des « Phénomènes de la table », expériences prosaïques et bourgeoises où tout signe cabalistique est inutile.

Il cite diverses expériences concluant à l'intelligence personnelle des esprits ; narre l'aventure d'un monsieur venu incrédule, en disant : « Ah ! vous faites votre petit truc ? », et à qui, par des coups répétés, s'adressant à lui, se révéla l'esprit d'une ancienne Gertrude, bonne d'un presbytère où il avait été élevé ! Cette Gertrude, nul ne la connaissait, et le monsieur incrédule lui-même avait perdu d'elle tout souvenir.

M. Delanne assista à des expériences écrites.

Sa mère, sous l'inspiration spirite, écrivit deux lignes en russe et une page et demie en patois italien, langues et idiomes qu'elle ne connaissait point.

Ces lignes étaient l'écriture exacte des esprits invoqués, et devant l'écriture de sa mère, ainsi mise devant ses yeux, un autre incrédule tombait à genoux et pleurait.

M. Delanne put assister, personnellement, à des *phénomènes d'apports,*

Un concierge médium lui permettait de recevoir dans les bras, après 20 minutes d'attente, une branche de fleurs d'oranger.

Crookes a obtenu plus de cinquante photographies des phénomènes de matérialisation.

Il semble que l'on assiste, en entendant cela, au récit d'un dément. Mais ces faits, maintes fois, ont été constatés.

M. Vissac tient à savoir la vérité sur les *maisons hantées*.

Me Gaillard lui répond que c'est la simple intervention d'identités malveillantes.

— *Comment un médium, enfermé dans une cage, peut-il, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, sortir et se désagréger en conservant sa forme?*

Il y a des faits constants que l'on ne s'explique pas, répond M. Delanne, mais on peut supposer cependant que c'est la matière de la cage qui s'est dégagée; l'*état de vibration radiante est nécessaire pour que les molécules pénètrent à travers la matière.*

La glace, chauffée, devient liquide, puis peut se transformer en l'état invisible de vapeur. Ce gaz, liquéfié à nouveau, la glace peut reprendre sa forme primitive, ayant passé par l'état solide, liquide et gazeux.

L'état radiant devait être tel, que les parties de la cage ont pu être fluidifiées. Du reste, les médiums soumis à de telles expériences, qui ne sont pas sans danger, crachent parfois le sang. — C'est qu'un grand changement physiologique s'est produit en eux.

Me Gaillard remercie l'orateur de sa causerie et l'assistance de sa présence.

Et l'on s'en va charmé.

Mais, auparavant, le lieutenant Domenach avertissait assistants et assistantes, trop timides pour poser des questions « coram populo », que, pour indications complémentaires, il se rendrait chez eux ou qu'il les recevrait chez lui.

EDMOND CAPEAU.

*
* *

Le *Radical de Vaucluse* du 26 mai écrit sur le même sujet:

Le nombre des personnes qui s'intéressent aux mystères du spiritisme, va toujours croissant, dans notre ville, grâce à la propagande ardente que font quelques initiés.

De temps à autre, un orateur marquant s'arrête à Avignon, une réunion s'organise et le public avide de savoir, accourt en foule, entendre la parole toujours éloquente, toujours persuasive des orateurs.

Vendredi soir, c'était M. Gabriel Delanne, l'érudit directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, que notre ami Jules Gaillard, un fervent spirite lui aussi présentait au public avignonais, comme un savant pour qui les sciences psychiques n'ont plus de secrets.

M. Delanne est, parmi les savants qui se passionnent pour les sciences occultes, un des plus convaincus de l'existence du périsprit. C'est

avec clarté et conviction qu'il parle des phénomènes qu'il a vus et étudiés en même temps que les premiers savants des deux mondes.

Quelques questions furent posées au conférencier, auxquelles il répondit avec bonne grâce et de façon péremptoire.

Peut-être le public s'attendait-il à quelque expérience démonstrative qui eût réduit les incrédules et les sceptiques au silence ; mais de pareilles séances ne peuvent s'improviser, elles sont du reste interdites, à cause des dangers qu'elles peuvent présenter.

Force fut donc, pour le public, de se contenter de la parole de M, Delanne, et nous devons dire que, sortant de la bouche d'un homme aussi autorisé, elle est bien faite pour ébranler les plus sceptiques.

*
* *

L'*Echo du jour* du samedi 1er juin, écrit sur le même sujet ;

La conférence de M Gabriel Delanne sur le Spiritisme

M. Gabriel Delanne, l'éminent directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* a donné vendredi soir, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, une conférence sur *le Spiritisme* ou plutôt, pour être plus exact et moins prétentieux, une causerie familière, qui a vivement intéressé les nombreux auditeurs qui assistaient à cette réunion à laquelle quelques dames avaient bien voulu apporter l'appoint de leur grâce et de leur charme.

C'est notre excellent ami, M. Gaillard, un spirite fervent et convaincu, qui a présenté le conférencier à l'assistance ; il s'est acquitté de cette tâche délicate avec autant d'éloquence communicative que de brio,dans une allocution au cours de laquelle il a rendu hommage au très haut mérite de M. Delanne, avec tout le tact, toute l'affabilité souriante, et toute l'exquise courtoisie qu'on lui connaît.

M. Delanne a pris ensuite la parole. En un langage sobre, précis, scientifique, sans cesser pour cela d'être un seul instant élégamment littéraire, il a mis les choses au point, en commençant par attribuer la cause de tous les malentendus à l'incompréhension du phénomène spirite par le gros public. Il est entré ensuite dans des explications techniques, citant à l'appui de ses assertions l'autorité des grands noms de Russel Wallacé, Charles Richet, Lombroso, qui tous ont fait dans cet ordre d'idées des expériences qui ne sauraient laisser aucune place au doute et à l'équivoque.

Diverses questions ont été ensuite, au cours de la soirée, posées au conférencier, qui y a répondu avec cette sûreté de jugement que l'on ne saurait puiser que dans la connaissance approfondie d'une question, quand cette question surtout est d'ordre aussi ardu et aussi délicat que celle qui nous occupe.

Ajoutons, en terminant, que cette réunion avait été organisée sous les auspices de MM. Gaillard, avocat, l'abbé Grimaud, directeur de l'Institut des sourds-muets, Autran, pasteur protestant, Domenach, un des plus ai-

mables et plus distingués officiers du 58me, et Monteil, directeur de ce journal. Elle a, à en juger par l'affluence d'auditeurs qui s'y pressaient, pleinement et brillamment réussi, et plus d'un sceptique a dû — c'est du moins notre espoir — en sortir sinon tout à fait convaincu, tout au moins très sérieusement ébranlé.

On peut constater que le ton général de la Presse n'est plus agressif comme jadis, alors qu'on ignorait les travaux considérables faits dans le monde entier par des savants de premier ordre. Lorsque les preuves innombrables que nous possédons seront mieux connues, lorsque le grand public s'initiera à cette glorieuse vérité, alors nous verrons s'accomplir une transformation morale gigantesque, car la certitude de l'immortalité sera devenue scientifique et s'appuiera sur l'expérience et l'observation qui ne trompent pas, qui donnent les mêmes résultats dans tous les pays ce qui créera l'unité de croyance dans le monde entier.

LA RÉUNION DE PONT-SAINT-ESPRIT

Malgré tous les obstacles accumulés sur sa route, le Spiritisme progresse et la meilleure preuve à en fournir, c'est que de tous côtés des fédérations se sont organisées afin d'en propager la doctrine. Une des dernières venues est la fédération du Sud-Est qui réunit tous les groupes de la région. Bien que jeune encore, elle prend tous les jours une extension plus considérable et voit le nombre de ses membres s'augmenter chaque année. C'est à Pont-St-Esprit que se tiennent les séances générales. Au premier abord, il semble étrange que le lieu de réunion soit choisi dans cette petite localité, mais un coup d'œil jeté sur la carte suffit à montrer qu'elle est pour ainsi dire à cheval sur plusieurs départements : Le Gard, le Vaucluse, l'Ardèche, la Drôme, dans lesquels il existe un grand nombre de centres spirites, de sorte que les partisans de notre doctrine qui habitent ces contrées, convergent tous vers ce point central qui attire également des spirites Marseillais et Lyonnais qui en font partie.

Le Bureau de la fédération est formé par M. Léon Denis, président d'honneur, M. le Dr Bertrand Lauze, membre du conseil général du Gard, président ; M. Bouvier de Lyon, directeur de la *Paix Universelle*, M. Gaillard avocat, ancien député, et Mme Thivollier, de Marseille, vice-présidents ; trésorier M. André, d'Alais ; et secrétaire M. Canuel d'Avignon. Secrétaire-adjoint M. Servière d'Alais.

C'est le 26 mai dernier qu'a eu lieu la réunion générale de tous les membres de la fédération, et j'ai eu la joie de constater que

l'affluence était grande. Plus de deux cents fédérés étaient accourus des départements voisins et à deux heures la séance est ouverte dans la salle du Casino.

M. le Dr Bertrand Lauze prononce un discours qui sera reproduit dans un prochain numéro de la Revue, lequel est accueilli par les applaudissements unanimes de l'assistance. La parole convaincue, chaude et vibrante de ce frère si dévoué à notre cause, pénètre dans les cœurs et y suscite l'émotion. On entend ensuite le verbe puissant, correct et si coloré de mon ami Gaillard, qui a l'excellente idée de rappeler les immenses services rendus au Spiritisme par ces pionniers qui s'appellent : Alfred Russel Wallace, Crookes et Olivier Lodge. Il montre péremptoirement que ces savants ont fini par forcer l'attention de leurs confrères et par leur imposer l'étude de ces questions si dédaignées jusqu'alors. Insoucieux du qu'en dira-t-on, narguant le respect humain, ils ont courageusement publié les résultats auxquels les avaient conduits leurs recherches, et devant l'autorité magistrale de ces affirmations venues de si haut, le dédain et la raillerie ont dû capituler.

En France, deux Instituts se sont constitués pour l'étude de ces phénomènes : celui des sciences psychologiques qui compte parmi ses membres des hommes éminents, tels que Duclos, Ch. Richet, Ribot, P. Janet, etc., puis l'Institut des sciences psychiques de Paris, qui moins prévenu, présente plus de garanties d'impartialité. La grandeur de ces résultats nous impose le devoir de nous montrer reconnaissants, aussi M. Gaillard propose d'envoyer à ces illustres apôtres de la vérité l'assurance de notre respect et de notre gratitude. L'assemblée accepte cette motion avec enthousiasme et charge l'auteur de la proposition de la rédiger. Voici la lettre qui a été expédiée à chacun des savants cités :

Monsieur et illustre maître,

En exécution d'un vote conforme, nous avons le grand honneur de vous adresser, ci-joint, un extrait du procès-verbal de la réunion annuelle des membres de la fédération spirite du Sud-Est de la France, tenue le dimanche 27 mai à Pont-St-Esprit (département du Gard).

L'assemblée avait ce jour-là la bonne fortune d'entendre une conférence de notre très distingué ami, M. Gabriel Delanne, directeur de la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme*, qui a été invité à joindre sa signature à celle des membres du bureau de la fédération.

Nous mettons à profit l'occurrence actuelle pour adresser un salut sympathique à tous les spiritualistes anglais et nous vous prions de vouloir bien agréer l'expression personnelle de notre haute et respectueuse considération.

Extrait du procès-verbal de la Réunion du 26 mai de la fédération spirite du Sud-Est de la France.

Les membres de la fédération du Sud-Est de la France,

Considérant qu'il n'est pas de notions dont la diffusion soit plus souhaitable, en vue du progrès humain, que les vérités du spiritualisme expérimental, au triple point de vue intellectuel, moral et matériel ;

Considérant que MM. William Crookes, Alfred Russel Wallace, Olivier Lodge ont courageusement mis au service de cette jeune science, avec leur illustration individuelle, l'autorité de leurs recherches, de leurs écrits, de leurs discours ;

Qu'ils ont couvert de leur crédit personnel des vérités suspectes et diffamées qui en étaient réduites à avoir besoin d'un passeport dans le monde de la pensée ;

Considérant qu'ils se sont ainsi placés au premier rang parmi les meilleurs et les plus puissants ouvriers de l'œuvre psychique qui s'appelle le moderne spiritualisme ;

Chargent le bureau de la fédération de transmettre à MM. Crookes, Wallace et Lodge le témoignage respectueux de leur admiration et de leur reconnaissance.

Président d'honneur : Léon Denis
Président : Bertrand Lauze
Vice-présidents : Gaillard, Bouvier, Mme Tivollier
Secrétaires : Canuel et Servière
Trésorier : André

Directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* : Gabriel Delanne.

Prié ensuite de prendre la parole, j'ai rappelé que la loi sur les associations votée par la Chambre allait être étudiée au Sénat et que, si elle était adoptée, elle permettrait à tous les groupements spirites de s'organiser immédiatement et d'avoir une existence légale. En se conformant aux prescriptions édictées, nous aurons le droit d'acquérir et de posséder, chose qui nous était impossible jusqu'alors. Chaque Société, chaque département doit avoir à cœur de se constituer légalement afin de créer dans toute la France des centres actifs de propagande disposant de ressources régulières.

Une fois ce premier travail accompli, il faudra fédérer toutes ces sociétés locales en les reliant à une direction centrale, formée par

les membres élus par chaque Société. Alors on pourra créer les œuvres diverses qui donneront à la propagation du Spiritisme une impulsion irrésistible. Œuvre des conférences; Société de secours-mutuels; Caisse de retraite pour les vieillards; Dispensaire pour les malades; maison d'éducation pour les enfants, etc.

Cette grande entreprise ne pourra pas évidemment se réaliser immédiatement, mais d'ores et déjà nous avons le devoir de nous préoccuper de cette éventualité, de manière à ce que, le jour venu, nous ne soyons pas pris au dépourvu.

L'assemblée, par ses applaudissements réitérés, ratifie cette manière de voir.

Notre ami M. Bouvier, si connu pour son dévouement à notre cause, prononce un éloquent réquisitoire contre les médecins syndiqués qui cherchent à empêcher le libre exercice du magnétisme. Il signale combien l'arrêt de la cour de Cassation est contraire aux droits de l'homme, puisqu'il porte atteinte au droit imprescriptible que nous possédons de garantir notre santé par les moyens que nous jugerons les meilleurs. Il exhorte fortement les assistants à signer la pétition qui doit être remise aux députés et il annonce que la campagne contre l'absolutisme officiel sera menée vigoureusement jusqu'à ce que justice soit rendue aux magnétiseurs. Les auditeurs l'acclament chaleureusement, ainsi que M. le D[r] Bertrand Lauze qui signale l'efficacité du magnétisme dans bien des cas où les prescriptions de la médecine étaient restées impuissantes.

Les membres de la fédération se rendent ensuite au cimetière sur la tombe de M. Violès, où le discours suivant est prononcé :

DISCOURS

Prononcé sur la tombe de M. Violès, premier Président de la Fédération spirite du Sud-est de la France.

Nous sommes, dit-on, des hallucinés, nous avons des idées de l'autre monde, sans doute parce que non contents de nous consacrer aux soins de la vie matérielle de ce monde, nous essayons, dans la mesure de la saine raison, de mettre tous nos sens en action, en allant à la recherche du lendemain de la mort.

C'est que nous élargissons ainsi le but de la vie, semblables au timonier qui tient la roue du gouvernail, l'œil constamment fixé ur l'horizon, afin d'en scruter les obstacles, et ainsi de les éviter, nous aussi, scrutant le lendemain de la mort, arrivons à en connaître une partie de la route,

Cette connaissance ne serait-elle, par le fait, qu'un grossier devis de ce qu'elle est en réalité qu'il n'en est pas moins vrai que nous aurons, à l'heure du passage d'un milieu dans l'autre, à l'heure solennelle pour nous de la transformation de la vie nouvelle, nous aurons, dis-je, l'avantage sur ceux qui sont restés ici-bas, dans l'ignorance de ce grossier et incomplet devis, de pouvoir mieux diriger notre marche ascensionnelle, car c'est par la lévitation et le vol ascensionnel, que dans la vie de l'espace l'être se déplace et décuple de la sorte son activité psychique et animique.

De même qu'à l'aveugle ici-bas, le bâton, les coins et les recoins, le chien, ou une main protectrice, sont nécessaires pour suivre sa route ;

De même que le voyant d'ici-bas, pourvu d'yeux normaux, se dirigeant pour la première fois sur une route inconnue tâtonnera moins, aura moins besoin du secours d'autrui, si au préalable il en a étudié, même vaguement, le tracé sur une carte d'Etat-major ;

De même avec la connaissance de notre grossier devis, de l'au-delà, nous aurons l'avance sur ceux qui, méprisant, ou se riant de nos études, feront le grand voyage, avec des bagages pleins d'une ignorance vaine et dogmatique, trop confiants en la connaissance d'autrui.

A ceux-là, lorsque ceux d'entre nous qui les auront précédés, auront pu par l'étude commencée ici-bas et poursuivie là haut de leur grossier devis, faire un plan fini et bien orienté, nous serons alors heureux de pouvoir consacrer une partie de notre temps à orienter ceux qui par leur sotte et orgueilleuse imprévoyance sont perdus et éblouis dans l'espace infini.

Le frère Violès est de ceux, qui par sa vie aussi simple que digne ; par ses constants efforts, aura pu, dès son arrivée là-haut, guider lui-même ses premiers pas, éclairer partiellement sa route ; il est aussi — pour la même raison — de ceux qui de là-haut nous prêtent leur appui psychique pour le progrès indéfini d'ici, et de ceux qui pourront guider là-haut les ignorants, à leur arrivée.

Sachons donc, mes frères, comme lui, profiter de notre séjour ici, pour notre arrivée dans l'espace ; comme lui nous nous consacrerons aussi à travailler à l'émancipation humaine et astrale.

Travaillons! car, comme le dit Tolstoï, ce grand penseur russe, actuellement persécuté par le dogme, parce que comme nous, spiritualistes modernes, il a le tort de les vouloir simplifier.

« La mort est seulement un épisode de la vie, mais n'en est pas une interruption. »

Ce n'est pas un acte de dévotion que nous venons accomplir sur cette tombe. Les spirites ne sont point des dévôts. Ils réprouvent au contraire, tout ce formalisme grossier et vain que les dévôts adorent, et au lieu de livrer comme eux leur conscience et celle de leur famille aux conseils intéressés d'autrui, ils n'admettent personne entre leur conscience et Dieu.

En un mot, les spirites peuvent résumer leur doctrine dans cette pensée de Victor Hugo, de ce grand philosophe et penseur libre : « Pour religion — Dieu. Pour prêtre — Le Père. Pour prière — la Vertu.

Docteur ABEL BERTRAND LAUZE
Conseiller général du Gard,
Président de la Fédération spirite du Sud-est.

A 7 heures, un banquet réunissait 80 membres de la fédération. La plus grande cordialité a régné pendant ces agapes fraternelles, et au dessert, M. l'abbé Grimaud, directeur de l'Institution des sourds-muets, a porté un toast aux Spirites qui sont, dit-il, « des braves gens ». Notre ami Gaillard, en quelques paroles émues, a signalé le dévouement de M. l'abbé Grimaud qui a consacré sa vie à l'amélioration du sort des déshérités. Si tous les prêtres avaient son cœur et sa largeur d'esprit, dit-il, nous serions heureux et fiers de les compter dans nos rangs et de nous incliner devant leurs vertus éminentes. J'ai assuré également nos frères du Sud-Est de la fraternelle amitié des spirites parisiens et l'on s'est dirigé vers la salle du Casino où je devais faire la conférence.

Grâce au dévouement de notre ami Bouvier qui s'est chargé du maniement de la lanterne oxydrique, les projections ont parfaitement réussi et l'intérêt de ce spectacle a retenu jusqu'à 11 heures les étrangers qui étaient venus en foule pour connaître la nouvelle doctrine.

Voici le discours d'ouverture prononcé par M. le Dr Bertrand Lauze :

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture de la conférence donnée par M. Gabriel Delanne le 26 mai à Pont-Saint-Esprit à 8 heures et demie du soir.

Victor Hugo a dit : « Trop de matière est le mal de cette époque, de là un certain appesantissement ».

« Il s'agit de remettre de l'idéal dans l'âme humaine, où prendrez-vous de l'Idéal ? Où il y en a. » Et plus loin, il dit encore. « De la sorte, en guérissant la maladie momentanée, vous établirez à jamais la suite de l'esprit humain. »

« Vous guérirez la Bourgeoisie et vous fonderez le peuple ».

« Les principes combinés avec la science, toute la quantité possible d'absolu, introduite par degrés dans le fait ; l'utopie traitée successivement par tous les modes de réalisation, par l'Economie politique, par la Philosophie, par la physique, par la chimie, par la dynamique, par la lo-

gique, par l'art ; l'unité remplaçant l'union ; pour religion, Dieu ; pour prêtre, le Père ; pour prière, la vertu ; pour champ, la terre ; pour langue, le Verbe ; pour loi le droit, pour moteur, le devoir ; pour hygiène le travail ; pour économie, la paix ; pour canevas, la vie ; pour but, la liberté ; pour peuple, l'homme ; telle est la simplification. Et au sommet l'Idéal. »

« L'idéal, type immobile du progrès marchant ».

Dans ces lignes d'une belle et généreuse envolée, il y a de quoi puiser maints sujets de conférences, mais tel n'est pas mon rôle. J'ai voulu simplement, par cette citation, placer cette conférence sous l'égide de ce fécond penseur toujours vivant, quoique mort. Monsieur Gabriel Delanne, vous apporte aujourd'hui de cet idéal qui est appelé à établir sûrement la suite de l'esprit humain.

Comme le dit le maître, il vous apporte ici des principes combinés avec la science, toute la quantité possible d'absolu introduite par degrés dans le fait, et grâce aux découvertes physiques, chimiques modernes, grâce aussi au concours d'hommes de sciences éprouvés, tel que lui, une doctrine nouvelle se répand, se vulgarise, elle donnera à l'humanité pour religion : Dieu ; pour prêtre : le père ; pour prière : la vertu, et nous verrons ainsi disparaître cet antagonisme mauvais, étroit, sectaire, entretenu comme à plaisir par des dogmes et remplacé par l'union faite de vérité, de solidarité et d'amour.

Les dogmes divers ont divisé et ensanglanté le monde ; les religions s'opposent et s'excluent l'une l'autre et jettent l'anathème sur tout ce qui n'est pas elles.

Les faits que vous apporte cet ingénieur distingué, philosophe et penseur moderne, loin de s'opposer et de s'exclure, concourent au contraire tous ensemble à l'édification du temple immense, magnifique, lumineux qui ira s'élevant toujours plus haut et qui s'appelle la science.

A ceux qui dans cette enceinte représentent les restes chancelants de ce passé décrépit qui s'éteint et qui seraient tentés encore de s'y cramponner pour en retarder l'échéance fatale, à ceux-là je dis et prédis qu'envers eux et contre eux leurs efforts seront vains, car nous sommes l'avenir et l'avenir est inévitable.

Après la conférence, la causerie entre les membres de la fédération s'est prolongée jusqu'à minuit, et chacun s'est séparé en emportant dans son cœur le souvenir réconfortant de cette belle journée.

A LYON

M. Bouvier, le sympathique directeur de la *Paix Universelle*, continue à Lyon la propagande en faveur du magnétisme et du Spiritisme qui sont inséparables dans la pratique. Afin de pouvoir instruire le plus grand nombre possible de personnes, il a fait amé-

nager, 6 rue Paul Bert, une salle avec des bancs en amphithéâtre, qui peut contenir 300 personnes. C'est là qu'eut lieu la conférence, le 29 mai dernier, devant un public si nombreux que beaucoup de personnes furent obligées de rester debout.

Au commencement, M. Bouvier fit quelques expériences sur des sujets remarquables et montra, en même temps que sa grande puissance magnétique, tout l'intérêt qui s'attache à ces pratiques. Après la conférence, une quête en faveur des vieillards nécessiteux a produit près de 50 francs, ce qui constitue une pension de plus à distribuer à ces malheureux. C'est un noble exemple de fraternité effective qu'il serait bon de voir suivi dans toutes les réunions spirites, afin de montrer que nous savons mettre nos actes en accord avec nos paroles.

En terminant ce court compte-rendu, je tiens à dire hautement quel accueil fraternel m'a été fait partout et quelle reconnaissance je conserve à ces spirites dévoués qui se sont donné tant de peine pour organiser ces conférences. C'est un spectacle réconfortant de voir que notre doctrine se développe tous les jours et que ses adeptes ne se laissent décourager par aucune difficulté matérielle ou morale. En province, la lutte est plus difficile qu'à Paris. On y a plus de mérite à braver le respect humain, aussi c'est avec joie que j'ai vu que notre chère doctrine y compte des défenseurs ardents et toujours plus nombreux Espérons que la semence qui a été jetée germera dans beaucoup de cœurs et que les indifférents sortiront de leur apathie en se rendant compte de la grandeur et l'importance de ces questions qui touchent de si près aux destinées de l'humanité. Souhaitons que ces conférences se multiplient sur tous les points de notre territoire et bientôt un immense mouvement d'opinion entraînera les plus réfractaires vers la lumière et la vérité.

Gabriel DELANNE.

Psychologie Expérimentale

RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE ET AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

PAR M. LE Dr PAUL GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York,
Ancien interne des hôpitaux de Paris,
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris,
Membre de l'Académie des Sciences de New-York,
de la Société des Recherches psychiques de Londres,
Chevalier de la Légion d'honneur.

(*Suite*) (1)

Notes et remarques

A. *Remarques sur les voix.* — Bien que caractéristiques, ces voix ont parfois des intonations rappelant la voix du médium ; et d'autres fois, elles en diffèrent complètement. Je crois devoir dire ici que dans les expériences faites à l'aide du cabinet, à maintes reprises, je suis entré avec le médium en face duquel je me tenais assis ou debout dans l'obscurité, et j'ai pu faire les constatations suivantes : mes mains étant placées sur les épaules de Mrs Salmon, la voix paraissait partir tantôt de côté, du voisinage du sol, du fond du cabinet, ou, au contraire, de l'épaule, de la poitrine, du cou, et même de la bouche du médium. Les voix de Maudy et d'Ellan sont naturelles, elles prononcent les voyelles, les consonnes, et en particulier, les labiales, d'une manière irréprochable. L'explication que je demandai fut que, selon le « volume de forces » que les personnages invisibles qui le contrôlent peuvent tirer du médium,

(1) Voir le no de mai, page 651.

ils se manifestent à une plus ou moins grande distance de ce dernier, « employant *ordinairement* les éléments de son larynx et de sa bouche pour la voix » (d'où, sans doute, les tons rappelant parfois ceux qui caractérisent la voix de Mrs Salmon). De même qu'*ils* font usage des éléments des autres organes pour les matérialisations correspondantes ». (Voir note F, sur les matérialisations). *D'où* pour eux la nécessité de parler parfois par la bouche même du médium dont *ils* adaptent les organes à leur propre voix ».

Des personnes de mes amis qui ont assisté très souvent à des séances données par Mrs Salmon, m'affirment avoir entendu les voix de Maudy et d'Ellan, alors que le médium avait la bouche fermée par du sparadrap adhésif, et les mains liées derrière le dos. J'ai essayé la même expérience à deux reprises, sans succès. Les mêmes personnes m'ont aussi assuré d'avoir entendu deux ou plusieurs voix en même temps ; je n'en ai jamais entendu qu'une seule à la fois. Mais ce dont je suis aussi certain que de quoi que ce soit (si tant est que je possède cette dernière certitude), c'est que j'ai entendu ces voix isolément, en dehors du cabinet où le médium était attaché, et de la cage où il était enfermé sous clef ; et que ces voix émanaient de figures dont les lèvres laissaient échapper les sons des paroles prononcées.

Divers essais faits pour enregistrer les voix sur un cylindre du phonographe sont, jusqu'à présent, restés infructueux, tout au moins dans mon laboratoire, car il m'a été rapporté que l'expérience a réussi entre les mains d'autres investigateurs.

B. *Remarques sur Maudy ou Maudie* (*diminutif de Maud*) : ne parle que l'anglais. Elle raconte qu'il y a environ quarante-cinq ans, étant encore au berceau, elle fut massacrée en même temps que toute sa famille, dans ce qui était alors le Far West. Il y a dix ans, je lui demandai comment il se fait qu'elle n'eût pas une apparence plus âgée, puisqu'elle était morte depuis si longtemps. Sa réponse fut que d'abord elle n'était pas morte, qu'elle n'avait fait que changer de condition, et que, de plus, dans le monde des esprits, l'évolution n'est pas aussi rapide que dans celui-ci. Comme, depuis lors, elle n'a pas changé d'une manière appréciable sa taille, ses manières, ni son langage (ce dernier est peut-être plus sérieux), il y a quelques mois, je lui posai de nouveau la même question. Cette fois, elle me fit une réponse différente, dont je ne discuterai pas

plus la valeur que celle de la première ; ayant adopté l'apparence sous laquelle elle se montre et parle depuis vingt-cinq ans au plus, elle est connue, sous cette forme, de ses amis spirites. En outre, dit-elle, il lui est plus facile de continuer à se manifester sous une forme qui lui est familière, que de se matérialiser sous les traits d'une personne plus âgée, car cela changerait les conditions et demanderait plus de force.

Sa voix est tout à fait celle d'une petite fille de 6 à 8 ans, avec les imperfections de prononciation et de construction de phrases qu'on rencontre chez les enfants de cet âge. Quand elle a parlé pendant plusieurs minutes de suite, (ce qui lui arrive souvent), la voix a de temps à autre, surtout pour les nasales, des intonations qui rappellent celle du médium. Naturellement, la première idée qui vient à l'esprit est que Mrs Salmon est ventriloque ; mais, quand on entend la même voix sortir de la bouche d'une forme matérialisée de petite fille ayant à peine un mètre de hauteur, et venant parfois jouer autour des assistants d'un cercle familier par qui elle laisse volontiers prendre ses petites mains, pendant que le médium est attaché dans le cabinet ou cadenassé dans une cage, on est bien obligé de chercher une autre explication.

Dans ce travail, je désire ne pas m'écarter du sujet auquel je me suis limité ; néanmoins, j'ajouterai que j'ai vu Maudy un assez grand nombre de fois (disons vingt fois), toujours semblable à elle-même : figure ronde, pleine et jolie, avec des grands yeux bleus et des cheveux blonds bouclés.(V. note F.). Quand elle sort du cabinet, elle est généralement vêtue comme une petite fille qui vient dire bonsoir aux amis de la famille, avant d'être conduite dans sa chambre : peignoir un peu flottant et pieds nus. Sa figure m'est donc familière, et je l'ai reconnue de suite dans un portrait « psychique » au fusain, et sur une photographie du même genre obtenue dans deux circonstances différentes, mais en dehors de mon laboratoire, par d'autres investigateurs.

Voilà pour le physique ; quant au moral, Maudy est vive dans ses reparties : elle a souvent de l'esprit, et rit de ses propres railleries qui sont quelquefois mordantes, (son rire est bien différent de celui de son médium), et, si j'ose employer cette image ici deux fois figurative, elle ne se laisse pas marcher sur le pied. J'en demande bien pardon à Mrs Salmon, mais au cours de fréquents entretiens

que nous avons eus avec elle, nous ne l'avons pas trouvée à la hauteur de Maudy, tant au point de vue de la pensée que de l'acuité intellectuelle.

Au cours des séances, Maudy chante souvent seule ou en même temps que les assistants. Son diapason est aussi aigu qu'on puisse l'imaginer chez cette petite fille de 6 à 8 ans. M. T. S., qui a suivi des cours réguliers au Conservatoire national de musique de Paris, a écrit dans les notes qu'il a rédigées après les séances auxquelles il a assisté, que si Mrs Salmon était ventriloque, elle serait la plus forte du monde, mais que, du reste, la ventriloquie ne pourrait expliquer que les voix entendues dans le cabinet.

C. *Remarques sur Ellan.* — Ellan aurait été un cousin du médium. Il serait « désincarné » depuis une trentaine d'années. De même que Maudy, il ne parle que l'anglais, un anglais assez correct, plus correct que celui du médium. Sa voix à laquelle peuvent s'appliquer les remarques de la note A est une voix de basse. Le ton de son langage est toujours sérieux, un peu mélancolique, bienveillant et digne, et, de même que les idées qu'il exprime, tout à fait supérieur à celui du médium. A une question qui lui fut posée, il répondit que si son médium venait à mourir, ou à cesser d'être médium, sa mission, ainsi que celle de Maudy, serait terminée, et qu'il n'aurait plus à s'occuper de manifestations comme celles où il participe ; d'autres occupations d'un ordre plus élevé leur seraient attribuées.

J'ai eu avec Ellan de nombreuses conversations auxquelles le médium seul assistait, mais je ne les voyais pas. Je ne l'ai observé de très près que dans trois occasions où je lui serrai la main. Il m'a paru différent de figure et même de taille à chaque fois, ce qu'il attribue à la différence de force fournie par le médium. Dans les deux expériences faites à mon laboratoire, les différences (à plusieurs années de distance) n'étaient pas très sensibles, si je m'en rapporte à mes notes et à mes souvenirs, mais, dans une séance hors de chez moi, il ressemblait au médium, ses yeux m'ont paru bleus, sa taille était moindre, et sa main moins ferme. Si je ne l'avais pas observé dans deux autres occasions où j'avais encagé et cadenassé personnellement le médium, j'aurais certainement cru à la fraude, et que Ellan n'était rien autre que le médium déguisé ou assisté par un compère. Je rappelle que, dans l'une de mes

expériences au laboratoire, alors que le médium, (que personne n'accompagnait), était enfermé dans la cage, j'ai vu Ellan de très près, mon visage à 25 ou 30 centimètres du sien, et que la couleur de ses yeux était différente de celle des yeux du médium. Ajouterai-je que ma vue est des meilleures ?

Dans l'ensemble, Ellan donne l'impression d'un ouvrier qui serait prêcheur à ses heures.

On pourrait se demander pourquoi je n'ai pas essayé de voir le médium en même temps que Ellan ou une autre forme. J'ai essayé une fois, mais, dès que je passai ma main dans le cabinet, la forme disparut et je ne trouvai que le médium attaché à sa place, et qui poussa un cri de frayeur quand il se sentit touché ; de plus, les manifestations s'arrêtèrent.

D. *Passage du médium à travers la porte de la cage.* — Ce phénomène, l'un des plus curieux (outre les matérialisations) qu'il m'ait été donné d'observer au cours de mes expériences avec Mrs Salmon, rappelle le cas de Zœllner, où, avec le médium H. Slade, des objets matériels inanimés étaient traversés par d'autres objets de même nature. Mais, dans nos observations, il s'agit d'une matière inanimée pénétrée, traversée par un corps vivant (ou *vice versa*, v. plus loin).

Plusieurs de mes amis, spirites convaincus, m'assurent que après le passage du médium à travers la cage, ils ont, à plusieurs reprises, trouvé que le treillis était brûlant. Je dois déclarer cependant que j'ai touché avec soin les panneaux métalliques et la barre de bois que le médium venait de traverser, et que leur température m'a paru inférieure à celle de ma main, ce qui ne signifie nullement qu'il n'ait pu en être autrement ailleurs. J'ai surtout prêté attention à ce détail la deuxième fois que je fus témoin du phénomène, car c'est seulement après la première expérience que le fait me fut signalé.

Si nous nous reportons aux expériences de MM. Becquerel, Curie, Rutherford, Le Bon et autres, sur la lumière et les rayons de Rœntgen, nous voyons que des molécules de matière dissociée, de matière immatérielle... peuvent traverser les obstacles les plus matériels. Mais ici nous sommes encore loin de la force qui fait passer les corps matériels, voire vivants, à travers la matière, sans laisser trace de leur passage ; force dont les recherches psychiques

ne tendent à rien moins qu'à connaître la nature sans oser espérer d'y jamais parvenir.

Sous l'influence de quelle force semblables phénomènes peuvent-ils se produire ? Suggérées par la connaissance de faits psychiques analogues et espérant obtenir des éclaircissements de leurs auteurs mêmes, les questions suivantes furent posées à « Ellan », qui y répondit de la manière que voici :

D. — Est-ce vous qui avez fait sortir le médium de la cage ?

T. — Moi et les autres esprits qui m'aident dans ces manifestations.

D. Comment vous y êtes-vous pris ?

R. — Nous décomposons (*desintegrate*) la matière et la recomposons (*reintegrate*) instantanément.

D. — Est-ce la matière du médium que vous avez dématérialisée et réintégrée ou celle de la porte ?

R. — Oh ! naturellement celle de la porte. La matière vivante ne peut être dématérialisée, tandis qu'il nous est facile de dématérialiser et de reconstituer la porte de la cage.

D. — Etes-vous bien sûr que la matière vivante ne puisse pas être dématérialisée ? Je connais des cas où cela s'est produit.

R. — Vous avez sans doute raison ; mais je ne savais pas cela. Croyez bien que nous avons beaucoup à apprendre et que lorsque nous, désincarnés, le pouvons, nous sommes heureux de recevoir quelque enseignement de vous, incarnés. Il y a sur votre plan des personnes beaucoup plus avancées que certains esprits de chez nous. (Je n'ai pu percevoir la moindre ironie dans le ton de cette réponse).

Je pense que la lecture de ce dialogue a pu intéresser les étudiants des choses psychiques ; bien que je n'aie pas la prétention d'y trouver une explication satisfaisante de la pénétration de la matière. « Ellan » semble ignorer la géométrie de la quatrième dimension dont on a usé et abusé à propos de cette manifestation prodigieuse. En tout cas il ne put ou ne voulut me donner plus ample information quand je le priai de m'expliquer le mécanisme ou processus de la « dématérialisation ».

Après tout, était-il de bonne foi quand il me disait que la matière vivante ne saurait être dissociée « psychiquement » et ne m'induisait-il pas sciemment en erreur ? En effet, il ne peut ignorer

que, quand il revêt un corps matériel, il lui faut emprunter ce dernier à celui du médium dont il dématérialise une partie à cet effet. Devons-nous ajouter foi à ses paroles quand il dit que dans le passage du médium à travers la porte de la cage, ce n'est pas le corps vivant qui est dématérialisé ? Dans mon opinion, basée sur la sensation éprouvée quand ma main s'appuyait contre la cage (à travers le rideau), c'est le treillis en contact avec le corps du médium qui se désagrégea pour livrer passage à ce dernier.

E. *Remarques sur Blanche.* — Ce nom a été donné à l'une des formes matérialisées mentionnées dans l'observation documentée de la séance décrite plus haut. Blanche A. était une nièce par alliance de Mme D. et conséquemment la cousine de Mme B. (Victoria), toutes deux présentes à la séance. Elle mourut de suites de couches en 1878, à l'âge de 29 ans.

Mme D. et sa fille, Mme B., ainsi que le mari de celle-ci, m'affirment que dans les six dernières années ils ont été fréquemment visités par le même fantôme matérialisé. Ce qui est intéressant, c'est que cela s'est produit avec trois médiums différents : Mrs Salmon, Mrs C. et Mrs W., celle-ci, médium authentique qui n'en a pas moins été pris en flagrant et, j'ajouterai, retentissant délit de fraude.

Voici quelques détails curieux au sujet de ces trois sources de matérialisation : Blanche A. était née dans le Sud des Etats-Unis, de parents français. Elevée à Paris, elle parlait bien le français et l'anglais. Avec deux médiums, Mrs C. et Mrs. W., lorsque Blanche apparaît à ses parents, elle s'exprime de préférence en anglais, tandis que, avec Mrs Salmon, elle emploie plutôt le français quand elle s'adresse à sa tante Mme D. née et élevée en France, et l'anglais si elle parle à la fille de cette dernière, Mme B., qui a été élevée en Amérique. Ces dames qui, à plusieurs reprises, ont tenu « Blanche » dans leurs bras, sont d'accord pour affirmer que son corps mince diffère complètement de celui des trois médiums susmentionnés qui ont tous plus ou moins d'embonpoint.

Remarques sur les matérialisations

L'existence des matérialisations une fois reconnue, le problème concernant ces phénomènes est loin d'être résolu. En effet, en présence de faits aussi inouïs, l'expérimentateur qui, de la négation *a priori*, a passé au doute et de ce dernier à la certitude, se demande

ce que sont ces formes humaines qui nous donnent l'impression de la vie et fondent devant nos yeux, dans nos bras ; qui, en quelques secondes, créent de la chair et des étoffes qu'ils font disparaître aussi rapidement. Il se pose alors les questions suivantes que nous allons examiner en détail et au mieux de notre pouvoir :

1° *Ces formes qui apparaissent à nos yeux ont-elles une existence objective ou suggestive ?*

La durée des apparitions est en général si courte (bien que dans quelques cas exceptionnels elles demeurent avec les assistants et s'entretiennent avec eux pendant cinq, dix, vingt minutes et plus) que l'on est en droit de se demander si l'on n'est pas le jouet d'une sorte de suggestion mentale, de nature hypnotique ou autre, analogue aux influences exercées sur une foule par les jongleurs de l'Orient ; l'influence, dans notre cas, venait du médium et de notre propre subliminal (auto-hétéro-suggestion). Mais, d'une part, on sait que les personnages ou les choses mis en scène par les jongleurs hindous disparaissent du champ visuel dès que les spectateurs s'approchent ou s'éloignent plus ou moins, et que la plaque photographique ne les enregistre pas. Les matérialisations, au contraire, peuvent être non seulement vues et entendues, mais touchées, photographiées et même moulées. (Nous espérons pouvoir présenter un jour des photographies et des moulages, sans toutefois prétendre à la priorité, car ces épreuves ont été obtenues un bon nombre de fois).

Donc les matérialisations possèdent une existence.

2. *De quelle substance ou quelles substances sont-elles formées?*

D'après les renseignements obtenus de diverses sources, on peut dire que cette substance vient du médium. On connaît des cas où le poids de ce dernier a diminué dans des proportions considérables pendant l'expérience ; d'autres où le médium disparaissait en partie sinon totalement, pendant que les matérialisations avaient lieu. C'est un fait que nous nous proposons de vérifier dans le laboratoire que nous avons préparé spécialement pour ces recherches.

Quant aux tissus des étoffes, leur provenance est discutée. Quelques *intelligences* ont dit qu'elles le produisent en dématérialisant une partie des effets du médium ; d'autres parlent d'apports : tout est possible. Parfois il est permis d'en couper une pièce que l'on peut examiner ensuite à loisir, même au microscope,de même que

les cheveux, ou les ongles, ou le sang qu'il a été permis, dit-on, d'extraire de la chair des formes matérialisées. On voit quel champ immense et nouveau se présente aux investigations des étudiants de la science.

Dans des observations qui n'ont pas été encore publiées, que je sache, et où, bien entendu, les précautions nécessaires avaient été prises pour éliminer la fraude, des marques au bleu d'aniline ont été faites sur une main de l'apparition, et cette marque a été retrouvée sur une autre partie du corps du médium. On a remarqué encore qu'une odeur particulière à celui-ci se retrouvait dans l'apparition.

3° *Par quel processus la substance des matérialisations est-elle transportée, agglomérée et dissoute ?* Nous n'essayerons pas de répondre à cette question sur laquelle nous n'avons reçu aucun éclaircissement.

4° *Ces personnages qui nous parlent avec une voix leur appartenant, sont-ils ce qu'ils disent être ?* — Nous avons vu plus haut (voir note [illegible]) que « Ellan » ne put ou ne voulut me donner aucune explication, lorsque je lui en demandai, sur la dématérialisation. Il fut beaucoup moins réservé quand je lui demandai s'il n'était pas une seconde personnalité ou une personnification émergeant du subconscient du médium, d'où émaneraient aussi toutes les autres matérialisations. Il me déclara emphatiquement que lui-même, aussi bien que les autres « esprits » qui se manifestent au moyen de leur instrument (le médium), sont des entités, des personnalités distinctes, des esprits désincarnés, dont la mission est de nous démontrer l'existence de l'autre vie. Il ajouta que c'est à l'aide des « forces matérielles » (?) émanant du médium qu'ils réussissent à se manifester sur notre plan.

Sans accepter aveuglément des assertions de la nature de celles qui précèdent, n'est-il pas permis de s'arrêter un moment pour réfléchir à leur sujet et même d'espérer que le phénomène de la matérialisation nous fournira dans un avenir prochain la solution de ce problème inquiétant qui aujourd'hui confronte la psychologie : subliminal ou esprits ? ou les deux ? ou ni l'un ni l'autre ?

5° *S'ils ne sont pas ce qu'ils disent être, que peuvent-ils bien être ?* — Si les esprits (matérialisations dans ce cas) ne sont pas des intelligences, des âmes ayant animé des corps humains « sur notre plan »

comme ils aiment dire, les hypothèses ne manqueront pas pour expliquer ce qu'ils ne disent pas être. Et d'abord disent-*ils* toujours qu'ils sont des esprits désincarnés ? Nous croyons savoir le contraire, mais n'insistons pas. Il serait prématuré d'aborder cette question dans ce moment et comme il comporterait ; contentons-nous donc d'envisager la seule hypothèse qui soit actuellement permise en psychologie : ces matérialisations seraient-elles des manifestations objectives de l'inconscient du médium ? Dans les écoles de psychologie les moins suspectes de « psychisme », on admet aujourd'hui que l'inconscient puisse parler sanscrit ou même martien, ou personnifier à la perfection des défunts dont il n'a jamais entendu parler, mais dont il perçoit (sans doute, peut-être) les caractères dans la subconscience d'un vivant présent ou distant (télépathie). En un mot, d'après certains psychologistes, on ne peut pas savoir tout ce dont est capable le subliminal (comme l'appelle M. Myers, notre collègue de la S. P. R.). Ne nous arrêtons donc pas pour si peu et, pendant que nous y sommes, disons tout de suite qu'il se pourrait fort bien que le subliminal, lequel nous joue tant de tours avec les hystériques, les sujets hypnotiques, somnambuliques, etc., réussit à transporter au dehors, en même temps qu'une seconde ou $n^{ème}$ personnalité du médium, une quantité de substance de ce dernier suffisante pour produire momentanément un homoncułus, un fantôme ayant plus ou moins l'apparence de la vie. Ce serait une variété puissante de télékinésie. Il donnerait ainsi l'illusion de cette $n^{ème}$ personnalité qu'il lui a plu d'imiter et dont il peut avoir cueilli l'image physique et morale dans le subliminal des assistants, comme dans d'autres cas, il en imite la voix, les manières, l'écriture, etc., sans sortir du médium. Dans les cas comme celui de Maudy, on pourrait admettre qu'il s'agit là d'une réminiscence et que Maudy n'est que la représentation du médium à l'âge de 8 ans ; mais tout cela est bien compliqué.

Nous attendrons encore avant de formuler une opinion et nous prendrons patience en espérant de voir l'accord se faire entre les « esprits » et les psychologistes. Car il faut bien le dire aussi : il s'en faut de beaucoup que nous puissions croire sur parole tout ce que ces formes matérialisées nous racontent, pas plus du reste que ce qui émane des autres modes de soi-disant communication entre les morts et les vivants. Plus on étudie, observe, lit ou expéri-

mente, plus on voit de lacunes, d'absurdités et même de contradictions dans ces différentes manifestations qui réellement vous donnent parfois l'impression de l'existence de quelque chose comme l'inconscient de M. de Hartman. Un dévot n'hésiterait pas à y reconnaître « l'esprit de mensonge ». Néanmoins il ne faut pas se laisser décourager, et au milieu de tous les débris que le prospecteur sort de la mine des faits psychiques, il n'est pas impossible que nous trouvions assez de minerai précieux pour être payés de notre peine, et, j'ose dire, payés amplement.

6° *S'ils sont ce qu'ils disent être, que devons-nous conclure ?*

— Ce que nous venons de dire dans le paragraphe précédent pourrait nous dispenser de considérer cette question qu'il faut cependant mentionner, car elle vient naturellement à l'esprit. Eh bien ! nous pensons tout simplement que les conséquences de ce fait auraient une portée incalculable, étant donné le degré d'évolution auquel les autres branches de la science sont arrivées aujourd'hui. Mais nous n'insisterons pas davantage sur ce point que nous avons déjà considéré dans un précédent travail (1).

Telles sont les questions et les hypothèses qui surgissent devant l'esprit du chercheur en présence des phénomènes que nous venons d'étudier.

Je n'ajouterai plus qu'une remarque au sujet des matérialisations, c'est celle-ci : dans les réunions ayant pour but d'assister à ce phénomène, les formes matérialisées se montrent très timides, au début, même avec un bon médium. Lorsque les assistants se connaissent et qu'une confiance mutuelle s'établit entre eux et le médium, les formes se laissent plus facilement approcher et toucher ; exemple : j'avais eu de nombreux entretiens avec « Ellan » qui me permit de lui serrer la main, mais qui s'évanouit et disparut, dès qu'une autre personne qu'il connaissait à peine s'approcha. « Maudy » avait une prédilection pour l'une des dames qui assistait à nos expériences et qu'elle connaissait depuis au moins quinze ans. *Il faut gagner leur confiance.* Cette remarque pourra avoir son utilité pour ceux qui s'engageront dans l'étude de ces phénomènes.

(1) *Analyse des choses,* Paris 1889.

Conclusions

J'espère que l'on me pardonnera de parler ici de réminiscences personnelles ; mais celles-ci sont liées aux faits dont je viens de vous entretenir. En 1886, lorsque je publiai le résultat de mes investigations sur certains faits psychiques, je savais fort bien ce qui m'attendait, comme le prouve la préface que je publiais à cette époque (1). Toutefois, je ne pensais pas que la vérité demanderait quinze ans pour paraître au grand jour. J'oubliais qu'elle est éternelle et que quinze ans ne sont pas même une seconde pour ce qui dure toujours. La vérité a le temps d'attendre, elle ; mais nous, pauvres mortels, éphémères « maternalisations » que nous sommes, nous avons bien quelque droit d'être impatients quand nous sentons la vie s'échapper de nous comme l'eau de la main qui se ferme sur elle. Quand, pour avoir proclamé un fait parce que nous croyons savoir qu'il est, nous voyons les portes de la carrière qui nous semblait destinée se clore devant nous, et jusqu'à nos maîtres, collègues et amis les plus estimés prêter l'oreille aux basses calomnies et se détourner de nous ; quand notre donquichottisme nous conduit à l'exil et nous fait passer ces quinze années loin de la patrie, et de ce qu'elle renferme de cher pour nous, nous avons bien, je le répète, quelques droits à l'impatience. Mais enfin, le moment est venu, où nous avons la satisfaction de voir l'avalanche des faits grossir tous jours. Ce qui n'était hier qu'un flocon imperceptible va bientôt, dans un élan puissant, faire irruption dans le champ de la science.

Ici, je dois faire une pause : je viens de parler de la science. Sommes-nous autorisés à y introduire l'étude de ces phénomènes ? En d'autres termes, ne devrions-nous pas éviter de mêler la science tout court avec la science occulte ? En réponse à cette objection qui m'a été faite, je profite de l'occasion qui s'offre pour déclarer catégoriquement que je ne crois pas à l'existence de deux sciences. La science est une : c'est l'effort vers la connaissance des lois naturelles, c'est l'étude de la nature, de tout ce qui se passe dans la nature. La chimie, la physique, ont jadis été des sciences occultes ; qui parle d'occultisme aujourd'hui, en physique ou en chimie ? Seulement il y a deux classes d'étudiants de la science : d'une part,

(1) *Spiritisme, loc. cit.*

ceux qui cherchent à construire le sommet de l'édifice avant d'en établir solidement les œuvres basses et prétendent interpréter la nature avant de connaître les éléments de ses lois. D'autre part, il y a ceux qui avancent prudemment, pas à pas, après s'être assurés de la consistance du terrain, qui fouillent consciencieusement le sol afin d'y découvrir le roc sur lequel devront être assises les fondations de la connaissance. Nous voulons rester avec ces derniers.

On connaît cette assertion d'un penseur : « Si Dieu existe, la science le découvrira. » Je ne sais s'il appartient à la science de faire cette suprême découverte, mais nous pouvons espérer dès maintenant que si la conscience de l'homme survit à la mort de son corps, la psychologie expérimentale le démontrera. Certains sceptiques d'hier, aujourd'hui fervents, assurent qu'elle l'a déjà démontré. Quoi qu'il en soit, si cette preuve doit jamais être faite, et si nous la voulons complète, éclatante, irréfragable, accumulons les observations et les expériences, car ainsi que Buffon l'écrivait au siècle dernier, les livres où elles sont recueillies sont les seuls vraiment capables d'augmenter nos connaissances.

Dr PAUL GIBIER.

Chute Profonde

Ulysse, de retour à Ithaque, pauvre et mendiant, sur le point d'être attaqué par les chiens à demi sauvages d'une bergerie, jeta son bâton de voyage, s'enveloppa étroitement de son manteau troué et se coucha pour éviter d'être mordu et déchiré. Dans cette humble attitude, les chiens l'épargnèrent. En est-il des hommes comme de ces animaux ? Si nous ajoutons foi aux récits qui nous sont faits de la guerre en Chine, une ineffaçable honte couvre nos fronts de peuples civilisés. C'est tellement odieux, bas, cruel, atroce, qu'on hésite d'abord à le croire. Cependant, sur les affirmations réitérées des récits qui nous viennent de toutes parts, à la pensée que ces choses ont pu réellement se passer comme il est écrit, on se sent le cœur serré, l'âme remplie de dégoût et de tristesse, et, si

nous plaignons les victimes, nous gémissons presque autant sur le déshonneur qui nous frappe, nous les occidentaux.

Ainsi donc, voilà ce que la guerre fait de nous ? De vrais démons, des tueurs à faire rougir des Cannibales. Planter sa baïonnette dans le corps de simples villageois, d'hommes inoffensifs, qui se couchent pour recevoir le coup, sûrs de ce qui les attend, et moins heureux qu'Ulysse aux prises avec les chiens. Se ruer sur les femmes, en faire sa proie, les éventrer ensuite et par l'excès des outrages et des maux, soulever en elles une telle révolte, une si effrayante protestation contre tant de barbarie, qu'elles se dressent nues et sanglantes, pour jeter à la face de leurs tueurs, de l'homme-tigre, un cri de malédiction, que, seule hélas ! peut entendre une humanité lointaine, ou la justice immanente des temps ! S'acharner après d'infortunés enfants traînant sur le sol leurs pauvres petites jambes cassées pour se soustraire à la fureur du fauve en rupture d'apparence humaine. Quels spectacles, quelle honte ? et nous pouvons ajouter quelle ignominie ! Ah ! « Guerre » abominable ! Va ! Monstre, tu es toujours le même, quel que soit le faux éclat sous lequel tu te présentes, les panaches et les oripeaux dont tu te couvres, la gloire dont tu veux être environné, les mérites que tu t'attribues, quand tu es livré à toi-même, quand tu peux t'en donner à cœur-joie, alors nous voyons ce que tu es, ce que tu vaux !

Et puis le vol, le vol que la morale hypocrite de l'Occident réprouve, auquel elle inflige une flétrissure, pour lequel elle a fait des lois et créé des moyens de répression, police correctionnelle, assises ; eh bien le vol est chose licite et bien portée à Pékin. Tout le monde s'y livre, militaires, civils, dames et messieurs. C'est pour l'instruction et l'édification des Chinois. Voler, piller, tuer le Chinois « parce que Chinois », telles sont la morale et la mentalité de la « Guerre » et de la Civilisation occidentale.

Tenez, laissons ces choses de côté, elles font trop de mal. Toutefois souvenons-nous que si la guerre ne se montre pas chez nous, bien que toujours horrible, sous un aspect aussi révoltant, ce n'est pas qu'elle en vaille mieux, ou qu'elle répugne à ces actes abominables ; non c'est qu'elle a peur du réciproque, des représailles. Sans cela nous agirions les uns vis à vis des autres, comme nous le pratiquons un peu partout à l'égard des peuples que nous voulons tirer de la barbarie. L'histoire de l'Occident, sans remonter

au déluge, est là pour le prouver. La bête reste la même. Elle beugle, rugit, se vautre dans le sang, commet toutes les infamies, tous les délits, tous les crimes, suivant les lieux et les circonstances.

C'est le Dieu de Joseph de Maistre, le chantre de la « Guerre » et du Droit divin, et de bien d'autres qu'il serait trop long de nommer.

M. VASSEUR.

Apparition

PENDANT CINQ ANS D'UNE FEMME DÉFUNTE A SON MARI SURVIVANT

R. Dale Owen ayant eu à sa disposition les notes dans lesquelles, pendant cinq ans, M. Livermore racontait jour par jour les apparitions de sa femme, Estelle, en a composé, sous le titre que l'on vient de lire, l'un des chapitres les plus intéressants de son célèbre volume : *Le Territoire contesté entre ce monde et l'au-delà*, en se bornant à citer un ou deux exemples des principales variétés de faits qui se sont reproduits un si grand nombre de fois pendant la longue période écoulée entre 1861 et 1866.

Tous les ouvrages écrits sur le spiritisme, dans ces vingt dernières années, insistent plus ou moins sur cette série d'observations dans lesquelles une femme accumule tant de preuves tangibles et permanentes pour démontrer la persistance de son individualité après la mort de son corps, qu'elle inspire à son mari survivant et d'abord sceptique, une conviction que la longue durée des manifestations ne fait qu'affermir.

Non seulement, comme on le verra, M. Livermore a conservé entre ses mains des preuves matérielles (entre autres quelques centaines de cartes écrites en plusieurs langues) de la réalité des apparitions de sa femme, mais ces apparitions ont été contrôlées par d'autres témoins. L'on se demande comment devant une série aussi

exceptionnelle de manifestations démonstratives, il est encore possible d'émettre des doutes sur la réalité et la nature des phénomènes observés et d'invoquer la théorie trop commode de l'hallucination. Il est vrai que beaucoup se bornent à les passer sous silence, ce qui est plus facile que d'en donner une explication satisfaisante. Nous cesserons de nous étonner si nous considérons quel a été de tout temps le sort de toutes les vérités nouvelles, lorsqu'elles blessaient des intérêts ou des préjugés et nous nous estimerons heureux de voir que désormais des savants officiels, au lieu de nier simplement, en arrivent à déclarer : *qu'il y a là quelque chose.*

Le Traducteur : Dr AUDAIS.

CHAPITRE IV

Un homme de science prudent, avant de révéler au monde le résultat d'expériences importantes, s'attache à les répéter plus d'une fois. Si le fait répond à une loi bien déterminée, il peut être, en effet, reproduit à volonté et chaque fois sa reproduction doit se faire dans de telles conditions qu'elle confirme son authenticité. On ne doit jamais perdre de vue que le meilleur observateur peut se tromper quant au fait et quant à son interprétation, s'il n'a pu en être témoin qu'une seule fois.

Cependant il y a toute une catégorie de phénomènes physiques qui sont spontanés et ne peuvent être reproduits à volonté. C'est ainsi que nous ne pouvons provoquer le développement d'une aurore boréale, ni la chute d'un aérolithe, etc... Ceux qui affirment la réalité des apparitions estiment qu'elles doivent rentrer dans cette catégorie et ils nous semblent avoir raison. Autrefois, les personnes superstitieuses croyaient que des pratiques mystiques particulières, interdites par les lois, avaient le pouvoir d'évoquer les âmes des morts, comme Saül le fit par l'entremise de la pythonisse d'Endor. Cette croyance trouve chaque jour moins de crédit. Ce qui reste admis dans tout cela, c'est que dans certaines conditions favorables, que l'on ne rencontre que rarement et avec difficulté, nous pouvons parfois obtenir des apparitions. Il arrive même que nous soyons assez favorisés pour les voir se reproduire maintes et maintes fois, et non seulement pendant des semaines et des mois, mais même pendant des années.

J'ai la grande satisfaction d'avoir à mettre sous les yeux du lecteur un des cas les plus remarquables, peut-être même *le plus* remarquable qu'il ait jamais été donné d'observer. J'ai en outre l'heureuse chance de pouvoir livrer au public le nom du témoin. Ce nom, bien connu dans la société ainsi que dans le monde commercial de New-York, est celui de M. Livermore.

Il y a onze ans, M. Livermore perdit une personne à laquelle il était étroitement uni et que nous nommerons Estelle. Celle-ci, à son lit de mort, appréciant le poignant chagrin qui accablait son ami en présence de sa perte imminente, lui manifesta vivement le désir qu'elle avait de pouvoir venir lui prouver que la vie persiste après la mort du corps.

Il ne considéra cette promesse que comme une dernière preuve d'affection et n'y attacha pas d'autre importance, d'autant plus que, pour sa part, il n'avait jusque-là jamais rien vu qui pût satisfaire sa raison, quant à nos rapports avec l'au-delà. Ni lui ni Estelle ne croyaient aux phénomènes spirites. Tous deux n'en parlaient qu'avec une certaine répugnance.

Lorsque M. Livermore se trouva seul, son désespoir fut rendu plus amer encore par la pensée que cette séparation était éternelle. C'est en termes véhéments qu'il exprimait ces sentiments devant son ami, le Dr John F. Gray, qui avait toujours donné ses soins à Estelle, depuis le jour de sa naissance. Ce docteur, spirite de la première heure, répondit à M. Livermore qu'il avait un sûr moyen de soulager sa douleur, pour peu qu'il consentît à s'y prêter. Il ne reçut pour réponse qu'un violent sarcasme contre les fourberies du spiritisme, et le pauvre désolé partit, le désespoir dans l'âme.

Au bout d'un certain temps cependant, une réflexion plus calme lui suggéra la pensée qu'il *pourrait bien* y avoir quelque chose de sérieux dans une croyance qui était acceptée sans réserves par un homme aussi clairvoyant et aussi sincère que le docteur. Il suivit donc ses conseils et résolut de demander une séance à Miss Kate Fox.

Les séances furent tenues tantôt chez Madame Fox, tantôt chez M. Livermore lui-même, et comme tous deux changèrent de domicile au cours de ces séances, il en résulta que les phénomènes furent observés dans quatre locaux différents. Dans tous les cas on prit les précautions nécessaires pour que, pendant les séances,

personne ne pût ni entrer ni sortir. Chaque fois la pièce était visitée à fond, et on s'assurait que les portes et fenêtres étaient bien closes. Au début, on admettait trois ou quatre personnes étrangères, pour augmenter le nombre des témoins ; mais on ne tarda pas à constater que les meilleurs résultats étaient obtenus lorsqu'il n'y avait qu'un seul assistant. Aussi M. Livermore resta bientôt seul aux séances.

Dès la première séance, M. Livermore entendit pour la première fois ces bruits mystérieux, qu'on a appelé des *raps*. Ceci se passait le 23 janvier 1861. Pendant les dix ou douze séances qui suivirent, on observa les phénomènes ordinaires : attouchements, messages, déplacements d'objets lourds, et enfin de l'écriture.

Pendant la douzième séance, on reçut un message, attribué à Estelle, et par lequel elle prévenait son ami que, s'il persévérait, elle parviendrait à se rendre visible pour lui. En effet, dans les douze séances qui suivirent, on vit de temps à autre paraître, puis s'effacer des lueurs phosphorescentes, et enfin, le 24 mars, à la vingt-quatrième séance, on vit se mouvoir une forme humaine nettement délimitée. Trois jours plus tard on reçut ce message : « J'ai maintenant la certitude que je pourrai me rendre visible pour vous. Venez demain soir ; assurez-vous bien que les portes et fenêtres sont fermées, car je tiens à ce que l'épreuve ne laisse absolument aucun doute, pour votre bien et celui des autres.

Le lendemain soir, la séance se fit chez Mme Fox, dont la famille était absente, de sorte que le médium et M. Livermore occupaient seuls toute la maison. M. Livermore scella les fenêtres ; il en fit autant aux portes, après les avoir fermées à clef, et il traîna devant celles-ci les meubles les plus lourds. Puis, après avoir soigneusement inspecté toute la pièce, il éteignit le gaz. Il reçut alors cette communication : « Je suis ici en voie de formation ». Aussitôt apparut un globe lumineux, pendant que des crépitements se produisaient. Quelques instants plus tard, le globe prit la forme d'une tête avec un voile. Instantanément, M. Livermore reconnut les traits d'Estelle. Bientôt une forme entière devint visible ; elle était éclairée par des lueurs phosphorescentes ou électriques, répandues dans toutes les parties de la pièce. Tandis que tout cela se passait, M. Livermore ne cessa de tenir les deux mains du médium.

On montra ensuite par quel procédé se produisaient les coups

frappés : Une boule lumineuse du volume d'une orange, paraissant retenue par un point d'attache, rebondissait sur la table, et un coup résonnait chaque fois que la boule retombait sur le plateau de cette table.

Ce ne fut cependant qu'un peu plus tard, qu'une PREUVE SANS RÉPLIQUE fut donnée pour la première fois.

Ici je copie textuellement les notes de M. Livermore :

« N° 43 — 18 avril 1861. Vent du Sud-Ouest. Beau temps. Il y avait une demi-heure que nous attendions, après avoir rigoureusement fermé portes et fenêtres, et ma confiance commençait à fléchir, lorsque tout à coup nous fûmes secoués par un choc formidable sur le plateau de la lourde table d'acajou, qui en même temps se souleva pour retomber. La porte est violemment secouée, les fenêtres s'ouvrent et se referment : tout ce qui est mobile dans la pièce est mis en branle.

Aux questions posées il est répondu par de violents coups dans les portes, les vitres des fenêtres, le plafond, partout ».

« Bientôt une substance brillante, semblable à de la gaze, s'élève du parquet derrière nous, parcourt la pièce, et finalement vient se placer devant nous. On entend comme de violentes crépitations électriques. Peu à peu l'étoffe légère revêt la forme d'une tête humaine recouverte d'un voile qui s'enroule autour du cou. Elle vient me toucher, recule pour avancer de nouveau. Elle me semble alors un corps oblong, à forme concave dans la partie qui nous fait face, et une brillante lumière luit à son centre. Je fixe ardemment mes yeux sur elle, espérant voir s'y dessiner une face ; mais rien ne paraît. Elle recule encore une fois pour se rapprocher de nouveau, et cette fois je vois un œil. Une troisième fois elle s'éloigne en produisant des crépitements, et pour la troisième fois elle revient près de moi. A ce moment la lumière était intense, et l'étoffe légère avait changé de forme. Une main de femme l'avait rassemblée, et en voilait la partie inférieure de la face, laissant toute la partie supérieure à découvert. C'était bien Estelle elle-même ; ses yeux, son front, avec leur expression absolue. Dès que l'émotion qui avait envahi mon âme au moment où je la reconnus se fut un peu calmée, il éclata dans toutes les parties de la pièce une série de coups précipités, comme pour applaudir au succès de cette audience accordée par les invisibles ».

« A plusieurs reprises la forme renouvela son apparition, et chaque fois la ressemblance me parut plus exacte. A un moment, la tête vint s'appuyer contre la mienne, tandis que les cheveux recouvraient ma figure ».

« Je me trouvais, ainsi que miss Fox, dont les mains n'avaient pas quitté les miennes pendant tout ce temps, à environ dix pieds de la muraille qui nous faisait face, et la lumière se trouvait à égale distance entre nous et ce mur.

« Les craquements électriques augmentent alors en intensité, et nous voyons se former devant le mur brillamment illuminé, le corps entier d'une femme, paraissant tenir un corps lumineux dans l'une de ses mains. Cette forme resta devant nos yeux pendant *toute une demi-heure*, et chacun de ses mouvements nous était nettement visible ».

« Nous reçûmes alors ce message :

« Regardez, je vais m'élever ».

« Aussitôt, en pleine lumière, la forme s'éleva jusqu'au plafond, y resta en suspens pendant quelques instants, puis descendit doucement et s'évanouit ».

« Elle reparut ensuite entre nous et un miroir. *La réflexion de toute la forme dans la glace était absolument nette*, la lumière était si vive, qu'elle permettait de suivre toutes les veines d'une plaque de marbre ».

« A ce moment une violente averse vint à tomber et on nous dicta : « Le temps a changé et je ne puis me maintenir visible plus longtemps ». Aussitôt forme et lumière disparurent ensemble de façon définitive ».

« A une séance tenue deux jours plus tard, nous reçûmes la communication suivante :

« Mon cœur est rempli de joie. Jamais nous ne pourrons assez remercier le souverain Bienfaiteur de toutes ses faveurs. J'ai lu dans votre cœur. Les ténèbres qui le remplissaient ont été chassées par une glorieuse lumière. Soyez heureux, ne craignez rien, et que la paix règne toujours en vous ». (1)

« ESTELLE ».

---

(1) Nous croyons devoir faire remarquer que toutes les communications reçues par l'intermédiaire de Kate Fox étaient : soit épelées lettre

« Je la priai de lever un bras et elle le fit en prenant une attitude d'une grâce inexprimable. Aucune plume ne pourra jamais décrire l'exquise et transcendante beauté de tout ce qu'il nous fut donné de voir dans cette soirée. »

Je ne vois pas à quel titre on pourrait repousser un témoignage tel que celui que l'on vient de lire, ni comment on pourrait en diminuer la valeur, quant même le récit devrait s'arrêter ici. Que devra donc penser le lecteur, lorsqu'il saura que plus de *trois cents séances* postérieures ne firent que confirmer et corroborer ces premiers faits ?

Il ne nous est pas possible de reproduire ici l'énorme collection de notes recueillies par M. Livermore. Nous allons donc nous borner à citer quelques-uns des phénomènes les plus remarquables qu'il a signalés.

(*A suivre*). Pour la traduction: Docteur AUDAIS.

Les Incrédules

Le hasard m'a mis récemment en rapport avec un médecin de la Suisse romande, très connu et très apprécié pour les cures vraiment remarquables qu'il opère par la suggestion. Si ses conférences sur l'hypnotisme, la télépathie et le spiritisme ne m'eussent déjà

par lettre au moyen de coups, soit écrites, tantôt par la main droite, tantôt par la main gauche de Kate ; mais que, dans *tous les cas*, *l'écriture était renversée*, c'est-à-dire qu'on ne pouvait la lire qu'en la présentant devant un miroir.

Il lui est arrivé de donner deux communications à la fois, les deux mains écrivant en même temps, chacune sur une feuille distincte. J'ai constaté moi-même le fait suivant, tandis qu'une main écrivait, des coups réclamaient l'alphabet. Kate épelait alors les lettres et dictait lettre par lettre, *sans que la main cessât d'écrire*. M. Livermore a pu constater lui-même tous ces genres de communication.

J'ajouterai que pour tous ceux qui connaissent bien Miss Fox, la plupart des messages portent en eux-mêmes la preuve de leur origine, car ils se produisent en dehors de sa volonté et des notions qu'elle peut posséder.

(D. O.).

mis au courant de ce qu'il pense de la question, les quelques paroles que j'échangeai avec lui auraient suffi pour me renseigner à cet égard. Chrétien très convaincu, charmant causeur, très fin, très spirituel, le docteur X*** (j'ai des raisons pour lui garder l'anonyme) est un adversaire décidé du spiritisme.

« Seuls les aliénistes, me disait-il, sont capables de résoudre le « problème psychique dans un sens rationnel. » Et comme je lui faisais observer que beaucoup de savants de valeur ont écrit sur ce sujet et conclu pour la plupart en faveur des idées spirites, il me répliqua : « Oh !... moi, je ne lis dans ce domaine que ce qu'écri- « vent les médecins..., et encore ! .. je me méfie même de ces « derniers, s'ils n'ont pas fait de l'aliénation mentale une étude « approfondie. Je suis persuadé que tous ces phénomènes tiennent « de la suggestion et que l'inconscient y joue le rôle principal. »

J'aurais eu, n'est-il pas vrai, mauvaise grâce à discuter plus longtemps avec le docteur X***, du moment qu'il ne tient pas à s'éclairer et juge seuls compétents en ces matières ceux qui sont bien décidés à ne voir que désagrégation mentale là où d'autres, et des plus éminents, voient au contraire des lois encore inconnues et destinées à révolutionner la science. Lorsqu'un bélier s'acharne contre une muraille, il est bien dificile de l'empêcher de s'y briser le crâne, si tel est son bon plaisir. Il est même, en ce cas, plus sage de laisser la nature opérer seule. Elle se charge de nous donner tôt ou tard de dures et sévères leçons et de nous faire, bon gré malgré, toucher du doigt la vérité que notre entêtement repousse. Bon nombre d'hommes de science s'obstinent encore à interpréter les phénomènes médianimiques dans le sens de la folie et de l'hallucination... tant pis pour eux !... car il faudra bien qu'ils se rendent à l'évidence. Oh ! ils ne le feront pas sans luttes, c'est certain, ils échafauderont encore bien des théories, jusqu'au moment où se voyant acculés par les faits toujours plus probants, ils se flatteront naïvement d'avoir découvert le spiritisme. Ce jour-là, pour ne pas s'avouer vaincus, ils lui donneront un autre nom...., et la comédie sera jouée. — Peut-être le siècle que nous venons de commencer verra-t-il s'opérer cette révolution. Peu nous importe après tout qu'on débaptise l'ensemble des faits et la haute morale qui s'en dégage, pourvu que soient enfin admises la persistance

du moi pensant après la mort et sa possibilité de communiquer avec les incarnés.

Les quelques lignes qui précèdent n'apprennent évidemment rien aux lecteurs de la Revue. Ils se sont heurtés souvent à l'obstination d'adversaires tels que le docteur X***. — Toutefois il ne nous a pas paru inutile de rappeler par cet exemple que les sourds et les aveugles de la science officielle existent encore nombreux à côté des Crookes, des Russel Wallace, des Ch. Richet, etc...; sans doute dans le monde des académies on commence à ouvrir les yeux et les oreilles, mais beaucoup de ceux qui les ouvrent ont encore besoin de lunettes d'approche et de cornets acoustiques. C'est aux divers groupes spirites à se montrer de plus en plus sévères dans la recherche des preuves, de plus en plus sérieux dans les expériences.

Rien de plus nuisible à notre cause que l'emballement des naïfs. Qu'on se rassure, du reste, l'acharnement que dans certains milieux on met à vouloir nous démolir est suspect à tous ceux que n'enchaîne pas le parti pris. Dernièrement, M. Albin Valabrègue qui assistait à l'une des séances de la Société d'études psychiques de Genève, disait fort spirituellement à M. le docteur Flournoy : « Le spiritisme doit de vifs remerciements à M. Flournoy. En pu-« bliant son livre *Des Indes à la planète Mars*, il a, bien malgré lui, « plus fait pour la cause spirite que tous les plaidoyers en sa fa-« veur. » Et, quelque temps avant l'apparition de cet ouvrage, « Mlle Smith recevait de son guide la communication suivante :

« Il (Flournoy) sera, par son dédain, l'instrument qui fera avancer la vérité. »

Cette prédiction s'est de point en point réalisée et je sais par expérience et pour l'avoir entendu à plusieurs reprises, que les théories du savant genevois sont loin de contenter tout le monde. A côté de louanges maladroites et qui l'irritent plus qu'elles ne le satisfont, les critiques pleuvent drues comme grêle sur l'éminent professeur. On compare l'*hypothèse spirite*, comme il l'appelle, à celle du moi subliminal, et cette dernière n'a pas toujours le dessus dans les esprits impartiaux.

Courage, donc!... La lutte est belle !... Une invisible phalange semble nous y convier plus que jamais.

H. CUENDET.

Le spiritisme expérimental

GROUPE VALENTIN TOURNIER

Une intéressante séance a eu lieu le 4 mai courant, chez Madame Tournier, à Tours.

Un groupe composé de sept personnes formait le cercle autour d'un guéridon placé au centre du salon.

Sur le guéridon était un grand tapis descendant presque jusqu'à terre ; sur le tapis une boîte, et sur la boîte une clochette.

Ces sept personnes, espacées les unes des autres d'un mètre environ, étaient réunies par un cordon circulaire tenu à la main.

La table était au moins à un mètre cinquante de chaque individu.

Trois phénomènes intéressants se sont produits :

1° Après quelques minutes d'attente, un bruit métallique comparable à celui que ferait du papier frottant sur les parois de la cloche se fait entendre ; puis la clochette sonne deux fois et tombe sur la table. — Un instant de silence se passe, quand subitement la table est frappée de trois coups brusques et lents, comparables à ceux qu'une main vigoureuse produirait en frappant fort et à plat.

Encore un court silence, et à la suite d'un formidable coup, nous entendons la chute du guéridon, de la boîte et de la clochette.

Nous allumons et constatons ce qui suit :

Le disque du guéridon était à terre ; son pied resté debout était recouvert par le tapis. En regardant le centre du disque qui était lié au pied par quatre vis pénétrant d'environ un centimètre, nous avons constaté que le bois était déchiré à la place des vis.

Ce fait donne à comprendre la puissance des coups frappés.

2° Madame Tournier manifeste le désir de se placer au centre de la chaîne, dans l'espoir et avec l'ardent désir de ressentir un contact quelconque.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées, quand elle nous annonce, à sa grande joie, qu'elle a été touchée sur l'épaule droite comme d'un coup de main amical.

3° Enfin, voici le plus intéressant phénomène de la soirée

Le salon était éclairé par une faible lumière bleue.

Le médium voyant, qui, en même temps, est un excellent médium à incarnation, nous annonce qu'il voit des esprits travailler activement.

Le guéridon s'avance un peu vers lui, et en même temps ce médium s'incline vers le pied de la table comme si elle l'attirait, puis se relève brusquement et s'allonge sur le fauteuil. Il dormait.

Eteignez la lumière, dit-il.

Ceci fait, il prononce d'une voix forte les paroles suivantes :

Mes amis, je vous exhorte tous, sans exception, à être plus patients que vous ne l'êtes. Depuis le commencement de la soirée, je veux faire une expérience de matérialisation, et vous êtes cause, par votre impatience, de son insuccès.

Un des assistants lui demande : Comment ferez-vous ?

L'esprit répond : Est-ce que je vous demande comment vous faites pour guérir vos malades ?

Attendez et vous verrez. — Ce qui laisse à comprendre qu'avec la permission de Dieu et l'assistance des bons esprits, on arrive aux résultats les plus merveilleux.

Ce conseil donné, nous attendons. Quelques instants s'écoulent, et la clochette frappe à plat des coups violents et rapides sur la boîte ; puis elle se soulève en l'air et sonne.

Nous demandons à l'esprit de faire faire à la clochette en sonnant, le tour de la chaîne. — A notre grande satisfaction, ce fut fait avec rapidité, et la clochette tomba sur les genoux du médium. La table fut ensuite de nouveau frappée avec violence et renversée; mais, chose curieuse, alors que celle-ci tombait d'un côté, la boîte tombait du côté diamétralement opposé.

CHARLES TELMORON.

Absent de Tours, je n'assistais pas à cette séance.

J'ai lu le présent rendu compte de M. Telmoron à Mme Tournier et à Mme Darget, ainsi qu'à M. Pinard, qui l'ont déclaré conforme à la vérité.

Commandant TÉGRAD.

Comment je suis devenue Spirite !

(*Suite*) (1)

« Je naquis, le 12 janvier 1630, à Séville où mon père exerçait l'état d'armurier. Je fus enfant unique.

Mon éducation, comme l'était en général celle de l'époque, fut religieuse. L'état de mon père le mit en rapport avec plusieurs gentilshommes et officiers de Séville. Je fus remarquée pour ma beauté.

« Parmi les plus assidus entre mes adorateurs se trouvait le comte de Medina, dont les descendants existent encore en Espagne, et Raymond M...., jeune homme d'un caractère doux et élevé. Je n'accordai de préférence à aucun d'eux. J'étais heureuse près de mes parents, et aucun autre sentiment que celui de l'amour filial n'avait encore pénétré dans mon cœur. Un jour le démon souffla la jalousie dans le cœur de ces deux jeunes gens jusqu'alors unis par la plus franche amitié. Un duel fut la conséquence d'une altercation très violente, et, dans la lutte, le comte fut grièvement blessé.

« La sœur de don Raymond, vivement éprise du comte de Medina, se vengea de son frère en le dénonçant à son confesseur d'avoir commerce avec les Juifs. Le malheureux Raymond fut brûlé vif le 12 mai 1651, et paya de sa vie un bel acte de charité chrétienne. Ce fut à cette époque que je vis pour la première fois A. Gauchy.

« Il est de ces impressions qu'on ne saurait définir et qui laissent dans le cœur une marque ineffaçable. Tel il en fut pour moi lorsque je parlai pour la première fois à Gauchy dans la boutique de mon père, où il venait d'acheter une épée neuve. Parmi ceux qui fréquentaient le plus assidûment notre maison était un homme devant qui s'ouvraient toutes les portes, qui pénétrait de la man-

(1) Voir le numéro d'Avril, p. 620. Nous rappelons que cette communication était dictée par la table, lettre par lettre, et que le médium savait a peine s'exprimer en français.

sarde jusque dans les palais du Roi, je nomme le supérieur des Carmes.

« A chaque visite que nous fit Fray Antonio, celui-ci devint de plus en plus affectueux envers moi. J'étais flattée de ces marques d'affection de la part d'un homme jouissant de l'estime et de la considération générale, car qui aurait osé soupçonner que celui qui avait une réputation de sainteté, nourrissait dans son cœur un infâme projet.

« Un jour, après le salut auquel j'avais assisté dans la chapelle du couvent, il vint me prier de venir voir le nouveau manteau de la Vierge, cadeau de la confrérie de ce nom. Je le suivis sans aucune arrière-pensée, croyant être à l'abri de tout danger dans ce paisible asile. Il me conduisit à travers des corridors sombres dans une chambre assez spacieuse. Comme la nuit était venue, je ne pus distinguer les objets qui m'environnaient; lorsque mes yeux, habitués après quelques instants à l'obscurité, aperçurent un grand lit. Vainement je tâchais de m'expliquer la présence de ce meuble dans ce lieu... Pendant que je fis ces réflexions, le supérieur, qui s'était éloigné quelques instants, rentra et ferma la porte à clef. Dans cet instant, un funeste pressentiment s'empara de moi, pressentiment qui, hélas ! ne se réalisa que trop vite. Le moine me prit par la taille et je sentis son souffle brûlant effleurer mes joues. Je compris dans ce moment terrible combien ma position était désespérée. Seule, au milieu de ce cloître dans lequel aucun écho du dehors ne pouvait pénétrer et où aucune perspective de secours n'était possible...

« Je compris, mais trop tard, la raison des démonstrations amicales dont m'avait accablée celui qui allait être mon bourreau. Je vis que tout secours humain était impossible et je recommandai mon âme à Dieu !!!

« Pendant longtemps, je me débattis sous l'étreinte passionnée du moine. Vainement je lui parlais du caractère sacré dont il était revêtu. Ce fut en vain que je lui montrai la sainte image du christ. Un rire sardonique fut sa réponse. Mes forces commençaient à s'épuiser; il me jeta sur le lit. Dans ce moment, la raison m'abandonna et l'infâme accomplit son lâche attentat...

« Je ne vous dirai pas les violences que je subis pendant ces deux

mois, qui durèrent pour moi des siècles. Pendant ma captivité dans le couvent, mon père avait été brûlé ; voici son crime :

« Mon père, qui m'aimait d'un amour vraiment paternel, fut inquiet de ne pas me voir rentrer le soir. Il s'informa de tous côtés, lorsqu'une personne de sa connaissance lui conseilla d'en donner avis à l'autorité civile, ce qu'il fit. Le lendemain, mon père fut arraché de sa demeure, sous l'accusation d'hérésie. Une main mystérieuse avait introduit dans son atelier une Bible protestante que les familiers ou plutôt les sbires de l'inquisition trouvèrent sous un tas de ferraille.

« Après avoir servi pendant deux mois à assouvir les passions brûlantes de ces infâmes, je devins, à la fin, pour eux un objet de gêne dont ils devaient se défaire. Ils le firent en me livrant à l'inquisition.

« Mon procès ne fut pas long ; j'étais accusée d'avoir abjuré la foi catholique. Traînée devant le tribunal, je me défendis énergiquement en protestant de mon dévoûment au catholicisme. Alors un des hommes masqués dont se composaient mes juges, se leva et se fit apporter un crucifix qu'il me présenta en disant : « Si tu es catholique, embrasse l'image de ton Dieu. » Un frisson parcourut tout mon corps en entendant cette voix que je reconnus pour celle de l'homme qui m'avait si lâchement perdue. Je voulus parler et dénoncer devant tous son odieux attentat, mais je n'en eus pas le temps, car un moine vint à moi me présentant le crucifix. Confiante, j'inclinai la tête pour l'embrasser, mais à peine mes lèvres eurent-elles touché l'image du Christ, que je sentis une douleur atroce, car le métal était chauffé à blanc. Le moine me l'appliqua avec une telle force que la peau de mon visage resta collée au crucifix. Folle de douleur, je tombai à la renverse. Alors le président se levant, à son tour, parla ainsi à l'assistance :

« Vous tous, fervents catholiques, vous voyez que cette femme
« détourne la tête de l'image du Christ. Ainsi que son père elle a
« renié notre sainte religion pour embrasser le culte de Satan.
« Notre devoir étant d'extirper l'hérésie, et nous fondant sur les
« pouvoirs à nous conférés par notre Saint Père le Pape, au nom
« de Dieu, nous condamnons Mariquita Cosso à être brûlée vive.
« Ordonnons que ses biens soient confisqués au profit de la Très-
« Sainte Inquisition ».

« Je fus entraînée par les soldats et jetée dans la cellule des condamnés à mort où l'on me laissa jusqu'au lendemain soir sans la moindre nourriture, lorsque vers onze heures la porte de ma prison s'ouvrit et donna passage à un moine cachant ses traits sous un capuchon rabattu sur ses yeux. La porte se referma derrière lui et nous restâmes seuls. Le moine me contempla longtemps, lorsque rejetant tout à coup son capuchon, il s'avança vers moi et me prenant la main, il me dit d'une voix émue par la pitié : « Courage, « je te sauverai ». A l'accent de cette voix, je tressaillis de tout mon être, et levant les yeux vers celui qui ranimait l'espérance dans mon cœur brisé par les tortures physiques et morales, je reconnus A. Gauchy. Etonné de le voir sous le froc monacal, lui, si brillant naguère, je le questionnai sur la résolution qui l'avait poussé à renier les grandeurs dont, par sa position, il était en droit de savourer toutes les puissances. Alors il me raconta sa vie et les motifs qui lui firent prendre cette résolution énergique. Il me quitta disant que notre fuite était arrangée pour le lendemain à la même heure. A peine avait-il quitté ma cellule que je me jetai à genoux, remerciant Dieu de cette protection inattendue. Sauvée, sauvée par lui à qui, depuis longtemps j'avais voué une affection plus tendre que celle de l'amitié, c'était trop de bonheur.... Abattue, brisée par les violentes émotions de la journée, je m'étendis sur la paille humide pour trouver dans un sommeil réparateur le retour des forces dont j'avais tant besoin pour le lendemain.

« Je fus réveillée le matin par le bruit qu'on fit en ouvrant la porte de mon cachot, et vis entrer un des inquisiteurs qui venait m'annoncer que mon supplice aurait lieu le lendemain, mercredi, à 10 heures du matin. Je feignis une résignation complète à mon sort afin de n'éveiller aucun soupçon. J'attendis avec impatience la fin du jour et l'arrivée de mon protecteur. Ce ne fut que vers dix heures qu'Antoine vint me voir. Dès que nous fûmes seuls, il prit un paquet assez volumineux qu'il avait caché sous ses vêtements et en tira deux costumes complets de matelots. Malgré le courage qui me soutenait, le déguisement ne s'opérait qu'avec difficulté, car ma faiblesse était trop grande. Quelques minutes après, nous avions franchi le seuil de ce lieu de torture, moi libre, et d'où je ne devais sortir que pour marcher au supplice.

« Oh ! comme je respirais ardemment l'air pur dont j'avais été si

longtemps privée ! Comme je contemplais avec ravissement la voûte étoilée, moi qui n'étais habituée qu'aux murs sombres et humides de mon cachot !!!

« Bientôt nous atteignîmes le port où une embarcation qui se tenait prête nous conduisit à bord du navire qui devait nous transporter en France. Le capitaine, homme de cœur, me reçut avec le respect dû à l'infortune. Une heure après, le navire mit à la voile et je saluai d'un dernier regard ce coin de terre qui m'avait vue naître, où mon enfance s'était écoulée si heureuse et d'où j'emportais de si lugubres souvenirs. La traversée se fit rapidement et bientôt je mis les pieds sur cette terre à laquelle je venais demander l'hospitalité et sur laquelle je venais chercher la garantie individuelle que l'Espagne ne pouvait plus offrir à ses enfants. Arrivés à Marseille, Antoine m'installa chez son frère qui me reçut avec une noble bonté, et je me rétablis promptement.

« Je vis alors avec effroi que mon cœur était plus malade que mon corps, car le germe de l'amour y avait jeté des racines profondes, et pour échapper à ce sentiment qui pour moi était sans espérance, je résolus d'aller finir mon existence dans un cloître. Je communiquai mon désir à celui qui m'avait si généreusement recueillie. Celui-ci combattit mon projet, mais ma résolution resta inébranlable. Deux mois plus tard, je fis mes adieux au monde et prononçai les vœux éternels. Six semaines après, je terminai ma vie entourée de mes compagnes parmi lesquelles il y avait aussi comme moi de pauvres enfants brisées par les orages du monde ».

Demande. — Quelle était la place où les exécutions avaient lieu ?

Réponse. — Place Royale.

(signé) Maria Cosso.

L'*esprit à rebours* se manifeste spontanément.

Un assistant lui demande ce qu'il pense des cérémonies des cultes.

Le guéridon frappe avec une vitesse prodigieuse :

Seniadnom snoitcnitsid sed te iuoni exul nu rap ereirp al tse iuq tub ua seriartnoc seedi sed snad tirpsel ettej te seesnep sel tiartsid iuq tnemunom ud etilitunil rengiesne ruel te rueoc el snad tse ereirp al ed elpmet elbatirev el euq erdnerpmoc eriaf reul ed nifa noitacudel rap sessam sed tirpsel reppoleved tuaf liuq evuorp iuq ec revuorper tiod tnasnep neib emmoh tuot epicnirp neuq sei-

nomerec eriatulas sniom uo sulp ecneulfni enu selle rus recrexe tnevuep etluc ud seinomerec sel euq tnedive tse li sessam sel seegnolp tnevuort es uo ecnarongid tatel snad.

« Nous traduisons, en commençant par la dernière lettre du dernier mot :

Dans l'état d'ignorance où se trouvent plongées les masses, il est évident que les cérémonies du culte peuvent exercer sur elles une influence plus ou moins salutaire, cérémonies qu'en principe tout homme bien pensant doit réprouver, ce qui prouve qu'il faut développer l'esprit des masses par l'éducation, afin de leur faire comprendre que le véritable temple de la prière est dans le cœur, et leur enseigner l'inutilité du monument qui distrait les pensées et jette l'esprit dans des idées contraires au but, qui est la prière, par un luxe inouï et des distinctions mondaines ».

(*A Suivre*). Général H. C. FIX.

APPARITION

Récit d'un ranchman.

Grizzled Bob Morrow, vétéran des *cowbays* et *ranchmen* (éleveurs de bestiaux) raconte une vision qu'il a vue :

« Les Wello et moi, nous avions l'habitude de nous rencontrer chaque jour à un endroit désigné, à mi-chemin de nos habitations, afin de ramener les uns vers les autres les animaux que nous avions, dans le but de les maintenir autant que possible en troupeaux pendant l'hiver. Nous étions, Lec et moi, distants de dix milles, et chaque jour, nous faisions la moitié de ce trajet : quand nous n'avions pas eu d'animaux à pourchasser, nous descendions de nos montures et passions un moment à fumer en causant : nous étions aussi bons camarades que peuvent l'être deux hommes séparés par dix milles : nous possédions chacun six chevaux les plus beaux du troupeau, et nous en étions extrêmement fiers. Les Indiens faisaient de fréquentes incursions ; les ranchmen du voisinage se plaignaient parfois de la disparition de chevaux. Lec et moi, nous ne craignions pas leurs flèches, et s'ils nous avaient poursuivis, nos chevaux au-

raient facilement distancé les leurs : notre plus grande crainte était de perdre nos montures. Nous causions souvent des Indiens, et nous avions tous deux la même idée : en cas d'attaque, tuer nos animaux plutôt que de les laisser tomber entre les mains de ces maraudeurs.

Un jour, je quittai Lec à l'endroit habituel, et rentrai : aussitôt après mon repas, je me couchai et m'endormis ; il n'y avait pas longtemps que je reposais lorsque je fus réveillé avec l'impression qu'il y avait quelqu'un dans ma chambre. Je saisis aussitôt mon fusil qui était sous mon oreiller, et, me tournant vers la porte je vis Lec Wello debout : l'extrémité empennée de six flèches se voyait sur sa poitrine, les traits de son visage avaient quelque chose de tiré et de fantastique et néanmoins c'est avec un sourire de satisfaction qu'il me dit : « Ils m'ont pris, Bob, mais ils n'ont pas eu les chevaux ! »

Je me levai immédiatement, mais dès que je mis un pied à terre Lec disparut. Je regardai la porte qui était fermée et verrouillée comme lorsque je m'étais couché. Je réfléchissais sur ce que j'appelais un rêve, mais je fus longtemps à me rendormir.

Une seconde fois, la même vision me réveilla : Lec se tenait à la porte, montrant les flèches sur sa poitrine, et répétant les mêmes paroles.

Cette fois, je ne pensai plus à dormir : je me levai, et visitai mon *dobe*, supposant que Lec me faisait une farce. Je sortis dans le *corral*, les chevaux étaient tranquilles, je vis tout en ordre, et aucun signe n'indiquait le passage de quelqu'un.

Je rentrai et passai le reste de la nuit en réflexions. Dès le matin je partis à cheval, mais ne trouvai pas Lec au rendez-vous habituel ; ne le voyant pas venir, je me rendis à son *dobe* : à la porte du corral, je trouvai le corps de Lec, étendu, avec six flèches dans la poitrine, semblable à la vision : dans le corral, les chevaux étaient morts, tués par des balles. Je compris que Lec attaqué par les Indiens, avait tué ses chevaux : d'après les empreintes, je supposai qu'une vingtaine d'Indiens l'avaient assailli. Avant de tomber, Lec s'était bien défendu, à en juger par la quantité de débris de cartouches trouvés autour de lui. Les maraudeurs avaient pris son [illegible]ester et le peu qu'il y avait dans le *dobe*.

Ai-je rêvé, ou Lec Wello s'est-il réellement montré à moi ? »
Traduit du *Religio Philosophical Journal.*

Communications Spirites

Séance du cercle intime : « La Vie future ».
Réunion du 6 janvier 1895.

Le médium, ayant saisi un crayon, se mit à écrire. J'attendais qu'il eût fini pour poser tout haut une question, que j'avais déjà formulée mentalement.

Voici quelle était cette question :

« La vie, dans le sens le plus complet et le plus étendu de ce « mot, n'est-elle pas une évolution continuelle, pendant laquelle « l'homme, après s'être dépouillé de son corps terrestre et avoir « vécu dans une certaine sphère d'esprits, tout le temps jugé néces- « saire par Dieu, doit, avant de passer à une existence plus élevée, « subir encore un changement qu'on pourrait appeler une nou- « velle mort ».

Le médium cessa d'écrire — mais inutile de faire ma question ! Lisant dans ma pensée, il y avait déjà répondu. Voici en quels termes :

« Le passage de la vie terrestre à la vie des esprits est une chose « bien étrange pour les hommes qui n'ont aucune idée, ou des « idées très vagues de l'au-delà. Ils se trouvent d'abord, pour ainsi « dire, dépaysés, — puis ravis de leur nouvel état exempt de dou- « leur, surtout quand l'agonie a été pénible. Cependant, le mi- « lieu où ils se trouvent, si différent de leur entourage terrestre, les « inquiète, les intimide.

« Supposez que les lois de la gravité eussent tout à coup cessé « d'exister pour vous : que vous pussiez vous élever dans les airs ; « que les murs, les portes ne fussent plus des obstacles à vos mou- « vements — ne seriez-vous pas d'abord rempli de crainte, d'hési- « tation ?

« Voilà la sensation des nouveau-désincarnés. Ils croient pouvoir « se déplacer à volonté — cependant ils ne le peuvent pas, — ils « manquent de confiance, d'aplomb. Tels des enfants qui commen- « cent de marcher ; ils se heurtent — non à des obstacles matériels, « mais à des influences dont ils ne peuvent se rendre compte ; ils « ne peuvent pénétrer dans certains endroits sans comprendre ce « qui les en empêche. Je ne puis pas bien vous expliquer cela dans « votre langue de mortels, mais c'est à peu près comme si un cou « rant électrique était arrêté par un autre courant non-conducteur. « L'Antipathie et la Sympathie font encore sentir ici leur pouvoir. « C'est l'influence cosmique, agissant d'après des lois immuables, « qui forme l'obstacle. L'esprit, cette forme de matière éthérée — « car quelque subtil qu'il soit, un fluide est *matière* — est gouverné « par les lois éternelles de développement et d'anéantissement. Il « n'y a plus de mort proprement dite, seulement un changement « de corps qui se fait sans angoisse, sans spasme, mais non sans une « certaine oppression, comme on en ressent quand on change un « vieil habit usé contre un tout neuf, plus beau, mais un peu « juste.

« Voilà une comparaison bien banale — mais elle exprime exac- « tement ma pensée.

« Pour ceux que domine une passion mauvaise, envahissante, « c'est une sensation affreuse, que de se trouver tout à coup seuls, « sans moyens de se communiquer, de s'associer à d'autres exis- « tences.

« Cet état peut durer longtemps.

« Cependant il arrive quelquefois qu'un certain nombre de ces « solitaires se réunissent — alors c'est un véritable enfer.

« Ils forment une espèce d'assemblée, d'agglomération, — car « on ne peut leur donner le nom de « *Société* », où chacun « gémit sur son propre sort et sans qu'ils puissent se soulager les « uns les autres. Ces bandes d'esprits peu développés, presque « irresponsables, sont dangereux pour les vivants, s'ils réussissent « à se manifester. Ce sont eux qui hantent les maisons (1), persécu- « tent les hommes ! Les esprits supérieurs s'opposent à leur fureur,

(1) Ou qui produisent les phénomènes de la hantise.

« s'efforcent de les amener à des sentiments moins brutaux. Nous, « de notre côté, nous obéissons à des esprits plus élevés que nous, « non pas aveuglément, mais avec conviction. Leur intelligence « parle à la nôtre avec charité,foi et espérance !

M. J. S., l'esprit du nom de George.

Les bêtes ont-elles une âme ?

Comme les atomes qui forment le corps d'un animal se renouvellent sans cesse,tandis que la mémoire reste,il s'en suit que cette mémoire est indépendante de la matière ; qu'elle est conservée par un fluide — enveloppe d'un âme !

Dr P. HARTING.

Choses d'Autrefois.

Ne prononcez plus par le monde
La parole fière et profonde,
Patrie, honneurs sont méconnus ;
Vous n'auriez pas d'échos fidèles
Car ces choses-là sont de celles
Qu'on ne dit plus.

Quittez le rêve d'entreprendre
De secourir et de défendre
Les opprimés et les vaincus.
On rirait de vos beaux zèles
Car ces choses-là sont de celles
Qu'on ne fait plus

Ne conservez pas l'espérance
De ramener notre indolence
A la parole de Jésus
Fermez la porte des chapelles...
Car ces choses-là sont de celles
Qu'on ne croit plus.

FRANCE TEGRAD

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE BUCAREST (sic)

10[e] Année

Imprimerie de l'Etat 1901

Discours prononcé par M. le D[r] Istrati, le 15/28 janvier 1901 à l'occasion de la 1[re] séance du XX[e] siècle.

Le docteur Istrati, qui paraît se griser en contemplant le tableau rêvé de tous les progrès, de toutes les félicités que la science assure à l'homme au cours de ce siècle nouveau-né, ne se désintéresse pas du progrès moral, philosophique et religieux. Il s'exprime en ces termes (page 24) :

. . . .

Les religions actuelles si humaines à leur base, mais souvent si malfaisantes à cause, soit du manque de culture, soit de l'esprit de caste du clergé, feront place à une croyance pure et élevée dans les grandes vérités qui sortent de l'infinité dans l'espace, le temps, la masse et l'énergie ; de l'ordre perpétuel du tout, de l'évolution constante des êtres ; de tout ce qui existe dans la création, par rapport à nous qui sommes si petits dans cet univers.

Elles se réduiront à une tendance constante de l'individu vers son élévation spirituelle par une pratique constante des idées supérieures qui constituent particulièrement le point de départ de la sublime religion du Christ. Il sera le grand-prêtre, mais tous officieront; l'église, en réalité, sera partout, car elle sera dans nos âmes.

Par les recherches spiritistes, elle aura un fond scientifique, elle pourra chercher et contrôler, parce que contrôler, c'est mieux savoir.

. . . .

Pour copie conforme :

HUBERT BONCHAMP.

Nécrologie

M. le docteur Flasschoen, un spirite dévoué, vient d'avoir la douleur de perdre sa fille, mademoiselle Augusta Flasschoen, âgée de 23 ans, enlevée par la fièvre typhoïde après une très courte maladie.

J'ai eu le chagrin de ne pouvoir assister à la cérémonie, étant en voyage, et de n'être pas là pour prodiguer au père éploré les consolations dont il a tant besoin. Il est toujours douloureux de perdre ceux que l'on aime, mais le déchirement est encore plus pénible quand c'est un enfant qui nous quitte, alors que l'avenir semblait lui réserver de longues années de bonheur. Reçu depuis longtemps dans cette famille amie, j'ai eu souvent l'occasion d'apprécier le cœur tendre et dévoué de mademoiselle Flasschoen, sa vive intelligence et ses convictions profondément spirites. Son départ laisse un vide cruel au foyer familial, mais l'espoir que l'âme de la chère morte ne l'a pas quitté doit adoucir l'amertume de la séparation et donner à la famille le courage de supporter cette dure épreuve. Je me joins respectueusement au cortège des amis de la famille Flasschoen pour l'assurer de la part que je prends à sa douleur et je souhaite que l'esprit de sa fille vienne apporter à son père les trésors de consolation dont il a tant besoin.

G. D.

Ouvrages Nouveaux

Mon Evolution Spiritualiste

par V. Horion, Notaire

Imprimerie Pierre, 14 rue de l'étude à Liège. Prix 1 franc.

Voici une brochure écrite d'une plume sincère par un penseur libre qui après avoir été matérialiste convaincu s'est rallié au spiritisme. Il avoue que la doctrine d'Allan Kardec a satisfait son cœur et sa raison, et bien qu'il ait étudié les plus éminents philosophes, c'est seulement dans le grand principe de l'évolution spirituelle qu'il a trouvé la clef des problèmes de la destinée. Le volume contient des analyses fort bien faites des doctrines de Schopenhauer et de Nietzche, des articles de polémique spirituels et incisifs et des études très claires sur la métaphysique de H. Spencer et de Max Stirner. Ce qui caractérise M. Horion comme penseur, c'est une grande indépendance intellectuelle jointe à une forme originale et très personnelle d'exprimer sa pensée. Cette brochure prouve que notre doctrine recrute ses adeptes non seulement parmi le peuple, mais aussi chez les intelligences cultivées que n'ont pas satisfait les plus grands efforts de la philosophie du passé.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light 30 mars 1901

M. Alexandre Delanne,

Les spirites qui connaisssnt M. Gabriel Delanne, soit personnellement, soit par ses livres intéressants, apprendront avec regret et sympathie la douleur qu'il vient d'éprouver en perdant son père M. Alexandre Delanne, entré dans cette sphère inconnue à l'existence de laquelle lui et son fils ont amené tant de personnes à croire. M. Alexandre Delanne fut un des premiers disciples d'Allan Kardec, et pendant toute sa vie un ardent propagateur du spiritisme. Mme Alexandre Delanne était excellent médium et son mari se trouva à même d'étudier les phénomènes dans les conditions les plus favorables : non seulement il put se convaincre entièrement de la réalité des faits, mais il se rendit compte que les phénomènes physiques offrent une base matérielle aux vérités plus importantes, et que ces vérités constituent la philosophie du spiritisme ; philosophie qui le poussa (comme cela arrive chez tous les croyants sincères) à coopérer de toute son âme aux efforts pour améliorer l'humanité dont la destinée est si vaste.

Nous ne pouvons déplorer cette mort qui est une élévation pour une âme bonne et sans égoïsme, comme l'était celle de M. Alexandre Delanne, mais nous désirons offrir à son fils et à ses amis, qui regrettent sa présence visible et son appui, notre sympathie sincère et affectueuse.

Temple of Health and Psichic Revievv

Cette publication donne de nombreux et intelligents conseils pour entretenir la santé et progresser intellectuellement.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

Il Vessillo Spiritista

consacre ses deux premiers articles à la mort de Verdi, et à celle de la reine d'Angleterre.

Le prof. Tummolo expose ses idées dans une explication électro-spirite de la lévitation des corps et de leur augmentation de poids.

La Physique de la Magie, par M. de Rochas, est terminée.

Il parle de la conférence de sir Robert Ball, un savant anglais, sur la possibilité de communications entre la planète Mars et la Terre. L'illustre astronome se montre très-sceptique à ce sujet, à cause de l'éloignement

de la planète, même lorsqu'elle s'approche de nous ; il dit qu'une tour qui aurait cinquante fois la hauteur de la tour Eiffel ne serait visible que comme un petit point, et encore avec le plus puissant de nos télescopes. Sir Robert Ball réfute absolument la possibilité de correspondre par la télégraphie sans fils.

Vient ensuite l'opinion de M. Tesla sur ce sujet ; il espère, au moyen d'un oscillateur bien construit et de la force de cinq millions de chevaux, pouvoir un jour transmettre une quantité suffisante d'énergie jusqu'à la planète ; il dit qu'une longue secousse n'est pas nécessaire, la durée d'une seconde serait suffisante. Tesla est affirmatif sur la possibilité de communiquer avec Mars.

Corriere della Sera

Le chevalier F. Abignante publie une lettre de la comtesse Elena Mainardi racontant quatre séances avec Eusapia Paladino en 1895 : la comtesse, son mari et le Dr Visani Scozzi étant seuls assistants. Le comte demanda mentalement à John King de lui enlever un anneau qu'il portait et de le mettre au doigt de la comtesse ; bien que la séance eût lieu dans l'obscurité absolue, il sentit qu'une main prenait doucement la bague ; elle fut passée au doigt de la comtesse qui ressentit trois chocs à la main qu'elle tenait placée sur une de celles d'Eusapia, l'autre étant contrôlée par le Docteur.

La comtesse avait mis une broche dans un petit carton bien fermé, qu'elle tenait sous la paume de l'une de ses mains : elle invoqua l'esprit lui demandant de donner cette broche à Eusapia en souvenir d'elle. Mme Mainardi sentit deux doigts se glisser sous sa main et prendre la boîte. Les mains d'Eusapia étaient soigneusement tenues par le Dr et la comtesse ; ils entendirent ouvrir la boîte et trois forts coups dans la table demandèrent la lumière. On obéit, et l'on trouva le médium intransé, ayant l'épingle fixée au milieu de sa cravate.

Le capitaine Volpi donne le titre des conférences qui auront lieu à l'Institut Psychologique international de Paris pendant l'année 1901.

Rivista di studi psichici

Ce que j'ai entendu et vu.

Tiré de la *Scena Illustrata*, revue florentine la plus élégante et artistique qui soit publiée en Italie, et qui donne souvent des articles consacrés aux études psychiques.

Le prof. Pirro Bessi, de Tortona, écrit avoir été absolument hostile au spiritisme, traitant de folles et de sottes les personnes qui le propageaient, affirmant que les spirites ne pouvaient être que mystificateurs ou mystifiés. Il avoue d'atroces polémiques avec des spirites éminents, et a même failli à Milan, se battre avec un courageux adversaire de son opinion qui avait tenu un langage un peu vif. Il ajoute qu'il n'est pas d'un caractère excitable, mais gai et bien portant, nullement imaginatif.

« Mais aujourd'hui, dit-il, *j'ai vu* et *entendu* ; je ne puis persister dans mes

négations. Lorsque je me mariai, il y a deux ans, j'entrai dans une modeste mais ancienne famille établie depuis des siècles dans son antique maison de Panicale dans l'Ombrie. J'avais été stupéfait d'entendre les membres de la famille, ma fiancée, ma future belle-mère, les serviteurs, parler des esprits qui se manifestaient souvent dans la maison ; je riais de leur profond sérieux et du calme avec lequel ils faisaient leurs récits. Lorsque je couchais dans la maison, j'occupais la chambre la plus reculée de la vieille habitation, je ne vis jamais rien d'insolite ; mon beau-père, homme de bon sens et bien équilibré, m'affirma croire aux esprits parce qu'il en avait vu et entendu. Malgré toute mon estime pour lui, je le pensai victime de phénomènes d'auto-suggestion.

Après mon mariage je m'établis à Milan. Mes beaux-parents croyaient que ma femme était leur principal médium : elle me dit que depuis son départ de l'Ombrie, elle n'avait plus de manifestations. Je répondis que cela ne m'étonnait pas, que c'était une question de maison.

Elle tomba malade subitement ; ses parents avaient reçu la veille une lettre dans laquelle elle parlait de sa bonne santé, le médecin n'était même pas encore venu, que je recevais un télégramme de mes beaux-parents me *demandant* avec amitié *des explications sur la maladie de leur fille*. Très surpris, je l'interrogeai pour savoir si elle les avait prévenus. Elle m'affirma que non. Mais alors ? dis-je. Ce n'est pas étonnant répondit-elle avec le plus grand calme, *ils l'ont entendu*. Ce qui fut confirmé plus tard.

Bien que je fusse étonné, je pensai qu'étant donné la tranquillité avec laquelle ma femme avait dit : *ils l'ont entendu*, de pareils faits se répétaient souvent chez eux. Il n'était pas possible d'être plus réfractaire que moi.

En décembre dernier, ma femme et moi, nous étions dans sa famille, tous réunis un soir, causant gaiement devant un bon feu allumé dans la grande cheminée de la cuisine, lorsque nous fûmes émotionnés par un bruit semblable à celui d'un fort coup de fusil tiré dans la cuisine même. La porte de l'habitation était fermée et il n'y avait personne dans les chambres. On alla visiter les greniers, je descendis dans les caves, rien d'insolite ne fut remarqué ; je regardai les fusils, et les vis tous chargés.

En rentrant dans la cuisine, l'odeur de poudre brûlée était si forte que l'on dut ouvrir la fenêtre. Ce qui m'étonnait le plus, c'était l'expression de douloureux abattement de mes beaux-parents ; je rompis le silence le premier, disant : Qu'avez-vous donc ? Mon beau-père soupira : « Tu finiras par croire. » Je ne répondis rien, j'étais impressionné, il continua : « Ce coup est de mauvais augure ! » Superstition, m'écriai-je. Haussant les épaules, il ajouta : « J'en ai la douloureuse expérience. Ce n'est pas la première fois et cela annonce toujours un malheur. Huit jours avant la mort de ma pauvre sœur, nous entendîmes le même coup. Vous en souvenez-

vous ? » demanda-t-il à sa femme et à la vieille servante qui baissèrent tristement la tête en affirmant.

« Quinze jours avant la mort de mon fils aîné, la même chose arriva » dit-il encore.

Le silence fut interrompu par un coup de sonnette : j'allai ouvrir, et introduisis un cousin de mon beau-père, un riche propriétaire habitant à l'extrémité opposée du pays. Il avait l'air morne, effrayé, et, sans même dire bonsoir commença : « N'avez-vous rien entendu, vous autres » ?

Tous nous nous écriâmes : « Tu as donc aussi entendu ? ».

« Oui, un grand coup de fusil. Nous étions à dîner... »

Ces mots augmentèrent mon trouble ; mais je ne voulais pas encore admettre une intervention des esprits.

Deux semaines se passèrent : toute la famille était en proie à une inquiétude muette que chacun s'efforçait en vain de dissimuler.

Un soir, je me trouvais seul, travaillant aux dernières pages d'un ouvrage en cours de publication ; la nuit était avancée, la pluie tombait à torrents ; fatigué, je m'arrêtais pour me reposer un instant et fumer une cigarette ; j'étais installé dans un fauteuil ; en face de moi, une vieille glace reflétait les tourbillons bleuâtres de la fumée que j'aspirais à grosses bouffées. Ma cigarette était à moitié consumée, lorsque je m'aperçus que ma lampe allait en s'éteignant ; je me levai pour l'empêcher de charbonner, mais il était trop tard, la lueur donna un dernier éclat, puis s'éteignit. Mon étonnement fut grand en voyant que la chambre restait cependant illuminée par une faible lueur jaunâtre.

Je regardai si cela pouvait venir de la chambre voisine, mais la porte était fermée.

Une vague sensation de peur se joignait à ma surprise croissante, je n'osais bouger de mon fauteuil, tenant toujours ma cigarette à demi-consumée ; levant les yeux sur la glace en face de moi, je la vis encore plus éclairée et et reflétant une chambre et des meubles qui n'étaient certes ni la pièce où j'étais, ni les meubles qui s'y trouvaient ; au lieu d'un miroir, on eût dit un espace vide permettant de voir une scène extérieure. Je croyais rêver, mais ne bougeai pas, attiré par ce phénomène étrange. Je vis dans cette glace, une femme âgée qui s'avançait ; je la reconnus de suite pour la mère du cousin venu nous voir pendant cette soirée mémorable du sinistre coup de fusil entendu dans la cuisine.

Cette femme s'assit devant une petite table, prit plusieurs feuilles de papier dans un coffret, et se mit à écrire lentement mais avec sûreté. sans jamais lever la tête, puis mit son écrit dans un étui qu'elle plaça dans le coffret ; je la vis ensuite incliner la tête sur le dossier de sa chaise, et elle me parut s'endormir.

Je regardais toujours sans détourner les yeux, mais une sueur froide me glaçait ; tout mon corps tremblait de fièvre, sans que je pusse détacher mes yeux du miroir. Bientôt la lumière qui s'y reflétait mystérieusement

s'atténua peu à peu, et en peu de temps une obscurité complète régnait sur la glace et dans mon petit bureau. Cette scène me laissait en proie à une épouvante qui m'empêchait absolument de bouger ; je serais certainement resté là jusqu'au jour, si ma femme, étonnée d'une si longue veillée, n'était venue me chercher.

Je vous entends, Messieurs, dire que c'était un simple phénomène d'hallucination... Oui, et moi-même, le lendemain matin, en me réveillant après un sommeil court et agité, j'aurais dit comme vous. Mais dans la matinée même, l'on vint nous apprendre que la vieille dame vue par moi dans le miroir avait été trouvée morte la nuit précédente, dans le fauteuil sur lequel elle m'avait paru s'endormir. Dans le coffret sur la petite table, on découvrit son testament olographe.

Dites-moi si je ne dois pas avoir la fermeté de me déclarer un spirite convaincu ?

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro les analyses de la presse Allemande Espagnole, Portugaise et Française.



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux, de la Revue.



NOTA

Nous prévenons les personnes qui ont souscrit pour le livre qui renfermera les travaux du Congrès de 1900, que vu l'importance de ce travail, il ne pourra paraître qu'au mois d'octobre prochain.

Nous avertissons nos lecteurs dont l'abonnement finit avec ce numéro que nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement dans la première quinzaine de juillet.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, ollande. — Prix 2 florins 50 par an.